

MUSÉE

DES FAMILLES

LECTURES DU SOIR.

XXXIIe ANNÉE.

COLLABORATEURS DU MUSÉE DES FAMILLES.

DIRECTEUR DE LA RÉDACTION : M. CH. WALLUT.

TEXTE.

ACHARD (Amédée).
AIMARD (Gustave).
ANCELOT (Mme).
ASSOLANT (A.).
AUGIER (Emile), de l'Acad. franç.
BERTHOUD (Henry).
BERTSCH (A.).
BOISGONTIER (Mme Adam).
CALLIAS (Hector de).
CAPENDU.
CHASLES (Philarète).
COMETTANT (Oscar).
DELAVIGNE (Germond).
DESCHAMPS (Emile).
DESESSARTS (Alfred).
DESLYS (Charles).
DUMAS (Alexandre).
DUMONTEIL (Fulbert-).
ENAULT (Louis).
FÉVAL (Paul).
FOURNEL (Victor).
GABRIEL (l'abbé).
GAUTIER (Théophile).
GOZLAN (Léon).
GRANIER DE CASSAGNAC.
GUIZOT, de l'Acad. franç.
HALÉVY (Léon).
HOUSSAYE (Arsène).
HUGO (Victor), de l'Acad. franç.
JACOB (le bibliophile).
JAL, historiographe de la marine.
JANIN (Jules).
JUBINAL (Achille).
KARR (Alphonse).
LALANDELLE (G. de).
LAMARTINE (Alp. de), de l'Académ.
LA ROUNAT (Ch. de).
LA VILLEMARQUÉ (Vte de) de l'Inst.
LEGOUVÉ, de l'Acad. franç.
LORMEAU (Mme Juliette).
MANGIN (Arthur).
MARCO DE SAINT-HILAIRE (E.).
MASSON (Michel).
MÉRY.
MONNIER (Henri).
MULLER (Eugène).
NADAUD (Gustave).
NISARD, de l'Acad. franç.
PATIN, de l'Acad. franç.
PÉCONTAL (Siméon).
PETIT-SENN.
PLOUVIER.
PONCY (Charles).
PONSARD (François), de l'Acad. fr.
PONGERVILLE (de), de l'Acad. fran.
ROGER DE BEAUVOIR.
RAYMOND (Ch.)
RONDELET (A.)
SAINT-MARC-GIRARDIN, de l'Académie française.
SANDEAU (Jules), de l'Acad. franç.
SÉGALAS (Mme Anaïs).
SÉGUR (A. de).
TASTU (Mme Amable).
THOMASSON (Léopold).
TOURNEUX (Eugène).
ULBACH (Louis).
VERCONSIN (E.).
VERNE (Jules).
VIARDOT (Louis).
VIENNET, de l'Académie française.
WEY (Francis).

—

AMPÈRE (J.-J.).
BALZAC (de).
BOITARD.
DELAVIGNE (Casimir).
DESBORDES-VALMORE (Mme).
GAY (Mme Sophie).
GEOFFROY SAINT-HILAIRE (Isid.).
GIRARDIN (Mme Emile de).
HALÉVY (F.), de l'Institut.
JASMIN (d'Agen).
PITRE-CHEVALIER.
SAINTINE.
SALVANDY (de), de l'Acad. franç.
SCRIBE, de l'Académie française.
VIGNY (Alfred de), de l'Acad. franç.

DESSINS.

BAR (de).
BAYARD.
BERTALL.
BRETON.
CATENAÇCI.
CHAM.
CHENAY (Paul).
CHEVIGNARD.
CLERGET (H.)
DAUBIGNY.
DAMOURETTE.
DELANNOY.
DORÉ (Gustave).
DUVAUX (Jules).
FELLMANN.
FOULQUIER.
FRANCK.
FREYMANN.
GAVARNI.
GIRARDET (Karl).
GRENIER (Henri).
JANET-LANGE.
JOHANNOT (Tony).
LANCELOT.
LAVIEILLE (Eugène).
LIX (Frédérick).
MAR (Léopold).
MARC.
MARIANI.
MONNIER (Henry).
MONTALANT.
MORIN.
NANTEUIL (Célestin).
PAUQUET.
SAUVAGEOT (Charles).
STAAL (Gustave).
STOP.
THORIGNY.
VALENTIN (H.).
YAN' DARGENT.
WATTIER.
WORMS (Jules).

GRAVURES.

BEST, BRÉVIÈRE, DUMONT, FAGNION, GAUCHARD, GÉRARD, MARTIN, MONTIGNEUL, PISAN, PONTENIER, TRICHON, WIESENER, ETC.

N. B. La collaboration des écrivains et des artistes d'élite n'est point ici un vain ornement de prospectus, comme pour tant de journaux qui se parent des plus beaux noms sans s'enrichir de leurs travaux; toutes ces signatures figurent dans la collection du *Musée des Familles* et continueront d'y figurer au-dessous des articles et des gravures les plus remarquables.

RENOUVELLEMENT D'ABONNEMENT

POUR L'ANNÉE 1865-1866 (33e ANNÉE).

Tous les abonnements partent du mois d'Octobre et se font pour l'année entière.

Prix pour Paris : 6 FRANCS PAR AN.

AVEC *LES MODES VRAIES :* 11 francs.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* seul: Italie, Suisse, 8 fr. 10. Allemagne, Angleterre, Autriche, Belgique, Espagne, Grèce, Hollande, Portugal, Prusse, Russie, Suède, Turquie, 8 fr. 50. Colonies françaises ou étrangères, Amérique, États-Unis, Indes orientales, par steamer ou via de Suez, 9 fr. 50. États-Romains, 11 fr. Panama, 12 fr.

Pour les départements : 7 FRANCS 50 C. PAR AN.

AVEC *LES MODES VRAIES :* 13 fr. 70 c.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* avec *Modes :* Allemagne, Angleterre, Autriche, Belgique, Espagne, Grèce, Hollande, Italie, Portugal, Prusse, Russie, Suède, Turquie, 15 fr. 50. Colonies françaises ou étrangères, Amérique, États-Unis, Indes orientales, par steamer ou via Suez, 16 fr. 50. États Romains, 19 fr. 50. Panama, 22 fr. 50.

A Paris, au bureau de l'administration, rue Saint-Roch, 29.

Nous engageons nos Abonnés des départements et de l'étranger à nous envoyer directement, rue Saint-Roch, 29, *le montant de leur abonnement, en un mandat de poste, ou un bon à vue sur Paris, de la somme de* 7 *fr.* 50 *c. pour le* Musée *seul, et de* 13 *fr.* 70 *c. pour le* Musée *et les* Modes vraies *réunis,* dans les départements. (Voir les prix ci-dessus pour l'étranger.) Envoyer la dernière bande du journal.

L'administration ne peut répondre que des abonnements qui lui sont demandés directement *par lettres affranchies; elle ne saurait être responsable des retards qu'éprouvent les Abonnés qui emploient toutes autres voies.*

Tout abonné *direct* est sûr de recevoir le *Musée* exactement le 25 ou le 26 de chaque mois. Il peut réclamer dans le mois, en cas d'erreur. Pour tout changement d'adresse, il doit écrire *franco* avant le 10 du mois.

Les bureaux des Messageries impériales et générales se chargent également de faire les abonnements au Musée, *sans augmentation de prix. On souscrit aussi au* Musée des Familles *chez tous les libraires de France et de l'étranger, sous leur responsabilité.*

Toutes les lettres non affranchies seront *refusées.* — *Ne pas envoyer de timbres-poste pour prix d'abonnement.*

TRENTE-DEUX VOLUMES SONT EN VENTE.

Prix de chaque volume.

Pour Paris. . .	Broché.	6 fr.	(Voyez les prix ci-dessus pour l'étranger.)
	Relié.	7 fr. 50 c.	
Pour les départements, par la poste, le volume broché.		7 fr. 50 c. — Relié, 9 fr.	

Les 15 premiers volumes (réduction de 50 pour cent) : 3 fr. le vol. pour Paris, au lieu de 6 fr.; 4 fr. 20 pour les départ., au lieu de 7 fr. 50. Les 31 vol. ensemble : Paris, 141 fr. Départ. 157 fr. 50. Rendus *franco.* Reliure, 1 fr. 50 par volume. — NOTA. La poste se charge des volumes reliés, à 1 fr. 50 c. par volume.

Voir les *Avis aux lecteurs*, sur la couverture du volume.

PARIS. — TYPOGRAPHIE HENNUYER ET FILS, RUE DU BOULEVARD, 7.

Paris, Bureaux de l'Administration : rue Saint-Roch, 29.



Paris, 6 fr. par an. Départements, 7 fr. 50.

AVERTISSEMENT.

Nous voici arrivés à la fin de notre trente-deuxième année.

Savez-vous, ami lecteur, que trente-deux ans, c'est presque la vie d'un homme. (Les femmes vivent plus longtemps, probablement parce qu'elles valent mieux.)

Ainsi l'enfant qui a appris à lire, en 1834, dans le premier volume du Musée, commence en l'an de grâce 1865 à compter ses cheveux gris.

Tout change ici-bas, nous brûlons volontiers aujourd'hui nos idoles d'hier. Et cependant, l'homme a conservé les affections de l'enfant, et le livre qui a charmé ses jeunes années, est resté le compagnon fidèle de ses vieux jours.

C'est un exemple assez rare dans l'histoire de la presse pour que nous ayons le droit d'en être fier.

Merci donc, amis inconnus, dont la sympathie nous a soutenu dans ce rude labeur. Merci, vous tous qui avez compris que le Musée n'est pas l'œuvre futile, au succès éphémère, mais qu'il répond à un besoin réel et sera, nous l'espérons, éternel comme la religion, la morale, la vertu, la science, toutes ces grandes vérités dont il s'est fait l'humble avocat.

Il y a deux ans, nous vous disions :

« Ce n'est pas notre journal que nous écrirons, c'est le vôtre, c'est le journal de la famille, le livre des utiles leçons, des beaux exemples. »

Mères craintives, avons nous failli à notre promesse? Dans nos livraisons de chaque mois, quelle est la page que vous ayez cachée à vos enfants?

Mais non ! c'est votre confiance même qui nous a fait ce que nous sommes, qui nous a valu ces illustres collaborations jalouses de contribuer à une œuvre vraiment utile, vraiment sociale, l'éducation de la famille. C'est grâce à elle, — merci encore! — que nous avons pu accoler dans nos colonnes tous ces grands noms étonnés de se voir pour la première fois réunis dans un même recueil.

Parlerons-nous maintenant du volume que termine notre livraison de septembre? A quoi bon ? nous ne sommes pas marchand prônant sa marchandise. Du reste, vous y avez lu les pages étincelantes de J. Janin, Comettant, Deslys, Aimard, Verne, Mangin, etc., enfin de deux vieux amis que vous n'avez certes pas oubliés, Bertsch et S.-H. Berthoud. Vous y avez vu les merveilleux dessins de Lix, de Foulquier, de Sauvageot, de Morin, de de Bar, etc.

Mais en octobre prochain s'ouvre notre trente-troisième année, et déjà nos mains sont pleines, — non de promesses, rassurez-vous, — mais de vrais trésors.

Faut-il vous citer les articles qui inaugureront nos premiers mois?

La Paix, poésie de Méry.

Les Aventures du capitaine Corcoran, une fantaisie étourdissante de A. Assolant, un des plus charmants esprits de nos jours, que vous ne connaissiez pas et que nous devions vous faire connaître;

Les Forceurs de blocus, de J. Verne, l'auteur du *Comte de Chanteleine*, et c'est tout dire;

Le Roi de la création et ses sujets, étude d'une haute portée, d'O. Comettant;

Le Verre d'eau, leçon d'histoire, d'E. Jonveaux;

Puis viendront :

Daniel de Foë et les *Mémoires de la reine Marguerite de Navarre,* par votre auteur bien-aimé, J. Janin;

Comment on devient botaniste, par E. Muller;

Les Colonies françaises : Madagascar, par D. Charnay;

Le Curé de Marnas, par Ch. Wallut;

Jacques Cœur, l'argentier du roi, scènes historiques, par Ch. Deslys;

Mais arrêtons-nous! A poursuivre cette énumération, nous pourrions bien compromettre le grand charme du journal, l'imprévu, et nous voulons que notre trente-troisième volume soit fécond en surprises.

Et maintenant, ami lecteur, au revoir! Souvenez-vous que le rendez-vous général est en octobre prochain, et n'oubliez pas le vieux proverbe plus vrai aujourd'hui que jamais : « Les absents ont tort. »

Ch. WALLUT.

MUSÉE DES FAMILLES

LE COMTE DE CHANTELEINE (1).

ÉPISODE DE LA RÉVOLUTION.



La route de Guérande. Dessin de V. Foulquier.

(1) Reproduction et traduction formellement interdites, sauf autorisation spéciale de l'auteur et des éditeurs.

I. — DIX MOIS D'UNE GUERRE HÉROÏQUE.

Le 24 février 1793, la Convention nationale décréta une levée supplémentaire de trois cent mille hommes pour résister à la coalition étrangère; le 10 mars suivant, le tirage des conscrits devait avoir lieu à Saint-Florent, en Anjou, pour le contingent de cette commune.

Ni la proscription des nobles, ni la mort de Louis XVI n'avaient pu émouvoir les paysans de l'Ouest; mais la dispersion de leurs prêtres, la violation de leurs églises, l'intronisation des curés assermentés dans les paroisses, et enfin cette dernière mesure de la conscription, les poussèrent à bout. — Puisqu'il faut mourir, mourons chez nous! s'écrièrent-ils.

Ils se jetèrent sur les commissaires de la Convention, et, armés de leurs bâtons, ils mirent en pleine déroute la milice rassemblée pour protéger le tirage.

Ce jour-là, la guerre de Vendée venait de commencer; le noyau de l'armée catholique et royale se formait sous la direction du voiturier Cathelineau et du garde-chasse Stofflet.

Le 14 mars, la petite troupe s'empara du château de Jallais, défendu par les soldats du 84e et par la garde nationale de Charonnes. Là, fut enlevé aux républicains ce premier canon de l'armée catholique, qui fut baptisé *le Missionnaire.*

— A cela il faut une suite, dit Cathelineau à ses camarades.

Cette suite fut la guerre de ces paysans, qui mirent aux abois les meilleures troupes de la république.

Après le coup de main du château de Jallais, les deux chefs vendéens s'emparèrent de Chollet, et firent des cartouches avec les gargousses des canons républicains. Le mouvement gagna, dès lors, les provinces du Poitou et de l'Anjou; à la fin de mars, Chantonnay fut pillé, Saint-Fulgent pris. Pâques approchait; les paysans se séparèrent pour aller accomplir leurs devoirs religieux, cuire du pain, et changer leurs sabots usés à poursuivre les Bleus.

En avril, l'insurrection recommença; les gars du Marais et ceux du Bocage se rassemblèrent sous les ordres de MM. de Charette, de Bonchamps, d'Elbée, de La Rochejaquelein, de Lescure, de Marigny. Des gentilshommes bretons vinrent se jeter dans le mouvement, et parmi eux, l'un des plus braves, l'un des meilleurs, le comte Humbert de Chanteleine; il quitta son château, et rejoignit l'armée catholique, forte alors de cent mille hommes.

Le comte de Chanteleine, toujours au premier rang, fut pendant dix mois de toutes les victoires comme de toutes les défaites, vainqueur à Fontenay, à Thouars, à Saumur, à Bressuire, vaincu au siége de Nantes, où mourut le généralissime Cathelineau.

Bientôt toutes les provinces de l'Ouest furent soulevées.

Les Blancs marchèrent alors de victoire en victoire, et ni Aubert Dubayet, ni Kléber avec ses terribles Mayençais, ni les troupes du général Canclaux ne purent résister à leur indomptable ardeur.

La Convention, effrayée, ordonna de détruire le sol de la Vendée et d'en chasser les « populations. » Le général Santerre demanda des mines pour faire sauter le pays, et des fumées soporifiques pour l'étouffer; il voulait procéder par l'asphyxie générale. Les Mayençais furent chargés de « créer le désert » décrété par le comité de salut public.

Les troupes royales, à ces nouvelles, devinrent terribles; le comte de Chanteleine commandait alors un corps de cinq mille hommes; il se battit en héros à Doué, aux ponts de Cé, à Torfou, à Montaigu. Mais enfin, l'heure des revers sonna.

Le 9 octobre, de Lescure fut vaincu à Châtillon; le 15, les Vendéens étaient chassés de Chollet; quelques jours plus tard, Bonchamps et d'Elbée tombaient frappés à mort. Marigny et Chanteleine firent des prodiges de valeur, mais les colonnes républicaines les serraient de près; il fallut songer alors à repasser la Loire avec une armée fugitive qui comptait encore quarante mille hommes en état de combattre.

Le fleuve fut franchi au milieu d'une extrême confusion. Chanteleine et les siens rallièrent l'armée de La Rochejaquelein, qui venait d'être nommé généralissime, et là, malgré Kléber, les Blancs remportèrent une grande victoire devant Laval, la dernière de cette héroïque campagne.

En effet, les Blancs étaient désorganisés. Chanteleine travailla de son mieux à refaire l'armée royale; il n'en avait ni le temps ni les moyens. Marceau venait d'être nommé général en chef par le comité de salut public, et il poursuivait les royalistes avec une extrême vigueur. La Rochejaquelein, Marigny, Chanteleine, durent se replier sur le Mans, puis se rejeter dans Laval, d'où ils furent chassés une troisième fois, et fuir enfin vers Ancenis, afin de repasser sur la rive gauche de la Loire.

Mais pas un pont, pas un bateau; la masse désespérée des paysans descendit la rive droite du fleuve, et, ne pouvant regagner la Vendée, les fuyards n'eurent d'autre ressource que de se jeter sur la Bretagne. A Blain, ils remportèrent un dernier avantage d'arrière-garde, et se précipitèrent vers Savenay.

Le comte de Chanteleine n'avait pas un seul instant failli à son devoir; ce fut pendant la journée du 22 décembre que Marigny et lui, suivis d'une foule effarée, arrivèrent devant la ville; ils s'embusquèrent avec une poignée de Vendéens dans deux petits bois qui couvrent Savenay.

— C'est ici qu'il faut mourir, dit Chanteleine.

Quelques heures plus tard, parurent Kléber et l'avant-garde républicaine; le général lança trois compagnies sur les gars de Marigny et de Chanteleine; malgré leurs efforts opiniâtres, il les débusqua et les força de rentrer dans la ville. Puis il s'arrêta, et ne fit plus un pas en avant. Marceau et Westerman le pressèrent d'attaquer; mais Kléber, voulant donner le temps à toute l'armée royale de se concentrer dans Savenay, ne bougea pas. Il disposa ses troupes en croissant, sur les hauteurs voisines, et il attendit patiemment l'heure d'écraser les Blancs d'un seul coup.

La nuit qui vint fut sinistre et silencieuse. On sentait que le dénoûment de cette guerre était proche. Les chefs royalistes se réunirent dans un conseil suprême. Il n'y avait plus rien à attendre que de l'énergie du désespoir; pas de quartier à espérer, pas de reddition à tenter, toute fuite impossible, il fallait donc se battre, et, pour mieux se battre, attaquer.

Le lendemain, le 23 décembre, ou, pour parler le langage du calendrier républicain, le 3 nivôse de l'an II, à huit heures du matin, les Blancs se jetèrent sur les Bleus.

Il faisait un temps affreux; une pluie froide et glaciale tombait à torrents; les marais étaient chargés de brouillards; la Loire disparaissait sous la brume; le combat allait se livrer dans la boue.

Quoique inférieurs en nombre, les Vendéens attaquè-

rent avec une irrésistible ardeur. Aux cris de *Vive le roi!* répondaient les cris de *Vive la république!* Le choc fut terrible; l'avant-garde républicaine plia; le désordre se mit dans les premiers rangs des Bleus, qui refluèrent jusqu'au quartier général de Kléber. Les munitions vinrent à leur manquer.

— Nous n'avons plus de cartouches! crièrent quelques soldats à leur général.

— Eh bien, les enfants, à coups de crosse! répondit Kléber.

Et en même temps, il lança un bataillon du 31e; les chevaux manquaient comme les munitions; mais le général républicain, faisant une cavalerie de son état-major, jeta ses officiers sur l'ennemi.

Les Blancs commencèrent alors à rompre; il leur fallut rentrer dans Savenay, où ils furent poursuivis à outrance. En vain firent-ils des prodiges de valeur; ils durent céder au nombre. Piron, Lyrot furent tués, les armes à la main. Fleuriot, après avoir vainement essayé de rallier ses bandes éparses, dut percer l'armée républicaine pour se précipiter avec une poignée d'hommes dans les forêts voisines.

Pendant ce temps, Marigny et Chanteleine luttaient avec désespoir; mais les rangs des paysans s'éclaircissaient; la mort et la fuite creusaient des vides.

— Tout est perdu! dit Marigny au comte de Chanteleine, qui combattait en héros à ses côtés.

Le comte était un homme âgé de quarante-cinq ans à peu près, d'une belle stature, la figure noble, hardie, mais triste sous la poudre et le sang, superbe à voir, malgré ses vêtements souillés; il tenait d'une main un pistolet déchargé, de l'autre son sabre sanglant et faussé; il venait de rejoindre Marigny, après avoir fait une trouée dans les rangs républicains.

— Il n'y a plus à nous défendre, dit Marigny.

— Non! non! répondit le comte avec un geste de désespoir, mais ces femmes, ces enfants, ces vieillards dont regorge la ville, les abandonnerons-nous?

— Non pas, Chanteleine! mais où les diriger?

— Sur la route de Guérande.

— Va donc! entraîne-les à ta suite.

— Mais toi!

— Moi! je vous protégerai tous de mes derniers coups de canon.

— Au revoir, Marigny.

— Adieu, Chanteleine.

Les deux officiers se serrèrent la main. Chanteleine se précipita dans la ville, et bientôt une longue colonne de fuyards quitta Savenay sous ses ordres en descendant vers Guérande.

— A moi, les gars! avait crié Marigny en se séparant de son compagnon d'armes.

A ce cri, les paysans rallièrent leur chef, traînant avec eux deux pièces de huit; Marigny les établit sur une hauteur, de manière à couvrir la retraite; deux mille hommes, les seuls survivants de son armée, l'entouraient, prêts à se faire hacher.

Mais ils ne purent tenir contre la masse des républicains. Après deux heures d'une lutte suprême, les derniers Blancs, décimés, durent se débander, et ils s'élancèrent à travers la campagne.

Ce jour-là, 23 décembre 1793, la grande armée catholique et royale avait fini d'exister.

II. — LA ROUTE DE GUÉRANDE.

Une immense foule effrayée, éperdue, fuyait du côté de Guérande; elle descendait les pentes de la ville comme un torrent, se heurtant aux angles, et rejaillissait au delà du talus. Plus d'un achevait là de mourir, que le sabre des Bleus avait mutilé pendant la bataille. La confusion était inexprimable.

Cependant, en moins d'une heure, la ville fut entièrement évacuée; la résistance de Marigny avait donné aux fuyards le temps de rassembler femmes, vieillards, enfants et de les pousser sur la route. Ils pouvaient entendre au-dessus de leur tête le canon qui protégeait la retraite. Mais quand celui-ci vint à se taire, les Blancs accueillirent son silence par des cris de désespoir. Ils allaient avoir à leurs trousses toute l'armée ennemie. En effet, des coups de fusil plus nombreux, plus rapprochés, éclatèrent bientôt sur les flancs de la longue colonne, et les malheureux tombèrent en grand nombre pour ne plus se relever.

Le spectacle de cette débandade est impossible à décrire; la pluie redoublait au milieu d'un brouillard illuminé çà et là par les coups de feu; d'immenses mares d'eau mêlées d'un sang vif coupaient la route. Mais, coûte que coûte, il fallait les franchir. La seule chance de salut était en avant; à droite, des marais immenses, à gauche, le fleuve grossi et débordé; impossible de s'écarter de la ligne droite, et si quelque royaliste désespéré se fût jeté du côté de la Loire, il eût trouvé ses bords encore encombrés des cadavres de Carrier.

Les généraux républicains harcelaient les fugitifs, les décimant ou les dispersant; les blessés, les vieillards, les femmes retardaient la marche du funèbre convoi; des enfants nés de la veille, étaient exposés nus à toutes les rigueurs de la saison; les mères n'avaient pas de quoi les couvrir; la faim et le froid ajoutaient leurs tortures à toutes ces souffrances; les bestiaux qui fuyaient par la même route, dominaient la tempête de leurs mugissements, et souvent, pris d'insurmontables terreurs, ils donnaient tête baissée à travers les groupes et faisaient de leurs cornes des trouées sanglantes dans la foule.

Là, au milieu de cet encombrement, les rangs, les classes, tout se confondait; un grand nombre de jeunes femmes des plus nobles familles de la Vendée, de l'Anjou, du Poitou, de la Bretagne, celles qui avaient suivi leurs frères, leurs pères, leurs maris pendant la grande guerre, partageaient la souffrance des plus humbles paysannes. Quelques-unes de ces vaillantes filles, d'une bravoure à toute épreuve, protégeaient elles-mêmes les flancs de la colonne. Souvent, l'une d'elles s'écriait:

— Au feu! les Vendéennes!

Alors, à la façon des Blancs, elles *s'égayaient* parmi les halliers de la route, et faisaient le coup de fusil avec les soldats républicains.

Cependant la nuit approchait; le comte de Chanteleine, sans songer à lui, encourageait ces infortunés; il relevait les uns qui s'embourbaient, les autres que trahissaient leurs forces; il se demandait si l'obscurité protégerait les fuyards ou permettrait à leurs ennemis de les achever. Son cœur saignait à la vue de tant de souffrances, et des larmes lui venaient aux yeux; il ne pouvait accoutumer ses regards à ce sinistre spectacle.

Pourtant il en avait bien vu, pendant cette guerre de dix mois; au premier soulèvement de Saint-Florent, quittant son château de Chanteleine, sa femme, sa fille, tout ce qu'il aimait, il vola à la défense de l'autel. Audacieux, dévoué, héroïque, le premier au feu à tous les combats de l'armée royale, il était de ces gens qui firent dire au général Beaupuy:

« Des troupes qui ont vaincu de tels Français, peuvent se flatter de vaincre tous les peuples de l'Europe réunis contre un seul. »

Cependant, sa tâche n'était pas finie avec la défaite de Savenay; il se tenait en queue de l'immense colonne, activant, pressant les rangs des fugitifs, brûlant ses dernières cartouches, et repoussant du sabre les Bleus trop avancés. Mais, en dépit de tout, il voyait ses compagnons tomber peu à peu en arrière, et il entendait leurs cris pendant qu'on les égorgeait dans l'ombre.

Alors, les bras étendus, il poussait cette foule sur la route de Guérande, il l'exhortait, il la pressait de ses paroles!

— Mais allez donc! disait-il aux retardataires.

— Mon officier, je n'en puis plus, lui répondait l'un.

— Je meurs, s'écriait un autre.

— A moi! à moi! faisait une femme qu'une balle ennemie venait de frapper à ses côtés.

— Ma fille! ma fille! s'écriait une mère brusquement séparée de son enfant.

Le comte de Chanteleine, consolant, soutenant, aidant, allait de l'un à l'autre; mais il se sentait débordé.

Vers quatre heures du soir, il fut rejoint par un paysan, qu'il reconnut, malgré l'obscurité et le brouillard.

— Kernan! s'écria-t-il.

— Oui! notre maître.

— Vivant!

— Oui! mais marchons! marchons! répondit le paysan en essayant d'entraîner le comte.

— Et ces malheureux, dit celui-ci, montrant les groupes épars, nous ne pouvons les abandonner!

— Votre courage n'y fera rien, notre maître!!... Venez! venez!

— Kernan! que me veux-tu?

— Je veux vous dire que de grands malheurs vous attendent!

— Moi?

— Oui! notre maître. Madame la comtesse, ma nièce Marie...

— Ma femme! ma fille! s'écria le comte en saisissant le bras de Kernan.

— Oui! j'ai vu Karval!

— Karval! s'écria le comte, entraînant hors de la foule l'homme qui lui parlait.

C'était un paysan coiffé d'un bonnet de laine brune; par-dessus, un chapeau à large bord, entouré d'un chapelet, maintenait dans l'ombre sa figure énergique et rude: ses longs cheveux souillés de sang retombaient sur ses larges épaules; des braies de toile descendaient en plis flottants jusqu'à ses genoux nus et rouges de froid; au-dessous, des guêtres drapées se rattachaient par des jarretières multicolores; ses pieds, engouffrés dans d'énormes sabots à demi brisés, reposaient sur une litière de paille et de sang. Une peau de bique jetée sur le dos du Breton complétait son costume; le manche d'un coutelas sortait de sa ceinture à large boucle, et de la main droite, il tenait son fusil par le milieu du canon.

Ce paysan devait être d'une extrême vigueur; en effet, il passait dans son pays pour avoir une force surhumaine; on citait de lui des traits étonnants, et jamais le terrible lutteur n'avait trouvé son maître dans les pardons de Bretagne.

Ses vêtements déchirés, souillés, ensanglantés, disaient assez la part qu'il avait prise aux derniers combats de l'armée catholique.

Il suivit le comte de Chanteleine à grands pas; celui-ci, pour se frayer un chemin plus rapide, prit par les douves à demi pleines d'eau et de fange. Les paroles que venait de prononcer Kernan l'avaient épouvanté. Lorsqu'il eut gagné la tête de la colonne, il se trouva près d'un petit bois, une sorte de taillis, dans lequel il poussa le Breton, et d'une voix altérée il lui dit:

— Tu as vu Karval?

— Oui! notre maître!

— Où?

— Dans la mêlée! parmi les Bleus!

— Et t'a-t-il reconnu?

— Oui!

— Et il t'a parlé?

— Oui, après avoir déchargé ses pistolets sur moi.

— Tu n'es pas blessé? s'écria vivement le comte.

— Non! pas encore! répondit le Breton avec un triste sourire.

— Et que t'a dit ce misérable?

— « On t'attend au château de Chanteleine, » s'est-il écrié en disparaissant au milieu de la fumée! J'ai voulu le rejoindre; mais en vain!

— « On t'attend au château de Chanteleine, » répéta le comte! — Qu'a-t-il voulu dire par ces paroles?

— De mauvaises choses, notre maître!

— Et que faisait-il dans l'armée républicaine?

— Il commandait à une troupe de brigands de sa trempe.

— Ah! un digne officier des armées de la Convention, que j'ai chassé de chez moi, pour vol!

— Oui! les bandits font leur chemin par le temps qui court. Mais les paroles de Karval n'en sont pas moins terribles! « Au château de Chanteleine, » a-t-il dit; il faut y courir!

— Oui! oui! répondit le comte avec une exaltation douloureuse! Mais ces malheureux et la cause catholique!...

— Notre maître, dit gravement Kernan, avant la patrie, il y a la famille. Que deviendraient, sans nous, madame la comtesse et ma nièce Marie! Vous avez rempli votre devoir en gentilhomme: vous vous êtes battu pour Dieu et le roi. Retournons au château, et, une fois les nôtres en sûreté, nous reviendrons. L'armée catholique est détruite, mais tout n'est pas fini! croyez-moi! on se remue dans le Morbihan; je sais là un certain Jean Cottereau, qui donnera du fil à retordre aux républicains, et nous l'aiderons à embrouiller l'écheveau.

— Viens donc, dit le comte; tu as raison! les paroles de ce Karval contiennent une menace! il faut que je conduise ma femme et ma fille hors de France, et je reviendrai me faire tuer ici.

— Nous y reviendrons ensemble, notre maître, répondit Kernan.

— Mais comment arriver au château?

— M'est avis, reprit le paysan, que nous devons rejoindre Guérande, de là, suivre la côte soit au Croisic, soit à Piriac, et gagner par mer une des baies du Finistère.

— Mais une barque? s'écria le comte.

— Vous avez de l'or sur vous.

— Oui, près de quinze cents livres.

— Eh bien! avec cela on achète un bateau de pêche, et, s'il le faut, le pêcheur par-dessus le marché.

— Cependant?

— Il n'y a pas de choix, notre maître; par terre, nous tomberions bientôt dans un parti de Bleus, ou, forcés de nous cacher, d'éviter les routes, de prendre par les *trai-*

nées, de perdre du temps en marches et en contre-marches, nous risquerions d'arriver trop tard, si nous arrivions...

— Alors, en route, reprit le comte.

— En route, répondit Kernan.

Le comte de Chanteleine avait toute confiance dans ce Kernan, son frère de lait; ce brave Breton faisait partie de la famille; il appelait « ma nièce » Mlle Marie de Chanteleine, et la jeune fille le nommait « mon oncle Kernan ». Depuis leur enfance, le maître et le serviteur ne s'étaient jamais quittés; le Breton, par l'éducation qu'il avait reçue, se trouvait supérieur aux gens de sa condition. Après avoir partagé les plaisirs de l'enfant, les fatigues du jeune homme, il venait de prendre avec lui sa part des misères et des malheurs de la guerre. Le comte, en partant pour rejoindre Cathelineau, aurait voulu laisser Kernan au château de Chanteleine, mais séparer le frère du frère eût été impossible; d'autres serviteurs restaient, d'ailleurs, pour protéger la comtesse. Puis, la situation du château au fond du Finistère, loin de Quimper, loin de Brest, où



Une famille bretonne, d'après le plâtre de M. Gourdel, Dessin de Morin.

s'agitaient les clubs républicains, dans un pays perdu entre le Fouesnant et Plougastel, rassurait le comte, et croyant sa famille en sûreté, il n'avait pas hésité à se jeter dans le mouvement royaliste.

Seulement la rencontre de Karval, ancien domestique du château, et chassé un an auparavant pour vol, ses menaces, ses paroles, créaient un danger immédiat au-devant duquel il fallait voler.

Le comte et Kernan se jetèrent donc en dehors de la route, au moment où les fuyards arrivaient aux marais de Saint-Joachim. Ils entrevirent une dernière fois cette colonne effarée qui se perdait au milieu des ténèbres et dont les cris s'éteignirent peu à peu dans l'ombre de la nuit.

A huit heures du soir, le comte et Kernan arrivèrent à Guérande. Ils devançaient d'une demi-heure à peine les plus rapides des fugitifs; les herses de la ville étaient levées, mais, par la poterne, ils pénétrèrent dans ses rues désertes.

Quelle morne tranquillité comparée à l'horrible fracas

de Savenay! Pas une lumière aux fenêtres, pas un passant attardé! la terreur enfermait les habitants dans leurs maisons noires, sous les barres et les verrous des portes; les Guérandais avaient entendu le canon pendant toute la matinée. Quelle que fût l'issue du combat, ils devaient craindre l'envahissement de vaincus désespérés, comme l'envahissement de vainqueurs intraitables.

Les deux compagnons de fuite marchaient rapidement sur les pavés raboteux, et leur pas retentissait d'une façon sinistre; ils arrivèrent à la place de l'Église et bientôt sur les remparts.

De là, ils purent entendre le bruit croissant qui venait de la campagne, un murmure menaçant dans lequel éclataient quelquefois des détonations d'armes à feu.

La pluie avait cessé; la lune apparaissait au travers des nuages déchirés, bas et sombres, que le vent de l'ouest tordait sous ses rafales; par suite d'une illusion d'optique, l'astre des nuits, comme pris de vertige, semblait fuir dans une course insensée; sa lumière, très-vive par instants, éclairait violemment la campagne dont elle relevait les moindres lignes avec une remarquable netteté, et promenait sur le sol des ombres larges et rapides.

Le comte et Kernan jetèrent alors un coup d'œil vers la mer; la baie de Guérande s'ouvrait devant eux au delà de l'immense échiquier des marais salants. A gauche, le clocher du bourg de Batz sortait des dunes jaunâtres; plus loin, la flèche du Croisic, estompée par la brune, terminait cette langue de terre qui se perdait dans l'Océan; à droite, à l'extrémité de la baie, les excellents yeux de Kernan purent distinguer encore le clocher de Piriac. Au delà, la mer étincelait sous le faisceau des rayons lunaires et se confondait dans un même éclat avec la ligne du ciel.

Le vent soufflait violemment; les maigres arbres agitaient leur squelette décharné, et de temps en temps, une pierre, détachée de son alvéole, roulait du haut des remparts dans le fossé bourbeux.

— Eh bien! dit le comte de Chanteleine à son compagnon en s'arc-boutant contre le vent. Là-bas, le Croisic; là-bas, Piriac. Où allons-nous?

— Au Croisic, nous trouverions plus facilement une barque de pêcheur; mais s'il nous fallait revenir sur nos pas, une fois engagés dans cette langue de terre, nous serions fort embarrassés, et il deviendrait facile de nous couper toute retraite.

— A tes ordres, Kernan. Je te suis, mais prends par le plus court, sinon par le plus sûr.

— M'est avis de tourner la baie et de marcher sur Piriac. C'est trois lieues à peine, et, d'un bon pas, nous y arriverons en moins de deux heures.

— En route, répondit le comte.

Les deux fugitifs quittèrent la ville, au moment où les premiers rangs des Vendéens y entraient par le rempart opposé, forçant les portes, escaladant les fossés, donnant un véritable assaut. Des lumières apparaissaient rapidement aux fenêtres; la paisible Guérande s'emplissait d'un bruit et d'un désordre inaccoutumés. Des détonations ébranlaient ses vieilles murailles, et bientôt la cloche de son église jeta dans les airs les sons haletants du tocsin.

Le comte éprouva un violent serrement de cœur; sa main se crispa sur son fusil; on eût dit qu'il allait retourner au secours de ses infortunés compagnons.

— Et Mme la comtesse? dit Kernan d'une voix grave, et ma nièce Marie?

— Viens! viens! répondit le comte en descendant d'un pas rapide les talus de la ville.

Bientôt le maître et le serviteur furent en pleine campagne; ils gagnèrent la côte pour éviter la route ordinaire et tournèrent les marais salants dont les *mulons* de sel étincelaient sous les rayons de la lune. Des murmures sinistres venaient au travers des arbres rachitiques courbés sous le vent du large, et l'on entendait l'assourdissante mélancolie de la marée montante.

Plusieurs fois des cris douloureux arrivaient; quelque balle perdue venait s'aplatir avec un bruit sec sur les rochers de la côte. Des flammes d'incendie éclairaient l'horizon de reflets blafards, et des bandes de loups affamés, sentant la chair vive, poussaient dans l'ombre leurs sinistres hurlements.

Le comte et Kernan marchaient sans échanger une parole; mais les mêmes pensées les agitaient et se communiquaient de l'un à l'autre aussi distinctement que s'ils eussent parlé.

Quelquefois ils s'arrêtaient pour regarder en arrière et examiner la campagne; puis, ne se voyant pas poursuivis, ils reprenaient leur marche à grands pas.

Avant dix heures, ils atteignirent le bourg de Piriac; ils ne voulurent pas se hasarder dans ses rues et gagnèrent directement la pointe Castelli.

De là, leur regard s'étendit sur la pleine mer; à droite, se dressaient les rochers de l'île Dumet; à gauche, le phare du Four jetait ses éclats intermittents à tous les points de l'horizon; au large, s'étalait la masse sombre et confuse de Belle-Ile.

Le comte et son compagnon, n'apercevant aucune barque de pêcheur, revinrent à Piriac. Là, plusieurs chaloupes, ancrées sur le sable, se balançaient à la houle de la marée montante.

Kernan avisa l'une d'elles, qu'un pêcheur se disposait à quitter après avoir replié sa voile.

— Oh hé! l'ami! lui cria-t-il.

Le pêcheur interpellé sauta sur le sable et s'approcha d'un air assez inquiet.

— Viens donc, lui dit le comte.

— Vous n'êtes point de chez nous, dit le pêcheur après avoir fait quelques pas en avant. Qu'est-ce que vous me voulez?

— Peux-tu prendre la mer cette nuit même, dit Kernan, et nous conduire...

Kernan s'arrêta.

— Où? fit le pêcheur.

— Où? nous te le dirons une fois embarqués, répondit le comte.

— La mer est mauvaise et le vent de *suroué* n'est pas bon.

— Si on te paye bien? répondit Kernan.

— On ne payera jamais bien ma peau, fit le pêcheur, qui cherchait à dévisager ses interlocuteurs.

Après un instant, il leur dit:

— Vous venez du côté de Savenay, vous autres! Ça ronflait là-bas!

— Que t'importe! fit Kernan. Veux-tu nous embarquer?

— Ma foi, non.

— Trouverons-nous dans le bourg quelque marin plus hardi que toi? demanda le comte.

— Je ne crois guère, répondit le pêcheur. Mais, dites donc, ajouta-t-il en clignant de l'œil, vous ne dites que la moitié de ce qu'il faut dire pour qu'on vous embarque! Qu'offrez-vous?

— Mille livres, répondit le comte.

— Du mauvais papier!

— De l'or, répondit Kernan.

— De l'or, du vrai or, voyons un peu.

Le comte dénoua sa ceinture et en retira une cinquantaine de louis.

— Ta barque vaut à peine le quart de cette somme.

— Oui ! répondit le pêcheur, les yeux allumés par la convoitise, mais ma peau vaut bien le reste.

— Eh bien !

— Embarque, fit le pêcheur en prenant l'or du comte.

Il attira sa chaloupe vers la grève. Le comte et Kernan entrèrent dans l'eau jusqu'aux genoux et sautèrent dans l'embarcation ; l'ancre fut arrachée du fond de sable. Pendant ce temps, Kernan hissa la vergue, et la misaine rougeâtre se tendit au vent.

Au moment où le pêcheur allait s'embarquer à son tour, Kernan le repoussa vivement et, d'un coup de gaffe, il rejeta la chaloupe à une dizaine de pieds au large.

— Eh bien ! fit le pêcheur.

— Garde ta peau, lui cria Kernan, nous n'en avons que faire. Ton bateau est payé.

— Mais, fit le comte.

— Cela me connaît, répondit Kernan qui, bordant son écoute et tenant la barre, lança la chaloupe dans le vent.

Le pêcheur, stupéfait, était resté muet, et quand il recouvra la parole, ce fut pour crier :

— Voleurs de républicains !

Mais déjà l'embarcation disparaissait dans l'ombre, au milieu de l'écume obscurcie des vagues.

III. — LA TRAVERSÉE.

Kernan, comme il venait de le dire, n'était pas embarrassé de conduire une chaloupe ; il avait fait ses preuves comme pêcheur pendant sa jeunesse, et les côtes de Bretagne lui étaient familières depuis la pointe du Croisic jusqu'au cap Finistère. Pas un rocher qu'il ne connût, pas une anse, pas une baie qu'il n'eût fréquentée ! Il savait ses heures de marée, et ne craignait ni écueil ni basfond.

Cette barque que montaient les deux fugitifs était une chaloupe de pêche fine et basse de l'arrière, mais relevée de l'avant, et merveilleusement disposée pour tenir la mer, même par les gros temps ; elle portait deux voiles de couleur rouge, une misaine et un taille-vent.

Le pont qui régnait dans toute sa longueur n'offrait qu'une seule ouverture destinée à l'homme de la barre ; elle pouvait donc passer impunément au milieu des vagues, ce qui lui arrivait souvent, quand elle allait pêcher la sardine par le travers de Belle-Ile, et qu'elle revenait ensuite chercher l'entrée de la Loire pour la remonter jusqu'à Nantes.

Kernan et le comte n'étaient pas trop de deux pour la manœuvrer. Mais une fois la voilure installée, la barque fila grand largue.

Le vent de *suroué* aidant, elle volait sur les flots avec rapidité. Bien que la brise fût très-forte, le Breton n'avait pas voulu prendre un seul ris dans ses voiles, qui s'inclinaient parfois jusqu'à mouiller leurs ralingues ; mais, soit d'un coup de barre audacieux, soit en filant un peu de son écoute, Kernan relevait la barque et la rejetait dans le vent.

A cinq heures du matin, elle passait entre Belle-Ile et cette presqu'île de Quiberon qui, quelques mois plus tard, allait être inondée du sang français, à la honte de l'Angleterre.

Quelques provisions de poisson fumé formaient l'approvisionnement de la chaloupe ; les deux fugitifs purent donc prendre un peu de nourriture ; ils n'avaient pas mangé depuis plus de quinze heures.

Pendant les premières moments de cette traversée, le comte de Chanteleine demeura taciturne ; il était en proie à une violente émotion. Son esprit mêlait confusément les scènes du passé à celles qu'il prévoyait dans l'avenir. Au moment où il courait au secours de sa femme et de sa fille, celles-ci lui apparaissaient de plus en plus menacées. Il discutait les chances d'un malheur possible, et il cherchait à se rappeler les dernières nouvelles qu'il avait reçues du château.

— Ce Karval, dit-il enfin à Kernan, est bien connu dans le pays, et certes, s'il y reparaissait, les habitants du château le recevraient fort mal.

— Certes ! répondit le Breton, et on ne manquerait pas de lui faire un mauvais parti. Mais si le gueux y vient, il n'y viendra pas seul, et d'ailleurs, rien que sur une dénonciation de sa part, on peut arrêter Mme la comtesse et ma nièce Marie. Deux pauvres femmes inoffensives ! Quel temps que celui où nous vivons !

— Oui, terrible ! Kernan, un temps où la colère de Dieu ne nous épargne guère, mais il faut se soumettre à sa volonté. Heureux ceux qui, sans famille, n'ont à craindre que pour eux seuls ! Nous autres, Kernan, nous luttons, nous nous défendons, nous nous battons pour la sainte cause ! mais nos mères, nos sœurs, nos filles, nos femmes ne peuvent que pleurer et prier.

— Heureusement, nous sommes là, répondit Kernan, et, avant d'arriver jusqu'à elles, il faudra nous passer sur le corps. Quoi qu'il en soit, notre maître, vous avez bien fait de laisser madame et mademoiselle à Chanteleine ; les courageuses femmes voulaient vous suivre et faire la campagne tout comme Mme de Lescure, Mme de Donnissant et tant d'autres ! mais au prix de quelles souffrances et de quelles misères !

— Et cependant, répliqua le comte, je regrette de ne pas les avoir à mes côtés ! je les saurais en sûreté, et, depuis les menaces de ce Karval, j'ai peur.

— Oh ! demain matin, si le vent nous protége, nous relèverons la côte du Finistère, et, quoi qu'il arrive, nous ne serons pas éloignés du château.

— Elles seront bien surprises de nous revoir, ces pauvres femmes, dit le comte avec un triste sourire.

— Et heureuses donc, reprit Kernan. Comme ma nièce Marie va sauter au cou de son père et dans les bras de son oncle ! Mais il ne faudra pas perdre de temps pour les mettre en lieu sûr.

— Oui, tu as raison, les Bleus ne peuvent tarder à visiter le château ; la municipalité de Quimper aura bientôt l'éveil !

— Alors, notre maître, vous savez bien ce que nous aurons à faire en arrivant au château ?

— Oui, dit le comte en poussant un soupir.

— Il n'y a pas deux partis à prendre, repartit le Breton, il n'y en a qu'un.

— Et lequel ? demanda le comte.

— Réunir tout votre argent, notre maître, le mien, vous procurer un navire à tout prix et fuir en Angleterre.

— Émigrer ! dit le comte avec un accent de douleur.

— Il le faut ! répondit Kernan, il y n'y a plus de sûreté dans le pays pour vous ni pour les vôtres.

— Tu as raison ! Kernan ; le comité de salut public va exercer de terribles représailles en Bretagne et en Vendée ! après avoir vaincu, il va massacrer.

— Comme vous dites ; il a déjà envoyé ses agents les plus cruels à Nantes. Il en expédiera d'autres à Quimper,

à Brest, et les rivières du Finistère regorgeront bientôt de cadavres comme la Loire.

— Oui ! répondit le comte ; ma femme ! ma fille ! il faut les sauver avant toutes choses ! pauvres et douces créatures !... Mais si nous émigrons, tu nous suivras, Kernan.

— Je vous rejoindrai, notre maître.

— Tu ne partiras pas avec nous ?

— Non ! il y a quelqu'un à qui je veux dire deux mots avant de quitter la Bretagne.

— Ce Karval ?

— Lui-même !

— Hé ! laisse-le, Kernan ! il n'échappera pas à la justice divine.

— Notre maître, j'ai idée qu'il commencera par la justice humaine !

Le comte connaissait l'entêtement de son serviteur, et combien il eût été difficile de déraciner ses idées de vengeance. Il se tut donc, et, père et mari, toute sa pensée se reporta sur sa femme et sur son enfant.

Aussi son regard dévorait la côte. Il comptait les heures, les minutes, sans songer aux périls qu'une tempête lui eût fait courir. Toute l'horreur de cette guerre civile, dans laquelle les cruautés furent épouvantables de part et d'autre, lui revenait à la mémoire. Jamais sa femme et sa fille ne lui avaient paru courir autant de dangers ! Il se les représentait attaquées, emprisonnées, ou peut-être en fuite, attendant dans quelques rochers du



La traversée. Dessin de V. Foulquier.

rivage un secours inespéré, et parfois il se prenait à écouter si quelque appel ne parvenait pas à son oreille.

— N'entends-tu rien ? disait-il à Kernan.

— Non ! répondit le Breton, c'est un cri de goëland emporté dans la tempête.

A dix heures du soir, Kernan reconnut le goulet de la rade de Lorient et le fort du Port-Louis, dont le feu étincelait dans l'obscurité ; il donna dans la passe entre la côte et l'île de Croix, et s'élança en pleine mer.

Le vent était toujours favorable, mais il fraîchissait avec violence ; Kernan, quoiqu'il voulût aller vite, et malgré les impatiences du comte, dut prendre tous les ris de sa misaine et de son taille-vent. Le comte se mit lui-même à la manœuvre, et la barque, sans que sa rapidité parût avoir diminué, souleva de son avant les vagues écumeuses.

Il y avait quinze heures que durait cette dangereuse navigation.

La nuit fut épouvantable ; la tempête se déchaîna ; la vue des rocs de granit sur lesquels déferlait le ressac était faite pour épouvanter les plus intrépides ; la chaloupe prit le large pour éviter les récifs qui rendent si périlleux les accores de la côte bretonne.

Les deux fugitifs ne purent trouver un seul instant de sommeil ; un faux coup de la barre, un instant d'oubli, et leur barque chavirait ; ils luttaient héroïquement et puisaient de nouvelles forces dans le souvenir des êtres chéris qu'ils allaient protéger.

Vers les quatre heures du matin, l'ouragan perdit un peu de sa violence, et par une éclaircie, Kernan releva dans l'est la position de Trévignon.

Il pouvait à peine parler, mais du doigt il montra au

comte de Chanteleine le feu vacillant du phare. Le comte joignit ses mains glacées, comme s'il murmurait une prière.

La chaloupe donnait alors dans la baie de la Forets, qui s'étend entre les bourgs de Concarneau et du Fouesnant.

La mer était relativement plus calme, et les vagues abritées des vents du large y brisaient moins.

Une heure après, l'embarcation vint se heurter aux rochers du cap de Coz avec une violence extrême. Le choc fut épouvantable, sans qu'il eût été possible de l'éviter, et bien que les mâts fussent à sec de toile. Le comte et Kernan, précipités dans les flots, parvinrent à gagner le rivage, tandis que la chaloupe défoncée sombrait devant leurs yeux.

— Plus de traces, dit Kernan au comte.

— Bien ! fit ce dernier.

— Et maintenant au château, répondit le Breton.

Leur traversée avait duré vingt-six heures.



Le château de Chanteleine. Dessin de Bar.

IV. — LE CHATEAU DE CHANTELEINE.

Le château de Chanteleine était situé à trois lieues du bourg du Fouesnant, entre Pont-Labbé et Plougastel, à moins d'une lieue de la côte de Bretagne.

Les biens composant la propriété de Chanteleine appartenaient depuis un temps immémorial à la famille du comte, l'une des plus vieilles de Bretagne. Le château ne datait que du temps de Louis XIII, mais il était empreint de cette rudesse campagnarde que les murailles de granit donnent au édifices ; on le sentait lourd, imposant, mais indestructible comme les roches de la côte. Cependant, il n'avait ni tours, ni mâchicoulis, ni poterne, ni guérite suspendue à l'angle des murs, comme des nids d'aigle, et il n'éveillait pas l'idée de forteresse ; dans la paisible terre de Bretagne, les seigneurs n'avaient jamais eu à se défendre contre personne, pas même contre leurs vassaux.

Depuis de longues années, la famille du comte exerçait une influence féodale presque sans conteste sur le pays. Les Chanteleine furent peu courtisans, n'étant pas d'humeur souple, et ils n'allèrent pas deux fois, en trois cents ans, faire leur cour au roi ; ils se croyaient Bretons avant

tout et séparés du reste de la France. Pour eux, le mariage de Louis XII et d'Anne de Bretagne n'avait jamais eu lieu, et ils en voulurent toujours à cette fière duchesse de ce qu'ils appelaient à haute voix « une mésalliance, » pis même, une trahison.

Mais s'ils régnaient chez eux, les Chanteleine pouvaient être cités comme modèles aux rois de France et leur donner des leçons de gouvernement. D'ailleurs, le résultat le prouvait sans réplique, car ils étaient et furent toujours aimés de leurs paysans.

Cette noble et estimable famille, d'humeur fort pacifique, fournit peu d'illustres capitaines ; les Chanteleine n'étaient pas nés soldats ; à une époque où endosser le harnais de guerre semblait être le premier devoir du gentilhomme, ils demeurèrent paisiblement dans leurs terres et se rendirent heureux du bonheur qu'ils créaient autour d'eux. Depuis Philippe-Auguste, où la croisade, c'est-à-dire la défense de la religion, entraîna leurs ancêtres en terre sainte, pas un Chanteleine ne revêtit l'armure ou ne ceignit le baudrier. On comprend dès lors qu'ils fussent peu connus à la cour, à laquelle ils ne demandèrent jamais aucunes faveurs, ne se souciant pas de les mériter.

Leurs biens patrimoniaux, sagement administrés, avaient acquis une importance considérable.

Aussi la propriété de Chanteleine, en prés, en marais salants et en terres labourées, comptait parmi les plus considérables du pays, tout en demeurant inconnue au delà d'un rayon de cinq ou six lieues ; grâce à cette situation, et quoique les communes environnantes, le Fouesnant, Concarneau, Pont-Labbé eussent déjà reçu la sanglante visite des républicains de Brest et du Finistère, le château de Chanteleine avait échappé comme par miracle à l'attention des municipalités, quand le comte le quitta pour la première fois.

Peu guerrier de son naturel, le comte cependant déploya de grandes qualités militaires pendant cette campagne de la Vendée. Avec la foi et le courage, on est partout soldat. Le comte se conduisit en héros, lui dont le caractère paisible n'annonçait pas de telles dispositions ; en effet, les premières tendances de son esprit le dirigèrent vers la carrière ecclésiastique, et il avait passé deux ans au grand séminaire de Rennes ; il était même occupé de ses études théologiques, lorsque son mariage avec sa cousine, Mlle de La Contrie, le jeta dans une voie tout opposée.

Mais le comte ne pouvait rencontrer une plus digne compagne de sa vie. Cette jeune fille si séduisante devint une femme courageuse et dévouée. Les premières années du mariage du comte et de la comtesse, avec leur fille Marie à élever, dans cette vieille propriété de famille, au milieu de serviteurs, humbles amis vieillis au paternel service des Chanteleine, furent aussi heureuses qu'il est donné à un homme d'en passer en ce monde.

Ce bonheur rejaillissait sur tout le pays, qui vénérait son seigneur. Les habitants se croyaient plutôt les sujets du comte que ceux du roi de France, et cela se conçoit; ils n'avaient avec ce dernier que des relations désagréables, tandis qu'en toute occasion la famille de Chanteleine leur venait en aide. Aussi ne rencontrait-on pas un malheureux dans le pays, pas un mendiant; depuis un temps immémorial, aucun crime n'avait été commis dans cette partie reculée de la Bretagne. On comprend donc l'effet que produisit le vol de ce Karval, un Breton cependant, entré depuis deux ans au service du comte, quand celui-ci fut obligé de le chasser du château. En agissant ainsi, d'ailleurs, le comte ne fit que prévenir la justice des paysans, qui n'auraient pas souffert un voleur dans le pays.

Ce Karval était bien un Breton, mais un Breton qui avait voyagé, vu du pays, et sans doute de vilains exemples avec ; on disait qu'il avait visité Paris, que ces paysans regardaient comme un endroit chimérique, et même, les plus superstitieux, comme l'antichambre de l'enfer ; il fallait bien qu'il y eût quelque chose de cela, puisque le seul d'entre eux à y avoir hasardé le pied en revint mauvais et criminel.

Cette affaire, qui fit un si grand scandale, s'était passée deux ans auparavant, et Karval avait quitté le pays en proférant des menaces de vengeance. On en haussa les épaules.

Mais ce que l'on pouvait mépriser de la part d'un voleur obscur méritait attention, quand ce voleur fut devenu un des agents bas et terribles du comité de salut public. Aussi le comte, en pressant sa marche vers le château, commençait à soupçonner de sinistres événements auxquels les paroles de Karval avaient fait allusion. Cependant, la bonté de sa femme devait être une sauvegarde pour elle ; en effet, pendant vingt années de sa vie, de 1773 à 1793, Mme de Chanteleine se consacra tout entière au bonheur de ceux qui l'approchaient. Elle savait qu'elle rendait son mari heureux en faisant le bien. Aussi la voyait-on sans cesse au chevet des malades, recueillant les vieillards, faisant instruire les enfants, fondant des écoles, et plus tard, quand Marie atteignit l'âge de quinze ans, elle l'associa à toutes ses bonnes œuvres.

Cette mère et cette fille, unies dans un même esprit de charité, et accompagnées de l'abbé Fermont, le chapelain du château, couraient les villages de la côte, depuis la baie de la Forêt jusqu'à la pointe du Raz ; elles consolaient et répandaient leurs délicates aumônes sur ces familles de pêcheurs si souvent éprouvées par les tempêtes.

— Notre maîtresse, l'appelaient les paysans.

— Notre bonne dame, disaient les paysannes.

— Notre bonne mère, répétaient les enfants.

On comprend donc combien Kernan devait être envié de tous, lui que Marie appelait son oncle, lui qui la nommait sa nièce, lui, le propre frère de lait du comte.

Lorsque celui-ci quitta le château après le soulèvement de Saint-Florent, ce fut sa première absence du foyer domestique, la première séparation du comte et de la comtesse ; elle fut douloureuse, mais Humbert de Chanteleine, emporté par le sentiment du devoir, partit, et sa courageuse femme ne put qu'approuver son départ.

Pendant les premiers mois de la guerre, les deux époux eurent souvent des nouvelles l'un de l'autre par des émissaires dévoués ; mais le comte ne put abandonner un seul jour l'armée catholique pour venir embrasser les siens; des événements impérieux le clouèrent toujours à son poste ; depuis dix longs mois, il n'avait pas revu sa chère famille ; depuis trois mois même, depuis les désastres de Grandville, du Mans, de Chollet, il était sans nouvelles du château.

Son inquiétude se comprend donc, quand, accompagné de son fidèle Kernan, il revint vers le domaine de ses aïeux. On devine avec quelle émotion il mit le pied sur la côte du Fouesnant. Il n'était plus qu'à deux heures des embrassements de sa femme et des baisers de sa fille.

— Allons, Kernan, marchons, dit-il.

— Marchons ! répondit le Breton, et vite, cela nous réchauffera.

Un quart d'heure après, le maître et le serviteur traversèrent le bourg du Fouesnant, encore profondément endormi, et prirent le long du cimetière, dévasté pendant la dernière visite des Bleus.

Car les gens du Fouesnant avaient donné des premiers contre la révolution, à propos des prêtres jureurs qui leur furent envoyés par les municipalités; le 19 juillet 1792, trois cents d'entre eux, conduits par leur juge de paix, Alain Nedelec, se battirent dans le bourg même contre les gardes nationaux de Quimper. Ils furent écrasés; les vainqueurs firent paître leurs chevaux dans le cimetière, et bivouaquèrent au milieu de l'église; le lendemain, trois charretées de vaincus rentraient à Quimper, et le premier martyr de la Bretagne, Alain Nedelec, étrennait le nouvel instrument de mort, que les administrateurs bretons appelaient la « machine à décapiter, » et sur laquelle le procureur général syndic leur adressait de sa main des instructions soigneusement détaillées touchant la manière de s'en servir. Depuis, le bourg ne s'était pas relevé de sa défaite.

— On voit que les Bleus ont passé par là, dit Kernan! des ruines et des profanations!...

Le comte ne répondit pas, et prit à travers ces longues plaines qui venaient mourir à la mer. Il était alors six heures du matin; un froid assez vif avait succédé à la pluie; la terre était dure; il faisait très-obscur encore sur les landes désertes et les vastes champs d'ajoncs rebelles à toute culture; les flaques d'eau avaient été saisies par la gelée, et les broussailles, revêtues de blanc, paraissaient pétrifiées.

A mesure que les fugitifs s'éloignaient de la mer, quelques arbres amaigris se voyaient de loin en loin, et, courbés sous les violentes rafales de l'ouest, ils dressaient à l'horizon leur squelette blanchâtre.

Bientôt aux plaines succédèrent des champs de blé noir, fortifiés de douves, de fossés, et séparés par des rangées de chênes trapus; il fallait gagner à travers ces champs, et franchir des barrières pivotantes, équilibrées par une grosse pierre et tout embroussaillées d'épine sèche. Kernan les ouvrait devant le comte, et, au choc de l'échalier qui se refermait, les branches des arbres laissaient tomber une grêle blanche qui crépitait sur le sol.

Alors le comte et son compagnon s'élançaient par les étroites sentes piétinées entre les sillons et la haie des champs; il y avait des instants où ils couraient malgré eux.

Vers sept heures, le jour commença à poindre; le château n'était pas à une demi-lieue. Le pays paraissait tranquille et désert, et même d'une tranquillité suspecte. Le comte ne put s'empêcher de remarquer ce singulier silence de la campagne:

— Pas un paysan, pas un cheval allant au pré! dit-il d'un air inquiet.

— Il est encore grand matin, répondit Kernan, également frappé de la physionomie du pays, mais qui ne voulait pas effrayer le comte. On se lève tard en décembre!

En ce moment, ils pénétrèrent dans un grand bois de hauts sapins; cette vaste sapinière, toujours verte, appartenant à la propriété du comte, s'apercevait de loin en mer.

Une foule de pommes sèches, grisâtres, et non écorcées, couvraient la terre au milieu des branches mortes à peau rugueuse; il ne semblait pas que depuis longtemps un pied humain eût foulé le sol; chaque année cependant, les enfants des villages environnants venaient ramasser toutes ces pommes de pin avec grande joie, et les ménagères y faisaient une provision de bois, que le comte leur abandonnait généreusement.

Or, cette année, les pauvres n'avaient pas fait leur récolte habituelle, et cette moisson de branches et de pommes sèches était encore intacte.

— Tu vois, dit le comte au Breton, ils ne sont pas venus! ni les femmes! ni les enfants!

Kernan secoua la tête sans répondre; il sentait quelque chose d'inquiétant dans l'air. Son cœur battait à se rompre dans sa poitrine. Il allongea le pas.

A mesure que les deux compagnons de route s'avançaient, des lièvres, des lapins, des perdrix se levaient en grand nombre sous leurs pas, en trop grand nombre même!... Evidemment les chasseurs avaient été rares cette année, et cependant chassait qui voulait sur les terres du comte.

Il y avait donc là des symptômes d'abandon et de délaissement qu'on ne pouvait méconnaître. La figure du comte pâlissait malgré le froid intense de cette matinée d'hiver.

— Enfin! le château! s'écria le Breton en montrant la pointe des deux tourelles qui perçait au-dessus d'un massif éloigné.

En ce moment, le comte et Kernan étaient près de la ferme de la Bordière, tenue par l'un des métayers du comte; au tournant du bois, on allait l'apercevoir; Louis Hégonec, le métayer, était une homme actif, matinal assez bruyant dans ses travaux, et pourtant on ne l'entendait pas chanter en harnachant ses bœufs ou ses chevaux, ni même crier dans sa cour après sa vieille femme.

Non, rien! Un silence de mort régnait partout; le comte, saisi de terribles pressentiments, fut forcé de s'appuyer sur le bras de son fidèle Breton.

Au détour du bois, leurs regards se portèrent vivement vers la métairie.

Un spectacle horrible frappa leurs yeux. Quelques pans de murs ébranlés, avec des bouts de poutre noircis, l'extrémité d'un faîtage calciné, des restes de cheminées juchés au sommet d'un pignon, d'étroits sentiers de suie qui serpentaient sur les murailles, des portes brisées, et des gonds sortant comme des poings menaçants de l'interstice des pierres, toutes les traces d'un incendie récent apparurent à la fois. La ferme avait été brûlée; les arbres portaient les traces d'une lutte violente; des empreintes de coups de hache sur les portes, des éraflures de balles sur les vieux troncs de chêne; des instruments de labourage brisés, tordus, des charrettes culbutées, des roues dépourvues de leurs jantes, attestaient la violence de la bataille; les cadavres d'animaux, de vaches, de chevaux abandonnés, infectaient l'air!

Le comte sentit ses jambes fléchir sous lui.

— Les Bleus! toujours les Bleus! répéta Kernan d'une voix sourde.

— Au château! s'écria le comte en poussant un cri terrible.

Et cet homme qui, tout à l'heure, se soutenait à peine, Kernan avait maintenant de la peine à le suivre.

Pendant cette course, pas un être humain n'apparut dans les chemins défoncés; le pays était non pas désert, mais déserté.

Le comte traversa le village. La plupart des maisons étaient brûlées; quelques-unes encore debout, mais vides. Pour que ce pays fût ainsi dépeuplé, il fallait qu'un souffle de vengeance eût passé sur lui.

— Oh! Karval! Karval! murmurait le Breton entre ses dents.

Enfin, le comte et Kernan arrivèrent devant la porte du château; l'incendie l'avait respecté; mais il demeurait sombre, silencieux; pas une cheminée qui lançât dans l'air son panache de fumée matinale.

Le comte et Kernan se précipitèrent vers la porte, et s'arrêtèrent épouvantés.

— Vois! vois! dit le comte.

Une affiche énorme était collée sur l'un des montants; elle portait en tête l'œil de la loi, des faisceaux de piques et de rameaux surmontés du bonnet phrygien. D'un côté se trouvait la description du domaine, de l'autre son évaluation.

Le château de Chanteleine, confisqué par la République, était à vendre.

— Les misérables! s'écria Kernan.

Il essaya d'ébranler la porte; mais, malgré sa force prodigieuse, il ne put y parvenir. Elle résistait obstinément; le comte de Chanteleine ne pouvait pas même se reposer un instant dans le manoir de ses ancêtres! sa propre porte restait fermée pour lui. Il était en proie au plus affreux désespoir!

— Ma femme! ma fille! s'écriait-il avec un accent impossible à rendre! Où est ma femme? mon enfant? ils les ont tuées! ils les ont tuées!...

De grosses larmes roulèrent sur les joues de Kernan, qui tâchait en vain de consoler son maître.

— Il est inutile, dit-il enfin, de nous obstiner devant cette porte qui ne s'ouvrira pas!...

— Où sont-elles? où sont-elles? criait le comte.

En ce moment, une vieille femme, blottie dans le fossé, se leva tout d'un coup. Elle eût fait mal à voir à des yeux moins consternés; sa tête d'idiote remuait stupidement.

Le comte courut à elle.

— Où est ma femme? dit-il.

Après de longs efforts, la vieille répondit:

— Morte dans l'attaque du château!

— Morte! s'écria le comte avec un rugissement.

— Et ma nièce? demanda Kernan en secouant violemment la vieille femme.

— Dans les prisons de Quimper! dit enfin celle-ci.

— Qui a fait cela? demanda Kernan avec un accent terrible.

— Karval! répondit la vieille femme.

— A Quimper! s'écria le comte. Viens, Kernan, viens!

Et ils quittèrent cette malheureuse, qui, seule, presque à son dernier souffle, représentait tout ce qui restait de vivant au bourg de Chanteleine.

V. — QUIMPER EN 1793.

Quimper avait vu tomber la première tête sous la hache républicaine, celle d'Alain Nedelec, et le clergé breton compta dans cette ville son premier martyr, l'évêque Conan de Saint-Luc. Depuis ce jour, Quimper fut livré à l'arbitaire des républicains et de la municipalité.

Il faut dire que les Bretons des villes se distinguèrent par leur furie républicaine; ils furent hardis à se jeter dans le mouvement national; ces énergiques natures ne connurent aucune borne dans le bien ni dans le mal; aussi les premiers héros du 10 août, qui envahirent les Tuileries et suspendirent le roi Louis XVI, furent-ils les fédérés de Brest, de Morlaix, de Quimper, levés à la voix de l'Assemblée législative, quand le 11 juillet 1792, en présence de la Prusse, du Piémont et de l'Autriche, coalisés contre la France, elle déclara « la patrie en danger. »

Aussi leurs services furent si bien appréciés, que le club breton de Paris forma le noyau du futur club des Jacobins; et, plus tard, la section du faubourg Saint-Marceau prit, pour leur faire honneur, le titre de section du Finistère.

Quimper, entre autres, fut une des villes les plus agitées, ce qu'on n'eût guère attendu de ce chef-lieu enfoui au fond de la basse Bretagne. Les amis de la constitution s'y fondèrent et siégèrent dans l'ancienne chapelle des Cordeliers. Les clubs s'y multiplièrent, et plus tard ce fut l'un d'eux qui décréta que les nourrissons quitteraient le sein de leur nourrice pour venir écouter les cris de *Vive la Montagne!* et que les enfants apprendraient à parler en bégayant la Déclaration des droits de l'homme.

Cependant, quand les administrateurs de Quimper, Kergariou en tête, virent la tournure des choses et où allait la révolution, ils voulurent enrayer le mouvement; ils interdirent certains journaux, tels que *l'Ami du peuple* de Marat; la commune de Paris envoya alors pour les mettre à la raison un proconsul; mais à son arrivée, les Quimperrois l'emprisonnèrent au fort du Taureau, et protestèrent plus énergiquement encore que les Girondins de Paris contre les Montagnards de la Convention; ils envoyèrent même avec Nantes deux cents volontaires à Paris pour appuyer leur protestation à main armée, ce qui amena un décret d'accusation en masse contre les administrations de la Bretagne. Mais, après la mort de Louis XVI, après l'exécution des Girondins, quand la France fut prise de vertige, lorsque le régime de la Terreur s'établit, les républicains réactionnaires de la Bretagne furent débordés.

Cependant, si les habitants des villes avaient donné dans le mouvement, les campagnes se signalèrent tout d'abord par leur résistance à l'installation des prêtres assermentés; ils les chassèrent honteusement; puis, quand arriva la loi du recrutement, il devint très-difficile de contenir les paysans du Finistère, ceux du Morbihan, de la Loire-Inférieure et des Côtes-du-Nord. Le général Canclaux put à peine les dompter avec son armée et les milices municipales. Il dut même, le 19 mars, livrer, à Saint-Pol-de-Léon, une bataille rangée.

Le comité de salut public résolut d'agir alors avec la plus extrême rigueur contre les villes et contre les campagnes. Il envoya deux délégués, Guermeur et Julien, qui organisèrent le sans-culotisme dans la Bretagne et à Quimper surtout.

Avec eux, ces proconsuls apportaient la loi des suspects de septembre 1793, cette œuvre de Merlin, de Douai, qui était libellée en ces termes:

« Sont réputés suspects :

« 1° Ceux qui, soit par leur conduite, soit par leurs relations, par leurs propos ou leurs écrits, se sont montrés partisans de la tyrannie, du fédéralisme et ennemis de la liberté.

« 2° Ceux qui ne pourront pas justifier de leur manière d'exister et de l'acquit de leurs droits civiques.

« 3° Ceux à qui il a été refusé des certificats de civisme.

« 4° Les fonctionnaires publics, suspendus ou destitués de leurs fonctions

« 5° Ceux des ci-devant nobles, ensemble les maris, femmes, pères, mères, fils ou filles, frères ou sœurs, et

agents d'émigrés qui n'ont pas constamment manifesté leur attachement à la révolution. »

Armés de cette loi, les délégués du comité de salut public étaient maîtres du département. Qui pouvait espérer d'échapper à ces mesures révolutionnaires? Il n'était personne qui ne tombât plus ou moins directement sous le coup de ces terribles articles. Aussi, les représailles allèrent bon train, et le Finistère tout entier fut livré à la plus extrême terreur.

Guermeur et Julien étaient accompagnés d'un sous-agent du comité, d'un infime personnage, qui n'était autre que ce Karval, ce maudit promis à la vengeance de Kernan.

Ce misérable s'était produit à Paris, et fait remarquer dans les clubs; il s'était glissé dans les rangs des terroristes, et accompagnait les délégués, comme connaissant plus particulièrement le département du Finistère.

Il y venait en réalité exercer ses plus basses vengeances contre le pays qui l'avait chassé. Armé de cette loi des suspects, il ne lui était pas difficile d'atteindre la famille de Chanteleine.

Aussi, le lendemain de son arrivée à Quimper, il se mit en devoir d'agir.

Ce Karval était un homme de taille moyenne, porteur de l'une de ces mauvaises figures que la haine, la bassesse et la méchanceté ont faites peu à peu; chaque vice nouveau s'y imprégnait et y laissait ses stigmates; il ne manquait pas d'intelligence, mais, à le voir, on sentait que ce devait être un lâche. Comme beaucoup de ces héros de la révolution, il fut sanguinaire par peur, mais,



Une rue de Quimper, le 6 nivôse an II. Dessin de V. Foulquier.

par peur aussi il restait inflexible, et rien ne pouvait le toucher.

Le lendemain de son arrivée, le 14 septembre, il alla trouver Guermeur :

— Citoyen, dit-il, il me faut cent hommes de la milice.

— Qu'en veux-tu faire? demanda Guermeur.

— J'ai une tournée à opérer dans mon pays.

— Où cela?

— Du côté de Chanteleine, entre Plougastel et Pont-l'Abbé. Je connais là un nid de Vendéens!

— Es-tu certain de ce que tu avances?

— Certain. Demain, je t'amène le père et la mère.

— Ne laisse pas échapper les petits! répliqua en riant le farouche proconsul.

— Sois tranquille! ça me connaît. J'ai déniché des merles autrefois, et je veux leur apprendre à siffler le *Ça ira!*

— Va donc! dit Guermeur en signant l'ordre que Karval demandait.

— Salut et fraternité! dit Karval en se retirant.

Le lendemain, il se mit en marche avec son détachement, composé des forcenés de la ville; le jour même il arrivait à Chanteleine.

Les paysans, à la vue de Karval qu'ils connaissaient bien, livrèrent un combat désespéré; ils comprirent qu'il fallait vaincre ou mourir, mais ils furent vaincus, après avoir voulu défendre leur bonne dame.

La comtesse de Chanteleine, entre sa fille, l'abbé de Fermont et ses serviteurs, attendait dans les transes les plus vives l'issue de la bataille.

Elle la connut bientôt. Les miliciens de Quimper s'emparèrent du château. Karval, à leur tête, s'élança dans ses appartements en criant :

— Mort aux nobles! mort aux Blancs! mort aux Vendéens!

La comtesse, éperdue, voulut fuir, mais elle n'en eut pas le temps. Les forcenés arrivèrent jusqu'à elle dans la chapelle du château, où elle s'était réfugiée.

— Arrêtez cette femme et sa fille, femme et fille de brigand! s'écria Karval, ivre de sang et de joie, et ce calotin, ajouta-t-il en désignant l'abbé de Fermont.

Marie s'était évanouie dans les bras de sa mère, à laquelle on l'arracha.

— Et ton mari, le comte? demanda Karval d'une voix féroce.

La comtesse le regarda fièrement sans répondre.

— Et Kernan? s'écria-t-il.

Même silence. Sa rage fut grande alors de voir que ces deux hommes lui échappaient, et dans sa colère, il frappa la comtesse d'un coup mortel; la malheureuse femme tomba en jetant un dernier regard d'angoisse sur sa fille. Karval chercha, fouilla, mais en vain.

— Ils sont à l'armée des brigands, s'écria-t-il. Bon! je les retrouverai!

Puis, s'adressant à ses hommes :

— Emmenez cette fille, dit-il, c'est toujours ça!

Marie, inanimée, fut mise, en compagnie de l'abbé de Fermont, au milieu des paysans arrêtés; on leur attacha les mains; on les parqua comme des bestiaux, et ils furent emmenés.

Le lendemain, Karval ramenait ses prisonniers à Guermeur.

— Et le mâle? fit Guermeur en riant.

— Envolé! mais sois tranquille, répondit Karval avec un hideux sourire, je le repincerai.

Marie de Chanteleine et ses malheureux compagnons furent jetés pêle-mêle dans les prisons de la ville; la jeune fille ne retrouva sa connaissance qu'entre les murs de son cachot.

Mais les prisons finissaient par devenir trop étroites; aussi travailla-t-on à les vider, et l'instrument de mort fonctionna sans relâche sur la grande place de Quimper. Il fut même question de l'installer dans le prétoire du tribunal pour aller plus vite.

On sait comment procédait, dans ces temps de terreur, la justice révolutionnaire, quelles formalités étaient remplies et quelles garanties entouraient les accusés.

Le tour de la malheureuse jeune fille ne pouvait tarder à venir.

Voilà ce qui s'était passé depuis ces deux mois pendant lesquels le comte de Chanteleine avait été sans nouvelles de sa femme et de sa fille; voilà de quelles épouvantables scènes son château fut le théâtre.

Alors Kernan comprit cet air de vengeance satisfaite que respirait la figure de Karval, quand, au milieu de la mêlée, il lui lança ces paroles terribles :

— On t'attend au château de Chanteleine!...

Aussi, tout en marchant, en soutenant son maître que ce désastre abattait, il murmurait :

— Karval, je serai sans pitié! sans pitié!...

Il était près de huit heures quand le comte et Kernan quittèrent le château; ni la faim, ni la fatigue ne purent les arrêter un seul instant. Ils se jetèrent à travers champs, et une dernière fois, en se retournant, le Breton aperçut derrière les arbres dépouillés les murs du château de ses maîtres.

Alors le fidèle serviteur guida le comte presque fou de douleur; il se chargea d'avoir du courage et de l'intelligence pour deux; afin d'éviter toute mauvaise rencontre, il prit par les chemins de traverse, et rejoignit bientôt la grande route de Concarneau à Quimper au village de Kerroland.

Le comte et Kernan ne se trouvaient plus qu'à deux lieues et demie de Quimper, et du pas dont ils marchaient, ils devaient y arriver avant dix heures du matin.

— Où est-elle?... où est ma fille?... murmurait le comte, qui eût fait pitié aux cœurs les plus endurcis. — Morte! morte!... comme sa pauvre mère!

De lugubres visions lui venaient à l'esprit, et si épouvantables, que, pour les dissiper, il se prenait à courir comme si la vision n'eût pas été en lui.

Kernan ne le quittait pas; il le suivait dans ses bonds insensés, et le forçait même à se jeter dans les halliers, quand quelque passant apparaissait au loin sur la route. Tout homme devenait dangereux en pareille circonstance, et dans l'état d'agitation où il se trouvait, le comte se fût dénoncé lui-même.

Certes, le Breton souffrait autant que son maître, mais il méditait en même temps des projets de vengeance auxquels celui-ci ne songeait pas. Sa douleur était mélangée d'une immense somme de colère. Puis il réfléchissait et se posait des questions auxquelles il ne pouvait répondre. — Qu'allait faire le comte à la ville?

Si son enfant était emprisonnée, réussirait-il à la ravoir? La justice révolutionnaire ne rendait jamais sa proie, et le comte lui-même serait arrêté à la moindre démarche suspecte.

Donc, sans plan arrêté, sans idée préconçue, ces deux hommes allaient comme à l'aventure, mais poussés par une invincible puissance.

Suivant les prévisions de Kernan, avant dix heures ils arrivèrent aux faubourgs de Quimper. Les rues étaient à peu près désertes, mais on pouvait entendre au loin une sorte de murmure funeste. Toute la population semblait s'être accumulée vers le centre de la ville. Kernan prit donc hardiment par les rues en contenant son maître, qui répétait à voix basse :

— Ma fille! mon enfant!

Le père souffrait en lui plus encore que le mari, dont la douleur était sans remède.

Après une marche de dix minutes, le maître et le serviteur arrivèrent à l'une des rues qui avoisinent la cathédrale; là ils se trouvèrent en queue d'un fort rassemblement.

Il y avait des gens qui vociféraient, qui hurlaient; d'autres, effrayés, regagnaient leurs maisons dont ils fermaient les portes et les fenêtres. On entendait des accents de douleur mêlés à des imprécations; il y avait des visages terrifiés près de faces sanguinaires. Quelque chose de sinistre planait dans l'air.

Bientôt, au milieu du bruit, se firent entendre ces paroles :

— Les voilà! les voilà!

Mais ni le comte, ni Kernan ne purent voir ce qui excitait la curiosité de la foule. A ces paroles d'ailleurs succédèrent immédiatement les cris longuement prolongés de :

— A bas les Blancs! à bas les aristocrates! vive la République!

Evidemment il se passait quelque chose d'épouvantable sur la place voisine; au tournant de la rue, toutes

les figures étaient tendues vers un même point, et la plupart, il faut le dire, reflétaient des passions inhumaines, qui venaient chercher dans ce spectacle leur cruelle satisfaction.

On entendait de temps à autre des murmures plus violents; à un certain moment, quelque chose d'extraordinaire parut se passer sur la place, car les mots :

— Non ! pas de grâce ! pas de grâce ! prononcés, hurlés plutôt par les gens qui voyaient, refluèrent jusqu'aux derniers rangs des spectateurs.

Le visage du comte était baigné d'une sueur froide.

— Qu'est-ce qu'il y a ? se demandait-on autour de lui; et sans savoir, par un instinct de férocité, on s'écriait :

— Pas de grâce ! pas de grâce!

Kernan et le comte voulurent se frayer à tout prix un chemin dans la foule, mais ils ne purent y parvenir; d'ailleurs, quelques minutes après leur arrivée, ce spectacle se termina, car le populaire se prit tout d'un coup à refluer ; les bras furent agités, les figures se retournèrent, et les vociférations s'éteignirent peu à peu.

Alors des crieurs se firent jour en lançant à la foule les noms des victimes.

— Exécution du 6 nivôse de l'an II de la République ! Qui veut la liste des condamnés ?

Le comte regarda Kernan d'un œil hagard.

— Voilà ! voilà ! continuaient les crieurs, le curé Fermont !...

Le comte serra la main de Kernan à la briser.

— La demoiselle de Chanteleine !

— Ah ! fit le comte en poussant un cri épouvantable.

Mais Kernan lui mit la main sur la bouche, le reçut dans ses bras comme il s'évanouissait, et, avant que les témoins de la scène eussent pu la comprendre, il entraîna son maître dans une rue écartée.

Pendant ce temps, d'autres noms étaient jetés à la foule, et ce cri retentissait de toutes parts :

— Mort aux aristocrates !... Vive la République !...

JULES VERNE.

(La suite à la prochaine livraison.)

UNE EXCURSION A LA FERTÉ-MILON (1).

De Villers-Cotterets à la Ferté-Milon. — Souvenirs de Racine. — Une statue de David. — Comment on interprétera notre histoire. — Un éloge poétique. — Maison de Racine. — Château de la Ferté-Milon. — Saint Vulgis. — Henri IV et Biron.

I

C'était par un des derniers beaux jours de novembre; je débarquai à Villers-Cotterets vers sept heures du matin, passai fièrement devant plusieurs petites voitures peintes en jaune, qui, par l'organe de leurs conducteurs, me firent les propositions les plus accommodantes; je refusai et m'acheminai résolûment à pied du côté de la Ferté-Milon, où m'appelaient des recherches historiques et principalement le souvenir de Racine.

La température fraîchissait beaucoup ; les voyageurs soufflaient dans leurs doigts, les postillons se frappaient les côtes en croisant les bras sur la poitrine, et les chevaux projetaient à deux mètres de leurs naseaux des panaches de buée.

Ma marche était rapide, et j'oubliai bientôt les ennuis d'une nuit en waggon.

Le jour, qui venait seulement de poindre à l'horizon, répandait dans l'atmosphère une lueur encore indécise. Le brouillard s'étendait à travers la campagne, s'enroulait moelleusement autour des bouquets d'arbres et laissait deviner un ciel d'un bleu pâle. Une traînée de vapeurs s'allongeait du côté de la vallée de l'Ourcq, et, après s'être déchirée, se perdit vers le levant sous les rayons du soleil.

Les oiseaux se tenaient frileusement en boule sur les arbres dénudés par l'automne, et les herbes chargées de gouttelettes glacées commençaient à briller sous les premières caresses du jour. Tout cela n'aurait en rien charmé un homme habitué à la vie des champs; ma naïveté parisienne en fut émue; je ne me lassais pas d'admirer et le soleil et les prés, et les bois, et les maisonnettes; cette nature, qui souriait en dépit du froid et de la brume, me pénétrait de sensations douces et enivrantes.

(1) Voir le *Musée des Familles*, t. XXVII, p. 361.

C'est sous cette impression qu'après avoir franchi la forêt de Villers-Cotterets et m'être attiré les terribles imprécations d'une troupe de corbeaux, en leur lançant des pierres, je fis mon entrée dans la patrie de Racine.

Je ne sais si la Ferté-Milon est poétique d'elle-même ou par les souvenirs qui s'y rattachent, — il est difficile de démêler l'un de l'autre, — mais, du premier coup, je fus charmé de sa physionomie à la fois gracieuse et mélancolique.

Un château, qui a dû être un des plus remarquables manoirs de France, dresse sur la hauteur plusieurs vastes pans de murailles qui se découpent en lignes majestueuses ; — l'église de Notre-Dame, construite sur le versant de la colline, montre au loin son élégant clocher, surmonté de tourelles. — Une rue droite et bien entretenue s'étend dans la partie basse ; semblable à un fleuve qui reçoit des affluents sinueux, elle sert de débouché à plusieurs ruelles qui s'en vont escaladant tant bien que mal les rampes du coteau. — De la promenade du Mail, on jouit du panorama à peu près complet de cette petite ville, qui rappelle les plus fraîches compositions de Watelet.

La mémoire de Racine, — mémoire si pieusement poétique, — est là plus vivante que jamais ! Les habitants de la Ferté-Milon conservent avec une sorte d'enthousiasme le souvenir de l'illustre tragique, resté l'un de nos écrivains les plus chers, non-seulement parce qu'il était homme de génie, mais parce que l'on sent son cœur battre dans toutes ses œuvres.

En perpétuant parmi eux cette espèce de culte, les citoyens de la Ferté-Milon se rendent, de prime abord, extrêmement sympathiques. Comme on s'attache aisément au fils qui se plaît à parler des vertus de son père, on est facilement entraîné à aimer une ville qui n'oublie pas ses grands hommes.

Voulez-vous des preuves de cette religion du souvenir ? — En voici : — A peine arrivé à la Ferté-Milon, — encore sur le seuil d'un hôtel, — hôtel bien prosaïque, puisqu'il est dirigé par un simple charcutier, — à peine

débarqué, dis-je, je vois mon hôte abandonner son comptoir, courir au plus vite dans sa chambre, tirer d'une armoire fermée à clef une liasse de vieux papiers concernant l'auteur de *Phèdre;* il me les apporte triomphalement, amoureusement, comme sans doute, les jours de gala, un plat longuement rêvé. Il les met avec empressement à ma disposition, les dépose avec une sorte de tendresse respectueuse sur un bureau, m'en raconte la provenance, me fait part des mille soucis que ses compatriotes se donnent pour rassembler les reliques du célèbre poëte, et termine ses explications par la citation de plusieurs vers d'*Andromaque.*

Deux minutes après, j'entre par hasard chez un mercier : à côté d'un écheveau de fil et d'une boîte d'aiguilles, je distingue un petit exemplaire de Racine. Je m'adresse à un greffier; la domestique, surprise d'une visite aussi inattendue, m'introduit en balbutiant dans le cabinet de travail de son maître. Mes yeux s'arrêtent sur une vingtaine de livres de toutes les tailles, modernes et vieux, mais soignés, mais chéris, qui s'alignaient fièrement sur la table, à côté de dossiers et de pièces fort peu poétiques. D'une part, le gagne-pain; de l'autre, les délassements du travail : Racine et ses commentateurs en faisaient tous les frais.



Le château de la Ferté-Milon. Dessin de Lavieille.

A deux pas de là, je me présente chez un notaire. Au seul nom de l'illustre compatriote, un jeune clerc, courbé sur la rédaction d'un contrat, se lève précipitamment et m'entretient avec chaleur de curieuses trouvailles faites par lui dans les vieux parchemins de l'étude. Sa physionomie se transfigurait : le futur tabellion devenait presque poëte.

II

Racine est partout à la Ferté-Milon : dans les cœurs, sur les places publiques et dans les maisons. Sa grande ombre enveloppe toute la ville.

A la porte de la mairie (rue du Marché au blé), se tient en faction sa statue. David, le célèbre David, en est l'auteur. Il l'a évidemment composée au plus fort de l'été, par une température caniculaire, sous l'influence d'une de ces chaleurs qui mettent en haine contre les vêtements. Le pauvre Racine est aussi peu couvert qu'une baigneuse de Diaz ; il semble grelotter et souffrir, de toute façon, de sa nudité ; lui, Racine ! lui, en déshabillé, portant sur le bout de l'épaule un bout de toge dont le coin descend à peine au genou ! Non, non, ce n'est pas là l'auteur discret, l'auteur si soucieux de la forme et de l'habit ! David n'a pas compris que l'admirable poëte concevait toujours l'antiquité à travers le voile du christianisme.

Ce Racine en marbre blanc me fit réfléchir aux bizarreries du goût qui, dans la statuaire, n'admet comme purement classique que ce qui est faux.

A quelles incroyables interprétations prépare-t-on ainsi les chroniqueurs de l'avenir?

Si, dans trois mille ans, l'on déterre cette statue, qu'en conclura-t-on? Premièrement, que la température atteignait une telle élévation du temps de Racine, que les poëtes allaient récitant leurs vers à peine vêtus; — deuxièmement, que la civilisation n'était guère avancée au dix-septième siècle, puisque l'on portait encore des sandales et que l'on marchait les jambes découvertes; — troisièmement, que, depuis l'époque d'Homère jusqu'à celle de Louis XIV, l'art de se vêtir n'avait fait aucun progrès, etc.

Si, au même moment, quelque archéologue, en faisant



L'église Notre-Dame, à la Ferté Milon. Dessin de Lavieille.

des fouilles au cœur de Paris ruiné depuis bien des années, trouve les décombres de la Porte Saint-Martin et reconnaît le Ludovicus-Hercule qui en orne la façade, — quelle concordance de témoignages! quels curieux rapprochements! Plus de doute, plus d'hésitation possible; — les rares savants qui oseront avancer qu'au dix-septième siècle l'on portait hauts-de-chausses, justaucorps et le reste, seront impitoyablement bafoués. L'Académie des inscriptions déclarera, *s'appuyant sur des faits*, qu'on se couvrait d'une toge ou d'une peau de bête en plein règne de Louis XIV, et désormais ce jugement aura force de loi.

L'Académie actuelle ne commettrait évidemment pas de pareils anachronismes. Dieu me garde d'insinuer cette

méchante pensée ! elle n'habillerait pas Achille comme Philopœmen et le bon Homère comme Euripide, mais, hélas ! que de peines doit lui donner l'antiquité si la manie des statuaires d'autrefois était la même qu'aujourd'hui, et s'ils remontaient également à des dates antérieures pour vêtir leurs héros ?

Je reviens à la Ferté-Milon et naturellement à Racine ; — tout près de l'église de Notre-Dame, au détour d'une ruelle sinueuse, on entend le clapotement des eaux d'une fontaine.

Le buste du grand poëte, installé sur le piédestal qui la domine,

Y dort au bruit flatteur de son onde naissante.

Sur la pierre du piédestal sont inscrits des vers; des vers qui font gémir toute oreille sensible ! Il me semblait, en les lisant, surprendre sur les traits de Racine un sourire malicieux et dédaigneux. Quel supplice infligé à l'auteur d'*Athalie* que l'incessante lecture de ce plat quatrain :

Du Théâtre-Français l'honneur et la merveille,
Il sut ressusciter Sophocle en ses écrits,
Et, dans l'art d'enchanter les yeux et les esprits,
Surpasser Euripide et balancer Corneille.

C'est en 1820 que la Ferté-Milon fit ériger le buste de son poëte et graver au-dessous ce spirituel éloge.

Une statue, un buste, un autographe transportent bien notre esprit auprès d'un grand homme.

Nous cherchons à saisir sur les traits de son visage, comme sur les lignes qu'il a tracées, quelque témoignage de son génie, mais sa maison, l'endroit même où il est né, la chambre témoin de ses premiers ébats, la salle dans laquelle il a vécu et travaillé, les murs qui ont entendu ses premiers cris, et qui ont ensuite résonné sous ses paroles inspirées, ces murs, témoins muets de tant de mystères, tous ces souvenirs, silencieux comme la mort, nous captivent plus puissamment encore ! La demeure d'un personnage illustre est toujours un peu l'habit qui l'a couvert, l'habit qui a conservé jusqu'aux contours de son corps.

Malheureusement, nombreuses, bien nombreuses sont les reliques peu authentiques ; — comme les musées nous offrent des milliers de curiosités très-problématiques, le monde est rempli de fausses habitations d'hommes de génie ; celles dont on doute le moins sont même sujettes à contestation. Les unes ont été abattues, puis reconstruites ; — les autres se sont insolemment attribué cet honneur. Elles l'ont placardé sur leur façade, et le peuple les a saluées comme de bon aloi.

La maison dite de Racine est située rue Saint-Waast, n° 3. Elle ne rappelle rien, et je crois même que le poëte n'y est pas né. Dans tous les cas, le propriétaire avoue que sa demeure a été réparée en 1830.

La réparation d'une maison historique ! qu'est-ce donc, sinon, la plupart du temps, une réédification à peu près complète ? Lorsqu'on vous avoue que deux pierres ont été changées, traduisez que deux pans de muraille ont été reconstruits. — Vous parle-t-on de réparations, tout a été refait.

III

Après la mémoire de Racine, la Ferté-Milon ne présente-t-elle aucun intérêt ? Loin de là. Gravissons le coteau, passons à côté de cette jolie église de Notre-Dame, que le crayon de M. Eugène Lavieille a su si bien rendre, suivons les fossés qui entouraient autrefois la ville, arrivons au pied du château, et d'autres pensées viendront en foule nous assaillir.

Nous voilà sur une vaste esplanade qui sert aujourd'hui de champ de fête, et qui, jadis, était sans doute la cour où princes, seigneurs, hobereaux, pages et damoiseaux, montés sur leurs palefrois, caracolaient avant de s'élancer à la chasse ou à la guerre. De hautes murailles noircies par le temps, dentelées à leur sommet par la morsure des années, se dressent devant nous ; elles s'écroulent du côté du ciel, mais leur base est solide ; elles se tiennent debout, orgueilleusement, comme l'armure d'un preu du moyen âge ; elles inspirent encore le respect, presque l'effroi, car personne n'ignore quels maîtres superbes devaient s'abriter dans ce castel encore aujourd'hui si imposant.

Ce manoir a toute une histoire : c'est, en miniature, celle de la France. Bons et mauvais princes, châtelaines cruelles, châtelaines adorées, coups de poignard, trahison, empoisonnement, bassesse, magnanimité, tout s'y retrouve. La chronique de la Ferté-Milon est tour à tour dramatique et édifiante.

Elle nous apprend, par exemple, que, dans les premiers temps de leur installation, les seigneurs avaient mieux aimé perdre une partie de leur fortune que de se séparer des cendres vénérées de saint Vulgis, cendres pieusement déposées dans la chapelle de leur manoir.

Vous connaissez sans doute saint Vulgis, car vous êtes, lecteurs et lectrices, trop bons chrétiens, trop excellentes chrétiennes pour ne pas posséder à fond la biographie de ces cinq à six cents vertueux esprits qui ont contribué à la gloire de notre religion. Vous avez appris la mythologie, vous savez ce qu'étaient Vulcain, Vénus et Mars, vous n'ignorez pas le nom et la vie de quelques milliers de Grecs et de Latins qui avaient, en résumé, plus de vices que de vertus, — il va de soi que vos professeurs, à titre de compensation, vous ont aussi enseigné l'histoire de ces hommes au cœur généreux et à l'âme forte dont l'existence est une éloquente leçon de morale. Donc, je pourrais me dispenser de vous rappeler ce que fut saint Vulgis... — pourtant un scrupule me vient, vous avez peut-être oublié les détails si simples de cette existence ; permettez-moi de vous en tracer les principaux épisodes.

Vulgis vivait à l'époque de saint Remi, le grand évêque qui baptisa Clovis dans la bonne ville de Reims.

Ce fut cet illustre fils de l'Eglise qui lui donna la tonsure cléricale et l'éleva à tous les degrés de l'ordination. Vulgis en conserva jusqu'à sa mort une profonde reconnaissance.

Son humilité ne lui permit pas d'exercer les fonctions de son ministère. Le pauvre prêtre se troublait, bégayait et trouvait qu'il était infiniment moins facile de parler aux hommes que de prier pour leur salut. Sa timidité l'éloigna de la société ; poussé par l'ardent désir de vivre avec Dieu dans une éternelle contemplation, il alla se retirer dans une forêt qu'égayaient seulement les causeries d'une rivière et le babil des oiseaux ; sa petite cellule s'abritait sous les rameaux épais d'un grand chêne, et son oratoire s'élevait gracieusement au milieu du lierre et du troëne.

Saint Vulgis passa plusieurs années dans cette retraite, ignoré des hommes et connu de Dieu seul. Un acte de charité jugé miraculeux décela sa présence.

Un paysan de Marisy gardait, — de l'autre côté de l'Ourcq, deux vaches, — deux vaches bien-aimées, unique soutien de sa vieillesse. Le cours d'eau, gonflé par les pluies, couvrait toute la vallée. Imprudem-

ment engagées dans le ruisseau débordé, les vaches sont emportées par le courant et disparaissent. Le vieux paysan pousse des cris lamentables, implore le ciel, et comme ses animaux ne reviennent pas, il est sur le point de s'abandonner aussi aux flots qui les lui ont ravies. Sur ces entrefaites, un homme couvert de vêtements de bure sort de la forêt ; il marche avec assurance sur les étroits sentiers épargnés par les eaux, et pourtant ses yeux sont tournés vers le ciel ; il va droit au paysan éploré, lui pose le doigt sur le front, lui annonce qu'il n'a rien perdu. Ayant ainsi parlé, l'homme de la forêt tombe à genoux, se met en prières, et, lorsqu'il se relève, le mugissement de deux vaches se fait entendre du côté du bois ; ce mugissement, le paysan le reconnaît aussitôt, c'est la voix de ses deux patientes et laborieuses compagnes ; il se précipite sur les pas du saint, qui a voulu le premier joindre les vaches et les rendre à leur maître. On juge de l'admiration qu'excita cette histoire dans les environs de la Ferté.

A partir de ce jour, Vulgis ne parvint plus à se soustraire à la vue des hommes ; sa retraite devint un lieu de pèlerinage ; vieillards et enfants ne s'approchaient jamais de lui sans se signer ; les femmes s'agenouillaient à son approche et lui demandaient de protéger leur maison ; les hommes mûrs l'imploraient pour que la récolte fût abondante ; les garçons pour être heureux en ménage, et les fillettes, en rougissant, venaient le prier d'intercéder auprès du ciel pour qu'elles eussent de bons maris,

Vulgis mourut fort âgé ; il était, dit une chronique, maigre comme le tronc du saule, mais sa tête semblait de jour en jour s'éclairer de plus en plus des rayons célestes.

On l'a vénéré pendant bien des années et on ne l'a pas complétement oublié dans le canton.

Il est encore quelques vieillards qui, tout en égrenant leur chapelet, prononcent son nom avec une sainte extase.

IV

Je ne veux pas vous conduire, étape par étape, à travers la chronique de la Ferté-Milon ; ne croyez pas qu'elle soit dépourvue d'intérêt? Elle captive, au contraire, très-fréquemment ; dans ses moindres détails, l'histoire n'est-elle pas, en effet, saisissante et presque délectable? Un écrivain humoriste n'a-t-il pas eu raison de dire que, lorsqu'on a goûté une fois à ce vin fort et amer, on se sent tourmenté d'un impérieux désir d'en boire jusqu'à sa mort.

Si je ne vous parle pas des nombreux seigneurs qui se succédèrent dans ce manoir aujourd'hui silencieux, c'est qu'il me faudrait vous les présenter tous et que la présentation serait infiniment trop longue. Je ferme donc à double tour cette galerie qui renferme tant de portraits curieux, tant de gentilshommes héroïques, tant de physionomies caractéristiques.

Contentez-vous, chers lecteurs, de savoir que ce château cessa pour ainsi dire d'exister sous le bon roi Henri IV, qui lui fit subir les derniers outrages. — Comme ce brave chevalier qui, malgré ses blessures mortelles, frappe toujours à coups redoublés l'ennemi de sa dague terrible (style antique), le castel de la Ferté se défendit admirablement.

Le duc de Biron, envoyé par le roi, fut même sur le point d'être repoussé. Aussi ne manqua-t-on pas d'accuser ses coupables lenteurs.

Lorsqu'il fut décapité en 1602, on lui reprochait encore son inaction dans une chanson dont le refrain était celui-ci :

Biron, Biron, gratte bien ton menton,
Tu ne verras plus la Ferté-Milon.

On rapporte en effet qu'à l'instant où le bourreau allait lui trancher la tête, Biron, ne pouvant se résoudre à la mort, portait tristement la main à son menton. Il eut même les doigts coupés par la hache.

Par ordre de Henri IV, qui vint reconnaître la place, le château fut démantelé : le sort voulut qu'un capitaine nommé La Ruine fût chargé d'en diriger la démolition.

Richard CORTAMBERT.

ÉTUDES MORALES.

L'USURIER DES ARCIS (1).

I. — UNE CONVERSATION SUR LA GRAND'ROUTE.

C'était il y a quinze ans environ, alors que les chemins de fer ne pénétraient pas encore au centre de la France.

Par une belle matinée du mois d'avril, la diligence qui faisait le service journalier entre Langres et Chaumont s'était arrêtée au bas de la côte de Verrières, sous prétexte de laisser aux voyageurs le plaisir de se dégourdir les jambes ; mais plutôt, j'imagine, pour donner aux chevaux, fatigués d'une étape déjà longue, l'occasion de se reposer un peu.

Deux voyageurs seulement profitèrent de la permission et commencèrent à gravir la côte, tandis que la voiture, allégée, les suivait à distance.

L'un était un homme de soixante-cinq à soixante-dix ans, à la physionomie douce, mais un peu triste, avec un commencement d'embonpoint qui ne lui messeyait pas, au contraire. Il portait un costume moitié laïque, moitié religieux, fort simple, mais aussi propre qu'il était simple. C'était M. l'abbé Muller, curé de la petite commune des Arcis.

L'autre, un jeune homme, trente ans au plus, à l'air franc et décidé, était vêtu d'une redingote noire serrée à la taille et d'un pantalon un peu large qui ressemblait fort à un pantalon d'uniforme ; sa casquette, du reste, ne ressemblait pas moins à un képi. Enfin, tout en lui, manières, langage et costume, trahissait le soldat, quand bien même certaine blessure, qui avait laissé sur sa joue gauche une cicatrice à peine fermée, et certain ruban rouge brillant à sa boutonnière, eussent pu laisser le moindre doute à cet égard.

Nous allons, du reste, savoir bientôt à qui nous avons affaire.

Ils causaient tout en marchant.

— J'avoue, disait le vieillard, que si vous ne m'aviez

pas appris votre nom, j'aurais eu de la peine à vous reconnaître.

— Allons donc! monsieur le curé, vous n'auriez pas reconnu André, le petit André, un de vos paroissiens, un gamin que vous avez vu naître, que vous avez baptisé, à qui vous avez fait faire sa première communion; c'est impossible.

— C'est que le gamin est devenu un homme.

— Pas pour vous, monsieur Muller. Hier vous auriez peut-être eu raison; au régiment nous sommes des hommes, et même, sans nous flatter, de fiers hommes parfois; demandez-le plutôt aux Arabes, Bédouins, Kabyles et autres particuliers avec qui nous causions de temps en temps là-bas; mais aujourd'hui, c'est autre chose; quand je respire cet air si pur du pays où je suis né, il me semble que tout le reste est un rêve, y compris cette balafre et ce bout de ruban qu'on a bien voulu mettre dessus pour la guérir, il me semble que je vais me réveiller dans mon petit lit, au fond de l'alcôve, dans la grande chambre de la ferme.

— Allons! allons! fit le vieillard en souriant doucement, voilà qu'en effet je le reconnais peu à peu. La vie des camps ne l'a pas trop changé, et il est resté l'honnête garçon d'autrefois.

— S'il en est ainsi, monsieur le curé, voulez-vous me faire un plaisir, mais là, un grand plaisir?

— Oh! pour cela, de tout mon cœur.

— Eh bien! c'est de ne plus me dire *vous* comme tout à l'heure, et de me tutoyer comme au bon temps.

— Bien volontiers, mon cher André, j'y aurai peut-être de la peine, mais je te promets de faire mon possible.

— Je ne vous en demande pas davantage.

Tout en causant, nos voyageurs étaient arrivés au haut de la côte, à une auberge où la diligence devait relayer. Ils se retournèrent et virent que la voiture était encore à une certaine distance. Ils s'assirent donc sur un tas de pierres qui bordait la route.

Le curé reprit le premier la parole:

— Et pourquoi as-tu quitté le service? demanda-t-il.

— Oh! oh! il y a bien des raisons à cela, répondit le soldat.

— La première?

— C'est que je n'ai jamais eu grand goût pour l'état militaire. Quand je suis au feu, je fais mon devoir comme un autre.

— Et même mieux, interrompit l'abbé en montrant le ruban.

— Mais, à part moi, je ne comprends pas quel plaisir on peut trouver à casser la tête à un pauvre diable que l'on ne connaît pas, uniquement parce qu'il porte un uniforme gris, blanc ou rouge, tandis que le nôtre est bleu.

— Le fait est que je ne comprends pas plus que toi, dit naïvement le vieillard.

— Et puis, sait-on seulement pourquoi l'on se bat? On croit, c'est évident, que le bon droit est de son côté; mais, on a beau être pétri d'amour-propre, il est difficile de supposer qu'on a toujours raison et que les autres ont toujours tort.

— C'est vrai, fit le curé tout songeur.

— Enfin, comme je venais d'attraper l'estafilade que vous voyez là, sur ma joue gauche, estafilade qui me fit faire d'autres réflexions peut-être moins philosophiques, mais peut-être plus personnelles, je reçus une lettre du père.

— Ah!

— Oui. Il ne me demandait pas positivement de revenir, le pauvre cher homme; mais il paraissait avoir une furieuse envie de me voir. Il commence à se faire vieux, le père.

— Il a soixante-dix ans, mon âge, mais il est encore vert.

— Tant mieux! monsieur le curé, tant mieux! N'importe! sa lettre m'inquiéta. Il y avait au fond, comment vous dirais-je? une impression de tristesse qu'il semblait vouloir me cacher et qui perçait malgré lui. Mais je ne sais pas pourquoi je vous parle là, depuis une heure, sans vous avoir encore demandé de ses nouvelles. Il n'a pas été malade, j'espère bien?

— Non! Dieu merci.

— Il ne lui est rien arrivé de fâcheux?

— Rien que je sache... à moins que...

— A moins que, répéta André avec inquiétude.

— Non! c'est une idée à moi qui n'a pas le sens commun.

— Quelle idée, monsieur le curé?

— Je me trompe, à coup sûr.

— Dites toujours, je vous en prie, insista le jeune homme.

— Ton père est riche?

— Non, mais il est à son aise; les terres qu'il cultive sont à lui et ne doivent rien à personne.

— Tu en es sûr?

— A peu près; mais pourquoi cette question?

— Voici. Te souviens-tu d'un homme qui habitait déjà le pays quand tu l'as quitté, de maître Jacques?

— Parfaitement, dit André d'un air de mépris; un nez de corbeau, des yeux de renard, et des pattes qui ressemblent plutôt à des griffes qu'à des mains.

— Le portrait n'est pas flatté, fit le curé en souriant malgré lui, et je devrais te gronder de parler ainsi de ton semblable.

— Mon semblable! lui! un usurier! Allons donc! Mais quel rapport peut-il y avoir entre le père et maître Jacques?

— Je souhaite qu'il n'y en ait pas, car maître Jacques a porté malheur à tous ceux qui ont eu recours à lui.

— Monsieur le curé, vous me faites mourir en me parlant ainsi. Si vous savez quelque chose, de grâce, dites-le-moi.

— Mon pauvre enfant, je ne sais rien, mais je crains. Voilà deux années que les récoltes sont mauvaises, et que la terre ne rend même pas ce qu'on lui donne.

— Ah! fit le jeune homme avec tristesse, ça n'a pas empêché le père de m'envoyer là-bas, jusqu'au dernier jour, la petite pension qu'il me faisait.

— Preuve, sans doute, que je me trompe, ajouta le curé, qui craignait d'en avoir trop dit.

En ce moment, de joyeux coups de fouet signalèrent l'arrivée de la diligence, qui apparut au sommet de la colline.

Les deux hommes se retournèrent au bruit.

La voiture arrivait au grand trot; elle s'arrêta auprès d'eux. Le conducteur et le postillon commencèrent à dételer les chevaux, pendant qu'un autre postillon s'approchait, conduisant par la main l'attelage qui devait fournir la traite suivante.

Quelques voyageurs descendirent et secouèrent la poussière de la route.

L'aubergiste parut sur sa porte, et offrit ses services.

Ce léger mouvement avait suffi pour distraire un moment André de ses tristes réflexions, et il regardait à droite et à gauche, comme pour voir s'il n'apercevait

pas quelque ancienne figure de connaissance; mais il faut croire qu'il fut déçu dans cette espérance, et que cette déception lui donna même de l'humeur, car, revenant au curé, et reprenant la conversation au point où il l'avait interrompue :

— Enfin! dit-il, vérité ou erreur, ce soir même j'en aurai le cœur net; dans deux heures nous serons arrivés aux Arcis, et alors, maître Jacques, ou plutôt maître fripon, je saurai bien lire dans votre jeu.

— Silence! fit le curé en baissant la voix et en lui mettant la main sur le bras.

En même temps il lui désignait du regard une jeune fille en deuil qui, suivie d'une femme d'un certain âge, sa gouvernante, sans doute, allait remonter dans la diligence et avait déjà le pied sur le marchepied.

La jeune fille avait-elle entendu les dernières paroles d'André, c'est ce que nous ne pourrions affirmer; mais elle s'arrêta, se retourna, et ses grands yeux étonnés se fixèrent sur ceux du soldat comme une muette interrogation.

— Ah! la ravissante jeune fille! s'écria celui-ci.

Mais, sans s'en rendre compte, son regard s'abaissa devant celui de l'inconnue.

Du reste, l'apparition n'avait duré qu'une seconde. Les



Le relai. Dessin de V. Foulquier.

deux femmes avaient disparu, et la portière du coupé s'était refermée sur elles.

— En voiture, messieurs! en voiture! fit le conducteur.

André et le curé regagnèrent leurs places dans la rotonde.

— Pourquoi m'avez-vous dit : Silence? demanda le premier à son compagnon. Connaîtriez-vous cette jeune fille, par hasard?

— Elle! non! mais je connais la personne qui l'accompagne, et je devine qui elle est.

— Et qui est-elle?

— C'est Mlle Madeleine Bordier, la fille de maître Jacques.

— Ah! fit André tout saisi, et il ajouta mentalement : M'a-t-elle entendu?

La lourde voiture s'était remise en marche.

II. — MAITRE JACQUES.

Jacques Bordier, ou maître Jacques, comme on l'appelait plus ordinairement, pouvait avoir de cinquante-huit à soixante ans au moment où commence cette histoire.

Petit, maigre, l'œil vif, le teint encore frais, il avait une de ces physionomies qui frappent tout d'abord, un mélange de bonhomie et de finesse. Il était constamment vêtu, hiver comme été, d'une longue houppelande de

couleur marron, achetée d'occasion à une vente par autorité de justice. Il portait ordinairement des lunettes, mais on prétendait qu'il avait une excellente vue et pouvait lire, à l'œil nu, l'heure de la place du Marché au cadran de l'église, ce qui est une jolie distance. A quoi donc pouvaient lui servir ses lunettes, si ce n'est à dissimuler à propos la vivacité de son regard? Il se prétendait aussi un peu sourd, mais on disait encore qu'une oreille dure est fort commode à l'occasion, quand on ne veut pas entendre.

Aussi n'étonnerai-je pas le lecteur en ajoutant que, si la bonhomie et la finesse étaient les traits caractéristiques de sa physionomie, la finesse l'emportait de beaucoup sur la bonhomie.

Pour compléter ce portrait au moral comme au physique, ajoutons que maître Jacques avait au fond du cœur une vilaine passion. Cette passion, gagnant de proche en proche, avait fini par tout envahir, et occupait finalement dans sa vieille personne la place où logent d'ordinaire les bons sentiments et les saines affections.

Il aimait l'argent et n'aimait guère que l'argent.

Mais il faut reprendre la chose d'un peu plus haut.

Maître Jacques n'était pas du pays. Né près d'Alençon, en pleine Normandie, il était venu aux Arcis comme il n'avait encore que vingt et quelques années, et il y avait bientôt quarante ans de cela.

Il portait alors sur le dos un sac de colporteur, et vendait aux ménagères du fil, des aiguilles, de la toile et des rubans.

Il paraît que ce commerce en valait bien un autre, car, avec ses économies, il acheta une petite maison avec une espèce de petit jardin qui y attenait, et, le pays lui plaisant, il s'y fixa définitivement.

Depuis ce temps, chaque année, il arrondissait son domaine et y ajoutait des fermes et des bois, des vignes et des prés.

Mais d'où pouvait venir l'argent nécessaire à toutes ces acquisitions?

Depuis longtemps la balle du colporteur avait été mise au grenier, et on ne lui connaissait pas d'industrie, au moins d'industrie avouée.

C'est que maître Jacques, en fin Normand qu'il était, n'avait pas tardé à comprendre tout le parti qu'on peut tirer d'une des passions le plus enracinées dans le cœur de l'homme, la passion de la propriété.

Quand un paysan a mille écus d'économies, au lieu de les employer à améliorer sa terre, ce qui triplerait son rapport, il s'empresse d'acheter le champ du voisin qui vaut six mille francs, et naturellement il emprunte pour compléter la somme.

Mais la terre lui rapporte trois ou quatre pour cent, tandis que l'argent emprunté lui coûte sept ou huit, y compris les frais d'hypothèque et de contrat, à la condition, bien entendu, qu'il s'adresse à un honnête homme qui lui prête au taux légal; s'il tombe sur un usurier, c'est une autre affaire, l'argent lui coûte douze ou quinze pour cent.

En mettant les choses au mieux, c'est donc un déficit de quatre pour cent au moins.

Les premiers temps, on n'y pense pas, à ce déficit.

Le plaisir de fouler *sa* terre, de récolter *son* foin, de voir pousser *ses* arbres, ce plaisir peut-il se payer trop cher?

Cela est fort bien, mais cependant il faut compter.

A la fin de l'année, le paysan commence à s'apercevoir que les arrérages sont une lourde charge.

— Bah! dit-il, avec du courage, du beau temps et de bons bras, on mettra encore cette fois les deux bouts ensemble.

Soit! mais la pluie vient et les foins sont gâtés.

La saison d'après, c'est le soleil qui brûle la vigne, et la récolte n'est pas meilleure.

C'est quelquefois aussi la maladie qui cloue notre homme dans son lit, et le champ reste en friche.

Il faut pourtant bien compter avec la pluie, le soleil et la fièvre.

Ce qu'il y a de plus fâcheux alors, c'est que la terre n'offre plus un gage suffisant à de nouveaux emprunts. Le prêteur ferme sa porte et sa bourse.

Encore si c'était tout. Mais les arrérages étant en retard à la Saint-Jean, le créancier redemande son argent.

Quelle folie! Quand on n'a pas pu payer la rente, comment pourrait-on rembourser le capital?

Alors les hommes noirs arrivent. Ils posent une affiche jaune sur la porte de la maison, et le journal de l'arrondissement annonce, à sa quatrième page, que tel bien est à vendre par autorité de justice.

Adieu les fermes et les bois, adieu les vignes et les prés.

Et un beau matin, ou plutôt un vilain matin, notre paysan, qui eût pu vivre heureux sur le champ paternel, se réveille à la porte de chez lui, sans asile et ruiné.

C'est l'ambition qui l'a perdu.

L'ambition! nous la retrouvons partout! à tous les degrés des sociétés.

Napoléon est mort à Sainte-Hélène parce qu'il avait l'ambition de la conquête.

Le paysan meurt sur un fumier, parce qu'il a l'ambition de la propriété.

Voilà ce qu'avait compris Jacques Bordier, et il en avait fait son profit. Au lieu de cultiver cette terre trop souvent stérile, il s'était dit qu'il est un champ bien plus fertile, où jamais soleil, pluie ou fièvre ne compromet la récolte, c'est le champ des passions humaines.

Sa fortune s'explique maintenant d'elle-même.

Il avait commencé petitement, non par sagesse, — il savait l'affaire excellente, — mais parce qu'il avait plus de gros sous que de pièces blanches. Puis les gros sous étaient devenus des pièces blanches et les pièces blanches des pièces jaunes.

Quant au procédé, il est bien simple.

Jacques prêtait! oh! à cinq pour cent, rassurez-vous, quelquefois même à quatre; mais le contrat portait ordinairement une somme double de la somme prêtée; en homme d'ordre, Jacques aimait mieux grossir son capital pour l'avenir que de toucher aujourd'hui de gros intérêts. Rien de plus légitime.

Et, — autre avantage, — la justice n'avait rien à voir dans des affaires qui ne la regardaient pas.

Naturellement on ne payait pas Jacques. Lui, compatissant, sensible, consentait un premier délai, faisait même un nouveau prêt, aux mêmes conditions, pourvu, bien entendu, que la terre pût répondre des deux dettes, car il ne faut pas, dans ce monde pavé d'égoïsme, être la dupe de son bon cœur.

Naturellement encore, on ne payait pas plus la seconde fois que la première.

Oh! pour le coup, c'était trop fort. C'était ainsi qu'on répondait à tant de bienfaits! Pas de pitié pour les ingrats.

Et les hommes noirs arrivaient. Ils posaient une affiche jaune sur la porte de la maison, et le journal de l'arrondissement annonçait, à sa quatrième page, que tel bien était à vendre par autorité de justice.

Et maître Jacques achetait à vil prix les fermes et les bois, les vignes et les prés.

Rien de plus simple, comme on voit.

Il ne s'agit que de ne pas se laisser sottement attendrir par les petits enfants qui crient et par la femme qui pleure. Quant à l'homme, il n'en est pas question.

On comprend maintenant pourquoi la physionomie de maître Jacques était un mélange de bonhomie et de finesse. La bonhomie servait pendant les deux premiers actes de la comédie, la finesse présidait au dénoûment.

Cependant les habitants des Arcis avaient bientôt deviné le jeu de l'usurier, et lui avaient voué une haine qui se traduisait parfois d'une façon ouverte. Lui, pour les dérouter, avait compris l'utilité d'un compère, et son choix était tombé sur maître Fouinard, un aimable homme d'affaires de Chaumont qui avait été rayé du tableau de l'ordre des avocats, parce qu'il avait l'habitude de supprimer les pièces importantes de ses dossiers et de les vendre à beaux deniers comptants à ses adversaires. Ce procédé un peu vif avait mené maître Fouinard en police correctionnelle. Il fut acquitté, faute de preuves, mais le barreau, soucieux de sa dignité, lui interdit de porter la robe.

Un pareil personnage devait accepter facilement les propositions de l'usurier, et, de fait, il n'y eut pas un moment d'hésitation de sa part. Il fut convenu que maître Jacques aurait le beau rôle, celui de bienfaiteur généreux, et que maître Fouinard se chargerait de la partie odieuse, des poursuites et de l'expropriation. Un transport de la créance devait suffire pour légitimer l'intervention de l'ex-avocat.

Peines perdues, si Jacques Bordier eût eu la prétention de reconquérir l'estime de ses concitoyens; mais que lui importait cela? L'estime, belle monnaie qui ne donne pas crédit chez le boulanger! L'argent vaut mieux. Les habitants d'Arcis et des villages voisins pouvaient garder leur bonnet sur la tête, quand l'usurier passait, l'éviter même et gloser sur son compte tout à leur aise. Le jour où ils auraient besoin de lui, — et tôt ou tard ce jour-là viendrait, — ils sauraient bien trouver le chemin de sa maison, le saluer jusqu'à terre, se faire humbles et petits. Ce jour-là le vengerait et amplement des mépris de la veille, et qui plus est, arrondirait sa fortune déjà fort ronde.

On voit que maître Jacques ne raisonnait pas trop mal, et, comme il y avait trente ans qu'il raisonnait ainsi, il était devenu tout simplement le plus riche ou plutôt le seul riche propriétaire du pays.

III. — MADELEINE.

Dans une existence aussi bien remplie que celle de maître Jacques, l'amour ne devait pas tenir une grande place. Cependant il se maria un beau matin. Comment cela se fit-il? Je n'en sais vraiment rien. La femme qu'il épousa n'était ni plus belle ni plus riche qu'une autre. Les plus grands capitaines ont eu leurs heures de découragement; les plus grands sages, leurs heures de folie. Toujours est-il que Jacques se maria.

Il est vrai qu'il s'en repentit presque aussitôt.

Et quand, l'an d'après, sa femme mourut en donnant le jour à une fille, il ne lui accorda que des regrets plus que modérés. Il s'oublia même un jour jusqu'à dire :

— Mon mariage est la seule mauvaise affaire que j'aie faite.

Il prit alors une vieille domestique, nommée Marthe, pour surveiller le ménage, et se promit plus de prudence à l'avenir.

Le pis, c'était cette petite fille, grosse comme le poing, mais qui troublait déjà la maison par ses cris. On ne supporte les exigences des enfants, on ne les trouve beaux, charmants, incomparables, que parce qu'on les aime. Mais quand on ne les aime pas!

Aussi Mlle Madeleine fut-elle jugée tout d'abord insupportable. Qu'était-elle venue faire? Avait-on besoin d'elle? Fallait-il querir une nourrice? se ruiner en médecin, drogues et médicaments?

Comme maître Jacques en était là de ses réflexions, une idée lumineuse lui passa par l'esprit. Il avait laissé à Alençon une sœur Sylvie, mariée à un pauvre homme, Sylvain Robert, qui gagnait péniblement sa vie à travailler chez les autres.

Peut-être, pensa-t-il, la tante Sylvie se chargerait-elle d'élever sa nièce, moyennant une faible pension qui donnerait au ménage un peu d'indépendance.

Chez l'usurier une résolution était vite prise, mais exécutée plus vite encore. Le soir même, une lettre partait pour Alençon, offrant à Sylvie Robert une somme annuelle de douze cents francs si elle voulait soigner et nourrir Madeleine, et lui donner, sinon une éducation distinguée, au moins les premières notions de l'écriture, de la lecture et du calcul, du calcul surtout.

Sylvie ne répondit pas. Huit jours après, — il fallait quatre jours pour aller des Arcis à Alençon, et naturellement autant pour venir d'Alençon aux Arcis, huit jours après elle descendait en personne de la diligence et sautait au cou de son frère.

Les premières paroles par lesquelles celui-ci l'accueillit furent les suivantes :

— C'est convenu, tu emmènes la petite.

Le bon père ne songeait qu'au plaisir de se débarrasser de son enfant.

La Sylvie acceptait, cela va sans dire, et Jacques fut si satisfait, que, contrairement à ses habitudes d'économie, il donna à sa sœur cent francs de gratification pour le voyage. En revanche, il lui laissa à peine le temps de se reposer, et exigea qu'elle repartît dès le lendemain matin.

Puis, quand la diligence eut disparu à l'angle que fait la route en sortant des Arcis, il poussa un soupir de soulagement.

— Ouf! fit-il.

Voilà comment Madeleine quitta la maison paternelle et fut installée chez sa tante, c'est-à-dire à peu près chez une étrangère.

Mais Dieu voulut que la Sylvie et son mari fussent de braves et dignes gens. L'espoir d'un bien-être inconnu les avait tout d'abord déterminés; le devoir devint bientôt un plaisir, une joie. Le ciel leur avait refusé des enfants. Ils adoptèrent Madeleine, je veux dire qu'ils lui donnèrent ce qu'un père et une mère donnent seuls, leur cœur tout entier, et la petite fille trouva enfin une famille.

Puis un bonheur ne vient jamais seul, Sylvain fit un petit héritage qui le mit à l'abri du besoin.

C'était fort heureux, car, dès la seconde année, maître Jacques oublia d'envoyer la pension promise. Sylvie, très-fière de sa nature, ne voulut pas qu'on la lui réclamât, et se réjouit presque d'un oubli qui lui permettait

de se considérer comme la véritable mère de sa fille adoptive.

Ainsi Madeleine grandit, entourée de soins et d'affection. Elle apprit non-seulement la lecture et l'écriture, mais l'histoire, la géographie, même un peu de musique et de dessin. Par exemple, il fut une science à laquelle elle ne voulut jamais mordre. Etait-ce inaptitude relative, ou punition divine? J'inclinerais assez volontiers vers cette dernière explication, mais cependant je ne la garantis pas. Cette science, c'était le calcul. Tandis que son esprit vif et prompt s'assimilait tout avec une justesse et une rapidité prodigieuses, l'arithmétique était un livre dont elle avait de la peine à épeler les premières lignes. Elle fut longtemps avant de comprendre que deux et deux font quatre, peut-être parce que son père avait trop bien compris que deux et deux peuvent faire six.

Cependant, peu à peu l'enfant devenait une belle et grande jeune fille, blonde, avec des yeux couleur du ciel, qui... mais nous reviendrons tout à l'heure sur ses yeux.

Quant à son moral, elle était née avec les meilleures dispositions du monde, et la tante Sylvie n'eut qu'à laisser faire la nature. Il était surtout une vertu que Madeleine poussait, si l'on peut dire, jusqu'à l'exagération, l'amour de l'équité et de la vérité. Une injustice ou un mensonge l'irritait, la blessait, et elle en souffrait comme d'une injure personnelle. De plus, elle semblait deviner le mensonge et l'injustice.

— Quand elle me regarde avec ses grands yeux bleus si profonds et si clairs, disait souvent la tante Sylvie, il n'est pas de secret qu'elle ne découvre, elle lit dans mon cœur comme dans un livre; je voudrais mentir, que je ne le pourrais pas.



L'arrivée. Dessin de V. Foulquier.

Et, de fait, elle avait raison, la digne femme.

Or, comme ce récit n'est pas un conte, mais bien une histoire vraie, hâtons-nous d'ajouter que ce magnétisme mystérieux n'a rien de surnaturel; il est le privilége de toutes les âmes profondément et sincèrement honnêtes, qui devinent le mal, parce qu'il est antipathique à leur nature.

Plusieurs années s'écoulèrent ainsi. Madeleine venait d'atteindre sa vingt-deuxième année.

Quant à maître Jacques, s'il n'avait pas absolument oublié qu'il eût une fille, il n'y pensait guère, et continuait à vivre comme s'il n'y eût pas pensé du tout.

Mais voilà qu'un soir le facteur lui remit une lettre bordée de noir et timbrée d'Alençon.

Le cœur lui battit un peu, mais il se remit immédiatement et prit connaissance de la lettre.

Madeleine apprenait à son père deux grands malheurs qui venaient de la frapper. Sylvain avait été écrasé par la chute d'un mur, comme il arrachait un petit enfant à un incendie. Cette perte frappa tellement Sylvie, qu'elle se mit au lit avec une grosse fièvre et mourut elle-même après trois jours de délire. Madeleine se trouvait donc encore une fois orpheline, et elle demandait l'hospitalité à son père.

Maître Jacques froissa la lettre avec colère.

— Sylvain avait bien besoin d'aller chercher des enfants dans le feu, pensa-t-il, et Sylvie ne pouvait-elle se

consoler de la mort d'un pareil imbécile! Enfin, nous verrons!

Telle fut l'oraison funèbre des deux braves cœurs.

Sur sa belle réflexion, maître Jacques alla se coucher, dans l'espoir que la nuit lui porterait conseil.

Le lendemain, en effet, il avait décidé qu'il ne pouvait faire autrement que de reprendre la petite, mais cette résolution le mit de si méchante humeur, qu'il écrivit en même temps à maître Fouinard de poursuivre sans pitié un certain débiteur, le père Bernard, qui ne lui avait pas donné un sou depuis dix-huit mois et parlait de lui d'une façon un peu trop franche.

Deux heures après, Marthe, la vieille servante, partait pour Alençon; elle devait en ramener Madeleine.

IV. — LE PÈRE ET LA FILLE.

La diligence s'était arrêtée sur la grande place de l'Eglise.



Le premier repas. Dessin de V. Foulquier.

André et le curé Muller descendirent de la rotonde, se firent donner leurs bagages, qui étaient des plus minces, et s'éloignèrent, chacun de son côté, non sans s'être sérré une dernière fois la main.

La jeune fille en deuil, ou plutôt Madeleine, descendit à son tour du coupé avec Marthe, et tout d'abord regarda autour d'elle comme pour chercher quelqu'un qu'elle s'attendait à voir.

Mais on n'apercevait sur la place que trois ou quatre enfants curieux, pour qui le passage de la diligence était une fête quotidienne.

Madeleine étouffa un léger soupir, et, guidée par Marthe, s'engagea dans une petite rue qui faisait face à l'église.

Au bout de cinq minutes, les deux femmes s'arrêtèrent devant une maison d'apparence plus que modeste. Marthe frappa à la porte. Un jeune garçon de dix à douze ans vint ouvrir.

— Ah! c'est vous, dame Marthe, dit-il.

— Mais oui, c'est moi, Pierrot, fit Marthe; qui veux-tu que ce soit?

— Et c'est la demoiselle? reprit Pierrot en regardant Madeleine avec curiosité.

— As-tu bientôt fini avec toutes tes questions! dit Marthe. Monsieur, où est-il?

— Il est sorti, et il ne rentrera que dans deux heures.

Madeleine était restée silencieuse. En apprenant que le jour de son arrivée son père n'était même pas au logis pour l'embrasser, elle eut comme une sensation de malaise et de froid.

Elles entrèrent.

Pendant que Pierrot allait chercher les bagages au bureau de la diligence, Marthe conduisit Madeleine à sa chambre, au premier étage, puis elle lui dit adieu et redescendit.

Madeleine se laissa tomber sur une chaise et pleura. Etait-ce le souvenir des heureux jours passés auprès de la tante Sylvie, était-ce la perspective de jours moins heureux! Elle eût eu elle-même de la peine à donner un nom à sa tristesse, mais elle était triste, profondément triste, et elle pleurait.

Du reste la chambre qui désormais devait être la sienne n'était rien moins que gaie. De grands murs sombres où le papier disparaissait par places sous des taches d'humidité, quand il ne pendait pas, détaché des panneaux; une fenêtre à vitres vertes qui faisaient paraître verte la lumière du soleil; des carreaux rouges à moitié brisés. Pour meubles, deux chaises de paille, une table de bois blanc, une petite glace à moitié dépolie, un vieux lit à colonnes torses et une commode en bois sculpté, comme on en voyait autrefois chez nos paysans. Aujourd'hui ils connaissent le prix du bois sculpté, et on n'en rencontre plus que chez les marchands de bric-à-brac et à l'hôtel des commissaires-priseurs.

Pendant combien de temps Madeleine pleura-t-elle?

Tout à coup elle entendit un bruit de pas à l'étage inférieur, et presque aussitôt une voix qui disait :

— Ah! c'est toi, Marthe, ma fille est arrivée, pourquoi n'est-elle pas ici?

La voix était rude et sèche et très-peu caressante. Elle produisit sur Madeleine un effet singulier.

Cependant la jeune fille se leva sans hésiter, se regarda une seconde dans la petite glace, pour voir si ses yeux étaient rouges, les essuya, puis ouvrit la porte de sa chambre et descendit.

Quand elle entra dans la cuisine, où était son père, maître Jacques, assis, se chauffait à un grand feu de sarments. Il se retourna à demi au bruit que fit Madeleine.

— Ah! c'est vous, ma fille, dit-il.

Et, sans la regarder, il continua à retirer ses guêtres souillées de boue.

Madeleine était restée debout. Elle s'attendait à un accueil peut-être un peu froid, mais pas à celui-là. Elle voulut parler, et ne trouva rien à dire.

Marthe la poussait doucement vers maître Jacques. Mais lui ne bougeait pas.

Enfin Madeleine fit un effort.

— Voulez-vous me permettre de vous embrasser, mon père? dit-elle.

Et elle tendit son front au vieillard.

Mais celui-ci refusa l'aumône si humblement demandée.

— Oh! oh! répondit-il, nous ne sommes pas des femmelettes pour nous attendrir ainsi. C'était peut-être l'habitude à Alençon, mais ce n'est pas de mode aux Arcis.

Et comme Madeleine ne put réprimer un mouvement:

— Dame! si vous n'êtes pas contente, ajouta-t-il, vous n'aviez qu'à ne pas venir.

A ces dures paroles, la jeune fille pâlit.

— Soyez convaincu, mon père, dit-elle, que, sans le double malheur qui m'a frappée, je ne vous aurais pas importuné de ma présence.

Maître Jacques s'arrêta, étonné.

— Oui-da, ma fille, il me semble que vous le prenez d'un peu haut, fit-il.

— Alors j'ai tort, mon père, et je vous en demande humblement pardon.

L'usurier se leva et, sans répondre, fit deux fois le tour de la cuisine, les mains dans ses poches, les sourcils froncés. Madeleine était la première personne qui, depuis vingt ans, eût osé lui parler en face. Alors il frappa un grand coup sur la table.

— Je meurs de faim, dit-il, et le dîner n'est pas prêt. C'est la faute de cette vieille sotte de Marthe.

Comme tous les gens qui ont de la mauvaise humeur contre eux-mêmes, il n'était pas fâché d'en trouver le placement contre un autre.

Mais Madeleine avait la passion de la justice.

— Il y a une heure à peine, mon père, dit-elle, que Mme Marthe et moi sommes arrivées.

C'était la seconde fois, en cinq minutes, que l'usurier recevait une leçon, et une leçon méritée.

— C'est juste, fit-il ; et il s'assit devant la table.

Marthe n'avait cependant pas perdu son temps, et, au bout de quelques instants, elle plaça devant son maître une soupière d'où s'échappait une vapeur d'un fumet tout à fait appétissant. En passant devant Madeleine, elle lui adressa un regard de remercîment.

— Asseyez-vous en face de moi, ma fille, dit l'usurier.

Madeleine obéit, mais elle n'avait pas faim et toucha à peine à son assiette.

Il en fut tout autrement de maître Jacques. Il se servit une seconde fois du potage, attaqua vaillamment la pièce de bœuf qui faisait le fond du dîner, et l'arrosa de nombreuses rasades.

Cependant, quand son premier appétit fut apaisé, il se renversa légèrement sur sa chaise, et regardant sa fille, qu'à vrai dire il n'avait pas encore vue, il reprit d'une voix plus douce :

— Çà, Madeleine, il me semble que notre première entrevue n'a pas été des plus touchantes, c'est peut-être un peu ma faute. Je suis aujourd'hui d'une détestable humeur... Un coquin qui me doit de l'argent et qui... mais cela ne vous regarde pas. Bref, avec moi, il faut toujours que quelqu'un paye, et c'est vous qui avez payé pour lui. Voilà!

— Je vous remercie de ces bonnes paroles, mon père, dit Madeleine. Dans le chagrin où je suis, elles me sont une grande consolation.

— Le chagrin! Quel chagrin?... Ah! oui, je sais... la mort de Sylvie et de Sylvain... Le fait est que c'étaient de braves et honnêtes gens... Et moi aussi je les regrette fort.

Madeleine se sentit renaître, son cœur se desserra, et elle leva les yeux sur son père pour le remercier.

Mais, par malheur, son beau regard si profond et si clair rencontra celui du vieillard, et...

— S'ils n'étaient pas morts, ajouta maître Jacques comme malgré lui, vous seriez restée là-bas.

Madeleine baissa la tête sans répondre, et une larme de honte et de douleur descendit lentement le long de sa joue.

Le repas était terminé.

Maître Jacques se leva. Il était mécontent de lui-même. Il fit de nouveau deux ou trois tours dans la cuisine.

Puis il se rapprocha de la jeune fille, comme pour lui parler, puis s'en éloigna, le tout sans mot dire.

— Bonsoir, fit-il enfin.

Et là-dessus il lui tira sa révérence, et alla s'enfermer dans son cabinet.

Marthe enleva le couvert, et, allant et venant autour de Madeleine, elle chercha à la consoler.

— Monsieur est mal disposé aujourd'hui, dit-elle, demain il sera tout autre et vous ne le reconnaîtrez plus.

Mais Madeleine ne voulait pas être consolée.

Elle embrassa néanmoins la vieille servante, qui avait toujours été pour elle bonne et affectueuse, prit un flambeau, car la nuit était tombée, et remonta dans sa chambre.

Là, sans pleurer, cette fois, sans se plaindre, la pauvre âme froissée, elle s'agenouilla et commença sa prière du soir. Elle pria d'abord pour ceux qu'elle avait perdus et qui l'aimaient tant, puis pour son père et pour elle-même. Elle demanda à Dieu le miracle nécessaire pour rentrer dans ce cœur, comme elle était rentrée dans cette maison. Enfin, elle s'accusa elle-même, en excusant son père.

— Pourquoi m'aimerait-il? disait-elle, il ne me connaît pas. Je suis une étrangère pour lui, je viens troubler la paix de sa vie. N'ai-je pas moi-même d'ailleurs provoqué sa colère?... C'est ma faute, bien sûr... mon Dieu! mon père, pardonnez-moi!

Elle se releva plus calme, la sainte fille! et procéda à sa toilette de nuit.

Au moment où elle dégrafait sa robe, un petit portefeuille noir tomba de son sein par terre.

Elle le ramassa vivement et l'ouvrit.

D'un côté, il y avait plusieurs liasses de billets, on eût dit des billets de banque; de l'autre, un méchant chiffon de papier, sale, froissé.

Elle ne regarda pas même les billets, mais elle prit le chiffon de papier, et le baisa à plusieurs reprises.

Elle le remit ensuite dans le portefeuille, et plaça le portefeuille sous son traversin.

Puis elle se coucha, s'endormit, et Dieu, qui est la source de toute justice, lui envoya sans doute de doux rêves.

V. — SECONDE JOURNÉE.

Le lendemain, Madeleine s'éveilla de bonne heure. Elle ouvrit sa fenêtre, qui donnait sur le petit jardin, et la maison lui parut moins triste que la veille.

Le jardin était à peu près inculte. Les arbres, les arbustes et les légumes y poussaient avec un esprit de liberté et de fraternité qu'on rencontre rarement dans la race humaine; par exemple, les fleurs y brillaient par leur absence.

Qu'importe! la nature n'est-elle pas assez belle par elle-même!

D'ailleurs, il est certaines dispositions de l'âme qui s'accommodent mieux des œuvres de Dieu, si grandes dans leur simplicité, que des œuvres de l'homme, si petites dans leur richesse.

Or, Madeleine était certes dans cette disposition, et, en ce moment, la vue d'un parterre émaillé de roses, de tulipes et de jasmins lui eût semblé un contre-sens, et l'eût agacée.

Le soleil encore oblique perçait le feuillage de ses flèches d'or, — comme on eût dit au beau temps de M. Delille, — les oiseaux chantaient, une brise légère agitait les jeunes branches. Bref, c'était une ravissante matinée.

Madeleine respira l'air pur à pleins poumons, la force lui revint et l'espoir aussi.

Une heure après, elle descendit au jardin, qu'elle visita dans tous les sens. La visite, il est vrai, ne fut pas longue.

Comme elle revenait du côté de la maison, elle entendit un bruit de voix.

L'une de ces voix, à n'en pas douter, était celle de son père; pour ne l'avoir entendue qu'une fois, Madeleine n'avait garde de l'oublier; l'autre, il lui semblait bien aussi la connaître, cependant ce n'était ni celle de la vieille Marthe, ni celle de Pierrot. A qui donc pouvait-elle appartenir?

Maître Jacques et son interlocuteur inconnu n'étaient séparés de la jeune fille que par l'épaisseur d'une charmille; mais, comme nous l'avons dit, cette charmille était si touffue, qu'elle arrêtait absolument le regard.

Madeleine craignit de surprendre un secret, et, par discrétion, s'empressa de rebrousser chemin.

Mais il paraît que son père et l'étranger suivaient dans le même sens une allée parallèle, car leurs voix arrivaient toujours aussi distinctement à son oreille.

Or voici ce qu'elle entendit ou crut entendre.

L'inconnu parlait d'un ton bas et suppliant. Il offrait à maître Jacques de s'engager lui-même, et de souscrire telle obligation qui lui conviendrait, si celui-ci consentait à interrompre des poursuites commencées contre son père et à différer de quelques mois l'exigibilité de la dette.

Maître Jacques, au contraire, parlait haut, comme un homme sûr de son droit.

— Ce n'est pas pour l'argent, disait-il, mais, votre père m'a offensé; j'en suis fâché; qu'il paye, ou il ira en prison.

L'autre essaya encore de fléchir le vieillard; mais comme il n'y réussissait pas, il finit par perdre patience et, élevant la voix à son tour, il traita maître Jacques de fripon.

Celui-ci ne répondit que par un éclat de rire sec et strident. Puis il se fit un long silence, et au grincement de la porte d'entrée, Madeleine comprit que l'étranger était parti.

Elle voulut savoir quel était l'homme qui osait traiter maître Jacques de fripon. C'était la seconde fois en deux jours qu'elle entendait prononcer ce mot.

Elle courut à une terrasse qui dominait la petite rue, et aperçut le voyageur de la veille; la même accusation sortait donc de la même bouche.

Elle ne connaissait pas les antécédents de son père. La tante Sylvie lui avait au contraire appris à respecter, à honorer maître Jacques. Jamais la pensée qu'il eût pu commettre une action déshonnête n'était donc venue à son esprit. Quelle relation du reste existait entre son père et l'étranger? Ces paroles n'étaient-elles pas échappées à la colère, et fallait-il y attacher une importance quelconque?

Voilà ce que Madeleine voulait se persuader, mais l'air de loyauté, de franchise du jeune homme semblait exclure l'accusation de calomnie.

Elle ne put donc se défendre d'un sentiment d'inquiétude, et se promit d'observer.

Elle reprit le chemin de la maison.

L'heure du déjeuner approchait, et maître Jacques, nous le savons, n'aimait pas à attendre.

Madeleine trouva son père dans la cuisine; c'était là décidément qu'il prenait ses repas. Il était occupé à chercher une nouvelle querelle à la vieille Marthe, parce que sa chemise manquait de boutons. Marthe s'excusait sur son absence et aussi sur ses yeux qui baissaient.

L'usurier accueillit sa fille par un bonjour assez froid, et l'on se mit à table. Le déjeuner ressembla fort au dîner de la veille; maître Jacques se leva ensuite, boutonna ses guêtres, prit son chapeau, et annonça qu'il sortait et ne serait pas de retour avant six heures du soir.

Après son départ, Madeleine voulut visiter la maison, comme elle avait visité le jardin, et Marthe s'offrit à lui en faire les honneurs.

Hélas! la maison répondait au jardin. De grandes pièces sombres, humides; sur le plancher et sur les meubles, une couche épaisse de poussière, au plafond des légions d'araignées, partout un air épais et lourd comme celui que l'on respire dans la chambre des malades.

Madeleine ouvrit elle-même les fenêtres, et le soleil se précipita à flots dans toute la maison.

Marthe laissait faire, étonnée.

— A quoi bon? disait-elle, voilà vingt ans que c'est ainsi.

Puis ce fut le tour des armoires. En un clin d'œil tout le linge s'empila sur la grande table de la cuisine, et Madeleine passa une revue générale.

Ah! pour le coup, maître Jacques n'avait pas tout à fait tort. Les yeux de dame Marthe baissaient singulièrement, à en juger par tous les boutons que Madeleine eut à recoudre, par tous les accrocs qu'elle eut à réparer.

Mais la vieille servante n'en était pas plus humiliée pour cela, et elle regardait avec un doux sourire l'aiguille de la jeune fille courir adroite et alerte.

Le travail fut long. Il prit une bonne partie de la journée. De son côté, dame Marthe se piqua enfin d'émulation, et, un grand balai à la main, elle fit la chasse à la poussière et aux araignées.

Bref, à six heures, quand tout fut à peu près fini et remis en ordre, la maison avait pris un tout autre aspect; elle n'était pas encore gaie et souriante, du moins elle n'était plus sombre et triste.

Maître Jacques rentra fatigué et toujours maussade. Bien sûr, il avait quelque chose qui le tracassait.

Il ne s'aperçut de rien, but et mangea comme d'habitude, sans prononcer une parole, puis se leva en bâillant et se dirigea vers sa chambre.

— Les soirées sont longues en cette saison, dit Madeleine, voulez-vous, mon père, que je vous tienne compagnie?

Maître Jacques regarda sa fille comme s'il n'avait pas bien compris.

— Compagnie! répéta-t-il. Voilà trente ans que je vis seul, et je ne m'en trouve pas plus mal. Il est vrai que je m'ennuie parfois comme maintenant. Voyons, ma fille, vous qui avez la prétention de me distraire, comment comptez-vous y parvenir?

— Je puis vous faire la lecture, si la conversation ne vous plaît pas.

— Lire! lire! dit l'usurier, comme se parlant à lui-même, cela m'endort. Savez-vous au moins calculer?

Madeleine rougit.

— Fort peu, mon père.

— J'imagine que vous connaissez au moins l'addition?

— Pour cela, oui.

— Eh bien, cela suffira. Il n'en est pas moins triste que vous n'ayez pas mieux profité d'une éducation qui m'a coûté fort cher.

Madeleine leva les yeux sur lui avec une expression indéfinissable. L'usurier se troubla et rougit malgré lui. Il se souvenait que cette éducation ne lui avait pas coûté un centime.

— Enfin, venez, dit-il.

Madeleine le suivit dans sa chambre. Il alla à une grande armoire qu'il ouvrit avec plusieurs clefs, y prit un registre vieux et sale; mais, au moment de le donner à sa fille, il s'arrêta, sembla hésiter.

— Non! fit-il, ce sera pour une autre fois.

Et il replaça le registre dans l'armoire en ajoutant:

— Aujourd'hui, vous me ferez la lecture.

Puis il s'assit au fond d'un grand fauteuil et attendit.

Malheureusement il n'y avait pas un livre dans la maison. Force fut de se contenter de l'*Indépendant de la Haute-Marne*, un journal qui, malgré le talent bien connu de ses rédacteurs, devait souvent endormir des abonnés moins difficiles que maître Jacques. Aussi, dès les premières lignes, celui-ci renversa-t-il sa tête en arrière, et, dans cette attitude plus commode pour dormir que pour écouter, il se laissa bercer par la lecture monotone.

Mais, tout à coup, il fit une remarque. Certaine araignée avait disparu, qui la veille se balançait au plafond sur son fil aérien, attendant la mouche imprudente. Le plafond était net, sinon blanc, et propre comme il ne l'avait jamais été.

— Tiens! tiens! murmura le vieillard à demi-voix, qu'est-elle donc devenue?

Madeleine s'interrompit, devina le sens de la phrase et répondit:

— C'est moi qui ai fait nettoyer cela.

— Ce n'est pas une mauvaise idée, fit maître Jacques; puis il se tut, et, s'accoudant sur le bras du fauteuil, il se mit à contempler sa fille.

Madeleine comprenait bien que sa lecture manquait de charmes, et elle maudissait, à part elle, le style de l'*Indépendant de la Haute-Marne*, mais qu'y faire?

— Si vous voulez que j'essaye de tenir vos comptes, mon père, dit-elle.

— Non! fit celui-ci d'un ton sec, continuez.

Il la contemplait toujours. Madeleine sentait ce regard, et elle était émue.

Elle reprit le journal, mais bientôt elle le laissa tomber, et ne se sentit pas la force de le ramasser.

Il se fit un silence de quelques instants, lui, la regardant toujours, elle, les yeux baissés, la poitrine oppressée d'un poids étrange.

— Savez-vous, ma fille, dit enfin le vieillard, que vous ressemblez beaucoup à votre mère... seulement vous êtes infiniment plus belle.

Madeleine tressaillit. Ce souvenir, donné pour la première fois peut-être à la femme si vite oubliée, était-il un regret?

Elle eût bien voulu le savoir.

Mais au même instant la porte s'ouvrit, et dame Marthe entra, disant:

— Maître Fouinard est en bas, qui demande monsieur.

— Ah! enfin! s'écria le vieillard avec satisfaction.

Il se leva, envoya de la main un léger adieu à Madeleine, et disparut.

CH. WALLUT.

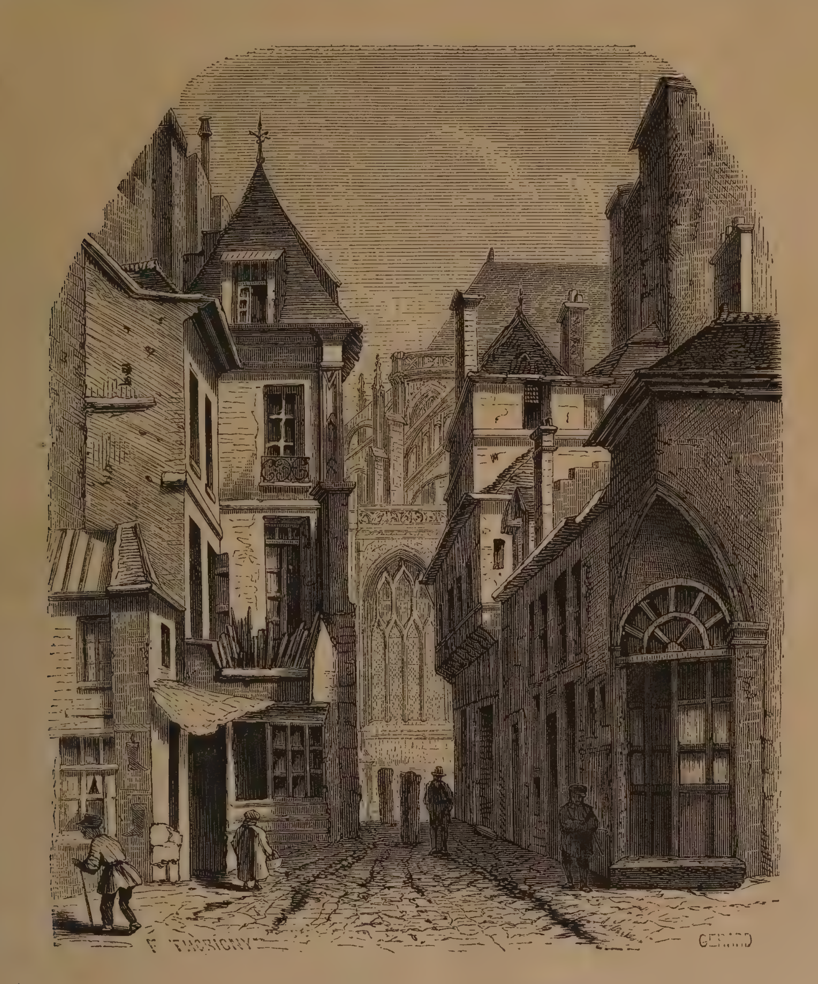
(La fin à la prochaine livraison.)

PROMENADES DANS L'ANCIEN PARIS.

LA RUE BRISE-MICHE.

On pourrait écrire une histoire de Paris rien qu'avec les noms de ses rues. Leur étymologie, retrouvée par les recherches des érudits, suffirait à reconstituer l'ensemble des traditions, des mœurs et usages de la vieille ville. Il y a là une entreprise originale et piquante, qui a de quoi tenter ces ingénieux archéologues, occupés à recueillir de toutes parts les débris du passé dans la poussière que soulève le marteau des démolisseurs. Elle n'a encore été essayée qu'en partie ; peut-être l'aborderons-nous un jour, si Dieu nous prête vie, et si le loisir nécessaire pour une tâche aussi ample ne nous fait pas défaut.

Il est vrai que nos *édiles* prennent soin de diminuer



Rue Brise-Miche. Dessin de F. Thorigny.

chaque jour les difficultés de ce travail, et qu'il faut nous hâter, si nous voulons qu'il nous reste quelque chose à faire. Combien de ces voies gothiques, dont le nom rappelait et résumait l'histoire, et écrivait pour ainsi dire, chapitre par chapitre, les annales intimes de Paris, n'ont-elles pas disparu jusqu'à la dernière pierre dans le tombereau des Limousins ! Combien d'autres sur lesquelles, au moment où je trace ces lignes, la pioche de Damoclès est déjà suspendue ! Qu'en restera-t-il, quand l'œuvre colossale des embellissements de Paris sera enfin terminée, si nous sommes assez heureux pour en voir le terme !

Rien n'attriste plus le cœur d'un archéologue que le peu de respect témoigné par la génération présente, non-seulement à ces vieilles rues, mais à tous ces vieux noms, si pittoresques, si instructifs, si curieux. Comme on ne les comprend plus, on se figure qu'ils n'ont pas de sens. En attendant la disparition des rues, on gratterait volontiers leurs étiquettes, pour les remplacer par d'autres, tirées des *Victoires et conquêtes* ou de la *Biographie des hommes célèbres*. J'aime sans doute qu'on donne à nos voies publiques des dénominations comme celles de la rue Scribe, de l'avenue Saint-Arnaud, du boulevard Sébastopol ; mais ces dénominations sont, pour ainsi dire, étrangères à la ville elle-même : elles ne nous apprennent rien sur son histoire.

Il s'est trouvé dernièrement un journaliste pour proposer de donner à chaque quartier de Paris le nom d'une province, et, dans chacun de ces quartiers, à chaque rue le nom d'une ville, d'une montagne, d'un cours d'eau, de façon à faire de la capitale une sorte de grand tableau mnémotechnique de la France entière. On n'aurait plus alors qu'à se promener à travers Paris pour apprendre la géographie, et les cochers de fiacre deviendraient nécessairement les plus forts de tous nos concitoyens sur cette science, sans avoir eu besoin de passer par l'école primaire. Ce beau projet est digne d'un ingénieur des ponts et chaussées : il a toute la poésie d'un théorème mathématique. Il n'est pas nouveau, d'ailleurs. Henri IV et Louis XIV avaient songé à quelque chose d'analogue, et on le conçoit surtout de la part de ce dernier souverain, qui portait dans toutes ses idées la régularité et la correction classiques. C'est à lui qu'on doit ces rues de Touraine, de Bretagne, de Normandie, de Saintonge, percées dans le quartier neuf du Marais, et qui devaient toutes rayonner autour d'une *place de France*, restée sur le papier. Mais au moins le grand roi n'avait-il pas débaptisé les anciennes rues pour les faire rentrer vaille que vaille dans cette nomenclature géographique.

Il n'en faudrait pas davantage pour enlever à notre pauvre Paris tout ce qui lui reste encore des bons vieux souvenirs du temps passé. Voilà pourquoi je m'en tiens volontiers, pour ma part, malgré leur trivialité peu académique, aux noms significatifs des rues Tirechape, Vide-Gousset, Mauconseil, des Mauvais-Garçons, de la Grande-Truanderie, Jean-Pain-Mollet, des Juifs, des Lavandières, des Francs-Bourgeois, de la Femme-sans-tête, de la Vieille-Estrapade et tant d'autres encore, qui, en offrant parfois l'attrait d'une petite énigme à ma curiosité, me rappellent des anecdotes, des traits de mœurs, des usages et particularités de toute sorte.

La rue Brise-Miche, qui m'a inspiré ces réflexions, porte justement un de ces noms pittoresques et expressifs, qui mettent aussitôt l'esprit de l'archéologue en éveil. C'est une petite rue, ou plutôt une ruelle, qui part de l'extrémité gauche de l'église Saint-Merry, et se prolonge pendant une cinquantaine de pas, parallèlement à la rue Saint-Martin. Dans sa partie la plus large et la plus brillante, elle est remplie d'échoppes de cordonniers, de charbonniers et de fruitiers, parmi lesquelles brille comme un soleil la porte cintrée d'une auberge qui porte le nom pompeux d'hôtel. Le reste de son parcours n'est qu'un étroit passage de quatre pieds de large, où deux personnes ne peuvent passer de front sans se frôler du coude, resserré entre de hautes murailles nues et tristes comme celles d'une prison, et sur lesquelles surplombe encore un premier étage en saillie.

Je suis sûr que beaucoup de Parisiens ignorent complétement l'existence de la rue Brise-Miche, et il est à parier surtout qu'elle n'a jamais été visitée par les Anglais et les provinciaux qui parcourent journellement par milliers la rue de Rivoli, à deux pas de là. Du côté de l'église, on a peine à en apercevoir l'ouverture, barrée au milieu par un poteau ; et durant les recherches prolongées auxquelles je dus me livrer avant de la découvrir, j'interrogeai en vain un sergent de ville et un cocher de fiacre, dont la bonne volonté ne put me venir en aide. Être inconnue même des cochers de fiacre et des sergents de ville, n'est-ce pas le dernier degré de l'humiliation pour une rue de Paris ?

Autrefois, la rue Brise-Miche n'était qu'une impasse dépendant de la rue Taillepain (d'abord rue *Baille-Heu* ou *Baille-Hoë*), dont elle portait le nom. C'est seulement au quatorzième siècle qu'elle fut prolongée et ouverte du côté du cloître Saint-Merry, et en 1420 que l'on commença à donner à la partie nouvellement ouverte la dénomination de rue Brise-Miche. Ce mot semble porter avec lui sa signification, surtout en le rapprochant de celui de la rue Taillepain. Mais, dès qu'on la veut serrer d'un peu près, cette étymologie laisse apercevoir des difficultés qu'il n'est plus guère possible aujourd'hui d'aplanir complétement.

Laissons d'abord de côté l'explication de Sauval, qui conjecture que « ce nom pouvoit venir de quelqu'un des devanciers d'Étienne Brisemiche, curé de Bezons, » mort en 1515. Cela nous paraît tiré par les cheveux et d'une vraisemblance très-suspecte. Il serait plus simple de l'attribuer aux boulangers qui l'habitaient, et cette hypothèse semble largement confirmée par le voisinage immédiat de la rue Taillepain, qui fit longtemps corps avec elle, et par celui de la rue Saint-Honoré, placée sous le vocable du patron de la boulangerie. Jaillot a avancé, dans ses *Recherches sur Paris*, une autre conjecture plus précise, et qui n'est, pour ainsi dire, qu'une application particulière de celle-là :

« Je crois, écrit-il en son style peu académique, que les noms de Taillepain et Brise-Miche porteroient naturellement à penser qu'ils ont été donnés à l'endroit où se faisoient la division et la distribution des pains *de chapitre*, qu'on donnoit, suivant l'usage, aux chanoines de la collégiale de Saint-Merry. »

Est-il question ici d'une distribution journaliere ou d'une distribution solennelle, revenant à certaines dates fixes? La dernière hypothèse est la plus probable. Ces distributions de comestibles jouaient un grand rôle dans l'histoire des confréries et communautés religieuses du temps passé. C'était une affaire sérieuse, réglée par des statuts jusqu'en ses moindres détails, imposée aux uns comme une redevance, accordée aux autres comme une récompense et un salaire, pratiquée par tous, en ces siècles naïfs, avec une gravité parfaite. Ainsi, chaque année, lors de la procession de Notre-Dame jusqu'à l'église Saint-Lazare, qui se faisait un des dimanches d'après Pâques, les chanoines déjeunaient devant la grande porte de cette église en ordre de procession. A certaines époques, l'archevêque de Paris devait un repas au chapitre ; aux quatre grandes fêtes, il devait un nombre déterminé de pains et de quarts de vin à ses chapelains et à ses clercs de matines. Le jour de Sainte-Geneviève et la veille de l'Ascension, les Génovéfains étaient tenus d'offrir à déjeuner tant au chapitre qu'aux enfants de chœur, chantres et autres employés subalternes de Notre-Dame, qui venaient en procession à leur église. Plusieurs bourgeois avaient fondé par testament des déjeuners à perpétuité, dont les petits pâtés formaient la base invariable, en faveur de tous les enfants de chœur présents à leur obit. A Saint-Merry même, nous savons, par les recherches de l'abbé Lebeuf, qu'après l'office nocturne des fêtes d'été, l'usage des prêtres était de boire en commun un setier de vin, et que le chanoine-curé, qui avait presque toute la cire des offrandes (objet de débats, de contestations et de règlements minutieux dans la plupart des paroisses), était obligé de leur distribuer du luminaire après cet office.

Il est donc probable que l'usage auquel Jaillot fait allusion, rentre dans la même catégorie, et que c'est là qu'il faut définitivement chercher l'origine du nom de la rue Brise-Miche.

V. FOURNEL.

CHRONIQUE DU MOIS.

.·.

Grâce aux soins de la Société nationale des Beaux-Arts, nous assistons aujourd'hui à une exposition à peu près générale des œuvres d'Eugène Delacroix.

Nous ne reviendrons ni sur la biographie de l'artiste ni sur le jugement que nous avons porté.

Nous n'aurions même pas parlé de l'exposition du boulevard des Italiens, si, à côté des tableaux déjà connus du public, nous n'y avions vu réunie la collection la plus complète des dessins d'Eugène Delacroix. Or, si quelques critiques, plus épris de la ligne que de la couleur, ont jusqu'ici refusé à notre grand peintre la place qui lui est due dans l'école moderne, l'exposition actuelle les ramènera sans aucun doute à une appréciation plus juste de son talent. C'est surtout dans les dessins et les esquisses d'Eugène Delacroix que brillent les grandes qualités qui le distinguent. Cette opinion a le droit d'étonner ceux qui ne lui reconnaissaient qu'un mérite, la couleur. Rien cependant de plus juste, et les lecteurs d'un journal illustré ne peuvent ignorer que la couleur appartient au dessin aussi bien qu'à la peinture. Seulement, tandis que, pour l'obtenir, le peintre possède toute la gamme des nuances, le dessinateur ne dispose que du blanc, du noir et des tons intermédiaires. La difficulté est plus grande, voilà tout, et le mérite plus grand aussi quand la difficulté est vaincue.

Les dessins d'Eugène Delacroix forment donc la partie la moins discutable de son œuvre. Dans ces improvisations, dans ces indications sommaires, où les sous-entendus complètent plus sûrement la pensée que ne le ferait trop de précision, ses qualités de force, d'émotion, de mouvement se développent dans leur entière liberté. Les erreurs disparaissent et se fondent dans l'ensemble harmonieux.

.·.

Le général Bazaine, à qui ses grands services ont valu le bâton de maréchal, est né à Versailles le 13 février 1811. Il s'engagea au 37e de ligne, le 28 mars 1831 ; passa ensuite comme fourrier à la légion étrangère, et fut nommé sous-lieutenant le 2 mars 1833.

Comme il remplissait les fonctions de fourrier, raconte un de nos confrères, il avait une assez vilaine écriture ; aussi son sergent-major, un calligraphe de la force de Favarger, lui répétait-il souvent :

— A quoi voulez-vous qu'on arrive avec une telle main ?

Ce grave défaut n'empêcha pas le fourrier de 1831 de passer chef de bataillon en 1844, lieutenant-colonel en 1848, colonel en 1850, général de brigade en 1854, général de division en 1855, et maréchal de France en 1864.

Il est vrai qu'il se servait mieux de son épée que de sa plume, et que Milianah, le Maroc, l'Alma, Inkermann, Malakoff, Kinburn et le Mexique sont des titres qui valent bien un paraphe savamment dessiné.

Il y a deux ans, le général Bazaine, passant l'inspection d'un régiment de ligne, reconnut son ancien sergent-major, devenu capitaine.

— Eh bien ! mon cher capitaine, dit-il, croyez-vous toujours que je n'arriverai à rien ?

— Euh ! fit le vieux soldat, cela n'empêche pas, mon général, que vous serez plus vite maréchal de France que calligraphe distingué.

Le général Bazaine est aujourd'hui maréchal, l'histoire ne dit pas s'il a pris des leçons d'écriture.

.·.

Quelques journaux ont publié sur Moïse Mendelssohn une anecdote assez curieuse pour que nous lui donnions le droit de cité dans nos colonnes.

Mendelssohn était bossu, et cependant il épousa une femme charmante. Voici dans quelles circonstances :

Il fit la connaissance à Hambourg du riche banquier Gugenheim et de sa fille. Gugenheim, qui l'avait apprécié à sa valeur, lui témoigna un jour le regret que son infirmité s'opposât à des projets d'alliance.

Mendelssohn devait retourner à Berlin. Il demanda au banquier la permission de prendre congé de sa fille.

A peine celle-ci l'eut-elle aperçu, qu'elle l'apostropha en ces termes :

— Rabbin, croyez-vous que les mariages de ce monde soient d'avance arrêtés dans le ciel ?

— Oui, mademoiselle, répondit Mendelssohn ; chaque fois que naît un garçon, on lui montre au ciel la femme qui lui est destinée. Et voulez-vous savoir quelle épouse me fut désignée à ma naissance ? Vous-même ; mais alors vous n'étiez pas la ravissante jeune fille que je vois aujourd'hui, hélas ! non. Vous étiez affligée d'une bosse monstrueuse. Alors je m'écriai : Grand Dieu ! la belle Gugenheim avec une bosse ! Comment la supportera-t-elle ? O Père céleste ! retirez-la-lui et donnez-la-moi ! Le Seigneur m'exauça, mademoiselle, et voilà pourquoi j'ai le malheur de vous déplaire.

Mlle Gugenheim fut si touchée de ces paroles, qu'elle tendit la main au philosophe, et, quelques mois après, elle s'appelait madame Mendelssohn.

.·.

Le voyage de S. M. l'Impératrice à Schwalbach (duché de Nassau) a fourni une abondante moisson aux chroniqueurs parisiens. On a surtout parlé de la lettre de crédit donnée par le célèbre banquier de la rue Laffitte à sa noble cliente :

« M. Rothschild de Paris prie M. Rothschild de Francfort de mettre à la disposition de Mme la comtesse de Pierrefonds sa personne et sa fortune. »

La lettre est jolie, sinon authentique, et montre une fois de plus que les millions n'ont absolument rien d'inconciliable avec l'esprit, comme voudraient le faire croire certains déshérités de la fortune.

Ce mot de M. de Rothschild nous en rappelle un autre qui, au besoin, démontrerait une seconde fois l'exactitude de nos conclusions.

M. X***, très-riche banquier, est assis à son bureau, et dépouille une correspondance du plus grand intérêt, quand son valet de chambre ouvre discrètement la porte et annonce :

— M. le duc de...

— Veuillez prendre une chaise, dit le banquier, sans lever la tête, et tout entier à son travail.

— Mais, monsieur, fait le visiteur... cette façon de me recevoir... Vous ne savez donc pas qui je suis... M. le duc de...

— Ah ! très-bien ! répond le financier ; prenez deux chaises alors.

.·.

Il vient de paraître chez Dentu un petit volume que nous croyons appelé à un grand succès. Ce sont *les Croisières de l'Alabama et du Sumter, livre de bord et journal particulier du commandant R. Semmes, de la marine des États confédérés.*

Le combat du *Kearsage* et de *l'Alabama*, dans les eaux de Cherbourg, avait déjà attiré l'attention sur le hardi corsaire du Sud ; le récit de ses aventures et des ruses employées pour échapper à la surveillance des croiseurs du Nord, est d'une lecture vraiment attachante.

Nous nous demanderons seulement s'il y a grand mérite à courir sus à des ennemis inoffensifs, et si une vraie bataille n'eût pas fait davantage pour la réputation du capitaine Semmes que ses quatre-vingt-deux rencontres avec des marchands de café, de thé ou de coton.

Ch. RAYMOND.

Paris. — Typ. Hennuyer et fils, rue du Boulevard, 7.

LES CHANSONS POPULAIRES.



Le pied qui remue, variations sur un air connu. Composition de L. Breton.

HISTOIRE NATURELLE A TABLE.

MONOGRAPHIE ANECDOTIQUE DE L'HUITRE.



La marchande d'huîtres et de poissons. Dessin de Damourette.

I. — ESPÈCES D'HUITRES.

Le savant Listow compte 365 espèces d'huîtres, c'est-à-dire autant qu'il y a de jours dans l'année.

Les principales sont l'huître verte de *Marennes*, l'huître d'*Ostende* et l'huître dite *pied-de-cheval*.

La première est universellement considérée comme la

meilleure. C'est la plus tendre, la plus juteuse et la plus charnue des huîtres; elle possède une fraîcheur et une saveur toutes particulières. C'est à la présence de certains petits insectes qu'elle doit sa couleur verte.

Malheureusement, ce délicieux testacé devient rare. Mais l'industrie des marchands, toujours prêts à remplir, tant bien que mal, les lacunes de la nature, a imaginé de peindre en *vert* les huîtres ordinaires et de les vendre pour des huîtres de Marennes.

L'habit ne fait pas le moine, et, malgré cette robe d'emprunt, l'huître ordinaire reste ce que l'Océan l'a faite : ordinaire.

L'huître d'Ostende, qui est la plus petite des huîtres, a un goût très-délicat.

Le *pied-de-cheval* est la plus grosse et aussi la moins bonne.

On trouve sur les côtes du Japon des huîtres *gris-perlé*. Elles ont bien le droit d'affecter cette couleur, d'ailleurs très-distinguée, dans un pays où les canards sont rouges et les hommes jaunes.

Les grandes espèces des mers des Indes étaient connues des anciens qui les nommaient *tridacha*, parce qu'il fallait les manger en trois bouchées; ce qui est un grand défaut, car l'huître demande à être avalée d'un seul trait.

II. — SA PÊCHE.

C'est surtout à la drague que se fait la pêche des huîtres. Cet instrument en fer a la forme d'une houe. Après l'avoir garni d'un filet, on l'attache au bateau; celui-ci, poussé par le vent, entraîne la drague, qui, agissant comme un rateau, détache les huîtres et en remplit le filet qui la suit.

On ramasse ainsi jusqu'à un millier d'huîtres à la fois. — On pêche aussi les huîtres à la main.

Les Napolitains ont imaginé un moyen tout spécial et assez ingénieux : ils plantent des piquets dans les lieux que les huîtres semblent préférer. Elles s'y attachent en grande abondance, et la pêche consiste alors à retirer ces piquets et à en détacher les mollusques.

III. — NAISSANCE ET FÉCONDITÉ DE L'HUITRE.

La fécondité des huîtres est vraiment prodigieuse. Si celle de l'homme venait à l'égaler, avant cent ans la terre se trouverait trop petite pour contenir le genre humain; il faudrait de toute nécessité défricher le Sahara, couper les forêts de l'Océanie et découvrir un nouveau monde.

L'huître pond par an de cinquante mille à soixante mille œufs! cette fécondité explique comment peuvent se reproduire ces énormes bancs d'huîtres sur lesquels on pêche sans cesse et qui sans cesse se renouvellent.

Voici les mystères de la naissance de l'huître dévoilés :

Lorsque les œufs sortent des mères, l'embryon, pourvu de cils vibratiles, nage en tournant, puis finit par tomber sur d'autres huîtres déjà formées ou sur des corps solides auxquels il s'attache et se développe.

IV. — PARCS AUX HUITRES.

Ce sont des bassins étendus, creusés sur les bords de la mer, et dans lesquels peuvent pénétrer les eaux des grandes marées.

Après leur pêche, les huîtres sont jetées dans ces bassins, où on les laisse croître en repos; là elles trouvent une nourriture abondante que leur portent périodiquement les eaux de la mer. De cette façon, l'huître comestible a acquis en quatre ou cinq ans le développement que nous lui voyons sur nos tables.

Un parc aux huîtres doit être fourni d'une couche de sable et de petits galets afin que l'eau reste toujours limpide. Les bancs les plus célèbres sont ceux de *Marennes*, dans la Charente-Inférieure; *Saint-Waast*, *Saint-Cast*, *Reville* et *Barfleur*, dans la Manche; *Courseulles*, dans le Calvados; *Étretat*, *Fécamp*, *Tréport*, dans la Seine-Inférieure, et *Dunkerque*, dans le Nord.

V. — CANCALE.

La plus grande partie des huîtres qui se consomment en France et dans le nord de l'Europe sont bretonnes.

Elles viennent de la fameuse baie de Cancale, située dans le nord de la Bretagne, entre Saint-Malo et le mont Saint-Michel.

Cancale produit par an de sept à huit millions d'huîtres.

VI. — LES HUITRES ET LES ANCIENS.

Comme tout ce qui est bon, l'huître étaient connue et très-estimée des anciens.

Comme la truffe, elle a fait les délices des Grecs et des Romains.

Les Athéniens se servaient de leurs écailles pour écrire leurs suffrages et dicter des arrêts.

Chez les Romains, les huîtres étaient considérées comme un mets aussi sain que délicat.

Celles du lac Lucrin acquirent une grande réputation.

Martial, qui n'a pas dédaigné de chanter les *Lucrina conchilia*, en parle avec le plus grand éloge.

Après les huîtres du lac Lucrin, celles de Tarente et de Brindes étaient les plus recherchées.

Pline rapporte qu'un spéculateur, appelé Sergius Aurata, fut le premier qui imagina de creuser des viviers aux environs des baies pour y engraisser les huîtres, particulièrement celles du lac Lucrin, dont tous les auteurs s'accordent à proclamer la supériorité.

Mais déjà, du temps de Pline, les Romains avaient reconnu l'excellence des huîtres des mers britanniques, de beaucoup préférables à celles de la mer Méditerranée.

Ils profitaient de l'hiver pour envoyer en Italie, à grands frais, ces mollusques si fins et si délicats.

On les enveloppait de neige et on les comprimait suffisamment pour empêcher la coquille de s'ouvrir.

Cet excellent procédé est encore celui qu'on emploie pour faire voyager les huîtres et les faire parvenir vivantes loin des rivages où elles sont nées.

Les Romains avaient aussi trouvé le moyen de conserver les huîtres.

Le célèbre gourmet Apicius, auteur du *de Re culinariâ*, en envoya de Brindes à Trajan, qui se trouvait au pays des Parthes.

Juvénal raconte que le patricien Fabius Rutilius mourut pour avoir trop mangé d'huîtres.

Il ne faudrait pas en conclure que ce poisson est malsain; il passe au contraire pour être digestif et très-rafraîchissant. On prétend aussi que l'huître ouvre l'appétit et excite au sommeil. Son usage est prescrit aux scorbutiques et aux goutteux.

VII. — L'HUITRE A TABLE.

L'huître se mange crue, et beaucoup de personnes seront sans doute étonnées en apprenant qu'on l'accommode aussi à plus de trente sauces différentes.

On la mange à la *bonne-femme* et au *bonhomme*; à la *daube*, au *parmesan*, en *casserolle*, en *hachis*, en *paille*, *farcie*, *frite*, *sautée*, en *papillotes*, en *caisse*, en *potage*, et surtout en *petits pâtés*.

Carpes, soles, morues, goujons, les Chinois mangent tous les poissons crus. Ils ne font qu'une exception, et c'est en faveur de l'huître, qu'ils font toujours griller.

L'huître est précisément le seul poisson que nous mangions cru.

On prétend que les huîtres ne valent rien pendant les mois qui n'ont pas la lettre R.

Ce sont probablement elles qui ont fait courir ce bruit. En tout cas, c'est une erreur. Les huîtres sont toujours bonnes, pourvu qu'elles soient fraîches, mais ce préjugé si universellement accrédité a son bon côté, parce que c'est pendant les mois sans R que l'huître se reproduit.

VIII. — LES MANGEURS D'HUITRES.

Henri IV fut un des plus passionnés et des plus immodérés mangeurs d'huîtres qu'on ait connus. Une anecdote, racontée par L'Étoile, le prouve suffisamment :

« Sa Majesté, chassant vers Gros-Bois, se déroba de sa compagnie et revint seul à Créteil, sur l'heure de dîner.

« Il descendit à l'hôtellerie et demanda à l'hôtesse s'il n'y avait rien à manger.

« Elle répondit que non, et qu'il était venu trop tard. Mais à l'instant, avisant une bourriche d'huîtres, le roi demanda pour qui était ce poisson. L'hôtesse répondit que c'était pour des procureurs qui se trouvaient en haut.

« Le roi alors, qu'elle ne prenait que pour un simple gentilhomme parce qu'il était seul, la pria de leur dire qu'un honnête gentilhomme les priait de lui céder une seule douzaine d'huîtres pour de l'argent et qu'ils l'accommodassent du bout de leur table. Ce qu'ils refusèrent tout à plat, disant que pour le regard de leurs huîtres il n'y en avait pas trop pour eux. Le roi, ayant entendu cette réponse, envoya querir le sieur de Vitry, qui vint avec huit ou dix autres. Sa Majesté, ayant conté sa disconvenue et la vilainie de ces messieurs procureurs, lui enchargea de s'aller saisir d'eux et qu'il les menât à Gros-Bois, et qu'étant là, il ne faillît de les très-bien fouetter et étriller pour leur apprendre une autre fois à être plus courtois à l'endroit des gentilshommes.

« Ce que ledit de Vitry exécuta fort bien et promptement, nonobstant toutes les raisons, prières, supplications, remontrances et contredits de messieurs les procureurs. »

L'Etoile ne dit pas qui mangea les huîtres, des procureurs ou du roi.

Le roi Théodore, ce pseudo-souverain, cette éphémère Majesté du chimérique royaume de Corse au dernier siècle, n'eut qu'une vraie consolation lorsqu'il fut jeté à bas d'un trône qui n'avait pas existé, ce furent les huîtres : elles l'aidèrent à gaiement avaler son chagrin.

— Souvent, raconte M. Edouard Fournier, il s'écriait avec mélancolie : *Amor, la gloria, et l'ostriche son le tre passion mie favorite.* Mais de ces trois favorites, une seule avait été fidèle : la pauvre huître en écaille.

Encore un illustre mangeur d'huîtres, c'était le comte de Charmillet. Quand il fut nommé ambassadeur en Allemagne, il reçut la visite de son ami, l'abbé Boitard.

— Vous voilà heureux, lui dit ce dernier ; vous êtes sur la route de la fortune, des honneurs et...

— Et sur le chemin de la choucroute, interrompit brusquement le célèbre gourmet. Est-ce qu'on peut être heureux dans un pays où les huîtres n'arrivent pas ?

Mais de tous les mangeurs d'huîtres, le plus connu est sans contredit Crébillon le fils.

— Il passait ses journées, raconte encore M. Fournier, au fameux cabaret du *Rocher de Cancale*, en tête à tête avec des bourriches éventrées.

Pas de vin, pas de citron, pas même de poivre, il aimait l'huître pour elle-même, dans le simple appareil de ses grâces et de sa saveur naturelle.

De temps à autre, une gorgée de lait comme dissolvant, voilà tout ce qu'il se permettait.

Un matin qu'il en était déjà à sa douzième douzaine, quelqu'un lui ayant demandé combien de temps il pourrait en manger ainsi, Crébillon lui répondit avec solennité :

— Toujours.

Une autre fois, un de ses amis l'ayant abandonné à la septième ou huitième douzaine, disant qu'il craignait pour son estomac :

— Eh ! quoi ! répliqua Crébillon, serais-tu par hasard un de ces fats qui s'amusent à digérer ?

On raconte que le vicomte de Mirabeau, auquel son ventre énorme valut le sobriquet de Mirabeau-Tonneau, mangea un jour trente douzaines d'huîtres.

On raconte aussi qu'il faillit lui arriver la même aventure que celle du patricien Fabius Rutilius, dont parle Juvénal.

Mais il paraît que le noble vicomte arrosait ses huîtres autrement qu'avec du lait, car il maniait le verre aussi bien que la fourchette.

IX. — L'HUITRE ET LES POËTES.

L'huître a été chantée par les poëtes, voire même par les académiciens.

Arnault, dans une romance qui n'a pas moins de dix couplets, a célébré ses vertus et ses malheurs.

Voici l'un de ces couplets :

Avec des huîtres
On est mieux qu'avec des savants,
On lit de moins quelques chapitres,
Mais on ne perd jamais son temps,
Avec des huîtres.

Il va sans dire que l'honorable académicien mangeait son héros encore mieux qu'il ne le chantait.

La prédilection de tous ces gens d'esprit pour les huîtres donne un peu tort au proverbe de Brillat-Savarin : *Dis-moi ce que tu manges et je te dirai ce que tu es.*

L'huître, en effet, a une grande réputation de bêtise. Mais je voudrais bien savoir si l'escargot est plus spirituel, si la morue est plus intelligente. Si j'en crois les pêcheurs, cette réputation n'est qu'une calomnie, et c'est peut-être le bon mot de Rivarol qui l'a accréditée.

Le docteur Maillard était un sot que Rivarol détestait peut-être autant que les huîtres.

L'ayant trouvé un jour seul, à table, en face d'une bourriche, il prétendit que le docteur dînait en famille.

Une autre fois, il déjeunait chez le baron d'Arbelle. On mangeait des huîtres ; et un savant, tout en les avalant, se mit à faire sur ce testacé un cours aussi long qu'ennuyeux.

— Messieurs, s'écria tout à coup Rivarol, savez-vous la différence qu'il y a entre une huître et un savant ? C'est que l'huître bâille et que le savant fait bâiller.

X. — MARCHÉ AUX HUITRES.

De temps immémorial, le marché aux huîtres, à Paris, se trouve dans la rue Montorgueil, une des rues les plus populeuses et les plus fréquentées de Paris.

C'est là que les huîtres arrivent de tous les points de nos côtes de Bretagne et de Normandie.

C'est de là qu'elles se répandent dans la capitale par l'intermédiaire de l'écaillère.

L'écaillère ! voilà un type qui s'est conservé et qui vivra longtemps, je l'espère, dans un temps où tous les types tendent à disparaître.

On la trouve pendant six mois de l'année à la porte de tous les restaurants et de tous les marchands de vin ; l'écaillère est accorte, gaie, avenante ; elle porte invariablement un tablier blanc et un nez rouge. A la vue des frais coquillages, le gourmet qui passe s'arrête devant son modeste établi en plein vent ; en un clin d'œil la marchande a ouvert une douzaine d'huîtres qu'elle lui présente au bout des doigts ; le client avale, paye et continue sa route.

Si vous lisez un jour les Mémoires de la duchesse d'Abrantès, vous y verrez que Junot adorait ces petites stations gastronomiques.

Les huîtres vont bientôt quitter leur petit marché de la rue Montorgueil où elles sont vraiment trop à l'étroit. Une place digne d'elles les attend dans le magnifique palais des halles centrales.

XI. — L'HUITRE, LES SAVANTS ET LE CHEMIN DE FER.

L'huître est fille de l'Océan ; l'huître d'eau douce n'existe pas. Quelques savants ont écrit de longs rapports dans lesquels ils certifient avoir vu des huîtres dans le Nil et dans les fleuves du Sénégal. Ces savants avaient vu double, et il est certain aujourd'hui que lesdites huîtres n'étaient que des *canards*.

D'autres savants travaillent depuis longtemps à acclimater les huîtres dans nos rivières ; ils comptent beaucoup atteindre ce but et mettre ainsi ces savoureux mollusques sous la main du consommateur.

Que Dieu leur vienne en aide.

Déjà la vapeur, par la rapidité de son transport, a rendu d'inappréciables services aux gourmets. Les chemins de fer, qui promènent aujourd'hui dans les lieux les plus éloignés et les plus déshérités la lumière et la civilisation, y apportent aussi les huîtres, et ce n'est pas là le moindre de ses bienfaits.

CONCLUSION.

Nous parlions tout à l'heure de l'intelligence calomniée des huîtres. Ce qu'on ne saurait leur contester, ce sont les qualités du cœur.

Comme tant d'autres, l'huître n'est pas un poisson sauvage et vagabond. Elle aime au contraire la société et semble avoir un culte pour la famille ; elle vit au milieu des siens, là où elle est née, et elle y mourrait, si la drague impitoyable du pêcheur ne venait pas l'arracher de son banc. L'huître est aussi bonne épouse, bonne mère ; l'Océan a béni ses entrailles, et pour créer des milliers d'enfants, elle n'a pas besoin de l'intervention académique et savante de M. Coste, qui a pourtant rendu à la culture de l'huître d'éminents services.

Un dernier mot et je finis : je me permettrai, mesdames, de vous rappeler que la perle est fille de l'huître.

Je n'ai jamais mangé d'huîtres à perles : on les dit moins bonnes que les huîtres communes. Pour cette raison, et pour plusieurs autres, je n'imiterai point ce nabab qui offrit dans un souper, à chacun de ses invités, une douzaine d'huîtres à perles complètes.

FULBERT-DUMONTEIL.

LA MYTHOLOGIE MODERNE.



Le supplice de Tantale. Composition de L. Breton.

LE COMTE DE CHANTELEINE[1].

ÉPISODE DE LA RÉVOLUTION.

VI. — L'AUBERGE DU TRIANGLE ÉGALITAIRE.

La position de Kernan était terrible ; il fallait mettre le comte à l'abri de tout regard avant qu'il reprît connaissance. Ses premières paroles ne pouvaient manquer de le trahir ! Il redemanderait sa fille à grands cris et décélerait le comte de Chanteleine sous l'habit du paysan breton.

En courant à travers les rues, Kernan avisa une sorte d'auberge devant laquelle il s'arrêta, traînant ou plutôt portant son maître.

L'auberge avait une enseigne ornée de tous les agréments de l'époque, tels que piques et faisceaux romains, avec ces mots :

AU TRIANGLE ÉGALITAIRE.

CHEZ MUTIUS SCÉVOLA,

LOGE A PIED ET A CHEVAL.

— Une auberge de bandits, se dit-il, eh bien ! nous y serons plus en sûreté. D'ailleurs je n'ai pas le choix.



L'auberge du citoyen Mutius Scévola. Dessin de V. Foulquier.

Il avait si peu le choix, qu'il n'eût pas rencontré dans la ville un cabaret sans une enseigne civique.

Il entra donc dans la salle basse, déposa son fardeau inerte sur une chaise et demanda une chambre. L'hôtelier, Mutius Scévola en personne, arriva :

— Que veux-tu, citoyen ? demanda-t-il d'un air bourru au Breton.

— Une chambre.

— Et tu payes ?

— Pardieu ! répondit Kernan, on n'a pas dévalisé les chouans pour rien. Tiens, d'avance ! ajouta-t-il en jetant quelques pièces de monnaie sur la table.

— De l'argent ! fit l'aubergiste, plus habitué au papier qu'au métal.

(1) Reproduction et traduction formellement interdites, sauf autorisation spéciale de l'auteur et des éditeurs. Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

— Et du bon, avec la face de la république dessus.

— Bien ! on va te servir. Mais qu'a-t-il donc, ton ami ?...

— Mon frère, entends-tu, si ça ne t'écorche pas trop le gosier ; en fouaillant notre bidet pour arriver à temps...

— A l'exécution ! dit l'aubergiste en se frottant les mains.

— Comme tu dis, répondit Kernan sans sourciller ; nous avons fait un saut dans le fossé ! la bête s'est tuée du coup, et celui-là n'en vaut guère mieux ! Mais assez causé pour le moment. J'ai payé ! Ma chambre ?

— Bon ! bon ! on va te servir. Tu n'as pas besoin de faire le méchant. Ce n'est pas de ma faute si tu es arrivé trop tard. Mais puisque tu as manqué l'exécution des brigands, je te donnerai des détails.

— Tu y étais ?

— Parbleu ! à deux pas du citoyen Guermeur.

— Un rude lapin, celui-là! riposta Kernan, qui ne connaissait pas même ce nom.

— Je t'en réponds! répondit l'aubergiste.

— Eh bien! à tout à l'heure, citoyen Scévola!

Scévola fit monter au second étage le Breton qui avait repris son fardeau.

— As-tu besoin de moi? demanda-t-il quand il fut arrivé.

— Ni de toi, ni de personne, répondit le Breton.

— Il n'est pas poli, mais il paye! murmura Scévola, c'est une compensation.

Quelques instants plus tard, Kernan se trouvait seul en présence de son maître inanimé, et il donnait enfin un libre cours à ses larmes; tout en pleurant cependant il prodigua au comte ses soins les plus intelligents; il humecta son front décoloré et il parvint à le ramener au sentiment. Mais il eut la précaution de lui mettre la main sur la bouche et d'arrêter la première explosion de sa douleur.

— Oui, notre maître, lui dit-il, pleurons! mais pleurons tout bas; il ne nous est pas permis de gémir ici!

— Ma femme! ma fille! répétait le comte au milieu de ses sanglots, est-ce donc vrai? est-ce possible? Mortes! assassinées!... Et j'étais là!... et je n'ai pu!... Ah! j'irai trouver leur assassin...

Le comte se démenait comme un fou. Kernan, malgré sa force herculéenne, avait beaucoup de peine à le contenir et à étouffer ses cris.

— Notre maître, disait-il, vous vous ferez arrêter!

— Que m'importe! répétait le comte en se débattant.

— On vous guillotinera!

— Tant mieux! tant mieux!

— Et moi aussi! dit le Breton.

— Toi! toi! fit le comte qui retomba dans une prostration profonde.

Pendant quelques minutes de gros sanglots soulevèrent sa poitrine; enfin il se calma, se mit à genoux sur les carreaux nus de la chambre, et pria pour ceux qu'il aimait tant et qui n'étaient plus.

Kernan s'agenouilla près de lui et mêla ses larmes aux siennes. Après une longue prière, il se releva et dit au comte :

— Maintenant, notre maître, laissez-moi courir la ville; restez ici; priez et pleurez; il faut que je sache ce qui s'est passé.

— Kernan, tu me diras tout ce que tu auras appris, répondit le comte en saisissant les mains de son serviteur.

— Tout, je vous le jure, notre maître!... Mais vous ne quitterez pas cette chambre?

— Je te le promets! Va, Kernan, va!...

Et le comte laissa retomber sa tête dans ses mains, à travers lesquelles filtraient de grosses larmes.

Kernan redescendit dans la salle basse et trouva Scévola sur sa porte.

— Eh bien!... et ton frère? lui demanda l'aubergiste patriote.

— Il dort! cela ne sera rien! mais qu'on ne me le dérange pas! tu entends?

— Sois tranquille!

— Maintenant, dit Kernan, je t'écoute.

— Ah! tu veux que je te raconte la pièce? Oui, je conçois cela! ajouta-t-il en riant. Tu as fait queue, mais tu n'as pu entrer! il y avait trop de monde!

— Précisément.

— Mais est-ce que tu peux écouter sans boire, toi, citoyen? Moi, je ne peux pas parler sans humecter mes paroles!

— Eh bien, apporte une bouteille, dit Kernan, et même une miche de pain. Je t'écouterai en mangeant un morceau.

— C'est dit, répliqua Mutius Scévola.

Un instant après, les deux hommes étaient accoudés devant une table, et le citoyen Scévola en faisait les honneurs à son profit.

— Voilà donc la chose, dit-il après avoir avalé un verre de vin. Depuis deux mois, les prisons de la ville regorgeaient. Les fuyards de la Vendée donnaient beaucoup, et on voyait le moment où l'on ne pourrait plus faire de prisonniers faute de prisons; il fallait donc les vider plus vite que ça. Malheureusement, le citoyen Guermeur est un bon patriote, mais il n'a pas l'imagination de Carrier ou de Lebon, et il voulait procéder dans les formes.

Les poings de Kernan se crispaient sous la table en entendant ces paroles. Cependant il eut assez d'empire sur lui-même, non-seulement pour se contenir, mais aussi pour répondre :

— Un bon là, Carrier!

— Oui, je t'en réponds! avec ses noyades! — Après cela, il a un si beau fleuve à sa disposition! — Enfin, nous avons fait ce que nous avons pu, pendant deux mois; on procédait par canton; les ci-devant n'avaient pas le droit de se plaindre; tous les pays mouraient ensemble! — Enfin, on a marché si bien, qu'on est à peu près parvenu à vider les prisons; mais on s'occupe de les remplir.

— Et ce matin, demanda Kernan, n'a-t-on pas exécuté une ci-devant demoiselle de Chanteleine?

— Oui, un beau brin de fille, ma foi! et son curé avec elle, pour lui montrer le chemin! — C'est Karval qui a fait ce coup-là!

— Ah! le fameux Karval?

— Lui-même! voilà un gars qui va bien! Est-ce que tu le connais?

— Si je le connais! deux amis! les deux doigts de la main! répondit tranquillement Kernan; est-ce qu'il est ici?

— Non! il est reparti depuis huit jours en tournée! Il faut dire que son coup n'a pas été complet! Quand il a fait sa pointe à Chanteleine, il espérait arrêter le ci-devant comte sur lequel il a des idées. Mais envolé l'oiseau!

— Alors? demanda Kernan.

— Alors il a rejoint l'armée de Kléber, dans la pensée de pincer son homme, et je ne serais pas étonné que, pendant la déroute de Savenay, il ne fût arrivé à ses fins.

— C'est possible, car on les a frottés là, les Blancs!... répondit le Breton. Mais dis-moi, et la jeune fille?

— Quelle jeune fille?

— La ci-devant de ce matin... comment a-t-elle pris la chose?

— Peuh!... assez mal, répondit l'aubergiste en portant son verre à ses lèvres, il n'y a pas eu de plaisir avec elle; elle était à moitié morte de peur.

— Ainsi, dit Kernan, se contenant à peine, elle est bien morte?

— Dame! à moins qu'elle n'ait eu un secret!... dit en riant l'aubergiste. Ah! mais, par exemple, il s'est passé un fait curieux pendant la cérémonie.

— Et lequel donc, citoyen Scévola? répondit Kernan; tu es très-intéressant!

— Oui, fit le monstre en se rengorgeant, mais j'aimerais mieux ne pas avoir à raconter ce que je vais te dire.

— Pourquoi donc?

— Parce que ce n'est pas à l'honneur du Comité de salut public.

— Quoi! le Comité ?...

— L'un de ses membres a fait grâce!

— Et qui cela?

— Le vertueux Couthon!

— Pas possible?

— Juges-en! Ce matin, la machine allait tranquillement son train; les paysans, les nobles, les prêtres, tout cela basculait avec une égalité républicaine; la petite Chanteleine y avait passé, et il ne restait plus que deux ou trois condamnés, quand un bruit se produisit dans la foule; un jeune homme, les cheveux en désordre, monté sur un cheval qui tombe mort sur place, accourt en criant: « Grâce! grâce pour ma sœur! » Il fend la foule, arrive auprès du citoyen Guermeur, il lui remet un papier signé Couthon et portant la grâce de sa sœur.

— Eh bien?

— Eh bien! il n'y avait pas à résister! et cependant, ce garçon-là c'était un ci-devant!

— Qui se nomme?

— Le chevalier de Trégolan, m'a-t-on dit.

— Je ne le connais pas, répondit Kernan.

— Il s'avança vers la guillotine, et cela lui fit un singulier effet, car il leva les bras avec désespoir; on eût dit qu'il allait s'évanouir de sensiblerie! Mais il a bien fait de ne pas perdre de temps, car sa sœur montait déjà les marches, évanouie au bras du citoyen bourreau. « Ma sœur! ma sœur! » s'est-il écrié, et il a bien fallu la lui rendre! Ainsi, si son cheval avait fait un faux pas en route, c'était fini!

— C'est donc cela qui a causé du trouble dans la foule?

— Oui; on criait: « Non! non! » Mais Guermeur, devant la signature du vertueux Couthon, a dû s'incliner. N'importe! c'est une tache, cela, pour le Comité de salut public.

— Eh bien, répondit Kernan, il a eu de la chance, ce Trégolan... Et après?

— Après, il a emmené sa sœur, et on a continué la besogne!...

— Eh bien! à ta santé, Scévola! dit Kernan.

— A la tienne, mon gars! répondit l'aubergiste.

Les deux causeurs trinquèrent ensemble.

— Et maintenant, que vas-tu faire? demanda le patriote.

— Je vais voir si mon frère dort toujours, puis j'irai faire un tour dans la ville.

— A ton aise, ne te gêne pas.

— Je ne me gêne pas non plus.

— Est-ce que tu comptes rester quelque temps ici?

— J'aurais voulu voir Karval et lui serrer la main, répondit Kernan d'un air dégagé.

— Mais il peut revenir à Quimper d'un jour à l'autre.

— Si j'en étais sûr, j'attendrais, dit le Breton.

— Dame! je ne peux pas t'en dire davantage.

— En tout cas, dit le Breton, je le trouverai un jour ou l'autre.

— Bon!

— Est-ce qu'il descend chez toi?

— Non, il demeure à l'évêché, chez le citoyen Guermeur.

— Eh bien, j'irai le voir.

Là-dessus, Kernan quitta l'aubergiste; l'effort qu'il avait fait pour se contenir, pendant toute cette conversation, l'avait brisé au point qu'il ne pouvait monter l'escalier.

— Oui, Karval! répéta-t-il, je te retrouverai!

L'accent dont il prononça ces paroles est impossible à rendre.

Enfin, il revint près du comte; il le trouva abîmé dans une douleur profonde, mais résignée. Il fallut que Kernan rapportât tout ce qu'il avait appris; après avoir bien vérifié si on ne pouvait l'entendre, après avoir sondé les murailles, il fit à voix basse son douloureux récit, pendant lequel les larmes ne cessèrent de couler sur le visage altéré du comte.

Puis Kernan appela son attention sur ce qu'il restait à faire.

— Je n'ai plus de femme, plus d'enfant, répondit le comte, il ne me reste plus qu'à mourir, et je mourrai pour la sainte cause!

— Oui, dit Kernan, nous irons dans l'Anjou, rejoindre les chouans qui s'agitent.

— Nous irons.

— Dès aujourd'hui.

— Demain; j'ai ce soir un dernier devoir à remplir.

— Et lequel, notre maître?

— Je veux aller au cimetière, cette nuit, prier sur cette fosse commune où ils ont jeté le corps de mon enfant.

— Mais... fit Kernan.

— Je le veux, répondit le comte d'une voix douce.

— Nous prierons ensemble, dit doucement le Breton.

Le reste de la journée se passa à pleurer; ces deux pauvres hommes, la main de l'un dans la main de l'autre, ne furent tirés de leur douloureux silence que par des chants, des démonstrations de joie, qui retentirent dans la rue.

Le comte ne bougea pas! rien ne pouvait le distraire; Kernan alla vers la fenêtre; un cri terrible faillit lui échapper, mais il se contint et ne voulut même pas faire part au comte de ce qu'il venait de voir.

Karval, accompagné de sa horde sanglante, rentrait dans Quimper, hideux, ensanglanté, presque ivre, poussant devant lui des vieillards, des blessés, des femmes, des enfants, pauvres prisonniers vendéens arrachés à la déroute de la grande armée et destinés à l'échafaud.

Il était à cheval, et tous les bandits de la ville le suivaient, en l'accablant de bruyantes acclamations.

Décidément, ce Karval devenait un personnage.

Quand il fut passé, Kernan revint près du comte et lui dit à voix basse:

— Vous avez raison, notre maître, ce n'est pas aujourd'hui qu'il faut partir!

VII. — LE CIMETIÈRE.

Le soir arriva. Le temps avait changé; la neige tombait. A huit heures, le comte se leva et dit:

— Il est temps, partons!

Kernan, sans répondre, ouvrit la porte et prit les devants. Il espérait éviter la rencontre de Scévola, mais celui-ci, l'entendant descendre, quitta la salle basse par instinct d'aubergiste, et se trouva sur le passage du Breton.

— Tiens! dit-il, tu pars, citoyen?

— Oui, mon frère va mieux!

— Un mauvais temps pour se mettre en route! Il ne peut donc pas attendre à demain?

— Non! répliqua Kernan, qui ne savait pas trop que dire.

— A propos, dit Scévola, tu sais que le vertueux Karval est rentré à Quimper?

— Précisément, fit le Breton, nous allons à l'évêché lui rendre visite.

En prononçant ces mots, il s'était retourné vers le comte, qui n'avait heureusement pas entendu ce nom fatal.

— Ah! vous allez le voir à l'évêché? reprit l'aubergiste.

— Comme tu dis, et je t'assure que notre visite ne lui fera pas de peine.

— Hé! hé! répondit Scévola en riant grossièrement, quelque dénonciation de prêtres ou d'émigrés.

— Peut-être! fit Kernan en prenant le bras de son maître et en l'entraînant vers la porte.

— Allons, bonne chance, citoyen!

— Au revoir! répondit le Breton.

Et il sortit enfin de l'auberge.

La ville semblait déserte; un silence profond régnait dans les rues assourdies par la neige.

Le comte et son compagnon rasaient les maisons; le premier se laissait conduire; il ne s'apercevait pas du froid. Depuis sa résolution d'aller prier sur la tombe de sa fille, il n'avait plus prononcé une parole et s'était complétement absorbé dans sa douleur. Kernan respectait ce silence.

Au bout de vingt minutes, les murs du cimetière apparurent dans l'obscurité. A cette heure, les portes en étaient fermées. Peu importait, d'ailleurs; le Breton n'avait pas l'intention d'y pénétrer par l'entrée publique et de se faire voir du gardien.

Il tourna donc les murs pour trouver un endroit propice à son escalade. Le comte le suivait avec une obéissance passive, comme un enfant ou comme un aveugle.

Après avoir longtemps cherché, le Breton arriva à une place où le mur déchaussé avait cédé en partie, et laissait une brèche praticable. Kernan s'élança sur les pierres, à peine retenues dans un ciment de neige et de boue; de là, il tendit la main à son maître, et pénétra avec lui dans le cimetière.



Kernan et le comte de Chanteleine. Dessin de V. Foulquier.

La blancheur de ce champ du repos offrait une pénible contemplation à la vue. Quelques tombes de pierre, de nombreuses croix de bois noir, étaient revêtues du linceul blanc de l'hiver; spectacle triste que ce cimetière en deuil! il venait involontairement à l'esprit que ces pauvres morts devaient avoir bien froid sous cette terre glacée, et plus encore ceux qu'une municipalité indifférente venait de précipiter dans la fosse commune.

Kernan et le comte, après avoir parcouru quelques allées désertes, arrivèrent à cette fosse à peine comblée, et couverte d'extumescences irrégulières que la neige dessinait nettement. Les bêches et les pioches des fossoyeurs étaient là pour le travail du lendemain.

Au moment où il approchait, Kernan crut voir une forme humaine, courbée à terre, qui se relevait subitement et cherchait à se dérober derrière les noirs feuillages des cyprès. Il pensa d'abord que ses yeux subissaient une hallucination involontaire.

— Je me trompe, se dit-il, quelqu'un ici à cette heure? ce n'est pas possible!...

Cependant, en regardant attentivement, il vit la forme s'agiter sous les arbres; en même temps il remarqua des empreintes fraîches. Quelqu'un venait évidemment de s'enfuir.

Etait-ce un fossoyeur qui faisait sa ronde, un gardien, un détrousseur de morts?

Kernan arrêta le comte de la main; il attendit quelques instants, et l'individu n'ayant pas reparu, il marcha vers la fosse commune.

— C'est ici, notre maître! dit-il.

Le comte s'agenouilla sur la terre glacée, ôta son chapeau et, tête nue, se mit à prier et à pleurer aussi; ses

larmes roulaient jusqu'à terre, et la neige fondait à leur brûlant contact.

Kernan, agenouillé de même, priait aussi, mais il observait et surveillait les environs.

Pauvre comte de Chanteleine ! Il eût voulu de ses mains écarter cette terre qui lui cachait son enfant, revoir une dernière fois ses traits chéris et donner une tombe plus décente à ses restes inanimés ! Ses mains se plongeaient dans la neige, et des soupirs à lui briser le cœur s'échappaient de sa poitrine.

Depuis un quart d'heure il était ainsi ; Kernan n'osait interrompre sa douleur. Mais il craignait que les sanglots du comte ne fussent surpris par quelque espion aux aguets.

En ce moment, il crut entendre des pas ; il se retourna avec inquiétude ; il vit distinctement cette fois une forme humaine quitter le massif de cyprès et se diriger vers la fosse.

— Ah ! fit le Breton, si c'est un espion, il le payera cher !



Le cimetière. Dessin de A. de Bar.

Et, son couteau à la main, il se précipita vers un inconnu, qui ne parut pas vouloir l'éviter ; au contraire, celui-ci semblait attendre son agresseur de pied ferme. Bientôt ces deux hommes furent à trois pas l'un de l'autre, dans l'attitude de la défense.

— Que venez-vous faire là ? demanda rudement le Breton.

L'inconnu, un jeune homme de trente ans, vêtu d'un costume de paysan, répondit d'une voix émue :

— Ce que vous êtes venu faire vous-même !

— Prier ?

— Prier !

— Ah ! dit Kernan, vous avez des parents ?...

— Oui ! répondit le jeune homme d'une voix triste.

Le Breton le regarda attentivement et vit des pleurs dans ses yeux.

— Excusez-moi, dit-il, je vous avais pris pour un espion. Venez donc.

Et suivi de l'inconnu, il revint près du comte ; celui-ci, tiré de sa torpeur, allait se lever, quand le jeune homme lui fit signe de ne pas se déranger.

— Vous venez prier, monsieur ? dit le comte. Il y a

place pour nous deux sur cette tombe! Je suis un père qui pleure son enfant! ils l'ont tuée ce matin et ils l'ont mise là!

— Pauvre père! fit le jeune homme.

— Mais, qui êtes-vous? fit Kernan.

— Le chevalier de Trégolan, répondit le jeune homme sans hésiter.

— Le chevalier de Trégolan! s'écria Kernan.

Et il se mit sur ses gardes en reprenant toute sa défiance, car ce nom lui rappelait la scène du matin, et il ne comprenait pas que ce jeune homme eût à faire dans le cimetière.

— Oui! avait répondu le chevalier.

— Vous qui ce matin avez obtenu la grâce de votre sœur et qui l'avez sauvée!

— Sauvée! fit le jeune homme en joignant ses mains.

— Et c'est elle que vous venez pleurer ici?

— Chevalier, dit le comte qui ne doutait pas, vous avez eu plus de bonheur que moi! Je ne suis pas même arrivé assez tôt pour voir une dernière fois mon enfant!..!

— Qui donc êtes-vous? demanda vivement le jeune homme.

Kernan allait s'élancer vers son maître pour lui fermer la bouche et l'empêcher de livrer le secret de son nom, quand celui-ci dit gravement:

— Je suis le comte de Chanteleine!

— Vous! s'écria le jeune homme, vous, le comte de Chanteleine?...

— Moi, monsieur!

— Mon Dieu! mon Dieu! fit l'inconnu en saisissant les mains du comte et en cherchant à le dévisager.

— Eh bien? demanda Kernan impatienté.

— Venez, venez! dit vivement le jeune homme, venez sans perdre un instant!

— Halte-là! fit Kernan, que voulez-vous? Où prétendez-vous mener notre maître?

— Mais venez donc! s'écria le jeune homme avec une certaine violence.

Le Breton allait se précipiter sur le chevalier, qui s'était attaché au bras du comte et cherchait à l'entraîner, quand le comte lui dit:

— Allons! Kernan, allons! celui-ci est un homme de cœur!

Kernan, obéissant, se plaça à la gauche du jeune homme, prêt à le frapper au moindre indice de trahison, et tous les trois sortirent par la brèche du cimetière; ils tournèrent les murs. Le chevalier de Trégolan ne parlait pas, mais ses mains demeuraient crispées sur le bras du comte.

Ils rentrèrent ainsi dans la ville et s'enfoncèrent dans des ruelles étroites au lieu de suivre les rues; d'ailleurs, ils étaient absolument seuls; ce qui n'empêchait pas Kernan de jeter des regards attentifs autour de lui.

Le silence de la nuit ne fut troublé qu'une fois, quand le chevalier et ses deux compagnons passèrent auprès de l'évêché, dont les fenêtres, vivement illuminées, laissaient passage à des cris de joie. On y fêtait le retour de Karval; on chantait, on dansait, les juges avec les bourreaux, et Kernan sentit une épouvantable rage lui monter au cœur.

Enfin, le jeune homme s'arrêta devant une maison tranquille et un peu isolée à l'extrémité d'un faubourg.

— C'est là! dit-il.

Et il s'avança pour frapper à la porte. Kernan lui arrêta le bras au moment où il saisissait le marteau.

— Un instant! fit-il.

— Laisse faire, Kernan! dit le comte.

— Non pas, notre maître! Dans ces temps de misère, toute maison est suspecte! Il faut savoir où l'on va. Pourquoi nous introduisez-vous dans cette demeure? dit-il en fixant le jeune homme.

— Pour vous montrer ma sœur! répondit le jeune homme avec un triste sourire.

Il frappa légèrement à la porte. On entendit des pas craintifs s'avancer dans l'allée et s'arrêter. Le chevalier frappa une seconde fois d'une certaine façon et dit:

— Dieu et le roi!...

La porte s'ouvrit; une vieille dame se trouvait là, et parut inquiète en voyant le jeune homme accompagné de deux étrangers.

— Des amis, dit celui-ci, ne craignez rien!

La porte se referma rapidement; une cire allumée permit à Kernan d'entrevoir un escalier de bois qui tournait au fond de l'allée; le chevalier monta, suivi du comte et du Breton, celui-ci toujours armé.

Cependant, il avait dû être rassuré par les paroles suivantes échangées entre la vieille dame et le jeune homme:

— Chevalier, avait dit celle-là, que votre absence m'inquiétait!...

— Et elle? demanda-t-il.

— Elle, répondit la vieille dame, elle pleure à faire pitié!...

— Venez, monsieur le comte! dit le jeune homme.

Au haut de l'escalier se trouvait une porte dessous laquelle filtrait une nappe de lumière. Le chevalier l'ouvrit toute grande et dit ces seuls mots:

— Monsieur le comte de Chanteleine, voilà ma sœur!...

Avant le comte, Kernan avait jeté un rapide coup d'œil à l'intérieur de cette chambre, et il avait poussé un cri, mais un cri d'effrayante surprise!

Mlle de Chanteleine, Marie, sa nièce, était devant ses yeux, étendue sur un lit, mais vivante! vivante!...

— Mon enfant! s'écria le comte.

— Ah! mon père! fit la jeune fille en se relevant et en se jetant dans ses bras.

Ce fut un indescriptible moment de délire. Comment peindre les caresses de ce père et de son enfant? Kernan pleurait dans un coin après avoir embrassé Marie. Le chevalier de Trégolan considérait cette scène attendrissante en se croisant les mains.

Soudain, Marie poussa un cri, et une pensée terrible passa devant son souvenir.

— Ma mère! s'écria-t-elle.

Elle ignorait que sa mère eût péri dans le sac du château.

Le comte, sans parler, montra du doigt le ciel à sa fille, qui retomba presque évanouie sur le lit.

— Mon enfant! mon enfant! fit le comte en se précipitant vers elle.

— Ne craignez rien, notre maître, dit Kernan en soulevant la tête de la jeune fille; c'est une crise qui passera!

En effet, au bout de quelques instants, Marie reprit connaissance, et ses larmes coulèrent en abondance. Enfin, ses sanglots s'arrêtèrent et le comte put l'interroger.

— Mais quel miracle t'a soustraite à la mort, mon enfant? demanda-t-il.

— Je l'ignore, mon père! J'ai été traînée mourante à l'échafaud! Je n'ai rien vu, rien entendu! et je me suis retrouvée ici!

— Parlez donc, monsieur de Trégolan, parlez! dit le comte.

— Monsieur le comte, répondit le chevalier, ma sœur avait été jetée dans les prisons de Quimper; désespéré, je courus à Paris, et après de longues sollicitations j'obtins sa grâce de Couthon, auquel ma famille avait autrefois rendu service. Je revins à Quimper avec l'ordre signé, et malgré mes efforts, je suis arrivé trop tard!...

— Trop tard?...

— La tête de ma pauvre sœur, reprit le chevalier en sanglotant, venait de rouler sur l'échafaud en ma présence!...

— Oh! oh! fit le comte en saisissant les mains du jeune homme.

— Comment ne suis-je pas tombé mort?... comment n'ai-je pas crié?... comment n'ai-je pas redemandé celle dont j'avais la vie entre les mains?... Je ne puis vous le dire, mais le ciel m'envoya une inspiration dont je le remercie. Toutes ces malheureuses victimes étaient là pêle-mêle; les exécuteurs ne les reconnaissaient même pas! Au moment où Mlle de Chanteleine montait évanouie au bras du bourreau, je m'avançai, je fis un effort surhumain, et je dis: Grâce! grâce! c'est ma sœur!... et il fallut bien me la rendre, et je la transportai chez cette bonne dame. Voilà pourquoi vous m'avez vu priant ce soir sur la tombe de celle qui n'est plus!

Le comte s'était levé.

— Mon fils! dit-il au chevalier en s'agenouillant devant lui.

Kernan, étendu à terre, couvrait de ses larmes les pieds du jeune homme.

VIII. — LA FUITE.

On peut se figurer quelle nuit le comte passa près de sa fille sauvée de la mort. S'il ressentit plus vivement alors la perte de la comtesse, s'il entretint Marie de sa pauvre mère, une sainte et une martyre, toutes ces douleurs furent pourtant mêlées d'une joie immense; quelles prières de miséricorde il éleva vers le ciel pour sa femme morte, de reconnaissance pour sa fille vivante et pour son sauveur!

Kernan avait dit au jeune homme:

— Monsieur le chevalier, vous avez en moi un chien dévoué, et tout mon sang ne payera pas ce que vous avez fait là!

Pauvre jeune homme! on sentait que toute cette joie devait être désolante pour lui, car elle était payée de la mort de sa sœur.

Le matin venu, Kernan songea au plus pressé; on ne pouvait demeurer dans cette maison sans mettre en danger la vie de la vieille dame; on résolut donc de partir et, provisoirement, Kernan dut renoncer à sa vengeance contre Karval. Actuellement, le salut de sa nièce Marie passait avant tout.

On discuta le parti à prendre.

— Monsieur le comte, dit le chevalier de Trégolan, j'avais tout disposé pour mettre ma pauvre sœur en lieu de sûreté dans une cabane de pêcheur, au village de Douarnenez; voulez-vous y venir attendre des jours meilleurs ou une occasion de quitter la France?

Le comte regarda Kernan.

— Allons à Douarnenez, répondit celui-ci; l'avis est bon, et si on ne peut s'embarquer, nous tâcherons de nous cacher si bien qu'on ne soupçonne pas notre présence.

— Je conseille de partir ce matin même, dit le chevalier; il ne faut pas perdre un instant, et il est nécessaire de pourvoir au plus tôt à la sûreté de Mlle de Chanteleine.

— Mais à Douarnenez, demanda le comte, trouverons-nous à vivre sans exciter les soupçons?

— Oui; j'ai là un vieux serviteur de ma famille qui y exerce l'état de pêcheur, le bonhomme Locmaillé; il nous recevra de grand cœur et nous pourrons demeurer dans sa maison jusqu'à ce qu'une occasion se présente de quitter la France.

— Va comme il est dit, répondit Kernan, et mettons-nous en route au plus tôt. Nous ne sommes qu'à cinq lieues de Douarnenez et nous pouvons y arriver ce soir.

Le comte approuva ce parti; il avait hâte de donner à sa fille un peu de cette tranquillité dont la pauvre enfant avait grand besoin; mais, à la voir si faible, il craignait qu'elle ne pût supporter les fatigues de la route; les scènes de l'échafaud revenaient parfois à l'esprit de Marie avec une telle vivacité, qu'elle paraissait sur le point de s'évanouir. Elle tressaillait au moindre bruit; elle savait ses bourreaux encore si près d'elle! Cependant, les caresses de son père, celles de Kernan lui rendirent un peu de force, et elle se déclara prête à tout braver pour quitter cette ville dans laquelle elle laissait d'épouvantables souvenirs.

Il fallut alors procéder à sa toilette.

On fit venir la vieille dame, à laquelle le comte adressa de vives paroles de reconnaissance. Cette digne femme put fournir des vêtements de paysanne. La jeune fille, restée seule dans sa chambre avec sa bienfaisante hôtesse, revêtit ce costume, sous lequel on ne devait pas soupçonner Marie de Chanteleine, des bas de laine rouge usés par un fréquent lavage, une jupe de laine rayée, avec un tablier de grosse toile qui l'entourait tout entière.

Marie de Chanteleine était une jeune fille de dix-sept ans; elle ressemblait beaucoup au comte, avec ses doux yeux bleus, alors rougis par les larmes, et sa bouche charmante qui essayait de sourire; elle avait cruellement souffert pendant sa détention, mais un observateur attentif eût reconnu toute sa réelle beauté. Le reste de ses cheveux blonds, coupés par la main du bourreau, se dissimula facilement sous la coiffe bretonne qui lui enveloppait la tête suivant la mode du pays; le haut de son tablier se rabattit sur son corsage, retenu par des pattes fixées au moyen de grosses épingles; ses mains blanches furent frottées de terre afin de prendre une couleur moins suspecte, et, ainsi vêtue, elle eût été méconnaissable à tous, même à Karval, son plus terrible ennemi.

Au bout d'une demi-heure sa toilette était terminée, et elle fut prête à partir. Sept heures du matin sonnaient à l'horloge de la municipalité, il faisait à peine jour, et les fugitifs, après de sympathiques adieux à la vieille dame, quittèrent la ville sans avoir été remarqués.

Il s'agissait de gagner d'abord la grande route d'Audierne qui conduit à Douarnenez. Kernan connaissait parfaitement le pays; il fit prendre à la petite troupe des chemins détournés, plus longs mais plus sûrs; on ne pouvait marcher vite; Marie se traînait à peine et s'appuyait tantôt sur le bras de son père et tantôt sur celui de Kernan. Mais on voyait au prix de quels efforts elle parvenait à se soutenir; ce grand air pur, dont elle avait été privée pendant sa douloureuse incarcération et qu'elle aspirait à pleins poumons, lui causait une sorte de vertige et l'enivrait comme un vin généreux.

Au bout de deux heures de marche, elle fut contrainte

de s'arrêter et demanda quelques instants de repos. Les fugitifs firent halte.

— Nous n'arriverons pas aujourd'hui, dit Kernan.

— Non, répondit le jeune homme, nous serons obligés de demander asile dans quelque maison.

— Toute maison me paraît suspecte, répondit le Breton, et s'il le fallait absolument, j'aimerais mieux prendre quelques heures de repos sous un hallier de la route.

— Continuons, mes amis, répondit Marie après un quart d'heure d'arrêt, je puis encore faire quelques pas; lorsque cela me sera tout à fait impossible, je vous le dirai.

Et l'on reprit la marche interrompue. La neige avait cessé, mais il faisait froid; Kernan se débarrassa de sa peau de bique et en couvrit les épaules de la jeune fille.

Vers onze heures du matin, les voyageurs avaient à peine fait deux lieues; le village de Plonéis n'était pas encore dépassé; la campagne semblait déserte; on ne voyait pas même une cabane de chaume; le sol disparaissait tout entier sous d'immenses nappes blanches. Marie ne pouvait plus faire un pas. Kernan fut obligé de la prendre et de la porter; mais la pauvre enfant, que la marche ne réchauffait plus, demeurait glacée entre les bras du Breton; le comte, le chevalier se dépouillèrent de leurs vestes et entourèrent ses pieds du mieux qu'ils purent.

Enfin, tant bien que mal, le soir, après avoir suivi la grande route, on parvint au village de Kermingny; il restait encore plus d'une lieue et demie à faire pour arriver à Douarnenez; mais alors le froid devint tel qu'on fut obligé de s'arrêter; Marie perdait connaissance.

— Elle ne peut aller plus loin! fit Kernan. Il lui faut quelques heures de repos.

Le comte s'était assis sur le revers de la route et soutenait son enfant dans ses bras; il essayait vainement de la réchauffer sous ses baisers.

— Que faire! que faire! dit alors Kernan. Je ne veux pourtant pas demander l'hospitalité chez des gens qui nous trahiraient.

– Quoi! s'écria le comte d'un ton désespéré, n'y a-t-il donc pas dans le pays une âme assez charitable pour nous recevoir?

– Hélas! non, répondit le chevalier. S'adresser aux paysans, ce serait courir à une mort certaine! Les soldats Bleus se conduisent d'une manière horrible avec ceux qui donnent asile aux proscrits; ils leur coupent les oreilles ou les envoient à l'échafaud sur le moindre soupçon.

— Monsieur de Trégolan a raison, répliqua Kernan, ce serait risquer non pas notre vie, qui est peu importante, mais celle de cette enfant!

— Kernan, dit le comte, je ne sais qu'une chose, c'est que ma fille ne peut pas passer la nuit en plein air! elle mourrait de froid!

— Eh bien! répondit le chevalier, je vais aller jusqu'aux maisons du village, et je verrai si la terreur n'a pas tué tout sentiment d'hospitalité chez les paysans bretons.

— Allez, monsieur de Trégolan! allez, dit le comte en joignant les mains, et sauvez encore une fois la vie à ma fille!

Le chevalier s'élança vers le village; la nuit était venue; au bout d'un quart d'heure de course, le jeune homme arriva aux premières maisons; elles étaient toutes fermées et silencieuses; les portes et les fenêtres semblaient bouchées avec tant de soin, que la plus mince lumière ne pouvait filtrer au dehors.

— On se cache ici comme partout, se dit le jeune homme.

Il frappa à plusieurs portes; il appela; il ne reçut aucune réponse; cependant il reconnut à quelques fumées qui s'échappaient dans l'ombre que ces maisons devaient être habitées; il heurta de nouveau aux portes et aux fenêtres; il cria. C'était un parti pris de ne pas répondre.

Le chevalier ne perdit pas courage. La pensée de la jeune fille mourante était toujours devant ses yeux; il alla donc à toutes les maisons, il frappa de porte en porte. Partout même silence! Il comprit que pas un des habitants de ce village, habitués sans doute à craindre la visite des Bleus, ne lui ouvrirait sa porte. La terreur rendait durs et cruels ceux qu'elle frappait.

Après sa vaine tentative, Henry de Trégolan n'avait plus qu'à rejoindre ses compagnons; il revint donc d'un air désespéré. Il retrouva bientôt le comte et Marie dans la position où il les avait laissés: le père, assis sur le revers d'un fossé, essayait toujours de réchauffer sa fille entre ses bras. Mais, en dépit de ses soins, il la sentait se glacer peu à peu. Au moment même où le jeune homme arrivait, le comte, effrayé de l'immobilité de Marie, la regarda et la trouva sans connaissance.

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écria-t-il.

— Eh bien! répondit celui-ci, ce village est un cimetière!

— Alors, dit Kernan, jetons-nous de l'autre côté de la route, dans la forêt de Nevet; nous passerons la nuit derrière quelque tronc de chêne, et nous ferons du feu avec du bois mort.

— Nous n'avons pas d'autres ressources, répondit le jeune homme, en route!

Kernan communiqua son projet au comte, reprit la jeune fille entre ses bras et, suivi de ses deux compagnons, il traversa la route d'Audierne; quelques minutes plus tard il entrait dans le taillis; les branches sèches craquaient sous ses pieds. Henry le précédait pour lui frayer le chemin.

Il fallait s'enfoncer au plus profond du bois afin d'échapper à tous regards. Après un grand quart d'heure de marche, Henry découvrit un gros chêne creux qui pouvait offrir un abri à la jeune fille; là, elle fut couchée soigneusement, puis Kernan, faisant jaillir des étincelles de son briquet, eut bientôt allumé un feu clair et petillant.

A cette bienfaisante chaleur, Marie ne tarda pas à reprendre connaissance; son retour au sentiment fut marqué par un profond effroi; mais quand elle se vit entourée de tous ceux qu'elle aimait, elle sourit faiblement et ne tarda pas à s'endormir.

Pendant toute cette nuit, le comte, Kernan et le jeune homme veillèrent auprès d'elle; elle était bien couverte, bien abritée, et son repos fut paisible.

Kernan entretenait son feu de branches mortes; ses compagnons, accroupis ou étendus, se réchauffaient de leur mieux; quant à dormir, il n'en était pas question; ni le comte, ni le chevalier ne pouvaient trouver le sommeil dans ces circonstances; ils causèrent une partie de la nuit.

Le chevalier raconta au comte de Chanteleine l'histoire de sa famille, histoire douloureuse aussi. Les Trégolan, originaires de Saint-Pol-de-Leon, avaient presque tous péri dans les sanglantes batailles dont la ville fut le théâtre en mars 1793; M. de Trégolan le père tomba mitraillé par les canons du général Canclaux, quand celui-ci vou-

lut faire rétablir le pont coupé par les insurgés de Kerguiduff, sur la route de Lesneven ; le jeune homme avait vainement essayé de se faire tuer auprès de son père ; les balles républicaines ne voulurent pas de lui, et quand il revint à Saint-Pol-de-Leon, il trouva sa maison en flammes et sa sœur entraînée dans les prisons de Quimper. En prononçant le nom de sa sœur, Henry ne put retenir ses pleurs, et le comte le pressa dans ses bras.

Alors, à son tour, il lui raconta ses propres malheurs, le pillage de son château et la mort de la comtesse ; leurs histoires se réunissaient par le lien commun du malheur, et ils pouvaient mêler ensemble ces larmes que la République faisait couler.

La nuit se passa ainsi. Kernan veillait avec soin et battait parfois les taillis environnants. Mais heureusement le jour arriva, et les fugitifs purent quitter leur retraite.

Ces quelques heures de repos et de sommeil avaient ranimé la jeune fille ; elle se sentait assez forte pour marcher ; elle s'appuya au bras de son père, et la route fut reprise à huit heures du matin.

A neuf heures, Kernan, guidant ses compagnons, quitta la route d'Audierne au village de Plouaré ; une demi-heure plus tard, la petite troupe arrivait à l'entrée du bourg de Douarnenez, et le chevalier la conduisit directement à la maison du vieux pêcheur.



La nuit dans les bois. Dessin de A. de Bar.

IX. — DOUARNENEZ.

Douarnenez, en l'an II de la république, ne comptait encore qu'une vingtaine de familles de pêcheurs ; la réunion de ces maisons, faites d'éclats de granit, offrait un pittoresque coup d'œil à qui arrivait par mer.

Le bourg, longtemps caché derrière les sinuosités de la côte, apparaissait tout à coup, dominé par le clocher solitaire d'une église située au sommet d'une colline.

Le bourg, étendu au fond même de la baie, venait baigner ses pieds dans les hautes vagues ; les toitures des maisons étaient recouvertes de grosses pierres, afin de résister aux vents violents du nord-ouest.

La côte de la Bretagne, depuis Concarneau jusqu'à Brest, est échancrée par une suite de baies de toutes grandeurs.

Les plus importantes sont celles de Douarnenez et de Brest, qui mesurent jusqu'à vingt-cinq lieues de tour ; les baies d'Audierne, des Trépassés, de Camaret, de Dinan, ne forment que des anses, à proprement parler ; entre toutes, la baie de Douarnenez est la plus mauvaise, et de nombreux naufrages lui ont assuré une sinistre réputation.

Sa partie méridionale est formée par une langue de terre presque droite, une pyramide renversée de huit

lieues de long, qui va s'enfoncer dans l'Océan à la pointe du Raz.

Sa base a environ quatre lieues de largeur au méridien de Douarnenez; là se rencontrent les paroisses du Poullan, de Benzec, de Cleden, d'Audierne, de Pont-Croix, de Plogoff et quelques villages épars.

La partie nord de la baie est faite d'une immense courbure de la côte, que vient terminer brusquement le cap de la Chèvre. Là se trouvent situées les magnifiques grottes de Morgat. Au-dessus, on aperçoit les montagnes d'Aray, estompées par la brume.

La baie, n'étant pas suffisamment fermée, reste exposée à toutes les tempêtes du large.

Aussi la mer y est-elle toujours mauvaise; les pêcheurs, aventurés dans leur chaloupe, s'y voient souvent en perdition, et, devant leur petit port de refuge, ils restent des journées entières sans pouvoir atterir.

Le bourg est situé à l'embouchure d'une petite rivière qui est à sec à marée basse. C'est là que les bateaux de pêche vont se réfugier par les mauvais temps, car la jetée qui couvre actuellement le petit port n'existait pas alors, et les maisons du rivage étaient battues d'écharpe par les vagues.

L'extrémité de la petite rivière, du côté du bourg, se nomme le Guet.

C'est à cette pointe même que s'élevait la petite maison du bonhomme Locmaillé. De ses fenêtres latérales, on pouvait apercevoir toute l'échancrure de la baie, depuis le cap de la Chèvre jusqu'à Douarnenez. Cette maisonnette se distinguait peu des roches environnantes; elle n'était pas belle, mais solide et sûre.

Elle se composait d'une salle basse, avec une large cheminée autour de laquelle on suspendait les filets mouillés et les engins de pêche, et de trois petites chambres au-dessus, d'où l'on apercevait la barque du pêcheur échouée ou flottante dans la rivière, suivant les caprices de la marée.

Elle était habitée par le bonhomme Locmaillé, âgé de soixante ans, un serviteur dévoué de la famille, un autre Kernan, moins l'instruction.

C'est là que furent reçus le comte de Chanteleine et sa fille; le bonhomme leur fit comprendre qu'ils étaient chez eux, et en entrant ils ne purent retenir un soupir de satisfaction; cette humble cabane leur apparaissait comme un lieu de refuge, sinon un lieu d'asile.

Bien que la demeure fût petite, Henry trouva moyen de réserver une chambre pour la jeune fille, une autre pour le comte et même une sorte de petit cabinet pour lui; suivant la coutume, ces chambres ne communiquaient pas avec la salle basse, et on y arrivait par un escalier de pierre construit extérieurement.

La grande salle convenait parfaitement au bonhomme Locmaillé et à Kernan, décidé à devenir un pêcheur déterminé, en attendant mieux.

Les installations ne furent pas longues; un feu de sarment crépita bientôt dans la chambre de Marie, et une demi-heure après son arrivée à Douarnenez, elle était véritablement chez elle. Pour la première fois, le père et la fille pouvaient se trouver enfin seuls, et ils se retirèrent. On respecta leur isolement.

Pendant ce temps, Kernan, aidé de Locmaillé, prépara un déjeuner frugal, fait de poissons frais et de quelques œufs; lorsque le comte et sa fille redescendirent, les proscrits s'installèrent dans la chambre basse; ils mangèrent dans des écuelles avec de l'argenterie de bois noir, sans linge, sur une table raboteuse, mais au moins en sûreté dans cette maison de pêcheur.

— Mes amis, dit le chevalier, le ciel nous a protégés en nous conduisant jusqu'ici, mais il ne veut nous aider qu'à la condition que nous nous aiderons nous-mêmes; parlons donc de nos projets à venir.

— Mon cher enfant, répondit le comte, nous nous en rapportons à vous; je remets ma vie et celle de ma fille entre vos mains!

— Monsieur le comte, dit le chevalier, je crois que le temps de vos grandes douleurs est passé, et j'ai bon espoir pour l'avenir.

— Moi aussi, dit Kernan, vous êtes un digne jeune homme, monsieur Henry, et à nous cinq, il faudra bien que nous nous tirions d'affaire; mais, dites-moi, notre arrivée dans le pays ne paraîtra-t-elle pas extraordinaire?

— Non! Locmaillé a dit à qui voulait l'entendre qu'il attendait ses parents à Douarnenez.

— Bien, répondit le Breton; mais ne peut-on trouver singulier cet accroissement de famille?

— Non; M. le comte de Chanteleine est mon oncle, et Mlle Marie ma cousine.

— Votre sœur, monsieur Henry, dit la jeune fille, votre sœur! N'ai-je pas à remplacer près de vous cette noble fille qui n'est plus?

— Mademoiselle! fit Henry avec l'accent de la plus vive émotion.

— Cela se peut! cela se peut, répondit Kernan; moi, je serai le cousin du bonhomme Locmaillé, si cela lui va.

— Trop honoré, fit le vieux pêcheur.

— Eh bien, la famille sera complète, une famille de pêcheurs; ce ne sera pas la première fois que notre maître et moi, nous ferons ce métier; nous n'étions pas maladroits, dans notre jeunesse, et j'espère que nous n'aurons pas trop perdu.

— Eh bien, fit le chevalier, dès demain nous courrons la baie de Douarnenez! La barque est-elle en état, Locmaillé?

— Toute parée, répondit le bonhomme.

— Mes amis, dit alors le comte, si nous devons rester dans ce pays, s'il nous faut y braver la tourmente révolutionnaire, si nous ne pouvons fuir plus loin de nos ennemis, j'approuve sans réserve vos arrangements; mais devons-nous renoncer à l'espoir de passer à l'étranger?

— Monsieur le comte, répondit Henry, si un pareil projet eût été praticable, croyez-bien que je vous l'eusse déjà proposé; mais moi-même, depuis longtemps, j'ai voulu fuir en Angleterre, sans en trouver le moyen; tout ce que je puis vous promettre, c'est que si l'occasion se présente, nous ne la manquerons pas, et peut-être, à prix d'or, pourrons-nous la faire naître.

— Malheureusement, il me reste peu de ressources.

— Et moi, je n'ai pour vivre que mes bras et mon bateau.

— Bon! bon! dit Kernan, nous verrons plus tard! Mais actuellement, notre maître, fussiez-vous dix fois plus riche, et eussions-nous une bonne chaloupe à notre disposition, que je ne conseillerais à personne de s'y embarquer. Nous sommes dans les mauvais mois de l'hiver et la mer est terriblement dure en dehors de la baie. Les tempêtes nous rejetteraient bientôt sur quelque point de la côte, où nous pourrions nous trouver fort mal pris, et ma nièce Marie ne doit pas affronter un pareil danger. Dans les beaux jours, si Dieu n'a pas encore eu pitié de la France, on verra ce qu'il y aura à faire; mais main-

tenant, nous n'avons rien de mieux à imaginer que de pêcher, puisque nous sommes des pêcheurs, et de vivre tranquilles dans ce pays.

— Bien parlé, Kernan, dit le chevalier.

— Bien dit, mon bon Kernan, répondit le comte, sachons donc nous résigner, et, sans demander l'impossible, contentons-nous de ce que le ciel nous donne.

— Mes amis, dit alors la jeune fille, si mon oncle Kernan a parlé, nous devons l'écouter, car il est de bon conseil; il sait bien que je n'aurais pas reculé devant les dangers de la mer; mais puisqu'une traversée lui paraît impraticable, il faut nous regarder comme arrivés au port et attendre, nous ne sommes pas riches, eh bien, nous travaillerons, et pour mon compte, je veux apporter mon faible contingent à la communauté.

— Oh! mademoiselle, fit vivement le jeune homme, c'est un dur métier que le nôtre; vous n'avez pas été élevée comme les femmes et les filles de nos pêcheurs; nous ne pouvons pas vous exposer à de pareilles fatigues. D'ailleurs, nous vous gagnerons votre pain de chaque jour.

— Pourquoi, monsieur Henry, répondit la jeune fille, si je puis me procurer un travail qui ne dépasse pas la mesure de mes forces? ce sera un plaisir et une consolation pour moi. Ne puis-je au besoin coudre ou repasser?

— Comment donc, s'écria Kernan, mais ma nièce Marie travaille comme une fée, et je lui ai vu broder des devants d'autel pour l'église de la Palud, dont sainte Anne devait être fière!

— Hélas! mon oncle Kernan, répondit Marie avec tristesse, il n'est plus question maintenant de devants d'autel ou d'ornements d'église! Mais il est d'autres ouvrages plus humbles, plus lucratifs!...

— Ma foi, j'en vois peu, fit Henry, qui ne voulait pas que la jeune fille s'occupât d'un travail manuel; je vous assure que vous ne trouverez rien à faire dans le pays.

— A moins de coudre des grosses chemises pour les pêcheurs, ou les Bleus de Quimper, dit Locmaillé.

— Oh!

— J'accepte volontiers, s'écria Marie.

— Mademoiselle! fit le chevalier.

— Et pourquoi pas? dit Kernan, je vous assure que ma nièce s'en tirera à merveille.

— Oui, fit le bonhomme, mais à cinq sols la pièce!

— C'est très-beau, cinq sols la pièce, s'écria Kernan; ainsi, ma nièce Marie, tu seras lingère!

— C'était le métier de Mlles de Sapinaud et de La Lézardière après leur fuite du Mans, répondit la jeune fille, et je puis bien faire comme elles.

— Convenu. Locmaillé te trouvera de l'ouvrage.

— C'est entendu.

— Et maintenant, Marie, maintenant, notre maître, reposez-vous pendant le reste de la journée; je vais aller visiter la chaloupe avec M. Henry, et demain, nous nous mettrons en mer.

Ceci dit, Henry et Kernan sortirent; Locmaillé alla courir le village, et la jeune fille, restée avec son père, se mit à ranger le petit ménage de la maison.

Le chevalier et Kernan, arrivés à la pointe du Guet, trouvèrent l'embarcation en parfait état; elle portait deux hautes voiles rouges, et était faite pour tenir la mer par les gros temps.

Là, quelques pêcheurs, en train de raccommoder leurs filets, vinrent causer « pour causer, » et Kernan répondit à leurs questions en marin fini; il donna son avis sur un petit nuage noir qui ne présageait rien de bon, et fit néanmoins des préparatifs de départ en homme qui s'y entendait. Le lendemain, en effet, il se mit en mer en compagnie du chevalier, pour lequel il ressentait une bien grande amitié.

C'était, en effet, un bon et excellent cœur que ce jeune homme; il avait pris avec courage la situation terrible que la révolution faisait aux gens de sa naissance et de son âge; bien qu'il comptât vingt-cinq ans à peine, les événements mûrirent singulièrement son esprit au milieu de cette atmosphère qui embrasait la France. Après avoir tout perdu, sans famille, seul, il semblait naturel qu'Henry de Trégolan reportât ce qu'il avait d'affection et de dévouement sur le comte et sur sa fille. Kernan le sentait bien et il entrevoyait déjà, pour l'avenir, certains arrangements qui ne lui déplaisaient pas; au contraire.

Au sang-froid surhumain que le jeune Trégolan montra en sauvant Mlle de Chanteleine, au courage qu'il déployait dans son métier de pêcheur, Kernan reconnut en lui un caractère adroit, sage et résolu. C'était un homme dans toute l'acception du mot, c'est-à-dire un appui sûr qu'il ne fallait pas dédaigner à cette époque de bouleversement social.

Quand Kernan aimait quelqu'un, il l'aimait bien, et il en parlait; plusieurs fois, il formula devant le comte son opinion bien arrêtée sur Henry, et il n'attendait guère que Marie ne fût pas là pour la dire.

Quelques jours après son arrivée à Douarnenez, le comte voulut aider lui-même ses compagnons dans leur pénible travail; il s'embarqua avec eux; il était toujours fort triste, mais les incidents de la pêche amenaient une heureuse diversion dans ses idées. Quelquefois les journées étaient bonnes, mais cinq jours sur huit, le gros temps empêchait les bateaux de sortir.

Les poissons se vendaient sur place à des expéditeurs qui les envoyaient à Quimper ou à Brest; on en consommait aussi dans le ménage. En somme, ce que la pêche rapportait et les quelques sols gagnés par la jeune fille à ses ouvrages de couture suffisaient à faire vivre ce petit monde, qui se trouvait presque heureux dans sa détresse.

Kernan ne voulait pas que l'on touchât à l'argent du comte; les circonstances pouvaient devenir graves, et il fallait le garder précieusement, pour le cas où il fût devenu nécessaire ou possible de quitter le pays.

Quant à lui, s'il était jamais obligé de fuir la Bretagne, il le ferait, il n'abandonnerait pas son maître; mais assurément il y reviendrait accomplir certaine vengeance qui lui tenait au cœur. Seulement il n'en parlait jamais, et ne faisait aucune allusion à Karval.

Pendant la pêche, on s'arrangeait toujours de façon à ce que la jeune fille ne fût jamais seule, et soit son père, soit le bonhomme Locmaillé, il y avait toujours quelqu'un près d'elle.

D'ailleurs, l'arrivée des nouveaux venus dans le pays n'avait surpris personne; on ne s'inquiétait aucunement de leur présence; on les acceptait comme des parents du bonhomme Locmaillé, et comme ils étaient fort serviables, on finit par les aimer. D'ailleurs, ils avaient peu de communication avec le dehors, et les bruits de la révolution venaient expirer au seuil de leur cabane.

Le 1er janvier 1794, Henry vint trouver la jeune fille en présence de son père et de Kernan, et lui offrit une petite bague, pour présent de nouvelle année.

— Acceptez, mademoiselle, lui dit-il d'une voix émue; cette bague vient de ma sœur.

— Ah! monsieur Henry, murmura Marie.

Elle s'arrêta, regarda son père et Kernan, se jeta dans leurs bras en les mouillant de larmes; puis elle revint vers le chevalier.

— Henry, dit-elle en lui tendant timidement sa joue, je n'ai pas d'autre présent à vous faire.

Le jeune homme effleura de ses lèvres la joue fraîche de la jeune fille, et sentit son cœur battre à se rompre dans sa poitrine.

Kernan souriait, et le comte mêlait involontairement dans sa pensée les noms d'Henry de Trégolan et de Marie de Chanteleine.

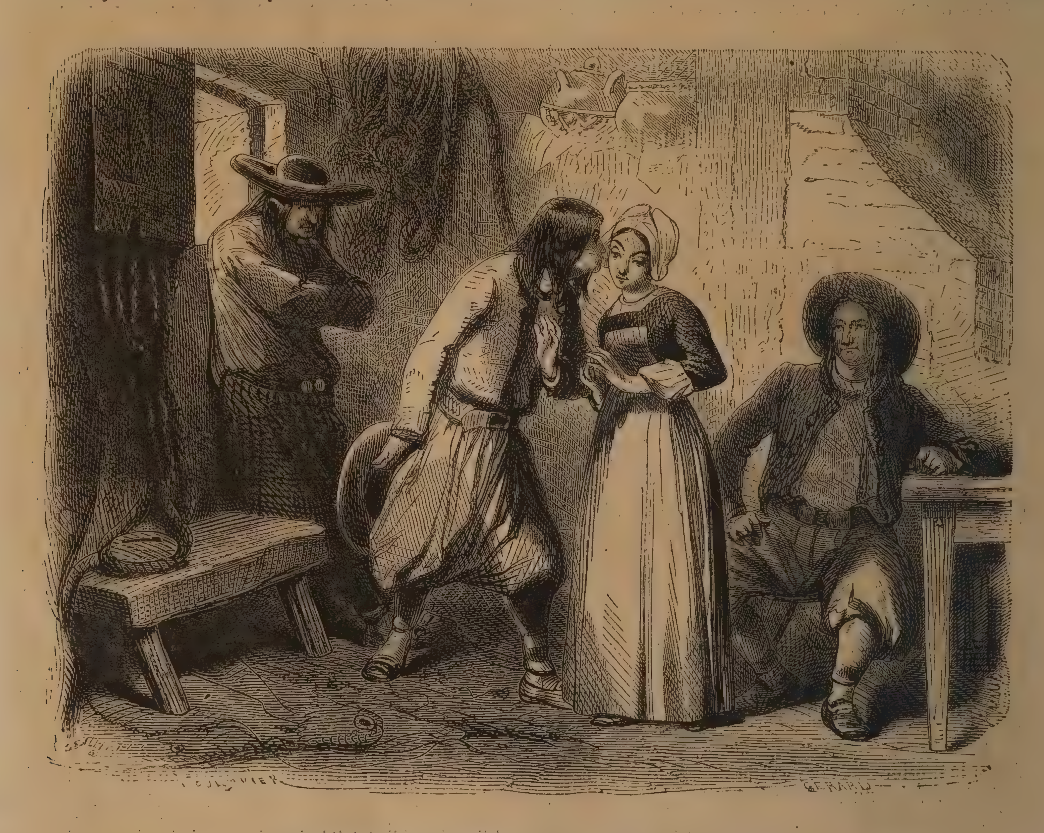
X. — L'ILE TRISTAN.

Le mois de janvier s'écoula paisiblement, et les hôtes de Locmaillé reprirent peu à peu confiance. Trégolan se sentait chaque jour plus vivement attiré vers la jeune fille; mais, Marie étant son obligée, il mettait à cacher son amour tout le soin qu'un autre, moins délicat, eût mis à l'afficher; personne donc ne s'en doutait, si ce n'est peut-être Kernan, qui avait de bons yeux et qui se disait :

— Cela se fera, et rien de plus heureux n'aura pu se faire.

Le village de Douarnenez était tranquille et ce calme ne fut troublé qu'une seule fois, et dans les circonstances suivantes.

Il y avait, de l'autre côté de la rivière, en face de la maison de Locmaillé, à un demi-quart de lieue à peine, une île très-rapprochée de la côte et faite uniquement d'un gros rocher inculte; un feu allumé à son sommet



Chez Locmaillé le 1er janvier 1794. Dessin de V. Foulquier.

signalait pendant la nuit l'entrée du port. On l'appelait l'île Tristan, et elle justifiait bien son nom; Kernan avait remarqué que les pêcheurs semblaient l'avoir prise en horreur; ils évitaient avec soin d'y aborder; plusieurs d'entre eux même montraient le poing en passant devant elle; d'autres se signaient et leurs femmes menaçaient les enfants méchants de « l'île maudite ».

On eût dit qu'elle renfermait une léproserie ou un lazaret. C'était un véritable lieu de proscription et dont on avait peur.

Les pêcheurs disaient parfois :

— Le vent souffle de l'île Tristan, la mer sera mauvaise, et plus d'un y restera.

Cette crainte n'était évidemment pas justifiée; néanmoins cet endroit passait pour dangereux et funeste. Et cependant il était habité, car de temps à autre on apercevait, errant sur les rocs, un homme vêtu de noir, que les gens de Douarnenez se montraient du doigt en criant :

— Le voilà! le voilà!

Souvent même, à ces cris se joignaient des menaces.

— A mort! à mort! répétaient les pêcheurs avec colère.

Alors l'homme vêtu de noir rentrait dans une hutte délabrée, située au sommet de l'îlot.

Cet incident se renouvela plusieurs fois; Kernan le fit observer au comte, et ils interrogèrent Locmaillé à ce sujet.

— Ah! fit celui-ci! vous l'avez donc vu?

— Oui! répondit le comte; pouvez-vous me dire, mon ami, quel est ce malheureux qui semble rejeté de la société des hommes?

— Ça! c'est le maudit! répliqua le pêcheur avec un air de menace.

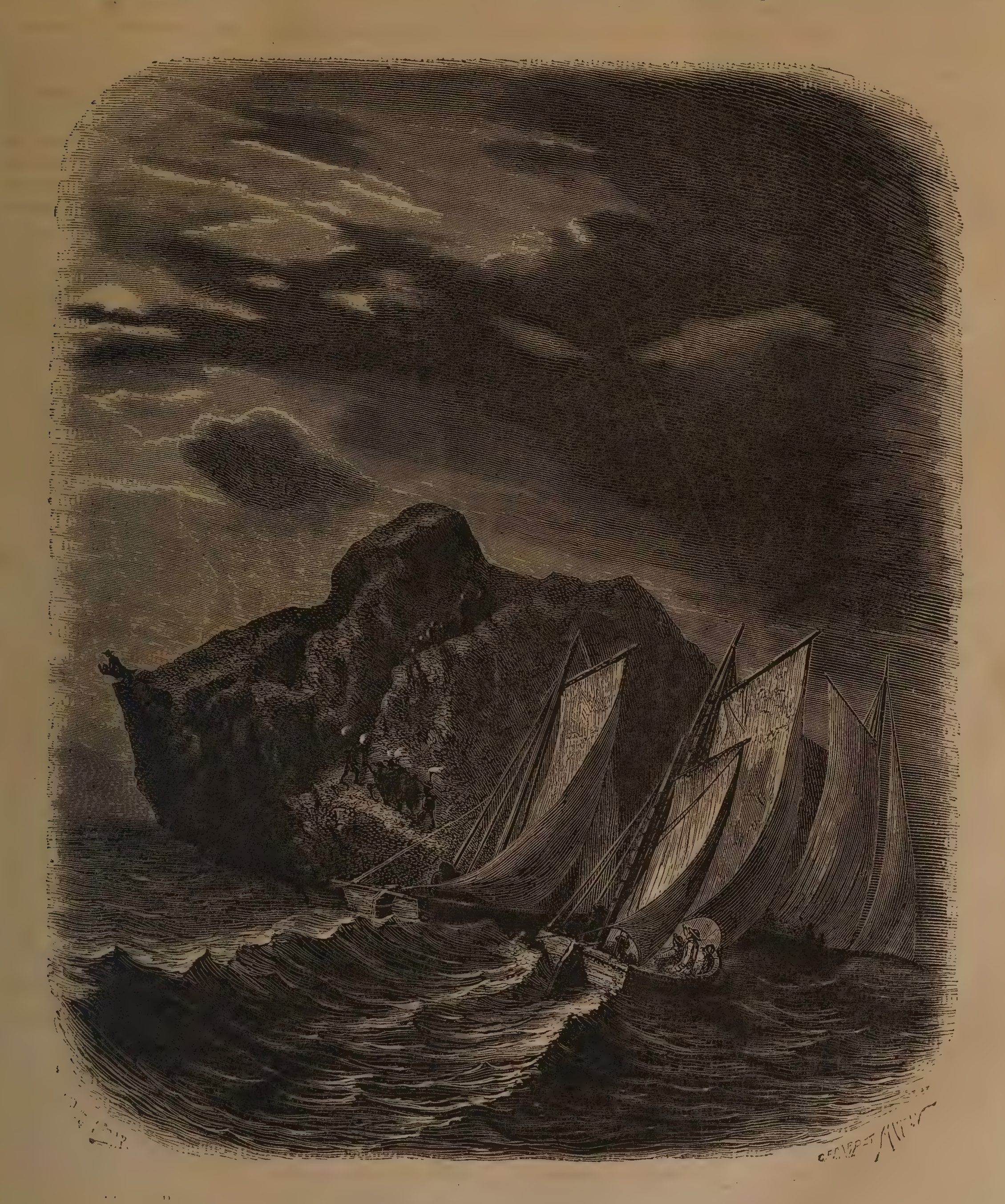
— Mais quel maudit? demanda Kernan.

— Yvenat, *le juroux.*

— Quel Yvenat? quel *juroux?*

— Il vaut mieux n'en pas parler, répliqua le bonhomme.

Il n'y avait rien à tirer du vieil entêté; mais un soir, dans les premiers jours de février, cette question fut reprise sur une réflexion que fit Locmaillé lui-même.



L'île Tristan. Dessin de A. de Bar.

Tout le petit monde était réuni devant le vaste feu de la salle basse. Le temps était mauvais; la pluie et le vent sifflaient au dehors; on entendait les ais de la porte et des volets gémir péniblement; il se faisait aussi, dans le large tuyau de la cheminée, de grands engouffrements d'air qui rabattaient la flamme et la fumée dans la chambre.

Chacun était plongé dans ses pensées; on écoutait rugir la tempête, quand le bonhomme dit, comme s'il se fût parlé à lui-même :

— Un bon temps et une bonne nuit pour *le juroux!* on n'en pouvait pas choisir une plus belle!

— Ah! tu veux parler de cet Yvenat, dit Henry.

— Du maudit! oui! mais bientôt, si on en parle encore, on ne le verra plus, du moins!

— Que veux-tu dire?

— Je m'entends.

Et le bonhomme retomba dans ses réflexions, tout en prêtant l'oreille à quelque rumeur attendue.

— Henry, dit alors le comte, vous paraissez connaître l'histoire de ce malheureux, pourriez-vous nous dire quel est cet Yvenat, et quel est ce maudit?

— Oui, monsieur Henry, dit la jeune fille, j'en ai entendu parler, j'ai même vu un infortuné sur l'île Tristan, mais je n'ai pu en apprendre davantage.

— Mademoiselle, répondit Trégolan, cet Yvenat est un prêtre constitutionnel, un assermenté, un *juroux*, comme ils disent, et depuis que la municipalité de Quimper est venue l'installer à sa cure, il n'a eu d'autre ressource que de se réfugier dans cette île pour échapper à la fureur de ses paroissiens!

— Ah! s'écria le comte, c'est un assermenté, un de ces prêtres qui ont adhéré à la constitution civile du clergé!

— Comme vous dites, monsieur le comte, répondit Trégolan; aussi, dès que la force armée qui l'avait installé a été partie, vous voyez ce qu'est devenu ce malheureux. Il a dû s'échapper dans une barque, et se réfugier au sommet de cette île, où il vit de quelques coquillages!

— Et comment ne s'enfuit-il pas? demanda Kernan.

— On ne laisse pas une chaloupe approcher de l'île, et cet infortuné finira par périr.

— Ce ne sera pas long, murmura Locmaillé.

— Le malheureux! dit le comte en poussant un profond soupir, voilà donc ce qu'il a gagné à se rallier à la constitution civile! il n'a pas compris le rôle sublime du prêtre pendant ces époques de bouleversement et de terreurs!

— Oui, fit Trégolan, c'est une noble mission!

— Certes, reprit le comte avec enthousiasme, plus belle même que celui du Vendéen et du Breton qui ont couru aux armes pour la défense de la sainte cause! J'ai vu de près ces ministres du ciel! je les ai vus bénissant et absolvant une armée entière agenouillée avant la bataille! je les ai vus célébrant la messe sur un tertre isolé avec une croix de bois, des vases de terre, et des ornements de toile; je les ai vus ensuite, se jetant dans la mêlée le crucifix à la main, secourir, consoler, absoudre les blessés jusque sous le feu des canons républicains, et là, ils m'ont paru plus enviables qu'autrefois dans la pompe des cérémonies religieuses.

En parlant ainsi, le comte semblait animé du feu sacré des martyrs; son regard brillait d'une ardeur toute catholique; on sentait en lui une inébranlable conviction, qui en eût fait un confesseur déterminé de la foi.

— Enfin, ajouta-t-il, pendant ce terrible temps d'épreuves, si je n'avais été ni époux ni père!... j'aurais voulu être prêtre!

Chacun regarda la figure du comte. Elle resplendissait.

En ce moment, une sourde rumeur se fit entendre au milieu des sifflements de la tempête; des menaces humaines se mêlaient à la menace des éléments. C'était encore un bruit indécis; mais sans doute Locmaillé savait à quoi s'en tenir, car il se leva en disant:

— Bon! les voilà! les voilà!

— Que se passe-t-il donc? fit Kernan.

Il alla vers la porte; celle-ci, à peine entre-bâillée, fut si violemment repoussée par le vent, que le robuste Breton n'eut pas trop de toute sa force pour la refermer.

Mais si peu qu'il eût regardé au dehors, il avait aperçu sur la ligne du rivage des torches allumées qui s'agitaient dans les rafales; des cris terribles retentissaient pendant les courts apaisements de la tempête. De sinistres scènes se préparaient pour la nuit.

Autrefois, avant la Révolution, les prêtres étaient en grande vénération dans toute la Bretagne; ils n'avaient point trempé dans les excès ni dans les abus de pouvoir qui signalèrent le clergé des provinces plus avancées. Dans ce coin de la France, ils étaient bons, humbles, serviables, et faits pour ainsi dire du meilleur de la population. On les comptait en grand nombre, et personne ne songeait à s'en plaindre; il y avait jusqu'à cinq prêtres par paroisse, et même quelquefois douze; en somme, plus de quinze cents religieux dans le seul département du Finistère. Les curés, ou, pour les appeler comme en Bretagne, les recteurs, jouissaient d'un pouvoir considérable, mais considéré. Ils nommaient leurs desservants, ils enregistraient les actes de l'état civil, les contrats, les testaments; ils étaient presque tous inamovibles et comptaient sous leurs ordres de nombreux jeunes clercs, qui vivaient avec les paysans, les instruisaient dans leurs devoirs religieux et leur apprenaient des cantiques.

Quand arriva le serment, lorsque la constitution civile du clergé fut décrétée, alors que tous les prêtres de France durent y adhérer, le clergé français se sépara en assermentés et en insermentés. Ceux-ci furent les plus nombreux; ils refusèrent de jurer, et durent opter entre la prison ou l'exil; une somme de trente-deux livres fut accordée à qui amènerait les récalcitrants au district, et enfin une loi du 26 août 1792 décréta leur déportation en masse.

Pendant un assez long temps, les prêtres réfractaires purent se soustraire aux dénonciations et aux poursuites de leurs ennemis; mais la haine ne se lassa pas; bientôt ils furent tous pris, déportés ou massacrés, et des départements entiers se virent privés de leurs vieux amis.

C'est ce qui arriva dans le Finistère, où le clergé fut très-vivement traqué; les prêtres disparurent bientôt, et les secours de la religion manquèrent absolument.

Alors les municipalités introduisirent les prêtres constitutionnels; les paroissiens refusèrent de les recevoir. Il y eut lutte et bataille en plus d'un endroit; les paysans chassèrent les jureurs; plusieurs prises de possession de cure furent ensanglantées.

A Douarnenez, le 23 décembre 1792, les gardes nationaux de Quimper vinrent établir le prêtre Yvenat; ce n'était point un méchant homme, loin de là; avant cette malheureuse affaire du serment, il avait toujours rempli dignement son sacerdoce; c'était certainement un homme de bien, à qui sa conscience ne défendait pas d'adhérer à une constitution que Louis XVI avait signée, après tout, et quoique assermenté, il eût certainement rempli dignement son ministère.

Mais c'était un jureur; les paysans n'en voulurent point; ils ne raisonnaient pas à cet égard; c'était affaire de sentiment; aussi, dès le début, les ennuis commencèrent pour le prêtre Yvenat; il ne trouva personne pour le servir au presbytère; les cordes de ses cloches furent coupées; il ne pouvait faire sonner les offices; aucun enfant ne voulut répondre la messe, aucun parent ne l'eût permis; on préférait s'en passer; enfin, le vin lui manquait

pour le saint sacrifice; pas un aubergiste n'eût osé lui en vendre. Yvenat eut beau faire, patienter, il n'obtint rien; on ne lui parlait pas, puis quand on vint à lui parler, ce fut pour l'injurier; des injures aux mauvais traitements il n'y avait qu'un pas, il fut franchi; puis la superstition s'en mêla; on vit dans ce jureur le mauvais génie; le maudit, on l'accusa des tempêtes; on mit sur son compte les barques chavirées; on s'ameuta, et enfin la colère publique prit de telles proportions, que le prêtre dut abandonner le presbytère; il se réfugia dans l'île Tristan, où les pêcheurs le laissèrent mourant de faim; il y avait plus d'un mois qu'il habitait ce roc isolé, vivant de mauvais légumes, pêchant au besoin; la charité ne semblait pas faite pour lui.

Mais la patience des paysans devait avoir un terme, et leur colère revint avec les calamités qui, chaque jour, fondaient sur eux. Les Bretons échappés aux balles républicaines pendant la guerre de Vendée rentraient dans leurs foyers, épuisés, blessés, se traînant; la misère s'accroissait; la famine menaçait le pays. Tant de maux ne pouvaient être imputés qu'au maudit dans une contrée superstitieuse. Après avoir laissé cet infortuné végéter sur un roc nu, la haine se retourna vers lui; jusqu'où elle irait, on ne pouvait le prévoir de la part de ces rudes paysans. Enfin le jour de l'explosion arriva et fut annoncé par ces cris que Kernan venait d'entendre.

Henry de Trégolan avait raconté tous les détails de la vie d'Yvenat à ses compagnons. Et quand Kernan lui apprit ce qu'il avait vu par la porte entr'ouverte, il comprit que ces menaces s'adressaient au jureur, et qu'on en voulait à sa vie.

Il n'entrait pas dans la pensée de gens braves comme le comte et ses amis, qu'un homme seul, quelles que fussent ses fautes, pût être abandonné aux fureurs de toute une population ameutée, et d'un commun accord ils se levèrent.

— Mon père, s'écria Marie, où allez-vous?

— Empêcher un crime! répondit le comte.

— Restez, notre maître, dit Kernan; M. de Trégolan et moi, nous sommes là, ma nièce Marie ne peut demeurer seule. Venez, monsieur Henry, venez!

— Je vous suis, répondit le jeune homme, qui serra précipitamment la main du comte; puis Kernan et lui s'élancèrent au dehors, pendant que le bonhomme Locmaillé secouait la tête d'un air de désapprobation.

Henry et Kernan se précipitèrent vers la plage, du côté où les cris plus distincts arrivaient jusqu'à eux. Là les gens de Douarnenez, mêlés à ceux de Pont-Croix, de Poullan, de Crozon, marchaient en pleine tempête, accompagnés de femmes, d'enfants, et secouant leurs torches de résine enflammée; ils traversèrent en bateau la rivière du Guet, et prenant par la côte opposée, ils arrivèrent devant l'île Tristan.

Le Breton et le jeune homme avaient si bien manœuvré, qu'ils se trouvaient au premier rang de la foule. Songer à la retenir eût été une folie, il valait mieux tenter de lui arracher sa victime.

A ce moment, les plus irrités des pêcheurs se jetèrent dans des barques au nombre d'une vingtaine, et ramèrent vers l'île.

La foule, restée sur la plage, hurlait, et l'on entendait ces cris de haine:

— A mort! à mort! le juroux!

— Cassez-lui la tête d'un coup de *pen-bas!*

— Un bon coup de *ferte* au maudit!

Le malheureux prêtre, éveillé par ces vociférations, était sorti de sa hutte; on le voyait courir sur cette île sans issue, épouvanté, effaré; il se sentait voué à une mort affreuse; il allait et venait, les cheveux hérissés, et vêtu d'une mauvaise soutane toute déchirée aux arêtes aiguës des rocs.

Bientôt les assaillants accostèrent l'île et se dirigèrent vers le maudit; ils couraient en secouant leurs torches. Kernan, comme s'il eût été le plus ardent à la vengeance, les devançait tous.

Yvenat, éperdu, s'était enfui vers la mer; mais enfin, acculé à un rocher, il n'avait plus moyen de s'échapper, il fallait périr; les cris retentissaient autour de lui, et toutes les angoisses de la dernière heure se peignaient sur son visage livide.

Deux ou trois pêcheurs, le bâton levé, se précipitèrent vers lui; mais, plus rapide, Kernan le saisit à bras-le-corps, le souleva, et avec lui se lança dans les flots noirs et écumants.

— Kernan! s'écria le chevalier.

— A mort! à mort! s'écrièrent les assaillants, qui se penchaient sur l'abîme. Noie-le comme un chien!

Cependant Kernan, invisible dans l'ombre, remonta à la surface de l'eau avec Yvenat, qui ne savait pas nager; il le soutint, et, quand la connaissance fut revenue au prêtre:

— Tenez-moi bien, lui dit-il.

— Grâce! s'écria le malheureux.

— Je vous sauve!

— Vous!

— Oui; gagnons un point de la côte! N'ayez pas peur! appuyez-vous sur moi.

Le prêtre, sans se rendre compte de ce secours inattendu, ne comprit qu'une chose, c'est que sa vie pouvait être sauvée. Il se cramponna au vigoureux Breton, qui nageait d'un bras robuste, pendant que les cris de mort retentissaient dans les ténèbres.

Au bout d'une demi-heure, Kernan et le prêtre abordèrent sur la côte, bien au-dessous de l'île. Le prêtre était épuisé.

— Pouvez-vous marcher? lui demanda le Breton.

— Oui! oui! s'écria Yvenat en faisant un suprême effort.

— Eh bien, prenez par les champs, évitez les maisons, vous avez la nuit devant vous! Que le matin vous trouve du côté de Brest ou de Quimper.

— Mais qui êtes-vous? demanda le prêtre avec un vif accent de reconnaissance.

— Un ennemi, répondit Kernan. Allez! que le Ciel vous conduise, s'il a encore pitié de vous.

Yvenat voulut serrer la main de son sauveur; mais celui-ci s'était déjà éloigné; le prêtre alors, se traînant vers les plaines incultes, disparut dans la nuit.

Kernan avait repris le chemin de la côte; il revint vers la foule des pêcheurs.

— Le maudit! le maudit! lui crièrent cent voix haineuses.

— Mort! répondit le Breton.

Un immense silence succéda à cette réponse, et cependant personne n'entendit Kernan murmurer à l'oreille du jeune homme:

— Il est sauvé, monsieur Henry! Voilà une bonne action dont je ferai pénitence!

JULES VERNE.

(La fin au mois prochain.)

LA SCIENCE EN FAMILLE.

L'AIR ET LE MONDE AÉRIEN, PAR ARTHUR MANGIN (1).

L'an dernier, M. Arthur Mangin offrait au public LES MYSTÈRES DE L'OCÉAN, dont nous avons ici même prédit le légitime succès; aujourd'hui, il continue ses publications scientifiques par L'AIR ET LE MONDE AÉRIEN.

« Une étroite parenté, dit l'auteur dans sa préface, rattache le présent livre à celui qui l'a précédé. On ne s'étonnera pas qu'après avoir essayé de résumer ce que la science nous enseigne touchant les mystères de l'Océan, ses révolutions passées, ses phénomènes et ses habitants, j'aie été conduit à entreprendre sur l'air un travail analogue. »

L'ouvrage, composé sur le même plan que les *Mystères de l'Océan*, se divise donc en trois parties : la physique, la mécanique et la chimie atmosphériques; la description et l'explication des phénomènes météorologiques; enfin l'histoire des insectes et des oiseaux, hôtes de cet immense domaine.

Pour cette dernière partie, M. Mangin compte sur le talent du dessinateur pour suppléer à l'insuffisance de son texte, mais il n'a pas absolument la même confiance sur l'accueil qui attend les deux premières. Hâtons-nous de rassurer sa modestie; s'il a tort, dans le premier cas, de reporter à ses collaborateurs artistiques la meilleure part d'un succès qui lui appartient tout d'abord, il a tort également, lorsqu'il aborde un sujet plus sérieux, de douter de son public. Nous l'avons suivi avec trop de plaisir, quand il a bien voulu nous servir de guide, pour l'abandonner aujourd'hui. Du reste, ne lui en déplaise, ce sont les phénomènes atmosphériques qui, selon nous, renferment les chapitres les mieux réussis du livre; aussi, pour faire nos lecteurs juges entre M. Mangin et nous, est-ce à eux que nous emprunterons les extraits qui doivent donner la plus exacte et la plus complète idée de *l'Air et du Monde aérien*.



Trombe aux environs de Loudun (18 juin 1863). Dessin de Désandré.

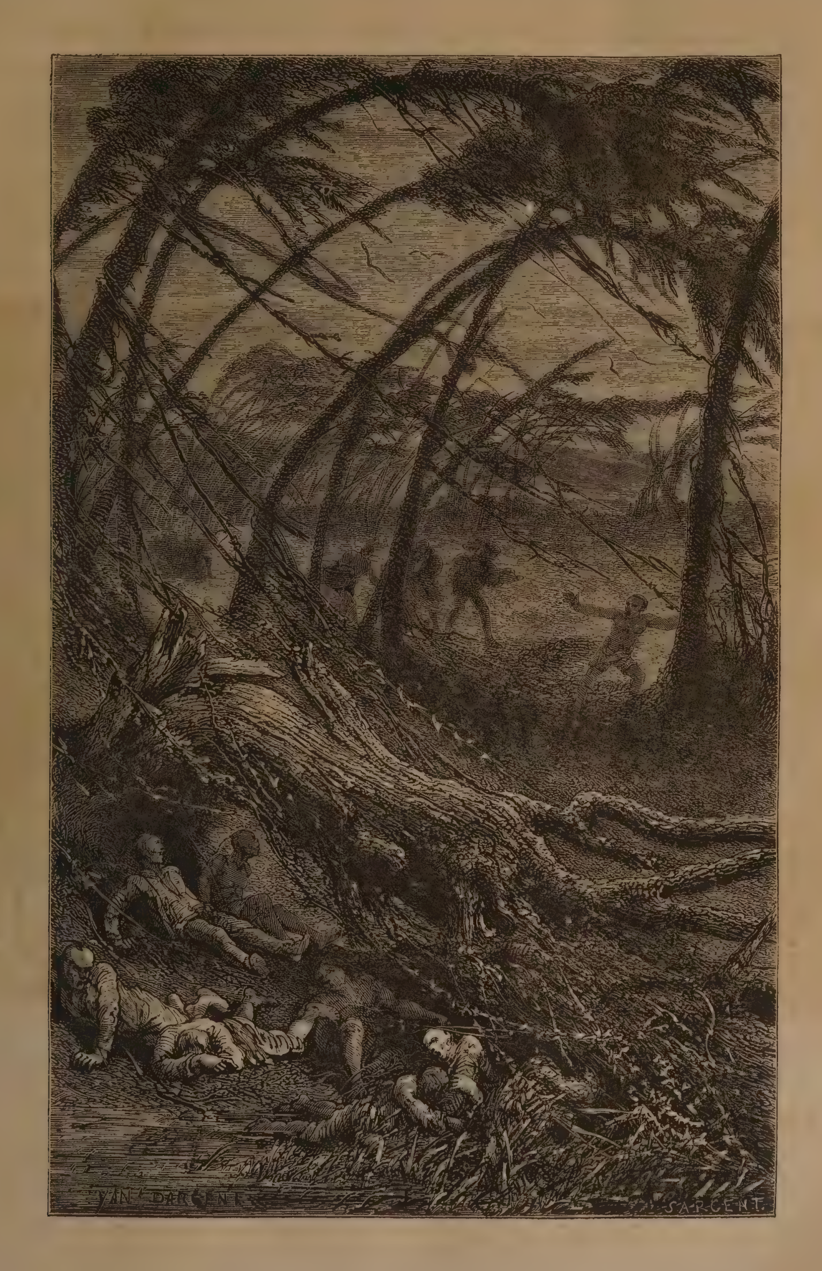
Les *trombes*, dit M. Mangin, sont produites exclusivement par une tension électrique extraordinaire des nuages, et c'est cette tension qui engendre les perturbations secondaires qu'on a prises quelquefois pour les causes du phénomène principal : c'est elle qui allonge verticalement le nuage et l'incline vers la terre, où son influence développe et attire l'électricité de nom contraire.

La France a été visitée, depuis une trentaine d'années, par un certain nombre de trombes, dont quelques-unes resteront tristement célèbres dans nos annales météorologiques, comme celles de Chatenay (18 juin 1839), de Monville et de Malaunay (1845), enfin de Loudun (18 juin 1863). La trombe de Loudun ressemblait à un serpent gigantesque ou bien à une colonne torse dont les ondulations étaient dues à un mouvement giratoire.

(1) Alfred Mame et fils, éditeurs, à Tours. Un magnifique volume grand in 8°, de 500 pages, illustré par Freeman, Yan' Dargent, Désandré, Lix, etc.

Elle marqua son passage par un clocher renversé, des maisons démolies, des champs de blé entièrement rasés, des arbres déracinés et transportés à plus de cent mètres de distance.

Mais quels que soient les effets de ce terrible météore, on ne saurait les comparer à ceux que produisent les *cyclones* dans les régions intertropicales. Quand un de ces tourbillons vient tomber sur la Réunion, dit un témoin oculaire, et que le centre passe sur l'île, on ne voit de tous côtés que cases écroulées, arbres déracinés et



Ouragan à l'île de la Réunion (17 janvier 1858). Dessin de Yan' Dargent.

plantations détruites. Le cyclone de 1829 anéantit vingt-deux navires avec leurs équipages; celui de 1858 fit périr cinquante personnes, celui du 26 février 1826 jeta trois navires sur la côte de Madagascar, en engloutit trois autres, en endommagea plus de trente, et les seules assurances maritimes durent payer des sinistres s'élevant à trois millions trois cent soixante-dix mille francs.

Du reste, la cause de ces effroyables convulsions n'est pas encore connue, et il est probable qu'il faut la chercher dans un concours de circonstances dérivant à la fois de la constitution météorologique des zones tropicales et du régime des vents sous ces latitudes pendant la saison chaude.

N'est-il pas vrai, pour finir, que M. Mangin a tort contre nous, et que ses phénomènes de l'air sont aussi intéressants à étudier que terribles à voir?

Ch. RAYMOND.

ÉTUDES MORALES.

L'USURIER DES ARCIS (1).

VI. — CONTRADICTIONS (1).

Quelques jours se passèrent qui n'amenèrent aucun incident remarquable. La vie de Madeleine était des plus régulières. La jeune fille se levait de bonne heure et donnait un coup d'œil au ménage. Elle allait ensuite entendre une messe basse et rentrait pour le déjeuner. Le reste de la journée, elle le consacrait au travail. Deux heures, en effet, n'avaient pas dû suffire à mettre un ordre complet dans la maison.

De son côté, maître Jacques se rendit compte peu à peu du bien-être qu'apporte au logis la présence d'une femme. La maison lui sembla comme réchauffée. Les grands dévouements sont une belle chose, mais, avec les meilleures intentions du monde, on en trouve rarement le placement. Au contraire, ces mille petites attentions, chaque jour en ramène l'occasion, et ce sont vraiment elles qui rendent la vie bonne et facile.

Lorsque le vieillard rentrait, ses pantoufles l'attendaient au coin du feu, et son dîner sur la table. Quant à ses chemises, il n'y manquait plus un bouton.

Aussi son attitude envers Madeleine commença-t-elle à changer insensiblement. Mais ce ne fut pas sans lutte. On eût dit que le vieil homme se défendait contre le sentiment nouveau qui l'envahissait. Sa conduite présentait d'étranges contradictions. Tantôt sa voix prenait des intonations douces et caressantes, tantôt elle redevenait, comme autrefois, dure et sèche. Un jour, il s'entretenait longuement avec sa fille des choses du passé; le lendemain, il ne desserrait pas les dents ou ne répondait que par monosyllabes. Et ainsi de suite, tout le long de la semaine.

Un matin, en s'éveillant, Madeleine vit le jardin plein de fleurs.

A Paris, rien n'est si facile que de remplir un jardin de fleurs, une heure suffit; aux Arcis, la chose semble moins commode, et ces fleurs-là venaient pour le moins de Chaumont.

Madeleine ne put en croire ses yeux et descendit aussitôt. Elle rencontra son père, qui se promenait entre les roses et les héliotropes, et alla à lui pour le remercier.

— Bon! bon! fit celui-ci brusquement, croyez-vous que ce soit pour vous?

Et il lui tourna le dos.

Madeleine fut toute pensive, et trouva ses fleurs moins jolies.

Quant à maître Jacques, rentré dans sa chambre et caché derrière sa fenêtre, il regardait sa fille qui allait, qui venait, transportant les pots et arrosant les plantes.

Si on lui eût demandé quel plaisir il trouvait à ce spectacle, il eût certes répondu qu'il n'en trouvait aucun, et se fût même mis en colère à une si ridicule question.

Ce qui ne l'empêcha pas de rester deux heures à la même place, abîmé dans sa muette contemplation.

Un autre jour, la diligence apporta un gros ballot qui renfermait des étoffes de toutes couleurs, des roses, des bleues, des blanches, et toutes plus charmantes les unes que les autres. De quoi faire tourner bien des jeunes têtes.

Dame Marthe était éblouie et levait les bras au ciel.

Mais Madeleine montra ses vêtements noirs et dit:

— Cette fois non plus toutes ces belles choses ne sont pas pour moi.

Maître Jacques se mordit les lèvres sans répondre.

Le soir, Madeleine remarqua avec étonnement qu'il avait un crêpe à son chapeau.

— De qui donc êtes-vous en deuil, mon père? demanda-t-elle.

— N'ai-je pas perdu ma sœur Sylvie! répondit simplement le vieillard.

Madeleine eut comme un éblouissement; elle s'appuya contre le mur pour ne pas tomber; mais quand elle releva les yeux, son père avait disparu.

Le lendemain, il fut de la plus méchante humeur.

Quant aux belles étoffes roses, bleues et blanches, on n'a jamais su ce qu'elles étaient devenues.

D'autres fois, la jeune fille trouvait dans sa chambre un miroir, une table à ouvrage, une étagère, ces petits riens qui plaisent tant aux femmes.

Elle voulait encore remercier son père, mais lui jurait qu'il n'y était pour rien, et qu'une aussi sotte idée n'avait pu naître que dans la tête sans cervelle de Marthe.

Pauvre Marthe! comme on la calomniait; et elle acceptait la calomnie sans se plaindre, elle souriait même doucement.

A ces modifications près dans ses rapports avec Madeleine, maître Jacques n'avait pas changé ses habitudes. Chaque jour, après son déjeuner, il sortait, allant soit aux environs, soit à Chaumont, qui est à trois lieues des Arcis.

La jeune fille eût bien voulu connaître le but de ces absences, mais maître Jacques était impénétrable.

Même, comme il avait remarqué l'étrange magnétisme qu'exerçait le regard de sa fille, à chaque question indiscrète, il détournait la tête et ne répondait pas.

Il n'avait plus parlé de son fameux registre, et Madeleine lui ayant de nouveau offert ses services pour tenir ses comptes, il avait refusé d'un ton sec; on eût dit que la proposition l'avait blessé.

La jeune fille ne savait donc rien du passé de son père. Elle sentait, elle devinait un mystère, et voilà tout. Quant à interroger Marthe, l'idée ne lui en était pas même venue, et fût-elle venue, elle l'eût repoussée bien vite comme indigne d'elle.

Maître Fouinard était revenu plusieurs fois, et toujours l'usurier s'était enfermé avec lui dans son cabinet.

Un soir, Madeleine le rencontra descendant l'escalier avec son père. Ils continuaient une conversation commencée; l'usurier s'interrompit et mit un doigt sur ses lèvres.

— Bah! dit Fouinard à demi-voix, est-ce que vous auriez peur d'elle!

Le vieillard ne répondit pas, mais il haussa les épaules.

Évidemment il se cachait de sa fille, mais pourquoi?

VII. — UN RAYON DE SOLEIL.

Il y avait environ un mois que Madeleine était arrivée chez son père, quand, un matin, maître Jacques lui dit sans aucun préambule:

(1) Reproduction et traduction formellement interdites, sauf autorisation spéciale de l'auteur et des éditeurs. Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

— Ma fille, je respecte le sentiment qui vous fait conserver ce costume de deuil, mais, entre nous, je vous trouve trop simplement mise ; je voudrais vous voir quelques-uns de ces colifichets, de ces rubans qui parent une jeune fille. Donc, à partir de ce jour, j'entends vous faire une pension de cent francs par mois.

Madeleine fut très-étonnée. Elle n'était pas coquette, oh! non, mais l'idée que son père désirait la voir belle, lui fit plaisir. Seulement comment dépenser cent francs par mois aux Arcis, quand on ne va ni au bal ni aux assemblées?

Elle accepta cependant, et le vieillard mit dans sa main cinq belles pièces d'or toutes neuves.

Puis, comme s'il eût senti le besoin d'expliquer sa conduite à lui-même :

— Ce n'est pas mon argent, dit-il, c'est celui de votre mère.

N'importe! Il fallait qu'il fût bien changé, le vieil avare, qui tenait tant à ses écus, d'autant que, lorsque sa fille accepta, il fut joyeux comme un enfant.

Il passa toute la soirée à causer avec Madeleine, ce qui ne lui était pas encore arrivé.

— Vous devez bien vous ennuyer ici, disait-il, dans la compagnie d'un bonhomme maussade comme moi; mais que voulez-vous? on ne se refait pas. Vous devriez sortir, vous distraire. La jeunesse aime la jeunesse. C'est dimanche prochain la fête du pays; on dansera sous les arbres à la grande place. Pourquoi n'iriez-vous pas?

— J'irai bien volontiers, mon père, mais avec vous.

— Avec moi! oh! non! non! dame Marthe vous accompagnera, ce sera mieux.

— Pourquoi cela?

— Je ne puis vous le dire, mais cela sera mieux.

— Alors pardonnez-moi, mon père, j'aime mieux rester avec vous.

— Bien vrai? fit le vieillard avec une expression de surprise et de joie.

Il se leva et s'approcha de Madeleine, en attachant sur elle un regard profond. Mais la jeune fille ne le remarqua pas; alors il s'arrêta, comme effrayé de sa propre audace, se rassit et recula son fauteuil.

— Puisqu'il en est ainsi, reprit-il, nous verrons à vous trouver d'autres distractions.

— Ne vous donnez pas cette peine, mon père.

— Ainsi vous ne vous ennuyez pas ici?

— Mais nullement.

— Vous ne regrettez pas Alençon?

— Je ne regrette que ma tante Sylvie.

— Oui! vous avez raison de la pleurer, car c'était une brave et digne femme, et elle a fait de vous une digne et brave fille.

La conversation continua ainsi longtemps. Maître Jacques ne se lassait pas de questionner Madeleine sur son enfance, sur sa jeunesse. Quand elle répondait, je ne jurerais pas qu'il fît grande attention au sens de ses paroles; mais il la regardait, il écoutait le son de sa voix et une douce chaleur pénétrait tout son être.

Aussi recommençait-il sans cesse les mêmes questions. Madeleine, surprise, mais heureuse, se prêtait avec complaisance à satisfaire cette curiosité toujours renaissante.

Tout à coup Marthe entra.

— Vous ne savez donc pas quelle heure il est, monsieur? dit-elle.

— Quelle heure! fit maître Jacques comme un homme qu'on réveille.

— Minuit vient de sonner. Et tous les jours, à neuf heures, vous êtes dans votre lit... Vous vous brûlerez le sang à rester ainsi debout. Il n'y a pas de raison...

— Minuit! déjà! Allons! allons! ne gronde pas, ma vieille Marthe. Une fois n'est pas coutume. Je m'étais oublié, mais je te promets que cela ne m'arrivera plus. D'ailleurs, si l'enfant n'est pas trop fatiguée, je t'assure que moi jamais je ne me suis senti plus éveillé ni plus dispos.

Là-dessus, il souhaita le bonsoir à Madeleine et se retira.

VIII. — LES AUMÔNES DE MADELEINE.

Comment dépenser cent francs par mois aux Arcis, quand on ne va ni au bal ni aux assemblées?

C'était difficile, à coup sûr, et cependant Madeleine avait accepté.

La raison est bien simple. Elle pensait que ce qui lui était inutile, à elle, pourrait bien être utile à d'autres, c'est-à-dire aux pauvres.

Donc, le lendemain de la scène que nous avons racontée dans le chapitre précédent, elle confia son projet à dame Marthe.

Celle-ci fit de nombreuses objections; d'abord il n'y avait pas de pauvres dans le village.

Madeleine sourit tristement. Il y a des pauvres partout.

Puis les gens du pays étaient tous de mauvaises gens et capables de lui manquer de respect.

Oh! la singulière objection! Comment peut-on manquer de respect à une jeune fille qui va visiter des malheureux?

De sorte que Marthe ne trouva plus rien à dire.

Mais quand Madeleine sortit, son petit panier sous le bras, la vieille servante secoua la tête d'un air mécontent.

N'allez pas croire que Marthe eût le cœur dur; seulement elle avait donné de mauvaises raisons, parce qu'elle n'avait pas osé en donner de bonnes.

En effet, aux premiers pas qu'elle fit dans le village, Madeleine remarqua que sa présence produisait un effet extraordinaire. Les passants s'arrêtaient pour la regarder, et s'écartaient ensuite de son chemin. Quelques vieilles femmes faisaient même le signe de la croix.

Cette remarque étonna la jeune fille, mais ne la troubla pas.

Elle entra dans une pauvre maison.

Une femme vint à sa rencontre.

— Que voulez-vous? demanda-t-elle.

Madeleine tira de son panier des provisions de toutes sortes.

— Remettez cela, reprit la femme, nous n'avons besoin de rien.

En voyant la misère qui l'entourait, Madeleine crut avoir mal entendu.

— Ce sont des provisions et de l'argent que je vous apporte, dit-elle.

— Remettez cela, vous dis-je, fit l'autre d'un ton brutal, nous ne voulons rien de vous.

Madeleine pâlit.

Le mari rentrait alors, revenant des champs. Il s'arrêta à la vue de l'étrangère.

— C'est la fille de maître Jacques, dit la femme.

— Ah! fit le mari, que veut-elle?

— Nous humilier sans doute par ses aumônes, mais je lui ai dit que nous n'en voulions pas.

— Tu as eu tort, femme, de lui parler avec dureté; la

faute des uns n'est pas celle des autres. Du reste, cela est vrai, nous n'avons besoin de rien.

Il salua Madeleine. Celle-ci comprit qu'il était inutile d'insister, et se retira.

Elle pénétra ensuite dans une autre chaumière. Au fond de l'unique pièce du rez-de-chaussée, il y avait un grabat sordide, et sur ce grabat un vieillard qui se mourait.

Madeleine s'approcha, mais lui :

— Laissez-moi mourir en paix, dit-il.

Et il se retourna vers la muraille.

Madeleine eut froid jusqu'au fond du cœur. Cependant elle ne se rebuta pas ; elle alla de maison en maison, de misère en misère, partout elle trouva des visages de marbre, partout elle entendit la même réponse :

— Nous n'avons besoin de rien ! nous ne voulons pas de vos aumônes...

Pâle, éperdue, se demandant avec angoisse ce qu'elle avait fait pour mériter un semblable accueil, elle reprit enfin le chemin de sa demeure.

Comme elle approchait, elle aperçut une femme en haillons, avec deux enfants accrochés à sa jupe, qui s'était assise, épuisée, sur le banc auprès de la porte.

Elle courut à elle et la fit entrer. La malheureuse femme n'avait pas mangé depuis la veille, réservant son dernier morceau de pain pour ses enfants.

Madeleine l'installa dans la cuisine et plaça devant elle le déjeuner préparé pour son père.

L'inconnue la remerciait du regard. Les enfants, avec



Les aumônes de Madeleine. Dessin de V. Foulquier.

l'insouciance de leur âge, avaient déjà le nez dans leur assiette.

Maître Jacques entra. Il comprit tout d'un premier coup d'œil.

— Vous avez bien fait, ma fille, dit-il.

Mais, à sa vue, la femme s'était levée avec colère.

— Je suis ici chez lui, dit-elle, plutôt cent fois mourir que de rien accepter !...

Et, prenant par la main ses enfants qui criaient et pleuraient, elle s'enfuit.

Cette fois, Madeleine était atterrée. Elle regarda fixement son père.

Celui-ci baissa les yeux.

Je ne connais rien de triste comme un père qui baisse les yeux devant sa fille.

IX. — L'AFFRONT.

Cependant, la pénible impression produite par les événements qui précèdent commençait à se dissiper, quand un matin, — c'était un dimanche, — maître Jacques descendit au jardin où la jeune fille arrosait ses fleurs.

— Madeleine, lui dit-il en l'appelant par son petit nom, vous ne m'avez encore rien demandé. Demandez-moi ce que vous voudrez et je vous le donnerai.

Elle s'arrêta toute saisie.

— Mon père, répondit-elle d'une voix un peu tremblante, je vous remercie, grâce à vos bontés je n'ai besoin de rien.

— Voulez-vous, ma fille, reprit le vieillard, me priver du plaisir de vous être agréable ?

— S'il en est ainsi, mon père, c'est autre chose. J'al-

lais entendre la sainte messe, voulez-vous m'offrir votre bras et m'y accompagner ?

Il tressaillit. Un refus lui vint aux lèvres, mais il avait promis.

— Soit, dit-il, je suis à vous dans un moment.

Il remonta dans sa chambre et revint, en effet, quelques secondes après,

Madeleine prit son bras, et ils partirent.

Quand ils arrivèrent, l'office commençait ; l'église était pleine de monde, et ils eurent de la peine à trouver des chaises inoccupées.

Madeleine s'agenouilla aussitôt et se recueillit. Elle éleva son âme par la prière, remercia Dieu d'avoir béni ses efforts et le conjura d'achever son œuvre.



L'affront. Dessin de V. Foulquier.

Longtemps elle resta ainsi, le front caché entre ses mains, répandant de douces larmes.

Lorsqu'elle releva la tête, un spectacle étrange, inattendu, s'offrit à elle. L'église, si remplie l'instant d'auparavant, semblait maintenant presque déserte. Un grand vide s'était fait autour d'eux, comme autour des pestiférés dont la foule s'éloigne.

Madeleine se retourna du côté de son père. Elle le vit pâle, mortellement pâle, les lèvres serrées, les yeux chargés d'éclairs.

— Venez, ma fille, dit-il à voix basse en lui prenant le bras.

— Si c'est un affront, répondit celle-ci avec calme, acceptons-le.

Et elle resta.

Quand l'office fut terminé, ils sortirent de l'église. De

chaque côté de la place la foule faisait haie sur leur passage ; on les montrait au doigt ; de sourds murmures parvinrent jusqu'à eux :

— C'est une profanation, disait l'un.

— C'est un sacrilége, disait l'autre.

Cependant le chemin était libre. Maître Jacques entraîna sa fille, qui s'attachait à lui.

Alors, en voyant les rangs s'ouvrir devant eux, il releva la tête et regarda la foule en face.

La foule prit ce regard pour une provocation. Les rangs se refermèrent, les menaces succédèrent aux murmures.

Il y avait dans un coin de la place un tas de cailloux comme on en voit sur le bord des routes.

— A mort ! fit quelqu'un.

En même temps un caillou tomba aux pieds de maître Jacques, puis un second et un troisième.

Le vieillard s'était jeté devant sa fille.

Trop tard ! Une pierre venait d'atteindre Madeleine au front. Quelques gouttes de sang coulèrent le long de sa joue.

— Lâches ! s'écria maître Jacques. Lâches ! lâches !

Tout à coup un homme se précipita, renversant tout sur son passage, et fit au père et à la fille un rempart de son corps : c'était André.

— Oui, dit-il en se croisant les bras, c'est une lâcheté ! Vous êtes des assassins !...

Mais la scène ne dura qu'un instant.

Devant la fière attitude du soldat, plus encore, à la vue du sang, la multitude, honteuse d'elle-même, s'était dispersée en silence, avant même que maître Jacques eût pu reconnaître son défenseur.

Le père et la fille rentrèrent.

X. — LA CONFESSION.

La blessure de Madeleine ne présentait aucune gravité. Le caillou n'avait fait qu'effleurer le front ; mais qu'il eût frappé une ligne plus loin, à la tempe, le coup eût été mortel.

A cette seule pensée, le sang monta au visage du vieillard.

— Qu'ils s'attaquent à moi, dit-il, soit ! mais à elle !... Les lâches ! les lâches !

En ce moment, on entendit sonner à la porte de la maison.

— Je n'y suis pour personne, Marthe, cria maître Jacques.

— Monsieur, dit la servante, c'est M. le curé Muller qui insiste pour vous voir.

— Le curé ! Que me veut-il ?

— Recevez-le, mon père, fit Madeleine, il vous le dira.

— Fais-le entrer, Marthe.

Le curé Muller entra. Il salua Madeleine, et, s'adressant à son père :

— Monsieur, dit-il, mon église a été, il y a une heure, le théâtre d'un grand scandale, d'un grand crime. Je n'ai pas besoin de vous dire que j'y suis resté de tout point étranger, et que, si j'avais pu l'éviter, je l'eusse fait. Je n'en suis pas moins responsable de ce qui se passe dans la maison de Dieu, et je viens vous prier d'agréer mes excuses.

— Est-ce en votre nom que vous parlez, monsieur Muller, ou au nom des autres ? demanda l'usurier d'un ton amer.

— C'est en mon nom.

— Alors je vous remercie de la démarche, mais je me souviendrai de l'affront.

— Je suis venu précisément vous prier de l'oublier.

— S'il ne s'était adressé qu'à moi, peut-être, mais il s'adressait à ma fille, jamais !

— Qu'il soit fait selon la volonté de Dieu, dit le prêtre. Et il allait se retirer.

Mais Madeleine, jusque-là spectatrice muette de cette scène, l'arrêta.

— Monsieur le curé, dit-elle avec autant de calme que d'énergie, il y a un mois à peine que je suis dans ce pays, je n'y connais personne, personne ne m'y connaît. Cependant, quand je veux porter aux pauvres les aumônes de la charité, les pauvres les repoussent. Quand je parais à l'église, au bras de mon père, chacun s'éloigne de moi, on me montre au doigt, on me jette des pierres... Tenez, monsieur, en voici encore la marque, ajouta-t-elle en portant la main à son front. Eh bien ! je vous le demande, en quoi suis-je coupable ? Qu'ai-je fait pour mériter un semblable affront ?

A cette question si directe et si nettement posée, le curé tressaillit. Il se tourna du côté du père.

— Taisez-vous, monsieur Muller, taisez-vous, fit celui-ci d'une voix altérée par la terreur.

— J'ai le droit de savoir et je veux savoir, insista la jeune fille avec autorité.

— Pas à elle ! au nom du Dieu que vous servez, pas à ma fille, c'est mon secret ! s'écria le vieillard en joignant les mains.

Le bon prêtre était vivement ému. Il fit un pas en arrière.

— Je le veux, répéta Madeleine en le regardant en face, dans les yeux.

L'abbé Muller essaya de lutter contre cette force magnétique qu'il ne connaissait pas, mais inutilement, il fut vaincu.

Il raconta tout, le rôle que maître Jacques avait joué dans le pays, le mal qu'il y avait fait, l'origine de sa fortune. Ai-je besoin de dire que, loin d'exagérer les torts, il les atténua ; que, loin d'accuser, il excusa ?

Mais, à travers ses réticences mêmes, Madeleine avait compris toute la vérité.

Quant au vieillard, il semblait avoir perdu l'usage de ses sens. Il était tombé sur une chaise, et il assistait, immobile, anéanti, à cette confession de sa vie. Il ne cherchait pas à interrompre l'abbé Muller ; il ne répondait à chaque accusation que par un mouvement de tête affirmatif ; il ne pleurait pas, seulement, de temps à autre, un sanglot déchirait sa poitrine.

Quand il eut terminé, saisi d'une pitié profonde pour cette douleur muette, le curé s'inclina et dit :

— Pardonnez-moi, monsieur.

— Aujourd'hui ou demain, il le fallait, répondit simplement maître Jacques.

Il se leva, et, chancelant, trébuchant à chaque pas, il monta l'escalier de sa chambre, où il s'enferma.

Le prêtre était parti.

Madeleine voulut revoir son père, mais il refusa de la recevoir. Toute la nuit elle l'entendit marcher à grands pas et prononcer des paroles entrecoupées, parmi lesquelles elle distingua seulement celles-ci :

— Devant ma fille !... Moi, je ne dis pas, mais elle ! elle !... Oh ! je me vengerai... Ce Bernard maudit payera pour tous... Demain l'expropriation... après-demain la prison !...

Hélas ! pensa-t-elle, ce n'était pas du repentir, ce n'était que de l'orgueil !

A son tour, combien Madeleine se trompait !

XI. — RÉSOLUTION.

Les différentes scènes auxquelles Madeleine venait d'assister devaient lui inspirer de graves réflexions.

Quelque grande qu'eût été sa joie en retrouvant le cœur d'un père, la douleur causée par la terrible découverte avait été plus grande encore, de sorte que sa joie s'était noyée dans sa douleur. Par moments, à la pensée que ces richesses mal acquises lui appartiendraient un jour, elle se considérait comme la complice de son père, et elle frissonnait. Cette fortune bâtie sur tant de ruines, cette opulence faite de tant de misères l'épouvantait.

Mais Madeleine n'était pas femme à se laisser aller longtemps à de stériles regrets. Avant de songer à l'avenir, il fallait penser au présent. Il fallait, avant tout, empêcher le mal que maître Jacques semblait méditer encore.

Or, dans les phrases sans suite qu'elle avait saisies, un nom l'avait frappée : — Bernard ; — deux mots : — expropriation, prison...

Mais comment sauver ce malheureux, menacé entre tous ? comment ?

Tout à coup un éclair lui traversa l'esprit.

— J'ai trouvé, murmura-t-elle.

XII. — CHEZ MAITRE POQUELIN.

Le lendemain, au point du jour, personne n'était encore levé quand Madeleine quitta furtivement la maison et se dirigea vers le presbytère.

Qu'allait-elle faire chez le curé Muller ? C'était son secret.

Une heure après, elle en ressortit, et le digne prêtre, qui l'accompagnait, lui dit :

— Vous prendrez la première route à gauche, et puis toujours devant vous, et dans deux heures et demie vous y serez. Alors, souvenez-vous bien du nom... Me Poquelin... je ne connais pas son adresse, mais tout le monde vous l'indiquera. C'est un digne et honnête homme. Et maintenant, mon enfant, si la bénédiction d'un vieillard peut vous porter bonheur, je vous la donne du fond du cœur, et que Dieu vous accompagne.

La jeune fille le remercia. Puis, au lieu de reprendre le chemin de la maison paternelle, elle tourna à gauche, comme le curé le lui avait dit, et elle hâta le pas.

Bientôt elle eut dépassé les dernières habitations du village et se trouva en pleine campagne. Heureusement, la route était droite ; il n'y avait pas moyen de s'égarer.

Il pouvait être sept heures du matin. Le soleil se dégageait des premières vapeurs et montait lentement à l'horizon : on était alors au mois de mai ; la terre rajeunie revêtait son plus gai costume de mariée ; les pommiers étaient blancs de fleurs, les oiseaux s'appelaient, les insectes bourdonnaient, les bœufs dans les prés épais allongeaient la tête par-dessus les haies, et vous regardaient avec leurs grands yeux caressants. La nature était en fête ; il faisait bon vivre au milieu de cette joie de toutes choses.

Mais Madeleine ne prenait point garde à cela. Elle allait toujours devant elle.

A un moment, comme elle traversait un petit bois de frênes, elle entendit du bruit derrière elle, les pas d'une personne qui la suivait.

Elle se retourna et vit de loin, sans le reconnaître, un homme qui semblait vouloir la rejoindre.

Elle pressa sa marche.

Mais l'homme hâta le pas de son côté. Il gagnait évidemment sur elle.

La route était déserte. Pas une habitation en vue, pas un être humain qui, en cas de péril, pût venir à son secours.

Madeleine éprouva une vague inquiétude, sa main se porta instinctivement sur sa poitrine et rencontra le petit portefeuille noir, qu'elle serra comme si elle eût voulu le défendre.

L'homme, gagnant toujours, n'était plus qu'à quelques pas d'elle.

— Hé ! la belle enfant, dit-il, où allez-vous ainsi de si grand matin ?

Madeleine ne répondit pas.

— On croirait que je vous fais peur, reprit l'autre d'une voix un peu railleuse mais amicale ; ce n'est certes pas mon intention.

— Vous ne me faites pas peur, monsieur, dit la jeune fille ; je vais à Chaumont.

— Tiens, c'est comme moi ; si vous le voulez, nous ferons route ensemble.

Madeleine n'eût pas mieux demandé que de refuser, car elle ne se sentait pas absolument rassurée, mais elle n'osa pas.

L'homme la rejoignit et se mit à marcher auprès d'elle.

Alors seulement elle le regarda ; c'était l'étranger de la diligence, celui qui était allé chez son père, celui qui, la veille, s'était élancé à son secours.

Elle poussa un petit cri.

Lui, de son côté, la reconnut.

— Ah ! dit-il d'un ton triste, c'est vous !

Madeleine baissa la tête, et ils continuèrent à marcher en silence.

Cependant on commençait à apercevoir les premières maisons de Chaumont. Quand ils furent arrivés à l'entrée de la ville, deux rues se présentèrent devant eux.

Madeleine s'arrêta comme pour laisser le choix à son compagnon, en réalité parce que sa compagnie lui causait une espèce de gêne.

Celui-ci devina sa pensé :

— Vous aimez autant que je vous quitte, dit-il. Au fait, nous n'allons certes pas du même côté.

— Je le pense.

— Où allez-vous, mademoiselle ?

Madeleine se tut.

— C'est vrai, c'est indiscret de ma part... moi, je vais chez Me Poquelin, l'avoué.

Madeleine fut si étonnée de cette bizarre coïncidence, que sa figure trahit sa surprise.

— Ah ! fit l'inconnu, vous aussi ! Venez donc, car je connais la route.

Ils se remirent en marche, et arrivèrent bientôt à une maison que deux grandes plaques de cuivre désignaient à tout passant pour la demeure d'un officier ministériel. Une affiche jaune était à la porte.

Ils entrèrent. Un clerc les pria d'attendre un instant, le patron était occupé.

En effet, au bout de quelques minutes, Me Poquelin arriva, reconduisant un client. Il vit le jeune homme et alla à lui.

— Mauvaises nouvelles, dit-il, monsieur André, c'est pour aujourd'hui.

Puis, apercevant Madeleine, qui se tenait à l'écart, il la salua et lui demanda :

— Qu'y a-t-il pour votre service, mademoiselle ?

— Je désirerais, monsieur, vous parler un moment.

— Maintenant?

— Oui, monsieur, si vous le voulez bien, je suis très-pressée.

— A vos ordres, mademoiselle... Vous permettez, monsieur André?

— Faites! faites! monsieur, j'ai le temps d'attendre. D'ailleurs, mademoiselle est arrivée en même temps que moi.

Me Poquelin fit entrer Madeleine dans son cabinet, lui avança un siége et attendit qu'elle lui expliquât le but de sa visite.

Alors seulement la jeune fille comprit combien sa démarche était délicate et difficile. Les bonnes intentions ne suffisent pas en ce monde.

Elle rougit et balbutia.

Heureusement Me Poquelin vit son embarras et vint à son secours :

— Si je puis vous être utile, dit-il, mademoiselle, parlez sans crainte.

Madeleine se remit un peu.

— Monsieur, fit-elle, vous ne m'avez jamais vue, mais je pense que mon nom ne vous est pas étranger.

— Vous vous nommez?

— Madeleine Bordier.

— Vous êtes la fille de...

— De maître Jacques, oui, monsieur.

— Ah! fit l'avoué étonné.

Et il ajouta en aparté :

— Il est vrai que cela ne m'explique pas davantage...

Mais Madeleine avait repris toute son assurance.

— A combien se monte la créance de mon père contre monsieur Bernard? dit-elle.

— Hein?

— Soyez assez bon pour me répondre.

— Ce n'est pas M. Bordier, mais M. Fouinard, qui est le créancier, mademoiselle.

— Peu importe. Veuillez me dire le chiffre?

Me Poquelin n'y comprenait rien. Il alla néanmoins chercher le dossier dans un grand carton et le remit à la jeune fille.

Elle parcourut les pièces, mais ces colonnes de chiffres, additionnés, soustraits, groupés de mille façons, étaient pour elle une lettre morte. Elle rendit donc le dossier à l'avoué.

— Le total me suffira, dit-elle.

Me Poquelin marchait d'étonnement en étonnement. Parfois il soupçonnait une plaisanterie, mais l'air sérieux de la jeune fille le rassurait aussitôt.

— Vingt-neuf mille deux cent quinze francs dix-sept centimes avec les frais, répondit-il d'un ton sec.

Madeleine tira de son sein le petit portefeuille noir, l'ouvrit, y prit trois liasses de billets de banque, et les tendant à l'avoué :

— Je crois qu'il y a là trente mille francs, dit-elle, veuillez vous en assurer.

Pour le coup, l'officier ministériel pensa rêver. Comment! c'était la fille de l'usurier qui venait elle-même... c'était à n'y pas croire... mais les billets étaient bien là, sur sa table, entre ses mains, il fallait se rendre à l'évidence.

Cependant un dernier scrupule lui restait.

Madeleine le lut dans ses yeux.

— Je suis majeure, monsieur, dit-elle, et cette fortune est bien à moi, je vous le jure.

Et du fond du cœur elle remercia la tante Sylvie. Les trente mille francs, c'était son héritage.

Il est vrai que le méchant chiffon de papier sale, froissé, lui restait. C'étaient les derniers adieux de la digne femme.

Me Poquelin s'était levé.

— Voici l'appoint et les titres de la créance, dit-il.

— Merci, monsieur, répondit Madeleine en serrant le tout. Il ne me reste qu'à vous remercier et à vous demander un nouveau service.

— Parlez, mademoiselle.

— Que mon nom ne soit pas prononcé dans tout ceci.

— Quoi! pas même aux Bernard?

— A eux moins qu'à personne.

L'avoué sourit malicieusement. Il croyait avoir enfin deviné le mot de l'énigme. Bien que bon père, bon époux, bon garde national et même honnête homme, il admettait difficilement les dévouements sans récompense. Mais il se souvint que Madeleine et André étaient arrivés ensemble, et cette coïncidence éclaira pour lui bien des points restés obscurs.

Quant à Madeleine, il est évident qu'elle ne comprit rien à ce sourire.

En sortant, elle vit André qui attendait patiemment son tour. Me Poquelin la reconduisait avec les égards dus à une personne qui vient de payer vingt-neuf mille deux cent quinze francs dix-sept centimes qu'elle ne doit pas, ce qui ne l'empêcha pas, en passant près du jeune homme, de lui serrer la main en lui disant à l'oreille :

— Il y a du nouveau... tout est arrangé... Heureux homme! une magnifique fortune et une charmante femme par-dessus le marché.

Madeleine venait de disparaître.

André regardait l'avoué comme un homme à qui l'on parle hébreu.

— Allons! allons! reprit celui-ci, la discrétion est inutile, je sais tout, elle m'a recommandé le secret, mais je suis bien sûr qu'elle ne m'en voudra pas. Venez.

Et il entraîna André dans son cabinet.

XIII. — QUI COMMENCE MAL.

L'usurier avait fini par s'endormir, mais d'un sommeil lourd et agité.

Quand il se réveilla, il sonna.

Marthe accourut.

— Ah! Seigneur Dieu! s'écria-t-elle en voyant son maître, ah! Seigneur Dieu! qu'est-ce que vous avez donc?

— J'ai la fièvre, répondit maître Jacques.

Il se leva néanmoins, mais en passant devant une glace il s'arrêta.

— Ah! fit-il, je comprends, je suis changé depuis hier.

Le fait est qu'il avait vieilli de dix ans, ses cheveux avaient blanchi en une nuit.

— Si ce n'était que cela, ajouta-t-il tout bas.

Puis il demanda quelle heure il était.

— Il est dix heures, dit Marthe. Monsieur veut-il déjeuner?

— Non! je n'ai pas faim.

Puis il demanda quel temps il faisait.

— Il fait un temps magnifique, monsieur, dit Marthe

— Ah! tant mieux!

Puis il demanda s'il n'était venu personne.

— Personne, dit Marthe.

— Ah! personne!

Et notez que la pendule venait de sonner dix heures, notez que le soleil inondait la chambre, notez que maître Jacques ne recevait jamais de visites.

Mais il ne pensait guère à ce qu'il disait, il n'écoutait même pas la réponse ; une autre question lui venait aux lèvres, mais celle-là il n'osait pas la formuler, et pourtant il ne pensait qu'à cela.

Enfin il fit un suprême effort sur lui-même, et, hésitant à chaque mot :

— Marthe, dit-il, si ma... si mademoiselle... me demande... tu lui diras...

— Mais mademoiselle n'est pas à la maison, interrompit la servante.

— Tu dis...? s'écria le vieillard en lui étreignant le bras avec violence.

— Seigneur Dieu ! monsieur, vous me faites mal.

— Ma fille! répondras-tu? ma fille!

— Est partie sans doute ce matin, car je ne l'ai pas vue.

— C'est impossible! tu ne l'auras pas cherchée! tu ne l'auras pas appelée!

Et il se mit à courir dans toute la maison, puis dans tout le jardin, visitant chaque chambre, arpentant chaque allée, et criant sans cesse :

— Madeleine ! Madeleine !

Mais Madeleine n'y était pas, elle ne pouvait pas répondre.

Alors, quand il fut bien certain qu'il était seul, que la demeure était déserte, il se laissa choir, découragé, sur un banc, et, quoique ce banc fût en plein soleil, il se mit à grelotter.

Marthe, inquiète, l'avait suivi.

— Pour sûr, monsieur, vous êtes malade, dit-elle; il faudrait vous remettre au lit et faire venir le médecin.



Le retour de Madeleine. Dessin de V. Foulquier.

— Le médecin! c'est inutile. Va chercher l'abbé Muller.

Cette demande effraya Marthe plus que tout le reste. Il fallait que monsieur fût bien bas.

Elle hésitait.

— Va chercher l'abbé Muller, répéta le vieillard.

— Mais, en mon absence, si vous aviez besoin de quelque chose...

— Sois tranquille, je n'aurai besoin de rien... Va ! va!

La servante se décida enfin à obéir.

— J'aurais été si heureux, pensa maître Jacques quand il fut seul. Mais aussi quelle idée d'aller, à mon âge, me prendre d'amitié pour une enfant qui ne pouvait pas m'aimer. Pendant vingt ans, c'est à peine si j'ai su qu'elle existât; je ne m'en suis pas plus inquiété que si elle eût été une étrangère; j'ai laissé à d'autres le saint devoir, l'immense bonheur de la paternité. Quand elle est arrivée, je l'ai reçue avec des paroles amères, je lui ai fermé mes bras; je ne l'ai pas même embrassée, elle, ma fille ! Il est vrai que peu à peu mon cœur de glace s'est fondu à ce doux rayon de soleil; il est vrai qu'aujourd'hui toute ma vie c'est elle; mais qu'ai-je fait pour lui témoigner ce retour? Elle ne l'a même pas vu... Donc, elle ne me doit rien. Tant pis pour moi, si je me suis aperçu trop tard que les lois de Dieu ont leur sanction ici-bas.

Puis il chercha à réagir contre sa propre douleur.

— Mais pourquoi me plaindre? se dit-il. Qu'y a-t-il de changé autour de moi? Seul j'ai vécu, seul je mourrai. Je deviendrai riche, dix fois plus riche que je ne suis... et je serai heureux, comme je l'étais.

Mais il s'interrompit en sanglotant.

— C'est qu'alors je ne savais pas que j'avais une fille! Ah! si elle avait voulu!

Voilà ce qu'il pensait, le pauvre homme! et bien d'autres choses encore. Peut-être l'image de sa sœur Sylvie, peut-être l'image de sa mère passa-t-elle en ce moment devant ses yeux.

Quoi qu'il en soit, il était si fort absorbé, qu'il n'entendit pas le sable de l'allée crier sous les pas de dame Marthe, qui revenait accompagnée du prêtre.

— Vous m'avez fait appeler, monsieur, dit l'abbé, ému du chagrin qu'il lisait sur les traits du vieillard.

— Oui, fit celui-ci.

Et comme la servante s'éloignait discrètement, il la rappela, disant :

— Oh! tu peux rester, Marthe, je n'ai pas de secrets à dire; M. Muller m'a confessé hier, et j'espère que cette confession me sera comptée.

Puis il ajouta :

— D'ailleurs, je ne suis pas aussi malade que tu te l'imagines; tant pis, diras-tu. C'est vrai; mais on ne fait pas toujours ce que l'on veut.

— Alors, monsieur, qu'attendez-vous de moi? demanda le prêtre.

— Voici, monsieur Muller. Vous devez avoir beaucoup de pauvres dans la commune?...

— Mais...

— Oui, grâce à moi... grâce à maître Jacques.

— Monsieur!

— J'ai rencontré souvent par les routes, l'hiver, des petits enfants, à peine vêtus, qui jouaient avec la neige pour se réchauffer. Je n'y faisais guère attention alors, mais je m'en souviens aujourd'hui. C'est la misère la plus triste, n'est-ce pas? que la misère de l'enfance. Ces pauvres petits êtres ne peuvent rien pour eux-mêmes, et, si on les abandonne... Tenez, je me demande ce que serait devenue Madeleine, si la tante Sylvie n'en avait pas voulu... Est-ce cette pensée? est-ce la fièvre? mais j'ai froid. Madeleine, monsieur Muller, c'est ma fille.

— Je la connais.

— Ah! tant mieux! Eh bien, monsieur Muller, elle avait l'habitude de dire que, quand on souffre, faire le bien soulage; je n'en sais rien, moi, ne l'ayant jamais fait; mais aujourd'hui je souffre beaucoup, et je voudrais essayer du remède dont a parlé ma fille.

Le curé lui serra la main.

— J'ai compté sur vous, monsieur Muller, reprit le vieillard, et j'ai pensé que vous voudriez bien m'aider.

— Vous vous repentez donc?

— Je n'en sais rien, mais j'ai perdu ma fille.

Il y avait un tel déchirement dans cette parole, que le prêtre, habitué à toutes les douleurs, frissonna. Quant à dame Marthe, elle était changée en fontaine depuis longtemps.

— Vous avez perdu votre fille, dit l'abbé ; mais comment?

— D'une façon bien triste, monsieur Muller ; elle a eu honte de son père et elle est partie.

Et comme le prêtre faisait un mouvement :

— Oh! je ne lui en veux pas, ajouta maître Jacques; elle devait me mépriser, elle a eu bien raison.

XIV. — MAIS QUI FINIT MIEUX.

L'abbé Muller allait répondre.

La porte du jardin s'ouvrit, et Madeleine parut sur le seuil.

Elle était éblouissante de beauté; sa figure rayonnait d'une joie céleste.

Au bruit, le vieillard tourna la tête. Il la vit, se leva d'un bond, lui tendit les bras en criant : Ma fille! et retomba sans connaissance.

Quand il revint à lui, il était couché sur son lit, et Madeleine se tenait à son chevet avec Marthe et l'abbé.

D'abord, il crut à une vision, et il referma les yeux; mais, en les rouvrant, il rencontra le sourire de sa fille.

— C'est elle! c'est bien elle! murmura-t-il.

Il l'attira sur son cœur, et la baisa au front en ajoutant:

— C'est pourtant le premier baiser que je lui donne.

Madeleine le contemplait avec une tendresse mêlée d'inquiétude.

Il remarqua cette nuance, qui lui causa un peu de peine.

— Tu doutes encore, mon enfant, dit-il. C'est juste. Eh bien, toi qui sais lire dans mes yeux, regarde.

Il attira de nouveau Madeleine dans ses bras et plongea hardiment ses yeux dans ceux de la jeune fille.

Oh! cette fois, Madeleine fut bien sûre de sa victoire.

En ce moment, maître Jacques aperçut dans la chambre un personnage à qui il n'avait pas encore fait attention; c'était André.

— Ah! c'est toi, dit-il, je suis content de te voir; va dire à ton père que je lui pardonne ses méchants propos, et qu'il me payera... quand il pourra... Et encore ce qu'il me doit, bien entendu, sans intérêts.

Madeleine regarda André d'un air étonné.

— Mais il ne vous doit rien, fit gaiement M. le curé.

— Hein! comment cela? Je lui ai bel et bien prêté dix mille francs.

— Mᵉ Poquelin les a reçus, avec les intérêts... en tout, vingt-neuf mille deux cent quinze francs dix-sept centimes.

— C'était lui! fit Madeleine toute confuse.

— M. André Bernard que je vous présente, dit l'abbé Muller en souriant.

André s'inclina devant la jeune fille.

Quant à maître Jacques:

— Vingt-neuf mille deux cent quinze francs dix-sept centimes, c'est un peu cher, j'en conviens... mais je n'accepte pas...

— Ni mon père non plus, fit André, et c'était pour vous le dire que j'étais venu; quant à mademoiselle Madeleine, je n'oublierai jamais ce qu'elle a fait, et je la prie de croire à mon éternelle reconnaissance.

Madeleine, rouge comme cerise en juin, cacha sa figure dans le sein de son père.

— Ah çà! reprit celui-ci, je n'y comprends plus rien... Qu'est-ce que ce gaillard-là vient nous chanter, et qu'est-ce que ma fille a à voir dans tout ceci?

Alors le curé dut lui raconter tout ce qui s'était passé.

— Comment! elle a fait cela, elle, la brave fille! Et avec son argent encore, avec l'héritage de la tante Sylvie! Çà, ma Madeleine, que je t'embrasse encore; je ne rattraperai jamais le temps perdu.

Puis, quand il l'eut encore embrassée :

— Mais, j'y pense, ajouta maître Jacques avec une feinte colère, la voilà bel et bien compromise. Il n'y a qu'elle au monde qui puisse agir ainsi par pure charité, et je gagerais que Mᵉ Poquelin a déjà fait sur son compte de mauvaises plaisanteries.

— Croyez bien, monsieur... fit André.

— Je ne crois rien, morbleu! Il n'y a qu'un bon ma-

riage qui puisse réparer cela, n'est-ce pas, monsieur Muller? — monsieur le curé, veux-je dire.

Et comme le curé souriait, comme dame Marthe pleurait, comme Madeleine ne protestait pas, comme André regardait Madeleine avec des yeux qui répondaient pour lui...

— Ah! par exemple, mon garçon, reprit maître Jacques, ne prends la fille que si elle te plaît, car je te préviens que, dès demain, je rends à un chacun l'argent que je n'ai pas honnêtement gagné, et Madeleine n'aura pour dot que les trente mille francs de la tante Sylvie. Bah! crois-moi, quand on s'aime, c'est assez pour être heureux.

XV. — LE PÈRE JACQUES.

Avons-nous besoin de dire qu'André accepta et qu'il fit bien?

Quant à l'ex-usurier, il tint religieusement sa promesse, et remboursa tous ceux qu'il avait lésés.

Seulement il ne lui resta rien. Je me trompe, il eut ce qui lui manquait au temps de sa fortune : affection et estime. Un seul fait témoignera du changement qui s'était opéré dans le pays à son égard :

On avait cessé de l'appeler MAÎTRE JACQUES, on l'appelait LE PÈRE JACQUES.

CH. WALLUT.

CHRONIQUE DU MOIS.

LE CONCOURS DES HUITRES AU JARDIN D'ACCLIMATATION.

Que M. Dumonteilh se rassure! l'huître n'est pas encore condamnée à disparaître. Grâce à l'ostréiculture, des parcs nombreux ont été créés depuis quelques années, notamment sur les côtes de la Bretagne, de l'Aunis et du Poitou. Et si le prix de ces précieux mollusques n'a pas encore diminué, c'est que leur consommation, réservée autrefois aux tables de luxe, est devenue aujourd'hui générale. Le commerce des huîtres atteignait à peine, il y a cinquante ans, un chiffre de 17 millions, il dépasse maintenant 100 millions.

Or, il y a quelques jours, nous assistions, dans une des salles de la grande serre du Jardin d'acclimatation, à une exposition et à un concours d'huîtres envoyées par les principaux producteurs, c'est-à-dire par la sœur de notre grande tragédienne, Mme Sarah Félix, de Régneville et Agon; MM. Lecourant, des Sables d'Olonne; Turlure et Maurice, de K'molo, près Lorient; l'abbé Mouls, d'Arcachon; Bellenfant, de la Rochelle; Battandier, de Marennes; Tayeau et Borie, de l'île de Ré; Leguay frères, de Saint-Vaast-la-Hougue; Costille, de Courseulle-sur-Mer; Buhot, de Cherbourg; André, de Cherbourg; André, de Grand-Camp (Calvados); Le Baron, d'Etel (Morbihan); Guillou, de Concarneau; Charles, de Lorient; Elie Chaillé, de la Tremblade; Mme Pallud-Rhodes, de Bellon (Morbihan); MM. Besson et Sourdier, de Marennes; Mme Vanderheyde, d'Ostende; MM. Héroult fils aîné, de Courseulle-sur-Mer, et Denis Guillet, de Noirmoutiers.

L'idée ne manquait pas d'originalité et de charmes, car le jury et le public étaient admis à contrôler, la fourchette à la main, l'excellence des produits, et, sans jeu de mots, le concours et les huîtres ont été fort goûtés. Deux ou trois milliers d'écailles sont restés sur le champ de bataille. Le jury se composait de plusieurs membres de la Société d'acclimatation, parmi lesquels MM. René Caillaud, l'habile pisciculteur; Gilet de Grammont, Pichot, de Soubeyran, Wallut, notre honorable directeur, lauréat de la Société, des principaux facteurs à la halle, et des premiers restaurateurs de Paris. Avons-nous besoin de dire que M. Rufz de Lavison, directeur du Jardin, a fait avec sa bonne grâce accoutumée les honneurs de cette petite débauche gastronomique?

Malgré les garanties qu'assuraient les connaissances spéciales du jury, le classement n'a pas laissé que d'offrir de sérieuses difficultés, et, de peur de se compromettre, on s'est borné à reconnaître que l'huître verte de Marennes, l'huître blanche de la Vendée et de la Bretagne, et l'huître lilliputienne d'Ostende, avaient des droits égaux à la reconnaissance des vrais gourmands.

SCUDO ET LE MAJOR FRASER.

Le mois qui vient de s'écouler a creusé de nouveaux vides dans le monde littéraire et politique. Sans parler de Jasmin, le perruquier-poëte, et de l'amiral Romain-Desfossés, à qui nous consacrerons un article spécial dans notre Revue de l'année, c'est d'abord Scudo, le critique musical, qui vient de s'éteindre à Blois; c'est ensuite le major Fraser, un de ces types accentués qui ne se rencontrent qu'à Paris.

Par leurs alliances avec les Stuarts, les Argyll, les Albuquerque et les premières familles de France, les Fraser tenaient, en Ecosse, en Portugal et chez nous, aux plus illustres maisons des trois royaumes.

William Fraser naquit à Badajoz en 1801. Comme il visitait la Tour de Londres encore fort jeune, le cicerone, après avoir montré le billot et la hache qui avaient servi à l'exécution de Charles Ier, en désigna un autre en disant : — Voici le billot sur lequel fut décapité le *grand Fraser*, âgé de quatre-vingts ans.

L'enfant pâlit. Le grand Fraser, celui qui sauva trois fois la vie à Robert Bruce à la bataille de Methvin, le grand Fraser, était son arrière-grand-père.

Si jamais carrière fut étrange, c'est bien celle de notre héros. Orphelin à l'âge de onze ans, il part pour la Russie, entre dans le corps des cadets, et fait, à seize ans, avec le prince de Schwartzenberg, la campagne de Turquie. C'est là que se place une aventure romanesque, prélude de toutes celles qui devaient composer de cette figure un type quasi légendaire.

Une fois, raconte le chroniqueur du *Monde illustré*, les deux jeunes gens (Fraser et le prince de Schwartzenberg), campés sur le bord d'un fleuve qui les sépare d'une ville assez importante, ont résolu d'échapper à la consigne et de passer la nuit au bal. Ils revêtent leurs uniformes de gala, et les voilà s'aventurant la nuit, sur ce fleuve gelé, en bas de soie et culotte courte, chaussés de fins escarpins. Déjà ils touchent la rive, et sont reçus comme deux valseurs intrépides par les jolies Moscovites. Mais le jour va poindre, il faut quitter ces lumières, ces

sourires, cette joie, pour la nuit noire, le froid cruel et le danger du chemin. Ils reprennent la route qu'ils ont suivie. Mais le sol est moins ferme, les flaques d'eau glacée se présentent à chaque pas, le bruit sinistre des glaçons qui s'entre-choquent arrive à leurs oreilles. Il faut cependant avancer, la mort est sous leurs pieds. Tout à coup, la glace craque et se fend, et les voilà entraînés par le courant. Heureusement, le jour arrive et avec lui le secours. Ils sont recueillis à trois lieues au-dessous du passage.

Fraser passa de là au Caucase, revint à Saint-Pétersbourg, et, en 1828, fit son premier voyage en France. C'est alors qu'il se lia intimement avec Henri Heine, Alfred de Musset, de Balzac et Stendhal, qu'il est allé rejoindre aujourd'hui.

Mais il n'appréciait pas encore les charmes de l'existence parisienne, ou plutôt sa nature énergique demandait à la vie de plus mâles distractions; et ce n'est qu'après son infructueuse tentative en faveur de don Miguel (1831) qu'il vint se fixer définitivement parmi nous.

La carrière des aventures s'achève, la carrière de l'excentricité commence. De 1831 à 1864, le major est le héros de toutes les anecdotes, de tous les paris, de toutes les originalités. Riche à millions, il habite un entre-sol qu'il meuble d'un petit lit de campagne, d'une peau d'ours, d'une armoire et de grands divans ; son domestique s'avise un jour de mettre un traversin en crin à son lit, le major l'enlève et le remplace par une bûche de bois. Comte de Santarem, décoré de tous les ordres de l'Europe, il signe le major Fraser ou Fraser tout court, et ne porte que le simple ruban rouge. Qui ne se souvient de son fameux cheval noir, qui changeait chaque matin la couleur de ses brides et de ses rosettes? Et de la secte des péripatéticiens, qui parcourait les rues en récitant les Odes d'Horace? Mais nous n'en finirions pas si nous entreprenions de peindre sous toutes ses faces cette figure multiple. Dans les dernières années de sa vie, le major avait voulu se mêler au mouvement industriel du siècle, mais il y vit sombrer les débris d'une fortune déjà fort compromise.

Il est mort en chrétien, devons-nous ajouter, et, malgré les excentricités de sa vie, on peut affirmer qu'il n'a jamais manqué à sa devise : ***Je suis prest.***

Ch. RAYMOND.

Paris. — Typ. Hennuyer et fils, rue du Boulevard, 7.

ÉTUDES MORALES AU CRAYON.



Les ombres révélatrices. Ce que la peur fait d'un homme. Composition d'Ed. Morin.

LE RENOUVELLEMENT DE L'ANNÉE
CHEZ LES DIFFÉRENTS PEUPLES DU MONDE.



Le *Musée des Familles* à ses lecteurs. Composition de Sauvageot.

Tous les peuples de la terre fêtent le renouvellement de l'année, mais chaque peuple le fête à sa manière.

En France, nous savons par quelle avalanche de chocolats pralinés, de marrons glacés, de fruits confits, de fondants de toute espèce, de poupées, de polichinelles, etc., nous saluons l'aurore du nouvel an.

Quel heureux jour pour les uns (ceux qui reçoivent), quel jour importun pour les autres (ceux qui donnent); pour tous, quelle préoccupation !

Aux étrennes à donner vient se joindre le souci des visites à faire et des cartes à envoyer.

On a beaucoup crié contre l'usage d'envoyer sa carte au jour de l'an, et je trouve qu'on a eu tort.

En effet, ne faut-il pas qu'il y ait un moment où, par une marque quelconque, on manifeste aux gens le plaisir qu'on éprouve à continuer des relations déjà nouées ou celui qu'on aurait à s'en créer de nouvelles ?

La carte de visite est un véritable renouvellement de bail d'amitié et de bonnes relations.

La visite personnelle a quelque chose de plus significatif encore et indique une certaine déférence.

Que de petites rancunes, de bouderies sont effacées par une démarche amicale en ce jour de liquidation générale pour toutes les affaires de cœur et de convenances.

Aussi, si l'usage d'envoyer des cartes, de faire des visites et de s'offrir des cadeaux n'existait pas chez nous, il faudrait l'inventer pour les raisons que nous venons de dire et pour d'autres encore; notamment pour donner au petit commerce, au commerce de détail, la vigoureuse poussée sans laquelle il aurait beaucoup de peine à traverser les temps de morte saison.

Au reste, l'usage d'offrir des cadeaux pour célébrer le renouvellement de l'année date de loin. Il nous vient des Romains, et les premiers présents de ce genre furent offerts à Tatius, roi des Sabins, avec lequel Romulus venait de partager le trône. Dans ces temps primitifs, les cadeaux d'étrennes consistaient exclusivement en fruits doux, tels que figues, dattes, etc., auxquels on ajoutait du miel. Plus tard, sous l'empire, Auguste ne fit aucune difficulté d'accueillir du Sénat, des chevaliers et du peuple même, avec le miel, les dattes et les figues traditionnelles, des sommes d'argent plus ou moins considérables, dont une partie était employée à l'achat de statues représentant des dieux et des déesses.

Les chrétiens ayant triomphé du paganisme, il n'y eut plus besoin d'argent pour élever des statues à des dieux reconnus faux, et les étrennes furent défendues comme entachées d'impiété. C'était pousser le scrupule jusqu'à l'exagération, aussi les étrennes interdites ne tardèrent-elles pas à rentrer en faveur partout.

Tous les hommes sont fous, a dit un philosophe. On serait vraiment tenté de le croire en constatant l'existence de certaines anomalies. Ainsi, par exemple, dans certains endroits, on autorisait, au moyen âge, les fidèles à célébrer, le jour de l'an, une cérémonie ridicule qui était un véritable scandale et passerait aujourd'hui pour un acte d'impiété révoltante aux yeux de tous les croyants. Cette cérémonie bouffonne et très-païenne prit le nom de *Fête des fous.*

« Les prêtres, dit un historien, d'accord en cela avec tous les autres historiens qui ont écrit sur ce sujet, les prêtres, réunis aux clercs, s'assemblaient en grand nombre, élisaient ironiquement un pape ou un évêque, et le conduisaient avec pompe à l'église, où ils entraient en dansant, masqués ou revêtus d'habits de femme, de costumes burlesques, ou sous la forme d'animaux, comme cela se pratiquait dans les saturnales à Rome, et plus anciennement dans l'Inde et au Japon, dans les fêtes du renouvellement ou de l'expiration de l'année.

« Ils chantaient des couplets fort peu édifiants, faisaient de l'autel un buffet sur lequel ils mangeaient et buvaient pendant la célébration des mystères. En outre ils y jouaient aux dés, y brûlaient, au lieu d'encens, le cuir de vieilles sandales, couraient, sautaient dans l'église en faisant mille contorsions bouffonnes. Dans la suite, le clergé, qui avait établi cette fête, eut beaucoup de peine à la supprimer.»

Quelques traces de cette coutume, moins les profanations dont elle était accompagnée, se sont conservées en Suisse, à Berne plus particulièrement. Dans cette ville, il est d'usage de se masquer la veille du jour de l'an, de parcourir la rue en poussant de grands cris, et de se livrer ensuite aux plaisirs de la table. Le lendemain a lieu, comme un peu partout, l'échange des présents.

Sous la première race de nos rois, nos aïeux, qu'on qualifie de *bons* je ne sais trop pourquoi, car ils ne valaient pas mieux que nous, nos aïeux donnaient de singulières étrennes. Après s'être couverts de peaux d'animaux (de peaux de vaches généralement), ils dressaient sur le devant de leur porte des tables chargées de viandes et de pâtés. A ces comestibles ils joignaient volontiers certains petits objets, tels que couteaux, vases en poterie, chapelets, amulettes, etc. ; puis ils invitaient le passant, connu ou inconnu, à se repaître et à choisir tel présent qui pourrait lui être agréable.

En apparence, ces viandes et ces pâtés n'avaient rien que d'excellent, et les menus objets fabriqués étaient très-engageants. En réalité, l'étalage tout entier cachait une perfidie.

Dans leur imbécillité entretenue par une ignorance universelle à cette époque, nos bons aïeux, voulant détourner les malheurs qui, pendant le courant de l'année, pouvaient les menacer, faisaient sur les différentes choses qu'ils offraient des conjurations infernales. Pour cette besogne on employait les sorciers et les sorcières, dont la race a disparu depuis que le peuple sait lire. C'est sur les passants, qui mangeaient les viandes ou acceptaient les objets, que devaient retomber les choses désagréables destinées par le diable à ceux qui les offraient. Qui croirait à cette heure aux étrennes diaboliques !

Mais si l'on ne croit plus aux conjurations, quelques personnes ne sont pas tout à fait certaines qu'il n'y ait pas du vrai dans l'art mystérieux de la nécromancie. Pour ces esprits trop crédules, c'est surtout à Noël et le premier de l'an que les cartes se font un devoir de ne dire à ceux qui les consultent que la stricte vérité sur l'avenir des peuples et des particuliers.

Je connais une femme charmante, bien qu'elle ne soit plus jeune, qui croit fermement à ce que disent les cartes quand on les consulte à ces époques solennelles. Volontiers, pour les étrennes des gens qu'elle affectionne, elle leur tire la bonne aventure.

— Voulez-vous, me dit-elle un jour, que je vous tire les cartes le 1er janvier prochain en échange du sac de chocolat que vous m'offrirez suivant votre habitude ?

— Hélas ! madame, je ne crois pas à la nécromancie.

— Vous n'y croyez pas ! et pourquoi ?

— Parce que ma raison s'y refuse.

— Vous invoquez la raison, belle raison !

— Je n'en ai pas de plus puissante à ma disposition.

— Il y a les faits devant lesquels la raison doit s'incliner, si orgueilleuse qu'elle soit. Je pourrais vous en citer cent, je me bornerai à un seul.

— Je ne puis que vous remercier de votre modération.

— Mais si je ne vous en cite qu'un, c'est qu'il est incontestable et de nature à frapper les esprits les plus sceptiques. Je n'ai pas moi-même été témoin de ce fait, mais il m'a été rapporté par un témoin oculaire.

— Je vous écoute, madame.

— C'était le 1er janvier de l'an 1788, à deux lieues de la Rochelle, dans la petite île nommée l'île de Ré. Dans la citadelle qui s'y trouvait et qui s'y trouve encore aujourd'hui, je crois, quelques sergents du régiment d'Anjou étaient assis autour d'une table. On fêtait la nouvelle année, et un assez grand nombre de bouteilles vides attestaient que les braves sergents y allaient de bon cœur. Un seul d'entre eux paraissait contenu dans sa joie. Doué d'un visage distingué sans être précisément beau, d'une tournure élégante que relevait son habit blanc à revers, on l'avait surnommé *Monsieur*. Monsieur avait vingt-quatre ans à cette époque, et il comptait déjà huit années de service. Entraîné par sa vocation, il s'était engagé comme soldat, malgré la volonté de ses parents, qui voulaient faire de lui un homme de robe. A quoi fallait-il attribuer la douce mélancolie qui se reflétait dans les traits du jeune militaire? Était-il amoureux ou faisait-il de tardives réflexions sur les inconvénients d'une profession qui exigeait huit ans pour changer un simple soldat en sergent, et qui, à ce compte, demandait cent vingt ans pour passer général?

— Je gage, dis-je à ma très-aimable narratrice, qu'il était amoureux.

— C'est ce qu'on n'a jamais pu savoir. Toujours est-il que, le voyant ainsi préoccupé, un de ses camarades, surnommé, je ne sais trop pourquoi, *Main-Rouge*, offrit de lire dans le livre de sa destinée. Monsieur ne croyait pas plus que vous aux cartes tirées le 1er janvier, mais il accepta néanmoins.

Des cartes furent apportées. Main-Rouge les mêla; Monsieur coupa de la main gauche, et ayant fait trois paquets, il consulta d'abord celui du milieu.

— Que vois-je, dit Main-Rouge, tu seras général!

Monsieur se mit à rire.

— Général! oui, répéta Main-Rouge. A moins pourtant que dans le paquet de gauche il ne se trouve un valet de trèfle.

Ayant consulté ce paquet :

— Grand Dieu! exclama-t-il, tu seras maréchal de France!

Monsieur continua de rire.

— Oui, maréchal de France! reprit Main-Rouge sur le ton de l'enthousiasme; à moins pourtant que dans le dernier paquet, après la dame de pique, il ne se trouve un as de carreau.

Tous les sergents s'étant groupés autour de Main-Rouge pour la consultation de ce troisième paquet qui allait tout décider, les cartes furent retournées.

— Ciel et terre! dit d'une voix suffoquée par l'émotion Main-Rouge en regardant les cartes avec des yeux effarés : Monsieur, tu seras roi.

Cette fois, Monsieur partit d'un éclat de rire et dit à son camarade :

— Eh bien, si je suis roi, tu seras mon ministre de la guerre.

— Convenu, fit Main-Rouge. Je vais apprendre à lire.

— Quatre ans après cette prédiction, reprit ma gracieuse conteuse, Monsieur était colonel; un an plus tard, on le nommait général de division; trois ans plus tard, général en chef; sept ans après, maréchal de l'Empire; quatre ans ensuite prince, et huit ans plus tard, roi de Suède et de Norwége. Quant à Main-Rouge, il ne fut point ministre de Bernadotte, n'ayant pas pu apprendre à lire, mais il reçut de son ancien camarade une pension viagère de douze cents francs.

— C'est merveilleux, dis-je.

— Eh bien, voulez-vous que je vous tire les cartes pour vos étrennes?

— Non, madame; les cartes n'auraient qu'à faire de moi un second Bernadotte. C'est effrayant.

Mais je m'aperçois que ma plume fait l'école buissonnière. Vite revenons à notre sujet, et franchissons d'une enjambée l'espace qui sépare l'Amérique de l'Europe.

A New-York, il n'est pas d'usage d'envoyer sa carte, mais les hommes sont rigoureusement tenus de se présenter en personne, le 1er janvier, chez toutes les dames de leur connaissance. D'où il résulte que, ce jour-là, toutes les dames restent chez elles, et que les gentlemen sont tous hors de chez eux. L'étranger qui arriverait dans la *cité impériale* un premier jour de l'an, serait en droit de se demander s'il se trouve une seule femme dans cette ville.

Les visites commencent de très-bonne heure et se prolongent jusqu'à minuit. Les Américaines sont matinales d'ordinaire. Dès huit heures du matin, le jour de l'an, on les voit à leur poste, c'est-à-dire dans leur salon, en grande toilette de bal. Les fournaises qui chauffent toutes les chambres de toutes les maisons américaines, permettent aux ladies d'exposer sans crainte leurs blanches épaules à l'admiration de tous. Femmes mariées et demoiselles forment de gracieux groupes souriants et empressés auprès des visiteurs, qui ne demeurent jamais plus de dix minutes dans chaque maison. Comme littéralement ils n'auraient pas le temps de manger, et que les ladies sont trop humaines pour vouloir les laisser mourir de faim, les gentlemen se nourrissent, ce jour-là, un peu partout. Un buffet garni de volailles froides, de jambon, de sandwichs, de pâtés, de tartes aux fruits, de bonbons et de gâteaux, est mis, avec des vins fins et des liqueurs, à la disposition des estomacs défaillants. De grands vases d'eau à la glace, bien qu'il y ait souvent dix et quinze degrés au-dessous de zéro, sont là pour les besoins des membres de la Société de tempérance. On peut se dispenser de rien manger, mais il serait impoli de refuser à boire; les tempérants boivent de l'eau, les autres visiteurs, en beaucoup plus grand nombre, vident un verre de madère. Chaque gentleman présentant en moyenne ses hommages dans cinquante maisons, depuis huit heures du matin juqu'à minuit, c'est donc cinquante verres de madère que chacun d'eux absorbe dans cette laborieuse et liquide journée. Aussi, dans les dernières heures de ce jour solennel, est-ce moins des hommes que des barils de madère qui viennent offrir au beau sexe leurs hommages et leurs vœux. Le visage est empourpré, le centre de gravité paraît légèrement compromis, et les compliments sont formulés avec une langue épaisse. A qui la faute? A ces dames assurément, qui veulent qu'on ne leur refuse rien. Aussi sont-elles très-indulgentes pour les gentlemen émus par les vapeurs trop généreuses des spiritueux qu'on leur a fait avaler, et se bornent-elles à rire aux éclats de leurs pas mal assurés et de leur mine piteuse.

Pendant mon séjour à New-York, il m'est arrivé une petite aventure assez drolatique, et qui prouve l'esprit de fraternité qui règne le premier jour de l'an au sein même des familles américaines, si réservées d'ordinaire.

Voici cette aventure, que j'ai rapportée dans un ou-

vrage spécial sur les mœurs et les coutumes des États-Unis.

Devant aller rendre visite à une dame américaine que j'avais eu l'occasion de voir une seule fois, je me trompai de porte et me trouvai étranger au milieu d'une douzaine de dames et de demoiselles. Elles me reçurent fort bien, et pendant quelque temps je ne m'aperçus pas de mon erreur. Ces dames m'offrirent à boire, et je bus; puis nous causâmes un peu de toute chose. Cependant, ne voyant pas arriver dans le salon la dame à laquelle je venais particulièrement rendre visite, je demandai à une demoiselle si cette dame allait bientôt venir, et je la nommai.

— Cette dame! me dit-elle en riant, comme font toutes les demoiselles américaines à propos de tout; mais elle ne viendra pas, cette dame, et nous ne la connaissons pas.

— Comment! repris-je étonné et confus, vous ne connaissez pas cette dame? Mais vous n'êtes donc pas de sa famille? mais je ne suis donc pas ici chez elle?

— Pas du tout, reprirent toutes les demoiselles en éclatant de rire; elle demeure la porte à côté.

Alors, me dirigeant vers la dame que son âge permettait de supposer la maîtresse de la maison :

— Mille pardons, madame, lui dis-je, de cette erreur involontaire, que je ne me sens pourtant pas la force de regretter entièrement, puisqu'elle m'a procuré le plaisir de vous voir. Serais-je assez heureux pour vous faire agréer mes excuses?

— Vos excuses sont superflues, monsieur, et nous avons pensé tout de suite que votre visite chez nous n'était que le résultat d'une méprise, comme cela peut arriver à cette heure de la nuit et dans la précipitation à terminer des visites en retard.

— Permettez-moi, madame, ajoutai-je, de vous présenter ma carte en me retirant.

Et je remis ma carte à cette charmante lady. Il se trouva que j'étais indirectement connu d'elle comme artiste; au lieu de me laisser continuer mes visites, elle me retint à souper, et nous fîmes de la musique une partie de la nuit.

Dans la capitale du Pérou, à Lima la fête du renouvellement de l'année a lieu le jour de Noël.

On ne se fait point de cadeau, comme en France, on ne va point rendre visite aux dames comme à New-York, mais on s'invite à souper en plein air sur la place publique, ce qui est infiniment plus amusant et plus pittoresque, dans ce pays privilégié où la température est toujours douce.

Après la messe de minuit, à laquelle toute la population péruvienne assiste, et qu'on appelle là-bas la *messe du coq*, on se rend en foule sur les places publiques, où des cuisines en plein vent sont établies.

Il s'agit de fêter le plus gaiement possible la *buena noche* (la bonne nuit).

Le spectacle est digne du pinceau de l'artiste.

Ce ne sont partout que cuisines improvisées et enguirlandées de saucisses et de comestibles de toutes sortes.

La poêle modeste de la modeste *samba* exhale l'odeur appétissante des saucisses frites, à côté de la broche ambitieuse de l'Indien, toujours grave, où sont majestueusement enfilées des volailles et des pièces de gibier.

Plus loin se dresse une table sur laquelle s'étalent des tranches de jambon. Ici c'est du poisson qui frit. Là-bas on fait des œufs pochés. A droite on entend le cri du marchand de gâteaux de maïs. A gauche les amateurs de *picanti*, de *pépian* et de *tomal* encombrent les cuisines où l'on fabrique ces plats nationaux. Partout on boit à pleins verres le *chicha*, sorte de bière très en honneur dans l'ancien empire des Incas. Au bruit des marchands pour attirer l'attention des passants sur leur marchandise qui grille et crépite, vient se joindre les cris d'appel et d'interpellation, les éclats de rire d'une foule joyeuse et les chants d'une musique vulgaire, mais entraînante.

Les señoritas, avec cette grâce espagnole d'une si haute saveur, parlent haut, gesticulent et s'assoient par terre à côté des graves caballeros qu'elles ont invités à souper. Point d'assiette : le pain qu'on mange en tient lieu, et la tradition de cette fête charmante veut qu'en pareille occasion on emprunte à notre père Adam sa fourchette habituelle. Ah! la bonne nuit que cette *buena noche*, et qu'il est donc fâcheux qu'elle tende à disparaître sous l'action du contact européen!

— Caballero, un verre de chicha?

— Deux, señorita.

— Trois, caballero?

— Soit, señorita, je boirai ce que vous voudrez.

Le caballero n'a pas fini son troisième verre de chicha, que la même Liménienne aperçoit un de ses adorateurs, le respectable Pédro Caranvarez, dont le cœur, toujours jeune, apparaît, comme un anachronisme, dans un corps de soixante ans, orné d'une panse à la Sancho Pansa.

— *Pedrito*, lui dit la señorita en accompagnant sa voix d'un sourire malin et d'un geste expressif; venez souper avec nous.

— C'est trop tard, belle Carmen; je n'ai pu refuser à votre amie Juanita les saucisses et les œufs pochés qu'elle m'a offerts avec presque autant de grâce que vous pourriez le faire vous-même.

— Pedrito, vous me refusez!

— Croyez bien que...

— Pedrito, vous ne m'aimez pas.

— Charmante Carmen, je souperai deux fois.

Et sur toute la ligne ce ne sont que conversations amicales, d'un caractère attrayant et original pour l'étranger que sa bonne étoile fait trouver à Lima pendant une nuit de Noël.

Les premières lueurs du jour sont pour les *cholos* et les nègres le signal d'une danse effrénée, qui apparaît comme l'apothéose de cette bruyante fête de nuit.

Chacun alors rentre chez soi en passant par les principales rues illuminées, et dont les magasins sont restés ouverts.

Dans la Nouvelle-Grenade, des processions nocturnes auxquelles se mêlaient des personnages déguisés simulant des saints, des saintes, des anges et même le diable avec ses cornes, sa carapace rouge et sa longue queue, étaient en usage pour célébrer le renouvellement de l'année. On a reconnu les inconvénients de ces processions au double point de vue de la sûreté générale et du respect dû à la religion, et c'est en se faisant des visites et en s'offrant des bonbons, comme on le fait en France, que le premier jour de l'an est célébré généralement dans cette partie de l'Amérique.

Au Mexique, les choses se passent aussi à peu près comme chez nous depuis quelques années.

Sous l'empire des Montézuma, le renouvellement de l'année, composée de dix-huit mois de vingt jours chacun, avec cinq jours complémentaires, se fêtait avec une très-grande pompe. La fête durait cinq jours, pendant lesquels le peuple tout entier se livrait au plaisir. Les bou-

tiques étaient fermées, les tribunaux prenaient des vacances, les prêtres eux-mêmes désertaient les autels.

Voici l'emploi de ces cinq jours de réjouissances :

Le premier jour était consacré à des visites réciproques.

Le second jour, on assistait à des spectacles gratis.

Le troisième jour, on faisait de la musique et on dansait.

Le quatrième jour on se livrait à la bonne chère.

Le cinquième jour on renouvelait les visites et on se faisait des cadeaux de fruits.

La *nouvelle lumière* ou le nouvel an se célèbre en Perse avec beaucoup d'éclat, et suivant un cérémonial assez compliqué. On se visite et on s'offre des œufs peints et dorés.

C'est en imitation de cet usage, qui date de temps immémorial, que nous offrons, en Europe, des œufs à Pâques. Pendant longtemps, cette fête ouvrit l'année parmi les nations chrétiennes.

Disons en passant que l'usage de se donner des œufs peints est une allusion à ce dogme des mages qui faisait un devoir de croire que le monde était sorti d'un œuf percé d'un coup de corne par le taureau de Mitra.

En faisant des recherches sur le sujet de cet article, nous avons trouvé de curieux renseignements sur la manière dont les Perses de l'antiquité célébraient le renouvellement de l'année. On enfermait le soir dans le palais du roi un jeune homme qui passait la nuit dans l'antichambre du souverain.

Le matin il entrait dans la chambre royale sans être annoncé.



Une rue de Lima à la Noël. Composition de Sauvageot.

Le souverain paraissait surpris de cette apparition, et le dialogue suivant s'établissait entre le monarque et le jeune homme :

Le prince. Qui es-tu, jeune homme?

Le jeune homme. Je suis Almobavec.

Le prince. Tu es Almobavec?

Le jeune homme. Je suis Almobavec lui-même, autrement dit le Béni.

Le prince. Que veux-tu de moi?

Le jeune homme. Je viens de la part de Dieu, et j'apporte la nouvelle année.

Le prince. Sois le bienvenu.

Aussitôt après ce dialogue entraient les notables, portant chacun un vase d'argent dans lequel se trouvaient un spécimen de toutes les graines utiles, un morceau de canne à sucre et deux pièces d'or.

Ces offrandes étaient pour le roi.

Puis on apportait un grand pain, que le souverain partageait entre lui et tous les assistants. Il prononçait ensuite les paroles suivantes, qui pourraient bien avoir inspiré celles qu'on prête trop complaisamment à M. de la Palisse :

— Voici, disait-il à l'assistance, un nouveau jour qui est le commencement d'un nouveau mois et d'une nouvelle année.

— C'est vrai, répondaient en chœur les notables en faisant trois saluts.

— Il est juste, reprenait le monarque, que nous renouvellions réciproquement les bienfaits qui nous unissent les uns aux autres.

— C'est juste, disaient les notables en faisant trois nouveaux saluts.

— En conséquence, reprenait le prince, j'accepte vos cadeaux et vous recevrez les miens.

— Nous les recevrons, ajoutaient les notables en exécutant trois derniers saluts.

Un grand dignitaire, dont c'était la fonction la plus importante, recouvrait alors les épaules du roi d'un splendide manteau. Revêtu de ce vêtement, le monarque donnait aux assistants sa bénédiction, accompagnée agréablement de riches présents pour tous.

Dans l'île de Java, les mahométans célèbrent, à l'occasion du renouvellement de l'année, une cérémonie religieuse qui, jusqu'à présent, est restée un mystère pour les étrangers. Les hommes seuls, habillés de robes de soie, pénètrent dans le local où s'accomplit le mystère. Les femmes, considérées sans doute comme impures, se tiennent humblement à la porte. La cérémonie terminée, on se fait réciproquement des cadeaux de peu d'importance avec des souhaits de bonne année.

Les Hindous ont trente-neuf grandes fêtes dans l'année, parmi lesquelles celle du premier jour de l'an est une des plus importantes. De temps immémorial, ces peuples ont, à cette occasion, l'habitude de se faire des visites, de s'offrir des présents, de se pardonner réciproquement leurs offenses et de se souhaiter tous les bonheurs imaginables.

Il paraît que, dans certaines villes de l'Inde, les esprits malfaisants, si forts et si puissants dans tout le courant de l'année, sont, le dernier jour de l'an, très-facilement vaincus par tous ceux qui veulent se donner la peine de les combattre.

La chasse aux méchants esprits est originale.

Les Indiens, qui tiennent à débarrasser leur maison de ces follets pernicieux, placent devant leur demeure une perche assez élevée. Au bout de la perche, ils assujettissent un panier orné tout autour de joli papier peint et doré. Quand les Indiens jugent que le papier peint et doré a fait son effet sur l'esprit des esprits, et que les maladroits ont tous sauté dans le fatal panier, ils ferment la porte et les fenêtres de leur maison. Les esprits, tout capots de s'être laissé prendre à un piége de cette nature, voudraient bien rentrer, mais il n'y a plus moyen.

Débarrassés des mauvais génies, les Indiens passent sans crainte aux cérémonies du renouvellement de l'année. On dresse des trophées, on récite des prières, on se débite des compliments. Cela terminé, on évoque les esprits des trépassés qui, pour ce jour-là, se font un véritable devoir de se rendre à l'appel des médiums.

Les médiums, en Europe, font tourner les tables, danser les guéridons et improviser des tragédies par des corbeilles armées d'un crayon, en priant simplement les esprits de leur faire ce plaisir. Dans l'Inde, les esprits des trépassés veulent qu'on agisse différemment avec eux. C'est à coups de canon, par une décharge d'artillerie, que s'opère ce miracle. Les gens qui ont la foi voient très-visiblement alors des nuées d'esprits obscurcir l'air et s'abattre sur la terre avec un léger bruit, auquel les bruits ordinaires ne sauraient être comparés. On questionne les esprits, qui répondent ou ne répondent pas, et ne tardent pas à reprendre le chemin de leur céleste séjour. Chacun alors rentre dans sa demeure et s'abstient de parler durant vingt-quatre heures. Ce délai expiré, tout le monde sort dans les rues pour se livrer à la joie.

En Chine, le renouvellement de l'année est l'occasion d'une fête très-populaire qu'on appelle la *clôture des sceaux*, parce que, dit un historien, les petits coffres où l'on enferme les sceaux de chaque tribunal sont alors fermés avec beaucoup d'appareil. A partir de ce moment toutes les affaires cessent, tous les employés de l'Etat suspendent l'exercice de leurs fonctions. On échange des visites, des souhaits, des présents, et, d'après quelques voyageurs, des cartes de visite comme nous faisons en France.

Un témoin oculaire décrit comme il suit les cérémonies que fait naître en Chine le premier jour de l'an. La solennité commence la veille au soir, à la première apparition de la lune. On sonne d'abord la grosse cloche du palais impérial, on bat de plusieurs grands tambours qui ne servent que pour les occasions de cette nature, et l'on fait plusieurs décharges d'artillerie. Aussitôt le menu peuple et les habitants de tous les ordres font éclater leur joie en tirant des feux d'artifice auxquels se mêle le son des instruments. L'usage des prêtres, dont le nombre est incroyable, est de sonner de la trompette dans leurs temples et dans leurs cloîtres. Le lendemain chacun se tient enfermé chez soi, et le surlendemain il y a grande réception à la cour. Les rues sont remplies de processions dans lesquelles on porte les statues d'une multitude de dieux. Elles sont précédées et suivies par un grand nombre de lamas et de prêtres avec des encensoirs et des chapelets. Ces processions durent trois jours entiers.

Les Japonais, qui adorent les fêtes, ne pouvaient manquer de fêter le renouvellement de l'année. Nous avons lu, au sujet des cérémonies qui s'accomplissent à cette occasion, plusieurs versions, dont la plus complète est fournie par M. Clavel. Le premier jour se passe en visites, en compliments, en révérences, en vœux réciproques. Pour faire ces visites on revêt la robe appelée *kamisijno*. Les présents qui s'échangent consistent principalement en des boîtes contenant des éventails auxquels sont attachés des morceaux de la chair sèche d'awabi (*lauris marina*), afin que les Japonais n'oublient pas combien la manière de vivre de leurs ancêtres était simple et frugale. Le nom de la personne qui offre le cadeau est inscrit sur le couvercle de la boîte, de manière que celle à qui il est destiné puisse savoir de qui il lui vient, si, en son absence, on l'a déposé sur le seuil de sa porte.

Quelquefois on s'envoie en présent des gâteaux de riz, surmontés d'une écrevisse, d'une orange et d'un chou artificiels. L'écrevisse est pour les Japonais l'emblème de la fécondité, parce que, dans leur opinion, ses pattes repoussent quand on les lui a arrachées. Ils y voient aussi un symbole de la santé, à cause de sa couleur d'un rouge vif. L'orange et le chou ont aussi pour les Japonais une valeur symbolique, par suite de la double acception des mots qui servent à désigner ces deux végétaux : le nom de l'orange, *dai-dai*, signifie également prospérité ; et celui du chou, *sumi*, s'emploie aussi dans le sens de richesse.

Il y a dans le vestibule de certaines maisons un homme chargé d'inscrire le nom des visiteurs et de recevoir les présents qu'ils apportent. Chaque famille donne un grand repas. Cette fête du premier jour de l'an s'appelle *sognats*, et dure trois jours. Toutefois on se visite et on s'envoie des cadeaux durant le mois entier. Les plus pauvres même prennent part à la joie générale ; ils empruntent une robe de cérémonie et un cimeterre qu'ils pendent à leur ceinture. Ainsi parés, ils parcourent les rues de la ville, faisant mille contorsions, se livrant aux pantomimes les plus grotesques, apostrophant les passants, et recevant des aumônes.

En Russie, Pâques et Noël sont les seules fêtes qui

obligent à faire des visites. Dans toutes les villes de moyenne importance, les visites doivent se faire en personne. Il n'en est pas de même à Saint-Pétersbourg, à Moscou, à Odessa, etc., où l'usage des cartes de visite est admis dans la haute société. Quant au clergé, à la bourgeoisie, aux petits employés et aux marchands, ils repoussent l'usage des cartes de visite comme provenant des Allemands. Pour certains Moscovites, tout ce qui n'est pas russe est allemand, c'est-à-dire rien ou fort peu de chose. A part quelques étrangers qui suivent les errements de leur pays natal, personne en Russie n'offre des bonbons le premier jour de l'an.

C'est à Pâques que, dans tout l'empire moscovite, on habille à neuf ses enfants et ses domestiques, qu'on achète une voiture et des chevaux, pour briller à la promenade.

La seule cérémonie qui se fasse en Russie, à l'occasion du renouvellement de l'année, consiste, pour la noblesse, à s'assembler dans une salle spéciale où l'on danse et où l'on soupe. A minuit, des toasts sont portés aux personnes présentes et quelquefois à des personnes absentes. Quand on a été l'objet d'un toast, il faut y répondre en vidant d'un seul trait un *bocal* de champagne. Les dames s'acquittent aussi bien que les hommes de ce devoir de société.

Mais il ne suffit pas en Russie de boire beaucoup pour bien boire. Il y a dix manières de vider un bocal. Les virtuoses en l'art d'absorber le champagne vident leur verre tout en faisant entendre un son guttural que l'action de boire semblerait exclure. Ce son guttural, plus agréable à l'oreille d'un buveur moscovite que la plus jolie musique, est très-difficile à obtenir et demande, avec certaines dispositions naturelles, une étude longue et persévérante. Beaucoup de nobles russes n'ont obtenu cette indépendance du gosier qu'après dix ans de veuve-cliquot et quelquefois plus.

Dans le fond de la Sibérie, parmi la tribu des Bratskains, on célèbre une fête ayant pour objet d'obtenir du Ciel une année féconde et heureuse.

La cérémonie commence le premier jour de l'an au lever du soleil. Un prêtre tient une branche de bouleau dirigée vers cet astre, en se mettant à genoux et en récitant des prières à haute voix pour attirer l'attention des dieux. Deux desservants sont debout auprès du grand prêtre. Ils tiennent une écuelle remplie de lait de jument, dans lequel entre une boisson fermentée. A un moment donné, les desservants font un pas dans la direction du soleil, et jettent en l'air leur écuelle avec ce qu'elle renferme. Puis on fait avancer un mouton qu'on égorge et que les prêtres se partagent. Ce sacrifice accompli, l'assistance se retire pour se livrer aux plaisirs de la danse, bien persuadée que les dieux, sensibles au renversement de l'écuelle de lait de jument mélangé à de la boisson fermentée, et de l'égorgement du mouton, ne peuvent manquer de les protéger dans tout le courant de l'année.

Si nous passons d'Orient en Occident, nous voyons qu'en Allemagne le 1er janvier y est peu fêté, et que c'est la Noël qu'on choisit de préférence pour se réjouir en famille et célébrer l'année dont le renouvellement est proche. Pourtant quelques personnes s'offrent dans certaines villes d'Allemagne, au 1er janvier, un gâteau spécial, que dans la langue harmonieuse de Schiller on nomme *neujahr'stollen*. Un moyen de rendre plus savoureux ce solennel gâteau est de le larder de pièces de monnaie que les convives mettent sans façon dans leur poche. Mais ce luxe de cuisine n'appartient pas à tout le monde, et de même qu'on mange des perdrix sans orange, on se contente du neujahr'stollen sans les friandises métalliques dont seuls les cuisiniers prodigues les garnissent. On sait ce qu'est dans toute la Germanie et dans certaines villes du nord de la France l'*arbre de Noël*. Consultez sur cet arbre de cocagne les jeunes botanistes qui sont appelés à en cueillir les fruits, et ils vous diront que la nature n'en créa jamais de si agréable. Sur toutes les branches de l'arbre de Noël on voit, comme des cerises sur un cerisier, des jouets de toutes sortes, poupées, pantins, polichinelles, arcs et flèches, bilboquets, etc., attachés avec des faveurs multicolores, à côté de boîtes de bonbons, de livres illustrés, de bijoux et de bien d'autres objets encore qui provoquent l'admiration et surexcitent la convoitise des petites gens appelés à faire la merveilleuse récolte. Quand les yeux se sont nourris de toutes ces merveilles, les grands parents font un geste, et en quelques minutes la récolte est faite. L'arbre, si bien paré l'instant d'auparavant, est plus dénudé qu'un arbre véritable en Égypte, après le passage d'un nuage de sauterelles.

L'arbre de Noël fleurit aussi en Angleterre et dans les États-Unis d'Amérique.

En Italie, c'est surtout en soupant qu'on célèbre à la fois la naissance du Christ et le renouvellement de l'année. On se met à table à sept heures et on y reste jusqu'à minuit, heure à laquelle on se rend à la messe de la Nativité.

Les Espagnols, grands amateurs de fêtes, se contentent, pour fêter le jour de l'an, de fermer les magasins et de suspendre les affaires publiques. Le soir venu, les *majos*, dans l'Andalousie, prennent leur guitare et vont sous le balcon de leur fiancée pincer quelque sérénade sentimentale. La belle apparaît au balcon, envoie de sa main mignonne un chaste baiser au *majo*, en lui souhaitant l'accomplissement de tous ses vœux, et rentre aussitôt dans la maison sans attendre aucune explication

— Mon âme! dit l'amoureux en tournant ses regards vers le balcon qui ne l'entend pas, tu sais ce que souhaite mon cœur.

Et la sérénade reprend, plus tendre et plus vaporeuse, remplissant l'air tiède et embaumé de flocons harmonieux.

Ne faut-il pas que la guitare soit un peu de toutes les fêtes dans cette poétique et sémillante Andalousie!

Autre guitare.

Je me souviens avoir lu dans la relation d'un voyage aux îles Marquises que les présents étaient de mise autrefois chez ces peuples pour fêter le renouvellement de l'année. Un arc, des flèches empoisonnées, des hameçons de bois, des piéges à bêtes fauves, des serpents apprivoisés, des poteries et des plumes d'oiseau étaient de galants cadeaux qu'on acceptait toujours avec reconnaissance.

Mais le plus agréable des objets qui se pouvaient offrir sous cette latitude consistait en une jeune fille enduite d'une huile aromatique. Le naturel à qui on faisait ce présent baisait respectueusement la jeune fille au front, et la mangeait le lendemain en compagnie de quelques amis. Inutile d'ajouter que la plus franche gaieté présidait à ce repas.

Dans certaines contrées de l'intérieur de l'Afrique on assomme, pour fêter le jour de l'an, des prisonniers mis en réserve pour cette solennité. A chaque coup de massue qui fend le crâne d'une victime, l'assemblée exécute une danse furibonde en chantant en chœur, avec accom-

pagnement de tambourin et d'une sorte de flûte faite d'un os de mort :

> Mort! mort! mort!
> Que ceux qui vivent, vivent.
> Réjouissons-nous, dansons, mangeons, tuons.
> Mort! mort! mort!
> Fêtons le nouvel an.

On n'est pas plus aimable que ces charmants Africains.

Il est vrai qu'en maintes circonstances les Européens se sont montrés tout aussi charmants.

« Grattez un homme, a dit un penseur, vous y trouverez une bête féroce. »

Est-ce pour cette raison qu'on a qualifié le plus généreux et le plus tendre des sentiments, sentiment d'humanité ? Rien ne paraît plus probable. Quoi qu'il en soit, et pour ne pas laisser mes lectrices sous une impression pénible dans ce moment de l'année où toutes les idées doivent être riantes, je veux finir cet article en disant comment se fête le nouvel an dans quelques-unes des anciennes colonies espagnoles.

Des hommes se promènent dans les rues avec un petit mât de cocagne où se trouvent suspendus divers objets d'étrennes. Les enfants sont admis à s'emparer de ces objets, mais seulement avec la bouche, en les happant. Ils sautent tous autour du mât, les mains derrière le dos, s'efforçant de mordre les objets, qui sont ainsi fort difficiles à prendre. Pendant que s'accomplit cet exercice, l'homme qui tient le mât de cocagne chante sur un refrain connu ces deux vers en signe d'avertissement :

> Con la boca, si;
> Con la mana, no.

Ce qui veut dire : Avec la bouche, oui; avec les mains, non.

J'ai assisté dans mon tout jeune âge à ce plaisant divertissement, dans une des villes de la Colombie, à Carthagène.

Oscar COMETTANT.

LA MYTHOLOGIE MODERNE.



Le jugement de Pâris. Composition de L. Breton.

LE COMTE DE CHANTELEINE [1].

ÉPISODE DE LA RÉVOLUTION.



Douarnenez. Dessin de A. de Bar.

XI. — QUELQUES JOURS DE BONHEUR.

Après cette terrible soirée, dans laquelle la colère de toute une population se déchaîna contre un seul homme, le village de Douarnenez reprit son calme habituel, et, il faut le dire, les pêcheurs retournèrent à leurs travaux accoutumés avec plus de confiance; depuis la mort du maudit, ils ne pensaient pas avoir à redouter les représailles des républicains, qui ne connaissaient rien de l'affaire. Il n'en était pas ainsi du comte et de ses amis; ils devaient craindre que le premier acte de la liberté d'Yvenat ne fût une dénonciation en règle contre les habitants de Douarnenez. On pouvait donc s'attendre, un jour ou l'autre, à la visite des gardes nationaux du département et des forcenés des villes.

(1) Reproduction et traduction formellement interdites, sauf autorisation spéciale de l'auteur et des éditeurs. Voir, pour les premières parties, les livraisons précédentes.

De là, un danger sérieux pour le comte et pour sa fille.

Quelques jours se passèrent dans les plus vives inquiétudes; Kernan fit même ses préparatifs pour le cas où un départ subit fût devenu nécessaire. Mais enfin, une semaine après les événements, rien ne légitimant la crainte d'une invasion des républicains, le comte commença à se rassurer.

Ou Yvenat n'avait pu gagner les villes, et était retombé entre les mains de ses paroissiens, ou, ne voulant pas se venger de ses ennemis, il avait pris le parti de rentrer dans l'ombre.

Il existait aussi une troisième hypothèse : que les municipalités des villes, les délégués du Comité de salut public, trop occupés de la guerre vendéenne qu'il fallait terminer, et de la chouanerie qui prenait naissance, n'eussent pas de temps à consacrer à la vengeance du prêtre Yvenat.

Quoi qu'il en soit, le pays demeura tranquille ; le comte reprit peu à peu confiance et retomba dans ses préoccupations habituelles. A le considérer, on voyait combien le malheur l'avait rapidement vieilli ; Kernan s'en effrayait quelquefois ; il lui semblait d'ailleurs que son maître était dominé par une grande idée, dont lui n'avait pas le secret. Véritable peine pour le fidèle Breton, habitué à partager toutes les pensées du comte ; mais il respectait le silence dans lequel celui-ci se renfermait.

Marie avait aussi remarqué combien son père se retirait de plus en plus en lui-même. Toutes les fois qu'elle pénétrait dans sa chambre, elle le voyait le plus souvent agenouillé et priant avec une extrême ferveur. Elle revenait alors tout émue et se sentait prise d'une indéfinissable inquiétude qu'elle ne voulut pas cacher à Kernan. Celui-ci la rassurait de son mieux, sans être rassuré lui-même.

Cependant les jours se succédaient avec la série de leurs incidents peu variés. La pêche allait tant bien que mal, et les hôtes de Locmaillé étaient réduits à manger ses produits plus souvent qu'à les vendre. L'hiver avait été fort rigoureux ; Marie travaillait à ses grosses chemises, et ses faibles doigts se tiraient à leur honneur de cette tâche ingrate ; souvent même, Trégolan l'aidait dans la partie des gros ourlets qu'elle n'avait pas la force de coudre, et quand il ne faisait pas le métier de pêcheur, assis à ses côtés, il faisait bravement celui de couturière. D'ailleurs, à cette époque, plus d'un gentilhomme émigré dut demander ainsi l'existence à l'ouvrage de ses mains ; ce n'était pas déroger, au contraire. Henry commettait souvent bien des maladresses et des gaucheries dont souriait la jeune fille ; cependant, aidée ou non, elle ne gagnait guère plus de cinq à six sols par jour.

Pendant ces quelques heures de travail, Henry avait raconté toute sa vie, et toute l'histoire de cette pauvre sœur qu'il aimait tant. Marie trouvait dans son cœur de douces consolations pour le jeune homme.

— Monsieur Henry, lui disait-elle, ne puis-je être votre sœur? ne dois-je pas remplacer près de vous cette sainte martyre dont la mort m'a sauvée?

— Oui! répondait le chevalier, vous êtes ma sœur; vous êtes belle et bonne comme elle! vous avez son cœur et ses yeux ; c'est son âme tout entière que je retrouve en vous! oui! vous êtes ma sœur, et ma sœur bien-aimée!

Alors il s'arrêtait, et souvent s'enfuyait pour ne pas en dire davantage; car il sentait un autre sentiment, plus fort que celui de l'amour fraternel, l'envahir tout entier.

La jeune fille, bien qu'elle ne se rendît pas compte de l'état de son âme, sentait aussi une émotion inconnue se glisser en son cœur; mais elle prenait cette émotion pour la reconnaissance poussée à l'extrême envers son sauveur.

Cependant le secret de pareils sentiments ne peut demeurer éternellement dans les âmes généreuses sans faire irruption au dehors; celui qui aime véritablement est souvent débordé par son amour; il faut qu'il parle, et, comme Henry se serait gardé sur toutes choses de déclarer ses véritables sentiments à la jeune fille, il cherchait dans Kernan le confident obligé.

Le Breton avait tout vu, mais il laissait venir.

Henry causa d'abord fort évasivement.

— Si le comte venait à manquer à sa fille, lui dit-il un jour, que deviendrait-elle? ne serait-ce pas une situation funeste que celle de cette orpheline? comment la pauvre proscrite pourrait-elle échapper à ses ennemis?

— Je serais là, répondit Kernan en souriant.

— Sans doute, reprit Henry, sans doute ; mais, mon brave Kernan, qui sait où la destinée vous entraînera! Le comte ne peut-il vous rappeler sous les drapeaux de l'armée catholique, eh bien! dans ce cas, qui protégerait Marie?

Kernan pouvait facilement répondre que ni le comte ni le serviteur n'abandonneraient ensemble la demoiselle de Chanteleine, mais il feignit d'accepter l'argument du chevalier comme irréfutable.

— Oui! dit-il, qui la protégerait alors? Ah! monsieur Henry, il lui faudrait un brave cœur pour l'aimer, et le bras d'un mari pour la défendre! Mais qui oserait prendre à sa charge cette jeune fille proscrite et sans fortune?

— Il ne faudrait pas être bien audacieux pour le faire, répondit Henry avec vivacité, la connaissant comme nous pouvons la connaître! Marie a passé par de terribles épreuves, et elle fera une digne femme, la femme qu'il faut à un honnête homme pour traverser les époques révolutionnaires.

— Vous avez raison, monsieur Henry, reprit Kernan, si on la connaissait, mais on ne la connaît pas, et il n'y a guère d'apparence que dans ce village de Douarnenez nous trouvions jamais le mari qui convient à ma nièce.

En parlant ainsi, le Breton voulait obliger le jeune homme à s'ouvrir plus clairement; mais cette réponse produisit un effet tout opposé. Le chevalier crut voir dans ces paroles une désapprobation complète. Et ce jour-là il n'en dit pas davantage, ce dont Kernan fut très-vexé.

Le mois de février se passa. Pendant la semaine, chacun travaillait de son mieux ; le dimanche, le comte lisait l'office divin dans la salle basse, et ces pieuses gens y apportaient une ferveur vraiment catholique ; ils imploraient le ciel pour leurs martyrs, et, en vrais chrétiens, ils priaient aussi pour leurs ennemis, sauf Kernan. Le Breton faisait seul exception ; il n'était pas chrétien jusqu'à l'oubli des injures, et chaque soir sa prière était suivie d'un serment de vengeance.

Puis, quand le temps était beau, Kernan proposait une promenade sur la côte. Le plus souvent le comte restait à la maison. Alors Henri, Kernan et Marie s'en allaient par les rochers; ils gravissaient la colline sur laquelle est assis le village de Douarnenez ; ils remontaient la grande route du côté de l'église qui domine la baie, et de là leurs regards se perdaient sur ce morceau de mer largement ouvert à l'horizon, qui a ses tempêtes et ses sinistres comme l'Océan. Quel magnifique spectacle que

celui de cette baie agitée et furieuse! On apercevait quelque barque attardée qui, sa voile au bas-riz, luttait avec les vagues, disparaissait parfois, et se voyait entraînée souvent loin du port; de là, l'œil suivait jusqu'à la pointe du raz ce long promontoire qui s'enfonçait dans la mer.

Henry, très au courant des choses du pays, faisait admirer ces beaux points de vue à sa compagne; il l'instruisait; il lui nommait tous les clochers, ceux de Poullan, de Beuzec, de Pont-Croix, de Plogoff, qui signalaient alors tant de paroisses désertes.

Puis les promenades se prolongeaient jusque du côté de Sainte-Anne de la Palud; on tournait la baie; on apercevait au loin la chaîne des monts d'Aray affaissés sur eux-mêmes comme des montagnes fatiguées qui se seraient couchées dans la plaine.

Un autre jour, les promeneurs faisaient bravement leurs quatre lieues de pays et allaient écouter l'Océan mugir à la pointe du Raz. Là, le ressac produisait des effets merveilleux et terribles sur les rocs de cette petite baie au nom sinistre, qui s'appelle la baie des Trépassés. Ce spectacle des flots irrités impressionnait vivement la jeune fille; elle se serrait au bras du chevalier quand les nappes d'écume enlevées par le vent retombaient en bruyantes cataractes.

Il y avait aussi certaines vieilles légendes qu'Henry racontait et dont la plus célèbre est celle de la fille du roi Canut, qui livra au diable les clefs d'un puits immense et sans fond. C'était du temps où des plaines immenses s'étalaient à la place de la baie; mais les portes du puits ayant été imprudemment ouvertes, les flots firent irruption, noyèrent les villes, les habitants, les troupeaux, tout ce pays alors si fertile, et formèrent ce bras de mer qui s'est appelé depuis la baie de Douarnenez.

— Un singulier temps que celui où l'on croyait à de pareilles choses, disait Henry.

— Ne valait-il pas notre siècle de malheur? répondait Kernan.

— Non, Kernan, reprenait le jeune homme, car les époques d'ignorance et de superstitions sont toujours détestables; il n'en peut rien sortir de bon; tandis que lorsque Dieu aura pris pitié de la France, qui sait si de ces épouvantables excès l'humanité n'aura pas retiré quelque profit que nous ne pouvons prévoir! Les voies du ciel sont impénétrables, et dans le mal se trouve toujours le germe du bien.

Puis, en causant ainsi, en se faisant un fond d'espérance pour l'avenir, on revenait tranquillement à la maison, et de ces longues courses on rapportait un bon appétit. C'étaient véritablement des jours heureux pour ce petit monde, et n'eût été la profonde préoccupation du comte, ces pauvres proscrits n'auraient rien demandé que la continuation de ce bonheur.

Cependant Henry n'avait pas renouvelé sa tentative auprès de Kernan, bien qu'il eût surpris souvent le Breton à regarder la jeune fille et lui avec un malin sourire.

Mais Marie, qui n'y entendait pas malice, naïve et simple, ne se gênait pas pour parler à son oncle du chevalier de Trégolan; elle le faisait même à son insu avec un véritable enthousiasme.

— Un bien excellent cœur! disait-elle; un véritable cœur de gentilhomme, et tel que je ne pourrais souhaiter d'autre frère que lui.

Kernan la laissait dire.

— Quelquefois même, reprenait Marie, je me demande si nous n'abusons pas de sa générosité! car il travaille pour nous, ce pauvre M. Henry, il se donne bien du mal, et nous ne pourrons jamais le payer de ses peines!

Kernan ne répliquait pas.

— Ajoute, continuait la jeune fille, qui se figurait sans doute que le Breton répondait affirmativement à toutes ses questions, ajoute qu'il n'est pas proscrit, lui, qu'il a des protecteurs, puisqu'il a pu obtenir à Paris la grâce de sa sœur! Et cependant, il reste dans ce pays, dans cette cabane; il se condamne à un rude métier, il y risque sa vie; et cela, pour qui? pour nous! Oh! il faudra bien que le ciel le récompense un jour, car nous, nous serons impuissants à le faire.

Kernan se taisait toujours, mais il souriait en songeant que la récompense n'était pas loin.

— Enfin, dit Marie, est-ce que tu ne trouves pas que c'est un digne jeune homme?

— Certes, répondit Kernan, ton père n'en voudrait pas d'autre pour fils, et moi, ma nièce Marie, je n'en voudrais pas d'autre pour neveu.

Ce fut la seule allusion que se permît le Breton, mais il ne sut pas si elle fut comprise. Cependant il est probable qu'en causant avec le chevalier, Marie lui rapporta l'opinion de Kernan à son égard. En effet, quelques jours plus tard, Henry se trouvant à la pêche avec Kernan, lui fit les plus complètes ouvertures en rougissant et en laissant échapper ses filets.

— Il faut en parler au père, se contenta de répondre le Breton.

— Tout de suite! s'écria le chevalier, effrayé d'une telle hâte.

— En rentrant.

— Mais... fit le jeune homme.

— Mettez donc la barre au vent, ou nous allons ralinguer.

Et ce fut tout. Henry redressa la barre, mais il la tenait si mal, que Kernan fut obligé de prendre place au gouvernail.

Ceci se passait le 20 mars; pendant les jours précédents le comte avait paru plus soucieux que d'habitude; plusieurs fois il avait pris sa fille dans ses bras et l'avait serrée sur son cœur sans prononcer une parole. Lorsque Kernan fut de retour après la pêche, une pêche d'amoureux pour tout dire et qui fut assez mauvaise, il s'adressa d'abord à Marie.

— Où est ton père? lui demanda-t-il.

— Mon père est sorti, répondit la jeune fille.

— Tiens! cela est singulier, fit Kernan; ce n'est guère dans ses habitudes.

— Il ne vous a rien dit, mademoiselle? dit Henry.

— Non! je lui ai proposé de l'accompagner; mais il s'est contenté, pour toute réponse, de m'embrasser bien affectueusement, et il est parti.

— Eh bien, attendons son retour, monsieur Henry, dit Kernan.

— Vous aviez à lui parler? demanda la jeune fille.

— Oui, mademoiselle, balbutia Henry.

— Oui, répondit Kernan, une bêtise, un rien; attendons.

Ils attendirent; l'heure du souper arriva sans que le comte fût de retour. On patienta, mais bientôt on commença à s'inquiéter. Le bonhomme Locmaillé avait vu le comte se diriger vers la route de Chateaulin; il marchait rapidement, un bâton à la main, comme quelqu'un qui voyage.

— Qu'est-ce que cela veut dire? s'écria Marie.

— Comment! il serait parti sans nous prévenir.

Henry se précipita dans l'escalier et monta à la chambre du comte; il redescendit bientôt, tenant à la main une lettre, qu'il remit à Marie; elle ne contenait que ces mots :

« Ma fille, je pars pour quelques jours. Que Kernan veille sur toi! Prie pour ton père,

« Comte de Chanteleine. »

XII. — Le départ.

On comprend l'effet que produisit la lecture de ces quelques mots sur ses auditeurs! Marie ne put s'empêcher d'éclater en sanglots, et Henry ne parvint pas sans peine à la consoler.

Où était allé le comte de Chanteleine? pourquoi ce départ précipité? pourquoi ce secret, que son fidèle Kernan n'avait pu percer?

— Il est allé se battre! il est allé rejoindre les Blancs! furent les premiers mots de Marie.

— Sans moi! s'écria Kernan.

Mais en considérant que Marie était seule au monde, il comprit que le comte avait dû lui laisser le soin de la protéger.

On discuta donc cette supposition, que le comte eût rejoint les débris de l'armée catholique. Cette hypothèse était fort plausible.

En effet, la lutte continuait, plus ardente et plus opiniâtre, malgré toutes ces guerres que la Convention avait sur les bras, malgré la terreur qui existait à Paris depuis l'exécution des Girondins; bien que les membres de ce gouvernement fussent en lutte ouverte avec certains députés de la Convention et que, quelques semaines plus tard, Danton dût succomber, le Comité de salut public faisait des prodiges d'activité.

Il est bon de connaître ce que certains hommes de partis contraires ont pensé de ce Comité, qui, par ses moyens terribles et sanguinaires, a sauvé la France, livrée à toutes les horreurs de la guerre civile et à tous les périls de la coalition.

A Sainte-Hélène, Napoléon a dit :

« Le Comité de salut public est le seul gouvernement qu'ait eu la France pendant la révolution. »

M. de Maistre, l'homme du parti légitimiste, a eu le courage d'en convenir également, disant que les émigrés, après avoir livré la France aux rois, n'auraient jamais eu la force de l'arracher de leurs mains.

Chateaubriand pensait ainsi de ces douze hommes nommés Barrère, Billaud-Varennes, Carnot, Collot-d'Herbois, Prieur de la Marne, Robert Lindet, Robespierre aîné, Couthon, Saint-Just, Jean Bon Saint-André, Prieur de la Côte-d'Or, et Hérault-Séchelles, dont les noms sont pour la plupart voués à l'exécration publique.

Quoi qu'il en soit, le Comité, voulant en finir avec la Vendée, entra dans la voie des plus horribles dévastations; les colonnes infernales, dirigées par les généraux Turreau et Grignon, s'avancèrent sur le pays après la défaite de Savenay. Elles pillèrent, elles massacrèrent, elles ruinèrent; femmes, enfants, vieillards, personne n'échappa à leur sanglantes représailles.

Le prince de Talmont fut pris et exécuté devant le château de ses ancêtres; d'Elbée, malade, fusillé sur son fauteuil, entre deux de ses parents. Henri de La Rochejaquelein, le 29 janvier 1794, après une dernière victoire remportée à Nouaillé sur les colonnes incendiaires, s'avança vers deux soldats Bleus surpris dans un champ :

— Rendez-vous, leur dit-il, je vous fais grâce.

Mais l'un de ces misérables, le couchant en joue, le tua roide d'une balle au milieu du front.

Pendant ce temps, les plus sanguinaires agents du comité étaient envoyés dans les provinces; Carrier, à Nantes, depuis le 8 octobre, imaginait ces moyens qu'il appelait *les déportations verticales*, et, le 22 janvier, il inaugurait ses bateaux à soupapes en l'honneur des prisonniers de l'armée vendéenne.

Mais plus on les décimait, plus les royalistes se montraient ardents à combattre la révolution. Il était donc possible que le comte de Chanteleine eût rejoint soit Charette, qui avait repris la campagne après avoir évacué l'île de Noirmoutiers, soit Stofflet, qui venait de succéder à La Rochejaquelain.

L'armée catholique était démembrée; il se faisait alors une terrible guerre de partisans. Stofflet et Charette, ces deux illustres Vendéens, battaient les généraux de la république. Charette, avec dix mille hommes, pendant trois mois vainqueur des troupes républicaines, défit et tua le général Haxo.

Ces nouvelles arrivaient jusqu'au fond de la Bretagne, et Douarnenez tressaillit souvent au bruit des batailles.

Si le comte n'était pas en Vendée, il pouvait s'être jeté dans le mouvement de la chouanerie. Jean Chouan, pendant les derniers mois de cette funeste année de 93, s'était levé, entraînant toutes les populations du bas Maine, et se ruant depuis le fond de la Mayenne jusqu'au fond du Morbihan.

Il y avait là un grand rôle à jouer pour le comte de Chanteleine; pourquoi ne l'aurait-il pas accepté? Trégolan et Kernan discutèrent toutes ces probabilités. Cependant le secret gardé par le comte faisait hésiter Kernan.

— Il ne se serait pas caché de nous, disait-il, s'il était retourné sur les champs de bataille.

— Qui sait?

— Non, il faut qu'il y ait autre chose.

Alors l'un ou l'autre allait aux nouvelles; ils s'exposaient même pour savoir ce qui se passait dans la Vendée ou dans le Morbihan; le bruit d'un engagement leur mettait la mort dans l'âme. Cependant, malgré tous leurs efforts, ils ne purent apprendre quoi que ce fût.

Marie tremblait et priait pour son père, et, en regardant autour d'elle, elle arrivait à se considérer comme presque isolée dans le monde.

Alors il lui prenait des moments de désespoir. Kernan et le chevalier essayaient de la rassurer, sans y réussir.

Les jours se passèrent; les nouvelles du comte manquaient toujours; les bruits du dehors étaient alarmants.

Le comte avait disparu le 20 mars, et, six jours après, les Vendéens reprenaient l'offensive par un coup d'éclat.

Le 26 mars, la ville de Mortagne venait d'être enlevée aux Bleus; or, à cette affaire, Marigny commandait en chef; Marigny, l'ancien compagnon de Chanteleine, qui, après trois mois d'une existence vagabonde, reparaissait en vainqueur.

En apprenant ce fait, Kernan s'écria :

— Notre maître est là! il est à Mortagne!

Mais en connaissant les détails de la sanglante bataille qui avait eu lieu, comment les meilleurs soldats des Blancs y trouvèrent la mort, l'inquiétude des deux hommes et de la jeune fille fut au comble, et quand, quinze jours après la prise de Mortagne, on fut encore sans nouvelles, Marie, désespérée, s'écria :

— Mon père! mon pauvre père est mort!

— Ma chère Marie, répondit Trégolan, calmez-vous! non, votre père n'est pas mort! rien ne le prouve.

— Je vous répète qu'il est mort! répéta la jeune fille sans vouloir l'entendre.

— Ma nièce, reprit Kernan, on n'envoie pas de ses nouvelles comme on veut, dans les temps de guerre; au bout du compte, c'est une victoire qui vient d'être remportée sur les républicains.

— Non! Kernan! il ne faut pas espérer! ma mère morte dans son château! mon père mort sur le champ de bataille! je suis seule au monde! seule! seule!

Marie sanglotait. Cette épreuve l'avait brisée; sa frêle nature ne pouvait résister à tant de coups répétés. Et quoiqu'elle n'eût aucune preuve de la mort de son père, comme il arrive dans certains moments de désespoir, elle se fit à cet endroit une conviction que rien ne put ébranler.

Cependant, lorsque Marie s'écria qu'elle était seule au monde, Kernan sentit une grosse larme couler le long de sa joue, son cœur saigna, et il ne put s'empêcher de dire :

— Ma nièce Marie, ton oncle est encore près de toi.

— Kernan, mon bon Kernan, répondit la jeune fille en serrant la main du Breton.

— Tu auras toujours un ami pour t'aimer, reprit-il.

— Deux, s'écria Trégolan, auquel cette parole échappait malgré lui; deux! ma chère Marie, car je vous aime!

— Monsieur Henry! dit Kernan.

— Pardonnez-moi, Marie; pardonnez-moi, Kernan,



Le retour du comte. Dessin de V. Foulquier.

mais ces paroles m'étouffaient! non! ma chère bien-aimée n'est pas seule au monde! non! je serai heureux de lui consacrer ma vie tout entière.

— Henry! s'écria la jeune fille.

— Oui, je l'aime, vous le savez, Kernan, et vous à qui son père l'a confiée, vous approuvez mon amour!

— Monsieur Henry, pourquoi dire ces choses, puisque...?

— Ne craignez rien, Kernan, ni vous, ma chère Marie; si j'ai parlé ainsi, c'est que je vais partir.

— Partir! s'écria Marie.

— Oui, m'éloigner de vous, de vous que j'aime et de qui j'aurais voulu emporter quelque bonne parole. Si j'avais dû rester, j'aurais renfermé ce secret dans mon cœur, comme je l'avais promis à Kernan; mais je pars, pour combien de temps? je l'ignore; et maintenant me pardonnez-vous d'avoir parlé?

— Mais où allez-vous donc, Henry? demanda Mlle de Chanteleine avec un accent qui pénétra l'âme du jeune homme.

— Où je vais? Dans le Poitou, dans la Vendée, à Mortagne, partout où je pourrai rencontrer votre père, partout où je pourrai avoir de ses nouvelles, afin de vous dire si vous avez encore pour vous aimer sur terre un autre cœur que celui de Kernan et le mien!

— Quoi! dit Kernan, vous voulez rejoindre le comte?

— Oui, et j'y parviendrai, je le retrouverai, ou je mourrai à la peine!

— Henry! s'écria la jeune fille.

— Eh bien, allez! monsieur Henry, dit Kernan d'une

voix profondément émue, et que le Ciel vous protége; pendant votre absence, je veillerai sur cette chère enfant; mais soyez prudent, car vous savez que nous comptons sur votre retour.

— Soyez tranquille, Kernan; j'ai une tâche à remplir, non pour me faire tuer là-bas, mais pour rejoindre le comte de Chanteleine, et il ne sera pas si bien caché que je ne le retrouve. Le rang qu'il occupait dans l'armée royaliste ne permet pas qu'il y soit inconnu. J'irai à Mortagne, Marie, et je vous rapporterai des nouvelles de votre père.

— Henry, reprit la jeune fille, vous allez braver bien des dangers pour nous! que Dieu vous accompagne, et qu'il vous récompense.

— Quand partez-vous? demanda Kernan.

— Ce soir même, à la nuit, je voyagerai à cheval ou à pied, suivant les circonstances, mais j'arriverai.

Les préparatifs du départ ne furent pas longs. La jeune fille, au moment arrivé, prit la main du chevalier dans les siennes et la garda longtemps sans pouvoir parler. Kernan était très-ému. Mais Henry puisa dans les yeux de la jeune fille une force surhumaine, et, après un long adieu, il se dirigea vers la porte.

A ce moment celle-ci s'ouvrit rapidement et un homme enveloppé d'un manteau parut.

C'était le comte.

— Mon père! s'écria Marie.

— Ma fille bien-aimée! répondit le comte en pressant Marie sur son cœur.

— Oh! que nous avons été inquiets de votre absence, mon père, et M. Henry allait partir pour vous retrouver et vous ramener à nous.

— Brave enfant, fit le comte en tendant la main au chevalier. Vous vouliez encore vous dévouer.

— Allons! tout va bien, dit Kernan. Je crois décidément que la chance s'en mêle.

Le comte, qui s'était tu sur le motif de son absence, ne parla pas davantage du but qu'il avait atteint. Il parut évident au Breton que ce voyage se rattachait à une intrigue royaliste, une sorte de conspiration nouvelle, mais il n'interrogea pas son maître à cet égard.

Seulement, il crut devoir mettre le père au courant de ce qui s'était passé; il lui dépeignit l'amour dont il avait été le confident, et comment, pendant le désespoir de Marie, l'aveu de cet amour avait quitté les lèvres du jeune homme; il ne doutait pas que la jeune fille ne l'aimât.

— Et certes jamais homme n'était plus digne d'être aimé! ajouta le Breton. Après tout, notre maître, si ce mariage se décidait, il ne pourrait pas être célébré, car il n'y a pas de prêtre dans le pays, et il faudrait attendre.

Le comte secoua la tête sans répondre.

XIII. — LE PRÊTRE MYSTÉRIEUX.

En effet, cette absence de prêtres dans le département avait nécessairement suspendu l'exercice de la religion; les populations des campagnes souffraient surtout de cet état de choses. Et cependant, plutôt que de reconnaître les assermentés, elles se renfermaient dans leurs maisons et fuyaient les églises; aussi les enfants naissaient sans recevoir le baptême, les mourants mouraient sans avoir été administrés, les mariages ne pouvaient se célébrer ni religieusement, ni même civilement, car les troubles n'avaient pas même permis d'installer les bureaux de l'état civil.

Cependant, pendant la dernière quinzaine d'avril, un changement manifeste se produisit dans les campagnes de la partie du Finistère comprise dans un rayon de quelques lieues autour de Douarnenez; il devint bientôt évident qu'un prêtre était revenu dans le pays accomplir sa noble mission en bravant des dangers sans nombre.

Ce fut une chose qui d'abord se dit à l'oreille; il ne fallait pas éveiller l'attention des espions que les municipalités entretenaient en tous lieux; mais enfin il paraissait certain qu'un homme mystérieux allait et venait dans le pays; par les mauvais temps, dans les orages, et la nuit, un inconnu, toujours seul, parcourait les campagnes, visitait les villages, tantôt Pont-Croix, tantôt Crozon, Douarnenez, Pouellan; non-seulement il se transportait au sein des paroisses, mais aussi dans les maisons les plus isolées.

Il paraissait connaître parfaitement le pays et être au courant de ses besoins. A la naissance d'un enfant, il accourait; il apportait des consolations et les derniers sacrements aux moribonds; on le voyait peu, car sa figure était le plus souvent voilée; mais on n'avait pas besoin de le voir, il suffisait de l'entendre pour reconnaître en lui le ministre d'une religion de charité.

Ce fait, d'abord peu connu, ne tarda pas à attirer l'attention publique. Bientôt on en causa à Douarnenez.

— Cette nuit, il est venu chez la mère Kerdenan et il l'a administrée, disait celui-ci.

— Avant-hier, il a baptisé l'enfant aux Brezenelt, répondait celui-là.

— Profitons-en, pendant qu'il est là, répliquaient naïvement les autres, car il pourrait bien lui arriver malheur.

Les habitants de cette côte, en somme de pieuses gens, étaient heureux de la présence de cet inconnu, qui renouvelait la situation morale du pays.

Il y avait un vieux tronc de chêne sur la route de Douarnenez à Pont-Croix, où ceux qui réclamaient les secours de la religion déposaient un billet, un mot, un signe quelconque, et, la nuit suivante, le prêtre mystérieux apparaissait.

Vu leur isolement, les hôtes de Locmaillé ne connurent pas d'abord ce nouvel état de choses; ils ne causaient guère avec leurs voisins, et ils s'enfermaient volontiers chez eux. Pendant deux mois, au moins, cette sainte mission fut exercée sans qu'ils en fussent instruits, sans qu'ils pussent en profiter pour leur compte.

Cependant, le bonhomme Locmaillé apprit un jour ce qui se passait; il en dit quelque chose à Kernan; le Breton n'eut rien de plus pressé que d'en parler à son maître; un éclair de satisfaction brilla dans les yeux du comte

— Ma foi, dit Kernan, ce prêtre-là doit être un homme courageux et dévoué, car il faut du dévouement et du courage pour agir ainsi.

— Oui, répondit le comte, mais en il est récompensé par le bien qu'il répand autour de lui.

— Sans doute, notre maître, et je m'explique que les habitants de cette côte soient heureux de sa présence dans le pays! Savez-vous que c'était dur de mourir sans confession!

— Oui, répondit le comte.

— Pour moi, reprit le Breton avec une conviction profonde, c'eût été la pire des douleurs; l'enfant nouveau-né peut attendre son baptême, et chacun a le droit de remplacer le prêtre auprès d'un berceau; les jeunes gens peuvent remettre le mariage à des temps plus heureux!

Mais mourir sans un confesseur à son chevet, il y a de quoi désespérer !

— Tu as raison, mon pauvre Kernan.

— Mais j'y pense, reprit le Breton, voilà qui fera plaisir à M. Henry ! Nous devons beaucoup à ce courageux jeune homme ; heureusement, il nous sera facile d'être reconnaissants envers lui ! Savez-vous que ma nièce aura là un mari sur lequel elle pourra compter ! Et certainement, en lui permettant de la sauver, le ciel la lui réservait pour l'avenir !

— Nous devons le penser, Kernan, répondit le comte ; puisse cette chère enfant être heureuse comme elle le mérite ! Elle a été assez éprouvée pour que le ciel lui donne désormais une existence heureuse. Mais avant de parler de ce prêtre au chevalier, Kernan, laisse-moi arranger cette affaire.

Kernan promit de ne rien dire, mais le chevalier ne tarda pas à entendre parler de ce qui faisait la conversation de tout le pays. Aussitôt il vint entretenir Kernan de sa grande découverte, et le Breton ne put s'empêcher de sourire.

— Parlez-en ce soir à souper, lui dit-il, et vous verrez ce qu'on vous répondra.

Henry suivit le conseil de Kernan, et le soir même, après avoir tendu la main à Marie, il appelait le comte de Chanteleine du nom de père.

— Mais ce prêtre, dit-il, qui le verra ?

— Moi, dit le comte.

Marie se jeta dans ses bras.

— Cela va bien, cela va bien, dit Kernan, et cela nous portera bonheur. Je ne serais pas étonné que ce fût la fin de la fin. Ah ! monsieur Henry, vous nous l'aimerez bien.

— Oui, mon oncle, répondit Henry en se précipitant au cou du Breton.

Un long mois se passa encore ; le comte ne parlait plus du prêtre mystérieux. L'avait-il vu ? Henry osait à peine s'informer. Mais un soir, le comte annonça à ses enfants que leur mariage serait célébré dans les grottes de Morgat le 13 juillet ; c'était trois semaines de patience.

Il fallait donc se résigner et attendre. Le temps paraît bien long, qui mène au bonheur, et cependant c'est encore celui qui marche le plus vite ; on s'occupait de mille petites choses. Kernan voulut que Marie fût belle dans son costume de mariée, et il dépensa quelques vieux écus à lui acheter un ruban par-ci, une guimpe par-là. Henry se ruina véritablement, ce qui ne fut pas difficile ; sans en rien dire, il alla un jour à Châteaulin et rapporta un bel habillement de paysanne bretonne.

Il faut dire aussi que Kernan tint à honneur de figurer dans la cérémonie avec de bons gros souliers, et il n'y eut pas jusqu'au bonhomme Locmaillé qui ne voulût avoir des sabots neufs.

Enfin, tout fut prêt bien avant le jour fixé. Henry s'inquiétait toujours du prêtre ; il aurait voulu le voir. Ayant appris l'histoire du tronc d'arbre, il s'y rendit un matin, et déposa un billet qui rappelait au curé mystérieux cette importante date du 13 juillet, et les grottes de Morgat.

Quelques instants après un homme d'assez mauvaise mine s'emparait du billet et disparaissait aussitôt.

Enfin, la veille du grand jour arriva ; la dernière soirée se passa dans la salle basse. Henry ne pouvait contenir son bonheur. Le comte entretint ses enfants des grands devoirs de la vie, et comment il fallait les accomplir ; il leur dit des choses touchantes ; Henry et Marie se jetèrent à ses genoux et lui demandèrent de les bénir.

— Oui, dit le comte, que le ciel vous bénisse ! qu'il vous absolve par ma voix ! qu'il vous garde pendant le reste de votre vie ! oh ! oui, mes enfants bien-aimés, qu'il accomplisse les bénédictions d'un père.

Puis, les relevant, il les serra tous les deux dans ses bras.

XIV. — LES GROTTES DE MORGAT.

Le cap de la Chèvre fait l'extrémité d'une longue pointe de terre formée par la courbure de la côte nord, et qui vient fermer en partie la baie de Douarnenez. Le promontoire couvre lui-même une sorte de petite baie intérieure, qui s'aperçoit parfaitement du bourg, un peu sur la gauche.

C'est vers la partie centrale et sur une plage magnifique que se trouvent les célèbres grottes de Morgat. Il y en a plusieurs. Elles sont accessibles à marée basse, sauf la plus belle et la plus importante, dans la quelle on ne peut pénétrer qu'avec le flot.

Cette dernière est très-vaste ; elle a des profondeurs que le regard humain n'a jamais pu sonder, faute d'air respirable ; les torches qu'on y promène pâlissent d'abord et finissent par s'éteindre ; les êtres animés ne sauraient y vivre. Mais toute la partie antérieure de la grotte est vaste, aérée et d'un aspect grandiose.

C'était le lieu choisi pour la célébration du mariage. Le bruit se répandit bientôt dans les paroisses environnantes qu'une messe solennelle y serait célébrée. On comprend l'effet de cette nouvelle sur une population privée depuis si longtemps de ses cérémonies religieuses ; aussi se proposait-on dans le pays de venir en foule aux grottes de Morgat. D'ailleurs le choix du lieu devait mettre les fidèles à l'abri de toute surprise.

En effet, les pêcheurs, forcés d'entendre la messe sur leur barque, pouvaient facilement échapper aux Bleus qui voudraient les surprendre par terre. C'est ce qui avait décidé le prêtre à officier publiquement.

Le jour arriva ; il faisait un bon vent d'est, très-favorable. Dès le matin, un grand nombre de chaloupes chargées d'hommes, de femmes, d'enfants, de vieillards, quittèrent le port de Douarnenez pour traverser la baie. Le spectacle fut magnifique de cette flottille qui mettait à la voile avec les pêcheurs parés de leurs plus beaux habits.

La barque de Trégolan devançait toutes les autres. Marie était charmante sous son costume de mariée bretonne, avec son air de bonheur, toujours un peu mélancolique. Henry lui tenait la main. Kernan était à la barre et le bonhomme Locmaillé à l'avant.

Le comte de Chanteleine était parti de grand matin, avant le déjeuner ; il fallait que tout fût prêt, et surtout que le principal personnage, le prêtre, fût là.

Donc la flottille allait par une belle mer ; quelquefois le vent venait à fraîchir ; toutes ces chaloupes s'inclinaient ensemble et se relevaient quand la brise était passée. Déjà le bourg de Douarnenez se perdait dans l'éloignement.

Bientôt la grotte fut visible. Il n'y avait pas de clocher pour la distinguer, ni de cloche sonnant joyeusement dans l'air une messe de mariage ; mais la piété de toute une population allait la transformer en église naturelle.

Quand on arriva devant la grotte, la marée n'était pas encore assez haute pour y pénétrer ; les barques se rangèrent dans un bon ordre et attendirent.

Enfin le flot s'élança par-dessus la grève, d'abord en écumant sur le sable, puis plus tranquille à mesure qu'il montait. Les chaloupes entrèrent et se disposèrent cir-

culairement le long des murailles de granit. Celles-ci, revêtues de roches rouges, prenaient des reflets de cornaline qui charmaient le regard.

Au centre de la grotte se trouve un rocher isolé, un îlot de quelques pieds carrés, sur lequel un autel avait été élevé; quelques cierges brûlaient dans des chandeliers de bois, et les dernières ondulations de la mer venaient mourir au pied de cet autel, tandis que les barques se balançaient au mouvement de la houle.

Marie, cependant, promenait autour d'elle un regard inquiet.

— Et mon père? dit-elle au Breton.

— Il ne peut tarder à venir, répondit Kernan.

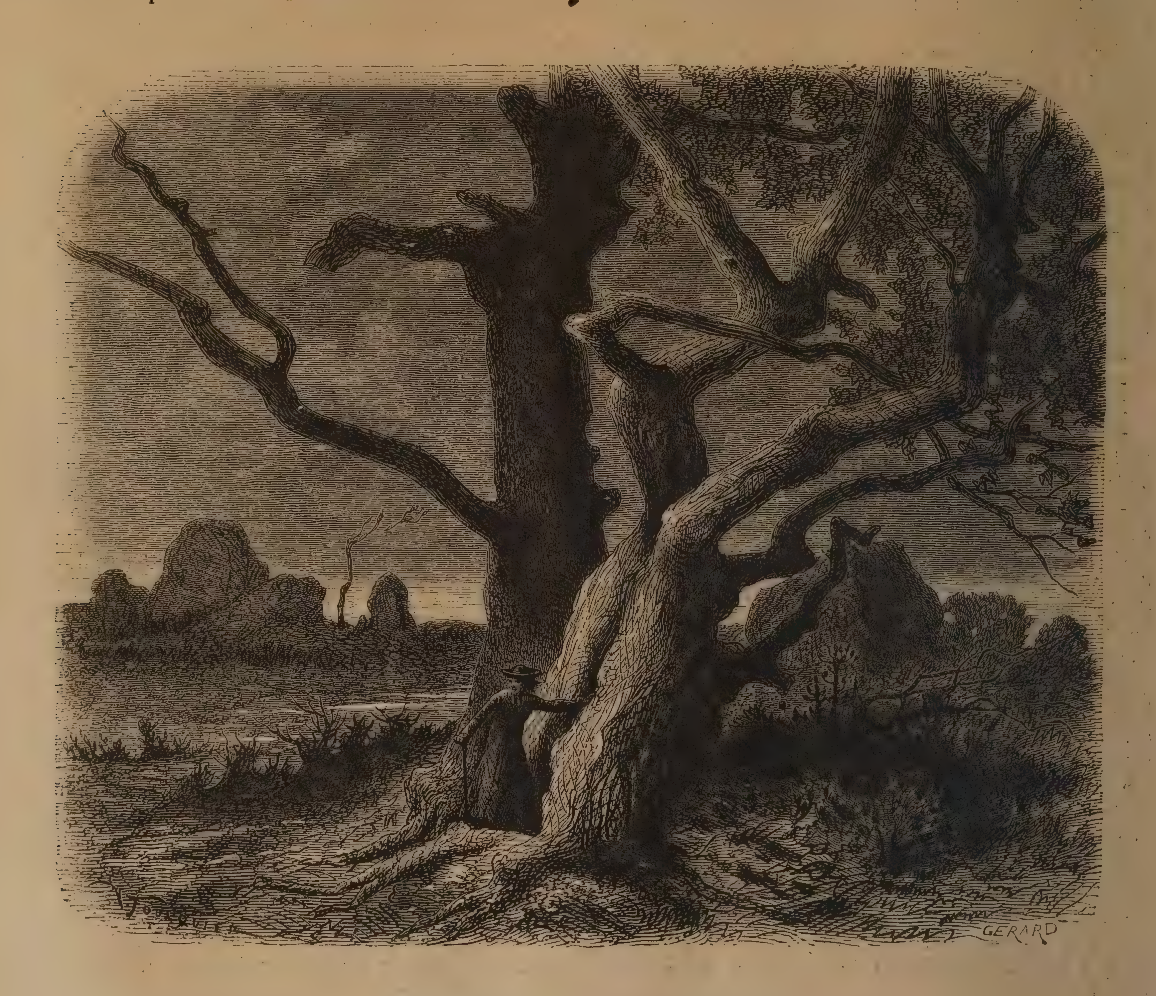
— Marie! je vous aime, murmurait le jeune homme à l'oreille de la jeune fille.

Bientôt, au fond de la grotte, une clochette retentit, et l'on vit une barque s'avancer lentement; un enfant agitait la clochette, un pêcheur ramait à l'avant; à l'arrière, le prêtre portait le calice. Il arriva au rocher, débarqua, posa le vase sacré sur l'autel et se retourna vers les assistants.

— Mon père! s'écria Marie.

— Lui! lui! fit Kernan.

Ce prêtre, c'était le comte de Chanteleine, et pendant



Le prêtre mystérieux. Dessin de V. Foulquier

que les siens stupéfaits, ne pouvant en croire leurs yeux, demeuraient dans le plus profond silence, le comte prit la parole et dit :

— Mes frères, mes amis, celui qui vous parle est un père; veuf, il s'est fait prêtre pour vous apporter les secours de la religion! Un saint évêque, caché près de Redon, lui a donné le droit d'exercer le divin sacerdoce, il vient marier sa fille avec celui qui l'a sauvée de l'échafaud, et il vous demande de prier pour elle.

Ces paroles furent suivies d'un frémissement. Tous les pêcheurs reconnaissaient celui qui leur parlait ainsi et comprirent son dévouement sublime. Marie pleurait, et Kernan ne pouvait prononcer une parole.

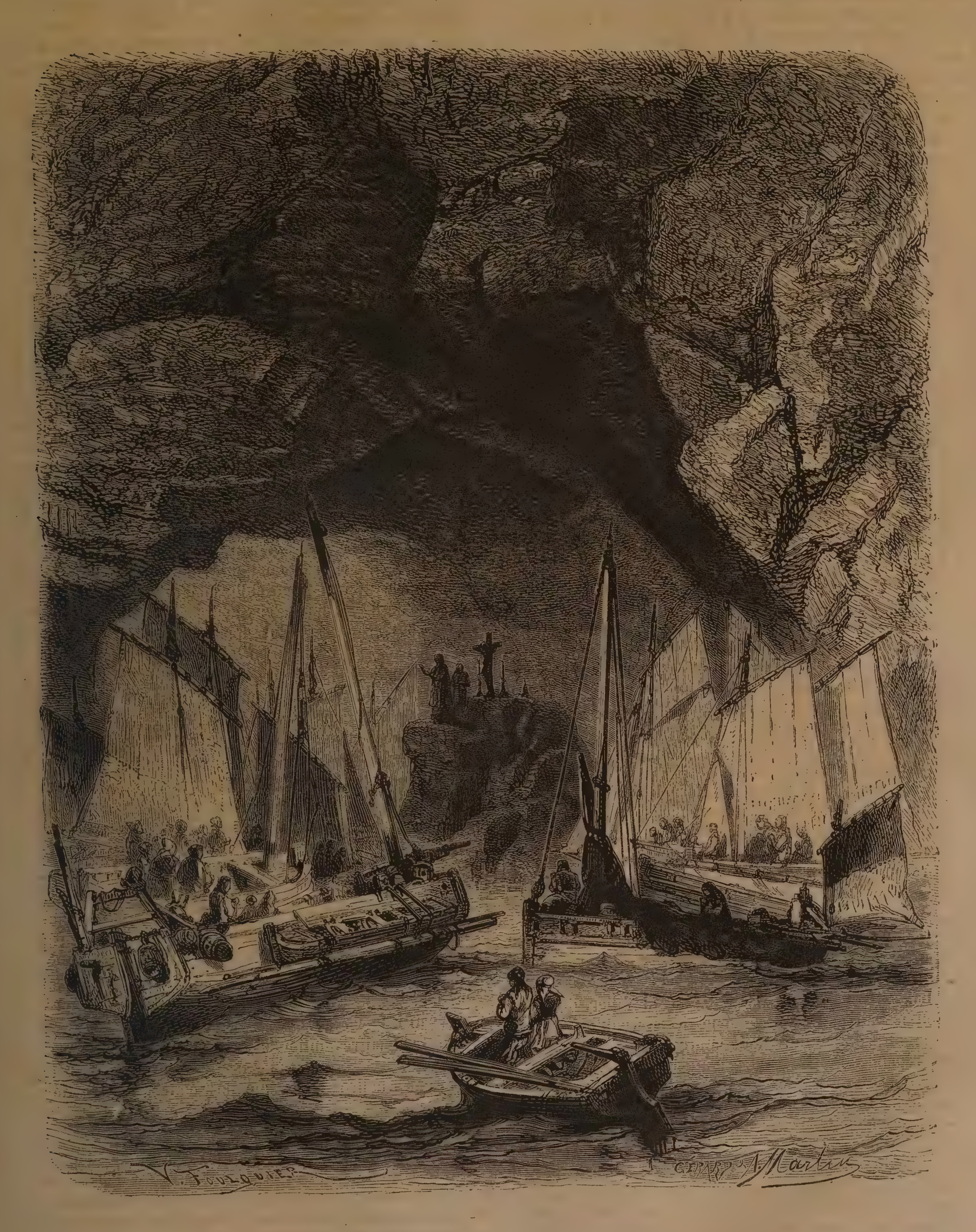
L'absence du comte s'expliquait alors; les études théologiques qu'il avait faites pendant sa jeunesse, lui avaient permis de franchir rapidement les premiers degrés de l'état sacerdotal, et en quelques jours il avait été ordonné prêtre.

Alors, revenu près des siens, il employa ses nuits à exercer son saint ministère; il s'échappait de sa maisonnette par l'escalier extérieur sans que personne se doutât de son absence, et s'il n'avoua pas plus tôt à ses amis, à son enfant le secret de sa nouvelle existence, c'est qu'il ne voulut pas les effrayer par la crainte des dangers auxquels il s'exposait.

De la main, le comte fit approcher la barque des fian-

cés jusqu'au pied du rocher, et la messe commença.

Il y avait quelque chose de touchant à voir ce veuf devenu prêtre, ce père qui mariait sa fille ; l'étrangeté de cette situation dominait tous les esprits.



Les grottes de Morgat. Dessin de V. Foulquier.

Bientôt le murmure de la prière se mêla au murmure des flots. On sentait, à l'entendre, combien la voix du comte était émue.

Enfin le moment de l'élévation arriva ; le son de la clochette retentit ; les fidèles s'inclinèrent dans un profond recueillement, et le prêtre élevait au ciel l'hostie consa-

crée, quand tout à coup des cris retentirent au dehors.

— Feu! s'écria une voix.

Et une décharge épouvantable éclata soudain.

— Les Bleus! les Bleus! s'écria-t-on de toutes parts.

Et chaque barque se prit à fuir au dehors, sous le feu d'un brick de guerre, *le Sans-Culotte*, qui s'était embossé devant la plage. Il avait mis ses chaloupes à la mer, et, chargées de soldats, elles se dirigèrent vers la grotte.

Le désordre était au comble; des blessés expiraient, les uns essayaient de se cramponner aux rocs et de gagner la plaine, d'autres se noyaient au milieu de la fumée; on ne se voyait pas. Les républicains pénétrèrent alors dans la grotte; une barque vint jusqu'à l'autel, sur lequel un homme s'élança :

— Ah! comte de Chanteleine, je te tiens, s'écria-t-il, saisissant le prêtre et le remettant à ses soldats! Prêtre et noble! ton affaire est bonne!

Cet homme était Karval. Le billet déposé par Henry avait été saisi par un espion qui surveillait le pays. Aussitôt Karval, instruit de l'affaire, partit sur un navire de Brest, et vint surprendre les malheureux.

Kernan avait aperçu Karval; mais à un cri du comte, il repoussa vivement la barque, et se réfugia dans la partie la plus sombre de la grotte.

Cependant Karval avait eu le temps de reconnaître Marie, à son grand étonnement, car il la croyait morte; il la fit donc chercher partout, quand la fumée fut dissipée, et pour échapper à ses ennemis Kernan n'hésita pas à lancer la barque dans l'une de ces profondes cavités, où il risquait de périr faute d'air.

Karval jurait, blasphémait en poursuivant ses recherches.

— Rien! rien! la fille m'échappe! Mais elle n'a donc pas été exécutée? Par où ont-ils pu fuir?

Il se fit conduire en dehors de la grotte. Ceux des pêcheurs qui avaient pu gagner le rivage, fuyaient dans toutes les directions; Karval ne vit rien et dut se contenter de la prise du comte.

Celui-ci fut mis à bord du brick, qui reprit la pleine mer et revint vers Brest.

Cependant la situation de Kernan était terrible; la jeune fille, évanouie, gisait à ses pieds; Henry se sentait étouffer. Enfin la barque de Karval quitta la grotte. Le Breton se hâta alors de fuir cette retraite funeste, et il fit revenir Marie en mouillant son visage décoloré.

— Elle vit! elle vit! s'écria le jeune homme.

— Mon père! murmura Marie.

Henry ne répondit pas, tandis que Kernan faisait un geste de menace et de colère.

— Ah! Karval! dit-il, je te tuerai!

Laissant alors Marie aux soins du chevalier, dont l'union n'avait pas encore été bénie, Kernan se jeta à la nage, et gagna le devant de la grève; n'apercevant plus les républicains, il sortit peu à peu, et il arriva sur la plage; il y avait là des cadavres et du sang; il monta sur le haut des rocs, et rejoignit quelques malheureux qui se cachaient.

— Eh bien! leur demanda-t-il, les Bleus?

— Là.

Ils lui montrèrent le brick, qui doublait en ce moment le cap de la Chèvre.

— Et le prêtre? demanda Kernan.

— A bord, répondirent les pêcheurs.

Kernan se laissa glisser du haut du talus sur la plage et rentra dans la grotte; il plongea de nouveau, et il regagna la barque où Marie était étendue, respirant à peine.

— Le comte? demanda Henry.

— Emmené à Brest.

— Eh bien! il faut aller à Brest, s'écria Henry, le délivrer ou mourir.

— C'est mon avis, répondit Kernan; d'ailleurs, nous ne pouvons retourner à Douarnenez, nous n'y serions plus en sûreté. Locmaillé ramènera la chaloupe, nous nous cacherons aux environs de Brest et nous attendrons.

— Mais comment y aller?

— Il faut gagner par terre la rade de Brest.

— Mais Marie?

— Je la porterai, dit Kernan.

— Je marcherai, répondit la jeune fille en se relevant avec une force surhumaine. A Brest! à Brest!

— Attendons l'obscurité, dit Kernan.

Toute la journée se passa dans les craintes et le désespoir; les pauvres gens avaient été frappés d'un coup de foudre au milieu de leur bonheur.

Kernan fit sortir la chaloupe à la marée du soir; quand la nuit fut venue, il gagna la plage, serra la main au bonhomme Locmaillé, et, soutenant Marie, il prit à travers les champs.

Une demi-heure après, les fugitifs arrivaient au village de Crozon, situé à une demi-lieue des grottes; ils rencontrèrent sur la route des cadavres encore chauds. Ils marchèrent ainsi pendant plus d'une heure.

Où allaient cependant ces malheureux? qu'allaient-ils faire? qu'espéraient-ils? Comment arracher le comte à la mort? Il n'en savaient rien, mais ils allaient. Ils passèrent ainsi les villages de Pen-av-Menez, de Lescoat, de Laspilleau, et arrivèrent enfin au Fret, qui est situé sur la rade de Brest, après deux heures de marche.

Marie n'en pouvait plus; heureusement Kernan trouva un pêcheur qui voulut bien lui faire traverser la rade.

On s'embarqua; à une heure du matin, Kernan, Marie et Henry débarquaient, non pas à Brest, mais sur la côte qui mène à Recouvrance, près du Porzik, à la porte d'une mauvaise auberge, où ils purent trouver une chambre.

Kernan, le lendemain, alla aux nouvelles, et il apprit le retour du brick *le Sans-Culotte*, qui avait fait une prise importante sur les côtes de Bretagne.

Kernan revint donc à l'auberge.

— Maintenant, Henry, dit-il, je vous laisse à votre fiancée; je vais à la ville, je veux savoir à quoi m'en tenir.

Kernan partit, suivit la côte, entra par Recouvrance, arriva au port de Brest, le traversa en bateau, et remonta du côté du château, autour duquel il rôda toute la journée.

Brest était en proie à la plus épouvantable terreur; le sang coulait à flots sur ses places publiques. Un des membres du Comité de salut public, Jean-Bon Saint-André, y exerçait les plus horribles représailles.

Le tribunal révolutionnaire fonctionnait sans relâche. On faisait même guillotiner par les enfants, « pour leur apprendre à lire dans l'âme des ennemis de la République. »

La folie se mêlait à l'ivresse du sang.

Kernan, en interrogeant l'un et l'autre, apprit que le comte avait été emprisonné et condamné à mort. Seulement, on retardait son exécution pour un motif atroce.

Karval voulait que la jeune fille fût guillotinée sous les yeux de son père, et il avait juré de s'en emparer à tout prix.

— Cela ne peut pas avoir lieu, se dit simplement Kernan, il y a des choses que le Ciel ne permettrait pas!

Quoi qu'il en soit, Karval, après avoir reçu les félici-

tations des clubs et du proconsul, retourna à Douarnenez le jour même, et continua ses recherches.

Kernan revint le soir au Porzik; il apprit aux deux jeunes gens que l'exécution du comte était retardée, sans leur dire pour quelle raison, et il annonça son intention d'aller chaque jour à Brest savoir ce qui s'y passait. Mais, par-dessus toutes choses, il leur recommanda de ne pas mettre le pied au dehors.

Marie, d'ailleurs, était couchée et mourante. Cette dernière épreuve l'avait brisée.

Pendant treize jours, Kernan partit le matin et revint le soir sans rapporter aucun fait nouveau. La plupart des pêcheurs arrêtés à Morgat, avec leurs femmes et leurs enfants, avaient été exécutés. Quant au comte, un miracle seul pouvait le sauver.

Le soir du treizième jour, le 26 juillet, Kernan, parti le matin suivant sa coutume, ne rentra pas, et Henry passa la nuit dans une mortelle inquiétude.

XV. — LA CONFESSION.

Le retour de Kernan avait été, en effet, retardé par une rencontre inattendue. Il était neuf heures du soir; il revenait désespéré; on annonçait pour le lendemain l'exécution du ci-devant comte de Chanteleine. Karval, ne pouvant retrouver la jeune fille, avait enfin ordonné le supplice.

Kernan était décidé à employer les moyens extrêmes pour enlever le comte à la fatale charrette qui le conduirait à l'échafaud. Mais avant de prendre un parti, il voulut revoir le chevalier et sa nièce Marie, pour la dernière fois peut-être. Il marcha donc à grands pas, après avoir longtemps rôdé autour de la prison.

Déjà il avait traversé le port de Brest, et il remontait les rues roides et détournées de Recouvrance, quand il aperçut, marchant devant lui, un homme dont la tournure le frappa. L'obscurité n'était pas encore assez grande pour qu'il pût s'y méprendre. Certains détails lui firent venir la pensée que cet homme était celui qu'il haïssait tant. Bientôt il ne put en douter.

— Karval! se dit-il, Karval!

La haine, la colère, le désir de la vengeance, l'aveuglèrent un instant, au point qu'il fut prêt à se jeter sur le misérable et à le tuer sur place. Mais il parvint à se contenir.

— Je le tiens, dit-il, du sang-froid!

Kernan se prit à suivre Karval; il ôta ses souliers; il le laissa prendre une certaine avance sur lui pour n'être pas remarqué, et, courant pieds nus quand son ennemi venait à tourner l'angle d'une rue, il reprenait sa piste comme un sauvage des prairies d'Amérique.

Karval s'engagea dans les petites ruelles montantes si nombreuses dans ce quartier de la ville. L'obscurité s'accroissait peu à peu, et les rues devenaient désertes; Kernan dut se rapprocher de Karval pour ne pas le perdre de vue. D'ailleurs le misérable, ne soupçonnant pas la présence du Breton dans la ville, ne l'aurait pas reconnu. Cependant il ne tarda pas à voir qu'il était suivi, et il pressa le pas. Kernan, craignant à chaque instant qu'une porte ne s'ouvrît devant lui, résolut de l'aborder. Il hâta donc sa marche, et le rejoignit près du chemin de ronde, le long des fortifications de la ville.

Karval recula vivement, et, d'une voix peu rassurée, il dit au Breton :

— Que me veux-tu, citoyen?

— J'ai une dénonciation à te faire, répondit Kernan.

— Ce n'est ni le lieu ni l'heure, répliqua Karval, dont le Breton avait saisi le bras.

— Si, pour un patriote comme toi... Mon affaire intéresse la République.

— Enfin, que veux-tu?

— Tu cherches la citoyenne de Chanteleine.

— Ah! fit Karval en reprenant confiance dans sa haine, tu sais où elle est?

— Elle est en mon pouvoir, répondit Kernan, et je puis te la livrer.

— Tout de suite?

— A l'instant même.

— Et que demandes-tu pour cela? dit le misérable.

— Rien. Viens donc.

— Attends; le poste des remparts n'est pas loin. Je vais prendre quelques hommes, et, pas plus tard que demain, la citoyenne fera la bascule sous les yeux de son père.

Le poignet de fer du Breton serra si violemment le bras de Karval, que celui-ci ne put retenir un cri. En ce moment, la lueur d'un réverbère tomba sur la figure de Kernan, et Karval le regarda. Soudain ses traits se décomposèrent, et d'une voix inarticulée il s'écria :

— Kernan! Kernan!

Il voulut appeler au secours, mais la voix lui manqua; il tremblait; ce bandit était le plus lâche des hommes. D'ailleurs, il pouvait être effrayé avec raison; la figure de Kernan étincelait, et sa main était armée d'un large coutelas, dont la pointe s'appuyait sur la poitrine du républicain.

— Un mot, et tu tombes mort, dit le Breton d'une voix grave; tu vas me suivre.

— Mais que veux-tu? balbutia le misérable.

— Te faire voir Mlle de Chanteleine; mets ton bras sous le mien! Allons, pas de façons! tu n'es pas de force; nous allons passer devant des maisons habitées, devant des postes même; tu sentiras toujours cette lame appuyée sur ton cœur; au moindre cri, je l'enfonce. Mais je sais que tu es un lâche, tu ne crieras pas.

Karval ne put répondre; saisi dans un étau de fer, il suivit le Breton; et ces deux hommes, bras dessus, bras dessous, avaient l'air de deux amis. Kernan se dirigea vers la porte de Recouvrance; plusieurs fois des passants attardés croisèrent Kernan et Karval; celui-ci n'osa pas ouvrir la bouche; il sentait la pointe du poignard qui déchirait ses vêtements.

Les rues devenaient de plus en plus désertes; il y avait de gros nuages noirs qui rendaient la nuit très-obscure. Parfois Kernan serrait si fort son compagnon, que des cris sourds s'échappaient de la bouche du misérable.

— Tu me fais mal, disait-il.

— Ce n'est rien, répondait le Breton.

Enfin ils arrivèrent à la poterne. Là, était une porte assez vivement éclairée; Karval vit les soldats allant et venant dans le corps de garde; il n'avait qu'un cri à jeter pour se faire entendre; il se tut pourtant!

A dix pas, la sentinelle se promenait de long en large. Karval frôla le soldat en passant; il n'avait qu'un signe à faire; il ne le fit pas. Le poignard de Kernan entrait dans sa poitrine, et quelques gouttes de sang filtraient à travers ses habits.

Bientôt la double enceinte fortifiée fut dépassée; les deux hommes remontèrent la grande route pendant un quart de lieue dans le plus grand silence, Karval toujours rivé à Kernan; puis le Breton se jeta dans un chemin couvert sur la gauche, et ne tarda pas à arriver à l'un

de ces champs incultes et entourés de pierres, qui forment le sommet des hauts rochers de la côte.

On entendait la mer se briser au pied des rocs à une centaine de pieds de profondeur.

Là, Kernan s'arrêta :

— Maintenant, dit-il d'une voix grave, mais qui indiquait une résolution irrévocablement arrêtée, et dans laquelle était empreint tout l'entêtement breton, maintenant, tu vas mourir.

— Moi! s'écria le misérable.

Peut-être voulut-il appeler alors, mais sa voix lui resta dans la gorge.

— Tu peux crier, dit le Breton; tu peux demander grâce; personne ne t'entendra, pas même moi. Rien ne te sauvera. A ta place, foi de Breton, je mourrais bravement, et non comme un lâche.

Karval essaya de se débattre; mais le Breton d'une main le contint, et le courba jusqu'à terre.

— Kernan! dit alors Karval d'une voix entrecoupée, grâce! Je suis riche, j'ai de l'or; je t'en donnerai beaucoup! beaucoup! Grâce! grâce!

— Grâce à toi, malheureux! s'écria Kernan d'une voix terrible; toi qui as de ta main assassiné notre bonne dame, toi qui as de ta main arrêté notre maître, toi qui l'as fait condamner à mort, toi qui vas jeter notre fille à la guillotine; toi, Breton renégat, voleur, incendiaire, qui as pillé, ruiné, brûlé ton pays! Ah! Dieu me damnerait, misérable, si je ne te tuais pas de ma main! Meurs donc!

Karval était étendu à terre, le bras de Kernan se levait pour le frapper, quand le Breton s'arrêta. Une idée subite venait de traverser son esprit. Pendant cette guerre, cette même idée suspendit souvent la mort des prisonniers républicains, et prenait son origine dans ce sentiment religieux qui souleva les masses vendéennes.

Kernan s'était relevé en disant :

— Tu mourras, mais tu ne mourras pas sans confession.

Karval comprenait à peine ces paroles; mais enfin, sa mort retardée, il avait encore une faible chance de s'échapper; il était incapable de faire un mouvement. Kernan le releva d'une main, en se parlant à lui-même, sans autrement faire attention au misérable Karval.

— Oui! il faut qu'il se confesse. Je n'ai pas le droit de le tuer sans confession. Mais un prêtre! un prêtre! où en trouver un? J'irai jusque dans Brest en chercher un, s'il le faut! un assermenté! un jureur! ce sera toujours assez bon pour ce gueux-là!

Pendant ce temps, le Breton marchait; Karval, comme une masse inerte, pendait à son bras, et des gouttes de sang marquaient son passage sur les pierres de la route.

Cependant les murs de Brest apparurent bientôt, et Karval, en qui survivait le sentiment de la conservation, comprit quelle unique chance s'offrait à lui; une fois rentré dans la ville, il était décidé à appeler au secours, dût-il tomber mort. Il ouvrit donc les yeux, et vit peu à peu les remparts se dessiner dans l'ombre. Encore quelques pas, et il pourrait tenter son dernier moyen de salut.

En ce moment, à l'extrémité d'un chemin creux qui coupait la grande route, il aperçut un homme qui passait. Il ramassa alors un dernier reste d'énergie; il s'arracha à l'étreinte du Breton, et courut en s'écriant :

— Sauvez-moi! sauvez-moi!

Mais, en deux bonds, Kernan rejoignit Karval, et, regardant cet homme que le hasard amenait devant lui, il poussa un cri d'une joie féroce :

— Yvenat! s'écria-t-il; le prêtre Yvenat! Qui donc oserait dire que la justice de Dieu n'est pas dans tout ceci, Karval? écoute, c'est un prêtre!

Karval recula.

— Yvenat, dit alors Kernan, je te connais; c'est moi qui t'ai sauvé de l'île Tristan. Tu es prêtre, cet homme est condamné à mourir, confesse-le.

— Mais! dit le prêtre.

— Il n'y a pas d'objections! pas de grâce à espérer! Obéis.

Yvenat voulut résister; Kernan leva sa redoutable main en lui disant :

— Ne me force pas à porter la main sur toi. Confesse cet homme. S'il ne peut parler, je vais aider ses souvenirs; il a tué et volé! il n'a plus que quelques minutes pour se repentir avant de paraître devant Dieu.

Il se passa alors une scène épouvantable; le misérable, auquel revinrent en un instant les souvenirs et les sentiments de sa jeunesse, les leçons de son enfance, s'accusa vaguement, pleurant, faisant pitié sans émouvoir le Breton. Il ne savait ce qu'il disait; Yvenat tremblait de tous ses membres, une irrésistible terreur s'emparait de lui; le prêtre entendait à peine les paroles que le pénitent prononçait sans les comprendre, et enfin, n'en pouvant plus, et lui donnant une absolution rapide, il s'enfuit sans oser retourner la tête.

Il n'avait pas disparu à l'angle du chemin creux, qu'un cri sinistre retentissait dans les airs, et bientôt, le prêtre épouvanté put apercevoir un homme, portant un autre homme sur ses épaules, passer lentement à travers les champs déserts, et précipiter un cadavre du haut des rochers dans les flots sombres de la baie.

XVI. — LE 9 THERMIDOR.

A minuit, Kernan rentrait au Porzik. Il déclara qu'il venait de tuer Karval. Marie, frissonnante, rentra dans sa chambre. Dès qu'elle fut partie, le Breton saisit le bras du chevalier.

— C'est demain l'exécution, dit-il.

Henri devint pâle de terreur.

— C'est demain, reprit Kernan, mais j'arracherai notre maître à la mort au pied même de l'échafaud, ou je mourrai!

— J'irai avec vous, Kernan, dit Henry.

— Et Marie, que deviendra-t-elle?

— Marie, Marie, fit le jeune homme.

— Il faut bien que vous restiez là, si je venais à mourir. Mais qu'elle ne sache rien, la pauvre enfant; demain elle sera orpheline, ou son père lui sera rendu.

Henry voulut insister encore, mais il se débattait contre lui-même, et la raison, d'accord avec ses sentiments, lui faisait une loi de demeurer près de sa fiancée.

Ni Kernan ni Henry ne dormirent pendant cette nuit funeste; le Breton pria avec ferveur.

Au matin, Kernan embrassa Marie, serra la main du chevalier, et reprit le chemin de Recouvrance. Il n'avait pas de projet arrêté : les circonstances le décideraient à agir.

A six heures, il entra dans la ville, et se dirigea vers la prison. Pendant deux heures il attendit; il vit venir la charrette peinte en rouge. A huit heures, elle ressortait avec une charge de condamnés; le comte de Chanteleine était parmi eux. Les gardes nationaux les entouraient et le funèbre cortége se dirigea vers l'échafaud.

Un moment, le comte aperçut Kernan dans la foule. Une interrogation rapide passa dans son regard; que

pouvait-il demander, sinon ce qu'était devenue son enfant?

Un signe de Kernan lui apprit qu'elle était en sûreté; le comte le comprit, car un sourire passa sur ses lèvres, et il se mit à prier avec une ferveur dans laquelle entrait une vive reconnaissance.

La charrette s'avançait au milieu d'une foule considérable. Les sans-culottes de la ville, les clubistes, tout le rebut de la population insultait les condamnés, les menaçait et leur prodiguait les plus grossières injures. Le comte surtout, noble et prêtre, était en butte à leurs plus haineuses vociférations.

Kernan marchait auprès de la charrette; au détour d'une rue, l'instrument de mort apparut; il n'était pas à deux cents pas.

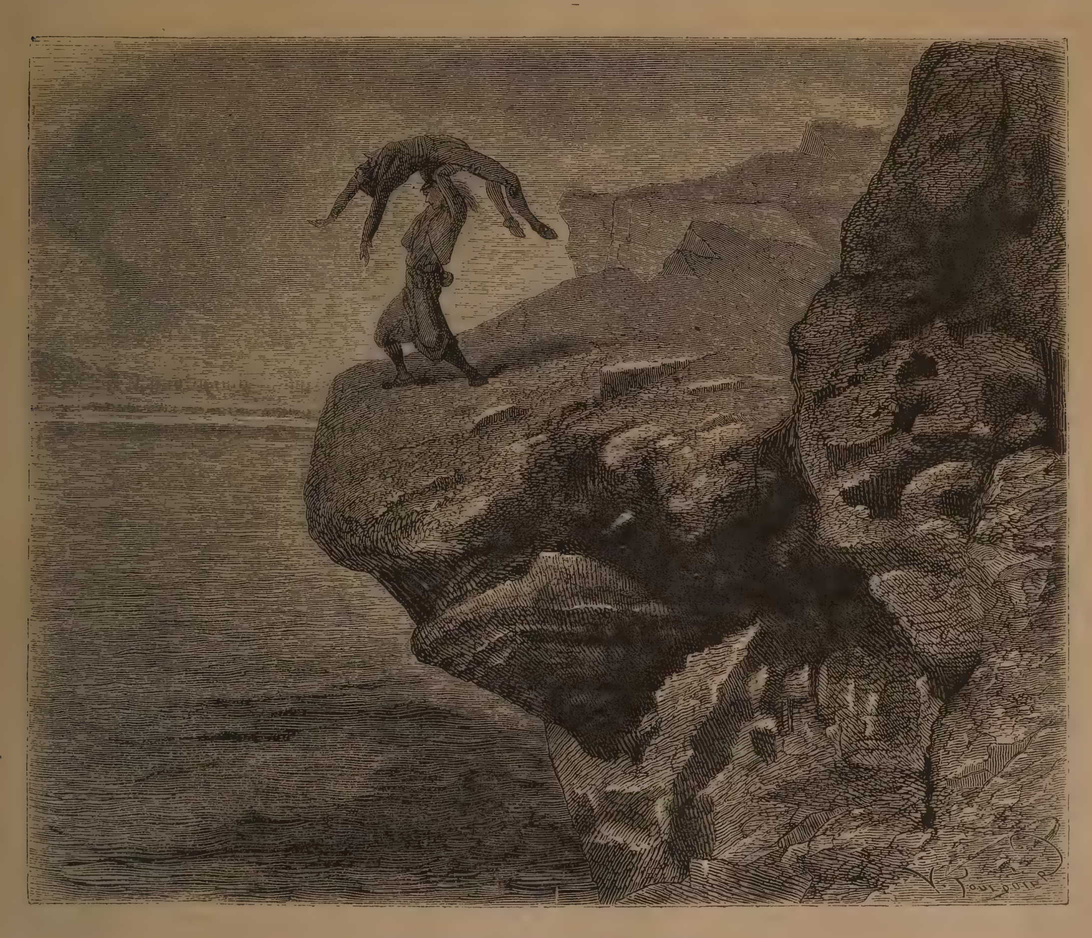
Tout à coup, un temps d'arrêt se fit, la foule s'arrêta. Il se passait quelque chose; on s'interrogeait; des cris se mêlaient aux hurlements. On entendait même ces paroles:

— Assez! assez!

— Faites rebrousser chemin aux condamnés!

— A bas les tyrans! à bas Robespierre! vive la République!

Un mot expliqua tout. Le 9 thermidor venait d'éclater à Paris. Le télégraphe, que deux ans auparavant Chappe avait fait adopter à la Convention, apportait à l'instant la



La mort de Karval. Dessin de V. Foulquier.

grande nouvelle. Robespierre, Couthon, Saint-Just venaient à leur tour de périr sur l'échafaud.

Il y eut immédiatement une sorte de réaction; on était dégoûté du sang. La pitié l'emporta un instant sur la colère, et la charrette fatale s'arrêta.

Kernan s'élança aussitôt, enleva le comte avec une force irrésistible au milieu des bravos et des cris, et, une demi-heure après, le comte était dans les bras de sa fille.

Pendant les quelques jours d'étonnement qui succédèrent au 9 thermidor, le comte et les siens purent quitter le pays et enfin passer en Angleterre. Dieu avait donné à leurs infortunes un dénoûment qu'ils ne pouvaient espérer de la part des hommes.

Ici finit cet épisode, pris aux plus mauvais jours de la Terreur. Ce qui suivit, chacun le devine.

Le mariage de Henry de Trégolan et de Marie se fit en Angleterre, où toute la famille resta pendant quelques années.

Dès que les émigrés purent regagner leur pays, le comte fut un des premiers à rentrer en France. Il revint à Chanteleine avec sa fille, Henry et le brave Kernan.

Là ils vécurent heureux et tranquilles, le comte administra tranquillement sa petite paroisse, préférant cet humble rôle aux dignités qui lui furent offertes, et les pêcheurs de la côte parlent encore avec regret et reconnaissance du noble curé de Chanteleine.

JULES VERNE.

FIN.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

MES VOISINS D'EN FACE.

J'habite une maison dans un quartier éloigné de Londres. N'allez pas prendre mauvaise opinion de moi, je vous prie, chères lectrices, ni me croire une vieille fille curieuse? Bien qu'une nécessité impérieuse me force à être assise près de ma fenêtre une grande partie de la journée, ce n'est pas pour regarder ce qui se passe au delà. Je suis graveur sur bois : nul autre bruit que le son monotone de l'outil, creusant dans le bloc, ne vient frapper mes oreilles. Le tintement de l'horloge, m'avertissant du passage d'une heure à une autre, me fait seul tressaillir.

Certainement mes voisins d'en face, si retirés qu'ils puissent être, ne m'envieront pas cette innocente distraction.

En effet, les nouveaux venus vivent très-retirés; ils ont emménagé ce soir. Pendant plusieurs jours, je ne vis d'autre créature humaine qu'une jeune servante, petite, propre et aux joues roses, qui animait sa triste existence en nettoyant, chaque matin, les marches devant la porte.

Non-seulement les habitants de cette maison étaient invisibles, mais les meubles l'étaient aussi; car les jalousies du salon restaient fermées et les stores du rez-de-chaussée à demi baissés.

Un matin je vis, attachée à la persienne avec un fil de fer, une de ces petites affiches encadrées qui annoncent quelque profession comme il faut. Elle portait cette inscription : Mlle Waters, modiste. En même temps, j'aperçus la main qui suspendait cette annonce; elle était jolie, potelée et appartenait sans doute à une femme distinguée. Le dimanche arriva ; j'eus enfin le bonheur de connaître la propriétaire de la charmante main!

A l'heure de l'office, deux personnes sortirent de la maison solitaire; l'une était une toute jeune fille, l'autre un jeune homme grand et maigre. Ils se ressemblaient beaucoup : c'était assurément le frère et la sœur.

Pendant quelques mois, je ne vis point d'autres habitants que ces deux individus ; je supposais alors que mes voisins d'en face étaient deux orphelins ; pauvres créatures du nombre de celles qui renoncent aux plaisirs de la jeunesse pour se consacrer aux soins de l'âge mûr.

Je croyais voir ce triste intérieur, à peine meublé, dans lequel le frère et la sœur, forcément avares, comptaient douloureusement leur modeste avoir. Il devait en être ainsi, car personne ne venait chez la modiste nouvellement établie ; quant à son frère, je le voyais passer chaque jour ; mais il n'avait pas la démarche active d'un homme obligé d'être à son bureau à neuf heures; il avait, au contraire, l'attitude de celui qui n'a aucun but dans la vie : tous les jours il devenait plus grand et plus maigre. A la fin, il ne sortait qu'à la brune. Pauvre enfant! son vêtement usé me faisait deviner pourquoi... Sa sœur allait à l'église la tête inclinée vers la terre et le visage recouvert d'un voile!

Mon Dieu! ayez pitié d'elle! disais-je intérieurement.

Un matin, je fus encore surprise de voir une nouvelle enseigne, sur laquelle je lus ces mots : M. Waters, artiste. Alors je compris ce qui m'avait longtemps étonnée : pourquoi la partie inférieure de la fenêtre du second étage était toujours assombrie par un rideau vert. D'un seul coup d'œil je me représentai le modeste atelier du jeune artiste. Je vis la lutte du génie contre la pauvreté. — Du génie? m'écriai-je aussitôt. Puis-je savoir si ce jeune artiste n'est pas du nombre de ceux qui trouvent plus facile de barbouiller quelque toile que d'apprendre un métier?

Je me faisais cette question, quand le jeune homme, se mettant à la fenêtre pour admirer le coucher du soleil, je pus l'examiner à mon aise. En un instant, je pressentis quel homme remarquable il serait un jour!

Mes jeunes amis (car je les appelais ainsi) m'occupaient déjà depuis six mois. Un jour, peu de temps avant la fête de Noël, je m'assis auprès de ma fenêtre, me demandant quel serait leur Noël et le mien? Quel malheur, me disais-je, que je ne sois pas riche! quelle joie j'éprouverais à fêter ce beau jour avec mes voisins!

Je regardai en face, et je distinguai une légère agitation dans la maison : les portes, ouvertes à deux battants, me permirent de reconnaître la jolie miss Waters allant et venant d'une pièce à l'autre; tantôt elle attisait le feu, tantôt elle arrangeait la table; puis elle regardait dans la rue avec anxiété.

Certainement cette jeune fille attendait quelque personne qui m'était inconnue. Combien on est heureuse de tout disposer pour la réception d'un être désiré! Que ne puis-je goûter aussi les douces joies de l'attente ; écouter jusqu'au moindre bruit, tressaillir en attendant l'heure de l'arrivée, m'asseoir avec calme et chercher à prendre patience!

Cependant je ne pouvais regarder plus longtemps mes voisins d'en face, et, me rappelant que j'avais une gravure à rapporter, je mis mon chapeau et je sortis.

Comme j'ouvrais la porte, je vis un omnibus du chemin de fer, chargé d'une lourde malle, et j'entendis demander la famille Waters.

Aussitôt apparut le grand et maigre jeune homme, tenant une lumière; il traversa la rue étroite en bondissant.

— Mon père! ma mère! cria-t-il. Voici la maison. Lucie, tiens ce flambeau. Ils sont enfin arrivés!

Ainsi, mes deux amis n'étaient pas orphelins!... Je dus retrancher cela de mon roman...

La fête de Noël devait donc être un beau jour pour eux. Je les vis aller ensemble à l'église : le jeune homme soutenait sa mère, et Lucie conduisait son vieux père.

La petite famille avait un visiteur : c'était aussi un jeune homme assez grand; mais, à son air, il leur était supérieur.

Un soir que la lumière frappait sur le visage de Mlle Waters, je la vis regarder le jeune homme avec orgueil et tendresse.

Il venait tous les jours à la même heure ; au moment où il devait arriver, je pouvais voir Lucie tenant son ouvrage à la fenêtre et regardant sans cesse dans la rue.

Les choses se passèrent ainsi pendant plusieurs mois.

Un jour, je parcourais le *Times;* en jetant les yeux sur les annonces, je lus : « Une personne de confiance désirerait tenir une comptabilité. »

Plus loin, je lus : « Appartements, non meublés, à louer dans une honorable famille. » L'adresse indiquée était celle de mes amis les Waters.

Le soir, ils firent une promenade plus courte qu'à

l'ordinaire; quand ils rentrèrent, je vis que Lucie portait son mouchoir à ses yeux, et j'en éprouvai de la peine. Je me remis à l'ouvrage; je travaillai plus tard qu'à l'ordinaire. Lorsque je montai dans ma chambre, je regardai machinalement dans la rue; la porte était ouverte: une petite lampe brûlait encore dans le parloir de la famille Waters. En même temps, je vis Lucie qui tenait une lumière dans le passage. A côté d'elle était le commensal ordinaire de la famille, son fiancé probablement. Ils causèrent pendant quelques minutes; puis la jeune fille posa sa lumière, et, enlaçant ses bras autour du cou du jeune homme, elle parut plongée dans une telle douleur, que je compris que le départ n'était ni pour un jour ni pour une semaine, mais qu'il s'agissait d'un long voyage.

Il partit enfin... La porte se referma; tout rentra dans le calme et les ténèbres de la nuit.

Je ne revis jamais le fiancé de Lucie; elle faisait seule ses promenades du soir. Malgré son chagrin, la jeune miss Waters était toujours jolie. Tous les membres de la famille paraissaient plus heureux. Avant la fin de l'été, les persiennes du salon furent ouvertes; on apporta des meubles, et je supposai un nouvel habitant; car, un matin, je lus sur une plaque de cuivre placée sur la porte: M. Gambier, médecin.

Je vis bientôt ce personnage. Il était petit; il portait des lunettes vertes et pouvait avoir de trente à quarante ans. Il me déplut et ne m'inspira pas le moindre intérêt.

— Dites-moi donc quelque chose de vos voisins d'en face, me demanda un jour une de mes amies.

Comme je n'aimais pas à communiquer une histoire fondée sur des conjectures, je lui demandai la raison de cette question.

— Parce que, reprit-elle, en passant dans votre rue, j'ai vu que vos voisins enseignaient à faire des fleurs en cire; j'ai désiré que Rosa prît quelques leçons; je suis allée voir ce qu'était le professeur, et je suis heureuse d'avoir trouvé en face de vous la plus charmante famille. Mme Waters est très-respectable; sa fille est jolie et distinguée; Rosa prendra certainement des leçons de miss Waters.

Peu de temps après, la nouvelle élève s'élança dans ma chambre d'un air si joyeux, que je la regardai avec étonnement...

— O Letty! s'écria Rosa, je sais maintenant... Je l'avais bien deviné... Je comprends pourquoi je les voyais toujours se parler bas, s'occuper de couturière, remettre ma leçon au lendemain, et...

— Mais quoi, Rosa? Qu'y a-t-il?

— Elle va se marier, la douce et charmante miss Waters; ils sont tous heureux; cependant, j'aurais désiré pour elle un mari plus jeune et plus beau que M. Gambier!

— M. Gambier?... Mon ouvrage m'échappa des mains. Enfant, c'est impossible! ne dites plus cela... Ne me laissez pas croire qu'une créature aussi charmante que miss Waters épouse un tel homme!

Je m'arrêtai, car je ne voulais pas révéler ce que j'avais vu.

J'écoutai donc tout ce que me dit Rosa sur le joyeux mariage qui devait être célébré la semaine suivante.

— En voilà, me dis-je (quand ma jeune amie m'eut quittée), une de plus à ajouter à la liste des femmes inconstantes, sans foi, sans cœur! O Lucie! charmante Lucie! puis-je penser que vous soyez de ce nombre?

Le lendemain, je la vis se promenant dans la rue au bras de M. Gambier; elle était aussi heureuse qu'une fiancée peut l'être; cette fois, je la détestai; j'aurais voulu être absente le jour du mariage pour ne pas assister à l'odieux sacrifice d'une foi brisée; mais cette méchante Rosa entra au même instant pour me demander si elle ne pourrait pas venir chez moi, afin de mieux voir la mariée. Je ne pouvais rien lui refuser; je restai; seulement je m'éloignai de la fenêtre.

— Dites-moi tout ce que vous voyez? chère Rosa.

Mon amie obéit. Elle m'entretenait sans cesse de M. Gambier.

— Ne me parlez pas de cet homme vieux et désagréable! m'écriai-je.

— Vieux, et pourquoi? Il n'a que trente ans; Lucie me l'a dit. Elle l'aime beaucoup.

— La malheureuse! murmurai-je en pensant au jour du triste départ.

Comme je levais les yeux, je vis un jeune homme appuyé contre la fenêtre du rez-de-chaussée. C'était celui avec lequel Lucie avait fait de longues promenades.

— Dites-moi, Rosa, connaissez-vous ce monsieur?

— Lequel? celui qui a des cheveux blonds, qui est si beau? Mais c'est le frère de Lucie, son frère aîné; il est précepteur dans une famille distinguée. Il venait voir souvent ses parents jusqu'à l'époque où il fut obligé de faire un grand voyage.

— Lucie, aimable Lucie! m'écriai-je... Mais, continuai-je en souriant à Rosa, je ne vois toujours pas pourquoi miss Waters donne sa main à un homme semblable?

— Vous êtes ainsi, Letty, jugeant sans cesse sur les apparences. Cette union est la plus belle page de l'histoire de Lucie Waters. Elle a connu M. Gambier depuis son enfance; il fut toujours bon et généreux; il guérit sa mère d'une cruelle maladie; lui-même était sous le poids d'un violent chagrin lorsqu'il vint habiter avec eux: il n'osait espérer se faire aimer de cette intéressante jeune fille, et ne voulait pas obtenir de la reconnaissance une main qu'il voulait ne devoir qu'à l'affection. Regardez-la maintenant; vous voyez bien qu'elle l'aime.

Lucie parut à la porte avec M. Gambier. Malgré sa petite taille et ses lunettes vertes, il me parut fort beau; il l'était évidemment aux yeux de son heureuse femme.

Je me suis absentée pendant une année. En rentrant dans ma demeure solitaire, mon premier regard fut pour mes voisins d'en face...

Le nom de M. Gambier, médecin, était encore en évidence; mais il n'y avait plus d'autres plaques indiquant les diverses occupations de la famille.

Cependant j'entendis raconter que M. et Mme Waters venaient voir leurs enfants chaque jour; ils habitaient donc bien près? Machinalement, j'ouvris un catalogue de l'Exposition d'aquarelles; en feuilletant ce livret, je lus: « Alfred Waters, grande médaille d'honneur. » — Je ne me suis donc pas trompée sur son talent! m'écriai-je. J'irai demain voir ses peintures.

Ce soir même, il est minuit, je m'assieds pour écrire, lorsque je suis distraite par un bruit de musique et de danse.

Ah! je me souviens maintenant: ce matin, je vis un fiacre s'arrêter devant la maison de M. Gambier. Mme Waters en descendit, tenant un paquet de dentelles et de mousseline blanches.

Eh! mais... ils donnent une soirée de baptême!...

Mlle O'KENNEDY.

(*Imité de l'anglais.*)

LA PEINTURE ET LES PEINTRES FRANÇAIS.

HIPPOLYTE BELLANGÉ.

I. — L'ENFANCE.

« Si le style c'est l'homme, vous connaissez Hippolyte Bellangé en étudiant ses œuvres. Il ne tâtonne pas, il se consulte d'abord. Il voit du premier coup d'œil le genre qui convient à son pinceau ferme et téméraire ; il se jette avec amour, avec audace, dans la route qu'il vient de s'ouvrir, et le voilà rival des plus habiles, voyageant à côté des Horace Vernet et des Charlet, ces deux gloires d'une école dont Raffet aussi a sa belle part à revendiquer. »



Bellangé. Dessiné d'après nature, par J.-A. Beaucé.

Ainsi Jacques Arago a commencé la biographie d'Hippolyte Bellangé.

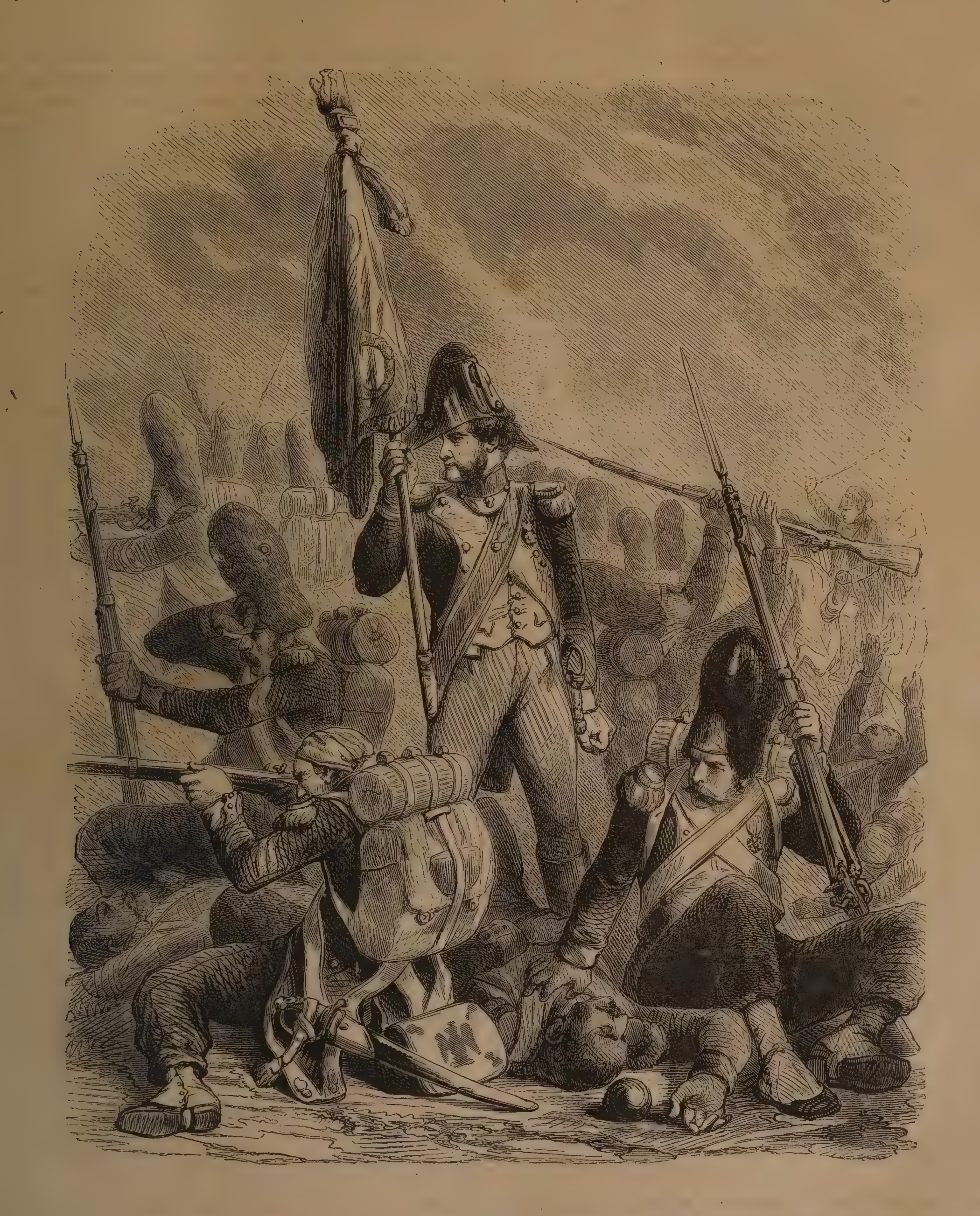
Nous ajouterons à ce commencement que Joseph-Louis-Hippolyte Bellangé est né avec le siècle, — à quelques jours près, — c'est-à-dire le 16 février 1800, — bonne époque pour la naissance d'un peintre de batailles. En effet, depuis 1792 on se battait toujours et partout. Les paix n'étaient que des armistices. Vue à vol d'oiseau, l'Europe n'aurait présenté à l'œil qu'un vaste champ de bataille où, en guise de régiments, les peuples étaient engagés contre les peuples. Les campagnes étaient des camps et les capitales des quartiers généraux.

S'il est vrai que l'enfance de l'homme se reflète dans un âge plus avancé, Hippolyte Bellangé devait être un peintre de batailles. Il n'a jamais pu, dès qu'il a eu la force de diriger une plume ou un crayon, dessiner une tête sans l'orner d'un shako et d'une florissante paire de moustaches. (Il plaçait des moustaches sur les lèvres des mamans, des bambins et des petites filles ; quant aux yeux, ils

n'étaient jamais assez flamboyants.) Il aurait cru se rendre coupable d'une grande faute s'il n'avait point placé, à côté d'un berceau, d'un ange ou d'une madone, des fusils, des canons et une croix d'honneur.

II. — LA JEUNESSE.

Vous voilà renseignés sur l'enfance de Bellangé, et on fouille évidemment dans l'enfance des grands hommes



Episode de Waterloo. Dessin de J.-A. Beaucé, d'après une aquarelle de H. Bellangé.

par le même sentiment qui fait qu'on cherche si curieusement la source des grands fleuves.

Mais Bellangé lui-même vous dira les premiers jours de sa jeunesse, époque plus intéressante encore que l'enfance, car si de chétifs enfants ont été des hommes très-forts, la jeunesse est le grand noviciat de la vie et de l'art. Un poëte a intitulé l'histoire de sa jeunesse : *Histoire du temps perdu*. Mais ce temps-là n'est jamais perdu pour l'âme pensante. C'est un peu le temps perdu, parce que c'est le temps passé, autant dire alors : le paradis perdu.

La jeunesse d'Hippolyte Bellangé ne fut pas précisément le paradis. Ce fut même quelque peu le purgatoire. Après tout, nous n'en savons rien. L'historiographe peut-il analyser dans l'alambic de ses recherches les rêves d'or de la vingtième année?

III. — LA VOCATION.

C'est Bellangé qui parle.

« Les événements de 1815, dit-il, forcèrent mes parents à me retirer du collége.

« Malgré mon goût pour la peinture, leur position ne leur permettant pas de faire les sacrifices nécessaires aux longues études de cet art, ils me placèrent chez un négociant raffineur de sucre, chez qui, ayant copié pendant un an beaucoup de lettres, comptes courants et autres pièces aussi intéressantes des archives commerciales, goûté beaucoup d'échantillons de sucre brut, de cassonade, au point d'acquérir pour toutes les matières sucrées une horreur que j'ai gardée longtemps, je ne pus m'acclimater, toujours poursuivi par mon désir d'être artiste. »

Chez quelques-uns, ce désir-là c'est le démon de la paresse, mais chez lui c'était bien le démon de l'art.

« Sorti des bureaux, je passai un an à dessiner chez un peintre de miniature où j'employais mes matinées : le reste de la journée, je faisais de l'ébénisterie dans les ateliers de mon père, qui, ainsi que Jacob Damattes, était très-renommé dans ce genre d'industrie, sous l'Empire et sous la Restauration.

« Tout cela, c'était déjà bien un peu de l'art, mais ce n'était pas l'art comme je le comprenais. Pendant ce travail mon œil avait souvent des distractions, et il s'égarait dans un coin du mur, comme pour y lire l'horoscope de mes destinées et la révélation d'en haut, — car le talent n'est pas autre chose. Il y a toujours un moment où il faut que l'artiste soit illuminé comme saint Paul sur la route de Damas.

« Or, voici ce qui arriva :

« Un dimanche d'avril, après une semaine où j'avais travaillé et rêvé encore un peu plus qu'à l'ordinaire, sentant le besoin de me rafraîchir et le corps et l'esprit, je sortis de chez moi avec la démarche d'un homme qui veut se laisser conduire par sa fantaisie. J'avais une jambe dans la rue et une jambe encore dans la maison, lorsque la main de mon père se posa sur mon épaule.

« — Tu oublies quelque chose, » me dit-il d'un air moitié railleur, moitié sérieux.

« Et il me présentait un petit album de poche avec des crayons.

« Je ne les avais pas oubliés. L'oubli était volontaire, car j'allais admirer et respirer des paysages. Pourtant, je pris mes outils, embrassai mon père en le remerciant, et mis ma seconde jambe dans la rue à la suite de la première.

« Ma fantaisie me conduisit dans le bois de Meudon, où je me promenai, fort heureux de vivre, parce que les oiseaux chantaient à tue-tête. Je ne suis pas comme cet intendant du siècle dernier que son seigneur avait envoyé dans un nouveau château essayer la chambre à coucher, et qui répondait :

« — Monseigneur, j'ai trouvé votre chambre fort commode de tout point, si ce n'est que les rossignols ont braillé toute la nuit. »

« Le rossignol, disent les naturalistes ornithologues, ne chante pas avant le mois de mai. — Je suis sûr, moi, qu'il chantait par ce dimanche d'avril; avril est si près de mai !

IV. — FANFAN LA TULIPE.

« Après une couple d'heures passées à me promener, je m'assis sur la mousse. Un mouvement de mon album dans ma poche me rappela que j'étais dessinateur, et machinalement je sortis album et crayons, et essayai de faire promener les crayons sur l'album.

« Cet essai ne produisit pas un beau paysage ; il me fit seulement connaître cette vérité, qu'il est peu commode d'être assis à terre pour dessiner, et cette autre vérité, que la mine de plomb rend mal les jeux du soleil dans la feuillée.

« — Bah ! me dis-je, je ne suis pas paysagiste ! » — Et laissant retomber ma tête en arrière sur une touffe de gazon, je fermai mes paupières à demi pour mieux faire flotter devant moi le rêve de printemps qui m'enveloppait.

« Bientôt mes paupières se fermèrent tout à fait. Je ne sais combien de temps dura mon sommeil. — C'était le sommeil, je suis honteux de l'avouer. — Je sais seulement que mon réveil fut facilité par l'air de *Fanfan la Tulipe*, chanté par une voix qui ne sortait pas du gosier d'un rossignol. Je regardai devant moi. Un soldat — un artilleur — se livrait sur un tremble au laborieux exercice de la sculpture sur bois. Sa sculpture était peut-être un peu superficielle, car il attaquait seulement l'écorce de l'arbre. Le sujet était, je crois, un nom propre, surmonté d'un cœur enflammé et percé de flèches.

« L'artilleur s'aperçut aussitôt de mon réveil, et la chanson de *Fanfan la Tulipe* expira graduellement sur ses lèvres. Pourtant il n'en continua pas moins son travail.

« L'uniforme de ce guerrier m'attirait, et après une courte hésitation, je repris mes crayons et le *croquai* en quelques traits.

« Il me regarda à son tour d'un air étonné.

« Je lui montrai alors mon papier, sans ajouter une parole.

« — Mon portrait ! s'écria-t-il.

« — Vous trouvez ?

« — Parbleu, ça y est ! jusqu'au passe-poil, qui est tout à fait d'ordonnance.

« — Si vous le trouvez si ressemblant, repris-je, faites-moi l'amabilité de l'accepter.

« — Ah, parbleu ! merci, civil ! dit le troupier enchanté. J'accepte, et puissé-je vous porter bonheur ! »

V. — LA CARRIÈRE SE DESSINE.

« Il me porta bonheur, en effet, car ma vocation était décidée.

« Enfin, mes goûts artistiques persistant toujours, — et pour cause, mon père, sur les avis d'un de ses clients et amis, le célèbre peintre de miniature Saint, consentit à me laisser entrer, à dix-sept ans, dans l'atelier du célèbre et excellent maître Gros, où je fus admis sur la présentation et à la recommandation de M. Saint.

« Je restai dans l'atelier de Gros quatre ou cinq ans, et en 1823, je crois, je débutai aux expositions par un grand et très-*jeune* tableau, la *Bataille de la Moskowa*. Je me mariai en 1826. En renonçant aux entraînements de la vie de garçon, je trouvai dans le calme et dans les charmes de la vie d'intérieur la tranquillité nécessaire à l'étude. De cette époque ont daté mes progrès. Je laisse le reste à mon bienveillant biographe. »

VI. — DIGRESSION A L'USAGE DES ARTISTES JEUNES.

Le *bienveillant biographe* fera ici une digression. Les digressions font quelquefois la fortune des poëmes ; c'est quand elles sont le poëme lui-même, mais elles ne font guère la fortune de la critique, car elles ne peuvent ja-

mais constituer le fond de la critique. C'est ce qui a fait retourner ainsi le vers célèbre :

L'art est aisé, la critique est difficile.

Seulement le vers n'y est plus, et la vérité est peut-être partie avec lui. C'est donc une digression que je veux faire ; mais je crois qu'à propos de ce peintre jeune que nous avons vu arriver par la seule force de son travail et de son talent, elle pourrait bien rentrer dans le sujet, car elle concerne une partie des artistes qui a bien son importance, celle des peintres jeunes, et, comme le Bellangé de 1820, non encore arrivés à la célébrité et au bien-être.

Je veux entretenir le lecteur quelques instants d'un sujet qui fournirait la matière d'un gros livre qu'on intitulerait : *Ce qu'il faut pour faire un tableau*. Quand je l'aurai fait, je lui dirai pourquoi, s'il ne l'a déjà deviné.

Le public, — et nous avons nous-même très-longtemps été public sous ce rapport, — a une idée très-vague de ce qu'il faut pour faire un tableau. Pour lui, les éléments nécessaires à cette terrible entreprise se réduisent aux instruments suivants : une toile, un chevalet, une palette, des pinceaux et des couleurs, au besoin un appui-main et un couteau à gratter. Le public admet aussi que l'artiste ait fait quelques études préliminaires, dessiné quelques nez d'après la bosse, — il le recommande même. Mais cela une fois fait, il met l'individu, *ayant appris à peindre*, devant sa toile, et pense que l'inspiration se charge du reste. Quel charmant métier que celui de peintre ! C'est parce qu'il est si charmant et si facile que tant de jeunes gens veulent le suivre, la jeunesse est si paresseuse ! Le malheur est que l'inspiration, même chez ceux qui en ont, ne se charge pas de la facture de tout un tableau, si petit qu'il soit. L'inspiration veut bien fournir le sujet de la composition, son agencement, le coup de pinceau, l'ombre et la lumière, — mais il y a une chose qu'elle ne fournit pas, — une chose indispensable, — l'objet même sur lequel elle doit s'exercer, le thème sur lequel elle doit faire ses variations, c'est le modèle.

Or le modèle, il n'est pas besoin de le dire, c'est la nature. Sans la nature on arrive au faux. On peut, on doit étudier pendant longtemps et l'antique, et les conceptions des grands maîtres de la renaissance ! c'est ainsi que le goût se forme et s'épure : les maîtres enseignent à voir ; mais ce ne serait imiter ni les maîtres ni l'antique que de reproduire la forme humaine uniquement de souvenir, sans l'avoir devant les yeux. Un peintre peut, à la rigueur, avec de la science dessiner un *bonhomme* correct, pour parler le langage des ateliers : il peut ensuite le colorier ; mais aura-t-il peint ce *bonhomme?* Non. Il aura donné à son personnage un ensemble de lignes et de couleurs qui compose l'essence de sa manière, et qu'il donnera à tous les bonshommes qu'il fera de la même façon. Les draperies, les costumes, les accessoires, et jusqu'aux fonds de paysage qu'il introduira dans ses tableaux de souvenir ou d'imagination, — ce qui revient au même, car les deux se confondent souvent, — auront tous cet air de famille.

Or, ce que nous venons d'indiquer est l'épouvantail des vrais artistes. C'est ce qu'ils appellent le *chic*. Un tableau dont ils disent : *C'est fait de chic*, est jugé. Il n'en est plus question comme œuvre sérieuse. A ce propos, je donnerai bien timidement l'étymologie du mot *chic* telle qu'on la donne dans le monde artistique. Dans l'atelier d'un de nos peintres il y avait, — avant l'introduction du mot, bien entendu, — ce qui nous reporte à un certain nombre d'années en arrière, un élève allemand nommé Schick. Schick avait de la facilité et de la paresse, deux défauts — ou deux qualités — très-compatibles. L'alliance de ces deux qualités ou de ces deux défauts, comme on voudra, eut sur son talent le résultat qu'on peut prévoir. Il peignait rarement, et quand il peignait, il peignait très-vite et d'imagination, n'ayant plus le temps de faire les études nécessaires. Mais ses toiles, si elles ne respiraient pas un air profond de vérité, flattaient beaucoup l'œil. Aussi, ses camarades disaient-ils de tous les tableaux faits par le même procédé : *C'est du Schick.* C'est ainsi, dit-on, que ce nom a formé un néologisme dans notre langue, qui en a francisé l'orthographe un peu tudesque.

Le faux et le conventionnel, tels sont donc les écueils où l'artiste vient immanquablement se heurter s'il n'a éternellement la nature devant les yeux. Or, pour en arriver au point que je veux démontrer, à savoir : l'esclavage où les difficultés matérielles tiennent l'artiste dans les arts plastiques, je vais essayer de donner au lecteur un léger aperçu de ce qu'il en coûte pour voir la nature.

VII. — LES DIFFICULTÉS.

Si le peintre est paysagiste, la chose est assez simple, car les montagnes, les arbres et le ciel se laissent voir gratuitement une fois qu'on est en face d'eux. Il est vrai que, si par hasard on habite Paris, il faut aller trouver les sites, et, comme ils n'abondent pas autour de cette capitale, on peut être entraîné dans un voyage long et par conséquent dispendieux. Tel, dont le talent pourrait briller dans la reproduction des sites lumineux de l'Espagne et de l'Italie, est réduit à copier une éclaircie de la forêt de Saint-Germain. Qu'est-ce, si un démon malfaisant vous a créé peintre de marine ? On n'a pas fait encore venir la mer à Paris. Si l'on donne suite à cette utopie célèbre, on pourra peut-être devenir un Vernet, un Gudin, un Isabey, sans dépasser l'enceinte des fortifications ; mais en attendant que la mer vienne chercher les peintres, les peintres en seront réduits à chercher la mer. Voilà déjà pour le paysage ; mais tout le monde n'est pas paysagiste. Les peintres de genre et d'histoire ont l'habitude de mettre des personnages dans leurs toiles. Ici, la nature est représentée par un être qu'on appelle le modèle.

VIII. — LE MODÈLE.

Or, le modèle n'est pas comme l'arbre, la montagne ou le ciel ; ce n'est pas gratuitement qu'il consent à se tenir devant l'artiste pour se faire copier. Le modèle fait métier d'être modèle, et il faut que ce métier soit payé, rien de plus juste. Et le modèle se fait payer assez cher, cela en vertu de l'une des lois les plus simples de l'économie politique. Quoique le nombre de gens qui exercent cette profession soit assez grand, il ne l'est pas, relativement au nombre de ceux qui les emploient. Le nombre des modèles supportables est même assez restreint, et leurs prétentions croissent en raison de la beauté de leurs formes. Je dirai même en passant qu'ils sont en grande partie Israélites de race, ce qui ne rend pas toujours plus faciles les discussions financières que l'on peut avoir avec eux.

Le modèle, comme nous l'avons dit plus haut, vit de l'exhibition de ses formes, exhibition, du reste, assez fatigante, puisqu'elle a lieu dans une pose déterminée qu'il faut garder rigoureusement sur la table d'atelier pendant un temps souvent assez long. Le minimum du salaire qu'il exige, s'il est homme, est de trois francs la séance de quatre heures, quatre francs le même espace de temps si c'est une femme. Mais ce prix, nous le répétons, n'est que le plus bas. On n'a pas pour cette somme

des Apollons du Belvédère ni des Vénus de Médicis. Les sujets de *choix* — puisqu'il s'agit de marchandise — se payent infiniment plus cher. On voit que dans ces conditions un seul personnage d'un tableau peut occasionner d'assez grandes dépenses. Encore, si le même sujet pouvait suffire à poser tout le corps d'un même personnage! mais il n'en est malheureusement pas ainsi. Les modèles ne sont pas ce qu'un vain peuple pourrait penser, ils n'ont pas les formes pures et superbes dont pourrait les revêtir une âme neuve qui ne serait jamais entrée dans les ateliers qu'en imagination. Si l'adage est vrai, que les cheveux et les illusions sont étroitement liés les uns aux autres, de sorte que leur chute doive toujours être simultanée, il doit se dégarnir de plus d'un cheveu le front de celui qui, pour la première fois, franchit le seuil d'un atelier un jour de modèle. M. Théophile Gautier, — dont il faut toujours citer le nom quand il s'agit d'une question d'art plastique, — a décrit d'une manière assez plaisante l'émotion que cause à un jeune élève en peinture la vue de son premier modèle vivant : « C'est un vieux charpentier fort laid, qui est, au dire des experts, le premier modèle de l'Académie royale de dessin et de peinture : pour moi, il me fait l'effet d'un sac de noix appuyé debout contre un mur. — De tous côtés j'entends mes compagnons s'écrier : Quels dentelés! quels pectoraux ! comme le mastoïde s'agrafe vigoureusement! comme le biceps est soutenu ! comme le grand trochanter se dessine avec énergie ! — Moi, au lieu de toutes ces merveilles anatomiques, je n'avais pour perspective qu'un cubitus assez pointu, assez rugueux, assez violet. — En un mot, les modèles n'ont, la plupart du temps, qu'une seule partie du corps digne d'être reproduite, et ils posent pour cette partie spécialement. C'est ainsi qu'il y a des modèles de tête, de bras, de torse, de jambes, et, à mesure qu'il avance dans la peinture d'un personnage, l'artiste est obligé de prendre un nouveau modèle, difficile à trouver, parce qu'il faut qu'il soit en harmonie avec les parties commencées, et qui lui fera souffrir de nouvelles lenteurs et de nouveaux retards, retards et lenteurs d'autant plus grands que l'artiste est moins riche. Rien n'est plus rare, — en France du moins, — qu'un bon modèle d'ensemble. Ceux qui ont été en Italie disent qu'on y trouve des natures bien plus belles et plus facilement : ce n'est pas là un des moindres avantages du voyage de Rome. Un romancier célèbre a dit quelque part que, si un amoureux de la forme veut trouver quelque plaisir dans la contemplation de la forme humaine, il doit se borner à regarder un seul coin du corps, et fermer les yeux sur le reste. Je connais tel tableau qui, pour un homme dont on ne voit que le profil, les bras et les pieds, a nécessité l'emploi de trois modèles. Encore tout enfant, j'ai été scandalisé, chez Paul Delaroche, de voir un garçon fort laid et fort mal bâti poser pour le *Bonaparte traversant le grand Saint-Bernard*. C'est qu'il posait probablement pour les bottes, et que d'autres avaient fourni la tête et le buste. »

Ce rapide exposé peut faire entrevoir les peines et l'argent qu'un artiste doit dépenser pour ses modèles. Il n'est pas inutile d'ajouter que les tableaux contiennent des accessoires qu'il faut copier aussi, et dont l'achat et la location entraînent à d'assez fortes dépenses, les costumes, par exemple, qui se louent à raison de trente francs par mois. On se rappelle cette plaisanterie célèbre d'un jeune peintre qui *voudrait faire pour le salon le portrait d'une pièce de cinq francs, mais ne peut commencer, faute de modèle.*

Et puis, ne faut-il pas que l'artiste vive pendant le temps qu'il travaille à son œuvre? et il ne faut pas qu'une toile ait une bien grande importance pour demander trois mois de travail.

IX. — CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LES DÉBUTS.

Aussi quand on demande à un jeune homme : « Ne préparez-vous rien pour le salon? » doit-on d'abord avoir pesé les circonstances où il se trouve, et avoir bien présente à l'esprit cette vérité, que tout le monde n'est pas dans la position des artistes arrivés, qui peuvent, dans un atelier somptueux, faire venir les modèles qui leur plaisent; où l'un a à son aise ses Vénus et ses madones ; l'autre ses soldats, ses paysans ; un troisième ses chevaux et ses bœufs, éclairés du jour qui leur convient; car c'est là encore une des conditions indispensables pour bien peindre, et tous les ateliers à six cents francs ne sont pas dans ce cas. J'ai connu un peintre qui, logé sous un toit dont la pente lui donnait un jour défectueux, éclairant le modèle de tous sens et obscurcissant la toile de tons bleuâtres, avait démoli une partie de ce toit pour recevoir enfin la bonne lumière du ciel.

Les littérateurs, les poëtes se plaignent assez souvent, et avec raison, hélas! de ne pas pouvoir s'adonner aux œuvres de leur cœur; et pourtant, quels matériaux leur faut-il? Une rame de papier.

La Bibliothèque est ouverte à tous. Les peintres ont sur les gens de lettres l'avantage d'une publicité plus facile donnée à leurs œuvres, mais en revanche, la création pour eux rencontre bien plus d'entraves, et derrière, ou plutôt devant la question d'art, ils rencontrent toujours la question du marchand de couleurs, de l'atelier et du modèle.

X. — L'ŒUVRE DE BELLANGÉ.

Nous avons eu la patience de relever l'œuvre d'Hippolyte Bellangé depuis cette fameuse et un peu *jeune Bataille de la Moskowa*, qui parut au Salon de 1823. Voici ce nous avons relevé. D'abord :

Le Passage du gué ; Honneur au courage malheureux, gravés par Gemier.

La Mort du maréchal Lannes ; le Marchand de plâtres ambulant; la Vivandière; le Soldat blessé; le Rappel du soldat; le Soldat à l'hôpital ; Napoléon à Wagram; Napoléon à Somo-Sierra; le Retour du soldat; le Départ des conscrits ; le portrait du roi de Rome à la Moskowa, gravés par Jaget.

La Galanterie française, gravé par Joubert.

La Visite du curé.

Puis, au musée de Versailles :

L'Entrée à Mons; le combat de Landsberg; le combat d'Anderleck; la Bataille de Fleurus; le Retour de l'île d'Elbe; la Bataille de Wagram; le Combat sous Charleroi; la Bataille de Loano; la Bataille d'Altenkirken; le Col de Mouzaiah; la Bataille de la Corogne; la Bataille d'Ocana; la Reddition de Pondichéry; la Bataille de l'Alma.

Viennent ensuite :

La Bataille d'Hondschotte, appartenant à l'hôtel de ville d'Hondschotte; la Revue du prince Albert et l'Arrivée de la reine d'Angleterre au château d'Eu; l'Empereur présentant sa meute à la reine d'Angleterre; la Charge de Kellermann à Marengo, au musée de Rouen; le Passage du Guadarroma, au musée du Luxembourg; la Harangue du maire; la Prise de Gironne, au duc de Noailles, château de Maintenon; la Bataille du Ter; la Charge de cuirassiers, à l'empereur de Russie; la Revue après la bataille; l'Assaut de Malakoff, à Mexico; le Récit du zouave; les Dernières Volontés; le Passage du Danube; l'Épisode de la prise de Malakoff, au musée de Mar-

seille ; l'Épisode de Solferino, à la princesse Marie de Russie ; le Salut d'adieu, à la loterie de l'exposition de 1859 ; la Charge de cuirassiers, à M. Thiac ; les Deux Amis, au duc d'Hamilton ; les Réfugiés polonais ; la visite du curé, à Mme Adélaïde ; le Retour de l'île d'Elbe, à lord Chesterfield ; la Bataille de Waterloo, à la loterie des artistes en 1848 ; la Retraite de Russie, au prince Anatole Demidoff ; l'Officier en permission, 1859 ; le Combat dans Magenta, 1861.

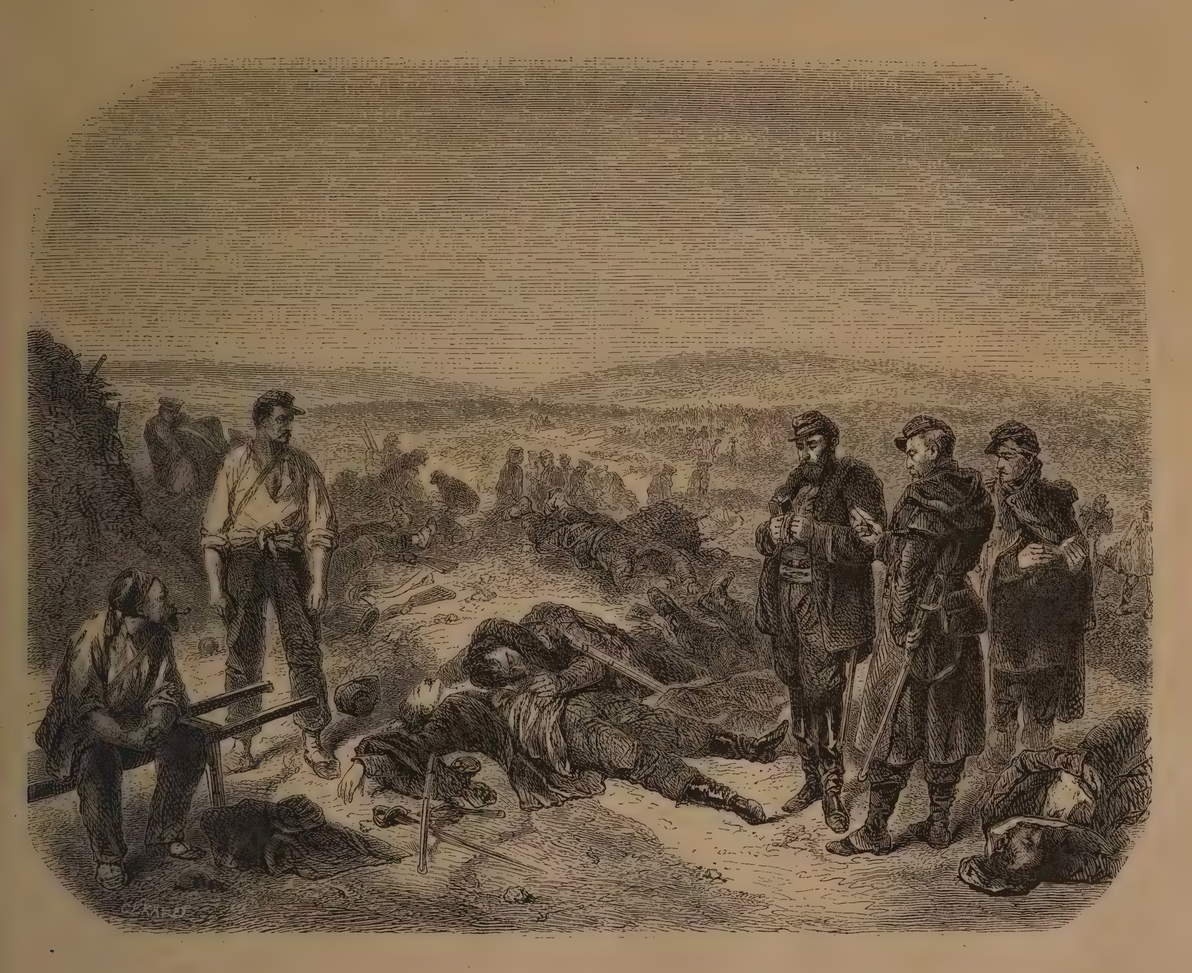
On pourrait aisément mener cette nomenclature au chiffre effrayant de DEUX CENTS toiles !

L'œuvre lithographique de Bellangé comprend six cents pièces, outre beaucoup de dessins, d'aquarelles, de sépias, de pastels, disséminés dans divers cabinets d'amateurs, — beaucoup dans celui de l'empereur de Russie.

Il fut fait chevalier de la Légion d'honneur à l'Exposition de 1834, officier à l'Exposition de 1861 ; chevalier de l'ordre de Léopold de Belgique à l'Exposition de Bruxelles, en 1854, et, de 1837 à 1853, il fut conservateur du Musée de Rome.

XI. — LE STYLE MODERNE.

L'art semble avoir besoin de perspectives et de recul pour bien discerner les objets, comme le presbyte, qui est obligé d'éloigner de ses yeux le livre qu'il veut lire ; il aime à plonger ses regards hors du temps actuel, dans les siècles passés, et il s'échappe volontiers de son milieu pour s'élancer vers les régions lointaines. La réalité ambiante a, en effet, quelque chose de précis, de certain, d'arrêté qui se prête peu aux transformations de l'idéal et du style. Ce que le peintre emprunte à la nature, il l'agrandit, en élague les détails et l'entoure d'une atmosphère spéciale ; c'est une création encore plus qu'une copie, quoique le monde extérieur en ait fourni les formes. Les scènes et les sujets contemporains sont particulièrement rebelles à ce travail d'idéalisation. Il est trop aisé de comparer le type avec l'œuvre, et les esprits exacts relèvent sévèrement toute différence, sans penser que la prunelle de l'artiste n'est pas l'objectif d'un daguerréotype, et qu'un vrai peintre doit mêler son sentiment à la reproduction des choses. L'admiration et l'étude des chefs-d'œuvre de l'antiquité et de la renaissance sont aussi pour beaucoup dans cette manière de voir ; lorsqu'on a dessiné d'après la bosse tous les dieux et tous les héros, estompé les torses de cette population marmoréenne qui semble n'avoir jamais connu le vêtement, il est bien difficile — pour ne pas dire impossible — de comprendre l'espèce de beauté que peuvent offrir nos pauvres formes sous nos habits étriqués et de couleurs sombres.



Les deux amis. Dessin de J.-A. Beaucé, d'après un tableau de H. Bellangé.

Aussi faut-il savoir beaucoup de gré à ceux qui abordent l'histoire de leur temps et l'expriment en y ajoutant

une portion d'art suffisante. Ils ont ce mérite rare, de n'avoir pas fait, comme tant d'autres, des guerriers à cuirasse d'airain, à casque classique surmonté d'une aigrette rouge, à bouclier orné d'un bas-relief circulaire, mais d'avoir représenté tout bonnement des soldats avec shako, bonnet à poil, giberne, sac, guêtres, capote ou dolman, selon l'uniforme, tels qu'ils sont en effet et que chacun peut les voir à la parade ou à la bataille. Quand ils ont voulu peindre des cavaliers, ils ne les ont pas campés tout nus sur les coursiers de marbre de Phidias, comme c'est l'habitude; mais ils leur ont mis entre les jambes des chevaux de régiment fort peu historiques, harnachés d'après l'ordonnance, et auxquels un instructeur de Saumur ne trouverait rien à reprendre. — Rien n'a l'air plus simple en apparence et rien n'est plus difficile. La poésie des temps modernes n'est pas toute faite, comme celle des temps anciens : il faut la deviner, la dégager et inventer des formes pour la rendre.

Horace Vernet, Charlet, Raffet, Bellangé auront eu cette gloire d'avoir été de leur époque, lorsque tant d'artistes d'un mérite supérieur peut-être se renfermaient dans la sphère de l'idéal, et n'en descendaient pas, vivant abstraitement aux siècles de Périclès, d'Auguste et de Léon X. Il leur a fallu tout créer : dessin, couleur, arrangement, pour peindre ce héros collectif qu'on appelle l'armée, et qui vaut bien Achille, quelque admiration qu'on professe d'ailleurs pour ce personnage homérique. Sans doute ils ne sauraient être comparés, — jusqu'à présent, — pour le style ou le coloris, aux grands maîtres d'Italie, de Flandre ou d'Espagne ; mais ils sont originaux, spirituels, modernes et Français. Ce sont là des qualités dont il faut tenir compte, quand même on leur en préférerait d'autres.

XII. — LE TROUPIER FRANÇAIS.

On représente ordinairement le soldat français sous son aspect jovial et vainqueur, avec une désinvolture plus traditionnelle que vraie ; on lui donne l'air grognard, l'air troupier, l'air crâne, l'air loustic, rarement l'air grave. Nous savons que l'héroïsme est gai en France et que la bonne humeur s'y joint au courage ; ce mélange est même le fond du caractère gaulois, et, d'après les *Commentaires de César*, on peut voir que l'insouciance du péril est depuis bien longtemps une qualité nationale. Cette valeur sans emphase, qui rit et fait des calembours jusque sous la mitraille, produit une vive impression parmi les nations étrangères et distingue nos troupes parmi toutes les autres. Cependant la guerre a son côté sérieux et terrible, que nos soldats comprennent sans qu'ils en fassent rien paraître. Il y a dans la vie militaire une alternative de passivité et d'action, un dévouement de chaque jour, une résignation aux souffrances de toutes sortes, une acceptation sous-entendue de la mort, un stoïcisme pratique, un idéal d'honneur, qui doivent se traduire autrement que par des balancements de hanches, des coudes arrondis, des moustaches filées jusqu'à l'oreille et un sourire goguenard.

C'est ce que Bellangé a compris, et c'est pourquoi il devait prendre place dans notre galerie à côté de Charlet et de Raffet.

XIII. — UN DISCOURS DU MARÉCHAL NEY.

C'était en 1815, à la Chambre des pairs. Carnot lisait un rapport sur l'abdication de Napoléon et sur la bataille de Waterloo.

Mais tout à coup les paroles lentes et graves qui tombaient de la bouche de Carnot, près de terminer sa lecture, sont interrompues par ces mots fortement accentués :

« Tout cela est faux ; tout cela est chimérique ; on vous trompe de tous les côtés ! »

A ce moment les yeux de l'assemblée et l'attention stupéfaite des tribunes se fixèrent sur l'interrupteur, debout au milieu du silence général. C'était un homme de taille moyenne, mais dont le corps, tendu d'un mouvement violent, semblait doué d'une indestructible énergie. Ses cheveux et sa barbe rousse entouraient une physionomie mâle et rude, que la tristesse, qui donne plus de dignité à la force, avait empreinte d'une sorte de grandeur. Sa voix, d'abord sourde, se précipitait en intonations et en paroles expressives brusquement coupées :

« On vous trompe en tout, et partout. J'ai vu le mal, puisque je commandais sous l'Empereur. Cela marchait bien d'abord : avec les cuirassiers du brave général Milhaud, avec une section de la cavalerie de la garde, nous avions emporté les premières positions du mont Saint-Jean et sabré bien des canonniers anglais sur leurs pièces. Il fallait redoubler sans retard et nourrir la charge, car le feu des Anglais était effroyable, et il se fait bien des vides, pendant qu'on avance ainsi sur les morts et qu'on arrache pied à pied la victoire. Aussi, quand nos forces furent diminuées, comme on ne venait pas les soutenir, et que nous avions devant nous des montagnes d'infanterie anglaise, il y eut un ébranlement dans les premiers rangs lancés des grenadiers de la garde. J'y courus à droite, à gauche, partout, en souhaitant, de toute mon âme, qu'un boulet me pût entrer dans le corps.

« Nous nous repliâmes de quelques pas, et sous la charge impétueuse de l'ennemi quelques rangs furent un moment mêlés. Mais le combat reprit, et si j'avais eu un renfort de la garde, je vous en rendrais bon compte ; mais dix mille hommes d'élite furent tenus immobiles, par précaution contre la défaite, au lieu d'aider tout de suite à vaincre. Puis, au moment où on venait nous annoncer Grouchy et tout son corps, tandis qu'un jeune aide de camp courait sur toute la ligne avec cette nouvelle, ce furent les têtes de colonnes prussiennes qui parurent et qui nous prirent en flanc.

« Il fallut se concentrer et se retirer, mouvement toujours difficile aux plus braves. Nous tînmes bon, cependant, sous des charges réitérées, et si le maréchal Grouchy était arrivé même tard, même par un autre point, et qu'il y ait eu diversion quelque part, comme on devait y compter, dans une bataille bien manœuvrée, tout mon côté tenait ferme, et eût à la longue balayé le terrain. Mais il ne nous venait que des ennemis toujours accrus en nombre et toujours renouvelés ; des rangs entiers des nôtres tombaient, et la confusion augmentait les pertes. Cela fut affreux ! Et la déroute commença avec la nuit, quand on eut moins honte ; elle ne s'arrêta pas : vous pouvez m'en croire ; j'ai vu d'autres désastres : je faisais l'arrière-garde de la retraite de Russie ; j'ai tiré le dernier coup de mousquet sur les Russes, chez eux ; et je suis rentré à Vilna seul de ma bande. »

XIV. — CONCLUSION.

Est-ce que Bellangé n'a pas admirablement traduit cette éloquente page du maréchal Ney ?

Et ses *Deux Amis*, n'est-ce pas la traduction du doux poëme de Virgile : *Nisus et Euryale ?*

HECTOR DE CALLIAS.

CHRONIQUE DU MOIS.

LES NOUVELLES CONFÉRENCES DE LA RUE DE LA PAIX.

Nous avons assisté, le mercredi 30 novembre, à l'ouverture des nouvelles conférences littéraires, 7, rue de la Paix. M. Emile Deschanel y traitait, avec sa verve habituelle, un sujet (le gamin de Paris au quinzième siècle) qui exige une grande délicatesse de touche et une science merveilleuse du passé. Le jour suivant, M. Ernest Desjardins s'est occupé avec un égal succès des découvertes françaises dans la vieille Égypte et d'Auguste Mariette, l'infatigable chercheur. Puis nous avons entendu M. Samson, de la Comédie-Française, dont les cours se succéderont tous les vendredis; nul mieux que lui ne possède ce talent de diction, ce langage perlé qui donne aux moindres mots une valeur qu'on ne leur soupçonnait pas. Écouter M. Samson est, à coup sûr, la meilleure leçon de français qu'on puisse suivre. Il nous faudrait plus de place que nous n'en avons pour analyser le talent de chaque orateur; nous nous bornerons à citer les noms les plus illustres : M. Legouvé, de l'Académie française ; Philarète Chasles, du collége de France; Babinet, de l'Institut; Barral, Méry, Jules Duval, Vapereau, etc., et nous féliciterons le nouveau directeur, M. Désiré Charnay, de la voie sérieuse où il s'engage et du succès que lui promettent de si brillants débuts.

LA STATUE DE DAUBENTON.

Le Jardin d'acclimatation nous convoquait aussi, il y a quelques jours, à l'inauguration de la statue de Daubenton, un des hommes qui ont le plus contribué à répandre en France l'étude et les bienfaits de la science(1).

Né à Montbard, en 1716, et compagnon d'enfance de Buffon, Daubenton devait retrouver plus tard son illustre maître et s'attacher pour toujours à sa fortune. Il fut, en effet, un de ses plus utiles collaborateurs, et ses descriptions des animaux, grâce à leur exactitude et à leur précision, forment encore aujourd'hui une des bases de l'anatomie comparée. Appelé, en 1745, aux fonctions de garde et démonstrateur du cabinet d'histoire naturelle, il fut nommé, en 1778, professeur d'histoire naturelle au collége de France, et, en 1783, professeur d'économie rurale au collége d'Alfort.

« Buffon, dit Cuvier, d'une taille vigoureuse, d'un aspect imposant, d'un naturel impérieux, avide en tout d'une jouissance prompte, semblait vouloir deviner la vérité, non l'observer... Daubenton, d'un tempérament faible, d'un regard doux, d'une modération qu'il devait à la nature autant qu'à sa propre sagesse, portait dans toutes ses recherches la circonspection la plus scrupuleuse. »

En 1793, raconte M. Feyrnet, Daubenton, alors qu'il avait soixante-dix-sept ans, s'était vu forcé de solliciter un certificat de civisme. Pour qu'il l'obtînt plus facilement, ceux qui s'étaient entremis dans cette circonstance avaient fait de lui un berger. Voici en quels termes et avec quelle orthographe ce certificat lui fut délivré :

« Appert que d'après le rapport faite de la société fraternelle de la section des Sans culotte sur le bon civisme en faite d'humanité qu'a toujours témoigné le berger Daubenton, l'assemblée générale arrête unanimement qu'il lui sera délivré un certificat de civisme, et le président, suivie de plusieurs membres de ladite assemblée, donne l'acolade avec toutes les acclamations dues à un vraie modèle d'humanité, ce qui a été témoigné par plusieurs reprises.

« R. G. Dardel, président.

« Pour extrait conforme.

« Domont, secrétaire. »

Quelques années plus tard, Daubenton se voyait appelé à siéger au sénat conservateur, mais le jour même où il s'y présentait pour la première fois (31 décembre 1799), il fut atteint d'une congestion cérébrale.

Ses amis l'entourent, il les rassure, les console, et, jusqu'à sa dernière heure, fidèle disciple de la science, étudie avec eux les progrès du mal qui doit l'emporter quelques instants après.

Ses restes furent déposés dans le tombeau que l'on voit encore aujourd'hui au sommet du labyrinthe du Jardin des Plantes. Un des principaux titres de Daubenton à la reconnaissance publique, est l'acclimatation en France du mouton d'Espagne, devenu la source d'une de nos richesses nationales. Et cependant, comme l'étoile pâlit devant le soleil, la gloire du modeste savant s'était perdue dans celle de son illustre collaborateur.

Il appartenait à la postérité de réparer cette injustice. La Société d'acclimatation n'a donc fait qu'acquitter une dette nationale en prenant l'initiative d'une souscription pour élever une statue à l'un des auteurs de l'*Histoire naturelle des animaux*.

(1) Voir le portrait de Daubenton, t. XVI, p. 73.

BOUFFÉ.

Bien que la nouvelle direction du *Musée des Familles* ait pris la résolution de reléguer au second plan tout ce qui, de près ou de loin, tient au théâtre et au monde dramatique, nous ferons aujourd'hui exception en faveur d'un artiste qui, dans une carrière aussi glorieuse que longue, a toujours su mériter les applaudissements et l'estime des honnêtes gens.

Ce n'est pas la première fois, du reste, que le *Musée* entretient ses lecteurs de Bouffé. Déjà, en 1841 (t. IX, p. 63), il a publié sur le grand artiste une notice biographique dont nous nous contentons de résumer ici les principaux passages.

Né en 1800, Bouffé débuta au théâtre de société de Doyen, et bientôt le succès qu'il y obtint l'engagea à aborder des scènes d'un ordre plus élevé. Il passa ainsi successivement aux Panoramas, à la Gaîté et aux Variétés. Il partit ensuite pour la province et l'étranger, puis à son retour, en 1831, fut engagé au Gymnase.

C'est de cette époque seulement que date sa réputation, c'est à cette époque que se rattachent ses créations dans *Michel Perrin, la Fille de l'Avare, le Gamin de Paris, Pauvre Jacques* et *les Enfants de troupe*.

Un tact merveilleux, une rare intelligence de ses rôles, une physionomie mobile qui reflète en un instant les sentiments les plus divers, tels sont les traits distinctifs de ce beau talent.

Du Gymnase, Bouffé passa aux Variétés. Mais déjà il commençait à ressentir les premières atteintes d'une maladie nerveuse qui, en lui rendant impossible tout travail continu, devait finir par l'éloigner définitivement du théâtre.

C'est à peine si, depuis 1854, il reparut de temps en temps au feu de la rampe, pour se replonger presque aussitôt dans l'obscurité de sa retraite.

Aussi, quand on apprit que Bouffé préparait sa représentation d'adieux, chacun voulut-il, par sa présence, lui apporter un témoignage de sympathie.

De leur côté, les artistes les plus aimés avaient tenu à honneur de concourir à l'éclat de cette représentation. De sorte que la salle de l'Opéra, la plus grande de Paris, se trouva encore trop petite.

La Comédie-Française était représentée par MM. Bressant, Delaunay, Coquelin, Mme A. Brohan et Victoria Lafontaine, à qui s'étaient joints Sainte-Foy et Mlle Déjazet.

L'Opéra avait offert un acte de *Moïse* et un ballet; le Gymnase, *les Curieuses*, un de ses plus fins joyaux.

Quant à Bouffé, c'est dans la ***Fille de l'Avare*** qu'il devait reparaître pour la dernière fois. Dire avec quel art il a détaillé toutes les finesses du rôle, quelle émotion profonde a gagné tous les assistants, serait chose impossible.



Bouffé dans ses principaux rôles. Dessin de Moreau.

A la fin de la représentation, on a annoncé que des amis venaient complimenter le père Grandet. Ces amis, c'étaient Duprez et Levasseur, puis Geffroy, Got, Coquelin, Lafontaine, puis Achard, Ponchard, puis Parade, Saint-Germain, Félix, puis bien d'autres encore, et des meilleurs, qui venaient embrasser leur vieux camarade.

Et ce fut un touchant spectacle, et accueilli par les bravos enthousiastes de la salle, quand Bouffé, ainsi entouré de cette vaillante pléiade d'artistes, ne put retenir ses larmes, des larmes bien douces, et dit d'une voix émue :

— Je suis bien heureux de vous voir tous ici, et de vous serrer la main pour la dernière fois.

Ch. RAYMOND.

Paris. — Typ. Hennuyer et fils, rue du Boulevard, 7.

L'OURAGAN DE CALCUTTA.



L'ouragan de Calcutta. Dessin de E. de Bérard.

Au moment même où nous donnions, dans le *Musée*, la description de ces cyclones si terribles dans les régions intertropicales, les journaux de l'Inde nous apprenaient que la ville de Calcutta et ses environs venaient d'être bouleversés par un épouvantable ouragan. Depuis ce temps, les lettres particulières ont apporté de nouveaux détails, qui ne font qu'ajouter à l'horreur de cette catastrophe.

Le 4 octobre, le baromètre baissait rapidement, annonçant une tempête prochaine, la pluie tombait à torrents, et le vent soufflait avec violence. Les navires prenaient leurs précautions, et les riverains du Gange abandonnaient les bords du fleuve.

Mais le lendemain, l'ouragan devait déjouer toutes les prévisions.

A onze heures du matin, le vent sauta du nord-est au sud-sud-est, et le cyclone s'abattit comme la foudre sur le Gange, depuis la mer jusqu'à seize milles au-dessus de Calcutta.

Une circonstance particulière vint encore augmenter les effets de la tempête. On sait que « le flot éprouve toujours un mouvement d'ascension très-marqué lorsqu'il pénètre dans une baie dont le fond va se rétrécissant. Or, c'est précisément la figure que présentent en général les embouchures des grands fleuves. Et ici le flot ne se trouve pas seulement resserré de plus en plus entre les rives, il rencontre, en outre, devant lui un obstacle qui, non-seulement l'arrête, mais tend à le faire reculer, ce sont les eaux que le fleuve porte à l'Océan. La lutte de ces deux courants contraires produit le phénomène à qui l'on a donné, selon les pays, les noms de *barre*, de *mascaret*, de *ras de marée*, de *pororoca*. Les vagues montantes de la mer, d'abord refoulées, s'accumulent, se massent, et quand elles sont en force, reviennent à la charge avec la certitude de vaincre. C'est alors une montagne qui s'avance et, d'un invincible élan, envahit le fleuve, rejette au loin ses eaux, s'installe victorieuse dans son lit. On peut voir en France ce phénomène aux embouchures de la Seine et de la Dordogne, mais il ne s'y montre pas avec les proportions imposantes qu'il prend dans les grands fleuves de l'Asie et de l'Amérique. L'Hougly, une des branches qui forment le delta du Gange, est le siége d'un mascaret qui se produit avec une rapidité extraordinaire. Le flot monte ordinairement de vingt milles à l'heure (1). »

On comprend quel terrible concours la mer devait apporter à la tempête. Les flots, pressés dans l'étroit canal, semblent rugir. Ils s'élèvent sur les quais, sur les rives, blanchissants d'écume, ils brisent tous les obstacles.

Il y avait alors dans l'Hougly une véritable flotte de navires marchands, environ deux cents, dont la plupart de plus de 1,200 tonneaux. Ils étaient à l'ancre ou solidement amarrés à la rive.

L'ouragan les enlève comme de frêles barques, et les précipite l'un sur l'autre au rivage. On ne voit de tous côtés que mâts et agrès brisés, et débris de tout genre.

Le *Lady Franklin*, le *Gowindpore*, sont coulés en quelques instants. Le *Bengale*, paquebot de la Compagnie péninsulaire orientale, est porté à plus de deux cents mètres dans les terres et y reste enfoncé par l'arrière.

Au milieu de ces scènes de désolation que la plume se déclare impuissante à rendre, l'humanité ne perd pas ses droits, et nos correspondances nous transmettent des traits d'héroïsme et de dévouement qu'il est de notre devoir de consigner ici.

Le *Gowindpore* est au milieu du fleuve. A chaque instant le flot menace de l'engloutir.

Une foule consternée et impuissante assiste du rivage à l'effrayant spectacle.

— Cent roupies à qui portera une corde au navire, s'écrient plusieurs voix.

Personne ne répond, la tempête semble trop menaçante.

Tout à coup, un matelot se présente, — son nom est Edward Cleary; — il a vu le danger et, sans connaître même la récompense promise, il offre de se dévouer au salut de tous.

Il s'attache une corde autour du corps et il se jette à l'eau.

Atteindra-t-il le navire? Les yeux de la foule le suivent avec anxiété pendant son périlleux voyage.

Tantôt le flot le couvre et semble l'engloutir, tantôt Edward reparaît au sommet de la vague, et nage, nage toujours vers le navire en détresse.

Il fut un moment cependant où on le crut perdu. Une vague énorme s'était effondrée sur sa tête, et semblait l'avoir broyé sous son poids.

On resta quelques secondes sans le voir. Soudain un cri de joie s'échappe de toutes les poitrines, il vient de reparaître à quelques brasses à peine du *Gowindpore*.

Enfin il atteint le navire, et attache sa corde à l'avant. Grâce à cette corde, neuf hommes regagnent successivement la terre, le capitaine le dernier.

Cependant le spectacle qu'offrait la ville elle-même n'était pas moins affligeant.

Pendant six heures, la tempête ne s'était pas ralentie un moment.

Il semblait que la puissance dévastatrice des éléments voulût faire de la splendide cité un monceau de ruines.

Des arbres énormes, quelques-uns de quinze pieds de diamètre, sont déracinés et emportés par le vent. Les maisons, les édifices, les églises s'écroulent, les cases des Indiens s'effondrent, et ensevelissent sous les ruines leurs malheureux habitants.

Dans l'intérieur même de Calcutta, le fleuve débordé envahit plusieurs quartiers et sape par la base les maisons que le vent a déjà ébranlées.

A voir tous ces ravages, dit un témoin oculaire, il semble que la ville vient de subir un siége et un bombardement impitoyables.

On estime à cinq mille le nombre des victimes, les premières nouvelles avaient indiqué un chiffre beaucoup plus élevé, que les derniers avis ont heureusement démenti.

Quant aux pertes matérielles, on les évalue de deux cents à deux cent cinquante millions de francs.

Enfin l'ouragan ne devait pas borner ses ravages à Calcutta même.

Le ministre de la marine vient de recevoir du gouverneur des établissements français dans l'Inde, des dépêches qui annoncent que la ville et le territoire de Chandernagor ont été entièrement dévastés.

La ville indienne est presque entièrement détruite, et plusieurs personnes ont péri sous les décombres des maisons.

CH. RAYMOND.

(1) *Les Mystères de l'Océan*, p. 129 et 130.

POÉSIE.

LE MYOSOTIS.

Coquette reine du mystère,
Compagne de verts arbrisseaux,
Une fleur bleue et solitaire
Couronne l'ombre des ruisseaux.

A son front de rosée humide
Le soleil, monarque du jour,
A peine d'un rayon timide
Apporte le baiser d'amour.

Jamais, vivante banderole,
Amant des fleurs, le papillon
Ne vient diaprer sa corolle
Ou de nacre ou de vermillon.

Cette fleur ermite étoilée,
N'a pas un renom éclatant;
Aux autres fleurs de la vallée,
Moi, je la préfère pourtant!

C'est qu'elle est vierge de nos fanges;
Qu'à l'abri des profanes yeux
Elle croît sous les pleurs des anges;
C'est qu'elle est un reflet des cieux;

Qu'à la plante même ravie,
La pure et merveilleuse fleur,
Sous une eau fraîche, avec la vie,
Bien longtemps garde sa couleur!

C'est que, baume de la souffrance,
Voix du passé, de l'avenir,
Elle est la fleur de l'espérance,
Elle est la fleur du souvenir!

C'est qu'à celle vers qui s'élance
En solitude, à chaque pas,
Mon cœur, qui l'appelle en silence,
Elle dit: « Ne m'oubliez pas! »

ÉDOUARD D'ANGLEMONT.

LA SCIENCE EN FAMILLE.

LA VIE INTERMITTENTE.

L'Homme à l'oreille cassée. — Les conserves humaines. — La mort *pour rire* ou la vie intermittente. — Une quasi-immortalité. — Conséquences hypothétiques. — Le revers de la médaille. — Une compagnie d'endormeurs et de réveilleurs-jurés. — Point de vue sérieux. — Le sommeil léthargique à longue période. — Observations de M. le docteur Blandet. — Le magnétisme et l'hypnotisme. — Une mystification scientifique. — Le serpent du docteur Grusselback. — Si le froid conserve? — Délicatesse de l'organisme humain. — Conclusion.

Vous avez lu peut-être le roman de M. Edmond About, — une de ses erreurs, à mon sens, — *l'Homme à l'oreille cassée.* Cet homme, officier de cavalerie, fait prisonnier par les Russes sous le premier empire, est tombé entre les mains d'un savant docteur qui s'est avisé de le prendre pour sujet d'une grande expérience : *Experimentum faciamus in anima vili.* — Il l'a endormi, engourdi, desséché et mis en boîte comme une conserve de Morel Fatio et Cᵉ. Cinquante ans après, je ne sais plus comment, cet homme-momie est expédié à un sien neveu, dont la femme s'éprend pour lui d'une tendresse enthousiaste, bien qu'il soit passablement rabougri, et de plus endommagé, car, dans le transport, une de ses oreilles a été écornée. Le neveu, qui est chimiste, entreprend de ressusciter l'ancien dragon. Il le place dans une étuve, où il fait arriver quantité de vapeur d'eau. La chaleur et l'humidité, pénétrant les tissus, rendent aux membres et aux organes du faux trépassé leur vigueur et leur ressort. Bref, au bout de quelques heures, le défunt ressuscite avec l'âge, les idées, les notions qu'il avait un demi-siècle plus tôt, et se remet à vivre comme une personne naturelle. Je vous fais grâce de ses aventures.

Assurément, il n'est pas un lecteur de bon sens qui ait pu voir dans cette histoire autre chose qu'un conte fantastique, et qui ait cru un seul instant à la réalité de cette sorte de conserve humaine que M. About a prise pour son héros!

Voici pourtant que des écrivains sérieux, ou se croyant tels, annoncent la découverte d'un procédé qui permettrait d'endormir les gens, de les tuer — *pour rire,* — de les conserver, dans cet état de léthargie, à l'abri de la mort et de la vieillesse, puis de les réveiller un beau jour et de les laisser vivre encore un certain nombre d'années, sauf à les tuer de nouveau, — toujours *pour rire,* — et à les ressusciter derechef, et ainsi de suite, indéfiniment! Ainsi Perrault, qui croyait faire un conte en écrivant *la Belle au bois dormant,* et M. About, qui se proposait simplement d'amuser son monde en publiant *l'Homme à l'oreille cassée,* auraient été les précurseurs, les prophètes sans le savoir de la plus étonnante de toutes les conquêtes de la science! Pauvres mortels que nous sommes, il ne tiendrait qu'à nous désormais de devenir quasi immortels, de dépenser ou d'épargner à notre gré ce mince capital qu'on nomme la vie, et dont nous nous sommes montrés jusqu'à présent si sottement prodigues! M. Flourens, qui promet cent ou cent cinquante ans d'existence à ceux qui voudront suivre ses préceptes et l'exemple fameux du sobre Cornaro, — M. Flourens est dépassé de loin. Ce n'est plus une seule vie d'un siècle qu'on nous offre, c'est une suite de vies distribuées dans un intervalle quelconque : vingt ans, par exemple, à notre époque, puis dix ou quinze ans au milieu du vingtième siècle, autant au vingt et unième, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'enfin, dans une demi-douzaine de siècles, on meure pour tout de bon.

Il faut avouer que la perspective est séduisante. Non-

seulement cette faculté de passer *ad libitum* de vie à trépas, et réciproquement, nous permettrait de suivre de siècle en siècle les vicissitudes des empires et les progrès de l'humanité ; mais quelle admirable ressource pour échapper aux ennuis de toute espèce qui gâtent le peu de bonheur dont nous pouvons jouir ! Vos créanciers vous tourmentent : vous vous faites *léthargiser* (il faudra adopter ce mot, ou tout autre équivalent, pour désigner le nouveau procédé), et quand les créanciers reviennent, votre bonne leur répond : « Monsieur est mort — pour le moment — ; repassez en 1965. Vous êtes négociant ou banquier ; vos affaires vont mal. En suspendant vos payements vous supendez votre vie : c'est plus court que d'aller en Belgique. Vous faites mauvais ménage avec madame votre épouse : un bon somme de quarante ou cinquante ans ; quand vous vous réveillerez, votre femme sera morte, ou l'âge aura calmé l'acrimonie de son caractère, ou le divorce sera rétabli : vous retrouverez la paix là où vous aurez laissé la guerre. La médaille, à vrai dire, aurait bien son revers, et ces alternatives de vie et de mort ne seraient pas sans danger ; car il serait facile sans doute de se faire endormir ou même de s'endormir soi-même ; mais on ne se réveillerait pas tout seul, et des ennemis ou des héritiers pourraient vous jouer le mauvais tour de vous laisser endormi à perpétuité. Il faudrait donc établir une compagnie d'endormeurs et de réveilleurs assermentés, qui seraient responsables des retards et des accidents...

Mais parlons sérieusement : il en est temps. Il n'y a dans le monde que trop de gens enclins à accueillir sans examen les utopies qui flattent leur goût pour le merveilleux. Nous ne voudrions pas avoir à nous reprocher de nous être associé, même en apparence, aux tentatives faites pour leur tourner la tête. Hâtons-nous donc de dire que la prétendue découverte dont nous venons de parler n'est à nos yeux qu'une plaisanterie, une mystification.

Cette mystification paraît avoir été inspirée par un mémoire très-savant et très-consciencieux, présenté au mois d'octobre dernier à l'Académie des sciences, par M. le docteur Blandet, et inséré dans les *Comptes rendus*. Ce mémoire traite : « Du sommeil léthargique à longue période, et de nouvelles applications zoologiques de la théorie du sommeil. »

M. Blandet cite plusieurs cas de sommeil à longue période. Le plus remarquable a été observé par lui sur une jeune femme de vingt-quatre ans qui, après avoir dormi, à dix-huit ans, étant demoiselle, quarante jours de suite, fut reprise, après son mariage, en 1858, d'un nouvel accès, lequel a duré cinquante jours. Pendant ce deuxième accès, elle demeura complétement immobile, insensible, et dans un état de *contracture* tétanique tel, qu'il fallut lui dévisser une incisive à pivot (ce que c'est que d'avoir de fausses dents !) pour introduire dans sa bouche un peu de lait et de bouillon, ses seuls aliments. Quatre ans plus tard, le jour de Pâques 1862, elle retomba tout à coup dans sa torpeur rigide, pour se réveiller huit jours après, mais se rendormir presque aussitôt, et ne plus reprendre ses sens qu'au printemps suivant. Son troisième accès a donc duré une année : il n'y a pas de raison pour que le quatrième ne dure pas le double ou le triple. Deux autres jeunes femmes, que M. Blandet nomme dans son mémoire, ont présenté des accidents semblables. Notons qu'on ne cite aucun homme qui en ait été atteint.

Le sommeil à longue période présente, d'après M Blandet, les caractères suivants : vie animale nulle, vie organique bonne, mais réduite à son minimum ; pouls lent, respiration presque insensible, évacuations nulles, chairs belles et fraîches, embonpoint même, mais insensibilité absolue et contracture générale. C'est, comme on le voit, une sorte de catalepsie, un sommeil comparable à celui des animaux hibernants, et qui semble peu différer de celui des sujets magnétisés ou hypnotisés. Cependant, tandis que ce dernier se dissipe aisément lorsqu'on insuffle de l'air froid au visage du patient, M. Blandet a essayé vainement de tous les moyens imaginables pour réveiller ses malades. « Mieux instruit aujourd'hui sur ce sommeil, dit-il, je me garderais bien de le troubler, de combattre son influence salutaire ; car dans le premier cas il avait été la terminaison heureuse d'un délire général antérieur, et dans le dernier, celle d'une gastrite des plus intenses, qui l'avait précédé un mois durant.

« Qu'est-ce donc que le sommeil pour avoir de telles immunités, pour maintenir la fraîcheur, l'embonpoint pendant un jeûne d'un an, pour juger et guérir de graves maladies ? Le sommeil est donc le principe conservateur de la vie ? .. »

Il est certain que le sommeil normal est un des plus précieux bienfaits de la nature ; que dans beaucoup de maladies il peut agir comme le plus puissant de tous les sédatifs. Mais le sommeil léthargique, anomal, étudié par M. Blandet est-il aussi salutaire que le médecin le croit ? n'est-il pas, au contraire, une maladie aussi dangereuse que celles qu'il termine ? Je ne crois pas que cette question puisse encore être résolue.

Quoi qu'il en soit, il est naturel qu'en présence de tels phénomènes, des esprits aventureux se soient demandé si, en produisant artificiellement un sommeil qui suspendrait, pendant un temps plus ou moins long, les fonctions animales, on ne réussirait pas à économiser, pour ainsi dire, la vie, et, par conséquent, à la prolonger. On sait déjà que le magnétisme ou l'hypnotisme, appliqué à certains sujets, détermine une insensibilité bien plus complète que celle qu'on obtient par l'éther ou le chloroforme, et n'a ni les dangers ni les inconvénients de ces deux agents ; mais il s'en faut de beaucoup que tout le monde soit apte à être endormi de la sorte, et d'ailleurs, nous l'avons dit, ce « sommeil nerveux » n'est point durable. Serait-il possible de plonger des hommes dans un engourdissement léthargique d'une durée quelconque, sans compromettre leur vie et leur santé ? Quelques journaux ont raconté, d'après un de leurs confrères d'Allemagne, qu'un certain docteur Grusselback, professeur de chimie à Upsal, avait entrepris de résoudre ce problème par des expériences faites sur divers animaux. Le premier sur lequel il aurait opéré serait un serpent qu'il engourdit et désengourdit à volonté. Son procédé consiste, dit-on, à refroidir lentement l'animal, jusqu'à ce qu'il tombe dans une torpeur complète. Il le réveille quand il veut, au moyen d'aspersions stimulantes. On ajoute que le professeur Grusselback a proposé au gouvernement suédois de tenter l'effet de son procédé sur un condamné à mort, et qu'il se flatte d'endormir le sujet humain, de le laisser dormir pendant un an ou deux, puis de le réveiller en l'aspergeant de son élixir.

Tout ceci ne peut être, je le répète, qu'une mystification ; et si le docteur Grusselback n'est pas un fou, c'est évidemment un personnage imaginaire, dont on place, pour de bonnes raisons, la résidence dans une ville où peu de gens seront tentés de l'aller chercher. Engourdir un serpent par le froid n'est pas une opération bien dif-

ficile, et il est possible que ce reptile demeure ainsi très-longtemps; mais tenez pour certain que la chaleur lui rendra la vie sans le secours d'aucune aspersion. Les serpents sont, chacun le sait, des animaux à sang froid, à respiration et à circulation très-peu actives, et j'admettrai volontiers que la vie résiste chez eux à un jeûne et à un engourdissement très-prolongés. Mais en serait-il de même d'un mammifère, et surtout d'un homme? Rien n'est moins vraisemblable. Demandez, aux pauvres soldats qui ont été gelés en Russie ou en Crimée, si le froid conserve. L'organisme des animaux supérieurs est comparable à ces machines d'horlogerie aux rouages délicats et compliqués, chefs-d'œuvre d'art et de science qui fonctionnent avec une régularité merveilleuse, mais dont la conservation exige les soins les plus minutieux. Qu'une pièce soit brisée ou faussée, que quelques grains de poussière s'introduisent dans les rouages, ou que l'huile qui lubrifie les surfaces en contact vienne à se figer, tout s'arrête. Pour la machine humaine aussi, la moindre perturbation peut devenir fatale, et ce n'est jamais sans danger qu'on suspend ou qu'on ralentit artificiellement le jeu de ses organes. Le plus sage est donc de prendre la vie comme elle est, de vivre en notre temps et pour notre temps, et de nous soumettre de bon gré aux lois immuables de la Providence et de la nature.

Arthur MANGIN.

ÉTUDES MORALES AU CRAYON.



Les Ombres révélatrices : Ce que promet la gloire. Les Invalides, la mort, la croix. Composition d'Ed. Morin.

LE POETE EN VOYAGE.

C'est un rare et charmant instant, dans la vie et le travail d'un écrivain sérieux qui comprend toute sa destinée, l'instant où, content de lui-même et des autres, il entre enfin en pleine possession du succès, de la popularité, de la fortune. Il doutait jusqu'à cette heure, et même aux jours du succès, il se demandait s'il n'était pas le jouet d'un songe, et si le lendemain serait aussi doux que la veille. Il faut tant de soin, tant de zèle et de bonheur, disons tout, tant de mérite et de talent, pour percer le nuage, et le bruit vient si lentement à l'écrivain! Quoi de plus triste et rempli des plus terribles angoisses que les premiers commencements du travail littéraire? On hésite, on se trouble, on étudie, épouvanté de tant d'obstacles, toutes les petites passions de son lecteur. Le style, en même temps, qui se révèle à si peu de beaux esprits singuliers et primesautiers, représente à lui seul une peine infinie. Ah! que de fois voilà le commençant qui maudit la tâche acceptée! Il y renonce, il n'en veut plus; il sera volontiers le soldat, le marin, l'avocat, le marchand, mais écrire incessamment, écrire aujourd'hui, demain, toujours : — Non, non, se dit-il, c'est impossible! aussi découragé qu'un enfant qui prend le plus proche horizon pour la fin du monde. On composerait une liste originale de très-bons écrivains qui se sont arrêtés net au bout du premier sentier.

Mais c'est surtout dans l'art dramatique, et parmi les jeunes adeptes de la comédie, ignorants du danger, que se fait sentir ce découragement mortel. L'accès est si difficile en ces théâtres, obérés pour la plupart, et qui n'ont pas le temps d'attendre. Il leur faut tant d'argent et tout de suite! Ils sont si parfaitement incapables de se dire, à l'aspect d'un talent qui vient de naître : — Attendons, faisons-lui place, il aura bientôt son tour. Non, non; en vingt-quatre heures, il faut réussir. Tout de suite il faut dominer le caprice et la volonté d'un parterre habitué aux plus vieux effets du mélodrame, et si le jeune homme est vraiment nouveau, si son œuvre a l'accent vrai de la jeunesse, et s'il découvre un petit recoin où pas un, sinon les maîtres, n'a passé avant lui, que d'obstacles encore, et comme il doit se féliciter lorsque enfin, par une suite incroyable de petits bonheurs, il arrive à se dire : — On m'écoute, on me suit, le public sourit à mon œuvre; à la fin donc je suis le maître absolu des passions et des volontés d'alentour!

Tel était, aux environs de la révolution de 1830, l'aimable et charmant écrivain que nous allons mettre en scène à son tour, et dont le souvenir est resté cher à tous les honnêtes gens qui ont eu l'honneur et le bonheur d'être au rang de ses amis. En venant au monde il avait apporté les merveilleux instincts du poëte comique, à savoir : le dialogue et le trait, le sourire et l'invention. Dédaigneux des chemins frayés, il avait commencé par découvrir les mondes nouveaux dans lesquels sa comédie était appelée, et dans ce monde à part de son invention il avait convoqué des personnages, non pas nouveaux (l'espèce humaine est si vieille, obéissante à de si antiques passions), mais des personnages d'un aspect tout nouveau. Il se servait à plaisir des modes, des travers, des accidents, des opinions de chaque matinée, et, les retraçant d'un crayon léger, il en faisait une image heureuse et ressemblante. Il ne visait pas au chef-d'œuvre, à l'image impérissable, aux grands caractères agissant dans une longue action dramatique, et cependant il finit sans le vouloir, et presque sans le savoir, par atteindre aux honneurs de la grande comédie. A l'heure où cette histoire va commencer, ce modeste ambitieux se contentait volontiers d'une scène agréable et d'un tableau de genre, où des amoureux de vingt ans, le jeune homme en habit du matin et la fillette en négligé, se chantaient d'innocentes chansons. Mais quoi, tout le beau monde parisien qui échappait aux violentes émotions de l'Empire, lassé *de gloire et de victoire, de lauriers et de guerriers*, acceptait franchement cette heureuse comédie en tablier vert, la tête à demi couverte d'un simple chapeau de paille d'Italie. On y respirait une si douce odeur de roses naissantes, de lait chaud et de foin nouveau. Dans ces bosquets enchantés, les oiseaux de nos jardins chantaient leurs plus douces chansons, et si par hasard on y rencontrait un des vieux soldats de l'empereur tombé, c'était, le plus souvent, un vieux capitaine, ami de la jeunesse heureuse, paisible confident de petits malheurs qu'il finissait par consoler. Tout chantait, tout souriait dans ces premières comédies que le jeune homme avait rencontrées si plaisantes dans les premiers battements de son cœur. Donc, il effaça sans peine et sans effort tous les faiseurs de comédies; il n'eut qu'à se montrer pour qu'ils rentrassent dans l'ombre. Ils étaient les représentants d'une époque oubliée; il était, lui, l'historien des passions présentes. Si bien que tout de suite il fut, parmi nous, riche et populaire, et l'Europe entière ne jura plus que par son génie. Un seul amuseur peut se comparer à celui-là; ils étaient du même âge, ils écrivaient à la même époque, mais ils appartenaient à des nations différentes; cet autre amuseur des jeunes esprits et des honnêtes gens, il s'appelait sir Walter Scott. En moins de cinq ou six années d'études et de succès de tout genre, il advint que notre poëte comique était, incontestablement, le plus rare et le plus charmant esprit de son époque. Il avait accompli à lui seul toute une révolution dans le grand art de corriger doucement les mœurs d'un grand peuple, et de châtier en riant ses passions et ses vices. A lui seul il avait tout deviné, tout découvert et tout mis en ordre en ce monde si nouveau qui avait été l'Empire et n'était déjà plus la Restauration. Le faubourg Saint-Honoré, la Chaussée d'Antin, les maisons modernes, les soldats licenciés à Waterloo, l'active et galante jeunesse, à demi révoltée, et fidèle à demi, qui devait remplir de son talent, de son éloquence et de ses vertus viriles, tout un règne où la parole était souveraine, où le talent était roi, voilà bien ce que notre auteur avait pressenti dans sa comédie. Il avait accepté glorieusement toutes nos gloires. Il s'était fait l'interprète éloquent de nos justes rancunes; plus d'une fois il nous avait consolés de nos défaites si récentes et si cruelles, que le nom seul de ces batailles perdues est encore une douleur nationale. Son intelligence active et dévouée aux plus légers chagrins de cette nation si troublée allait sans cesse et sans fin de l'élégie à la chanson, de la cabane à la maison bourgeoise, du fabricant au soldat laboureur, du vieux marquis ramené par l'exil à l'homme enrichi par la prospérité publique. Il tenait à toutes les conditions; il mettait en scène les hommes les plus divers; en un mot, déjà rien ne man-

quait à sa gloire, à sa fortune au moment où va commencer cette histoire, dans laquelle cet aimable homme, ingénu à ses heures, et cependant d'un esprit si fin, a joué un si beau rôle, et qui convenait si bien à sa bonne grâce, à sa justice, à son bel esprit. A l'exemple de Molière, son maître, il avait deux noms; le public le connaissait sous son nom de guerre, et l'appelait M. Fauvel.

Dans cette foule d'honnêtes gens qui l'entouraient naturellement d'une admiration dévouée (et voilà la première récompense, et la plus désirable de l'écrivain), il y avait sur les bords de la Saône, dans un petit village abrité de deux collines célèbres dans les vendanges du Mâconnais, une dame de Saint-Géran, fille d'un M. Fauvel, gentilhomme breton, et l'on peut bien penser qu'à la faveur de cette communauté de nom propre, elle n'avait pas été la dernière à solliciter l'amitié du jeune homme. A chaque pièce nouvelle il était sûr de recevoir une lettre affable de son amie inconnue, et tantôt elle lui envoyait les meilleurs poulets de sa basse-cour, tantôt le bon vin de ses celliers; en automne, elle ne lui ménageait ni les raisins ni les pêches. Bref, en toute occasion, elle le traitait en ami, et plus tard, en enfant gâté. Lui, cependant, s'abandonnait volontiers à ces tendresses innocentes. Il y répondait de son mieux, et le premier exemplaire de chacune de ses comédies, orné d'une petite historiette de la première représentation, devenait la joie et l'orgueil du château de Saint-Géran-sur-Saône. Plus d'une fois ses propres voisins, quand ils se rendaient à Paris, avaient prié Mme Fauvel de Saint-Géran de leur donner une lettre à porter à son cousin, l'illustre M. Fauvel; elle avait longtemps hésité; longtemps elle s'était défendue, elle n'avait pu si bien faire, qu'elle n'eût donné, en effet, deux ou trois lettres de recommandation pour son *cousin*, non pas, certes, sans un certain trouble. Heureusement qu'il est écrit: *A bon entendeur, salut!* et que le cousin avait fait bonne grâce aux requêtes de sa cousine, si bien que chez messieurs les vignerons, et chez plus d'un gentilhomme des environs de Mâcon, il était incontestable qu'il y avait parenté formelle entre la dame et le monsieur. M. Fauvel en riait lui-même. — Acceptez, disait-il à ses amis, une aile de ce chapon que ma cousine Fauvel de Saint-Géran engraisse depuis tantôt six mois pour mon dîner du mardi gras.

Cependant, il n'avait jamais vu la dame, et malgré ses sollicitations pressantes, elle n'était point venue à Paris, si bien que la première ardeur étant passée et les premières amitiés étant faites, on avait commencé par s'écrire un peu moins, puis rarement. Dans l'intervalle était mort M. de Saint-Géran, et maintenant que la dame était une veuve, jeune encore et bonne à marier, elle avait jugé qu'il était sage et prudent d'insister un peu moins sur son cousinage avec le jeune et célèbre poëte. Ainsi, peu à peu, la langueur s'était mise entre ces deux amitiés, trop éloignées l'une de l'autre pour qu'elles fussent bien tendres et bien vives. La dame était de bon sens, le jeune homme aussi; la dame, à raison même de son veuvage, avait sur les bras de grandes affaires dans un pays où le moindre cep de vigne est entouré d'envie et vous fait des jaloux sans nom. De son côté, le jeune homme, au plus beau moment de son grand succès, ne manquait pas d'amitiés pour l'en distraire. Il était le bienvenu dans les meilleures et les plus considérables maisons de Paris, et c'était à qui le posséderait quatre ou cinq jours dans les plus beaux domaines de Versailles, de Sceaux et de Saint-Germain. Ainsi, des deux côtés, c'étaient autant de motifs pour que la cousine et le cousin s'oubliassent réciproquement. Les amitiés du monde sont ainsi faites, elles se nouent et se dénouent si volontiers, que ce n'est guère la peine d'en avoir.

Cependant, comme il y avait tantôt dix années que le poëte était à l'œuvre et qu'il se sentait las d'écrire, il résolut, un beau jour, pour se donner un vrai congé, de quitter sa bonne ville de Paris, sa mère nourrice qui suffisait à son œuvre entière, et de chercher au loin quelques heures de liberté et de repos. Vous savez déjà qu'il était modeste en toute chose et que, s'il avait un peu d'orgueil, il n'avait point de vanité. Il prit donc, comme un simple voyageur, la diligence du Midi qui passait par le Mâconnais, et quand il vit que la diligence était pleine, il s'en réjouit comme un accident favorable à sa profession. Il allait donc voir enfin des gens de la province, et regarder de très-près dans ces cavernes. Il allait prêter une oreille attentive à ce babil intarissable, à ces petites ambitions si furieuses pour un rien, à ces avarices gigantesques et sans honte. — Oh là! se disait-il, ne dormons pas; écoutons bien, regardons tout. Mais à peine il eut regardé le paysage pendant deux ou trois heures, il s'endormit d'un sommeil si profond, qu'il fallut le réveiller pour lui dire que l'on était arrivé au *Soleil d'or*, où le dîner était servi. Ce *Soleil d'or* représentait une assez grande auberge, honneur de la contrée, et la table d'hôte, à trois francs par tête, était célèbre à dix lieues à la ronde. On s'assied, on mange, on boit, peu de causerie, et tout au plus quelques gaillardises de commis voyageur. Notre homme en était consterné. — Je n'irai pas longtemps ainsi, se disait-il, je prendrai la poste à Mâcon, et j'aurai peut-être l'honneur de voyager tout seul.

Ce bon dîner semblait avoir ragaillardi tout le monde. Un petit vin blanc, sentant la pierre à fusil, réjouissait toutes ces têtes. Le conducteur lui-même était sous l'influence de cette innocente orgie, et ne pressait pas trop les voyageurs de remonter à leur place. Il faut vous dire que deux voyageurs s'étaient arrêtés au *Soleil d'or*, et avaient été remplacés dans la diligence par deux nouveaux venus qui méritaient une certaine attention. Le premier était un jeune homme, aux cheveux bouclés, porteur d'une veste à boutons d'argent et coiffé d'une casquette prétentieuse où quelque arachnée villageoise avait brodé un sabbat de papillons. Il y en avait de toute forme et de toute couleur: gris, bruns, jaunâtres, il y en avait même un rose au bord de cette aimable coiffure, et tous ces papillons voltigeaient autour de ce rustre endimanché. Dans une poche de côté, il portait un foulard de couleur sang de bœuf, qui lui donnait de loin l'apparence d'un chevalier de la Légion d'honneur. Des guêtres serrées à fond dessinaient une jambe un peu grasse, une rotule épaisse, et laissaient voir un pied plat. Ce jeune homme, évidemment, se croyait le plus beau du monde. Il n'était fille d'auberge qui ne le saluât d'un sourire, et quand il parut à la portière, il y eut dans tout le carrosse une explosion de joie et d'orgueil. — Voilà Romain, disait-on. Ah! te voilà, Romain! Bonjour, Romain. Il saluait à droite, à gauche, et des sourires, et des poignées de main. Un capitaine qui rentrerait dans ses foyers, après dix batailles gagnées, ne rencontrerait pas plus d'empressement dans son pays natal que ce monsieur Romain, qui était vraiment la coqueluche de la contrée. L'homme qui le suivait, beaucoup plus modeste en sa tenue, obtint à peine quelques regards. A la fin cependant, tout le monde étant placé, et l'intérieur de la diligence étant encore une fois au grand complet, la voiture se remit en

route. Assis dans son coin, le voyageur que nous n'avons pas quitté un seul instant se demandait, déjà très-inquiet, quel était ce monsieur Romain, d'où il venait, où donc il allait, et par quel tour de force il était parvenu, de si bonne heure, à cette étrange popularité? Tous ces hommes semblaient se connaître. A les voir, à les entendre, on eût dit une compagnie qui se serait donné rendez-vous sur ces banquettes. Ils parlaient tous ensemble, à haute voix, la demande n'attendant pas la réponse, et Dieu sait avec quel accent, dans quel patois, et certains agréments de langage qui n'appartiennent à aucune langue.— Ah! se disait notre auteur dramatique, me voilà bien dépaysé. Une comédie est là, sous mes yeux, on la joue, et je n'y comprends rien; on la parle, et pour moi c'est lettre close. Et véritablement, il assistait à un pandémonium rustique, où toutes les passions déchaînées hurlaient, glapissaient, riaient, badinaient. Je ne sais quoi de sinistre et de malsain était au fond de ces gaietés. Ces messieurs s'amusaient trop pour s'amuser innocemment.

Heureusement que ces grandes joies sont comme la fièvre, intermittentes: elles s'apaisent assez vite. Après ces grands bruits, le calme et le silence ont leur tour. Peu à peu, maître Romain descendit de son char de triomphe, et, dans un langage assez clair, il expliqua comment il avait été choisi pour venir à bout de certain mariage où il devait trouver, en s'y prenant bien, une grande fortune. Il ne nommait personne, tant il se savait compris de tout le monde, et notre voyageur eut grand'-peine à deviner enfin qu'il s'agissait de la fortune et de la main d'une dame étrangère au pays, veuve depuis un an, restée seule et sans défense au milieu de toutes les difficultés d'un veuvage.

— Par ma foi, disait Romain, en tirant de sa vieille pipe une épaisse fumée, elle m'est bien due; elle m'a donné, sans reproche, assez de mal. Voilà tantôt six mois que je la dispute au jeune Hippolyte Cassegrain, au petit Martin, au grand Bernard. Je l'ai jouée au billard, et je l'ai gagnée en cinquante points contre le lieutenant Mitoufflet; je l'ai jouée au piquet en cent points contre le percepteur Morizot. Bref, les voilà tous éconduits; chacun d'eux m'a fait place, et la ville entière est ma complice. En vain la dame hésite et me fait grise mine, il faudra bien qu'elle cède : il y va de notre gloire à tous. Jusqu'à l'heure où elle dira oui, elle n'aura pas de cesse et de repos, elle n'entendra parler que de Romain: le beau Romain par-ci, le grand Romain par-là. Chacun, s'attelant à mon char, va me prêter toutes les vertus, et de l'argent comme s'il en pleuvait; à mon nom seul, la fille à marier, et même les gros partis qui ne voudraient ni de vous ni de moi, feront entendre aux oreilles de la veuve des soupirs à mettre en branle un moulin à vent. Les coquettes diront en minaudant : La femme qui le fixera, pourra se vanter d'avoir accompli une œuvre difficile. — Hélas! diront les prudes, quel dommage! avec un esprit moins léger, M. Romain eût fait un excellent mari! Puis toutes sortes de menus propos: Avez-vous vu le nouveau cheval de Romain? l'habit bleu de Romain? Savez-vous que Romain revient de la capitale, où il a soupé avec des actrices, et dont il a rapporté certaine cravate bleue à filets roses? Ah! gredin de Romain!



L'intérieur de la diligence. Dessin de Lix.

Ainsi parlait ce rustre au milieu de l'admiration universelle; en même temps, il faisait craquer l'un après l'autre ses longs doigts garnis de bagues douteuses. Il passait la main dans ses longs cheveux pommadés de vanille et de jasmin; il étalait sa large poitrine, et consultait de temps à autre une montre en or guillochée à Genève. A sa chemise, on voyait briller trois diamants; on entendait dans sa poche le bruit des écus: il était toute prospérité, toute santé, tout contentement; chacun le contemplait

dans une admiration profonde. Il serait mort sur la place, on eût pris de ses reliques, et l'on se fût divisé sa chaîne d'or, comme on eût fait pour la corde d'un pendu. Tel était fait, construit, soufflé et boursouflé cet homme heureux.

Sitôt qu'il eut compris qu'il allait comprendre enfin quelque chose à ce mystère de jovialité et d'iniquité, M. Fauvel, replié dans son coin et les yeux enfoncés sous la visière de sa casquette de voyage : — Allons, se disait-il, voilà déjà un premier acte assez satisfaisant. Une pauvre femme abandonnée au milieu de ces rustres, aussi pitoyables que des sangsues ; un mari qui vient de mourir, laissant sa veuve et son héritage en proie à toutes les ambitions de la province ; une ville entière qui décide en son âme et conscience que cette infortunée épousera ce triste hère, et qui se fait un point d'honneur de lui donner ce mari ridicule, chacun prenant l'engagement tacite, inavoué, mais certain, d'imposer à cette innocente ce don Juan du fumier. Voilà un beau premier acte, et déjà notre homme, esprit inventeur, arrangeait, nommait, disposait ses héros, les faisant aussi pleutres, aussi petits, mesquins, avares, envieux et jaloux qu'il les avait sous les yeux.

La route était montante ; on allait au pas. Le soleil était vif. Les voyageurs, qui avaient bien déjeuné, s'endormaient l'un après l'autre ; on ronflait déjà dans l'intérieur de la diligence, et seuls M. Romain, son homme d'affaires et certain voyageur en vins qui semblait très-éveillé, poursuivaient, à voix beaucoup plus basse, la conversation commencée.



La place de Saint-Géran. Dessin de Lix.

— Il était temps, monsieur Romain, disait le commis voyageur, de mettre en avant notre petite conjuration. La dame était serrée de près par Mᵉ Urbain le notaire, un vrai représentant de l'ancien notariat. Qu'elle eût choisi M. Urbain pour son notaire, et nos projets auraient été bientôt déjoués par cet homme adroit et droit.

— Aussi, reprit M. Romain, j'emmène avec moi un homme d'affaires qui en sait long, et qui en remontrerait à tous les notaires du département. On dit que la dame aurait besoin, pour tout liquider, d'un emprunt de vingt mille francs ; maître Uberti, que voilà, les trouvera facilement sur hypothèque, avec deux pour cent de commission ; donc rien à faire pour maître Urbain, tout au plus le priera-t-on de signer au contrat, s'il ne s'oppose pas trop au régime de la communauté.

— Je me suis laissé dire aussi, reprenait le commis voyageur, qu'il y avait une nièce assez jolie à marier, et que, naturellement, le bien de la dame en serait écorné.

— Ceci est très-vrai, reprit M. Romain ; mais il est convenu entre moi et mon ami le baron de Guillegarde, un gaillard qui sait son métier et qui n'a pas froid aux

yeux, qu'il épousera la demoiselle, moyennant une très-légère indemnité, que je doublerai s'il le faut, en cas de survie.

— Vous avez des intelligences dans la place? ajoutait le marchand de vins.

— Nous avons contre nous, répondit Romain, une méchante petite servante bretonne que la dame a ramenée il y a quatre ou cinq ans de Rennes, et qui lui est rudement attachée ainsi qu'à Mlle Laure. Oui, mais le factotum de la maison, le fameux Jolibois, m'appartient, et j'ai payé d'un assez bon prix sa vilaine âme. Mais qu'y faire? Il faut bien que tout le monde vive, et mon lot sera encore assez beau.

— Vous avez raison, monsieur Romain, reprit le voyageur d'une voix plus basse encore, il faut que chacun vive ; et, pour les épingles de mes deux cousines, les demoiselles Levallois, qui tiennent en leurs mains l'âme et l'esprit de votre future épouse, autant que pour ma propre allégeance, il serait bon de convenir entre nous que vous me cédez pendant cinq ans, pour le prix des récoltes ordinaires de chaque année, toute la récolte du clos de Saint-Géran.

— Y pensez-vous? reprit Romain, Saint-Géran se classe et sera classé avant peu parmi nos meilleurs crus. J'ai déjà obtenu que l'an prochain Saint-Géran serait inscrit en toutes lettres sur la carte des vins de la Maison d'Or, du Café anglais et des Frères-Provençaux. Je tiens le traité de ces grandes maisons dans mon portefeuille ; elles payeront l'an prochain quatre cents francs la feuillette que vous voulez avoir pour cent cinquante. Ah! quelle idée avez-vous là! Qui, moi, j'irais grever la plus belle part de la fortune de Mme de Saint-Géran, ma future épouse? Allons, soyez bon homme, un peu moins d'épingles à mesdemoiselles vos cousines, et cherchons, s'il vous plaît, une plus amiable compensation.

Le commis voyageur répondit par une imprécation, mais à voix si basse, que M. Fauvel ne put l'entendre. Il était, d'ailleurs, tout préoccupé de ce nom qu'il attendait si peu et qui le frappait d'une nouvelle épouvante. Était-ce vrai? S'agissait-il, dans cette affaire ténébreuse, de la fortune et de la main de cette aimable femme qui l'appelait si gentiment *mon cousin*, et qui lui donnait de si loin, sans le connaître, tant de bons et fidèles témoignages d'une amitié dévouée? Une grande confusion se faisait en ce moment dans cet esprit si rapide et si vif. — Non, certes, se disait-il, je ne serai point entré vainement dans cette caverne, et Gil Blas ne va pas céder cette fois encore au capitaine Rolando. Les Crispins, les Frontins, les Mascarilles et les Scapins que j'ai sous les yeux, ne sont pas, certes, plus habiles, plus retors et plus dangereux que nos coquins de comédie, et je ne veux pas que, faute de l'intervention d'un galant homme habile en ces petits mystères, une honnête femme et sa nièce, et sa loyale servante, et ce brave notaire amoureux, mais discret, tombent pêle-mêle dans les embûches de ces Frontins de petite ville. Allons, courage! et si la dame ici menacée est ma cousine, et si voilà bien le clos de Saint-Géran dont je possède encore une douzaine de vieux échantillons, si la reconnaissance est unie au devoir, et s'il m'est donné de mettre en œuvre à mon tour, pour mon propre compte, la suite ingénieuse des ressources que possède en son esprit un véritable enfant de Molière et de Regnard, certes, je n'aurai point perdu ma journée. Il se disait cela toujours sous la visière de sa casquette. Les voyageurs avaient commencé par dédaigner cet inconnu ; ils avaient fini par ne plus le voir. Quand le soleil eut disparu, les endormis secouèrent leur torpeur. La conversation interrompue reprit de plus belle ; et maintenant que notre homme était au courant de tous ces discours, il savait à fond la conjuration de tous ces cuistres. — Mes petits messieurs, se disait-il, garde à vous ; vous étiez tout à l'heure des monstres en morale, et maintenant vous n'êtes plus que des pantins dont je tiens tous les fils.

II

Il était onze heures du soir comme on entrait dans la principale rue de Saint-Géran et dans la cour des *Armes de France*. Là, chacun se sépara, cherchant en toute hâte à gagner son logis et son souper. Le beau Romain lui-même eut une descente des moins superbes et, sans cérémonie, il se dirigea vers sa maison, son sac de nuit à la main, ce qui faisait un piètre équipage pour notre Adonis. M. Fauvel, fatigué du chemin, rassasié de la mauvaise compagnie et déjà très-préoccupé de la comédie et du drame qui s'agitaient dans sa tête, après un très-léger repas, fit sa toilette et se coucha, non sans avoir donné ses instructions à son domestique pour le lendemain. La chambre était vaste, le lit bon, l'auberge peu bruyante, et cependant il eut grand'peine à s'endormir, poursuivi qu'il était par tant de visions qui tantôt l'irritaient de la façon la plus vive, et tantôt le faisaient rire aux éclats. Parfois même il se demandait, tout éveillé, s'il n'était point le jouet d'un songe, et si vraiment il avait vécu de compagnie avec de si tristes créatures? — Nous autres, poëtes comiques, se disait-il, nous nous croyons de grands inventeurs quand nous avons refait pour la vingtième fois les personnages, vieux ou ridicules, inventés par nos devanciers. Mais que nous voilà loin de compte avec la vérité toute pure! En moins de douze heures, j'ai vu plus de grimaces, plus de vices et plus de ridicules originaux qu'on n'en saurait rencontrer dans toutes les comédies de l'éloquent Aristophane, du divin Térence et du Romain par excellence appelé Plaute, un si merveilleux écrivain, que si les Muses voulaient parler la langue latine, elles parleraient la langue de Plaute. Ainsi, par notre habitude inintelligente de suivre à tout jamais les sentiers connus de la comédie, il advient que nous faisons toujours la même œuvre. Au contraire, échappons pour un instant aux sentiers battus, voilà soudain toutes sortes de comédies nouvelles qui sortent de ces sillons lumineux, comme autant d'alouettes dans les blés. Que j'ai donc bien fait de me mettre en route et de rencontrer ces coquins grotesques, si gais dans la forme, et qui feront rire aux éclats aussitôt que, d'une main diligente et sous les traits des comédiens aimés du public, je les flagellerai de mon fouet fraîchement taillé! Telle était son intime joie, et dans ce bonheur d'écrire une aimable comédie, il oubliait l'honneur et le devoir de délivrer une dame assiégée par toutes les rancunes, par toutes les passions, par toutes les misérables jalousies qu'une petite ville peut contenir. On dirait que La Bruyère avait sous les yeux notre ville de Saint-Géran lorsqu'il disait, dans son ironie excellente :

« J'approche d'une petite ville, et je suis déjà sur une hauteur d'où je la découvre ; elle est située à mi-côte ; une rivière baigne ses murs et coule ensuite dans une belle prairie ; elle a une forêt épaisse qui la couvre des vents froids et de l'aquilon : je la vois dans un jour si favorable, que je compte ses tours et ses clochers ; elle me paraît peinte sur le penchant de la colline. Je me récrie, et je dis : Quel plaisir de vivre sous un si beau ciel et

dans ce séjour si délicieux ! Je descends dans la ville, où je n'ai pas couché deux nuits, que je ressemble à ceux qui l'habitent, j'en veux sortir. »

Sur quoi, notre héros s'étant surpris en état de comédie, il se prit à rire de lui-même et s'endormit profondément.

Il était dix heures du matin quand maître Jean, le valet de chambre (un peu moins que Frontin, un peu mieux que Lafleur) entra d'un pas léger dans la chambre du poëte, attendant un réveil dont l'heure était déjà passée. Il eut le temps d'affiler les rasoirs, de verser l'eau tiède et de préparer l'habit du matin ; à la fin, son maître étant éveillé, M. Jean lui raconta selon ses instructions de la veille, ce qu'il avait appris de Mme de Saint-Géran et de son entourage. Elle possédait, à l'autre extrémité de la place, et tout en face des *Armes de France*, une belle et grande maison, que monsieur pouvait voir de sa fenêtre, et depuis une année qu'elle était veuve, elle était devenue un objet de curiosité pour tous, d'intérêt pour quelques-uns. Son mari était né dans cette ville même, où elle n'était qu'une étrangère, et l'on n'attendait plus que son mariage avec quelqu'un du pays pour la couvrir d'une entière adoption. Sa conduite était la conduite d'une honnête femme qui tient à l'estime publique ; mais les voltairiens disaient qu'elle était trop dévote. Elle était bonne aux pauvres, attentive à payer ses moindres dettes. Les dames de la ville d'en haut l'accusaient de pousser trop loin l'art de la toilette et ne lui pardonnaient pas les robes et les chapeaux qu'elle faisait venir de Paris. Ce jour même, à quatre heures, l'heure du beau monde, il y avait, chez la dame, un dîner de douze couverts, et M. Romain Rocaillou (c'était le vrai nom du don Juan) devait faire en ces salons sa première entrée. On parlait tout haut de son mariage avec la belle veuve, et pas un ne prévoyait le plus léger obstacle à ce mariage, que la ville entière appelait de tous ses vœux.

Ces rumeurs, que M. Jean rapportait à son maître, étaient trop d'accord avec les découvertes que celui-ci avait déjà faites, pour qu'il leur accordât une attention bien sérieuse. En ce moment il prenait terre, et son siége était fait. Il avait l'ensemble et le fond de sa comédie, et, quant aux détails, il comptait fort sur les hasards de la répétition générale ou, disons mieux, de la première représentation de son drame. A demi caché, il voyait passer sous sa fenêtre les différents groupes qui s'en vont, le dimanche, aux offices de la principale église, et tout de suite il reconnut ses personnages : les deux demoiselles Levallois, l'une grande et sèche, l'autre assez semblable à une oie endimanchée. Il reconnut le percepteur des contributions directes à la façon dont il comptait, sans le vouloir, les portes et les fenêtres de chaque maison. Il fut tenté de saluer maître Urbain, le notaire. Il avait passé la quarantaine, et ses cheveux noirs étaient mêlés de cheveux blancs. Mais la beauté de son visage et le sérieux de son regard attiraient tous les suffrages. Le petit sacripant, son voisin quasi muet de la diligence, enharnaché d'un habit vert-pomme, allait et trottait menu dans la rue, interrogeant tous les visages et très-inquiet d'être reconnu. Tout à coup, au milieu de la place, simplement vêtues et cependant très-élégantes, deux dames passèrent d'un pied léger. Elles semblaient se sourire l'une à l'autre. La première approchait de la quarantaine ; elle était de belle taille, de bel embonpoint. Ses cheveux blonds encadraient, d'une façon charmante, un calme et doux visage. Elle occupait encore le beau milieu de la jeunesse ; elle avait la démarche et le maintien d'une femme honorée, à qui jamais personne, homme ou femme, n'a manqué de respect. De sa main bien gantée elle tenait la main d'une jeune personne qui n'avait guère plus de seize ans, très-mignonne et cependant très-formée, avec de beaux yeux noirs, dont le feu mouillé était irrésistible. Ah ! que celle-ci était jolie et que celle-là était charmante !

— Je suis bien sûr, se disait notre héros, que voici *ma cousine* et sa nièce. Hélas ! quel dommage ! et quel crime était cela de donner toutes ces beautés à ce faquin de Romain Rocaillou ! Passez, passez, mesdames, un homme est là qui veille sur vous.

Tout à côté de la demoiselle, une petite servante au pied leste, à l'air éveillé, portait leur livre de messe et leur servait de garde du corps.

— Voilà ma Bretonne. Elle a l'air d'une vaillante et honnête fille, et je ne serais pas étonné que ce malbâti aux cheveux jaunes, qui s'en va la main dans sa poche et les yeux baissés, ne fût M. Jolibois en personne.

Plus la sonnerie de la messe arrivait aux trois derniers coups, plus ce petit monde allait rapide et serré dans la rue.

— Holà ! hop ! gare à vous ! criait à l'autre extrémité, d'une voix de stentor, un grand dadais huché sur un tilbury à soufflet que traînait un vieux cheval. Le cheval piaffait, le fouet claquait, l'homme au tilbury hurlait ; tout s'effaçait et pâlissait devant cette tempête à deux roues.

— Je reconnais bien là *mon animal Gloria*, se disait M. Fauvel. Le voilà bien : vantard, bavard, impertinent, faquin. Je ne donnerais pas dix écus de son tilbury, de son cheval et de lui-même par-dessus le marché.

Peu s'en était fallu cependant que ce maladroit n'écrasât la petite Basse-Brette, à force de torturer un pauvre animal qui ne demandait qu'à marcher doucement.

M. Romain descendit de son tilbury à la porte des *Armes de France*, et quand il eut bien recommandé à haute voix qu'on essuyât l'écume de son cheval, il entra pour jouer une poule avec son ex-ami le commis voyageur. Ils se parlaient d'une façon malséante, à en croire certains accès de voix qui leur échappaient entre deux effets de bille, dont eux seuls étaient les juges et les témoins.

M. Fauvel, quand il eut bien étudié le théâtre où tout à l'heure il allait jouer un si grand rôle :

— Au fait, se dit-il, il me manque au moins un confident. C'est une loi très-sensée et très-juste de notre art poétique, de ne point être seul. En vain auriez-vous le génie et la volonté suffisants à l'accomplissement du drame, encore faut-il avoir quelqu'un qui vous réponde si vous l'interrogez, qui vous admire aux belles scènes et qui vous conseille aux passages difficiles. Deux hommes qui s'entendent bien et qui vont du même pas, font tout de suite un grand chemin, celui-ci s'appuyant sur celui-là. Mais un confident désintéressé ou, mieux encore, un confident qui aurait un intérêt tout-puissant à voir châtier ces perfides, où donc le trouver en ce jour, et juste à l'heure où la toile va se lever, après une ou deux ritournelles de l'orchestre ?

Ainsi songeant, notre malheureux poëte restait plongé dans ses profondes réflexions. M. Jean, entr'ouvrant la porte, hésita quelque peu, tant il avait peur de déranger les combinaisons de son jeune maître. A la fin, cependant :

— Monsieur, dit-il, veut-il recevoir le lieutenant en

premier M. Gaston Moreau, des chasseurs d'Afrique? Il attend la réponse de monsieur.

— Gaston Moreau, un Africain... Mais êtes-vous bien sûr de ce que vous dites là ?

— D'autant plus sûr, monsieur, que le jeune homme m'a demandé si j'étais bien le valet de chambre de monsieur; puis, à voix basse et de la façon la plus discrète, il m'a dit le nom de monsieur, et, comme je semblais ne pas savoir ce nom-là :

— Je suis sûr, m'a-t-il dit, de ce que j'affirme. Il n'y a pas deux hommes en toute la France qui aient l'esprit et le regard de cet homme-là.

Jean parlait encore, que l'on vit entrer le jeune officier dans son bel habit tout neuf, orné d'une épaulette brillante, en riche épée, en gants jaunes, un vrai colonel d'opéra-comique.

— Ah ! monsieur, s'écria-t-il en prenant les mains de M. Fauvel, pardonnez-moi si je suis indiscret; mais je connais votre esprit, et je suis si malheureux !

Sur quoi, Jean étant sorti et la porte étant refermée, il fut facile au poëte de deviner qu'il venait de rencontrer mieux que son confident... son complice... un bel amoureux de Mlle Laure, un vrai jeune homme, intelligent comme on ne l'est guère que lorsqu'on est possédé du véritable amour. Il regardait M. Fauvel de ses grands yeux doucement éblouis.

— Je vous aime depuis longtemps, lui dit-il; je sais par cœur toutes vos chansons; j'ai joué toutes vos comédies; je suis tour à tour M. Paul ou M. Gontier, et la première fois que j'ai vu Mlle Laure, elle m'a frappé par sa ressemblance avec Mlle Léontine Fay, votre amoureuse. Ainsi je ne suis point un étranger pour vous; vous me devez votre amitié; je la réclame et je la veux. Hier soir, je vous vis entrer dans ce logis, et je vous reconnus du premier coup d'œil; mais ce matin, voyant que personne en cette ville ne savait votre arrivée, et que vous aviez passé la nuit dans *nos murs*, j'ai gardé le silence.

— Et vous avez bien fait, reprit M. Fauvel; mon incognito était une garantie. Il sont là dedans une douzaine de coquins des deux sexes qui croient tenir Mme de Saint-Géran et sa nièce dans leurs filets. Dieu merci, je sais leurs projets, et j'espère avant peu les déjouer. Voulez-vous être avec moi de moitié dans cette bonne action?

Alors ces deux jeunes gens (il y avait assez peu de différence entre l'âge de celui-ci et de celui-là) s'entendirent à merveille, et le poëte remarqua tout de suite à quel point s'était éveillé l'esprit du jeune officier à jouer ses petites comédies. Ils s'occupèrent tout d'abord du don Juan, dont on entendait confusément les paroles. M. Romain était la bête noire de Gustave, qui l'avait traité comme un pleutre en toute occasion, dans le collége, hors du collége.

— Il n'y a pas de clerc d'huissier qui ne soit plus intelligent que ce Romain, disait-il. Il est insolent et lâche, et si, par hasard, il rencontre un homme intimidé de son bruit, vous mourriez de rire à voir ses airs de matamore. Or, que la ville entière ait choisi justement ce triste sire pour en faire le mari de la plus belle et de la plus honnête personne de tout le département, voilà ce qui s'appelle une méchanceté sans exemple. Et cependant il crie à haute voix sa victoire; il l'escompte à tous les estaminets du grand chemin; il la raconte à tous les commis voyageurs. Son audace égale au moins sa sottise; et songer qu'il y a, non loin d'ici, un très-galant homme, appelé maître Urbain, cœur dévoué, qui ose à peine lever les yeux sur cette beauté, livrée à un pareil butor.

Maître Urbain était justement l'oncle de Gaston; Gaston avait deviné tout son secret. Quant à lui, qui n'avait que la cape et l'épée, il était un amoureux sans espérance. Il s'était bien juré de n'en jamais rien dire à Mlle Laure, et peu s'en faut qu'il n'eût chanté :

Un vrai soldat sait souffrir et *se taire*
Sans murmurer.

A chaque instant grandissait l'amitié des deux compagnons. Une heure allait sonner; ils n'avaient pas de temps à perdre avant de prendre une décision.

— Voilà, dit M. Fauvel, ce qu'il faut faire. Êtes-vous hardi?

— Ma foi, je n'en sais rien; disons mieux, je ne le crois pas. Cependant, je ferai volontiers ce que vous ferez.

— C'est bien dit; mais moi, je vais commencer par faire ce que vous avez déjà fait : je vais me faire beau; puis, quand je serai, comme vous, tiré à quatre épingles, savez-vous où nous irons? Nous irons bras dessus bras dessous, à quatre heures frappantes, dîner chez Mme de Saint-Géran.

— Dîner chez Mme de Saint-Géran, maître! Y pensez-vous? Elle a justement douze personnes à dîner aujourd'hui, tout ce que la salle à manger peut contenir. Aujourd'hui même on lui présente M. Romain, roi de la fête, et vous vous présenteriez vous-même en disant qui vous êtes, Jolibois, le factotum, vous jetterait la porte au nez. Vous connaissez Mme de Saint-Géran?

— Je ne lui ai jamais parlé; encore ce matin, avant dix heures, je ne l'avais jamais vue. Il faut cependant que vous y veniez dîner avec moi; et, comme une difficulté de plus ajoute aux ardeurs d'une grande âme, nous aurons soin d'entrer les derniers, quand les convives seront au grand complet. Mais, s'il vous plaît, passez dans mon salon, mettez-vous à la fenêtre, et voyez ce qui se passe autour de nous.

Et pendant que son jeune complice se tenait à la fenêtre, M. Fauvel faisait une grande toilette, à la façon des petits-maîtres du Gymnase. En ces beaux jours d'un automne resplendissant, il se permit le pantalon de nankin, le gilet de piqué blanc à la Robespierre et l'habit bleu à boutons d'or, rehaussé d'une fraîche rosette d'officier de la Légion d'honneur; des bas de soie et des escarpins en cuir verni, des gants d'un gris clair, un jonc que n'eût pas désavoué Lafont lui-même, et tout ce que le beau linge a de plus parfait, sans oublier une cravate noire à petits pois et deux manchettes en linon plissé; pas un bijou, un mouchoir de batiste à rendre jalouses toutes les demoiselles de la maison Levallois; des cheveux bouclés par la nature un peu, et beaucoup par la main de M. Jean, tel était ce jeune homme en ces belles années. S'il n'était point tout à fait beau, il avait la grâce et l'attrait; l'intelligence était dans son sourire, et la volonté dans son regard. Né timide, il avait conquis peu à peu l'assurance heureuse d'un homme honoré de tous les honnêtes gens qui marche à grands pas dans le grand chemin de la fortune, et qui se dit à lui-même : Nul n'aura de reproches à me faire, et pas un seul petit écu que je n'aie gagné en donnant à la foule attentive de sages leçons, de bons conseils, une innocente et saine gaieté. Au milieu de tant de fortunes qui ont coûté tant de larmes, qui représentent tant de douleurs, le déshonneur de celui-ci, la mort et la ruine de celui-là, je compose une

fortune innocente à force de bons mots, de douces gaietés, d'aimables chansons. Pas un homme, ami des faciles loisirs, qui ne me donne en passant son obole, et qui plus tard songe à me la reprocher. Il est mon bienfaiteur, mais sans nulle contrainte ; il m'a fait une petite part de son bien, en échange de mon zèle à lui plaire, à l'instruire, à lui faire oublier les heures, à corriger gaiement ses petits vices, à lui montrer, sans fiel, ses petits ridicules. Telle est, en effet, la justice suprême que peut se rendre un honnête écrivain, ami de l'ordre et des plaisirs de l'ordre, et voilà le fond d'où venait à M. Fauvel son légitime orgueil. A peine il venait de jeter son dernier coup d'œil à la glace de la cheminée :

— Arrivez vite, disait Gaston à voix basse, ou vous allez manquer M. Romain. Le voyez-vous là-bas, à pied, se dirigeant vers la boutique de ce grand coiffeur de Paris? Voilà sa Jouvence ; il en sortira frisé, busqué, musqué. On ajuste en même temps monsieur son cheval, dans la cour de l'hôtel, à un harnais qui porte une couronne de comte et des pompons nacarat.

Gaston riait, le poëte riait mieux encore. En effet, ils virent passer le tilbury conduit par le groom de M. Romain. Dix minutes plus tard, M. Romain en personne les cheveux en coup de vent, une rose au côté, les breloques au grand complet, le chapeau sur l'oreille, entrait droit comme un cierge et saluant du fouet les assistants émerveillés dans l'avenue qui conduisait au perron de la maison de Mme de Saint-Géran. Il descendit de sa voiture avec une imposante majesté. A la façon dont la porte à doubles battants fut ouverte, on pouvait deviner que ce grand homme était impatiemment attendu. Ici, le poëte et l'officier se regardèrent ; le moment d'agir était venu, et déjà ils allaient sortir, quand tout à coup une demi-douzaine de roquets furent lâchés dans la cour de cette maison pleine de fête. C'étaient bien les plus vilaines bêtes qui se pussent voir; elles jappaient, elles hurlaient.

— Qu'est-ce à dire, s'écria M. Fauvel, et que nous veut cette meute enragée?

— Il y a, reprit l'officier, que ceci est un des bons tours de M. Jolibois ; il se sera douté de quelque aventure, et, ses convives étant au complet, il a rendu notre entrée impossible. Exposez-vous donc en bas de soie, en grande tenue, aux injures de ces engeances, et nous ferons une belle figure, un bâton à la main, frappant à tort et à travers sur cette racaille? On a bien raison de dire : *A la guerre, il n'est point de petits accidents;* dans le monde, un accident ridicule est le plus terrible de tous.

— Le fait est, reprit M. Fauvel, que notre dame est prise d'une étrange amitié pour ces vilaines bêtes. Le garçon de l'hôtel me racontait hier que c'était pure bonté d'âme. Elle a fait un hôpital pour les chiens de ce corps de logis; sitôt qu'un bouledogue est hors de service, il se réfugie en ce lieu de plaisance, où il rencontre Azor et Zémire avec tous les attributs de la vieillesse. Je pensais d'abord que ce rapport était exagéré ; mais en voici bien la preuve, et maintenant je suis tout à fait de votre avis. Cependant le temps passe; il faut en finir.

— M'est avis, reprit l'officier, que nous fassions un coup d'État qui finira par être agréable à tout le monde, et surtout à Mme de Saint-Géran. L'équarrisseur de la ville n'est pas loin ; je vais lui commander, au nom de la sûreté publique, d'enlever dans son tombereau couvert toutes ces bêtes qui troublent la sécurité du quartier.

— C'est cela, répondit M. Fauvel ; il aura pour sa peine une pistole par tête, et, délivrés de cette peste, nous entrerons triomphalement.

La chose, en effet, s'exécuta vite et bien ; on fit main basse sur Azor, sur Zémire et sur Fidèle, et leurs restes infortunés disparurent par enchantement. Libres alors de toute contrainte, nos deux jeunes gens, la canne à la main, traversèrent l'avenue, et, la porte étant ouverte, ils se trouvèrent dans l'antichambre au grand étonnement de M. Jolibois, qui se demandait pourquoi donc les chiens, qui avaient tant hurlé, ne hurlaient plus. M. Fauvel entra le premier, suivi de son jeune compagnon, qui déjà commençait à pâlir. Il demanda d'une voix nette et brève à saluer Mme de Saint-Géran ; et Jolibois, très-interdit, balbutiait quelques excuses, disant :

— Qu'il était bien fâché, mais que madame allait se mettre à table avec ses amis ; que l'heure d'une visite était mal choisie, et qu'il priait ces messieurs de revenir le lendemain sur le midi.

Le Jolibois n'était pas ce qui s'appelle un orateur ; mais autour de lui s'agitait, leste et preste en cette antichambre, une fillette en bonnet rose, en blanc tablier, très-accorte et très-curieuse, la petite Basse-Brette que nous avons entrevue un instant lorsqu'elle accompagnait sa maîtresse à l'église. A peine elle eut jeté sur le poëte le regard vif et perçant d'une fille intelligente, elle reconnut l'original du beau portrait gravé que sa maîtresse avait accroché dans son cadre d'or, à la plus belle place de sa bibliothèque.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-elle, que madame sera contente ! Entrez, monsieur, vous êtes chez vous.

Puis, sans crier gare, et le Jolibois se demandant si elle n'était pas folle, elle ouvrit à deux battants la porte du salon.

En ce moment, la dame de céans, assise dans une bergère, semblait accablée à la fois de la tristesse de sa situation présente et des discours vraiment étranges que lui tenait M. Romain, son vainqueur. Il était entré à la façon de l'ouragan en débitant, avec de grands gestes, un compliment copié dans le *Secrétaire des amants*. Ah! belle dame, avait-il dit, et tant et tant il avait remercié la belle dame d'encourager ses espérances, il sentait au fond de son âme une telle joie, et sans attendre une réponse, il faisait de si beaux serments, pendant que chacun l'écoute, et que tout bas on murmure : Il est charmant! Dieu sait, cependant, que la veuve n'écoutait guère les déclarations de ce pleutre. Elle l'avait jugé d'un coup d'œil; rien qu'à le voir, elle avait compris qu'elle n'appartiendrait jamais à ce bélâtre. Et pourtant comment faire, et comment se dépêtrer de ces mille étreintes qui, depuis tantôt trois mois, la serraient et la pressaient de toutes parts! Le voilà donc ce grand Romain, cet esprit tant vanté, ce dompteur des plus rebelles ! Certes, elle ne l'avait point appelé, mais elle l'avait laissé venir; elle avait souffert qu'on l'invitât en son nom. Même ce dîner d'aujourd'hui, il était donné tout exprès en l'honneur de M. Romain. Jamais elle n'avait mieux compris qu'en ce moment la solitude et l'abandon de son veuvage, et comment chacun de ses prétendus amis semblait conspirer contre son repos. Elle était seule au monde. Un parent de son mari, qui l'aurait pu défendre, était tombé dans tous les abîmes du vice et de la misère ; elle le tenait éloigné d'elle à la faveur d'une pension payable à Paris. Aussi bien quand Javotte entra, disant :

— Madame, voici votre cousin de Paris!

La pauvre femme imagina que c'était son pensionnaire, et, fermant les yeux pour ne point le voir : — C'est

à ce coup, se disait-elle, que j'arrive au comble de l'humiliation.

Bref, l'infortunée en avait tout ce qu'elle pouvait porter, et quand le bon Fauvel, s'approchant d'elle, et prenant dans ses mains ses deux belles mains qu'elle semblait retirer, lui dit de sa voix d'un si beau timbre :

— Allons, ma cousine, accordez un regard de bonté à votre ingrat cousin qui vous aime toujours!

Elle ouvrit lentement, comme on les ouvre en songe, ses grands yeux pleins d'étonnement, de surprise et de joie enfin. Elle aussi elle reconnut ce doux visage où l'esprit et la bonté se mêlaient dans un si calme et si parfait accord. Alors elle tendit son front à ce défenseur qui lui tombait du ciel. Elle ne l'eût pas rêvé plus habile et plus charmant. A l'instant même elle se sentit sauvée. Elle se leva triomphante de son siége, en arrangeant les beaux plis de sa robe, et d'une voix légère :

— Ah ! mon beau cousin, lui dit-elle, vous vous êtes fait bien attendre, et cependant soyez le bienvenu.

Son sourire était gai ; ses yeux riaient. Elle était une de ces créatures douces et faibles qui ne sont heureuses que dans le calme et le repos. Puis enfin elle accorda un regard au jeune compagnon de ce cousin qui venait avec tant d'à-propos, et lui fit un beau salut.

— Permettez-moi, ma chère cousine, de vous présenter un jeune Africain de mes amis, très-brave homme, et sachant par cœur tout mon répertoire. Or, voici le raisonnement que j'ai fait : Je me suis dit ce matin même : il y aura tantôt douze personnes à la table de Mme de Saint-Géran ; si je viens seul, je ferai le treizième et je ne serai pas bon à jeter à ses chiens. Grâce à mon ami le lieutenant, nous serons quatorze ; au besoin, on dressera la petite table, et tout ira pour le mieux.

Chacun prêtait l'oreille aux paroles du nouveau venu. Seul, dans son coin, le grand Romain se dépitait que l'attention fût passée à ce cousin de malheur. En vain il s'efforçait de reprendre le fil de la conversation qui s'était brisé entre ses mains, il avait perdu tout crédit ; il sentait le sol se dérober sous ses pas ; ses meilleures plaisanteries étaient à peine écoutées ; ses bons mots, que chacun, tout à l'heure, admirait en toute confiance, étaient semblables à des flèches émoussées, et quand le Jolibois, très-interdit, très-mécontent, annonça que madame était servie, en vain M. Romain offrit son bras à la dame.

— Apprenez, monsieur, lui dit le poëte, que c'est un des priviléges de ma cousine de choisir le convive à sa droite, et je lui conseille d'offrir son bras et la place d'honneur à son notaire, M. Urbain. Quant à vous, mon officier, vous ne demanderez pas mieux que de conduire à la petite table Mlle Laure. En même temps, il offrait son bras à une bonne femme, au visage aimable et gai, et qui semblait toute contente.

— Ah ! disait-elle, Dieu soit loué, voici M. Romain remis à sa place, et je savais bien que vous n'abandonneriez pas votre aimable cousine à tant de perfides conseils.

Et cette fois Mme de Saint-Géran, entourée à souhait par ce bel esprit qui semblait l'avoir adoptée, et par ce brave homme de notaire qui l'aimait de toute son âme ; heureuse aussi du gazouillement de la petite table et parfaitement oublieuse du beau Romain, qui ne songeait plus qu'à manger, le dîner fut parfaitement agréable. Elle avait déjà pardonné cette conjuration presque innocente qui s'explique facilement par l'ennui d'une petite ville. Plusieurs incidents égayèrent encore ce repas commencé sous de tristes auspices. Jolibois, qui servait, ayant parlé tout bas à Mlles Levallois, Mlle Levallois (Clémence) eut un soubresaut d'horreur.

— Quoi, disait-elle, est-ce possible, est-ce vrai ? tous ces braves animaux qui reconnaissaient, sans en manquer un, tous les habitants de la ville !...

— Ils ont vécu, reprit M. Fauvel dans l'accent même de Sylla lorsqu'il faisait égorger un millier d'esclaves dans le temple de Minerve. Ils ont vécu : Zémire, Azor, Fidèle, Pollux et Castor. C'était une vilaine engeance, et désormais les vieilles demoiselles qui auront de vieux chiens, auront soin de leur vieillesse.

— Vous avez bien fait, mon cousin, et j'en suis contente, dit Mme de Saint-Géran.

— Puisse ainsi toute bête dangereuse être extirpée des honnêtes maisons ! s'écria le lieutenant en saluant du verre et du regard le poëte son confident.

Au dessert, comme on offrait à ces messieurs du vin de Champagne et du vin de Bordeaux :

— Non, non, disait M. Fauvel, ne soyons pas infidèles au grand cru de Saint-Géran. Javotte aura l'honneur de nous le verser de sa main brune, et nous viderons nos verres à la santé de ma chère cousine. Au reste, à tout seigneur tout honneur. Ce clos de Saint-Géran, qui a soulevé dans ces contrées de si grosses tempêtes, proclamé par les uns, insulté par les autres, grâce à M. Romain que voilà, il sera désormais imprimé dans les meilleurs catalogues des meilleures maisons de Paris. Désormais, ma cousine est riche, et si elle prend un nouveau mari, elle pourra choisir.

La belle humeur du dessert se prolongea dans le salon. Au moment du cigare, et pendant que ces messieurs apportaient au beau Romain des consolations dont il avait si grand besoin, les vrais amis de Mme de Saint-Géran se regardaient, tout charmés de cette aventure, et voilà, tout d'un coup, que la dame et sa nièce, le poëte et l'officier, le notaire et la baronne sont pris d'un fou rire. Ils riaient d'aise et de contentement ; ils riaient d'un rire abondant en joie, en bel esprit, en vengeance aussi, tant ils s'en voulaient d'avoir redouté un seul instant M. Romain et ses atteintes. Sur l'entrefaite, il rentra dans le salon, et voyant tout ce monde en joie, il demandait ce qu'on avait à rire ? et le rire alors de recommencer de plus belle. Il n'y eut pas ce soir-là d'autre explication entre les divers acteurs de ce petit drame, et bien des fois, depuis ce jour dont il se souvenait avec un certain orgueil, M. Fauvel répétait qu'il n'avait jamais rencontré dans toute sa vie, à pas une de ses comédies, un plus agréable et plus naturel dénoûment.

Il passa tout un mois dans un pavillon du jardin de la maison de Mme de Saint-Géran. Il s'éveillait de très-bonne heure, et se promenait tout au loin dans la campagne, en rêvant. Les hôtes du logis ne le voyaient guère qu'à l'heure du dîner, mais il leur appartenait toute la soirée. Il était simple et de bonne humeur, ajoutons qu'il était de bon conseil. Le jour même de son départ, il conseillait à Mme de Saint-Géran d'épouser Me Urbain, le notaire ; il conseillait au jeune officier de retourner en Afrique et de gagner les épaulettes de capitaine. A Mlle Laure, il conseillait d'attendre encore deux ou trois ans que son heure eût sonné de donner sa main à Gaston. A Javotte, il conseilla de porter des jupons moins courts, et de moins rire au premier venu, attendu que cela déplaisait au fils unique du vigneron Thomas. Il avait déjà conseillé à Jolibois de déguerpir et de chercher fortune ailleurs. Il n'y eut pas jusqu'à don Juan Romain qui ne

vint chercher conseil et consolation auprès du faiseur de comédies, et celui-ci lui conseilla de vendre au rabais son tilbury et son cheval, de renoncer au pantalon à la cosaque, aux bottes à la hussarde, au chapeau en coup de vent, au foulard rouge, au tapage, et aux veuves à marier. S'il ne fit pas de ce fameux Romain un homme sage, il en fit un homme assez modeste pour ne pas rêver la gloire, la majesté et l'indépendance. Il eut donc le bonheur de comprendre, avant son départ, que tous ses conseils seraient suivis, et quand il revint à Paris, trois mois après son retour, il fit représenter un proverbe intitulé : *Un peu d'aide fait grand bien*, et le public, fidèle à son poëte, applaudit de grand cœur Romain, Javotte et Jolibois.

JULES JANIN.

PROMENADES DANS L'ANCIEN PARIS.

LA POMPE ET LE PONT NOTRE-DAME.

En 1859, on voyait encore sur le pont Notre-Dame, et la plupart de nos lecteurs n'en ont sans doute pas perdu le souvenir, une sorte de grande tour carrée, couronnée d'un toit pointu, adossée à un double corps de logis, et plongeant par ses derrières dans la Seine à l'aide d'un vaste système de charpentes et de pilotis. C'était la pompe Notre-Dame, un de ces respectables débris des siècles passés, pour qui le temps présent a le tort de montrer la dédaigneuse ingratitude d'un parvenu. L'aspect de cette tour n'avait assurément rien de grandiose et de monumental : il était même permis de la trouver assez maussade ; mais le soir, au clair de lune ou à la lumière lointaine des becs de gaz, elle prenait je ne sais quelle figure mystérieuse qui en sauvait la laideur, et il sortait de ses flancs des bruits tumultueux de flots en mouvement, qui produisaient un effet sinistre aux oreilles du passant attardé. Cette pompe était tout ce qui restait debout du vieux pont Notre-Dame ; c'était le seul trait persistant qui en accentuât la physionomie. Elle faisait corps avec lui, et avec lui elle a disparu.

Le pont Notre-Dame était un des plus anciens de Paris. Une découverte récente autorise à croire qu'il occupait la place de l'un des deux anciens ponts gallo-romains qui, au temps de Julien l'Apostat, donnaient accès dans l'île où était alors enfermée Lutèce. Dès le commencement du quatorzième siècle, il existait en cet endroit un passage, nommé *la Planche Mibrai* (parmi le *brai*, c'est-à-dire la boue stagnante, le marécage), qui s'avançait jusqu'aux moulins situés au milieu de la Seine ; mais ce fut seulement en 1413 que l'on construisit le pont Notre-Dame, en bois, selon l'usage général du temps. Le 31 mai de cette année, le roi Charles VI, accompagné de son fils, des ducs de Bourgogne et de Berry, du sire de La Trémouille et des principaux seigneurs de la cour, vint solennellement en enfoncer le premier pieu, sur lequel frappèrent successivement tous les princes. La construction se fit aux frais du prévôt des marchands et des échevins, et dura sept années. Il avait près de 415 pieds de long sur 90 de large. De chaque côté s'élevaient trente maisons, d'une construction uniforme, qui cachaient la vue du fleuve, et telles étaient la multitude et la variété des marchandises qui s'étalaient aux devantures des boutiques, qu'en le traversant on se fût cru en pleine foire. Bref, comme le dit avec admiration le chroniqueur Robert Gaguin, c'était un des plus beaux ouvrages qu'il y eût en France.

Ce pont fut détruit, le 25 octobre 1499 par une horrible catastrophe, que le *Musée* a déjà racontée (1).

On s'occupa presque aussitôt de le rebâtir, mais cette fois en pierre, à la grande admiration du bourgeois parisien. La direction des travaux fut confiée au cordelier Jean Joconde, habile architecte, originaire de Vérone, que le roi Louis XII avait fait venir en France. Le frère Joconde s'était déjà distingué dans la construction du Petit-Pont, et cette fois encore il s'acquitta de sa tâche à la satisfaction générale. L'achèvement « de si grand et si magnifique œuvre » en 1512 fut célébré par les noëls de la foule, comme s'il se fût agi de la naissance d'un dauphin, ou de l'entrée du roi dans sa bonne ville de Paris.

On éleva, des deux côtés du pont nouveau, soixante-six maisons toutes semblables, dont chacune se louait vingt écus d'or par an. Plus tard, elles furent réduites à soixante et une par les démolitions que nécessita l'établissement des quais. Les façades de ces maisons étaient ornées de grands *termes* d'hommes et de femmes, portant sur leurs têtes des corbeilles de fruits, et séparés par les médaillons des rois de France. Ce pont pouvait ainsi passer pour une des plus belles rues parisiennes, et il resta jusqu'à la construction du pont Neuf, la promenade favorite de la population.

Le pont Notre-Dame, point central de Paris, jouait un grand rôle dans la plupart des solennités publiques, et spécialement lors des entrées des rois. Lorsque Charles IX revint dans sa capitale, le 16 mars 1570, après avoir épousé la princesse Elisabeth, il fut orné avec magnificence et tendu tout entier d'une draperie brillante, qui formait un plafond azuré et semé d'étoiles. Ce fut par cet endroit aussi que Marie-Thérèse, femme de Louis XIV, passa pour aller au Louvre ; à cette occasion l'on en avait réparé à fond et peint de diverses couleurs tous les ornements, et on l'avait enrichi d'une décoration pompeuse où, parmi des trophées de cœurs et d'Amours, des figures de marbre représentaient l'Honneur, la Fécondité, l'Hymen, etc. La ville s'y réservait le premier étage de toutes les maisons pour les jours de ses fêtes publiques. Quand Henri IV passa sur le pont Notre-Dame, en rentrant dans Paris après la paix de Vervins, la foule se pressa tellement autour de lui, qu'elle en obstruait le passage, et que son cheval ne pouvait remuer sans risquer à chaque pas d'écraser dix bourgeois. Comme l'ambassadeur d'Espagne en témoignait son étonnement : « Ce n'est rien, monsieur l'ambassadeur, répondit le Béarnais ; il faut voir ce peuple le jour d'une bataille, il me presse bien davantage encore. »

C'est également sur ce pont, le plus large de tous, que se fit, le 3 juin 1590, pendant le siége de Paris, le fameux défilé des troupes de la Ligue sous les yeux du légat. Les moines de tout genre, enrôlés dans la milice catholique côte à côte avec les bourgeois et les écoliers, — capucins, carmes, feuillants, cordeliers, jacobins, etc., y figuraient la robe retroussée, le capuchon bas, la cuirasse au dos,

(1) Voir t. II, p. 27.

le casque en tête, l'épée au flanc, l'arquebuse à l'épaule, brandissant des crucifix et des pertuisanes rouillées. La troupe était commandée par le révérend Roze, évêque de Senlis, et les curés de Saint-Côme et de Saint-Jacques la Boucherie y remplissaient les fonctions de sergents-majors. Elle voulut faire honneur au légat par une décharge de mousqueterie, qui tua son aumônier à côté de lui. Aussi l'Eminence, effrayée, se hâta-t-elle de donner sa bénédiction à cette armée d'un nouveau genre, et de faire retraite pendant que celle-ci achevait son exhibition au chant des psaumes.

Le pont Notre-Dame fut réparé à diverses reprises, notamment en 1577, en 1659 et en 1786. En 1793, il perdit son nom, devenu suspect, pour prendre celui de pont de la Raison, qu'il ne garda pas longtemps. Il resta dans le même état jusqu'en ces dernières années, où l'on commença les travaux de reconstruction qui, en place de l'œuvre de frère Joconde, nous ont donné le pont actuel, semblable à tous les autres, avec sa chaussée aplanie, ses parapets en pierre brillante et ses six arches reposant sur de fortes piles.

La tour solitaire de la pompe Notre-Dame resta, pendant soixante et dix ans, l'unique souvenir qui rappelât aux Parisiens l'aspect pittoresque des vieux ponts, bordés de



La pompe Notre-Dame. Dessin de Félix Thorigny.

maisons comme les rues. Mais, bien avant qu'elle ne fût abattue, la plupart des ornements qui en relevaient quelque peu l'aspect désagréable et lourd avaient disparu. On n'y voyait plus ni la porte d'entrée d'ordre ionique du dessin de Bullet, décorée avec art, ni l'élégant et gracieux bas-relief de Jean Goujon, représentant un Fleuve et une Naïade, ni même les trois célèbres distiques de Santeuil, gravés en lettres d'or sur marbre noir.

Construit en 1670, augmenté en 1708, réédifié en 1777, ce bâtiment renfermait deux machines hydrauliques, l'une de l'invention de Jacques Demance, qui élevait quatre-vingts pouces d'eau, l'autre de l'invention de Daniel Joly, qui n'en élevait que la moitié seulement. Ces deux machines, au moment où elles furent placées dans le bâtiment du pont Notre-Dame, donnaient à elles seules autant que toutes les conduites précédentes ensemble. Elles fournissaient journellement à Paris deux millions de litres d'eau. Mais l'art hydraulique a fait de grands progrès depuis le règne de Louis XIV. Il ne faut donc pas trop pleurer, après tout, la perte de la pompe Notre-Dame. Si les embellissements inexorables de Paris n'avaient jamais fait de plus intéressante victime, nous éprouverions moins de peine à leur pardonner.

V. F.

VOYAGE A LA RECHERCHE DU BONHEUR.



Les rives de la Sèvre nantaise. Dessin de A. de Bar.

I

Il n'existe au monde rien de plus pittoresque et de plus charmant que les bords de la Sèvre-Nantaise; cette petite rivière, qui prend sa source dans la partie nord-ouest du département des Deux-Sèvres, entre Parthenay et Bressuire, et se jette dans la Loire, en face de Nantes, offre, dans un parcours de trente lieues environ, tout ce que l'imagination peut rêver de sites enchanteurs et d'agrestes séductions. Son cours, à peine navigable dans

une longueur de quelques kilomètres, se promène en méandres capricieux, tantôt au milieu de prairies aux pentes douces, bordées par une verte ceinture de peupliers; tantôt dans un étroit vallon, surplombé par des coteaux où se dore la grappe qui produit le vin paillé; tantôt enfin, limites naturelles de deux propriétés, ses rives sont embaumées par les douces senteurs du chèvrefeuille, de la clématite et du jasmin d'Espagne, dont les jeunes pousses s'enguirlandent aux branches noueuses de l'amandier sauvage, et laissent apercevoir, à travers des massifs aux nuances diverses, une coquette maison blanche, dont la toiture en ardoise reluit au soleil comme le sable d'or des rives africaines.

Au mois de septembre de l'année 1858, par une de ces belles matinées où tout est joie et splendeur dans la nature, deux jeunes hommes, en costume de voyage, sortaient d'une des maisons blanches dont nous venons de parler, et, après avoir remonté en bateau le cours de la petite rivière, débarquaient, sur la rive droite, au village de Sèvres, espèce de nid d'abeilles attaché aux flancs verdoyants de la colline, et suivaient la pente abrupte qui conduit à la route de Nantes. Arrivé au sommet du coteau, le plus jeune des deux voyageurs se retourna vivement, et plongeant un regard vers le magique panorama qui se déroulait à ses pieds, s'écria avec enthousiasme :

— Mon Dieu! que c'est beau!

A cette exclamation son compagnon s'arrêta et répondit nonchalamment :

— Bah! cela ressemble à un mamelon d'épinards, flanqué de croûtes et baignant dans la sauce! Moi qui jouis de ce spectacle depuis vingt ans, j'ai une indigestion de verdure.

Puis, indiquant du doigt la maison qu'ils venaient de quitter, il ajouta :

— Tiens, voici ton père, ce bon M. Kerneur, qui nous fait signe de nous hâter. Vite, un dernier adieu et partons!

Les deux jeunes gens agitèrent leurs mouchoirs; un point blanc leur répondit à l'horizon, et les voyageurs, tournant le dos au berceau de leur enfance, descendirent, d'un pas agile, le versant du coteau, l'un, Charles Kerneur, le cœur gros de regrets et la bouche muette; l'autre, Philippe de Gast, la joie dans les yeux, le sourire aux lèvres et criant avec ivresse : Paris! Paris!

L'un allait étudier le droit et ne devait revenir qu'avec son diplôme d'avocat en poche; l'autre commençait la première étape d'un voyage à la recherche du bonheur!

II

Tandis que les deux amis se dirigent pédestrement vers la grande cité bretonne, nous allons faire connaissance avec le héros de cette très-véridique histoire.

Feu M. le baron de Gast, père de Philippe, avait été, durant sa vie, l'homme le plus malheureux de France,— du moins il l'avait toujours prétendu. Né d'un père qu'un accident de chasse avait rendu aveugle, sa jeunesse s'était écoulée, inactive et sans but, aux côtés d'un vieillard égoïste et morose qui avait déclaré que si jamais son fils le quittait, ce jour-là serait le dernier de sa vie. Devenu indépendant à l'âge de trente-cinq ans, par la mort du vieux baron, et jouissant d'une fortune considérable, le père de Philippe, désireux de rattraper le temps perdu pour le bonheur, s'était empressé de se marier avec la fille d'un de ses voisins, laquelle, après une année de mariage, mourut en donnant le jour à Philippe. M. le baron de Gast, privé de la seule affection bien réelle qu'il eût trouvée jusque-là, trop meurtri par le cœur pour chercher dans une nouvelle union un bonheur qui ne pouvait s'acclimater à son foyer, résolut de consacrer son existence aux soins et à l'éducation du fils que Dieu lui avait envoyé. Il se condamna donc à rester à la campagne, qu'il détestait, comprenant très-bien que l'enfant, privé du sein maternel et de ces attentions inquiètes et délicates qu'une mère seule sait prodiguer, avait besoin d'une atmosphère pure et vivifiante.

Trop habitué aux usages de la campagne pour consentir à abandonner son fils aux mains d'une nourrice qu'il n'eût pu surveiller, il plaça celle-ci dans une chambre attenante à son appartement, et ne se coucha jamais sans laisser ouverte la porte de communication, de telle sorte qu'aux premiers vagissements de l'enfant il pût se réveiller et s'assurer par lui-même que rien ne manquait à la petite créature.

Lorsque le jeune Philippe fut en état de se soutenir sur ses jambes débiles et bien faibles encore, ce fut le baron qui guida ses premiers pas et sa marche chancelante. Lorsque la nourrice fut congédiée, il n'eut d'autre gardien, d'autre guide que son père, qui, pour ne point se séparer de son fils, lui fit dresser un lit dans sa chambre. On eût dit la sollicitude inquiète et active de la poule à l'égard de ses poussins.

Jusqu'à l'âge de dix ans, Philippe ne fit autre chose que courir les champs en compagnie de son père ou le suivre à la chasse, sur un de ces petits chevaux bretons dont on apprécie aujourd'hui les rares qualités. Levé avec l'aurore, couché avec le soleil, menant une vie très-active au sein du pays le plus salubre de la France, le jeune garçon devint grand, robuste et acquit une santé merveilleuse, qui faisait la joie du baron; mais ce beau tableau avait une ombre, encore invisible pour les yeux prévenus de celui-ci : l'enfant, dont tous les désirs étaient exécutés dès qu'ils étaient manifestés, devenait d'une tyrannie insupportable pour toute autre personne que pour son père. Ce fut seulement à l'époque où il voulut commencer l'éducation de son fils que le baron s'aperçut que son élève laissait beaucoup à désirer sous le rapport du caractère. Les premiers livres qu'on lui mit sous les yeux furent lacérés et jetés au vent. Il fallut, pour vaincre ses résistances, que le baron lui promît d'abord un fusil de chasse, puis un bateau afin de se promener sur la rivière, ensuite des filets pour y pêcher. Philippe savait parfaitement dans quel mois on sème le froment, à quelle époque on récolte l'avoine et l'orge, quel est le meilleur moment pour faire la vendange et la cueillette des fruits; il abattait fort proprement un perdreau, manquait rarement une caille, mais il mordait peu à la grammaire et ne voulait pas du tout entendre parler du grec et du latin.

— Au demeurant, disait le baron de Gast, est-il indispensable que mon fils, qui ne sera ni avocat, ni médecin, ni prêtre, ni professeur, sache le grec et le latin?

Mais une voix sévère, celle de Me Thomas Kerneur, son notaire et son ami, lui répondait :

—Monsieur le baron, l'éducation paternelle n'est bonne qu'à la condition d'être exempte de faiblesse. Dans tous les cas, l'enfance a besoin d'émulation, et elle ne la trouve que dans l'éducation commune, dirigée par des maîtres sévères.

— Vous avez peut-être raison, disait M. de Gast; mais je ne consentirai jamais à me séparer de mon fils.

Cependant, frappé de la justesse des observations de M. Kerneur, qui passait, à juste titre, pour être un homme

fort sensé, le baron s'avisa un jour de demander au notaire de lui confier l'éducation de son fils, jeune garçon alors âgé de sept ans et dont M. de Gast était le parrain; avec un condisciple à ses côtés, l'émulation qui manquait à Philippe ne ferait plus défaut, et tous les inconvénients des études isolées disparaîtraient.

Mais le bon M. Kerneur, — comme on le nommait dans le pays, — n'était pas Breton pour rien : il refusa tout net en prétendant que son fils qui, pour lui succéder honorablement, avait besoin de faire de fortes études, était d'une nature contemplative et paresseuse; que sous la direction de M. de Gast il ne ferait rien de bien, et que cette combinaison ne pouvait être que très-désavantageuse aux deux enfants. Et pour éviter toute nouvelle instance de la part de son client et ami, le notaire s'empressa d'envoyer son fils au lycée de Nantes.

III

Tous les hommes, — même les meilleurs, — ont en eux un levain d'égoïsme lorsqu'il s'agit de leurs affections. M. de Gast, dont l'existence avait été jusque-là un perpétuel dévouement, ne put se résoudre à se séparer de Philippe, et celui-ci continua de vivre, comme par le passé, sous la tutelle plus indulgente que raisonnée de son père.

Cependant un jour l'enfant devint homme, et l'ennui entra dans son cœur; cette existence monotone, dont il n'entrevoyait pas le but, lui sembla une chose fade et insipide. Quand les ailes poussent à l'oiseau, il aspire à quitter le nid qui a protégé sa jeunesse et s'envole bientôt, ingrat et oublieux, vers de nouveaux pays.

M. de Gast s'aperçut bientôt de ces symptômes, et se souvenant des angoisses de sa jeunesse clouée aux pas d'un vieillard aveugle et exigeant, il pensa que le moment du sacrifice n'était pas éloigné, et qu'il allait falloir ouvrir à l'oiseau la cage, devenue trop étroite.

— Mon cher fils, dit-il à Philippe, j'ai passé toute ma vie à la campagne, et sans y avoir été complétement heureux, j'y ai trouvé le calme et la tranquillité qui, à certaine époque de l'existence, peuvent être considérés comme le bonheur; mais à ton âge on a d'autres goûts, d'autres espérances. Je ne veux exercer aucune influence sur ton avenir et encore moins t'imposer une existence semblable à la mienne. J'ai donc résolu que le jour où tu atteindras ta vingtième année, tu chercheras par toi-même, et sans autre guide que tes sentiments d'honneur et de loyauté, ce que l'on est convenu d'appeler le bonheur. Ce jour-là je partagerai avec toi ma fortune, qui s'élève à quarante mille francs de rentes, et tu partiras pour Paris. Tu as dix-huit ans, c'est encore deux années de patience, — deux années de joie pour moi, — que je te demande.

— Merci, cher père, répondit Philippe, dissimulant sa satisfaction pour ne causer aucun chagrin au baron, vous avez été toujours bon pour moi et je vous aime de tout mon cœur.

Mais les projets humains sont bâtis sur le sable, a dit le sage, et rien n'est moins certain que l'heure à venir. En effet, six mois environ après cette conversation, M. le baron de Gast mourait, ayant à ses côtés son cher Philippe et le bon M. Kerneur.

Philippe se trouvait orphelin!

Après la cérémonie funèbre, le notaire, que cette mort imprévue avait vivement affecté, emmena Philippe dans sa maison, et il lui dit en franchissant le seuil :

— Ici tu es chez toi, mon cher enfant; ma famille devient la tienne, et elle mettra tous ses soins à te consoler de la perte irréparable que tu viens de faire. Dans un an, mon fils Charles aura fini ses études, et tous les deux, alors, vous partirez pour Paris; jusque-là je serai ton tuteur, c'est la volonté de ton père, mais cette tutelle te sera aussi douce qu'a été grande l'affection qui, jusqu'à ce jour, a veillé sur toi.

Et le brave notaire, prenant les devants pour cacher de grosses larmes qui roulaient sur ses joues, conduisit Philippe dans un charmant pavillon attenant au corps de bâtiment principal et admirablement situé sur le bord de la rivière.

Philippe pleura longtemps le bon père que la mort lui avait ravi, mais les impressions de la jeunesse, si douloureuses qu'elles soient, sont mobiles et fugitives : c'est une loi de la nature qui, dans sa sagesse, n'a pas voulu que les chagrins durassent toute la vie; et un matin, Philippe, ayant été faire une pieuse visite à la tombe du baron, revint, sinon consolé, du moins les yeux secs et l'esprit calme; puis sachant qu'il obéissait au désir de son père, il attendit patiemment l'époque fixée par M. Kerneur pour son départ.

Le mois d'août arriva bientôt, et Charles fit sa rentrée dans la maison paternelle; il venait de conquérir, à Rennes, le premier grade que confère la savante Faculté à ceux qui se destinent aux carrières libérales, et rapportait, avec son diplôme de bachelier, un tendre souvenir de certaine petite cousine qui avait pris, sans s'en douter, une très-grande place dans le cœur du jeune homme.

Après quelques jours donnés aux joies de la famille, aux visites à des voisins, aux parties de pêche sur la rivière, aux courses à travers la campagne, M. Kerneur, qui ne voulait pas que son fils perdît l'habitude du travail, déclara que le départ des deux amis était avancé de deux mois, par cette raison que le temps des vacances serait plus utilement employé à visiter Paris qu'à courir les champs; qu'en conséquence, le 5 septembre, ils partiraient pour Paris.

Charles songea à la petite cousine et refoula dans son cœur de gros soupirs qui ne demandaient qu'à s'en exhaler. Quant à Philippe, après avoir remercié M. Kerneur de l'affection si dévouée dont il lui avait donné tant de fois la preuve depuis une année, il déclara qu'il était prêt à se conformer aux désirs de son tuteur.

La veille du départ, M. Kerneur, après avoir donné à son fils ses dernières instructions et une lettre pour son correspondant de Paris, rendit à Philippe ses comptes de tutelle, lui apprit qu'il l'avait fait émanciper afin qu'il pût disposer de ses revenus comme il l'entendrait, et lui remit le testament de son père. Cette expression des dernières volontés de M. le baron de Gast stipulait, en faveur de Charles Kerneur, son filleul, un legs de deux cent mille francs qui devait être employé en acquisitions d'immeubles.

La lecture de cette disposition testamentaire amena une lutte de générosité entre les deux jeunes hommes; Charles voulait refuser un legs qui dépouillait Philippe du quart de sa fortune; celui-ci protestait que la volonté de son père, — volonté qui le comblait de joie, — était une chose sacrée, et qu'il n'y serait pas changé un iota.

M. Kerneur intervint et déclara à son fils qu'il était mineur et n'avait aucun droit pour refuser ce legs; que ce que M. le baron de Gast avait fait était bien fait, et que ses dernières volontés, écrites six mois avant son décès, c'est-à-dire dans la plénitude de ses facultés intellectuelles, devaient être respectées.

Philippe applaudit des deux mains, embrassa M. Kerneur et Charles, et la discussion fut close.

Le lendemain, à six heures du matin, les deux amis disaient adieu à M. Kerneur, et, par une fantaisie bien explicable à leur âge, franchissaient à pied les huit kilomètres qui séparent le hameau de Sèvres de la ville de Nantes, où ils allaient prendre le chemin de fer.

IV

Nous ne raconterons pas au lecteur ce voyage de quatre cents kilomètres fait à toute vapeur, au bruit énervant d'une longue traînée de ferraille, par la seule raison que si le chemin de fer va vite, il est complétement dénué d'intérêt. Disons seulement que Charles, dont la tristesse eût été inexplicable aux yeux de son ami, sans des aveux qu'il n'osait et ne voulait faire, simula, dans son coin, le sommeil du juste, et que Philippe, réduit à causer avec lui-même, construisit... en Espagne les châteaux les plus fantastiques.

En arrivant à Paris, ils descendirent dans la partie la plus aristocratique du quartier latin, rue de Tournon, à l'hôtel de *** ; c'était une concession de M. Kerneur, qui, désireux que les deux amis passassent ensemble les deux mois des vacances, n'avait pas voulu qu'un homme qui allait jouir de trente-quatre mille cinq cents francs de rentes, et se livrer à la recherche du bonheur, demeurât rue Saint-Jacques ou rue de l'Estrapade. Quoiqu'il fût près de sept heures du soir, Charles et Philippe allèrent dîner au Palais-Royal, ce rendez-vous de tous les provinciaux qui ne se doutent pas encore que le Palais-Royal des temps passés n'existe plus; ils entrèrent dans un restaurant dont les colonnades, le plafond, les lanternes, les becs de gaz étaient complétement dorés, et où les lumières étaient prodiguées d'une façon féerique. Il est impossible, se dit Philippe, qu'on ne dîne pas très-bien dans un établissement où se déploie un pareil luxe; mais, au potage, il fit une grimace affreuse et refusa d'ingurgiter la chose nauséabonde qu'on lui servait sous prétexte de purée aux croutons; il demanda du vin de Bordeaux, et, l'ayant goûté, se mit en grande colère, et jura ses grands dieux que si ce liquide pouvait avoir quelque qualité pour conserver certain fruit vert qui se mange avec le bœuf, il était complétement malsain pour l'estomac humain. Le patron de l'établissement accourut aux clameurs de Philippe, et celui-ci lui ayant présenté fort honnêtement ses observations, l'industriel déclara que son vin était excellent, et que ces messieurs, qui, du reste, paraissaient être de la province, ne s'y connaissaient pas.

Philippe, dont la patience n'était pas la vertu dominante, lui répondit qu'il était un impertinent, et, afin d'appuyer ses paroles d'un argument *ad hominem*, lança à la tête du restaurateur, le contenu du verre qu'il tenait en ce moment à la main. Notre impartialité de narrateur nous oblige à dire que le contenant prit aussitôt le même chemin que le contenu; seulement le but s'était déplacé, et le verre, ne rencontrant aucun obstacle, vint briser d'innocentes carafes qui ornaient le comptoir. Quelques Anglaises, ex-marchandes de couteaux à Birmingham, poussèrent le joli cri de paon, particulier aux dames mûres et aux demoiselles qui montent en graine de la brumeuse Albion, et jugèrent à propos de s'évanouir. Plusieurs messieurs, d'un naturel pacifique mais peu délicat, sortirent précipitamment en oubliant de payer leur dîner; les garçons et le cuisinier entourèrent Philippe, et le brouhaha devint général. Pendant ce temps, la foule, attirée par le bruit, s'assemblait dans le jardin, et les versions les plus insensées couraient dans les groupes. Enfin, un sergent de ville, ayant pénétré dans le sanctuaire de la discorde, parvint à faire renaître le calme. Le représentant de l'autorité, après avoir ouï la partie plaignante, intima l'ordre au restaurateur et à Philippe de le suivre chez le commissaire de police; mais Charles Kerneur, qui avait conservé tout son sang-froid, fit remarquer qu'il s'agissait tout simplement d'un démenti donné et de quelques verres brisés, ce qui ne valait pas la peine de déranger un estimable magistrat; qu'au surplus son ami, M. le baron Philippe de Gast, était prêt à accepter les excuses du restaurateur et à payer les verres cassés. Cette façon héroïque de clore les débats fut grandement goûtée par l'agent, et le jeune homme, fort de cet appui, ayant glissé deux pièces de vingt francs dans la main du commerçant, celui-ci n'hésita pas à manifester ses excuses et ses regrets, ajoutant que, sans doute, il y avait eu erreur de la part de son sommelier dans le choix du vin qu'il avait offert à *M. le baron*. Ces mutuelles concessions satisfaisant la dignité et l'intérêt des parties en cause, le conflit prit fin, et les deux amis quittèrent le restaurant en triomphateurs, mais allégés de quarante francs et l'estomac vide. Ils étaient entrés dans le Palais-Royal par la cour des Fontaines, et en sortirent par le perron qui donne dans la rue Vivienne, en sorte que, pendant une heure, ils errèrent dans les rues sombres qui avoisinent le Palais-Royal, sans pouvoir retrouver leur chemin. Bientôt une pluie d'orage vint fondre sur eux, et sans l'intelligente proposition d'un cocher qui leur offrit sa voiture, il n'est pas douteux qu'ils se fussent promenés encore plusieurs heures sans oser se faire mettre dans la voie qui devait les ramener chez eux. En arrivant à l'hôtel, ruisselant de pluie et harassés de fatigue, ils se mirent au lit et rêvèrent bientôt, Charles Kerneur, de la bonne ville de Rennes où l'on ne s'égare jamais, et de la petite cousine aux jolis yeux ; Philippe de Gast, de la maison blanche située sur les bords de la Sèvre, où l'on faisait de ces dîners comme, seuls, les cordons bleus de la province savent les préparer.

V

La vérité de cet adage : Qui dort dîne, est fort contestable, si on l'applique à la jeunesse; la preuve, c'est que Philippe, réveillé dès l'aurore par les plaintes muettes, mais éloquentes, de son estomac, agita vivement le cordon de la sonnette pour se faire servir à déjeuner, et se leva promptement. Mais ses tentatives restant sans résultat, il ouvrit la fenêtre du cabinet de toilette et appela le garçon avec ces belles notes basses qui, au matin, transforment un ténor en contralto; ces appels réitérés réveillèrent un garçon qui couchait au rez-de-chaussée, il mit la tête dehors, et apercevant Philippe qui gesticulait, il supposa que ce nouveau locataire avait été subitement atteint de folie. Afin d'être en force pour maintenir ce fou dangereux, il éveilla un deuxième garçon, et ces deux personnages montèrent ensemble à l'appartement du jeune homme. Philippe, enchanté d'être parvenu à se faire entendre, était calme et souriant; la figure hébétée des domestiques le mit en grande gaieté, et ce fut en riant aux éclats qu'il leur demanda de lui servir à déjeuner, et d'aller prévenir M. Charles Kerneur qu'il l'attendait. L'un des deux garçons, qui savait que la flatterie est le chemin de la bourse, affirma que la plaisanterie de M. le baron était très-spirituelle, et que, s'il voulait faire sa carte, on s'empresserait de le servir dès que dix heures sonne-

raient, attendu qu'à Paris, à l'exception des maraîchers, des porteurs d'eau, des laitières et des ramoneurs, les honnêtes gens ne se levaient généralement qu'à huit heures.

Philippe, un peu surpris de ce qu'il apprenait, consulta la pendule, vit qu'il n'était encore que six heures, et renvoya les deux garçons après leur avoir donné un pourboire, pensant que cette classe estimable de domestiques faisait partie des honnêtes gens, et qu'il leur devait une indemnité pour avoir troublé leur sommeil.

Puis il se glissa dans son lit, et, reconnaissant qu'il lui serait impossible de se rendormir, alluma un cigare et envoya au plafond, en spirales nuageuses, la fumée de son tabac. A huit heures il se leva de nouveau, alla frapper à la porte de Charles, qui, habillé depuis longtemps, contemplait d'un œil distrait les passants et cherchait par quelle ingénieuse combinaison il pourrait abréger la durée de son séjour à Paris.

Après le déjeuner, les deux jeunes hommes prirent leur volée à travers Paris, et s'en allèrent tout droit devant eux, sachant très-bien, désormais, que le meilleur moyen de retrouver leur chemin était de prendre une voiture. A six heures du soir, ils se trouvèrent au boulevard des Italiens, et comme Charles avait entendu parler de la Maison Dorée, qui se trouvait en face d'eux, il proposa à son ami d'y entrer. Mais Philippe n'avait point oublié le restaurant de la veille, où l'or ruisselait également sur les murailles, et devenu plein de défiance pour ces dehors brillants, il entraîna Charles au restaurant du Café anglais dont la simplicité lui semblait très-engageante. Le dîner fut excellent, et M. le baron de Gast n'eut aucun reproche à faire sur la qualité des vins; cependant, une surprise lui était ménagée au dessert : ce fut le total de l'addition, dont le chiffre s'élevait à soixante francs!

— Diable! dit Philippe, tout est très-bon ici, j'en conviens, mais si le dîner ordinaire d'un homme de bon appétit lui revient, par an, à vingt et un mille neuf cents francs, sans compter le pourboire au garçon, je me demande, mon cher Philippe, comment tu pourras vivre à Paris avec les trois mille francs qui te sont octroyés par le bon M. Kerneur!

— Evidemment nous nous sommes fourvoyés, répondit Charles en souriant; mais allons prendre le café, et, en fumant notre cigare, nous aviserons à trouver un moyen terme entre la cuisine d'hier et celle d'aujourd'hui.

VI

Nous passerons rapidement sur les deux mois pendant lesquels Philippe et Charles vécurent constamment ensemble, visitant Paris, ses curiosités, ses monuments, ses bals, ses spectacles et ses environs. Le mois de novembre trouva les deux amis dans des dispositions d'esprit bien différentes : Philippe n'avait pas encore rencontré le bonheur, mais, amoureux du bruit, du mouvement, de l'activité, il espérait trouver à Paris le genre d'existence qui lui convenait. Quant à Charles, atteint de nostalgie, il ne fût pas resté huit jours de plus dans la capitale, si la crainte de déplaire à M. Kerneur ne l'y eût retenu. L'ouverture des cours de l'Ecole de droit vint opérer une heureuse diversion dans ses pensées et donner un aliment à sa vie; puis le correspondant de son père lui fit savoir que M. Kerneur désirait qu'il fît son stage dans son étude où une place lui était réservée; il l'avisait, en outre, que la plus stricte exactitude était indispensable pour la bonne tenue de l'étude et l'exemple à donner aux autres clercs. Charles, nature douce et docile, s'empressa de se rendre à ce désir, et partagea son temps entre les cours de l'école et l'étude de M. Bachelier, notaire. Philippe se trouva donc réduit à sa propre société, et comme la solitude, à Paris, n'est possible qu'avec une vie laborieuse ou un travail obstiné de la pensée, ce qui n'était pas du tout son fait, il songea à utiliser son nom et sa fortune pour se créer des relations agréables.

En fouillant dans ses souvenirs, il se rappela que son père lui avait parlé, plusieurs fois, d'un cousin qui avait quitté la Bretagne pour venir se fixer à Paris, et avec lequel il avait entretenu, durant plusieurs années, des relations de politesse; mais ce cousin étant allé faire un voyage en Orient, ces relations ne s'étaient plus continuées. Philippe ignorait donc s'il était encore vivant, et s'il habitait toujours Paris; toutefois, cette double supposition ne lui paraissant pas improbable, il ne trouva rien de mieux à faire que d'écrire à la direction générale des postes, pour demander l'adresse de M. de Champlieu, en expliquant les motifs de sa démarche. Pour un provincial l'idée était ingénieuse, et ce qui le prouve c'est qu'elle fut couronnée d'un plein succès. En effet, le surlendemain, en rentrant chez lui, il trouva la carte de son parent et, le soir même, reçut de M. de Champlieu un billet très-aimable qui l'invitait à déjeuner pour le jour suivant.

— La poste est vraiment une institution éminemment utile, se dit Philippe, et, sans plus tarder, je vais envoyer ma carte au directeur général, afin qu'il sache bien qu'il a obligé un homme qui sait vivre.

Le billet de M. de Champlieu indiquait, pour le déjeuner, l'heure de midi; cela mit une grande confusion dans les idées de Philippe. Tous les honnêtes gens ne déjeunaient donc pas à dix heures.

Notre héros se promit d'étudier, lorsqu'il en aurait le loisir, les causes de ces habitudes diverses, et, ayant pris une voiture, il se fit conduire chez M. de Champlieu, qui demeurait rue d'Angoulême Saint-Honoré.

VII

M. de Champlieu habitait, à l'extrémité d'une large et profonde cour, comme en possèdent seuls les quartiers aristocratiques, un pavillon se composant d'un rez-de-chaussée et d'un étage. Le rez-de-chaussée servait aux réceptions de gala et communiquait de plain-pied avec un splendide jardin d'hiver, espèce de serre immense où se trouvaient réunies toutes les merveilles de la flore tropicale. Les appartements supérieurs étaient utilisés pour la vie intime de M. de Champlieu; ce fut là qu'il reçut Philippe de Gast.

— Mon cher cousin, lui dit-il, je vous reçois comme un vieil ami, dans mon appartement de garçon; c'est vous prouver, je crois, combien je suis heureux du bon souvenir de mon cousin de Gast, votre père.

— Mon père est mort, monsieur.

— Mort! s'écria tout étourdi M. de Champlieu. Et prenant les deux mains du jeune homme, il les pressa avec une affectueuse sympathie dans les siennes et reprit: — Oh! pardon d'avoir réveillé un douloureux souvenir! — Puis, voulant faire diversion à ce que la situation avait de pénible, il ajouta, faisant allusion à la bonne mine de Philippe, qui était réellement un fort beau garçon : — Je m'aperçois avec plaisir que notre vieux pays breton produit toujours des rejetons dignes de leurs aïeux les Gaulois. Allons, à table, mon cousin; j'ai vraiment hâte de faire avec vous complète connaissance, et rien n'est bon pour causer comme d'avoir les coudes sur la table.

Avant d'aller plus loin, nous demanderons au lecteur la permission de lui présenter M. de Champlieu. Cet honorable gentilhomme était âgé d'environ cinquante ans; sa taille haute et bien prise, son embonpoint très-modéré, ses yeux encore vifs et brillants donnaient à cette seconde jeunesse un caractère très-séduisant; cependant ses cheveux grisonnaient, et sa barbe, qu'il portait à la mode russe, dénotait, par ses tons multicolores, l'usage de la teinture. Très-répandu dans la société parisienne, envié des hommes à cause de sa grande fortune, des succès qu'on lui prêtait et de la beauté de son écurie, il était adoré des femmes, que sa galanterie, son esprit chevaleresque, son luxe, une générosité princière et un grand talent de valseur rendaient enthousiastes de lui.

M. de Champlieu était décoré; il avait son fauteuil aux Italiens et à l'Opéra, ses entrées dans les coulisses; faisait partie du Jockey-Club; jouissait d'une santé merveilleuse, et tous les salons de Paris, depuis la Chaussée d'Antin jusqu'au faubourg Saint-Germain, lui étaient ouverts. C'était, en un mot, un homme parfaitement heureux, et qui savait user de son bonheur en sage, c'est-à-dire le prolonger jusqu'aux limites les plus extrêmes de l'âge mûr. Guidé par un pareil mentor, Philippe de Gast pouvait facilement entrevoir le but de ses recherches: le bonheur!

Lorsque la table fut desservie, et que les deux convives se trouvèrent seuls en face de vrai moka, de liqueurs des îles et de cigares étrangers à la régie, M. de Champlieu demanda à Philippe ce qu'il comptait faire à Paris.

— Mais, je ne sais trop, répondit le jeune homme. Mon père m'a laissé trente-deux mille cinq cents francs de rentes, et je suis, depuis que j'ai quitté la maison de mon tuteur, à la recherche du bonheur.

— Vraiment! Et l'avez-vous trouvé? demanda en riant M. de Champlieu.

— Pas encore!

— Depuis combien de temps êtes-vous à Paris?

— Depuis deux mois.

— Soyez tranquille, mon cher cousin, avec votre figure, votre âge et vos trente-deux mille cinq cents francs de rentes, ce que vous cherchez sera facile à trouver. Permettez-moi cependant de vous donner un bon avis. A moins que vous n'ayez des motifs très-sérieux pour l'habiter, il faut quitter votre hôtel de la rue de Tournon, vous loger dans la Chaussée d'Antin, prendre un domestique intelligent et un bon tailleur, Chevreuil, par exemple; allez le trouver de ma part, boulevard de la Madeleine. Vous montez à cheval?

— Mieux que les écuyers du Cirque.

— Très-bien; mes chevaux sont à votre disposition, et je vous prie d'en user jusqu'au jour où vous monterez votre écurie. A propos, vos rentes sont en terres?

— Oui.

— Elles représentent un capital de combien?

— Environ huit cent mille francs.

— Je vous donnerai le moyen d'en tirer au moins cinquante mille francs de revenus; avec cela et mes conseils, je vous promets que vous ferez bonne figure à Paris, et que le bonheur ne tardera pas à vous rendre visite. Venez vendredi, à six heures, me demander au Cercle, nous y dînerons; puis je vous conduirai au foyer de l'Opéra; c'est un endroit charmant. Si, d'ici là, vous avez trouvé un appartement à votre convenance, passez chez mon tapissier, voici sa carte, et faites-vous meubler par lui, c'est un homme de goût.

Philippe remercia M. de Champlieu, lui promit de suivre ses conseils et prit congé de son parent.

M. le baron de Gast était un homme d'exécution; lorsqu'une idée lui était entrée dans la tête, la mise en œuvre suivait immédiatement. Sans plus tarder, il se dirigea vers le boulevard, et, ayant trouvé, rue du Helder, un entre-sol vacant, avec écurie et remise pour une voiture, il s'empressa de le louer et de donner des ordres au tapissier pour que cet appartement fût meublé dans les trois jours; puis il se rendit chez le tailleur de M. de Champlieu et se mit entre ses mains.

Le soir, en dînant à l'hôtel avec Charles Kerneur, qu'il ne voyait plus qu'à l'heure des repas, il le prévint de son prochain déménagement et l'invita à déjeuner pour le dimanche suivant, à son entre-sol de la rue du Helder.

VIII

Deux mois plus tard, Philippe possédait trois chevaux, une voiture, un cocher et un valet de chambre; sa réputation d'élégance et de bon ton était déjà très-bien assise parmi cette jeunesse dorée dont l'horizon a pour limites, d'une part, l'église de la Madeleine, d'autre part, la rue Drouot. Cependant, hâtons-nous de le dire, les principes de saine morale qui lui avaient été inculqués par son père le préservèrent du moins de ces écueils trop charmants qui engloutissent souvent à Paris la fortune, la dignité et même l'honneur des jeunes gens.

Les excentricités de ce luxe épouvantèrent Charles. Il écrivit au bon M. Kerneur pour l'aviser des folies de son pupille. Mais l'honnête notaire répondit à Charles que Philippe était libre de dépenser son bien comme il l'entendait, feu M. le baron de Gast, son père, ayant voulu qu'on lui laissât la libre disposition de sa fortune et la faculté d'en user à sa guise.

Philippe avait-il atteint enfin le but qu'il convoitait? Pas encore! — Sans se faire une idée bien précise du bonheur réel, il attachait à ce mot une telle signification, qu'il lui semblait n'avoir pas encore atteint toutes les béatitudes que cet état devait comporter. Sa vie présente ne lui offrait aucune satisfaction qu'il n'eût déjà éprouvée dans sa vie passée, et chaque fois que, dans le cercle de ses nombreux amis, il entendait parler d'un homme parfaitement heureux, il se prenait à envier le sort de cet être favorisé de la nature.

A la fin de l'année, c'est-à-dire le jour où sonnait l'heure de sa majorité, il s'aperçut que son revenu était dissipé et qu'il avait fait vingt mille francs de dettes! Ce fut là son premier souci.

A cet égard, Philippe possédait encore les idées de la province, où les notions sur le crédit ne sont pas très-répandues dans la classe des propriétaires campagnards, qui considèrent la dette comme un signe certain de décadence. Il chercha donc le moyen de combler le déficit et, ne voulant rien changer à sa vie, celui plus difficile d'augmenter ses revenus. Il se souvint que M. de Champlieu lui avait promis de lui indiquer une combinaison à l'aide de laquelle il pourrait se faire cinquante mille francs de rentes, et alla la lui demander.

— Vous avez des dettes, mon cher cousin? demanda M. de Champlieu.

— Oui! répondit hardiment Philippe.

— Combien?

— Vingt mille francs...

— Une bagatelle!

M. de Champlieu se dirigea vers son secrétaire, en tira

un carnet, dont il déchira une feuille, écrivit quelques mots dessus et dit à Philippe en la lui remettant :

— Passez à la banque, mon cher cousin; sur la présentation de ce papier on vous comptera vingt mille francs, et vous payerez vos dettes.

Philippe allait refuser; mais M. de Champlieu, devinant son intention, ajouta :

— Si vous ne m'acceptez pas pour créancier, — car ce n'est là qu'un prêt, — je garde mon moyen pour moi : choisissez !

— Diable ! dit Philippe en mettant le papier dans sa poche, j'accepte.

— Et vous faites bien. Maintenant, écoutez-moi : il est incontestable que votre revenu est insuffisant et que toute la morale que je pourrais vous faire ne changerait rien à vos habitudes; du reste, il n'entre pas dans mes idées de me faire moine et de prêcher l'abstinence; mon éloquence me convertirait peut-être moi-même, et j'en serais, ma foi, bien désolé; tranquillisez-vous donc ! — Deux moyens se présentent pour augmenter vos revenus : le premier, c'est l'emprunt avec hypothèque sur vos propriétés, moyen déplorable et ruineux, parce qu'il amoindrit le capital, diminue les rentes de tous les intérêts à payer, et que, pour rétablir l'équilibre, il faut y recourir tous les ans; moyen menteur, parce que, ne comptant pas, on le croit inépuisable, et qu'il entraîne avec lui presque toujours la ruine. Le second, celui que je vous conseille, consiste tout simplement dans la mobilisation de vos immeubles en bonnes valeurs, qui vous rapporteront au moins cinquante mille francs de rentes. Je sais bien que ce moyen est contraire aux traditions de notre pays et aux principes de l'ancienne noblesse; mais Paris n'est pas la Bretagne, et si vous voulez vivre de l'existence parisienne, il faut faire des concessions aux idées nouvelles. Au surplus, je crois qu'il est plus noble d'augmenter sa fortune en la plaçant en titres que de recevoir, tous les trois mois, du papier timbré de bourgeois qui vous ont prêté de l'argent, et qui, un beau jour, vous expulsent, faute de payement, de vos propriétés. Vendez donc vos biens, achetez des valeurs, déposez-les à la Banque de France, et, à moins que vous n'ayez le goût des tripotages de bourse, vous augmenterez votre revenu et conserverez votre fortune intacte.

Certes, le raisonnement de M. de Champlieu n'était pas à l'abri de tout reproche; mais il parut si victorieux à Philippe, que celui-ci s'empressa d'écrire au bon M. Kerneur de vendre toutes ses terres, son intention étant de ne conserver de son patrimoine que la maison où son père avait quitté la vie. Six semaines après cette lettre, Philippe recevait de son ancien tuteur un bon de sept cent soixante-quinze mille francs, payable au ministère des finances; il employa cette somme en actions de chemin de fer, qui lui rapportèrent un revenu de cinquante et un mille sept cent cinquante francs, déposa ses titres à la Banque de France, comme le lui avait conseillé M. de Champlieu, et, l'esprit tranquille, continua son voyage à la recherche du bonheur.

IX

Le mois de juillet était arrivé, et tout ce que Paris renfermait de riches et d'élégants s'enfuyait, les enrichis de la veille et les artistes, vers la Suisse et l'Italie; les amoureux du jeu, les chercheurs d'aventures et ceux qui aiment à respirer l'air de Paris au moins une fois tous les huit jours, vers les bords du Rhin, à Bade, Carlsruhe, Mayence, Francfort, Wiesbaden, Cologne, etc.; les petits bourgeois, aux bains de mer ou aux environs de Paris; les vrais touristes, aux Pyrénées et en Afrique. Philippe, qui devait être rangé dans la catégorie des chercheurs d'aventures, se dirigea vers l'Allemagne.

Les eaux thermales que possède Bade sont un prétexte de rendez-vous que, de tous les coins de l'Europe, se donnent là les gens riches et désœuvrés. Du reste, Bade n'a rien oublié pour séduire ses visiteurs et leur offrir toutes les jouissances du luxe, tous les divertissements du monde élégant. Mais à Bade, comme dans toutes les villes d'Allemagne où se trouvent des eaux thermales et des maisons de jeu, la société est fort mélangée. Dans ces réunions de quelques mois, dont le plaisir est le seul guide, règne une liberté qui exclut tout contrôle, et, pourvu que cette liberté ne dégénère pas en scandale, nul ne demande à son voisin autre chose qu'une tenue convenable et l'usage du monde. Souvent on voit naître dans ces réunions cosmopolites des amitiés qui durent ce que durent les fleurs, l'espace d'une saison; puis, rentrés à Paris, à Berlin, à Londres, les gens que la plus vive intimité semblait réunir aux eaux ne se connaissent plus et n'échangent même pas entre eux un insignifiant salut.

Le premier jour de son arrivée à Bade, Philippe se trouva placé, à table, au dîner, à côté de M. le marquis de Vergas, comte d'Astarbugo, baron de Gaticas y Mercado, etc., etc. Ce personnage, qui se disait gentilhomme chilien, faisait, comme Philippe, sa première apparition à la table d'hôte; il possédait une figure couleur pain d'épice, un nez en bec d'aigle, des yeux farouches, des moustaches qui se promenaient dans son assiette, une montre dans chaque poche de son gilet, des diamants à tous les doigts, et la brochette qui ornait la boutonnière de son habit contenait tous les ordres civils et militaires des deux Amériques. C'était un Croquemitaine très-bien réussi !

Après le dîner, le noble chilien suivit Philippe et quelques personnes qui se dirigeaient vers la terrasse pour y prendre le café et fumer des cigares. M. de Vergas d'Astarbugo de Gaticas y Mercado, etc., en homme qui sait vivre, offrit d'excellents régalias qu'il apportait de son pays, et bientôt, grâce au laisser-aller qui règne aux eaux, la connaissance fut faite entre lui et Philippe de Gast.

Après avoir parlé de la république du Chili, de Curico, où il possédait plusieurs mines d'or et de nombreuses habitations, M. de Vergas amena adroitement la conversation sur le jeu.

— Je possède, dit-il, une combinaison infaillible pour faire sauter toutes les banques; mais je me garde bien d'en user, car la seule chose que je demande au jeu, les émotions, seraient perdues pour moi.

Jusqu'à ce jour, notre héros n'avait jamais été tenté par le jeu; nous devons même dire que la perspective de faire sauter la banque ne le flattait pas énormément. M. de Gast n'était pas intéressé; cependant les émotions dont parlait le Chilien piquèrent sa curiosité.

— Ces émotions sont donc bien vives? demanda-t-il.

— Pour moi, répondit M. de Vergas, elles constituent le seul bonheur réel de la vie.

— Eh quoi, le bonheur serait dans le jeu?

— N'en doutez pas, monsieur le baron.

— S'il en est ainsi, je vous prie de me mettre de moitié dans vos combinaisons, car j'ai hâte de connaître enfin le bonheur.

M. le marquis de Vergas se fit beaucoup prier : son

jeu était souvent fantasque et s'écartait presque toujours des règles les plus ordinaires; quelquefois il perdait de grosses sommes et serait au désespoir d'entraîner M. le baron dans des fantaisies extravagantes, qui pouvaient devenir ruineuses pour une fortune française.

Atteint dans son amour-propre, Philippe de Gast tira de sa poche un portefeuille bourré de billets de banque, et, le remettant à M. de Vergas, lui dit :

— Monsieur le marquis, voici mon portefeuille, il contient cent mille francs; je vous prie de me mettre de moitié dans votre jeu.

M. de Vergas prit le portefeuille, s'inclina et répondit :

— Puisque vous le désirez, monsieur le baron, nous commencerons ce soir. Je n'ai rien à refuser à un gentilhomme de votre distinction.

Le lecteur pensera peut-être que Philippe était d'une légèreté frisant l'imprudence. Nous en convenons facilement.

Les deux associés se rendirent au Casino, et M. le marquis de Vergas se contenta d'une légère perte de dix-sept mille francs ; en sortant de la maison de jeu, il voulut remettre à Philippe le portefeuille que celui-ci lui avait confié ; mais notre héros pria le Chilien de conserver cette faible somme pour continuer le lendemain la partie entamée. Le jour suivant, après quelques alternatives de perte et de gain, M. de Vergas laissa sur le tapis vert une somme de vingt-trois mille francs. Puis, prétextant une violente migraine, il rentra à l'hôtel, en oubliant, cette fois, d'offrir à Philippe le portefeuille dont il était dépositaire.



La salle de jeu, à Bade. Dessin de Lix.

Philippe sortit du Casino un peu désappointé et fit son examen de conscience, duquel il résulta que le bonheur, qu'on lui avait fait espérer dans l'ivresse du jeu, n'était point arrivé.

— Il est vrai, se dit-il, qu'il me reste encore à éprouver les sensations du gain, et que, pour juger sans prévention, je dois attendre que ce gain arrive.

Rassuré par ce raisonnement, il attendit patiemment le lendemain; mais, au déjeuner, ne voyant pas son associé, il le demanda à un garçon, qui lui répondit que son noble ami, M. le marquis de Vergas d'Astarbugo de Gaticas y Mercado, etc., était parti dès le matin par la ligne d'Italie.

Philippe eût bien voulu se soulager en criant un peu; mais il se souvint tout à coup de ces vers que le poëte Lanoue met dans la bouche d'un galant homme trompé par une coquette, et qu'il appliqua à la situation dans laquelle il se trouvait :

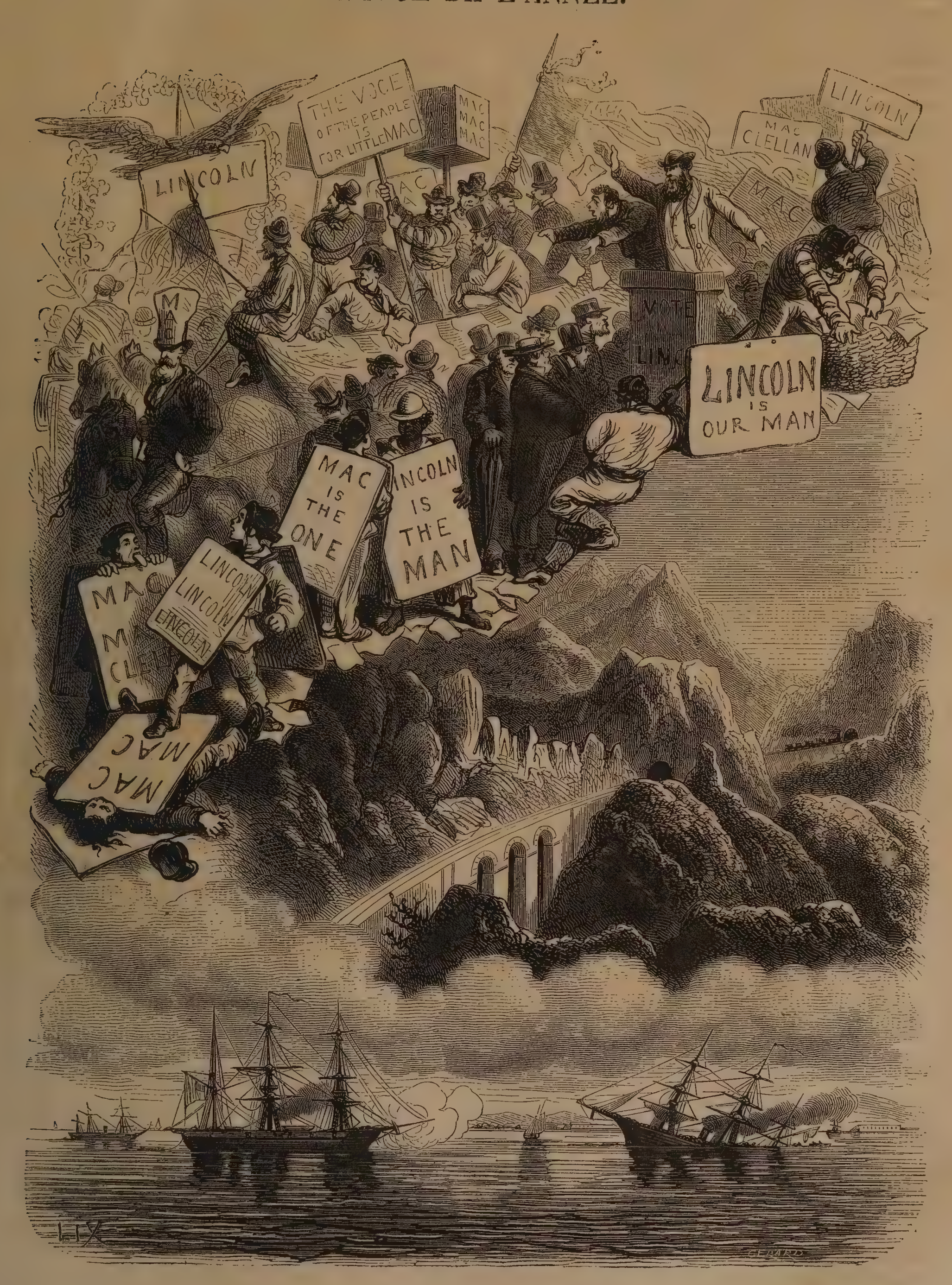
Le bruit est pour le fat, la plainte pour le sot;
L'honnête homme trompé s'éloigne et ne dit mot.

Cependant Philippe gagna à cette aventure de faire deux découvertes : la première, c'est qu'il était imprudent de se lier avec un inconnu, fût-il même gentilhomme chilien; la seconde, c'est que le jeu était un mauvais moyen pour conduire au bonheur. Mais toute précieuses que fussent ces découvertes, il n'en trouva pas moins qu'elles étaient chèrement payées, et qu'à ce prix l'expérience était une chose énormément ruineuse. Il se promit donc d'être très-circonspect à l'avenir et de fuir le salon des jeux.

Armand LAPOINTE.

(La fin à la prochaine livraison.)

REVUE DE L'ANNÉE.



Revue de l'année : Les Élections présidentielles à New-York. — Chemin de fer du Nord de l'Espagne, passage du Guadarrama. — Combat de *l'Alabama* et du *Kearsage*. Composition de F. Lix.

L'ANNÉE 1864.

Le roi est mort ! vive le roi ! disaient nos aïeux à l'avénement de chaque nouveau règne.

1864 est mort, disons-nous à notre tour, vive 1865 !

Mais, avant de baptiser l'année qui vient, il est aussi d'usage de prononcer l'oraison funèbre de l'année qui s'en va.

Conformons-nous donc à l'usage.

Pauvre année 1864 ! Elle ne laissera pas dans l'histoire

du monde une trace bien brillante. Elle n'a résolu aucun des grands problèmes que ses sœurs aînées avaient posés. L'humanité, il est vrai, a continué sa marche que rien ne peut arrêter, mais d'un pas si lent et si paresseux! Pauvre année 1864!

Singulière oraison funèbre. Mais que voulez-vous, ami lecteur, si l'on doit le respect aux morts, on leur doit avant tout la vérité.

Or donc, dans l'ordre économique, l'inauguration du chemin de fer de Bayonne à Madrid, qui réalise enfin le mot de Louis XIV : « Il n'y a plus de Pyrénées entre nous; » les grands travaux poursuivis à Paris et dans les principales villes de l'empire;

Dans l'ordre politique, en Europe, la fin de l'insurrection polonaise, noyée dans le sang; — une guerre stérile et sans gloire, celle du Sleswig-Holstein; — la fable éternellement vraie de ces rivaux, unis pour dépouiller le faible, séparés dès qu'il s'agit de partager ses dépouilles; — de nouvelles complications de la question italienne;

En Afrique, le soulèvement des tribus algériennes comprimé par l'héroïsme de nos troupes;

Dans l'extrême Asie, la prospérité toujours croissante de nos établissements de Cochinchine; — l'ouverture définitive du Japon à la civilisation occidentale;

En Amérique, la consolidation du trône de Maximilien Ier; — la continuation aux ex-Etats-Unis d'une lutte fratricide, et la réélection du président Lincoln avec la mise en scène qui accompagne toujours chez les Yankees ce genre de cérémonie; — les différends de l'Espagne avec ses anciennes colonies;

Tel est le bilan de 1864. Mais nos lecteurs savent que, dans ce domaine, s'il nous est permis d'énumérer les faits, il nous est interdit de les apprécier.

Sur ce fond, assez sombre du reste, se détachent deux faits d'un ordre différent, mais qui tous deux, au point de vue pittoresque et moral, méritent une place spéciale dans les colonnes du *Musée*. Nous voulons parler du duel de l'*Alabama* contre le *Kearsage*, et de la cession des îles Ioniennes par l'Angleterre.

L'ALABAMA ET LE KEARSAGE.

L'histoire de l'*Alabama* n'est pas précisément nouvelle. Si donc, pour la raconter aujourd'hui, nous devions puiser aux mêmes sources que nos confrères, la chose n'en vaudrait vraiment pas la peine. Mais c'est au journal du capitaine Semmes lui-même que nous emprunterons les détails de notre récit, et nous espérons lui donner ainsi un intérêt particulier (1).

L'*Alabama* était entré à Cherbourg dans la matinée du 11 juin. Deux jours après on recevait la nouvelle que le *Kearsage* y arriverait sous peu, nouvelle qui fut confirmée le lendemain par l'apparition de ce navire.

On a nié que le capitaine du *Kearsage* eût envoyé un cartel au capitaine de l'*Alabama*. Il est vrai que le capitaine Semmes lui-même n'en dit rien. Voici ce qui eut lieu. Comme l'*Alabama* était mouillé en dedans de la jetée, le *Kearsage* entra dans la rade par l'extrémité est, la traversa sous vapeur et en sortit par l'extrémité ouest, sans jeter l'ancre, en passant ainsi sous les feux du navire confédéré. C'était plus qu'un cartel, c'était un défi. L'officier français qui raconte ce fait, ajoute que tout le monde apercevait alors la cuirasse extérieure du *Kearsage*. Les officiers de l'*Alabama* affirment au contraire que de leur bord on ne pouvait distinguer l'armure de l'ennemi. De plus, un an avant cette rencontre, le *Kearsage* avait jeté l'ancre assez près du capitaine Semmes pour que celui-ci pût l'examiner à fond. Or il n'avait pas reconnu à son adversaire de défense artificielle, il avait donc le droit de croire que les bruits qui couraient sur son blindage et son armure étaient sans fondement. Quoi qu'il en fût, l'*Alabama* devait accepter le cartel ou le défi.

Le dimanche 19 juin, au matin, il sortit du port sous vapeur, par la passe ouest, et gouverna droit au *Kearsage*. Il était accompagné du vaisseau français cuirassé la *Couronne*. Le mauvais temps des derniers jours avait fait place à une douce brise. Les habitants de Cherbourg couronnaient les hauteurs qui dominent la ville, et couvraient le bastion et le môle. Un yacht à vapeur anglais, le *Deerhound*, monté par son propriétaire, M. John Lancaster, suivit l'*Alabama* et se plaça à une distance respectueuse. Arrivé à la limite des eaux neutres, le navire confédéré se sépara de son escorte, et la *Couronne* vint s'embosser à une lieue du rivage.

L'*Alabama* fit alors ses derniers préparatifs de combat. Le capitaine Semmes rassembla son équipage sur le pont, et lui adressa une énergique allocution. Quelques instants après, le feu s'engageait de part et d'autre.

D'après la déclaration du capitaine Winslow, commandant du *Kearsage*, sa batterie se composait de sept canons, savoir : deux de onze pouces Dahlgrens, — pièces d'artillerie très-puissantes, — quatre de trente-deux, et un petit canon rayé de vingt-huit; son équipage comptait cent soixante-deux hommes, officiers et matelots.

L'armement de l'*Alabama* consistait en un canon rayé Blakeley, de sept pouces, un canon à pivot non rayé de huit pouces, six de trente-deux, également non rayés sur le côté. L'équipage ne montait pas à plus de cent vingt hommes.

Le capitaine Winslow a dit que l'*Alabama* possédait un canon de plus que le *Kearsage*, mais les deux canons Dahlgrens du *Kearsage* rétablissaient bien la balance. Du reste, avec sa machine détériorée, son doublage en mauvais état qui s'étalait en éventail et gênait la marche du navire, l'*Alabama* se trouvait dans une condition d'infériorité réelle devant un vaisseau de premier ordre, très-facile à conduire, d'une vitesse fort supérieure, et protégé par une ceinture de chaînes.

Aussi, dès ses premières manœuvres, le capitaine Semmes comprit-il la difficulté de sa position. Le *Kearsage* s'était placé à cinq cents mètres de l'*Alabama*, et, à l'abri derrière sa cuirasse, il tirait à coup sûr.

Le navire confédéré voulut alors tenter l'abordage, mais toutes ses tentatives pour se rapprocher du *Kearsage* échouèrent; le capitaine Winslow avait résolu de ne combattre qu'avec l'artillerie, et la puissance supérieure de sa machine lui permettait de choisir le mode qui lui convenait le mieux.

Les deux adversaires lâchèrent leur bordée de tribord, et décrivirent un cercle pour conserver leur position respective. Cette manœuvre se renouvela plusieurs fois pendant une heure, sans diminuer d'une façon appréciable la distance qui séparait les combattants.

Cependant la lutte continuait, toujours aussi inégale. Les boulets de l'*Alabama* rebondissaient sur les flancs du *Kearsage*, tandis que les boulets du *Kearsage* perçaient à jour la coque de l'*Alabama*.

Enfin le navire confédéré reçut une bordée qui coupa sa hanche au-dessous de la ligne de flottaison. Le capitaine Semmes se tenait sur le banc de quart quand le chef mécanicien lui cria que l'*Alabama* allait couler. Le

(1) *Croisières de l'Alabama et du Sumter.*

premier lieutenant confirma la sinistre nouvelle. Le capitaine ordonna aussitôt de marcher et de se diriger vers la terre, mais l'eau montait rapidement et éteignit bientôt les fourneaux. Toute résistance devenait dès lors un acte de folie; ordre fut donné d'amener le pavillon.

On a dit que le pavillon amené, le *Kearsage* tira encore plusieurs coups contre l'*Alabama*. Avant d'affirmer un fait aussi contraire à toutes les lois de la guerre, il faut des preuves et des preuves irrécusables. Cependant, dans sa lettre au journal anglais le *Daily-News*, le capitaine Winslow ne se défend que faiblement contre cette accusation, il soutient seulement qu'il ignorait que l'*Alabama* se fût rendu, et ajoute que, s'il a continué à tirer, c'est qu'il était en train de « bavarder. » Ce sont ses propres expressions.

L'*Alabama* coulait. Le premier maître fut envoyé à bord du *Kearsage* pour demander des secours.

Pendant ce temps, le *Deerhound* s'approchait rapidement du lieu du combat. Il arriva juste au moment où le navire vaincu disparaissait dans les flots.

Les blessés avaient trouvé place dans la baleinière, le reste de l'équipage s'était jeté à la mer.

Chose étrange, et qui peint bien la haine des combattants, chacun se dirigea instinctivement du côté opposé au *Kearsage*, qui approchait pour porter secours. Un matelot, épuisé de fatigue, repoussa la main qu'on lui tendait et se remit à nager vers le drapeau neutre. Quelques autres, hissés dans les embarcations du *Kearsage*, sautèrent par-dessus le bord, affrontant de nouveaux dangers, plutôt que de se rendre. Du reste le yacht anglais avait recueilli le plus grand nombre des naufragés.

Ainsi finit ce drame étrange, mémorable surtout par l'acharnement des adversaires. Le capitaine Semmes et ses officiers avaient jeté leurs épées dans les flots, et l'équipage emporta ses avirons au fond des canots, de sorte que les vainqueurs ne purent s'emparer d'une seule épave de l'*Alabama*.

LES ILES IONIENNES.

C'est la première fois que nous voyons, en pleine paix, un Etat renoncer volontairement à l'une de ses possessions, et cet exemple, offert à la sagesse des nations, suffirait à donner à la cession des îles Ioniennes une importance exceptionnelle.

Célèbres dès la plus haute antiquité, les îles Ioniennes ne surent jamais conserver leur indépendance, et passèrent successivement sous la domination d'Alexandre le Grand et des Romains. La négligence des empereurs byzantins laissa Corfou tomber au pouvoir des rois normands, de Naples; puis, en 1386, les Vénitiens chassèrent à leur tour les Normands et s'établirent dans les sept îles, où ils se maintinrent jusqu'en 1797, malgré les efforts des Musulmans; mais la chute de Venise devait entraîner celle de ses possessions, dont les armées françaises s'emparèrent sans peine. Deux ans après, les Russes et les Turcs nous chassaient à notre tour, et constituèrent leur conquête en république indépendante sous la protection des deux gouvernements. Le traité de Tilsitt (1807) nous rendit les îles Ioniennes, mais les revers de 1815 nous les enlevaient de nouveau et les faisaient passer sous le protectorat de l'Angleterre. Aujourd'hui, réunies à la Grèce, elles sont enfin rentrées dans le sein de la grande famille à laquelle elles appartiennent naturellement.

La population des sept îles ne dépasse pas deux cent mille habitants. Leur sol, aride et montagneux, ne produit guère que le coton, l'huile et le vin; en revanche le climat en est remarquablement doux, et nous avons vu, il y a quelques années, l'impératrice d'Autriche aller demander à son printemps éternel le rétablissement de sa santé.

L'île de Corfou présente seule une certaine importance, moins par ses dimensions que par sa position à l'entrée de la mer Adriatique; elle fut longtemps considérée comme le boulevard de l'Italie contre les Musulmans. Un canal large de deux milles la sépare de l'Epire et forme un port sûr et commode. Sa capitale, Corfou, possède un système formidable de fortifications, dû presque en totalité aux Français. Ses principaux édifices sont le palais du gouverneur, et les églises de Saint-Spiridion et de Sainte-Marie Spiliotina.

Les autres îles ne sont guère remarquables que par les souvenirs qui s'y rattachent. Voici Sainte-Maure, l'ancienne Leucade : elle était autrefois liée au continent par un isthme que les Corinthiens coupèrent, elle y communique encore aujourd'hui par des ponts en bois. A Amaxichi, sa capitale, on remarquait un aqueduc de 370 arches, construit à la façon des Romains, qui traversait la mer et allait s'appuyer, sur la terre ferme, à la forteresse de Santa-Maura. Le tremblement de terre de 1825 l'a renversé. C'était encore à Sainte-Maure que s'élevait le fameux temple d'Apollon, et que l'on voit le rocher de Leucade immortalisé par Sapho. Les amants malheureux qui échappaient à la mort, après avoir tenté le saut périlleux, étaient, dit la tradition, guéris de leur amour.

Voici Théaki, l'ancienne Ithaque, dont le nom évoque aujourd'hui encore le poétique souvenir d'Ulysse.

Voici Taxo, fertile en graines; Céphalonie, la plus vaste, sinon la plus importante des sept îles; Zante, qui, mieux que toutes ses sœurs, a conservé le culte et les mœurs de ses aïeux, et Cérigo enfin, l'ancienne Cythère, au sud de la Morée.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE ET DRAMATIQUE.

Cette fois encore, nous dirons : Pauvre année! Nos grands poëtes se sont retirés sous leur tente, les amuseurs du temps jadis se taisent, ou se répètent, s'ils parlent, et tous semblent laisser la place à la génération nouvelle. Mais la génération nouvelle hésite à prendre possession d'un héritage trop lourd, de sorte que, entre ceux qui s'en vont et ceux qui ne sont pas encore arrivés, nous assistons, pour ainsi dire, à une interruption du mouvement littéraire.

De toutes les œuvres que 1864 a vues naître, combien en est-il dont 1865 gardera le souvenir? Trois ou quatre peut-être. Comptons :

Le Conscrit de 1813, d'Erckman Chatrian. Voulez-vous savoir, ami lecteur, ce que c'est que *le Conscrit*. J'aime mieux vous raconter une anecdote :

Un jour, il y a longtemps de cela, j'étais bien jeune alors, je rencontrai un vieux général entouré de son état-major, l'or brillait sur tous les uniformes, les croix étincelaient sur toutes les poitrines, c'était vraiment merveilleux. — Que c'est beau, la guerre! m'écriai-je à part moi. — Je continuai mon chemin, et quelques pas plus loin j'aperçus trois pauvres invalides qui, en se cotisant, auraient eu bien de la peine à composer à eux trois un homme présentable. — Ah! fis-je par un retour sur moi-même, la médaille a aussi son revers.

Eh bien! ce revers, c'est l'histoire du *Conscrit*, ses misères et ses souffrances. Le récit d'Erckman Chatrian, une unité en deux personnes, est triste, navrant, mais vrai, et éloquent même parfois dans sa naïveté un peu maniérée.

Le *Voyage au centre de la terre,* en revanche, c'est l'imagination, l'humour, la gaieté, l'esprit mis au service de la science. *Cinq semaines en ballon* et le *Voyage au centre de la terre* assignent à M. J. Verne une place à part dans le monde littéraire. Ajoutons que le style gagne chaque jour en netteté et en vigueur ; encore un effort, et notre jeune collaborateur passera maître dans l'art d'écrire, comme il est déjà passé maître dans l'art d'amuser et d'instruire.

L'Air et le Monde aérien, dont nous avons déjà parlé.

Le Monde de la mer, livre posthume d'un vrai et modeste savant, dont le nom se cache sous le pseudonyme d'Alfred Frédot. Nous l'avons connu, ce savant, nous l'avons vu à l'œuvre. C'était un de ces rares esprits, un de ces chercheurs infatigables, pour qui rien n'est fait tant qu'il reste quelque chose à faire. Il a mis dix ans à composer son livre, et il est mort juste avant l'heure du succès.

Les *derniers romans* de P. Féval, la *Révolution française* de J. Janin.

En dehors de ces œuvres durables, que restera-t-il? nous ne le voyons guère. A moins que ce ne soit ces innombrables publications, ces journaux de tous genres et de tous formats qui ont vu le jour en l'an de grâce 1864. Aux uns, au *Magasin d'éducation et de récréation,* au *Conteur breton,* heureux essai de décentralisation littéraire, nous avons volontiers tendu la main, parce qu'ils représentent les mêmes principes que nous; aux autres, malheureusement les plus nombreux... Mais est-il bien utile de parler de ceux-là ?

La grande mesure de la liberté dramatique n'a produit encore que de minces résultats. Nous avons bien vu Molière faire son apparition sur quelques scènes secondaires, mais, assez froidement reçu, il s'est hâté de retourner dans sa vieille *maison,* avec armes et bagages.

Quant aux succès de l'année, il sont rares, et la liste nous prendra peu de place. Ce sont :

THÉATRE-FRANÇAIS. *Moi,* de MM. E. Labiche et E. Martin. —*Maître Guérin,* de M. E. Augier.

ODÉON. *Le Marquis de Villemer,* de Mme G. Sand.

GYMNASE DRAMATIQUE. *Don Quichotte,* de M. Sardou ; *les Curieuses,* de M. Meilhac, et *le Point de mire,* de MM. E. Labiche et Delacour.

VARIÉTÉS. *La Liberté des théâtres,* de MM. Cogniard et Clairville.

PALAIS-ROYAL. *La Cagnotte,* encore MM. Labiche et Delacour ; *les Pommes du voisin,* un second bon point à M. Sardou.

PORTE SAINT-MARTIN. *Les Flibustiers de la Sonore,* de MM. A. Rolland et G. Aimard.

AMBIGU-COMIQUE. *Rocambole,* de MM. A. Bourgeois, Ponson du Terrail et Blum.

GAÎTÉ. *La Maison du baigneur,* de M. A. Maquet.

CHATELET. *La Jeunesse du roi Henri,* de M. Ponson du Terrail.

CH. WALLUT.

L'ANNÉE MUSICALE.

La musique a pris en France une très-grande importance dans ces dernières années. Nous ne sommes plus ce peuple condamné par Jean-Jacques à fredonner éternellement des chansons en *la ri la* et en *faridondaine.* Si la chanson aux gaies allures a toujours sa place marquée dans un coin de notre esprit, notre cœur s'est ouvert aux accents grandioses de la muse.

Les Français — du moins les Parisiens — sont, à cette heure, le public par excellence pour juger des qualités d'une œuvre musicale autant que de ses interprètes. Et ce n'est pas un mince mérite que de savoir écouter, c'est-à-dire de savoir juger.

Grâce à la perspicacité rare du public de Paris, à son instinct des belles choses, les chefs-d'œuvre se sont vulgarisés et le règne des productions banales est passé. Beethoven, Mozart, Haydn, Weber, Rossini, Meyerbeer, Mendelssohn, voilà les dieux immortels de l'olympe harmonieux, avec quelques demi-dieux que le temps portera peut-être un jour, sur l'aile de l'admiration, à la dignité de dieux tout entiers.

Le Conservatoire est toujours la cathédrale de cette harmonieuse église du son instrumental. Beethoven y plane comme Jupiter dans son empire.

A côté du Conservtoire, ou, pour parler plus précisément, de la Société des concerts du Conservatoire, la justice et la renommée placent avec bonheur les concerts de musique classique sous la direction de M. Pasdeloup. Il faut remercier cet artiste et son intelligent orchestre de leurs efforts incessants, non-seulement pour exécuter le mieux possible les pages célèbres des grands maîtres, mais pour mettre en lumière des œuvres moins connues de ces mêmes maîtres, et nous faire apprécier des compositeurs nouveaux pour nous. De ce nombre se détache le nom, déjà célèbre dans toute l'Allemagne, de Robert Schumann. C'est un compositeur souvent inspiré que ce Schumann, mais infiniment préférable dans ses mélodies détachées, dans ses œuvres de piano que dans ses symphonies. Son instrumentation est lourde et le travail s'y fait trop sentir. On dirait une forêt vierge de traits compliqués, de croisements laborieux, de dessins s'enchevêtrant les uns dans les autres comme les lianes des terres en friche de l'Afrique centrale et du nouveau monde. C'est riche et vigoureux, sans doute, mais trop abondant.

Un autre nom plus nouveau encore sur les affiches parisiennes a été celui de Wallace, dont on a dernièrement vigoureusement applaudi une belle ouverture au Cirque-Napoléon. Wallace est un artiste aventureux à la façon de Camoëns, le poëte portugais, et de Cervantes, l'immortel auteur de *Don Quichotte.* Il a voyagé partout où l'on peut voyager; il a fait la guerre, il a été prisonnier, s'est évadé, a fait naufrage, s'est employé comme cuisinier chez un prince indien, comme muletier sur les montagnes du Pérou, comme commis de magasin à Madagascar, comme précepteur au Chili, comme dompteur de bêtes féroces en Abyssinie, comme agriculteur à Venezuela, comme médecin à Porto-Rico, comme avocat à Sainte-Marthe, comme modiste de la reine d'une des îles de l'archipel indien, comme directeur de théâtre à Maracaïbo, comme passementier dans l'Indoustan, comme violoniste, comme pianiste et comme compositeur de musique dans tous les pays civilisés où l'on a bien voulu reconnaître ses rares talents de musicien. Je ne connais pas de roman d'aventures comparable à la vie de Wallace, que j'écrirai peut-être un jour. Mais ce n'est point ici l'endroit, et je reviens à mon sujet.

Cette année devaient s'inaugurer des concerts de musique instrumentale et vocale sous la direction de M. Félicien David. Un contre-temps (style musical) est venu renverser ces beaux projets, et, si nous avons enfin les concerts Félicien David, nous ne les aurons que l'an prochain.

Nous ne quitterons pas les concerts sans donner un souvenir bien sympathique à la séance de musique in-

strumentale offerte, chez Pleyel, par M. Fétis, l'illustre directeur du Conservatoire de Bruxelles. Personne n'ignore que M. Fétis est un savant parmi les savants, un historien du plus grand mérite, un philosophe lumineux et un érudit de premier ordre; mais bien peu de personnes avaient été à même de l'apprécier comme compositeur de musique. C'est avec une admiration mêlée d'un peu de surprise, avouons-le, que les invités à cette séance ont entendu deux *quintetti* et un *septuor* de ce maître. Il y a dans ces pages, avec une science admirable, le souffle inspiré d'un poëte ému.

Aujourd'hui, M. Fétis surveille avec un zèle tout paternel les répétitions de l'opéra posthume de Meyerbeer, l'inédite et pourtant déjà très-célèbre *Africaine*. Deux actes de cet ouvrage sont déjà en scène, et les gens qui écoutent aux portes assurent que c'est un chef-d'œuvre, digne pendant de *Robert* et des *Huguenots*. Nous n'avons aucune peine à le croire.

Quand viendra *l'Africaine*, c'est-à-dire au mois de mars prochain, la vogue de *Roland à Roncevaux*, de M. Mermet, ne sera pas éteinte. La vigueur toute militaire de cette musique, autant que le poëme, éminemment national, devait plaire au public français. Il applaudit la partition, il applaudit les vers d'un vrai poëte, il applaudit Roland, dont le chevaleresque courage et les fatales amours émeuvent et charment. Cet opéra est le second ouvrage de son auteur, âgé aujourd'hui de cinquante-cinq ans.



Vue de Corfou. Dessin de F. Thorigny.

Si nous ajoutons à *Roland* deux reprises importantes, *Moïse*, de Rossini, et *les Vêpres siciliennes*, de Verdi, nous ne voyons plus guère, au grand Opéra, que deux ballets : *la Maschera*, de Rota et Giorza, et *Nemea* ou *l'Amour vengé*, de Saint-Léon et Minkous. C'est assurément peu pour le travail de toute une année. Il est vrai que les autres théâtres lyriques ne se sont pas montrés beaucoup plus actifs.

A l'Opéra-Comique, *Lara*, de M. Maillard, sans obtenir un succès d'enthousiasme, s'est maintenu avec honneur sur l'affiche. Ajoutons *la Fiancée du roi de Garbe*, d'Auber, puis trois petites opérettes, *Sylvie*, musique de M. Guiraud, *le Trésor de Pierrot*, de M. Gauthier, et *les Absents*, de M. Poise. C'est tout, et ce tout est bien peu.

Le Théâtre-Lyrique Impérial s'est donné pour tâche de vulgariser les opéras de provenance étrangère, ce qui ne l'empêche pas de monter des ouvrages nouveaux et français. La *Traviata* du Théâtre-Italien a fait son apparition au Théâtre-Lyrique sous le nom de *Violetta*. Dans cet ouvrage (que tous les musiciens connaissent depuis plusieurs années) débutait une jeune Suédoise dont on disait merveille. Sans être un phénomène, Mlle Nillson a

réussi, et c'est autant qu'il en faut. Sa voix est agréable, surtout dans les notes élevées; elle chante avec goût, et son jeu, comme actrice, ne manque ni de distinction ni de grâce.

Sur la même scène on a représenté sans grand succès un petit ouvrage de Grisar, *les Bégaiements d'amour*. Le public a plus favorablement accueilli un acte de MM. Emile et Henri Caspers, *le Cousin Babylas*. Nous ne dirons rien de *la Reine Topaze* et de *Mireille*, deux reprises, revues et considérablement... diminuées.

Les Bouffes-Parisiens ont donné quelques pièces amusantes. Nous citerons *le Manoir de La Renardière*, dont la musique, de M. Jonas, est facile et mélodique; *les Géorgiennes*, *Passé minuit* et *le Serpent à plumes*.

Usant de la liberté des théâtres, les Variétés ont représenté une bouffonnerie en trois actes de l'auteur d'*Orphée aux enfers*. *La belle Hélène* excite le rire, et les chants qui la composent auront, nous n'en doutons pas, du succès auprès d'une certaine partie du public.

Le Théâtre-Italien a toujours le privilége d'attirer le beau monde. Il n'a pas pour cela de grands efforts à faire... Il n'a qu'à laisser chanter la toute charmante Mlle Patti. Pourquoi dès lors M. Bagier, l'habile directeur de ce théâtre, a-t-il cherché à innover en ajoutant un corps de ballet à la troupe lyrique? Peine inutile, entrechats perdus. Cette addition de plaisir n'a eu aucune influence sur la recette.

La mort a rudement et bien cruellement frappé dans les rangs des musiciens, cette année. C'est d'abord le plus grand de tous, Meyerbeer! Mais combien d'autres noms encore: Henri Viel, maître de chant des écoles de la ville de Paris (directeur de l'Orphéon d'Aubervilliers et organiste à Saint-Ambroise); Emile Chevé, le chaleureux et éloquent propagateur de la notation en chiffres; Mme Anna Widemann, contralto; A. Delain, élève distingué du célèbre théoricien Reicha, membre de la Société libre des beaux-arts, auteur d'un certain nombre de symphonies et de messes; Ernest Boulanger, compositeur de chansonnettes; Mlle Pfotzer, chanteuse légère, et enfin deux critiques, célèbres à différents titres, Scudo et Fiorentino.

Mais nous ne voulons pas finir sur des idées tristes. Nous constatons donc qu'à l'heure où nous écrivons on bâtit une salle destinée aux séances orphéoniques. Je ne sais ce que l'avenir réserve au petit théâtre Saint-Germain, ouvert, fermé, réouvert et refermé, dit-on; mais j'oserais parier qu'il y aura foule aux séances des orphéonistes parisiens.

Quelques nouvelles, et ce sera tout.

Un Américain, du nom de Hachenberg, vient d'inventer le *piano télégraphique*. L'ingénieux Yankee annonce qu'il établira des fils conducteurs dans les maisons de MM. les abonnés. Ces derniers pourront se donner sur leur propre instrument des solos de piano à toute heure du jour et de la nuit, en poussant simplement un bouton. De dix à quatre heures, musique sérieuse, sonates, concertos, etc.; de quatre heures à minuit, valses, polkas, contredanses, etc.; à partir de minuit, un bouton spécial mettra les amateurs en communication avec la musique de l'avenir.

Le Sénat de Hambourg ayant refusé de voter six mille francs pour baisser d'un quart de ton les instruments de l'orchestre, l'un des membres a fait la motion d'accorder seulement trois mille francs et de ne baisser que d'un demi-quart de ton. Pour être sénateur on n'en est pas moins gai.

A Paris, l'éditeur Heu a fait une découverte rare autant que précieuse: un véritable poëte compositeur. Il se nomme Théodore Radoux, et les mélodies détachées qu'il vient de publier sont des trésors de grâce. Lisez-les, chantez-les, et je me porte garant du plaisir que vous ferez à tous ceux qui vous écouteront et que vous vous ferez à vous-même.

Oscar COMETTANT.

LES DEUILS DE 1864.

MEYERBEER, LE MARÉCHAL PÉLISSIER.

(Voir le *Musée des Familles*, t. XXXI, p. 285 et 357.)

HIPPOLYTE FLANDRIN.

Hippolyte Flandrin appartient à une famille où l'art était singulièrement en honneur; de ses deux frères, peintres comme lui, l'aîné, Auguste, mourut en 1840, le plus jeune, Paul, paysagiste distingué, s'associa aux travaux d'Hippolyte, et, malgré ses efforts pour se tenir dans l'ombre, reçut plus d'une fois le reflet de sa lumière.

Quant au peintre de Saint-Germain des Prés, après avoir reçu les premières leçons de son père, il entra à vingt ans dans l'atelier de M. Ingres, où il fut accueilli comme l'élève préféré.

« Que ne dois-je pas à celui qui a tant fait pour nous, écrivait Hippolyte à son frère Auguste; hier, il m'a embrassé comme un père embrasse son fils! Je ne sais plus comment le remercier, mais je pleure en pensant à lui, et c'est de reconnaissance. »

Trois ans plus tard, Flandrin remportait le grand prix de Rome, et partait pour la capitale du monde catholique. Il devait y retrouver son maître chéri, et lui demander encore ses conseils.

C'est de cette époque que datent *Saint Clair guérissant des aveugles*, *Jésus appelant à lui les petits enfants*, *Mater dolorosa*, *le Dante aux enfers* et le *Jeune Grec assis sur des rochers*, que l'on admire au Luxembourg. C'est à Rome que Flandrin retrempa cette foi profonde qui semble illuminer toutes ses toiles, et fait de lui le vrai peintre chrétien du dix-neuvième siècle.

Aussi, dès son retour en France, la ville de Paris s'empressa-t-elle de lui confier la décoration de la chapelle Saint-Jean, dans l'église Saint-Séverin; malheureusement l'humidité a déjà dégradé ses magnifiques pages de *la Cène*, de *Jean quittant ses filets pour suivre le Christ*, etc.

Depuis lors, toutes les villes se disputent la présence de Flandrin; à Nîmes, il décore l'église Saint-Paul; à Lyon, les trois absides de l'église d'Ainay, enfin à Paris, l'église Saint-Germain des Prés. Sur les arcades de la nef principale, il représente chacun des actes de la vie de Jésus qui correspond à un événement de l'histoire juive, sa figure prophétique, l'*Annonciation* à *Moïse prosterné devant le buisson ardent*, l'*Adoration des Mages* à la *Vision de Balaam*, la *Trahison de Judas* à *Joseph vendu par ses frères*, la *Passion* au *Sacrifice d'Abraham*. Enfin, à droite et à gauche de l'autel, il retrace en vis-à-vis le *Christ entrant en triomphe à Jérusalem* et le *Christ montant au Calvaire*. N'oublions pas non plus les frises magnifiques dont il décore la nef de Saint-Vincent de Paul.

Chez Flandrin, du reste, le peintre de portraits ne le cède en rien au peintre religieux, et il suffit de citer le *Prince Napoléon*, l'*Empereur Napoléon III* et la *Jeune femme à l'œillet*, que chacun a admirés à nos dernières expositions.

« Quel artiste, dit M. Beulé dans son discours à la séance annuelle de l'Académie des beaux-arts, quel artiste vous offre plus qu'Hippolyte Flandrin une carrière droite, une gloire pure, des exemples incontestés? Quelle figure est plus digne de représenter une vertu de jour en jour plus rare, et qui réunit toutes les autres : l'amour du devoir? Disciple, il a poussé la déférence envers son maître et la perpétuité du respect jusqu'à des limites inconnues aujourd'hui; maître à son tour, il a prodigué à ses élèves les leçons les plus austères et les soins les plus tendres; artiste, il n'a rien préféré à la dignité de son art; peintre religieux, il a gardé son pinceau chaste et irréprochable; académicien, il a compris que ce titre lui imposait autant de responsabilité qu'il lui apportait d'honneur, et il s'est dévoué à la défense des principes, sans lesquels l'art cesse d'exister. Lever le voile d'humilité dont s'entouraient l'homme privé et le chrétien, ce serait offenser sa mémoire, mais on peut dire que l'accomplissement réfléchi du devoir a fait l'unité de la vie de Flandrin. »

Voilà un éloge dont la forme peut paraître un peu académique, mais qui, du reste, est profondément vrai.

JEAN REBOUL.

(Né à Nîmes, le 23 janvier 1796.)

Jean Reboul perdit son père de bonne heure, et la gêne qui régnait dans la maison maternelle l'obligea bientôt d'interrompre ses études à peine commencées. Il entra chez un avoué, mais les faibles appointements du clerc ne pouvaient suffire à nourrir la veuve et ses quatre enfants.

Reboul n'hésita pas, il se fit boulanger.

Nous voilà bien loin de la poésie, et cependant le futur poëte ne se découragea point. Pendant les rares instants de repos que lui laissait le travail, il complétait par la lecture une éducation singulièrement négligée, il écrivait, et vers 1820, livrait ses premiers essais au public.

En 1828, Charles Nodier publia dans la *Quotidienne l'Ange et l'Enfant*, ce doux et tendre poëme qui est encore dans toutes les mémoires. En même temps Chateaubriand et Lamartine prenaient Reboul sous leur protection.

« Un jeune homme né de lui-même, écrivait M. de Lamartine à Gosselin l'éditeur, élevé dans l'atelier d'une humble famille, dont tous les titres étaient des vertus, dont toutes les richesses étaient un des métiers les plus vulgaires de la vie, et qui fatiguait ses propres bras à gagner le pain de sa femme et de ses enfants, avant de se retirer le soir dans un coin de son laboratoire et de rêver, à la lueur de sa lampe, ces poésies qui s'échappaient sur leurs propres ailes pour aller appeler l'attention et l'admiration sur le nom de leur auteur. »

Alexandre Dumas visita Reboul en 1835, et le décida à publier son premier recueil. Parurent alors successivement les *Nouvelles poésies, le Dernier jour, les Traditionnelles* et enfin *Vivia*, mystère représenté sur le théâtre de l'Odéon.

Le succès commençait à sourire au poëte. 1848 l'envoya à l'Assemblée constituante; mais son caractère le portait peu vers la politique, et il se trouva heureux de rentrer bientôt dans le calme de la vie privée. Quelques années plus tard, son attachement à la religion du passé lui faisait refuser la croix que le prince président lui offrit pendant son voyage dans le Midi.

Ce qui distingue le talent poétique de Jean Reboul, c'est moins la force et la naïveté que le sentiment honnête et religieux qui prête souvent à sa muse des accents élevés et austères.

JASMIN.

(Né à Agen, le 6 mars 1798.)

Encore un poëte, et plus original même, « le poëte le plus vrai de ce temps-ci, » comme a dit M. de Lamartine, qui n'a eu qu'un tort, celui d'écrire dans un idiome que nous ne comprenons pas. Et cependant le naturel de l'image, la grâce touchante de l'idée animent si bien *la Semano d'un boun fil* (1) (la Semaine d'un bon fils), *lou Medici du paoures* (le Médecin du pauvre), que ces petits chefs-d'œuvre s'imposent, malgré nous, à notre admiration.

Le père de Jasmin était tailleur. Notre poëte embrassa, lui, la profession de perruquier. *Las Papillotos* (les Papillotes), recueil de ses œuvres principales, ont eu les honneurs de la traduction en plusieurs langues.

En 1846, Louis-Philippe reçut Jasmin en audience particulière, et attacha la croix à sa boutonnière. Dix ans plus tard, ses concitoyens lui offraient par souscription une couronne d'or.

Jasmin est mort pauvre; depuis vingt-cinq ans, quoi qu'aient dit certains biographes, il avait renoncé à l'art du perruquier, pour se consacrer tout entier à la poésie et à la charité. Il allait de ville en ville réciter ses vers au profit des pauvres. Il ne laisse donc à sa famille qu'un héritage de gloire, mais un des plus purs dont l'histoire littéraire offre l'exemple.

L'AMIRAL ROMAIN DESFOSSÉS.

(Né à Gouesnau (Finistère), le 8 décembre 1798.)

Joseph-Romain Desfossés entra au service à l'âge de neuf ans, mais, pendant la première partie de sa carrière, rien ne lui fit présager les hautes destinées qui l'attendaient. Le mérite ne suffit pas, il faut encore l'occasion qui le met en lumière. Enfin, cependant, le prince de Joinville apprécia à sa valeur le mérite du marin, et lui fit franchir rapidement les grades intermédiaires. En 1847, le commandant Desfossés passait contre-amiral.

La révolution de Février survint, qui exila la famille régnante. Romain Desfossés sut traverser en homme de cœur ces temps agités, et acquitter sa dette de reconnaissance envers son ancien protecteur, tout en restant fidèle à son pays.

Nommé successivement député, ministre, conseiller général, il apporta dans la vie politique les rares qualités de son esprit. Vice-amiral depuis 1853, au moment où éclata la guerre d'Italie, il organisa en deux mois la flotte formidable qui parut devant Venise. L'année suivante, le bâton d'amiral récompensait ses nobles et loyaux services.

M. MOCQUARD.

(Né à Bordeaux en 1791.)

M. Mocquard se destina d'abord à la diplomatie, mais, dès les premiers jours de la Restauration, il rentra en France, se fit recevoir avocat et se jeta dans le mouvement libéral. En 1817, il plaidait pour les accusés du complot de l'*Epingle noire*, et en 1822 pour les *sergents de la Rochelle*. La vivacité de sa parole lui attira même certaines observations de la Cour.

La révolution de Juillet lui rouvrit les portes de la car-

(1) Le *Musée des Familles* a publié *la Semano d'un boun fil*, t. XIX, p. 185.

rière politique, et il accepta la sous-préfecture de Bagnères-sur-Bigorre; mais en 1839 il donna sa démission, pour aller rejoindre à Londres le prince Napoléon.

Depuis le 2 décembre, la vie de M. Mocquard, secrétaire intime, chef du cabinet de S. M. l'Empereur et enfin sénateur, est liée intimement à tous les actes du nouveau règne.

Tour à tour ou en même temps journaliste (directeur du *Commerce*, organe des intérêts bonapartistes sous Louis-Philippe), romancier (*Jessie*), auteur dramatique (*les Massacres de Syrie, la Tireuse de cartes*), M. Mocquard aura surtout été célèbre par sa fidélité et son dévouement, et son plus beau titre aux yeux de la postérité sera, à coup sûr, la lettre écrite à M. Raimbeaux par S. M. l'Empereur le lendemain de la mort de son secrétaire intime :

« Je suis désolé de la mort de votre beau-père. C'était « mon ami. Cette perte est aussi cruelle pour moi que pour « vous. Mon amitié est assurée à ses enfants. »

PROSPER ENFANTIN.

(Né à Paris, le 8 février 1796.)

Cette fois ce n'est plus d'un homme qu'il s'agit, mais d'un dieu, d'un dieu de contrebande, il est vrai. M. Prosper Enfantin, celui que ses disciples appelaient tout simplement *le Père*, fut, on le sait, le continuateur de Saint-Simon. Il n'entre pas dans notre plan d'examiner cette doctrine, bizarre mélange des idées les plus généreuses et des utopies les plus extravagantes; il est curieux seulement, à trente ans de distance, de connaître les noms des principaux adeptes de la religion nouvelle : Félicien David, Pierre Leroux, Carnot, Jean Reynaud, Ad. Guéroult, Lherminier, d'Eichthal, Em. Pereire, Talabot, Arlès Dufour, Michel Chevalier, et de voir le chemin qu'ils ont parcouru depuis la maison de Ménilmontant.



L'amiral Romain Desfossés, Reboul, Jasmin, H. Flandrin. Dessin de Bocourt.

Quand, à la suite du procès que leur intenta le gouvernement, les saint-simoniens durent se séparer, chacun tira de son côté, et Prosper Enfantin partit pour l'Egypte, où il commença sa carrière industrielle.

Mais qu'on ne s'y trompe pas, si *le père* Enfantin était un triste dieu, c'était un homme d'une haute intelligence. Un des premiers il comprit les immenses services que les chemins de fer pouvaient rendre à la cause de la civilisation, et il consacra sa vie, désormais utile, à la réalisation de cette grande idée.

CH. WALLUT.

Paris. — Typ. HENNUYER ET FILS, rue du Boulevard, 7.

LA SAINTE-CHAPELLE RESTAURÉE.



La Sainte-Chapelle. Dessinée d'après nature, par Fellmann.

Tout le monde sait à quelle occasion et dans quel but fut construite la Sainte-Chapelle, sous le règne de saint Louis. Cet édifice, la plus admirable et la plus pure production de l'art gothique qu'il y ait à Paris, était fermé au culte depuis la Révolution et ne servait plus qu'au dépôt des archives judiciaires. Il avait subi des dégradations nombreuses et regrettables, quand, en 1837, le gouvernement de Louis-Philippe en décida la restauration.

Les travaux, confiés d'abord à M. Duban, puis à M. Lassus, et continués, après la mort de celui-ci, par M. Viollet-Leduc, commencèrent en 1840. Ils ont été dirigés avec un soin et une intelligence qui font le plus grand honneur aux architectes.

A l'intérieur, on a restitué le dallage et l'autel, la décoration peinte, dorée et émaillée qui fait de la Sainte-Chapelle le plus éblouissant des reliquaires; les vitraux, dont toute la partie inférieure, dans une hauteur de deux mètres environ, avait été supprimée et vendue à vil prix pour faire place aux casiers des archives; enfin les douze statues des apôtres, avec leurs dais et leurs culs-de-lampe, adossées à chaque pilier. A force de recherches, ces statues, qui avaient été dispersées ou mutilées, furent retrouvées sur divers points de Paris et des environs, les unes dans un état parfait de conservation, les autres à l'état de tronçons presque informes. On retrouva également, dans le chantier des travaux de l'église Saint-Denis, et à l'école des Beaux-Arts, des fragments de l'estrade des reliques placée au fond de l'abside, ainsi que l'un des deux élégants escaliers qui y conduisaient.

On sait que la Sainte-Chapelle est divisée en deux étages. La restauration de la chapelle haute est aujourd'hui complète, depuis assez longtemps déjà; mais celle de la chapelle basse n'est pas encore terminée.

A l'extérieur, les travaux ont été plus importants. Il a fallu refaire à neuf presque toute la partie supérieure de l'édifice et restituer la flèche, sans parler des réparations considérables exigées par le mauvais état des soubassements et des contre-forts.

La flèche primitive, qui, suivant M. Viollet-Leduc, ne remontait qu'au règne de Charles VI, avait été brûlée dans le grand incendie de 1630, et remplacée, sous Louis XIII, par une autre, que détruisit la Révolution. Celle qu'a élevée Lassus est dans le style fleuri du commencement du quinzième siècle, et, par un heureux artifice, on en a reporté le poids sur l'édifice entier, au lieu de le faire porter seulement à la voûte, qui n'a que dix-sept centimètres d'épaisseur. La charpente a été exécutée en chêne de Bourgogne, et recouverte de feuilles de plomb, dont toutes les arêtes sont dorées, ainsi que la crête dentelée du toit et toutes les parties saillantes de la flèche. Les douze statues qui décorent la base de celle-ci, et les huit anges, porteurs des instruments de la Passion, sont de M. Geoffroy Dechaume; et c'est à lui aussi qu'on doit l'ange en plomb qui tourne sur son axe, à l'extrémité de l'abside, de manière à montrer successivement à tous les points de l'horizon la croix qu'il tient entre ses bras.

Nous nous bornerons à cet aperçu sommaire, que complétera notre gravure, pour ceux de nos lecteurs qui ne sont pas à même de faire une visite au monument de Pierre de Montereau. Grâce à cette restauration pieuse, qui est presque une seconde création, et au percement du boulevard de Sébastopol, qui a si heureusement dégagé l'édifice, ce joyau de l'art du treizième siècle est devenu l'un des plus précieux ornements de Paris, et il s'élève tout à point pour consoler le passant de la fontaine Saint-Michel et des théâtres de la place du Châtelet. V. F.

UNE VISITE A NOTRE-DAME DES ARTS.

Ce n'est pas la première fois que le Musée entretient ses lecteurs de l'œuvre de *Notre-Dame des Arts*. Déjà, en 1858 (t. XXV, p. 255), M. Pitre-Chevalier lui avait consacré un article que nous résumerons en quelques mots.

S'est-on demandé parfois le sort réservé à la femme pauvre dans nos sociétés modernes? C'est surtout devant l'homme de lettres, devant l'artiste que la question se pose menaçante. Ils portaient avec eux et en eux l'instrument de leur fortune; eux morts, tout disparaît.

Jadis Louis XIV fonda la maison des Filles de Saint-Louis (Saint-Cyr) pour les filles de la noblesse pauvre, et Napoléon Ier fit revivre l'institution pour les orphelines de ses vaillants soldats.

Mais les filles de cette autre armée qui s'appelle l'armée de la pensée, que deviennent-elles avec leur instruction à peine ébauchée, leur éducation mondaine et leurs petits talents d'amateur? Mystère profond que l'œil ose à peine sonder.

Eh bien, il s'est rencontré une femme, plus grande encore par ses vertus que par sa naissance, une femme qui a consacré sa vie entière et sa fortune à la solution du redoutable problème. Rien ne lui a coûté, rien ne l'a rebutée, ni sacrifices ni obstacles.

Mme la baronne d'Anglars, en religion la révérende mère Marie-Joseph d'Anglars, — qu'elle nous permette de livrer son nom à la reconnaissance publique, — avait d'abord fondé un établissement religieux d'éducation; mais si parfaites que fussent les leçons données, l'œuvre était incomplète: il lui manquait l'instruction professionnelle qui permît à la jeune fille privée de fortune de se rendre utile, dès son entrée dans le monde, de gagner honorablement sa vie, de venir en aide à sa famille.

C'est cette lacune, ajouterons-nous à notre tour, qui vient d'être comblée par la création d'un cours supérieur d'études pratiques. Complément d'éducation soit pour les jeunes filles qui ont terminé leurs études dans la maison, soit pour celles qui ont été élevées dans leur famille ou dans d'autres établissements, ce cours comprend *la musique* (enseignement, instrumentation et composition), *la peinture céramique*, dans ses trois modes principaux: porcelaine, émail, faïence; *la peinture sur verre, les travaux à l'aiguille, les fleurs artificielles, la gravure sur bois, la lithographie* et *la calligraphie sur pierre*.

Le cours supérieur des études pratiques dure quatre années. Nous avons visité nous-même le château de Neuilly (ancien château de la famille d'Orléans), où s'est commodément installée l'œuvre de Notre-Dame des Arts, et nous pouvons affirmer que les études littéraires et scientifiques ne le cèdent en rien à celles des autres maisons religieuses, que l'éducation morale et les soins matériels donnés aux élèves offrent aux familles toutes les garanties désirables; mais, nous le répétons, le caractère essentiel de cette fondation, celui qui en fait un établissement unique, c'est son utilité.

A ce titre, nous recommandons Notre-Dame des Arts aux mères qui veulent préserver leurs enfants des dangers de la vie, c'est-à-dire à toutes les mères.

Ch. WALLUT.

HISTOIRE ANECDOTIQUE

DES QUARANTE FAUTEUILS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

FAUTEUIL DE M. SYLVESTRE DE SACY.

Le fauteuil des hommes d'esprit. — L'académicien qui écrit peu. — Testu le *vaporeux*. — L'abbé Werther. — Rivalités de conversation. — Versailles en miniature. — Les chevaliers de la *Mouche à miel*. — Anacréon à bon marché. — Le quatrain du siècle. — Les œuvres complètes du marquis de Saint-Aulaire. — La dernière satire de Boileau. — Un géomètre excentrique. — Les journaux au dix-huitième siècle. — Gluck et Piccini. — *Soirée perdue à la représentation d'Alceste à l'Opéra*. — *L'anonyme de Vaugirard*. — L'avocat Target. — Un Prudhomme révolutionnaire. — Un panégyriste mal récompensé. — *Noyade* de l'abbé Maury. — *Histoire de l'Académie française*, par M. Paul Mesnard. — Successions incertaines. — L'académicien qui n'écrit pas. — Un immortel récalcitrant. — Mot de l'orateur Lainé. — L'état de nature selon l'abbé de Montesquiou. — Où sont les *Ermites?* — Un vaudeville académique. — Funérailles épiques de M. Jay. — Portrait idéal de l'académicien journaliste.

BAUTRU DE SERRANT.

(Élu avant 1634.)

Bel esprit, beau parleur, plaisant, homme de conversation et de philosophie, tel paraît avoir été Guillaume Bautru, comte de Serrant, le premier titulaire du fauteuil dont je vais essayer d'être l'historien. Il entra à l'Académie, lors de la seconde formation, avec le flot d'hommes politiques et de personnages considérables que la faveur déclarée du grand cardinal attira dans les rangs des gens de lettres, Habert de Montmor, maître des requêtes, l'ami de Gassendi, Hay du Chastelet, conseiller d'Etat, le chancelier Séguier, qui devait être protecteur de la Compagnie après la mort de Richelieu, Servien, secrétaire d'Etat, etc. Quant à ses œuvres, hormis deux ou trois satires qu'il fit dans sa jeunesse, une, intitulée *l'Ambigu*, contre Paul du Perron, le frère du cardinal Davy du Perron, que l'abbé Gouget déclare plats et insignifiants, et une autre, intitulée *l'Onosandre* (en français l'homme-âne), contre le comte de Montbazon, et dont un extrait, publié dans les notes de la nouvelle édition des *Historiettes* de Tallemant des Réaux, donne peu d'envie de voir le reste, il faut se payer de paroles et prendre pour argent comptant la réputation de bel esprit que lui ont faite ses contemporains. Le comte de Serrant était de cette race d'académiciens qui devaient faire interrompre à l'abbé d'Olivet son *Histoire de l'Académie*, comme il s'en explique dans sa lettre célèbre au président Bouhier : « Qu'irai-je dire, écrit-il, du président Roze? Toute la France sait qu'il était aimé de Louis XIV, qu'il avait beaucoup d'esprit, et qu'il fit une grande fortune. Mais venons à l'académicien : qu'ai-je à en dire ? qu'il a plus d'une fois harangué le roi à la tête de la Compagnie, et avec beaucoup de succès? Je ne trouve que cela, ni sur nos registres, ni dans la mémoire de ses contemporains. Or, dites-moi, monsieur, si cela seul est suffisant pour qu'un lecteur, qui ne cherche que du littéraire dans mon ouvrage, me pardonne de lui raconter et l'éducation de M. Roze, et par quels emplois il a passé, et tous ses faits et gestes pendant une vie de quatre-vingt-dix ans ? » Assurément l'embarras était sérieux. Il n'eût pas été moindre au sujet de Bautru de Serrant, et Pellisson, moins scrupuleux que l'abbé d'Olivet ou plus sans façon, s'en tire par quatre lignes, où il nous apprend le lieu de naissance de l'immortel et le titre des principales fonctions dont il fut revêtu. Il avait été introducteur des ambassadeurs, conseiller d'Etat ordinaire, et remplit plusieurs ambassades en Espagne, en Angleterre, en Savoie et en Flandre. La matière aurait pu être plus ample pour Bautru que pour le président Roze, si d'Olivet eût voulu accueillir les cancans que Bayle et Ménage ont faits de sa vie privée. Mais à quoi bon? Qu'importe que sa femme n'ait pas été toujours sage et que ses libertés de paroles lui aient attiré quelques mésaventures à la cour? Accueillons plutôt les témoignages que Costar et Chapelain le grave ont laissés de son souvenir et de ses vertus. « Ceux, dit Chapelain dans ses notes, qui ont eu part à son secret (à son intimité) disent que les relations de ses ambassades ne peuvent être mieux écrites. Il a *l'âme noble et bienfaisante*, surtout aux savants qu'il apprend être incommodés, dont il y a plus d'un exemple ! » — « Il mettait, dit Costar, une partie de sa philosophie à n'admirer que très-peu de chose ; depuis cinquante ans, il avait été les délices de tous les ministres, de tous les favoris, et généralement de tous les grands du royaume, et n'a jamais été le flatteur d'aucun. » C'est là-dessus que nous voulons le juger, et, ainsi considéré, il ne figure pas trop mal en tête d'une série académique dont le caractère général paraît être l'esprit et l'originalité ; où il ne se trouve, il est vrai, ni un grand poëte, ni un grand orateur, ni un grand philosophe, ni quelqu'un de ces écrivains illustres qui font époque et qui éclairent le monde en le troublant ; mais où se trouve, d'un bout à l'autre, à doses à peu près égales, ce mélange d'intelligence, de sagesse, de savoir, qui constitue ce qu'on appelait au dernier siècle le philosophe, ce que les Anglais appellent l'*humorist*, et ce qu'aujourd'hui, faute de mieux, nous appellerons simplement l'homme d'esprit.

Après Bautru le beau diseur, le courtisan philosophe, l'abbé Testu, le *vaporeux*, demi-mondain, demi-ascète, et demi-poëte par-dessus le marché ; après l'abbé Testu, Saint-Aulaire, l'homme au quatrain, l'Anacréon de la cour de Sceaux ; après Saint-Aulaire, Dortous de Mairan, un géomètre, en qui la tradition faiblit quelque peu ; mais elle se relève avec l'abbé François Arnaud, l'ami de Suard, un de ces adorables paresseux qui savent tout et savent parler de tout. Après l'abbé Arnaud, nouvelle éclipse avec Target, un avocat verbeux que la Révolution perdit; mais aussi grande revanche avec l'abbé Maury, le Gondi de la Constituante, auquel succède, sans trop de défaveur, l'abbé de Montesquiou, « un serpent d'éloquence, » comme l'appelait Mirabeau, et qui eut le

(1) Voyez, pour la série, les *Tables générales*, et celles des tomes XXI à XXIX.

bon goût de protester contre sa nomination par ordonnance royale; après l'abbé de Montesquiou, M. Jay, un journaliste, le collaborateur de Jouy aux fameux *Ermites* de la Restauration; et enfin, après M. Jay, le titulaire actuel, M. Sylvestre de Sacy, le plus original de tous, si l'esprit et l'érudition doivent passer pour l'originalité.

L'ABBÉ TESTU.

(Élu en 1665.)

Il y a autre chose à dire de l'abbé Testu que de parler de ses *vapeurs* et de son hypocondrie. Il avait été prédicateur éloquent dans sa jeunesse; il s'était avisé un peu sur le tard d'être poëte, et l'était devenu autant qu'on le peut être avec de l'intelligence, du savoir et du goût, c'est-à-dire qu'il avait du poëte tout ce qu'on en peut avoir en deçà du génie. Saint-Simon a laissé de lui un portrait qui donne la plus haute idée de son caractère et de son influence. Il le dépeint comme un homme de bonne et de grande compagnie, constamment lié avec ce qu'il y avait de plus élevé à la cour : avec Mme de Montespan et avec Mme de Maintenon, qu'il vit toujours familièrement, même au temps de sa plus haute fortune, et dont il obtenait tout ce qu'il voulait. « Oracle à l'hôtel d'Albret et à l'hôtel de Richelieu, *dont il se croyait le Voiture*, dit méchamment Mme de Caylus, et recherché dans les meilleures sociétés, où ne l'avait pas qui voulait. » Du reste, bon homme et honnête homme, faisant de son crédit le plus noble et le plus généreux usage; bon ami, serviable, et sans ambition pour lui-même. D'Alembert, il est vrai, dans ses *Éloges des académiciens*, contredit quelque peu ce dernier point, en donnant pour cause secrète à la mélancolie de l'abbé l'envie d'un évêché. On raconte même qu'un jour, comme une dame de ses protectrices, la comtesse d'Heudicourt, insistait auprès du roi pour lui faire obtenir un siége, le roi, faisant allusion aux habitudes mondaines de l'abbé Testu et à son goût pour la société des femmes, avait répondu qu'il « n'était pas assez sage lui-même pour gouverner les autres. — Il attend, pour le devenir, répliqua la dame, que Votre Majesté l'ait fait évêque. » Le temps d'être sage n'arriva pas pour l'abbé Testu, et il continua de briller dans la société des femmes, qu'il préféra toujours à celle des hommes, « n'aimant pas, dit Mme de Caylus, à être contredit. » Quoi qu'il en soit de cette ambition, d'ailleurs légitime chez un abbé instruit et de bonne renommée, qui était prédicateur et aumônier du roi, la maladie de l'abbé Testu, qu'on l'appelle vapeurs ou hypocondrie, paraît suffisamment expliquée. Saint-Simon nous apprend qu'il était blond et mince, grand et débile, et agité de tics nerveux, et qu'à quatre-vingts ans il se faisait verser sur le crâne une carafe d'eau glacée sans qu'il en tombât goutte à terre. Voilà pour le physique. Quant au moral, que de causes de tristesse et de mélancolie ! Né pour la prédication, il avait en plein succès renoncé à la chaire, ne se trouvant pas en conscience assez instruit des vérités qu'il avait à révéler. Il quitte cette cour fastueuse qui l'applaudissait; et quelle retraite choisit-il pour s'y livrer à l'étude et à la méditation? La plus austère et la plus farouche. Il s'en va partager la solitude où l'abbé de Rancé, déjà frappé de la grâce, préparait sa sévère réforme de l'ordre de Cîteaux. C'est là qu'il reprend ses études mal ébauchées, qu'il se pénètre de l'Écriture et qu'il sonde, éclairé par la lumière céleste des Pères, les profondeurs du dogme et de la morale évangélique. Mais, ô douleur! ô désastre! lorsque, définitivement instruit pour les combats de la parole, il revient vers cette cour qui s'était souvenue de lui et se préparait à récompenser par de nouveaux applaudissements sa modestie et son courage, ses forces usées par le travail le trahirent; l'ardeur de l'étude avait détruit sa santé; le théologien était accompli, mais l'orateur n'existait plus. Dépossédé du but de son ambition, il demanda à ce monde, pour lequel il s'était ruiné de corps, sinon d'esprit, une consolation ou du moins une distraction à son désespoir et à sa langueur. Et le monde les lui donna. Les belles dames qu'il avait autrefois édifiées, émues du haut de la chaire, lui firent dans leurs salons de petits auditoires et de petits succès, monnaie des succès plus sérieux auxquels il avait dû renoncer. « Il aimait à primer, dit encore Saint-Simon; on en riait et on le laissait faire. » Les Mémoires contemporains nous ont conservé quelques exemples de sa façon de parler, entre autres, ce jugement très-fin sur Mme de Montespan et sur ses deux sœurs, en qui brillait, comme on sait, mais à des degrés différents, l'esprit des Mortemart: « Mme de Montespan parle comme une personne qui lit; Mme de Thianges, comme une personne qui rêve, et Mme l'abbesse de Fontevrault comme une personne qui parle. » Mais, même dans ces succès restreints de cercles et de compagnies, il se sentait troublé par le souvenir de sa vie austère chez l'abbé de Rancé. La retraite l'attirait, et à peine s'était-il éloigné, que l'habitude le ramenait à ces distractions qui trompaient sa langueur. Ainsi il allait, *homo duplex*, toujours en combat avec lui-même et toujours blessé, portant ses remords dans le monde et ses regrets dans la solitude. « Peu d'hommes, ajoute d'Alembert, ont senti d'une manière plus cruelle que lui cette espèce d'ennui, la plus terrible et la plus incurable de toutes, qui consiste *à se déplaire mortellement où l'on est, sans pouvoir dire où l'on voudrait être !* » Les vers de l'abbé Testu, épars dans les recueils du temps, sont des vers de littérateur et d'homme du monde, corrects, ingénieux, et plutôt bien tournés que bien faits. On en jugera par ces deux strophes d'un *Noël* :

Mortels, l'auriez-vous pu croire,
Qu'une étable fût un lieu
Propre à renfermer la gloire
Et la majesté d'un Dieu ?
L'éternel a pris naissance,
L'impassible est tourmenté,
Le Verbe est dans le silence
Et le soleil sans clarté...

Pour rompre toutes nos chaînes,
Il s'est mis dans les liens
Et s'est chargé de nos peines
Pour nous combler de ses biens.
Celui devant qui les anges
Tremblent éternellement,
Est enfermé dans les langes
Sous la forme d'un enfant, etc , etc.

Si j'ai réussi à donner une idée de cette vie, si pleine de promesses au début, et traversée par un malheur irréparable; à faire comprendre l'incurable mélancolie de cet homme supérieur, se survivant à lui-même, et portant noblement le deuil de ses espérances et de son ambition, peut-être trouvera-t-on quelque poésie dans cette résignation combattue par le regret de la gloire, et dans ce grand désespoir alimenté par de petites et menteuses consolations. Louis XIV eut tort de n'en pas croire Mme d'Heudicourt : l'abbé Testu, inutile à la cour, eût peut-être été un grand évêque. Ajoutons, pour compléter

le témoignage de Saint-Simon, que Mme de Sévigné parle plus d'une fois dans ses Lettres de l'abbé Testu, et toujours affectueusement et avec respect; et que tous les auteurs de Mémoires se sont occupés de lui, quelques-uns, comme Mme de Caylus, pour le dénigrer, la plupart pour le louer. « Sa mort, dit en concluant Saint-Simon, fut une perte pour ses amis, et une encore pour la société. »

LE MARQUIS DE SAINT-AULAIRE.

(Élu en 1706.)

En succédant à l'abbé Testu, le marquis de Sainte-Aulaire ne put s'empêcher de lui reprocher par une allusion un peu détournée, il est vrai, son despotisme dans les conversations: ce reproche les peint tous les deux. Le marquis était, chez la duchesse du Maine, ce que l'abbé avait été à l'hôtel de Richelieu et à l'hôtel d'Albret. Et peut-être l'abbé, à qui ses anciennes privances chez Mme de Montespan et chez Mme de Maintenon avaient sans doute valu les grandes entrées au château de Sceaux, lui avait-il disputé ce dé, ce précieux dé de la conversation, que ni l'un ni l'autre n'aimait à céder. Ah! monsieur le marquis! aviez-vous donc été vaincu dans ces tournois de parole, votre chère gloire, et le vieil abbé, de son autorité de prédicateur et de vieux courtisan, vous y avait-il réduit à merci, c'est-à-dire réduit au silence? O rancune des beaux esprits, plus persistante et plus impitoyable que la jalousie des belles femmes et des grands capitaines, puisque ni l'infortune, ni la mort ne la peuvent désarmer! En face de cette place vide, à deux pas de cette tombe



Le jeu du secret. Dessin de Franck.

encore fraîche, le bel esprit sexagénaire ne peut se défendre d'un mouvement de joie, et triomphe malicieusement de ce silence imposé par la mort aux lèvres de son rival! On sait ce que fut, pendant les dernières années de Louis XIV, cette petite et galante cour de Sceaux, où l'ambitieuse petite-fille du grand Condé s'appliqua à éclipser par les éclats divers de la jeunesse, de l'esprit et du plaisir l'astre vieillissant de Versailles et de Marly. Ce fut là, durant quelques années, comme une répétition en petit des galanteries et des splendeurs du grand règne; un Versailles au petit pied, qui eut pour son Racine M. de Malézieu, pour son Dangeau l'abbé Genest; où Benserade s'appela Chaulieu et Molière l'abbé de Vaubrun. Et, en effet, le recueil de ces frivolités dramatiques et lyriques, intitulé : *les Divertissements de Sceaux*, c'est bien quelque chose comme une miniature des *Plaisirs de l'Ile enchantée* : comédies, festins, concerts, jeux de *hoca* et de pharaon, fêtes de nuit, où Mlle Delaunay, vêtue de crêpes noirs pour représenter la Nuit, venait remercier la princesse du culte qu'elle rendait à ses ténèbres. Tout ce grand monde et tout ce beau monde, princes du sang, grands seigneurs et grandes dames, généraux, abbés mitrés, académiciens, savants, poëtes, allaient dépouiller, ceux-là leur grandeur, ceux-ci leur gravité, et se confondre sous l'uniforme *gris de lin* de l'ordre de la *Mouche à miel*. Cet ordre, institué par la princesse à l'usage des fidèles de sa petite cour, suscita autant d'ambitions, autant de brigues que l'ordre du Saint-Esprit. Il faut voir dans les intéressants Mémoires de Mlle Delaunay le détail des compétitions un jour surgies entre

les comtesses de Brassac et d'Uzès et le président de Romonet! M. de Sainte-Aulaire devait être un des grands dignitaires de l'ordre. Toute la cour de Sceaux l'appelait *le Patriarche;* la princesse l'appelait son fidèle berger; et Voltaire, à qui ces frivolités plaisaient, l'appelait tout bonnement Anacréon. C'était être Anacréon à bon marché que de l'être pour un quatrain; car, il faut bien en revenir là, ce quatrain est bien décidément l'œuvre complète du marquis de Sainte-Aulaire. Un rondeau et quelques stances citées par fragments dans ses apologies n'ajoutent guère à sa gloire. M. de Sainte-Aulaire, lieutenant général du roi pour la province du Limousin, avait servi dans sa jeunesse. On assure qu'il eut de bonne heure la conscience de son talent pour la poésie, mais qu'il eut en même temps le courage et la modestie bien rares (c'est d'Alembert qui parle ainsi) d'en faire longtemps mystère. Il avait soixante ans lorsqu'il se décida à publier une première pièce de vers sous le voile de l'anonyme; et il eut cette gloire inappréciable pour un coup d'essai de l'entendre attribuer au marquis de la Fare! L'Académie n'y tint pas et lui *ouvrit ses portes,* jugeant par ce début de l'avenir de ce jeune talent. Mais Sainte-Aulaire était de ces génies économes qui aiment mieux se dépenser en monnaie pour faire durer leur trésor. Il eut donc, après son élection, le même courage qu'il avait montré auparavant et continua de garder le secret de son talent. Et, de compte fait, il le garda pendant près d'un siècle; car il avait quatre-vingt-dix-neuf ans, lorsque sa mort appela Dortous de Mairan à le remplacer. Heureux homme, et vraiment sage, il prit son siècle au mot : son siècle pour quatre vers lui avait donné l'immortalité, il ne voulut pas la risquer sur un cinquième. Il se contenta, en véritable philosophe épicurien, de savourer, au milieu des délices de Sceaux, les douceurs de sa facile renommée, et porta sérieusement au nez de ses contemporains le grand cordon de la Mouche à miel par-dessus les broderies académiques. Le quatrain, son unique chef-d'œuvre, le quatrain du siècle, il serait pourtant cruel de ne point le citer. Citons-le donc pour l'édification des ambitieux de gloire littéraire, et comme la réplique du sceptique voluptueux au désespoir d'Empédocle. Mais, comme à tout quatrain improvisé, il y faut d'abord un petit mot de commentaire. Entre autres divertissements, on jouait à Sceaux au jeu *du secret.* Une dame demandait à un cavalier quel était son secret, et, sous peine de donner un gage, le cavalier était tenu de répondre impromptu par quelque galanterie. C'est à ce jeu que le marquis de Sainte-Aulaire, provoqué par la duchesse du Maine, répondit par ces vers immortels :

> La divinité qui s'amuse
> A me demander mon secret,
> Si j'étais Apollon, ne serait pas ma muse;
> Elle serait Téthys... et le jour finirait.

Que Chompré soit léger à ceux qui ne saisiraient pas au premier coup la finesse du dernier vers! C'est là ce que Voltaire appelait faire de l'Anacréon. J'ignore si M. Boissonade eût été de son avis. Dans tous les cas, dès 1706, lors de l'élection du marquis de Sainte-Aulaire à l'Académie, il se trouva quelqu'un pour le contredire. Il y avait en ce temps-là, à Auteuil, un vieux poëte, de soixante et onze ans, valétudinaire, presque infirme, qui achevait sa vie dans la solitude et dans la mélancolie de survivre à tous ses amis. Depuis 1699, date de la mort de Racine, ce vieux poëte, académicien depuis 1684, n'avait pas repris séance. En apprenant le nom et les titres du récipiendaire, le solitaire d'Auteuil évoqua le souvenir des grands écrivains qui illustraient l'Académie, il y avait vingt ans, lors de sa réception. Il songea à Corneille et à Racine, à Bossuet et à Fénelon, à La Fontaine, à La Bruyère, à Daniel Huet, à Fléchier, à Segrais, à Quinault même et à Perrault, que le présent lui faisait regretter d'avoir tant malmenés, et il jugea qu'Anacréon, si Anacréon il y avait, ne faisait pas honneur à la succession. Sans se rendre aux supplications de deux académiciens députés vers lui pour rompre son opposition, il se fit porter en chaise au Louvre, et donna bel et bien sa boule noire à M. le marquis. Une boule noire, ce fut la seule, mais c'était Boileau qui la donnait! Ce fut sa dernière satire; et, content d'avoir vengé la vieille Académie de la nouvelle, il quitta la salle, cette fois, pour n'y plus reparaître. Quant à M. de Sainte-Aulaire, il s'en rit. Il y avait ce jour-là grand gala à Sceaux en l'honneur de son élection. Le miel de la ruche guérit la blessure du frelon d'Auteuil.

MAIRAN.

(Élu en 1743.)

Pour parler décemment de Dortous de Mairan, les vœux d'un simple bachelier ne sauraient suffire; il faudrait l'autorité d'un docteur. Qu'oserais-je dire, en effet, de ses dissertations sur la glace, et de ses Mémoires sur les molécules sonores? Qu'oserais-je dire du problème de la roue d'Aristote résolu pour la première fois par notre académicien, et de l'opération victorieuse du jaugeage des navires, qui mit fin à la contrebande maritime? Et encore un seul docteur suffirait-il pour juger de tous les mérites de M. de Mairan, en même temps physicien, géomètre, astronome, archéologue, iconograghe et musicien, le Pic de Mirandola du dix-huitième siècle? Ce qui nous importe et nous appartient, c'est de rechercher si par les qualités de son esprit et par ses talents il mérita d'être agrégé à l'Académie française, et sur ce point le témoignage des contemporain est décisif : « Son style, nous dit-on, était aussi net que ses pensées. Il écrivait avec la plus grande précision et avec la plus grande pureté le langage qu'il savait orner sagement, et dans le besoin, des images les plus nobles et les plus vraies. » Que pourrait-on demander de plus? Ces qualités d'écrivain le firent choisir à l'Académie des sciences pour successeur à Fontenelle, secrétaire perpétuel, mais qui, malgré la perpétuité, demandait, à quatre-vingt-dix ans, à prendre sa retraite. Un biographe observe, il est vrai, que si Mairan n'avait pas en écrivant moins de grâce que son prédécesseur, il avait la touche plus sévère! Faut-il s'en plaindre? Mairan, d'ailleurs, échappait, comme on l'a déjà vu, par plus d'une tangente à l'austérité concentrée du mathématicien. Il était connaisseur en peinture et en sculpture, et l'on cite de lui une lettre au comte de Caylus sur le sujet d'une pierre gravée, où il fit ses preuves d'antiquaire et d'homme de goût en démêlant avec beaucoup de subtilité le sens et les détails de la composition. On trouve en outre, dans ses Mémoires sur le son, la science d'un musicien consommé; et les histoires nous apprennent qu'il était expert à jouer de plusieurs instruments. Né à Béziers, d'un père gentilhomme et écuyer, Dortous de Mairan avait sans doute la loquacité et la grâce cordiale du terroir. Et je suis touché, je l'avoue, de retrouver dans la peinture de son esprit et de ses mœurs cette aménité, cette sociabilité, qui est, avec l'esprit et l'originalité, un des caractères communs aux successeurs de Bautru de Serran.

Voici son portrait dessiné pour la galerie de l'Académie des sciences, par Grandjean de Fouchy, son élève et son successeur dans les fonctions de portraitiste perpétuel : « M. de Mairan n'était pas d'une grande taille, mais il était d'une figure agréable. Ses yeux annonçaient la vivacité de son esprit et la douceur de son caractère. On l'a quelquefois accusé d'avoir des attentions minutieuses; mais il pouvait avoir contracté cette habitude par l'exercice continuel des observations, où cette précision est nécessaire. Au reste, ces minuties, si elles existaient, étaient intimement renfermées dans l'intérieur de ses appartements. Hors de là, personne n'avait des manières plus aisées et plus polies que lui. Il faisait les délices de toutes les compagnies où il se trouvait, et son égalité d'âme était à toute épreuve. Ceux qui ont eu affaire à lui n'ont jamais pu se plaindre qu'il leur ait fait sentir sa supériorité. Il était toujours à la portée de tous, et ce n'était pour ainsi dire qu'en le creusant qu'on pouvait connaître son mérite. »

Jacques Dortous de Mairan, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, membre de l'Académie française et de toutes les Académies d'Europe, mourut *prématurément* à l'âge de quatre-vingt-treize ans... (car, il faut le remarquer pour l'encouragement des titulaires présents et futurs, un autre caractère commun aux possesseurs de ce fauteuil est la longévité : Saint-Aulaire mourut centenaire, l'abbé Testu passa quatre-vingts ans; Bautru s'était arrêté à soixante et dix-sept, mais c'est qu'il était le premier); il mourut, au coin de son feu, des suites d'un rhume gagné en allant dîner chez le prince de Conti, son protecteur. Il avait été secrétaire ordinaire du duc d'Orléans, régent, qui lui laissa sa montre.

L'ABBÉ ARNAUD.

(Élu en 1771.)

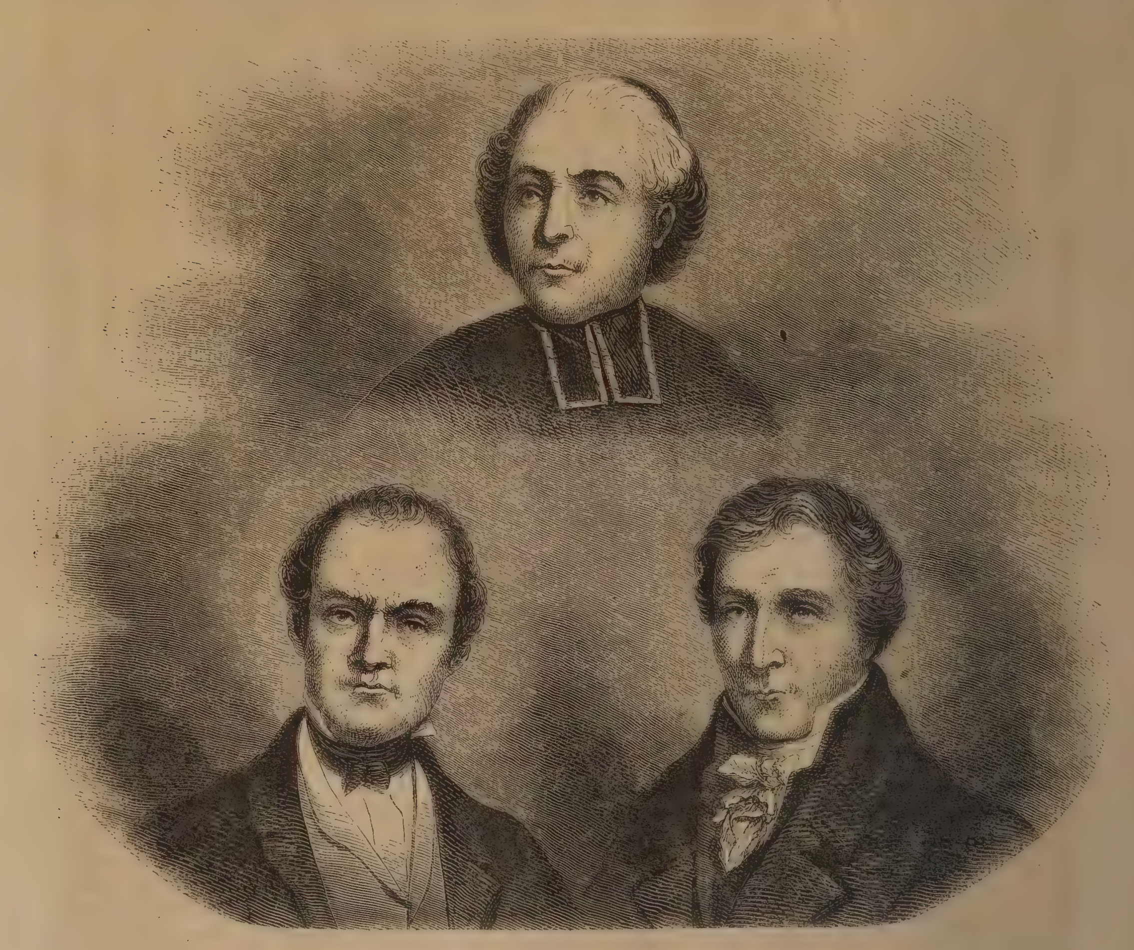
J'ai dit plus haut que le successeur de Dortous de Mairan, l'abbé Arnaud, était un grand paresseux : j'aurais dû commencer par dire que c'était un grand savant et un grand artiste. Son grand ouvrage, celui qu'il annonça toujours, et dans lequel il devait rappeler et résumer toutes ses méditations et toutes ses études, sa *Rhétorique de la musique*, resta toujours en projet, et il n'en publia jamais que le prospectus sous forme de lettre au comte de Caylus, le patron et l'inspirateur de tous les curieux et de tous les archéologues du temps. Mais le besoin de multiplier les prétextes pour ajourner cette besogne, dont la longueur et la gravité effrayaient son esprit mobile et voluptueux, l'induisit à composer une foule de petits travaux, courts, rapides, improvisés à la mesure de son impatience, et qui avaient pour lui le mérite de reculer de jour en jour la grande entreprise sur laquelle peut-être de trop longues méditations l'avaient blasé. Peut-être fais-je tort à l'abbé Arnaud en donnant la paresse pour seule cause à l'irréalisation de son projet? Arnaud n'était pas riche; né à Aubignan, dans le comtat Venaissin, il avait été, dès sa sortie du séminaire, préposé, par le grand évêque Malachie d'Inguimbert, à la garde de la magnifique bibliothèque de Peiresc, dont il avait doté sa ville épiscopale, et qui est encore aujourd'hui la gloire de Carpentras. Arnaud passa huit ans dans cette savante retraite, partageant son temps entre la lecture dont il était insatiable et les plaisirs de la musique, pour laquelle il était passionné. Il parut plus tard qu'il avait fait bon emploi des collections du savant ami de Malherbe, à la connaissance intime qu'il acquit de la littérature et des arts de la Grèce antique. On l'entendit, après que deux académies l'eurent élu, parler, avec un enthousiasme éclairé par de profondes études, de l'éloquence et de la poésie des Athéniens, des éléments rhythmiques et chromatiques de la prose grecque, des propriétés de l'accent, de l'essence de la musique, du caractère des œuvres de la statuaire et de la gravure.

Il eut enfin le désir de voir Paris, désir naturel à un homme qui, voulant tout connaître, avait déjà beaucoup à montrer. Une fois arrivé, il fallut se créer des ressources, et l'abbé Arnaud se fit journaliste. Il prépara ainsi, sans le savoir, le jour de son entrée à l'Académie française, la candidature de deux de ses successeurs, M. Jay, rédacteur du *Constitutionnel*, et M. de Sacy, rédacteur du *Journal des Débats*. Le journal était alors une nouveauté dans la littérature. La *Gazette* de Renaudot, vieille d'un peu plus d'un siècle, avait suscité des rivalités, des améliorations, des variations; l'historien de la Presse, M. E. Hatin (1), porte à près de trente le nombre de journaux français de littérature, de science, de théâtre, de modes, etc., circulant à Paris entre 1760 et 1780. Le *Journal étranger*, premier essai de critique internationale, la *Gazette de France* et la *Gazette littéraire*, ébauche de nos revues actuelles, sont ceux auxquels l'abbé Arnaud s'attacha successivement et qu'il rédigea avec la coopération de Suard, dont il fut toute sa vie le collaborateur et l'ami inséparable. Cette amitié de Suard et d'Arnaud est restée célèbre dans les lettres. Dans son discours de réception à l'Académie française, l'abbé a consacré le souvenir de cette vie à deux par une allusion touchante qui ajoute à ce que l'on sait des grâces de son esprit la preuve d'une âme aimable et dévouée à ses affections. En faisant part ce jour-là à l'ami qui avait partagé ses travaux de l'honneur qu'il recevait, il recommandait comme un acte de justice à ses nouveaux collègues l'admission de son collaborateur, et cette recommandation fut comprise et agréée : Suard fut admis dans la compagnie trois ans après.

En entrant à l'Académie, l'abbé Arnaud n'apportait d'autre bagage que ses articles de journaux, son prospectus, et quelques dissertations lues aux séances de l'Académie des inscriptions où il avait été admis dès 1662. On pensera que c'étaient là de faibles titres; et lui-même s'en confesse ingénument, ou plutôt avec une ingénuité habile, dès les premières lignes de son discours : « Je n'examinerai point, dit-il à ses confrères, les motifs qui vous ont engagé à remplir un vœu que j'osais à peine former; et, par respect pour vos suffrages, je ne vous montrerai d'autres sentiments que ceux de ma reconnaissance. » Il faut prendre garde cependant à l'état dans lequel était la littérature au moment où l'abbé Arnaud fut élu, et surtout considérer l'importance du mouvement auquel il s'associa. Les lettres, ce que j'appellerais volontiers les grandes lettres, les genres de création où le génie domine, la poésie, le théâtre, l'éloquence sacrée et profane, après avoir resplendi pendant deux siècles, s'éteignaient comme épuisées. Pendant le silence du génie lyrique, épique et dramatique, l'esprit critique et scientifique reprenait le dessus. On se reposait de l'admiration par la curiosité. La grandeur n'était plus chez nous; on l'étudiait dans le passé, on la recherchait au dehors. Dans cette période d'enquête et d'analyse, Arnaud et Suard furent d'utiles pionniers et firent leur

(1) *Histoire de la Presse en France*, par Eugène Hatin, 8 volumes in-8°, chez Lécrivain et Toubon.

œuvre. Esprits jumeaux, semblables par leurs facultés expansives et par l'ardeur de leur curiosité, ils ont dépouillé chacun un dossier de la grande correspondance universelle. Tandis que Suard, esprit du Nord, traduisait Robertson et les *Voyages* de Cook, Arnaud le Comtadin, entraîné dans le courant des études archéologiques de l'Italie, correspondait avec Mariette et le comte Algarotti, défendait Gluck de par Gravina et Martini, traduisait Platon et rédigeait le catalogue des antiquités du duc d'Orléans. Ses articles et ses dissertations académiques ont été heureusement réunis, au commencement de ce siècle, en trois volumes in-8° (1808), et ces trois volumes méritent d'être recherchés et d'être lus. On passe sans doute, et sans y revenir, sur plus d'une notice que la science moderne a dépassée ; mais on lit avec le plaisir que causent une raison délicate et un style animé les dissertations sur la prose et les poésies grecques, sur Platon, sur Socrate et sur Lucien ; quelques-unes des descriptions des pierres gravées du duc d'Orléans arrêtent par leur netteté et par la finesse des conjectures ; on lit surtout avec charme et avec profit les analyses commentées des opéras de Gluck et entre autres la *Soirée perdue à l'Opéra pendant une représentation d'Alceste*, spirituel dialogue que l'on croirait écrit d'hier, au lendemain d'une des représentations de Mme Viardot. L'amour de la musique avait été un rapport de plus entre

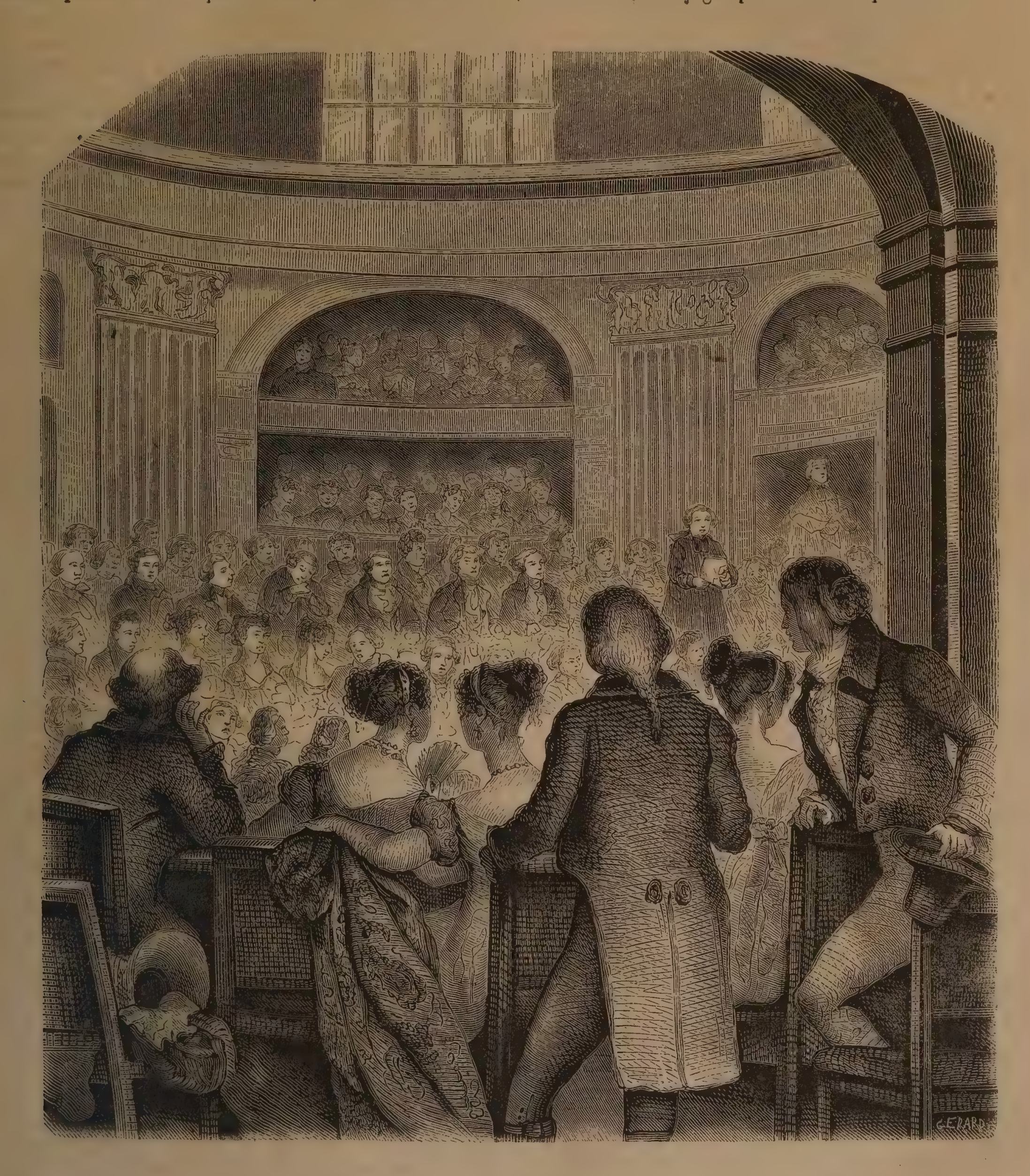


L'abbé Maury, Sylvestre de Sacy et Jacquet. Dessin de Franck.

les deux amis. Si Arnaud avait donné tant de défenses de l'auteur d'*Iphigénie* et produit tant d'autorités en sa faveur, Suard avait écrit la *Lettre d'un anonyme de Vaugirard sur la querelle de Gluck et de Piccini*. Ce qu'il faut lire encore dans ces trois volumes, c'est le discours de réception à l'Académie française, où le fanatique abbé eut l'habileté d'exposer, dans toute leur violence, sans blesser l'aréopage de Paris, ses prédilections enthousiastes pour la littérature d'Athènes et pour l'éloquence de l'Agora. Le vieux Chateaubrun qui le reçut, auteur de tant de tragédies oubliées, exprima naïvement dans sa réponse l'effet qu'avait produit sur lui cette phrase savante, avivée et comme illuminée par la conviction : « Est-ce un prestige qui m'a séduit, monsieur ? Est-ce la vérité qui m'éclaire ? En nous parlant de l'élocution, n'avez-vous pas joint l'exemple au précepte ? Votre style m'a singulièrement affecté ! » Brave homme ! Il était loin de son *Art poétique !* Le style de l'abbé Arnaud, et c'est encore le plus grand mérite que je trouve à louer en lui, cette plume, qu'il ne prenait qu'aux heures heureuses pour la déposer aussitôt qu'elle lui pesait, a toute l'agilité et tout l'éclat d'un esprit qui ne parle que pour son plaisir.

En publiant, un an après la mort de son ami, une nouvelle édition de ses *Variétés littéraires*, Suard acquitta la dette qu'il lui avait fait contracter le jour de son élec-

tion. Il plaça, comme dédicace, en tête de l'ouvrage, un portrait de l'abbé Arnaud plein de détails touchants et sincères, que je voudrais citer tout entier. Il vante cette *érudition exquise* jointe à une chaleur d'enthousiasme qui se communiquait à tous; cette élocution *élégante* et *animée*, cette imagination brillante qui répandait à la fois le *charme* et la *lumière*. « Il a obtenu la célébrité, dit-il, et il la devait moins à ce qu'il a produit qu'à l'opinion qu'il donna de ce qu'il pouvait produire; et il est aisé de juger par ses écrits qu'il aurait été l'un



Réception de l'abbé Maury à l'Académie. Dessin de Franck.

des écrivains les plus distingués de son siècle, s'il n'avait préféré à la gloire de vivre avec estime dans la postérité le bonheur séduisant de plaire tous les jours à un monde choisi. » Et c'est bien là, en effet, la clef de cet esprit contradictoire, qui ne fit rien de ce qu'il avait promis et fit des prodiges pour se le faire pardonner; un des plus aimables originaux, en somme, qu'un historien puisse rencontrer dans les limbes de l'oubli.

TARGET.

(1733-1806.)

Le trait le plus saillant de la vie de l'avocat Target est le refus qu'il fit de défendre Louis XVI, quoique le roi prisonnier lui eût fait l'honneur de le désigner lui-même pour cet office à la Convention. Il devint ensuite secrétaire d'un comité révolutionnaire présidé par le

savetier Chalandon. Tristes fonctions pour l'émule, et l'émule souvent heureux de Gerbier. (Voyez la *Biographie universelle* et les histoires de la Terreur.)

Les débuts de Target au barreau n'avaient pas été sans éclat. Il plaida pour les jésuites, et pour l'institution des Rosières de Salency, que son plaidoyer mit à la mode. Il avait rédigé un Mémoire pour le cardinal de Rohan dans l'affaire *du collier*. L'Académie, en se l'agrégeant, voulut honorer le corps dont il était le membre le plus brillant. Le préjugé qui s'attache en France à l'éloquence du palais fit, dès la convocation des états généraux, nommer Target à la députation de Paris. Il apporta dans les assemblées politiques le débit, la faconde vide et les lieux communs de la plaidoirie. On s'habitua peu à peu à le prendre pour type de l'emphase tribunitienne. Les petits journaux, qui rendaient compte comiquement des débats de l'assemblée, s'appliquèrent à recueillir ses phrases les plus pompeuses, celle-ci entre autres : ***L'Assemblée ne veut que la paix et la concorde, suivies du calme et de la tranquillité!***

Après les sacrifices que lui avait coûtés sa tranquillité personnelle, Target dut se réveiller avec joie, en 1798, sur un siége à la Cour de cassation. Il y resta jusqu'à sa mort en 1806.

L'ABBÉ MAURY.

(Élu en 1785 et en 1806.)

Si Maury montra plus d'une fois la souplesse de l'ambitieux et du courtisan, il ne connut pas du moins la peur qui fait bon marché de la dignité au prix de la vie. Ses premiers succès à la cour et dans les concours académiques, son rôle actif à l'Assemblée constituante, où il défendit constamment l'Eglise et la prérogative royale; son émigration, son retour inopiné sous l'Empire, sa nomination à l'archevêché de Paris, où il se maintint malgré la défense du pape, son exil et sa prison, tous ces événements contradictoires, où se manifeste une âme mobile, ambitieuse de renommée et d'activité, ont été trop racontés pour que j'aie mieux à faire que de les rappeler. Ce que j'ai surtout à montrer dans l'abbé Maury, c'est l'homme et l'académicien. Comme académicien, il offre déjà cette particularité d'avoir été reçu deux fois, sans avoir jamais eu un successeur; de sorte que son éloge ne fut jamais prononcé dans la Compagnie, quoiqu'il en eût lui-même prononcé jusqu'à trois. Il fut élu pour la première fois en 1785, dans la même année que M. Target, auquel il devait succéder vingt et un ans plus tard, lors de sa seconde admission. Maury, qui succédait à Lefranc de Pompignan, était alors dans tout l'éclat de ses premiers triomphes oratoires. Le panégyrique de saint Louis, prononcé dans la chapelle du Louvre, celui de saint Augustin, prononcé dans l'assemblée générale du clergé en 1775, lui avaient déjà valu les faveurs de la cour et du roi. Son Eloge de Fénelon, auquel l'Académie avait accordé l'accessit en 1771, avait préparé sa candidature; aussi dès les premières lignes de son discours sent-on éclater la joie d'une âme amoureuse de gloire et qui savoure les premières conquêtes de son ambition :

« MESSIEURS, s'il se trouve au milieu (1) de cette assemblée un jeune homme né avec l'amour des lettres et la passion du travail, mais isolé, sans intrigue, sans appui... et si, l'incertitude de son avenir affaiblissant le ressort de l'émulation dans son âme, il est encore assez fier néanmoins pour n'attendre d'avancement (j'abrége) que de son application et de ses progrès, qu'il jette les yeux sur moi dans ce moment, et qu'il ouvre son cœur à l'espérance ! » Le vieux duc de Nivernais, un des grands seigneurs poëtes du dix-huitième siècle, qui le reçut, ajouta la caresse de la louange aux douceurs de ce sentiment intime qui déborde dans le discours du récipiendaire. Il lui promit la succession des grands orateurs sacrés dont il s'était fait le panégyriste, de Bossuet, de Fénelon, de Massillon et de Bourdaloue. C'était assurément là triompher sans ombres. Lors de la dissolution des Académies, en 1793, il y avait déjà deux ans que Maury avait quitté la France. On sait ce qu'il devint pendant l'émigration, et comment la confiance de Louis XVIII et l'amitié de Pie VI lui valurent le titre d'ambassadeur et la dignité de prince de l'Eglise. Mais ce poste équivoque d'ambassadeur d'un roi sans trône et même les fonctions de cardinal-évêque de Montefiascone étaient une maigre pitance pour l'activité dévorante de Maury. Lorsqu'il revint à Paris, en 1804, il fut ébloui des splendeurs du nouvel Empire et entraîné dans le mouvement vigoureux imprimé à toute la nation par son chef. On vit alors l'ex-ambassadeur de Louis XVIII, rentré en France par permission expresse de son maître, se rapprocher du nouveau pouvoir, solliciter la protection du cardinal Fesch, et rechercher les fonctions qui pouvaient le mettre en évidence. L'Institut, reconstitué par l'arrêté consulaire de 1803, avait alors l'éclat des nouvelles institutions impériales. Maury s'y présenta et fut admis en 1806 à la place de Target. Sa réception fit scandale, d'abord par la prétention que manifesta le cardinal d'être traité de Monseigneur dans une compagnie où, sous l'ancienne monarchie, les plus grands seigneurs et des princes du sang même avaient accepté l'égalité; et aussi par la violence et l'outrance des louanges prodiguées par le récipiendaire au protecteur de l'Institut. En brûlant, ce jour-là, ce qu'il avait adoré, Maury voulut que l'éclat du sacrifice en fît oublier l'impiété; il en fit un feu de joie, et même un feu d'artifice. « On eût pu lui passer, dit un historien de l'Académie, M. Paul Mesnard (1), un langage qui sanctifiait la puissance, la victoire et la fortune; mais les déifier était moins permis, surtout à un prince de l'Eglise. » Or, le cardinal, en parlant de l'admiration universelle pour les victoires et le génie de Napoléon, voyait, disait-il, dans cette étonnante destinée, *quelque chose de plus grand que nature, qui ne peut appartenir au temps, et qui n'est ni incertain, ni inconstant, ni divers comme lui!* Les prétentions de l'Eminence ne passèrent pas non plus sans conteste. L'Académie française, devenue la première classe de l'Institut, en référa d'abord à l'Institut tout entier, qui se hâta de décliner sa compétence dans une contestation où le journal officiel avait déjà fait pressentir l'opinion du maître favorable aux prétentions du cardinal. On excipa enfin du précédent créé en faveur du cardinal Dubois, qui, lors de sa réception, avait obtenu ce que réclamait Maury, et, pour un cardinal, l'autorité n'était pas heureuse. On prétendit que l'Académie avait voulu donner une leçon d'humilité au nouvel élu en désignant pour le recevoir un simple abbé, l'abbé Sicard. Quoi qu'il en soit, l'effet du discours fut le même que celui des prétentions; l'orgueil

(1) Au milieu? pourquoi au milieu? Dans les séances publiques de l'Académie française, le *milieu* de l'assemblée est occupé par les académiciens. C. A.

(1) *Histoire de l'Académie française depuis sa fondation jusqu'à nos jours*, par Paul Mesnard. Charpentier, 1857. Je signale avec plaisir cet excellent travail, plein de faits et très-ingénieusement conduit, et dont il me semble que les journaux n'ont point assez parlé.

parut maladroit et la conversion trop vive. Les épigrammes, les mots circulèrent. On répéta qu'*un grand personnage s'était, le 6 mai, vers quatre heures, noyé près du pont des Arts.* Et Chénier, dont les sentiments républicains avaient été particulièrement froissés par l'enthousiasme adulateur du récipiendaire, exhala sa colère dans une épigramme acrimonieuse que je ne me sens pas l'envie de rapporter.

Maury, en rentrant à l'Académie, avait prononcé deux éloges : celui de Target, à qui il succédait, et celui de l'abbé de Radonvilliers, mort en 1789, et qui n'avait pas eu de successeur. J'ai déjà dit qu'après avoir été trois fois panégyriste, il ne devait jamais avoir les honneurs de l'éloge. En 1815, lorsque le gouvernement de la Restauration fit la faute de poursuivre ses ennemis jusque dans les régions paisibles de la science et des lettres, le cardinal Maury se trouva l'un des onze membres *exclus* de l'Académie française. Sa succession même n'est pas certaine, à cause du désordre produit par les exclusions et par les intrusions qui les compensèrent, et de la difficulté de les faire coïncider exactement. Quelques historiens de l'Académie veulent que Maury ait eu pour successeur le marquis de Lally-Tollendal. Nous suivons l'ordre adopté par le secrétaire général de l'Institut, en faisant venir après lui l'abbé de Montesquiou.

L'ABBÉ DE MONTESQUIOU.

(Élu en 1816.)

Pour retrouver les titres de l'abbé de Montesquiou à la dignité académique, il ne faut compulser ni les catalogues ni les journaux. Après la catégorie déjà très-nombreuse des académiciens qui ont peu écrit, il y a celle des académiciens qui n'ont pas écrit du tout; c'est à celle-ci qu'appartient l'abbé de Montesquiou. Sa nomination fut toute politique, et même dictatoriale, puisqu'il fut l'un des académiciens nommés par ordonnance royale pour recompléter la compagnie décimée. Mais si, dans sa personne, Louis XVIII ne donna pas à l'Académie un écrivain, il lui donna certes un homme d'esprit. L'abbé de Montesquiou le prouva en déclinant autant qu'il le put, par son absence, une faveur que, ministre et ami du roi, il n'eût pu refuser sans scandale. On a retenu de lui cette réponse à un candidat qui venait lui demander sa voix : « Mais est-ce que je suis de l'Académie ? » L'éloquent orateur Lainé, son collègue, et nommé comme lui par ordonnance du roi, avait tenu la même conduite. L'Académie, voulant lui exprimer qu'elle l'eût choisi s'il ne lui eût été donné, le nomma un jour directeur. « Ah ! s'écria Lainé, cette fois je suis donc de l'Académie ! » L'abbé de Montesquiou n'eut jamais pareil honneur. Il continua jusqu'à la fin de sa vie de se tenir absent des séances, et de témoigner par là qu'il considérait sa nomination comme une nécessité politique et comme un expédient de transition entre la précédente Académie et la nouvelle. Son successeur trouva à louer en lui l'aménité de son caractère, la pureté de sa vie, sa fidélité et les qualités distinguées de son esprit. L'abbé de Montesquiou avait été député du clergé aux états généraux. Mirabeau, qui l'aimait pour son esprit, redoutait son éloquence et disait à ses amis, pour les mettre en défiance de ses talents : « Défiez-vous de ce serpent. » Les Mémoires prétendus de Condorcet rapportent de lui une réponse à un philosophe révolutionnaire qui le fatiguait de ses dissertations sur le pacte social, les droits de l'homme et l'état de nature : « Dans l'état de nature, monsieur, l'homme vivait dans son château entouré de vassaux ! »

JAY.

(Élu en 1832.)

Le nom de M. Jay pourrait prêter à des méditations lyriques sur l'inconstance du goût public, si l'on songe que ce nom, presque oublié aujourd'hui, et que la génération qui nous suit ignorera tout à fait, fut, il y a trente ans, associé à l'un des plus brillants succès littéraires du siècle. Où sont-ils, à cette heure, les *Ermites : l'Ermite de la Chaussée d'Antin*, de Jouy; *l'Ermite du Marais*, par Paccarel; *l'Ermite du faubourg Saint-Germain*, par Colnet; *l'Ermite de la Chaussée du Maine, l'Ermite de la Cour Batave, l'Ermite en province, l'Ermite à Londres*, et enfin *les Ermites en prison* et *les Ermites en liberté*, par Jouy et Jay, qui, condamnés à un mois de prison pour délit de presse, trouvèrent dans cette *rigueur* du gouvernement d'alors (1820) le regain d'une vogue attestée par leurs imitateurs? Qui les lit et qui s'en souvient? Où est même le fanatique criminel qui déroba volume par volume l'exemplaire de *l'Ermite de la Chaussée d'Antin* à la Bibliothèque royale? Ephémères de la gloire, ils sont allés faire le lit du *Juif errant* et de *Jérôme Paturot*. Dans son discours de réception, le successeur de M. Jay a peu parlé des *Ermites*, et pourtant, en parcourant le catalogue des ouvrages de M. Jay, je ne vois pas qu'il ait rien publié de plus éclatant et de plus considérable, et je me demande s'il eut jamais d'autre gloire que d'avoir été le collaborateur de M. Jouy. Un Tableau de la littérature française au dix-huitième siècle, qui n'est pas celui de M. de Barante; un Eloge de Montaigne, qui n'est pas de M. Villemain; une Histoire du cardinal de Richelieu, que le progrès des études historiques a annulée : il semble qu'il fût dans la destinée de M. Jay d'être toujours dépassé, primé et effacé. Ses travaux de journaliste ne me paraissent pas ajouter beaucoup à ce rôle, quand j'apprends qu'il rédigea surtout *le Constitutionnel* et *la Minerve*, journaux d'opposition mixte et médiocre, dont les plus grandes audaces allaient, comme nous l'avons vu, à se faire condamner à deux mois de prison par les tribunaux paternels de la Restauration. Il a donné la mesure de ses idées littéraires dans son dernier ouvrage, *la Confession d'un romantique*, œuvre de circonstance et de réaction, qui n'atteint pas même à la hauteur du pamphlet. Dans ce livre Jacques Delorme, frère ou cousin du Joseph Delorme de Sainte-Beuve, est un romantique à tous crins, qui se convertit en vingt-quatre heures, tout comme un héros des contes de Bouilly ou des proverbes de Berquin. Jacques Delorme a assisté, dans *un certain salon de la place Royale*, au couronnement du buste de Ronsard. Il a surpris, pendant cette cérémonie, le secret d'une *camaraderie* formidable d'ambition et de mauvaise foi, et dès lors il se prend à douter si Victor Hugo fait bien les vers, et si Shakspeare est un grand poëte. Les beaux yeux d'une petite-cousine, fille de quelque professeur de l'Université, font le reste, et Jacques Delorme abjure ses folles hérésies. On peut penser, avec M. Sainte-Beuve, qu'il n'y avait là ni une grande intelligence de la question, ni un grand fonds d'invention. Cette anecdote, propre à fournir un acte de vaudeville au théâtre de Madame, valut à M. Jay l'honneur de provoquer sur sa tombe un tournoi littéraire entre son successeur et l'académicien que je viens de nommer. M. de Sacy, dans son discours de réception, avait prétendu que les romantiques s'étaient convertis tout seuls; M. Sainte-Beuve, au nom de Joseph Delorme, protesta qu'ils ne s'étaient jamais convertis qu'à moitié. Cette lutte académique, qui rappelle les funé-

railles homériques, mais où, du moins, l'on n'immola d'autres victimes que les préjugés, était le plus grand honneur posthume que pût obtenir le collaborateur de M. Jouy.

M. SYLVESTRE DE SACY.

(Élu en 1854.)

Suis-je injuste pour M. Jay? Ai-je méconnu par prévention contre un esprit un peu étroit, ou du moins un peu fermé, l'honorable caractère célébré par M. de Sacy?

M. Jay, nous dit-on, fut plutôt journaliste qu'écrivain. A Dieu ne plaise que je trouve la qualité de journaliste malséante à l'Académie. Le dix-neuvième siècle, ère de puissance et de gloire pour la presse, devait à la presse la reconnaissance de ses droits en littérature.

Mais, pour justifier cette consécration, je voudrais des titres plus sérieux qu'une popularité acquise par une opposition sans dangers, qu'une histoire sans recherche, et qu'un accessit au concours. Je voudrais de longs services, une vocation éprouvée par le temps et par les événements contraires; une attitude rappelant plutôt le magistrat que le soldat; la gravité du caractère et du maintien relevant la frivolité d'une besogne au jour le jour. Je voudrais aussi que l'écrivain-journaliste eût pris soin de rappeler de temps en temps que si sa plume est une arme, elle est en même temps l'instrument de l'artiste et du savant, et qu'il n'eût pas négligé de faire et de renouveler en temps utile ses preuves de littérateur; non pas par des ouvrages de circonstances, ni par des ambitions puériles de lauréat, mais par des travaux médités et dont le sérieux, en attestant de nobles loisirs, découvrît sous l'improvisateur de chaque jour le lecteur et l'érudit; par des réimpressions adroites, opportunes de ces bons et beaux livres dont le monde a besoin, et que les sots et les pédants lui laissent oublier; par de bonnes pages de critique, dignes d'être rassemblées plus tard, et ajoutées aux jugements des maîtres pour continuer l'histoire des idées et du goût littéraires d'une nation. Voilà, ce me semble, par quel genre d'écrits un journaliste peut maintenir la dignité et le rang littéraire de sa profession. Et si l'on ajoute à ses qualités l'amour du beau, le culte de la beauté littéraire recherchée jusque dans la forme et dans la condition extérieure des livres, et dans la belle ordonnance des bibliothèques; l'élégance naturelle de l'esprit se dédommageant de ses renoncements par le goût, par la noble manie des belles choses, ce portrait idéal du journaliste académicien deviendra le portrait du successeur de M. Jay, du directeur vétéran du *Journal des Débats*, de l'éditeur de la *Bibliothèque spirituelle*, de l'auteur des *Variétés littéraires*, de M. Sylvestre de Sacy.

CHARLES ASSELINEAU.

MON ONCLE JEAN.

I

Mon oncle Jean était grand chasseur. Un soir, il me dit, en récurant son attirail de vénerie :

— Vois-tu, petit (j'avais quatorze ans), il y avait autrefois des animaux nuisibles et dangereux qui faisaient leurs farces à nos dépens; on les tua pour s'en préserver; on goûta leur chair, elle n'était pas trop nauséabonde, et on prit l'habitude de s'en régaler. Le premier pas était fait dans la bonne voie : on n'examina plus quel droit on avait sur les bêtes inoffensives, et on les détruisit toutes, indistinctement, excepté celles dont on espéra des services effectifs en les épargnant. La chasse est le plaisir des cœurs bien placés. En veux-tu des preuves?

J'étais en train de me tâter, pour savoir si j'avais le cœur bien placé.

— Ah! il te faut des preuves! s'écria mon oncle Jean exaspéré, comme s'il rencontrait un contradicteur. Je vais t'en donner, petit, et des plus huppées. Nemrod chassait, David et Samson chassaient; Persée, Castor, Pollux, Hippolyte, Atalante, Orion et Méléagre chassaient. — Lis tes anciens! si tu connaissais un peu l'histoire, tu n'ignorerais pas que les chasses sculptées sur les bas-reliefs assyriens et babyloniens, et sur les monuments de l'Egypte, prouvent combien ce noble délassement fut en honneur dans l'antiquité. Oui, mon ami, ne le nie pas, Alexandre chassait dans ses réserves royales; et Darius, pour se consoler de ses défaites, fit écrire sur son mausolée, lui vivant, qu'il avait été toujours heureux à la chasse. Cyrus, suivant Hérodote, possédait une si grande quantité de chiens, que quatre villes étaient exemptes de tributs, à la condition de les nourrir. Platon, un philosophe, entends-tu? Platon jurait que la chasse était un *exercice divin*. Mithridate passa sept ans à chasser, sans reposer sa tête autrement que sur des feuilles mortes, au fond des bois. Te faut-il d'autres citations? car Dieu me pardonne! tu n'as pas l'air d'être convaincu.

De tous ces noms, un seul m'avait vivement frappé, celui de Méléagre. Je ne sais pourquoi, mais il me vint une envie féroce de ressembler à Méléagre.

II

Du haut de ses larges épaules et de sa taille d'Hercule, mon oncle Jean frottait de graisse son long fusil, à revers de bras, pour le conserver et pour le polir.

Il reprit en baissant la voix :

— Tous les rois ont chassé, chassent, chasseront; les sujets aussi. C'est l'image de la guerre, en raccourci. Si le chasseur a sa force, sa ruse, ses engins, ses piqueurs, ses meutes, les quadrupèdes ont leurs forêts impénétrables, leurs halliers profonds, leurs marais, leurs jambes d'acier, et les volatiles possèdent leurs ailes pour se défendre de notre agression. Tant pis pour les traînards ou les maladroits!

J'avais les yeux ardemment fixés sur lui.

Longtemps encore, il parla chasse, il parla chasseurs, chasseurs et chasse. Et, si je mollissais dans mon regard, il faisait jouer la batterie de sa fameuse carabine, calibre 12, à canon zébré, mon idéal.

Où voulait-il en venir?

Quand il me trouva l'esprit assez tendu, l'imagination assez montée, la main assez frémissante, il me conduisit dans ma chambre, sous les toits, et il me dit ces simples mots, le doigt dirigé vers un coin du mur :

— C'est à toi, cela!

Je ne fis qu'un bond, et je m'emparai fiévreusement d'un fusil qui me venait à mi-poitrine, un véritable objet d'art, un charme, un bijou.

Et il mit deux heures à m'apprendre la meilleure manière de s'en servir.

Il était minuit lorsque je me couchai. Je m'endormis, et, dans mon rêve, je vis Mithridate sur ses feuilles

mortes; Cyrus et ses chiens qui remplissaient quatre villes exemptes d'impôts; Darius et les inscriptions caractéristiques de son mausolée; Alexandre dans son vaste parc; je déchiffrai couramment les hiéroglyphes de l'Egypte et de l'Assyrie; je fus salué par Méléagre, par Orion, par Atalante, par Hippolyte, par Pollux, par Castor, par Persée, Samson et David.

Mon oncle Jean ne m'avait pas parlé de Diane, et cependant elle m'apparut, penchée sur moi pour m'embrasser.

III

Et le lendemain, comme je déjeunais sans appétit, en face de mon oncle Jean, qui mangeait comme Gargantua, le garde-chasse vint au rapport.

C'était un vieux bonhomme plié en deux. Il y avait cinquante-sept ans et demi qu'il hantait la salle basse, et remplissait ses fonctions avec une ponctualité de soldat prussien. Sous sa blouse on devinait la silhouette de son sabre courbe, dont l'extrémité sortait, par le bas, du bout usé de son fourreau. Sur son bras gauche, vers la saignée, s'affichait une plaque de cuivre, retenue par une lanière de cuir bruni; on y lisait son numéro matricule, sa profession et le nom du maître auquel il avait l'honneur d'appartenir.

Il bouclait des guêtres neuves le 1er janvier, et il les débouclait vieilles à la Saint-Sylvestre suivante, sans les quitter une seule fois pendant l'intervalle, marchant avec, couchant avec, pour être constamment prêt à ses tournées, sans que les insignes du fonctionnaire et la dignité de l'homme en souffrissent.

Fidèle à la coutume de son père, de son grand-père et de son bisaïeul, tous gardes-chasse du bisaïeul, du grand-père et du père de mon oncle Jean, il portait le chapeau traditionnel, à cornes, par le soleil, par la pluie, par le givre, par les rosées et tous les temps, même le dimanche, et il le renouvelait de cinq années en cinq années, quoi qu'il advînt; il l'obliquait à gauche, légèrement, pour se donner un air martial.

Je dois avouer, à ma honte peut-être, que je ne respectais pas l'individu, mais que je professais une sorte de culte pour le chapeau poitrinaire et pour les guêtres pleines de plaies.

IV

— As-tu raccourci l'enceinte? lui demanda mon oncle Jean.

— Ce n'est pas tout ça! répondit le garde, en se grattant l'oreille; on nous vole nos faisans, la nuit.

Mon oncle Jean ouvrit la bouche, comme s'il allait avaler les maraudeurs. Il la ferma, sa stupeur passée, en faisant claquer ses dents de loup.

— Alors, dit-il, s'adressant au garde, tu vas *le* charger de grenaille, et tu feras une écumoire des jambes de ce braconnier.

— C'est ce que je pensais faire, sauf votre respect.

Le garde-chasse coula sans retard une forte charge de poudre dans le canon de sa canardière, une bourre, du menu plomb, une autre bourre, replaça la baguette dans sa gaîne, mit une amorce, et dit crânement, en donnant un coup de poing sur son chapeau qui s'enfonça :

— Laissons la lanterne s'éteindre.

Il appelait le soleil une lanterne.

— Et moi! demandai-je, quel sera mon rôle?

Il me tardait de ressembler à Méléagre.

— Toi! fit mon oncle Jean; tu iras te coucher.

V

Les ombres du soir descendirent sur la terre, comme si rien ne s'était passé. Le garde-chasse occupait son poste, près de la faisanderie, au fond du jardin; le jardin était clos de murs; les murs étaient armés de tessons de bouteille. Il faisait le guet dans les lilas. Il crut bientôt entendre un bruit, il rabattit son arme en trois temps, trois mouvements, selon la règle, les genoux pliés.

C'était une fausse alerte.

Une chauve-souris faisait frétiller ses ailes membraneuses à travers les feuilles d'un arbre. Une grenouille chantait son antienne près du jet d'eau.

Le garde écoutait sans voir, la respiration en suspens. Son attention se concentrait vers un point où se trouvait une brèche, de l'autre côté de laquelle étaient des pierres qui provenaient de l'éboulement. A n'en pas douter, le malfaiteur viendrait par là. Il perçut un frôlement dans les avoines folles qui garnissaient la crête du mur. Il mit en joue, le doigt appuyé sur la détente. C'était un loir qui commençait sa maraude, et qui, fier de sa liberté, sautait et gambadait sur l'entablement.

Minuit venait de sonner. Rien n'apparaissait.

— Hum! murmura le garde, on m'a peut-être éventé.

Cette préoccupation le rendit perplexe. On dirait dans le village qu'il avait passé la nuit à la belle étoile, l'arme au poing, prêt à mitrailler un ennemi qui n'existait que dans son cerveau. Quelques mauvaises langues ajouteraient même qu'il s'était fait des retranchements et des forteresses, avec des canons sur leurs affûts, mèche allumée, pour bombarder on ne sait quoi. La moquerie était d'autant plus à craindre qu'il avait raconté, sous le sceau du secret, à Mme Giboux, une commère, qu'il allait loger quelques pincées de sel dans les mollets d'un sacripant. Or, il y songeait, Mme Giboux n'était pas une tombe où les secrets s'ensevelissaient. Qui sait si l'on n'irait pas jusqu'à supposer qu'il dégarnissait lui-même les réserves de mon oncle Jean, et que, pour détourner les soupçons, il feignait de prendre un grand intérêt à la découverte d'un coupable absent!

Un mulot sortit d'une cépée, et il s'approcha précautionneusement du garde inquiet. Il ramassait les épaves et il les flairait, sans s'inquiéter autrement de ce corps gênant. Quand il en fut assez près, il se dressa, le nez en l'air; puis il se sauva tout affolé, comme s'il craignait une souricière.

Chut! on distingue des pas qui suivent le mur extérieurement. Les pierres du tas sont ébranlées; elles roulent avec fracas dans le fossé. Le garde a de la peine à contenir son impatience. Il tient sa preuve : on ne rira pas de sa bonne foi. Malgré la nuit noire, ses yeux se sont accoutumés insensiblement à l'obscurité.

Une voix attaque ce refrain normand :

Ils s'en allaient loin du village,
A travers les foins et les houx;
Ils avaient tous deux le même âge
Et le cœur sens dessus dessous.

C'était Jérôme donnant le bras à Perrette et répétant ses bonheurs à tous les échos.

Et il passa des terrassiers au point du jour; ils se rendaient à leurs durs travaux.

Les pigeons faisaient leur toilette silencieuse sur le toit, au soleil levant.

Un rouge-gorge voletait dans les branches du sureau voisin, en répétant son refrain joyeux.

Des libellules passaient comme des éclairs, en faisant miroiter leurs vives couleurs.

La brise berçait les fleurs des haies.

Le garde-chasse courut ouvrir la faisanderie. Il y

manquait deux pensionnaires, comme la veille et l'avant-veille, depuis trois jours que cela durait.

— Cré nom ! dit-il en arrangeant son chapeau droit, ce qui était sa manière d'exprimer qu'il devenait mécontent de lui.

VI

Le lendemain il renouvela l'expérience; elle eut les mêmes résultats : il manquait encore deux faisans. Le chiffre était fatal. Pourquoi deux et pas quatre ou huit? Le voleur était donc discret ou peut-être se figurait-il qu'on s'en apercevrait moins en procédant avec discrétion ?

— Changeons de tactique, dit mon oncle Jean, et rabattons-nous sur le chemin. Fais le guet dehors.

— Oui, monsieur Jean.

Un garde-chasse bien élevé s'abstient toujours de réflexions. Il fit le guet sur le chemin.

VII

Or, pendant qu'il faisait le guet sur le chemin, j'arpentais ma chambre à grands pas, en long et en large, en fourrageant mes cheveux blonds ébouriffés. Que pourrais-je donc faire, ô mon Dieu! pour ressembler à Méléagre ? Une idée me vint.

J'ôtai mes souliers et je descendis les soixante-quatorze marches de l'escalier, les mains à la rampe pour m'alléger et ménager les craquements. J'ouvris une porte en faisant des vœux pour que ses gonds ne criassent pas. Puis, à tâtons, j'allongeai le bras vers une panoplie, celle de mon oncle Jean, et je décrochai son carnier, où se trouvaient la poire à poudre et le sac à plomb.

Et je refermai la porte, et je repris la rampe, et je remontai l'escalier, tout tremblant et tout effaré.

J'avais bien des munitions, mais qui m'assurait qu'elles fussent sérieuses ! Pour un petit fusil il fallait du petit plomb peu malfaisant et de la petite poudre peu meurtrière. Je chargeai mon arme avec les ingrédients de mon oncle Jean.

Cela fait non sans suer à grosses gouttes, je me passai le carnier en bandoulière et je m'élançai dans le jardin par une croisée du rez-de-chaussée, sans me douter que les barbes du filet balayaient le sol, comme la queue traînante d'un paon.

J'allai valeureusement vers l'encoignure où gisait la faisanderie. Comme le Chaperon-Rouge, je tournai la chevillette et la bobinette ; la claire-voie céda. J'entrai dans la place tout doucement et je me blottis dans une gerbée de foin, sans que le gibier de mon oncle fît autre chose qu'entre-bâiller un œil éteint.

VIII

La lune donnait.

Je verrais venir le voleur ; j'attendrais qu'il se fût assez rapproché pour la constatation du flagrant délit, et j'userais de mon droit en l'empêchant de perpétrer sa mauvaise action. Oui, mais s'il se défendait, lui blessé... Je m'étais coupé la retraite... plus moyen de fuir. Tant mieux ! mon patron, saint Méléagre (ce devait être un saint ; il l'était pour moi), mon patron Méléagre serait content. Je n'en souhaitais pas davantage. Quelle belle mort, si j'étais tué !... Mon sang se mit à bouillir tout le long de mes veines allumées.

J'arrivai lentement à croire qu'ils viendraient vingt, armés jusqu'aux dents, déterminés et prêts à tout. J'avais hâte de me mesurer avec eux et de leur prouver, suivant la formule, que la valeur n'attend pas le nombre des années, chez nous. Je me remémorai tous les actes de bravoure des petits tambours du premier empire, et mon cœur battait la charge avec d'interminables roulements.

Quelque chose bougea, je ne sais quoi ; des coqs sans doute qui changeaient de patte, et sur-le-champ j'épaulai le fusil vierge que mon oncle Jean m'avait donné.

— O Méléagre ! contemple-moi ! murmurai-je dans mon for intérieur. Tiens, regarde ce fusil en couche, tu verras s'il tremble !

Silence partout.

J'avais agité mon foin et il s'en était dégagé de la poussière. Je fus pris d'une envie terrible d'éternuer. Il ne fallait pas. Je rengainai mon envie par la force toute-puissante de ma volonté. Il y avait déjà prouesse.

Je secouai ma chevelure le front renversé, comme pour défier tout l'univers.

IX

Cependant des picotements taquinaient mes paupières appesanties.

Ils devinrent bientôt insupportables.

Je m'allongeai malgré moi sur ma couchette, et je revis en songe toutes les célébrités désignées par mon oncle Jean, y compris Diane, dont il s'était abstenu de parler, et Méléagre, dont j'avais fait ma divinité.

X

Des cris étouffés m'occasionnèrent un soubresaut.

Je me levai sur mon séant et j'aperçus perpendiculairement à moi, là-haut, une masse informe sur le plancher disjoint où les faisans étaient branchés. C'était un homme, sans doute, un monstre à face humaine, hideux, étrange, velu, poilu, qui se roulait dans des espèces de convulsions. J'ajustai l'être ; je lâchai mes deux coups, le droit et le gauche, sans trop savoir ce que je faisais; je l'atteignis en plein corps, et, comme si mon courage était à bout, subitement je m'affaissai.

Et Méléagre, malheureux ! tu ne paraissais plus te soucier de Méléagre, de l'opinion de Méléagre, du jugement du saint des saints !

Tout à coup je sentis un poids énorme qui tombait du ciel sur ma poitrine et qui me déchirait à belles dents. J'eus beau me débattre et faire effort, j'étais toujours étouffé sous la pesanteur, toujours déchiré, toujours mordu.

Alors, oubliant les rois qui chassent, et même David, Samson, Persée, Castor, Pollux, Hippolyte, Atalante, Alexandre, Darius, Cyrus, Mithridate, tous les nouveaux et tous les anciens, et Diane qui me protégeait, et Méléagre qui m'avait mis l'imagination en rumeur ; oubliant tout, je me mis à pousser des cris effroyables, comme si l'on m'écorchait et me brûlait vif.

XI

Mon oncle Jean accourut avec ses domestiques armés de flambeaux.

J'étais en train de me laisser assassiner, sans me défendre contre l'assassin.

Quand je rouvris les yeux aux cessations de mes douleurs et aux vivacités de la lumière, je vis mon oncle Jean qui tenait en l'air un gros renard entre son pouce et son index. Cette simple pression l'avait achevé.

Sous mon foin, il y avait la gueule d'un terrier.

Maître renard demeurait en plein dans la faisanderie de mon oncle Jean.

Et voilà comment, à quatorze ans, je marchai bravement au feu.

Les renards depuis me l'ont bien payé ! Méléagre doit être content de moi.

Gustave CHADEUIL.

UNE CHANSON BRETONNE.

Vers la fin d'octobre 1862, je quittai Paris pour aller faire une petite excursion en Bretagne, cette province romantique, tant chantée par nos poëtes, et que je ne connaissais que par eux.

Mon principal but était de retrouver l'air d'une berceuse populaire, dont je n'avais pu me procurer qu'un fragment. Des amis parfaitement renseignés m'assuraient qu'on chantait cet air aux environs de Morlaix.

Je partis donc, la tête remplie de tout ce que j'avais lu de séduisant sur la Bretagne, soit dans le bel ouvrage de M. Pitre-Chevalier, soit dans les œuvres de M. de La Villemarqué, ou bien enfin dans les poésies de Brizeux.

Je vais m'attirer les malédictions de tous les Bretons, entichés de leur province, en avouant tout d'abord que je fus très-désillusionné. Pour moi, la lande, qui

Hiver, été, fleurit toujours,

devait être un paradis terrestre au petit pied. J'avais lu et relu cette jolie pièce de vers de Brizeux :

Ah ! voici le renouveau !
Que chante-t-on, pastoureau,
Sur la lande ?
Que chante l'oiseau petit,
Tout en bâtissant son nid
Dans les touffes de lavande?
. . . .

Je humais de loin ces parfums, je me voyais entouré de fleurs, de mousses... Eh bien ! non, je n'ai vu, profane que je suis, je n'ai vu que des champs désolés, mal cultivés, la plupart même incultes ; quelques arbres rabougris au bord de la route, et des mendiants... Ah ! que de mendiants ! Toutes les branches des arbres avaient l'air de vous tendre la main.

Allez donc voir un pays sur la foi des poëtes, vaut aussi bien acheter un cheval sur la foi d'un maquignon.

Je dois dire qu'en ce moment la Bretagne se résumait pour moi en une chanson.

Mon itinéraire préféré me fit suivre les côtes depuis le mont Saint-Michel ; ma première étape fut Saint-Malo. Je visitai d'abord le *Grand-Bé*, qui, en réalité, n'est pas bien grand. « Au mois de mars 709, eut lieu une marée aussi fatale qu'extraordinaire, qui fit passer sous le domaine de l'Océan tous les environs de la ville d'Aleth, depuis le cap Fréhel jusqu'au Cotentin, isola le monticule où est maintenant la ville de Saint-Malo, et creusa son port. » Un de ces monticules isolés s'appelle le *Grand-Bé*. Je trouve, dans le Dictionnaire breton de Le Gonidec : *Bé* ou *Bez*, tombe, sépulcre. Est-ce cette étymologie qui a fait préférer cet endroit à Chateaubriand pour y être enterré ? Ce n'est pas probable. La tombe du poëte est une simple croix de granit, entourée d'une petite grille en fer. Mais quelle admirable vue ! Bien certainement que c'est cela qui a séduit Chateaubriand.

Je continuai ma route par Saint-Brieuc, Paimpol,

Tréguier, le pays des maîtresses fileuses,
..... Aussi le pays des chanteuses.

Allez-y voir, et vous m'en direz des nouvelles. Je traversai Lannion, et enfin j'arrivai à Morlaix... sans avoir entendu une note, même par ces mendiants qui envahissent les abords des diligences et qui, au dire des touristes, *vous chantent ces anciens airs de l'Armorique*, etc.

Erreur que tout cela ; les mendiants vous disent bêtement, comme tous les mendiants : « Faites-moi la charité, s'il vous plaît, mon bon monsieur. »

Morlaix est une petite ville fort sale, où le parfum de la lavande brille par son absence. Du reste, je ne trouvai l'air de ma berceuse ni à Morlaix ni aux environs, et je partis pour Brest, en désespoir de cause.

S'est-on assez gaussé de ce pauvre Landernau ! Eh bien, c'est le plus joli endroit, la ville la plus coquette que j'aie rencontrée en Bretagne. Le port, les promenades, les maisons, la société, tout y est souriant, comme le soleil qui, ce jour-là, illuminait ce charmant tableau.

Je ne dirai rien de Brest ; il y a de tout à Brest, excepté des chansons bretonnes. J'appris pourtant qu'en traversant la rade je trouverais un village nommé *Landévennec*, où la chanson populaire était encore en honneur. Je ne me le fis pas dire deux fois.

Landévennec est un groupe de maisons de fort chétive apparence, si l'on en excepte deux ou trois, entre autres celle du maire, chez qui je logeai, vu l'absence d'un hôtel ou même d'une auberge. Le maire, cultivateur aisé, est un charmant homme, instruit, parlant fort bien le français ; tout cela rehaussé par un bon sens naturel, qui résume à lui seul bien des bonnes qualités.

Le soir, trois petites filles du village vinrent me chanter des chansons du pays ; c'étaient des cantiques. Quant à la fameuse berceuse, on ne la connaissait pas.

Je retournai le lendemain à Brest, résolu de pousser mon excursion jusqu'à Lorient.

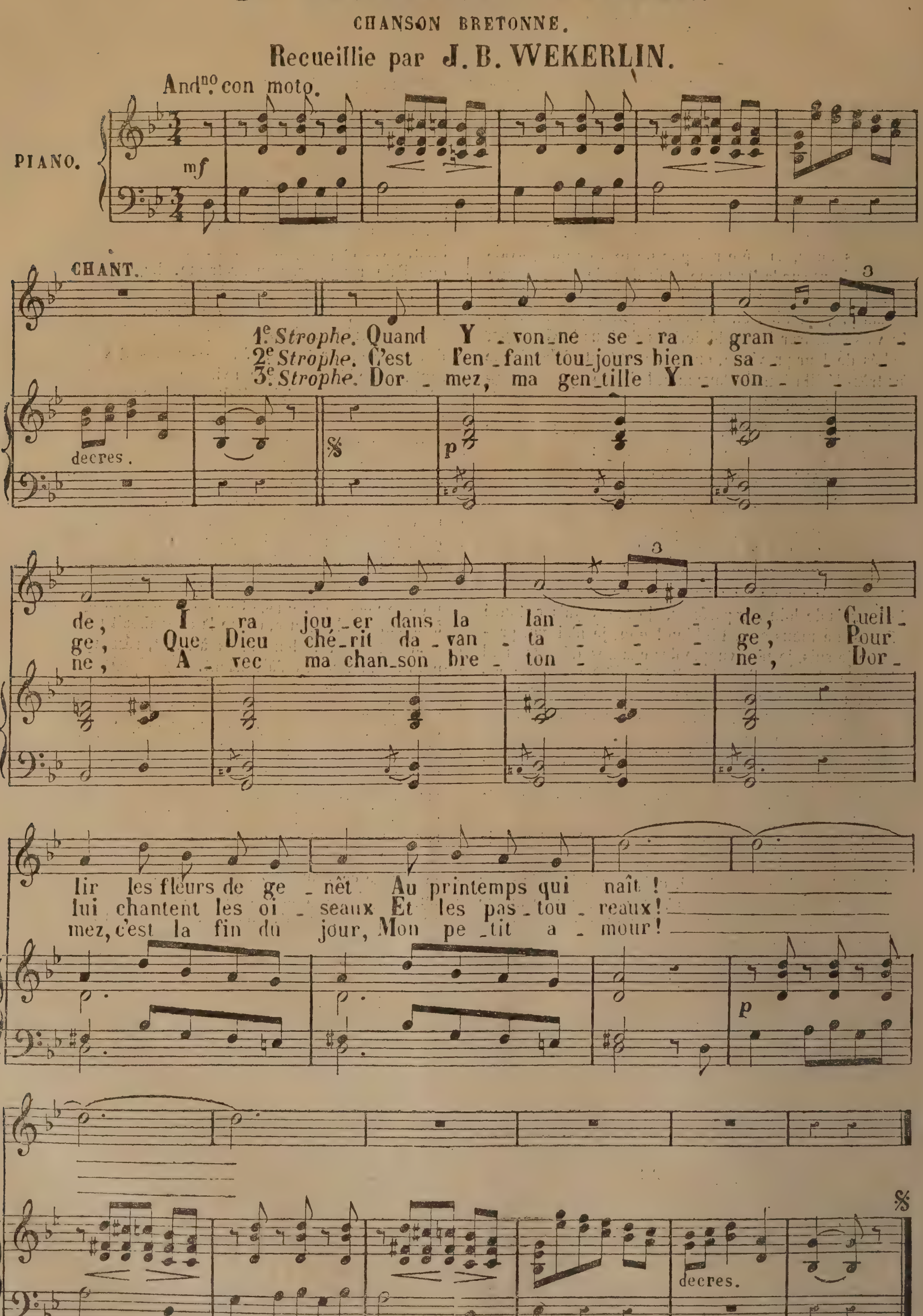
La veille de mon départ, je me promenais le matin dans l'avant-port. Le bateau à vapeur le *Hambourg* chauffait à toute vapeur pour le Havre. Appuyé sur un vieux canon, je suivais en rêvant tous ces apprêts de départ. On se remuait, on se bousculait sur le pont ; les cages, bourrées de poules et de canards, faisaient entendre un chœur des plus discordants ; le capitaine s'agitait sur son pont de commandement, les matelots hissaient des cordages, chargeaient des marchandises, quand, au milieu de ce brouhaha général, j'entendis une voix de femme qui fredonnait à l'un des bouts du bateau... Je me redressai subitement, comme réveillé d'un rêve : c'était ma *berceuse* tant désirée.

Je ne fis ni une ni deux, je courus à mon hôtel, je bourrai mon sac de nuit, et je pris passage sur le *Hambourg*. Durant la traversée, je notai la berceuse tant cherchée, celle même dont le numéro de ce jour reproduit les paroles et la musique. La femme de chambre du bateau (c'était elle qui savait cette bienheureuse chanson) avait une voix juste et pénétrante, et, voyez la singularité des choses de ce monde, c'était la seule chanson bretonne qu'elle connût. Les cheveux bruns de ma jeune chanteuse m'avaient d'ailleurs fait penser qu'elle ne devait pas être Bretonne d'origine. Je débarquai au Havre. Ce fut le dernier voyage du bateau le *Hambourg*, cinq jours après, comme il s'en retournait à Brest, il fut accosté de nuit par une frégate qui le coula, noyant la plupart des personnes qui étaient à bord ; la pauvre femme de chambre y trouva la mort également.

Ainsi finit l'histoire authentique de ma chanson.

J.-B. WEKERLIN.

LA BERCEUSE D'YVONNE.



POÉSIE. — FABLES.



Les oies. Dessin d'Eug. Forest.

LES OIES.

Une longue perche à la main,
Un paysan menait vers le marché voisin,
Clopin-clopant un troupeau d'oies.
En les chassant ainsi sur les publiques voies,
Il faut dire que le manant
Les traitait peu civilement.
Il voulait arriver de bonne heure à la foire ;
C'était là son excuse, et l'on sait par l'histoire
Que, de tout temps, l'appât du gain
Fut fatal aux oisons ainsi qu'au genre humain.
Ceux-là ne trouvaient pas la raison bien valable,
Et, rencontrant un voyageur,
Ils accusent ainsi leur rude conducteur :
« Est-il un sort plus misérable
Que celui qu'on nous fait subir en cet endroit !
Ce grossier paysan, d'une main téméraire,
Nous chasse devant lui comme gens du vulgaire.
L'ignorant ne sait pas le respect qu'il nous doit,

A nous dont les aïeux, que partout on renomme,
Ont été les sauveurs de Rome.
— Bien! admettons que cela soit;
Mais pourquoi voulez-vous partager cette gloire?
Demanda le passant. — Nos aïeux, dit l'histoire...
— C'est vrai, j'ai lu le fait, tel qu'il est raconté;
Mais vous de quelle utilité...?
— Rome, par nos aïeux... — Oui, c'est la vérité;
Mais vous, qu'avez-vous fait? je le demande encore.
— Nous, rien. — Et pourquoi donc faut-il qu'on vous honore?
Laissez en repos vos aïeux;
On célèbre à bon droit leurs exploits glorieux;
Mais vous, sans vous faire un reproche,
Vous valez tout juste la broche. »

Je pourrais prolonger ma fable et ses leçons;
Je m'arrête, je crains d'agacer les oisons.

(*Imité du russe de Krylof.*)
Léon GODARD.

LE PAYSAN ET LE MERISIER.

« Quelle amertume abominable!
Oh! cette fois, de par le diable!
Ce que je dis n'est pas un jeu,
Et tu seras par moi, cet hiver, mis au feu,
Pour t'apprendre à donner des fruits si détestables,
Que leur âpre saveur prend les gens au gosier. »
Ainsi parlait Gros-Pierre au pauvre merisier
Qui végétait derrière une de ses étables.
L'autre lui répondit: « Que ne me greffiez-vous?
J'en aurais donné de plus doux.
Vous à qui le Seigneur, dans ses desseins augustes,
Confia des enfants, ces précieux arbustes,
Tâchez, si vous voulez qu'ils portent de bons fruits,
De greffer la sagesse en leurs jeunes esprits. »

Th. DUCHAPT.

QUI PERD GAGNE,

NOUVELLE SUISSE.

Josué Empedau avait quarante ans, une belle fortune, de vastes domaines, une grosse femme et la vue basse; il vivait dans ses propriétés, assez distantes de Berne, ville cependant la plus rapprochée de son habitation.

J'ignore s'il comptait Empédocle au nombre de ses aïeux, mais son nom rendait la descendance assez vraisemblable; et, autre ressemblance étrange, notre héros ne pouvait passer devant aucun abîme, fossé, citerne, puits, etc., sans y plonger son nez armé de lunettes, pour en calculer la capacité et voir ce qu'il pouvait contenir.

Cette innocente manie fit perdre la vie au philosophe sicilien, dont on ne retrouva que les pantoufles au bord du cratère de l'Etna; elle coûta moins, mais coûta cependant ses lunettes à M. Empedau; les besicles tombèrent au fond d'un puits dont il examinait la profondeur et il ne put les en retirer.

C'était le soir d'un beau jour d'été, et M. Empedau, désolé, conçut des craintes sérieuses sur les conséquences de cette perte, au moins pour le lendemain, car il ne pouvait remplacer ses lunettes immédiatement, n'en ayant aucune paire de rechange.

Il résolut d'envoyer son domestique à Berne pour y faire l'achat de nouvelles besicles; mais, comme la ville était à huit lieues de chez lui, il devait subir, toute une journée, la contrariété de ne pouvoir se livrer à ses occupations ordinaires ou à ses distractions favorites.

Le lendemain donc, par un beau soleil, il alla faire sa promenade accoutumée du matin, et, bien que ses yeux ne fussent point sous verre, il fut ravi des aspects que la nature lui offrait; les détails lui échappaient, il apercevait moins les fleurettes des haies et celles qui bordaient sa route, mais il comprenait mieux par cela même les perspectives grandioses de l'horizon, les masses de verdure éparses dans la campagne, la magnifique voûte d'azur où resplendissait le soleil, les accidents de lumière et d'ombre qui nuançaient le paysage: puis, moins détourné par l'attention qu'il prêtait d'ordinaire aux objets rapprochés de lui, il se livrait plus entièrement aux grandes et sérieuses pensées que font naître les aspects sublimes des œuvres du Créateur, et s'élevait plus entièrement à lui.

De retour au logis, son appartement lui sembla restauré; il apercevait moins les détériorations causées par le temps, ses vernis étaient moins écaillés, ses meubles en meilleur état; mille petits dégâts échappaient à ses regards devenus indulgents, et, sous ce rapport, il n'eut qu'à se féliciter de cette restauration apparente qui flattait sa vue sans lui avoir rien coûté.

Mais une surprise bien autrement agréable l'attendait alors que sa femme, accourant à sa rencontre pour lui souhaiter la bienvenue, lui parut elle-même rajeunie, pimpante; de légères rides s'étaient aplanies, quelques rares cheveux blancs étaient devenus invisibles, certaines taches de rousseur avaient disparu, et, sous le charme de cette fascination, il fut avec elle plus aimable et plus galant que de coutume.

Les journaux arrivèrent au nombre de quatre: deux suisses et deux français; il ne put se les faire lire, car il n'avait pas d'enfants, et sa femme, affligée d'une ophthalmie, n'aurait pu lui rendre ce service. Il fut stupéfait du peu d'ennui que lui apportait cette contrariété.

Les feuilles de son pays regorgeaient alors de raisonnements pour ou contre l'établissement d'une banque fédérale; elles étaient remplies par les brillants fabricants de prospectus, qui lui semblaient des araignées tissant leurs toiles. Il se trouvait donc suffisamment édifié à ce sujet et se souciait fort peu d'en apprendre davantage

Depuis longtemps les notes innombrables échangées entre les puissances de l'Europe au sujet de la Pologne et du Danemark lui avaient brouillé la cervelle; elles composaient pour lui un labyrinthe inextricable d'où il ne pouvait sortir, et il avait renoncé à rien comprendre dans ce gâchis diplomatique, où Œdipe seul aurait pu voir clair.

Quant à l'Amérique, il ne pouvait non plus concevoir comment ces peuples puritains, si ponctuels à observer le repos du dimanche, consacraient tous les autres jours de la semaine à se massacrer sans trop savoir pourquoi. Il ne faisait pas une notable différence entre le cannibale qui fait de la *chair à pâté* de ses ennemis morts et les chrétiens qui font de la *chair à canon* de leurs compa-

triotes vivants : les boulets et les balles des canons et des carabines rayés lui avaient percé le cœur avant d'atteindre les huit ou neuf cent mille Américains qu'ils avaient exterminés sur les champs de bataille.

« A quoi bon, se dit-il, mettre encore le nez dans ces misérables choses? » Et là-dessus il bénit le ciel de ne pouvoir apprendre de nouveaux massacres dans ses journaux : le Mexique même, si opulent en mines d'or, lui paraissait plus riche de beaucoup en révolutions, en trahisons, en mécomptes de toute sorte, en sorte qu'il laissa ses papiers sous bande, ce qui le disposa à recevoir de meilleure grâce M. Gottorp, son voisin de campagne, qui venait chaque soir discuter avec lui sur les événements du jour et dont il était loin de partager les opinions ; mais n'ayant pu prendre connaissance des documents officiels qui l'auraient armé de toutes pièces pour la lutte quotidienne, il se vit, par cela même, très-agréablement contraint à ne point s'aigrir, et les deux amis s'entretinrent de procédés agricoles, ce qui leur permit de ne pas s'échauffer le sang et de se quitter de bonne humeur.

A dîner, il mangea de meilleur appétit; les mets, lui parurent mieux apprêtés qu'à l'ordinaire; il les savourait naïvement sans y chercher de petites imperfections que ses lunettes lui rendaient souvent le mauvais service de découvrir.

Afin d'utiliser les papiers publics qu'il n'avait pu lire, il crut bien faire de les envoyer au propriétaire du seul café qui fût dans sa commune.

Les cultivateurs, habitués à n'y trouver que la *Gazette de Berne*, et qui pour cela même ne voyaient les choses que sous un seul côté, furent d'abord enchantés de lire toutes ces diverses manières de juger les mêmes actions ; mais, indépendamment du temps qu'ils perdirent à ces lectures prolongées, chacun d'eux prit pour sa boussole l'un des journaux, si bien que les voilà se disputant, s'animant par degrés et introduisant les débats d'une âcre et haineuse politique dans un local assez fortuné pour les ignorer jusqu'alors.

Il s'ensuivit dans la soirée, quand les têtes eurent été échauffées par quelques libations, une batterie générale, que la gendarmerie du lieu ne parvint à terminer qu'en fourrant au violon deux chauds partisans de la Pologne, un admirateur fougueux du Danemark, ainsi qu'un adversaire bouillant de l'esclavage du sud de l'Amérique.

M. Empedau consacrait ordinairement ses soirées à la lecture des livres nouveaux, et à cet effet il avait fait venir de Genève des *romans-homélies* aujourd'hui fort à la mode.

Ce genre bâtard, où la controverse et la galanterie, la théologie et l'amour s'enchevêtrent dans des discussions sans fin, lui avait souverainement déplu ; il trouvait que non-seulement la religion et la tendresse y gagnaient peu, mais encore que la première risquait d'y être ébranlée sur ses bases et la seconde d'y devenir nauséabonde et ridicule.

Après avoir parcouru ces ouvrages, il avait sur certaines idées religieuses des doutes qui faisaient chanceler sa foi ; il y voyait des objections mal réfutées auxquelles il n'avait point songé et ne pouvait répondre de suite, son sommeil était moins prompt à venir, sa prière faite avec moins de ferveur, il savait mauvais gré à l'auteur, dont le talent ébranlait ses croyances au lieu de les soutenir, et ce mélange du sacré et du profane ne satisfaisait ni son âme ni son cœur ; aussi avait-il fait venir avec ces *romans-sermons* quelques autres romans des auteurs en vogue, où l'érudition, l'imagination et l'esprit se trouvaient à haute dose ; mais il y cherchait en vain le bon sens, l'observation vraie, le naturel parfait qu'il avait tant de plaisir et d'orgueil à rencontrer dans les écrivains de son pays, Jeremias Gotthelf, Zchokke, Hebel, Topffer, etc., etc.

En sorte qu'il prit son parti, grâce à la perte de ses lunettes, de n'avoir pas à parcourir ces livres qui ne contentaient ni son esprit ni son goût, puis il trouva dans une aimable causerie avec sa femme une ample compensation à ce qu'il croyait d'abord devoir être une privation pour lui, et tous deux, charmés de leur veillée, s'endormirent l'âme calme et la tête reposée.

Le lendemain, son domestique, arrivé de Berne dans la nuit, lui remit les lunettes qu'il y avait achetées chez l'opticien.

M. Empedau les prit, puis, au moment de les placer à cheval sur son nez, il se ravisa et fit les réflexions suivantes :

« Hier, veuf de cet instrument, j'ai passé une journée délicieuse, ma promenade m'a ravi ; à mon retour, j'ai trouvé mon logis restauré, ma femme rajeunie, mon repas admirablement apprêté ; je n'ai pu ni fatiguer ma tête ni aigrir mon humeur par la lecture des journaux où j'aurais pris connaissance d'événements fâcheux qui auraient déjoué mes espérances, ou de réflexions qui auraient été à l'encontre de mes opinions.

« Au moyen de cette ignorance des faits accomplis, je n'ai pu les discuter ou plutôt me disputer à leur sujet avec mon voisin M. Gottorp, et nous nous sommes séparés sans nous être querellés, ce qui est fort rare; j'ai passé une jolie veillée à jaser avec ma femme, dont les rides, les cheveux blancs et les rousseurs avaient disparu pour moi, ce qui m'a rendu plus galant avec elle et m'a valu de sa bouche des propos dignes de notre lune de miel.

« Je me suis fort bien trouvé de me sevrer des *romans-homélies* et des *romans échevelés* du jour, dont la lecture, le soir, indigérait mon entendement et retardait ou troublait mon sommeil.

« En vérité, je ne vois pas trop ce que je gagnerais à placer de nouveau des lunettes sur mon nez. »

Après ce soliloque, M. Empedau alla se regarder à son miroir, il s'y trouva mieux lui-même et songea qu'on le croirait plus jeune s'il se dépouillait d'un meuble gênant d'ailleurs et proclamant une caducité précoce.

Mais comme il hésitait encore, il vit entrer dans sa chambre le cafetier de sa commune, qui lui rapportait les quatre journaux prêtés et le conjurait de ne plus les lui envoyer à l'avenir, attendu, disait-il, que son établissement, si paisible jusqu'alors, avait été métamorphosé la veille en vrai coupe-gorge, où la gendarmerie avait dû intervenir pour apaiser et empoigner ses pratiques autrefois si tranquilles.

Cela décida M. Empedau ; il courut jeter dans le puits la seconde paire de lunettes qui arrivait de Berne, et si vous le rencontrez aujourd'hui, vous le trouverez le teint clair, la bouche souriante, le nez allégé de besicles, l'abord gracieux.

Toujours plus aimé de sa femme, de son voisin Gottorp, mais incapable de vous renseigner sur la politique du jour et les romans modernes.

Depuis lors il soutient à tout venant qu'il ne faut jamais regarder et voir les choses de trop près ; puis son proverbe est devenu celui-ci : Qui perd gagne !

J. PETIT-SENN.

VOYAGE A LA RECHERCHE DU BONHEUR [1].

X

Sa confiance par trop crédule dans le faux marquis avait complétement désargenté Philippe ; il était urgent, pour lui, de ne pas rester plus longtemps dans cet état, et, pour combler le vide fait à sa bourse, il manda à son agent de change, par un télégramme, de vendre à la bourse du jour pour vingt-cinq mille francs d'actions, et de lui envoyer cette somme sans retard.

En attendant que cet ordre fût exécuté et qu'il eût reçu la réponse, Philippe alla s'enfouir dans le salon de lecture, et se plongea dans un sérieux examen des journaux illustrés, albums et keepsakes qui ornent à profusion ces sortes d'établissements. Cependant, si absorbé qu'il fût dans la contemplation de ces images, cela ne l'empêcha pas d'entendre la conversation de deux jeunes hommes qui causaient non loin de lui.

— Mon ami, disait l'un d'eux, je suis le plus heureux des hommes !...

Philippe leva la tête.

— Peste ! pensa-t-il, je voudrais bien être à la place de ce monsieur.

Une idée germait dans sa tête : elle ne fut pas longtemps à y mûrir, car, cinq minutes après, le personnage qui se prétendait le plus heureux des hommes s'étant trouvé seul, notre héros s'approcha de lui, s'excusa d'avoir bien involontairement entendu sa conversation, et le pria poliment de lui faire part du moyen à l'aide duquel il avait trouvé le bonheur.

Le monsieur le contempla quelques secondes et, jugeant au ton et aux manières de Philippe qu'il avait affaire à un galant homme, encore bien que sa demande lui semblât un peu excentrique, lui répondit :

— Mon moyen est bien simple et tout à fait à votre portée, monsieur ; j'aime et je suis aimé !

Philippe salua, s'excusa de nouveau et regagna sa place.

Si le bonheur est dans l'amour, pensa Philippe, rien ne m'empêche d'être heureux, car je me sens très-disposé à aimer. Le difficile est, sans doute, de se faire aimer ; cependant pourquoi ne réussirais-je pas tout aussi bien que ce monsieur?

Sur cette réflexion, qui lui mit au cœur les plus riantes espérances, il rentra promptement chez lui, fit une toilette du meilleur goût, et se dirigea vers la promenade pour y chercher la femme qui devait lui apprendre à connaître enfin le bonheur.

— Je regrette, se dit-il en descendant de son appartement, de n'avoir pas demandé à ce monsieur si celle qu'il aime est fille ou veuve, car il doit exister dans ces différents états civils des nuances de sentiments fort dissemblables.

La toilette et les pas de M. le baron Philippe de Gast furent complétement perdus. A cette heure de la journée, aucune figure féminine, à peu près présentable, n'eût osé affronté les ardeurs du soleil, et, à l'exception de quelques buveuses d'eau quinquagénaires que trente degrés de chaleur n'épouvantaient pas, il ne rencontra aucune femme à la promenade ; mais il lui restait, pour le soir même, la ressource du bal qui réunissait toute la société des eaux, et il se promit d'en profiter.

Mais après le dîner, en parcourant la feuille badoise, il lut, au chapitre des départs, ce qui suit : « A quitté Bade, se rendant à Naples, M. le marquis de Vergas, gentilhomme chilien, etc. »

— Parbleu ! s'écria Philippe, voilà un effronté coquin ! Je rattraperai mes cent mille francs, ou je ne serai qu'un sot.

Deux heures plus tard, notre héros se faisait conduire à la gare du chemin de fer, et prenait un billet pour la ligne d'Italie.

XI

Il n'entre pas dans notre plan de donner ici une description de Naples, ni de raconter les splendeurs de son paysage, célèbre dans le monde entier. La mer bleue de son golfe, le Vésuve, le Pausilippe, le quai de la Chiaia, planté d'orangers et de citronniers, le Palais-Royal, le théâtre Saint-Charles, la cathédrale, dédiée à saint Janvier, le palais du prince de Salerne, les catacombes, situées dans le nord de la ville et plus vastes que celles de Rome et de Syracuse, ont été décrits en prose et en vers, et nous n'apprendrions rien au lecteur en renouvelant des peintures cent fois faites.

Nous reviendrons tout simplement à notre héros, qui, arrivé de la veille à Naples, parcourait déjà les rues et les promenades, espérant qu'un heureux hasard le placerait en face du marquis de Vergas. Philippe s'était logé dans le quartier le plus aristocratique de la ville, rue de Tolède, et son premier soin avait été de s'enquérir du meilleur moyen à employer pour retrouver le Chilien.

— Monsieur, lui avait répondu son hôte, si le personnage que vous cherchez n'a point intérêt à se cacher, c'est-à-dire si c'est un honnête homme, vous le trouverez, de quatre à six heures, sur le quai de la Chiaia, ou le soir au théâtre ; si c'est un fripon et qu'il soit riche, ne vous adressez pas à la police, ce serait le moyen de ne pas réussir : dans ce cas, contentez-vous de vous promener du matin au soir, et espérez tout du hasard et de votre bonne étoile.

C'est ce que faisait Philippe.

Cependant, quinze jours environ s'écoulèrent sans que ses nombreuses recherches amenassent le plus mince résultat. Si M. le marquis de Vergas était à Naples, il ne se montrait nulle part.

Un matin, en rentrant à l'hôtel pour déjeuner, Philippe rencontra au coin de la rue de Tolède une dame très-élégamment vêtue, qui suivait le même chemin que lui. Un voile épais cachait sa figure ; mais sa tournure distinguée, la vivacité de son allure et la duègne qui l'accompagnait, lui firent supposer qu'elle était jolie et jeune. Au moment où il allait doubler le pas pour essayer d'apercevoir la figure de l'inconnue, une de ces voitures à hautes roues, comme il en existe tant à Naples, passa si près de l'inconnue, que celle-ci poussa un petit cri d'effroi et se jeta brusquement en arrière. Dans ce mouvement de retraite, elle laissa tomber son éventail, et, remise de sa frayeur, allait continuer sa route sans se douter de la perte de ce bijou.

Philippe, en galant chevalier, ramassa prestement l'é-

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

ventail, le remit à l'inconnue, et s'informa, dans les termes les plus galants, si elle n'avait pas été atteinte par le cheval. La dame leva son voile, et Philippe fut récompensé par un gracieux sourire que dessina en cœur une bouche charmante. Un « merci, monsieur, » prononcé en fort bon français, permit au jeune homme de voir une double rangée de petites dents dont la blancheur laiteuse tranchait vivement sur l'incarnat de deux mignonnes lèvres. Il est inutile d'ajouter que tous les traits étaient à l'avenant.

M. le baron de Gast resta ébloui, et, dans son trouble, salua assez gauchement l'inconnue, qui, toujours souriante, baissa son voile et reprit sa course. Le jeune homme suivait la même voie et la vit entrer au palais Mazzi, situé précisément en face de son hôtel. Avant de franchir la porte cochère, la dame s'était retournée, et, cette fois, Philippe lui avait fait un salut irréprochable.

Rêvant déjà qu'il tenait le bonheur, notre héros déjeuna de fort bon appétit, et, désireux de savoir à quoi s'en tenir sur la belle inconnue, il interrogea adroitement l'hôtelier, qui lui apprit que le palais Mazzi était habité par une jeune dame, veuve du chevalier Maurizio Merolla, et sa mère, Mme d'Amalfi, personnes fort considérées à Naples. En possession de ces renseignements, Philippe vint se placer au balcon de l'hôtel avec l'espérance de revoir la jeune veuve. Notre véracité d'historien nous oblige à dire que le souvenir du fameux marquis de Vergas n'existait déjà plus dans la pensée de M. de Gast.

Cependant la rencontre que nous venons de décrire avait eu un témoin sans doute intéressé à cette aventure, car au moment où la dame levait son voile, et lorsque Philippe l'avait saluée pour la seconde fois à la porte du palais Mazzi, il avait donné les signes les moins équivoques d'une vive contrariété.

Ce personnage était un jeune homme de vingt-cinq à vingt-huit ans, qui, par ses façons un peu brusques, ses moustaches coupées en brosse et le ruban qui ornait la boutonnière de sa redingote croisée, semblait appartenir à l'armée Il alla se planter debout, en face de l'hôtel, et attendit, avec une patience digne des plus grands éloges, l'avénement de faits nouveaux.


Dans la rue de Tolède. Dessin de Lix.

Au moment où Philippe se plaçait au balcon et interrogeait des yeux le palais Mazzi, une des fenêtres de ce palais s'ouvrit, et l'inconnue du matin apparut à la croisée en compagnie d'une vieille dame. Immédiatement les saluts recommencèrent de l'hôtel au palais, et des regards furtifs se croisèrent au-dessus des passants.

Cette pantomime n'avait point échappé au personnage que nous avons laissé dans la rue. Une sourde colère semblait l'animer, et si l'on peut juger des sensations du cœur humain par les nuances qui se reflètent sur le visage, on pouvait hardiment conclure que cet individu allait bientôt arriver au paroxysme de la rage. En effet, après quelques minutes pendant lesquelles sa physionomie passa du blanc livide au ponceau le plus cramoisi, il se dirigea vers l'hôtel, et demanda à parler à l'étranger qui, en ce moment, se trouvait au balcon du premier étage. Philippe, très-occupé à cribler le palais Mazzi d'œillades assassines, refusa de se déranger, et fit dire à l'importun visiteur d'attendre qu'il descendît. Celui-ci ne répondit rien, entra au salon et attendit. Bientôt les deux dames rentrèrent chez elles, et Philippe, n'ayant plus à contempler que la façade de leur habitation, s'empressa de descendre :

— Monsieur, lui dit son visiteur après l'avoir salué, vous avez rencontré ce matin, au coin de la rue de Tolède, une jeune dame et vous l'avez abordée?

— Je vous ferai remarquer, monsieur, répondit Philippe, que vous me faites l'honneur de m'interroger, et que je ne sais pas votre nom.

L'inconnu tira de sa poche une carte de visite, la remit à Philippe et continua :

— Je pourrais supposer que cette rencontre a été toute imprévue, et ne pas y attacher d'importance ; mais vous avez suivi cette dame, et l'avez saluée de nouveau au moment où elle rentrait chez elle.

Philippe jeta un coup d'œil sur le vélin, et dit fort tranquillement à son interlocuteur :

— Après, monsieur.

— Enfin, il y a quelques instants, apercevant la personne dont je parle à sa fenêtre, vous avez continué vos politesses, et vos regards m'ont dit assez clairement que j'avais en vous un rival.

— Permettez-moi de vous faire compliment de votre sagacité ; mais où voulez-vous en venir, monsieur ?

— A ceci : j'ai l'honneur, monsieur, de vous prier de cesser toute poursuite à l'égard de cette dame.

Philippe contempla, non sans étonnement, le personnage qu'il avait devant les yeux, et, surpris de l'étrange demande que celui-ci lui adressait, il répondit en souriant :

— Je regrette, monsieur, de ne pouvoir vous satisfaire.

— Si je suivais les usages du pays, reprit froidement l'inconnu qui était devenu très-calme, il me serait facile de me débarrasser de vous ; mais je suis militaire, c'est-à-dire homme d'honneur. Demain matin, vous recevrez la visite de deux de mes amis ; je vous prie, d'ici là, de vous enquérir de témoins ; ces messieurs conviendront des conditions de notre rencontre.

Philippe réfléchit un instant.

— Encore un mot, monsieur, dit-il ; voulez-vous me donner votre parole d'honneur que vous êtes aimé de la personne dont il s'agit, et je m'engage à faire ce que vous désirez ?

— Je vous tiens pour un galant homme, répondit l'inconnu que cette parole de Philippe avait touché, et je vais vous répondre en homme d'honneur : Non, je ne suis pas aimé de cette dame.

— J'aurai donc l'honneur d'attendre vos témoins demain jusqu'à dix heures.

L'inconnu salua et sortit.

Le lendemain, à six heures du soir, notre ami se battait à l'épée avec l'officier napolitain, et comme il n'avait jamais pratiqué la garde basse fort en usage en Italie, il recevait, entre la deuxième et la troisième côte, un furieux coup d'épée qui mit ses jours en danger et le retint deux mois au lit.

XII

Ce duel fit du bruit à Naples : on essaya de lui donner un motif politique ; mais quelques indiscrétions circulèrent, et l'on sut bientôt qu'on ne devait voir dans cette rencontre autre chose qu'une rivalité d'amour. Le nom de la belle veuve, après avoir été murmuré sous l'éventail dans quelques salons aristocratiques, se trouva dans toutes les bouches. Certains curieux — et il y en a beaucoup à Naples — allèrent se renseigner à la chancellerie française, et quelques jours suffirent pour apprendre à tout Naples que le blessé était un charmant gentilhomme français, possesseur de cinquante mille francs de rente. Blessé grièvement, mourant peut-être, M. le baron Philippe de Gast excita les sympathies de cette population à l'esprit mobile et enthousiaste ; tout ce que la ville renfermait de riches, de curieux et d'inoccupés, se fit inscrire à l'hôtel de la rue de Tolède. Mme d'Amalfi, femme ambitieuse et rêvant pour sa fille, coquette émérite, un riche mariage, partagea l'engouement général, et fit mettre son médecin à la disposition du blessé. Cette démarche, qui ne la compromettait pas, eut tout le succès désirable : Philippe accepta les soins du docteur Rocca, et le rusé médecin, sans trop interroger son malade, apprit que la renommée n'avait point été menteuse à l'égard de la position de notre héros et du chiffre de sa fortune.

L'amour et la jeunesse sont plus habiles que tous les médecins de la terre ; le docteur Rocca, qui était un homme habile, flatta les espérances de Philippe et laissa faire la nature. Grâce à ce système de médication, il obtint en quelques mois une cure merveilleuse, qui fit le plus grand honneur à sa science.

Le blessé était entré en pleine convalescence ; il pria le docteur de hâter le jour de l'entrevue si ardemment désirée.

Le médecin, après en avoir conféré avec ses clientes, apprit au jeune homme que ces dames iraient le soir même au théâtre Saint-Charles, et que la présentation se ferait dans leur loge entre le deuxième et le troisième acte de l'opéra.

Tout le monde sait qu'à Naples le théâtre n'est autre chose qu'un rendez-vous de causeries et de réceptions, et que, sauf le grand air de la prima donna et celui du ténor qui sont écoutés religieusement, tout le reste de la représentation se passe en visites et en conversations.

La loge de Mme d'Amalfi, située au rez-de-chaussée, c'est-à-dire dans la partie la moins éclairée du théâtre, correspondait à ce que nous appelons, à Paris, les baignoires. Philippe fit louer la loge voisine de celle de Mme d'Amalfi, et, bien avant le lever du rideau, il était au théâtre, attendant avec une fébrile agitation l'heure où il pourrait pénétrer dans le bienheureux sanctuaire. Vers le milieu du premier acte, la porte de la loge voisine s'ouvrit, et un froufrou soyeux lui apprit que Mme Merolla et sa mère n'étaient plus séparées de lui que par une mince cloison de quelques centimètres d'épaisseur. Bientôt cette voix d'or, qui s'était fait entendre dans la rue de Tolède, lui arriva comme un doux murmure à travers la cloison ; il y appliqua son oreille, et tenta de saisir quelques mots de la bouche aimée.

Pendant le premier entr'acte, ses voisines reçurent une visite : de chaudes embrassades furent échangées, les fauteuils furent déplacés, et une conversation tout intime s'entama, sur le devant de la loge, entre la personne qui venait d'entrer et Mme Merolla.

— Tu l'aimes donc ce jeune Français? demanda une voix féminine, jeune et fraîche, à la belle veuve.

Celle-ci fit entendre un rire moqueur, brillant et métallique comme une cascade de pièces d'or, et répondit :

— Ma chère, il a cinquante mille francs de rentes !

Ces mots furent une douche d'eau glacée pour le malheureux Philippe ; il allongea le corps en dehors de sa loge, contempla un instant avec le plus froid dédain les deux jeunes femmes, et, se couvrant la tête de son chapeau, quitta le théâtre.

Le lendemain, levé avec l'aurore, Philippe ouvrit la fenêtre et se mit à écouter les petits oiseaux qui gazouillaient dans les grands arbres. Notre héros resta longtemps ainsi, plongé dans une profonde méditation.

Songeait-il à son enfance, à son père, aux rives embaumées de la Sèvre nantaise ?

En aucune façon, car tout à coup, frappant du pied, il s'écria :

— Tout cela ne prouve pas qu'aimer et être aimé ne

soient pas le bonheur ! Je me suis trompé, voilà tout.

Deux heures plus tard, il s'embarquait sur le paquebot qui devait le conduire à Marseille, et, jetant un dernier regard sur ce golfe splendide, il murmurait tout bas :

— Où diable trouverais-je donc le bonheur !

XIII

La première démarche de Philippe, après son retour à Paris, fut d'aller embrasser son ami Charles, qu'il n'avait pas vu depuis cinq mois. Il trouva l'étudiant en larmes et faisant sa malle : Charles venait de recevoir une dépêche lui annonçant la mort subite du bon M. Kerneur, qui avait été frappé d'une apoplexie foudroyante.

Philippe mêla ses larmes à celles de son ami, essaya de le consoler, et ne le quitta qu'au moment où celui-ci mettait les pieds dans le waggon, à huit heures du soir.

En lui faisant ses adieux, Charles demanda à Philippe s'il avait enfin trouvé le bonheur.

— Pas encore ! répondit celui-ci, rougissant involontairement au souvenir des désagréables aventures de son voyage.

— Je t'écrirai bientôt, reprit Charles, et, plus heureux que toi, j'espère avoir à t'annoncer que j'ai trouvé ce que tu cherches vainement depuis deux ans.

— Tu ne reviendras donc pas à Paris ?

— Non, mon ami.

— Adieu donc, mon bon Charles.

— Adieu, Philippe. Surtout n'oublie pas que le pavillon de la maison blanche des bords de la Sèvre sera toujours prêt à te recevoir.

— Merci !

Le sifflet de la locomotive se fit entendre, et la puissante machine, dévorant l'espace, disparut, laissant derrière elle une traînée lumineuse.

Les dernières courses d'automne allaient avoir lieu, et M. le baron de Gast, qui était membre du Jockey-Club, voulut y faire bonne figure. Il s'inscrivit pour une course de gentlemen-riders, et monta lui-même un excellent cheval de chasse que son cousin, M. de Champlieu, lui avait cédé. Son adresse comme cavalier, les rares qualités de son cheval, et l'habitude qu'il avait des chasses à courre de Bretagne et de Vendée, où les obstacles de haies et de rivière en miniature de nos fêtes hippiques ne sont que des enfantillages, lui firent gagner le prix. Ce succès inespéré, les bravos des femmes les plus jolies et les plus élégantes, les applaudissements de la foule l'enivrèrent, et notre héros se crut encore une fois sur le chemin du bonheur.

Il donna congé de son appartement de la rue de Helder, alla se loger rue de la Pépinière, dans un hôtel aux vastes dépendances ; monta une écurie fastueuse, augmenta le nombre de ses domestiques et fit venir, de Londres, un jockey anglais pour *entraîner* les chevaux qu'il se proposait d'engager aux courses du printemps.

Cette vie active, pleine d'occupations et d'émotions diverses, plut extrêmement à Philippe ; il prit l'effet pour la cause et se crut parfaitement heureux. Un homme un peu plus calculateur que ne l'était M. le baron de Gast, se fût demandé si, en agissant ainsi, il ne roulait pas sur le chemin de la ruine, et, apercevant dans le lointain le précipice où il devait choir, se fût incontestablement arrêté ; mais notre ami se préoccupait médiocrement de l'avenir. Une seule chose lui importait : on lui avait dit que le bonheur, — un bonheur qu'il pensait n'avoir pas goûté, — se trouvait quelque part, et il s'était imposé la tâche de le trouver.

L'hiver se passa dans les apprêts que nous venons de décrire. Le luxe que déployait Philippe, sa jeunesse, sa bonne mine, ses aventures à Bade et à Naples, qui avaient transpiré, et auxquelles on donnait un dénoûment bien différent de la réalité, le mirent à la mode, et pendant toute la saison il passa son existence au sein des fêtes et des plaisirs.

Tout le monde complimentait M. de Champlieu de son jeune cousin.

— Il va un peu vite ! répondait celui-ci, qui connaissait parfaitement le prix de cette existence et qui, présumant bien que le capital devait être fortement entamé, regrettait le conseil qu'il avait donné à M. de Gast de mobiliser sa fortune.

Enfin, le printemps était arrivé, Philippe, plein de confiance dans les futurs succès de son écurie, engagea, sur quatre chevaux, des paris considérables. Au moment du départ, l'un de ses chevaux fit un écart, se jeta dans les cordes, et s'abattit en se démettant une épaule. A la seconde course, au moment où il se croyait certain de la victoire, la sangle qui retenait la selle se défit, et le jockey disparut sous le ventre de l'animal. Exaspéré de ces accidents qui ruinaient ses espérances, furieux contre son jockey qu'il accusait de ces malheurs, il voulut monter lui-même son cheval à la course suivante, et, par une de ces fatalités qui font que certains jours de la vie devraient être teintés en noir, Philippe, l'un des meilleurs cavaliers de Paris, fut désarçonné, et jeté tout meurtri sur la voie poudreuse.

Notre héros se releva et rentra chez lui tout déconfit. Le jour suivant il mit son écurie en vente, régla ses paris, et acquit la conviction que cette nouvelle tentative pour trouver le bonheur lui avait coûté quatre cent mille francs.

XIV

Un matin, il trouva à son réveil une lettre de Charles Kerneur.

« Mon cher Philippe, disait cette lettre, je suis l'homme le plus heureux de la terre : *je ne désire rien !*— ou, pour être plus vrai, il ne me reste qu'un désir, celui de te voir heureux comme je le suis. Si la vie d'aventures que tu mènes te fatigue un jour, si elle ne remplit pas complétement tes espérances, reviens vers *nous* et sois certain que tu trouveras ici le bonheur ! »

Cette lettre, un peu laconique, avait, sans doute, dans la pensée de Charles Kerneur, un double but : d'abord, de donner à son ami une définition du bonheur qui, dans l'esprit de l'habitant de la maison blanche, se traduisait par ces mots : *ne rien désirer !* ensuite d'exciter la curiosité de Philippe en lui disant : Reviens vers *nous*. — Ce *nous*, qui contenait un inconnu, pouvait déterminer le jeune homme à faire un voyage à Sèvres, et, arrivé là, Charles comptait sur de puissants alliés pour l'y retenir.

Mais ces calculs, s'ils existaient, devaient être encore une fois déjoués.

Philippe mit la lettre dans la poche de sa robe de chambre, et se dit :

— Je réfléchirai à cela un autre jour.

Puis il s'habilla, sortit, fit une promenade à pied, et comme le grand air lui avait donné de l'appétit, il entra pour déjeuner au café Bignon. Tout en faisant sa carte, il jeta un coup d'œil dans la salle et aperçut, à une table placée en face de la sienne, une grosse figure ronde au teint couleur de coquelicot et merveilleusement épanouie.

Le propriétaire de cette figure absorbait des huîtres de Marennes et buvait, en donnant des signes de la plus vive satisfaction, un vieux sauterne aux teintes d'ambre doré.

— J'ai vu cette figure-là quelque part, pensa Philippe, mais du diable si je me souviens où.

Bientôt la bouteille de l'homme aux huîtres se trouva vide, il la contempla un instant avec un air de regret très-comique et appela le garçon ; mais en levant la tête son regard tomba sur Philippe, et il poussa la fameuse interjection :

— Aoh!

qui exprime, chez nos chers voisins les Anglais, toutes les sensations de l'âme, la satisfaction comme le déplaisir, la peur comme l'espérance.

Le timbre de cette voix fut une révélation pour Philippe, il venait de reconnaître, dans le personnage si



Philippe et sir Copestake. Dessin de Lix.

amateur du vieux sauterne et des huîtres vertes, le très-honorable baronnet sir Josiah Copestake, qui logeait avec lui, à Naples, à l'hôtel de la rue de Tolède, et auquel il avait été présenté.

Sir Josiah se leva de table avec une vivacité extraordinaire et, après avoir serré cordialement la main que lui tendait Philippe, lui dit dans cet horrible baragouin qui était le triomphe de l'acteur Levassor :

— Volez-vo déjiouner avec moa?

Le jeune homme s'empressa d'accepter et fit mettre son couvert à la table de l'Anglais.

— Je suis enchanté, sir Copestake, de vous retrouver à Paris et en bonne santé.

— *Very well*, merci, répondit le gros homme en attaquant la seconde bouteille.

Nous renoncerons à initier plus longtemps le lecteur au jargon de sir Josiah, par l'excellente raison que les caractères écrits seraient impuissants à donner une juste appréciation de son accent.

Philippe demanda à son compagnon de table s'il habitait Paris depuis longtemps.

— Depuis six mois, répondit l'Anglais, et j'ai l'intention de ne plus le quitter, car il n'y a qu'ici que je suis heureux.

— Heureux! répéta Philippe un peu surpris.

— Très-heureux!

— J'aurai le secret de cet homme, se dit notre ami, et il lui versa à boire.

Au sauterne succéda le chambertin, puis le corton, puis le château-laffitte, puis le champagne à la marque Cliquot. Le faciès de sir Josiah Copestake était passé au rouge violet, les yeux lui sortaient de la tête, mais il ne desserrait plus les lèvres que pour vider son verre.

— Diable! se dit Philippe, à ce train-là je serai gris avant de connaître le secret de ce brave insulaire.

Il fit une nouvelle tentative et prit un détour pour mieux arriver à son but.

— Vous disiez donc, cher sir Josiah, que vous êtes très-heureux à Paris?

— Le café et les liqueurs! cria l'Anglais.

Et, satisfait de son déjeuner, il se renversa sur le divan qui lui servait de siége, afin de faciliter la digestion, et attendit, avec la conscience de l'état heureux où il se trouvait, mais sans souffler mot, que le café fût servi.

Après avoir avalé son moka brûlant, accompagné de plusieurs verres de kirch et de vieux cognac, il s'écria, sur un ton qui contrastait beaucoup avec la satisfaction qu'il semblait éprouver :

— Oh! oui, bien heureux!

— Et en quoi faites-vous constituer le bonheur, mon bon sir Josiah?

Mais l'Anglais était retombé dans son mutisme, il contemplait le plafond d'un air béat, et tournait ses pouces sur son abdomen proéminent.

Enfin, il défit sa serviette, offrit un cigare à Philippe, paya la carte et lui dit :

— Monsieur le baron, je vous invite à dîner, ce soir, avec moi, ici.

— J'accepte, répondit le jeune homme qui tenait à cultiver la connaissance de l'Anglais à cause de son secret, mais à la condition que demain vous dînerez chez moi.

Sir Copestake fit entendre, en guise d'acquiescement, la fameuse interjection que le lecteur connaît et, s'appuyant sur un superbe rotin des Indes, sortit majestueusement du café.

M. le baron Philippe de Gast, après un quart d'heure de promenade sur le boulevard, se trouva singulièrement ému ; il rentra chez lui, s'endormit dans un fauteuil, et rêva que le bonheur se présentait à la porte de son hôtel, sous les traits de sir Josiah Copestake.

A six heures, les deux convives s'attablèrent dans le petit salon du café Bignon, et à minuit, en se séparant sur le boulevard, Philippe de Gast, la moustache hérissée, le teint en feu, l'œil brillant, disait au baronnet qui essayait en vain de retrouver son centre de gravité :

—Vous avez raison, Copestake, le bonheur ne se trouve qu'à table...

— Et avec les vins de France! ajoutait sir Josiah en trébuchant.

XV

En se réveillant, le lendemain, Philippe se trouva la tête lourde et la langue embarrassée ; une soif anomale lui brûlait la gorge. Il sonna son domestique, se fit apporter une bouteille de madère et la vida incontinent.

La chaude liqueur produisit bientôt son effet : la migraine disparut, le sang circula vivement, et Philippe, l'esprit teinté en rose, monta à cheval, fit une course furibonde dans l'avenue de l'Impératrice et, revenu dans les Champs-Elysées, s'y livra à une fantasia échevelée. La bête, aiguillonnée par l'éperon qui lui labourait les flancs, piaffait de douleur et faisait des bonds désordonnés qui eussent désarçonné un centaure, mais cette fois, rivé pour ainsi dire à la selle, Philippe ne quitta pas les étriers. Des élégants qui faisaient leur promenade du matin, furent témoins de ces prodiges d'équitation, et le soir, au Jockey-Club, il n'était question que de l'éclatante revanche que M. le baron de Gast venait de prendre en dressant, au milieu des Champs-Elysées, un cheval affolé de rage.

Sir Josiah, que l'ivresse ne faisait pas manquer de mémoire, fut exact au rendez-vous. L'hospitalité de notre héros atteignit les bornes de la féerie, tant elle fut brillante et grandiose, aussi l'Anglais, si habitué qu'il fût aux gargantuesques repas de sa patrie, poussa-t-il, à la vue de l'homérique festin, les aoh ! les mieux accentués. Servie avec ce grand luxe parisien qui sait unir l'élégance au confort, la table, ornée des fleurs les plus rares, éclairée par d'innombrables bougies dont l'éclat se reflétait dans



L'engagement (page suivante). Dessin de Lix.

les mille facettes du cristal des carafes, présentait, pour un disciple de Brillat-Savarin, un coup d'œil enchanteur.

Hélas ! l'ombre du grand homme se fut voilée en face des profanes qui allaient détruire cette harmonieuse symétrie ; car, l'un d'eux était un fou, et l'autre un impur ivrogne.

Tous les grands vins de France défilèrent sous les yeux éblouis de sir Copestake, et son verre brilla, tour à tour, des feux que produisent le brillant, le rubis et la topaze.

A minuit, l'Anglais qui avait eu l'excellente idée de se faire envoyer une voiture par son valet de chambre, rentrait à l'hôtel dans un état voisin de l'apoplexie ; Philippe resta seul dans cette salle à manger, naguère si parfumée et si brillante, et où, actuellement, tout était ruine et désordre.

Cette nappe maculée, ces fleurs fanées, ces bougies dont la flamme vacillante s'éteignait peu à peu, laissant après elle une odeur nauséabonde ; ces débris de festin qui gisaient encore, çà et là, épars sur les meubles, causèrent à notre héros un profond dégoût ; il éprouva le cruel malaise qui suit toujours les excès de table, et, tout chancelant, se dirigea vers sa chambre à coucher.

En passant devant une glace, il vit sa figure pâle, décomposée, et eut horreur de lui-même.

— Non, se dit-il, le bonheur ne peut résider dans l'orgie ; et l'ivresse n'est qu'un mensonge !

Philippe était désormais sauvé du dangereux écueil

où sa dignité et son intelligence avaient failli naufrager.

Fidèle à ses habitudes, sir Josuah vint, le lendemain, demander son cher compagnon de table ; mais notre héros avait donné des ordres formels, et l'enfant d'Albion fut reçu par le valet de chambre, qui lui dit que M. le baron de Gast était parti, le matin même, pour un long voyage.

Sir Copestake fit entendre un sourd grognement, pivota sur lui-même, et s'en alla mélancoliquement déjeuner seul.

Quant à Philippe, contraint de garder la chambre, tout disposé à prendre une chaude résolution, il examina sa situation financière avec le plus grand sang-froid, et acquit bientôt la certitude qu'il lui restait, de toute sa fortune, à peine cent mille francs ; c'était, avec les habitudes qu'il avait prises, tout au plus de quoi vivre pendant deux ans.

Il songea aux folies de son passé et se demanda quel chemin lui restait à suivre.

Tout à coup, un cri de joie sortit de sa poitrine.

— J'ai trouvé ! s'écria-t-il, le bonheur ne peut être que dans la gloire. On se bat en Cochinchine et au Mexique, c'est là que je dois aller pour le trouver.

Un mois plus tard, Philippe de Gast, après avoir vendu ses meubles, congédié ses domestiques et réglé toutes ses affaires, s'engageait dans un régiment de cavalerie qui partait pour le Mexique.

XVI

Le noble métier des armes, comme disaient les poëtes du premier empire, demande des aptitudes toutes particulières et une complète abnégation de sa propre individualité ; aussi les personnes qui croient qu'un bon soldat se fait en un jour se trompent-elles gravement. Philippe ne fut pas longtemps à comprendre que si le bonheur se trouvait dans la carrière des armes, ce n'était certes pas à son début. Habitué à toutes les jouissances du luxe, à l'indépendance la plus absolue, n'ayant jamais supporté le joug d'aucune autorité, la situation nouvelle de notre héros lui fut d'abord intolérable. Il souffrit de l'absence du bien-être qui lui était si familier, son amour-propre se révolta de certains contacts pénibles, et l'obéissance passive lui sembla un attentat fait à sa dignité.

Cependant la discipline n'avait point, à bord, cette sévérité inexorable qui est, à terre, une loi impérieuse, et à laquelle l'officier, comme le soldat, doit se soumettre aveuglément.

Comme sa bourse était bien garnie, il put donc facilement se procurer bon nombre de petites douceurs qui l'aidèrent à supporter la traversée sans trop de soucis.

Mais une fois débarqué à la Vera-Crux, les corvées et les travaux d'écurie le dégoûtèrent complétement de l'état militaire, et il n'est pas douteux qu'il eût fait quelque fâcheux coup de tête, si l'ordre de rejoindre le gros de l'armée, qui marchait sur Puebla, n'eût été donné à son régiment.

Cette diversion à une situation qui lui semblait intolérable, fut accueillie par Philippe avec une joie extrême, il espérait trouver enfin dans les combats les émotions du vrai bonheur.

Mais il était écrit dans le livre de la destinée que toutes ses recherches devaient être infructueuses.

La brigade dont son régiment faisait partie fut attaquée par de nombreuses bandes de guérillas, au pied des monts Popocatepelt, qu'elle tournait, et quelques compagnies d'infanterie, qui formaient l'avant-garde, se trouvèrent engagées sous un feu meurtrier. Le commandant de la colonne fit faire halte, donna à la cavalerie l'ordre de cerner la montagne, et à l'infanterie de mettre sac à terre ; les clairons sonnèrent une charge vigoureuse, et nos soldats s'élancèrent à la baïonnette, avec cette furia qui est un des côtés brillants de l'armée française. Bientôt les guérillas furent délogés de leur position, et leurs bandes, trouées et décimées par cette charge imprévue, prirent la fuite en descendant les pentes douces de la montagne. Mais là elles trouvèrent, la cavalerie qui, impatiente, attendait le moment de les charger. Il fallait traverser la ligne française ou mourir ; dans un pareil moment tout le monde est brave, voire même le guérilla mexicain ! Le choc fut terrible, on eût dit un troupeau de bêtes fauves fuyant l'incendie. Philippe reçut en pleine figure un coup de sabre qui lui abattit la peau du front sur les yeux. Aveuglé par le sang, terrassé par la douleur, il tomba de cheval et fut laissé pour mort sur le terrain.

La cavalerie française avait tourné bride et s'était mise à la poursuite des fuyards. La nuit survint, et, avec elle, ces rôdeurs de champ de bataille, espèce de corbeaux humains qui cherchent leur pâture dans la dépouille des morts et des blessés. L'un d'eux s'occupait, avec un imperturbable sang-froid, de déshabiller Philippe. Déjà il lui avait enlevé sa montre et sa bourse, lorsque celui-ci, tiraillé en tous sens par les mouvements brusques de son voleur, reprit connaissance et se leva sur son séant. Ce mouvement ne déconcerta point le Mexicain ; il examina la tête de Philippe, releva la peau du front, et, s'apercevant que la blessure était plus effrayante que dangereuse, il le fit monter à cheval avec lui et se dirigea dans la montagne, du côté opposé à celui où se trouvait le corps français.

Au bout de quinze jours, la blessure de Philippe se trouvait complétement cicatrisée, et il ne lui restait qu'une jolie balafre, qui partait du front et venait mourir au milieu de la joue gauche ; mais il était prisonnier, livré aux plus mauvais traitements et peu vêtu. Quant à sa nourriture, elle eût effrayé un anachorète de l'ancienne Thébaïde.

Tous les soirs, en s'enroulant, à la belle étoile, dans la maigre couverture qui lui servait de lit, notre ami soupirait, songeait au passé et se disait :

— Je sais maintenant où est le bonheur !

Puis, chaque matin, son regard guettait, dans l'horizon de la plaine, le passage d'un corps français. Un jour, cet espoir devint une réalité : il aperçut un convoi de malades se dirigeant, avec son escorte, sur Xalapa.

Il était environ onze heures du matin ; le soleil dardait ses plus chauds rayons sur les pentes dénudées de la montagne, et les compagnons de Philippe, sachant que l'instinct de sa conservation l'attachait à leurs côtés, se livraient aux douceurs de la sieste. S'élancer sur un de ces chevaux mustangs dont notre ami Gustave Aimard a raconté la prodigieuse agilité, et fuir avec la rapidité de l'éclair fut, pour le jeune homme, l'affaire d'une minute, et lorsque les Mexicains se réveillèrent au bruit des durs sabots de l'animal, résonnant sur le sol pierreux, Philippe était à l'abri des balles ennemies. Deux heures après, son cheval tombait fourbu à l'arrière-garde du convoi français, et, le soir même, notre ami couchait à Xalapa.

Ses déboires n'étaient cependant pas arrivés à leur terme. La course folle qu'il avait faite, tête nue, sous les rayons incandescents d'un soleil de quarante-cinq de-

grès, et les émotions violentes de son évasion, lui donnèrent un transport au cerveau, qui dégénéra, le lendemain, en vomito negro. Pour la seconde fois, on le crut mort. Cependant l'infirmier, voulant essayer d'un remède de sa composition, qui n'était pas inscrit au Codex, lui fit avaler un demi-litre de rhum cachasse, dans lequel il avait infusé je ne sais quel piment diabolique ; la réaction fut telle, que la décomposition du sang s'arrêta immédiatement, et ce qui, en toute autre circonstance, eût dû le tuer, le sauva.

Philippe, entré en convalescence, demanda à rentrer en France. La balafre qui ornait son front, son évasion hardie des mains des Mexicains et son état de faiblesse parlaient bien haut en sa faveur. On lui accorda un congé de six mois, et, sans attendre qu'un navire de transport fût en état de partir, il prit passage sur un bâtiment marchand qui mettait à la voile pour Bordeaux, se jurant bien, dans son for intérieur, de ne jamais remettre les pieds sur la terre mexicaine.

XVII

La destination de ce navire n'avait pas été étrangère à la résolution de Philippe de prendre passage à son bord ; en effet, depuis son retour à la santé, les réflexions les plus sérieuses s'étaient condensées dans son cerveau, et il en était arrivé à conclure que le bonheur consistait tout simplement dans l'absence de la souffrance ; théorie qui, d'après lui, impliquait suffisamment l'idée de la satisfaction des légitimes besoins intellectuels et physiques. Or, si son ami Charles Kerneur définissait le bonheur par ces mots : « Je ne désire rien, donc je suis heureux ! » c'est qu'il n'éprouvait nulle souffrance, et qu'aucune des satisfactions qu'il pouvait légitimement espérer ne lui faisait défaut. Donc, lui, Philippe, savait enfin ce que cachait le fameux x, cet inconnu qui reste, pour tant de créatures humaines, un terme insoluble.

Cette découverte acquise, il ne lui restait plus qu'à savoir quelles étaient les légitimes satisfactions qu'il pouvait espérer dans la vie, et, comme son cœur et son intelligence ne l'éclairaient pas suffisamment sur ce point délicat, il avait résolu de s'instruire à l'école de Charles Kerneur. Voilà pourquoi il avait pris passage sur un navire qui le débarquait à vingt-quatre heures de Nantes, et sans l'obliger à séjourner à Paris.

Philippe ne resta à Bordeaux que le temps rigoureusement nécessaire pour obéir aux exigences du commandant de place, c'est-à-dire la moitié d'un jour. Le soir, à huit heures, il prenait la diligence, et le lendemain, à la naissance de la nuit, il arrivait à Nantes. Sa première pensée avait été de se rendre immédiatement à Sèvres ; mais on ne fait pas impunément pour l'uniforme un voyage transatlantique sur un navire à voiles et soixante-quinze lieues sur la banquette d'une diligence ; il se trouva peu présentable, la barbe longue, et couvert de poussière. Au demeurant, un bon dîner et une nuit de repos lui étaient nécessaires. Et puis, M. le baron de Gast voulait bien rentrer pauvre et sous l'uniforme de soldat dans la maison paternelle, mais il voulait y rentrer au grand soleil, devant tout le monde, et non à la dérobée, dans l'ombre de la nuit !

Le lendemain matin, rasé de frais, l'uniforme soigneusement brossé, le bonnet de police sur le coin de l'oreille et montrant à tous la glorieuse balafre qui lui sillonnait la figure, Philippe prit à pied, en longeant la petite rivière, le chemin qui devait le ramener vers le seuil où s'était écoulée son enfance.

La journée s'annonçait radieuse. C'était une de ces matinées d'automne qui ne laissent rien à envier aux plus beaux matins du printemps et de l'été. La rosée de la nuit perlait encore sur chaque brin d'herbe, sur chaque feuille des buissons, et les prismes du soleil levant changeaient toutes ces gouttelettes d'eau en autant de diamants liquides. De chaque fourré d'aubépine, que frappait légèrement la cravache du voyageur, s'envolaient des bandes joyeuses de chardonnerets et de pinsons, égayant sa route de leurs chants du matin. A chaque éclaircie de buissons et d'arbres, la Sèvre nantaise lui apparaissait avec ses eaux calmes et limpides, troublées seulement par le vol rapide du martin-pêcheur, qui y traçait, avec son bec, un léger sillage. Dans les champs dépouillés de leur récolte, mais où restait encore le chaume, on entendait les appels de la caille, et, dans la nue, bruissait le chant doux et monotone de l'alouette solitaire.

Philippe, très-ému, se souvint de la fable des *Deux Pigeons* :

. . . .
Traînant l'aile et tirant le pied,
Demi-morte et demi-boîteuse,
Droit au logis s'en retourna ;
Que bien, que mal, elle arriva
Sans autre aventure fâcheuse !...

Sa poitrine aspira bruyamment et avec délices le bon air du pays natal, il baigna ses pieds dans la rosée, et le souvenir du passé disparut de son esprit.

En arrivant au coteau sur le versant duquel était planté le hameau de Sèvres, Philippe s'arrêta : il contempla un instant le splendide paysage qu'il avait jadis dédaigné, et s'écria, comme Charles Kerneur le jour de leur départ :

— Mon Dieu, que c'est beau !

Puis il dirigea son regard humide vers la maison de son ami, toujours coquettement ceinte de ses massifs de fleurs et d'arbustes, descendit, en courant, le chemin sinueux qui menait à la rivière et alla frapper à la porte de la cabane du passeur.

— Allons, père Micheneau, mon bon vieux, vite de l'autre côté !

Le bonhomme, tout surpris, laissa choir le filet qu'il raccommodait ; mais ce fut vainement que ses petits yeux gris interrogèrent avec curiosité la figure du soldat qui savait si bien son nom : il ne reconnut point, dans ces grandes moustaches, dans ce teint bruni par le soleil des tropiques, son jeune compagnon de pêche d'autrefois, M. Philippe de Gast.

— Bon ! pensa le jeune homme, il paraît que je suis méconnaissable !

Puis, s'adressant de nouveau au passeur, il ajouta :

— Conduisez-moi au bas du jardin de M. Charles Kerneur.

Le vieillard fit entendre un Hum ! hum ! très-sonore et regarda sournoisement Philippe ; mais, comme il était neuf heures du matin, et qu'à cette heure de la journée il n'y avait rien à craindre pour les habitants de la maison blanche, il donna quelques coups de son unique aviron, et Philippe descendit au pied du pavillon qu'il avait jadis habité.

— Voici pour boire à ma santé, papa Micheneau, dit-il au vieux passeur en introduisant dans la main calleuse du bonhomme une pièce de cinq francs ; mais, une autre fois, ne prenez plus Philippe de Gast pour un voleur !

Le passeur ôta vivement son bonnet et, laissant aller son aviron à la dérive, voulut courir après Philippe ;

celui-ci était déjà bien loin, riant de bon cœur de la surprise de son ancien ami.

Le père Micheneau revint à sa toue, prit une longue perche et se mit, tout pensif, à la poursuite de son aviron.

Arrivé en face du perron de la maison, Philippe entendit un accord de piano, puis une voix jeune et bien timbrée chanta la complainte du *Trovatore;* la porte était ouverte, mais le jeune homme hésita à entrer.

— Diable! se dit-il, il y a ici quelque oiseau que je ne connais pas et, à coup sûr, ma présence subite va l'effaroucher; comment me faire annoncer?

Au moment où il se posait cette question, une jeune servante apparut au haut du perron; elle poussa un petit cri en l'apercevant, car la présence de Philippe dans le jardin paraissait inexplicable.

— Je demande M. Charles Kerneur, mon enfant! dit Philippe.

— Je vais prévenir mademoiselle, répondit la fillette.

Mais le jeune homme ne lui avait pas donné le temps de partir.

— Du tout, du tout, s'écria-t-il, ne dérangez pas mademoiselle, dites-moi seulement si M. Charles Kerneur est à la maison.

— Il chasse la caille dans les champs de la Jaunaie, répondit la paysanne tout effarouchée.

— Merci; je vais aller le rejoindre.

Et Philippe, sans plus de façon, enfila le corridor, ouvrit la porte qui donnait sur la route, traversa le parterre et se dirigea vers l'endroit qu'on lui avait indiqué.

Pendant ce temps, la jeune fille restait ébahie sur le seuil, puis, revenue à elle, elle ferma la porte, prit ses sabots dans ses mains et courut vers le salon en criant:

— Mademoiselle! mademoiselle!

Sans nous occuper davantage de cette soubrette villageoise, nous suivrons Philippe qui continuait sa marche à travers champs.

Après avoir franchi une vingtaine d'échaliers et marché pendant environ une demi-heure, il arriva à l'endroit que lui avait désigné la domestique.

— C'est ici! se dit-il.

Au même instant un coup de fusil se fit entendre à quelques pas de lui, et une voix qui lui était bien connue cria:

— Apporte!

Il franchit un dernier échalier et se trouva en face d'un superbe chien braque qui tenait dans sa gueule une caille blessée à l'aile.

— Médor! fit doucement Philippe.

Et le chien, à cette voix qu'il reconnaissait, oubliant son maître et la chasse, vint gambader vers Philippe, et par ses jappements multipliés exprima le plaisir qu'il éprouvait à revoir le jeune homme.

— Les chiens ont plus de mémoire que les hommes! pensa philosophiquement notre ami.

Mais déjà l'excellent animal l'avait quitté et courait vers son maître en continuant ses abois joyeux.

Charles Kerneur apparut, longeant la haie qui formait un coude à cet endroit; il s'arrêta, tout surpris, et contempla un instant la figure souriante de Philippe.

— Eh bien! dit celui-ci, l'œil du chien est-il donc plus parfait que l'œil de l'ami?

— Philippe! s'écria Charles en sautant au cou du jeune homme et en l'embrassant avec effusion.

Au même instant apparut un troisième personnage: il était vêtu d'une blouse grise serrée à la taille par une ceinture à boucle d'acier; un large chapeau de paille couvrait ses traits et ne laissait voir qu'une bouche finement dessinée et un menton complétement imberbe; de longues guêtres, boutonnées jusqu'au-dessus des genoux, protégeaient ses jambes contre les ronces et le chaume.

— Quel est ce monsieur? demanda Philippe.

— Ce monsieur, répondit Charles Kerneur, riant et pleurant tout à la fois en pressant les deux mains de son ami, c'est... c'est... un second moi-même!

— Nous prenons les devants, moi et Médor, dit le nouvel arrivant, et, sifflant le chien, il escalada l'échalier avec agilité et disparut, suivi de l'animal.

Les deux amis se contemplaient silencieusement. Philippe ouvrit la bouche pour parler.

— Ne me dis rien en ce moment, dit Charles, qui regardait l'uniforme râpé de son ami, ses bottes poudreuses et la balafre qui lui sillonnait le front; ce que je vois m'apprend assez que tu n'as pas trouvé le bonheur. Allons déjeuner.

Et, bras dessus, bras dessous, ils se dirigèrent vers la maison de Charles Kerneur.

XVIII

En entrant dans la salle à manger, où le couvert était déjà mis, Philippe aperçut une jeune et charmante femme dont la chevelure brune et soyeuse un peu en désordre accusait une toilette précipitée.

— Mon cher Philippe, dit Charles en souriant, je te présente mon second moi-même, le compagnon ordinaire de mes chasses, Mme Charles Kerneur, qui attend que tu veuilles bien l'embrasser.

Le jeune homme rougit de sa méprise, et, s'approchant de la jeune femme qui lui tendait la joue, il lui dit:

— Je viens de l'autre monde, madame, voilà mon excuse.

— Vous avez bien tardé, monsieur, répondit Mme Kerneur, mais tout vous est pardonné en faveur de ce retour.

Au moment où la cloche sonnait le déjeuner, une jeune fille, âgée d'environ seize ans, au teint rose, aux cheveux dorés comme les blonds épis, entra toute rougissante dans la salle à manger.

— L'enfant gâté de la maison, dit Charles à son ami: Mlle Marie Kerneur, ma cousine et ma belle-sœur. — M. Philippe de Gast, continua Charles, s'adressant à sa parente, qui ne demande pas mieux que de t'embrasser, si tu veux bien le permettre.

La jeune fille prit les couleurs du coquelicot et présenta son front blanc et pur à Philippe, qui y déposa un baiser timide.

Après le déjeuner, qui fut très-gai, notre héros, pressé par les deux dames, raconta ses dernières aventures au Mexique. Durant le récit, Mlle Marie Kerneur jeta bien des coups d'œil furtifs sur la mâle et intéressante figure du jeune homme, et son cœur battit violemment aux péripéties dramatiques de la narration de Philippe.

A deux heures, on se leva de table.

— Mesdames, dit Charles, je vous enlève notre ami; il a une visite à faire.

— A ce soir donc, messieurs, dit Mme Kerneur.

Philippe, accompagné de son ami, alla s'agenouiller sur la tombe de son père et vint faire ensuite une visite à la maison qui l'avait vu naître. Tenue en bon état par les soins de Charles, elle présentait le même aspect qu'au

jour où Philippe l'avait quittée pour demeurer chez son tuteur.

Nos quatre personnages se trouvèrent réunis au dîner, et la soirée s'écoula douce et paisible au milieu d'une charmante causerie et d'un peu de musique que firent les deux sœurs. A onze heures, on se sépara, et Philippe reprit possession du pavillon qu'il avait habité avant son départ.

Depuis bien longtemps il n'avait passé une pareille journée; quant à sa nuit, elle fut calme comme celle d'un enfant!

Le lendemain, en se réveillant, il trouva Charles Kerneur assis à son chevet.

— Eh bien! demanda celui-ci, es-tu content de ton retour?

— Mieux que cela, enthousiasmé! répondit Philippe; je reconnais sincèrement que j'avais lâché la proie pour l'ombre!

— Alors, tu nous restes?

— Je le voudrais, mais...

— Mais quoi?

— Je reviens pauvre! dit Philippe, tout soucieux pour la première fois de sa vie.

— Pauvre! Allons donc! il te reste encore la maison de ton père et dix mille francs de rentes en bonnes propriétés.

Philippe crut mal entendre.

— Tu dis?

— Je dis, reprit Charles, que mon bon père avait prévu ce qui t'arriverait et que le legs stipulé en ma faveur dans le testament de M. le baron de Gast n'était qu'un fidéicommis, ou, pour parler plus clairement, une sub-



Le retour de l'enfant prodigue. Dessin de Lix.

stitution qui m'obligeait à te remettre un jour la somme léguée.

— C'est bien vrai, ce que tu me dis là? demanda Philippe au comble de la surprise.

— Sur mon honneur, c'est vrai! répondit Charles; et si tu doutes de ma parole, tiens, lis ce papier, il est écrit tout entier de la main de mon père.

Philippe repoussa le papier que lui tendait son ami, sauta au bas du lit et, tout joyeux, se précipita dans les bras de Charles Kerneur.

—Te reste-t-il quelque chose à désirer? reprit Charles; voyons, parle, tandis que j'y suis, je veux jouer jusqu'au bout le rôle de la Providence.

— Je n'ose! dit Philippe.

— Ai-je bien lu dans tes regards, hier? suis-je l'écho de ta pensée en supposant que la maison de ton père va te paraître bien grande pour toi seul?

— Il est donc écrit que je te devrai tout, mon bon Charles! dit avec effusion le jeune homme.

— Tu ne me devras rien, mon ami, car, si j'en crois mes pressentiments, je connais certaine jeune fille qui ne demandera pas mieux que de se nommer Mme Philippe de Gast.

— S'il en est ainsi, dans quinze jours je te demanderai sa main!

Devons-nous ajouter que, deux mois après cette conversation, M. le baron Philippe de Gast épousait Mlle Marie Kerneur, la jeune fille aux blonds cheveux, et qu'il trouvait enfin dans les joies du foyer domestique, entre l'amour de sa charmante compagne et l'amitié de M. et Mme Kerneur, ce qu'il avait cherché vainement pendant trois ans : le bonheur!

ARMAND LAPOINTE.

CHRONIQUE DU MOIS.

Pour qui voudrait se tenir au courant des événements considérables de chaque mois que l'heure emporte, il faudrait une grande étude, une mémoire assez vaste, et bien des faits échapperaient même au zèle le plus studieux. Dieu merci, nous n'avons pas tant d'ambition, et nous nous contenterons des simples événements auxquels on ne saurait échapper. Dans le domaine de l'esprit humain qui doit surtout nous intéresser, nous rencontrons, au premier rang, l'Académie des sciences. Elle est le rendez-vous commun de tous les travaux et de toutes les découvertes dont la France à bon droit s'honore, et souvent même elle va s'occuper des rêves les plus étranges. C'est ainsi que, cette fois, une savante, ayant nom Mlle Elodie, a proposé à messieurs les académiciens un secret merveilleux, qui consiste à tirer l'or de l'argile tout simplement. Mlle Elodie aura vu de ses yeux tirer de l'argile un métal semblable à l'argent, et, naturellement, elle en aura conclu que l'or n'était pas loin. Mais voyez l'injustice, l'Académie a traité la découverte de cette ambitieuse demoiselle comme elle eût traité une nouvelle découverte de la quadrature du cercle et du mouvement perpétuel. Elle n'y veut pas croire, et nous voilà, hélas! forcés de nous contenter de demander à la terre des moissons superbes, des fleurs sans nombre et des fruits savoureux. C'est un grand malheur dont il faut nous consoler.

Un autre savant, un sage, cette fois, a fait une grande étude, à propos de la fumée de tabac sur la santé des enfants. « Le tabac, dit-il, est un poison; l'enfant qui s'abandonne à cette excitation funeste est en proie à la névralgie, au vertige, et plus d'un succombe sous cette mort lente et cruelle. »

Plusieurs grands livres, consacrés à la science, ont paru à la même heure : l'*Histoire des plantes*, *le Ciel*, *le Monde de la mer*, et ces livres, si nouveaux dans la forme et dans le fond, ont nui quelque peu à la vente du *Berquin* illustré. C'est bien fait, c'est tant mieux. Habituons-nous de bonne heure aux livres sérieux.

En cherchant bien, il n'est pas un petit coin de la terre de France qui ne raconte une merveille; il n'est pas une société d'agriculture ou des beaux-arts qui ne mérite notre attention. Voilà le digne sujet de nos causeries. La causerie est semblable à ce naïf garçon d'une comédie ancienne :

— Où vas-tu? — Je vais de là.
— D'où viens-tu? — Je viens de çà.

Il y avait, au seizième siècle, un philosophe appelé Montaigne, qui recommandait que l'on entourât des plus aimables séductions les premières années. Il voulait, ce bon homme, ami de la jeunesse, que les classes de l'enfance fussent « jonchées de fleurs et de feuilles, plustost que de tronçons d'osiers sanglants. » Montaigne, à coup sûr, n'eût pas été en arrière de la souriante bienveillance d'Anaxagore, demandant pour tous honneurs à rendre à sa cendre « que, le jour de sa mort, on donnât congé aux écoliers. » Voilà ce qui s'appelle un philosophe. Après l'amitié qu'il portait à l'enfance, il en avait une autre, excessive et charmante, c'était son amitié pour la ville de Paris. Il la trouvait grande et superbe entre toutes les cités du monde, abondante en science, en éloquence et bel esprit. Il ne savait rien de plus rare, et chaque fois qu'il en parle, c'est avec l'accent même de l'admiration.

Que dirait-il de nos jours, dans ce Paris transformé et tout brillant d'une *fraîche nouvelleté?* C'est encore un mot de Michel de Montaigne. Que dirait-il s'il voyait déjà, dans le mois de janvier, ces arbres centenaires, arrachés de leur forêt natale et transportés triomphalement dans les jardins dont la ville est remplie? Au même lieu où Montaigne a laissé le désert, il rencontrerait la cité; la montagne qu'il gravissait avec tant de peine, alourdi par les ans, elle est abattue, et le vallon est comblé. A chaque pas un miracle, à chaque avenue une statue, un édifice, un souvenir.

Le *Musée des Familles* n'a pas encore parlé des lettres admirables de ce grand orateur qui s'appelait de son vivant le R. P. Lacordaire. Homme éminent par l'éloquence et par le courage, et tout-puissant par la vertu. Un des siens, M. le comte de Falloux, a publié naguère avec un soin pieux les dernières lettres de l'abbé Lacordaire, et l'on ne saurait dire à quel point, dans ces lettres, la grâce est à côté du bel esprit. Le R. P. Lacordaire a le vrai charme; il nous attire à sa parole et même à sa bonne humeur. Ecoutez-le racontant comment il s'en vint de Rome à Paris, superbe et calme, en son habit de dominicain, oublié chez nous depuis un siècle. Il eut même en chemin plus d'une heureuse aventure, et il la raconte avec cette aimable humeur d'une conscience que rien ne saurait troubler :

« J'ai bien çà et là quelques petites jouissances d'amour-propre. Ce matin, à Carrouge, imaginez Carrouge! le commandant militaire qui visait mon passe-port m'a fait de tendres compliments et, tirant de sa poche l'*Univers religieux*, m'a dit : « Il est souvent là question de vous. » A Chambéry, la maîtresse de l'auberge m'a dit que j'étais un grand prédicateur. A Pont-de-Beauvoisin, au mois d'août, toute la douane m'a regardé. Et cependant je vous reviens modeste, quoique j'aie de plus un superbe diplôme en parchemin, signé du général des Frères prêcheurs, qui m'appelle un homme *clarissime*. Et après cela vous me traitez comme un petit garçon qui ne sait ce qu'il fait et presque pas ce qu'il dit. Le beau-frère de mon frère aîné, l'abbé Eglée, pro-secrétaire de l'archevêché de Paris, est comme cela; il m'aime de tout son cœur, et chaque fois qu'il me voit, il ne peut s'empêcher de hausser les épaules, tant il me trouve bête! Vous voyez, bien chère amie, qu'en effet le voisinage de la France me trouble l'esprit; je suis trop heureux pour avoir autre chose en ce moment que la pensée d'être si près de vous. »

La France a perdu, aux premiers jours de cette année, un de ses plus dignes enfants, M. le duc de Clermont-Tonnerre. Il était ce qu'on appelle un *caractère*, une volonté. Enfant d'une race proscrite en 1793, à peine adolescent, il se préparait aux guerres à venir. Il assista aux grandes batailles jusqu'à la fin de l'Empire; il fut un des grands ministres de la Restauration. Rentré chez lui, dans ses domaines, il y donna l'exemple austère d'une bienfaisance active et d'une inflexible vertu. On raconte que le vieux Caton, Caton l'Ancien, apprit le grec à quatre-vingts ans : M. le duc de Clermont-Tonnerre a publié

une traduction d'Isocrate, un de ces anciens Athéniens d'un atticisme immortel.

Une autre mort, qui eût fait grand bruit il y a dix ans, et qui aujourd'hui a passé presque inaperçue, c'est celle de P.-J. Proudhon, l'audacieux iconoclaste, l'auteur de *la Propriété c'est le vol.* Né le 15 juillet 1809, Proudhon était dans sa cinquante-sixième année. Parmi tous les détails biographiques que lui consacrent les journaux, il en est un que les *Villes et Campagnes* ont seules remarqué. Collaborateur de l'*Encyclopédie catholique* et auteur de l'écrit profondément religieux intitulé *Mémoire sur la célébration du dimanche*, M. Proudhon avait, surtout dans ses premiers ouvrages, défendu avec une grande force presque tous les dogmes et les vérités principales du christianisme. Du reste, esprit viril et ennemi de toute discipline, le chef de l'école socialiste ne devait pas tarder à se séparer avec éclat de ses anciens coreligionnaires, et ces dernières années nous l'ont montré promenant ses contradictions de système en système, jusqu'au jour où la mort lui apprit le secret de l'éternelle vérité.

Vous le voyez, ami lecteur, la Chronique, aujourd'hui, est assez semblable au reliquaire du baron Pourtalès, dont la merveilleuse galerie : armes, bijoux, faïences, porcelaines, étains, vases grecs, antiquités de tout genre, vient d'être livrée au feu des enchères. Or, voici l'état de ce reliquaire, tel qu'il est indiqué au numéro 1958, dans le catalogue de cette grande collection :

« Reliquaire. Cuivre doré. Reliquaire de forme hexagone et de travail gothique, flanqué à ses angles de six tourillons, attachés par des arcs-boutants à un couronnement composé d'un petit édifice surmonté de la croix ; les deux faces principales de ce reliquaire sont divisées chacune en six compartiments et contiennent les objets suivants : »

— Or, écoutez bien ceci :

« Fragments d'os du Cid et de Chimène, recueillis dans leur sépulture, à Burgos. — Fragments d'os d'Héloïse et d'Abeilard, extraits de leurs tombeaux, au Paraclet. — Cheveux d'Agnès Sorel, exhumée à Loches, et d'Inès de Castro, à Alcaboça. — Partie de la moustache de Henri IV, roi de France, trouvée entière lors de l'exhumation des corps des rois à Saint-Denis, en 1793. — Fragment du linceul de Turenne. — Fragments d'os de Molière et de La Fontaine. — Dent de Voltaire. — Cheveux du général Desaix.

« L'une des faces latérales de ce reliquaire est remplie par la signature autographe de Napoléon ; l'autre face contient un morceau ensanglanté de la chemise qu'il portait à l'époque de sa mort, une mèche de ses cheveux, et enfin une feuille du saule sous lequel il a reposé à Sainte-Hélène. »

Ainsi, parmi ces reliques si diverses, il y en a pour le chrétien, pour le philosophe et pour le capitaine. Les amis des vieilles poésies et des grands coups d'épée, des belles dames et des héros, y trouveront un juste objet de leur piété, de leur respect.

X.-B. SAINTINE.

A l'heure où nous achevions cette humble histoire de janvier, se mourait, d'une mort chrétienne, un des plus beaux esprits de ce temps-ci, M. Xavier Saintine, honoré de tout le monde, et particulièrement aimé des lecteurs du *Musée des Familles.* Plus il avançait dans la vie, et plus il se sentait porté vers la jeunesse. Elle lui devra ses plus belles œuvres ; en revanche, il lui devait ses meilleurs ouvrages. Ni les séductions du théâtre, ni les inventions des romans, voire ses chères études dans les mystères de nos champs, ne valaient, aux yeux de M. Xavier Saintine, l'approbation d'une jeunesse intelligente, heureuse, attentive à ses aimables leçons.

Ce rare esprit d'observation, ce coup d'œil net et rapide à travers la société parisienne, enfin ce grand art d'en reproduire, avec tant de zèle et d'agrément, les nuances les plus délicates, avaient, tout d'abord, poussé M. Saintine dans les sentiers de la comédie. Il y rencontra M. Scribe, déjà tout brillant de sa fortune naissante et populaire. Ils étaient du même âge, ils vivaient de la même vie ; heureux de tout, contents de peu, ils s'entendaient l'un l'autre à merveille, et le premier résultat de cette rencontre heureuse fut un chef-d'œuvre d'ironie et de gaieté : *l'Ours et le Pacha.*

Un de nos bons critiques a remarqué, très-judicieusement, que le *proverbe* est la véritable attestation du poëte comique ! Dites-moi combien de proverbes tel poëte ajoute à la *sagesse des nations*, je vous dirai, à l'instant même, les respects et les déférences qui lui reviennent. Cet *Ours* de M. Saintine et de M. Scribe a laissé quatre proverbes. *Prenez mon ours!* est, pour le moins, aussi célèbre que : *Vous êtes orfévre, monsieur Josse !* Ils savaient si bien dire, en ce temps-là, ces deux associés charmants !

Le Théâtre de M. Saintine renferme un assez grand nombre de ces belles inventions qui servent au délassement des honnêtes gens. Il excellait à composer pour les comédiens d'une valeur réelle, et c'est ainsi qu'il a fait pour Bouffé *le Bouffon du prince*, un de ses meilleurs rôles ; *Madame Favart*, pour Mlle Déjazet ; *Riche d'amour* et *le Plastron*, pour Arnal. Même quand il touchait aux dernières limites de la bonne humeur, son dialogue appartenait à la meilleure compagnie. Il se serait cru perdu de réputation, s'il eût appelé à son aide les vulgarités du tréteau. Il honorait la plume, comme un bon ouvrier honore ses outils ; pour rien au monde, il ne fût tombé dans les tristes excès si recherchés de nos jours.

Il était aussi un poëte à ses heures ; il a donné, aux belles années, un doux recueil de *Poëmes* et d'*Epitres*, mêlé de quelques chansons ; romancier très-habile, il a charmé ses lecteurs dans les *Récits de la tonnelle*, les *Trois reines*, le *Chemin des écoliers ;* sans oublier un beau livre : *Une maîtresse sous Louis XIII*, où l'on rencontrait une admirable étude de Louis XIII et du cardinal de Richelieu. Un livre écrit avec ce talent touche à l'histoire, il en a tous les mérites. Feu M. Bazin, l'auteur de l'*Histoire de Louis XIII*, ne s'étonna point d'un parallèle entre son histoire et le roman de M. Saintine. Il disait qu'il s'en trouvait honoré.

Mais, sans contredit, le meilleur titre à la louange du temps présent, à la reconnaissance de l'avenir, pour M. Saintine, était ce charmant livre intitulé *Picciola.* *Picciola*, qui tient déjà sa place entre *Paul et Virginie* et *Robinson Crusoë*, le charme et l'entretien des jeunes gens, leur fête inépuisable et l'enchantement de leur printemps, *Picciola* fut adopté tout d'abord par la jeune génération qui représente la société présente. Il n'y eut qu'une voix sur l'intérêt de ce récit plein de grâce et de charme : tous ces jeunes cœurs furent touchés du malheur de cette plante innocente et du courage qu'il fallut pour la sauver. Plus d'un jeune enfant savait par cœur (beaucoup mieux que le récit de Théramène) la lettre éloquente adressée au terrible empereur par le triste amoureux de la petite fleur :

« Sire,

« Deux pavés de moins dans la cour de ma prison n'ébranleront pas les fondements de votre empire, telle est l'unique faveur que je viens demander à Votre Majesté. Ce n'est pas sur moi que j'appelle les effets de votre protection; mais dans ce désert muré, où j'expie mes torts envers vous, un seul être a su apporter quelque adoucissement à mes peines, un seul être a jeté quelque charme sur ma vie. C'est une plante, sire; c'est une fleur inopinément venue entre les pavés de la cour où il m'est permis parfois de respirer l'air et de voir le ciel... »

S'il est vrai de dire que l'écrivain ne va pas à la postérité avec un gros bagage, à coup sûr le nom de M. Xavier Saintine ira grandissant toujours, grâce à ce drame ingénu qui ne compte pas moins de trente-quatre éditions!

Celui-là aussi, Saintine, il tient sa place au premier rang des *non récompensés.* Son ami, M. Scribe, et son digne concurrent, M. Lebrun (Saintine et M. Lebrun avaient partagé un des prix de l'Académie), avaient rêvé que l'auteur de *Picciola* serait un jour leur confrère, et même ils le présentèrent à l'adoption des *quarante...* Inutiles efforts! Saintine, heureux un instant de cette espérance légitime, en toute hâte, et sans une plainte, rentra dans sa maison et revint à ses chers travaux de chaque



X.–B. Saintine. Dessin de Bocourt.

jour. Il était né quelques années avant le siècle; enlevé à ses amis avant l'heure, il avait assez vécu pour sa gloire. Son nom reste inscrit parmi les meilleurs.

Nous lui avons rendu les derniers honneurs le lundi 23 janvier, dans l'église des Marais. Un grand concours de lettrés a suivi ce galant homme et ce bon écrivain à sa dernière demeure. Il repose au cimetière du Père-Lachaise, à l'abri de la tombe altière où Casimir Perrier semble encore imposer sa volonté suprême. Modeste et doux poëte! on parlera de lui quand il ne sera plus question de ces puissances de la politique! Il faut laisser au temps la justice, il met toute chose à sa place.

Un des bons écrivains qui suivaient ce glorieux cercueil, M. Emmanuel Gonzalès, s'est fait le digne interprète de l'assistance en deuil. — « Il était, dit-il, la joie et le charme de ce foyer domestique que ne troubla jamais aucun orage; il semblait porter avec lui une atmosphère de conciliation, de sympathie et de paix. Il était aimé de tous; il aimait les autres, il aimait leur bonheur, il aimait leurs succès, et nul devant Saintine n'eût osé se montrer malveillant ou envieux : on eût rougi de troubler sa sérénité. »

Ch. WALLUT.

Paris. — Typ. Hennuyer et fils, rue du Boulevard, 7.

CHRONIQUES ÉCOSSAISES.

LES AVENTURES DE ROB ROY (1).



Le vallon. Dessin de Hubert Clerget.

I. — COLIN ET OINA.

Un soir de septembre, le soleil éclairait un vallon sauvage et solitaire à quelques milles du lac Lomond; un jeune garçon et une petite fille, assis sur la pente de la colline, surveillaient un troupeau de bœufs au poil noir et hérissé, aux cornes pointues, qui paissaient parmi les hautes fougères. Bondissant de récif en récif, et tourbillonnant au milieu des rochers, un torrent impétueux se précipitait du revers escarpé de l'étroit vallon; tantôt il disparaissait dans de profondes anfractuosités couvertes d'aunes, de noisetiers, de bouleaux nains, tantôt il émergeait en écume blanche comme la neige, jusqu'à ce qu'il se perdît enfin dans le lac qui s'étend à l'ombre du gigantesque Ben-Lomond.

Le jeune garçon, Colin Banes, fils d'une pauvre veuve, et sa compagne, Oina Mac-Aleister, appartenaient au clachan ou village situé à trois milles environ. Ces deux enfants n'étaient pas âgés de plus de douze ans; le garçon, grand, souple et vigoureux pour son âge, avait des yeux d'un gris sombre, perçants et profonds, et ses jambes nues, que sa jupe écossaise laissait voir jusqu'aux genoux, témoignaient d'une force peu commune. Malgré sa jeunesse, il portait la toque des hommes de son clan, ce qui indiquait qu'il pouvait déjà lever et lancer au loin le *clachneart*, lourde pierre placée à la porte de chaque chef dans les Highlands. Une jaquette de peau de daim, fermée par des boutons de bois et des lanières de cuir, un *sporan*, ou gibecière, en peau de chat sauvage, et un *skene-dhu*, grand couteau noir passé à sa ceinture, complétaient le costume de Colin.

Sa jolie compagne, dont les pieds nus agitaient l'eau d'un petit bassin formé par une source voisine, était enveloppée dans un plaid de tartan rouge, qu'une broche d'argent fixait sous son menton. Son abondante chevelure brune, entremêlée de clochettes bleues et de genêts aux fleurs d'or, tombait sur ses épaules en boucles épaisses. Le visage de ces enfants portait l'empreinte d'une maturité précoce, car ils appartenaient à une tribu depuis longtemps proscrite et dispersée, le clan des Mac-Grégors. Néanmoins, tout en gardant leurs bestiaux, ils chantaient gaiement; à cette époque, soit en moissonnant ses champs, soit en lançant la navette sur le métier, en ramant sur les lacs, ou en marchant à l'ennemi, le Highlander chantait toujours. De temps en temps, les deux petits montagnards s'interrompaient et poussaient un cri de joie quand un grand saumon bondissait au milieu du courant impétueux en faisant jaillir une pluie de diamants, ou quand un renard au museau pointu, une loutre au long poil, s'approchaient furtivement pour boire dans le courant.

Tout à coup Colin dit à Oina :

— Chante *Mianna-Bhaird*, je t'accompagnerai.

— C'est bien long, répondit la jeune fille.

— Long! il n'y a que trente-deux couplets. Ma mère dit que le vieux Paul Crubach en sait bien davantage.

Colin préluda sur son fifre, qu'il tira de sa ceinture, et, sans se faire prier plus longtemps, sa compagne commença une de ces vieilles chansons gaëliques, entremêlées de récitatifs, qui sont particulières aux Highlands. Pour donner à nos lecteurs une idée de cette romance, nous allons en citer quelques strophes :

« Reposons-nous doucement près du fleuve qui baigne nos gras pâturages, et toi, ô soleil! éclaire de tes rayons bienfaisants le pavillon d'azur qui se déploie sur nos têtes.

« Étendons-nous mollement sur le gazon, au milieu des fleurs épanouies; bercés par les soupirs de la brise, baignons nos pieds dans l'eau limpide qui coule lentement avec un doux murmure.

« Autour de nous la rose brillante et la gracieuse primevère se laissent amoureusement caresser par le zéphyr, et la rosée s'imprègne de leur suave parfum. »

Mais tandis que les enfants chantaient cet hymne aux beautés de la nature, ils n'apercevaient pas ceux qui s'approchaient en rampant, l'œil au guet et l'oreille attentive. Au moment où la romance finissait, Oina jeta un cri perçant, et Colin se leva, portant la main à son couteau, car, au milieu des longues fougères et des genêts sauvages on voyait apparaître une vingtaine de Highlanders bien armés, dont le regard farouche, les vêtements en lambeaux, les tartans verts, attestaient clairement que c'étaient des étrangers, des ennemis, venus pour le pillage.

II. — LES CATERANS.

Les yeux dilatés, le visage pâle de terreur, Oina se serra contre son compagnon, qui se tenait résolûment entre elle et les assaillants. Le chien terrier, gardien du troupeau, aboyant avec fureur, vint aussi se mettre tout près du jeune montagnard, comme pour chercher sa protection. Les étrangers étaient armés d'épées, de *dirks* et de pistolets; celui qui paraissait être leur chef, tenait une longue *tuagh* ou hache lochaber. Tous portaient des justaucorps et des hauts-de-chausses en peau de daim brute; leurs jupes et leurs plaids de tartan vert, leurs chemises de laine rouge, les faisaient reconnaître pour des Mac-Raes, tribu qui marchait sous la bannière de lord Seaforth. Le chef, d'une taille gigantesque, mais aussi agile à la course que le cerf le plus léger, était un homme au visage sombre et à l'aspect sauvage.

— Faites taire votre chien, mon garçon, dit-il, ou je lui logerai une balle dans la tête. Continuez votre chant, ma belle enfant, et ne craignez rien, nous ne vous ferons pas de mal.

— C'est Duncan Nan Creagh, s'écria Colin.

— Il va enlever notre troupeau, répondit Oina en pleurant.

(1) Le nom de Rob Roy, si populaire en Ecosse, ne l'est pas moins en Angleterre et en France, depuis qu'il a été immortalisé par le génie de Walter Scott. Ce héros, une des figures les plus poétiques que le grand romancier ait empruntées à l'histoire, ce proscrit errant dans les montagnes, traqué comme une bête fauve, et néanmoins encore si puissant, que tous recourent à lui dans le péril, éveille à la fois la curiosité et la sympathie. Aussi nous pensons qu'on ne lira pas sans intérêt le récit qui va suivre. Il ne contient, il est vrai, aucune aventure romanesque, nulle Diana Vernon ne vient en charmer les scènes; une telle entreprise eût été périlleuse après un enchanteur comme Walter Scott, mais nous reproduisons l'histoire réelle du personnage fameux qui lui a inspiré une de ses fictions les plus heureuses, et cette simple esquisse biographique n'est cependant pas dépourvue de poésie. La grandeur sauvage du caractère de Rob Roy, ses qualités chevaleresques, le rôle qu'il joua dans les insurrections en faveur des Stuarts, impriment à sa personne un cachet d'originalité non moins attachant que la peinture des types pour lesquels le romancier épuise la richesse de son imagination. L'histoire du célèbre partisan emprunte encore un attrait nouveau aux mœurs, aux coutumes, à l'âpre et pittoresque beauté du pays au milieu duquel il a vécu. Sans doute, tous les actes de Rob Roy ne sont pas des modèles à suivre, mais il faut se reporter au temps où il vivait, tenir compte des circonstances malheureuses qui ont bouleversé son existence, et l'on sera encore étonné de trouver en lui autant de noblesse et de droiture.

En effet, les gillies, ou compagnons de Duncan le Pillard, comme on l'avait surnommé, entourèrent les bestiaux, les chassant devant eux et les frappant avec des bâtons pour les faire avancer. Sans se laisser intimider par le nombre des Caterans, Colin se mit à pousser des cris aigus pour appeler du secours; mais les échos de la montagne répondirent seuls à sa voix.

— Silence! s'écria Duncan Mac-Rae d'un air menaçant, ou je te jette dans le torrent avec une pierre au cou.

— Prends garde, Cateran, ces bestiaux sont sur les terres de Finlarig, et Finlarig appartient à Breadalbane.

— Oui, dit le chef d'un air moqueur; mais le troupeau appartient aux Mac-Grégors.

— Et chacun a le droit de s'en emparer, ajouta un autre.

— C'est vrai, reprit Duncan; du reste, je ne le prendrais pas moins s'il était à Breadalbane, quand même il le défendrait à la tête de tout son clan. Entendez bien cela, mon petit homme. Mais, pour les Mac-Grégors, je m'en soucie comme de cela, ajouta-t-il en faisant claquer ses doigts avec mépris.

Un tel outrage fait au nom qu'il portait exaspéra le vaillant enfant; il devint pâle d'émotion et ses yeux étincelèrent. Un des Mac-Raes, en poursuivant le troupeau, avait laissé échapper son pistolet; prompt comme l'éclair, le jeune montagnard s'en empara, et fit feu sur Duncan Nan Creagh. Le géant chancela, la balle avait emporté sa toque et le sang coulait sur son visage farouche; avant qu'il eût pu se remettre, Colin jeta le pistolet, qui était en acier très-lourd, à la tête du Cateran, et peu s'en fallut qu'il ne l'atteignît. Il voulut alors s'enfuir avec sa jeune compagne, mais le Mac-Rae l'arrêta d'un coup de sa longue hache d'armes. Craignant de nouvelles violences, le brave Colin saisit le bras droit de son ennemi et s'y cramponna avec une énergie désespérée. Duncan essaya vainement de se dégager de cette étreinte; ne pouvant y réussir, le chef Mac-Rae, dans un accès de colère sauvage, coupa le poignet du pauvre enfant, qui laissa échapper un cri de douleur.

— Vipère maudite, voici qui t'ôtera ton venin! s'écria le Cateran furieux.

Sans même pousser un gémissement, Colin tomba sur la bruyère, au milieu d'une mare de sang.

— Vite, amis, vite, emmenons notre prise, dit le chef, les Mac-Grégors seront bientôt sur nos traces.

A quelque distance de là, Oina sanglotait en se couvrant le visage de ses mains et de ses cheveux.

— Que ferons-nous de cette petite fille? dit l'un des Mac-Raes.

— Emmenons-la, répondit un autre.

— Un vol d'enfant, ce serait grave.

— Bah! ce n'est qu'une Mac-Grégor, ajouta un troisième.

— Bientôt vous serez poursuivis par un Mac-Grégor qui nous vengera, s'écria Oina, à qui l'excès de la terreur donnait du courage.

— Vraiment! Et quel est celui-là? demanda Duncan d'un air moqueur.

— Rob Roy, d'Inversnaid.

— Mac-Grégor le Roux! Et c'est tout?

— Oui! Rob Roy lui-même.

— Un bain dans le lac t'adoucira le caractère, dit le Cateran.

Saisissant alors la jeune fille, il courut vers le torrent, qui, à cet endroit, formait une cascade en se précipitant du haut des rochers pour retomber dans un étang profond, et y jeta la pauvre enfant.

Dans sa chute, Oina rencontra la tige d'un jeune saule, elle s'y cramponna avec toute la ténacité que peut donner l'instinct de la conservation. Le bruit du torrent retentissait à son oreille; l'eau, jaillissant de la cascade, couvrait de ses flots d'écume blanche le visage, la robe et les cheveux flottants de la jeune fille; le saule pliait sous son poids, elle ferma les yeux et murmura une prière. Cependant Duncan l'observait de la rive, il abattit le saule avec sa longue hache d'armes, et l'enfant, poussant un faible cri, disparut dans le torrent!

Duncan se hâta alors de rejoindre ses compagnons, qui venaient de traverser le courant avec les bestiaux, et tous disparurent bientôt dans un ravin sombre et solitaire.

Le pauvre Colin ne tarda pas à expirer, mais la jeune fille devait échapper à la mort. Elle fut entraînée par le torrent vers un petit lac où un Highlander s'occupait à pêcher. Il aperçut le corps de l'enfant au milieu des flots; sans perdre un moment, il jeta à terre son plaid, sa ligne et son dirk, plongea et réussit à atteindre Oina. Il lutta alors contre le courant, et parvint, après bien des efforts, à gagner le rivage, où il déposa sur le gazon la jeune fille inanimée.

— Oina! s'écria-t-il avec une profonde compassion en écartant les cheveux noirs qui lui couvraient le visage.

Elle était pâle, froide, brisée par sa chute de rocher en rocher, et elle avait toutes les apparences de la mort. Le jeune Highlander plaça une main sur son cœur, ouvrit ses doigts crispés; s'étant assuré qu'elle respirait encore, il la prit dans ses bras, l'enveloppa de son plaid, et se dirigea en toute hâte vers le clachan.

Cet homme était Robert Mac-Grégor d'Inversnaid, autrement connu sous le nom de Rob Roy, ou le Roux, à cause de la couleur de ses cheveux. Il s'était vu obligé de joindre à son nom celui de Campbell, pour des raisons que nous ferons connaître plus tard au lecteur.

III. — LE SERMENT.

Rob atteignit bientôt Inversnaid, qui était seulement éloigné de trois milles. Là, il remit l'enfant aux soins de son père, Callam Mac-Aleister, et le lit de la jeune victime ne tarda pas à être entouré par toutes les doctes et charitables commères du clachan.

Les rudes habitants de ces montagnes n'avaient jamais recours aux médecins; leurs femmes et leurs filles savaient panser une plaie, bander un membre blessé par une hache d'armes ou une épée. La maladie étant inconnue parmi eux, quelques simples formaient toute la pharmacie d'une mère de famille. La femme de Rob Roy, la dame d'Inversnaid, était alors la reine de ces docteurs féminins.

Inversnaid est un hameau situé à deux milles du lac Lomond, sur les bords d'une petite rivière; le clachan et les terres environnantes formaient le patrimoine de Mac-Grégor. Comme il approchait de sa demeure, Rob Roy entendit un cri de détresse retentir au milieu de l'air calme du soir. Il tressaillit et porta la main à son dirk.

Alarmée de l'absence prolongée de son fils, Colin à la belle chevelure, la pauvre veuve l'avait cherché dans le vallon, théâtre de la scène sanglante que nous avons décrite. Les derniers rayons du soleil couchant avaient disparu des sommets du Ben-Lomond, la lune s'était levée, et les torrents de la montagne, les étangs bordés de bruyères reflétaient son disque d'argent; le troupeau avait disparu, ainsi que ses jeunes gardiens, et le cœur

de la veuve se remplit d'un vague effroi. Tout à coup un cri sinistre, porté par le vent de la vallée, retentit à son oreille et glaça le sang dans ses veines. Etait-ce la voix d'un esprit de l'air errant dans ces solitudes ? Le même bruit se fit entendre à plusieurs reprises ; elle reconnut enfin le hurlement plaintif d'un chien et s'élança vers une touffe de fougères qui dérobait l'animal à sa vue. Tout à coup, près du chien fidèle, elle aperçut son fils, son fils unique, étendu mort et couvert de sang. Sa main serrait encore son couteau, inutile défense; son visage pâle, ses yeux fixes frappèrent de terreur sa mère elle-même ; elle se détourna de l'enfant qu'elle avait nourri, puis elle l'étreignit avec désespoir, le prit dans ses bras, et, puisant dans l'excès de sa douleur une force surhumaine, elle se dirigea, avec son triste fardeau, vers le clachan d'Inversnaid.

C'étaient ses cris que Rob Roy avait entendus du seuil de sa maison.

Tous les habitants du petit hameau furent bientôt rassemblés autour de la veuve de Jan Banes. Ce dernier avait été un brave ; aussi, bien qu'il eût péri depuis longtemps dans les guerres contre les Grahames, sa mémoire s'était conservée comme celle d'un vaillant homme d'épée et d'un hardi chasseur. Sa veuve occupait une cabane spacieuse, bâtie de pierres sans ciment, et percée, sur les quatre côtés, d'une petite fenêtre. Un feu de tourbe était allumé au milieu du pauvre cottage, Rob Roy y fit jeter du bois et des pommes de pin, et la flamme brillante éclaira bientôt un spectacle lugubre.

Le corps de Colin Banes avait été étendu sur une table grossière ; son épaisse chevelure d'or était tachée de sang ; un drap recouvrait ses membres rigides, et sur sa poitrine reposait un vase rempli de sel, avec des branches de romarin disposées en croix. Les cheveux épars, le visage caché dans ses doigts tremblants, au travers desquels coulaient ses larmes, la mère désolée était agenouillée auprès du mort. Trois Highlanders, à l'aspect noble et imposant, se tenaient, armés de toutes pièces, à la tête de la victime ; c'étaient Rob Roy, Callam Mac-Aleister, son frère de lait et son écuyer, avec Greumoch Mac-Grégor, un de ses compagnons les plus énergiques et les plus résolus.

Autour d'eux se groupaient silencieusement de vigoureux montagnards dans leur costume national ; leurs regards sombres, leur attitude menaçante annonçaient la soif de la vengeance ; à l'entrée du cottage, on apercevait les femmes du clachan, la tête enveloppée de leurs plaids, pleurant, selon l'antique usage des Celtes d'Ecosse, sur un ton sauvage et cadencé, et s'interrompant pour demander le châtiment du meurtrier.

— Hélas ! murmurait la mère en gémissant, les gouttes de la rosée bénie que Dieu envoie sur la terre sont tombées cette nuit sur la joue froide de mon enfant, et elles ne sont pas plus pures qu'il n'était ; mais je savais qu'il ne devait pas voir tomber les feuilles cet automne.

— Pourquoi ? demandèrent plusieurs des assistants en se penchant vers elle pour mieux entendre.

— Les gypsies me l'avaient prédit.

— Ne parlez pas ainsi, femme, dit Mac-Grégor, songez plutôt que l'enfant est mort comme il convenait au fils de son père, en défendant courageusement son bien. Que Dieu ait son âme !

Tous inclinèrent la tête et beaucoup firent le signe de la croix.

— Il a été tué d'un coup de hache, reprit Rob Roy, un sabre n'aurait jamais coupé si profondément ; mais le brave enfant s'est défendu, car son couteau est encore dans sa main, aussi l'accompagnera-t-il dans la tombe.

— C'est de vous, Rob Roy, que j'attends vengeance, s'écria la veuve en étendant les bras vers le chef.

— Et vous serez vengée, Jane, je vous le jure par la mémoire de mon père, répondit Mac-Grégor. La main qui a tué votre fils est sans doute aussi celle qui a précipité dans la rivière la fille de Callam. Patience, nous la connaîtrons bientôt. Voici encore d'autres blessures, ajouta-t-il en soulevant le linceul ; voyez, le pauvre enfant a été mordu.

— Mordu par un loup, s'écria la mère avec horreur.

— Non, par un homme auquel il manque régulièrement une dent sur deux à la mâchoire inférieure, c'est un signe qui le trahira.

— Ce doit être un Buchanan ou un Colquhoun, dirent quelques hommes au milieu de l'agitation générale.

— Ni l'un ni l'autre, s'écria une voix rauque.

— Qui donc ? qui donc ? demanda la foule.

— C'est Duncan Nan Creagh.

— Qui a parlé ? dit Rob, cherchant à percer du regard la fumée qui remplissait la cabane.

— Moi, Paul Crubach, répondit un vieillard décrépit, à qui tout le monde fit place avec un mélange de crainte et de respect, car on lui attribuait le double don de prophétie et de seconde vue.

Paul Crubach, le boiteux, était le gardien d'une source vénérée près de l'église de Balquhidder, que saint Fillan avait bénit jadis. Il habitait une petite hutte, objet de terreur pour les habitants de la contrée, car elle avait été construite avec des fragments de vieux cercueils fournis par le cimetière voisin. Il était vêtu de peau de daim, avait la figure blême, et ses yeux rouges brillaient sous une forêt de cheveux blancs qui ombrageaient son front ridé. Il s'avança lentement au milieu de la foule.

— Comment savez-vous, Paul, que Duncan Nan Creagh est l'homme que nous cherchons ? demanda Rob Roy.

— Duncan Nan Creagh a perdu la moitié des dents de sa mâchoire inférieure dans une lutte contre le père de Colin, à la foire de Callender. Mais si vous voulez l'atteindre, ne perdez pas de temps, j'ai vu les pillards et le butin il n'y a pas deux heures.

— Où, dit Mac-Grégor ?

— Sur la route de Glenfalloch.

— Laquelle ? la route militaire ?

— Oh non ! Duncan Nan Creagh n'est pas si malavisé, répondit Paul ; il a pris la route des troupeaux, qui traverse les montagnes vers le nord-ouest.

— C'est bien, mon ami. Maintenant, hommes du clan Alpine, jurez avec moi, sur la lame de vos dirks, de venger le meurtre de cet enfant, fils de l'un des nôtres. Nous partirons ensuite pour la montagne et il n'y aura pas de gorge assez profonde pour nous cacher le meurtrier.

A ces paroles, chaque montagnard tira le long dirk suspendu à son côté, et passa devant le corps en allant de l'orient à l'occident, suivant la coutume écossaise. Puis tous posèrent la main gauche sur la tête glacée de la victime, et, levant leurs dirks, ils jurèrent par les âmes de leurs aïeux de ne jamais reposer sous le toit d'une maison, de ne jamais franchir le seuil d'une église avant d'avoir découvert les coupables et d'en avoir fait justice. Chaque Highlander porta ensuite la lame nue à ses lèvres. Ce serment, le plus solennel qui fût en usage dans ces contrées, était connu sous le nom de *serment du saint acier*, et si quelqu'un manquait à ce terrible vœu,

son plus proche parent lui-même pouvait le tuer comme un lâche parjure.

— Maintenant, s'écria Rob Roy, en avant, mes amis!

— Nous ne pouvons partir cette nuit, dit Greumoch, les Colquhouns de Luss ont volé le bac, attendons à demain.

— Eh quoi! Greumoch, est-ce vous qui parlez ainsi?

— A l'aube, le passage du gué sera plus facile.

— Non, non, nous partirons cette nuit, s'écria Rob avec énergie.

— Cette nuit! cette nuit! répétèrent tous les montagnards en brandissant leurs épées.

— S'ils ont passé le gué, nous le passerons aussi, dit Callam Mac-Aleister.

— Ne remettons jamais à demain ce que nous pouvons faire aujourd'hui, ajouta Rob Roy. Un jour tombe bientôt et sans retour dans l'éternité, Greumoch; il est amer de penser qu'on l'a perdu.

— Dieu nous garde, et en avant, répondit Greumoch, cédant à l'enthousiasme général.

Quelques minutes après, il se trouvait avec Mac-Aleister, Alaster Roy et seize autres Highlanders bien armés, à la porte de Rob Roy. Mac-Grégor le Roux sortit bientôt, et fut accueilli par un murmure de joie.

— Ma bonne Helen, dit-il, il est malsain de marcher l'estomac vide; apporte des gâteaux et une goutte de whisky pour nos braves compagnons.

La femme de Rob Roy, jeune et jolie Highlandaise aux yeux noirs, parut à la porte avec deux servantes qui tenaient un plateau couvert de gâteaux d'avoine, de bouteilles et de *quaichs*, petites coupes de bois en usage dans le pays. Pendant que les montagnards, levant leurs chapeaux en l'air pour saluer la dame d'Inversnaid, faisaient honneur aux provisions de leur hôtesse, le petit Coll Mac-Grégor, fils de Rob Roy, fut amené pour embrasser son père.

— Maintenant, adieu, Helen, mon doux oiseau, dit le chef; avant mon retour, j'aurai étendu la bête féroce sur la bruyère.

Et, suivi de ses hommes, il s'éloigna rapidement.

IV. — MAC-GRÉGOR LE ROUX.

Rob Roy Mac-Grégor, âgé de vingt-cinq ans à l'époque où commence cette histoire, était le second fils du lieutenant-colonel Donald Mac-Grégor de Glengyle, qui commandait un régiment d'infanterie dans l'armée écossaise du roi Jacques II. Sa mère était fille de Campbell de Glenfalloch, puissant chef highlander, assez proche parent de la maison de Breadalbane. Il avait deux sœurs et un frère aîné, qui se nommait Jean, aussi n'était-il que le second chef (*chieftain*) du clan des Mac-Grégors; mais son courage et la réputation qu'il acquit bientôt réunirent autour de lui les hommes les plus intrépides de la tribu. Le petit domaine d'Inversnaid, voisin du lac Lomond, formait son patrimoine, et, par sa mère, il avait droit à celui de Craigroystan, territoire sauvage, composé de rocs et de forêts, sur la rive orientale de ce beau lac.

Rob Roy était d'une taille moyenne, son organisation robuste le rendait capable de résister aux fatigues et aux privations; dès son enfance il excellait à manier la claymore et toutes les autres armes, et il avait une force musculaire si grande, qu'il pouvait tordre un fer à cheval dans ses mains. D'un caractère franc et généreux, ce dont il se glorifiait le plus, c'était de n'avoir jamais tourné le dos ni à un ami ni à un ennemi.

Rob avait épousé la fille d'un Mac-Grégor, laird de Comar. Bien différente de l'indomptable amazone esquissée par Walter Scott, Helen-Marie, *la bonne dame d'Inversnaid*, était une aimable et jolie ménagère qui jamais n'endossa la cuirasse et ne mania le sabre. Elle s'occupait de son modeste intérieur, de son rouet et de son four, et jamais elle ne joua un rôle énergique dans les combats que son mari eut à soutenir.

Des bandes du comté de Ross et du Sutherland dévastaient souvent les terres de Rob Roy et pillaient son bétail; aussi, pour se protéger, s'était-il vu contraint d'entretenir une troupe de compagnons hardis et bien armés qui, comme lui, avaient acquis, avec une grande expérience de la guerre, une audace peu commune.

« Dans ses conflits, dit Walter Scott, il évitait tout ce qui aurait pu l'exposer au moindre reproche de cruauté. Comme Robin Hood d'Angleterre, il était doux et humain, et s'il prenait aux riches, il donnait libéralement



Rob Roy. Dessin de Emile Bayard.

aux pauvres. Il aurait pu agir ainsi par calcul, mais la tradition unanime du pays lui attribue un mobile plus honorable. Tous ceux avec qui je me suis entretenu, et j'ai vu plusieurs personnes qui avaient connu Rob Roy, le dépeignaient comme un homme généreux et bienfaisant. »

V. — LA POURSUITE.

Depuis la proscription des Mac-Grégors, chacun pouvait, au nom de la loi, les outrager et s'emparer de leurs bestiaux quand l'occasion s'en présentait. Cette pensée augmenta la fureur de Rob Roy et de ses compagnons au moment où ils s'élancèrent à la recherche de leurs agresseurs.

Guidés par les rayons de la lune, les Mac-Grégors atteignirent bientôt l'endroit où le fils de la veuve avait si misérablement péri. Le chien, qui les suivait, s'arrêta et se mit à aboyer à l'endroit même où Colin était tombé.

— Callam, dit Mac-Grégor, faites traverser le torrent au chien, il trouvera la piste sur l'autre rive, et alors malheur aux Mac-Raes!

Mac-Aleister obéit, et les montagnards passèrent ensuite, se tenant par la main, et levant leurs fusils pour les préserver de l'humidité. Le chien, qui furetait çà et là, s'arrêta devant un objet qui gisait à terre, et fit entendre un grognement prolongé. C'était une toque, dont Greumoch arracha aussitôt l'aigrette et qu'il foula aux pieds dans un transport de rage, en s'écriant :

— Paul Crubach avait raison, c'est l'insigne des Mac-Raes.

— Et voilà les traces des bestiaux, ajouta Rob, qui avait attentivement examiné le gazon à la clarté de la lune. Laissez le chien, Callam, dit-il, les Caterans ont passé dans la vallée il n'y a pas longtemps.

Le chien appliqua son museau sur le sol, puis, aboyant avec force, il se mit à courir si rapidement, que Mac-Grégor et ses compagnons, malgré leur agilité, avaient peine à le suivre.

A quelque distance de là, un renard croisa tout à coup le chemin qu'ils suivaient, Mac-Aleister visa et fit feu. Un hourra de satisfaction retentit quand l'animal, frappé à mort, roula les pattes en l'air à deux cents pas. C'était alors une croyance généralement répandue que, si une expédition armée rencontrait dans sa marche une bête fauve et la tuait, le succès était assuré.

— Voilà qui nous promet une bonne chance, dit Rob.

En achevant ces mots, il aperçut une légère colonne de fumée qui s'élevait sur le bord d'un marais; quelques bestiaux paissaient à peu de distance. Les Mac-Grégors s'approchèrent furtivement et reconnurent que le feu avait été allumé par une famille de gipsies qui étaient sur le point de s'enfuir en voyant s'avancer les Highlanders.

Quand ceux-ci eurent fait comprendre aux bohémiens qu'ils venaient en amis, le plus âgé de la bande s'approcha pour savoir ce que les visiteurs voulaient d'eux. Mac-Grégor lui demanda s'il n'avait pas vu les pillards.

— Ils ont passé près des collines il y a deux heures à peine, répondit le gitano, et la fumée que vous voyez là-bas annonce qu'ils ont fait halte. Je puis vous montrer, ajouta-t-il, un sentier au milieu des montagnes qui vous conduira près d'eux sans être aperçus.

VI. — LE COMBAT.

Le soleil levant éclairait les bruyères aux fleurs de pourpre du vaste marais de Rennoch, et dans le lointain on apercevait les sommets bleuâtres de Glenorchy. D'épaisses forêts, dont l'automne avait rougi le feuillage, couvraient la base de la montagne; les arbres s'agitaient au souffle de la brise qui venait de Glencoe, la *Vallée des larmes*. Un courant précipitait ses eaux limpides non loin d'une vieille pierre grise, couverte d'inscriptions, qui racontait l'histoire des temps passés. Beaucoup de pierres semblables se trouvent dans les Highlands et conservent la mémoire des braves morts dans les combats.

Rampant sur leurs mains et sur leurs genoux, Rob Roy et ses hommes, comme des chasseurs à l'affût d'un troupeau de daims, s'avancèrent sur la pente de la montagne, conduits par le bohémien qui leur servait de guide. Quand ils furent parvenus à une distance d'environ trois cents *yards*, un bruit de voix et de rires vint frapper leurs oreilles. Montant sur un bloc de rocher, Mac-Grégor put apercevoir ses ennemis assis autour d'un grand feu. Les vingt Caterans causaient gaiement et échangeaient de grossières plaisanteries sur le clan Alpine, en se passant de main en main une gourde de cuir.

Parmi eux se faisait remarquer Duncan Nan Creagh; les dents longues et irrégulières qu'il laissait voir lorsqu'il riait, ajoutaient encore à l'expression féroce de ses traits.

— Paul Crubach avait raison, dit Rob à son écuyer en lui montrant la mâchoire inférieure à demi dégarnie du chef cateran, voilà bien la bête fauve qui a laissé son empreinte sur la chair de Colin Banes.

Mac-Aleister dirigea le canon de son long fusil juste à la tête de Duncan :

— Arrête, s'écria Mac-Grégor, c'est moi qui dois tirer vengeance du Pillard, mais fais des autres ce que tu voudras.

Les Caterans étaient réunis dans une sorte de gorge ouverte à l'une de ses extrémités et fermée à l'autre. Le plan de Rob fut bientôt arrêté. Tous ses hommes firent retentir le cri de guerre du clan Alpine, *Ard Choille!* Une décharge de mousqueterie suivit aussitôt, et vint interrompre le festin de la bande joyeuse. Les Mac-Grégors, l'épée d'une main et le bouclier de l'autre, fondirent sur eux de toutes parts; une lutte sanglante s'engagea, les longues claymores tournoyaient en se heurtant l'une contre l'autre, ou faisaient jaillir des étincelles de la pointe aiguë dont chaque bouclier était muni.

Sa hache d'armes à la main, le gigantesque Duncan Nan Creagh défendait l'entrée de la gorge contre tous ceux qui approchaient, renversant les assaillants par ses coups terribles; Rob Roy cherchait à le rejoindre, et il arriva au moment où Mac-Aleister venait de briser d'un coup de feu la hache d'armes du Cateran, qui jeta à terre le manche inutile et tira son épée.

Les deux chefs s'observèrent pendant un instant; chacun hésitait à frapper le premier coup, car ils connaissaient leur habileté mutuelle à manier l'épée et le bouclier.

— C'est nous qui avons versé le *premier sang*, Robert Campbell, dit le Mac-Rae avec un méchant sourire, en faisant allusion à une coutume écossaise; ainsi, il est inutile de nous attaquer.

— Lâche! c'est le sang d'un pauvre enfant que vous avez versé, répliqua Rob, et de plus, sachez que si je suis Campbell à la foire de Callender, ici je suis Mac-Grégor, comme mon père l'était avant moi.

— Et toi, Mac-Grégor le Rouge, répondit avec orgueil le grand Cateran en parant un coup vigoureux de son adversaire, souviens-toi que je suis un Mac-Rae.

— Que m'importe! dit Rob portant à son ennemi un autre coup que celui-ci parvint encore à éviter.

— Le premier de notre nom, répliqua le Mac-Rae, était appelé Fils de la Fortune, et son esprit est aujourd'hui avec nous.

— C'est ce que nous verrons.

Cependant une blessure au bras droit fit perdre à Mac-Grégor toute patience; il lança son bouclier à la tête de Duncan, et, saisissant sa claymore de ses deux mains, il frappa à coups redoublés le Cateran, qui se trouva bientôt désarmé, et il lui passa la lame au travers du corps.

Le Mac-Rae se tordit convulsivement, et fit un effort suprême pour attirer le vainqueur à portée de son poignard; mais tout à coup il poussa un cri déchirant, et tomba sans connaissance, tandis que le sang sortait à flots de sa bouche.

Cet événement mit fin à la lutte, tous les Caterans s'enfuirent, poursuivis par les Mac-Grégors; six d'entre

eux restaient étendus sur le sol, et plusieurs de ceux qui s'échappèrent étaient mortellement atteints.

La blessure de Rob ne manquait pas de gravité, pendant longtemps elle exigea tous les soins d'Helen, mais cet exploit valut au chef du clan Alpine une grande réputation de bravoure.

Quant à Duncan Nan Creagh, il n'était pas mort, il fut emporté par ses compagnons, qui revinrent après le départ des Mac-Grégors et bandèrent ses blessures.

VII. — LE BUTIN DE KIPPEN.

Les chapitres précédents ont dû montrer au lecteur que le clan des Mac-Grégors se trouvait en hostilité avec presque tous ses voisins, et qu'il était pour le gouvernement un sujet constant d'inquiétudes.

Nous allons maintenant indiquer comment s'était produit un tel état de choses.

Le clan des Mac-Grégors descendait d'Alpine Mac-Achai, qui fut couronné roi d'Ecosse en 787, et c'est de là que vint leur devise : *Rioghal mo dhream*, je suis de race royale ! Longtemps avant qu'il fût question de chartes et de parlements, ils avaient dans le nord des possessions considérables et un grand nombre de châteaux forts. Mais plus tard les rois d'Ecosse voulurent introduire dans les Highlands le système féodal qui existait dans les basses terres ou Lowlands ; ils essayèrent de substituer aux patriarcales lois celtiques les chartes de la couronne qui transformaient les chefs en barons et les rendaient seigneurs de tout le territoire dont le clan avait jusqu'alors la propriété indivise ; ce fut le signal d'une lutte sanglante entre ceux qui acceptèrent ces lois et ceux qui refusèrent de s'y soumettre.

Par son indomptable attachement aux coutumes de ses ancêtres, le clan Alpine s'attira la haine de Jacques VI, et en 1602 une longue et ardente querelle, survenue entre les Mac-Grégors et les Colquhouns de Luss, augmenta le ressentiment de ce prince. La lutte s'était terminée par une éclatante victoire que le clan Alpine, sous les ordres de Alaster Roy Mac-Grégor de Glenstrae, avait remportée à Glenfruin sur ses ennemis. Deux cents Buchanans et Colquhouns restèrent sur le champ de bataille ; leur chef, sir Humphrey, parvint à s'échapper, mais il périt assassiné peu de temps après dans son château de Bannochar, et ce crime fut injustement attribué aux Mac-Grégors. Les chefs survivants firent à Jacques un rapport mensonger sur ces événements, et pour frapper davantage l'esprit du faible monarque, ils eurent recours à une mise en scène dramatique. Ils lui présentèrent une foule de femmes qui portaient chacune au bout d'une pique la dépouille sanglante d'un mari ou d'un frère, qu'elles disaient avoir perdu à Glenfruin. Le roi, sans autre information, jura de détruire par le fer et par le feu le clan rebelle ; Alaster de Glenstrae, livré par trahison, fut pendu à Edimbourg avec ses plus proches parents, et un acte du gouvernement défendit, sous les peines les plus sévères, de porter le nom de Mac-Grégor. Voilà comment, cent ans plus tard, nous voyons Rob Roy lui-même appelé Campbell, du nom de sa mère. Le même acte interdisait à tout membre du clan Alpine d'avoir en sa possession d'autre arme qu'un couteau sans pointe pour couper ses aliments ; cependant, au mépris, peut-être même à cause de cette ordonnance, les Mac-Grégors continuèrent à être armés jusqu'aux dents.

Le souvenir de ces violences et la proscription dont son clan était encore victime avaient fait sur Rob Roy une impression profonde ; il attendait avec impatience l'occasion d'y mettre un terme, soit en restaurant la maison des Stuarts, soit en tirant lui-même vengeance de ses oppresseurs.

Guillaume III venait de monter sur le trône, et il avait exaspéré les Mac-Grégors en mettant de nouveau en vigueur tous les actes oppressifs rendus contre eux. La haine qu'il portait à ce prince et à ses partisans engagea Rob à faire un exemple sur quelques-uns des whigs du voisinage. Il réunit environ deux cents hommes, et se rendit d'Inversnaid à Kippen, en déclarant qu'il allait, au nom du roi Jacques VII, châtier les rebelles.

A l'approche des Mac-Grégors, les Buchanans abandonnèrent, sans brûler une amorce, le vieux château d'Ardfinlay et la tour d'Arnprior ; les habitants de Kippen, effrayés, s'enfuirent vers Stirling avec tout ce qu'ils purent emporter. Rob Roy et ses compagnons firent alors main basse sur les voitures et les chevaux, qu'ils chargèrent de meubles, de grains, de provisions de toutes sortes. On réunit le bétail en troupeaux, et le clan victorieux se disposait à retourner à Inversnaid, précédé des pipers, qui jouaient un air de triomphe, quand une troupe d'hommes, armés d'épées, de mousquets, de baïonnettes et de piques, s'avancèrent au son du tambour, barrant le chemin aux Mac-Grégors.

Ils avaient été rassemblés à la hâte par sir James Livingstone, gentleman qui avait servi dans les guerres étrangères. En les apercevant sur la lande de Kippen, Mac-Grégor donna l'ordre de faire halte, et s'avança fièrement, suivi seulement de Mac-Aleister et de quelques-uns de ses compagnons les plus dévoués.

A la richesse de ses armes, à la couleur de sa barbe et de ses cheveux, ainsi qu'aux plumes d'aigle qui ornaient sa toque, Livingstone reconnut le laird d'Inversnaid, et sortit de ses lignes, accompagné d'un fidèle serviteur bien armé. Il tenait son épée nue à la main droite :

— Est-ce à Mac-Grégor d'Inversnaid que j'ai l'honneur de parler ? dit-il en ôtant poliment son chapeau, quand il fut à dix pas de Rob Roy, qui répondit d'un ton grave :

— Je suis Mac-Grégor, c'est le nom que m'a laissé mon père ; si vous m'en aviez donné un autre, je vous aurais tué à l'instant. Mais qui êtes-vous ?

— Sir James Livingstone. Je n'ai rien à voir aux lois qui prétendent supprimer votre nom et détruire votre clan, je les réprouve. Je viens seulement vous demander de quel droit vous avez violé la paix du roi en venant ici en armes mettre au pillage un village paisible ?

— Pour trois raisons, répondit Rob Roy. D'abord, j'ai pour moi l'ancien droit des Highlands, d'après lequel nous pouvons en tout temps faire une incursion chez nos ennemis ; en second lieu, je romps la paix de celui que vous appelez le roi, parce que je le regarde comme un usurpateur ; et enfin, je prends à des lâches ce qu'ils n'ont pas le courage de défendre.

— Je regrette d'entendre ces paroles, répliqua sir James d'un ton persuasif, car il y aura beaucoup de sang répandu, Mac-Grégor, si vous ne rendez pas le butin que vous avez pris.

— Le rendre ! A qui ? demanda Rob Roy avec hauteur.

— A moi.

— Ne vous inquiétez pas du sang versé, dit le chef avec amertume ; vos rois étrangers et vos lois des Lowlands ont rendu le clan Alpine semblable aux Arabes du désert, ennemis de tous les hommes, parce que tous les hommes sont leurs ennemis. Néanmoins, personnellement, je ne désire la mort d'aucun des vôtres ; vous êtes un gentleman et un soldat dont j'estime et j'honore le

caractère ; si la proposition vous agrée, nous combattrons ici corps à corps, avec la claymore et le bouclier, en face de nos hommes, et le butin appartiendra à celui qui aura fait couler le *premier sang*.

— J'accepte. Mais, bien que je sois exercé au maniement de l'épée, je ne saurais me défendre à l'aide du bouclier.

— Qu'à cela ne tienne, dit Rob en remettant son bouclier à Mac-Aleister.

— Je consens, Mac-Grégor, à me battre avec vous comme un gentleman ; il est bien entendu que le butin sera à celui qui fera couler le premier sang. Maintenant, comme le choix des armes m'appartient, pour plusieurs raisons, je préfère le pistolet.

— Soit, dit Rob Roy en riant tandis que sir James ôtait sa cuirasse, je ne suis pas mauvais tireur.

— Vos pistolets sont-ils chargés ?

— Les pistolets d'un Mac-Grégor ne sont guère autrement dans le temps où nous vivons. Ferons-nous feu ensemble, ou tirerons-nous au sort ?

— Le sort en décidera, si vous le voulez bien, répondit Livingstone, qui, ayant eu déjà plusieurs duels en France et dans les Flandres, pensait n'avoir rien à craindre, si le hasard voulait qu'il fît feu le premier.

— Alors, sir James, tirez pour moi, dit Rob Roy en se détournant avec indifférence.

— Et vous vous en rapporterez à ma parole ? demanda Livingstone d'un air d'étonnement.



Rob Roy et sir James Livingstone. Dessin de E. Bayard.

— Si j'en doutais, je ne me battrais pas avec vous.

Sir James lança une pièce de monnaie qui brilla dans l'air et retomba sur le gazon.

— Tête ! dit Rob.

— Je regrette d'avoir à vous dire que vous avez perdu, répondit Livingstone en portant la main à son chapeau, c'est à moi de tirer le premier.

Sir James rejeta la tête en arrière, et fixant ses yeux perçants sur le visage de Rob Roy, il visa attentivement, tandis que tous les regards étaient tournés vers le canon du pistolet d'où la mort pouvait sortir. Le coup partit. Un cri de rage et de terreur s'échappa de la poitrine des Mac-Grégors quand la toque de leur chef, emportée par une balle, alla tomber à quelques pas de lui.

— Bien tiré, Livingstone, dit Rob en souriant et relevant sa toque ; un peu plus bas, il y aurait eu dans le monde un Mac-Grégor de moins à persécuter. Avec votre permission, monsieur, c'est maintenant à mon tour.

Il prit l'un de ses pistolets d'acier, l'arma et visa à la tête de Livingstone, dont les yeux ne se baissèrent pas, dont la contenance n'exprima ni trouble ni crainte. Détournant alors son arme :

— Vous n'ignorez pas, sir James, dit Rob Roy, que ma balle est mortelle, et qu'en ce moment il me serait facile de vous tuer. Mais je ne le veux pas ; vous êtes un brave capitaine, capable de servir notre mère l'Ecosse. Pourtant, comme le butin doit appartenir à celui qui fera couler le premier sang, le moins que je puisse faire, c'est de vous toucher à la main.

En achevant ces mots, Mac-Grégor avait tiré sur son adversaire. Celui-ci ne put retenir un faible cri et retira vivement sa main, qu'une balle venait de traverser.

— Nous pouvons nous séparer maintenant; les biens des whigs rebelles sont à nous, c'est vous qui l'avez dit, Livingstone. Aux collines, mes enfants, aux collines!

Un cri de triomphe, poussé par les Mac-Grégors, fit retentir l'air, les *pipers* jouèrent la marche de la bataille de Glenfruip et toute la troupe se mit en marche vers les montagnes.

VIII. — LES GIPSIES.

Cependant Rob Roy, pendant quelques années, vécut paisiblement dans son domaine d'Inversnaid, ne tirant l'épée que pour se protéger lui-même ou pour défendre ceux qui s'étaient mis sous sa protection. Il fit un commerce considérable de bestiaux, et acquit à la fois la richesse et une paisible popularité, car personne n'aurait osé chercher querelle à Mac-Grégor le Roux, quand lui et ses hommes se rendaient à la foire de Callender. Le souvenir s'en est conservé dans le pays, et Walter Scott, dans l'admirable roman qui porte le nom de notre héros, fait dire au bailli Jarvie, l'un de ses types les plus heureusement conçus : « C'était plaisir de le voir avec son plaid et ses brogues (souliers), la claymore au côté, le pistolet à la ceinture, le fusil sous le bras et le bouclier sur le dos, descendre des montagnes avec ses gillies pour conduire au marché plusieurs centaines de bœufs. »



Les gipsies. Dessin de H. Clerget et E. Bayard.

Cette tranquille prospérité fut bientôt troublée par l'injustice et la perfidie d'un puissant ennemi, le duc de Montrose. En 1707, l'Angleterre réussit enfin à réaliser l'union complète des deux royaumes qui forment la Grande-Bretagne, projet médité depuis longtemps, habilement préparé, mais qui avait rencontré une grande opposition en Ecosse. L'or aplanit les obstacles, et des relations commerciales fréquentes et régulières ne tardèrent pas à s'établir entre les deux pays. Le duc de Montrose, qui avait reçu du gouvernement anglais une somme considérable, résolut de tenter une spéculation sur les bestiaux. Il s'adressa à Rob et s'associa avec lui pour l'achat d'un troupeau qu'ils espéraient revendre avec grand avantage en Angleterre. Malheureusement, ils furent devancés, et Mac-Grégor, à son arrivée dans Carlisle,

trouva le marché encombré et se vit obligé de se défaire du bétail à vil prix. Il envoya son fidèle Greumoch pour apprendre au duc le résultat désastreux de leur entreprise.

Après avoir terminé ses affaires, Rob Roy reprit, fort triste et fort abattu, la route de ses montagnes. Le lendemain, il traversait la profonde vallée de Moffatdale, quand un cri de détresse frappa son oreille. Faisant avancer son cheval, il entra dans une gorge profonde appelée Gartpool-Linn, et un spectacle étrange s'offrit à lui.

Un grand chêne, s'élevant sur un rocher, étendait au loin ses branches puissantes, et un officier, à la tête d'une compagnie de soldats, se préparait à faire pendre quatre pauvres diables. Au pied de l'arbre, les cheveux dénoués, les vêtements en désordre, était agenouillée une jeune fille qui, tour à tour, pleurait sur le sort des victimes, et s'interrompait pour demander la grâce de son père et de ses trois frères. Dans le paysan le plus âgé, Rob reconnut André Gemmil, l'aventurier bohémien qui lui avait servi de guide lorsqu'il poursuivait Duncan Nan Creagh. Mais ignorant le crime dont les prisonniers étaient accusés, il demeura quelque temps immobile et vit bientôt sur le fond rougeâtre du ciel se détacher les quatre infortunés qui se tordaient dans l'agonie de la mort. L'officier ordonna alors à ses hommes de s'emparer de la jeune fille, de lui lier les pieds et les mains et de la jeter, la tête la première, dans le torrent profond qui traversait ce ravin sauvage. Plusieurs soldats se préparaient à lui obéir, quand Rob leur commanda de s'arrêter.

— Pourquoi, leur dit-il d'un ton sévère, traitez-vous ainsi cette femme?

En voyant la mise grossière de l'inconnu, l'officier répondit avec hauteur :

— Monsieur, vous feriez mieux de vous occuper de vos affaires, et de ne pas interrompre des personnes qui agissent au nom de la reine et d'après ses ordres, à moins que vous n'ayez envie d'aller tenir compagnie aux honnêtes gens qui attendent les corbeaux sur cette branche.

— Quels sont ces hommes? demanda Rob avec autorité.

— Des ennemis de l'Eglise et de l'Etat, répondit l'officier, et maintenant c'est le tour de cette femme.

— Arrêtez, je vous l'ordonne, s'écria Mac-Grégor d'une voix tonnante, et, sautant à bas de son cheval, il tira sa claymore. La fureur et l'indignation décuplaient la force de son bras; en moins de temps que nous n'en mettons à le raconter, il jeta huit soldats dans le courant, et fit reculer les autres en brandissant son épée nue entre la jeune fille et ses persécuteurs.

Pendant ce temps, l'officier, confondu d'abord de tant d'audace, avait rappelé son énergie et, tirant son épée, attaquait Rob, qui lui passa son dirk au travers du corps; les soldats, ayant perdu leur chef et croyant qu'il y avait près de là une force considérable d'aissaillants, s'enfuirent sans brûler une amorce, et laissèrent Mac-Grégor maître du champ de bataille. Il coupa alors les cordes de ceux qui venaient d'être pendus; tous n'étaient pas morts, et l'un d'entre eux donna bientôt quelques signes de vie. Rob Roy le confia, ainsi que sa sœur, aux soins de quelques paysans, qui dans l'intervalle s'étaient assemblés. Puis il banda soigneusement la blessure de l'officier et le fit transporter au village.

Après cet acte d'humanité, il mit quelques pièces de monnaie dans la main de la jeune fille, et ne sachant quelles suites pourrait avoir cette affaire, il s'éloigna rapidement. Il ne prévoyait guère alors qu'un jour cette bonne action serait récompensée, et qu'il devrait la liberté, peut-être la vie, au pauvre bohémien.

IX. — RUINE DE ROB ROY.

En apprenant que la somme confiée à Rob Roy était presque entièrement perdue, le duc de Montrose entra dans une violente colère, et fit venir son chambellan, John Graham de Killearn, serviteur aussi dévoué que peu scrupuleux :

— Prenez avec vous, lui dit-il, une troupe de gens bien armés, emparez-vous d'Inversnaid et de tout ce qu'il renferme, ce n'est pas trop pour me dédommager du tort que me fait ce coquin d'Highlander.

En conséquence, Killearn, après avoir obtenu un *warrant* contre Mac-Grégor, se rendit dans les montagnes à une heure où il savait que les hommes devaient être éloignés du clachan. Bestiaux, récoltes, meubles, vêtements même, tout fut emporté pour être vendu à Glasgow; la malheureuse Helen fut chassée de sa demeure, et réduite à errer dans les montagnes sans asile et sans pain.

Rob Roy, cependant, ignorant ce qui s'était passé, se dirigeait vers le château de Mugdock, où résidait Montrose, pour prendre avec lui des arrangements au sujet de leur malheureuse spéculation.

Le duc, qui ne s'attendait pas, dans un tel moment, à se trouver en présence d'un homme aussi résolu que le chef du clan Alpine, rougit à l'aspect de son redoutable visiteur, mais la contenance de Mac-Grégor le convainquit bientôt que ses intentions n'avaient rien d'hostile.

— Avez-vous reçu ma lettre, milord duc? demanda Rob.

— Oui, et j'ai appris que vous avez vendu les bestiaux au-dessous du prix coûtant.

— Bien au-dessous, j'en assure Votre Grâce.

— Fort bien, monsieur Campbell, mais je ne consens pas à entrer dans cette perte.

— Appelez-moi Mac-Grégor, s'écria Rob avec colère.

— J'ai exigé, continua le duc, le payement de la somme intégrale que je vous ai avancée. L'affaire, au reste, est entre les mains de mon chambellan, car je n'ai pas besoin de connaître les ruses de vos meneurs de bestiaux.

— Montrose, s'écria Rob Roy, si vous le prenez sur ce ton, par la pierre de Glenfruin et les âmes de mes pères, je refuse de vous payer.

— Osez-vous me tenir ce langage, sous mon propre toit!

Rob Roy sourit avec dédain, et caressant la poignée de son épée :

— Si nous étions sous la voûte du ciel, au milieu des bruyères, je vous en dirais davantage. Maintenant, entendons-nous bien, j'avais deux cents livres à vous offrir, si vous vous étiez conduit comme un gentleman. Je les garde jusqu'au dernier *penny*, et je les mettrai au service de notre roi Jacques VIII d'Ecosse. Adieu, Montrose, sachez que, dès ce moment, Mac-Grégor est votre ennemi.

Le duc étendit la main pour appeler ses gens, mais il y avait tant de résolution sur le visage de Rob, tant de menace dans son attitude, qu'il s'arrêta, et Mac-Grégor sortit en lui faisant un salut ironique.

D'abord plein de pensées amères et violentes, l'esprit du chef se calma bientôt en songeant à sa famille. Cependant, quand il arriva près d'Inversnaid, le silence inaccoutumé qui régnait dans le clachan commença à le surprendre, son cœur se serra par un pressentiment douloureux. Tout à coup trois Highlanders parurent de-

vant lui ; c'étaient Greumoch et deux de ses plus fidèles compagnons.

— Que veut dire ceci ? s'écria Rob. Pourquoi ma maison est-elle déserte ? Où sont les miens ?

— Demande-le à Montrose, répondit Greumoch d'un air sombre.

Le ressentiment de Mac-Grégor fut profond quand il apprit ce qui s'était passé ; obtenir justice contre son puissant ennemi, c'était chose impossible, toute retraite, tout appui, toutes ressources lui étaient refusés. Mais à Inversnaid il comptait des compagnons braves et dévoués, dépouillés comme lui, proscrits comme lui ; ne pouvait-il, à leur tête, châtier l'ennemi qui l'avait ruiné et le gouvernement complice de telles violences ? Et c'est ainsi que le paisible gentleman-farmer devint le partisan désespéré dont la tradition a conservé le souvenir.

X. — LE PACTE JACOBITE.

La révolution de 1688 avait chassé les Stuarts, et appelé au trône le prince Guillaume d'Orange (1), moins en haine de Jacques VII que par esprit d'opposition contre la France, dont la grandeur inquiétait l'Angleterre. Ce ne fut pas une œuvre d'enthousiasme populaire ; Guillaume, accepté par surprise, imposé par la noblesse qui s'en servit pour fonder sa puissance, était généralement détesté, et regardé non comme le roi d'un grand peuple, mais comme le chef d'une faction. Sa haine contre Louis XIV et la France, son attachement au protestantisme qu'il représentait en Europe, tels étaient ses seuls titres.

L'Ecosse, moins intéressée dans ces luttes, conservait une vive affection aux princes qu'elle avait donnés à l'Angleterre ; les catholiques des deux pays, persécutés par le nouveau roi, qui leur interdisait de posséder aucun bien-fonds, d'exercer aucun emploi, et ordonnait même l'emprisonnement de tous les prêtres, souhaitaient avec ardeur le retour de l'ancienne dynastie, et, si les Stuarts avaient su profiter de ces circonstances, nul doute qu'ils ne fussent parvenus à ressaisir la couronne de leurs pères. Cependant, à la mort de Guillaume, la reine Anne, sœur du prince exilé, fut proclamée sans opposition. La noblesse espérait, sous le gouvernement d'une femme, voir grandir son influence, et les jacobites (2) comptaient sur les sentiments secrets en faveur de son frère, pour amener une restauration ; mais, après son règne, quand les whigs élevèrent au trône l'électeur de Hanovre, les sympathies en faveur des Stuarts se montrèrent avec une nouvelle violence. Il fut impossible, à Londres, de célébrer l'anniversaire de Georges Ier, tandis que celui de Jacques VIII fut fêté par les témoignages de la joie la plus vive ; des troubles éclatèrent en Ecosse, où l'Union était toujours détestée, et le Prétendant crut l'occasion venue de tenter la fortune. Un grand *meeting* jacobite eut lieu à Breadalbane, et dans cette assemblée les chefs, parmi lesquels était Mac-Grégor, s'entendirent sur le nombre d'hommes qu'ils pouvaient mettre en campagne, et arrêtèrent leurs plans. Les conjurés signèrent aussi une déclaration par laquelle ils témoignaient de leur fidélité au roi exilé. Cette pièce importante tomba entre les mains du capitaine Campbell de Glenlyon, qui l'envoya au secrétaire d'Etat.

(1) Ce prince avait épousé la fille de Jacques VII.

(2) Partisans de Jacques VIII ; Jacques VII venait de mourir en France, et son fils avait été reconnu roi d'Angleterre par Louis XIV.

Tous les seigneurs jacobites se trouvaient ainsi en péril, et l'insurrection elle-même était grandement compromise. Dans cette conjoncture difficile, on eut recours à Rob Roy ; il s'informa adroitement et apprit que les papiers étaient entre les mains d'un officier qui, à la tête d'un détachement de fantassins, devait se rendre à Dumbarton par le chemin des vallées. Rob, avec cinquante Mac-Grégors déterminés comme lui, se cacha au milieu des rochers qui bordaient la route, et attendit le passage des soldats.

Il les aperçut bientôt, et, de son embuscade, il aurait pu les tuer jusqu'au dernier sans courir aucun risque, mais il lui répugnait de frapper des ennemis sans défiance, il ordonna donc à ses hommes de ne paraître qu'à un signal convenu, et s'avança seul au-devant des ennemis.

A l'approche de Rob Roy, le capitaine Huske, qui commandait la troupe anglaise, lui rendit froidement son salut, et le sergent lui demanda à quelle distance ils étaient du lac Lomond.

— A environ vingt milles, si vous passez par Glenfalloch.

Les soldats accueillirent cette nouvelle par des murmures, et Mac-Grégor reprit avec un sourire ironique :

— Il est probable que vous arriverez vers minuit au milieu de la vallée, et bien des gens disent que Glenfalloch est hanté.

— Bah ! répondit l'officier, je ferai jouer un air de bataille, je vous garantis qu'il chassera tous vos fantômes, et jusqu'à Rob Roy lui-même, que j'aimerais cependant à voir de près.

— Vous l'avez vu d'assez près une fois déjà, dit gravement Mac-Grégor qui venait de reconnaître l'officier.

— Ah ! Où donc ?

— A Moffatdale, où il vous a donné une leçon d'humanité.

— Comment, coquin, que voulez-vous dire ? demanda le capitaine Huske en s'avançant avec colère.

— Rien, sinon qu'il vous a passé son dirk au travers du corps, comme il est encore tout disposé à le faire si vous ne lui remettez à l'instant vos dépêches.

L'officier se recula, jeta à terre son manteau, et fondit sur Rob l'épée à la main. Celui-ci para le coup avec sa claymore et fit entendre un sifflement aigu en voyant les soldats le coucher en joue.

— Abattez ce chien d'Highlander ! s'écria le capitaine avec fureur.

Mais au même instant, cinquante Mac-Grégors s'élancèrent en poussant leur cri de ralliement : « Ard choille ! Ard choille ! » Voyant qu'il allait être écrasé par le nombre, l'officier baissa son épée, et d'un geste Rob arrêta ses hommes.

— Etes-vous donc des voleurs ? dit l'officier d'un ton de mépris.

— Pas plus que vos citoyens de Londres, répliqua Mac-Grégor.

— Est-il vrai que vous soyez Rob Roy, dont la tête est mise à si haut prix ?

— Je suis le laird d'Inversnaid, et je veux à l'instant vos dépêches.

— Dans quel but ?

— Pour le service de S. M. Jacques VIII, que Dieu conserve !

— Dois-je abandonner les dépêches, ou les défendre au prix de ma vie, sans espoir de les sauver ? dit l'officier avec anxiété.

— Comme vous voudrez.

— Mais il y en a une très-importante.

— C'est précisément celle-là qu'il me faut. Donnez-la-moi, si vous ne voulez, vous et vos hommes, servir ce soir de pâture aux corbeaux.

Le capitaine Huske se décida enfin à remettre à Rob une grande enveloppe scellée à l'adresse du *très-noble prince James, duc de Montrose*. Les yeux de Mac-Grégor étincelèrent à la vue du nom de son ennemi ; il rompit le cachet, et prenant la pièce signée par les chefs highlanders, il rendit les dépêches à l'officier.

Il offrit alors poliment un verre de whisky au capitaine et à chacun de ses hommes, et, les laissant libres de suivre le chemin qu'il leur plairait, il s'éloigna au milieu de l'ombre naissante des montagnes.

Pendant ce temps, le brave comte de Mar avait arboré l'étendard du roi exilé, et après avoir envoyé partout dans les Higlands *la croix de feu*, il se trouva au bout de peu de jours à la tête de dix mille hommes, parmi lesquels figuraient la moitié des pairs d'Ecosse. Le drapeau était en soie bleue et portait cette inscription : *No union*.

Quand Rob eut rejoint avec son clan le comte de Mar, il fut envoyé à Aberdeen pour soulever les jacobites de cette ville ; la popularité de son nom le rendait propre à une mission de ce genre ; aussi réussit-il au delà de ses espérances. Il rejoignit l'armée jacobite assez tôt pour prendre part à la grande bataille de Sheriffmuir, où les insurgés rencontrèrent les troupes royales, commandées par le duc d'Argyle.

Notre intention n'est pas de faire le récit de ce combat indécis et sanglant, dans lequel chacune des deux parties s'attribua la victoire ; mais le comte de Mar fut obligé de se retirer vers Perth, et Rob eut la tâche difficile de guider l'armée à travers les gués profonds et dangereux de Frew, quand elle traversa le Forth. L'honneur et l'avantage de la bataille restèrent au duc d'Argyle, et les jacobites furent obligés de se disperser, faute d'argent. Le gouvernement se montra sans merci pour les vaincus, et ses cruautés allumèrent dans le cœur de la jeunesse des Highlands une haine qui se montra d'une manière terrible lors du soulèvement de 1745.

XI. — LA TRAHISON.

L'insurrection jacobite ayant échoué, Rob Roy, séparé des siens, fut réduit à se cacher dans les montagnes avec sa femme et ses enfants ; il avait vu sa demeure incendiée, ses récoltes enlevées, ses bestiaux abattus par les troupes royales ; enfin une forteresse s'éleva bientôt sur le domaine même d'Inversnaïd, pour mieux assurer la conquête. Trois compagnies de fusiliers s'y établirent sous le commandement du major Huske, avec l'ordre exprès de surveiller le clan Alpine. Le gouvernement désirait surtout s'emparer du chef des Mac-Grégors; des recherches actives furent faites dans ce but; elles n'eurent aucun résultat, car Rob Roy, réfugié dans la caverne qui porte encore son nom, défiait toute poursuite. L'entrée de cette retraite, en partie cachée par d'énormes pierres, était encore recouverte de bruyères, de genêts et d'épaisses broussailles qui en dérobaient l'accès. Une trahison pouvait seule livrer Rob Roy à ses ennemis, et ce fut un noble jacobite, le duc d'Athole, qui en conçut la pensée, espérant ainsi faire oublier la part qu'il avait prise à l'insurrection.

Il imagina d'envoyer à Mac-Grégor une lettre par un messager qui le trouva non loin de sa retraite. Cette missive l'invitait à venir immédiatement au château de Blair, où le duc avait à lui communiquer des affaires importantes.

Bien que Rob Roy eût toute raison de se fier à lui, il était trop prudent pour se remettre entre ses mains sans avoir quelque assurance plus positive de sécurité. Il écrivit donc au duc, il lui dépeignit sa situation critique, sa femme et ses enfants sans asile, et lui témoigna le désir d'avoir une lettre de sa propre main.

Athole n'hésita pas à lui promettre solennellement sa protection, et, pour le rassurer davantage, il lui envoya un sauf-conduit du gouvernement. Rob consentit enfin, et indiqua le jour où il se rendrait au château de Blair. Il y vint, en effet, accompagné de son écuyer, et fut conduit dans une salle où le duc avait fait cacher un officier et soixante soldats.

La vie errante de Mac-Grégor avait donné à son visage une expression quelque peu farouche ; son aspect et son costume faisaient un singulier contraste avec l'opulente demeure dans laquelle il se trouvait. Ses yeux étaient devenus inquiets et perçants comme ceux d'un homme qui dans le moindre bruit croit reconnaître l'approche d'un ennemi. Cependant le duc d'Athole parut le recevoir avec une grande cordialité.

— Je ne saurais vous exprimer, dit-il, la joie que j'éprouve à voir dans ma maison un aussi brave gentilhomme; mais, comme première faveur, je dois vous demander de déposer votre épée et vos pistolets.

— Pourquoi, milord ? demanda Rob avec étonnement.

— La duchesse est un peu impressionnable, et la vue des armes l'effraye toujours.

— Par ma foi, Athole, si elle avait vu, comme ma pauvre Helen, son toit en flammes, et le sang des siens versé à flots, la présence d'un homme armé ne la troublerait pas, répondit Mac-Grégor avec un soupir en débouclant son ceinturon ; mais où est l'aimable lady, duc ?

— Dans le parc ; nous allons la rejoindre.

— Mac-Aleister, prenez ma claymore et attendez-moi ici, dit Rob à son écuyer, qui, agité d'un vague soupçon, ne quittait pas de son regard perçant le visage d'Athole.

Le duc et son hôte descendirent le perron conduisant au jardin. La duchesse Catherine, fille du duc Hamilton, s'avança avec empressement au-devant du célèbre proscrit dont elle avait beaucoup entendu parler. Elle lui tendit loyalement sa main à baiser, car elle ignorait la trahison de son mari, et, le regardant avec surprise : — Mac-Grégor ! s'écria-t-elle, Mac-Grégor ici, et sans armes !

— Rob comprit aussitôt qu'il était victime de quelque perfidie. Il jeta un regard interrogateur sur le duc, qui rougit et répondit avec embarras :

— J'ai pensé qu'il valait mieux ne pas avoir d'épée, dans le cas où il serait survenu entre nous quelque contestation.

— Entre amis, avec un hôte, quelle contestation peut-il survenir ; Athole, je ne vous comprends pas ?

— Vous comprendrez alors, monsieur Mac-Grégor, dit le duc, jetant tout à coup le masque, que vous avez commis de tels actes de brigandage le long de la frontière des Highlands depuis la bataille de Shériffmuir, que je dois vous faire prisonnier.

— Prisonnier ! Est-ce un guet-apens, une trahison ? s'écria Rob en se rejetant en arrière et cherchant autour de lui des moyens d'évasion ou de défense ; mais les hautes murailles du jardin s'élevaient de tous côtés. — Osez-vous me dire, duc d'Athole, reprit-il, que vous m'avez trahi ?

— Employez les termes qu'il vous plaira, j'ai...

— Un homme de votre rang et de votre nom a-t-il une âme assez basse, assez vile pour forfaire à son honneur afin de gagner la misérable récompense offerte pour la tête d'un loyal et malheureux gentilhomme !

La duchesse, frappée de terreur par cette scène imprévue, devint d'une pâleur mortelle, et se serra contre son mari. Le duc, voyant Mac-Grégor s'avancer vers lui, avait mis la main sur son épée.

— Monsieur, dit-il, vous me menacez dans mon propre château !

— Misérable ! s'écria Rob Roy, vous vous repentirez de l'action d'aujourd'hui !

En ce moment la porte de la tour s'ouvrit, un officier parut, suivi de soixante soldats, qui en un instant entourèrent Mac-Grégor et le renversèrent avec la crosse de leurs fusils.

— Si vous vous étiez rendu à temps, monsieur Mac-Grégor Campbell, fit le duc, nous n'aurions pas été forcés de recourir à ces mesures violentes.

— Vous m'auriez demandé poliment de me rendre, milord duc, dit Rob avec un sourire de mépris, mais un Mac-Grégor ne se rend pas.

— Morbleu ! vous êtes un hardi compagnon pour un marchand de bestiaux, reprit le duc en riant.

— Ne vous abaissez pas à railler un malheureux, milord, il est plus honorable de vendre des bestiaux écossais que le royaume d'Ecosse. J'ai vendu plusieurs milliers de bœufs en Angleterre, mais je serais mort plutôt que de vendre la libre patrie de mes ancêtres, comme vous et d'autres l'avez fait en 1707 (1).

— Liez ce drôle avec de bonnes cordes, et emmenez-le, dit le duc furieux. .

Les soldats exécutèrent cet ordre, puis ils conduisirent



L'arrestation. Dessin de E. Bayard.

Rob Roy dans un cottage voisin, sous la surveillance d'une garde nombreuse.

Garrotté comme un malfaiteur, Mac-Grégor se représenta le triomphe de ses ennemis, il pensa à la douleur de sa femme et de ses enfants qu'il laissait sans asile et sans pain, à son clan dépossédé de ses terres et même de son nom, sans chef pour le conduire ou le venger ; cette âme énergique faiblit un instant, et Rob Roy pleura !

Cependant Mac-Alcister, l'ayant vu assailli par une compagnie de soldats, s'était élancé d'une fenêtre du château en poussant un cri de rage. Quelques gardes tentèrent de l'arrêter, mais l'épée d'une main et le dirk de l'autre, il passa au milieu d'eux, et s'enfuit sous une grêle de balles ; il atteignit la rivière de Tilt, plongea et disparut.

En apprenant ce qui était arrivé, Helen se tordit les mains avec désespoir :

— Hélas ! s'écria-t-elle, Fingal lui-même ne pourrait le sauver maintenant.

XII. — S'ÉCHAPPERA-T-IL ?

Pendant ce temps, le prisonnier, lié sur un cheval, était conduit sous bonne escorte à un village nommé Logierait. Il y arriva par une nuit orageuse et sombre ; les nuages étaient chassés avec violence sur les sommets des montagnes, le vent mugissait dans les épaisses forêts de Blair-Athole, dont les arbres se courbaient et s'agitaient comme les vagues de la mer.

Le duc avait ordonné que Mac-Grégor fût gardé à vue, en attendant qu'un détachement de ses vassaux pût l'escorter à Edimbourg.

Rob Roy, se voyant dans une misérable cabane, commença à espérer qu'il pourrait peut-être réussir à s'échapper. Il pria le sergent qui commandait la troupe de

(1) Le duc d'Athole avait accepté du ministère anglais une somme de douze mille livres pour apposer sa signature au traité d'Union.

détacher les cordes dont ses mains étaient liées, afin, lui dit-il, de pouvoir écrire une lettre d'adieu à sa chère Helen. Le sergent était humain, il fit ce que Rob lui demandait, malgré la défense expresse du duc d'Athole. La lettre fut bientôt écrite, mais il restait une difficulté, c'était de trouver un soldat qui voulût se charger de la remettre, car plusieurs Mac-Grégors faisaient le guet aux environs, impatients de venger leur chef.

Le vent soufflait toujours, et les hommes de l'escorte ne tardèrent pas à s'endormir, sauf un seul, qui, la carabine au bras, se tenait à la porte du cottage. C'était un grand et beau jeune homme, au teint bronzé, aux yeux noirs et profonds; son uniforme brodé, ses parements rouges, son chapeau de grenadier, ses bottes à glands, ajoutaient à sa bonne mine.

Rob Roy eut un instant la pensée de terrasser la sentinelle et de s'enfuir; mais la clef de la porte du cottage pendait à la ceinture du sergent endormi, et cette rixe n'aurait servi qu'à éveiller toute la troupe; d'ailleurs, le jeune soldat s'était montré pour lui plus bienveillant que ses camarades.

— Est-il bien tard et l'orage dure-t-il toujours? lui demanda Mac-Grégor.

— Minuit vient de sonner à l'église du village, et le temps est très-sombre.

— D'après votre accent, vous devez, je pense, être du Midi?

— Oui, répondit laconiquement le soldat, qui craignait de se familiariser trop avec un prisonnier d'un caractère aussi dangereux.

— Prenez un peu de whisky, mon brave, il en reste dans le quaich. De quel pays êtes-vous?

Le jeune homme vida la coupe de bois et répondit :

— De Moffatdale. Ma vieille mère habite une misérable cabane à Craigburnwood. Maudit soit le jour où je l'ai quittée!

— Moffatdale, dit Rob, j'y ai souvent passé pour conduire de beaux troupeaux aux marchés de Penrith et de Carlisle. Je connais bien l'endroit, le Hartfell...

— Et Quensberry-Hill, Loch-Skene, vous y avez passé aussi sans doute, demanda le soldat, dont les yeux brillaient de joie au souvenir de son pays.

— Une fois. C'est là que j'ai combattu contre une troupe de miliciens, et je leur ai donné de bonnes raisons de se souvenir de Rob Roy, quoique peut-être les drôles ne sachent pas mon nom.

— Quand cela?

— Un an ou deux après l'union. C'était un soir d'été, je me dirigeais vers le village de Moffat, lorsque j'entendis les cris d'une femme en détresse. Ils venaient d'une sombre et profonde vallée appelée Gartpool-Linn.

— Gartpool-Linn, est-il possible!

— L'épée d'un vrai Highlander est toujours au service d'un ami ou d'un malheureux sans défense. Je m'avançai vers le lieu d'où partaient les cris, et je trouvai quelques militaires, commandés par un officier de la reine, qui venaient de pendre de pauvres bohémiens; par ma foi! je leur ai coupé l'herbe sous le pied. J'en ai jeté la moitié dans le torrent, mis l'autre en fuite, et j'ai passé mon dirk au travers du corps de l'officier, qui doit avoir la vie dure, car je l'ai rencontré depuis. Je coupai la corde qui retenait les pauvres bohémiens, mais ils étaient morts.

— Tous?

— Un seul excepté; un garçon à peu près de l'âge de Coll, mon cher fils, que peut-être je ne reverrai jamais, en ce monde du moins, ajouta Mac-Grégor visiblement ému.

Le soldat avait écouté ce récit avec un intérêt croissant, il répondit :

— Vous avez fait plus, vous avez donné de l'argent à la pauvre fille qui pleurait au pied de l'arbre.

— Comment savez-vous cela?

— C'était ma sœur, et c'est moi que vous avez sauvé, Mac-Grégor.

— Vous!

— Oui, dit-il en donnant sa main au proscrit. Je m'engageai plus tard dans les chevau-légers, j'ai brûlé plus d'une cartouche à Ramillies, Oudenarde et Malplaquet; je devins alors grenadier. Oh! Mac-Grégor, que puis-je faire pour vous servir et reconnaître votre noble et généreuse action?

— Procurez-moi un messager, qu'il porte cette lettre à ma bonne Helen.

— Vous en aurez un, répondit le jeune homme en jetant un coup d'œil inquiet sur ses compagnons endormis; je ferai même plus, je vous donnerai, avant la pointe du jour, le meilleur cheval de la troupe, si nous ne pouvons en avoir un autre.

— Vous feriez cela? s'écria Rob.

— Oui, aussi sûr que je m'appelle Willie Gemmil, quand je devrais être fusillé aussitôt après.

Au point du jour, le soldat fut relevé de sa faction, et il s'occupa de chercher un messager avec un cheval fort et rapide. Quand cet homme arriva à la porte du cottage, il mit pied à terre au moment où Mac-Grégor, ayant obtenu la permission du sergent, sortait pour remettre la lettre destinée à Helen. Grande fut l'émotion de Rob en reconnaissant dans le messager son frère de lait Mac-Aleister, qui avait rôdé aux environs de Logierait. Un coup d'œil rapide et profond fut seul échangé entre eux, mais que de choses dans ce regard!

La troupe entière avait les yeux fixés sur Mac-Grégor, il passa tranquillement au milieu des soldats, puis, arrivé auprès du messager, il s'élança sur la selle vide et s'enfuit avec la rapidité de l'éclair vers les bords de la Tay.

— Malédiction! s'écria le sergent. A cheval! courez après lui.

Une grêle de balles siffla aux oreilles du fugitif, mais avant que les chevaux fussent sellés, plongeant et traversant la rivière à la nage, il avait disparu.

XIII. — LE PETIT RONALD.

Déterminé plus que jamais à employer tous ses efforts pour détruire la forteresse d'Inversnaid et se venger de ses ennemis, Rob Roy revint à Port-Nellan, où sa famille avait trouvé un abri. Un nouveau grief vint d'ailleurs bientôt raviver ses désirs de vengeance. Son second fils Ronald, garçon de quatorze ans, fut un jour rencontré sur les rives du lac Arclet par un détachement d'habits rouges et emmené au fort par le major Huske.

Il est vrai que ni menaces ni promesses ne purent arracher au brave enfant le secret de la retraite de son père. Oina, que le lecteur se rappelle sans doute, informa Rob de ce qui s'était passé. Elle était devenue la femme d'Alaster Roy, et elle allait souvent à Inversnaid pour y vendre des œufs, du beurre et du lait; c'est ainsi qu'elle avait appris la capture du pauvre Ronald.

Cet acte inqualifiable remplit Rob Roy d'indignation, il jura qu'il raserait la forteresse et que le major Huske servirait de pâture aux corbeaux.

Un soir, comme il était assis au coin du feu dans la petite ferme de Port-Nellan, Paul Crubach fit observer qu'avant d'attaquer Inversnaid, il serait bon de consulter l'oracle de la *Maison d'évocation.* Tous tressaillirent à ces paroles, et Rob Roy lui-même, malgré son courage, refusa d'entrer en commerce avec le monde des esprits.

— Avez-vous peur? demanda le vieillard.

— Peur, oui, Paul, du démon.

— Alors j'affronterai le *Roi des chats* pour vous, et il faudra bien qu'il me dise si les trois vallons nous appartiendront encore.

Les yeux de Mac-Grégor étincelèrent.

— Oui, s'écria-t-il, nous reprendrons un jour le vieil héritage du clan Alpine, Glenlyon, Glendochart et Glenorchy; mais auparavant, Paul, il faut chasser ces frelons anglais qui ont fait leur nid à Inversnaid.

— Et délivrer mon pauvre Ronald, ajouta Helen.

— Nous devons d'abord consulter l'oracle, insista le vieillard; j'irai moi-même, à moins que l'esprit de la montagne ne m'apparaisse cette nuit, comme cela m'est arrivé souvent. Après-demain, au coucher du soleil, trouvez-vous aux Ladders, près du lac Katrine, et vous apprendrez ce que l'avenir nous réserve.

Avant que Roy pût l'arrêter, il s'était élancé hors de la maison, et avait disparu dans les ténèbres.

(*Imité de l'anglais.*) ÉMILE JONVEAUX.

(*La fin au mois prochain.*)

LA SCIENCE EN FAMILLE.

LA VIE INTERMITTENTE (CONCLUSION). — LE GRAND FOURMILIER. — L'ÉPIORNIS.

Encore les conserves humaines. — Les *canards.* — Conservation des pièces anatomiques. — Les docteurs Segato et Marini. — Le grand fourmilier, ou tamanoir. — La science moderne et les fables anciennes. — L'Oiseau Roc et l'épiornis. — Marco Polo. — R. Owen et Is. Geoffroy Saint-Hilaire. — Découverte de M. Blanconi. — Triomphe de M. Michelet.

Vous êtes peut-être curieux, lecteurs et lectrices, de savoir ce qu'il est advenu, en définitive, des fameuses expériences du professeur Grusselback, d'Upsal, sur la vie intermittente et la léthargie facultative. Je vais vous satisfaire sur ce point. Comme il était facile de le prévoir, on a reconnu que ces expériences n'avaient rien de réel. C'était une fable, et, qui plus est, une fable déjà ancienne. Car, si l'homme n'a point le pouvoir de tuer et de ressusciter ses semblables, certains hommes, qu'on appelle journalistes et gazetiers, jouissent de ce pouvoir sur les *canards;* ils appellent ainsi, dans leur argot, de petits fabliaux littéraires, historiques, scientifiques et autres, enfants de leur imagination malicieuse, qu'ils créent de temps à autre pour les besoins de la *mise en page.* Ces canards ne sont ni très-nombreux ni très-variés. Quand on leur a fait voir le jour une première fois, on les endort et on les remet en magasin. Au bout de quelque temps, on les exhume et on les reproduit plus ou moins embellis. Une douzaine au plus de ces créatures contribuent ainsi, pendant de longues années, en paraissant et disparaissant tour à tour, à défrayer les bavardages des nouvellistes et les conversations des honnêtes gens qui n'ont rien à se dire. Le serpent du docteur Grusselback est un de ces canards. La communication du docteur Blandet à l'Académie des sciences, sur le sommeil à longue période, lui a fourni une heureuse occasion de se manifester de nouveau, après un assez long sommeil. Il en a profité : c'était bien naturel.

Mais voici des faits d'une irréprochable authenticité, qui ne laissent pas d'avoir avec le précédent une certaine parenté, et qui réalisent tout de bon la fable de *l'Homme à l'oreille cassée*, jusqu'à la résurrection... exclusivement! Il y a déjà plusieurs années qu'un médecin italien, le docteur Segato, était parvenu, au moyen d'une préparation dont il se réservait le secret, à solidifier et à rendre complétement inaltérables les muscles, les divers organes et même le sang de l'homme et des animaux. Ces substances acquéraient une dureté qui permettait de les tailler, de les scier et de les polir comme du marbre. Il existe, m'a-t-on assuré, au musée de Florence, un cadavre d'enfant conservé par ce procédé. Tout récemment, M. l'abbé Moigno, dans une des intéressantes soirées scientifiques qu'il donne chaque mois dans la grande salle de la Société d'encouragement, a entretenu ses auditeurs d'une non moins curieuse invention, due aussi à un médecin italien, le docteur Marini. Ce dernier conserve les pièces anatomiques par dessiccation et leur rend à volonté, non point la vie, mais les apparences de la vie : les muscles, les tendons, la peau reprennent leur souplesse, leur élasticité, et même le sang, sa fluidité. On peut alors les disséquer, les étudier à loisir, sauf à les dessécher de nouveau pour reprendre, quelques mois ou quelques années plus tard, le travail interrompu.

— Mais en voilà assez, n'est-il pas vrai, sur les cadavres ? et puisque, décidément, leur résurrection par des moyens scientifiques est une chimère, parlons d'un animal vivant dont la ménagerie du Muséum d'histoire naturelle s'est enrichie au commencement de cet hiver, et que, par extraordinaire, elle a conservé tel jusqu'au moment où j'écris. Je dis que le fait est extraordinaire : premièrement, parce que les hôtes de ladite ménagerie — je parle des hôtes non raisonnables — n'ont pas accoutumé d'y faire, comme on dit, « de vieux os ; » secondement, parce que l'animal dont il s'agit est originaire des contrées les plus chaudes de l'Amérique méridionale, C'est le grand tamanoir ou fourmilier à crinière (*myrmecophaga jubata*), de la famille des myrmecophages, — ce qui signifie mangeurs de fourmis, — et de l'ordre des édentés. Vous avez déjà pu voir à Paris, chez des marchands de fourrures, deux ou trois spécimens empaillés de cette étrange espèce, exposés en guise d'enseigne à la devanture du magasin. Quant à celui que possède le Muséum, si vous voulez le contempler vivant, je vous engage à vous hâter : nous sommes tous mortels, et si les trois ou quatre mois que le tamanoir a déjà passés au sein de l'atmosphère confinée et peu salubre de la maison des singes font honneur à sa robuste constitution, ce n'est pas une raison d'espérer pour lui de longs jours dans sa nouvelle patrie. On reconnaît toutefois en lui, à première vue, ce que les bonnes gens appellent un animal *rustique.* Ses formes sont lourdes, ses membres robustes ; les longs poils qui couvrent son corps et son énorme queue ressemblent fort à ces brins de sparterie dont on fait des tapis de pied. Ce poil ou ce gazon est gris brun, avec une bande oblique, noire et bordée de blanc, sur chaque épaule.

Le tamanoir est de la taille d'un assez gros chien ; sa longueur totale est d'environ $1^{m},50$, dont un bon tiers au moins pour la queue. Ses jambes sont courtes ; il a cinq doigts aux pieds de derrière et quatre aux pieds de devant. Ces doigts sont munis d'ongles longs, acérés et crochus. Ceux des membres antérieurs sont repliés en dedans lorsqu'il marche. Sans doute il craint de les émousser en les laissant traîner sur le sol, et veut les conserver en bon état pour les besoins de sa défense et de son travail. Car ses ongles sont des armes formidables, avec lesquelles, au besoin, il éventre un puma ou un jaguar, si ces carnassiers s'avisent de l'attaquer. Autrement il ne s'en sert que pour gratter le sol, écarter les broussailles et chercher sa nourriture. Ses mœurs sont inoffensives, et il n'en veut qu'aux fourmis, qui abondent dans son pays, et dont il fait son unique pâture. La conformation bizarre de son appareil buccal ne lui laisse point d'autre choix. Ses mâchoires sont soudées et allongées en un museau long et mince, à l'extrémité duquel s'ouvre une petite bouche. Cette bouche livre passage à une langue démesurément longue et extensible, enduite d'une salive gluante. C'est l'engin de chasse du fourmilier. Lorsqu'il rencontre une de ces immenses fourmilières qu'on ne voit que sous les tropiques, il la bouleverse et la dépeuple en un clin d'œil. Il démolit l'édifice avec ses ongles pour en faire sortir les fourmis, et, aussitôt qu'elles paraissent, il promène sur le sol sa langue visqueuse, puis la retire chargée de butin, et quelques secondes lui suffisent pour engloutir ainsi toute la république. Pour le fourmilier du Muséum, on a remplacé ce régime par un ordinaire de bouillon et



Le tamanoir ou fourmilier. Dessin de Freeman.

de viande hachée, dont l'animal s'accommode très-philosophiquement.

— A propos de bêtes extraordinaires, j'ai encore à vous signaler une confirmation inattendue donnée par les plus récentes observations de la science à des traditions reléguées jusqu'ici dans le monde des chimères. Vous connaissez le gigantesque Oiseau Roc des *Mille et une Nuits*, et vous le considérez probablement comme un animal fabuleux. Les naturalistes, il y a deux mois à peine, étaient tous de cet avis. Ils connaissaient bien les œufs et quelques débris fossiles de deux oiseaux énormes, le *dinornis* et l'*épiornis*, propres, le premier à la Nouvelle-Zélande, le second à Madagascar ; ils n'ignoraient pas non plus que le voyageur vénitien Marco Polo a parlé d'un aigle immense qui se trouvait encore de son temps à Madagascar, et qu'il appelait *ruc*. Mais, d'après l'examen des os qu'on a pu retrouver, R. Owen et Is. Geoffroy Saint-Hilaire avaient déclaré que l'épiornis devait être une sorte d'autruche, et non un oiseau de proie. M. Blanconi, dans une communication faite le 23 janvier dernier à l'Académie des sciences, a démontré que ces deux savants naturalistes s'étaient trompés, et que l'épiornis était bien réellement un aigle ou un vautour voisin des condors. Cette découverte ne donne pas seulement raison aux *Mille et une Nuits* et à Marco Polo ; elle est un triomphe pour M. Michelet, qui, dans son livre de *l'Oiseau*, sans se soucier des jugements de la science moderne, représente l'épiornis enlevant dans ses serres et dévorant dans son aire les ichthyosaures et les plésiosaures, fléaux de l'Océan primitif.

Arthur MANGIN.

CONTE POUR LES ENFANTS.

LE DENIER DE LA VEUVE.



Le denier de la veuve. Dessin de G. Fath.

Hélas! pourquoi ceci n'est-il qu'un conte! Pourquoi Dieu rend-il si rarement les enfants à leurs mères!

La maison était triste. Une veuve l'habitait.

Marthe, ainsi s'appelait la veuve, n'était point riche. Elle avait pourtant autrefois connu des jours heureux. A vingt ans, elle épousait un vaillant artisan, qui l'accepta belle de son courage, de sa jeunesse, de sa vertu, et ne regretta point le marché.

C'était un brave homme et un rude travailleur. Deux enfants — Hippolyte et Marcelle — furent le fruit béni de cette union.

Malheureusement, le pauvre père ne consulta pas assez ses forces, et paya de sa vie sa volonté trop ardente à augmenter le bien-être de sa famille.

Marthe resta avec ses deux enfants et sa vieille mère, qui l'aida à subvenir aux modestes dépenses de la maison. Elle ne pleura point, ne se plaignit point; mais elle comprit qu'il n'y avait plus pour elle de consolation ici-bas. Dévouée à ses enfants et pieuse pour sa mère, elle subit sa peine, et, pour dompter de vains regrets autant que pour gagner le pain de la famille, elle s'attela à un labeur sans repos, auquel s'associa avec courage la vieille Madeleine.

Le travail des deux femmes, quoique rude et incessant, rapportait peu.

Elles s'accoutumèrent aux privations, à l'insomnie, à la faim.

L'hiver arriva.

Le blé était cher, la détresse grandit, la maladie décima la contrée, et la mort, qui était entrée une première fois dans la maison pour frapper le père, y reparut de nouveau et frappa l'enfant.

Un jour le petit Hippolyte, qui était allé au bois chercher des branches mortes, rentra triste et abattu. La maladie le prit, une maladie étrange, à laquelle le médecin ne sut donner aucun nom, et, deux jours après, l'enfant s'éteignait comme une lampe dont l'huile est épuisée. Le soir même, deux fossoyeurs emportèrent le corps, et, comme les parents étaient pauvres, ils l'enterrèrent bien vite dans un coin dédaigné du cimetière, sous une légère couche de terre, que la neige recouvrit à l'instant.

Ce jour-là, la petite Marcelle, désormais l'unique consolation des deux femmes, fit seule sa prière et se coucha solitaire dans le lit que pendant six années elle avait partagé avec son frère.

Les deux veuves veillèrent. Comment auraient-elles dormi? La jeune femme s'occupa à pétrir pour le lendemain le peu de farine qui lui restait, puis se mit à réparer les vêtements usés de Marcelle. La grand'mère s'assit à son rouet.

La neige blanchissait les toits et le vent soufflait. Dans la chaumière vide, il faisait froid.

De temps en temps, l'aïeule réchauffait ses mains au foyer pâlissant.

La jeune veuve contemplait en silence sa mère, triste, mais toujours vaillante et si noble sous sa blanche chevelure, puis toutes deux se redisaient, pour la millième fois, les temps non oubliés où l'époux de Marthe vivait, où la famille était heureuse.

Un souvenir se réveilla tout à coup dans le cerveau de l'aïeule; elle revit par la pensée une ombre chérie, celle de son frère Jacques, un brillant soldat parti autrefois avec la grande armée pour la Russie, et qui n'en était point revenu.

— Ah! s'il était là, s'écria tout à coup la pauvre femme, comme répondant à elle-même, il serait un protecteur pour tous. Son bras robuste et vaillant gagnerait aisément le pain de la famille, nous ne connaîtrions point la misère, et, qui sait? la mort ne nous aurait peut-être point ravi notre enfant à jamais regretté!

Là-dessus, elle se mit à rêver au bruit de son rouet; Marthe aussi rêvait en songeant à ce pauvre petit être qui devait avoir bien froid dans son linceul de neige, et ses larmes tombaient sur ses mains laborieuses.

L'aube parut triste et glacée. La neige tombait toujours. Marcelle s'éveilla.

En ce moment on entendit frapper à la porte, un coup humble et discret, comme celui du pauvre.

La veuve courut ouvrir.

Un vieillard entra, qui tenait par la main un enfant, tremblant de froid, couvert de neige, et dont les traits, comme brisés et défaits, semblaient subir une pénible crise de transformation.

Marthe les regarda avec une tendre pitié; mais, à travers ses larmes, elle voyait à peine; elle devina cependant qu'ils avaient faim, et, d'un geste sublime et doux qui allait au cœur, elle leur montra toute la chaumière, si pauvre, et le feu presque éteint, et le peu de pain qui restait, puis elle leur dit:

— Prenez, mangez, reposez-vous. C'est bien peu, c'est le denier de la veuve.

Anges du ciel qui l'entendîtes, vous portâtes vers Dieu cette généreuse obole, et Dieu voulut que cette fois une vertueuse action reçût ici-bas sa récompense. Car il se passa tout à coup dans cette chaumière une scène qui sécha bien des larmes et rendit à ces cœurs brisés le courage et le bonheur!

Le vieillard, ému de l'hospitalité de Marthe, jeta les yeux autour de lui, et comprit que le pain qu'on lui offrait était toute la richesse de la maison. Il hésita un instant; puis, après avoir réfléchi:

— J'accepte, dit-il, non pour moi, mais pour cet enfant, qu'un hasard à jamais béni m'a permis d'arracher à la tombe.

Et comme la veuve le regardait d'un air étonné et semblait lui demander l'explication de ses paroles:

— Oui, reprit-il, c'est une étrange histoire. J'avais cherché dans l'angle du cimetière un abri contre la neige et le froid. La nuit était sombre. Tout à coup, sous la terre où je dors, je crois sentir comme un tressaillement. C'est une erreur sans doute, je suis le jouet d'une illusion. Mais non! une plainte étouffée parvient jusqu'à mon oreille. Dieu puissant! serait-il vrai qu'une de vos créatures fût là, sous mes pieds, condamnée à la plus horrible des morts! Alors, avec une énergie qui décuple mes forces, je déblaye la neige, je rejette la terre, je brise le cercueil, et j'aperçois cet enfant qui semble sortir d'un long sommeil, ouvre les yeux et me regarde en souriant. Le voilà, madame. Vous êtes femme, vous êtes mère, n'ayez aucun effroi parce qu'il porte encore sur ses traits la pâleur de la mort, il vit.

Marthe écoutait et ne répondait pas.

Tout son corps tremblait, agité par une émotion indicible. Du récit du vieillard elle n'avait compris qu'une chose: un enfant qu'on croyait mort allait être rendu à sa mère.

Mais sa mère!... Oh! quelle idée!

Elle n'osait pas lever les yeux. Après un tel espoir, si vague, si léger qu'il fût, la déception eût été trop cruelle.

Tout à coup elle jeta un cri, un cri terrible. Cet enfant qui se tenait devant elle, pâle, mais vivant, c'était

son fils, son fils mort, son fils enterré la veille, son fils que Dieu lui rendait, son fils qu'elle serrait maintenant contre son cœur.

— Mère! mère! disait l'enfant, tu me fais mal.

Mais la mère ne l'écoutait pas, et elle le couvrait de ses larmes et de ses baisers.

Cependant l'aïeule, immobile devant son rouet, depuis l'arrivée du vieillard ne pouvait détacher ses yeux de son visage.

Elle le contemplait en silence, comme quelqu'un qui cherche à rassembler de fugitifs souvenirs.

Soudain la lumière se fit dans ces ténèbres.

— Jacques! s'écria-t-elle.

— Madeleine! ma sœur! fit le soldat, qui la reconnut à son tour et la reçut dans ses bras.

Dieu sait comme ils s'embrassèrent tous, et quel délire! et quel bonheur!

Jacques s'installa auprès des deux veuves, et, ainsi que l'avait dit l'aïeule, il fut le père de toute la famille.

De sorte qu'une journée commencée dans les larmes et le désespoir s'acheva dans la joie et les actions de grâces.

Hélas! pourquoi ceci n'est-il qu'un conte! Pourquoi Dieu rend-il si rarement les enfants à leurs mères!

MAURICE CRISTAL.

BERTRAND LE NAÏF.

I. — OU BERTRAND ATTRAPE DES HORIONS, UN SOBRIQUET ET UN VIEUX CHEVAL.

MM. Marc et Bertrand de Kérouët étaient fils jumeaux du baron et de la baronne de Kérouët, auxquels Dieu avait encore donné, trois ans plus tard, une fille, Camille-Marie-Elisabeth, des noms de sa mère et de sa tante, la demoiselle de Kérouët, sœur aînée du baron, qui occupait, à l'extrémité du parc de Kérouët, une tourelle crénelée, souvenir architectural du onzième siècle.

Frappée à vingt ans par un de ces désastres du cœur dont on ne se console point, et qui brisent la vie comme un rayon trop ardent du soleil détruit le fruit dans sa fleur, la demoiselle de Kérouët se retira dans cette tourelle, n'en sortant que le dimanche pour se rendre à l'église de Dinard, village que domine le château de Kérouët, et qui à son tour surplombe, au nord, au sud et au levant, la rade de la petite ville de Saint-Malo, le gros bourg de Saint-Servan et l'embouchure de la Rance.

Le premier sourire, sourire pâle où se pouvait lire autant de regret que de bonheur, le premier sourire qui reparut sur le visage de la demoiselle de Kérouët depuis sa reclusion volontaire accueillit la naissance de Camille. Dès lors sa pensée, qui se nourrissait d'amers souvenirs, se reposa volontiers sur cette innocente que la baronne nourrissait, et quand la gentille créature put courir dans les grandes herbes comme une jeune alouette qui n'ose encore s'essayer à quitter le sol, on vit souvent la demoiselle descendre de sa tourelle et lui venir apporter des fruits et des fleurs.

Par exemple, Camille ne reprenait point plutôt le chemin du château, que sa tante regagnait promptement sa retraite.

Il en était de même lorsque des craquements sur le sable des allées du parc annonçaient l'approche ou des deux jumeaux, Bertrand et Marc, ou du baron et de la baronne.

En de semblables occasions on eût pu apercevoir des larmes dans les yeux de la jeune baronne, en même temps qu'un soupir douloureux soulevait la poitrine du baron.

A mesure que grandit Camille, la demoiselle de Kérouët y parut prendre un plus vif intérêt, lui tressant des couronnes et lui contant de longues histoires qui frappaient si vivement l'imagination de l'enfant, qu'elle avait hâte de les répéter à ses frères.

Ces histoires, où une certaine exaltation régnait et où le rêve avait une part plus large que la réalité, impressionnaient diversement les deux frères; Marc les interprétait d'une si singulière façon, que ce qui avait fait pleurer Camille à chaudes larmes maintenant la faisait rire; Bertrand, au contraire, les yeux tout grands ouverts et la bouche béante, écoutait avidement les paroles de sa sœur, et si Marc n'eût été son frère, il l'aurait bel et bien battu à poings fermés pour lui apprendre à se moquer de si intéressants récits.

C'est que, pour être jumeaux, Marc et Bertrand ne se ressemblaient que par le cœur, chez tous deux excellent. Marc était au physique court et gras, blond et rosé, et, au moral, le plus impitoyable railleur qui fût au monde; tandis que Bertrand, brun, mince, un peu sérieux, était d'une crédulité que rien n'aurait pu entamer.

Un des premiers et des plus vifs chagrins de la jeunesse de Bertrand fut causé par l'irrévérencieuse manière dont Marc prit les aventures du brave chevalier de la Manche. Bertrand ne trouvait rien de touchant comme cet homme, d'un âge déjà mûr, qui abandonnait la tranquillité de son foyer pour courir, par monts et par vaux, prêter main-forte aux opprimés; il lui arrivait de s'en trouver remué jusque dans les entrailles, tandis que Marc, n'apercevant que le côté grotesque du livre, et ne se représentant jamais le seigneur Quexada que la lance en arrêt devant les grandes ailes des moulins à vent, ne tarissait pas de lazzis.

Une aventure où Bertrand s'essaya à suivre les traces de son héros, lui valut, de la part de son frère, le surnom de Naïf qu'il garda toute sa vie.

Deux petits mendiants s'étaient arrêtés dans un bois dépendant du château; l'un d'eux tenait dans son chapeau de fort belles fraises qu'il consentait à partager avec son camarade, mais le camarade voulait le tout; de là, des coups donnés et rendus.

Bertrand qui, de derrière un buisson, avait assisté au débat, n'hésite point, il s'élance au plus fort de la mêlée et fait prévaloir le bon droit, non pourtant sans que le champ de bataille eût été rougi de son sang!

Mais, comme le fit observer Bertrand lorsque sa mère s'écria à l'aspect de son nez enflé et de ses joues bleuies, le triomphe de la justice se peut payer de quelques contusions!

Seulement, à peine Bertrand avait-il formulé cette maxime généreuse, que le jardinier arrivait tout éploré,

se plaignant que ses beaux carrés de fraisiers venaient d'être complétement dévastés et pillés !

« Que les fraises nous aient été volées, dit Bertrand à son frère, lequel, au milieu des contorsions d'un rire inextinguible, le félicitait sur le choix de ses clients, là n'est point la question. A la mauvaise action commise et que j'ignorais, une autre déloyauté s'allait ajouter sous mes yeux. Dieu préserve que l'iniquité me laisse jamais indifférent ! »

Marc salua profondément Bertrand d'un air ironique, lui prédit une belle carrière, et lui promit que, dès qu'il rencontrerait un cheval offrant dans sa personne les qualités de l'illustre Rossinante, il le lui achèterait de ses petites économies.

Quelques semaines après l'aventure des fraises, un cheval, plus maigre peut-être encore que celui de Don Quichotte, se présenta aux yeux des deux jumeaux. Le fils d'un des fermiers du baron menait ce cheval au prochain abattoir.

— Pierre, s'écria Marc, laisse-moi contempler ton cheval ! S'il en est un second de cette diaphanéité, je veux que la terre s'entr'ouvre immédiatement sous mes pas ! C'est mieux que Rossinante, c'est son squelette !

— Eh bien ! reprit Bertrand, qui, pendant que plaisantait son frère, avait remarqué le visage grandement triste du jeune paysan et devinait par là quelque douleur, eh bien ! à moi, petit-fils de Quexadas, tu as promis un cheval digne de ma seigneurie, tiens ta parole, en voici l'occasion !

— Qu'il soit fait selon votre désir, chevalier ! riposta Marc, s'exécutant gaiement.

— Combien veux-tu de cette vieille carcasse, ami Pierre ? demanda-t-il au jeune gars.

— Quoi ? s'écria Pierre, qui ne comprenait pas.

— Tu menais ce cheval à l'abattoir ?

— A mon grand regret, allez, monsieur Marc ! mais le père dit qu'il vaut mieux donner à un pauvre que nourrir des bêtes inutiles, quand on n'est pas assez riche pour faire les deux.

— Eh bien ! je t'achète ce cheval.

— Pourquoi en faire, Seigneur Dieu ?

— Pour en faire présent à Bertrand.

— Vous aimez à rire, monsieur Marc, on sait cela, reprit Pierre avec un soupir, mais permettez-moi de vous dire que ce n'en est pas tout à fait l'occasion. Ce cheval m'a porté que je ne marchais pas encore ; depuis ce temps-là nous nous aimons ! Je comprends que nous ne le puissions nourrir à rien faire, quoique ce soit bien dur de condamner à mort une pauvre bête qui vous a vaillamment servi toute sa vie, mais enfin le père a dit qu'il le fallait, et, bien que ça me soit un grand crève-cœur, j'ai voulu le mener moi-même là-bas, pour qu'il ait la satisfaction d'être avec moi jusqu'à ses derniers moments. Laissez-nous donc, s'il vous plaît, poursuivre notre chemin. Ces besognes-là, on les aime autant faites qu'à faire !...

— Mon ami, dit alors Bertrand, la main sur l'épaule de Pierre, c'est sérieusement que nous voulons t'acheter ton cheval ; de plus, je te donne la liberté de le venir voir dans nos écuries à ton loisir, il y achèvera tranquillement et dans l'abondance sa laborieuse et pénible vie.

Bien que ce fût Bertrand qui parlât, et, dans le pays, cependant, on faisait des paroles de Bertrand un cas tout particulier, Pierre ne crut à ce qu'il entendait qu'alors que Marc lui eut mis dans la main trois jolies pièces d'or de dix francs, et que, conjointement avec Bertrand, il lui eut intimé l'ordre de rebrousser chemin et de conduire le vieux cheval au château.

« Oh ! mon pauvre Cadet, s'écria alors le jeune paysan qui ne songeait plus à retenir ses larmes, tu vas vivre, et vivre en seigneur ! quelle chance ! hein ? Qui nous l'aurait dit ce matin ?

« Sois tranquille, ajouta-t-il plus bas, c'est moi qui, tous les jours, viendrai te faire ta litière ! »

Et quand, par de tendres caresses, Pierre eut un peu calmé sa vive émotion, et qu'il se retourna pour remercier les jeunes de Kérouët, ceux-ci étaient loin. Ils cheminaient, l'un, Bertrand, heureux de la joie de Pierre, l'autre, Marc, engageant son frère à faire courir Cadet au premier steeple-chase.

II. — OU BERTRAND NE DÉMENT POINT LE PROVERBE : « ENTÊTÉ COMME UN BRETON ! »

Le baron de Kérouët trouvait bon que l'on connût les mœurs des Egyptiens, des Perses, des Carthaginois, des Germains, mais non moins utile que l'on ne fût point étranger aux lois et coutumes de son propre pays. En conséquence, ses deux fils étant arrivés à l'âge de vingt-deux ans, il les envoya à Paris faire leur droit.

Les jeunes gens étaient bien tournés ; l'éducation qu'ils avaient reçue au château était excellente ; ils étaient riches ; ils avaient les poches pleines de lettres de recommandation ; ils ne tardèrent donc point à voir s'ouvrir devant eux les salons des deux aristocraties nobilière et financière, en même temps qu'avec leurs camarades d'école se formaient de promptes amitiés.

Naturellement, dans ces relations diverses, Marc et Bertrand apportaient chacun ses dispositions particulières : Marc, sa frondeuse gaieté ; Bertrand, sa crédulité native. Là où Marc n'apercevait que des condisciples ou des compagnons de plaisir, Bertrand jurait qu'il avait trouvé des amis et des frères !

Dans le monde, il en était de même ; tous les hommes paraissaient à Bertrand le Naïf des protecteurs disposés à lui faciliter la voie où il lui plairait de marcher, et toutes les dames étaient pour lui, sans exception, des anges et des saintes.

Des anges un peu mondains ! prétendait Marc. Des saintes passablement frivoles !

En même temps que Marc et Bertrand prenaient leurs premières inscriptions, un jeune homme, leur aîné de trois ou quatre ans, prenait les siennes et attirait l'attention de Bertrand par sa discrétion peut-être un peu hautaine, autant que par la sévérité d'un costume toujours le même, quelle que fût la saison.

Plus ce jeune homme se murait dans sa froide réserve, plus Bertrand s'en préoccupait.

— C'est un orgueilleux ! disait Marc.

— C'est un malheureux ! disait Bertrand.

Le temps des examens venu, et les diplômes vaillamment conquis, Georges le Taciturne, comme l'avait baptisé Marc, disparut du quartier latin ainsi que de l'école, sans que nul eût pu dire vers lequel des quatre points cardinaux il avait tourné sa figure pâle et dirigé ses pas ; nul, hormis Bertrand, qui, depuis plusieurs semaines, avait si habilement manœuvré, qu'en même temps que Georges, un très-mince bagage sous le bras, arrivait à Corbeil, rue de ***, et pénétrait dans la maison portant le numéro 5, lui s'installait dans un hôtel qui regardait ladite maison par les douze fenêtres de ses trois étages !

Dans les petites villes, on le sait, ce n'est pas comme à Paris, il n'y a point de réserve qui tienne; quoi que l'on fasse, on a promptement autant de confidents de ses misères que l'on a de voisins, et tous les habitants d'une petite ville se regardent ou à peu près comme voisins.

Bertrand n'eut pas passé huit jours à Corbeil qu'il se trouva parfaitement édifié sur tout ce qu'il désirait connaître :

Georges était le fils d'un de ces grands capitalistes de la veille, auxquels, le lendemain, il ne reste que l'honneur. Le père de Georges s'était relevé une fois, mais, une seconde, il était mort à la peine, laissant sa veuve et son fils dans la plus extrême pénurie.

Mme M***, la mère de Georges, habituée à toutes les délicatesses du luxe, elle, pour qui la vie n'avait eu que des enchantements, qui était passée du nid maternel, nid de mousse et de duvet, à la chambre nuptiale, chambre ouatée, enguirlandée, embaumée, Mme M***, néanmoins, voyant la noble attitude de son fils vis-à-vis de l'adversité, et Georges n'avait alors pas plus de dix-neuf ans, avait pris une attitude pareille, et avait reçu les premiers coups de boutoir de la pauvreté la tête haute et le front calme!

Ses forces n'avaient point tardé à la trahir.

Ces travaux du ménage, qui comptent si peu pour les filles du peuple qu'elles disent qu'une femme ne fait rien lorsqu'elle n'a à s'occuper que de sa maison; ces travaux, que Mme M*** avait courageusement entrepris, elle s'en était trouvée brisée à ce point que, malgré sa ferme volonté de s'y consacrer, elle avait dû les abandonner. Seulement, elle les avait abandonnés trop tard pour sa santé; de plus, les chagrins refoulés dans les secrets abîmes du cœur, afin de ne pas ébranler la stoïque résignation de Georges, ayant joué leur rôle, une maladie de langueur s'en était suivie...



Le cheval de don Quichotte. Dessin de J. Worms.

Du jour où Georges avait vu la ruine s'asseoir au foyer de son père, il avait compris que le travail devait être son unique ressource.

Mais quelle sorte de travail?

Sur cent jeunes gens qui ont fait leurs classes, quatre-vingts ne sauraient donner une leçon ou d'histoire, ou de mathématiques, ou de grammaire, et les vingt autres y auraient peu de penchant; outre qu'il ne suffit point de passer professeur pour obtenir une chaire.

Restaient les bureaux, de très-difficile accès; le commerce, où sans argent l'on n'aboutit point; les métiers, qui tous demandent des apprentissages plus ou moins longs.

Nous ne parlons point de la domesticité, dont l'idée ne saurait se présenter à de certains esprits.

Ayant retourné cette grave question sur toutes ses faces, ayant examiné sa position dans toute sa rigueur, et ayant sévèrement soupesé son mérite et étudié ses tendances, Georges était entré troisième clerc chez un des avoués jadis en rapport avec son père. Ceci conclu, il avait visité plusieurs petites villes dans un rayon voisin de Paris.

Il ne voulait point trop éloigner sa mère du médecin aux soins duquel elle était accoutumée.

Corbeil ayant paru répondre à ses vues, Mme M*** y avait été installée avec une petite fille pour la servir, et, dès lors, Georges avait partagé sa vie entre ses fonctions de troisième clerc et ses études de droit.

De plus, ajoutèrent les complaisants voisins, tous les dimanches, au matin, M. Georges arrivait; si c'était en première ou en troisième classe, on ne le pouvait dire; il passait la journée avec sa mère; après quoi, il s'en retournait le soir.

Depuis six ans, cette règle de conduite n'avait point fléchi, sauf la semaine d'auparavant, où Georges avait été aperçu à Corbeil un mercredi et s'y trouvait encore; ce qui donnait infiniment à penser!

Mais, lorsque des écussons portant cette légende: « Avocat consultant, » vinrent resplendir sur les murs blancs de la maison habitée par Mme M*** on eut le mot de l'énigme, et soit par intérêt pour le bon fils, soit afin de pénétrer un peu dans cet intérieur, ce dont on mourait d'envie, Georges vit venir à lui les affaires plus rapidement qu'il ne l'aurait osé espérer.

Il est vrai que la première dont il eut à s'occuper fit du bruit!

III. — SUITE DU PRÉCÉDENT.

Le surlendemain du jour où les écussons avaient fait leur apparition, le jardinier qui donnait une façon au jardin de Mme M*** trouva, à fleur de terre, un portefeuille garni d'acier, hermétiquement fermé.

Il le retournait dans ses mains avec l'intention évidente de se passer de serrurier pour l'ouvrir, lorsque le propriétaire de Mme M***, qui de loin avait tout vu, surgit soudainement et prétendit que ce portefeuille, trouvé dans son terroir lui devait appartenir. Le jardinier défend ce qu'il appelle son bien; le propriétaire insiste; les voix s'élèvent, l'injure vole, les coups vont suivre, lorsque paraît Georges, attiré par le bruit.

La cause du débat entendue:

— Il me semble, dit le jeune avocat, que, partant de votre point de vue, mes titres à la possession de ce portefeuille l'emportent sur les vôtres; sans doute, M. Moiron est propriétaire de ce terrain, mais, me l'ayant loué, il m'a transmis ses droits dans de certaines limites; les fruits de ces arbres sont mes fruits, les légumes de ce potager sont mes légumes; tant que je suis locataire de M. Moiron, ce que produit cette terre, comme ce qui s'y peut trouver, est à moi!

A présent, pas plus que les légumes et les fruits qu'il fait pousser ne lui appartiennent, ce portefeuille ne saurait appartenir à mon jardinier.

— Fameuse conclusion! s'écria le jardinier. Et vous me croyez assez nigaud pour vous regarder tranquillement fourrer ce trésor dans votre poche? ah! mais, non!

— Cela serait dur, j'en dois convenir, reprit Georges, aussi n'est-ce nullement mon intention.

— Qu'est-ce que vous en voulez donc faire, alors?

— Le porter en votre compagnie, Jean, et dans celle de M. Moiron, chez M. le commissaire de police, auquel je ferai une déclaration que vous signerez, l'un et l'autre, messieurs, si bon vous semble.

M. Moiron, qui rougissait de son mouvement de cupidité, se montra prêt à suivre Georges. Jean y paraissait moins disposé; il s'y détermina pourtant, non sans déplorer candidement de n'être point venu travailler, ce jour-là, selon son habitude, dès le lever du soleil, heure à laquelle les bourgeois dorment!

Avant que le commissaire, en présence des témoins voulus par la loi, procédât à l'ouverture du portefeuille, voici la déclaration que fit Georges:

« Moi, Georges M***, avocat consultant, résidant à Corbeil, déclare abandonner à l'hospice de cette ville le contenu du portefeuille trouvé dans mon jardin par Jean Sureau, au cas où ledit portefeuille ne serait point réclamé par son légitime propriétaire. »

Les signatures de M. Moiron et de Jean Sureau s'étant alignées avec plus ou moins de grâce au-dessous de celle de Georges, le portefeuille fut ouvert. Il contenait dix billets de mille francs.

« Dix mille francs, disait Jean Sureau rentré chez lui, et tirant de toutes ses forces ses cheveux qui tenaient bon; dix mille francs! ça m'aurait été si agréable!... »

Pour parler le langage de Jean Sureau, ils eussent convenu au jeune avocat aussi bien qu'à lui, ces dix mille francs, car les appointements de clerc de notaire devant manquer naturellement désormais, le pain quotidien de la famille allait dépendre de travaux incertains.

Nous savons qu'ils abondèrent, mais Georges ne le pouvait espérer, du moins dans un temps aussi proche...

Pendant que Jean Sureau satisfaisait à sa colère en saccageant sa chevelure, une autre scène de fureur non moins grotesque se passait dans le petit hôtel situé en face de la maison de M. Moiron:

De derrière les persiennes fermées, quelqu'un, le cœur palpitant, avait assisté à la découverte du portefeuille et à ce qui s'en était suivi.

Tant que Georges avait parlé de ses droits, de significatifs hochements de tête avaient très-fortement approuvé ses discours; mais quand on l'avait vu se diriger vers le bureau de police, lorsque, caché sous un grand chapeau et une blouse de roulier, on l'eut entendu faire sa déclaration, on rentra, on jeta à la volée sa blouse et son chapeau, on frappa du pied, on arpenta la petite chambre à grands pas, on se traita de niais et de maladroit, on trouva, un peu tard, qu'il y avait cent et un autres moyens de rendre un service et que l'on avait choisi le plus extravagant; enfin, pour terminer, l'on décida qu'il était de toute nécessité de s'attirer à Corbeil quelque méchante aventure, nécessitant l'intervention d'un légiste dont on ne marchanderait point les honoraires. Le tout était d'imaginer l'aventure. L'obligation d'y songer calma Bertrand; car l'homme au grand chapeau et à la blouse de roulier, c'était Bertrand; l'homme qui avait conçu la pensée de sauter la nuit comme un voleur par-dessus les murs d'un jardin, et d'y aller enfouir dix mille francs, pour que celui auquel il était assuré que ces dix mille francs seraient utiles les y trouvât et les ramassât, comme on ramasse une prune ou un abricot, c'était Bertrand et ce ne pouvait être un autre!

Bertrand cherchait donc le moyen de pénétrer dans le cabinet de Georges M*** par la porte des clients. Les folles idées qui se présentèrent à son esprit, on ne les pourrait compter. Il pensa, entre autres choses, à fournir une pièce du plus beau drap au plus mauvais tailleur de Corbeil, à lui en commander des vêtements que cet honnête artisan manquerait et que lui, Bertrand, refuserait. Des assignations s'ensuivraient, et l'intervention de Georges invoquée amènerait, non sans peine, une transaction dont Bertrand payerait les frais avec le plus grand plaisir; à moins que ce ne fût le pauvre diable de tailleur qui s'y trouvât condamné; ce qui était plausible et fit que ce joli plan fut mis de côté.

En revanche, la combinaison suivante saisit fortement l'imagination de Bertrand:

Chez un pâtissier-traiteur dont l'établissement dominait les rives de la Seine, fort belles à Corbeil et aux environs, Bertrand commandait pour lui tout seul un souper de Lucullus, et chargeait le maître de la maison de lui fournir une sérénade. Les flots d'harmonie devaient s'élever de nacelles groupées sous les fenêtres de la pâtisserie. Les musiciens, auxquels par l'ordre du nouveau Sybarite de nombreux rafraîchissements étaient offerts, jouaient mal. Promptement lassé de s'entendre écorcher les oreilles, Bertrand leur jetait à la tête, en ayant soin de les manquer, tout ce qui lui tombait sous la main; dès lors, grandes histoires avec les artistes et avec le traiteur, et impérieuse obligation d'un avocat.

Il s'en fallut de bien peu que cette charmante conception triomphât.

Une considération arrêta Bertrand, c'est que, en évaluant les émoluments de Georges au maximum, il s'aperçut que cela formerait encore un bien piètre chiffre.

Alors, fatigué de ses vaines excursions dans le pays du roman, Bertrand prit une détermination subite.

A l'occasion de leur diplôme d'avocat, les jeunes de Kérouët avaient reçu du baron et de la demoiselle de Kérouët chacun une somme de vingt-cinq mille francs.

Bertrand, muni de ses derniers dix mille francs et s'obstinant à ne point réfléchir davantage, alla d'un trait frapper à la porte de Georges.

« Monsieur, dit-il au jeune avocat assez étonné de voir chez lui son condisciple de la veille, si j'avais eu l'honneur de vous connaître autrement que pour le meilleur élève de l'école, il y a longtemps que je me serais acquitté de la mission que je remplis aujourd'hui.

« Monsieur, poursuivit Bertrand sans se donner le temps de respirer, il y a quatre ans, un homme, aux derniers moments duquel j'assistai, me fit une confession terrible et me remit un dépôt. Cet homme avait été employé dans les bureaux de M. votre père, et lui avait, à diverses reprises, volé trente-cinq mille francs, desquels dix mille francs seulement lui restaient. C'étaient ces dix mille francs que cet homme remettait dans mes mains, avec l'ordre sacré de vous les faire tenir!

« A cette époque, monsieur, je me mis en quête de vous et de votre famille, mais vous aviez changé de quartier, et je me doutais peu que le camarade vers lequel toutes mes sympathies me poussaient était précisément celui que je cherchais!

« Monsieur, un merveilleux hasard m'a fait vous découvrir et j'en bénis le ciel! Voici la restitution du misérable auquel j'ai osé pardonner en votre nom! »

Et Bertrand, se hâtant comme pour ne point laisser à Georges le loisir de la réflexion, tirait dix mille francs de son porte-monnaie et les allait glisser sur le bureau de Georges, lorsque celui-ci, posant sur la main du jeune Breton une main tiède et émue, l'arrêta :

— Monsieur, lui dit-il, vous oubliez que lorsque nous prîmes, vous et moi, nos premières inscriptions, nos noms furent prononcés à haute voix par nos professeurs.

A cette simple observation, Bertrand rougit; il se sentit deviné et un geste de dépit contre lui-même lui échappa.

— Monsieur, reprit Georges après quelques secondes de silence et d'une voix dont la pénétrante douceur avait un inexprimable charme, reprenez ceci : il désignait les dix mille francs; je comprends maintenant comment il pousse des portefeuilles dans mon jardin! reprenez ceci, mais acceptez mon amitié! Vous êtes le premier auquel, depuis nos malheurs, il me soit arrivé de l'offrir!

Un cri ressemblant à un sanglot s'échappa de la poitrine de Bertrand; les bras des deux jeunes gens s'ouvrirent, et la plus divine étreinte consacra une affection désormais inaltérable.

IV. — OU BERTRAND EST SUR LE POINT DE SE BATTRE EN DUEL!

Marc et Bertrand se trouvaient à Kérouët; c'était en octobre, et le baron avait invité à ses chasses, fort réputées dans la province, tous les jeunes gens des environs et tous ceux que Bertrand et Marc jugeraient bon d'amener de Paris.

Bertrand avait chaleureusement pressé Georges de se joindre à la joyeuse troupe. Georges lui avait répliqué en souriant qu'ayant à concilier l'adjoint et le garde champêtre d'une petite commune avoisinante, tous deux enragés de jalousie et de haine, il ne les pouvait pas plus quitter qu'un médecin ne peut s'éloigner d'un agonisant.

La vérité est que Georges s'était tracé une ligne de conduite dont rien au monde ne le pouvait faire dévier. Ainsi qu'à des positions différentes sont attachés de différents devoirs, il disait que les distractions dont l'humaine nature a besoin doivent également varier selon les bourses! Il savait bien quel cœur était celui de son ami Bertrand, et par suite quel accueil lui serait fait au château de Kérouët, mais il savait aussi que ses habits étaient de la mode d'il y avait trois ans, et qu'au valet de chambre qui le servirait il ne pourrait donner vingt francs sans un peu de gêne!

Bertrand, qui était venu à Corbeil avec de secrets desseins, dut donc, sinon y renoncer, du moins les ajourner.

Les chasses du château de Kérouët étaient splendides; cependant, bientôt, un autre intérêt parut captiver les hôtes du baron. Camille était charmante et en âge d'être pourvue; on se le dit, et cela fit grand tort aux chevauchées dans la forêt!

Au nombre des admirateurs de Camille, et l'un des plus remarquables certainement, se trouvait Anatole de Chaville.

Bertrand, qui avait donc, à part lui, élevé son petit château en Espagne, en Bretagne devrions-nous dire, et qui croyait sincèrement travailler ainsi au bonheur de sa sœur, flaira promptement dans M. de Chaville un antagoniste redoutable à l'issue de ses projets. Résolu de l'évincer, il s'y prit ainsi qu'il suit :

— Monsieur, dit-il à M. de Chaville, l'ayant attiré un peu à l'écart, la nature s'est montrée prodigue envers vous; elle vous a doué de beauté et d'intelligence, et, par-dessus le marché, vous êtes riche ; en voilà plus qu'il n'en faut pour que toute la famille vous agrée.

Et comme M. de Chaville paraissait assez étonné et embarrassé de la déclaration :

— Monsieur, reprit Bertrand, ma loyauté m'oblige à reconnaître qu'aspirant à la main de ma sœur, vous auriez grande chance qu'elle vous fût accordée; aussi viens-je vous demander de vous abstenir, et même, si vous me vouliez favoriser sans restrictions, eh bien, monsieur, vous...

— Je? fit M. de Chaville avec une certaine hauteur.

— En vérité, je vous serais fort obligé de me comprendre à demi-mot, monsieur, reprit Bertrand.

— De la part de qui m'êtes-vous venu trouver, monsieur? demanda alors M. de Chaville. Êtes-vous l'envoyé de Mlle de Kérouët?

— Non, monsieur, non, sur l'honneur!

— C'est donc que vous aurez aperçu chez Mlle votre

sœur une répulsion telle que vous avez cru lui devoir venir en aide?

— Camille ne m'a rien laissé deviner de semblable.

— En ce cas, monsieur, quelle charade jouons-nous? Selon vous, votre famille ne repousserait point un gendre de ma sorte, et Mlle votre sœur ne se prononce d'aucune façon à mon endroit; c'est à vous, je le vois, que j'ai le malheur de déplaire?

— Je vous jure, monsieur, qu'il n'en est rien, et que, dès l'instant où je ne verrai point en vous un futur beau-frère, vous m'inspirerez une véritable passion!

— Cessons ce badinage, monsieur! Il est des choses auxquelles la plaisanterie sied mal!

— Je n'ai jamais eu l'intention de plaisanter, monsieur!

— Alors, c'est sérieusement que, sans en donner de raison, vous me venez prier de ne point aspirer à la main de votre sœur?

— Très-sérieusement!

— Ceci me décide, monsieur! Aujourd'hui même j'aurai l'honneur de m'ouvrir à M. le baron!

— Vous ne ferez point cela, monsieur!

— Vous y pourrez assister, monsieur!

— Ce n'est point là se conduire en gentilhomme!

— Je vous serai obligé, monsieur, de retirer cette parole!

— Je ne le saurais, monsieur!



La provocation. Dessin de J. Worms.

— De sorte, monsieur, que vous voulez vous battre?

— Ma foi! monsieur, s'il n'y a pas d'autre moyen de m'opposer à vos projets!...

— Nous nous battrons, monsieur, et cela ne changera rien à mes projets.

— Quoi! couvert du sang du frère, vous oserez parler d'hymen à la sœur?

— J'espère bien, monsieur, ne me point rougir les mains de votre sang.

— Oseriez-vous projeter de me ménager, monsieur?

Un immense éclat de rire empêcha M. de Chaville de répondre à Bertrand.

Marc, arrivé auprès d'eux sans en être aperçu, avait entendu de leur discussion ce qu'il lui en avait fallu pour deviner le reste.

— Donnez-vous la main, messieurs, fit-il; votre querelle est sans motif. J'ai l'honneur de vous faire part du mariage de Mlle de Kérouët avec le comte de Blangy, qui formulait sa demande au baron pendant que vous échangiez ici d'aimables propos. Il paraît que notre *amée* sœur avait daigné distinguer le comte.

— Quelle félonie! s'écria Bertrand.

M. de Chaville ne dit rien, mais, à quelques jours de là, il reprit la route de Paris, et, un mois plus tard, Camille devenait comtesse de Blangy, sans se douter que Bertrand s'était préoccupé de son avenir.

Ajoutons que la réussite des projets de Bertrand eût rencontré plus d'un obstacle, attendu que, vers l'époque du mariage de Camille, la nouvelle d'un autre mariage, de celui de Georges, parvint à Bertrand. Georges épousait une femme que depuis longtemps il aimait.

« Encore une campagne contre les moulins à vent, » dit Marc.

Bertrand baissa le nez et lui tourna le dos.

V. — OU BERTRAND VEUT, POUR LA SECONDE FOIS, METTRE FLAMBERGE AU VENT.

Pour ne faire qu'apercevoir la demoiselle de Kérouët errant, à la tombée du jour, par les grèves, les champs et les bois, Bertrand ne lui en avait pas moins voué une sorte de culte, et n'aurait pas souffert que l'on attaquât, lui présent, l'étrangeté de son existence. Aussi, un jour, le fils d'un voisin de campagne ayant dit assez légèrement que la solitude de la vieille demoiselle n'était autre chose qu'une expiation, et le propos ayant été répété à Bertrand, Bertrand aussitôt de se mettre en route pour aller donner au jeune homme un démenti formel. Seulement le jeune homme, qui était officier de marine, venait de repartir pour Brest, d'où la frégate *la Madone*, sur laquelle il servait, devait faire voile pour la Chine et le Japon.

Mais il ne fallait qu'un jour pour se rendre à Brest, et comme les vents soufflaient de la pleine mer, Bertrand



Vue de Brest. Le départ de *la Madone*. Dessin de Stock.

pensa qu'il trouverait la frégate encore en rade, et qu'il aurait le temps de se couper la gorge avec le jeune officier.

Il ne perdit donc point une minute, et arriva à Brest... juste au moment où *la Madone* sortait du port, jetant aux vents contraires, avec une sorte de dérision, la fumée noire de sa vaste cheminée.

Bertrand avait oublié que *la Madone* était une frégate à vapeur.

Il regarda autour de lui pour voir si quelque autre bâtiment ayant une même destination ne se trouvait point en partance. A son grand regret, il n'y en avait pas un seul. Il dut donc ajourner l'heure de la vengeance et revenir à Kérouët.

Comme, en se rendant à Brest, Bertrand avait pris sa boîte de pistolets et n'avait point dissimulé la cause ni le but de son voyage, cela avait causé une grande perturbation dans la famille, et le bruit en était venu jusqu'à la demoiselle de Kérouët.

Certes, l'inquiétude du baron et de la baronne était poignante. On ne la pouvait cependant comparer à celle de la vieille demoiselle.

Debout à une fenêtre élevée de sa tourelle, d'où l'on découvrait tout le pays du côté du couchant, ses yeux ne se détachaient de sa longue-vue que lors que les larmes l'empêchaient d'y voir.

Pendant soixante-douze heures que durèrent les allées et venues de Bertrand, de Kérouët à Brest et de Brest à Kérouët, il fut impossible à la demoiselle de prendre ni nourriture ni repos.

Lorsque Bertrand reparut, sain et sauf, elle se précipita à genoux, la face contre terre, et, au milieu d'ardentes actions de grâce, elle formula une promesse qui eût donné la mesure de ses récentes angoisses à quiconque eût pu lire dans son cœur. Redoutant même de se parjurer, et ne s'en voulant point laisser le temps, sa prière achevée, la demoiselle courut à un petit meuble d'ébène, au-dessus duquel était un portrait voilé de noir, et, l'ayant ouvert avec un frémissement qui faisait tressaillir tout son corps, elle en tira une feuille de papier jauni, sur laquelle quelques lignes étaient tracées ; puis, l'ayant pliée et glissée dans son sein sans y jeter les yeux, comme si chaque lettre était de flamme et la devait aveugler, la demoiselle courut au château, dont elle n'avait pas franchi le seuil depuis plus de trente ans, et pénétra dans une salle basse où la famille se trouvait rassemblée.

Sans se préoccuper de l'étonnement profond qu'excitait sa présence :

« Prenez, dit-elle à Bertrand, lui présentant le feuillet tiré du meuble d'ébène ; prenez et lisez ! Il n'est pas bon que l'histoire des familles offre ni lacunes ni mystères ! Lisez, afin que vous ne vous révoltiez plus dorénavant contre le droit qu'a la vérité de se répandre ! Si malheur vous était advenu, cela aurait fait deux morts qu'il m'eût fallu racheter. Ma triste vie recommencée n'y aurait pas suffi !

« Mon frère, poursuivit-elle, se tournant vers le baron, je vous relève de la promesse que vous m'aviez faite de ne jamais prononcer mon nom ! »

Cela dit, la demoiselle se retira, malgré le geste de prière du baron et de la baronne pour l'engager à rester et à s'asseoir.

Le feuillet remis par la demoiselle de Kérouët à son neveu avait évidemment été arraché à une sorte de journal comme en écrivent les jeunes filles. Nous transcrivons :

« Mon père a choisi lui-même celui dont je dois être la femme. Béni soit mon père, car il me semble que j'aimerai Ferdinand ! »

« Si trouver chez un autre l'écho de ses propres pensées est ce qu'on appelle aimer, je suis bien heureuse ; j'aime Ferdinand ! »

« Notre mariage est fixé au 1er août prochain, c'est-à-dire dans douze jours ! Il me semble que les événements se hâtent, se pressent et m'entraînent ; je suis comme la feuille qu'une trombe emporte ; je n'ai plus le temps de descendre en moi-même ; le flux et le reflux de mes pensées bourdonnent à mes oreilles avec tant de bruit, que je ne suis plus capable d'analyse et qu'on dirait que mon cœur s'engourdit. »

« Le baron Pierre de Coën, un des témoins de Ferdinand, est arrivé ce soir. Sa politesse est d'une excessive galanterie ! »

« Ferdinand a un défaut ; il n'est point jaloux. Cela blesse un peu ma petite vanité féminine. »

« Si je prêtais quelque attention aux discours de M. de Coën, peut-être que Ferdinand daignerait s'en apercevoir ! »

« Qu'ai-je fait, mon Dieu ? qu'ai-je fait ? Un duel entre Pierre et Ferdinand, et j'en suis cause !... S'il arrive malheur à Ferdinand, et que je n'en devienne point folle, je... Mais non ! non ! il n'y a point de duel ; mes frayeurs m'abusent ; Ferdinand va venir, c'est son heure ! »

« Ils sont ensemble on ne sait où ! En ce moment même l'un des deux... »

« Ma sœur porte le deuil de Ferdinand depuis trente années, » dit le baron, lorsque Bertrand, ayant achevé sa lecture, leva sur lui un regard interrogateur.

Il va sans dire que Bertrand renonça à la querelle qu'il voulait intenter au jeune officier de marine, et que, cette fois, aucune raillerie ne sortit des lèvres de Marc.

VI. — IMMENSE EMBARRAS DE BERTRAND.

Bertrand avait sur le mariage des idées très-arrêtées et non moins généreuses, auxquelles ses parents consentaient à ne point s'opposer : Bertrand trouvait que c'était un devoir pour l'homme riche de chercher sa femme parmi les filles sans dot.

Mais ce n'était ni à Kérouët, dont les hôtes passagers ne possédaient que des filles richement dotées, ni dans les campagnes avoisinantes, où les paysannes n'offraient guère d'autre attrait que l'absence totale de dot, que Bertrand pouvait trouver l'épouse de ses rêves, il fut donc convenu que, dès la clôture des chasses, il retournerait à Paris.

Marc frémissait en songeant à la belle-sœur qui lui pouvait revenir !

« Bertrand, disait-il, avait tant de pente à prendre le strass pour du diamant !... »

Marc aussi songeait au mariage, mais, moins raffiné que Bertrand, ce fut autour de lui qu'il regarda.

La petite-fille par sa mère d'un de nos plus célèbres amiraux, Mlle Claire du Tertre, douée de beauté, de vertus et d'un million de dot, fut celle qui captiva son cœur.

La demande faite et agréée, Marc fut admis journellement dans la maison et y présenta Bertrand, en ce moment encore à Kérouët.

Mlle Claire avait une sœur, sa cadette d'un an, Mlle Cécile, non moins jolie qu'elle, non moins parfaite et non moins dotée. Le caractère de Mlle Cécile était surtout remarquablement enjoué et liant. Comment il se fit que bientôt Bertrand le rêveur, Bertrand l'exalté et le romanesque, et cette rieuse jeune fille devinrent les meilleurs amis du monde, c'est ce que peut expliquer la loi des affinités cachées, à moins que ce ne soit celle des contraires.

Toujours est-il qu'il ne se passa pas quinze jours avant que Bertrand s'aperçût avec effroi qu'il aimait Cécile de toutes les forces de son âme ; Cécile, dont le million lui dansait impertinemment devant les yeux avec un petit bruit métallique qui l'exaspérait !

Cette découverte plongea Bertrand dans une mélancolie profonde. Ce n'était pas que, manquant à la règle qu'il s'était prescrite, il craignît les railleries de Marc ; il y avait longtemps qu'il y était accoutumé ! mais renoncerait-il à ce projet, longuement caressé, de devenir un messager de bonheur, presque un personnage des *Mille et une Nuits*, pour l'une de ces honorables familles comme il s'en rencontre trop, où une misère secrète est la compagne fidèle du mérite et de la vertu ?

Bertrand essaya d'imposer silence aux voix enchanteresses qui, dans le murmure des eaux et du vent, dans le bruissement des feuilles, dans les chansons des oiseaux,

lui parlaient de Cécile. Deux jours durant, il se détourna courageusement du chemin qui menait vers elle, mais, le troisième jour, il sonnait à la grande grille fleuronnée qui courait devant l'habitation seigneuriale de M. du Tertre! Il est vrai qu'il n'y revenait pas sans avoir pris une détermination, capable, selon lui, de gratifier du même coup le penchant de son cœur et ses sentiments généreux!

Une chasse aux papillons avait été organisée; les chasseurs couraient, de ci et de là, s'éloignant les uns des autres, puis se rejoignaient pour se reperdre encore. Grâce à ce va-et-vient, à un moment donné, Bertrand, se trouvant seul avec Cécile, crut lui pouvoir faire part de son projet.

Il s'agissait tout simplement de ceci: laisser le million de Cécile figurer au contrat, mais obtenir d'elle la promesse qu'une fois unis, ledit million servirait à doter quarante jeunes filles dignes d'intérêt.

Une réflexion manqua d'empêcher net cette communication importante: Bertrand ne savait pas quelles étaient les dispositions de Cécile à son égard! Il sentait bien qu'il serait le plus malheureux des hommes s'il ne devenait son mari, mais il ignorait si Cécile le jugeait aussi indispensable à son bonheur.

Bertrand était planté devant Cécile, qu'il retenait par le manche de son filet à papillons. Prendre un parti devenait de minute en minute de plus en plus urgent.

—Mademoiselle, fit Bertrand, attaquant la difficulté de front, trouveriez-vous quelque inconvénient à vous marier le même jour que Mlle votre sœur?

— Beaucoup, monsieur, répliqua très-carrément Mlle Cécile, dissimulant un sourire malin.

Mlle Cécile en savait aussi long sur les sentiments de Bertrand que Bertrand lui-même.

Il y a de petits sylphes aux ailes d'or dont l'unique emploi est de parler de ces choses-là à l'oreille des jeunes filles.

— Beaucoup! s'exclama Bertrand d'un air lamentable, vous avez dit; beaucoup, mademoiselle?

— Parce que cela ne ferait qu'une fête au lieu de deux! reprit Cécile, s'enfuyant à toutes jambes et laissant son filet aux mains de Bertrand.

Mais Bertrand, que deux filets embarrassaient, s'étant élancé sur les pas de la jeune fille, la rattrapa promptement et la retint cette fois par les longs bouts de sa ceinture.

« Mademoiselle, reprit-il, je vous en supplie, daignez m'ouïr. »

Il y avait quelque chose de si sérieux dans l'accent et dans la physionomie de Bertrand, que Cécile baissa les yeux et resta.

Alors Bertrand lui expliqua sa théorie des dots.

Cécile n'y trouva rien du tout à redire; au contraire, proclamant qu'il serait adorable de faire quarante heureuses avec la monnaie de son million, elle chemina pendant plus d'une heure dans les allées du parc aux côtés de l'heureux Bertrand, laissant les papillons voltiger en paix et en joie autour d'elle, et dissertant gravement des meilleurs moyens d'arriver à leurs fins. Une seule condition fut par la jeune fille imposée à Bertrand: on ne cacherait rien de ces plans à M. du Tertre; et comme Bertrand redoutait un peu les suites de cette révélation, elle essaya de le rassurer en lui confiant que des douze cents francs alloués à sa toilette, jamais son père ne lui avait demandé aucun compte.

Cela n'ôta pas à Bertrand toute inquiétude. Cependant, comment résister à l'unique prière faite par une personne qui, de son côté, consentait si gracieusement à l'abandon de cinquante mille livres de rente?

Le baron de Kérouët ayant renouvelé pour Bertrand, et avec un succès égal, la démarche qu'il avait faite pour Marc un mois auparavant, Bertrand demanda à son futur beau-père un moment d'entretien, et, en peu de mots, M. du Tertre se trouva initié aux projets de Cécile et de Bertrand.

A mesure que Bertrand avait parlé, M. du Tertre l'avait examiné avec une attention soutenue; le jeune homme put croire même que ses craintes préalables n'étaient point fondées, car si M. du Tertre ne s'engagea par aucune promesse, il ne formula non plus nulle sorte de blâme ou d'opposition.

Hélas! M. du Tertre le crut fou et, rentré à Kérouët, Bertrand apprit de la bouche même de sa mère que M. du Tertre avait repris sa parole!

Ce fut pour Bertrand un coup de foudre, et il ne fut pas seul à s'en trouver atteint: le soir de ce même jour, Cécile, ayant montré à son père des yeux rougis par les larmes, fut invitée à garder son appartement aussi longtemps qu'il lui agréerait de pleurer un amoureux, plus digne de Charenton que de la félicité qui lui avait été promise!

D'un autre côté, devant le chagrin de ceux qu'ils aimaient, Claire et Marc ne se sentaient plus de goût au bonheur, ou du moins ils n'osaient plus envisager leur union que dans un horizon lointain.

Bertrand avait écrit tout cela à son ami Georges.

« N'est-il pas étrange, lui disait-il, qu'ayant voulu le bien toute ma vie, que, n'ayant jamais écouté que les inspirations les plus généreuses, j'aie constamment si mal réussi? A l'exception d'un pauvre cheval auquel j'ai pu procurer une douce vieillesse, il n'est pas un seul de mes projets qui n'ait avorté! »

« Ami Bertrand, lui répondit Georges, il ne suffit pas de posséder un cœur tout brûlant de l'amour du bien; il y faut encore le savoir faire! Etre généreux est une bonne chose; être généreux et habile en est une meilleure! Si le seigneur Quexada, ton patron illustre, comme dit ton frère Marc, eût employé pour le bonheur des habitants de son pauvre village l'intelligence et la chaleur d'âme qu'il dépensa contre des fantômes, il serait mort richissime de belles actions.— M. du Tertre s'est conduit comme tout autre futur beau-père se fût conduit à sa place. Crois-moi, va-t'en faire amende honorable, et quand la bonne intelligence sera rétablie entre M. du Tertre et toi, épouse sans nul remords Cécile et son million. Ta fortune personnelle, augmentée, si tu le veux, par la spéculation, dans un but de charité, ne saurait-elle suffire aux ambitions bénies de vos âmes? »

Bertrand a suivi le conseil de son ami Georges. M. du Tertre a eu quelque peine à le recevoir à merci; cependant, il se trouve aujourd'hui l'heureux mari de Cécile, et si, de fois à autre, il lui arrive encore de donner de grands coups d'épée dans le vide, ou de se faire le champion de fripons adroits, comme, jadis, du petit voleur de fraises, ce ne sont que des malentendus effacés par une foule d'actions où la sagesse le dispute à la générosité.

« D'ailleurs, affirme Bertrand, mieux vaut encore être dix fois la dupe de son cœur que de manquer une seule occasion de venir en aide aux honnêtes gens! »

Mme ADAM-BOISGONTIER.

GALERIE DES HOMMES UTILES.

RICHARD-LENOIR.

François Richard, dit Richard-Lenoir, naquit à Epinay-sur-Odon près de Villers-Bocage (Calvados), le 16 avril 1765.

Son père était un pauvre fermier d'une intelligence très-vulgaire, mais d'une probité rare.

On raconte que, dès ses premières années, Richard donna des signes de son esprit spéculateur ; une fois il reçut pour étrennes six noix remarquablement belles; quelle tentation pour un enfant réduit à la galette de sarrasin! Mais il réfléchit que six noix pouvaient produire six noyers et que six noyers donnaient beaucoup de noix. Il sema donc dans un coin de terre ses noix si grosses et si appétissantes. La récolte fut belle; mais, comme presque toutes les choses de la vie, elle se fit trop attendre et vint lorsque les espérances de Richard s'étaient tournées vers d'autres désirs.



François Richard (dit Richard-Lenoir), d'après une gravure de la Bibliothèque. Dessin de L. Mar.

En 1782, Richard, âgé de dix-sept ans, quitte ses sabots, sa famille et son village; le voilà, sans protection et sans guide, parti pour Rouen.

Deux pièces de six livres sont toute sa fortune. A Rouen il entre dans un café comme garçon limonadier; au bout d'un an, il a ramassé trente francs d'économie et part pour Paris. — C'était en 1786, — il se présente au café de la Victoire, le café le plus fréquenté de la rue Saint-Denis, il est accepté, et bientôt ses épargnes atteignent la somme de 1,000 francs!

Alors il jette le tablier blanc de garçon de café, loue une petite chambre dans le quartier des Halles, achète quelques pièces de basin anglais, qui était alors un objet de luxe et de contrebande, et se trouve au bout de six mois possesseur de 6,000 francs. La fortune commençait à lui sourire, quand il se trouve tout à coup victime de la mauvaise foi d'un faiseur d'affaires. Il perd tout ce qu'il a amassé et se voit débiteur d'une somme qu'il ne peut payer. Il est emprisonné pour dettes, et recouvre la liberté en 1789. Il a vingt-quatre ans.

Ses malheurs, sa rare capacité et sa grande bonne foi déterminent ses amis à lui avancer quelques sommes, et le voilà sauvé. De 1790 à 1792, il rétablit ses affaires, fait une rapide fortune, achète la terre du *Faitje* près Nemours, mais bientôt la chute du trône et les massacres de septembre le forcent à quitter Paris. — Il court avec sa femme se réfugier dans le Calvados, à la ferme de son père, et ne rentre à Paris qu'à la mort de Robespierre.

Un jour de désœuvrement, Richard trouve sous sa main une pièce de mousseline prohibée; machinalement d'abord, il la défile, puis, plus attentif, il en compte les fils et les pèse ; il voit avec surprise que huit aunes de mousseline ne contiennent qu'une livre de coton, et que huit aunes, qui se vendent 80 francs, ne renferment que 12 francs de matière première. Un simple coup d'œil lui révèle à l'instant qu'il y a là d'immenses bénéfices et une vaste industrie, et il se promet d'en doter sa patrie.

Pour mettre à exécution son projet, il n'a encore ni machine ni ouvrier; il faut qu'il trouve d'abord la manière de filer, puis celle de tisser, les secrets de diverses fabrications, et enfin des hommes qui le comprennent. Rien ne l'arrête; il enrôle quelques pauvres Anglais à peine instruits des premières notions de cette industrie; sur des dessins informes, il fait construire des métiers par un humble menuisier; il installe ce bizarre assemblage dans un cabaret vide, et la première manufacture de coton de la France commence à fonctionner.

En 1797, Richard se lie d'affaires et d'amitié avec un habile négociant de Paris, Lenoir-Dufresne, d'Alençon.

Calme et froid, conciliant et ferme avec ses égaux comme avec ses subordonnés, honnête avec tout le monde et persévérant dans les idées dont il sentait la justesse, tel était le nouvel associé de Richard.

En peu de mois ils réalisent 150,000 francs; alors, convaincus de l'importance que les filatures et les tissus de coton peuvent acquérir, ils entreprennent, avec un Anglais appelé Brown, la filature des cotons au moyen des mull-jenny, rue de Thorigny, au Marais. Bientôt, du fond de ses comptoirs, l'Angleterre voit avec effroi s'élever en France ces filatures, ces mécaniques, ces ateliers dont les produits vont entrer en concurrence avec ceux de Manchester et de Birmingham.

Mais bientôt Lenoir meurt en emportant dans la tombe les regrets de son ami et la promesse que désormais leurs noms resteront unis ainsi que l'ont été leurs intérêts et leur affection.

Comme le prouve le nom de Richard-Lenoir, cette promesse fut religieusement exécutée.

Mais il ne suffit pas à Richard de convertir en tissus

les cotons des Américains, il songe à en faire croître sur le sol soumis à l'influence française, et fait semer des graines de ce précieux végétal dans le royaume de Naples, d'où il en obtient, dès 1806, plus de 25 milliers de kilogrammes.

Richard fait élever en France plusieurs fabriques rivales qui ont un grand succès; mais leurs progrès sont tout à coup arrêtés par les droits imposés, en 1810, à l'entrée des cotons, même venant de Naples.

Richard éprouve alors de grands embarras et se trouve obligé d'emprunter plusieurs millions. Napoléon vient au secours du grand industriel, et le prêt de 1,500,000 francs lui permet de soutenir ses nombreux établissements et de continuer avec succès son immense commerce.

En peu de temps Richard-Lenoir se vit comblé à la fois de richesses et d'honneurs. L'Empereur l'appela devant le conseil d'État pour l'éclairer sur de hautes questions d'industrie et le décora de la Légion d'honneur.

Mais les grands revers sont pour les grandes fortunes. Le lendemain de la catastrophe de l'empire, une fausse mesure, l'abolition de tout droit sur les étoffes de coton fabriquées à l'étranger, ruina entièrement en France l'industrie cotonnière, encore trop jeune pour lutter sans secours contre une concurrence si formidable. En vingt-quatre heures, l'immense fortune de Richard-Lenoir (14 millions environ) se trouva renversée.

Napoléon, qui appréciait l'influence de l'illustre négociant sur le faubourg Saint-Antoine, le nomma chef de la huitième légion de la garde nationale parisienne. Chacun de ses ouvriers devient un soldat; il les habille, il les exerce lui-même et les anime de son dévouement pour l'Empereur. Dans cette affaire de 1814, il déploie non-seulement du zèle et de la générosité, mais il paye courageusement de sa personne le 30 mars, lorsque, aidé de quelques élèves de l'École polytechnique, il arrache des pièces de canon à l'ennemi.

Lors de la deuxième rentrée des Bourbons, en 1815, on vit avec peine le grand manufacturier de la rue de Charonne, qui, à cinquante-cinq ans, s'était mis à la tête des fédérés du faubourg Saint-Antoine, inscrit sur la liste d'exil du 24 juillet.

Des conseillers de Louis XVIII Richard-Lenoir en appela à l'empereur de Russie Alexandre, qui obtint sa grâce.

A partir de cette date, son opulence décroît chaque jour; il vend ses belles propriétés et vit d'une modeste pension que lui fait son gendre.

Enfin, oublié et presque méconnu, il meurt à Paris, âgé de soixante-dix-huit ans, en 1839. Alors le peuple se souvint de lui, et plus de trois mille ouvriers l'accompagnèrent jusqu'à son dernier asile.

Richard-Lenoir créa plus de quarante filatures, tant de coton que de laine, et une foule d'ateliers de tissage; il fonda des ateliers pour les enfants abandonnés, et, le premier en France, au monde peut-être, il créa des ateliers dans les prisons. Enfin, l'homme de bien apparaît toujours chez cet industriel éminent, qui dota son pays d'une vaste industrie. Richard Lenoir est aussi grand par son caractère que par son intelligence. Son nom a été donné dernièrement au magnifique boulevard qui s'étend sur le canal Saint-Martin et qui auparavant portait celui de la reine Hortense.

FULBERT-DUMONTEILH.

CHRONIQUE DU MOIS.

C'est un des grands avantages de l'étude, elle apporte à celui qui l'aime et qui l'honore, une suite de rencontres inespérées. Le célèbre historien de l'*Histoire de Jules César*, habile également à tenir le sceptre et la plume, a fait naguère une heureuse expérience de cette suite d'idées, différentes l'une de l'autre, que renferme un seul et même sujet. Comme il était tout occupé de l'histoire romaine, il est resté frappé, au livre VIII de Tite-Live, de la misère à laquelle étaient réduits les Romains nos ancêtres par la dette et par la contrainte par corps. Voici, en abrégé, le récit de l'historien romain, auquel pas un publiciste, que nous sachions, n'a pas encore songé pour rendre à César ce qui est dû à César :

« L'avidité des prêteurs d'argent n'avait jamais paru plus violente et plus insupportable aux malheureux que la dette mettait à la merci de leurs créanciers. Ces cruautés étaient devenues le principal objet des réclamations du peuple et de l'ardente dénonciation de ses tribuns. Un jeune homme, à peine entré dans l'adolescence, pour épargner à l'auteur de ses jours l'humiliation de la servitude (en effet, faute de biens, le corps même et la liberté du débiteur répondaient de la dette), s'était livré lui-même au créancier de son père, et cet homme, également injuste et furieux, quand il aurait dû se sentir touché jusqu'au fond de l'âme par ce dévouement tout filial, prit ce jeune homme en telle haine, qu'il résolut de le faire mourir sous les coups. L'infortuné, cruellement frappé, parvint à se sauver de chez son maître, et demanda justice en montrant les plaies dont il était couvert. A ce spectacle affreux, le peuple, indigné, en appela à la justice du sénat, qui déclara que désormais les dettes seraient assurées, non sur la personne, mais sur les biens du débiteur. Cependant, quarante ans plus tard, le même crime ayant été commis par un maître abominable sur la personne d'un jeune homme d'une illustre naissance, qui, réduit à la pauvreté, s'était remis entre les mains de son créancier pour acquitter sa dette, le jeune homme appela le peuple à son aide, et comme à cette heure le sénat refusait justice, le peuple, irrité, se retira sur le Janicule. Aussitôt tous les travaux de la ville et de la campagne sont suspendus faute d'ouvriers, le pain manque et les marchés se ferment. A la fin, le sénat, épouvanté de l'abandon où cette retraite l'avait laissé, nomma un dictateur, et celui-ci, maître absolu, non-seulement rétablit l'ancienne loi, mais il l'entoura de plus fortes garanties. »

Tel est, en résumé, le récit de Tite-Live. Sans nul doute, en lisant ce chapitre considérable de l'histoire romaine, le nouvel historien de Jules César aura noté cette cruauté de la contrainte par corps, et l'aura signalée aux législateurs de son empire. A la seule annonce de leur liberté probable, sinon prochaine, les malheureux détenus dans

la maison pour dettes ont poussé des cris de joie, et le soir même, ils illuminaient chacun la fenêtre étroite de sa cellule, où l'espérance venait d'entrer.

Nous assistions, dans les premiers jours de ce mois de février, à la séance annuelle de l'Académie des sciences, et, voyant le programme et le nom des lauréats, nous nous étonnions d'un auditoire si peu nombreux. La science est reine aujourd'hui; elle attire à ses enseignements tous les esprits curieux de nouveauté. Le temps présent lui appartient non moins que l'avenir. De tous les prix qu'elle avait offerts cette année, l'Académie en a réservé cinq des plus considérables, et sitôt qu'elle eut sauvegardé l'avenir, elle revint à ses études de chaque jour. M. Guyon a, tout d'abord, entretenu l'Académie des effets de la piqûre des scorpions dans l'Algérie et aux Antilles. Le scorpion est une bête venimeuse, avec très-peu de venin, et les voyageurs, vous dira M. Guyon, ont grand tort de s'en inquiéter plus qu'on ne ferait d'un cousin ou d'une puce... et voilà la découverte la plus considérable de ce mois-ci.

Malheureusement, la science a perdu un savant du premier ordre, appelé M. Gratiolet. Il était professeur de zoologie à la Faculté des sciences, et venait à peine d'achever son cours à la Sorbonne, quand tout à coup il tombe frappé d'apoplexie au pied de cette chaire éloquente qui retentissait encore de la parole du jeune maître. Il n'est pas un des auditeurs de M. Gratiolet qui n'attestât par ses souvenirs, et plus encore par ses regrets, que jamais la science ne fut servie par une parole plus spontanée et plus poétique, et c'est avec raison que M. Chevreul, son maître et son ami, a pu dire : *Que, chez lui, l'artiste risquait de compromettre le savant.*

Une solennité bien différente avait attiré cent fois plus de monde, au Théâtre-Français, que toutes les promesses de l'Académie à la distribution de ses prix si peu disputés. Il s'agissait, au Théâtre-Français, de la disparition d'un comédien très-habile, mais dont toute l'intelligence et tous les efforts ont rarement dépassé la limite étroite qui sépare la chose étudiée avec zèle et rendue avec soin du résultat tout-puissant du génie et de l'inspiration. Dans une très-longue carrière de trente-six années, M. Geoffroy a joué successivement d'une façon très-habile, et c'est tout, les grands rôles de la grande comédie, à savoir : *Tartuffe, le Misanthrope, Don Juan, l'Avare, le Bourgeois gentilhomme, la Critique de l'Ecole des Femmes, les Femmes savantes, Amphitryon, le Philosophe sans le savoir, le Mariage de Figaro, le Legs, le Philinte de Molière, l'Amant bourru, les Deux gendres, l'Ecole des Vieillards.*

En même temps il a *créé*, pour nous servir d'un mot bien ambitieux, un bon nombre de rôles parfaitement oubliés, dans une suite de pièces qui ont à peine vécu : *le Czar Démétrius*, de M. Léon Halévy ; le *Junius Brutus*, de M. Andrieux; le *Pierre III*, de M. Victor Escousse ; *la Prédiction*, de M. Beauvallet; *le Sophiste*, de M. de La Verpilière ; *la Conspiration de Cellamare*, de M. d'Espagny et Saint-Esteban ; *la Mort de Figaro*, de M. Rosier, et *Mademoiselle de Montmorency*, du même auteur ; sans oublier *l'Ecole du monde*, de M. le comte de Waleski ; *la Corruption*, de M. Amédée Lefèvre ; *le Lis dans la vallée*, de M. Barrière, et tant d'autres vanités des vanités. Heureusement pour lui, le studieux et vaillant artiste a rencontré des pièces meilleures : la *Clotilde* et *la Famille de Lusigny*, par M. Frédéric Soulié ; le *Chatterton*, de M. Alfred de Vigny ; l'*Angelo*, de M. Victor Hugo; *les Serments*, de M. Viennet; *l'Héritière*, de M. Empis; *les Aristocraties*, de M. Etienne Arago ; la *Diane, le Joueur de flûte*, et *Maître Guérin*, de M. Emile Augier; *l'Œdipe roi*, de M. Jules Lacroix. Il a *créé* d'une façon supérieure le rôle de Philippe II dans *Don Juan d'Autriche;* le rôle de M. de Givry dans *Louise de Lignerolles*, de MM. Goubaux et Legouvé ; l'*Ulysse*, de Ponsard ; mais son chef-d'œuvre en toutes ces conceptions nouvelles, c'est le Marat de *Charlotte Corday*, un chef-d'œuvre de M. Ponsard. Dans le rôle de cet énergumène obéissant aux passions furieuses de la haine et de l'envie, il n'y avait rien de plus terrible à voir que Geoffroy sous ces haillons, la tête enveloppée dans ce mouchoir fétide, et déclamant d'une voix stridente ces vers incomparables :

> Je nivelle. — Attila de la démocratie,
> Je brise et foule aux pieds toute aristocratie;
> Je promène, le fer et la flamme à la main,
> Mes barbares du Nord dans l'empire romain...

Désormais, les hommes de cette génération, lorsqu'ils voudront se rappeler M. Geoffroy, le reverront surtout dans le rôle de Marat. Le parterre applaudissant M. Geoffroy à sa dernière représentation, lui a témoigné qu'il le reconnaissait pour un véritable artiste. Ah ! malheureux comédiens! De toute cette gloire éphémère, au bout de cinquante ans rien ne reste, à peine un souvenir de quelques vieillards, et c'est bien de ceux-là qu'on peut dire avec le Psalmiste : *Leur mémoire a péri avec le petit bruit qu'ils ont fait.*

Les Deux Reines de France, le nouveau drame de M. Legouvé, ont été l'un des grands bruits de ce mois. Chacun sait le mérite et le talent de M. Legouvé. Chacun l'honore à la fois pour son caractère et pour tant de belles et grandes inventions, nées viables. Depuis tantôt deux années, le poëte arrangeait dans sa tête féconde un drame de Philippe-Auguste répudiant sa première femme, Ingeburge, pour épouser la touchante Agnès de Méranie. On retrouvera toute cette histoire écrite avec beaucoup d'art dans son éloquente *Histoire morale des femmes*, un des meilleurs livres de ce temps-ci. Dans ce nouveau drame, où l'esprit abonde, où le sourire est à côté de la terreur, où coulent tant de larmes amères et douces, M. Legouvé avait choisi pour ses deux collaborateurs la grande et célèbre artiste Adélaïde Ristori, et l'éminent musicien M. Gounod, l'auteur de *Faust* et de cet admirable *Ave Maria*, touchante inspiration, digne de remplir les voûtes sublimes de Notre-Dame de Paris. Donc, tout était prêt déjà pour cette illustre entreprise, et l'on n'attendait plus que la permission de représenter *les Deux Reines de France*, quand l'interdit est venu s'opposer à cette fête de la poésie, de la musique et de tous les arts. Certes, nous n'avons pas la volonté, et le droit moins encore, de revenir sur une décision sans appel, mais, à coup sûr, il nous sera permis de regretter ce drame étincelant de toutes les beautés, mélange heureux de pitié, de terreur et des émotions les plus diverses. La ville entière a lu *les Deux Reines*, et nous avons mis en réserve pour nos lecteurs la scène, terrible entre toutes, où Mgr le légat vient en aide à la femme légitime, et jette l'interdit sur le royaume de France.

LANDRESSE.

> Venez tous, car je parle pour tous!
>
> (*Les soldats et les habitants du château descendent en scène en se rangeant des deux côtés avec terreur et curiosité.*)
>
> Donc, au nom de celui qu'on écoute à genoux,
> Je vous dis : Si le roi persiste en son délire,
> De la France soudain le Seigneur se retire,

Et tout commerce cesse entre l'homme et le ciel !
Les temples sont fermés, les flambeaux sur l'autel
S'éteignent; des clochers les cloches descendues
Gisent, avec les croix, sur le sol étendues!
Plus d'offices divins! plus de communion!
Pour le cœur pénitent plus d'absolution!
L'Eglise n'entend plus ni chants de fiançailles
Ni prières de deuil! Privés de funérailles,
Les morts ne dorment plus à l'ombre de la croix!...
Roi! tu m'as entendu? Pour la dernière fois,
Parle, veux-tu briser ta coupable alliance?

LE ROI.

Non! jamais!

LANDRESSE.

Eh bien donc, l'interdit sur la France!

(*Mouvement général; tous tombent à genoux.*)

LANDRESSE *se retourne vers Ingeburge.*

Vous, reine, soyez libre et sortez de ce lieu!

LE ROI, *faisant un mouvement pour la retenir.*

Elle?

LANDRESSE, *au roi, avec autorité.*

Laissez passer la justice de Dieu!

Et pendant que cette antique histoire, où l'Eglise a joué le beau rôle, agitait, ici même, les plus nobles passions et tentait les curiosités les plus sérieuses, un des princes de l'Eglise romaine, Mgr le cardinal Wiseman, se mourait dans l'hérétique Angleterre, entouré des prières et des regrets de tous les catholiques des Trois-Royaumes. Le cardinal Wiseman était de bonne race irlandaise; il naquit à Séville en 1802, et de bonne heure il devint l'espérance et la consolation des habitants de la pauvre et catholique Irlande. Certes, la position d'un cardinal d'Angleterre est difficile, et plus que jamais cette parole de Bossuet est vraie et mérite qu'on s'en souvienne, lorsque, prononçant l'oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre en cette église des religieuses de Sainte-Marie de Chaillot, qui avait été le premier refuge de Mlle de la Vallière, il disait: « Ainsi rien n'a retenu la violence des esprits féconds en erreurs: et Dieu, pour punir l'irréligieuse instabilité de ces peuples, les a livrés à l'intempérance de leur folle curiosité; en sorte que l'ardeur de leurs disputes insensées, et leur religion arbitraire, est devenue la plus dangereuse de leurs maladies. Il ne faut point s'étonner s'ils perdirent le respect de la majesté et des lois, ni s'ils devinrent factieux, rebelles et opiniâtres... On énerve la religion quand on la change, et on lui ôte un certain poids qui seul est capable de tenir les peuples... » Voilà pourtant dans quel milieu terrible a vécu Mgr le cardinal Wiseman; mais rien n'a pu le distraire un instant de la tâche acceptée, *ni la fumée qui sort des puits de l'abîme*, selon l'expression de l'Apocalypse, ni l'esprit de révolte et de curiosité dont l'île de la Grande-Bretagne est remplie; et moins encore l'effroyable débordement de mille sectes bizarres, au dire même de Bossuet. Ce vaillant homme avait le courage, il avait la patience, et, disons mieux, cette obstination vertueuse par laquelle s'accomplissent les vrais miracles. Plus d'une page de cette oraison funèbre conviendrait au cardinal Wiseman: « Il a su conserver les précieux restes de tant de persécutions... Il adoucissait les âmes les plus rebelles et les ramenait à l'Eglise. Ainsi, non-seulement il conservait, mais encore il augmentait le peuple de Dieu... » Tant de grandes croyances se ressemblent, et sont unies dans la même espérance et dans les mêmes combats.

Maintenant, dans ce mélange du sacré et du profane, signalons l'intéressante publication de la vie et des lettres de ce grand et malheureux artiste appelé Beethowen. Nous devons cette histoire de la vie et de l'œuvre de Beethowen au savant M. Schindler; un bon musicien de ce temps-ci, M. A. Sowinski, l'a traduite de l'allemand. Que de pages touchantes! que de travaux sans récompense, hélas! et quelle misère: Beethowen devenu sourd au plus beau moment de sa gloire et de son génie! *Il marchait en tête de la civilisation humaine*, disait Goethe. En même temps, ce grand musicien était si pauvre, il avait tant de peine à vivre, et ses parents étaient si cruels! Un de ses frères, en mourant, lui avait laissé des procès à terminer et un neveu d'un esprit difficile et d'un cœur ingrat. Ce jeune homme, à bout d'espérances, avait tenté le suicide, et les lois de l'Autriche faisant du suicide un vrai crime, le séjour de Vienne lui avait été interdit. Alors, voilà Beethowen qui conseille et qui pardonne avec une grâce ineffable:

« Mon cher fils,

« Pas plus loin! — Viens seulement dans mes bras; tu n'entendras aucune parole dure. Tu seras reçu comme toujours avec amour et nous réfléchirons à ce qu'il y a de mieux à faire pour l'avenir. Ma parole d'honneur, je ne te ferai pas de reproches, car ils ne te profiteraient pas à présent, mais tu peux t'attendre à des soins pleins d'amour. Viens seulement sur le cœur fidèle de ton père.

« Je t'écris bien vite que j'irai te voir demain, quand même il pleuvrait; tâche de te trouver chez toi. Je me réjouis de te revoir, et, si les noirs nuages reparaissent, ne crois pas qu'ils viennent de la méchanceté. Ils seront bien vite dissipés par ta promesse de travailler à ton véritable et pur bonheur, fondé sur l'activité. Qui ne serait content de voir un enfant égaré rentrer dans la bonne voie? J'espère vivre assez pour cela. »

Heureusement que ce grand homme a rencontré dans son sentier d'épines plus d'une amitié fidèle et charmante. Il faut nommer au premier rang la belle et poétique Bettina d'Arneim, la fille adoptive de Goethe. Bettina, noble esprit, cœur tendre, une Muse, une sœur de la charité. Parmi les lettres que le maître écrivait à cette enfant de son adoption, les lecteurs seront heureux de rencontrer quelques doux passages, et, les ayant lus, ils auront une idée de ce génie et de cette bonté:

« Dès que j'ouvre les yeux, je me prends à soupirer, car ce que je vois est contre ma religion, et je méprise le monde qui ne comprend pas que la musique est une révélation plus sublime que toute sagesse, toute philosophie, qu'elle est le vin qui inspire les créations nouvelles. Moi, je suis le Bacchus qui pressure pour les hommes ce nectar délicieux; c'est moi qui leur donne cette ivresse de l'esprit, et, quand elle a cessé, voilà qu'ils ont pêché une foule de choses qu'ils rapportent avec eux sur le rivage.

« Je n'ai pas d'ami, je suis seul avec moi-même, mais je sais que Dieu est plus proche de moi dans mon art que des autres. J'en agis sans crainte avec lui, parce que j'ai toujours su le reconnaître et le comprendre.....

« Il faut avoir le rhythme de l'esprit pour comprendre l'essence intime de la musique. Quoique les esprits vivent de musique comme on vit d'air, c'est encore une chose à part que de comprendre la musique avec l'intelligence. Mais aussi plus l'âme y puise de nourriture, plus cette intelligence vient à se développer..... »

Enfin, nous sommes heureux d'annoncer que la troisième édition des œuvres d'Horace, par notre aimé et très-honoré collaborateur M. Jules Janin, vient de paraître chez l'éditeur M. Hachette, dans le format in-18. Les

deux premières éditions, dans le format elzévirien, avaient ce grand défaut d'être imprimées en trop petits caractères. La présente édition est superbe et très-lisible, et ne peut qu'ajouter à la popularité de ce beau livre. En effet, il réunit, ce poëte, les qualités les plus utiles aux défauts les plus aimables. Il est l'ami de Mécène, l'hôte de Pollion, le bienvenu d'Agrippa; il était le favori d'Auguste (Auguste en voulut faire un secrétaire à ses commandements), l'égal des plus brillants personnages consulaires; il était aux pieds de Virgile; il exécrait Mévius; il insultait ce vil Ménas, esclave et délateur; il avait fait de Tibulle (un si grand poëte, et si malheureux!) le censeur véridique des efforts de sa Muse naissante.

A ce grand génie il unissait une âme ouverte à l'amitié, à la reconnaissance, à la piété filiale. Il n'oublia jamais les bienfaits dont l'avait comblé son père. Il rappelait en toute occasion cette prudence unie à cette prodigalité sans bornes, quand, à peine échappé aux férules du maître d'école, le digne homme entraînait son fils aux enseignements de la cité de Minerve, en cette Athènes vigilante où les poëtes et les sages avaient laissé leur empreinte, où la grâce d'Epicure, la vertu de Zénon, la contemplation de Platon, le goût d'Aristote, l'esprit de Socrate et la bonté d'Aristippe avaient posé leurs tabernacles. Horace, à ce compte, est un véritable Athénien!

CH. WALLUT.

Paris. — Typ. HENNUYER ET FILS, rue du Boulevard, 7.

LA CONFÉRENÇOMANIE, PAR BERTALL.



Conférence de la rue des Enfants-Rouges, sur la nécessité d'élever les enfants à la mécanique, afin que les mères puissent avoir le temps d'écrire des tragédies pour le théâtre Saint-Germain.

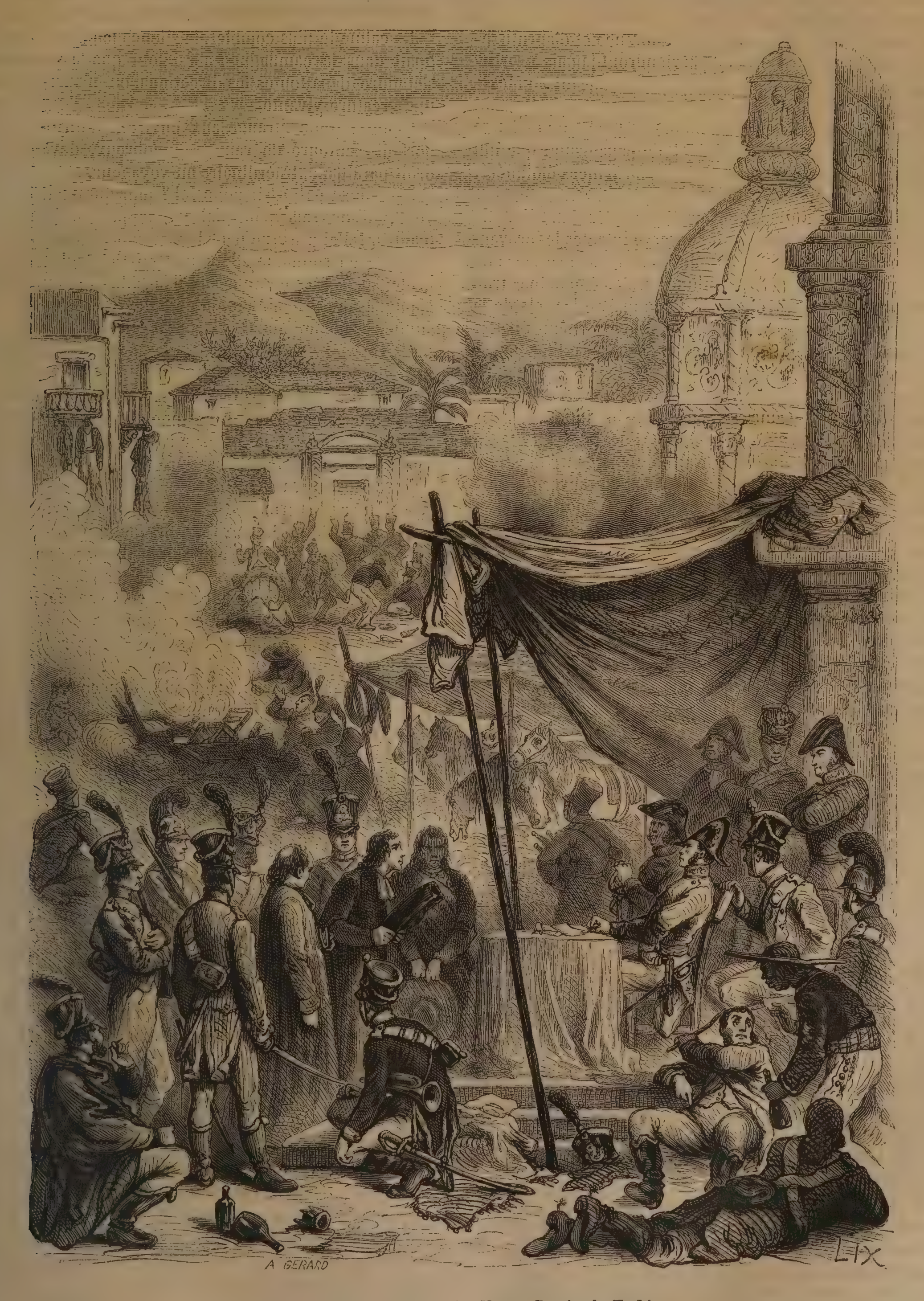
Conférence de la rue des Écoles. — Monsieur le proviseur, je viens solliciter la faveur d'ouvrir une conférence dans laquelle j'établirai l'inutilité du thème latin.

Conférence de la rue Portefoin, traitant sur les avantages qu'offre le brome de Schrader pour mettre du foin dans les bottes.

Conférence de la rue des Lombards, sur la nécessité de mettre beaucoup de sucre dans le café.

LES GAMBUCINOS (1).

SCÈNES DE LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE MEXICAINE.



La plaza Mayor du Paso del Norte. Dessin de F. Lix.

I. — L'ÉTUDIANT EN THÉOLOGIE.

Grâce au système inauguré par les premiers Espagnols, et suivi avec entêtement par le gouvernement de la métropole jusqu'à l'heure suprême de l'émancipation, les anciennes colonies espagnoles du nouveau monde sont aujourd'hui encore, après quarante ans de liberté, plongées dans un état de barbarie, d'ignorance et d'abrutissement dont peut-être elles ne parviendront jamais à sortir.

Pour tout chrétien de bonne foi voyageant au Mexique, la religion professée dans ce pays est complétement inconnue, à moins qu'on ne donne ce nom à un mélange si compliqué de catholicisme et de paganisme, que nul n'y comprend rien, et dans certaines provinces éloignées, ceux qui l'enseignent, moins que personne.

Au reste, les Indiens, qui composent les deux tiers de la population mexicaine, ont conservé intactes les croyances de leurs pères et ne sont chrétiens qu'à la surface; de plus, privés de toute instruction morale, émancipés trop brusquement pour avoir appris à connaître les lois de la solidarité humaine, les liens de famille eux-mêmes ne les retiennent que faiblement; ils traduisent la liberté par la licence, et le patriotisme par la haine aveugle de l'étranger.

C'est cependant une race forte et intelligente que la race mexicaine, et qui, bien dirigée, deviendrait vite un grand peuple, car elle possède au suprême degré l'instinct du bien et du beau; à défaut d'autres preuves, la lutte héroïque qu'elle a soutenue contre l'Espagne, les nobles caractères qui ont surgi dans les rangs des insurgés pendant cette lutte suffiraient pour l'établir péremptoirement.

En somme, les Mexicains sont des enfants terribles, qui aspirent à devenir des hommes; presque tous leurs vices leur ont été inoculés par leurs oppresseurs, tandis que leurs vertus, et elles sont nombreuses, leur appartiennent si bien en propre, que les Espagnols, malgré une longue tyrannie de trois siècles, ne sont point parvenus à les en dépouiller.

Laissant pour un moment le présent de ce pauvre peuple si digne d'indulgence et de pitié, nous ferons quelques pas en arrière, et nous raconterons un des épisodes les plus ignorés de cette épopée héroïque nommée la guerre de l'indépendance mexicaine.

Un mercredi de la première quinzaine de décembre 18.., entre deux et trois heures de l'après-dînée, un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, portant le costume noir des étudiants en théologie, longue soutane, rabat blanc, chapeau à la Basile, et, monté sur une vigoureuse mule couleur fleur de pêcher, suivait au grand trot la rive droite du Rio Grande del Norte.

La campagne que traversait le voyageur était des plus pittoresques et des plus accidentées, mais, le chapeau rabattu sur les yeux et la tête penchée sur la poitrine, le jeune homme semblait n'attacher aucune attention au paysage et pressait incessamment le pas déjà rapide de sa monture pour atteindre au plus vite la petite ville ou plutôt le gros bourg de Paso del Norte, dont les coquettes maisons commençaient à apparaître.

Paso del Norte est un ancien présidio fondé jadis par les Espagnols sur la frontière de l'État de Chihuahua, à l'entrée de l'Apacheria, pour arrêter les incursions des Indiens Bravos.

Grâce à son isolement sur cette frontière éloignée, il avait jusque-là échappé aux conséquences terribles de la guerre civile, qui, depuis tant d'années déjà, désolait le Mexique; ses habitants, peu nombreux à la vérité — ils étaient quinze cents au plus, — vivaient heureux et tranquilles, indifférents à ce qui se passait autour d'eux.

Cependant, plus l'étudiant se rapprochait du présidio, moins il pressait le pas de sa monture, qu'il commençait au contraire à retenir; il avait relevé la tête et regardait autour de lui avec une inquiétude croissante.

Le calme le plus complet, le silence le plus profond régnait dans la campagne; aussi loin que la vue pouvait s'étendre dans toutes les directions, on n'apercevait pas une créature vivante.

Cette solitude étrange aux environs d'un pueblo important, entouré de ranchos nombreux, devait à bon droit paraître extraordinaire au voyageur.

— Que se passe-t-il donc ici? murmura-t-il à demi-voix, je ne sais pourquoi j'ai le pressentiment d'un malheur! J'ai presque peur!

Après ce soliloque, l'étudiant en théologie rendit la bride, appuya les éperons aux flancs de sa monture et lui appliqua un si rude coup de chicote, que, malgré sa lassitude, le noble animal prit aussitôt le galop.

Le voyageur atteignit bientôt la guarita ou barrière du présidio.

Dans les temps ordinaires, cette guarita demeurait constamment ouverte, en ce moment elle était fermée; un soldat espagnol, le fusil sur l'épaule, se promenait de long en large derrière la barrière.

Force fut au jeune homme de s'arrêter.

— Oh! oh! murmura-t-il à part lui, ceci devient grave.

En apercevant le cavalier, le factionnaire fit volte-face, posa à terre la crosse de son fusil, et après avoir examiné l'étranger d'un air railleur:

— Qui vive! lui cria-t-il d'une voix rauque.

— Ami, répondit le jeune homme.

— Bon! Ami, répondit le soldat d'un air goguenard, ami de qui, ami de quoi, s'il vous plaît?

— Ami de la paix, répondit doucement le jeune homme, voyez mon costume.

— Le costume ne signifie rien, compagnon, vous le savez aussi bien que moi.

Le jeune homme se mordit les lèvres.

— Qui êtes-vous et que venez-vous faire ici? reprit le factionnaire, tâchez de me répondre franchement, si vous ne voulez pas que je vous loge une balle dans la tête.

— Je suis licencié en théologie, je viens de Guadalajara, où j'ai subi mes derniers examens pour la prêtrise, passer quelques jours auprès d'un de mes parents qui habite cette villa, avant que d'entrer dans les ordres.

— Hum! murmura le soldat en haussant les épaules, tout cela n'est pas fort clair; voilà un gaillard taillé en toréador, qui, au lieu de servir le roi, comme le doit faire un sujet loyal...

— En servant Dieu, je sers le roi, répondit humblement l'étudiant.

— Au fait, cela n'est point mon affaire; et comment se nomme ce soi-disant parent chez lequel vous prétendez vous rendre?

— Je ne prétends pas, señor soldat, je me rends en effet chez ce parent, qui n'est rien moins que l'alcade du présidio, le señor don Ramon Ochoa.

Le soldat fronça le sourcil.

— Mauvaise recommandation que vous avez là, mon camarade, dit-il, le señor Ochoa est fortement soupçonné d'incliner en secret vers la rébellion.

— C'est une infâme calomnie, s'écria vivement le

jeune homme, le señor Ochoa est un digne homme qui ne s'occupe pas de politique.

— C'est possible, mais ceci regarde nos chefs.

Tout en parlant ainsi, le soldat avait ouvert la barrière. L'étudiant se prépara à entrer.

— Ecoutez, lui dit le factionnaire en retenant la mule par la bride, je ne sais pour quelle raison, mais, foi de Ruiz Ortego! vous m'intéressez, je voudrais, avant de nous séparer, vous donner un bon conseil.

— Il sera le bienvenu.

— Vous me faites l'effet d'un bon diable, je serais fâché qu'il vous arrivât malheur; vous êtes jeune, vigoureux, bien bâti, croyez-moi, jetez au feu cette affreuse défroque qui n'est bonne qu'à effrayer les oiseaux, et endossez la casaque, cela sera plus avantageux pour vous sous tous les rapports.

— Merci, seigneur soldat, répondit l'étudiant avec un fin sourire, nul ne peut prévoir l'avenir, peut-être suivrai-je votre conseil.

— Vous aurez raison.

— Adieu, seigneur soldat.

— Au revoir, seigneur étudiant.

Le factionnaire referma la barrière et reprit sa faction, tandis que le jeune homme s'éloignait au petit trot par une rue latérale. Au Mexique, pendant le milieu de la journée, la chaleur devient si intense, que les rues des villes et des villages sont complétement désertes, les habitants se renfermant dans leurs maisons afin d'y chercher la fraîcheur; cependant, derrière ces murailles, si hermétiquement closes qu'elles soient, on sent toujours palpiter la vie, des chants, des rires, des accords s'échappent à travers les persiennes et les balcons grillés; on sent que ces cités ne sont pas mortes, mais seulement endormies, que, dès que la brise du soir se lèvera, portes et fenêtres s'ouvriront à la fois, et que la vie, momentanément suspendue, reprendra son cours et fera irruption de toutes parts.

Ce jour-là, bien que la plus grande chaleur du jour fût passée, cependant les maisons demeuraient closes, les rues désertes, et les pas de la mule de l'étudiant, résonnant sur le cailloutė pointu, troublaient seuls le silence funèbre qui régnait en maître sur le présidio.

Après plusieurs détours, le voyageur commença à entendre des rumeurs vagues, qui augmentaient d'instant en instant et prirent bientôt les proportions d'une fête ou d'une émeute. C'était un mélange de cris, de rires, de sanglots, de prières, de chansons joyeuses, le tout accompagné de grincements de guitare, de commandements militaires et de piétinements de chevaux.

— Ah! fit sourdement le jeune homme, je crois que je vais enfin apprendre quelque chose. Et s'engageant dans une ruelle assez étroite, il déboucha presque aussitôt sur la plaza Mayor.

Là un spectacle aussi extraordinaire qu'inattendu s'offrit tout à coup à ses regards.

Au centre de la place, un détachement d'environ deux cent cinquante cavaliers espagnols, de ceux que les Mexicains appelaient *tamarindos* avaient établi un campement provisoire.

Ces soldats étaient la terreur des malheureux habitants des villes ou des villages qu'ils visitaient, car ils ne laissaient derrière eux que des ruines et des cadavres.

Les feux de bivouacs alimentés par les meubles brisés, les poutres et les chevrons des maisons, teintaient les murailles de grandes lueurs rougeâtres.

Les soldats, assis commodément sur des butacas et des équipales, se faisaient servir par les pauvres diables de Mexicains, et les cinglaient de grands coups de chicote sur les reins et les épaules, afin, disaient-ils en riant, de les réveiller.

Les chevaux, dans la litière jusqu'au ventre, mangeaient à pleine bouche les provisions d'alfalfa et de maïs enlevées de force aux haciendéros.

Devant le portail de l'église, une espèce de tribunal avait été installé; le capitaine commandant le détachement était assis derrière une table, et, assisté par ses officiers, il jugeait sans appel les pauvres diables que les soldats amenaient incessamment devant lui.

Ces malheureux, dont les crimes étaient imaginaires, et par cela même plus avérés, se voyaient pour la plupart condamnés à de fortes amendes qu'ils devaient payer sur l'heure, sous peine d'être aussitôt pendus.

Du reste, cette dernière menace était rien moins qu'illusoire; il était facile de s'en assurer en portant les regards sur les balcons des maisons, auxquels se balançaient déjà plusieurs cadavres.

Au moment où le jeune étudiant en théologie s'arrêtait à l'angle de la place, deux individus, amenés par des soldats plus qu'à demi ivres, comparaissaient devant le redoutable tribunal.

Ces deux nouveaux accusés étaient l'alcade lui-même du pueblo, don Ramon Ochoa, et le desservant de l'église de Paso del Norte, le padre don José Antonio Linarès.

La contenance des deux hommes, sans être provocante, était assurée.

L'étudiant en théologie, en les apercevant, prit une détermination soudaine, il mit pied à terre, et, conduisant sa mule par la bride, il entra résolûment sur la place, écarta quelques chevaux à coups de chicote, et attacha sa mule au plus épais de l'alfalfa et du maïs, puis il se dirigea tranquillement du côté de l'église.

Le jeune homme avait agi avec un tel laisser aller, que nul ne remarqua sa conduite.

Grâce à son costume il parvint donc sans difficultés à se glisser à travers les groupes de buveurs et de danseurs, et se plaça derrière le padre Linarès.

L'interrogatoire des prévenus était commencé.

— Vous êtes, vous, l'alcade, et vous, le curé de ce pueblo, dit le commandant en s'adressant tour à tour aux deux hommes.

— Oui, seigneur capitaine, répondirent-ils en s'inclinant.

— J'ai reçu sur vous, reprit l'officier en frisant sa moustache d'un air terrible, des rapports qui vous représentent comme de damnés rebelles, caraï!

— Ces rapports ont menti, répondit fermement l'alcade, nous sommes au contraire des sujets fidèles; d'ailleurs ici personne ne songe à s'occuper de politique.

— Lorsque le pays est révolté, les honnêtes gens ne doivent pas rester neutres, fit l'officier d'une voix tonnante; ceux qui ne sont pas pour le roi sont contre lui.

— Votre déduction n'est pas logique, dit l'alcade en haussant les épaules.

— Hein? fit le commandant avec un regard de travers, ce drôle ose raisonner, je crois.

— Vous ne raisonnez pas, vous, vous assommez.

— De quoi nous accuse-t-on? demanda le padre Linarès, qui comprit que l'alcade rendait par ses réponses leur situation plus critique.

— Ah! ah! seigneur padre, reprit en ricanant l'officier, vous voulez savoir les charges qui pèsent contre vous?

— J'avoue, seigneur capitaine, répondit paisiblement le curé, que je serais heureux de les connaître.

— Eh bien, écoutez : vous êtes accusé d'entretenir des relations avec les insurgés.

— C'est bien vague, interrompit le padre.

— Il y a autre chose encore.

— Ah!

— Oui; on vous accuse en outre d'avoir, à plusieurs reprises, donné refuge à des chefs insurgés ; on va même jusqu'à affirmer que plusieurs d'entre eux sont en ce moment même cachés dans ce pueblo ; mais, dussé-je démolir toutes vos cabanes pièce à pièce, je découvrirai ces rebelles maudits.

— Cite-t-on les noms des chefs insurgés auxquels on prétend que nous donnons asile?

— On cite les noms de deux d'entre eux.

— Et ce sont?

— José Moreno et Incarnacion Ortiz, deux chefs de bandits qui ont fait partie de la guerilla du traître Mina. Qu'avez-vous à répondre à cela?

— Rien, sinon que cette accusation est tout simplement absurde, répondit nettement l'alcade.

— Demonios ! s'écria le capitaine en frappant du poing sur la table avec colère, m'oser répondre ainsi, à moi, don Horacio Nuñez de Balboa! Ceci mérite un châtiment exemplaire, et il ne se fera pas attendre.

En ce moment, l'étudiant en théologie se glissa doucement entre l'alcade et le curé, et, saluant respectueusement le capitaine :

— Pardon, seigneur commandant, dit-il d'une voix fluette, est-ce bien de don José Moreno et de don Incarnacion Ortiz que vous désirez vous emparer?

En apercevant le jeune homme et en entendant le son de sa voix, l'alcade et le curé avaient imperceptiblement tressailli.

— D'où sort ce drôle? Que nous veut-il? s'écria le capitaine avec surprise.

— Je ne suis pas un drôle, mais un pauvre étudiant en théologie, seigneur capitaine, répondit humblement le jeune homme ; j'arrive à l'instant au presidio, où je viens passer quelques jours auprès de mon oncle, l'honorable alcade don Ramon Ochoa.

— Alors vous tombez à point pour assister à la pendaison de votre oncle, seigneur étudiant, reprit l'officier en ricanant. Mais qu'a de commun ce que vous nous dites avec l'affaire que nous traitons?

— Je crois avoir rencontré à quelques lieues d'ici seulement les deux hommes que vous cherchez.

— Moreno et Ortiz? s'écria le capitaine, subitement intéressé.

— Entendons-nous, seigneur capitaine ; pour don Incarnacion Ortiz, j'en suis certain ; quant à don Moreno, c'est autre chose.

— Comment cela?

— Vous savez, vous qui avez été tigrero dans leur hacienda, que le père et le fils portent le même nom ; duquel parlez-vous?

Les officiers firent entendre un rire contenu à cette désagréable révélation, faite avec un air de naïveté à désespérer un saint.

Le capitaine mordit sa moustache et roula des yeux furibonds autour de lui pour imposer silence aux rieurs.

— Je crois que le drôle se moque de moi, dit-il d'un ton de menace.

— Nullement, seigneur capitaine ; j'essaye seulement de vous donner le renseignement que vous désirez.

— Hum ! enfin tu les connais donc?

— Presque aussi bien que vous les connaissez vous-même, quoique, moi, je n'aie pas été à leur service.

— Encore ! s'écria le capitaine. Prends garde, picaro ! tu as la langue trop longue, cela te jouera un mauvais tour.

— Je me tairai, si vous me l'ordonnez.

— Parle ; mais borne-toi à répondre sans commentaires à mes questions. Qui, du père ou du fils, accompagnait Incarnacion Ortiz?

— Le fils.

— Tu en es sûr?

— Parfaitement sûr.

— Aucune femme ne voyageait avec eux ?

— Aucune.

— Où allait-il?

— A l'hacienda de la Caja.

— Si près d'ici ?

— Oui, à deux lieues à peine; il est probable qu'ils ignorent votre présence au pueblo.

— En effet. Ont-ils beaucoup de monde avec eux?

— Une centaine de rancheros au plus.

— Et pas de femmes ?

Le jeune homme parut se troubler.

— Je ne crois pas, dit-il.

— Hum ! tu n'en es pas sûr. Ecoute-moi bien : ce que tu m'annonces peut être vrai ; je manquerais à mon devoir en n'essayant pas d'en tirer parti ; mais tu peux aussi m'avoir menti, car tu me parais un drôle fort rusé ; dans ce cas, tu mérites un châtiment ; donc je veux t'avoir sous la main pour te récompenser ou te punir, selon l'événement. Tu me serviras de guide.

— Je ne demande pas mieux, seigneur capitaine.

— C'est bien ; je te ferai prévenir lorsqu'il en sera temps. Sur ta tête, ne sors pas, jusqu'à nouvel ordre, de la maison de ton oncle.

— J'obéirai.

— Quant à vous, señores, dit le capitaine à l'alcade et au curé, je veux bien, jusqu'à plus amples renseignements, user d'indulgence à votre égard. Rentrez chez vous et surtout veillez à ce que mes soldats ne manquent ni de vivres ni de liqueurs. Allez.

II. — INCARNACION ORTIZ.

L'alcade don Ramon Ochoa et le padre Linarès s'étaient hâtés de se perdre dans la foule. L'étudiant en théologie les suivit, non sans avoir au préalable détaché sa mule, qu'il emmena en la conduisant par la bride.

Le trajet de la place Mayor au presbytère s'effectua en silence.

Le presbytère était une charmante habitation, construite entre cour et jardin, et presque complétement cachée au milieu d'un fouillis de fleurs et de feuillage.

Le jeune homme confia sa monture à un peon et suivit l'alcade et le curé dans une salle basse, dont l'ameublement en désordre, les pétates arrachés, trahissaient une visite trop récente des soldats espagnols. Lorsque la porte se fut refermée derrière l'étudiant, le señor don Ramon s'approcha vivement de lui, et, l'interpellant brusquement :

— Maintenant que nous sommes seuls, caballero, fit-il, j'espère que vous me direz qui vous êtes?

— Qui je suis ? répondit en riant le jeune homme ; vive Dios ! votre neveu, mon cher oncle.

— Je n'ai pas de neveu, señor. Trêve donc à votre gaieté, le temps n'est pas à la joie, je suppose.

— Il faudrait vous expliquer franchement, jeune homme, appuya le curé.

— Je ne demande pas mieux; mais, avant de parler, je désire savoir si je puis le faire en sûreté.

— Que voulez-vous dire?

— Ah ! vous voyez qu'il est plus facile d'interroger que de répondre, señores.

— Je ne vous comprends pas, reprit le curé.

— Ni moi non plus, ajouta l'alcade.

— Je vais être clair. Pour qui êtes-vous?

— Hein? fit le prêtre.

— Plaît-il? dit l'alcade.

— En un mot, êtes-vous pour le roi ou pour la nation?

— Diablos! répondit l'alcade, la question est sérieuse.

— Je la trouve fort embarrassante, moi, dit le curé.

— J'en suis fâché, mais il m'est impossible d'entrer dans de plus grands détails à mon sujet, avant d'avoir reçu une réponse catégorique.

Il y eut un silence. Evidemment les deux hommes réfléchissaient; l'étudiant les épiait du coin de l'œil, tout en paraissant fort occupé à se rouler une cigarette.

— Mais si vous étiez un traître, dit enfin don Ramon.

— Vous êtes un niais, señor alcade, répondit le jeune homme en haussant les épaules.

— Dam ! l'offre que vous avez faite au commandant espagnol de lui faire surprendre don José Moreno et don Incarnacion Ortiz ne m'engage pas, je vous l'avoue, à vous témoigner la confiance que vous réclamez.

Le jeune homme éclata de rire.

— Allons, dit-il, je vois qu'il faut décidément que ce soit moi qui vous donne l'exemple de la franchise.

— Oui, voyons un peu, dit finement l'alcade.

— Regardez-moi alors, reprit le jeune homme en jetant son chapeau à la Basile et enlevant du même coup la perruque qui lui descendait presque sur les yeux.

— Incarnacion Ortiz! s'écrièrent les deux hommes avec une surprise mêlée d'effroi.

— Moi-même, señores, répondit toujours en riant le jeune homme. Mais parlez plus bas, je vous prie, la place n'est pas bonne pour moi en ce moment.

— Malheureux ! fit le prêtre, si vous étiez découvert.

— Je serais pendu. Mais il ne s'agit pas de cela. Refuserez-vous de me répondre maintenant?

— Non certes, et nous serons aussi francs que vous l'avez été, dit l'alcade. Moi, je suis pour la nation.

— Je suis pour Dieu et mon pays, fit le curé.

— Je le savais, señores, reprit le jeune homme en replaçant sa perruque et son chapeau; voilà pourquoi je n'ai pas craint de vous venir trouver. Mais, avant tout, cher don Ramon, veuillez, je vous prie, donner l'ordre que tout le mezcal et tout le refino de Cataluña que l'on pourra trouver dans le pueblo soient transportés à la place Mayor et distribués aux tamarindos. Plus tard je vous expliquerai l'importance de cette distribution.

— Soit; je vais m'occuper sans retard de ce que vous me demandez, sans essayer de deviner votre intention.

— C'est cela; mais soyez tranquille, je travaille pour la bonne cause; hâtez-vous de nous rejoindre, le temps nous presse et nous avons à prendre certaines dispositions importantes.

L'alcade partit.

— Maintenant à nous deux, reprit le jeune homme, et regardant fixement le padre Linarès : Vous savez, n'est-ce pas, ajouta-t-il, que, si l'intérêt de la patrie m'a engagé à me rendre ici, une raison plus impérieuse encore m'a poussé à m'introduire dans le presidio.

— Je comprends à peu près ce que vous voulez dire don Incarnacion; j'ai tenu loyalement ma promesse.

— Ainsi doña Linda et son père?

— Sont en sûreté; aussitôt l'arrivée des Espagnols, ils ont été conduits par moi et don Ramon dans une cachette préparée à l'avance et que nous connaissons seuls.

— Vous me jurez qu'ils ne courent aucun danger?

— Sur mon salut éternel.

— Je vous crois, car je connais votre dévouement pour eux; vous savez que ce capitaine Balboa et les drôles qui l'accompagnent ne sont pas des soldats espagnols, mais bien des bandits de la pire espèce.

— Je m'en étais douté à leur manière de procéder dans notre malheureux pueblo; mais que faire?

— Patience; je sais le motif qui a conduit ici ce Balboa.

— L'amour du pillage.

— Oui, et son amour pour doña Linda.

— Ciel ! il serait possible?

— Rassurez-vous; si Dieu m'a conduit ici, c'est qu'il ne voulait pas que les projets de ce bandit réussissent. Puis-je voir don José Moreno?

— Ce serait une imprudence; songez que ce Balboa a les yeux fixés sur vous. Si un malheureux hasard lui livrait votre nom, tout serait fini pour eux et pour vous.

— Qu'importe de mourir! s'écria le jeune homme.

— En effet, señor don Incarnacion Ortiz, répondit le curé avec une solennité qui imposa au bouillant jeune homme, la mort n'est rien lorsqu'elle vient à son heure, que l'œuvre à laquelle on a voué son existence est accomplie.

— Vous avez raison; j'attendrai donc, puisqu'il le faut, interrompit le partisan, mais aussitôt que notre besogne sera terminée, vive Dios!

— Alors, señor, vous agirez à votre guise, et je vous aiderai de tout mon pouvoir.

— Je compte sur votre parole, seigneur padre.

— Vous me trouverez toujours prêt à la tenir.

La porte s'ouvrit, l'alcade entra.

— Déjà de retour? s'écria joyeusement le jeune homme.

— Vous voyez que je n'ai pas perdu de temps.

— Non certes, je vous félicite de votre promptitude. Avez-vous au moins distribué une quantité raisonnable de liqueurs à ces dignes tamarindos?

— J'ai fait transporter sur la plaza Mayor assez de mezcal et de refino pour enivrer tout un régiment.

— Tant mieux, señor don Ramon, qu'ils boivent; plus ils boiront, mieux cela vaudra.

— Vous savez que je ne vous comprends point.

— Bah! que cela ne vous inquiète pas; bientôt vous me comprendrez, je vous le promets. Quelques signes d'ivresse commencent-ils à se manifester parmi les soldats?

— Eh ! eh ! ils étaient passablement ivres déjà; le surcroît de liqueur que je leur ai envoyé ne peut que les achever, je suppose.

— Fort bien. Maintenant écoutez-moi tous deux et pesez bien mes paroles. J'ai l'intention de me défaire, cette nuit même, de l'escadron maudit du capitaine Balboa; voici trop longtemps que ce damné Gachupine rançonne et pille cette province; j'ai reçu des ordres positifs du congrès pour en finir sans retard avec lui.

— C'est bien difficile.

— Pas autant que vous le supposez. Toutes mes mesures sont prises, mais, pour l'accomplissement de mon plan, j'ai besoin de votre concours.

— Que faut-il faire?

— Presque rien. Ce soir, tous les tamarindos seront ivres. Rien ne sera donc plus facile que de s'emparer de leurs chevaux et de leurs armes.

— Je ne partage pas votre opinion; beaucoup seront ivres, il est vrai, mais les autres, commandés par de bons officiers, bien armés et bien disciplinés, auront facilement raison de nos pauvres Indiens.

— Voilà où je vous attendais, don Ramon. Est-ce que toutes les guaritas sont fermées?

— Toutes, et, qui plus est, gardées par de forts détachements espagnols.

— Je crois me rappeler cependant qu'il existe une espèce de douve par laquelle il est possible de s'introduire sans être aperçu dans le pueblo.

— En effet.

— Et elle n'est pas gardée.

— Comment le serait-elle? Les Gavachos ne connaissent pas le pueblo.

— Eh bien, vous placerez un homme sûr à cet endroit, et cette nuit, à dix heures précises, un détachement de cent cinquante cavaliers, commandé par don Pedro Moreno et par moi, entrera dans la place, et vous prêtera main-forte.

— Votre cuadrilla est donc réellement aux environs du pueblo?

— Certes, j'ai dit la stricte vérité au capitaine Balboa, seulement, au lieu de nous surprendre, comme il l'espère, c'est lui qui sera surpris.

— Ah! vive Dios! s'écria l'alcade, la plaisanterie sera excellente.

— N'est-ce pas? et bien imaginée.

— En effet, seulement, je vois un obstacle sérieux à la réussite de ce coup de main.

— Lequel?

— Il me semble que c'est vous-même qui devez servir de guide aux tamarindos dans l'expédition projetée.

— Oh! que cela ne vous embarrasse pas, j'en fais mon affaire, et maintenant que nous sommes bien convenus de tout, au revoir, messieurs.

— Comment, au revoir, ne dînez-vous pas avec nous?

— Non, répondit en riant don Incarnacion, je préfère me faire inviter par le commandant espagnol.

Et sans ajouter un mot il sortit, laissant ses deux complices épouvantés de son audace. A quelques pas de la maison, le partisan se trouva face à face avec le commandant espagnol, qui arrivait suivi de ses officiers.

— Eh! seigneur étudiant, lui dit le capitaine en l'arrêtant au passage, où allez-vous donc?

— Ma foi, seigneur commandant, répondit Ortiz, s'il faut vous l'avouer, je cherche à dîner.

— Comment, et votre oncle!

— Mon oncle m'a mis à la porte, en m'engageant à aller demander à dîner à mes bons amis les Espagnols, je vous répète ses propres expressions.

— Ah! fit le commandant en fronçant le sourcil, a-t-il dit cela, le digne alcade? Eh bien, il n'en aura pas le démenti, vos bons amis les Espagnols vous invitent à dîner, seulement, le repas aura lieu chez votre oncle, et vive Dios! lui-même en fera les frais.

— Bravo, c'est charmant, exclamèrent en riant les officiers.

— Vous me faites beaucoup d'honneur, seigneur commandant, répondit le jeune homme avec un feint embarras; mais je ne sais trop s'il m'est possible d'accepter cette gracieuse invitation.

— Et pourquoi la refuseriez-vous, s'il vous plaît?

— Parce que j'ai une peur horrible de me brouiller tout à fait avec mon oncle, et après ce qui s'est passé...

— Ta, ta, ta, ta, interrompit gaiement l'officier, vous êtes un joli garçon, vous me plaisez, je me charge de faire votre paix avec votre oncle, moi.

— S'il en est ainsi, je n'ai plus qu'à vous suivre, commandant.

— Venez; vous verrez qu'il nous recevra bien.

Cinq minutes plus tard, le capitaine don Horacio de Balboa entrait dans la maison de l'alcade en compagnie de ses officiers, et suivi par Incarnacion Ortiz, qui souriait sournoisement.

Don Ramon Ochoa fut assez désagréablement surpris de cette nouvelle invasion, il ne comprenait rien à la présence du partisan, mais un coup d'œil échangé à la dérobée avec celui-ci le rassura en partie, et il reçut ses malencontreux visiteurs avec la plus exquise politesse, bien qu'intérieurement il les maudît de tout son cœur.

— Señor alcade, dit le capitaine au moment où celui-ci se préparait à lui demander les motifs de sa présence, comme vous m'avez, il y a une heure à peine, assuré de votre dévouement à la cause royale, j'ai voulu vous donner une preuve publique de ma satisfaction, je viens donc dîner chez vous avec mes officiers et votre neveu, que vous paraissez avoir assez mal reçu, et avec qui, si vous tenez à m'être agréable, je vous engage à faire la paix.

— Soyez assuré, mon cher oncle, dit respectueusement le jeune homme, que je regrette mes torts, je vous prie donc humblement de me les pardonner.

— Voilà qui est fait, dit l'Espagnol, maintenant, veuillez donner l'ordre de servir.

— Le repas que vous trouverez chez moi sera fort modeste, señor.

— Nous nous en contenterons, s'il est offert de bon cœur.

— Je me plais à croire que vous n'en doutez pas.

Les officiers prirent des siéges et, sur l'ordre de leur maître, deux peones dressèrent en toute hâte le couvert.

En attendant le dîner, l'alcade fit apporter des rafraîchissements, c'est-à-dire des liqueurs.

Sous prétexte d'aider son oncle à faire les honneurs de chez lui, le jeune homme avait pu, sans éveiller de soupçons, lui glisser à l'oreille quelques mots qui rassurèrent complétement don Ramon, et lui rendirent toute sa présence d'esprit.

L'on servit enfin; les officiers espagnols prirent gaiement place autour d'une table surchargée de mets.

Les commencements du repas furent convenables et tels qu'on était en droit de l'espérer d'hommes comme il faut, mais bientôt les têtes s'échauffèrent, et les plaisanteries devinrent aigres et insultantes; l'étudiant en théologie buvait fort peu, mais en revanche versait force rasades à la ronde, si bien que tout le monde se mit à parler à la fois, à railler les rebelles et à adresser à l'alcade de mordantes railleries sur ses opinions, et jusqu'à des menaces à peine déguisées. Mais les choses n'en demeurèrent point là, les officiers, lorsque leurs assiettes furent vides, trouvèrent charmant de les briser en les jetant par-dessus leurs têtes, les bouteilles et les verres ne tardèrent pas à suivre les assiettes, puis, l'ivresse augmentant, l'orgie dégénéra en pillage, et les meubles et les tableaux volèrent en éclats.

Don Horacio de Balboa, au lieu de réprimer le désordre, l'excitait au contraire et donnait l'exemple. On proposa enfin de faire un feu de joie avec la maison de l'al-

cade. Celui-ci avait pris le parti de laisser le champ libre aux pillards et d'abandonner la place.

Son absence ne fut pas même remarquée. L'orgie continua avec un redoublement de rires et de cris joyeux.

Tout à coup, au plus fort de la fête, les officiers entendirent sonner l'*Angelus*.

— Qu'est-ce-là? demanda le capitaine espagnol avec une surprise mêlée de mécontentement.

— Rien, dit Incarnacion, le curé qui remercie Dieu, sans doute, de votre présence dans le pueblo.

— Grand bien lui fasse! répondit don Horacio; mais où donc est passé notre hôte? ajouta-t-il, s'apercevant enfin de l'absence de l'alcade.

— Il va sans doute rentrer.

— Jeune homme, reprit le capitaine avec une gravité d'ivrogne, il n'est pas bien d'abandonner ainsi ses convives, allez chercher votre oncle et amenez-le ici.

— J'y vais, répondit le partisan en quittant vivement la table.

— Et s'il résiste, apportez-le; en attendant, buvons!

— Buvons! répétèrent en chœur les officiers.

Don Incarnacion s'était hâté de profiter de la permission que lui avait donnée le capitaine.

Les libations, un instant interrompues, avaient recommencé avec une ardeur nouvelle.

III. — DONA LINDA.

A la porte de la maison, don Incarnacion Ortiz rencontra l'alcade.

— Eh bien? lui demanda celui-ci.

— L'ivresse est à son comble; si rien ne trouble leur joie, demain les retrouvera où ils sont, je suis sorti sous prétexte de vous ramener près d'eux.

— Ainsi, vous voulez que je rentre?

— Dieu m'en garde! Ne songeons plus à ces ivrognes, profitons au contraire du répit qu'ils nous laissent.

— Que faut-il faire?

— Avant tout, me conduire auprès de don José Moreno et de sa fille.

— Vous ne craignez pas...

— Leurs yeux sont fermés, vous dis-je, hâtez-vous de me conduire auprès de nos amis, il faut absolument que je les voie et que je cause avec eux.

— Venez donc alors!

— Est-ce loin d'ici?

— A deux pas.

Tout en parlant ainsi, ils avaient tourné dans une rue étroite qui conduisait au fleuve, et s'étaient arrêtés devant une maison basse, noire et d'aspect misérable.

— C'est là, dit l'alcade.

— Dans cette masure? murmura le jeune homme.

— Pensez-vous qu'un palais leur serait un plus sûr refuge? répondit ironiquement don Ramon.

— C'est juste, entrons.

L'alcade regarda autour de lui, puis il s'approcha de la porte, contre laquelle il frappa avec sa canne trois coups espacés, en disant d'une voix basse :

—Dans la nuit les coyotes rôdent autour des habitations.

— Il n'est pas bon de sortir le soir, répondit aussitôt une voix de l'intérieur.

— A moins d'être muni d'armes, reprit l'alcade

— Mais où les trouver? demanda-t-on.

— Chez ses amis, dit encore l'alcade.

Un bruit de verrous qu'on tire et de serrures qu'on ouvre se fit entendre à l'intérieur de la maison, et la porte s'entr'ouvrit de quelques pouces seulement.

Dans l'entre-bâillement apparut timidement la tête grisonnante d'un vieux nègre, dont le visage exprimait encore l'inquiétude. En apercevant deux personnes dans la rue, il fit un brusque mouvement en arrière.

Don Ramon se hâta de prendre la parole.

— Eh! Tio Canucho, lui dit-il en portant le pied entre la porte et le chambranle, afin d'empêcher qu'on la refermât, ne me reconnaissez-vous pas?

— Ah! c'est vous, señor alcade, répondit le vieux nègre, mais vous n'êtes pas seul, il me semble, ajouta-t-il avec hésitation.

—Non, je suis avec un ami; allons, laissez-nous entrer, vieux fou, nous avons affaire à votre maître; par le temps qui court, il n'est pas sûr de causer longtemps dans la rue.

Le vieux nègre s'effaça et les deux hommes entrèrent.

Ils traversèrent non-seulement le saguan, mais encore le patio, et entrèrent dans le corral sans s'approcher de la maison.

— Où allons-nous donc? demanda à voix basse don Incarnacion à l'alcade, en regardant avec inquiétude autour de lui.

— Patience, nous arrivons, répondit don Ramon sur le même ton.

Le vieux nègre les fit entrer sous un hangar à demi ruiné, referma soigneusement derrière eux la claie servant de porte, puis il prit un balai et rejeta de côté un tas de paille de maïs et d'alfalfa.

Au bout d'un instant, un clou presque imperceptible apparut entre deux pierres.

Le nègre se baissa et tira ce clou avec force, aussitôt une partie du mur du hangar s'abaissa sur une largeur de dix pieds carrés environ, glissa dans une rainure invisible, et découvrit les premières marches d'un escalier qui montait en forme de vis entre deux murailles assez rapprochées l'une de l'autre.

— Que diable est-ce-là? murmura le partisan.

— Venez, répondit l'alcade en lui donnant l'exemple et montant les premières marches.

Incarnacion Ortiz le suivit aussitôt.

Le vieux nègre leur remit une lanterne, et lorsqu'il vit les deux hommes sur l'escalier, il fit de nouveau jouer la trappe qui se referma sur eux, tandis que lui demeurait au dehors.

— Bon! nous voilà enfermés, ne put s'empêcher de dire le partisan.

— Pas pour longtemps, rassurez-vous.

— Qu'ai-je à craindre avec vous, mon ami? seulement je suis attristé de ces précautions qui montrent si clairement l'état déplorable de notre malheureux pays.

Après avoir monté vingt-cinq marches, ils furent arrêtés par une forte grille en fer, que l'alcalde ouvrit en faisant jouer un ressort invisible. Ils se trouvèrent alors dans un corridor assez étendu, qu'ils traversèrent, et à l'extrémité duquel ils rencontrèrent une nouvelle grille que l'alcade ouvrit comme la première.

Ils firent alors un brusque coude à gauche, mais à peine s'étaient-ils avancés d'une douzaine de pas, qu'un mur se dressa devant eux, et leur présenta en apparence un obstacle infranchissable.

— Arrêtons-nous un instant, dit l'alcade.

— D'autant plus, ajouta le partisan, que je ne vois pas trop le moyen de faire autrement.

— Que cela ne vous inquiète pas, reprit en souriant don Ramon, ceux auprès de qui nous nous rendons sont prévenus de notre arrivée depuis l'ouverture de la trappe, on ne tardera pas à nous venir reconnaître.

— Ah çà! où sommes-nous ici? j'ignorais complétement l'existence de cette cachette mystérieuse, et pourtant une partie de mon enfance s'est écoulée dans ce pueblo ou du moins aux environs.

— Cette cachette, ainsi que vous la nommez, mon ami; est cependant fort ancienne, elle remonte aux premiers temps de la conquête.

— Oh! oh! c'est probablement alors un de ces réduits mystérieux où les Indiens cachaient leurs richesses.

— Pas tout à fait, quoique vous soyez plus près de la vérité que vous ne le supposez; vous savez que les Indiens, bien que chrétiens en apparence, sont en réalité demeurés païens, et que beaucoup d'entre eux pratiquent encore aujourd'hui les rites de leur ancienne croyance.

— Oui, je sais cela.

— Vous savez aussi, sans doute, qu'ils sont convaincus que l'empereur Moctekuzoma, leur malheureux souverain



La porte secrète. Dessin de F. Lix.

si misérablement tué dans une émeute contre les Espagnols, a été enlevé au ciel et doit reparaître un jour pour les délivrer du joug des étrangers et rendre à l'empire des Incas sa splendeur première.

— Oui, j'ai entendu parler de cette croyance.

— Nous avons quelques instants à nous et, si vous le voulez, je vous conterai cette légende.

— Je vous écoute, mon ami.

— Mocktekuzoma, c'est-à-dire *le Seigneur sévère*, car tous les noms indiens ont une signification, et non Montezuma, ainsi qu'on a improprement falsifié son nom, était un homme d'un caractère faible et superstitieux à l'excès; l'arrivée imprévue des Espagnols l'avait rempli d'effroi à cause d'une ancienne prophétie qui annonçait que des hommes blancs et barbus, venant du nord-ouest sur de grandes maisons ailées, détruiraient l'empire mexicain. Il essaya donc par tous les moyens de se défaire de ces étrangers; malheureusement pour lui, ceux-ci avaient à leur tête un aventurier que la soif de l'or et le fanatisme avaient, à son insu peut-être, fait grand général et diplomate de génie, je n'entrerai avec vous dans aucuns détails sur cette épopée fabuleusement héroïque nommée la conquête du Mexique. Cortez maître de la capitale de l'empire, où il était entré en ami, redoutant une insurrection, avait obtenu du faible monarque qu'il se livrât entre ses mains, et tout en le comblant d'honneurs apparents, en réalité il le gardait prisonnier.

— Mais c'est un cours complet d'histoire que vous me faites, dit en riant le partisan.

— Attendez, reprit l'alcade; un jour l'empereur, entouré de tous les seigneurs de sa cour, était demeuré longtemps pensif, ne répondant que par monosyllabes aux questions qu'on lui adressait, lorsque tout à coup il releva la tête, et étendant le bras droit pour réclamer l'attention: «Mes fidèles, dit-il, cette nuit mon père le soleil m'est apparu, il m'a annoncé que le temps que je dois passer sur la terre est écoulé, et que bientôt je retournerai vers lui. Comment cet événement doit-il arriver, je l'ignore; seulement j'ai la conviction qu'il est proche.» A ces paroles, prononcées avec une amère tristesse, les caciques qui entouraient l'empereur fondirent en larmes; mais lui sourit doucement, et voulant les consoler, il reprit: «Amis, je suis fils du soleil, donc je ne mourrai pas, je retournerai près de mon père, séchez vos larmes, et réjouissez-vous de me voir échapper à la tyrannie des hommes barbus. Mon père m'appelle à lui, parce que ainsi le veut le destin, et que rien ne peut résister à des hommes invulnérables qui disposent à leur gré du feu du ciel, mais leur puissance n'aura qu'un temps; retenez bien mes paroles et exécutez fidèlement mes dernières recommandations, car de votre exactitude à m'obéir dépend le salut de notre chère patrie. De tous les biens que je possédais, un seul me reste, le feu sacré jadis allumé par le soleil lui-même et sur lequel les blancs n'ont point encore osé porter une main sacrilége. Ce feu, vous le voyez là brûlant dans cette cassolette d'or; prenez-le, emportez-le sous vos manteaux sans que nos tyrans le puissent découvrir. Que chacun de vous conserve précieusement une parcelle de ce feu. Un jour, lorsque les temps d'épreuves seront révolus, vous me verrez apparaître à la droite de mon père, porté sur les nuages azurés, alors vous vous réjouirez, car je vous délivrerai de vos oppresseurs.» Les seigneurs mexicains obéirent à l'empereur et se retirèrent en emportant le feu sacré. Lorsque quelques jours plus tard l'empereur tomba frappé d'une pierre qui, sans doute, ne lui était pas destinée, ses dernières paroles furent celles-ci: «Mexicains! le feu! songez, songez au feu!» Ce fut en vain que les Espagnols, effrayés par ces mots: le feu, et redoutant une trahison, cherchèrent à découvrir ce que signifiait cette mystérieuse recommandation, le secret fut religieusement gardé, et jamais ils n'eurent le mot de cette énigme; mais comme l'inquisition poursuivait avec une implacable cruauté tout ce qui avait une apparence d'idolâtrie, les dépositaires du feu sacré creusèrent des cachettes impénétrables où ils le renfermèrent; le lieu où nous sommes est une de ces cachettes, construite par un des ancêtres de don José Moreno.

— Mais depuis longtemps, sans doute, le feu sacré est éteint?

— Vous vous trompez, il brûle toujours: don José Moreno ne descend-il pas des anciens rois de Tezcuco, alliés à la famille du dernier empereur?

— C'est vrai, je l'avais oublié, ainsi vous croyez...

— J'en suis sûr, Indien, moi-même, don José m'a depuis longtemps instruit, mais chut! on vient, pas un mot de ce que je vous ai dit.

— Je vous le promets.

En ce moment, en effet, un léger bruit se fit entendre derrière le mur, dont une partie se détacha d'un seul bloc et ouvrit un large passage.

— Allons, dit l'alcade.

Un peon les attendait, une torche à la main, il les guida par différents passages et s'arrêta, au bout de quelques minutes, devant une porte contre laquelle il frappa.

— Entrez et soyez les bienvenus, répondit-on de l'intérieur.

Don Ramon ouvrit la porte et entra, suivi par le partisan.

Dans la salle où ils pénétrèrent, se trouvaient deux personnes, un vieillard et une jeune fille.

Le vieillard était un homme de soixante-six à soixante-huit ans, d'une taille élevée, dont les traits imposants, mais flétris par le malheur, respiraient la bonté et commandaient le respect; ses cheveux, blancs comme les neiges du Chimborazo, tombaient en désordre sur ses épaules.

La jeune fille était une blonde enfant de dix-sept ans au plus, svelte et gracieuse; ses grands yeux bleus semblaient refléter l'azur du ciel, sa bouche rieuse, aux lèvres



La retraite de don José. Dessin de F. Lix.

roses, laissait, en s'entr'ouvrant, apercevoir un double chapelet de perles; de longs cheveux cendrés, soyeux et bouclés, encadraient son charmant visage; son costume se composait d'une robe de mousseline blanche serrée à la taille par un large ruban bleu, et d'un rebozo de dentelles rejeté négligemment en arrière; des mules microscopiques chaussaient ses pieds d'enfant.

Le vieillard, c'était don José Moreno; sa compagne, c'était sa fille, doña Linda, nom qui signifie *belle*, en castillan.

En apercevant l'alcade, don José lui tendit la main.

— Soyez le bienvenu encore une fois, mon ami, lui dit-il, je regrette que la goutte qui me retient sur ce sopha m'empêche d'aller au-devant de vous. Mais qui nous amenez-vous donc là? continua-t-il d'un ton de bonne humeur, un ami, sur ma parole.

— Incarnacion! s'écria la jeune fille en bondissant toute joyeuse à la rencontre du partisan.

— Holà, enfant, holà! reprit en riant le vieillard, du calme, s'il vous plaît, est-ce qu'on se précipite ainsi dans les bras d'un beau jeune homme, même lorsque ce beau jeune homme est notre fiancé?

La jeune fille se recula confuse et rougissante.

— Votre bénédiction au soldat, mon vénéré cousin,

dit le partisan en s'agenouillant respectueusement devant le vieillard.

— Sur mon cœur, mon enfant, s'écria don José en le serrant avec tendresse sur sa poitrine.

— Est-ce que vous ne pardonnez pas à Linda, mon cousin? je l'aime tant.

Le vieillard sourit à cette singulière excuse, réunit les deux jeunes gens entre ses bras, et il les embrassa avec tendresse.

— Allons, dit gaiement l'alcade en s'asseyant sur un fauteuil, je vois que je n'ai pas commis de maladresse en vous amenant Incarnacion, monseigneur.

— Vous êtes un bon et digne ami, Ramon, et je vous remercie sincèrement.

— Quoi de nouveau, mon cousin? demanda doña Linda.

— Hélas! ma cousine, la cause de l'indépendance est plus que jamais compromise.

— Est-ce que vous en désespérez! s'écria-t-elle en lui jetant un clair et fier regard.

— Non! fit-il; mais pardon, je n'ai que quelques minutes à ma disposition, et...

— Déjà nous quitter! s'écrièrent le père et la fille.

— Hélas! il le faut, je dois tenter cette nuit même un coup de main qui, s'il réussit, nous délivrera de ces Espagnols maudits.

— Connaissez-vous leur chef, Incarnacion?

— Un peu, mon cousin, c'est un certain Balboa, un de vos anciens tigreros, je crois.

— Oui, mon ami; prenez garde à cet homme, c'est un démon, il n'a fait irruption dans ce village perdu que pour s'emparer de ma fille et de moi.

— Oh! oh! fit le jeune homme en fronçant le sourcil d'un air menaçant, c'est à lui de prendre garde alors.

— Cet homme, Incarnacion, a osé lever les yeux sur ma fille, votre fiancée, et de plus il connaît ou du moins il soupçonne notre secret.

Le jeune homme pâlit.

— Cet homme mourra, dit-il d'une voix sourde.

— Vous nous sauverez, n'est-ce pas, Incarnacion? s'écria la jeune fille en joignant les mains avec angoisse.

— Je vous le jure, ma cousine, cette nuit même! car le temps presse, et je ne veux pas vous laisser plus longtemps exposée aux insultes de ce bandit; croyez-vous pouvoir vous tenir à cheval, don José!

— Quand je devrais m'y faire attacher, mon enfant; ne suis-je pas un vieux soldat?

— Alors soyez prêt à partir au premier signal. Maintenant que je vous ai vu, me voilà tranquille; avant deux heures vous aurez de mes nouvelles.

— Que Dieu vous accompagne, Incarnacion.

— Et qu'il vous protége, mon cousin, dit la jeune fille en lui tendant son front, sur lequel il déposa un chaste baiser.

— Maintenant me voilà fort, dit-il gaiement.

— Un mot encore, enfant; mon fils?

— Vous le verrez cette nuit même.

— Alors il est près d'ici?

— Il m'attend.

— Il est temps de partir, interrompit l'alcade.

— Un instant encore, Incarnacion.

— Un retard peut tout perdre.

— Allez donc alors, et à bientôt.

— A bientôt, s'écria Incarnacion, et il se précipita hors de la salle sur les pas de don Ramon.

IV. — L'EXPÉDITION.

Guidé par don Ramon, le partisan se retrouva bientôt dans la rue. Un quart d'heure plus tard il prenait congé de l'alcade et rentrait dans la maison, où l'orgie était arrivée à son comble.

Il s'assit à table au milieu des officiers, nul ne parut remarquer qu'il se fût absenté pendant plus d'une heure; les Espagnols avaient atteint ce degré d'ivresse où toute excitation devient inutile.

Incarnacion s'approcha du capitaine, et le prenant à part :

— Un mot, commandant, lui dit-il.

— Parlez, cher ami, répondit celui-ci en se renversant sur sa chaise.

— N'avons-nous pas une expédition pour cette nuit?

— C'est vrai, vive Dios! s'écria le commandant, qui se redressa vivement.

— Calmez-vous, reprit le jeune homme, l'heure n'est point venue encore, attendons que ceux que nous voulons surprendre soient endormis.

— Vous avez raison; dans une heure nous nous mettrons en route.

— Avant tout, ne serait-il pas important, capitaine, de bien nous assurer de la position de l'ennemi?

— Hum! l'idée est bonne, répondit don Horacio avec une gravité d'ivrogne; mais qui la mettra à exécution? je ne vois personne qui...

— Et moi? ne suis-je pas là?

— Au fait, c'est vrai, vous êtes là, vous, pourquoi ne vous en chargeriez-vous pas?

Le partisan retint un geste de satisfaction.

— Je serai heureux de vous servir, dit-il.

— Ce n'est pas moi que vous servirez, jeune homme, c'est le roi.

— Ma vie lui appartient.

— Bien parlé. Je vois que je ferai quelque chose de vous.

— Je l'espère, dit en souriant le guerillero.

— N'en doutez pas; ainsi voilà qui est convenu, vous battrez l'estrade et nous rapporterez les nouvelles ici.

— Surtout ne bougez pas avant mon retour.

— Il y a encore des bouteilles pleines, fit le capitaine avec un geste majestueux.

Le partisan se glissa comme une couleuvre parmi les officiers, et sortit de la salle. Il ferma ensuite la porte de la maison à double tour, mit la clef dans sa poche et s'éloigna en courant dans la direction de la place Mayor.

Nous avons dit que les soldats dormaient couchés pêle-mêle au milieu des débris informes de l'orgie; le partisan leur jeta en passant un regard de mépris, et il continua sa course rapide.

Les rues du pueblo étaient désertes, les maisons fermées ne laissaient filtrer aucune lumière à travers les persiennes; partout régnaient l'ombre et le silence.

Le partisan, après plusieurs détours, atteignit enfin la brèche où il avait, quelques heures auparavant, donné rendez-vous à don Ramon Ochoa. Le digne alcade s'y trouvait depuis longtemps déjà, accompagné de quelques hommes, et assez inquiet de ce retard prolongé.

En apercevant le jeune homme, il poussa un cri de joie et accourut vivement vers lui.

— Eh bien? lui demanda-t-il.

— Tout va bien, répondit celui-ci.

— Vous avez bien tardé?

— C'est vrai, la faute en est à ces ivrognes d'Espagnols, dont je ne savais comment me débarrasser.

Puis le jeune homme s'interrompit en poussant une exclamation de dépit.

— Qu'avez-vous? demanda en tressaillant don Ramon.

— Eh! fit le partisan, j'ai que ma mule se trouve dans le corral du padre Linarès, dont je n'ai pu la faire sortir, et que je n'ai pas de monture.

— N'est-ce que cela, dit joyeusement l'alcade, venez.

Il fit quelques pas, suivi par le jeune homme, ouvrit la porte d'une maison voisine, et montra à Incarnacion, sous le saguan, un beau mustang complétement équipé.

— Parfait! señor don Ramon, s'écria le jeune homme, vive Dios! vous êtes un homme précieux.

Il se mit en selle d'un bond, et rassemblant les rênes:

— Je pars, attendez-moi, dit-il, bientôt je serai de retour.

— C'est convenu, répondit l'alcade.

Le jeune homme franchit la brèche, puis, lâchant la bride et se penchant sur le cou de sa monture, il s'éloigna à fond de train et ne tarda pas à disparaître dans les ténèbres.

Cependant, après une course affolée d'une vingtaine de minutes à peu près, Incarnacion commença peu à peu à ralentir sa course. Il atteignit ainsi une espèce de carrefour, où quatre sentiers venaient aboutir; au milieu, sur un piédestal en pierre se dressait une haute croix en fer à laquelle se balançaient tous les instruments de la passion.

Le jeune homme s'arrêta, sortit un pistolet de sa ceinture, le débourra avec la baguette, versa de la poudre fraîche dans le bassinet, et élevant le pistolet au-dessus de sa tête il lâcha la détente, l'amorce brûla.

Presque aussitôt une lumière assez vive raya l'obscurité dans le chemin qui faisait face au partisan.

— Les voilà! murmura-t-il, il était temps.

Et il siffla doucement son cheval.

Le noble animal secoua la tête et partit à fond de train dans la direction où la lueur était apparue.

Bientôt un bruit de pas, mêlé à un froissement de fer, se fit entendre.

Le partisan se plaça fièrement en travers de la route et armant ses pistolets:

— *Quien vive* (1)! cria-t-il.

— *Mejico e independencia*, répondit une voix forte sortant du milieu des ténèbres.

— *Que gente?*

— *Rancheros de don Pedro Moreno.*

— Vive Dios! s'écria joyeusement le jeune homme, soyez les bien arrivés; est-ce vous, don Pedro?

— Oui, cher ami, c'est moi, répondit une voix au timbre doux et harmonieux.

— Ah bien! fit Incarnacion, il faut que je vous embrasse, compagnon.

Et il s'élança au galop au-devant de la troupe qui arrivait sur lui. En quelques minutes l'espace fut franchi, et il se trouva au milieu de ses amis.

— Per Dios, dit-il après avoir embrassé don Pedro à plusieurs reprises, cher don Pedro, à quel heureux hasard devons-nous votre présence?

— Oh! mon ami, répondit en riant celui-ci, la chose est bien simple, je vous jure: ce soir, vers trois heures de l'après-midi, j'ai rejoint ma cuadrilla, que depuis quelques jours j'avais laissée aux ordres de mon lieutenant, il m'a expliqué le coup de main que vous étiez résolus à tenter; naturellement j'ai voulu prendre ma part de l'affaire; mais comme il est bon d'être prudent, pendant que je venais avec trois cents chevaux à votre rencontre, mon lieutenant restait à une lieue d'ici avec deux cents autres, afin, si besoin était, de nous porter immédiatement secours.

— Parfaitement raisonné, voilà donc pourquoi je ne le vois pas.

— Il forme la réserve; ah çà! que faisons-nous? j'ignore votre plan, moi.

— Je vais vous l'expliquer, mais d'abord continuons à marcher, seulement expédiez quelques batteurs d'estrade pour éclairer les flancs du détachement, en avant nous n'avons rien à redouter.

Cet ordre fut aussitôt exécuté, et la troupe repartit au grand trot.

Quand ils ne furent plus qu'à une portée de pistolet du présidio, sur l'ordre de don Pedro, les rancheros firent halte. Incarnacion Ortiz échangea quelques mots à voix basse avec son ami, et, lâchant la bride, il continua à piquer droit vers le pueblo.

Au bout de quelques minutes il se trouva en face de la brèche; sans s'arrêter, il enleva son cheval, et sauta résolûment de l'autre côté. Au même instant un homme mit la main sur la bride du mustang.

— Est-ce vous, cher alcade? demanda le jeune homme à voix basse.

— Moi-même, je vous attendais.

— Et vos compagnons?

— Ils sont à deux pas.

— Tout est pour le mieux alors, le reste me regarde.

— Agissez donc à votre guise; vous n'avez plus besoin de moi?

— Non, merci, seigneur alcade, seulement je vous recommande certaines personnes que vous savez.

— La recommandation était inutile, fit don Ramon.

L'alcade se retira aussitôt; non pas qu'il eût peur, mais il caressait intérieurement un projet qu'il lui tardait de mettre à exécution.

Les rancheros pénétrèrent alors dans le pueblo. Don Pedro avait fait garnir les pieds des chevaux de sacs de cuir remplis de sable, de sorte que les cavaliers s'avancèrent à travers les rues sans que leur marche produisît le plus léger bruit. Le premier soin des indépendants fut de cerner la place Mayor en occupant par de forts détachements l'entrée de toutes les rues qui y conduisaient.

Les soldats espagnols, plongés dans la plus complète ivresse, dormaient toujours d'un sommeil profond.

Incarnacion Ortiz mit pied à terre et marcha droit à l'église, à la porte de laquelle il frappa.

V. — UN SERMON A PASO DEL NORTE.

Le padre Linarès n'était pas un homme ordinaire; la vie du cloître avait élevé son intelligence et développé ses instincts généreux; il avait complété son éducation par des études sérieuses faites dans la solitude, et son esprit, énergique et ferme, aspirait à sortir de la position infime dans laquelle il semblait condamné à végéter.

Les grandes lueurs jetées sur les noms de Hidalgo et de Morelos, ces deux prêtres, les premiers chefs de la révolution mexicaine, le rôle éclatant qu'ils avaient joué pendant quelques années, jusqu'à ce qu'enfin, tombés sous les coups des Espagnols, ils se fussent couchés dans des tombes sanglantes, avaient révélé au pauvre curé del Paso del Norte le but vers lequel il devait tendre pour

(1) — Qui vive!
— Mexique et indépendance.
— Quels gens?
— Rancheros, c'est-à-dire guerilleros de don Pedro Moreno.

que son existence ne fût pas inutile à ses semblables.

Il comprit que le temps était venu pour lui de jouer à son tour un grand rôle dans le drame terrible de la révolution, non pas en remplaçant les deux héros que la mort avait frappés, mais en se dévouant à la cause sainte de la liberté.

Il avait donc reçu avec une certaine satisfaction les ouvertures d'Incarnacion Ortiz, sans refuser, mais aussi sans rien promettre, se réservant intérieurement d'intervenir à la dernière heure, pour éviter ou du moins pour arrêter l'effusion du sang.

Il s'était réfugié dans un oratoire retiré, afin d'échapper à la scène de débauche dont la maison de l'alcade était le théâtre, lorsque soudain les premiers coups de l'*Angelus* frappèrent son oreille.

Il releva vivement la tête ; lui seul, comme curé du pueblo, avait le droit de faire sonner l'*Angelus*. Qui donc avait usurpé sa place, et osé convoquer les fidèles à la prière? Que signifiait cette sonnerie, était-ce un signal? La révolte allait-elle commencer?

L'*Angelus* sonnait toujours. Chaque tintement de la cloche résonnait, lugubre, aux oreilles du prêtre.

Il sentit une crainte vague et inexpliquée s'emparer de son esprit, et s'élançant hors de la maison, il se dirigea à pas précipités vers l'église.

Les habitants de Paso del Norte, que la crainte confinait depuis le coucher du soleil dans leurs demeures, tressaillirent aux accents bien connus de cette cloche qui les convoquait à l'improviste ; inquiets et effrayés, ils se trompèrent d'abord et crurent entendre le tocsin annonçant le sac du pueblo. Mais peu à peu les moins braves se rassurèrent ; un silence profond régnait dans les rues ; les soldats, ivres de mezcal de pulque et de refino, dormaient couchés pêle-mêle sur la place Mayor.

Alors quelques portes s'entr'ouvrirent timidement, quelques visages effarés apparurent dans l'entre-bâillement de ces portes. Enfin, les plus hardis se décidèrent à mettre le pied hors de chez eux, d'autres les imitèrent peu à peu ; les timides se hasardèrent à leur tour, si bien qu'un quart d'heure plus tard, non-seulement toute la population masculine du pueblo, mais encore la plupart des femmes, plus courageuses souvent que les hommes, débouchait par toutes les rues qui donnaient sur la place, et se dirigeait en troupes serrées vers l'église, dont les portes étaient toutes grandes ouvertes.

En moins de quelques minutes, l'église fut pleine ; le sacristain, qui sans doute, en avait précédemment reçu l'ordre, se préparait à fermer les portes derrière les derniers arrivés, lorsque le curé se présenta et entra avec eux.

Cette église était sombre ; à peine éclairée par quelques cierges, et encombrée par une foule triste, silencieuse, elle offrait un spectacle étrange et saisissant. Le curé alla s'agenouiller devant le maître-autel, courba le front dans la poussière, et d'une voix basse et contenue :

— Seigneur, dit-il, vous voyez mon cœur, soutenez mon courage, faites que je puisse rappeler à la raison ces hommes égarés, et acceptez, s'il le faut, le sacrifice de ma vie pour leur salut.

Au bout de quelques minutes il redressa la tête, le sacrifice était accompli dans son cœur, il promena un regard triste autour de lui, un sourire d'une expression indéfinissable plissa les coins de sa bouche aux lèvres pâlies par la douleur.

En ce moment, le sacristain agita sa sonnette.

D'un pas lent et solennel comme celui des spectres, le padre Linarès gravit un à un les degrés du maître-autel.

La prière commença, dite par le curé d'abord, verset par verset, et répétée ensuite à haute voix par la foule.

Lorsque la prière fut terminée, le padre Linarès se dirigea vers la chaire. Mais devant les degrés, se tenait un homme calme, sombre et résolu.

— Arrière, dit-il froidement au curé, en étendant le bras vers lui comme pour l'empêcher de passer outre. C'est moi qui aujourd'hui ferai la lecture.

— Vous, vous, don Ramon! s'écria le curé en reculant avec surprise devant l'alcade. Malheureux, que prétendez-vous faire?

— Mon devoir, répondit résolûment celui-ci. Le temps est passé de courber lâchement le front devant nos impitoyables tyrans. L'heure de la vengeance a sonné.

— Quel blasphème osez-vous proférer. Oubliez-vous que vous êtes dans la maison de Dieu, et que le Seigneur dit : La vengeance m'appartient?

— Silence! padre Linarès, s'écria vivement l'alcade, silence! Etes-vous donc traître à la cause sainte.

Un tumulte épouvantable régnait dans l'église, des cris, des imprécations se faisaient entendre de toutes parts, l'alcade s'élança alors dans la chaire, où le curé, repoussé par la foule, essaya vainement de le suivre.

— Frères, s'écria don Ramon, d'une voix vibrante, en s'adressant à la foule qui se pressait anxieuse pour l'entendre : Etes-vous donc résolus à supporter ainsi sans vous plaindre les vexations de toutes sortes, que depuis si longtemps vous font subir les Gachupines? Les maux les plus horribles vous accablent, votre terre est foulée par un ennemi féroce et sans pitié. Vos frères, vos amis, sont fusillés sans jugement, vos femmes, vos filles menacées de devenir la proie du vainqueur et la risée d'une soldatesque ivre.

Un frémissement de colère qui courut dans la foule comme un choc électrique, interrompit l'orateur.

— Ne l'écoutez pas, s'écria le padre Linarès d'une voix brisée, cet homme vous trompe, il se trompe lui-même en vous prêchant cette révolte insensée, ce n'est pas au triomphe, c'est à la mort qu'il vous conduit.

Un murmure de colère coupa la parole au prêtre, qui s'affaissa en sanglotant sur les dalles.

L'alcade sourit et fit un geste de la main. Le silence se rétablit aussitôt comme par enchantement.

— Eh quoi, reprit don Ramon, parmi tant d'hommes forts et courageux, ne s'en trouvera-t-il donc pas un seul qui se dévouera au salut de ses frères? Ah! malheur au pays où les hommes ne savent plus venger leurs injures. Ce pays périra, car il est indigne de la liberté, qu'il ne sait pas conquérir par tous les sacrifices! Il périra, parce que Dieu retirera sa main puissante de dessus lui! Pour moi, mes frères, depuis dix ans que je suis parmi vous, vivant de votre vie, m'attristant de vos peines, me réjouissant de vos joies, je crois avoir accompli la tâche que je m'étais imposée, sans jamais me plaindre, heureux du peu de bien que je faisais! Mais aujourd'hui, le fardeau devient trop lourd pour mes épaules, j'ai senti mon cœur se briser dans ma poitrine, et c'est avec des sanglots de désespoir que j'ai assisté au pillage de vos maisons et aux assassinats odieux de plusieurs de vos frères, impuissant à vous défendre. Je préfère donc me séparer de vous, plutôt que demeurer plus longtemps témoin de ces effroyables forfaits ; recevez mes adieux, je pars à l'instant pour me joindre aux indépendants, là, du moins, Dieu, je l'espère, me fera la grâce de mourir pour mes frères, et de tomber ainsi martyr de la plus sainte des causes, celle de la liberté!

Décrire l'effet produit par cet astucieux discours sur ses simples et primitifs auditeurs, nous serait tout à fait impossible. A peine le dernier mot eut-il fini de vibrer au-dessus des têtes anxieuses de la foule, qu'il se fit dans l'église un épouvantable fracas de cris, de sanglots, de blasphèmes et de menaces.

L'alcade, debout dans la chaire, les bras étendus comme pour maudire, la tête rejetée en arrière, le regard étincelant et les lèvres serrées, ressemblait au génie du mal, soufflant la haine, la révolte et la vengeance.

— Adieu, cria-t-il d'une voix retentissante, l'heure de notre séparation a sonné!

— Non, non, restez! restez avec nous! que deviendrons-nous sans notre alcade? s'écrièrent tous les assistants en se pressant autour de la chaire.

— Dieu y pourvoira, mes frères!

— Parlez, parlez, don Ramon, nous vous obéirons! commandez-nous, que faut-il faire? Nous sommes vos enfants, ne nous abandonnez pas!

L'alcade secoua tristement la tête.



Le discours de don Ramon. Dessin de F. Lix.

— Vous m'obéirez, dites-vous? fit-il d'un air de doute.

— Ordonnez, nous obéirons!

— Des armes, donnez-nous des armes!

— Ah! fit don Ramon avec un sourire sinistre, la lumière luit-elle donc enfin dans vos cœurs!

Par un effort suprême, le padre Linarès s'arracha des mains qui le retenaient et s'élançant aux côtés de l'alcade:

— Mes frères, s'écria-t-il, au nom de ce Dieu dont vous voyez ici l'image vénérée, je vous en supplie, écoutez-moi, je suis votre pasteur, votre père spirituel, moi aussi j'aime mon pays, moi aussi je veux la liberté; mais ce n'est pas par des assassinats ni des guet-apens odieux que cette liberté sainte peut être conquise. Vous êtes des citoyens paisibles, et non des soldats. Laissez à d'autres le soin de vous défendre, rentrez dans vos demeures, afin de protéger vos femmes et vos enfants.

Le prêtre fut tout à coup interrompu par les hurlements furieux de la foule qui brandissait les armes que, par les ordres de l'alcade, on lui distribuait.

Sa voix se perdit dans le tumulte, impuissante à le dominer; malgré sa résistance, le padre Linarès fut arraché de la chaire et entraîné vers la sacristie.

— Maintenant, mes amis, s'écria l'alcade, ne songeons qu'à la vengeance!

— Oui, oui, vengeance! répéta la foule avec enthousiasme.

En ce moment, un bruit assez fort se fit entendre au dehors, et deux coups vigoureusement frappés résonnèrent sur la grande porte de l'église.

VI. — LA SURPRISE.

D'un geste, l'alcade recommanda le silence.

— Qui est là ? demanda-t-il.

— La patria! répondit-on du dehors.

— Enfants! s'écria don Ramon, Dieu a exaucé nos prières, il nous envoie du secours, je reconnais la voix du célèbre ranchero Incarnacion Ortiz. En avant! en avant!

— Mort aux Espagnols! s'écrièrent les Indiens en brandissant leurs armes avec fureur.

L'alcade ouvrit lui-même les portes.

La bataille ou plutôt le carnage commença; don Ramon s'était joint aux rancheros, qui, impassibles à l'entrée des rues, se contentaient de repousser dans la place à coups de plats de sabre les malheureux qui tentaient de fuir.

L'incendie ne tarda pas à se joindre au massacre, les Indiens, armés de torches couraient de tous les côtés, brûlant leurs propres demeures et poussant des cris et des hurlements de fureur. La maison de l'alcade fut une des premières incendiées; lorsque les officiers espagnols, à demi asphyxiés, se précipitèrent vers les portes pour échapper aux flammes, ils tombèrent les uns après les autres, impitoyablement massacrés.

Un seul, le capitaine Balboa, parvint à s'ouvrir passage; après une lutte héroïque, couvert de blessures, il atteignit la place Mayor en faisant une trouée au milieu des Indiens acharnés après lui, s'empara d'un cheval, sauta en selle, et, faisant tournoyer son épée autour de sa tête, il s'approcha du groupe des officiers indépendants.

— Ah ! ah ! s'écria-t-il avec un ricanement terrible, je me souviendrai de vous, señores; si Dieu permet que j'échappe à vos sicaires, je vous jure que je prendrai une rude revanche du guet-apens de cette nuit.

— Feu sur ce misérable! s'écria Incarnacion.

— Arrêtez! dit vivement don Pedro, que nous importent les menaces impuissantes d'un homme qui n'a peut-être que quelques instants à vivre! laissez-le fuir.

— A votre aise, señor, fit l'Espagnol, mais je vous promets, moi, que si un jour je vous tiens dans mes mains comme vous me tenez dans les vôtres, je ne vous épargnerai pas.

— Partez, caballero, et évitez-vous de ridicules rodomontades.

— Oui, je pars; adieu, don Ramon; adieu, don Pedro; adieu, Incarnacion, vos trois noms sont à jamais gravés dans ma mémoire, malédiction sur vous!

Il enleva alors son cheval, lui fit faire un bond terrible et se précipita au plus épais de la mêlée, en brandissant son sabre et en criant d'une voix de tonnerre:

— Place! place!

Il passa comme un météore au milieu des rancheros et des Indiens qui se signaient de terreur, et disparut bientôt à l'angle de la place.

— Vous avez eu tort de le laisser fuir, dit Incarnacion d'un ton de reproche.

— C'est un brave soldat, répondit don Pedro, j'ai voulu lui laisser une chance de salut.

— Il se vengera!

Don Pedro Moreno avait vainement essayé de s'opposer à l'épouvantable massacre des Espagnols; reconnaissant enfin son impuissance, il avait massé sa troupe sur la place Mayor, en lui ordonnant de rester neutre.

Le padre Linarès, échappé à ses gardiens et réfugié sur la place, se tordait les mains avec désespoir, il se reprochait tous ces meurtres.

— Oh! s'écria-t-il avec colère, ces Indiens ne sont pas des hommes, ce sont des bêtes fauves, pourquoi les avoir ainsi excités à la vengeance! Si cruels que se soient montrés les Espagnols, rien ne pourra jamais justifier l'attentat infâme qu'ils commettent contre des ennemis sans défense! Venez, señores, dussions-nous périr, nous aussi, mettons un terme à cette effroyable boucherie!

— Allons, mes amis, s'écria vivement don Pedro, car je sens moi aussi mon cœur se soulever de pitié et de dégoût.

Dégainant alors leurs sabres et armant leurs pistolets, don Ramon et don Incarnacion se mirent à la tête de leur troupe, suivis du padre Linarès, et ils allaient donner l'ordre de charger, lorsque tout à coup de grands cris se firent entendre, cris de joie, autant qu'il était possible d'en juger au milieu du tumulte, et une foule considérable d'Indiens déboucha sur la place.

Ces Indiens se dirigèrent en courant vers le centre de la place, là ils s'arrêtèrent, ouvrirent leurs rangs et démasquèrent don José Moreno et doña Linda, qu'ils portaient au milieu d'eux sur des palanquins.

En apercevant la jeune fille qui lui souriait calme et tranquille, Incarnacion s'élança vers elle.

— Pourquoi êtes-vous venue ici, lui demanda-t-il avec inquiétude, don Ramon aurait-il manqué à sa parole?

— Don Ramon est un homme d'honneur, répondit don José, c'est moi qui ai demandé à être conduit ici.

— Quelle imprudence! s'écria le jeune homme.

— Nous n'avions rien à redouter, mon ami, dit la jeune fille, les braves gens qui nous entourent sont tous des serviteurs de notre maison.

— Mon cher Incarnacion, reprit don José, c'est avec vous que je veux quitter le pueblo.

— S'il en est ainsi, vos désirs seront bientôt satisfaits.

— Et vous, padre Linarès, que comptez-vous faire? demeurez-vous au pueblo ou nous accompagnez-vous?

— Ni l'un ni l'autre, señores. Après ce qui s'est passé ici je ne saurais y rester davantage. Mon devoir m'ordonne d'être auprès de ceux qui souffrent, demain je partirai pour rejoindre l'armée de l'indépendance, où je vous retrouverai sans doute vous-mêmes.

— C'est probable, répondit évasivement le partisan. Alors, mon père, que Dieu vous garde.

— Il me donnera, je l'espère, la force et les moyens d'accomplir la dure mission que je me suis imposée.

Pendant que le partisan et le curé échangeaient ces quelques paroles, don José Moreno et sa fille avaient quitté le palanquin et étaient montés sur des chevaux qu'on leur avait amenés. Une vingtaine d'Indiens, se rangèrent à leurs côtés.

— Pensez-vous, demanda Incarnacion, que votre goutte vous permettra de vous tenir à cheval?

— Oui, mon ami, d'ailleurs la traite que nous avons à faire ne sera pas longue.

— Partons, alors.

La cuadrilla se forma en ordre de marche, et au commandement de : En avant! les cavaliers s'ébranlèrent au grand trot, emmenant au milieu d'eux don José, sa fille et leurs serviteurs.

Une seconde troupe, forte de douze cents hommes environ, mais mal montés et plus mal armés, suivis de femmes et d'enfants, sortit presque en même temps, mais par un point opposé du pueblo.

Cette troupe, commandée par l'alcade en personne, se

composait de toute la population valide du Paso del Norte.

Derrière eux le village était en flammes, et l'on entendait les derniers cris d'agonie des Espagnols abandonnés sans secours au milieu de ces ruines fumantes.

Les rancheros marchèrent pendant trois heures environ dans la direction de Ojo Lucero.

Vers quatre heures du matin, c'est-à-dire un peu avant le lever du soleil, la cuadrilla fit halte sur le bord d'une petite rivière, affluent perdu du Rio Grande Bravo del Norte ; les cavaliers reçurent l'ordre de mettre les chevaux au piquet et de leur donner la provende.

On avait fait seize ou dix-sept lieues.

A deux portées de fusil environ du campement, au sommet d'une légère éminence, s'élevait une hacienda assez importante, construite en pierres de taille; les murs, garnis d'*almenas* ou créneaux, témoignaient de la noblesse du propriétaire.

— Voici le lieu où je voulais vous conduire, señores, dit don José.

— Ah çà ! où sommes-nous donc? nous avons marché en aveugles, répondit Incarnacion.

— Ne reconnaissez-vous pas le pays ? reprit don José.

— Ma foi, non ! j'ai beau regarder, je ne me rappelle pas être jamais venu dans ces parages.

— Alors, mon ami, vous avez la mémoire courte. Vous ne reconnaissez pas l'hacienda de la Vega ?

— Comment ! s'écria Incarnacion avec surprise, nous sommes à la Vega.

— Mon Dieu, oui! et si vous en doutez, regardez ces deux cavaliers qui accourent vers nous à toute bride.

— Don Ramon et don Pedro Moreno.

— En effet, ce sont eux.

— Ah ! fit le jeune homme en se frappant le front, je suis venu ici, c'est vrai, mais il y a bien des années.

Don José sourit, et s'avança, suivi d'Incarnacion, au-devant des cavaliers.

Don Pedro et don Ramon, arrivés une heure auparavant, avaient averti le mayordomo de l'hacienda de faire préparer les vivres nécessaires, en un mot, d'improviser une réception convenable aux hôtes qu'ils amenaient avec eux. Le repas, offert aux partisans et présidé avec une grâce charmante par doña Linda, fut tel qu'on devait l'attendre d'un homme riche et hospitalier comme don José Moreno.

Lorsque les dulces, les vins et les liqueurs parurent sur la table au dessert, car au Mexique on ne boit généralement que de l'eau glacée pendant le repas, don José ordonna d'un geste aux peones de se retirer, et, levant son verre plein jusqu'au bord de champagne, vin presque inconnu à cette époque dans l'Amérique centrale :

— Caballeros, dit-il à ses hôtes, je bois aux martyrs de notre sainte cause et au triomphe de l'indépendance. Faites-moi raison.

Les verres se choquèrent avec enthousiasme, et ce brindisi, — le mot *toast* n'était pas encore inventé, — fut répété par tous les convives.

— Maintenant, caballeros, continua don José, laissez-moi vous féliciter du succès de l'expédition de cette nuit, la prise del Paso est beaucoup plus importante que vous ne le supposez pour le succès de notre cause ; il faut donc à tout prix empêcher les Espagnols de s'établir de nouveau sur ce point. C'est ici que nous nous séparons. Incarnacion sait pour quel motif je vous quitte en ce moment; avant peu, je l'espère, nous serons réunis.

— Comptez-vous donc demeurer dans cette hacienda, señor ? lui demanda don Ramon.

— Non pas, je pars en même temps que vous ; seulement, selon toutes probabilités, nous nous tournons le dos, si, comme je le suppose, vous comptez demeurer dans cette province.

— J'ai reçu l'ordre du général en chef de rester dans l'Etat de Chihuahua.

— Moi, je me rends dans celui de Queretaro, où le congrès est provisoirement réuni.

— Prenez garde, don José, la traite est longue de Chihuahua à Queretaro, reprit don Ramon ; vous risquez fort de ne pas atteindre le but de votre voyage, car il vous faut traverser des Etats hostiles et dans lesquels se trouvent massées toutes les troupes espagnoles.

— Je le sais ; malheureusement ce voyage est indispensable, c'est au congrès que je me rends ; j'ai à faire à nos gouvernants certaines propositions que seuls ils ont le droit d'accepter ou de refuser.

— Alors permettez-moi, señor, dit Incarnacion, de laisser ici à votre disposition deux cents cavaliers qui vous serviront d'escorte pendant le cours de votre voyage.

— Vous comblez tous mes vœux, mon fils, non point que j'aie l'intention de voyager en aussi nombreuse compagnie, mais parce que ma fille devant attendre mon retour à la Vega, je veux mettre l'hacienda à l'abri d'une surprise. Cent hommes demeureront donc ici avec don Pedro pour veiller à la sûreté de doña Linda.

Incarnacion fronça les sourcils.

— Vous avez tort, don José, dit-il, cette hacienda n'est pas une place de guerre ; en cas d'attaque, elle serait facilement emportée.

— Mon voyage doit être extrêmement rapide ; ma fille n'est pas en état d'en supporter les fatigues. La dure leçon donnée cette nuit aux Espagnols les rendra moins audacieux, je l'espère, dans leurs entreprises. D'ailleurs, en sus de vos rancheros, j'ai ici environ soixante peones dévoués ; ces forces sont suffisantes pour tenir l'ennemi en respect s'il osait se présenter devant nos portes.

— Je ne partage pas entièrement votre opinion, señor, cependant je ne me permettrai pas de la discuter plus longtemps; mieux que moi sans doute vous savez ce qu'il convient de faire dans cette circonstance.

La conversation se prolongea encore quelques instants, puis on se leva de table.

Une heure plus tard, don Ramon prit congé de ses hôtes, embrassa Incarnacion et don Pedro, monta à cheval et quitta l'hacienda. Il rejoignit sa cuadrilla, qui forma ses rangs presque aussitôt, et ne tarda pas à disparaître dans les méandres de la route.

Don Incarnacion était triste.

— Qu'avez-vous ? lui demanda don José.

— Rien, répondit évasivement le jeune homme. Mais, au bout d'un instant, laissant échapper la pensée secrète qui l'obsédait, je ne sais pourquoi, murmura-t-il, il me semble que ce qui s'est passé cette nuit n'est que le prologue d'événements plus terribles encore. Je serais heureux d'avoir près de moi l'homme que j'aime comme un frère, et pour lequel je n'ai jamais rien eu de caché.

— Don Juan Nogaray, n'est-ce pas ? Je m'étonnais en effet de ne l'avoir pas vu ; où est-il donc ?

— En expédition secrète ; mais bientôt vous le verrez sans doute, car, si mes pressentiments se réalisent, je lui expédierai avant peu un courrier.

GUSTAVE AIMARD.

(La suite à la prochaine livraison.)

HYMNE POUR LE MOIS DE MARIE.

MUSIQUE DE J. HAYDN.

PAROLES DU COMTE EUGÈNE DE LONLAY,

TRADUCTEUR DES HYMNES ET CHANTS NATIONAUX DE TOUS LES PAYS.

Andante con moto.

PIANO ou ORGUE. Ad libitum.

mf

O doux mois de Ma - ri - e Mois cou - ron-né de fleurs, De la ter - re flé -

p

- tri - e, Tu fais bril - ler les pleurs.

Avec ferveur,

Pour se sen - tir re - naî - tre Cha -

ppp

- cun es - père en toi; Car tu rends à notre ê - tre L'es - pé-rance et la foi!

2me STROPHE

Sain - te Rei - ne des Vier - ges, Dans ce mois es - pé - ré, Nous

en - tou - rons de cier - ges, Ton au - tel ré - vé - ré. Le cœur é - mu t'a - dres - se Les

vœux les plus tou - chants, Ses trans-ports d'al - lé - gres - se, Ses sou - pirs et ses chants.

CHRONIQUES ÉCOSSAISES (1).

LES AVENTURES DE ROB ROY.



Rob Roy et Paul Crubach aux Ladders. Dessin de H. Clerget.

XIV. — L'ÉVOCATION.

Le surlendemain, au coucher du soleil, Mac-Grégor se rendit au mystérieux rendez-vous. Il entra dans un étroit sentier bordé de rochers d'une hauteur prodigieuse qui, dans quelques endroits, paraissaient suspendus au-dessus de sa tête. Çà et là, de vieux saules laissaient pendre leurs longues branches sur les blocs de basalte ; les rayons mourants du soleil projetaient des lueurs rouges

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

et incertaines au milieu de sombres nuages, tout était silencieux et solitaire. Rob Roy atteignit enfin les Ladders, passage dangereux et difficile, qui, à cette époque, donnait seul accès au lac Katrine du côté de Callender. Les hardis habitants de ces montagnes le traversaient en se retenant aux branches des arbres, aux touffes de genêts, et en temps de guerre ce passage pouvait être aisément défendu par un seul homme contre mille.

Mac-Grégor trouva Paul Crubach assis sur un fragment de roc volcanique; il était fort pâle; ses cheveux en désordre, son vêtement de peau de daim portaient des traces de brûlures, ses jambes et ses bras nus étaient meurtris.

— Au nom du ciel, Paul, qu'est-il arrivé? s'écria Rob.

— J'ai ouvert la *Maison d'évocation*, j'ai consulté l'oracle de Tighghairm.

— A-t-il parlé? demanda Mac-Grégor avec surprise.

— Ecoutez, je vous dirai ce qui s'est passé. Hier, après le coucher du soleil, je me suis mis à la recherche de la caverne fameuse où se réunissent les esprits de la montagne. J'arrivai à la tombée de la nuit, portant avec moi, au lieu de mon bâton, la lame d'une vieille épée et un chat noir enfermé dans un sac.

— Un chat! Pourquoi faire? s'écria Rob.

— Attendez, vous allez le savoir. Je me plaçai à l'entrée de la caverne, et trois fois, avec l'épée, je traçai un cercle autour de moi. J'avais emporté aussi des morceaux de cercueil que j'avais pris à ma cabane de Strathfillan; j'y ajoutai des branches sèches et j'y mis le feu.

La voix du vieillard s'altéra, son regard exprima une résolution farouche et il reprit:

— Au milieu du brasier j'enfonçai l'épée en terre, la pointe en haut, je pris le chat, dont les pattes étaient liées avec une corde, et je le jetai au milieu des flammes sur la pointe de l'épée.

— Vous avez fait cela, vous, Paul Crubach?

— Il le fallait pour évoquer l'esprit, pour obliger le terrible *Roi des chats* à venir au secours de son sujet. J'entends encore les cris perçants du pauvre animal, répétés par des milliers d'échos, je le vois mordre l'acier rougi par son sang, je vois ses yeux dilatés de terreur se fixer sur moi. Les branches des arbres se balançaient comme les vagues de la mer, leurs ombres se projetaient sur les rochers éclairés par les flammes; j'aperçus des figures étranges et sauvages, c'étaient les redoutables Urisks... Je pensais que leur roi, le Cluasa Leabhra, allait bientôt paraître... Malheur à moi si je faiblissais alors! Mon corps, déchiré en mille pièces, devait être dévoré par la multitude d'ennemis, moitié chats, moitié démons, qui couvraient les rochers, et l'avenir du clan Alpine nous eût été caché à jamais.

— Ainsi, vous l'avez vu? demanda Mac-Grégor, subjugué malgré lui par l'émotion du vieillard.

— Non, répondit Paul avec abattement. La nuit s'avançait, le tonnerre grondait au loin, de larges gouttes de pluie commençaient à tomber. Mais que m'importait? Tout entier à mon œuvre, je m'écriai: « Sors, misérable, je ne te crains pas. » Tout à coup un fracas épouvantable se fit entendre, une lueur sinistre éclaira la caverne... Voilà l'esprit, pensai-je, et je me préparais à faire bonne contenance, quand je me sentis terrassé par une main invisible.

— Le tonnerre avait éclaté dans la caverne, et vous avait renversé, dit Rob.

— Peut-être, répondit Paul d'un air pensif; le Cluasa Leabhra dispose de la foudre. Lorsque je revins à moi, le jour commençait à paraître; je ne vis plus qu'un monceau de cendres éteintes, et les restes noircis de la victime. Ainsi, Mac-Grégor, ajouta le vieillard d'un air morne, j'ai péché et j'ai risqué inutilement le salut de mon âme; pour la première fois, la terrible épreuve de Tighghairm a été accomplie en vain.

— Si tout ce que vous dites est vrai, Paul, vous avez été sur le point de faire venir le diable pour peu de chose, car s'il vous avait dit que nous serions victorieux, nous aurions combattu, et, s'il avait annoncé notre défaite, nous n'aurions pas moins livré bataille. J'ai plus de confiance, pour assurer le succès de notre entreprise, dans les rapports d'Oina que dans vos opérations diaboliques.

En achevant ces mots, Mac-Grégor et le vieillard se séparèrent.

XV. — ASSAUT D'INVERSNAID.

Rob Roy atteignit bientôt la caverne qui lui avait tant de fois servi de retraite, sur les bords du lac Lomond. Non loin de là s'étendaient les terres dans lesquelles il avait pu compter autrefois une centaine de cottages, où tous les cœurs lui étaient dévoués; mais les temps étaient changés. Rob ne put retenir un soupir de regret et entra dans la caverne. Il se coucha sur un lit de fougères qu'Oina lui avait préparé: il mit près de lui son épée nue, et essaya de dormir. Les heures se passèrent. Un profond sommeil s'empara de lui, et la matinée était déjà avancée quand il s'éveilla. Oina, assise à ses côtés, son panier devant elle, son plaid rouge sur la tête, attendait patiemment. D'une main elle tenait une gourde d'usquebaugh et de l'autre une quaich richement ciselée.

— Vous voilà enfin, Oina, s'écria Rob.

— Ne dites pas cela d'un air de reproche, répondit-elle, car je ne pouvais quitter Inversnaid avant que les portes fussent ouvertes.

— Ce n'est pas un reproche, Oina, dit Mac-Grégor en lui posant la main sur l'épaule. Parlez-moi de mon pauvre Ronald.

— Il est encore dans son cachot; je n'ai pu le voir.

— Un cachot! Combien le libre enfant des montagnes doit souffrir d'une telle captivité. Mais, patience! La garde est-elle plus vigilante que de coutume à Inversnaid?

— Je ne sais pas, mais un détachement d'habits rouges est arrivé hier.

— Encore! s'écria Rob en se levant impétueusement. Combien sont-ils?

— Quarante au moins, ils viennent de Dumbarton.

— A combien s'élève maintenant la garnison du fort?

— J'ai compté quatre compagnies de quatre-vingts hommes chacune.

— Trois cent vingt mousquets?

— Non, car vingt d'entre eux ont des hallebardes.

— Vous avez raison, les sergents.

— Il y a aussi des canons.

— A la porte; je les ai vus de la montagne, mais, quand une fois nous serons entrés, nous n'aurons plus rien à en craindre. Je n'ai que cinq cents claymores, cependant je tenterai l'assaut, quand même je devrais y périr avec tous mes hommes, dit Rob résolûment.

— A quelle heure?

— Ce soir même, à minuit.

— C'est bien, je tâcherai de vous débarrasser de la sentinelle.

— Avec le dirk? Ne faites pas cela, Oina.

— Non pas? avec ceci, répondit la jeune femme en

souriant, et elle tira la gourde de whisky du panier dans lequel elle avait apporté le déjeuner de Rob.

A l'heure convenue, les Mac-Grégors arrivaient par bandes nombreuses des rives du lac Arclett, de Glengyle et de Glenstrae.

Au milieu de ses fidèles compagnons, Rob aperçut son fils aîné Coll, et le vieux Paul Crubach armé d'une épée sans pommeau. Le plan d'attaque fut bientôt résolu; il devait être simple, en effet, puisqu'on n'avait ni canons, ni pétards, ni échelles, et consistait uniquement à s'avancer en triangle sous la conduite de Rob Roy, et, si Oina n'avait pu réussir à écarter la sentinelle, à se servir de la masse d'armes d'abord, et de l'épée ensuite.

Toute la troupe s'avança silencieusement le long de la rivière. Les souliers de peau non tannée que portaient les Highlanders leur permettaient de marcher sur le sol rocailleux sans faire plus de bruit que s'ils eussent foulé le gazon. Après avoir ainsi parcouru un mille environ, ils se trouvèrent devant les murs épais du fort qu'ils venaient attaquer. Commandant à ses hommes de faire halte, Mac-Grégor se glissa jusqu'auprès de la porte voûtée, où l'on apercevait la bouche menaçante des canons. Il poussa un sifflement aigu, semblable au cri du courlis, c'était le signal convenu avec Oina, et il attendit.

Trois légers coups frappés à la porte firent bondir son cœur, il savait maintenant que la sentinelle était tombée dans le piége, et que la porte extérieure au moins serait ouverte. Il retourna à la hâte vers ses hommes.

— Venez, mes enfants, leur dit-il, suivez-moi, le passage est libre.

Il tira son épée, tous suivirent son exemple et se précipitèrent comme un flot impétueux vers la porte où la sentinelle, complétement enivrée, gisait dans sa guérite.

Aux cris de : « Dieu et l'Ecosse, vive le roi Jacques ! » les Mac-Grégors s'élancèrent dans la forteresse. Mais une porte de fer intérieure défendait l'entrée de la caserne ; le capitaine Clifford, qui commandait la garnison, donna l'ordre de la fermer aussitôt, et, à travers les barreaux, il fit ouvrir un feu de mousqueterie qui, en quelques minutes, appela tous les soldats sous les armes. Rob Roy, Mac-Aleister et d'autres essayèrent en vain d'enfoncer cette barrière; les ouvrages avancés de la citadelle étaient complétement au pouvoir des assaillants, mais le mur intérieur défiait leurs efforts, et Rob savait qu'avant peu des fenêtres de la caserne partiraient des décharges meurtrières qui décimeraient ses hommes, s'il ne pouvait pénétrer au cœur de la place tandis que le désordre y régnait encore.

Déjà les sons précipités du tambour se faisaient entendre, mêlés au bruit confus des voix. De l'angle du mur près duquel ses hommes accouraient se ranger, le major Huske faisait pleuvoir des bombes et des obus à l'aide d'un petit obusier de cuivre. Bientôt il fit mettre le feu à des mèches plongées dans de la poix et destinées à éclairer les remparts pendant les nuits d'attaque. Leur vive lumière permit aux fusiliers de reconnaître le nombre et la disposition des assaillants et de diriger leurs coups. Trente ou quarante Mac-Grégors étaient hors de combat, quand l'explosion de trois ou quatre grenades à main vint jeter la consternation dans leurs rangs. Tout à coup le cri terrible : Au feu ! se fit entendre, et de longues flammes rouges s'élancèrent au-dessus du toit de la caserne. Oina, voyant le danger des siens, avait résolu de tenter une diversion, et elle avait jeté une chandelle allumée dans le magasin aux fourrages.

Une partie de la muraille fut alors abandonnée par les soldats, qui couraient éteindre l'incendie ; Oina apporta une échelle, et les Mac-Grégors s'élancèrent sur les remparts, agiles comme des chats sauvages. Au même instant, une balle perdue vint frapper à la tête la fidèle et courageuse jeune femme, qui tomba sans vie, ses longs cheveux dénoués flottant autour d'elle.

Rob Roy entra le premier dans la place. Comme il mettait le pied sur le parapet, il trébucha. Ses ennemis l'avaient reconnu; plusieurs soldats s'élancèrent vers lui, quand Eoin Raibach, le porte-drapeau, vola à son secours, enfonça la pointe de l'étendard dans le cœur de l'un des assaillants et para la baïonnette d'un second avec son bouclier, mais en même temps il reçut deux blessures mortelles en pleine poitrine. « Dieu protége l'Ecosse ! » s'écria-t-il, et il expira. Greumoch enleva le drapeau de ses mains crispées, tandis que Rob Roy et ses hommes se précipitaient vers la caserne.

Le capitaine Clifford, voyant ses avant-postes tournés, ouvrit la porte intérieure ; à la tête d'une troupe d'élite, il se fit un passage et parvint à s'échapper avec la garnison presque tout entière. Mac-Grégor défendit à ses montagnards de poursuivre l'ennemi.

Mac-Aleister découvrit bientôt le cachot où était enfermé Ronald, qui accourut embrasser son père pendant que la lutte durait encore. Les Highlanders trouvèrent aussi un enfant de trois ans paisiblement endormi dans son berceau ; ils le remirent à Rob Roy, qui interrogea les soldats blessés et apprit que c'était le fils unique du major Huske.

— Bravo ! major, dit-il, c'est justice. Vous m'avez pris mon enfant, je prends le vôtre. Callam, vous le conduirez à Port-Nellan, auprès d'Helen ; elle en aura soin jusqu'à ce que nous puissions le rendre à son père.

La caserne était jonchée de mousquets, d'épées, d'armes de toutes sortes ; l'étendard même du régiment fut trouvé par le jeune Coll Mac-Grégor dans la chambre du major.

Cependant il n'y avait pas de temps à perdre pour profiter de cette victoire ; Rob fit détruire entièrement le fort et la caserne et enclouer les canons. On transporta avec soin les blessés, les morts furent mis dans un bateau qui les déposa près de l'église en ruine d'Inchcailloch, où ils furent enterrés. Parmi eux se trouvait Oina, que son mari avait ensevelie dans son plaid, seul cercueil qu'il pût lui procurer !

XVI. — LE COMBAT D'ABERFOYLE.

Le petit garçon trouvé à Inversnaid fut reçu avec tendresse et bonté par Helen Mac-Grégor, qui lui fit partager la couche de bruyères de son plus jeune fils Duncan. Toutefois le pauvre enfant, peu habitué aux scènes qui l'entouraient, était épouvanté à la vue des montagnards et se suspendait aux vêtements d'Helen, qu'il regardait comme sa seule protectrice.

Mais, comme les jeunes enfants n'ont que de légers chagrins et une courte mémoire, peu de jours suffirent pour le réconcilier avec sa fortune ; il devint l'ami et le compagnon de jeux du petit Duncan ; il apprit à manger son potage avec une cuiller de corne et à jouer avec les animaux domestiques admis au foyer de la famille.

— Hélas ! dit Helen, un soir qu'elle tenait l'enfant sur ses genoux, il est trop beau et trop bon pour avoir place sur cette terre.

— Comment ! que voulez-vous dire, chère Helen ? s'écria Rob, ému de ses paroles.

— De tels enfants ne vivent jamais assez pour voir

blanchir leurs cheveux. Je voudrais que le pauvre petit fût au milieu des siens, car je juge des souffrances des autres par ce que j'ai souffert moi-même, répondit Helen avec un soupir. — Si l'on allait trouver le major à Dumbarton? ajouta-t-elle.

— Aller trouver le major à Dumbarton ou ailleurs serait chercher une mort certaine. Laissez-nous attendre une occasion, Helen. L'enfant est assez fort pour supporter l'air des Highlands, et notre petit Duncan l'aime; ils partagent leurs gâteaux, leurs fruits, comme les fils de la même mère.

— Sa mère!

— Sa mère est morte, dit Rob; elle a été tuée au siége de Landau.

Les yeux d'Helen se remplirent de larmes; elle caressa le petit Harry, qui lui tendit les bras.

Cependant le major Huske avait atteint avec les fugitifs le château de Dumbarton, à vingt milles d'Inversnaid, et quelques jours après, sur l'ordre du lieutenant général Carpenter, une compagnie de grenadiers et trois compagnies de ligne reçurent l'ordre de pénétrer dans le district des Mac-Grégors, de les punir, et, s'il était possible, de s'emparer de leur chef. Sans se laisser effrayer par ces nouvelles, Rob Roy fit promptement ses préparatifs et se disposa à rencontrer les troupes royales dans un de ces défilés étroits qui, seuls, à cette époque, donnaient accès dans les Highlands.

Le détachement commandé par le capitaine Clifford était composé d'hommes d'élite, brûlant de venger l'honneur de leur drapeau. Pour enflammer encore plus leur zèle, on leur avait promis, outre la riche récompense attachée à la capture de Rob Roy, tout le butin que l'on comptait faire. Aussi l'expédition fut-elle conduite avec une grande diligence, et, le troisième jour qui suivit leur départ de Dumbarton, les habits rouges s'avançaient gaiement vers le défilé d'Aberfoyle, causant entre eux, chantant des refrains guerriers. Clifford, beau et brave officier, galopait à la tête de ses troupes. Tous paraissaient assurés du succès. Cependant le silence de la vaste solitude où ils entraient, l'absence complète de tout habitant, commencèrent à faire craindre un piége au capitaine. Ses hommes eux-mêmes, frappés de ce calme solennel, ne parlaient plus qu'à voix basse, et regardaient avec anxiété l'étroit passage qui se trouvait devant eux.

Le crépuscule devenait plus sombre dans les profondes vallées, mais le soleil éclairait encore le sommet des montagnes. Aberfoyle, avec ses rochers, ses abruptes précipices et ses collines richement boisées, présentait un spectacle d'une beauté imposante et sauvage. Plus loin, le lac Ard étalait ses eaux tranquilles, brillant comme un bouclier d'or aux derniers rayons du couchant. Plus loin encore, au-dessus des collines couvertes de bouleaux et de chênes, au-dessus même des nuages empourprés, le Ben-Lomond s'élevait jusque dans la brume, semblable à une gigantesque citadelle. Tel était le théâtre grandiose où une lutte sanglante allait s'engager.

Les armes prises à Inversnaid avaient complété l'équipement des Mac-Grégors, et dans la sombre gorge d'Aberfoyle étaient postés cent soixante tireurs munis de mousquets; quatre-vingts d'entre eux, sous les ordres d'Aleister Roy et de Coll, gardaient un côté du défilé; l'autre était défendu par Greumoch à la tête d'un même nombre d'hommes. Avec eux était aussi le petit Ronald, armé d'un pistolet d'arçon. Rob Roy en personne commandait le principal corps de ses montagnards, cachés au milieu des arbres et des rochers, juste en face de l'armée en marche.

— Un sergent et trois hommes à l'avant-garde! s'écria le capitaine Clifford, en s'apercevant que plusieurs énormes pierres avaient été détachées des rochers et mises en désordre au milieu de l'étroit sentier, comme pour former une barricade. Cependant son œil inquiet ne pouvait rien apercevoir, quoique cinq cents hommes fussent couchés au milieu des hautes fougères, des bruyères rouges et des genêts sauvages. Mais les tartans des Highlanders se confondaient si bien avec les couleurs du paysage, qu'ils étaient encore invisibles, quand déjà le détachement tout entier se trouvait entre les bouches des mousquets. Avant que Mac-Grégor pût donner le signal, son fils Ronald, incapable de contenir plus longtemps son impatience, fit feu sur le capitaine. La balle s'amortit contre la selle de Clifford, et au même instant, des deux côtés de la gorge étroite et sombre cent soixante fusils envoyèrent leur décharge sur les infortunés soldats, qui, frappés d'une panique soudaine, se reculèrent en désordre, foulant aux pieds les morts et les mourants. Les Mac-Grégors poussèrent leur cri de guerre et sortirent alors du milieu des broussailles, la claymore à la main.

— Gardez vos rangs, soldats! s'écria Clifford; les grenadiers au centre! Courage, mes braves fusiliers! recevez-les avec la pointe de vos baïonnettes!

Bondissant au milieu des buissons et des rochers, baissant la tête derrière leurs boucliers à la façon celtique, les Mac-Grégors, le dirk et l'épée à la main, attaquaient l'ennemi de front et sur les flancs, aux cris de *Ard Choill, Ard Choill!* Dieu et l'Écosse! Les soldats répondirent par une décharge confuse et croisèrent la baïonnette. Mais les Highlanders, se courbant pour éviter les coups, frappaient de la main gauche avec le dirk et de la droite avec l'épée, abattant ainsi à la fois deux rangs de soldats. La troupe entière fut bientôt débandée et dispersée.

Tout le détachement aurait péri si Rob Roy, d'une voix qui dominait les cris et le tumulte des armes, ne s'était écrié en anglais: — Rendez-vous et je promets de vous faire quartier, moi Mac-Grégor le Roux.

A ces paroles, les montagnards s'arrêtèrent et le feu cessa.

— Vous avez entendu ce que j'ai dit, capitaine Clifford; vous êtes un trop brave soldat pour confondre la témérité avec le courage.

— Posez les armes, mes enfants, dit le capitaine d'un air sombre. Grenadiers, éteignez vos mèches. Mais quel homme êtes-vous, ajouta-t-il en se tournant fièrement vers Rob Roy, vous qui osez attaquer les troupes du roi sur la grande route?

— Le défilé d'Aberfoyle, qui mène aux terres du clan Alpine, n'est pas une grande route, vous avez dû vous en apercevoir, capitaine. Quant à moi, je suis ce que votre roi et vos lois m'ont fait. Mais nous n'avons pas de temps à perdre en paroles; plus tôt vos hommes quitteront les Highlands, mieux cela vaudra.

— Vos conditions, monsieur Rob Roy Campbell?

— Mort et enfer! s'écria Rob, appelez-moi encore ainsi, et je vous passe mon épée au travers du corps!

— Je ne vous comprends pas, dit l'officier, ne vous nommez-vous pas Campbell?

— Oui, en vertu des actes tyranniques de votre parlement que je méprise.

— C'est bien, monsieur; vos conditions?

— Les voici. Quittez les Highlands et ne revenez jamais

dans les terres du clan Grégor. Pour vous, capitaine, je vous rends votre épée, mais je retiens les armes et les munitions de vos soldats pour le service du roi Jacques. Allez, monsieur, et puissions-nous ne jamais nous rencontrer! Mon frère de lait, avec cent de mes hommes, vous escortera jusqu'à Bucklyvie; là, vous serez en sûreté. Adieu. — Sonnez, Alpine, dit-il à son piper en saluant le capitaine d'une main, et de l'autre remettant son épée dans le fourreau.

Les soldats désarmés, conduits par Mac-Aleister, disparurent dans le sombre et étroit passage d'Aberfoyle, tandis que les échos de la montagne retentissaient du triomphant pibrock des Mac-Grégors.

XVII. — L'APPARITION.

Cependant le duc de Montrose s'était juré de s'emparer de Rob Roy à tout prix. Indépendamment de ses griefs politiques, il avait sur le cœur certain bon tour que le brave Ecossais lui avait joué en percevant ses fermages en son lieu et place. Mais des expéditions confiées à ses lieutenants échouèrent plusieurs fois, et il résolut enfin de prendre lui-même le commandement de ses troupes.



Le rêve. Dessin de E Bayard.

Un soir, Rob, après avoir chassé le daim dans la forêt de Glenfilas avec son fidèle écuyer Mac-Aleister, s'était rendu chez son neveu Grégor Mac-Grégor, qui demeurait à peu de distance. Personne ne se trouvait au château, et le vieux sommelier, en l'absence de son maître, leur souhaita la bienvenue. Un feu brillant fut allumé dans la vaste salle, et les chasseurs, après avoir largement soupé, se préparèrent à jouir d'un repos dont ils avaient grand besoin.

Les serviteurs s'étaient retirés; Rob Roy et Mac-Aleister s'entretinrent pendant quelque temps de leurs excursions, puis ils s'enveloppèrent dans leurs plaids, et la douce chaleur du feu les invitant au sommeil, Mac-Grégor dormit bientôt profondément. Il n'en fut pas de même de son compagnon: agité d'une anxiété étrange, il sentait un frisson parcourir ses membres, et il se souvint avec effroi que c'était, selon les Highlanders, le signe qu'un esprit invisible plane auprès de vous, ou creuse le sol qui doit vous servir de sépulture. Les yeux inquiets de Mac-Aleister se fixaient sur les vieux portraits de famille qui ornaient la salle; il essayait en vain de se détourner; par une étrange fascination, il était obligé de les regarder sans cesse. Enfin il les vit avec terreur s'animer et sortir de leurs cadres.

Rob Roy dormait toujours.

Mac-Aleister chercha à l'éveiller, mais il ne reçut aucune réponse, et les échos de la vieille salle lui renvoyèrent sa voix avec un bruit lugubre. Son sang se

glaça dans ses veines; il voulut se lever et se trouva comme enchaîné par un pouvoir surnaturel. En ce moment, la tapisserie qui recouvrait l'une des portes s'ouvrit tout à coup et donna passage à deux fantômes, vêtus et armés comme les Highlanders; ils portaient des candélabres d'argent dont la lumière sinistre éclaira la salle.

Derrière eux venait un piper à la longue barbe grise, avec la cornemuse sur l'épaule. Ses doigts parcouraient rapidement les notes, et sa pâle figure semblait gonflée par l'animation de son jeu; mais ni l'instrument ni la marche du musicien ne produisaient le moindre bruit. Il traversa lentement la pièce, et l'écuyer reconnut, à une blessure particulière de la joue droite, que c'était le fantôme du grand-père d'Alpine, celui-là même qui conduisait la musique du clan à la bataille de Glenfruin, où il avait péri.

Ensuite parurent un grand nombre de dames et de gentlemen de la maison de Glengyle, qui depuis longtemps dormaient dans leurs tombeaux; ils portaient des costumes d'une forme antique, leurs visages étaient pâles et solennels.

Mac-Aleister, lié par un charme invincible et incapable de faire aucun mouvement, vit tous les fantômes prendre place à la table qui était près de lui; les dames étendaient et disposaient gracieusement les amples plis de leurs robes, les gentlemen passaient les doigts dans les longues boucles de leurs cheveux de cavaliers, car les Glengyle avaient toujours été royalistes; ils paraissaient converser ensemble avec une grande animation; les traits bleuâtres de leur pâle figure s'agitaient convulsivement, mais aucun son ne sortait de leurs bouches livides. Enfin l'un d'entre eux, qui ressemblait d'une manière frappante au portrait d'Aleister de Glenstrae, posa un jeu de dés sur la table. Six des fantômes se mirent à jouer et les autres regardèrent attentivement; mais, quoique les cornets et les dés fussent jetés avec violence, on ne pouvait entendre le plus léger bruit.

Aleister eut froid jusque dans la moelle des os.

En ce moment le coq chanta. Les spectres s'évanouirent; l'écuyer se leva en poussant un cri, mais il ne vit plus que le feu éteint, les bougies consumées et Mac-Grégor encore endormi dans son fauteuil.

Il l'éveilla aussitôt, lui raconta sa vision et le pria de quitter Glengyle au plus tôt.

Ils traversèrent promptement la vallée et entrèrent dans un bois épais, sur le chemin de Port-Nellan. Là se trouvait une source dont les eaux limpides coulaient vers le lac Katrine; auprès était une croix de pierre couverte de mousse et de lichen. Rob Roy s'y arrêta pour boire et se retira un peu à l'écart pendant que Mac-Aleister se découvrait devant la croix.

Tout à coup vingt soldats, cachés jusqu'alors derrière les arbres et les buissons, tombèrent sur eux, l'épée et la carabine à la main.

Mac-Grégor tira son dirk, se couvrit de son bouclier et chercha à s'enfuir; mais six hommes le couchèrent en joue, et le colonel Graham lui cria de se rendre, s'il ne voulait être fusillé sans merci.

— Je sais mourir, mais je ne sais pas me rendre, répondit Rob Roy.

— Mourez donc, puisque vous le voulez, s'écria le colonel. Feu!

Il y eut un instant d'hésitation; le fidèle Mac-Aleister en profita pour dire à Mac-Grégor en gaëlique:

— Laisse-les tirer sur moi, et quand leurs armes seront déchargées, fuis vers les montagnes, et Dieu te sauve!

Aussitôt il se jeta l'épée à la main sur les soldats, et, percé de plusieurs balles, il tomba sur le gazon.

Le cœur de Rob se brisa à la vue de cette mort tragique; au lieu de s'enfuir, il demeura immobile, les yeux fixés sur le corps sanglant de son ami.

Cet instant d'irrésolution rendit inutile le dévouement du fidèle écuyer. De tous les points de la forêt accoururent des soldats que les coups de feu avaient attirés. Mac-Grégor, enfermé dans un cercle d'épées, de baïonnettes et de mousquets, fut jeté à terre et garrotté comme une bête sauvage. Quand on le releva, il se vit en face du duc de Montrose, dont la figure hautaine exprimait le triomphe.

— O honte! s'écria-t-il, être prisonnier, et prisonnier de Montrose!

XVIII. — ROB ROY ET LE DUC DE MONTROSE.

Les deux ennemis s'observèrent quelques instants en silence.

— Enfin, monsieur Campbell, vous êtes en mon pouvoir, dit le duc.

Rob Roy répondit par un rire de mépris, et, quoique ses mains fussent liées derrière le dos, il redressa sa haute taille et toisa Montrose avec un profond dédain.

— Eh bien! mon hardi compagnon, qu'avez-vous à dire?

— Peu de chose: par la trahison et la violence, vous avez remporté sur un seul homme une bien pauvre victoire.

— J'en userai cependant, et j'en ai le droit. Vous êtes condamné comme félon, votre tête est mise à prix.

— Et qui en est cause, sinon vous? Vous avez volé mon patrimoine, désolé mon foyer; vous avez fait de moi un mendiant, un proscrit, moi, votre égal par le sang! Silence, duc de Montrose, conduisez-moi où il vous plaira, mais taisez-vous, vous dis-je

— Assez! dit Montrose, pâle de colère. A cheval, messieurs; en route pour Stirling. Colonel Graham, gardez bien votre prisonnier. Malheur à celui qui le laisserait s'enfuir!

Avant de quitter la source, Mac-Grégor jeta un dernier regard sur le corps de son fidèle Callam, de l'ami qui ne lui avait jamais manqué à l'heure du péril, et qui venait de donner sa vie pour lui.

Le duc donna l'ordre à ses trompettes de jouer et à ses tambours de battre, dès que l'on put apercevoir la montagne sur laquelle s'élevaient les murailles grises du château de Stirling. Mac-Grégor regardait d'un air sombre la vieille forteresse. Il pensait à sa vieille mère, à sa femme et à ses enfants. Oh! combien il tremblait pour eux, maintenant surtout que le fidèle Mac-Aleister n'était plus là pour les protéger. Son fils Coll était devenu homme; il était brave et actif, mais saurait-il poursuivre avec succès la vengeance que son père devait lui léguer du gibet de Stirling?

Comme ils approchaient des rives du Forth, Montrose ordonna aux troupes de traverser la rivière aux gués de Frews, ces gués profonds et dangereux que Rob connaissait si bien et qu'il avait fait passer à l'armée jacobite après Sheriffmuir. Les soldats avaient marché la journée entière, le crépuscule commençait à tomber; le duc, qui redoutait quelque tentative d'évasion de la part du captif, le fit lier à la sangle du cheval du quartier-maître James Stewart, en disant à celui-ci:

— Vous lui tiendrez compagnie jusqu'à ce que nous l'ayons remis aux soins du capitaine de Stirling-Castle.

Stewart témoigna quelque répugnance à conduire ainsi le prisonnier, qu'il avait connu en des jours meilleurs.

Cependant l'avant-garde de la colonne commença à traverser le gué avec précaution ; le centre et l'arrière-garde faisaient halte sur le rivage. Rob Roy, profitant de l'obscurité, du bruit des eaux, des cris des soldats, conjura Stewart, au nom de leur vieille amitié, de lui donner quelque chance d'échapper à une mort cruelle. Le quartier-maître se sentit ému ; mais la pensée du danger auquel il s'exposait en laissant fuir un tel prisonnier le retenait encore, quand Mac-Grégor lui rappela que le jour de la vengeance viendrait bientôt, car son fils et ses compagnons ne laisseraient certes pas sa mort impunie. Stewart ne fit aucune réponse.

Le duc donna alors l'ordre d'amener le prisonnier ; le quartier-maître conduisit son cheval dans le courant profond. Arrivé au milieu du gué, il serra les rênes, comme s'il n'avait pas été sûr de sa monture. Au même instant, Rob Roy sentit la sangle se desserrer, et les cordes qui lui liaient les bras furent coupées par le couteau de Stewart :

— Merci, murmura-t-il en lui serrant la main ; comptez sur la reconnaissance de Mac-Grégor.

Glissant sur la croupe du cheval, il plongea dans la rivière et ne revint à la surface que cent pas plus loin, à l'ombre d'un groupe de saules ; il gagna le rivage en rampant et sans être aperçu. Une caverne cachée au milieu des rochers lui servit de retraite pendant tout le jour suivant, et, à la tombée de la nuit, il se mit en marche pour regagner sa demeure, où il arriva sain et sauf.

Tout le clan était en armes, et se disposait, sous la conduite de Greumoch, à marcher vers Stirling ; mais une autre cause devait bientôt réclamer les épées des Mac-Grégors.

XIX. — LE MESSAGER DE SEAFORTH.

Peu de temps après son retour, Rob Roy reçut un messager qui venait lui donner avis d'un nouveau soulèvement en faveur du roi Jacques VIII, comme les cavaliers appelaient le Prétendant.

Ce messager n'était autre que James Livingstone, qui, indigné des atrocités du gouvernement anglais après la bataille de Sheriffmuir, avait changé de drapeau et était devenu jacobite. Il apportait une lettre de Seaforth, chef des Mackenzies, par laquelle ce seigneur demandait à Mac-Grégor de prendre les armes pour le roi exilé, et de se rendre, avec son clan, au lieu qui lui serait indiqué par le porteur.

— Je vois que le moment est favorable, dit sir James, tous vos hommes sont réunis.

— Et prêts à faire tout ce qui est possible à des braves, répondit Rob. Mais les Lowlands sont remplis de troupes, des vaisseaux de guerre viennent jusque dans nos lacs, et les Highlanders ne sont plus ce qu'ils étaient autrefois, Livingstone.

— Bah! une bonne bataille peut changer tout cela.

— Où est Seaforth maintenant?

— A Madrid.

— A Madrid ! c'est bien loin des Braes de Balquiddher.

— Sa Majesté le roi Jacques VIII vient d'y être reçue par Philippe V, avec tous les honneurs dus au roi de la Grande-Bretagne.

— Mais quel secours Philippe V donnera-t-il, si les toques-bleues prennent les armes ?

— Six mille soldats et douze mille mousquets vont être embarqués à bord de dix vaisseaux de guerre, commandés par le duc d'Ormond.

— A la bonne heure, dit Rob. Où sont ces vaisseaux et ces soldats ?

— A San Sebastien et ailleurs. Ils arriveront pendant que les défilés des Highlands seront encore bloqués par les neiges ; avec ces soldats espagnols et les armes distribuées aux fidèles Highlanders, avec le concours probable des Irlandais, nous pouvons bien espérer, Rob, culbuter ces Anglais et ces Lowlanders, et chasser l'Électeur.

Ces paroles résonnaient agréablement aux oreilles de Mac-Grégor ; il prit donc l'engagement de joindre le marquis de Seaforth à Kintail au printemps suivant, et sir James partit pour demander l'aide des autres clans.

Le 1er avril 1719, un nouveau messager annonça que la flotte espagnole faisait voile pour les Hébrides ; il venait demander à Rob Roy de marcher vers Glensheil avec tous les Highlanders qu'il pourrait réunir et d'attendre l'arrivée des alliés. Quelques jours après, Mac-Grégor quitta Port-Nellan avec ses compagnons, emmenant aussi le petit Harry Huske, car il ne doutait pas que, dans ses rencontres avec les troupes anglaises, il ne trouvât l'occasion de le rendre à son père. Helen pleura amèrement quand il fallut se séparer de lui. Elle le serra dans ses bras, et répéta ces tristes paroles : « Il est trop beau et trop bon pour avoir place sur cette terre. »

Après une marche de quatre-vingts milles à travers les montagnes du nord-ouest, Rob, à la tête de quatre cents hommes, arriva à Glensheil. De là, il pouvait apercevoir l'île de Skye et les vagues de l'Atlantique.

Le temps était doux et chaud quoique rafraîchi par la brise de l'Océan ; les Mac-Grégors campèrent sur la pente ombragée de la colline.

Le petit Harry Huske s'était aguerri, et il dormait tout aussi paisiblement dans le plaid de Rob ou de Greumoch que dans son lit à Port-Nellan ; mais il pleurait souvent à la pensée de sa mère, ainsi qu'il nommait Helen.

Ils étaient depuis trois jours à Glensheil, quand on vit approcher un gentilhomme monté sur un vigoureux cheval et suivi de quatre hommes qui portaient la cocarde blanche, insigne proscrit des Stuarts ; aussi furent-ils reçus par les Highlanders avec des acclamations de joie, bien que l'un des visiteurs ne fût autre que le redoutable Duncan Nan Creagh, maintenant un peu voûté, mais aussi actif et résolu que jamais. Il servit de guide à Livingstone, qui s'avança vers Rob Roy d'un air sombre.

— Salut, sir James, dit Mac-Grégor, j'aime à croire que vous apportez de bonnes nouvelles du roi et de ses fidèles serviteurs.

— Plût à Dieu !

— Que voulez-vous dire ?

— La flotte a mis à la voile à San Sebastien, mais elle a essuyé une terrible tempête près du cap Finistère. La tourmente a duré deux jours entiers, brisé les navires et déjoué les intentions bienveillantes de Philippe V.

— Ainsi, pas un vaisseau n'a atteint la Grande-Bretagne ?

— Si, deux frégates sont maintenant à l'ancre à Stornaway, où elles ont débarqué le marquis de Tullybardine, les lords Seaforth et Marischal avec trois cents soldats espagnols et des munitions.

— Beaucoup ?

— Deux mille mousquets et cinq mille pistolets.

— Pas d'argent ?

— Si ; des valeurs importantes sont confiées à don José de Santarem, chevalier de Malte.

— Dioul! dit Rob avec joie, les choses ne sont pas en si mauvais état, après tout. Nous sommes engagés maintenant, et nous devons tenir la partie quand ce ne serait que pour venir en aide à ces pauvres étrangers qui arrivent de si loin pour servir notre roi.

Conformément à ses instructions, Mac-Grégor se dirigea vers l'étroit défilé de Glensheil, où il devait être rejoint par les Mackenzies et les Espagnols; mais ils se firent attendre si longtemps, que la neige avait disparu des plus basses montagnes bien avant leur arrivée.

XX. — LA VENGEANCE DU MAJOR.

Bien que le secret eût été fidèlement gardé par les jacobites, le gouvernement fut averti, et le général Wightman, brave et actif officier, s'avança d'Inverness vers les montagnes avec des forces considérables. Il arriva le 9 juin à dix milles du camp de Seaforth et fit halte près d'un bras de mer qui pénètre jusque dans les montagnes de Glensheil. Huske était son chef d'état-major, le général le fit venir pendant que les troupes fatiguées posaient leurs armes et postaient les sentinelles.

— Prenez cent hommes avec vous, lui dit-il, et allez un mille plus loin pour former l'avant-poste; reconnaissez bien les lieux auparavant, et, si l'ennemi pouvait vous voir, envoyez-moi un messager.

— N'avez-vous pas d'autres instructions à me donner?

— Redoublez de vigilance, car le fameux proscrit Robert Mac-Grégor se trouve parmi les rebelles. Il nous donnera plus de peine avec douze hommes que lord Seaforth avec douze cents.



L'évasion au gué de Frews. Dessin de H. Clerget et E. Bayard.

— Rob Roy! s'écria Huske en tressaillant.

— Eh oui, parbleu! Vous paraissez ému, major; vous a-t-il donc causé tant de frayeur quand il a pris d'assaut Inversnaid?

— Vous vous trompez, général; c'est un mouvement de joie, au contraire. Je vais enfin rencontrer en face l'homme qui a tué mon fils, mon pauvre petit Harry.

— Oui, je sais, dit le général d'une voix émue, il a péri à Inversnaid.

— Malheur à Rob Roy! répondit Huske. Deux de ses fils l'accompagnent, m'a-t-on dit; si l'un d'eux tombe entre mes mains...

— Faites ce qu'il vous plaira de Rob et de ses fils, major, mais prenez garde aux embuscades; souvenez-vous d'Aberfoyle.

Huske exécuta ses ordres, puis, comme la nuit était claire et belle, il se promena à quelque distance pour reconnaître et observer le pays. Il fit ainsi un demi-mille environ, quand un Highlander armé, qui était caché dans la fougère, se leva tout à coup et lui barra le passage. Le major leva son épée et, s'avançant résolûment, se trouva face à face avec Rob Roy.

— Enfin, misérable, je te retrouve donc! s'écria Huske avec fureur.

— Réfléchissez à la manière dont nous nous quitterons, dit Mac-Grégor avec calme, si nous commençons ainsi.

— Etes-vous assez ignorant, assez stupide pour ne pas savoir qu'en poussant un cri ou déchargeant mon pistolet je puis appeler mes hommes, et vous faire pendre ou fusiller en trois minutes?

— Oui, mais auparavant cette épée vous aura traversé la poitrine, répliqua Rob tranquillement.

— Défendez-vous, traître! dit le major en prenant un pistolet à sa ceinture.

— Je ne suis pas un traître, car jamais je n'ai reconnu l'usurpateur allemand que vous servez; je suis le loyal sujet de Jacques VIII, que Dieu conserve! Et surtout, major Huske, sachez bien que je ne veux pas avoir de nouvelle rencontre avec vous, au moins jusqu'à ce que cet enfant soit en sûreté.

En parlant ainsi, il désignait le petit Harry qui, enveloppé dans le plaid de Rob Roy, dormait sur la bruyère.

— C'est bien, dit Huske d'une voix rauque, le temps de la vengeance est venu. Et abaissant son pistolet, il le déchargea sur l'enfant endormi.

Le plaid s'agita d'un mouvement convulsif, on entendit un faible soupir, et ce fut tout.

— Malheureux, s'écria Mac-Grégor, lâche insensé! Major Huske, j'en atteste le ciel et la Vierge Marie, vous êtes le meurtrier de votre propre fils.



La vengeance du major. Dessin de H. Clérget.

— Comment, dit le major avec épouvante, mon fils, avez-vous dit, mon fils?

— Voyez! répondit Rob. Il s'agenouilla, déploya le plaid sanglant et montra à l'officier frappé d'horreur les restes inanimés du pauvre Harry, dont il ne pouvait méconnaître les traits. Huske se couvrit le visage de ses mains en s'écriant :

— Oh! Mac-Grégor, qu'ai-je fait?

Il y eut un long silence; enfin Rob Roy reprit :

— Nous avions trouvé votre fils endormi dans son petit lit à Inversnaid, et nous l'avions gardé jusqu'à ce que le moment fût venu où nous pourrions vous le rendre. Mais traqués et proscrits comme nous sommes, traités par vous et les vôtres comme des bêtes féroces, mille difficultés s'y opposaient, et le pauvre petit apprit à nous aimer, il devint le compagnon de jeu de mon fils, il partagea notre foyer, tandis que ma bonne et douce femme, qui le savait sans mère, l'élevait avec tendresse. Certain

de vous rencontrer dans cette campagne, j'emmenai Harry avec moi pour vous le rendre; hélas! les craintes d'Helen se sont réalisées.

— Que voulez-vous dire?

— Elle avait prédit que l'enfant était trop beau et trop bon pour trouver place sur cette terre.

Huske s'était jeté à genoux auprès du corps de son fils; par un sentiment plein de délicatesse, Rob enveloppa l'enfant dans son plaid pour éviter au meurtrier la vue du sang qu'il avait versé.

— Allons, major, dit-il en lui posant avec bonté la main sur l'épaule, retournez près de vos hommes. Mon bras ne pourrait vous faire une blessure plus profonde que celle que vous vous êtes faite à vous-même. En cherchant à me nuire d'une manière si cruelle, vous avez causé la perte de votre fils; mais, ajouta-t-il en se découvrant, les anges ont porté son pur esprit aux pieds du trône de Dieu.

— Oh! Mac-Grégor, par pitié, tuez-moi.

— Non, dit Rob, je vous prie, au contraire, de m'éviter quand nous nous rencontrerons.

— Où? demanda Huske d'un air égaré.

— Où plane l'ange de la mort, aux plaines de Glensheil, répondit Mac-Grégor; et, sautant derrière les rochers, il disparut.

XXI. — BATAILLE DE GLENSHEIL.

Le 10 juin, au lever du soleil, le *Tulloch Ard*, chant de guerre des Mackenzies, retentissait dans Glensheil quand les habits rouges des Anglais et les uniformes jaunes des Allemands apparurent dans cette belle vallée, longue de quinze milles, et se formèrent en ligne de bataille. Les premières troupes qui se montrèrent furent les fantassins d'Harrison; à leur gauche étaient quelques clans ennemis de la maison des Stuarts: les Munroes en tartan écarlate, les Rosses, les Sutherlands et autres, dont la présence dans les rangs ennemis remplissait de rage les Highlanders jacobites.

Les marquis de Seaforth et de Tullybardine, accompagnés de Rob Roy, prirent position à l'entrée d'un étroit défilé dans la partie la plus élevée de Glensheil. Le corps de Seaforth comptait environ mille hommes, tous bien armés, selon la vieille mode highlandaise. Avec eux se trouvaient six compagnies d'infanterie espagnole, sous les ordres de don Alonzo de Santarem et de son frère don José, chevalier de Malte. Un mille plus loin étaient postés les Mac-Grégors, qui avaient ordre de prendre l'ennemi en flanc.

Wightman, voyant que les insurgés avaient formé une sorte de rempart afin de défendre le défilé, envoya une centaine d'hommes pour le détruire, mais ils étaient exposés aux longs mousquets des Highlanders; aussi, durant l'escarmouche, un seul Mackenzie tomba, tandis que le major Huske eut un cheval tué sous lui et perdit beaucoup de soldats.

Les compagnons de Rob Roy, peu habitués aux règles de la discipline, ne purent contenir plus longtemps leur impatience, le clan tout entier fondit sur l'ennemi, la claymore à la main. L'arrière-garde des Anglais reçut les Mac-Grégors en croisant la baïonnette, tandis que le second régiment de ligne ouvrait un feu oblique qui mit le désordre dans les rangs des montagnards. Repoussés sur la colline, ils rejoignirent les Mackenzies et les Mac-Raes qui défendaient le défilé.

Alors le général Wightman rappela ses tirailleurs et donna l'ordre aux grenadiers d'avancer. Ce mouvement s'exécuta; les grenades qu'ils lancèrent sur les montagnards en blessèrent plusieurs, et Seaforth lui-même tomba, atteint d'une blessure grave. Le désordre se mit dans les rangs des jacobites, et il fut encore augmenté par un nouvel incident, la bruyère prit feu, et des torrents de flammes coururent sur le revers des montagnes avec des nuages de fumée.

Protégés par cette circonstance, les fantassins anglais et allemands revinrent jusqu'à trois fois à la charge, mais ils furent repoussés énergiquement, et, après un combat de quatre heures, ils durent se retirer, laissant les Highlanders maîtres du champ de bataille. Cependant le lendemain, don Alonzo, dont les troupes avaient beaucoup souffert, et qui, naturellement, était moins intéressé dans la cause, se rendit avec deux cent soixante-dix hommes comme prisonnier de guerre. Ce fut le commencement d'un sauve-qui-peut général; les Mackenzies et les Mac-Raes, qui étaient sur leur propre territoire, se dispersèrent dans des lieux où l'armée ennemie ne pouvait les suivre, et Wightman commença sa retraite vers Edimbourg.

Les Mac-Grégors, ainsi laissés à eux-mêmes, tandis que les troupes anglaises couvraient toutes les routes, furent obligés de s'arrêter pendant quelques jours sur les bords du lac Duich, dans la forteresse d'Eilan-Donan, avant de pouvoir retourner à leurs clachans.

Pendant la nuit qui suivit le combat, Rob Roy, ayant appris que Duncan Nan Creagh et d'autres Mac-Raes erraient sur le champ de bataille afin de s'emparer de la dépouille des morts, vint pour chasser les pillards et secourir les blessés. L'aube commençait à paraître dans la vallée; au milieu des cadavres qui jonchaient le sol, Mac-Grégor aperçut un grand nombre d'Espagnols, et parmi eux un officier appuyé contre une large pierre; sa figure basanée, d'une pâleur livide, exprimait une vive souffrance. Il avait reçu deux blessures profondes et paraissait toucher à sa dernière heure. Son uniforme était bleu, richement brodé d'argent, et sur sa poitrine brillait la croix de Malte. La vue de cette croix excita l'intérêt de Rob. Il s'arrêta pour demander à l'officier s'il pouvait lui être utile.

Le blessé ouvrit ses grands yeux noirs et ternes, où la mort se lisait déjà:

— De l'eau pour l'amour du ciel! murmura-t-il.

— Courez à ce ruisseau, Greumoch, et remplissez votre *quaich*. Nos ancêtres reposent à l'ombre de la vieille croix d'Inchcailloch, et il serait mal à nous de laisser sans secours l'étranger qui, la croix sur la poitrine, meurt ici pour le roi Jacques VIII.

Greumoch revint aussitôt, et Rob approcha la coupe d'eau fraîche mêlée de whisky des lèvres du mourant. Il lui proposa ensuite de bander ses plaies et d'étancher le sang, mais l'Espagnol secoua tristement la tête.

— Quel est votre nom? demanda Mac-Grégor.

— Don José de Santarem, chevalier de Malte.

— Un parent du colonel espagnol?

— Son frère. — Señor, reprit l'Espagnol après une pause, pourrais-je avoir un prêtre?

— Un prêtre?... dit Rob avec embarras. Les prêtres sont tous bannis ou dans la tombe.

— Pas de prêtre! soupira l'officier.

— Hélas! non, répondit Mac-Grégor.

L'Espagnol fit un geste de désespoir:

— Mes ancêtres reposent dans la chapelle de notre vieux château de Quebara, et moi, frère de Saint-Jean de Malte, je dois mourir ici parmi des hérétiques. Mon corps

aura pour sépulture une terre qui n'a été bénite que par la rosée du ciel.

— Non, dit Rob vivement, cela ne sera pas, vous reposerez dans une terre consacrée.

— Jurez-le-moi !

— Je vous le jure ! s'écria Mac-Grégor en portant son dirk à ses lèvres.

— Vous en faites serment sur votre poignard, comme nous dans notre pays, dit l'Espagnol, dont les yeux s'animèrent un instant. Ecoutez-moi, je vous récompenserai si je puis.

— Je ne cherche pas de récompense. J'accomplis un devoir en secourant un étranger venu ici pour défendre la cause de notre roi.

— Approchez-vous plus près, reprit l'officier, dont la voix était à peine distincte. J'étais chargé de la caisse du trésor, elle contient trois mille pistoles... et se trouve...

La parole s'éteignit sur les lèvres de l'étranger. Au bout d'un instant il fit un nouvel effort et reprit :

— Elle se trouve à bord d'une petite galère... près des rochers... à l'endroit où nous avions une batterie.

— A l'embouchure du lac Duich?

— Je ne sais pas comment vous l'appelez... les pistoles... sont dans un coffre-fort... portant la croix de Malte.

Le pauvre officier commença alors à prier d'une voix entrecoupée, mais bientôt il perdit l'usage de la parole, et, moins d'une heure après, il avait cessé d'exister.

Rob Roy tint sa promesse ; le corps de don José fut transporté à Killduich, dans une ancienne église, et enseveli avec tous les honneurs funèbres en usage dans les montagnes.

Mac-Grégor s'empara sans peine du trésor abandonné, il en distribua une partie à ses compagnons, et, quelques jours après, les chemins étant libres, il reprit avec eux la route de Port-Nellan.

XXII. — ROB EST ATTAQUÉ PAR LE DUC D'ATHOLE.

A son retour, Rob Roy, pour se soustraire aux poursuites du gouvernement et jouir en paix du trésor que lui avait légué l'Espagnol, se retira plus loin dans les montagnes, aux *Braes de Balquhidder*. Il s'établit dans la ferme d'Inverlochluwig, riche en excellents pâturages, et, se sentant déjà vieux, il résolut de se consacrer exclusivement à la culture de ses terres. Cependant le duc d'Athole, qui était resté son ennemi, malgré les sentiments royalistes de ses fils et les sympathies de l'aimable duchesse Katrine, fit de nouvelles tentatives pour s'emparer de lui ; car les lois de proscription contre le clan Alpine et son chef étaient toujours en pleine vigueur.

Ses efforts furent longtemps infructueux, mais enfin, en 1724, il crut avoir trouvé une meilleure occasion. Le jour de Saint-Pierre ès Liens, la mère de Rob Roy, qui était presque centenaire, s'éteignit à Muirlaggan, dans une maison que son fils avait fait bâtir pour elle. Le jour qui précéda les funérailles, et avant que les hommes du clan ne fussent assemblés pour rendre à la morte les derniers devoirs, Paul Crubach se présenta devant Rob, qui, plongé dans une morne tristesse, était assis près de sa fenêtre.

— Paul, vous avez été absent ces jours derniers, dit Mac-Grégor avec bonté, et à votre âge...

— Je suis allé à Inchcailloch, et j'y ai passé trois nuits, répondit-il d'un air grave.

— Trois nuits lugubres, reprit Rob avec un triste sourire, au milieu d'une église en ruine et des tombeaux des morts.

— J'y ai dormi cependant, car je savais que les morts me donneraient un conseil utile ; et dans mes rêves, Mac-Achai, le chef de notre race, m'est apparu deux fois.

— A quel signe l'avez-vous reconnu?

— A la couleur de ses cheveux et de sa barbe ; il m'a dit...

— Quoi? demanda Rob avec impatience. Oh! Paul, Mac-Achai repose dans son tombeau.

— Cela n'empêche pas ; il m'a dit : *Défiez-vous du duc d'Athole.*

— Est-ce une plaisanterie, Paul? le temps serait mal choisi. Nous défier d'Athole! qu'avons-nous fait autre chose depuis vingt ans?

— Il ne faut pas mépriser les conseils des morts, répondit le vieillard.

Mac-Grégor fit peu d'attention à cet avertissement ; il avait échappé tant de fois à ses ennemis, qu'il ne craignait plus leurs piéges ; les Highlanders disaient même en riant qu'il serait aussi facile de mettre toute l'eau du lac Lomond dans le creux de la main que de s'emparer de Rob Roy. Mais vers la nuit, Ronald accourut auprès de son père, la tête nue et tout essoufflé, et lui annonça qu'une troupe de soldats s'approchait de la maison. Bien que tout le clan dût se réunir le lendemain pour la cérémonie funèbre, Rob n'avait pas en ce moment dix hommes dont il pût disposer. Il saisit son épée, mit à la hâte ses pistolets à sa ceinture, jeta son bouclier sur son bras, et, après avoir embrassé Helen, il s'élançait hors de sa maison pour chercher un refuge dans les montagnes jusqu'à ce que le duc se fût éloigné, quand Athole parut à la porte avec deux cent cinquante de ses vassaux, tous à cheval et en armes.

La main sur la garde de son épée, Mac-Grégor salua le duc :

— Je remercie Votre Grâce, dit-il, d'être venue sans en être priée, et avec une aussi bonne compagnie, pour assister aux funérailles de ma mère. Glenfalloch et Breadalbane ne seront pas moins reconnaissants d'un honneur auquel ni eux ni moi ne nous attendions.

— Je ne suis pas venu dans un tel dessein, répondit le duc avec hauteur, en suivant d'un œil attentif tous les mouvements de Rob ; mais j'ai l'intention de jouir du plaisir de votre compagnie jusqu'à la Tolbooth de Perth, où nous réglerons à loisir quelques vieux comptes.

— Vraiment, dit Rob, si j'avais été averti à temps de la visite de Votre Grâce, je serais allé à sa rencontre, non pas à ma porte, mais au défilé du lac Ard, et je n'aurais demandé aucun délai. Dans cette chambre, duc, est le cercueil de ma mère, aussi, quand je devrais être tué sur le seuil de ma maison, je ne vous suivrai pas ; vivant ou mort, ma place sera auprès d'elle!

— Assez, reprit Athole, les funérailles se feront bien sans vous.

A ces dures paroles, Mac-Grégor, pris d'indignation, saisit sa claymore et somma le duc de se retirer.

Pour toute réponse, Athole leva son pistolet et tira sur Mac-Grégor, qui tomba à terre. Au même instant, un cri de désespoir se fit entendre, et la sœur de Rob, qui était venue pour les funérailles, s'élança sur le duc, et le saisit à la gorge avec une telle vigueur, qu'il fut bientôt privé de respiration, pendant que ses hommes demeuraient immobiles, n'osant faire usage de leurs armes contre un tel assaillant. Du reste, Rob Roy n'était pas mort, son pied avait simplement glissé en cherchant à éviter l'arme

de son ennemi. Il se releva et dégagea le duc. En même temps, avertis par Ronald et Greumoch, les Mac-Grégors accouraient se ranger autour de leur chef; la partie commençait à devenir égale; Athole, encore tout étourdi, remonta à cheval, et le colonel Graham, jugeant la prudence préférable à la valeur, saisit le cheval du duc par la bride et donna l'ordre à la troupe de se retirer en toute hâte.

Le lendemain, lorsque Glengyle, le neveu de Rob, arriva, plus de sept cents hommes armés, avec vingt pipers, suivaient les funérailles. La vieille mère de Rob fut conduite à sa dernière demeure par ses quatre petits-fils, qui tenaient eux-mêmes la bière.

Quant au duc d'Athole, il n'eut pas de nouvelle occasion de nuire à Rob Roy; le 14 novembre de la même année, il mourut dans son château de Blair.

XXIII. — DERNIÈRES SCÈNES.

Depuis cette époque, la vie de Mac-Grégor s'écoula dans le bien-être et la paix; autour de lui, ses fils devenaient des hommes braves, actifs et hardis, tandis que, grâce à ses soins et à ses conseils, les enfants de ceux qui avaient partagé ses fatigues et ses périls sur plus d'un champ de bataille se transformaient en d'habiles éleveurs et de paisibles fermiers.

Rob Roy, étendant son exploitation agricole au delà de Balquhidder, avait loué quelques terres du duc d'Argyle. A cette nouvelle, Montrose sentit se réveiller son ancienne animosité contre Mac-Grégor, et, devant les lords du conseil privé, il accusa le fameux feld-maréchal de soutenir et de protéger un *outlaw*.

— Non, répondit Argyle, je ne donne à Rob Roy que le bois de la forêt, le poisson du lac, l'herbe de la vallée et le daim de la montagne, ce patrimoine des Highlanders. Mais j'ai entendu dire que vous l'avez approvisionné de bétail, de grain et de farine; de plus, nous savons qu'il a été pendant longtemps l'homme d'affaires de Votre Grâce, et que plus d'une fois il a perçu vos fermages.

Montrose ne trouva rien à répondre à cette amère ironie, il se mordit les lèvres avec colère.

Cependant les années avaient ridé le front et blanchi la barbe de Rob Roy, il était devenu moins impétueux, moins irritable. Toutefois, en 1734, il se brouilla avec un ennemi puissant, Stewart d'Appin. Le clan des Mac-Laren élevait des prétentions sur la terre d'Invernentie à Balquhidder; les Mac-Grégors y avaient aussi des droits, qu'ils firent valoir l'épée à la main.

Les Mac-Laren invoquèrent l'appui d'Appin, chef des Stewarts, qui leur fournit un renfort de quatre cents hommes d'élite, et tous ensemble se rendirent à Balquhidder, où Rob Roy, à la tête de son clan, se préparait à les recevoir: un brillant soleil d'été éclairait les murailles grisâtres de la vieille église, ombragée par de sombres ifs sous lesquels s'étendaient les pierres couvertes de mousses de l'antique cimetière. Les clans hostiles s'approchèrent sur deux lignes, chaque homme tenant son bouclier rond au bras gauche, et brandissant l'épée de la main droite.

Rob Roy, désireux d'éviter l'effusion du sang, s'avança résolûment au-devant des ennemis, remit son épée dans le fourreau et invita Stewart Appin à sortir aussi des rangs pour conférer avec lui. Quand les deux chefs se furent rapprochés:

— Stewart, dit Rob, je suis profondément attristé de voir ceux qui portent un nom royal envahir les terres du clan Alpine, descendant aussi d'une race royale. Nos pères étaient amis, ils ont combattu sous le même drapeau à la bataille des Braës de Rannoch; les lames de nos claymores portent la même devise. Voyez, ajouta-t-il en montrant la légende gravée sur toutes les épées écossaises à cette époque: *Prospérité et indépendance de l'Ecosse!*

— Je ne suis venu que pour secourir mon parent Invernentie, et lui rendre les terres dont vos hommes l'ont dépouillé, répliqua Stewart.

— Ces terres nous ont appartenu de tout temps, Appin; mais écoutez, nous sommes de loyaux sujets du roi, et ce serait grande pitié si nous nous affaiblissions mutuellement par un conflit mortel. Aussi je laisserai volontiers les terres d'Invernentie aux Mac-Laren, moyennant une redevance.

— J'y consens, répondit Stewart en tendant la main à son adversaire.

— C'est bien, dit Rob. Mais maintenant, ajouta-t-il, comme nous avons beaucoup de braves gens sous les armes, il serait honteux de nous séparer sans faire l'épreuve de notre adresse. Aussi j'invite tout gentleman à échanger quelques passes avec moi pour l'honneur de nos clans.

Le beau-frère d'Appin, Alaster d'Invernahyle, s'avança en s'écriant:

— J'accepte le défi.

Les pipers jouèrent une marche guerrière, et le combat commença, mais au bout de quelques minutes le sang jaillit du bras droit de Rob, qui abaissa bientôt son épée et dit:

— Je vous félicite, Alaster d'Invernahyle, car il y en a bien peu qui puissent se vanter d'avoir fait couler le sang de Rob Roy.

— Non, répondit Alaster en présentant son mouchoir pour bander la blessure, sans l'avantage que me donnait la jeunesse, la lutte ne se serait pas terminée à mon honneur.

— Si votre sang est le seul qui ait été versé aujourd'hui, nous le devons à votre générosité, Mac-Grégor, reprit Stewart. Adieu, nous retournons aux Braes d'Appin. Si je vous survis, ma main posera la première pierre de votre *cairn* (tombeau), et je prierai qu'il transmette votre noble mémoire aux temps à venir.

— Je vous remercie, Appin; vous me survivrez certainement, car Mac-Grégor le Roux ne l'est maintenant que de nom; sa chevelure est devenue blanche comme les neiges de nos montagnes.

Ce fut la dernière fois qu'il parut à la tête de son clan.

Quelque temps après, dans une joute contre Ardsheil, se sentant la vue trouble, le bras faible, et se voyant forcé de perdre du terrain, il rougit de honte, des larmes lui vinrent aux yeux, et il jeta sur la bruyère sa vieille et fidèle épée.

— Jamais je ne l'avais tirée sans honneur, s'écria-t-il; maintenant tu ne sortiras plus du fourreau!

Ardsheil, généreux autant que brave, fut profondément ému de la douleur du vieux guerrier. Relevant la claymore et la présentant à Rob, il se découvrit avec respect:

— Honte à moi, dit-il, d'avoir osé me mesurer contre un chef chargé de gloire et d'années comme vous! Mais donnez-moi la main, Mac-Grégor, et désormais soyons amis.

— Hélas! répondit Rob, je suis trop vieux maintenant pour être votre ennemi.

La santé et la force de Rob Roy déclinèrent rapidement à partir de cette époque, et l'hiver de 1734, qui se montra d'une rigueur exceptionnelle, lui fut très-funeste.

Devenu aussi faible qu'un enfant, il se vit confiné dans sa demeure par la vieillesse plutôt encore que par la maladie.

Un soir de décembre, se sentant plus faible que de coutume, il appela Helen, qui veillait près de lui avec une sollicitude infatigable, et il la pria d'ouvrir les fenêtres, afin qu'il pût voir encore une fois le soleil couchant. L'air vif de la montagne apporta à l'oreille du vieillard, comme une douce musique, les mugissements des bestiaux à l'étable et les rires joyeux des enfants qui jouaient dans le clachan.

— La mort est proche, Helen, viens près de moi, dit-il à sa femme. J'ai été souvent dur et emporté envers toi.

— Oh! jamais, jamais, Rob! répondit-elle avec un sanglot.

— Si je l'ai fait, pardonne-moi.

— Te pardonner, mon pauvre Rob, s'écria-t-elle en l'entourant de ses bras.

— Je n'ai jamais demandé pardon qu'à ceux que j'ai aimés, et la plupart sont partis avant nous, Helen. Mes pères m'appellent, je vois leurs formes confuses sur la montagne, au milieu du brouillard. Le soleil est-il couché?

— Non ; pourquoi?

— Il fait sombre, bien sombre ; ouvre la fenêtre.

— Elle est ouverte, dit Helen d'une voix brisée.

— Oh! que ne puis-je sentir encore le doux parfum du genêt et de la fougère, voir le daim bondir au milieu des rochers! Mais qui vient? ajouta-t-il, car un bruit de pas se faisait entendre.

C'était le vieux Alpine. Il annonça que Mac-Laren d'Invernentie demandait des nouvelles de Rob.

— Mac-Laren! s'écria Rob en rappelant ses forces défaillantes, tandis que ses yeux se ranimaient. Levez-moi, Helen. Coll, Hamish, Ronald, apportez-moi ma toque et mon plaid, mes pistolets, mon dirk et ma claymore. Alors vous introduirez Mac-Laren, car jamais on ne pourra dire qu'un ennemi ait vu Mac-Grégor sans défense et sans armes.



La mort de Rob Roy. Dessin de E. Bayard.

Ses ordres furent aussitôt exécutés. L'étranger entra et s'informa avec intérêt de la santé du célèbre vieillard.

Après le départ de Mac-Laren, Rob Roy demeura assis, l'épée au côté, et murmurant avec ses prières des strophes d'Ossian.

« Les vents souffleront dans ma chevelure grise et ne m'éveilleront pas. Les fils des générations futures passeront, une autre race s'élèvera, car les hommes sont semblables aux vagues de l'Océan. Comme les feuilles de la forêt de Morven, la brise les emporte, mais d'autres feuilles leur succèdent bientôt. »

— Maintenant, Helen, reprit-il, tout est fini. Alpine, jouez *Ha til mi tulidh!* (Nous ne retournerons plus!)

Aveugle et chargé d'années, comme son chef mourant, Alpine, les joues sillonnées de larmes brûlantes, fit entendre cet air solennel. Avant qu'il eût terminé, Rob Roy n'existait plus ; Helen Mac-Grégor et ses fils étaient à genoux autour d'un corps inanimé.

Il expira le 28 décembre 1734, âgé de quatre-vingts ans. A l'extrémité orientale de la vieille église de Balquidder, un des plus anciens sanctuaires du culte catholique, se trouve le tombeau de Rob Roy. Il est recouvert d'une pierre brute sur laquelle un grand nombre d'emblèmes ont été grossièrement sculptés. On y distingue, entre autres, la figure d'un Highlander et une large claymore.

EMILE JONVEAUX.

(*Imité de l'anglais.*)

CHRONIQUE DU MOIS.

M. LE DUC DE MORNY.

C'est le malheur de la chronique, elle est vouée aux funérailles. Un mois, pour les jeunes gens, ce n'est rien; c'est un terrible espace dans la vie humaine! Hélas! nous vous racontions naguère la mort imprévue de M. Saintine, et sa tombe ouverte avant l'heure; aujourd'hui l'homme emporté par une mort funeste appartenait à la politique, et, s'il n'eût été que le président de la Chambre des députés, nous n'aurions pas eu à en parler longtemps. Mais M. le duc de Morny, par un certain côté plein de charme et de grâce, était un de ces esprits dont il faut qu'on s'inquiète, indépendamment de leur tâche de chaque jour. Il était poëte à ses heures; sitôt qu'il en avait le loisir, il consignait les grandes affaires à sa porte, et d'une plume effilée et légère il écrivait des choses charmantes. Ajoutons qu'il ornait très-volontiers les paroles de sa chanson d'une agréable musique; il était musicien comme il était poëte, sans recherche et sans effort. Chez lui tout coulait de source; il savait rire, il riait doucement, sans blesser personne, et qu'il était heureux lorsqu'il pouvait réunir dans les salons de la présidence un public de bonnes gens qui s'amusaient aux plaisanteries de M. Choufleury! On chantera longtemps les chansons de M. de Morny, parce qu'elles sont écrites dans le véritable accent de la bonne humeur.

Il avait amassé à son usage, avec un goût parfait, une des plus riches collections de tableaux qu'un Parisien ait jamais possédée. Il aimait, avec la passion la plus violente, une belle peinture. Il disait que l'on ne pouvait jamais payer trop cher un vrai chef-d'œuvre, et comme il tenait aux anciens beaucoup plus qu'aux modernes, il choisissait surtout, dans l'école française, les belles œuvres de sa fantaisie et de son adoption. Cependant les maîtres hollandais n'étaient pas négligés, non plus que les maîtres flamands. Il eût passé une journée entière à contempler le *Déjeuner de jambon*, par Téniers, un *paysage enchanté* de Cuyp ou d'Hobbéma. Le soir venu, on était sûr de le retrouver au théâtre Italien, si quelque grande chanteuse prêtait son âme à Rossini, à Mozart, à Meyerbeer. Pas une pièce nouvelle de quelque importance à laquelle il n'assistât. Il écoutait comme un vrai critique, et si parfois la justice ou son bon goût se trouvaient trop cruellement offensés, rien ne l'eût empêché de s'écrier: C'est ignoble! Ainsi, dans la pièce des *Diables noirs*, au moment où le jeune homme est en train de voler un diamant, M. de Morny protesta d'une voix haute, et comme un des amis de l'auteur se retournait pour imposer silence à ce terrible censeur, il y avait tant d'énergie et de sincère indignation sur le visage de M. de Morny, que notre homme, intimidé, courba la tête et comprit qu'on n'imposait pas silence à un pareil auditeur.

Au plus fort de l'attention publique et de l'empressement pour assister aux steeple-chases de la Marche, aux courses du bois de Boulogne, il advint que M. le duc de Morny voulut avoir une écurie à son tour; deux années lui suffirent pour devenir le roi du *turf*, un mot anglais pour désigner tout ce qui se rattache aux choses du cheval. M. de Morny lui-même, à dix-huit ans, se distinguait par son audace à franchir la haie et le fossé, et bien peu de jeunes gens le pouvaient suivre en ces courses folles à travers tant d'obstacles. Il eut bientôt le profit de ce rude exercice, quand il fut envoyé en Afrique, au premier régiment de lanciers. Il était né soldat, comme il était né diplomate. Il se distingua sous le général Changarnier, dans la première campagne de Constantine, où il fut blessé le même jour que les fils du roi, M. le duc d'Orléans et M. le duc de Nemours. Il fut décoré à vingt-deux ans pour avoir sauvé la vie au général Trézel. Après la guerre, il déploya toutes sortes d'aptitudes, et ce digne pupille de Mme de Souza devint tout de suite un fabricant de sucre de betterave. Cette grande industrie est redevable à M. de Morny d'un très-grand progrès. Encore aujourd'hui, les fabricants de Clermont-Ferrand vous raconteront les louanges du jeune capitaine, leur compère, qu'ils envoyèrent à la Chambre aussitôt qu'il fut entré dans sa trentième année.

Ici nous arrêterons, s'il vous plaît, cet éloge funèbre, en déplorant cet homme encore si jeune, et disparu si vite, au milieu de tant de regrets légitimes. On le vit bien au grand jour des funérailles, quand son cercueil traversa toute la ville, au milieu de la sympathie universelle

LE DUC DE NORTHUMBERLAND ET LE VAINQUEUR DES VAINQUEURS.

Un autre homme vient de mourir, un Anglais, dont le nom, mêlé à tous les événements du siècle, avait certes passé le détroit, le duc de Northumberland. Un jour, la populace de Londres, une populace assez mal apprise, brisa les vitres du magnifique hôtel que le noble lord possédait au coin de Charing cross et de Trafalgar square. L'hôtel était, de temps immémorial, surmonté d'un lion tourné vers la cité. Le duc ne se plaignit pas, ne fit pas de procès, il se contenta de tourner le lion du côté opposé. Au lieu de montrer sa tête royale aux quartiers populaires, le lion de l'hôtel Northumberland ne leur montra plus que sa queue.

Pareille aventure était arrivée au feu duc de Wellington, *le vainqueur des vainqueurs*. La foule ayant brisé les vitres de Aspley-House, il ne voulut pas qu'on en remît d'autres. Dans les premiers jours tout alla bien. On regardait cette noble demeure à l'aspect dévasté, et l'on passait. Mais plusieurs mois s'écoulèrent sans que le duc fît ordonner la moindre réparation, le peuple de Londres commença à comprendre le reproche que ces carreaux cassés répétaient à tout venant.

Un beau soir, une députation d'ouvriers sollicita l'honneur d'être admise auprès de Sa Grâce. Le duc les accueillit et leur demanda ce qu'ils voulaient. « Milord, dit l'orateur, la députation au nom de laquelle je parle déplore les scènes regrettables dont Votre Seigneurie a eu à se plaindre, et je viens lui demander l'autorisation d'effacer ces traces malheureuses, en remettant à nos frais les carreaux de Aspley-House. Nous supplions Votre Seigneurie au nom de l'honneur de la vieille Angleterre. — Accordé, répondit le vieux duc, et, puisque vous m'assurez qu'on ne jettera plus de pierres dans mes fenêtres, je vous promets de mon côté d'effacer tout vestige en faisant remettre dès demain des carreaux à mon hôtel. » Le lendemain, en effet, Aspley-House reprenait sa brillante physionomie, et il est inutile d'ajouter que, depuis lors, les vitres de Wellington furent toujours respectées.

LE PREMIER VOLUME DE L'HISTOIRE DE JULES CÉSAR.

A la même heure et presque le même jour que Paris conduisait M. de Morny à sa dernière demeure, apparaissait le premier tome, impatiemment attendu, de la *Vie de Jules César*, par Napoléon III. Nous avons lu, des premiers, ce grand livre, et quelle que soit l'appréciation des maîtres de la critique en France, en Angleterre, en Allemagne, on ne saurait nier que l'illustre auteur ait donné un bon exemple en publiant, après un labeur de tous les jours, le résultat d'une étude attentive des événements, des accidents, des trahisons, des cruelles déceptions contenus dans une si grande histoire. On pourrait appeler cette vie de Jules César un rendez-vous des plus belles pages que nous aient laissées les grands écrivains des temps passés : Suétone et Plutarque, Cicéron et Dion Cassius, sans oublier l'écrivain du fameux livre intitulé *les Guerres civiles*, dont chaque page est souillée d'une tache de sang. De ces récits si divers, de ces accusations, de ces louanges, des adorations de Marc-Antoine et des accusations de Cicéron, ce premier tome est composé. Rien de nouveau ne s'y rencontre, et pas une découverte, mais l'autorité de l'écrivain suffit, et au delà, pour donner à ces divers chapitres une vie, un mouvement, une force incomparables. Lui-même, en sa préface très-débattue, l'auteur explique au lecteur sa façon d'interpréter les grands hommes et les grands événements d'autrefois :

« La vérité historique devrait être non moins sacrée que la religion. Si les préceptes de la foi élèvent notre âme au-dessus des intérêts de ce monde, les enseignements de l'histoire, à leur tour, nous inspirent l'amour du beau et du juste, la haine de ce qui fait obstacle aux progrès de l'humanité. Ces enseignements, pour être profitables, exigent certaines conditions. Il faut que les faits soient reproduits avec une rigoureuse exactitude, que les changements politiques ou sociaux soient philosophiquement analysés, que l'attrait piquant des détails sur la vie des hommes publics ne détourne pas l'attention de leur rôle politique et ne fasse pas oublier leur mission providentielle.

« Trop souvent l'écrivain nous présente les différentes phases de l'histoire comme des événements spontanés, sans rechercher dans les faits antérieurs leur véritable origine et leur déduction naturelle ; semblable au peintre qui, en reproduisant les accidents de la nature, ne s'attache qu'à leur effet pittoresque, sans pouvoir, dans son tableau, en donner la démonstration scientifique. L'historien doit être plus qu'un peintre ; il doit, comme le géologue qui explique les phénomènes du globe, découvrir le secret de la transformation des sociétés. »

Voilà comme il s'explique, à la façon d'un écrivain assuré de son auditoire, et qui voit de très-haut toute chose. L'un des grands critiques de ce temps-ci, M. de Sacy, vous dira dans quel sens il faut comprendre cette préface, la digne annonce des choses qui vont venir :

« Vous avez vos objections contre la préface de l'Empereur; croyez-vous que je n'aie pas aussi les miennes? Il y a tel mot que j'aurais rayé, ce me semble, tel autre que j'aurais adouci ou expliqué. Mais, refaite par vous ou par moi, la préface de l'histoire de César n'aurait-elle pas perdu ce caractère de conviction énergique, cette vive originalité qui la distingue de toutes les préfaces? Songez-y bien : nous ne sommes, ni vous ni moi, des fondateurs d'empire ; nous ne portons, ni vous ni moi, le nom éclatant et populaire de Napoléon ; nous n'avons pas le moindre cousinage avec César ; et si nous avions écrit cette préface, nous ne l'aurions pas datée *du palais des Tuileries, le 20 mars* 1862. Le 20 mars, quel souvenir! L'Empire deux fois tombé d'une chute qui paraissait si profonde et se relevant quarante ans plus tard comme par miracle! Cette préface, où le calme du style voile à peine l'ardeur de la pensée, ne semble-t-il pas qu'elle ait dû être écrite la nuit, après de longues méditations, à la pâle lueur d'un dernier flambeau, et que cette nuit-là peut-être l'ombre de l'élève de Brienne, du vainqueur d'Arcole et de Marengo, d'Austerlitz et de Wagram, du captif de Sainte-Hélène, errait sous les voûtes du palais? Permettons à des destinées extraordinaires un langage et des sentiments au-dessus de l'ordinaire. A qui donc conviendra-t-il d'être césarien, sinon au successeur et au neveu de César? Et la France elle-même, que se rappelle-t-elle de Napoléon Ier, sinon sa gloire et ses malheurs? S'ensuit-il que personne songe à nous ramener à la politique et au régime de 1810, ou qu'il soit défendu de préférer le génie de la modération et de la paix au génie des conquêtes? L'Empereur méconnaît-il son époque? gouvernerait-il la France depuis quinze ans, s'il n'était pas l'homme du temps? Cette publication même d'un livre, fruit laborieux de tant de savantes recherches, que signifie-t-elle? Croyez-moi, rien n'est plus rassurant pour l'humanité et pour la liberté qu'un prince qui confie ses pensées les plus intimes à la presse et au public ! »

C'est bien dit tout cela ; voilà bien, en effet, comme on parle aux têtes couronnées, lorsqu'elles descendent dans l'arène littéraire. Et vraiment, ce serait mal reconnaître une ambition très-légitime, et qui fait le plus grand honneur aux lettrés de tous les pays, que d'en parler sans déférence et sans respect.

C'était l'habitude, autrefois, des princes du Nord, du grand Frédéric, de la grande Catherine de Russie ou de l'empereur Joseph II, d'inscrire en tête de leurs livres qu'ils ne daignaient pas signer : *Fait de main de maître*, à Berlin, à Vienne, à Saint-Pétersbourg. Avec cette simple annonce : *Fait de main de maître*, ils se mettaient, ces maîtres, à l'abri de la critique, et bien peu d'écrivains eussent été assez hardis pour toucher à l'œuvre ainsi faite. Eh bien! rendons-lui cette justice, l'auteur du *Jules César* est content d'avoir écrit : *de main d'ouvrier* (c'est un mot de La Bruyère), et de courir tout simplement les chances méritées de son labeur.

UN EXEMPLAIRE DE CORNEILLE.

Et puisque nous sommes en train de parler du travail des grands ouvriers, nous raconterons ici même une anecdote récente, et qui vaut la peine qu'on la conserve.

A la vente de M. de Périer, propriétaire du petit château de la Madeleine, où Casimir Delavigne a composé ses œuvres les plus touchantes, deux petits volumes in-12 des œuvres de Corneille de la première édition (1648), ont atteint le prix de mille cinquante francs. Comme le livre est en assez piètre état, il faut bien encore une dépense de quatre cents francs pour le remettre en honneur. Singulier accident! Ce théâtre de Corneille, sur les rayons où l'auteur des *Vêpres siciliennes* posait ses livres, revendu à si haut prix par le même libraire qui, lui-même, l'avait vendu à M. de Périer pour un petit écu.

Le premier de ces deux tomes porte la date du 30 mars 1648. On lit à la fin du second tome : « Achevé d'imprimer ce 31 septembre 1648. » Corneille lui-même envoyait cet exemplaire à son ami, M. de Zuilychem, qui lui avait offert son poëme intitulé : *Momenta desultoria*, avec

lettre d'envoi, nouvellement retrouvée par M. Edouard Fournier, qui en a fait un très-beau commentaire...

« Votre présent m'a esté très cher, et par sa propre valeur, et parce qu'il vient de vous ; mais j'avois honte de vous en rendre graces sans m'en revancher en quelque sorte, et j'esperois que cet hyver me mettroit en estat d'accompagner mes remerciements de quelque pièce de Theatre qui du moins eust esté considérable pour sa nouveauté. Les desordres de nostre France ne me lont pas permis, et ont resserré dans mon Cabinet ce que je me preparois a luy donner si bien que pour ne paroistre pas devant vous tout a fait les mains vuides, je me trouve reduit a vous envoyer deux recueils de mes ouvrages qui n'ont rien de nouveau que l'impression. Je croy toutefois que le premier n'a pas eu asses de reputation pour aller jusqu'a vous. Ce sont les peches de ma jeunesse et les coups d'essay d'une Muse de Province qui se laissoit conduire aux lumières purement Naturelles, et n'avoit pas encore fait reflexion qu'il y avoit un art de la Tragedie, et qu'Aristote en avoit laissé des preceptes. Vous n'y trouveres rien de supportable qu'une Medée qui veritablement a pris quelque chose d'asses bon a celle de Seneque et ne la pas tellement defigurée qu'il ne luy reste une partie de ses graces.



M. de Morny. Dessin de Bocourt.

« Je vous prie, Monsieur, de me garder une part dans votre amitié. Ma plus haute ambition est de m'y conserver, et je m'imputerois a un bonheur extraordinaire une occasion qui me donnast lieu de vous faire cognoistre par les effets que je suis véritablement,

« Monsieur,

« Votre treshumble et tresobligé serviteur.

CORNEILLE.

« A Rouen, ce 6 de mars 1649. »

On comprend parfaitement que cette édition de 1648 ait atteint ce prix fabuleux de mille cinquante francs, qu'elle eût dépassé, sans nul doute, si la lettre de Corneille eût été connue avant la vente des livres de M. de Périer. Ce qui n'empêchait pas Scarron, en 1650, d'écrire le petit triolet que voici :

De Corneille les comédies,
Si magnifiques, si hardies,
De jour en jour baissent de prix.

CH. WALLUT.

Paris. — Typ. HENNUYER ET FILS, rue du Boulevard, 7.

MORALITÉS ENFANTINES.

MÉDIATION.



Médiation. Composition et dessin de Mlle Maria Chenu.

Les enfants ont dans les choses de la vie une incroyable mémoire, quand on parvient un seul instant à fixer leur attention. C'est une vérité tellement connue qu'elle est passée dans le domaine des lieux communs, et cependant on ne songe plus guère à s'en préoccuper et à en tirer parti. On laisse maintenant ces petites consciences se former toutes seules, et Dieu sait ce à quoi elles parviennent! Autrefois, on prenait la peine de les aider un peu, et

les tendres exhortations de la mère, ses exemples, ses leçons formaient un petit trésor de réserve où la femme puisait plus tard sa fermeté, sa droiture ou son courage.

Mme de V*** savait admirablement être mère, et ce n'est pas si facile qu'on pense; elle avait un tact infini pour ne point gêner dans leur développement les frêles créatures qu'elle préparait à la vie, et pour saisir l'instant favorable où un enseignement pouvait prendre place.

— J'épie souvent des mois entiers, nous disait-elle avec un sourire; je ne risquerais pour rien au monde une leçon, quand l'occasion ne se présente pas d'elle-même, car non-seulement ma leçon serait perdue, mais je ne pourrais plus la reprendre avec fruit.

La pauvre mère avait un anévrisme au cœur, et n'en savait rien; les médecins se gardaient bien de le lui dire. Pourtant elle était veuve, et après elle ses deux petites filles allaient se trouver orphelines.

Une après-midi, Louise et Marie, qui jouaient, comme d'habitude, dans la pièce où se tenait leur mère, se querellèrent gravement et finirent par se séparer pour tout de bon. Louise alla se blottir entre des coussins, sur le coin le plus éloigné du canapé; Marie, maîtresse du champ de bataille, mais ne sachant guère que faire de sa victoire, restait immobile et ennuyée.

Le motif de la querelle était des plus sérieux : on avait commencé par voiturer la poupée dans un petit char à bancs, puis, la poupée ne suffisant plus au jeu, on avait tenté de lui donner pour compagnon un jeune chat des plus turbulents; le chat, en se sauvant, avait déchiré la robe de sa pimpante et immobile voisine, de là une explosion de douleurs. Qui est-ce qui avait eu la malencontreuse idée de mettre le chat dans le char à bancs? c'était Louise! Non, c'était Marie? Marie! vraiment non! elle n'avait pas un seul instant pensé à Minet.

Mme de V***, comme on le pense bien, suivait toute cette petite scène; elle n'intervint que lorsqu'elle vit les petites filles lasses de se quereller; puis, les attirant doucement à elle, elle se fit conter le sujet de la dispute, comme si elle n'avait rien vu ni entendu; elle ne gronda pas, mais parut si profondément étonnée et attristée que deux sœurs, deux amies pussent se fâcher pour si peu de chose, que les enfants commencèrent à réfléchir.

— Ma mère, me disait Louise bien des années plus tard, avait ce soir-là un son de voix presque différent de son timbre habituel, et si mélodieux, que je l'écoutais comme une musique céleste qui triomphait peu à peu de ma colère d'enfant.

Marie avait cédé la première à l'influence maternelle; il ne faut pas oublier qu'elle avait remporté les honneurs de la lutte; il est bien plus difficile aux vaincus d'oublier leur défaite. Louise détournait la tête et essayait de conserver son mécontentement tout entier.

— Quoi! dit Mme de V***, tu ne veux pas embrasser ta sœur?

— Petite mère, elle a eu tort la première.

— Eh bien, alors il doit t'être bien plus facile de faire les premiers pas, puisque tu n'as pas d'abord à te réconcilier avec toi-même.

« Je ne compris pas tout à fait ce que voulait dire ma mère, m'a conté Louise, mais je sentis confusément qu'il y avait là *quelque chose;* ma mère approcha doucement nos deux têtes l'une de l'autre, et nous nous embrassâmes, un peu froidement d'abord, puis à bras ouverts. »

Le soir... pourquoi ai-je à revenir sur une époque si triste? le soir, les deux petites filles étaient orphelines : l'anévrisme de Mme de V*** s'était rompu.

Une vieille parente qui, par une sorte de prévoyance divine, se trouvait en visite, se hâta d'emmener les deux enfants, puis on les mit au couvent. C'était bien dur, après les gâteries maternelles.

Elles grandirent là jusqu'à dix-sept ou dix-huit ans, puis on se hâta de les marier; elles étaient riches, elles étaient gracieuses, ce fut chose aisée et bientôt faite.

Louise avait épousé un négociant, jeune d'années, mais trop âgé pour elle par le caractère; habitué à surveiller de graves intérêts, Charles R*** avait contracté des habitudes à la fois impérieuses et méthodiques. Louise essaya de se résigner, mais sa nature ardente réagit bientôt fortement et entra en révolte ouverte; ce fut alors au tour de M. R*** à se sentir blessé; l'aigreur se mit dans le ménage, une aigreur polie et pleine de convenances, qui envenima rapidement les choses. La situation était intolérable; Louise prit son parti sans hésiter.

— Mieux vaut nous séparer que de vivre ainsi, dit-elle.

M. R*** s'inclina froidement, en signe d'acquiescement, et continua la lecture de son journal.

La jeune femme passa dans sa chambre, fit faire ses malles et partit le soir même pour la propriété qu'elle avait habitée dans son enfance avec sa mère, à quelques lieues de Montluçon.

Louise n'avait pas revu la maison maternelle depuis le jour où on les en avait emmenées, sa sœur et elle, inquiètes comme de jeunes oiseaux qu'on enlève du nid.

Son premier mouvement, dès qu'elle fut arrivée, fut de courir à la chambre de sa mère, cette chambre fermée depuis dix ans comme un sanctuaire!

« Que vous dirai-je, ma chère amie? m'écrivait-elle le soir même; j'ai tout revu à la fois : ma mère, mon enfance, ma sœur, mes joies et mes chagrins d'alors. Vous souvenez-vous de ce que je vous ai conté, de la dernière soirée que nous passâmes avec ma pauvre chère mère, et comment elle fut obligée de mettre la paix entre Marie et moi? Eh bien, toute cette scène-là est encore écrite dans les choses, comme si elle s'était passée hier : voici la chaise près de la fenêtre, la poupée et le char à bancs près du tabouret; je sens la main de ma mère qui presse la mienne, j'entends sa voix qui me dit :

« Il est bien facile de se réconcilier avec les autres « quand on n'a pas d'abord à faire sa paix avec soi-même. »

Le lendemain, elle m'écrivait de nouveau :

« Je n'ai pas dormi un seul instant cette nuit : il me semble que j'ai veillé et causé avec ma mère, je lui ai conté mes chagrins, j'ai entendu ses conseils.

« Je suis comme si j'avais quelques années de plus depuis ces deux jours. J'ai pris de grandes résolutions, je ne vous les dis pas, mais vous en saurez le résultat. »

— Puisse-t-elle songer à une réconciliation avec son mari! pensai-je.

Je ne me trompais pas. Ce fut chose difficile et délicate. Mais Louise était résolue; l'âme de sa mère semblait l'inspirer, elle avait trouvé le secret de son tact plein de grâce, elle avait pris quelque chose de sa dignité sereine. M. R*** avait reçu ses avances comme on reçoit celles d'un enfant boudeur et capricieux; il sentit bientôt qu'il y avait chez sa femme une conscience droite, des trésors d'abnégation et de tendresse qu'il se reprocha d'avoir méconnus; au bout de peu de temps il s'accusait d'avoir eu tous les torts, et Louise, à l'heure qu'il est, ne comprend pas qu'elle n'ait pas toujours adoré son mari.

Elle a conservé précieusement le char à bancs et la poupée, pour en faire un présent de noces à sa fille.

MARIA CHENU.

LES GAMBUCINOS (1).

SCÈNES DE LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE MEXICAINE.

VII. — LA CUADRILLA.

Entre sept et huit heures du soir, au moment où les dernières lueurs du crépuscule, envahies par les ténèbres nocturnes, s'éteignaient presque subitement à la pâle clarté des étoiles, une nombreuse troupe de cavaliers bien montés et armés jusqu'aux dents sortit au grand trot d'un étroit *cañon* creusé par quelques révolutions de la nature entre deux hautes montagnes, et se trouva sur la rive orientale du Rio Grande del Norte, en pleine Apacherie. Un cavalier, qui galopait à une légère distance en avant de la troupe, s'avança jusqu'au bord même de la rivière, et ne s'arrêta que lorsque l'eau jaunâtre du Rio Grande couvrit les sabots de son cheval.

Alors il jeta un regard inquiet autour de lui et chercha à se rendre compte, des divers accidents du paysage ; mais reconnaissant bientôt l'inutilité de ses efforts, il laissa, d'un air découragé, tomber la tête sur la poitrine et parut s'absorber dans de profondes et tristes réflexions.

Cependant les autres cavaliers avaient continué de s'avancer, et bientôt ils se trouvèrent sur la même ligne que leur chef.

Mais celui-ci continuait à demeurer silencieux et sombre, sans paraître remarquer l'arrivée de la troupe.

Cependant cette situation ne pouvait durer, la nuit se faisait de plus en plus noire ; hommes et chevaux, fatigués d'une longue course à travers le désert, avaient impérieusement besoin de repos.

Un des cavaliers, se détachant alors du groupe de ses compagnons, s'approcha de celui qui semblait les commander, et le saluant respectueusement :

— J'ai l'honneur de faire observer à Votre Seigneurie, caballero, dit-il, que la cuadrilla attend ses ordres pour le campement de nuit.

Désagréablement tiré de sa rêverie, le cavalier tressaillit, et relevant brusquement la tête :

— Que voulez-vous, don Cristoval? répondit-il d'un ton de mauvaise humeur.

Mais don Cristoval ne se rebuta pas, il salua de nouveau, plus profondément encore que la première fois, et répéta impassiblement sa phrase.

— Ah ! c'est juste, reprit le cavalier, je n'y songeais pas. A quelle heure se lève la lune en cette saison?

Don Cristoval, assez étonné de la question, ne sut d'abord que répondre, mais il avait sans doute l'habitude des façons excentriques de son interlocuteur, car il reprit bientôt son sang-froid.

— A onze heures, Seigneurie, dit-il.

Le cavalier sortit une magnifique montre de sa ceinture et la fit sonner.

— Bien, fit-il, il est à peine neuf heures, nous avons du temps devant nous.

Don Cristoval s'inclina avec un geste d'approbation, bien qu'il ne comprît rien aux paroles du cavalier.

— A propos, reprit nonchalamment celui-ci en replaçant sa montre dans sa faja, ne me demandiez-vous pas mes ordres pour le campement, cher don Cristoval?

(1) Traduction et reproduction formellement interdites, sauf autorisation formelle de l'auteur et des éditeurs. Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

— En effet, Seigneurie.

— Eh bien, mais vous connaissez ce pays mieux que moi, il me semble, señor, chargez-vous, je vous prie, de ce soin, je vous donne carte blanche.

Don Cristoval s'inclina avec un sourire de satisfaction, et rejoignit ses compagnons, qui attendaient son retour.

Il prit alors la tête de la troupe, et la faisant obliquer à gauche, il la conduisit jusqu'à une accore entièrement couverte d'épais taillis et assez élevée qui s'avançait profondément dans le lit de la rivière ; on y parvenait par une espèce de rampe en pente douce. Ce lieu était admirablement choisi pour une halte de nuit, la position offrait toutes les garanties désirables de sécurité contre les embûches des bêtes fauves ou des Peaux rouges.

Sur un ordre de don Cristoval, les cavaliers mirent pied à terre, et, en un instant, ils eurent organisé le campement, allumé les feux de veille, donné, sur des zarapés étendus à terre, la provende de maïs à leurs chevaux et préparé les éléments d'un souper dont ils paraissaient avoir un sérieux besoin.

Ces hommes de taille athlétique, aux traits caractérisés, à l'allure martiale, portaient le pittoresque costume des rancheros, la veste ronde, la culotte de velours ornée de galons d'or, les guêtres de peau de daim enveloppant les jambes, les souliers ouverts de côté, les éperons de cuivre incrustés d'argent et armés de molettes de six pouces de diamètre, et, particularité qui les faisait reconnaître pour des indépendants ou insurgés mexicains, leurs chapeaux à larges bords, entourés d'une golilla ou galon d'argent, étaient décorés d'une image grossière et représentant tant bien que mal Nuestra Señora de Guadelupe, la patrone du Mexique.

Au moment où ils terminaient leur souper et allumaient les cigarettes, dessert obligé de tout repas mexicain, le cavalier que nous avons laissé sur le bord de la rivière entra au camp. Il mit pied à terre, abandonna la bride de son cheval à un ranchero, et faisant signe à don Cristoval de s'approcher, il alla s'asseoir un peu à l'écart sur un bloc de rocher.

Ce cavalier paraissait avoir vingt-sept à vingt-huit ans au plus ; ses traits réguliers, éclairés par des yeux noirs surmontés de sourcils épais et bien arqués, avaient une rare expression d'énergie, de douceur, d'intelligence et de loyauté ; de fines moustaches brunes coquettement relevées couvraient sa lèvre supérieure, et une forêt de cheveux noirs, s'échappant sous les ailes de son chapeau, tombaient en touffes soyeuses sur ses épaules.

L'histoire de ce partisan était simple et triste, nous la dirons en quelques mots.

Jean Nogaray (1) appartenait à une famille de haute bourgeoisie, dont plusieurs membres sont devenus plus tard célèbres à divers titres, et était né, vers 1788, dans une grande ville de l'une de nos provinces méridionales de la France.

Après avoir terminé d'excellentes études, il avait été nommé caissier de la Monnaie de ***, place qu'il occupait

(1) Des raisons de haute convenance nous contraignent à cacher sous ce nom celui d'un homme que son intelligence élevée et son intégrité ont rendu populaire au Mexique.

G. AIMARD.

en 1815. A la rentrée des Bourbons, une dénonciation indigne et calomnieuse le contraignit à donner sa démission.

Jean Nogaray, doué d'une âme ardente, se sentit frappé au cœur par l'injustice dont il était la victime, et sans but arrêté, résolu à fuir au plus vite un pays où rien ne le retenait désormais, il s'embarqua pour les Etats-Unis.

Le jeune homme, assez embarrassé de sa personne dans une contrée où il n'avait ni amis ni connaissances, cherchait vainement, depuis quelques mois, un emploi qui le fît vivre, lorsque le hasard amena à la Nouvelle-Orléans, où il se trouvait, Xavier Mina, neveu du fameux Espoz y Mina. Ces deux natures d'élite, mises en présence, se comprirent et s'apprécièrent au premier mot à leur juste valeur.

Mina était venu aux Etats-Unis dans le but d'organiser une expédition en faveur de l'insurrection mexicaine; à Norfolk et à Baltimore, il avait déjà recruté des aventuriers; le désir de terminer les préparatifs de son audacieuse tentative l'amenait à la Nouvelle-Orléans.

Nogaray accepta avec joie le commandement que lui offrit Mina dans l'expédition, et il débarqua avec lui à Soto la Marina. Les services rendus à l'insurrection par le jeune Français, pendant la courte et brillante campagne de six mois si malheureusement terminée par la surprise du Rancho del Venadito, furent appréciés comme ils devaient l'être par le congrès révolutionnaire, et lui valurent le grade de lieutenant-colonel.

Le jeune officier tenta vainement de sauver son ancien chef, mais ses efforts ne purent aboutir, et le malheureux Mina tomba sous les balles espagnoles.

Deux mois s'étaient écoulés depuis cette catastrophe, au moment où nous rencontrons le colonel don Juan Nogaray à la tête de sa cuadrilla, forte de deux cents hommes environ, sur la rive orientale du Rio-Grande del Norte.

Après un court silence, le colonel se pencha vers son compagnon, et lui frappant doucement sur l'épaule :

— Qu'est-ce cela, don Cristoval, dit-il, nos rancheros se fatiguent, il me semble? Refuseraient-ils de me suivre plus longtemps?

— Eux! Seigneurie! Voto a brios! Qui peut vous faire supposer une chose semblable?

— Pardieu! la façon dont vous m'avez accosté ce soir, et l'air embarrassé avec lequel vous m'avez interrogé.

— Vous vous êtes trompé, Seigneurie, reprit don Cristoval; si je me suis permis d'interrompre vos réflexions, c'est parce qu'il se faisait tard, que les hommes avaient faim, et que les chevaux ne pouvaient plus avancer.

— C'est bien là tout? demanda don Juan en le regardant fixement.

— Sur mon honneur, colonel.

— Je vous crois, mon ami. Causons donc de nos affaires; êtes-vous bien sûr de la route que vous nous avez fait suivre depuis cinq jours?

Don Cristoval sourit avec finesse :

— Seigneurie, dit-il, avant que d'être partisan, j'ai été chasseur et gambucino, ce qui signifie que je connais le désert sur le bout du doigt, et que, de jour comme de nuit, je le puis traverser sans craindre de m'égarer.

— Cette assurance me tranquillise, cher seigneur. Arriverons-nous bientôt aux Norias de Ojo lucero? vous savez que c'est là le but de notre voyage?

— Nous y serions déjà, Seigneurie, si vous ne m'aviez témoigné le désir de ne pas les atteindre avant d'avoir reçu certaines nouvelles.

— C'est vrai. Quelle distance nous en sépare encore?

— Dix-sept lieues, ni une de plus, ni une de moins.

— Bon, c'est l'affaire d'une marche, pas davantage.

— Oui; en partant à minuit avec la lune, nous pourrons être rendus avant la grande chaleur.

— Ces norias sont toujours sur le territoire indien, n'est-ce pas?

— Pardonnez-moi, Seigneurie; elles se trouvent au contraire en pleine terre chrétienne, mais de quelle façon devez-vous recevoir les nouvelles que vous attendez?

— Par un coureur indien dévoué à la cause de l'indépendance.

Don Cristoval hocha la tête d'un air de doute :

— Les Indiens ne sont dévoués qu'à eux-mêmes et au mezcal, dit-il.

— On m'a répondu de celui-ci.

— Dieu fasse que vous ne vous trompiez pas, Seigneurie; pour moi, qui suis *hijo del pays*, Indien a toujours été synonyme de traître.

En ce moment les branches d'un buisson, placé à quelques pas à peine des deux interlocuteurs, s'écartèrent brusquement; un homme s'élança vivement au dehors, et, d'un bond de jaguar, se trouva debout devant les deux partisans. A cette brusque apparition, ceux-ci se levèrent en saisissant leur sabre.

L'inconnu, sans s'émouvoir, étendit le bras, la main ouverte, la paume en avant à la façon indienne, et prononça d'une voix gutturale le mot :

— *Amigo!* Puis, croisant les bras sur la poitrine et relevant fièrement la tête, il attendit, sans paraître remarquer les dispositions hostiles des deux partisans.

— Je crois que cet homme est le coureur que j'attends, dit don Juan.

— C'est possible, répondit don Cristoval; Votre Seigneurie peut l'interroger.

— C'est ce que je vais faire.

VIII. — LE COUREUR.

L'inconnu, qui avait si à l'improviste paru devant les partisans, mérite une description particulière.

C'était un Indien de ceux que les Espagnols nomment *Mansos*, mot dont la traduction littérale est *doux*, mais qui, en réalité, signifie *soumis*, de même que le mot *Bravos*, affecté particulièrement aux tribus nomades du désert, ne veut pas dire *féroces*, mais *indomptés*.

Autant qu'il est possible de reconnaître l'âge d'un Indien, celui-ci paraissait être jeune encore et ne pas avoir atteint le milieu de la vie; sa taille, presque gigantesque, dépassait six pieds trois pouces; tout chez lui dénotait une vigueur extraordinaire, une agilité et une souplesse peu communes.

Cet homme était un véritable modèle de la beauté indienne. Son front haut et large, ses yeux noirs et profonds comme la nuit, sa bouche un peu grande, garnie de dents éblouissantes; l'expression de son visage, mélange de fierté, d'intelligence et de finesse, tout en lui résumait le type le plus parfait de la race aborigène.

Son costume, des plus simples, se composait d'une blouse de calicot bleu, serrée aux hanches par une ceinture de peau de daim; une culotte de la même étoffe que la blouse tombait un peu plus bas que ses genoux, des moksens garantissaient ses pieds et une partie de ses jambes. Sa tête était nue; ses cheveux, séparés sur le front et maintenus par une peau de vivora, tombaient en désordre sur ses épaules. Une gibecière de parchemin, contenant ses provisions, était passée en bandoulière de

l'épaule droite au flanc gauche ; il tenait un long bâton à la main ; excepté son couteau, il n'avait pas ou du moins ne paraissait pas avoir d'armes.

Cependant le colonel, qui voyait pour la première fois un spécimen de la race rouge, regardait l'Indien avec un étonnement mêlé d'admiration. Il fit enfin signe à don Cristoval de procéder à l'interrogatoire.

— Sois le bienvenu parmi nous, *José* (1), dit le partisan ; tu voyages bien tard, il me semble ! D'où viens-tu ainsi ?

L'Indien haussa imperceptiblement les épaules.

— Ne m'as-tu pas entendu, drôle ? reprit don Cristoval.

— Le chef comanche a entendu chanter un oiseau moqueur qui répète les mots sans les comprendre, fit l'Indien d'une voix gutturale, avec un accent de suprême dédain, le chef ne se nomme pas José ; ses frères rouges l'appellent Mosho-kè. Quant aux visages pâles dont il est l'ami, ils le nomment le grand Castor.

Après avoir, pour ainsi dire, laissé tomber une à une ces paroles de ses lèvres, l'Indien releva la tête et fixa sur le ranchero un regard de feu. A l'instant un changement complet s'opéra dans le ton et les manières de don Cristoval : il se leva vivement, et, saluant le chef avec cordialité :

— Que mon frère me pardonne, dit-il ; j'ignorais avoir l'honneur de m'adresser à un sachem aussi sage, à un guerrier aussi renommé ; voici la première fois que je me rencontre avec lui ; mon frère prendra place à mes côtés.

L'Indien déclina cette invitation par un léger signe de tête.

— Le grand Castor, dit-il, a marché pendant de longs jours afin de rejoindre le jeune chef né de l'autre côté du grand lac Salé ; il a promis de ne pas prendre de repos avant de l'avoir rencontré. Le grand Castor tiendra sa promesse.

— Quel est ce jeune chef dont vous parlez, guerrier ? demanda don Juan.

— C'est celui qui accompagnait le chef pâle que les Gachupines ont tué, et que les blancs nommaient Mina.

— S'il en est ainsi, chef, dit le colonel en faisant un pas vers l'Indien, votre voyage est terminé ; l'homme que vous cherchez est devant vous.

— Que mon frère le prouve.

— Cela me sera facile, si vous êtes, vous aussi, l'homme que j'attends, reprit le colonel.

L'Indien, sans répondre, écarta sa blouse, découvrit un sachet de cuir suspendu à son cou par un cordon de fil d'aloès, coupa ce cordon avec son couteau, ouvrit le sachet, en tira un papier plié en quatre, et le présenta tout ouvert au colonel. Celui-ci le prit et l'examina, à la lueur du foyer, avec la plus sérieuse attention ; sur ce papier apparaissait une image grossièrement enluminée de Nuestra Señora de Guadalupe. Un des angles était déchiré en zigzags, et sept piqûres d'aiguille se voyaient disséminées, en apparence au hasard, sur la couronne et le visage de la Vierge ; mais elles avaient sans doute pour le jeune homme une signification particulière, car il fit un geste de satisfaction et retira de son portefeuille un papier en tout semblable, qu'il montra à l'Indien en lui rendant le premier.

Le Comanche n'eut besoin que d'un coup d'œil pour s'assurer de la complète identité des deux images. Ses traits, jusqu'alors froids et sévères, semblèrent s'éclairer

(1) Nom qu'on donne aux Indiens Mansos au Mexique.

tout à coup ; il s'inclina devant le colonel et, lui offrant le bâton noueux qu'il tenait à la main :

— Och ! dit-il, mon frère est bien le jeune guerrier que je cherche ; mon voyage est terminé. Que mon frère accepte ce bâton, qui désormais m'est inutile.

Don Juan prit le bâton sans attacher aucune importance à la conduite de l'Indien.

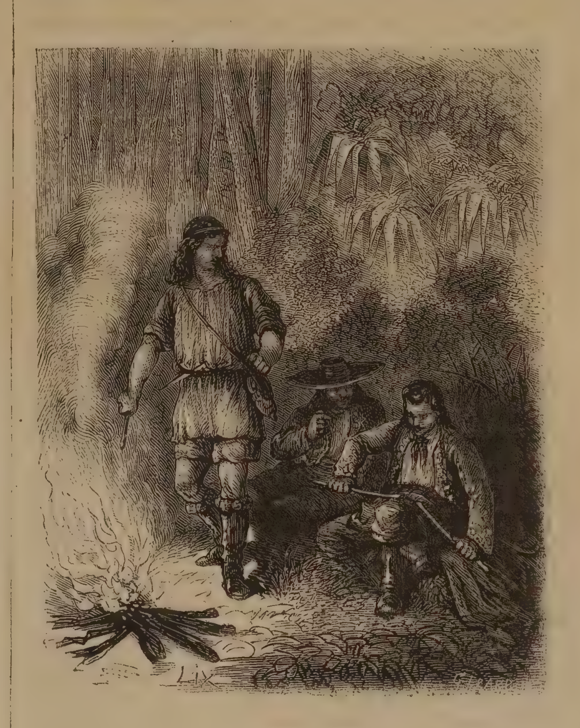
— Depuis combien de temps mon frère le grand Castor est-il sur ma piste ? reprit-il.

— La lune était vieille de deux jours lorsque les chefs blancs m'ont envoyé à la recherche de l'Œil de feu, répondit le Comanche, qui, avec la poésie naturelle aux hommes de sa race, avait donné ce nom au Français.

— Bon ! mon frère a marché pendant sept jours alors.

L'Indien sourit.

— La lune qui nous éclaire est mourante, répondit-il ; que le jeune chef ajoute cette lune à la précédente, et



Le bâton rompu. Dessin de Lix.

il aura le nombre exact des jours pendant lesquels le grand Castor a marché sans prendre de repos.

— Comment ! mon frère a marché pendant trente-cinq jours ? s'écria le jeune homme avec surprise.

— Le grand Castor avait plusieurs missions à remplir.

— Et maintenant que fera le grand Castor ?

— Il obéira aux ordres de l'Œil de feu ; tel est le désir de l'assemblée des sages des visages pâles.

— Avez-vous donc pour moi une mission du congrès ?

— Que mon frère l'Œil de feu lise ses *colliers*, et il saura tout, fit l'Indien en souriant doucement.

— Qu'entend-il par ce mot *colliers* ? demanda le colonel, qui se tourna vers don Cristoval.

— C'est juste, répondit celui-ci en riant, vous n'êtes pas encore au courant des expressions indiennes ; chez eux le mot *colliers* signifie *lettres*, parce qu'en effet ils se servent de certaines graines enfilées et de différentes couleurs en guise d'écriture.

— Fort bien ; mais ces lettres, je les attends.

— Vous entendez ce que dit le colonel, chef? fit don Cristoval en s'adressant à l'Indien.

— Le grand Castor a entendu, répondit celui-ci.

— Eh bien, que nous répondrez-vous, chef?

— Les Gachupines (1) sont nombreux sur le sentier de la guerre ; les tamarindos (2) sont plus nombreux encore. Le grand Castor a plusieurs fois été arrêté et visité par eux; mais le grand Castor est un chef sage, les tamarindos n'ont point découvert les colliers.

— Vous les avez donc ! s'écria vivement le colonel.

— Je les avais; maintenant ils sont entre les mains de l'Œil de feu.

— Moi ! mais vous ne m'avez rien remis, Indien, fit le colonel avec impatience; vous voulez rire.

— Le grand Castor n'a point la langue fourchue; les paroles que souffle sa poitrine sont toujours vraies, répondit le Peau rouge avec une certaine emphase.

— Mais, au nom du Seigneur tout-puissant ! s'écria le jeune homme, je vous répète que vous ne m'avez rien remis; don Cristoval vous l'attestera au besoin.

— Permettez, Seigneurie, interrompit le partisan, vous ne connaissez pas encore les Indiens; puisque celui-ci est, de votre propre aveu, le premier que vous voyez; laissez-moi approfondir cette affaire. Ce Peau rouge est, ainsi qu'il le dit, un chef renommé, le mensonge ne saurait souiller ses lèvres; il y a évidemment un malentendu qu'il s'agit d'éclaircir.

— Pardieu ! fit le jeune homme, qui ne put s'empêcher de rire, vous serez bien fin si vous parvenez à me prouver que ces lettres m'ont été remises.

— Peut-être y parviendrai-je plus facilement que vous ne le supposez.

Le Peau rouge fumait impassiblement sans paraître s'occuper du débat soulevé entre les deux indépendants.

Don Cristoval reprit au bout d'un instant :

— Les Indiens ne sont pas des hommes comme les autres, Seigneurie, ils ne font et ne disent jamais rien d'inutile; leurs moindres paroles, leurs gestes les plus légers ont une signification. Que tenez-vous à la main ?

— Vous le voyez, il me semble, un bâton.

— Ce bâton ne vous a-t-il pas été remis par le chef?

— En effet; mais...

— Attendez, reprit vivement le partisan : l'Indien ne vous a-t-il pas dit que, son voyage étant terminé, ce bâton lui devenait inutile?

— C'est vrai, il m'a dit cela.

— Eh bien, je me trompe fort, ou ce bâton contient ce que vous cherchez. Brisez-le, Seigneurie; vous verrez alors si j'ai deviné juste.

Le colonel ne se fit pas répéter l'invitation ; il saisit le bâton par les deux extrémités, l'appuya sur son genou et le rompit en deux. Le bâton était creux dans toute sa longueur et contenait plusieurs papiers roulés avec soin, qui s'en échappèrent et roulèrent sur l'herbe.

— Eh bien ! s'écria joyeusement don Cristoval, avais-je tort, Seigneurie?

L'Indien retira alors de sa gibecière un morceau de bois d'*ocote*, l'alluma au foyer et le piqua en terre devant le colonel.

— Voilà une torche pour lire, dit-il.

Cependant don Cristoval s'était levé, et, sur l'invitation du colonel, il avait rejoint ses compagnons, et, enveloppé dans son manteau, se livrait au sommeil.

Il ne restait plus que trois hommes éveillés dans le camp: une sentinelle chargée de veiller sur la sûreté commune ; l'Indien qui fumait, accroupi devant le feu, les coudes sur les genoux et la tête dans les mains, et le colonel qui lisait ses dépêches.

Quand ce dernier eut fini, il plaça les lettres dans son portefeuille, puis, passant la main sur son front, comme pour en chasser d'importunes pensées, il releva brusquement la tête et se tourna vers l'Indien ; les yeux du chef étaient fixés sur lui avec une expression singulière.

— L'Œil de feu veut me parler, dit le Peau rouge en jetant un regard investigateur autour de lui; maintenant que toutes les oreilles sont fermées, j'ai à lui répéter les paroles d'un ami.

— Parlez, chef, je vous écoute, dit le jeune homme.

L'Indien se leva, fit quelques pas dans diverses directions, comme pour s'assurer que nul ne pouvait l'entendre, puis il vint se rasseoir devant le feu.

— Voici ce que dit l'ami de l'Œil de feu, murmura-t-il d'une voix basse : la moitié de mon cœur me manque, la colombe aimée a disparu, mon ami m'abandonnera-t-il ?

— Qui vous a chargé de me répéter ces paroles, chef? s'écria le jeune homme avec agitation.

— Mon frère est vif, il aime son ami, c'est bien, reprit le chef toujours impassible, le grand Castor aussi aime Incarnacion Ortiz, c'est un brave guerrier, les Gachupines le redoutent, le grand Castor aidera l'Œil de feu à secourir Incarnacion Ortiz.

— Est-ce donc d'Incarnacion Ortiz que vous parlez, chef, lui serait-il arrivé malheur ?

— Lui-même dira au jeune chef pâle ce qui s'est passé, le grand Castor est un Peau rouge, il n'a pas une langue blanche dans la bouche, et il ne sait point parler comme les blancs.

La conversation que le colonel avait eue précédemment avec l'Indien, lui avait trop péremptoirement prouvé l'inutilité de l'interroger, lorsqu'il ne voulait point s'expliquer, pour qu'il insistât davantage sur ce sujet, il jugea donc préférable d'y revenir par un détour.

— Ainsi, dit-il, le congrès a chargé le chef Comanche de me servir de guide jusqu'au lieu de la réunion.

— Och ! le grand Castor s'est engagé à le faire et il le fera.

— Merci, chef, je compte sur votre connaissance du pays où nous nous trouvons, pour nous conduire par le chemin le plus court.

— Les oiseaux vont en ligne droite, c'est ainsi que marche le grand Castor.

— Et dites-moi, chef, parmi les guerriers blancs qui se trouveront au rendez-vous, Incarnacion Ortiz viendra-t-il?

— Incarnacion Ortiz viendra, l'Œil de feu le verra.

— Si nous nous mettions en marche à présent, vous sentiriez-vous assez reposé pour nous diriger?

Le chef comanche sourit avec dédain.

— Le grand Castor ne connaît pas la fatigue, dit-il ; lorsque son devoir l'exige, rien ne saurait l'arrêter.

— Puisqu'il en est ainsi, nous allons reprendre notre marche, il est plus de minuit, rien ne nous retient davantage ici.

— Je suis prêt, que l'Œil de feu ordonne.

Le colonel se leva, réveilla don Cristoval et lui commanda d'avertir les rancheros et de tout préparer pour

(1) Terme de mépris pour désigner les Espagnols. Il signifie littéralement *porteurs de souliers*.

(2) Dragons espagnols, nommés *tamarindos* à cause de la couleur jaune de leur uniforme.

le départ. Les pauvres diables étaient épuisés de fatigue. Aussi avaient-ils vu avec une joie indicible arriver le moment de la halte. Cependant, ce fut sans se permettre le plus léger murmure qu'ils se levèrent et qu'ils sellèrent leurs montures ; ils comprenaient qu'il fallait à leur chef des motifs bien puissants pour les obliger à se remettre ainsi en route à l'improviste.

Une demi-heure plus tard, conduits par le grand Castor, ils quittaient leur campement et descendaient silencieusement la rampe un peu escarpée de l'accore, ressemblant dans la nuit à une troupe de ces noirs fantômes des légendes scandinaves qui errent terribles et muets pendant les nuits brumeuses dans les forêts dix fois séculaires de la Norwége.

IX. — EL OJO LUCERO.

La nuit était sombre, la chaleur suffocante, les nuages couraient lourdement dans le ciel, des myriades de moustiques tournoyaient dans l'air avec des bourdonnements insupportables, les branches des arbres craquaient sans cause apparente, des murmures mystérieux traversaient l'espace, par intervalles de larges gouttes de pluie tombaient sur les feuilles avec un bruit lugubre ; tout présageait une tempête prochaine.

Les rancheros s'avançaient tristement, maintenant avec peine leurs chevaux fatigués qui buttaient à chaque pas sur les cailloux de la route.

Seul le grand Castor marchait avec autant d'assurance et de certitude que si le soleil eût brillé, jamais il ne s'arrêtait, jamais il n'hésitait, il se contentait seulement de toucher l'écorce des arbres avec la main ouverte ; cet indice si léger suffisait, à défaut de la vue, pour l'avertir qu'il suivait toujours la bonne voie.

Plusieurs cours d'eau se rencontrèrent sur le chemin de la cuadrilla, et furent traversés sans que jamais le guide manquât le gué, en face duquel il arrivait avec une sagacité surprenante.

Cependant, vers le matin, l'orage qui avait menacé sembla se dissiper peu à peu, le ciel s'éclaircit, la brise se leva et rafraîchit l'atmosphère embrasée.

Les rancheros sentirent alors renaître leur courage, ils se redressèrent sur leurs selles et, oubliant déjà la fatigue passée, ils échangèrent à voix basse de joyeux lazzis. Soudain le guide s'arrêta.

— Qu'y a-t-il? lui demanda don Juan.

— Que l'Œil de feu regarde, répondit l'Indien en étendant le bras droit.

Le partisan tourna les yeux vers la direction indiquée.

— Je ne vois rien, dit-il après un instant d'examen.

Le guide sourit en haussant imperceptiblement les épaules.

— Les blancs ont des yeux qui ne voient pas, dit-il, là est le pueblo Ojo lucero.

Don Juan regarda de nouveau, mais avec aussi peu de succès que la première fois.

— Je ne distingue rien, dit-il.

— Bon, reprit l'Indien, mon frère cachera ses guerriers sous le couvert, Mosho-kè sortira du bois et ira voir dans le village.

— Vous voulez nous quitter, Indien ? dit vivement le jeune homme.

— Mon frère ne comprend pas, répondit le guide avec un sourire, le grand Castor est un guerrier renommé au feu du conseil de sa nation, il a beaucoup de ruses, il entrera dans le village des blancs comme un voyageur qui retourne à l'*atepetl* — village — de sa tribu, les *Yoris* — Mexicains — n'auront pas de soupçons contre un homme seul et sans armes; le guerrier indien regardera, s'il voit des Gachupines, il reviendra avertir mon frère.

— Vive Dieu ! s'écria don Juan, votre idée est excellente, chef, allez à la découverte, nous vous attendrons ici.

— Bon, mon frère comprend à présent ; qu'il ne se montre pas, le grand Castor part, il sera bientôt de retour.

Le guide tourna alors sur les talons, s'enfonça dans un bosquet, et disparut presque aussitôt.

Cependant le colonel résolut de suivre son conseil.

Ses rancheros mirent pied à terre, les chevaux furent attachés au piquet, on plaça des sentinelles afin d'éviter les surprises, et chacun s'installa comme il put pour passer le temps le plus commodément possible.

Les ténèbres s'étaient peu à peu dissipées, le soleil, en apparaissant au-dessus de l'horizon, avait, pour ainsi dire, donné le signal du réveil de la nature. Le paysage, noyé jusqu'à ce moment dans la brume, s'éclaira subitement. Les herbes et les feuilles, lavées par l'abondante rosée du matin, parurent plus vertes, les oiseaux commencèrent leurs joyeux concerts, et l'on vit au loin les buffles sauvages lever leurs têtes au-dessus des taillis et des buissons, en poussant de sourds mugissements de joie.

Don Juan distingua alors el Ojo lucero, dont les ranchos blanchissaient au milieu d'un fouillis d'arbres de toutes sortes, à une demi-lieue à peine de l'endroit où la cuadrilla était campée. Un chemin tortueux, large et assez bien entretenu, conduisait de la forêt au village ; ce chemin était en ce moment complétement désert.

Le partisan prit une lorgnette, et se mit à examiner et à étudier les environs avec le plus grand soin.

L'hacienda de Ojo lucero, c'est-à-dire, dans la langue du pays, de la Fontaine brillante, est située sur le penchant d'une colline assez élevée, qui domine le chemin de Chihuahua au Paso del Norte ; au pied de la colline s'élève une rancheria, composée d'une centaine de masures qu'habitent des Indiens et des peones occupés aux travaux des mines d'argent. A l'époque où se passe notre histoire, la guerre civile et le départ du propriétaire, compromis par son zèle pour l'Espagne, avaient naturellement arrêté l'exploitation de ces mines.

A peine délivrés d'un maître qu'ils abhorraient, les peones et les vaqueros avaient pillé et incendié l'hacienda ; puis, deux ou trois ans plus tard, les indépendants s'y étaient établis à leur tour, et avaient mis le corps de logis principal en état de défense.

Ojo lucero, par sa situation, présentait pour les Mexicains une position stratégique importante, aussi y entretenaient-ils une garnison nombreuse chargée de battre continuellement la campagne et d'assurer les communications avec le désert.

La route conduisant à la rancheria était toujours solitaire; don Juan commençait même à ressentir une vague inquiétude, lorsqu'il se sentit toucher légèrement l'épaule; il se retourna vivement.

Le guide se tenait à son côté, aussi calme, aussi impassible que lorsqu'il l'avait quitté.

— Eh quoi ! s'écria don Juan, c'est vous, chef ?

— Le grand Castor est de retour, répondit l'Indien.

— Mais, reprit le jeune homme, depuis près d'une heure j'ai les yeux fixés sur la route et je ne vous ai point aperçu, de quel côté êtes-vous donc venu ?

— Les blancs ont besoin d'une sente tracée pour se conduire, fit l'Indien, la route de Mosho-kè est celle de l'oiseau, partout il passe.

— Soit, dit le partisan, mais pourquoi ces précautions, nos amis seraient-ils en mauvaise situation ?

— Que l'Œil de feu reprenne ses yeux médecines, reprit l'Indien, il les verra accourir joyeux vers lui.

Le jeune homme braqua aussitôt sa lorgnette sur la route, et ne put retenir un cri de joie en apercevant un groupe de cavaliers qui accouraient à toute bride.

Quelques minutes plus tard, ces cavaliers s'arrêtèrent à la lisière de la forêt, don Juan reconnut au milieu d'eux Incarnacion Ortiz et don José Moreno.

Il s'élança à leur rencontre, mais s'arrêta bientôt, douloureusement ému par l'expression de tristesse qu'il lisait sur le visage de son ami et du vieillard.

Aussi, après avoir échangé les compliments de bienvenue avec les autres officiers, s'approcha-t-il d'Incarnacion et de l'haciendero.

— Que se passe-t-il? qu'est-il arrivé, au nom du ciel? s'écria-t-il en leur pressant affectueusement la main.

— Vous le saurez! fit Incarnacion.

— Mais plus tard, ajouta don José; laissons aux affaires publiques le pas sur les affaires privées.

Le jeune homme s'inclina, et, se tournant vers les officiers :

— Me voici à vos ordres, señores, dit-il.

— C'est nous qui sommes aux vôtres, colonel, répondit un capitaine, mieux que nous vous savez pour quel motif nous avons été convoqués ici.

— A cette question c'est à moi de répondre, caballeros, dit don José, qui fit un pas en avant.

— Nous vous écoutons, señor.

Don José retira de sa poitrine un large pli cacheté aux armes du congrès et le présenta à don Juan.

— Voici, dit-il, une commission signée du général commandant en chef l'armée libertadora et contre-signée du président du congrès national, qui m'investit du droit de choisir parmi vous les hommes qu'il me conviendra



Sur la route de l'hacienda. Dessin de Lix.

de prendre, pour exécuter une mission importante dont le secret doit être connu de moi seul.

— En effet, répondit don Juan, et j'ai reçu l'injonction de me mettre à vos ordres, señor, et de vous obéir en tout, sans vous demander d'explications.

— Nous avons reçu de semblables instructions, dit le capitaine qui déjà avait pris la parole.

— Etes-vous dans l'intention d'obéir, señores?

— Certes, répondirent les officiers.

— Quoi que j'exige de vous?

— Ordonnez, dit le colonel.

— Caballeros, reprit l'haciendero, pardonnez-moi mon apparente précipitation; mais, je vous le répète, la mission dont je suis chargé est grave, nous n'avons point un instant à perdre pour l'accomplir; capitaine Frias, n'avez-vous pas reçu des ordres particuliers?

— Si, caballero, répondit le capitaine; hier, au coucher du soleil, un coureur indien m'a apporté des dépêches.

— Et ces dépêches vous ordonnent...?

— De mettre garnison au Paso del Norte, surpris il y a un mois environ par don Incarnacion Ortiz, et qu'on avait négligé d'occuper.

— Fort bien, don Juan vous laissera le commandement de la cuadrilla, ce qui vous permettra, sans affaiblir la garnison d'Ojo lucero, de doubler celle del Paso.

— J'obéirai, señor.

— Vos dépêches ne vous donnaient-elles pas d'autres instructions ?

— Pardonnez-moi, caballero, il m'était enjoint de réunir dans le plus bref délai une troupe de soixante ou quatre-vingts chasseurs ou gambusinos.

— C'est cela même.

— Malheureusement, n'ayant reçu ces dépêches qu'hier

au soir, il m'a été impossible de me conformer jusqu'à présent à cette dernière partie de mes instructions.

— J'ai sous mes ordres une quarantaine de gambusinos, qui m'attendent dans un endroit convenu depuis deux mois; votre besogne se trouve donc ainsi simplifiée, puisque vous n'avez plus qu'à réunir la moitié des hommes qui me sont nécessaires.

— En effet, señor, malgré cela, je ne puis vous promettre de réunir ces quarante hommes avant cinq ou six jours.

— Nous les aurons en moins de dix minutes, dit en souriant don José. Mon cher don Juan, ajouta-t-il en se tournant vers le Français, vous voudrez bien choisir dans votre cuadrilla quarante hommes de bonne volonté, n'est-ce pas?

— Aussitôt que vous le désirerez.

— Don Cristoval Nava, qui, à ce que je crois du moins, était chasseur de bisons avant le commencement de la guerre, les commandera sous vos ordres, car, si cela ne vous déplaît pas trop, vous m'accompagnerez.



L'hacienda de Ojo lucero. Dessin de Berard.

— Je vous remercie d'avoir prévenu mes désirs, señor don José.

— Tout est pour le mieux alors. Je n'ai pas besoin de vous recommander le secret le plus absolu; maintenant, caballeros, vous êtes libres. Il ne me reste qu'à vous remercier de votre empressement à obéir aux ordres du congrès.

— Ne nous ferez-vous pas l'honneur de m'accompagner jusqu'à Ojo lucero? señor don Juan, dit le capitaine Frias, tout est préparé pour vous y offrir une hospitalité digne de vous.

— Il ne dépend pas de moi d'accepter votre gracieuse invitation, señor capitaine, répondit courtoisement le jeune homme.

— Alors, je l'accepterai pour vous, dit vivement don José, nous profiterons de l'offre du capitaine pour terminer nos derniers préparatifs; avez-vous des mules par ici, señor Frias?

— Quelques-unes, oui, señor.

— Vous serait-il possible d'en réunir cinquante à soixante?

— Facilement,

— En combien de temps?

— Oh! deux heures tout au plus.

— Très-bien! et des chevaux?

— Nous n'avons ici, en général, que des mustangs ou chevaux des prairies.

— Ce sont justement ceux-là que je veux.

— Alors, rien n'est plus facile, aujourd'hui même je puis vous en faire lacer cent cinquante et même deux cents.

— Il ne m'en faut pas autant, cent me suffiront.

— Vous les aurez; avez-vous besoin des harnais?

— C'est inutile: je ne les prends que comme manada de rechange.

— C'est entendu, señor, ce soir ils seront prêts.

L'entretien se termina là: don Juan donna l'ordre de lever le camp, et toute la troupe prit au galop le chemin de Ojo lucero, où elle arriva une heure plus tard.

Au moment où don Juan allait entrer dans l'hacienda, le grand Castor s'approcha de lui.

— Quelle réponse dois-je porter à ceux qui m'ont envoyé vers l'Œil de feu? dit-il.

— Vous voulez nous quitter, chef? demanda le jeune homme.

— Mosho-kè n'a-t-il pas accompli sa mission?

— C'est vrai, chef, vous l'avez accomplie avec intelligence et célérité.

— Mes frères blancs seront satisfaits, le cœur de Mosho-kè se réjouira de leurs éloges; il va retourner vers eux.

— Attendez encore, reprit le jeune homme, peut-être aurez-vous une réponse à leur porter.

— Bon, Mosho-kè restera dans l'atepetl jusqu'au coucher du soleil.

— Non, interrompit don José qui avait assisté muet jusque-là à cet entretien, Mosho-kè est un chef sage et expérimenté, il entrera dans le calli de pierre avec ses amis, sa place est au feu du conseil, peut-être les chefs blancs auront-ils besoin de lui.

L'Indien sourit orgueilleusement et suivit les officiers mexicains dans l'hacienda.

X. — MOSHO-KÈ.

Don Juan Nogaray connaissait trop bien l'attachement des rancheros à sa personne pour laisser à un autre le soin de leur apprendre les résultats de son entretien avec don José. La cuadrilla se rangea en bataille dans le patio de l'hacienda, don Juan fit former le cercle et donna lecture des ordres qu'il avait reçus.

Les rancheros écoutèrent cette lecture dans un morne silence. Cependant don Juan parvint sinon complétement à les consoler, du moins à leur faire accepter sans trop de murmures leur nouveau commandant, en leur promettant un prochain retour, de plus, ce qui leur rendit toute leur gaieté, il ordonna à don Cristoval Nava de choisir parmi eux quarante hommes de bonne volonté, qui devaient l'accompagner.

Mais là se présenta une nouvelle difficulté: tous voulurent le suivre, et le partisan dut remettre au sort le soin de décider. Enfin tout se termina, et don Juan, après avoir affectueusement pris congé de sa cuadrilla, se hâta de rejoindre dans les appartements de l'hacienda don José Moreno et les autres officiers, qui l'attendaient pour se mettre à table.

Le repas fut court et silencieux.

Lorsque les convives se furent dispersés pour terminer les préparatifs du départ, don Juan Nogaray, Incarnacion Ortiz, don José Moreno et le chef indien demeurèrent seuls en présence, assis sur des butaccas et fumant sans échanger une parole.

Don Juan n'avait pas encore trouvé, depuis le matin, un instant pour causer à cœur ouvert avec ses amis; affligé de leur tristesse, il éprouvait le plus vif désir d'en connaître la cause, aussi se hâta-t-il de saisir l'occasion qui se présentait.

Don José ne répondit que par un profond soupir. Incarnacion Ortiz se leva, et posant sa main sur l'épaule de don Juan:

— Hélas! ami, dit-il d'une voix brisée par la douleur, un malheur affreux est venu tout à coup fondre sur nous.

— Au nom du ciel! s'écria le colonel, ne me laissez pas plus longtemps dans cette mortelle inquiétude, dites-moi ce qui s'est passé!

— A quoi bon, fit don José en hochant la tête, raviver un cuisant chagrin? hélas! ce malheur est irréparable.

— Irréparable! dit le Français avec force; il y a remède à tout, excepté à la mort.

— Et si c'était d'une mort qu'il s'agît?

— D'une mort! s'écria le jeune homme, qui donc est mort? au nom du ciel, parlez!

— Moi, je n'en aurai pas la force, murmura Incarnacion Ortiz, qui cacha sa tête dans ses mains.

— Ce sera donc moi, reprit en soupirant don José: eh bien soit, j'aurai ce courage; d'ailleurs, je n'ai que quelques mots à vous dire.

Le grand Castor, seul indifférent en apparence à ce qui se passait devant lui, continuait à fumer impassible, froid et digne, son calumet indien.

— Après la prise del Paso del Norte, reprit le vieillard, appelé auprès du congrès, je laissai ma fille à mon hacienda de la Vega, sous la garde de mon fils Pedro et de don Ramon. La place était forte, bien approvisionnée, elle renfermait une garnison nombreuse et dévouée, de plus, les Espagnols, atterrés par leur dernière défaite, avaient disparu du pays; je crus n'avoir rien à redouter, je partis donc accompagné par Incarnacion et quelques peones. Mon voyage dura douze jours; que se passa-t-il à l'hacienda pendant mon absence? je l'ignore, et personne n'a pu me renseigner d'une façon certaine à ce sujet. Il paraît que mon fils et ma fille, quelques jours après mon départ, complétement rassurés par l'apparente tranquillité du pays, avaient pris l'habitude de faire tous les matins une promenade aux environs de l'hacienda, suivis seulement par un ou deux serviteurs. Les premières fois, ils ne perdirent pas de vue les murailles de l'habitation, mais peu à peu ils s'enhardirent. Leurs excursions se prolongèrent, durèrent plusieurs heures, et se changèrent en chasses dans les bois des environs.

— Quelle imprudence! murmura don Juan.

— La jeunesse est confiante et aveugle, fit don José avec un soupir; un jour, mon fils et ma fille sortirent, accompagnés seulement du mayordomo de l'hacienda et d'un peon, pour chasser l'antilope. L'heure du retour s'écoula sans qu'on les vît revenir; don Ramon commença à s'inquiéter, il expédia des coureurs aux environs, mais ces coureurs rentrèrent les uns après les autres sans avoir découvert les traces des chasseurs. Alors, en proie à une vive anxiété, don Ramon n'hésita plus; malgré l'heure avancée de la journée, il fit monter à cheval trente hommes résolus et bien armés, se mit à leur tête, et à son tour il quitta l'hacienda. Toujours la même tranquillité et la même solitude régnaient aux environs de la Vega. Don Ramon se dirigea vers un bois où il avait vu le matin entrer les chasseurs, et il le fit fouiller

avec le plus grand soin sans rien découvrir, il traversa alors ce bois, s'engagea dans une plaine découverte assez étendue, puis il s'enfonça dans un *chaparral*, en donnant à ses peones l'ordre de se disperser de tous les côtés; un pressentiment secret l'avertissait que, dans ce chaparral malfamé et servant de retraite ordinaire à des bandits de toutes sortes, vaqueros et gambucinos, il découvrirait enfin les traces qu'il cherchait vainement depuis plusieurs heures. Hélas! les prévisions de don Ramon devaient se réaliser bientôt d'une façon terrible. A peine la battue était-elle commencée, qu'un peon poussa un cri d'appel. Don Ramon accourut; un spectacle affreux s'offrit à ses yeux.

— Du courage! dit doucement don Juan en pressant doucement la main du vieillard.

— Trois cadavres horriblement mutilés gisaient sur le sol, ces cadavres étaient ceux de mon fils, du mayordomo et du peon qui les avait accompagnés dans leur chasse; les armes qu'ils tenaient encore à la main, le terrain piétiné sur un assez vaste espace, leurs chevaux morts auprès d'eux, tout prouvait qu'ils n'avaient succombé qu'après un combat long et acharné.

— Et doña Linda! s'écria don Juan.

— Ma fille avait disparu.

— Sans doute, fit le jeune homme, ils avaient été surpris par une bande d'Espagnols pillards.

— Non, reprit douloureusement don José, les cadavres étaient scalpés, ils avaient la poitrine ouverte et le corps traversé par de longues flèches cannelées, semblables à celles des Apaches.

— Des Apaches, si loin de la frontière!

— Hélas! les frontières n'existent plus depuis la guerre, vous le savez. Don Ramon passa la nuit tout entière dans le chaparral, pour retrouver les traces de ma fille, mais tout fut inutile, il ne découvrit rien, force lui fut, au lever du soleil, de regagner l'hacienda en emportant les cadavres afin de leur donner une sépulture chrétienne.

— Mais il ne borna point là ses recherches, j'imagine?

— Oh! non, elles continuèrent activement et sans relâche, au contraire, mais en vain.

— Je ne puis croire qu'ils aient assassiné doña Linda, s'écria don Juan; les Indiens, si féroces qu'ils soient, ne tuent pas les femmes; doña Linda n'est pas morte!

— N'est-ce pas, mon ami, s'écria Incarnacion Ortiz avec exaltation, n'est-ce pas que doña Linda vit encore!

— J'en ai la conviction, ils l'ont enlevée dans l'espoir d'obtenir de vous une forte rançon.

Don José secoua la tête.

— Si telle était leur intention, reprit-il, pourquoi, lors de mon retour à l'hacienda, ne m'ont-ils pas expédié un de leurs guerriers afin de débattre avec moi cette rançon?

En ce moment l'Indien se leva, il repassa son calumet à sa ceinture, et faisant un pas en avant:

— Mosho-kè veut parler, dit-il d'une voix sourde.

Les trois hommes se tournèrent vers lui avec surprise.

— C'est un chef qui prendra la parole, continua-t-il, mes frères blancs écoutent-ils?

— Nous écoutons, chef, fit don Juan au nom de tous.

— Que les visages pâles ouvrent les oreilles, reprit l'Indien, Mosho-kè n'a pas une langue fourchue, le grand Esprit a enlevé la peau de son cœur, et son sang est aussi rouge que le fruit du chirimoya, la vierge pâle aux yeux de gazelle n'est pas morte. Mosho-kè l'affirme, et le Wacondah sait que Mosho-kè n'a jamais menti.

— Parlez, au nom du ciel, s'écria don José.

— Comment savez-vous qu'elle existe? chef! fit Incarnacion en s'élançant vers lui.

— Mosho-kè n'est point une vieille femme bavarde, reprit l'Indien avec emphase, ce qu'il dit est vrai, il a vu le combat de ses yeux; il était là.

— Comment, s'écria don Juan avec un accent de reproche, vous étiez présent, chef, et vous n'avez pas essayé de la défendre?

L'Indien sourit avec dédain.

— Mosho-kè a-t-il vingt bras pour lutter contre trente ennemis? répondit-il, le chef est brave, il n'est pas fou.

— Mais enfin, reprit don Juan en recommandant d'un geste la patience à ses amis, comment étiez-vous là, chef?

— Un rien étonne les visages pâles, Mosho-kè était envoyé par les chefs des blancs à l'Œil de feu; parti en même temps que la tête grise du village de pierre, il avait laissé bien loin derrière lui le vieux chef.

— En effet, dit don José, le grand Castor a quitté la ville en même temps que moi, je me le rappelle à présent.

— Qui peut égaler la marche de Mosho-kè! reprit l'Indien avec un orgueilleux sourire, son pas, égal au vol de l'aigle, ne laisse point de traces, et toujours se dirige en droite ligne; le soleil avait bu toute l'ombre des arbres au moment où le chef entrait dans le chaparral, la terre brûlait; Mosho-kè s'abrita sous un mahogany pour laisser tomber la chaleur du jour, et, retirant du pennekann de sa gibecière, il commença à manger; un bruit léger frissonna à travers les taillis épais, le chef releva la tête et regarda attentivement autour de lui. Alors il vit plusieurs hommes, trente au moins, se glisser à travers les arbres et se placer en embuscade à droite et à gauche d'une sente de bufalos. L'Indien est rusé, il comprit que ces hommes marchaient dans le sentier de la guerre, et il se cacha dans un buisson pour ne pas être aperçu. Une heure s'écoula sans que le moindre bruit troublât le silence; au bout de ce temps, les sabots de plusieurs chevaux résonnèrent sous la feuillée, et des voix joyeuses parvinrent aux oreilles du chef; il leva un peu la tête et reconnut ceux qui s'approchaient, ils étaient quatre, trois hommes et une femme, la femme était la vierge pâle aux yeux de gazelle. Soudain, les guerriers embusqués se précipitèrent tous à la fois avec de grands cris sur les arrivants; bien que surpris, ceux-ci n'essayèrent pas de fuir, ils combattirent vaillamment, mais que pouvaient-ils faire? après avoir tué plusieurs de leurs ennemis, ils tombèrent à leur tour et succombèrent sous le nombre, la jeune vierge demeura seule et sans défense, on l'enveloppa dans un zarapé solidement lié avec un lazo autour de son corps, et on l'étendit sur la terre. Le chef des guerriers s'approcha alors de ses ennemis renversés sur le sol, s'assura qu'ils étaient bien morts: « Enfants, dit-il alors aux siens, enlevons la chevelure à ces cadavres, et plantons des flèches dans leurs corps, afin qu'on suppose qu'ils sont tombés sous les coups des Indiens. »

— Ce n'étaient donc pas des Apaches? s'écria don José.

— C'étaient des Espagnols, répondit froidement l'Indien; puis, continua-t-il, le chef fit charger sur des chevaux les cadavres de ses compagnons tués dans le combat, il enleva la jeune fille sur ses épaules, et tous disparurent dans les taillis.

— Oh! cet homme! ce misérable, je donnerais ma fortune pour le connaître, murmura don José.

— Je donnerais ma vie, moi! s'écria Incarnacion Ortiz.

— Si mes frères blancs le désirent, dit froidement l'Indien, Mosho-kè le retrouvera.

— Vous, chef! Oh! que Dieu vous entende! mais cette tâche est au-dessus de vos forces.

L'Indien sourit avec ironie.

— Lorsque Mosho-kè fut demeuré seul, reprit-il, le Wacondah lui inspira la pensée de prendre les empreintes des pas du chef et de l'un de ses compagnons ; cela suffit; lorsque Mosho-kè tient le commencement d'une piste, il arrive toujours à la fin.

— Oh ! chef, si vous me rendez ma fille...

— Mosho-kè a promis, interrompit l'Indien, il tiendra sa promesse, que mon frère prenne courage !

Don José, accablé par l'émotion, se laissa tomber presque évanoui sur une butacca, ses deux amis s'élancèrent à son secours.

— Les visages pâles sont des femmes, murmura l'Indien en les regardant avec un indicible dédain, ils ne savent être forts ni dans la joie ni dans la douleur.

XI. — LE CAMP.

A quelques milles au plus du presidio del Norte, le Rio Conchos unit ses eaux limpides aux eaux jaunes et bourbeuses du Rio Grande, et la vallée se trouve enfermée dans un rempart de montagnes élevées et abruptes qui ne laissent entre elles qu'un étroit passage pour le fleuve. Le Rio Grande se précipite alors en nombreuses cataractes.

L'horizon est borné par des groupes de montagnes qui affectent les formes les plus étranges, des tours, des aiguilles, des clochers et des créneaux, et donnent au paysage un cachet d'étrangeté impossible à rendre. Or, le jour même où se passaient à Ojo lucero les événements que nous avons rapportés, un campement considérable était établi sur la rive droite du Rio Grande, dans le désert, au centre du paysage que nous avons essayé d'esquisser.

Ce camp, installé à la mode indienne, occupait un espace assez considérable ; plusieurs feux, autour desquels des hommes bizarrement éclairés par les flammes étaient couchés ou accroupis, brûlaient de distance en distance ; un peu à l'écart, attachés à des piquets et entravés à l'amble, des chevaux mangeaient à pleine bouche l'alfalfa ou broyaient le maïs. Une tente de peaux de bisons cousues ensemble s'élevait au centre même du camp.

Il était environ huit heures du soir ; le ciel, d'un bleu sombre, resplendissait d'étoiles, la lune presque dans son plein semblait nager dans l'éther et laissait tomber sur la terre une douce lumière.

Soudain, un cavalier lancé à toute bride déboucha d'un étroit cañon et entra au galop dans le camp sans avoir été interpellé par les sentinelles, qui le saluèrent silencieusement au passage. Arrivé auprès des feux, ce cavalier mit pied à terre, et, abandonnant sa monture, qu'un homme saisit par la bride, il se dirigea vers la tente.

Après avoir soulevé le rideau, il demeura un instant immobile, soit qu'il fût retenu par le respect, soit plutôt que le spectacle qui s'offrit tout à coup à ses regards le remplît malgré lui d'admiration.

L'intérieur de la tente était assez vaste et meublé avec tout le luxe que comportait une si précaire habitation.

Au premier coup d'œil, on reconnaissait facilement que ce lieu servait de nid et de refuge à une jeune fille.

Un pétale couvrait le sol, des meubles précieux étaient disséminés çà et là dans un désordre apparent, une torsade de fil d'or, descendant du centre de la tente, retenait une lampe d'argent curieusement ciselée; dans un hamac de fils d'aloès une jeune fille se balançait nonchalamment, tandis qu'une jeune Indienne l'éventait avec de longues plumes et qu'une seconde chantait d'une voix mélodieuse un *triste* en s'accompagnant avec un jarabé.

Cette jeune fille, à demi couchée sur le hamac et blottie dans un flot de dentelle, était doña Linda Moreno.

A l'entrée imprévue du cavalier, la chanteuse s'interrompit, et sa compagne cessa d'imprimer au hamac son doux balancement.

— Serai-je assez malheureux, señorita, dit respectueusement le cavalier, pour que ma présence trouble vos innocents plaisirs ?

Doña Linda se tourna à demi vers lui, et le regardant avec dédain :

— En aucune façon, señor don Horacio de Balboa, lui répondit-elle ; que m'importe votre présence ?

— Vous êtes dure pour moi, señorita.

— C'est vrai, fit-elle avec un rire railleur, j'abuse de ma faiblesse, n'est-ce pas ? pour vous laisser voir le mépris que vous m'inspirez. Que voulez-vous, señor ! il m'est impossible de m'habituer à reconnaître pour mon maître un ancien valet de ma famille.

— Oh ! señorita !

— Ne dis-je pas vrai? ou bien avez-vous oublié le long temps que vous avez passé au service de mon père ?

— Je n'ai rien oublié, señorita, et le respect dont vous êtes entourée en est la preuve.

La jeune fille sourit avec dédain, et faisant un geste d'ennui :

— Comptez-vous demeurer longtemps ici? dit-elle.

— Cela dépendra de vous seule, señorita.

— Oh ! alors, s'il en est ainsi, vous êtes libre de vous retirer, señor, je ne vous retiens pas.

— Pardon, señorita, vous ne m'avez pas compris ; je désire avoir avec vous un instant d'entretien.

— A quoi bon revenir sur un sujet épuisé ; ne vous ai-je pas dit vingt fois que ma résolution est inébranlable et que ma réponse sera la même !

— J'espérais que vous daigneriez réfléchir à mes propositions.

— Mes réflexions ont été faites, señor, du moment où je suis tombée en votre pouvoir ; la force est de votre côté, vous pouvez abuser de votre position pour me retenir prisonnière, mais jamais vous ne me contraindrez à commettre une action indigne de moi.

— Ainsi rien ne pourra vous fléchir, señorita ! fit don Horacio, les lèvres serrées.

— Rien, señor; j'ai la conviction que le Dieu juste et bon ne m'abandonnera pas.

Don Horacio se préparait à répondre, lorsque le rideau de la tente se souleva et un aventurier parut.

— Capitaine, fit respectueusement le soldat après avoir salué son chef, un Indien vient de se présenter à l'entrée du camp ; il dit que vous lui avez assigné un rendez-vous ce soir même ici.

— C'est vrai, fit le capitaine avec une joie mal contenue. Je ne l'attendais pas sitôt, mais, vive Dios ! qu'il soit le bienvenu ; et, se tournant vers doña Linda, devant laquelle il s'inclina avec un mauvais sourire, agréez mes excuses, señorita, reprit-il, je ne veux pas plus longtemps abuser de vos précieux instants ; que Dieu veille sur votre sommeil, je me retire ; demain au point du jour nous continuerons notre voyage.

A peine le capitaine eut-il disparu, qu'à l'angle opposé de la tente, la peau de bison se déchira, fendue d'un coup de poignard, une main passa par l'ouverture et une pierre vint rouler jusqu'au hamac de la jeune fille.

Les deux servantes poussèrent un cri de frayeur, mais doña Linda leur imposa silence d'un geste, et, sautant vivement à terre, elle s'empara, avec un frémissement de joie, de cette pierre à laquelle un papier était attaché.

— Ah ! murmura-t-elle, aurais-je dit vrai, et l'heure

de la délivrance s'approcherait-elle? Oh! oui, s'écria-t-elle, c'est l'écriture de mon père! Dieu soit béni!

Et elle lut :

« Courage, ma fille chérie; tes amis veillent, bientôt ils seront près de toi.

« Ton malheureux père,

« José Moreno. »

Puis en post-scriptum :

« Brûle ce billet. »

Doña Linda leva les yeux au ciel avec une expression de bonheur ineffable, elle brûla le papier à la flamme de la lampe et alla s'agenouiller devant son prie-Dieu; les deux jeunes Indiennes l'imitèrent.

— Eh bien, demanda don Horàcio au soldat qui l'attendait en dehors de la tente, où est cet Indien?

— Par ici, capitaine, à ce feu, où je l'ai fait surveiller par quelques-uns des nôtres.

— Fort bien, répondit l'Espagnol (en s'avançant d'un pas rapide vers le feu; emmenez vos hommes et laissez-moi seul avec lui, seulement ne vous éloignez pas.

L'Indien se tenait accroupi devant le feu, enveloppé dans son zarapé, les bras croisés sur la poitrine.

Sur un geste du capitaine, les hommes qui veillaient sur le Peau rouge s'éloignèrent.

Don Horacio considéra attentivement l'Indien pendant quelques secondes, puis il s'assit en face de lui sur un crâne de buffle, et après avoir essayé vainement d'attirer son attention, il se décida enfin à prendre la parole.

— Soyez le bienvenu dans mon camp, chef, lui dit-il; je suis heureux de vous voir, vous êtes avec un ami.

L'Indien releva la tête, et fixant un regard ardent sur l'Espagnol :

— Les Yorris ont-ils la coutume de faire garder les amis qui les visitent par des hommes armés de fusils? répondit-il d'une voix gutturale.

— Non, sans doute; mais nous sommes au désert, ici, chef, entourés d'ennemis qui n'attendent qu'une occasion favorable pour nous assaillir; nous devons veiller. Mon frère aurait-il à se plaindre de quelque insulte?

— Mosho-kè est un chef puissant et un guerrier redouté; l'homme qui aurait osé l'insulter serait mort.

— Bon! mon frère est brave dans le combat, je le sais, mais il est sage aussi au feu du conseil; fumera-t-il avec son frère pâle?

— Mosho-kè fumera, répondit laconiquement l'Indien.

Il ôta son calumet de sa ceinture, le bourra de morichè, l'alluma avec une baguette médecine, et commença à aspirer gravement la fumée sans passer le calumet au capitaine.

Celui-ci ne remarqua pas, ou ne voulut pas remarquer cette infraction à la coutume la plus sérieuse de la prairie, il tira un excellent régalia de son porte-cigare et se mit à fumer de son côté en imitant le laconisme du chef.

Cependant ce fut don Horacio qui au bout d'un instant renoua l'entretien.

— Mon frère compte-t-il bientôt envoyer ses jeunes hommes chasser le bison dans les prairies de l'ouest? demanda-t-il.

— Les jeunes hommes de Mosho-kè sont sur le sentier de la chasse depuis une lune déjà, répondit gravement l'Indien, les femmes sont retirées dans les *atepelts* d'hiver, le chef serait parti lui-même, si le visage pâle ne lui avait pas demandé une entrevue.

— Mon frère consent-il, avec quelques-uns de ses guerriers, à guider ma cuadrilla dans la prairie jusqu'à la lagune du Lagarto?

— Pourquoi Mosho-kè ne le ferait-il pas? la lagune du Lagarto est voisine des villages de sa nation.

— Ainsi, vous connaissez bien cet endroit, chef? dit le capitaine avec joie.

L'Indien baissa affirmativement la tête.

— Que donnera, mon frère? dit-il.

— Je donnerai dix fusils avec cinquante charges de poudre pour chacun, deux cents varas d'étoffes pour faire des vêtements aux *ciualts*, et trois douzaines de couteaux à scalper fabriqués par les grands Cœurs de l'est. Que dit mon frère de ces propositions?

— Le chef dit : C'est bon.

— Ainsi, il accepte?

— Oui, mais à une autre condition encore.

— Laquelle?

— La jeune fille pâle que le chef blanc retient prisonnière sera remise entre les mains du sachem trois jours après l'arrivée des Yoris à la lagune del Lagarto.



La lettre. Dessin de Lix.

— Comment! s'écria l'officier avec surprise, que voulez-vous dire, chef?

— Le calli de Mosho-kè est vide, il a besoin d'une femme pour préparer sa nourriture, il veut la prisonnière.

Il y eut un silence, don Horacio réfléchissait. Enfin, un mauvais sourire plissa ses lèvres et il releva la tête.

— Je vous la donnerai, chef, dit-il. Mais vous me servirez de guide.

— Le sachem a promis. Quand le visage pâle donnera-t-il les présents?

— En arrivant à la lagune.

— Les visages pâles sont des chiens méfiants, dit l'Indien avec un frémissement de colère, Mosho-kè ne traitera pas avec eux.

— Que demande donc le chef? fit l'Espagnol, qui pâlit légèrement.

— Rien, puisque le visage pâle n'a point confiance dans la parole d'un chef.

— Vous vous trompez, je ferai ce qu'il vous plaira.

— Il n'en sera point ainsi, répondit le chef après un instant de silence, Mosho-kè prouvera au visage pâle qu'il sait se venger d'une insulte : dix de mes jeunes gens entreront demain dans son camp conduits par l'Antilope, un guerrier renommé de ma nation, ils guideront le visage pâle jusqu'à la lagune.

— Et vous, chef, ne viendrez-vous pas avec nous?

— Mosho-kè paraîtra lorsqu'il en sera temps, les Yoris le verront, le chef pâle ne fera aucun présent à mes jeunes hommes, Mosho-kè le veut ainsi ; ces conditions sont-elles acceptées ?

— Bien, chef, mais je regrette que vous vous soyez mépris sur mes intentions, et je vous le répète, je suis prêt à vous donner ce que vous désirez.

— Mosho-kè a parlé, répondit gravement l'Indien en se levant, ce n'est pas une vieille femme bavarde, ce qu'il a dit, il le fera.

Il prit congé d'un geste majestueux, et s'éloigna à pas lents sans que personne essayât de l'arrêter.

— Malédiction ! s'écria don Horacio en suivant le chef du regard, il est impossible de comprendre jamais ces païens maudits et de deviner leurs pensées! Enfin, espérons que celui-ci me sera fidèle, je dois me fier à lui, car seul il peut me guider sûrement au *placer*.

Après ces réflexions, il s'enveloppa dans son manteau, se coucha auprès du feu, et ne tarda pas à s'endormir.

XII. — LES COMANCHES.

Contre l'habitude des autorités mexicaines, qui savent éterniser les affaires les plus simples, le capitaine Frias, jaloux sans doute de montrer son dévouement, avait procédé avec une rapidité telle, que, le jour convenu et presque à l'heure dite, tout était prêt à Ojo lucero pour la grande excursion projetée dans les prairies.

La troupe placée sous les ordres immédiats de don José Moreno, don Juan Nogaray, Incarnacion Ortiz et don Cristoval Nava, se composait de quatre-vingt-dix hommes choisis avec soin, résolus, éprouvés et connaissant à fond toutes les ruses de la vie du désert.

Lorsque la caravane s'ébranla dans la direction du Rio Grande, elle offrait un aspect des plus pittoresques et des plus saisissants. On aurait dit une de ces hordes de barbares qui, sortis des Palus Méotides, se ruèrent au moyen âge sur l'Occident.

Les hommes et les animaux étaient complétement métamorphosés.

Par ordre exprès de don José Moreno, chacun avait endossé le costume de coureur des bois, c'est-à-dire les larges mitasses en peau de daim tombant à la cheville et la ceinture de peau d'alligator, dans laquelle étaient passés un long couteau, une hache, une corne de buffle remplie de poudre, et un sac à balles ; une blouse de calicot couvrait le haut du corps, la tête était garantie par un bonnet de poil de castor. Chaque homme portait, en outre, une gibecière renfermant ses vivres, un rifle américain et un machete à lame droite et large.

L'accoutrement des chevaux semblait plus singulier encore, leurs harnais couverts de verroteries et de plumes, leur queue et leur crinière, tressées avec des rubans des nuances les plus tranchantes, leur donnaient un aspect étrange. A côté de la peau de bouc et de l'alforja qui contenaient l'eau et les provisions, s'enroulait la longue reata, cette arme terrible des aventuriers mexicains. Enfin deux manadas conduites par une yegua madrina ou jument mère, la clochette au cou, suivaient la caravane sous la direction de quelques vaqueros. Ces manadas se composaient des chevaux de rechange pour les cavaliers et des mules destinées à transporter les bagages.

Deux heures après son départ, la caravane traversait la rivière à gué et rencontrait sur l'autre rive une troupe de guerriers comanches qui semblaient l'attendre, et la reçurent avec cordialité.

Les deux détachements se formèrent immédiatement en face l'un de l'autre et demeurèrent immobiles un instant, puis à un signal donné par les chichikoués et les longs sifflets de guerre faits d'un tibia humain, les Indiens rompirent subitement leurs rangs et s'élancèrent à fond de train dans toutes les directions, voltigeant et tournoyant autour des Mexicains, exécutant, en un mot, toutes les prouesses de la plus étrange fantasia.

A un second signal ils se reformèrent aussi vivement qu'ils s'étaient *égayés;* alors un guerrier s'avança entre les deux troupes et fit flotter d'une main une peau de bison blanc en signe de paix, tandis qu'il brandissait de l'autre le *totem* de la tribu ; ce totem était une perche, longue de près de vingt pieds, entièrement garnie de plumes et de perles de verre, et terminée par une banderole de cuir d'élan, sur laquelle, grossièrement peint, on voyait un vautour perché sur un nopal, armes des anciens souverains du Mexique, précieusement conservées par la tribu, qui prétendait descendre des Incas.

Don José Moreno s'avança de son côté au-devant du chef indien, qui n'était autre que Mosho-kè, le bras droit étendu, la main ouverte, les doigts réunis et la paume dirigée vers les guerriers comanches.

Les deux cavaliers se rencontrèrent juste au milieu de l'espace laissé libre entre les deux troupes. Ils s'arrêtèrent en même temps, se saluèrent à la mode indienne en plaçant la main droite sur l'épaule gauche et en inclinant la tête sur la poitrine :

— Le descendant des fils du soleil est le bienvenu parmi ses enfants, dit l'Indien avec courtoisie, le cœur des Vautours des prairies se réjouit de le voir.

— Je suis heureux de la réception qui m'est faite par mes enfants, répondit don José avec dignité, si mon corps est resté éloigné d'eux, mon cœur a toujours aspiré à vivre au milieu de leur valeureuse nation.

Après ces premiers compliments, les deux cavaliers mirent pied à terre.

— Voici mon cheval et mes armes, dit Mosho-kè, accepte-les, mon père, comme le témoignage de la joie que nous cause ton arrivée.

Le cadeau le plus précieux que puisse offrir un Indien est celui de son cheval et de ses armes.

— Je les reçois de la main de mon fils, répondit don José, mais à la condition qu'il prendra mon cheval et mes armes en échange.

— Je dois obéir à mon père, fit l'Indien en s'inclinant.

Il saisit alors par la bride le cheval de don José en signe de possession, fit un pas en avant, mit un genou en terre, et présentant le totem au vieillard :

— Le descendant des fils du soleil a seul le droit maintenant, dit-il, de porter le totem sacré des Vautours des prairies, qu'il daigne l'accepter des mains de son fils.

Don José prit le totem, et, à deux reprises, l'inclina devant le soleil :

— Mosho-kè est un guerrier sage et vaillant, dit-il, cet insigne sacré et vénéré des Vautours doit demeurer entre

ses mains, parce que nul mieux que lui n'est digne de le défendre.

Pour la première fois, le visage impassible du chef trahit une fugitive émotion.

— Mon père est bon, il est grand, il est juste, c'est bien réellement un descendant du soleil; qu'il ordonne, ses fils obéiront.

Mosho-kè brandit le totem que le vieillard lui avait rendu et poussa le cri de guerre de sa nation, cri répété avec enthousiasme par les guerriers comanches; les cérémonies de la réception étaient terminées.

— Mon père fumera le grand calumet avec mes jeunes hommes? demanda le chef.

— Le camp de mes fils sera le mien, répondit don José, je fumerai le grand calumet en conseil.

— Ainsi sera fait, reprit le chef.

Il tira alors quelques notes de son sifflet de guerre; à ce signal, les deux troupes se mêlèrent et s'élancèrent à fond de train dans la direction des montagnes aux flancs boisées, qui bornaient l'horizon à une distance de quatre ou cinq lieues à peine.

En moins de trois quarts d'heure les cavaliers atteignirent la forêt, s'y engouffrèrent comme un ouragan et ne tardèrent pas à arriver au camp des Comanches.

Ce camp était placé dans une situation délicieuse, à l'abri d'un coup de main ou d'une surprise.

Beaucoup d'auteurs et de voyageurs ont écrit sur les Indiens de l'Amérique du Nord, et les représentent comme des sauvages sales, ivrognes, croupissant dans une barbarie dont aucun effort ne saurait les tirer.

Ces auteurs et ces voyageurs n'ont vu et fréquenté sans doute que les restes misérables de ces tribus qui mènent, aux abords des villes et des défrichements, une existence de mendiants et de parasites.

Les Sioux, les Comanches, les Apaches, les Pawnees, et tant d'autres nations, qui vivent en confédérations puissantes dans les grandes prairies de l'ouest, ne ressemblent en aucune façon aux pauvres diables dont nous avons parlé, ils ont une civilisation différente de la nôtre, il est vrai, mais réelle, ils se distinguent par des mœurs généralement douces, une intelligence développée, et surtout un ardent amour de liberté et d'indépendance. Onze années passées au milieu des Indiens Comanches nous permettent de leur rendre la justice qui leur est due.

Lorsque l'on fut entré dans le camp, les chasseurs s'établirent à une place réservée pour eux; au centre même de cette place, deux cabanes en branchages avaient été construites pour don José Moreno et ses amis.

Mosho-kè envoya alors un *achesto*, ou crieur public, prier les officiers mexicains de se rendre au feu du conseil, où les chefs comanches les attendaient.

Don José et ses trois compagnons s'empressèrent de se rendre à cette invitation.

Les chefs comanches se levèrent pour faire honneur à leurs hôtes. Le grand calumet fut aussitôt allumé et commença à circuler parmi les membres du conseil, qui tous fumèrent sans prononcer une parole; lorsque enfin la dernière parcelle de tabac se fut évaporée en fumée, Mosho-kè rompit le silence :

— Que le grand Esprit, qui est le même pour les Peaux rouges et pour les visages pâles, dit-il, laisse tomber sur nous un bienveillant regard, le Wacondah lit dans nos cœurs, il sait que nous nous unissons pour défendre le droit et punir les méchants. Nous avons répondu au premier appel de notre père et nous sommes prêts à le servir, c'est à lui de nous dicter la conduite qu'il nous convient de tenir.

Le chef se rassit au milieu du silence général, et tous les regards se tournèrent avec une curiosité mêlée d'intérêt sur don José Moreno.

Le vieillard demeura un instant pensif, puis relevant la tête, il prit la parole d'une voix ferme et profondément accentuée.

— Chefs comanches, dit-il, mes enfants bien-aimés, car le même sang coule dans nos veines, je ne veux pas rappeler ici les services que ma famille et moi-même avons rendus aux membres malheureux de votre tribu, car nous accomplissions un devoir sacré et cher à notre cœur, je me présente au feu de votre conseil en ami et en suppliant, il est vrai, mais aussi en père qui sait d'avance qu'il peut compter sur le dévouement sans bornes de ses enfants.

Les chefs s'inclinèrent silencieusement en frappant leurs mains en signe de satisfaction.

Don José Moreno continua :

— Il est de mon devoir de vous apprendre pourquoi je fais appel en ce moment à votre dévouement. Ecoutez-moi donc avec patience : bien que je descende en ligne directe des anciens souverains du Mexique, cependant le sang de ma race s'est à plusieurs reprises mêlé à celui de nos oppresseurs, il le fallait pour conserver à ma famille ses grandes richesses et son prestige auprès des véritables enfants du sol. Après la conquête de Fernand Cortez, la majeure partie des trésors des souverains incas disparut sans que, malgré toutes leurs recherches, les Espagnols parvinssent à savoir ce qu'ils étaient devenus; les tourments, les tortures les plus cruelles ne réussirent pas à arracher leur secret aux nobles Mexicains, et, de guerre lasse, les Espagnols s'avouèrent vaincus.

— C'est vrai, dit Mosho-kè, ainsi le rapportent nos traditions.

— Mon aïeul, Istac-Palatzin, cousin du roi de Tezcuco et neveu de l'empereur Guaytimotzin, le dernier souverain du Mexique, fut le dernier des grands de l'empire qui demeura fidèle à cet infortuné monarque. Vous savez comment Guaytimotzin, après avoir été pendant près d'un mois traîné prisonnier à la suite de l'armée espagnole, périt misérablement pendu à un arbre.

— Oui, murmurèrent les chefs d'une voix sourde.

— Or, reprit don José, deux jours avant sa mort, Guaytimotzin prit à part mon aïeul, lui fit jurer un secret inviolable, et lui révéla l'endroit où il avait caché le trésor de l'empire : « Vous êtes de mon sang, ajouta-t-il, veillez sur ce trésor comme une tendre mère veille sur son enfant; le grand Esprit permet qu'en ce moment mes yeux planent au-dessus des nuages et entrevoient les choses futures; un jour viendra où les enfants du pays reconquerront leur indépendance; la lutte sera longue et acharnée; alors le trésor que je confie à votre garde servira à décider la victoire en faveur des Mexicains, conservez-le donc précieusement, et, l'heure venue, usez-en sans hésiter pour acheter le dévouement de l'homme à qui vous devrez votre liberté; cet homme appartiendra lui-même à la race pillarde des Espagnols, mais il se vendra sans scrupule, si le prix que vous lui offrirez est assez élevé pour satisfaire son avarice et son ambition. » Deux jours plus tard, le dernier souverain incas mourait odieusement assassiné. Le secret du trésor confié à mon aïeul fut religieusement gardé jusqu'à ce jour dans ma famille. Mais les temps prédits sont arrivés, l'heure de la liberté a sonné, l'homme que nous devons acheter est prêt à se

vendre. Je vous demande donc de m'aider à reconquérir le trésor.

— Que mon père parle, nous obéirons, dit Mosho-kè.

— Pardon, señor, dit alors don Juan Nogaray, ne vous hâtez-vous pas trop de rendre à la lumière des richesses qui peuvent éveiller l'avarice de bien des gens; nous croyez-vous si près de triompher?

— Hélas! répondit le vieillard avec un pâle sourire, les circonstances m'y obligent; vous connaissez les malheurs qui ont accablé ma famille.

— Pardonnez-moi d'avoir ravivé cette douleur.

— Je vous dois l'explication de ma conduite, colonel. Sachez donc que l'assassinat de mon fils et l'enlèvement de ma fille sont précisément les motifs qui m'engagent, sans perdre de temps, à m'assurer la possession du trésor, si je ne veux pas qu'un autre s'en empare.

— Que voulez-vous dire, señor?

— J'avais élevé par charité, dans mon hacienda de las Vegas, un enfant abandonné, fils d'un Espagnol tué misérablement dans une rixe entre vaqueros. Cet enfant, Horacio de Balboa.....

— Le capitaine espagnol! s'écria don Juan.

— Lui-même, reprit don José. Il devint tigrero de l'hacienda, puis mayordomo. Doué d'une intelligence vive, ambitieux et peu scrupuleux, il réussit, je ne sais comment, à découvrir non pas le secret, mais l'existence du trésor. Son avarice mise ainsi en éveil, il organisa un système d'espionnage autour de ma famille; il



Le conseil. Dessin de Lix.

apprit ainsi que nous possédions de grandes richesses dans un placer nommé la *lagune del Lagarto*; cette lagune, il la connaissait pour y être allé une fois ou deux avec moi. Alors il leva le masque, et osa me demander mon secret avec d'horribles menaces. J'aurais dû lui infliger le châtiment que méritait son ingratitude; j'eus la faiblesse de lui pardonner, et me contentai de le chasser de ma présence. Il prit parti pour les Espagnols; vous savez l'acharnement avec lequel il m'a poursuivi depuis lors; l'enlèvement de ma fille n'est que la conséquence de son plan; il espère sans doute lui arracher son secret.

— Oh! cet homme est un monstre! s'écria le colonel.

— Oui, c'est un monstre; mais Dieu, j'en ai l'espoir, ne permettra pas l'accomplissement de son crime.

— La vierge pâle est prévenue, les guerriers de Mosho-kè veillent sur elle, dit l'Indien.

— Merci, chef, vous me rendez le courage.

— Dans trois jours nous pouvons être au placer. Que fera mon père, attaquera-t-il le Yorri ou se rendra-t-il à la lagune?

— Les circonstances décideront.

— C'est juste; ainsi, nous nous mettons en route?

— Au lever du soleil, s'il est possible. L'Espagnol a-t-il beaucoup d'avance sur nous?

— Il nous sera facile de le rejoindre si nous voulons.

— Alors faisons diligence.

— Bon! Mosho-kè guidera son père par le chemin des aigles.

Le conseil fut alors levé, et les Mexicains se retirèrent dans leurs quartiers.

GUSTAVE AIMARD.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

ÉTUDES MORALES.

LA FOLLE AUX OISEAUX (1).



Oiseaux et fruits. Dessin de Cherelle.

I. — UN JARDIN DU PARIS D'AUTREFOIS.

Il y a quarante ans, le quartier que l'on désignait alors sous le nom de *Nouvelle Athènes*, quartier sillonné en tous sens aujourd'hui par les rues de La Rochefoucauld, de La Bruyère, d'Aumale, Blanche, Pigalle et de Douai, se com-

(1) Nous avons la satisfaction de saluer aujourd'hui la rentrée au *Musée des Familles* d'un des écrivains qui ont le plus contribué à son succès. Rédacteur en chef du *Musée* pendant dix années, M. S.-Henry Berthoud s'y était fait remarquer notamment par ses études sur la Flandre et les artistes flamands, par ses articles d'histoire et de science amusante. Du reste, les souvenirs qu'il a laissés dans notre journal sont encore trop vivants pour que nous ayons besoin d'insister sur la bonne fortune que nous offrons à nos lecteurs. C. W.

posait d'immenses jardins, au bas desquels la rue de La Rochefoucauld commençait à dresser sa pente roide, où se trouvaient les maisons récemment construites d'Horace Vernet, de Talma, de Mlle Mars et de Mlle Duchesnois. En remontant cette pente, à peine apercevait-on, au milieu des arbres centenaires qui dressaient de toutes parts leurs têtes luxuriantes de verdure, deux hôtels perdus sous les ombrages; ils appartenaient à l'académicien Arnault, l'auteur de la tragédie *Marius à Minturnes*, et au comte de Fortiar d'Urban, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, qui consacrait une partie de son immense fortune à rééditer et à annoter des livres rares et des documents historiques inédits. A côté, étaient le parc et les serres de M. Boursault, financier célèbre, et l'habitation de Charles Deschamps, jeune peintre, dont on commence *à couvrir d'or les toiles*, pour me servir d'une expression du temps.

La maison de cet artiste occupait la partie la plus solitaire et la plus mystérieuse de ce singulier quartier. Elle se cachait sous d'immenses marronniers entremêlés d'ormes et de chênes qui formaient la ceinture d'un petit parc traversé par les sinuosités d'un ruisseau dont les eaux, amenées à grands frais, tombaient en cascade d'un rocher, et mêlaient leurs bruits aux murmures des arbres et aux chants de milliers d'oiseaux de toutes les sortes.

L'auteur des *Ruines*, le sénateur Volney, avait fait construire en 1804 cette villa, acquise depuis quelques années par Charles Deschamps, et sur l'une des faces de laquelle on lisait encore l'inscription suivante : *Comme il ne croit point à la stabilité de la fortune, le sénateur Volney a fait construire cette petite maison pour y trouver un refuge.*

L'administration des hospices, soit dit en passant, vient de faire abattre ce qui restait encore du logis de Volney, pour y substituer une école gratuite de jeunes filles, desservie par les sœurs de la Charité. Par un contraste singulier, désormais il ne se dira plus que des prières là où jadis s'est professé tant de fois un athéisme sans vergogne.

La façade de l'hôtel, d'une simplicité exagérée, sur laquelle ne s'ouvrait point une seule fenêtre et où l'on n'avait pratiqué qu'une porte, ajoutait encore à l'effet du confort et de l'élégance dont le visiteur se trouvait entouré dès qu'il franchissait le seuil. Si l'artiste avait laissé à l'extérieur de son habitation le cachet sec et froid donné par Volney, il avait pris sa revanche à l'intérieur, où se trouvaient réunies toutes les recherches du bien-être et du luxe les mieux entendues.

Un immense atelier prenait jour sur le jardin par une glace de quatre mètres, véritable merveille à cette époque, et faite expressément pour Deschamps dans les usines de Saint-Gobain. Cet atelier pouvait passer pour un véritable musée, tant il se trouvait encombré d'armes et de costumes de toutes les contrées du monde, d'objets d'art, de porcelaines de Chine et du Japon, de faïences italiennes, de statues antiques et de peintures originales des grands maîtres. Quatre portes fermées par des tapisseries des Gobelins menaient, la première, à un salon digne de l'atelier, et dont l'ameublement somptueux appartenait au siècle de Louis XIV ; la seconde, à une salle à manger que caractérisait le style sévère du treizième siècle, et la troisième, à la chambre à coucher de l'artiste, tout entière dans le goût du dix-huitième siècle; le coquet mobilier en avait été fait pour Mlle Duthé par le célèbre tapissier Lelong, et il était arrivé chez l'artiste après diverses vicissitudes qui cependant n'en avaient même point altéré la fraîcheur.

La quatrième porte enfin conduisait à un petit appartement dont le chaste aspect ne ressemblait en rien au reste du logis. Il se composait d'un salon, d'une chambre à coucher, d'un cabinet de toilette et d'un oratoire. Tout était blanc dans ce charmant logis : des tentures et des rideaux en damas de soie blanc enveloppaient les fenêtres et recouvraient les murailles; les tapis en véritables peaux d'hermine s'étendaient sur les parquets; enfin, au-dessus du prie-Dieu de l'oratoire, on voyait une Vierge de fra Angélico d'une inappréciable valeur.

Cet appartement se trouvait occupé par une jeune fille d'une douzaine d'années, dont une nature délicate caractérisait la beauté un peu maladive. C'était un de ces enfants mignons et un peu languissants, que ceux qui les aiment redoutent sans cesse de voir prêts à se transformer en anges et à remonter au ciel. Aussi, au plus fort de ses inspirations et de son travail, voyait-on tout à coup le peintre laisser là brusquement sa toile et ses pinceaux et entrer avec une précipitation pleine de crainte dans l'appartement de sa fille ; s'il la trouvait assoupie, il se penchait sur elle, étudiait avec anxiété sa respiration, et revenait doucement se rasseoir devant son chevalet.

Au contraire, entendait-il dans le jardin les aboiements d'un petit chien qui ne quittait jamais Marie, il courait se mettre devant la glace sans tain qui servait de fenêtre à l'atelier et oubliait tout pour suivre d'un regard attendri chacun des mouvements de l'enfant courant et jouant à travers les arbres.

Une femme d'une trentaine d'années, et qui portait le costume pittoresque des paysannes vendéennes, ne quittait jamais d'un instant la jeune fille. Elle partageait la sollicitude de Deschamps pour l'enfant nourri de son lait, et près du chevet duquel elle avait passé tant de nuits d'angoisses à pleurer et à prier. Marie n'aurait pu se passer une heure de Jeanne, et Jeanne ne se sentait plus vivre quand il lui arrivait par hasard de se séparer « de sa fille, » comme elle la nommait à juste titre, car elle ressentait pour elle la tendresse de la mère la plus passionnée.

Charles Deschamps, malgré la femme dévouée qu'il savait près de Marie, ne pouvait guère sortir de son logis sans éprouver les mêmes inquiétudes.

Le soir, pour se reposer d'un travail de douze heures, il se laissait aller parfois à son goût passionné pour l'équitation, et montait Simoun, magnifique cheval arabe dont le roi lui avait fait présent; mais à peine sorti, il lui arrivait souvent de tourner bride brusquement et de revenir au galop chez lui pour revoir et pour embrasser sa fille, la seule tendresse qui lui restât au monde.

La frêle et mignonne créature ne justifiait que trop la sollicitude craintive de son père et de sa nourrice.

Le jour même de sa naissance, elle avait perdu sa mère, à peine mariée à Deschamps depuis un an.

En voyant morte celle qu'il aimait depuis dix ans, qu'il n'avait obtenue de sa famille qu'après des résistances longues et obstinées et des épreuves sans nombre, l'infortuné sentit sa raison s'égarer; l'idée du suicide le fascina de son fatal vertige, et déjà il tenait à la main un pistolet quand un vagissement sortit du berceau de la nouveau-née. En entendant la voix de l'enfant qui allait devenir deux fois orphelin, il repoussa l'arme, se jeta sur le cadavre de sa femme et s'écria : « Je te le jure, je vivrai pour elle ! »

En effet, il consacra dès lors sa vie entière à cet enfant auquel il donna le nom de sa mère, et dont les traits, le

voix et jusqu'à la langueur lui rappelaient celle qu'il avait perdue. Il tremblait sans cesse, avec trop de raisons, pour le pauvre petit être chétif, continuellement menacé par la maladie. C'est pour elle qu'il avait acheté cette habitation entourée d'un jardin, élevée sur le pied de la colline de Montmartre, et de toutes parts inondée d'un air frais et pur que n'empoisonnaient pas les fétides émanations du bas Paris ; c'est pour elle qu'il travaillait avec une ardeur fiévreuse, pour elle qu'il prodiguait tout l'or qu'il gagnait, pour elle qu'il menait une vie solitaire, et dont les exigences les plus impérieuses de sa position parvenaient rarement à le faire sortir de temps en temps. Il ne vivait, il ne respirait réellement que près de sa fille.

L'intelligence précoce de Marie et son amour pour son père et pour sa nourrice justifiaient d'ailleurs ces tendresses effrénées sur lesquelles elle s'appuyait avec une foi sans réserve. L'un près de l'autre, ils se sentaient les trois créatures les plus heureuses du monde, et un indifférent n'eût pu voir sans émotion la jeune fille, à demi couchée dans les bras de Jeanne et tenant ses grands yeux bleus attachés sur son père avec une ineffable expression. Celui-ci suivait du regard ses moindres mouvements et ne pouvait se rassasier de la voir. Ah ! c'est que, voyez-vous, comme le dit saint Augustin, il n'y a pour un homme que deux vrais amours, l'un au ciel avec Dieu, l'autre sur la terre avec un enfant.

Hélas ! ce dernier bonheur est fragile ! Deschamps le comprenait si bien, qu'il ne pouvait s'en détacher un moment et qu'il le savourait avec une sorte d'extase pleine de craintes. Une voix mystérieuse, un de ces pressentiments qui parlent à l'âme, semblait lui dire qu'il fallait se hâter d'en jouir, et que l'heure fatale de la séparation approchait sinistrement.

Un soir, Marie avait exprimé à son père un de ces désirs qui passent dans la tête des enfants sans y laisser de trace et qui s'oublient avant même d'être exprimés. Deschamps n'en résolut pas moins de le satisfaire, et par une belle après-dînée d'automne il alla prendre Marie dans sa chambre, la fit parer par Jeanne de sa plus belle robe, et la conduisit devant une charmante voiture découverte à laquelle un domestique achevait d'atteler le cheval arabe Simoun.

— Tu m'as dit l'autre jour, mignonne, que tu désirais venir un soir te promener avec moi au bois de Boulogne, voici ton désir qui va se réaliser.

L'enfant regarda son père avec attendrissement.

— Que tu es bon ! dit-elle, je ne me souvenais plus de cette fantaisie, et tu t'en souviens toi, père !

— Allons, allons! s'écria Deschamps qui se sentait venir les larmes aux yeux, car le seul son de la voix de sa fille le remuait jusqu'au fond des entrailles; allons ! viens t'asseoir à mes côtés, enveloppe-toi avec soin de cette pelisse et partons.

Jeanne plaça elle-même dans la voiture l'enfant qui l'embrassa en lui disant :

— Allons, petite mère, ne fais point ainsi la moue, nous reviendrons bien vite.

Jeanne, du revers de sa main, essuya ses paupières humides ; le domestique remit les rênes à l'artiste et Simoun partit comme l'éclair.

— Ah! disait Marie, quelle bonne chose que de traverser ainsi rapidement la ville et de voir ces rues que je ne connaissais point ! Quelle longue avenue ! N'est-ce point là les Champs-Elysées dont tu me parlais l'autre jour? Ce bois vers lequel Simoun nous emporte, ne se nomme-t-il point le bois de Boulogne? Je suis bien heureuse à la maison, père, mais je me sens plus heureuse encore ici ! Avec toi dans ces lieux nouveaux, il me semble que je fais un beau rêve !

L'heureux père, qui se sentait inondé de joie par la joie de sa fille, se tourna pour mieux la voir ; dans ce mouvement les rênes lui glissèrent des mains, il se penchait pour les ressaisir, quand une voiture débusqua brusquement au détour d'un chemin et vint heurter Simoun. Le cheval prit peur, s'emporta, et partit au galop, éperdu et rendu furieux par les rênes qui traînaient à terre et qui, dans leurs secousses, lui battaient les jambes et lui fouettaient les flancs. Tout à coup la voiture se heurta violemment au tronc d'un arbre, se brisa et lança à quelques pas de là Marie et son père qui tenait désespérément son enfant serré contre sa poitrine.

On s'empressa d'accourir à leur secours.

— Malheur ! dit une des personnes qui les relevèrent. Malheur ! le père est mort et l'enfant a reçu à la tête une blessure dont elle ne guérira pas.

II. — A SAINT-FLORENT-LE-VIEIL.

Je ne sais point de ville où l'on se passionne et où l'on oublie plus vite qu'à Paris. Les premiers jours, la mort imprévue et dramatique de Charles Deschamps produisit une immense sensation, et je pourrais même dire qu'elle fut un véritable chagrin pendant une semaine ou peu s'en faut. On ne s'entretenait que de la perte prématurée faite par les arts, on ne s'abordait qu'en se demandant ou en se racontant des détails sur le fatal événement ; enfin, jamais obsèques ne se célébrèrent avec autant de pompe, et en présence d'une multitude plus grande et plus émue.

L'Institut en corps voulut rendre les derniers honneurs à l'artiste qu'il n'eût point tardé à compter au nombre des siens. Parmi les voitures qui suivaient le convoi, on en distinguait une à la livrée royale ; les journaux publièrent, tous sans exception, des notices nécrologiques sur Charles Deschamps, et provoquèrent une souscription pour élever un monument funèbre à celui que la France et l'art pleuraient.

Peu à peu ce grand bruit s'apaisa et cessa ; l'attention publique se tourna vers un procès célèbre qui surgit tout à coup et qui foisonnait en détails piquants, et l'on mit la même ardeur à suivre cette affaire scandaleuse qu'on en avait mis à déplorer la perte de l'artiste.

Si bien qu'à une année de là, on passait, sans se souvenir de celui qui l'avait habité, devant l'hôtel de Charles Deschamps, sur les murs duquel une grande affiche rouge annonçait la vente prochaine, par autorité de justice, d'un immeuble composé d'une maison avec atelier de peintre, entourée d'un parc d'un are de terrain et planté d'arbres ; mise à prix, cent mille francs.

Le jour même où cette vente s'accomplissait par-devant notaire, et tandis que des entrepreneurs se disputaient à coups d'enchères à qui deviendrait acquéreur d'un terrain destiné à se transformer immédiatement en un quartier nouveau et de grand rapport, Marie se tenait assise avec sa nourrice sous un vieux chêne qu'une large coche teinte en rouge annonçait devoir bientôt être abattu par la cognée des nouveaux acquéreurs.

Vous eussiez reconnu difficilement dans l'enfant vêtue d'une robe noire la charmante petite Marie, que son père entourait naguère de tant de sollicitude et d'amour. Tandis que Jeanne travaillait activement à un grossier

tricot de bas de laine, de dessus lequel elle levait de temps à autre les yeux pour les reporter sur Marie, celle-ci, plongée dans une sorte de stupeur, entr'ouvrait à peine ses paupières, quand parfois venaient à passer près d'elle les commissionnaires, qui achevaient d'enlever, avec leur brutalité habituelle, le peu de meubles qui restaient encore dans l'hôtel, et qu'ils chargeaient sur une voiture de déménagement pour les porter à l'hôtel des ventes.

Un large bandeau couvrait le front de l'enfant amaigri et sur les traits duquel on ne retrouvait plus rien, hélas! de l'intelligence qui les caractérisait autrefois. Par intervalles, elle soulevait sa tête hébétée, poussait des sons inarticulés et se laissait aller de nouveau sur le gazon pour retomber dans un idiot affaissement.

En ce moment entra, en compagnie d'un vieillard, le docteur Lisfranc, le seul des amis de Charles Deschamps qui n'eût point oublié le chemin de la maison de l'artiste. Au son de la voix de celui qui, depuis un an, lui donnait des soins assidus, un vague sourire entr'ouvrit les lèvres appesanties de Marie qui parut reconnaître le médecin.

Celui-ci essuya une larme, et se tournant vers la personne qui l'accompagnait :

— Voilà, monsieur, tout ce qu'il reste du bonheur et de la gloire qui, l'année dernière, remplissaient cette maison : une orpheline idiote! J'ai bien eu de la peine à la guérir de la blessure qui lui avait brisé le crâne; je lui ai conservé la vie, mais je n'ai pu lui conserver la raison. Peut-être, après tout, vaut-il mieux pour elle qu'elle assiste, sans les comprendre, à la ruine et à la désolation qui l'entourent. Pauvre Deschamps! il croyait si fermement à la fortune qui lui promettait un avenir qui ne devait point se réaliser!... Et à peine le prix de son hôtel et de ses tableaux suffira-t-il à combler le passif qu'il laisse, comme disent les gens de loi!...

Le vieillard répondit :

— Oui, docteur, tout cela est bien triste! D'autant plus triste que je n'ai pu obtenir pour cette infortunée qu'une pension de six cents francs; l'Etat a tant d'infortunes artistiques à soulager, qu'il se trouve forcément réduit à une douloureuse parcimonie.

— Jeanne, ma fidèle Jeanne, interrompit brusquement Lisfranc, tu le vois, il ne reste plus à Marie que toi au monde... A moins que tu ne veuilles qu'on l'enferme dans un hospice, où elle ne tardera point à mourir. Au contraire, la vie libre, en plein air, parviendra peut-être un jour à la rendre à la raison. Veux-tu, comme tu l'as fait jusqu'ici, continuer à te dévouer à elle? Veux-tu devenir tout à fait sa mère?

— Je ferai pour mon enfant ce que j'ai fait depuis le jour de sa naissance.

— Il faut donc que vous quittiez toutes les deux, aujourd'hui même, cette maison que dès demain les hommes de la bande noire commenceront à démolir. Retourne à ton village de Maine-et-Loire, et tâche d'y acheter une petite ferme au nom de Marie. Nous trouverons bien, n'est-ce pas, ajouta-t-il en se tournant vers celui qui l'accompagnait, nous trouverons bien dans notre bourse et dans celle de quelques amis les deux ou trois mille francs que coûtera cette chaumière?

— Assurément, docteur, et vous pouvez compter sur moi.

— Là, ma bonne Jeanne, l'enfant et toi, vous pourrez, sans trop souffrir de la gêne, vivre avec la pension de six cents francs donnée par le roi. Je suis fils d'un paysan, et je sais combien il faut peu de chose pour vivre à l'aise au village. Laisse à notre pauvre Marie une liberté absolue, et mène-la tant que tu le pourras à travers les bois et les champs. Tu n'écris pas trop mal une lettre, quoique tes caractères soient gros, mais je ne les en lirai que mieux; tu me donneras donc des nouvelles de Marie quand tu le croiras nécessaire. En attendant, voici de quoi payer tes frais de route. Au revoir, et que le bon Dieu bénisse ton dévouement!

Il embrassa Jeanne sur les deux joues, souleva Marie de terre, la prit dans ses bras, la considéra quelques instants avec émotion et la baisa au front.

— Papa! papa! bégaya l'enfant.

Lisfranc se hâta de l'asseoir sur les genoux de Jeanne et s'éloigna précipitamment.

— Ah! mon ami, mon ami, dit-il au vieillard en remontant en voiture, il y a de bien tristes quarts d'heure à passer dans la vie!

Dès le soir même, Jeanne, après avoir rassemblé les vêtements de Marie et les siens, les enferma dans une grande malle, prit l'enfant par la main et se dirigea avec elle vers les messageries qui conduisaient alors de Paris à Angers. Après avoir surveillé le chargement de ses bagages, elle prit possession de deux places dans la rotonde et fit asseoir à ses côtés l'idiote, qui se laissa faire avec l'indifférence passive qui la caractérisait.

La route fut longue et fatigante; mais, tant que dura cette route, la pauvre créature ne fit pas entendre une seule plainte. Presque toujours assoupie, elle se tenait étroitement appuyée contre sa nourrice, se laissait descendre par elle, aux relais, pour prendre quelque nourriture, et se laissait reporter avec la même insouciance dans la voiture. Seulement il ne fallait pas que Jeanne s'éloignât, même pendant quelques secondes, car Marie poussait alors de sourds gémissements et frappait avec désespoir sa tête contre les parois de la diligence.

Enfin, après deux jours de voyage, Jeanne et sa fille adoptive arrivèrent à Poitiers et repartirent presque aussitôt pour un petit hameau, voisin de Saint-Florent-le-Vieil.

Saint-Florent-le-Vieil, qui se trouve à une soixantaine de kilomètres d'Angers, s'élève au bord de la rive droite de la Loire, sur une immense falaise escarpée, de l'aspect le plus étrange et le plus pittoresque. Jeanne acheta dans les environs une petite maison isolée, d'où l'on découvrait le cours majestueux de la rivière, les îles verdoyantes qui la divisent en plusieurs bras, et les immenses prairies qui s'étendent partout à perte de vue. A peine en possession du jardin assez vaste qui entourait sa nouvelle demeure, elle se remit passionnément au travail de la culture, comme si elle n'eût point vécu onze années à Paris, entourée de bien-être et de loisirs. Dès le point du jour à l'œuvre, la bêche et le râteau à la main, elle fouillait la terre, défrichait, semait, plantait, sarclait, récoltait, ne tenant compte ni de la fatigue ni des sueurs, sans négliger ses aiguilles et son tricot, qu'elle reprenait le soir à la veillée.

Marie, dans les premiers temps, étendue sur l'herbe, la regardait faire nonchalamment; mais peu à peu l'action d'un air vivifiant et le besoin d'imitation, inné chez les idiots comme chez les enfants, agit sur elle et commença par l'amener près de sa nourrice, d'abord pour voir ce qu'elle faisait, et ensuite pour suivre son exemple. Bientôt il n'y eut point, dans tout Saint-Florent-le-Vieil et ses environs, une ouvrière qui valût l'enfant pour l'activité et la force. Brunie par le soleil, devenue robuste par l'exercice, Marie se montrait infatigable à la besogne, et

son sourire prenait une vague expression d'intelligence, quand Jeanne lui frappait affectueusement sur l'épaule en lui disant :

— Voilà qui est bien, mon enfant!

Insensiblement, un insurmontable besoin de mouvement acheva de succéder chez elle à la torpeur maladive qui la dominait depuis le fatal accident. On ne pouvait plus la tenir au logis, d'où elle s'échappait sans cesse pour aller courir dans les prairies et dans les bois. Sans conscience du danger, elle gravissait les côtes les plus escarpées, se laissait rouler le long de la falaise, et entreprenait les excursions les plus aventureuses. Elle finit elle-même par grimper aux arbres et par sauter de branche en branche avec l'agilité et l'adresse d'un écureuil.

Jeanne, que le besoin de vagabondage de l'enfant avait commencé par désoler, finit par se résigner et par la laisser faire. Elle la savait d'ailleurs protégée par le respect superstitieux qu'on professe dans cette partie de la France pour les infortunés privés de la raison.

A un an de là, la nourrice vit revenir vers le soir Marie, partie, suivant son habitude, dès le matin. Quoiqu'elle ne comptât guère que douze ou treize ans, l'idiote, grande et robuste, semblait en annoncer quinze ou seize. Les reins ceints d'une jupe courte en laine rouge, le buste enfermé dans un casaquin de couleur brune, les pieds nus, ses longs cheveux blonds épars sur ses épaules, elle respirait la force et la santé. Dès qu'elle aperçut sa nourrice, elle courut à elle, fit entendre une certaine inflexion gutturale dont elle se servait pour exprimer sa satisfaction, et soulevant avec précaution un coin de son tablier de toile bise en lambeaux, elle montra un objet qu'elle y tenait soigneusement enveloppé.



Les alliés de l'idiote (pages suivantes). Dessin de G. Fath.

C'était un nid de merles noirs, où il se trouvait quatre petits nouveau-nés.

— Que veux-tu faire de ces pauvres oiseaux? demanda Jeanne. Il ne faut pourtant pas les laisser mourir de faim, donne-leur à manger. Hélas! pauvre enfant! je lui parle comme si elle pouvait me comprendre!

A la grande surprise de sa nourrice, Marie montra des baies placées dans un coin noué de son tablier et les présenta aux oiselets, qui ouvrirent aussitôt leur bec en glapissant, et qui engloutirent la provende que l'enfant leur présentait.

Après qu'ils furent rassasiés, l'enfant, qui se tenait accroupi devant le nid, se leva, alla récolter dans le jardin, près d'un petit ruisseau qui le baignait, des bran-

ches d'osier, en forma une sorte de panier à claire-voie et ouvert par le haut, comme souvent elle l'avait vu faire à sa mère adoptive, y déposa les oiseaux, et plaçant ses deux mains autour de sa bouche, elle se mit à imiter le cri que poussaient tout à l'heure les petits merles quand ils demandaient de la nourriture.

Elle entraîna ensuite Jeanne dans un coin du jardin derrière un buisson, et posant son doigt sur ses lèvres, lui recommanda de garder le silence.

III. — LES MERLES NOIRS.

Jeanne se sentit à la fois surprise, presque effrayée et surtout émue en voyant pour la première fois, depuis son départ de Paris, apparaître sur les traits de Marie une lueur d'intelligence. L'œil morne et terne de l'enfant se tenait fixé vers le ciel avec l'expression de l'attente; l'impatience soulevait sa poitrine, et sa main serrait la main de sa mère adoptive qui la sentait trembler entre ses doigts.

Tout à coup l'étreinte de cette main devint encore plus étroite; un son inarticulé et sourd s'échappa des lèvres de la jeune fille, et elle leva vivement la tête vers le ciel.

Deux points noirs apparaissaient dans les airs au-dessus de la ferme. D'abord à peine visibles, peu à peu ces deux points se rapprochèrent, grossirent, devinrent visibles, et Marie et Jeanne purent distinguer deux merles. Après bien des hésitations et avec mille précautions craintives, les oiseaux finirent par raser de leurs ailes le panier qui contenait le nid dans lequel les oisillons qui les avaient aperçus s'agitaient et jetaient des cris aigus. Enfin, l'un des merles, la femelle, facile à reconnaître à sa taille moins grande et à ses formes élancées, s'enhardit la première d'abord jusqu'à se percher sur les bords de la corbeille et ensuite jusqu'à descendre dans le nid. Les petits s'empressèrent de se blottir sous ses ailes, où l'on entendit peu à peu leurs cris devenir moins aigus, s'apaiser, s'amortir, et enfin se taire tout à fait.

Pendant ce temps, le mâle se tenait tout près de là sur une branche voisine; on le voyait faire le guet, tourner à droite, à gauche, par devant, par derrière, de tous les côtés sa tête noire et ses yeux intelligents. Deux ou trois fois, le choc d'un rameau, une feuille qui tombait, un bruit qui s'entendait au loin lui firent donner un signal d'alarme. Alors la femelle s'élançait hors du nid, s'envolait avec son compagnon, planait dans les airs, ou bien se cachait au plus touffu d'un arbre. Peu à peu le silence la rassurait, et tout à fait convaincue de l'absence de péril, elle venait reprendre sa place au milieu de sa nichée.

Marie ne pouvait se lasser de regarder cette scène, elle obligea Jeanne à rester là, cachée et immobile, avec elle pendant deux longues heures, et jusqu'à la tombée de la nuit. Quand elle cessa de voir les oiseaux, elle soupira, prit sa nourrice par la main, et avec mille précautions et en faisant toutes sortes de détours, elle la ramena au logis sans que les oiseaux pussent s'apercevoir de leur départ et en prendre peur. Rentrée à la ferme, elle se jeta dans les bras de Jeanne, et murmura avec effort et en posant la main sur la poitrine, le mot de *maman*..

Jeanne rendit avec effusion ses caresses à celle qui lui en adressait pour la première fois depuis si longtemps, et tomba ensuite à genoux devant un crucifix suspendu à son chevet.

Quand elle eut fini sa prière mêlée de larmes et qu'elle se releva, elle vit Marie, agenouillée près d'elle, et s'efforçant de joindre les mains comme elle le voyait faire à sa compagne.

Le lendemain au point du jour, et avant même que Jeanne s'éveillât, l'enfant sortit furtivement de sa couche, gagna le bois voisin et y fit une récolte abondante de baies et d'insectes.

De retour au jardin, elle se coucha dans les hautes herbes du pré et s'approcha du nid lentement et en rampant.

Elle y mit tant de précautions que les merles ne virent rien, n'entendirent rien et ne firent aucun mouvement même d'inquiétude.

Alors, elle déposa à quelque distance la provende qu'elle rapportait et elle attendit, les yeux attachés sur la corbeille. Le soleil commençait à se lever, et jetait ses premiers rayons sur le jardin, encore enveloppé d'une légère brume qui ne tarda point à se dissiper, sous l'influence de la chaleur tiède et vivifiante de l'astre.

Le mâle, éveillé le premier, sortit sa tête qu'il tenait cachée sous son aile, sauta de la corbeille sur une branche d'arbre, entr'ouvrit le bec, sembla humer autour de lui les bonnes émanations qui se répandaient dans les airs, secoua ses plumes, et du premier coup, sans hésiter, s'élança sur les baies et sur les insectes. A la vue de Marie, il reprit son vol avec effroi, et s'éleva au plus haut dans les airs, en jetant un cri de détresse. A ce cri, la femelle s'envola à son tour, alla rejoindre le mâle. Tous les deux tournoyèrent ainsi à tire-d'aile pendant quelques minutes; tantôt à perte de vue, tantôt rasant la terre. A la fin, rassurés par l'immobilité de Marie, dont le cœur pourtant battait bien fort, ils se hasardèrent à se poser à quelque distance sur le sol, et à picorer à coups de bec un ou deux insectes qui s'efforçaient de fuir et qui déjà se trouvaient assez loin de l'endroit où on les avait déposés. Ils portèrent ce butin à la nichée, qui reçut le commencement de son déjeuner avec des cris de joie.

Enhardis par ce premier succès, les oiseaux revinrent à la charge; cette fois, ils s'attaquèrent au tas principal, et toujours de plus en plus rassurés, ils finirent par se livrer à leur pillage sans prendre de précautions et en toute sécurité. A peine restait-il sur le sable une ou deux pincées de graines, Marie profita d'un moment où les merles se trouvaient occupés, dans la corbeille, à donner la becquée à leurs petits pour prendre rapidement ce peu de graines qu'elle étala dans une de ses mains ouvertes.

A leur retour, les oiseaux, surpris de ne plus voir les graines à leur première place, s'enfuirent effrayés, et ne revinrent qu'avec mille précautions.

A la fin, la femelle se posa devant la main de l'enfant le plus loin qu'elle le put, mais en calculant néanmoins la distance à laquelle elle pouvait y atteindre du bout du bec.

Alors elle allongea son col lancé par un mouvement brusque, saisit une baie, prit la fuite, et regarda d'un buisson voisin ce qui allait advenir.

Rien ne bougea.

Elle recommença ce manége, et ne le cessa qu'après avoir enlevé jusqu'à la dernière bribe tout ce que contenaient les doigts de la jeune fille.

Marie se traîna à trente pas de là, se releva doucement, regagna la ferme, embrassa de nouveau sa mère, étendit l'index vers le nid, frappa l'une contre l'autre ses mains par un geste de joie, et remuant les lèvres avec effort, et tendant les cordes gonflées de son gosier,

après deux ou trois tentatives pénibles, elle parvint à articuler le mot *oiseau*. Heureuse au delà de toute expression de ce succès, elle battit des mains de nouveau, sauta joyeusement et répéta vingt fois de suite : *Oiseau! oiseau! oiseau!*

Je n'ai pas besoin de vous dire que pendant toute la journée on laissa dans un isolement absolu les merles et leurs petits.

Jeanne prit soin de ne s'occuper de culture que dans une autre partie du jardin, et Marie retourna dans le bois, d'où elle ne revint que vers le soir, chargée d'un panier qu'elle rapportait plein de toutes sortes d'aliments destinés à ses pensionnaires.

A quelques jours de là, les oiseaux non-seulement avaient élu domicile dans la corbeille, mais encore ils ne s'en envolaient plus quand Jeanne et surtout Marie venaient à passer près d'eux. Certains qu'on ne leur voulait pas de mal, comme il arrive en pareil cas à tous les animaux même les plus craintifs, ils témoignaient une sécurité absolue.

Tout le temps que Marie ne consacrait pas dans les bois à récolter de la nourriture pour ses favoris, elle le passait assise près de la corbeille à considérer la petite famille qui s'y trouvait si heureuse.

Les merles ne tardèrent point, à sa venue, à témoigner de la joie, et à picorer sans façon dans ses mains les aliments, qu'elle leur servait trop lentement à leur gré. Bientôt même ils n'hésitèrent plus à grimper, à sautiller sur ses épaules, à becqueter ses cheveux, et à se laisser caresser par elle. Parfois, ils lui confiaient la garde du nid, et s'envolaient chasser au loin pendant des heures entières; ou bien, s'ils restaient au logis, et que l'absence de Marie se prolongeât plus que d'habitude, ils allaient au-devant d'elle, lui adressaient du haut des airs, en l'apercevant, des saluts affectueux, et revenaient à la ferme, tantôt sautant de branche en branche, tantôt perchés sur son dos ou sur ses bras, tantôt sautillant à ses côtés sur le chemin.

Les petits, qui grossissaient pour ainsi dire à vue d'œil, tant ils se trouvaient bien nourris, partageaient cette affection de leurs parents pour la jeune fille. Ils mangeaient aussi volontiers de sa main que du bec maternel, grimpaient à leurs barreaux d'osier pour gagner les genoux de Marie, et la suivaient par tout le jardin et par toute la maison, au grand plaisir de l'enfant et à la satisfaction ineffable de Jeanne; car alors la jeune fille, heureuse, animée, gaie, répétait avec des intonations rauques sans doute encore, mais qui semblaient bien douces à l'oreille de l'excellente femme : *Maman! oiseau! maman! oiseau!*

Deux mois après, les promenades de la famille ailée et de son amie ne se bornaient plus au jardin et à la ferme, ils s'en allaient chaque jour ensemble à travers les bois, pendant des journées entières. Les merles ne se faisaient pas faute de s'envoler dans les airs, de percher sur les arbres, de picorer dans les sillons et de se livrer à leur gré à toutes leurs fantaisies de vagabondage; mais dès que Marie poussait une sorte de sifflement aigu qui s'entendait de fort loin, on voyait les merles et leurs cinq petits devenus, ma foi, de véritables oiseaux, aussi gros que leurs parents, accourir à tire-d'aile et se disputer soit la sauterelle, soit la baie succulente ramassée par Marie pour eux. Le soir, l'enfant rentrait au logis avec son escorte complète, la plupart du temps, volant et tournoyant au-dessus de sa tête, et jetant des petits cris joyeux, tandis qu'elle battait des mains et qu'elle criait de son plus loin, dès qu'elle apercevait Jeanne : *Maman! oiseau!*

Les habitants de Saint-Florent-le-Vieil finirent par remarquer cette étrange amitié de la fille adoptive de Jeanne et de la bande des merles. A une époque où ne régnaient encore que trop les idées superstitieuses qui laissent, même aujourd'hui encore, bien des traces fâcheuses dans la vieille Vendée, quelqu'un prononça un jour le mot de *sorcellerie* pour expliquer un phénomène sans exemple jusque-là dans le pays. Le mot, comme il n'arrive que trop souvent aux choses absurdes, fit fortune et ne tarda pas à se trouver sur les lèvres de tous les gens de la contrée. Les enfants, entendant donner sans cesse l'épithète de sorcière à Marie, dont ils avaient jusque-là respecté la faiblesse et la folie, en revinrent aux mauvais instincts de leur âge sans pitié, et commencèrent peu à peu à prendre en aversion l'idiote. Ils se la montraient de loin du doigt, en répétant le mot odieux de *sorcière* par lequel leurs parents, de leur côté, ne se faisaient point faute de désigner l'étrange créature, toujours errante par monts et par vaux, les cheveux épars, les vêtements en désordre, et qui ne savait prononcer que deux mots de la langue des chrétiens.

On passe bien vite de l'aversion à l'esprit d'hostilité, surtout à l'âge de sept ou huit ans, quand on a affaire à un être privé de raison et qu'on croit sans moyen de défense. Les petits garçons du pays et même certaines petites filles ne manquèrent donc point d'assaillir Marie de leurs huées, dès qu'ils la rencontraient seule en quelque chemin solitaire.

Marie, habituée à la bienveillance que chacun lui témoignait jusque-là, regardait les enfants sans comprendre la nature de leurs charivaris malveillants, riait de son rire hébété à ceux qui hurlaient le nom de sorcière, et mêlait sa voix à leurs voix en criant à tue-tête : *Maman! oiseau! maman! oiseau!*

Un jour, un des plus mauvais sujets de la bande, chétif, boiteux, difforme, et souffre-douleur ordinaire de ses camarades, se trouva face à face avec Marie à un détour de la falaise qui domine la Loire. Le pauvre hère, habitué à voir abuser de la force des autres à son égard, saisit cette occasion de devenir à son tour le plus fort et le plus méchant.

Il épuisa d'abord contre la folle son répertoire d'injures, qu'elle accueillit, suivant son habitude, en riant et en criant aussi haut que lui : *Maman! oiseau!* Enhardi par cette manière d'agir, il saisit Marie par sa robe, dont il arracha un morceau. L'idiote rit autant que lui, en voyant le lambeau d'étoffe rester dans la main du hargneux polisson, qui répondit à ce rire par un grand coup de poing. Ce coup non-seulement fit jeter un cri de douleur à la pauvre petite, mais encore il la renversa sur le rebord de la falaise, en grand danger de glisser sur sa pente rapide jusque dans la Loire.

Il allait redoubler, quand, tout à coup, il se sentit frapper au visage par une bande d'assaillants invisibles qui semblaient tomber du ciel sur sa tête, dont les becs lui déchiraient la face, qui s'attaquaient surtout à ses yeux, et qui ne tardèrent point à lui mettre la face tout en sang et à le rendre à peu près aveugle. Eperdu, il prit la fuite, mais ses ennemis le poursuivirent avec acharnement, et ne l'abandonnèrent que loin de là et en le laissant dans un état déplorable.

S.-H. BERTHOUD.

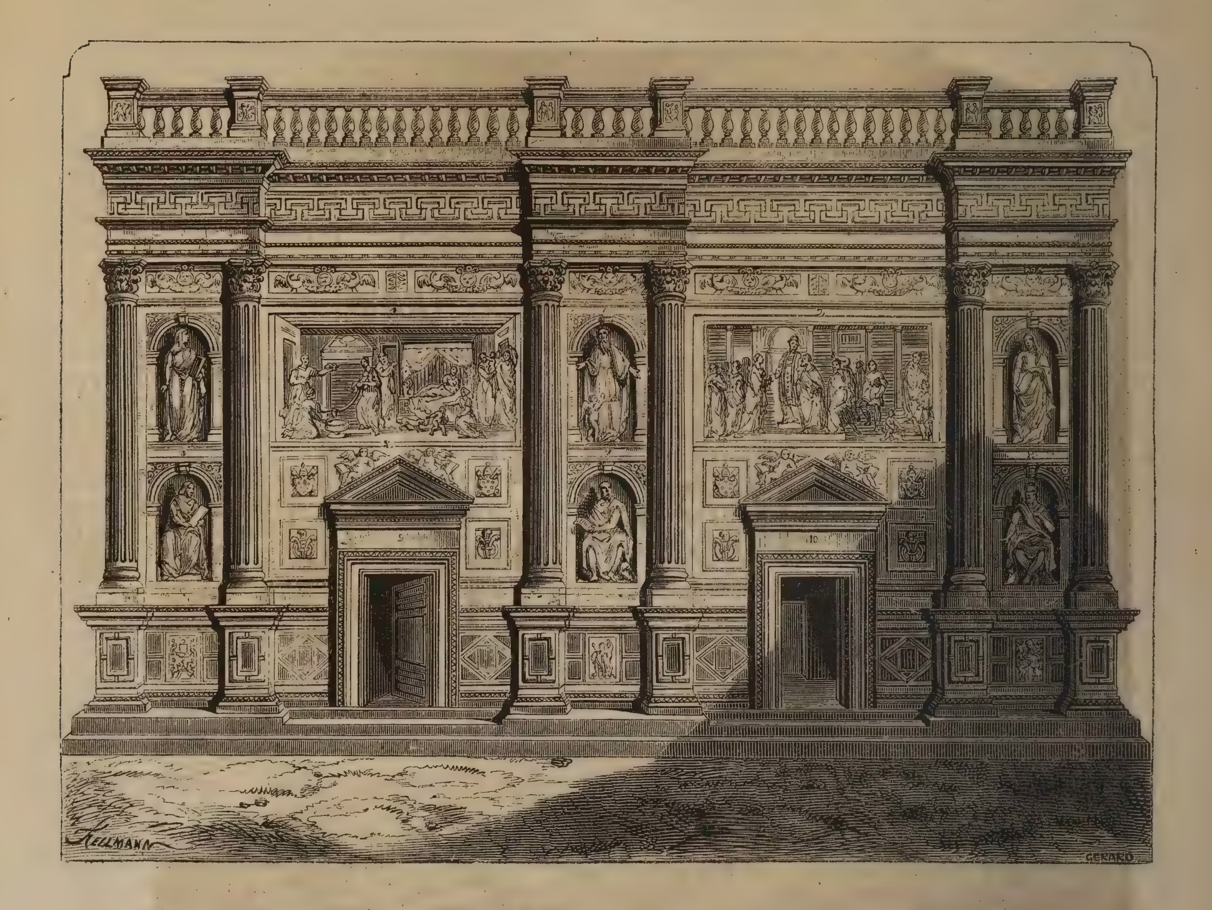
(La fin à la prochaine livraison.)

ÉTUDES RELIGIEUSES.

NOTRE-DAME DE LORETTE. LA MAISON DE LA VIERGE.

La Vierge de Lorette, ou, d'après le vocable italien, la très-sainte Madone de Lorette, est un des pèlerinages les plus fréquentés de l'univers catholique; car là, non-seulement se trouve une de ces images vénérées et célèbres par de nombreux miracles, comme beaucoup de pays en possèdent, mais là seulement existe la maison même de la Vierge Marie, la *santissima Casa di Loreto*.

Lorette est une petite ville de moins de six mille âmes,



Vue extérieure de la maison de la Vierge, d'après une estampe ancienne. Dessin de Fellmann.

Indication des chiffres : 1, la Naissance de la Vierge, ébauchée par Contucci, finie par Bac. Bandinelli et par Raphaël de Monte-Lupo; 2, le Mariage de la Vierge, ébauché par Contucci, fini par Raphaël et par Tribulo; 3, sibylle hellespontine; 4, sibylle phrygienne; 5, sibylle tiburtine; 6, le prophète Esaïe; 7, le prophète Daniel; 8, le prophète Amos; 9, porte pour monter à la voûte; 10, porte pour entrer dans la S. Casa.

évêché, dont le titre est réuni à celui de Recanati, chef-lieu d'une délégation pontificale des Marches jusqu'en 1860, aujourd'hui chef-lieu de district du royaume d'Italie. Elle est située à seize kilomètres d'Ancône, près de l'Adriatique, et traversée par le chemin de fer du littoral; elle couronne une colline au pied de laquelle court le Musone. Longtemps chétive bourgade, ou plutôt simple hameau, elle a dû presque son existence à la maison de la Vierge, et son développement, sa splendeur et ses anciens priviléges aux papes des six derniers siècles. D'abord appelée *Villa*, puis *Castello di Santa Maria*, elle n'est plus désignée maintenant que sous le nom de Lorette ou de Loreto. Elle se compose en réalité d'une longue rue bordée de deux rangs de maisons, ou plutôt de boutiques, aboutissant à la place et à la grande église de la Madone.

La place est décorée de portiques fort élégants. Sur l'une de ses faces s'élève l'ancien « Palais apostolique », résidence du légat jusqu'à l'annexion de la ville au royaume d'Italie; il a été dessiné par le Bramante. Au centre de la place se dresse une belle fontaine à la vasque en marbre, que décorent des ornements en bronze.

Enfin, sur les degrés du portail, faisant partie de la place plus que de l'église, s'élève une statue en bronze de Sixte-Quint assis; elle est de Calcagni, ainsi que les Vertus qui flanquent le piédestal.

L'église actuelle, plus riche que tout ce qui l'entoure ou la précède, a été commencée sous Paul II, en 1464, achevée sous Jules II par le Bramante, en 1513; Clément VII et Paul III y ajoutèrent la coupole, et Sixte-Quint la façade en 1587. Le clocher, très-élevé, est dû à Vanvitelli. Les portes en bronze qui percent les façades sont ornées de magnifiques bas-reliefs dont les sujets sont empruntés à l'Ancien et au Nouveau Testament; elles complètent dignement la décoration générale de l'édifice, c'est-à-dire de ce vaste revêtement de marbre et de sculptures qui sert d'enveloppe et comme de boîte à la sainte maison. En effet, le baldaquin monumental jeté sur la précieuse relique ne mesure pas moins de quatorze mètres de longueur, sur une largeur de neuf et une hauteur de onze.

A l'intérieur, ou plutôt au milieu, car le monument moderne ne la touche en aucune de ses parties, se trouve la *Santa Casa*, longue de dix mètres soixante centimètres, large de quatre mètres trente-six centimètres, haute de six mètres vingt et un centimètres.

La légende raconte que « cette maison, découverte d'abord à Nazareth par l'impératrice Hélène, qui la re-



Vue intérieure de la maison de la Vierge, d'après une estampe ancienne. Dessin de Fellmann.
Indication des chiffres : 1, trois écuelles en faïence, faisant partie du ménage de la Vierge; 2, fenêtre par laquelle entra l'ange Gabriel; 3, armoire où étaient renfermées les écuelles.

connut à un crucifix et à une statue de la Madone en bois de cèdre, avait déjà été par vénération recouverte sur place d'un temple qui lui servait d'enveloppe. Les Sarrasins ayant détruit ce temple, des anges transportèrent, dans la nuit du 10 mai 1291, la maison sur une hauteur, entre Tersate et Fiume en Dalmatie; ce que la Madone révéla en songe au prêtre, alors malade, de Tersate. Le 9 décembre 1294, la maison fut de nouveau enlevée dans les airs et transportée à travers l'Adriatique jusque dans les environs de Recanati, dans un endroit appelé *Laureta*, soit du nom de la propriétaire, soit du bois de lauriers qui s'y trouvait. Des brigands rendaient la contrée peu sûre; la maison s'éleva de nouveau pour choisir un autre abri. Plus tard, deux frères se disputant à main armée le terrain où elle était, elle s'éleva une troisième fois pour adopter la place qu'elle occupe actuellement. »

Telle est l'histoire merveilleuse de la fondation de ce célèbre pèlerinage. Toutefois, ce n'est que vers 1400 que la vénération devint universelle.

La maison de la Vierge consiste en une seule chambre, construite en briques inégales, mêlées de quelques pierres plates grises et roussâtres. La maçonnerie est toute à découvert, et il reste sur les murs des fragments d'enduit couvert de peinture, ce qui fait supposer qu'autrefois il

y en avait partout; en cinq ou six endroits paraît la Vierge tenant l'enfant Jésus. Du côté de l'est, est la petite cheminée de la chambre, et au-dessus, une niche renferme une statue de la Vierge en bois de cèdre, attribuée à saint Luc, l'auteur présumé de tant de tableaux de la Mère de Dieu. La sainte image a fait avec la maison tous les voyages miraculeux; de plus, en 1797, elle fut enlevée par les Français et placée à Paris dans le cabinet des médailles; elle fut restituée en 1801 par Napoléon.

Les deux gravures ci-jointes représentent: la première, l'une des faces du revêtement extérieur; la seconde, l'intérieur de la sainte maison. Dans cette dernière, la vétusté a fait tomber quelques briques et disparaître quelques peintures.

Le trésor qui accompagne l'image, témoigne de la dévotion de tous les pays et de tous les temps; il renferme une foule d'objets à la fois des plus riches et des plus bizarres, depuis un boulet consacré par Jules II jusqu'au petit Louis XIV en argent « poids naturel », et à la culotte couleur de chair du roi de Saxe.

Pendant son voyage en Italie, Montaigne visita Lorette. Il n'y vit « quasi autres habitans que ceux du service de cette dévotion.... et plusieurs marchans, sçavoir est, vandeurs de cire, d'images, de pastenostres, agnus Dei, de salvators et teles danrées, de quoi ils ont un grand nombre de beles boutiques et richement fournies ». Le sceptique philosophe y fit, pour sa part, près de « cinquante bons escus » d'emplettes, et put « trouver à toute peine, dans la pieuse logette, et avec beaucoup de faveur, place pour un tableau dans lequel il y a quatre figures d'argent attachées: cele de Notre-Dame, la sienne, cele de sa femme, cele de sa fille ». De plus, il « fit en cette chapelle-là ses Pasques, ce qui ne se permet pas à tous. »

Les gravures ci-jointes peuvent donner une idée de la richesse de la décoration du monument extérieur et intérieur. Ces statues, sculptures et bas-reliefs, sont des premiers artistes de la meilleure époque. A l'intérieur, sa coupole octogone, réédifiée par San Gallo, peinte par Roncalli ou le Pomaranzio, offre des fresques non moins remarquables. Les ornements, les bronzes, les dorures, tout concourt à la splendeur harmonieuse de cette merveille.

Contre l'église est le bâtiment nommé l'*Apothicairerie*, collection de plus de deux cents vases en faïence, ornés de sujets de l'Ancien Testament, de l'histoire romaine et de la mythologie; ils furent donnés par le duc Guidobaldo d'Urbin, et sont dus à Raphaël Ciarla, artiste du seizième siècle, ce qui les a fait souvent et légèrement attribuer au grand Raphaël.

A égale distance de Lorette, à trois lieues sud-ouest, on rencontre Recanati, petite ville reliée à la précédente par le bel aqueduc de Paul V, élevé dans la vallée du Musone pour alimenter Lorette, — et du côté opposé, à trois lieues nord-ouest, la petite localité de Castelfidardo, sur la rive gauche du Musone. C'est entre le village et le fleuve que s'est livré, le 18 septembre 1860, le combat sanglant dans lequel l'armée papale fut à peu près détruite, et qui fut suivi, pour le Saint-Père, de la perte de tous ses anciens Etats du nord.

Edmond RENAUDIN.

LA SCIENCE EN FAMILLE.

REGAIN DES SOIRÉES SCIENTIFIQUES DE LA SORBONNE. — LES INSECTES INDUSTRIEUX.

La manie des conférences. — Conférences de la Sorbonne. — Leçons de M. Milne-Edwards et de M. E. Blanchard. — L'instinct et l'intelligence. — Industrie des insectes. — Les abeilles. — Les fourmis, leurs bestiaux et leurs esclaves. — Les abeilles et le sphinx tête-de-mort. — Les buveuses d'eau sucrée. — Les mères prévoyantes. — Provisions de bouche vivantes. — Métamorphoses. — Les cocons. — Les araignées à soie. — Les araignées comestibles.

Le *Musée des Familles* offrait récemment à ses lecteurs un petit poëme caricatural, intitulé *la Conférençomanie*, qui charge très-spirituellement une des modes du jour. Cette mode nous est venue, comme bien d'autres, de la Grande-Bretagne, où elle existe depuis longues années à l'état endémique. Elle a fait à Paris sa première apparition, il y a cinq ou six ans, au Cercle des Sociétés savantes, dans un modeste local situé, si je ne me trompe, rue Mazarine. Puis elle a passé le fleuve et s'est installée, avec un certain éclat, dans le quartier le plus aristocratique de la capitale, entre la place Vendôme et le boulevard des Capucines. Enfin, en 1864, M. le ministre de l'instruction publique a bien voulu la prendre sous sa haute protection et lui ouvrir les portes de la Sorbonne. Cette consécration officielle lui a donné un essor que j'oserai qualifier d'excessif. La mode est devenue de l'engouement, puis l'engouement a dégénéré en manie. Quiconque sait, ou croit savoir quelque chose, éprouve l'irrésistible besoin d'endosser l'habit noir, de se cravater de blanc et de monter en chaire. On ne voit partout qu'affiches annonçant des conférences. Tout local est bon, pourvu qu'il puisse contenir une cinquantaine de personnes. Heureux qui a, par exemple, un ami peintre ou photographe: l'atelier est immédiatement transformé en amphithéâtre, et le public est convié à grimper au cinquième pour entendre un monsieur parler du soleil, de la lune, du déluge, des Romains et de leur fortune, ou d'autre chose. On confère sur tous les sujets imaginables, et c'est à qui s'improvisera professeur.

— Quels sont, demandait un étranger récemment débarqué, quels sont donc les savants qui font des conférences?

— Demandez-moi plutôt, lui fut-il répondu, quels sont les ignorants qui n'en font pas.

Le public, il faut le dire, ne montre pas toujours un égal empressement à se rendre à l'appel des orateurs. Quelques-uns de ces derniers, après avoir déployé leur éloquence devant des chaises et des banquettes inoccupées, ont dû abandonner la partie. Parmi les conférences libres, celles de la rue Cadet et de la rue de la Paix, celles que M. l'abbé Moigno a ouvertes dans le local de la Société d'encouragement, rue Bonaparte, sont les seules dont la vogue se soit soutenue. Quant aux soirées scientifiques et littéraires de la Sorbonne, leur succès ne peut se comparer qu'à celui des concerts de M. Pasdeloup. Il est vrai qu'elles sont gratuites; mais n'est-ce

rien que de « faire queue » à l'injure du temps pendant trois quarts d'heure, de prendre d'assaut les gradins d'un amphithéâtre et, sa place conquise à la force des jarrets et des coudes, d'y attendre encore une demi-heure l'ouverture de la séance?

Un grand nombre de personnes cependant fréquentent la Sorbonne comme elles feraient pour tout autre spectacle : par une curiosité un peu banale, par désœuvrement, et surtout pour suivre la mode; et je doute qu'en résumé la majorité de ceux qui viennent là en sortent plus instruits qu'ils n'y sont entrés. J'en ai vu qui, après s'être montrés des plus patients à l'attente et des plus âpres à la conquête d'une bonne place, s'endormaient profondément aux premières phrases du professeur. D'autres regardaient la fantasmagorie photographique qu'on faisait passer et les expériences plus ou moins brillantes qu'on exécutait sous leurs yeux, mais se souciaient fort peu de la leçon; d'autres enfin tâchaient de comprendre et d'apprendre, mais sans y réussir, — ce qui, il faut l'avouer, n'était pas toujours leur faute.

Tout le monde n'a donc pas également profité de cet enseignement, destiné pourtant à vulgariser les connaissances scientifiques et littéraires. C'est toujours la parabole du bon grain, dont une faible partie tombe dans un sol fécond où elle germe, croît et fructifie. Et puis s'il y a, dans toutes les *classes*, des élèves à l'esprit paresseux ou inattentif, il y a aussi des professeurs au langage diffus et embrouillé, et des études d'un difficile accès pour qui ne s'y est pas exercé de bonne heure.

Parmi les sujets traités cette année à la Sorbonne, je choisirai, pour y glaner quelques souvenirs, celui qui m'a paru jouir du privilége d'intéresser, d'amuser même les auditeurs de tout âge et de tout sexe. Je veux parler de l'industrie des bêtes. Deux naturalistes, M. Milne-Edwards et M. Emile Blanchard, se sont occupés de ce sujet : le premier, d'une manière générale, en parlant *De l'instinct et de l'intelligence des animaux;* le second en traitant *De la soie et de quelques autres matières textiles fournies par les animaux.*

De même que Newton a démontré cette grande loi de la mécanique céleste : les corps s'attirent en raison directe des masses et en raison inverse du carré des distances, de même les naturalistes ont pu, en observant attentivement les faits et gestes des animaux, énoncer cette autre loi, qui n'est guère moins rigoureuse que la première : l'instinct est en raison inverse de l'intelligence, et réciproquement. En sorte que les animaux que nous appelons inférieurs, qui le sont en effet sous le rapport de l'intelligence, sont au contraire très-supérieurs par leurs instincts. L'animal intelligent par excellence, l'homme, n'a presque point d'instincts; des animaux très-peu intelligents, les insectes, sont doués d'instincts merveilleux. Avant de citer des exemples, définissons et distinguons nettement, s'il se peut, l'instinct et l'intelligence.

Et d'abord, qu'est-ce que l'instinct? Rien autre chose que la science infuse. Il est inné et complet chez l'animal et se manifeste au moment précis où celui-ci a besoin de l'exercer. Sous l'impulsion de cette force dont il n'a point conscience, l'animal fait d'emblée, sans apprentissage préalable, des œuvres très-savantes, très-compliquées; il les fait aveuglément, fatalement, en vue d'un but qu'il ne connaît pas, qui souvent ne sera atteint que quand lui-même ne sera plus. Il accomplit sa destinée sans le vouloir, sans le savoir : l'intelligence qu'il peut posséder d'ailleurs n'entre pour rien dans ces actes nécessaires, inhérents à sa nature. En un mot, l'instinct est une force. L'intelligence est une faculté ou un ensemble de facultés. Elle est inséparable de la conscience et de la volonté. Elle se connaît elle-même, elle se modifie et se développe sous l'influence des circonstances extérieures, sous le stimulant du besoin; elle éclaire la volonté, qui à son tour la met en jeu. Elle ne sait rien que ce qu'elle apprend, mais elle se rend compte de tout ce qu'elle acquiert, et ne peut même acquérir qu'à cette condition. L'instinct ne se trompe jamais; l'intelligence est sujette à l'erreur. En revanche, l'instinct ne change point, il ne perd ni n'acquiert rien, il fait partie de l'organisme, il se transmet, toujours le même, de génération en génération; l'intelligence est essentiellement modifiable et perfectible. Elle l'est indéfiniment chez l'homme; elle ne l'est que dans une mesure restreinte chez les animaux. Et cette limite, comme l'a très-bien fait voir le regrettable Gratiolet, est donnée par les instincts eux-mêmes, à l'insuffisance desquels l'intelligence semble destinée à suppléer chez les animaux supérieurs. En d'autres termes, l'intelligence, chez les mammifères les mieux doués, chez ceux-là mêmes qui se rapprochent le plus de l'homme, chez les grands singes, n'est employée qu'au service des besoins matériels ou des affections.

C'est parmi les insectes qu'il faut chercher les exemples d'instinct les plus remarquables. Les instincts de ces petites bêtes sont très-variés, très-compliqués, on peut dire très savants, et admirablement appropriés au but qu'ils sont surtout destinés à atteindre : à savoir, la conservation de l'espèce. Leur caractère inconscient est manifeste, car les insectes sont tous des enfants posthumes; aucun n'a connu ses parents; aucun ne connaîtra sa progéniture. Donc point d'éducation possible. La nature est leur unique institutrice, et quels arts merveilleux elle leur enseigne! Tout le monde connaît les mœurs et l'industrie des fourmis et des abeilles sociétaires, des guêpes et des bourdons. Tous ces insectes sont architectes; ce sont d'infatigables travailleurs, des guerriers et de plus des citoyens : ils ont un gouvernement, une constitution politique et des institutions sociales. Plusieurs espèces de fourmis, notamment, sont des peuples pasteurs et dominateurs. Elles ont des bestiaux et des esclaves. Les bestiaux, ce sont les pucerons, que Linné appelait leurs vaches à lait; leurs esclaves, ce sont, — chose singulière, — d'autres fourmis plus noires que les maîtres : des fourmis nègres! Par exception à la loi que j'énonçais plus haut, l'intelligence a évidemment une grande part dans les actes des abeilles et des fourmis. Ces insectes savent changer d'avis et de conduite suivant les circonstances, s'ingénier et prendre des mesures convenables pour parer aux difficultés, aux périls imprévus; ils ont des signaux, un langage pour s'avertir, s'informer mutuellement de ce qui intéresse la communauté.

Huber, de Genève, a observé le fait suivant :

Une de ses ruches ayant été, un soir, dévastée par un grand sphinx tête-de-mort, les abeilles, dès le lendemain, se mirent à murer la porte de leur ruche, et la réduisirent à un trou juste assez grand pour leur permettre d'aller et de venir une à une, mais par lequel le gros corps et les larges ailes du sphinx ne pouvaient passer. Quand vint la saison où les papillons disparaissent, elles abattirent leur rempart. L'année suivante, il n'y eut pas de sphinx : les abeilles n'élevèrent point de fortifications; mais plus tard, l'ennemi ayant reparu, elles s'empressèrent de lui opposer la même barrière infranchissable qu'elles avaient construite la première fois.

M. Dujardin, voulant nourrir ses abeilles avec de l'eau sucrée, un hiver où le miel manquait, eut la curiosité de s'assurer en même temps si elles possédaient, comme plusieurs naturalistes l'avaient affirmé déjà, la faculté de se communiquer des idées. Il cacha dans une niche une soucoupe contenant du sucre mouillé, puis il s'empara d'une abeille isolée dans le jardin et, certain qu'aucune autre ne pouvait le voir, il alla poser cette abeille sur le bord de la soucoupe. Elle commença par se régaler de sirop, puis elle se mit à voltiger dans la niche et aux alentours. Lorsqu'elle eut suffisamment exploré les lieux, elle retourna droit à la ruche, pour en sortir bientôt avec deux ou trois autres abeilles qu'elle ramena sans hésiter à la soucoupe, et qui y prirent aussi leurs repas. La journée ne s'était pas écoulée que toutes les abeilles de la même ruche connaissaient la cachette au sirop, et elles continuèrent d'y venir chercher leur nourriture tant que dura la disette de miel.

J'ai dit que l'instinct des insectes avait presque exclusivement pour but la reproduction de l'espèce. Aussi n'existe-t-il que chez la femelle. Le mâle, lui, n'est bon à rien ; quand il ne meurt pas de sa belle mort après la fécondation, les femelles elles-mêmes, le plus souvent, se chargent de le tuer. A la femelle seule incombe tout le soin de pourvoir à l'avance aux besoins de ses larves, qu'elle ne verra jamais, je le répète, car elle meurt à son tour après la ponte. C'est dans cette tâche que la mère déploie les étonnantes ressources de son instinct. Je n'en citerai qu'un exemple, d'après M. Milne-Edwards ; c'est celui d'une abeille solitaire dont le nom m'échappe. Les larves de cette abeille ne peuvent se nourrir que de chair vive : elle le sait, ou du moins la nature le sait pour elle, et l'abeille agit comme si elle le savait. Voici ce qu'elle fait : lorsque le moment de la ponte est venu, elle creuse dans la terre un trou profond, cylindrique, elle élève au-dessus de ce trou une sorte de cheminée en forme de crosse, afin que la pluie ne puisse tomber à l'intérieur. C'est là, « dans cet asile humble et mystérieux, » qu'elle va déposer ses œufs. Mais quand les œufs écloront, les petits auront grand'faim ; elle ne sera plus là pour les nourrir ; il lui faut donc pourvoir tout de suite à leur subsistance. Elle se met en chasse et s'empare de chenilles qu'elle entraîne dans sa tanière. Mais si elle tuait ces chenilles, les enfants, en venant au monde, trouveraient leurs cadavres décomposés, pourris, immangeables. Si elle les laissait vivantes et alertes, les prisonnières prendraient incontinent la clef des champs. Heureusement pour les futures larves, — et malheureusement pour les chenilles, — l'abeille dont nous parlons distille avec son dard un venin analogue au curare : un venin qui ne tue pas, mais qui paralyse. Elle l'inocule à ses captives, les voilà qui tombent en léthargie. La prévoyante mère les roule les unes au-dessus des autres dans son trou, et dépose un œuf entre les pattes de chacune d'elles ; puis elle meurt tranquille : elle a donné des nourrices à ses enfants, mais des nourrices que ceux-ci mangeront vivantes à belles mandibules. Il est permis de trouver ce procédé féroce au moins autant qu'ingénieux ; mais, hélas ! ainsi va le monde. Les êtres vivants ne font guère autre chose que de s'entre-détruire, et la mort des uns est la condition indispensable de la vie des autres. *Dura lex, sed lex.*

La plupart des insectes, on le sait, revêtent successivement trois formes différentes. Ils sortent de l'œuf à l'état de larve, et, pour devenir insectes parfaits, ils ont besoin de passer quelque temps dans une sorte d'œuf artificiel, où la nature recommence en eux son travail. Ils sont alors à l'état de nymphe ou de chrysalide. L'œuf artificiel, le cocon où ils se retirent, est formé de filaments plus ou moins tenaces, que la larve tire de son propre corps, et qu'elle file et enchevêtre artistement. La soie n'est autre chose que le fil dont les papillons nocturnes de la famille des bombyx tissent leurs cocons.

Mais il est d'autres animaux, que l'on a confondus longtemps à tort avec les insectes, et qui, ne subissant pas de métamorphoses, sont néanmoins des filateurs et des tisserands de premier ordre. On a nommé les araignées. — De vilaines bêtes, n'est-ce pas ? — Mon Dieu ! cela dépend : M. Em. Blanchard ne les trouve pas si laides ; il fait d'ailleurs le plus grand éloge de leur intelligence, de leur esprit d'ordre et de propreté, de leurs procédés ingénieux, des services qu'elles nous rendent, et de ceux bien plus grands qu'elles pourront nous rendre un jour. Et M. Blanchard n'est pas le seul à tenir les araignées en si grande estime. Lisez plutôt le magnifique ouvrage de M. le docteur Vinson : *Aranéides de la Réunion, de Maurice et de Madagascar* (1). Vous trouverez là, sur les énormes araignées de ces contrées, sur leurs mœurs et leur industrie, des détails imprévus et pleins d'intérêt. Plusieurs de ces araignées produisent, soit pour tisser leur toile, soit pour confectionner les cocons où elles déposent leurs œufs, une soie qui ne le cède point en force et en beauté à celle du bombyx du mûrier. Celles que J.-B. Dumont, Walckenaer et M. Vinson ont signalées comme donnant la soie la plus belle et la plus abondante, et comme pouvant alimenter une nouvelle branche de l'industrie séricicole, sont l'*épeire* dorée, l'épeire noire et la grosse épeire de Madagascar. Cette dernière espèce surtout produit un fil très-long, très-fort et ressemblant, dit M. Vinson, à la plus riche soie couleur orange ou or que la Chine nous envoie. « Il suffit, ajoute le savant docteur, de prendre entre ses doigts le volumineux abdomen, ovoïde, allongé, de l'aranéide, et de tourner ce fil sur un fuseau ou sur un dévidoir : la source en semble intarissable. Après avoir ainsi tiré de cet insecte une abondante quantité de soie, il paraît n'en point souffrir, et peut être remis en liberté. C'est avec les fils de cette épeire qu'à l'île Maurice, sous l'administration du général Decaen, les créoles élégantes tissèrent de leurs mains une splendide paire de gants qu'elles envoyèrent en hommage à l'impératrice des Français. »

Ce n'est pas tout, les grosses araignées constituent, pour les indigènes de Madagascar, un aliment agréable et salutaire.

« J'avais pris en traitement chez moi, raconte encore le docteur Vinson, un jeune Hova atteint des fièvres de la côte et d'une dyssenterie chronique. Cet homme était réduit au marasme le plus complet. Je le vis un jour revenir des champs avec un objet qui me parut être, au premier abord, une grappe de gros raisins noirs. C'étaient des épeires, dont l'abdomen est ovoïde et d'un beau noir bleuâtre. Il avait réuni ces araignées en grappes. Il les fit rôtir et dévora ce mets singulier. Était-ce à titre d'aliment ou de médecine ? Quoi qu'il en soit, il se remit et fut bientôt guéri. J'ai su depuis, pendant mon voyage à Madagascar, que la belle épeire de ce pays, connue dans cette île sous le nom de *hala-bé*, est recherchée des naturels, qui la font frire à la graisse et la considèrent comme un mets délicat. »

ARTHUR MANGIN.

(1) Paris, Roret, éditeur, rue Hautefeuille, 12.

CHRONIQUE DU MOIS.

L'AFRICAINE.

Elle a donc enfin vu le jour, et le grand jour, cette *Africaine*, la gloire posthume et triomphante de Giacomo Meyerbeer. Cette œuvre excellente entre toutes les œuvres du maître, digne sœur de ***Robert le Diable*** et des ***Huguenots***, Meyerbeer l'a portée en sa tête féconde jusqu'à son dernier jour. Elle fut son rêve suprême, et pour ainsi dire son dernier soupir. Il y consacra, vaillamment, toute sa vieillesse, et jusqu'aux heures définitives, que tout homme ici-bas réserve au repos, précurseur de la tombe. Hélas! que de fois avons-nous rencontré l'auteur de l'*Africaine* prêtant une oreille attentive à ces voix mystérieuses qui sortent du fond de l'âme et du génie, accompagnant le grand artiste et ne le quittant plus ni la nuit ni le jour, que son œuvre ne soit achevée. Il est mort le jour même



Le troisième acte de l'*Africaine*, la tempête. Dessin de E. Morin.

où sa tâche était accomplie, et son dernier regard semblait dire aux amis qui l'entouraient : «Ne vous inquiétez point de mon oraison funèbre, elle est faite, et moi-même j'y ai pourvu. » Tel, autrefois, Mozart composait ce ***Requiem*** immortel, qui devait se lamenter la première fois sur son cercueil. Et si grande était l'espérance de retrouver Meyerbeer debout sur son piédestal, que ce même théâtre de l'Opéra, dont il fut, pendant trente ans, la gloire et le soutien, la force et l'honneur, se hâta, contrairement à toutes les traditions, d'apprendre et de coordonner, dans son vaste ensemble et dans ses moindres détails, cette partition marmoréenne. On dirait le travail d'un géant, tant l'œuvre est sérieuse et grande et d'un souffle infini. Rien de puéril, rien qui cherche à plaire aux esprits médiocres, aux amateurs de flouflous, aux joueurs d'orgue de Barbarie. Au contraire, une vie, une intelligence, une autorité sans égales. Le maître est ici présent, dans sa force et dans sa liberté. Pas une lassitude et pas un repos; énergie et passion, une grande joie, une immense douleur çà et là répandues, abondantes comme

l'eau des fontaines, mais des fontaines consacrées à toutes les muses de la passion véritable.

Son héros, peut-être il faudrait dire le héros de M. Scribe, n'est autre que Vasco de Gama, le plus célèbre et le plus fameux de ces grands aventuriers qui prirent naissance à la conquête du nouveau monde. Enfants de Christophe Colomb, entrevus à cette distance, ils ressemblent à leur père; ils en rappellent l'héroïsme et la grandeur. M. Scribe a donc supposé que son héros est amoureux d'Inès, la fille d'un amiral, et les deux amants attendent, pour s'unir, la permission paternelle. Une autre femme, une esclave africaine, Selika, s'est attachée à Vasco de Gama, et le suit dans tous ses voyages. Elle doit à son vainqueur l'honneur et la vie, et sa reconnaissance est sans bornes. Elle-même mène à sa suite un Africain, Nelusko, âme ardente, brûlée de tous les soleils de l'Afrique, et pleine de toutes les vengeances. Au premier acte, se rencontrent, dans le conseil d'Etat, les divers acteurs de ce grand drame, et Vasco de Gama, lorsqu'il vient pour demander, aux autorités de son pays, un navire qui le conduise à des continents qu'il a pressentis, ne rencontre qu'obstacle et fourberie au milieu du conseil suprême. On le nargue, on l'insulte. On l'appelle un rêveur, pis qu'un rêveur: un insensé. Poussé à bout par tant d'injures, il se récrie, il se révolte. Insulté, il insulte à son tour, et le conseil, obéissant à toutes les perfidies, fait jeter ce grand homme en prison.

Au second acte, Vasco expie sous les verrous ses trop justes colères. Nelusko, un vrai traître, a décidé que, cette nuit même, il tuerait le vaillant capitaine, et très-heureusement Selika arrive à temps pour arracher le poignard des mains du perfide. Inès, de son côté, comme elle désespère, hélas! de la liberté de celui qu'elle aime, obéit enfin à son frère, et donne sa main à don Pedro, le commandant du navire qui pouvait conquérir tant de fortune et tant de gloire à Vasco de Gama. Comme présent de noces, celui-ci offre à la jeune Inès Nelusko et Selika, et voilà pourquoi les deux esclaves se rencontrent sur le navire commandé par don Pedro, le capitaine trop confiant. En effet, l'Africain Nelusko, pilote infidèle à tous ses devoirs, va jeter le malheureux vaisseau sur des écueils connus de lui seul, lorsque arrive au secours de son rival Vasco de Gama lui-même. « Je viens, dit-il, pour vous sauver; encore un jour, vous êtes perdus. » Mais il arrive trop tard... le vaisseau sombre au milieu d'une tempête horrible, et si violente, qu'il n'y a que l'ancien Neptune dans Virgile, ou Meyerbeer sur le théâtre de l'Opéra, pour en soulever une pareille. Ah! la belle et grande chose! Un chœur de sauvages armés de leurs haches sanglantes ajoute à la terreur de la situation.

Au quatrième acte, à Madagascar, Selika retrouve le trône qu'elle a perdu; son peuple l'acclame et la salue, et, superbe, elle jure entre les mains du grand prêtre obéissance aux lois de la nation madécasse. Or une des lois les plus respectées de ce pays sauvage ordonne à la reine de mettre à mort l'étranger qui touchera ces bords inhospitaliers. Et justement le flot terrible vient de jeter sur la plage un étranger, Vasco de Gama. Mais Selika imagine aussitôt un mensonge sublime. « O mon mari! » dit-elle, et soudain les sauvages se prosternent en s'écriant: « Le mari de la reine est le roi. » Plus de supplice. Au contraire, une fête splendide, et le roi et la reine boivent dans une coupe d'or l'oubli du passé, avec le bonheur de l'heure présente. Ivre à demi, d'une ivresse étrange, Vasco de Gama se jette aux pieds de Selika. Elle alors, contente et vraiment reine, triomphe enfin de tant d'obstacles; mais voici Inès, sa rivale, qui survient soudain, et Vasco de Gama, dompté par sa voix charmante, sent se réveiller en lui le souvenir d'un amour endormi. O malheureuse Selika, espérance trompée! Jamais, depuis la reine de Carthage, le rivage africain n'avait été le témoin d'une pareille tragédie. Semblable à Didon, qui du haut de son bûcher semble encore défier de sa flamme vengeresse l'injuste Enée, Selika, femme et reine jusqu'à son dernier moment, a résolu de mourir.

La mort de Selika représente tout le cinquième acte. Un arbre immense, au sombre feuillage, aux fruits empoisonnés, des rochers semblables aux rochers de l'Etna, un immense et lugubre océan, un ciel de plomb, un sol de fer, voilà le spectacle. Et sous l'arbre de mort, le mancenillier, pour tout dire, Selika chante aux oiseaux de nuit sa plainte suprême.

Il faudra bien du temps encore avant que les meilleurs juges en musique aient donné toute leur opinion sur le nouveau chef-d'œuvre de Meyerbeer. On ne saurait juger en quelques heures une partition aussi considérable par l'inspiration, par l'invention, par le génie. En ce moment, nous sommes encore sous l'émotion de cette grande œuvre. Elle nous poursuit, elle nous obsède, et nous l'entendons même dans nos rêves. Au premier acte, la scène du conseil et le finale attestent une grandeur voisine de la majesté. Au second acte, l'adorable mélodie et la plainte énergique de l'*Africaine*, et le finale. A l'acte suivant, l'air de Nelusko, et l'admirable chœur des femmes, digne de tout ce que Meyerbeer a fait de plus beau. Nous avons déjà dit à quel point la tempête est grande et terrible.

Il faudrait citer tout le quatrième acte, et par-dessus tout l'admirable duo de Vasco et de Selika, comparable, et nous n'avons pas d'autre expression pour dire ici toute notre pensée, au duo même du quatrième acte des *Huguenots*.

Le cinquième acte se distingue par une mélodie pour les instruments à corde; les violons se joignent aux violoncelles, pendant que l'alto mêle sa plainte ineffable à cette harmonie divine. Les plus grands musiciens s'arrêtent étonnés, confondus, à ce mélange inexplicable de toutes les forces vives de l'orchestre, et les plus rebelles conviennent que la musique et l'expression dramatique ne sauraient aller plus loin.

Tels sont les phénomènes et les miracles de ce premier jour d'une gloire posthume. Eperdu de toutes ces nouveautés, le public écoute, applaudit et veut entendre à plusieurs reprises ces belles choses inattendues.

Les chanteurs, qui savaient la grandeur de leur tâche et que le maître admiré n'était plus là pour leur transmettre un peu de son âme et les soumettre à sa volonté toute-puissante, ont redoublé de zèle et de respect. Faure est superbe et terrible sous les passions de l'esclave africain; Naudin, l'Italien, mais le ténor charmant, a chanté mieux qu'il n'a joué le rôle excellent de Vasco de Gama; Mlle Sax, Selika, s'est montrée à la hauteur de ce rôle admirable. Un mot pour Mlle Battu, dont la voix touchante a grand'peine à percer tout ce tumulte. On a trouvé que le vaisseau n'était guère utile, et que l'*Africaine* appartient aux grandes œuvres, très-rares, qui peuvent se passer d'accessoires et de décorations.

LA MESSE DE ROSSINI.

Le même jour, et presque à la même heure, l'illustre auteur du ***Barbier*** et de ***Guillaume Tell*** faisait chanter

dans la maison, disons mieux, dans le palais de M. Pillet-Will, une messe en musique, tout à fait digne de l'admirable *Stabat* qui place Rossini parmi les compositeurs les plus heureux de musique sacrée. On a surtout remarqué l'*Agnus Dei* et le *Gloria in excelsis*, admirablement chantés par Gardoni et les deux sœurs Marchisio. Le même jour, à midi, la Société des concerts exécutait la célèbre symphonie de Mendelsshon. O dieux et déesses! que de musique en un jour! Voilà comment Paris s'amuse, oublieux des grands deuils qu'il devrait porter avec plus de zèle, par reconnaissance et par respect.

M. MATHIEU (DE LA DRÔME).

Certes, nous ne voulons point parler longuement ici de la mort de M. Mathieu (de la Drôme). Il a cependant prédit bien des tempêtes, trop de tempêtes! sur la terre et sur l'Océan. Il a donné bien des avertissements utiles au voyageur, à l'agriculteur, au navire courant sur les flots. Nous avons rencontré plus d'un capitaine au long cours qui ne jurait que par l'almanach prophétique de Mathieu (de la Drôme), et peut-être un jour l'Europe entière s'arrachera ces almanachs.

RICHARD COBDEN.

Quant à Richard Cobden, sa mort est vraiment ce qui s'appelle un malheur public. C'est à lui que l'Europe moderne est redevable de la liberté commerciale, un bienfait qui sera confirmé par les temps à venir. Adversaire du monopole et du privilége, il croyait fermement qu'ici-bas l'homme a deux patries, et qu'il appartient à ses concitoyens d'abord et ensuite au genre humain. Spectateur de tant de haines nationales de peuple à peuple, il n'en partageait aucune, et, toutes les fois qu'il fallait rendre justice à la France elle-même, il était le premier à la saluer reine entre toutes les nations. La France et l'Angleterre doivent beaucoup aux conseils, aux leçons, aux exemples de cet homme à la Franklin. Il détestait la guerre de toutes les forces de son âme. Il la considérait comme un vice inhérent à la nature humaine, et c'est pourquoi il avait fondé cette association de la paix, ce congrès de la paix, qui reste encore aujourd'hui l'espérance et la consolation des peuples à venir.

« Tel a été Richard Cobden. Depuis le moment où il entra dans la vie publique, il a été constamment occupé des intérêts généraux de sa patrie et de ceux du genre humain, constamment dominé par le désir d'améliorer, en l'élevant, la condition des populations vouées au travail des champs ou à celui des manufactures. Il s'absorbait dans ces desseins. La richesse ne le tentait pas; il l'avait à peu près atteinte dans la manufacture d'impressions dont il était le chef à Manchester avant de devenir un homme politique; il négligea complétement ses affaires une fois qu'il fut dans la célèbre ligue pour l'abolition des lois sur les céréales. Ses amis voulurent y songer pour lui, et une souscription vint réparer, en partie au moins, les pertes qu'il avait faites. Mais il prit peu de peine pour en féconder le produit ou pour le placer avantageusement. L'ambition des places, il ne la connaissait pas; il s'y montra toujours inaccessible. On lui a proposé d'être ministre, on lui a même officiellement donné un portefeuille en 1858, pendant qu'il était à parcourir l'Amérique du Nord, ou plutôt quand il était en mer pour regagner l'Angleterre. Lord Palmerston, rappelé au pouvoir après la chute du cabinet tory Derby-Disraeli, lui avait réservé dans le cabinet qu'il avait formé la position de président du *Board of Trade*. A son débarquement à Liverpool, informé de l'honneur dont il avait été l'objet, il refusa péremptoirement, sans une minute d'hésitation. A l'occasion du traité de commerce, on lui offrit diverses distinctions qu'il déclina de même. Les doctrines et les procédés des hommes politiques de notre temps lui plaisaient peu, et il était résolu de ne pas s'y associer, de n'y pas tremper. Simple, vivant de peu, heureux de l'affection de sa famille qu'il payait si bien de retour, il se plaisait dans son modeste intérieur, et, de son asile, il était un des hommes les plus influents de son époque. Il avait une correspondance infinie; ses correspondants étaient l'élite des hommes publics des deux hémisphères; ses lettres, écrites au courant de la plume, étaient toujours sensées et portaient profondément l'empreinte de son caractère, qui était droit, et de son humeur, qui était gaie et charmante. Il aimait à converser avec les hommes distingués et s'épanchait facilement avec eux, comme un homme qui n'a rien à cacher; il était abordable pour tout le monde. C'était un homme essentiellement bon, une âme pure et noble; il était cependant rempli de perspicacité, connaissant les hommes et démêlant leurs faiblesses, mais convaincu qu'on les mène au bien plus sûrement par la bienveillance que par la rigueur ou le dédain.

« Il était né le 3 juin 1803, d'une famille de fermiers propriétaires. Il en a toujours gardé l'amour de la vie des champs, et le cottage qu'il habitait à Midhurst, et où il se réfugiait toutes les fois qu'il pouvait quitter Londres, était bâti sur le terrain de la demeure paternelle.

« Quel homme ne s'estimerait heureux de laisser un nom tel que le sien et une trace pareille dans la mémoire des hommes! »

Qui parle ainsi? C'est un ami français de Cobden, et son associé dans cette régénération dont sir Robert Peel eut sa part. A toutes les grandes époques, Dieu merci! ces grands amis des peuples se rencontrent juste à l'heure où la Providence a résolu de venir en aide aux misères de l'humanité.

Un ancien, Diodore de Sicile, a très-bien raconté la première de ces heureuses révolutions: « Osiris fit d'abord perdre aux hommes la coutume de se manger entre eux, après qu'Isis eût découvert l'usage du froment et de l'orge, qui croissaient auparavant sans culture et confondus avec les autres plantes. Osiris inventa la culture de ces fruits, et, par suite de ce bienfait, l'usage d'une nourriture nouvelle et agréable fit abandonner aux hommes leurs mœurs sauvages... » Tant l'antiquité la plus reculée, sitôt que nous la considérons des hauteurs de la philosophie, a de ressemblance avec les temps modernes.

ABRAHAM LINCOLN.

Enfin, une nouvelle considérable nous est venue des Etats-Unis d'Amérique. A l'instant même où le Sud mettait bas les armes, au moment glorieux et solennel où ces deux nations, si cruellement divisées, redevenaient, par le bon sens même et par la victoire des grands principes, la nation d'autrefois, M. Lincoln, président des Etats-Unis, dont le génie et la loyauté avaient mené à si bonne fin de si terribles entreprises, ce digne émule de Washington tombait, ô misère! sous les coups d'un assassin. Il est mort, et cette mort funeste a jeté la stupeur dans les deux mondes.

Abraham Lincoln était né au mois de février 1809, dans le Kentucky, où son père possédait une humble ferme à peine suffisante à nourrir sa famille. Le jeune Abraham était bûcheron à seize ans; à dix-huit ans, il était employé sur les bateaux qui, du Nord, descendent

le Missisipi jusqu'à la Nouvelle-Orléans, ce qui représente un voyage plein de hasards et de périls. Sitôt qu'il eut assez d'argent pour se mettre à l'étude, il s'y livra avec ardeur, et, naturellement, il étudia la législation de son pays. Son intelligence et son bon sens le servirent à merveille, et dans le congrès fédéral où il siégea pendant deux années, de 1847 à 1849, il se fit remarquer par sa prudence et sa justice. Enfin, en 1860, il fut nommé président des Etats-Unis, et se jeta courageusement dans cette lutte ardente, à laquelle s'intéressa tout l'univers. En même temps que le président des Etats-Unis, son ministre des affaires étrangères, M. Seward, tombait aussi frappé par le fer d'un assassin ; on espère encore le sauver.

LE CHEMIN DE FER DE BREST.

Pour terminer cette Chronique d'une façon moins triste, signalons l'inauguration du chemin de fer de Brest et les



Inauguration de la ligne de Brest. Gare de Brest. Dessin de Thorigny.

fêtes dont M. Coindard, secrétaire général de la Compagnie de l'Ouest, et les administrateurs ont fait si dignement les honneurs. Un premier convoi, parti le matin de la gare du Montparnasse, entrait à six heures du soir dans la gare de Rennes, la ville étant pavoisée et parée comme pour une fête. Le lendemain (25 avril), départ de Rennes à huit heures. Nous traversons gaiement les plus doux paysages : Montfort-sur-Meu, Montauban, Lamballe. Voici bientôt le val du Couëdic, une suite de fraîches vallées ; Guingamp, surmonté de ses clochers célèbres, Notre-Dame du Halgoët, et Notre-Dame de Bon-Secours. — Partout des sources vives, des jardins. — A quatre heures, des acclamations universelles, nous étions dans la gare de Brest, et plus de cent mille Bretons accouraient nous recevoir.

Mais, dira-t-on, l'ouverture d'une ligne nouvelle n'est plus, de nos jours, qu'un de ces événements dont le retour fréquent a blasé notre curiosité. Cela est vrai d'ordinaire, cela est faux aujourd'hui, et l'inauguration du 25 avril comptera parmi les dates de l'histoire moderne, car elle consacre définitivement la fusion de la vieille Armorique dans la grande famille française.

Ch. WALLUT.

Paris. — Typ. Hennuyer et fils, rue du Boulevard, 7.

LE DUC ET LA DUCHESSE DE BOURGOGNE

OU

LA FIN DU GRAND SIÈCLE ET DU GRAND ROI



Le palais de Versailles, côté de la cour d'honneur. Dessin de Delaunay.

Quand La Bruyère, un des plus grands esprits du dix-septième siècle, veut parler des princes du sang royal, il ne croit pas trop dire en disant : *les fils des Dieux.* Chacun les reconnaissait à ce titre, et pas un lecteur ne s'étonnait. Nous sommes moins confiants de nos jours : *fils des Dieux* mériterait une explication, et pour les lecteurs qui sont encore dans l'âge heureux où l'on apprend toute chose, il ne sera pas inutile de leur raconter comment La Bruyère ne disait rien de trop.

Transportons-nous, s'il vous plaît, au palais de Ver-

sailles en l'an de grâce 1682, au plus beau moment du règne de Louis XIV. On attend d'une heure à l'autre le fils des Dieux que Mme la Dauphine doit donner à la France. Paris fait silence, les provinces prêtent l'oreille, et le palais de Versailles est ému jusqu'en ses fondements. Toute autre passion est suspendue et toute autre curiosité s'arrête. De toutes parts des courriers sont partis pour avertir çà et là, dans leurs maisons voisines de Versailles, les grands officiers de la couronne. A travers les fenêtres, on pouvait voir déjà toute la ville en éveil et les torches circuler dans les rues. Il était une heure après minuit. Le roi dormait, et chacun respectait son sommeil. Mais comme, en congédiant son capitaine des gardes, il avait commandé qu'on l'éveillât sitôt que Mme la Dauphine le demanderait, à cinq heures du matin Sa Majesté fut avertie. Elle se leva sans manifester la moindre inquiétude, et se rendit à sa chapelle, où elle entendit la messe. D'instant en instant la cour s'était grossie et la foule était déjà grande quand le roi passa chez sa belle-fille. Il fit apporter le déjeuner de la princesse et la servit de ses mains. Au même instant, dans toutes les églises, dans toutes les chapelles de Paris et de Versailles, le service divin était célébré; des aumônes considérables allaient chercher les prisonniers dans leurs prisons, les malades dans les hôpitaux, les indigents dans leurs greniers. Sur le chemin de Versailles, les ambassadeurs étrangers et tout ce que la ville avait de plus considérable accouraient chacun dans son carrosse, en se plaignant d'aller trop lentement. Voyant l'heure approcher, le roi et Monseigneur ne quittaient plus d'un instant Mme la Dauphine. La reine, les princesses et Mlle d'Orléans disputaient à Mme la duchesse de Bouillon, la femme du grand chambellan, la gloire et le bonheur de la servir. Sur l'entrefaite, le roi, qui voyait tout, ayant remarqué l'absence du prince de Conti, le fit avertir pour qu'il se rendît à son devoir. Il y avait auprès de Mme la Dauphine, outre Leurs Majestés, Mgr le Dauphin, Monsieur, Madame et Mademoiselle, entourés des princes et des princesses du sang, selon le droit de leur naissance. Etaient accourues en même temps toutes les dames qualifiées dont c'était le privilége. Dans cette foule agitée et sérieuse, on entendait comme un murmure mêlé de joie et d'inquiétude. Il y avait des moments où l'on respirait à peine, et bientôt on eût dit que l'heure attendue avec tant d'impatience avait déjà sonné. Seul très-calme au milieu de cette agitation et sûr de lui-même, le médecin de Mme la Dauphine, le sieur Clément, ne manifestait aucun trouble. Il n'eût pas été plus calme au chevet d'une bourgeoise et d'une dame de petite noblesse, et le roi disait de lui : « C'est un sage. » Enfin, à six heures et un quart cinq minutes du soir, le moment solennel arriva. Le roi, qui redoutait une trop vive émotion pour la Dauphine, si par bonheur elle donnait un prince à la France, était convenu avec le sieur Clément de certaines paroles que celui-ci dirait pour désigner au roi seul le sexe du nouveau-né ; mais cette fois, le sage Clément, emporté par la joie, eut grand'peine à retenir son secret, et le roi, au même instant, salua le jeune prince : *Duc de Bourgogne.* Alors pensez au triomphe, à l'orgueil, à l'applaudissement universel ! Pendant que la reine et le roi bénissaient leur Dauphine et la remerciaient du présent qu'elle venait de leur faire, les portes de l'appartement furent ouvertes à deux battants, et le roi, d'une voix haute, cria aux courtisans du premier salon : « Messieurs, c'est un prince ! » Au même instant, dans l'autre salon, la dame d'honneur annonça : « Monseigneur le duc de Bourgogne ! » de quoi elle fut réprimandée un peu plus tard par le grand maître des cérémonies de France ; il fallait dire en effet : « Monseigneur, duc de Bourgogne ! »

Dieu sait si la grande nouvelle était portée aux quatre vents du ciel ! le bonheur allait jusqu'au délire ; on s'embrassait sans se connaître, et les ennemis se réconciliaient dans une commune étreinte. C'était une confusion charmante, les princesses se laissant approcher des servantes, le roi entouré sans distinction de rang ni d'étiquette. Il y eut des valets qui descendirent le grand escalier en criant : « Victoire ! victoire ! » Aux deux bouts de Versailles, déjà des feux de joie étaient allumés de toutes parts; déjà les missionnaires de la paroisse de Versailles remplissaient la chapelle royale des accents du *Te Deum.* Dans la chambre même de sa mère, Monseigneur, duc de Bourgogne, était ondoyé par Mgr le cardinal de Bouillon, grand aumônier de France, avec l'étole, en camail et en rochet. Après la cérémonie, et quand la mère eut embrassé son enfant, Mme la maréchale de La Mothe, étant dans une chaise à porteurs, posa l'enfant sur ses genoux et le porta dans ses appartements, où M. le marquis de Seignelay, secrétaire d'Etat et trésorier de l'ordre, attendait Monseigneur pour lui donner, au nom du roi, la croix du Saint-Esprit, les fils de France *naissant avec l'ordre.* Sur la liste officielle des dames qui eurent l'honneur de complimenter Leurs Majestés, on peut lire au premier rang : Mme de Montespan, surintendante de la maison de la reine ; Mme la duchesse de Créquy et Mme la comtesse de Béthune, dames d'honneur et d'atours de la reine ; Mme de Richelieu, dame d'honneur de Mme la Dauphine ; Mme la maréchale de Rochefort et Mme la marquise de Maintenon, dames d'atours ; Mme la duchesse d'Uzès ; Mme la duchesse d'Aumont, femme du premier gentilhomme de la chambre en année ; Mme la duchesse de Beauvilliers, femme d'un premier gentilhomme de la chambre ; Mme de Verselle, première sous-gouvernante ; Mme de Montchevreuil, gouvernante des filles d'honneur de Mme la Dauphine ; Mme Pelard, première femme de chambre du nouveau-né ; Mme Moreau, première femme de chambre de Mme la Dauphine. Et quand chacune eut fait sa révérence à la Dauphine et présenté ses respects à Leurs Majestés, le roi eut grand'peine à traverser la foule qui remplissait la salle des gardes de Mme la Dauphine, la galerie, le grand escalier, la salle des gardes de la reine et tant de salons qui le séparaient de la salle du grand couvert, où il fut poursuivi par toutes ces louanges et toutes ces félicitations. Le lendemain, MM. les secrétaires d'Etat expédièrent à tous les gouverneurs des villes de France une lettre où le roi leur annonçait la naissance d'un prince, « témoignage de la bonté divine qui met ainsi le comble à tant de prospérités dont elle a favorisé mon règne. » En même temps, Sa Majesté mandait aux archevêques et évêques de son royaume qu'ils eussent à faire chanter le *Te Deum* dans leurs églises. « Le canon sera tiré dans toutes les villes, avec tous les feux de joie et toutes les marques de réjouissances publiques. » Mais ces commandements étaient inutiles, la fête était partout; les gardes mêmes avaient mis le feu à leurs bancs, à leurs tables, au lit sur lequel ils dormaient. Le vin avait remplacé l'eau des fontaines, au grand contentement des soldats de la garde française, et surtout de la garde suisse. Un des domestiques de M. Bontemps, premier valet de chambre de Sa Majesté, jeta dans le feu les habits qui le couvraient, et le roi lui fit donner un très-bel habit, avec cinquante louis d'or. On buvait à *tire-larigot* à la porte de tous les ministres, de tous les grands sei-

gneurs, de tous les hommes d'un rang distingué. Tout Chaillot était en liesse avant que l'Hôtel de ville de Paris eût donné le signal des réjouissances. Le peuple entier battait des mains, que M. de Pomereux, prévôt des marchands, n'avait pas encore averti MM. les échevins et les officiers de la ville; et la fontaine de la Grève, ordinaire témoin de tant de supplices, jeta des flots de vin sur ces dalles si souvent pleines de sang. La nuit étant venue, on illumina toutes les fenêtres; l'heure du souper étant passée, on dressa des tables devant toutes les maisons considérables. La première compagnie des mousquetaires s'en vint, tambour battant et mèche allumée, complimenter M. de Forbin, son commandant, et celui-ci, les ayant rangés en bel ordre le long du quai, commanda que les hautbois jouassent les fanfares. Au milieu des fanfares, l'exercice à feu, dont le bruit se répétait jusque dans les galeries du Louvre, et puis M. de Forbin emmena sa compagnie à souper dans son hôtel. Joie et bruit de mousquetaires jusqu'au matin.

Entendez-vous tonner les canons de la ville, de la Bastille et de l'Arsenal? Arrêt du Parlement pour fermer les boutiques: elles étaient déjà fermées. Ordre du régent de l'Université d'ouvrir les colléges: déjà ils étaient ouverts. M. de Saintot, maître des cérémonies, s'en vint, par ordre du roi, annoncer la grande nouvelle au Parlement, à la Chambre des comptes, à la Cour des aides, à MM. de l'Hôtel de ville, et ces grandes compagnies se réunirent en belle cérémonie à Notre-Dame, Mgr le chancelier marchant à la tête du Conseil. Là se trouvèrent aussi les ambassadeurs et les ministres étrangers dans leur plus magnifique appareil: M. Foscarini, ambassadeur de Venise; le marquis Ferreiro, ambassadeur de Savoie; M. le Bailly de Hautefeuille, ambassadeur de Malte; dom Salvador Tabarda, envoyé de Portugal; M. le comte Bagliani, envoyé du duc de Mantoue, et *plusieurs autres*... Nous parlons ici comme le journal officiel.

Rien n'était beau comme un *Te Deum* chanté en ce temps-là. Au maître-autel de Notre-Dame de Paris, l'archevêque, revêtu de ses habits pontificaux, donna le signal aux musiciens de sa chapelle, et soudain le canon, le bourdon, toutes les cloches de la cité se firent entendre. Hors de la cathédrale, on criait: Vive le roi! Après le *Te Deum*, il y eut un grand gala à l'Hôtel de ville, où furent invités, entre autres seigneurs, M. le duc de Créqui, premier gentilhomme de la chambre du roi, gouverneur de Paris, et M. le marquis de Fuentès, ambassadeur de S. M. le roi d'Espagne. Au dessert, les invités de la ville passèrent dans un théâtre improvisé et splendide: marbres de toute espèce, corniches, panneaux de lapis, Amours qui jouaient avec des dauphins. Après le spectacle, le bal, et toute la nuit en divertissements, danses, chansons, magnificences de MM. les fermiers généraux, fête au Palais d'Orléans, souper chez la duchesse de Guise, illumination chez l'ambassadeur de Savoie, et comme chacun sait que Mme la Dauphine appartient d'aussi près au roi Henri IV que Mgr le Dauphin par feu Mme l'électrice de Bavière, l'hôtel de l'ambassadeur de Savoie était aussi brillant qu'il le sera quinze ans plus tard, le jour même où la belle princesse de Savoie épousera ce duc de Bourgogne qui vient de naître. Ainsi, dans les sept grands écus d'armes dont l'ambassadeur de Savoie avait paré la façade de son hôtel, les armes de Henri IV servaient de tronc à cet arbre généalogique; les deux branches à droite étaient chargées des armes de Louis le Juste (Louis XIII), de Louis le Grand et de Monseigneur, et sur la gauche, les armes de Mme Chrétienne de France, duchesse de Savoie, de Mme Adélaïde, électrice de Bavière, et de Mme la Dauphine. Une couronne royale entre deux grandes tiges de lis terminait cette illumination, voisine des fables. Un feu d'artifice, au son des musiques, complétait cette magnificence. En même temps la foule se portait aux illuminations de l'hôtel de Créqui, composées d'un grand nombre de flambeaux de cire blanche et de cinq cents lanternes de toutes couleurs. M. le duc de Saint-Simon avait illuminé jusqu'aux cheminées de sa maison, et donné à chacun de ses domestiques cent écus pour boire à la santé du roi. Avec plus de charme et moins de bruit, une belle dame française, amie de la Savoie, et grande connaissance en belles peintures, Mme la comtesse de Verrue, avait réuni, dans son charmant hôtel, tout rempli des choses les plus belles et les plus rares, un mélange heureux de Savoie et de France: esprit, beauté, douce causerie à l'infini. On parlait encore de la soirée de la comtesse de Verrue six mois après la naissance de Monseigneur, duc de Bourgogne.

Il y eut un spectacle gratis à la Comédie-Française, où l'on joua le *Bourgeois gentilhomme*, avec tous les ballets et toutes les chansons usités à la cour. De leur côté, les comédiens italiens s'abandonnèrent à toute leur fantaisie. La vieille Bastille elle-même avait un air de fête; elle alluma son feu de joie; elle tira son artifice. On n'eût jamais dit que cette prison d'Etat contenait tant de douleurs.

Et pour ne pas être en reste avec les seigneurs et les grands hôtels, MM. les bourgeois avaient paré la rue et la place publique. On ne voyait que guirlandes, tentures, portraits des rois, tableaux, plaques dorées, miroirs de toutes sortes, bordures de cristal. On n'entendait, dans les boutiques ouvertes pour le bal, que le bruit des hautbois et des violons. Les jeunes gens dansaient, les vieillards buvaient. Huit jours s'étaient passés dans ces joies; que l'ambassadeur d'Angleterre, lord Preston, n'avait pas encore imaginé la grande fête qu'il offrit plus tard dans ses appartements décorés avec une splendeur incroyable. Tous les dieux de l'Olympe et tous les dieux de Versailles s'y étaient donné rendez-vous. L'ambassadeur avait prodigué ses richesses et ses magnificences avec un zèle, une bonne grâce, une hospitalité qui ne présageaient guère les luttes à venir. Mais comment faire pour tout raconter! chaque jour amenait une fête nouvelle. Il y en eut une en plein Carrousel, où la princesse Marianne de Wurtemberg distribua de sa belle main les deux prix aux vainqueurs: une épée à celui-ci, une montre à celui-là, les dames applaudissant à tous ces cavaliers vêtus d'or et d'argent, et couverts de rubans à profusion, pendant que les trompettes sonnaient leurs plus brillantes fanfares. L'Université tout entière prit sa part de la fête, et le recteur fit tirer des boîtes d'artifice en s'écriant qu'il regrettait « de ne pas mettre le feu à la boîte de Pandore! » Par Apollon! l'Université applaudit au bon mot de M. le recteur; l'Université et la Sorbonne firent éclater un vrai délire, et le collége royal de Navarre, et les colléges du Plessis, de Bourgogne, d'Harcourt et de Beauvais renchérirent sur l'enthousiasme universel au bruit d'un nombre infini de voix « qui n'avaient point d'autres mesures que l'emportement de leur zèle, » autre discours de M. le recteur.

De leur côté, MM. les comédiens, qui sont de toutes les fêtes, ne furent par les derniers à se mêler à celles-là. A l'Opéra, dont il était directeur, M. de Lulli donna un spectacle gratis, même il fit élever sur le devant de son théâtre un arc de triomphe, « et celui-là était

vraiment triomphant qui passait dessous sans se briser un membre, » tant la foule était furieuse pour assister à cette représentation de ***Persée***. Au Théâtre-Français la fête était la même ; aux Gobelins, M. Lebrun, le peintre des *Batailles d'Alexandre*, fit élever le temple de la Gloire ; M. Tallemant le jeune, le propre frère du chroniqueur Tallemant-Desréaux, avait écrit les inscriptions du temple de la Gloire, en sa qualité d'intendant des devises et inscriptions du palais de Sa Majesté : le lion, le lis, l'aigle, entre la Justice et la Gloire, étaient les principaux symboles. Les illuminations mêmes avaient leurs devises, et semblaient faites par des poëtes ; de riches flambeaux d'or et d'argent supportaient, hors des fenêtres, des chandelles de cire blanche et parfumée. Obélisques, allégories, pyramides, lanternes, lustres d'argent et de cristal ; bateaux sur l'eau garnis de verdure et de lumière, pétards, fusils ; à tous les carrefours, des violons et des fontaines jaillissantes de vin d'Aï, et tant de sonnets, de madrigaux, d'élégies :

Quel éclat surprenant, quelle clarté nouvelle
Se répand aujourd'hui sur l'empire françois !
Un second rejeton d'une race immortelle
Promet à l'univers mille biens à la fois.

Entre autres magnificences, Mme la duchesse de Richelieu, après un repas somptueux, fit apporter au dessert, sur un plat d'or, des cornets de bonbons qu'elle offrit aux dames invitées : Mme la maréchale de Rochefort, Mme de Montchevreuse, les filles d'honneur de Mme la Dauphine ; chacun de ces cornets contenait des bracelets en diamants, des boucles d'oreilles, des boîtes en or, et comme une dame, en sortant, redemandait son éventail, on lui en offrit un tout fin ourlé de rubis et de topazes, et la dame hésitant à le prendre : « Acceptez-le, madame, il est vôtre, » répondait Mme la duchesse de Richelieu. Tous les ambassadeurs, tous les courtisans, tous les ducs, après le ***Te Deum*** solennel, s'en allèrent au milieu de la galerie, où le roi était assis sur son trône d'argent. Nous avons retrouvé la liste entière de ces seigneurs ; en voici quelques-uns, des meilleurs, qui furent présentés au roi par M. de Bonneuil, introducteur des ambassadeurs : M. le duc de Bouillon, grand chambellan, M. le duc de Créqui et M. le prince de Marsillac, M. le duc d'Aumont, M. le duc de Saint-Aignan et M. le marquis de Gesvres : qui donc encore ? M. le marquis de Marini, envoyé de Gênes ; M. Foscarini, ambassadeur de Venise ; M. l'abbé Résini, envoyé de Modène ; M. le marquis Ferreiro, ambassadeur de Savoie ; M. le commandeur de Hautefeuille, ambassadeur de Malte ; M. Taborda, envoyé de Portugal ; et M. Bagliani, envoyé de Mantoue.

Le roi, cependant, était dans une telle joie et si plein de sa gloire, qu'il ne voyait personne, et laissait baiser sa main à qui voulait la prendre. Alors que fit M. le duc de Spinola ? dans la chaleur de son zèle, il mordit fort le doigt du roi. Sa Majesté se mit à crier. « Je demande pardon à Votre Majesté, sire, mais si je ne l'avais mordue, elle n'eût pas pris garde à moi. » Le même soir, le roi donnait cent mille écus pour payer les dettes des malheureux prisonniers.

Trois jours après la naissance de Monseigneur, duc de Bourgogne (ne disons pas Mgr *le* duc de Bourgogne, nous serions réprimandé cette fois par M. de Saintot, le maître des cérémonies de la cour), M. le Dauphin, qui ne s'était jamais vu à pareille fête, voulut prendre le divertissement de la chasse, et partit de très-bon matin pour les tirés du château de Vincennes. Il traversa Paris dans le plus grand incognito, et se rendit compte de toutes les fêtes que la ville avait célébrées. Le vin dégouttait encore des fontaines ; les poésies des poëtes et les fleurs des processions jonchaient encore le pavé du roi ; au sommet de la Bastille et de la tour la plus triste, brillaient encore quelques lampions de la nuit passée ; hélas ! ils s'éteignaient l'un après l'autre : image trop ressemblante des espérances renfermées dans ces lieux misérables. Arrivé dans le parc de Saint-Mandé, M. le Dauphin mit pied à terre, et tua d'un coup une vingtaine de levrauts et plus de quarante perdreaux, ce qui s'appelait une chasse en ce temps-là. Du parc de Saint-Mandé, Son Altesse Royale se rendit, sur un cheval frais, dans le parc de Vincennes, et dans le château, dont M. de Lauzun était le gouverneur.

M. de Lauzun atteignait en ce moment à la plus haute faveur ; il était l'ami du roi, l'arbitre des élégances, et sa moindre parole était comptée. Il reçut Monseigneur en courtisan qui sait plaire et qui veut plaire, et le fit déjeuner avec des hommes de sa compagnie ordinaire : M. le prince de Conti, M. Le Grand, MM. les maréchaux de Schomberg et de Bellefond ; il obtint même la permission de faire dîner à la table du prince les deux ambassadeurs du roi de Maroc. Ces deux ambassadeurs logeaient à Vincennes, où ils avaient amené une tigresse, un tigre, un lion, deux éléphants destinés à la ménagerie de Versailles. Bêtes et gens attendaient en ces lieux le bon plaisir de Louis XIV, qui n'avait pas encore fixé le jour de leur réception. Pendant le repas, il fut grandement question des bêtes féroces de l'Afrique, et chacun exaltant leur courage et leur force :

— Ah ! messieurs, s'écria M. de Lauzun, il est écrit : « A beau mentir qui vient de loin ! » Certes la tigresse, le tigre et le lion du roi de Maroc ne sont pas à dédaigner ; mais je possède ici, qui me donne un verre de lait chaque matin, — j'ai la poitrine délabrée, — une simple vache qui tiendra tête à tous ces tigres ; je parie un contre vingt.

— Tôpe à Lauzun ! s'écria M. le Dauphin, je serais curieux de voir un tigre dévoré par une vache !

— A condition, reprit Lauzun, que Votre Altesse Royale me garantira de la colère de Sa Majesté, si, par malheur, Sa Majesté se fâchait de cette triste fin de son tigre et de son lion ; au surplus, je m'en rapporte en tout ceci à messieurs les ambassadeurs du roi de Maroc.

A quoi les ambassadeurs répondirent à peine d'un regard dédaigneux, disant tout bas dans leur langue, avec un petit rire :

— Une vache, un tigre, un lion !

Tout fut bientôt prêt pour cette rencontre ; on fit d'abord combattre l'un contre l'autre des chiens contre un ours ; l'ours éventra les chiens, mais il fut éventré par le taureau. Quand vint le tour de la tigresse, chien, taureau et lion, tout renâcla ; la bête était superbe ; elle arrivait à ce tournoi sûre de son fait. Quand elle vit que tout fuyait devant elle, elle ne fit pas un mouvement. Elle se tenait à l'extrémité du fossé, attendant ce qui devait venir. Ce fut alors que M. de Lauzun poussa sa vache au monstre. C'était une petite bête bretonne, au poil ras, au museau noir, aux cornes luisantes et bien effilées. A l'aspect de la tigresse, elle sembla jeter à l'assistance un regard doux et ferme, et, calme et résignée, elle attendit.

On vit alors dans ce fossé de Vincennes une chose étrange, et que tant d'honnêtes gens attestent : la bête du roi de Maroc ramper jusqu'à la vache, et soudain, frappée aux deux yeux, pousser des rugissements. Dans ce combat sans exemple, l'Africaine était furieuse et la

Bretonne était calme. Celle-là remplissait de ses cris féroces ce fameux donjon de Vicennes qui fut si longtemps le camarade et l'allié de la Bastille. A la fin, la vache étendit la tigresse éventrée aux pieds de Mgr le Dauphin et, nonchalante, elle se coucha sur l'arène ensanglantée et se prit à ruminer.

Ces jeunes seigneurs, grands chasseurs des fauves dans les bois, ne s'étaient jamais trouvés à pareille fête, et M. de Lauzun leur offrant leur revanche à partie égale cette fois :

— Lâchez le tigre !

Et le tigre, après un moment de crainte, fut d'un bond sur la vache, haletante encore de sa lutte héroïque. Il lui déchira l'épaule, et peu s'en fallut qu'il ne l'arrachât de sa dent féroce.

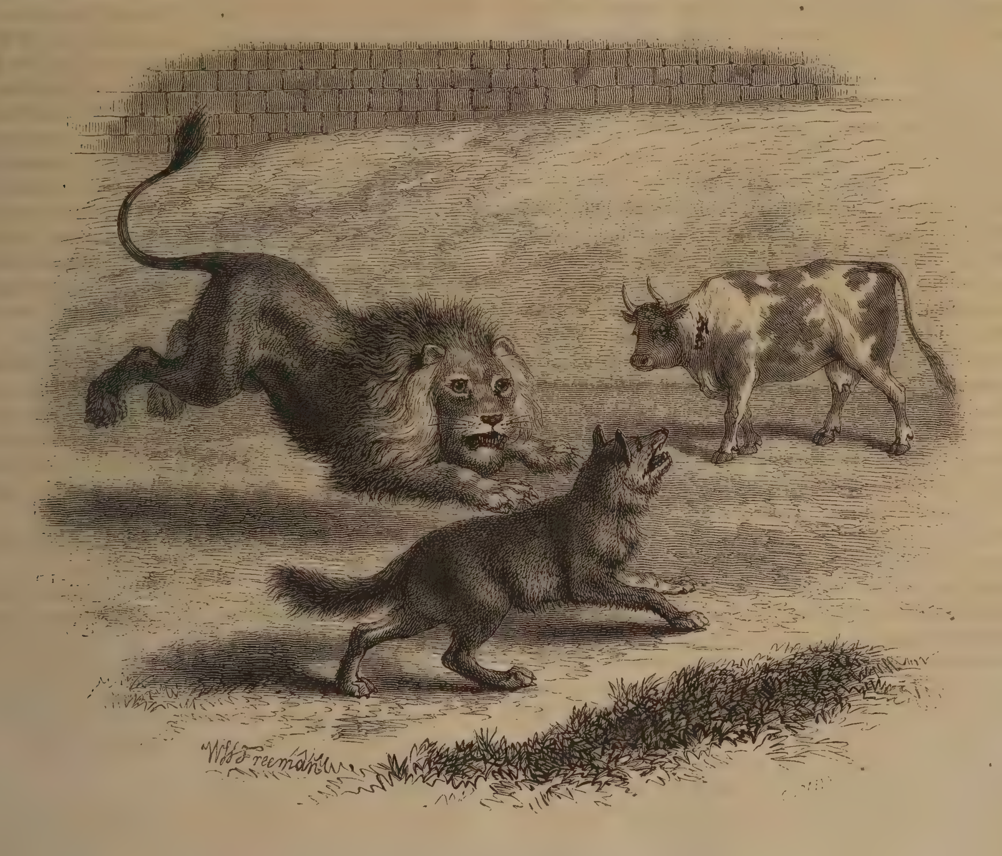
— Ami Lauzun, s'écriait le prince de Conti, ta vache a trouvé son maître.

A peine il achevait ce défi, que la Bretonne, en boitant, éventrait le tigre de ses deux cornes, et le faisait sauter en l'air comme un jouet.

En même temps des piqueurs jetaient sur l'arène un sable épais, pendant que les gens à la livrée de M. de Lauzun étanchaient le sang de la vache, et lui donnaient à boire dans un seau d'argent. Hélas ! la vaillante Bretonne était sur le flanc, et sans nul doute elle ne se relèverait plus.

— Et maintenant, monsieur de Lauzun, s'écria M. Le Grand, tiendriez-vous un dernier pari pour cette vache enragée ?

— Oui da, monseigneur, reprit Lauzun, je parie à pré-



La Bretonne, le lion et le loup. Dessin de Freeman.

sent dix contre un que la bête ici présente ne reculera pas. Nous lâcherons le lion et le loup tout ensemble, et s'ils n'ont pas tout dévoré avant deux minutes, la montre à la main, ma vache et moi nous pourrons crier victoire !

Cette fois donc, le loup étant lâché en même temps que le lion, la vache immobile en son coin, on vit le loup s'avancer lentement... à pas de loup, contre la vache à demi morte. Elle portait la tête haute encore, mais ses beaux yeux brillaient d'un feu mouillé ; comme il était lâche, et que la proie semblait trop facile, il pressentit un piége et s'arrêta. De son côté, le lion, voyant la Bretonne et le loup, fit à part lui ce petit raisonnement: « Le loup va dévorer cette bête, il faut donc que je le tue ! » Et d'un bond, il le couvrit de ses larges pattes et de sa mâchoire à tout briser. Or, pendant que le lion cherchait à comprendre cet étrange mystère, la vaillante Bretonne, sans pousser un gémissement, ferma les yeux, laissa tomber sa noble tête et mourut.

— Nous avons gagné ! s'écria le prince de Conti.

— Monseigneur, dit M. de Lauzun, vous avez perdu, nous sommes morts victorieux, ensevelis dans la victoire.

Et chacun sortit de cette arène en calculant la somme énorme qu'il avait perdue, et songeant à la vanité de la gloire ici-bas.

M. le Dauphin et sa compagnie, attardés par cet épisode inattendu, revinrent en toute hâte à Versailles ; ils ne doutaient pas un seul instant (le roi était si facile et si content depuis trois jours!) du succès de leur escapade, et cependant pas un ne s'empressait à la raconter.

Il y avait le même soir grand appartement à Versailles. Le roi, plein de majesté, et déjà plus sérieux que la veille, interrogea M. le Dauphin sur sa matinée, et celui-ci raconta, mais assez mal (il tremblait volontiers devant le roi son père), la victoire et la mort de la vache à M. de Lauzun. A ce mot : *vache!* il y eut dans cette brillante assemblée un murmure de mauvais présage; ce mot-là n'était pas encore accepté dans la langue française; le grand poëte La Fontaine n'avait pas encore imposé à son siècle un vers qui est toute une révolution poétique :

Adieu *veau, vache, cochon,* couvée.

On disait tout au plus, pour dire une *vache,* une *génisse,* et quand M. de Lauzun, interrogé à son tour, ajouta que c'était une vache bretonne, le roi sembla tout à fait mécontent. Il avait reçu, le matin même, la nouvelle d'une sédition des *bonnets bleus* en basse Bretagne : ***Pauvres gens qui avaient besoin d'être pendus*** (c'est un mot de Mme de Sévigné) ***pour leur apprendre à parler.*** A ce compte, la vache *bretonne* assassinant un tigre *royal*, avait manqué au genre noble et au respect. Si Mlle de La Vallière eût encore habité Versailles, la *Bretonne* eût trouvé une âme pour la pleurer; mais Mlle de La Vallière était aux Carmélites, et Mme de Montespan ne pleurait pas pour de si petits malheurs. Donc, la vaillante bête fut raillée et dédaignée de tous ces hommes, dont pas un seul n'eût osé tenter le moindre de ses exploits. M. le Dauphin, tout honteux, se cacha derrière le roi, son père; M. de Lauzun (mais celui-là n'était rien moins que timide) s'abrita derrière les vastes jupes de la grande Mademoiselle et lui raconta tout bas la chèvre Amalthée, Io la vache, et la vache à Colas, dont son grand-père, le Béarnais, avait mangé si longtemps. La princesse avait grand'peine à ne pas rire des quolibets de M. de Lauzun et se fermait la bouche avec son éventail. Cependant autour du roi, qui n'abandonnait jamais les droits de sa majesté, certains grands esprits, parmi lesquels se trouvaient M. le duc de Montausier, M. de Chevreuse, M. le duc de Beauvilliers et le jeune duc de Saint-Simon, se demandaient comment le roi allait se tirer de ce pas difficile? Il s'en tira par un coup de sa grandeur :

— Messieurs, dit le roi, je vous invite demain à la représentation du *Cid,* de M. Corneille.

Il avait certes, le grand roi, le véritable sens des plaisirs convenables à la grande nation qu'il eut l'honneur de gouverner.

Cette fête au château de Vincennes ne fut certes pas la dernière; mais nous ne saurions suffire à raconter toutes les autres : le duc de Créqui, par exemple, avait fait tendre la façade et la terrasse de son hôtel d'un velours rouge brodé à ses armes, et de sa terrasse il contempla la joute sur l'eau au bruit des flûtes, des hautbois et des trompettes. On parla pendant plusieurs jours des fêtes données par M. de Colbert; même les énigmes s'en mêlèrent. Enfin pas un mot ne s'écrivit en hébreu, grec et latin, qui ne fût à la louange du duc de Bourgogne. Hélas! tant de présages heureux, qui devaient se terminer par des funérailles sans nom !

Cet héritier nécessaire, et bientôt présomptif de la couronne, vint au monde avec toutes les colères et tous les emportements des esprits les plus terribles. Encore enfant, il était indomptable, impétueux, furieux, se fâchant contre l'obstacle, irrité de la pluie et du mauvais temps, ne voulant rien entendre et résistant avec la même énergie à la tendresse, à la menace, à la récompense, au châtiment. Il était né avec toutes les passions les plus violentes, les plus opposées, les plus dangereuses; il aima de très-bonne heure le vin, la chasse et le bruit, les exercices violents, la grande chère et la musique. Un luth bien joué sous les belles mains d'une belle personne le jetait dans un ravissement voisin de l'extase. Il adorait le jeu comme un insensé, un jeu sans bornes, avec des rages soudaines quand la chance était contre lui. A toute force il voulait gagner, gagner par avarice et par orgueil; puis il était superbe, insolent, railleur sans pitié, blessant qui l'approche et mordant qui le sert. On eût dit, à le voir, qu'il tenait à peine à la terre, un demi-dieu perdu parmi les simples mortels. Aussi bien chacun tremblait de l'approcher. Ses frères mêmes en avaient peur. D'autant plus que toute cette infernale méchanceté s'étayait sur un fond inépuisable d'intelligence et de bon sens, de bel esprit, de pénétration et d'une infatigable application à tout étudier, à tout deviner, à réunir presqu'à la même heure une suite d'études qui semblaient incompatibles l'une avec l'autre. On lui faisait une leçon, que déjà il écrivait la leçon précédente; au milieu de sa page écrite il dessinait toutes les visions de son cerveau. En vingt-quatre heures il apprenait le tour d'une langue et l'eût composée au besoin. Son corps était fait comme son esprit : il marchait trop vite, il s'arrêtait brusquement; il allait par grandes enjambées, sans trop de grâce, et pourtant l'énergie et l'activité le faisaient valoir avec deux belles jambes et des pieds charmants; mais la jambe était grande pour le corps, le pied trop petit pour la jambe, et comme on ne pouvait ni le modérer ni l'arrêter, sa taille enfin se déforma. Il avait une épaule trop haute et penchait d'un côté; il resta cependant un marcheur infatigable, un intrépide cavalier, et jamais il ne se douta, tant il excellait à tous les exercices du corps, que sa taille était contrefaite. Avec cela les plus beaux yeux du monde, un regard qui frappe et qui touche, une façon de sourire et d'interroger à laquelle on ne résiste guère, des cheveux châtains, crépus, qui s'en vont çà et là; la bouche éloquente, les dents trop serrées. Tel était l'héritier d'une si grande monarchie, acclamé, comme on l'a vu, par toute la France, dans son berceau.

Le roi, qui se connaissait en hommes, eut bientôt deviné cet incomparable rendez-vous de tant de vices, de vertus, de bel esprit, d'audace et de courage. Il contempla non-seulement sans pâlir, mais avec une joie intime, ce fils incroyable du Dauphin, ce Dauphin sans vice et sans vertu, que rien n'avait pu réveiller de sa léthargie, auquel Bossuet lui-même avait renoncé, après avoir fait même des chefs-d'œuvre (entre autres, le ***Discours sur l'histoire universelle***), afin d'inspirer à cette âme inintelligente quelques-unes des ardeurs généreuses de la vie et des belles passions de la jeunesse. Or, moins il ressemblait à son père, et plus Monseigneur, duc de Bourgogne, était devenu la juste espérance du roi son grand-père. Il l'aimait presque autant pour ses défauts que pour ses vertus; il lui donna pour gouverneur M. le duc de Beauvilliers, un vrai sage et la prudence en personne. Et M. de Beauvilliers, aussitôt qu'il eut deviné ce caractère indomptable et farouche, appela à son aide un des plus grands esprits du grand siècle, l'abbé de Fénelon. Fénelon se fit aider par un doux et timide écrivain, d'un bon caractère, appelé l'abbé Fleury, à qui nous devons une si belle histoire de l'Eglise. Le choix fut le même, et non moins heureux, des subalternes qui devaient approcher ce jeune furieux. Son valet de chambre avait la patience et le courage; il savait supporter, sans se plaindre, ses cris, ses rages, ses impatiences, et finissait toujours par les

dominer par le calme et le sang-froid. Un autre collaborateur de Fénelon et de M. le duc de Beauvilliers, M. le duc de Chevreuse, apporta de son côté, dans cette éducation d'un prince exposé à tant de périls, une sagesse infatigable. Tant d'efforts de tant de génies si différents et de tant d'hommes si divers marchant au même but, accomplirent enfin un vrai miracle. Quand il entra dans ses dix-huit ans, le duc de Bourgogne était un prince accompli; sa fureur s'était changée en patience et son orgueil en modestie. On n'avait plus sous les yeux qu'un jeune homme affable à tous, bienveillant, modeste et rendant à chacun ce qui lui revenait de reconnaissance et d'estime. Il avait appris comment on étudie, avec choix, avec goût et simplicité. Toute cette passion qui l'entraînait vers les plaisirs s'était dissipée et faisait place à la solitude, au silence, à l'attention de soi-même, au sérieux d'une belle âme, jalouse d'arriver à la perfection. Si bien qu'à vingt ans ce fougueux, qui faisait peur aux plus braves, devint, par sa conduite et par sa modération, une espèce de censeur de tous les déréglements de la cour. Le roi, son grand-père, à force de l'estimer, finit par redouter l'austérité de son petit-fils; M. le Dauphin, son père, se cachait pour dérober à ses honnêtes regards les tristesses de sa vie et de son entourage. En vain les dames de Versailles et de Marly voulurent distraire un instant le disciple de Fénelon et de M. de Beauvilliers de la réserve qu'il s'était imposée; elles en obtinrent à peine un sourire, et tout de suite il rentra dans l'étude et la contemplation des affaires humaines, dans lesquelles il était appelé à jouer un si grand rôle. Et comme il fallait absolument qu'il montrât son courage à la guerre, il fit la compagne de Flandre avec le maréchal de Boufflers, qui s'étonna de ce jeune homme intrépide sans ostentation. Il fut tout de suite adopté des soldats, qui ne se trompent guère dans leur estime; une parole du duc de Bourgogne les faisait rentrer dans l'ordre et leur rendait l'espérance. Il était trop parfait pour ce siècle et pour cette cour. Ces grandes vertus finirent par lui nuire; il eût été mieux servi par ses vices. Comme il était un obstacle à ces ambitions sans retenue, à ces dépenses folles, à ce luxe insensé, où se perdaient les dernières ressources de la France, il se trouva qu'il était devenu l'ennemi de tout le monde, et que chacun lui fit obstacle. Alors il se renferma plus que jamais dans sa conscience, heureux du suffrage intime de ces trois amis de sa vie : Fénelon, M. de Chevreuse et M. de Beauvilliers. Si les ambitieux l'abandonnaient, il attirait à son génie, à sa vertu les plus honnêtes gens, et Dieu sait, quand ils étaient réunis, quels projets pour l'avenir, quelles espérances pour le bonheur des peuples, quelle réforme et, disons mieux, quelle suite utile de sages résolutions dans ces têtes fécondes! S'il rencontrait des esprits timides, irrésolus, volontiers il parlait le premier, répondant librement à toutes les questions. Aux honnêtes gens qui voulaient la voir, il livrait toute son âme; il ne leur cachait rien de ses rêves les plus glorieux, de ce grand sentiment de justice et d'équité dans lequel il puisait ses projets les meilleurs. Il était plein d'idées et de bons conseils, ajoutez: de courage. Il disait, même en plein Versailles, qu'un roi est fait pour son peuple, et non pas le peuple pour son roi. Vous voyez donc si la France et Paris avaient raison, quand ils se livraient à ces réjouissances publiques d'une si grande naissance. Ils comprenaient confusément qu'un prince, en effet, leur était né, comme le ciel en donne assez rarement aux nations qu'il veut secourir.

JULES JANIN.

(La fin à la prochaine livraison.)

CURIOSITÉS HISTORIQUES.

LES CARTES MYSTÉRIEUSES.

Dans un curieux ouvrage sur la *Cryptographie*, le bibliophile Jacob mentionne une brochure fort rare, imprimée vers 1793 en langue allemande, intitulée : *Correspondance de la police secrète du comte de Vergennes, ministre de l'infortuné roi Louis XVI.* Ce ministre, dit-il, faisait usage d'une simple carte pour les lettres de recommandation ou les passe-ports qu'on donnait aux étrangers qui se rendaient en France, ou dans les relations diplomatiques. Ces cartes contenaient à leur insu tous les renseignements qui les concernaient: la patrie, l'âge, la religion, la profession, le caractère, les vertus et les vices, le signalement, le motif du voyage.

Voici la description sommaire de ces cartes mystérieuses :

La *couleur* désignait la patrie de l'étranger.

La *forme* de la carte indiquait l'âge :

Circulaire, moins de vingt-cinq ans;
Ovale, vingt-cinq à trente ans;
Octogone, trente à quarante-cinq ans;
Hexagone, quarante-cinq à cinquante ans;
Carrée, cinquante-cinq à soixante ans;
Carré long, au-dessus de soixante ans.

Deux lignes au-dessous du nom désignaient la taille :

Ondoyantes et parallèles, grand et maigre;
Rapprochées, grand et gros;
Droites ou courbes, stature moyenne, etc., etc.

Un dessin figurant une *rose*, signifiait que le porteur avait une physionomie ouverte; une *tulipe*, pensive et distinguée, etc., etc.

Un *ruban* autour de la bordure descendant plus ou moins bas : célibataire, marié ou veuf.

Des *points* fixaient, par leur nombre, la position de fortune.

La religion était indiquée par un *signe de ponctuation* :

. Catholique.
, Calviniste.
; Luthérien.
— Juif.
L'absence de signe : Athée.

Des *signes* dans les angles de la carte, ou au-dessus, à côté, ou au-dessous des mots, et qui pouvaient passer pour des ornements sans conséquence, indiquaient les qualités, les défauts, l'instruction, etc., etc.

En jetant un coup d'œil sur la carte qui lui était présentée, le ministre lisait couramment, en une minute, si l'individu porteur était joueur, vicieux ou duelliste; s'il venait pour se marier, pour recueillir une succession, ou étudier; s'il était bachelier, médecin ou avocat, et s'il fallait le surveiller. Ainsi, une simple carte, qui ne semblait porter que le nom de l'étranger, contenait son histoire.

CHARLES JOLIET.

ÉTUDES MORALES.

LA FOLLE AUX OISEAUX (1).

IV. — UN MÉDECIN.

A quelque distance éloignée que les excursions de Marie l'entraînassent, elle rentrait toujours vers le soir au logis avec la ponctualité machinale que mettent dans leurs actions habituelles les pauvres êtres privés de la raison. Aussi la bonne femme ne s'inquiéta-t-elle pas de l'absence de son enfant jusqu'à l'heure où le crépuscule se mit à teindre de sa pourpre violacée les nuages du couchant. — Marie, se disait-elle, a trouvé dans les bois des baies de mûres et des baies de genévrier et elle en a mangé avec ses oiseaux : comme elle ne ressentait pas la faim, elle est restée à courir et à grimper aux arbres en compagnie des merles pour y sauter ensemble de branche en branche! Car elle imite tout ce qu'ils font. C'est à croire qu'elle vole aussi bien qu'eux ; sans compter qu'elle chante comme eux à s'y méprendre. Je l'ai entendue l'autre soir qui gazouillait à leur façon : on dirait quasiment qu'elle comprend leur langage.



Marie évanouie. Dessin de G. Fath.

Tout en se parlant ainsi et en cherchant à conjurer l'inquiétude qui commençait à la gagner, Jeanne allait et venait dans son jardin, regardait au plus loin qu'elle pouvait voir et prêtait à chaque instant l'oreille.

— Ah! dit-elle tout à coup, voici Marie qui revient! J'entends ses merles qui jettent des cris et qui tournent dans les airs au-dessus de la ferme. Pourquoi donc, au lieu de s'abattre et de venir se nicher dans leur corbeille, ainsi qu'ils le font chaque soir, continuent-ils à voler et à crier sans s'arrêter? Pourquoi rasent-ils de leurs ailes mon visage et s'envolent-ils du côté de la falaise pour revenir à moi et recommencer à se diriger de nouveau vers la Loire? Jésus, mon Dieu! serait-il arrivé un accident à Marie et voudraient-ils m'en prévenir?

Aussitôt, sans réfléchir davantage, sans même songer à chausser ses sabots, elle prit le chemin de la falaise, vers laquelle les merles la précédèrent à tire-d'aile. Tout à coup ils s'abattirent sur un rebord presque à pic, où Jeanne, qui suivait de l'œil tous leurs mouvements, aperçut Marie évanouie et la tête ensanglantée.

La nourrice éperdue prit l'enfant sur ses genoux et chercha à la ranimer en réchauffant de son haleine le front glacé de la jeune fille et en frictionnant de son gros jupon de laine ses mains roidies. A force de soins et d'efforts, elle vit enfin la blessée ouvrir languissamment les yeux et regarder vaguement autour d'elle.

— Dieu soit béni! dit Jeanne, tout n'est pas perdu. Cette chute ne l'a pas tuée du coup!

En se parlant ainsi à elle-même, la robuste femme prit Marie dans ses bras, « comme elle avait l'habitude de le faire autrefois à Paris, » songea-t-elle avec des larmes dans les yeux, la ramena au logis et la déposa sur son lit.

Tandis qu'elle lui ôtait ses vêtements et qu'elle cherchait à la ranimer tout à fait, les sept merles se tenaient perchés sur le rebord de la fenêtre et semblaient suivre de leur œil intelligent les moindres mouvements de Jeanne.

Celle-ci lavait d'eau tiède la blessure de Marie, qui se laissait faire avec une impassibilité absolue. Elle avait beau lui dire de bonnes paroles et l'embrasser à chaque instant, elle ne parvenait pas à la tirer de sa torpeur.

Peu à peu, à cet état déjà trop alarmant d'atonie succéda une agitation plus alarmante encore. Les regards éteints de la blessée s'enflammèrent; elle tressaillit; elle s'agita; elle poussa des cris inarticulés, et un tremblement convulsif se mit à secouer tout son corps avec les symptômes d'une fièvre ardente. Tantôt elle se levait brusquement sur son séant; tantôt elle voulait se précipiter à bas du lit, et elle repoussait violemment Jeanne en hurlant les deux seuls mots que sussent prononcer ses lèvres : « Maman! oiseau! »

La nourrice, éperdue, ne savait que faire. La nuit était venue, et le seul médecin qui habitait le pays demeurait à quatre kilomètres de là. Comment aller le chercher? Elle ne pouvait laisser seule ainsi, pendant une heure, Marie dans un pareil état de délire! elle ne pouvait appeler à son secours aucun voisin; la maison isolée n'en avait point! Tandis que, désespérée, elle ne savait que prier et pleurer, elle entendit tout à coup le bruit d'une voiture qui passait à quelque distance. Aussitôt elle courut à la porte du jardin, et, plaçant ses deux mains autour de sa bouche, elle cria de toutes ses forces :

— Au secours! au secours!

Après quoi elle écouta. La voiture continuait sa route.

La pauvre femme recommença de nouveau ses appels. Cette fois le bruit des roues cessa, et elle entendit distinctement, au milieu du silence absolu qui règne la nuit dans les lieux solitaires, des pas qui devenaient de plus en plus distincts et qui se dirigeaient vers la ferme. Elle courut au-devant de celui que la Providence envoyait si

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

miraculeusement à son aide, le saisit par le bras et l'entraîna dans la chambre de Marie en disant :

— Venez, au nom du ciel, mon enfant se meurt !

Elle se mourait en effet, gisant sur l'aire où elle était tombée en proie à des convulsions.

L'étranger était un homme d'une trentaine d'années. Sa belle physionomie, naturellement sérieuse, prit une expression de sympathie et de tristesse en voyant les souffrances de la malade. Il la souleva doucement dans ses bras pour la replacer sur le lit, rajusta autour d'elle ses couvertures avec l'adresse et la sollicitude qu'eussent pu y mettre une femme ou un père, prit entre ses doigts le bras de l'enfant et en interrogea le pouls. Après quoi il se fit raconter par quel incident Marie se trouvait en cet état, examina la blessure et la pansa en se servant d'instruments qu'il tira d'une trousse de chirurgie.

— L'état de cet enfant est grave, dit-il enfin ; car jusque-là il n'avait pas prononcé un seul mot. Il faut que je passe la nuit près d'elle. Veuillez prévenir mon valet de chambre, qui m'attend sur la route, de laisser le cocher ramener seul la voiture à Saint-Florent-le-Vieil et de m'apporter ma valise ici, où je l'attends.

Jeanne s'empressa d'obéir à cet ordre et ne tarda point à revenir avec le valet de chambre.

L'étranger, après avoir donné quelques ordres à son domestique, tira de la valise un petit coffret qui contenait des médicaments. Il en prépara une potion qu'il fit boire par cuillerées, de quart d'heure en quart d'heure, à la malade, dont la fièvre parut se calmer peu à peu et qui finit par tomber dans un profond assoupissement.



La convalescence. Dessin de G. Fath.

— Voici enfin un bon symptôme ! dit-il avec un sourire et en se tournant vers Jeanne. J'espère que demain matin la malade se réveillera sans fièvre et avec sa raison.

— Hélas ! répondit Jeanne, elle ne saurait se réveiller avec sa raison ! Elle a perdu cette raison depuis cinq ans. Dieu peut-être a montré de la miséricorde en agissant ainsi, car la perte de cette raison est un bienfait pour l'orpheline !

Et elle raconta au médecin, car c'en était bien un, le nom du père de Marie et sa mort fatale.

— Je savais déjà cette triste histoire, répondit-il. Ma mère, qui appartient par d'étroits liens de parenté à la mère de Mlle Deschamps, se trouvait depuis quinze ans au fond de l'Amérique du Nord, où elle luttait elle-même avec moi contre une mauvaise fortune qu'elle est parvenue, grâce à Dieu, à conjurer. A notre retour en France, elle y a seulement appris du docteur Lisfranc, notre ami, la mort de sa sœur et de Deschamps et le funeste accident de Marie, elle m'a donné la mission de venir m'assurer par mes yeux s'il restait à la science des moyens

de rendre la raison à celle que le malheur a frappée si rudement et à qui vous prodiguez un dévouement maternel. J'arrivais ici pour m'acquitter de ce devoir, quand, tout à l'heure, le hasard m'a réuni d'une façon imprévue à elle et à vous, ma chère Jeanne; vous voyez qu'on sait votre nom ami dans notre famille. J'ai bon espoir de guérir de sa blessure ma cousine et peut-être même, Dieu aidant et à force de soins, de rendre la raison à celle que vous entourez depuis sa naissance de tant de tendresse. Il faut donc que je m'installe ici, chez vous, pour tenter de mener à bonne fin cette double cure. Voyez, chère Jeanne, à me préparer une chambre dans votre ferme. Le docteur en médecine, qui naguère occupait au Canada une cellule d'interne des hôpitaux, sait s'accommoder de tout, à plus forte raison d'un logis tenu, comme le vôtre, avec une exquise propreté. Veuillez donc, dès le matin, aller à la ville faire les emplettes nécessaires à mon emménagement. Jean, mon vieux valet de chambre, se chargera de vous guider dans vos acquisitions; il connaît sur le bout du doigt mes habitudes et mes besoins. Laissez-le faire, et quant à l'argent, ne vous en inquiétez point; ma mère est riche maintenant et ne prodigue que trop l'argent à son fils unique qu'elle adore.

Lorsque Jeanne revint de la ville, en compagnie de Jean et suivie d'une voiture chargée de meubles, elle trouva Marie assise sur son chevet et qui la salua de ses mots habituels : — Maman ! oiseau !

En même temps, un bruit de petits coups secs résonna sur les vitres de la fenêtre, que Jeanne s'empressa d'ouvrir. Aussitôt les sept merles, qui jusque-là s'étaient tenus prudemment à distance sur un arbre d'où leurs regards pouvaient apercevoir le lit de Marie, s'élancèrent dans la chambre, volèrent quelques instants avec défiance autour du jeune médecin et, rassurés peu à peu, finirent par s'abattre sur le lit de l'enfant, à qui ils prodiguèrent les caresses les plus affectueuses.

Et comme Louis de Bocourt, c'était le nom du jeune homme, regardait avec surprise ce spectacle singulier :

— Monsieur, lui dit la nourrice, ces oiseaux sont ses meilleurs amis, et, après moi, elle n'aime et ne connaît qu'eux au monde.

Elle raconta ensuite comment cette amitié s'était faite, comment les merles lui avaient appris la veille que Marie se trouvait en danger, et comment ils l'avaient conduite sur la berge où gisait la blessée.

Louis écouta silencieusement ce récit :

— Là peut-être, se dit-il à lui-même, est pour elle le moyen de salut !

Et il resta longtemps pensif.

Quelques jours après, la malade, dont l'état s'améliorait de plus en plus, et dont la fièvre finit par céder aux prescriptions du nouvel ami qui se trouvait près d'elle, entra en convalescence et put quitter sans danger sa chambre. Appuyée sur le bras de Louis et de Jeanne, elle vint s'asseoir dans le jardin, sous un grand arbre, où Jean avait installé un fauteuil confortable, trouvé par un hasard heureux chez un fripier de Florent-le-Vieil.

Tandis qu'elle respirait avec bonheur le grand air si tiède et si doux à une convalescente après une semaine de reclusion dans une chambre close, les merles volaient gaiement autour d'elle en jetant de petits cris de joie.

En les entendant, Marie se souleva, leur tendit les bras et répondit à leurs cris par des cris semblables et si fidèlement imités, que l'oreille la plus attentive n'aurait su le distinguer du gazouillement des oiseaux.

Le médecin laissa tomber sa tête sur ses deux mains et médita longtemps dans cette attitude :

— Oui, se dit-il, oui, c'est bien là les véritables auxiliaires qu'il faut que je prenne pour tenter la guérison de cette enfant !

A commencer de ce moment, il ne négligea rien pour devenir lui-même l'ami des merles, et il faut dire qu'il n'eut point beaucoup de peine à prendre pour y arriver. Comme il ne quittait jamais d'un instant Marie, et qu'il l'accompagnait dans les promenades qu'elle ne tarda point à faire de nouveau au milieu des bois et à travers les champs; comme il se trouvait toujours approvisionné d'insectes et de baies de genévrier, les merles ne tardèrent point à lui témoigner une familiarité presque égale à celle qu'ils montraient à Marie.

Une fois ces résultats obtenus, M. de Bocourt en profita pour siffler sans cesse, pendant ses promenades, de petits airs et même des mots que les merles, on le sait, doués d'un merveilleux instinct d'imitation, ne tardèrent pas à répéter fidèlement. Ils en vinrent ainsi à posséder un répertoire assez varié dans lequel Marie les suivait pas à pas. C'était une chose vraiment étrange que de voir le jeune homme sans cesse par voie et par chemin, avec une enfant follement vêtue et une bande d'oiseaux qui tournoyaient autour d'eux en disant, de leur voix claire et stridente, des mots qui semblaient tomber des nues et que l'enfant répétait comme un écho (1).

V. — LA CURE DE L'IDIOTE.

L'automne et l'hiver se passèrent sans amener dans l'état mental de Marie un changement appréciable comme développement sensible d'intelligence. Elle avait, il est vrai, appris autant de mots que les merles en savaient; mais elle les disait comme eux, et avec eux, en leur donnant la même intonation sifflée, et sans en comprendre la signification, et sans pouvoir les appliquer à propos. Sa facilité à les retenir dans sa mémoire était le résultat d'un instinct d'imitation, rien de plus. M. de Bocourt n'obtint pas plus de succès quand il voulut diminuer le besoin de vagabondage de cette grande et belle créature, pour laquelle il commençait à devenir dangereux de s'échapper sans cesse pour vagabonder seule dans la campagne et dans les bois. Rien ne pouvait la retenir au logis, ni le froid, ni la neige, ni les tempêtes qui faisaient gémir, en les secouant, les cimes des arbres dépouillés de feuilles, ni même le refus de Louis de l'accompagner. Elle se sauvait furtivement, appelait ses merles à mi-voix en jetant un cri particulier et partait avec eux en cachette. Il fallait donc que Louis la laissât sans protection, ou qu'il la suivît bon gré, mal gré. Rien ne parvint à le décourager et à ralentir son dévouement; il se sentait soutenu par l'importance de sa mission, et par l'espérance qu'un incident imprévu viendrait tout à

(1) En 1848, la cour de la caserne des Célestins, rue du Petit-Musc, à Paris, se trouvait plantée de grands arbres, dans lesquels nichaient d'innombrables merles noirs. Ces oiseaux non-seulement sifflaient toutes les fanfares des trompettes du régiment de cavalerie, mais encore ils répétaient chacun des commandements faits par les officiers aux soldats. Il m'est arrivé plusieurs fois, avec mon ami le docteur Alexandre Thierry, dont le quartier Saint-Antoine garde encore pieusement la mémoire, d'entendre les merles dire les commandements fort à propos et avant les officiers eux-mêmes. Non-seulement ils savaient prononcer ces commandements, mais encore ils comprenaient incontestablement le moment où il fallait les placer. Jamais un *par file à gauche* ou un *en avant arche* n'arrivait mal à propos du haut des arbres.

coup réveiller l'intelligence assoupie de Marie, ou du moins indiquer quelle voie pourrait la ramener à la raison.

Enfin le printemps arriva, et avec lui les matinées tièdes et les feuilles naissantes.

A la surprise et au mécontentement de Marie, les cinq jeunes merles commencèrent dès lors à faire bande à part de leurs parents; ils s'envolaient seuls, le matin, chacun à leur guise, pour ne plus reparaître au logis que le soir. Le père et la mère, de leur côté, se montraient sédentaires, le mâle se tenait perché sur la branche d'un orme où il chantait ses plus beaux airs et répétait tous les mots que lui avait appris Louis. Pendant qu'il faisait ce coquet manége en agitant sa jolie tête et en gonflant et en lissant ses plumes, la femelle, affairée, allait de çà et de là, ramassant des petites bûchettes de bois pour construire en plein d'un buisson un nid qui, sans doute, lui paraissait mieux placé sous la feuillée que dans la corbeille où, l'année précédente, elle était venue retrouver ses petits. Il fallait la voir, preste, alerte, adroite, saisir de son bec jaune tantôt un brin de mousse, tantôt une longue paille, tantôt une petite branche souple, et ensuite les enlacer et les tresser avec l'habileté du vannier le plus expert. Encouragée par les chants et par le caquet de son époux, qui ne se taisait que pour s'abattre soit sur le gazon, soit sur une plate-bande afin d'y saisir un insecte qu'il apportait aussitôt à sa compagne, en moins d'une journée elle acheva de construire le charmant petit édifice, composé de racines et de toutes sortes de débris végétaux et renforcé par une forte couche d'argile. Le lendemain, au point du jour, elle compléta son œuvre, et elle en matelassa l'intérieur de toutes les plumes qu'elle put ramasser puis elle s'envola au loin avec le mâle.

Marie, assise près du nouveau nid, en suivit toute la construction avec une attention inquiète et presque fiévreuse. Lorsqu'elle vit les deux merles s'envoler, elle voulut suivre la direction qu'ils prenaient et gagner avec eux les bois; mais les oiseaux, dès qu'ils l'aperçurent, s'élevèrent à perte de vue dans les airs et se dirigèrent d'un autre côté, comme s'ils voulaient la fuir.

Marie, désappointée, resta donc seule avec Louis, qu'elle regarda d'un air triste.

Le jeune homme lui prit la main et essaya de l'emmener; mais elle le repoussa, et revint seule, sombre et silencieuse, s'accroupir devant le nid... Elle y attendit en vain les merles, qui ne reparurent pas de quelques jours.

M. de Bocourt profita de cette longue absence des oiseaux pour rendre moins farouche la pauvre enfant désespérée de l'absence de ses compagnons favoris. Peu à peu il obtint d'elle qu'elle écoutât et qu'elle répétât les nouveaux mots qu'il essayait de lui apprendre. Elle finit même un jour par permettre à Jeanne de peigner et de rattacher sa longue chevelure, qu'elle s'obstinait jusque-là à laisser flotter en désordre sur ses épaules. La nourrice profita de cet accès de bonne volonté pour substituer aux vêtements fanés de Marie un costume neuf et frais, et sur l'ordre de Louis, elle présenta un miroir à la jeune fille; celle-ci resta d'abord étonnée de l'image qu'elle y voyait. Elle passa ses doigts sur la glace, regarda derrière et parut préoccupée et inquiète.

M. de Bocourt se pencha sur son épaule et montra dans le miroir ses traits à côté des traits de Marie; la surprise de l'enfant s'en accrut; il profita de cette émotion nouvelle qu'elle manifestait pour lui faire voir se réfléchissant dans la glace, la ferme, les arbres, la campagne et tout ce qui l'entourait. Eblouie, elle passa ses mains sur ses yeux, puis tout à coup, ramassant le miroir qu'elle venait de repousser, elle s'y regarda de nouveau avec complaisance, et ne voulut désormais plus s'en séparer.

Dès lors, chaque fois qu'elle rejetait ses cheveux en désordre, chaque fois qu'elle déchirait ses vêtements, son cousin lui montrait dans la glace l'aspect déplaisant que causait ce retour à des habitudes sauvages. Aussitôt elle se hâtait de rajuster elle-même ses cheveux et de disposer avec une sorte de goût sa jupe de laine rouge, dont elle laissait complaisamment réparer les avaries par Jeanne. Chaque matin elle se rendait, dès le point du jour, près du nid construit avec tant de travail, de soin et d'adresse, et cependant qui restait abandonné.

Un jour elle accourut joyeuse, haletante près de sa nourrice et de Louis, qui feignirent de dormir, car ils connaissaient le motif de sa joie et de son émotion, et le docteur voulait en profiter pour faire faire un pas de plus à l'intelligence de sa malade. Elle les tira, elle les secoua, ils restèrent immobiles et silencieux. A la fin ils ouvrirent les yeux, et elle leur fit signe de la suivre, sans qu'ils répondissent à cette invitation. Elle frappa du pied, l'impatience colora sa face hâlée. A la fin elle passa ses mains sur son front, comme pour y faire éclore une idée, s'agenouilla devant M. de Bocourt, attacha sur lui ses grands yeux bleus, et l'attirant de nouveau, elle lui dit :

— Viens!

C'était la première fois qu'elle semblait comprendre le sens d'un des mots qu'elle avait appris en commun avec ses oiseaux.

Eperdu de joie, le docteur suivit Marie, qui l'entraîna vers le nid des vieux merles et qui montra du doigt cinq œufs bleuâtres, tachés et brouillés confusément d'une teinte de rouille, sur lesquels se tenait la mère, tandis que le mâle perché au-dessus se balançait à une branche verte et sifflait toutes sortes d'airs. Tandis qu'elle considérait le nid, tout à coup elle se trouva entourée de cinq autres merles gazouillant et se jouant, suivant leur habitude, dans ses cheveux et sur ses épaules. Tous les fugitifs se trouvaient non-seulement de retour, mais encore il avaient amené avec eux d'autres merles. Ceux-ci, rassurés en voyant avec quelle sécurité leurs compagnons s'ébattaient près de Louis et de Marie, s'approchèrent également, mais toutefois avec la réserve d'une demi-défiance. Ils s'avançaient, ils s'arrêtaient, ils regardaient, ils s'avançaient encore pour reculer de nouveau, hochant la queue et tournant de çà et de là la tête à chaque point d'arrêt. Marie leur jeta une poignée de graines, d'abord au loin, puis insensiblement de plus près en plus près d'elle, si bien qu'ils finirent par venir puiser la provende jusque dans sa main, encouragés d'ailleurs par ceux qui les avaient introduits dans le jardin, qui se mêlaient à eux et qui leur prêchaient d'exemple.

— Charmants oiseaux! murmura Louis.

Marie se tourna doucement vers M. de Bocourt pour ne point effaroucher ses nouveaux amis, échangea avec lui un regard où se lisait une véritable lueur d'intelligence, et répéta, toute heureuse de comprendre elle-même les paroles qu'elle articulait : Charmants oiseaux.

Puis, après un effort visible de réflexion, elle ajouta, avec une expression de tendresse restée jusque-là étrangère à sa voix : Louis!

Telle était son émotion, quand il se fit dans son intelligence cette éclaircie subite, qu'elle faillit y succomber et s'évanouir. L'heureux docteur la soutint dans ses bras, où elle ne tarda point à se ranimer.

En se sentant renaître, elle attacha sur son ami ses yeux encore chargés de langueur, et répéta avec une sorte

d'enivrement, de façon à prouver qu'elle comprenait l'idée attachée à ces mots :

— Charmants oiseaux ! Louis !

— Jeanne ! Jeanne ! cria le docteur en proie à un trouble facile à comprendre.

Jeanne accourut et perdit elle-même tout sang-froid quand elle vit l'orpheline courir à elle, la serrer dans ses bras et lui dire en souriant : Jeanne ! maman !

Au bonheur de Louis et de Jeanne ne tardèrent point à succéder de graves inquiétudes. Une crise nerveuse d'une grande violence fit quelques instants après tomber Marie à leurs pieds, et il fallut porter la pauvre enfant dans son lit, où une fièvre violente s'empara d'elle, et où ils la veillèrent pendant une semaine, s'attendant à chaque instant à voir succomber celle à qui ils s'étaient dévoués, l'un en frère, l'autre en mère.

A la fin cependant le danger disparut et il ne resta plus à la malade qu'une faiblesse extrême et une pâleur qui donnait à ses traits une expression tout à fait différente de celle qu'y avait imprimée si longtemps l'idiotie. Elle voulait que la main de son cousin et de Jeanne fussent sans cesse tenues dans les siennes, et, quand un soin impérieux les obligeait à s'éloigner pour quelques instants, des larmes ruisselaient sur ses joues amaigries, naguère brûlées par le soleil, et maintenant blanches et mates comme une fleur de camellia.

Malgré les devoirs de la paternité, les merles entraient à chaque instant par la fenêtre, sautillaient sur le lit de la convalescente, passaient leur bec d'or sur ses lèvres, et retournaient bien vite à leur nid pour revenir, tour à tour, quelques instants après.

Quand, à six semaines de là, Marie put descendre au jardin, elle s'y vit entourée d'une véritable troupe d'oiseaux dont la plupart savaient à peine voler, mais qui ne s'en montraient pas moins empressés à imiter leurs parents dans leur familière tendresse pour la jeune fille.

Marie joignit les mains et murmura d'une voix que rendait tremblante le bonheur : Bons oiseaux ! bon Louis ! bonne Jeanne !

Marie savait associer deux idées !

Dès lors, chaque jour, chaque heure amena un nouveau progrès dans son intelligence. Aussi frêle, aussi délicate, aussi douce qu'elle était naguère impatiente, robuste et sauvage, elle éprouvait un sentiment invincible de volupté à percevoir les rayons qui pénétraient peu à peu son intelligence et y répandaient des clartés vivifiantes. Non-seulement elle commençait, à l'exemple des petits enfants, à bégayer des mots dont elle comprenait et dont elle appliquait avec justesse le sens, mais encore ses idées s'élargissaient, et ses phrases, moins élémentaires, les exprimaient nettement. En parlant, elle tenait toujours ses regards sur Louis, et elle s'étudiait par l'expression qu'ils y lisaient, à s'assurer qu'elle était comprise.

Ces progrès rapides effrayaient et charmaient à la fois M. de Bocourt, qui faisait d'inutiles efforts pour enrayer un développement d'intelligence, dangereux peut-être et obtenu aux dépens de la santé de la convalescente. Il résolut donc d'y couper court ou du moins de les atténuer, et un matin il annonça à Marie, qui savait maintenant le comprendre, qu'il comptait faire une promenade dans la forêt.

— Marie seule ici ? demanda-t-elle avec inquiétude.

— Non, Marie viendra avec moi.

— Marie malade ! répondit-elle en montrant ses bras amaigris et en se soulevant péniblement sur son fauteuil pour s'y laisser retomber avec découragement.

— Marie s'appuiera sur le bras de son cousin.

Elle le regarda avec une expression indicible, puis après un instant de silence elle reprit :

— Marie aller partout avec son cousin !

— Viens donc, lui dit-il en plaçant sur la tête de son élève un chapeau de paille, qu'elle repoussa de la main.

Il sourit, lui présenta un miroir et lui dit :

— Marie est charmante avec son chapeau.

Elle se regarda dans la glace, sourit elle-même, et, par un mouvement gracieux et instinctif de femme, elle ajusta le chapeau, se leva et dit :

— Louis, donne ton bras, Marie va au bois.

Quand ils virent les deux jeunes gens franchir le seuil du jardin, une partie des merles s'envolèrent et se mirent à voler joyeusement autour des deux promeneurs. Il ne resta dans leurs nids que deux mères, dont les petits étaient encore trop faibles pour les suivre.

VI. — UN CHATEAU POUR UNE CHAUMIÈRE.

En se retrouvant au milieu des bois, entourée de ses oiseaux, enivrée par les senteurs des arbres et par les cris joyeux des merles, Marie redevint d'abord pendant quelques instants l'enfant sauvage d'autrefois. Elle leva les yeux vers la nuée de merles qui tournoyait autour d'elle, elle poussa des cris avec eux, et elle rejeta sa robe pour s'élancer vers un arbre et y grimper. Mais soit que les forces vinssent à lui manquer, soit que le regard de Louis, que le sien rencontra, éveillât le sentiment nouveau chez elle de la pudeur, elle s'arrêta, laissa retomber sur ses pieds les plis de sa jupe et s'assit, ou plutôt s'affaissa au milieu des hautes herbes qui l'entouraient.

M. de Bocourt prit place à côté d'elle et jeta sur ses genoux un bouquet de fleurs champêtres qu'il avait cueillies en chemin. Elle n'y prit garde que pour le repousser de la main, car une épine d'églantier l'avait égratignée au doigt. Elle regarda avec une sorte d'effroi les gouttelettes de sang qui suintaient de cette légère blessure, et tendit sa main à Louis avec un sentiment de surprise, de douleur et de peur.

Le jeune médecin regarda autour de lui et aperçut une joubarbe qui étalait, sur un tas de vieilles briques gisant là depuis des années, sa mignonne fleur rougeâtre et ses feuilles planes charnues, et ciliées, qui lui donnent l'aspect d'une véritable plante grasse. Il en cueillit une petite pousse, l'écrasa et en frotta doucement l'égratignure de Marie. Celle-ci, qui le regardait faire avec une curiosité mêlée d'angoisse, sentit aussitôt succéder une douce fraîcheur à la douleur cuisante qu'elle éprouvait.

— Bonne ! bonne ! fit-elle.

— Bonne plante, reprit Louis.

— Bonne plante ! plante ! plante ! répéta-t-elle toute heureuse d'acquérir et d'exprimer une nouvelle idée.

Louis ramassa le bouquet, en détacha la rose sauvage et l'approcha des narines de son élève, qui recula brusquement la tête avec terreur. Il insista pour qu'elle respirât le parfum de la fleur, et il ne tarda point à voir sa compagne se recueillir et fermer les yeux pour mieux savourer cette sensation nouvelle.

Alors il détacha une à une du bouquet chacune des plantes qui le composaient et il initia Marie à leurs odeurs délicates et variées, en même temps qu'il lui en montrait les formes élégantes. Bientôt elle admira dans leurs détails infinis la *dent-de-lion*, parée d'une aigrette légère qui se détache et s'envole au moindre souffle ; la *marguerite* à deux fleurons blancs, le *silène*, dont la fleur affecte la forme d'un gobelet ; l'*hépathique* bleuâtre, la

douce-amère aux feuilles larges, aux fleurs violettes et aux grappes de graines noires, le *trèfle d'or* avec ses mignardes houppes d'or, la *vipérine* empourprée, le *mille-pertuis* qui ressemble à une héliotrope rose, l'*aubépine* neigeuse, la *tulipe sauvage* à pétales barbues à son sommet, la *cinéraire champêtre* couverte d'un duvet cotonneux, la *vigne noire* à fleurs verdâtres, et les *graminées* aux épillets délicats, suspendus autour de la tige comme d'innombrables clochettes en miniature. A mesure qu'il les lui faisait passer sous les yeux, il lui en disait les noms, qu'elle répétait avec empressement et qui se gravaient aussitôt dans sa merveilleuse mémoire ; elle reprenait une à une les plantes étalées sur ses genoux, elle en redisait les noms, quelquefois en hésitant, presque toujours sans commettre une erreur, et elle battait des mains en lisant dans les yeux de son cousin qu'elle ne se trompait point dans sa nomenclature.

Le soir, quand elle revint au logis, elle y rapporta soigneusement ses fleurs, courut à Jeanne pour les lui montrer, les désigna toutes par leur nom, et vit avec surprise sa nourrice qui plaçait dans un vase plein d'eau les herbes que la chaleur commençait à faner. Elle s'assit devant la table sur laquelle se trouvaient placées les plantes, et, tout en faisant avec un vif appétit un repas copieux, elle les regarda renaître peu à peu au contact du liquide bienfaisant, Enfin, vaincue par la fatigue et les émotions de la journée, elle finit par s'endormir dans les bras de sa nourrice d'un profond sommeil qui ne s'interrompit point quand on la déposa sur son lit, et qui ne cessa qu'avec le point du jour. Alors elle se leva gaiement, baigna seule et d'elle-



Le départ pour le château. Dessin de G. Fath.

même, pour la première fois, son visage et ses bras dans l'eau de la fontaine qui arrosait le jardin, frappa dans ses mains et cria :

— Louis, viens te promener avec Marie.

Le jeune médecin, ému jusqu'aux larmes, tomba à deux genoux devant le crucifix qui ornait sa chambre.

— Seigneur ! Seigneur ! soyez béni ! cette enfant a recouvré la raison. Elle vient d'exprimer une idée complète et précise ! Les mots ont cessé d'être pour elle des sons vagues et dépourvus de sens ! Soyez béni ! mon Dieu, soyez béni ! Mon œuvre, grâce à votre miséricorde, touche à son but !

En effet, les progrès de Marie marchèrent à dater de ce jour, avec une rapidité qui charmait son instituteur et qui lui causait à elle-même un bonheur qu'elle exprimait naïvement à chaque nouvelle conquête de son intelligence. En même temps, les traces de sa longue maladie achevaient de s'effacer, et la jeune fille, qui commençait à lire couramment et à tracer des caractères d'écriture déjà lisibles, ne ressemblait plus en rien à la sauvage et idiote créature que Jeanne avait amenée cinq années auparavant dans la solitude de Saint-Florent-le-Vieil. Sans son amour pour ses merles, dont le nombre s'augmentait de plus en plus par des couvées successives en compagnie desquelles elle se promenait chaque matin, et qui lui prodiguaient sans cesse les témoignages d'une affection confiante et souvent impérieuse, on eût reconnu difficilement la folle aux oiseaux dans la belle jeune fille portant, avec la grâce et la coquetterie innée chez toutes les femmes, le pittoresque costume vendéen.

Elle s'exprimait avec une finesse et une justesse d'expression qui charmaient tous ceux qui l'approchaient, et maintenant les petits paysans, au lieu de l'insulter comme autrefois, la saluaient respectueusement et se rangeaient pour laisser passer celle qu'ils appelaient « la demoiselle. » Jeanne, sans cesse en extase devant sa fille adoptive, s'écriait à chaque instant :

— Le bon Dieu m'a rendu ma vraie Marie d'autrefois!

Vers l'automne, M. de Bocourt, qui depuis quelques semaines faisait seul de fréquentes excursions, annonça qu'il se trouvait dans la nécessité de quitter pour quelque temps la ferme et d'entreprendre un voyage. En faisant part de ce projet à Mlle Deschamps, il la vit pâlir et détourner la tête pour cacher ses larmes.

— Je reviendrai bientôt! dit-il.

— Bientôt! dit-elle; oui, bientôt, n'est-ce pas? Il me semble qu'en vous éloignant vous emportez avec vous la vie et la raison que vous m'avez rendues.

— Un devoir m'oblige à vous quitter pour peu de jours; voulez-vous que je manque à ce devoir?

— Non, dit-elle. Je souffrirai, mais partez! Je demanderai la force et la résignation à Dieu, que vous m'avez appris à connaître et à prier.

M. de Bocourt se mit en route le lendemain. Marie, qui n'avait point dormi de la nuit, lorsqu'elle eut entendu s'éteindre au loin les derniers bruits de la voiture qui emmenait son cousin, vint s'asseoir sous l'arbre où elle avait l'habitude de prendre ses leçons. En voyant leur favorite, les merles s'abattirent autour d'elle, mais ils chantèrent leurs airs les plus gais, et répétèrent leurs mots les plus savants sans attirer son attention. Tout à coup l'un d'eux prononça le nom de Louis, que tous ses compagnons s'empressèrent de redire avec lui.

— Oh! Louis! Louis! Louis! dit-elle; quand le reverrai-je? Quand le reverrez-vous? vous qui l'aimiez comme moi!

En ce moment on entendit une voiture qui traversait la route et qui s'arrêta devant la porte de la ferme.

— Il revient! s'écria Marie en courant à la voiture.

Ce n'était pas Louis, mais une vieille dame qui s'avança en souriant vers la jeune fille interdite et confuse.

— Ma chère enfant, lui dit-elle avec émotion, venez m'embrasser, je vous en prie. Je suis la sœur de votre pauvre mère... et la mère du docteur Louis, ajouta-t-elle avec un nouveau sourire.

— Ah! quand reviendra-t-il? s'écria Marie, à qui son maître s'était bien gardé d'apprendre l'art de cacher et de réprimer sa pensée.

— Il ne reviendra point, mon enfant.

— Il ne reviendra point! répéta douloureusement Marie. Il veut donc que je redevienne une pauvre fille privée de sa raison. Il veut donc que je meure!

— Il ne reviendra point, mais vous viendrez le retrouver avec moi.

— Quand? Oh! dites quand, je vous en supplie!

— A l'instant même, car Louis nous attend à la maison de campagne qu'il a depuis un an achetée pour moi à quatre ou cinq kilomètres de cette ferme.

— Partons! partons bien vite!

— Soit! mais je mets une condition à ce départ.

— Laquelle? dites, laquelle? je l'accepte à l'avance.

— Il faut consentir à vivre près de moi.

— Près de la sœur de ma mère! près de la mère de Louis! oh! je serai la plus heureuse des créatures.

— Ce n'est pas tout : il faut consentir encore à devenir la femme de mon fils Louis.

— Sa femme? demanda Marie, devenir sa femme? Je ne sais point ce que c'est! n'importe! j'accepte à l'avance. Mais quels sont les devoirs d'une femme envers...

— Son mari.

— Son mari? répéta la jeune fille.

— Ces devoirs consistent, reprit la vieille dame, à jurer à l'église, devant Dieu, d'aimer celui à qui désormais on unit sa destinée pour toujours...

— J'aime déjà Louis de toute mon âme.

— De lui obéir...

— J'ai l'habitude d'obéir à Louis avec bonheur en toutes choses.

— Et de devenir la véritable fille de sa mère, que vous aimerez comme si vous étiez son propre enfant.

— Oh! je vous aime déjà presque autant que Louis!

— Je me garderai bien, chère petite, d'exiger que vous m'aimiez autant que lui. Aimez-moi seulement comme votre tante, comme votre mère, je n'en demande pas davantage. Venez, il ne vous reste plus qu'à m'accompagner chez moi. Allons rejoindre mon fils.

— Oui, allons le rejoindre! s'écria Marie.

Déjà elle franchissait la porte du jardin, quand elle s'arrêta tout à coup.

— Ma mère, dit-elle, j'ai là une autre mère que je ne puis quitter. Sans elle votre fille serait morte abandonnée de tous!

— Je m'attendais si bien à cette demande, mon enfant, que Jeanne est déjà montée dans ma voiture, où elle nous attend.

— Allons! allons! partons! fit Marie en battant des mains.

— Vous ne regrettez plus rien ici, chère enfant?

— Si fait! je regrette les lieux où j'ai vécu près de lui, où il m'a rendu la vie et la raison, où vous êtes venue me rendre une mère.

— Eh bien, vous reviendrez souvent avec votre mari visiter cette petite ferme, y revivre de vos souvenirs, et y retrouver vos oiseaux, chère petite fée, car Louis m'a conté votre affection pour eux et leur tendresse pour vous.

— Mes oiseaux ne me quitteront point, répondit Marie.

— Je ne puis cependant point donner une place dans ma voiture à ce nuage vivant et chantant qui vole au-dessus de nous.

Marie leva la tête vers les merles, frappa dans ses mains et montra aux oiseaux la voiture dans laquelle elle alla prendre place à côté de sa tante et en face de sa nourrice. Les chevaux partirent. Aussitôt les oiseaux s'élancèrent dans les airs et volèrent au-dessus de la berline jusqu'à ce qu'elle entrât et s'arrêtât dans le parc d'une charmante maison de campagne, sur le seuil de laquelle se trouvait Louis.

— Marie! Marie! s'écria-t-il en prenant dans ses bras sa fiancée, dont ses lèvres effleurèrent pour la première fois le front.

— Ma chère Marie, dit la mère de Louis en montrant les merles, les uns perchés sur les arbres du parc, les autres fourrageant dans une abondante provende de baies à l'avance épanchée là pour eux; êtes-vous contente de retrouver ici tout ce qui vous entourait là-bas : votre cousin, votre nourrice et vos oiseaux?

— Ah! répondit Marie en se jetant dans les bras de Mme de Bocourt... j'y retrouve encore un autre trésor que j'avais perdu depuis bien longtemps : une mère!

S.-Henry BERTHOUD.

LES GAMBUCINOS[1].

SCÈNES DE LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE MEXICAINE.

XIII. — LES RUINES DU RIO GILA.

Dix jours s'étaient écoulés depuis le départ de la caravane commandée par don José Moreno; trois cavaliers, revêtus du costume adopté par les coureurs des bois et armés jusqu'aux dents, suivaient au petit pas une sente à peine tracée par les bêtes fauves.

Il était environ trois heures de l'après-midi, la chaleur, accablante pendant toute la première partie de la journée, commençait à se calmer peu à peu.

Cependant les voyageurs continuaient leur route sans rien changer à leur allure nonchalante.

Sans doute ils avaient de puissants motifs pour agir ainsi, car leurs chevaux paraissaient frais et vigoureux.

Nos voyageurs atteignirent le sommet d'une éminence peu élevée, mais du haut de laquelle la vue s'étendait sans obstacles jusqu'à une distance assez éloignée et dominait une partie du paysage.

Le premier cavalier s'arrêta alors et se tourna vers ses deux compagnons :

— Ma foi, dit-il en riant, mes chers amis, je dois reconnaître que cette fois encore j'ai été plus heureux que sage, nous sommes dans la bonne route, dont nous ne nous sommes pas écartés d'une ligne.

— Pardieu, cher Incarnacion, répondit un de ses compagnons qui n'était autre que don Juan Nogaray, voilà qui me confond; regardez, don Cristoval, et donnez-nous votre avis.

— Hum ! fit le partisan en hochant la tête, je ne sais que dire, ne connaissant pas la contrée où nous nous trouvons.

— Allons donc, reprit Incarnacion Ortiz, vous plaisantez, señores, regardez devant vous; cette ligne de cotonniers vous indique la présence de l'eau, n'est-ce pas? Cette eau n'est rien moins que le rio Salinas, voici à notre droite, un peu en arrière, la sierra Blanca, un peu en avant la sierra de Mogoyon, et là-bas, juste devant nous, les ruines qui sont, quant à présent du moins, le but de notre voyage, et que nous atteindrons, si cela nous plaît, avant une demi-heure.

Don Juan et don Cristoval suivirent avec attention les indications que leur donnait le jeune homme, et ils furent contraints de reconnaître qu'il avait dit vrai.

— C'est affaire à vous, mon cher Incarnacion, dit don Juan, car, pas plus que nous, vous ne connaissez cette contrée.

— L'itinéraire tracé par le chef était tellement exact, que s'égarer eut paru impossible.

— Bien, mais maintenant que faisons-nous?

— Il est près de quatre heures, n'est-ce pas?

— Oui, environ.

— Eh bien, mon avis est de piquer droit sur les ruines sans attendre davantage, et d'y entrer quand l'heure du rendez-vous sera venue.

— Eh bien ! alors en avant ! répondirent à la fois les deux hommes en enfonçant les éperons dans les flancs de leurs montures, qui s'élancèrent à toute bride sur les traces de don Incarnacion Ortiz.

(1) Traduction et reproduction formellement interdites, sauf autorisation spéciale de l'auteur et des éditeurs. Voir, pour les premières parties, les livraisons précédentes.

Cette course furieuse dura environ pendant cinquante minutes; alors, en émergeant d'un bois assez touffu de cotonniers, les trois cavaliers se trouvèrent presque subitement en face des ruines, dont ils n'étaient plus éloignés que de quelques centaines de pas à peine.

Certains auteurs, qui, sans doute, ont parcouru le monde sans sortir de leur cabinet, affirment que, de toutes les contrées du globe, l'Amérique est celle où se rencontre le moins de vestiges de races éteintes, et ils en concluent que le nouveau monde n'a pas d'histoire antérieure à la conquête.

Mais tout vient prouver la fausseté de ce raisonnement et établir, au contraire, l'existence d'une civilisation fort avancée dans des temps bien antérieurs à la conquête espagnole; sans parler ici des splendides ruines de Palenqué, dans le Yucatan, des teocalis de Cholula et des ruines récemment découvertes jusqu'au milieu des montagnes Rocheuses, il est aujourd'hui de notoriété publique que, lorsque les Chichimèques entreprirent leur grande migration, ils s'arrêtèrent plusieurs fois dans leur marche et fondèrent des villes puissantes dont les vestiges encore existants remplissent d'admiration les rares explorateurs assez heureux pour les contempler.

Afin de donner une preuve de ce que nous avançons, nous décrirons en quelques mots les ruines placées entre la sierra de Mogoyon et celle de los Pajaros, sur le bord du rio Gila ou Salinas.

Ces ruines sont connues en ce pays sous le nom de Grande Maison du rio Gila, ou celui plus caractéristique encore de Casa grande de Moctekuzoma.

Le site est plat de tous côtés.

Les ruines des édifices qui formaient la ville s'étendent à plus de cinq kilomètres vers l'orient, et dans les autres directions le terrain est semé de poteries de toutes espèces, dont quelques-unes d'un travail précieux.

La maison proprement dite forme un carré long, parfaitement orienté aux quatre vents cardinaux ; tout autour s'élèvent des murs, vestiges d'une enceinte qui renfermait cette maison et d'autres édifices, dont quelques-uns ressemblaient assez à nos donjons du moyen âge.

Vers le sud-ouest on voit un reste assez informe de construction qui conserve encore un étage sur pied divisé en plusieurs parties.

L'enceinte intérieure mesure deux cent sept mètres du nord au sud et cent cinquante-huit de l'est à l'ouest.

L'intérieur de la maison se compose de cinq salles, dont trois d'égale dimension au milieu et deux autres plus grandes aux extrémités. Les trois salles du centre mesurent neuf mètres du nord au sud et trois de l'est à l'ouest; les deux salles des extrémités quatre mètres du nord au sud et treize de l'est à l'ouest, sur quatre mètres de haut; les portes de communication ont deux mètres sur quatre-vingt-dix centimètres, et sont toutes égales, excepté les quatre premières des entrées, qui paraissent avoir eu le double de largeur.

La maison a extérieurement du nord au sud vingt-trois mètres, et dix-sept de l'est à l'ouest; les murailles sont en talus au dehors.

Devant la porte orientale, qui est séparée de la maison, se trouve une autre pièce qui, sans compter l'épaisseur

des murailles, mesure neuf mètres du nord au sud et six de l'est à l'ouest ; selon toutes probabilités, la charpente était en pins ; la seule forêt qui se trouve dans un périmètre de vingt kilomètres aux environs, n'est composée que d'arbres de cette essence et de quelques mesquites.

Tout l'édifice est construit en terre ; un canal, aujourd'hui presque à sec, y amenait les eaux de la rivière.

L'édifice avait trois étages, ou quatre, en comptant un étage souterrain.

Les salles ne recevaient le jour que par les portes et des trous ronds pratiqués dans les murailles qui regardent l'orient et le couchant. C'était par ces ouvertures, prétendent les Indiens, que le souverain auquel ils donnent le nom caractéristique de *hombre amargo*, c'est-à-dire : homme amer ou déplaisant, saluait le soleil à son lever et à son coucher.

Il ne reste plus traces d'escaliers ni de plafonds, il est probable que les Apaches les auront détruits, pour se chauffer, dans une de leurs nombreuses excursions.

Cependant les trois cavaliers, en arrivant aux ruines qu'ils croyaient désertes, avaient été fort surpris de les trouver non-seulement habitées, mais encore le centre d'une exploitation en plein rapport.

En effet, sur la plaine sablonneuse, s'élevaient des cabanes en feuillage éparses çà et là ; des hommes creusaient de profondes excavations dans le sable, des chevaux



La Casa grande. Dessin de Berard.

et des mules tournaient des manéges improvisés, de lourds waggons transportaient au bord de la rivière des terres que des individus accroupis sur la rive lavaient et tamisaient avec soin.

— Qu'est-ce que cela signifie? demanda don Juan en se tournant vers ses compagnons, et que font là ces gens?

— Rien n'est plus facile à deviner, répondit don Cristoval. Ces ruines si longtemps solitaires sont aujourd'hui envahies par des gambucinos, que la soif de l'or a réunis sur ce point, pour exploiter en commun un placer que l'un d'eux a ou croit avoir découvert.

— Diable ! si ce que vous dites est vrai, don Cristoval, voilà qui modifie singulièrement nos instructions, et je ne vois trop ce qui nous reste à faire.

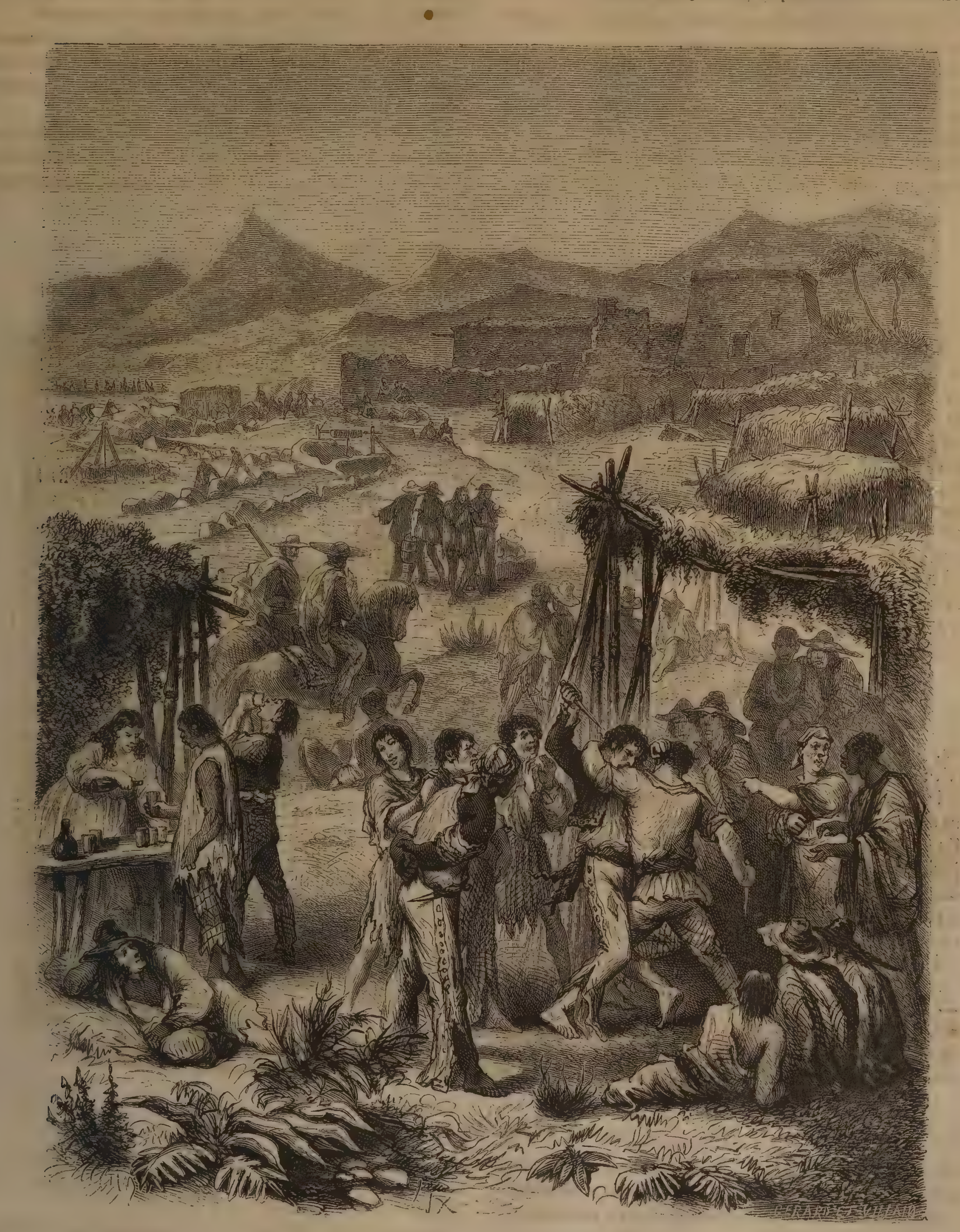
— Peut-être, dit alors don Incarnacion, serait-il prudent de retourner sur nos pas.

— Je ne partage pas complétement votre avis, reprit don Juan, et voici ce que je propose : l'un de nous rejoindra la caravane et avertira don José Moreno du résultat de notre exploration ; le second demeurera caché dans ce bois, le troisième marchera résolûment vers les ruines, et se présentera aux chercheurs d'or comme un aventurier qui, lui aussi, vient tenter la fortune.

— Voilà, sur ma parole, dit en riant don Incarnacion, un plan parfaitement dressé : pour ma part, je l'adopte les yeux fermés. Mais quel est celui d'entre nous qui se hasardera dans ce nid de coquins émérites ?

— Moi, si vous voulez, reprit don Juan, je suis étranger, personne ne me connaît, par conséquent je cours moins de risques que l'un ou l'autre d'entre vous.

— Bon, voilà qui est convenu, moi je resterai ici en embuscade, prêt à répondre à votre premier appel, tandis que don Cristoval rejoindra au plus vite don José Moreno.



Le campement des gambucinos. Dessin de Lix.

— Il ne nous reste plus maintenant qu'à mettre, sans plus tarder, notre plan à exécution.

Les trois hommes se dirent alors adieu ; don Cristoval s'éloigna à toute bride ; don Incarnacion s'enfonça dans le bois, et don Juan s'élança au grand trot dans la plaine, en se dirigeant en droite ligne vers les ruines.

XIV. — L'HOSPITALITÉ.

Il était près de cinq heures du soir ; aux derniers rayons du soleil couchant, la plaine revêtait des tons chauds qui lui donnaient un étrange caractère de grandeur. Malgré lui, don Juan se laissait aller avec un

charme indicible à l'impression que lui causait la vue du magnifique paysage qui se déroulait à ses yeux, quand il fut brutalement éveillé de sa rêverie par l'apparition subite d'un cavalier qui, accourant à toute bride, l'interpella d'une voix haute et presque menaçante.

— Holà ! señor, êtes-vous sourd, ou bien voyagez-vous tout endormi sur votre cheval?

— Je ne suis ni sourd ni endormi, répondit don Juan ; seulement je vous avoue que je suis brisé de fatigue.

— Ah! fit l'autre en jetant à la dérobée un regard soupçonneux sur le cheval de don Juan, votre monture me paraît cependant en excellente condition pour fournir une longue course, s'il en était besoin.

— C'est possible ; mais si mon cheval se porte bien, en revanche, moi, je me porte mal.

— Ah ! ah ! compagnon, si vous arrivez ici dans le but de vous faire soigner, vous n'avez pas de chance ; les médecins n'abondent pas parmi nous.

— Ma maladie, grâce à Dieu, n'est pas grave ; je meurs tout simplement de faim.

— De faim?

— Ma foi, oui.

— Ah çà ! voilà, sur mon âme, une énigme vivante ! Vous êtes armé jusqu'aux dents, la contrée fourmille de gibier, et vous trouvez moyen d'y mourir de faim? Mais grâce à Dieu, si ce mal vous tourmente, vos peines sont finies ou bien près de finir, et je me charge de votre guérison, si vous voulez me suivre et accepter l'hospitalité que je vous offre.

— De grand cœur, caballero, et merci.

— Bah ! cela n'en vaut pas la peine. L'hospitalité est une dette qu'au désert nul ne peut se dispenser d'acquitter.

— A qui ai-je l'honneur de parler, monsieur ? dit le jeune homme en saluant son interlocuteur.

— Monsieur, répondit l'autre avec une exquise politesse, je suis don Horacio Nuñez de Balboa, pour vous servir; capitaine au service de S. M. le roi d'Espagne et des Indes. Et vous, monsieur, puis-je sans indiscrétion vous demander qui j'ai l'honneur d'avoir pour hôte?

En entendant le capitaine décliner ses noms et qualités, le jeune homme avait imperceptiblement tressailli ; mais l'émotion qu'il éprouva n'eut que la durée d'un éclair et passa inaperçue de son interlocuteur.

— Je suis étranger, monsieur, fit don Juan. Débarqué depuis peu de temps en Amérique, mon nom presque inconnu ne vous apprendrait rien. Si cependant...

— Oh ! peu m'importe ; nous sommes ici dans une contrée où chacun est libre d'agir à sa guise. Je ne vous demandais votre nom que pour savoir, le cas échéant, comment vous adresser la parole.

— Qu'à cela ne tienne, monsieur, je me nomme don Juan...

— Il suffit, interrompit vivement le capitaine. Maintenant, seigneur don Juan, j'aurai l'honneur de vous conduire dans ma pauvre habitation, que je vous prie, dès ce moment, de considérer comme étant la vôtre.

— Mille grâces, señor, répondit le jeune homme en s'inclinant.

Les deux cavaliers se rangèrent alors à côté l'un de l'autre et se dirigèrent, au grand trot de leurs chevaux, vers la Casa grande de Moctekuzoma.

Ainsi que l'avait deviné don Cristoval, les étranges habitants des ruines étaient des gambucinos occupés de l'exploitation d'un placer.

Au milieu des jacales recouvertes de branchages grouillait une population déguenillée, hâve, maladive, aux traits sombres et féroces, à l'aspect repoussant, aux manières brutales ; ramassis de brigands, rebut de toutes les civilisations, qui des lieux les plus éloignés étaient venus, poussés sans doute par cette horrible maladie à laquelle les Américains ont donné le nom si énergique de fièvre jaune *de l'or*, s'échouer dans ce repaire inconnu.

Les gens que les deux hommes croisaient sur leur passage leur jetaient à la dérobée des regards soupçonneux et presque menaçants en chuchotant entre eux.

Çà et là le sang coulait dans des rixes entre buveurs. La foule faisait cercle, non pour empêcher ou arrêter le combat, mais pour juger des coups, engager des paris et féliciter le vainqueur.

Partout on apercevait des traces d'immenses silos creusés à une grande profondeur, se croisant et s'enchevêtrant dans toutes les directions; mais don Juan remarqua que nulle part les traces de l'or n'apparaissaient. Pour quel motif cependant ces singuliers gambucinos creusaient-ils ces énormes tranchées sans se lasser ni se rebuter jamais ? Quel mystérieux travail accomplissaient-ils donc ?

Voilà ce que se demandait mentalement don Juan, tout en suivant, indifférent en apparence, les détours sinueux du camp. Les deux cavaliers atteignirent les ruines et s'arrêtèrent à l'entrée de la maison. Le capitaine siffla d'une certaine façon : un peon parut.

— Nous voici arrivés, dit l'officier espagnol. Mettez pied à terre, jetez la bride à ce drôle, qui prendra soin de votre cheval et portera vos effets dans votre chambre, et veuillez me suivre.

Le jeune homme obéit, et il se préparait à entrer dans la maison, quand son compagnon lui posa la main sur le bras, et, se penchant à son oreille :

— Pardon, caballero, dit-il avec embarras, chacun dans ce monde a ses affaires qui ne regardent que lui. Quoi que vous voyiez ou que vous entendiez chez moi, veuillez, je vous prie, me promettre de rester neutre.

Don Juan fit un pas en arrière.

— Permettez, capitaine, dit-il, je dois, avant tout, vous poser une condition.

— Une condition ! reprit le capitaine avec étonnement. Soit; laquelle, parlez.

— C'est que je ne verrai ni n'entendrai rien qui puisse, de quelque façon que ce soit, engager mon honneur.

— Que voulez-vous dire ?

— Ce que je dis, pas autre chose.

Le capitaine examina un instant son hôte avec la plus sérieuse attention, mais le visage du jeune homme demeura froid et impassible. Après un instant, l'Espagnol haussa les épaules, sourit avec dédain et semblant prendre enfin son parti :

— Venez, dit-il, et agissez à votre guise ; vous êtes mon hôte.

Ils entrèrent.

Si l'extérieur de la ruine était toujours demeuré de même, les murs blanchis à la chaux et décorés de peintures aux tons criards, le sol à peu près débarrassé des immondices que des siècles avaient accumulées et recouvert d'un petate trop étroit, quelques meubles dépareillés, dressoir, table, équipales, témoignaient des efforts faits pour rendre l'intérieur un peu plus habitable.

La nuit était venue ; deux candiles fumeux éclairaient cette vaste pièce d'une lueur douteuse et tremblotante.

Des mets peu abondants et composés de quelques plats de légumes et de venaison s'alignaient sur la table avec

cette symétrie parcimonieuse particulière à la race espagnole, à côté de jarres pleines d'eau et d'une bouteille d'eau-de-vie à moitié vide.

— Çà, mon hôte, dit gracieusement le capitaine en désignant un siége au jeune homme, puisque vous avez une faim si cruelle, asseyez-vous et mangez.

Ils se placèrent en face l'un de l'autre ; mais, au moment où le capitaine avançait la main vers un plat de venaison, une porte s'ouvrit et une jeune métise parut.

— La señora doña Linda Moreno ! dit-elle en s'effaçant de façon à livrer passage à la personne qu'elle annonçait.

Doña Linda entra d'un pas grave et majestueux. Les deux hommes s'étaient levés.

Don Juan salua respectueusement la jeune fille, lui offrit la main et la conduisit vers la table.

Quant au capitaine, l'arrivée imprévue de doña Linda lui avait causé un embarras et un dépit visibles.

Doña Linda était pâle ; ses yeux, rougis par les larmes, attestaient des souffrances profondément ressenties, mais noblement supportées. Elle remercia le jeune homme et s'assit devant la table.

— Vous me faites si rarement jouir de votre présence, señorita, dit le capitaine, que je n'osais espérer le bonheur de vous voir aujourd'hui partager mon repas.

La jeune fille ne répondit pas à ce compliment, mais, se tournant vers don Juan :

— Quel malheureux hasard, caballero, dit-elle, a conduit vos pas dans ce repaire de bandits ?

— Je bénis ce hasard qui me procure l'honneur de me rencontrer avec vous et de me mettre à vos ordres, señorita.

— Puisque doña Linda a jugé convenable d'embellir notre repas de sa présence, dit le capitaine avec ironie, il est convenable que je vous présente à elle, mon cher hôte.

— Je n'ai pas besoin d'autre présentation, señor, dit vivement la jeune fille. Bien que j'ignore votre nom, vos manières sont celles d'un caballero et d'un honnête homme, et je suis convaincue que je puis en toute sûreté me confier à vous.

— J'ai eu l'honneur de vous dire, madame, que je me mettais à votre entière disposition ; veuillez donc, je vous prie, user de moi.

— Pardieu ! dit le capitaine avec une violence contenue, il me semble, mon cher hôte, que vous agissez un peu sans façon et que vous vous hâtez singulièrement d'offrir vos services à une personne que vous ne connaissez pas.

— Je fais ce que l'honneur me commande, caballero ; je suis Français, et dans mon pays, un homme bien né ne saurait refuser son appui à une dame.

— Je retiens votre parole, señor, répliqua vivement la jeune fille.

— Pardon, señorita, interrompit le capitaine en se levant vivement, je crois que vous poussez un peu loin une plaisanterie qui a déjà duré trop longtemps.

— Au contraire, répondit froidement don Juan, je crois tout ceci fort sérieux, et je vous prierais de laisser la señorita s'expliquer.

— De quoi vous mêlez-vous? s'écria le capitaine en frappant du poing avec colère.

— Souvenez-vous des paroles que je vous ai dites en franchissant le seuil de cette maison ; mon honneur est en jeu en ce moment, et je vous donne ma foi que nulle tache n'y sera imprimée.

— Merci ! caballero, s'écria la jeune fille avec émotion. Merci de ne pas m'abandonner sans défense au pouvoir de cet homme. Soyez béni pour votre généreux dévouement envers une inconnue.

— Vive Dieu ! s'écria le capitaine en éclatant d'un rire nerveux, je ne croyais pas, bien que je l'eusse préparée, assister à une scène si réjouissante.

— Que voulez-vous dire, caballero ? fit le jeune homme avec hauteur.

— Je veux dire, señor, que vous avez donné dans le piége qui vous était tendu.

— Un piége ?

— Eh ! mon Dieu, oui. Vous devez connaître le proverbe indien : Les arbres ont des yeux et les feuilles ont des oreilles. Caraï ! Voilà assez longtemps que je vous fais suivre à la piste, vous, don Incarnacion Ortiz et un autre bribon de ses amis. Ce n'est pas le hasard qui m'a amené au-devant de vous dans la savane ; ce n'est pas le hasard qui vous a conduit ici. Mais, permettez-moi de vous le dire, mon maître, pour un homme si chatouilleux sur le point d'honneur, un bandit émérite n'aurait rien à vous apprendre en fait de trahison.

— Señor, ces paroles...

— Pardieu ! je serais curieux d'apprendre quel nom vous donnez à votre façon d'agir.

— Trêve d'insultes, señor, s'écria le jeune homme.

— Je ne vous insulte pas, je dis ce qui est. Peu importe ce que j'ai fait. D'ailleurs, si j'étais un bandit, ainsi que le prétend la señora, rien ne m'empêcherait de tirer de vous une éclatante vengeance.

— Qui vous arrête ? fit don Juan avec calme ; pensez-vous qu'en me rendant ici, je ne savais pas à quels périls je m'exposais ; j'avais fait le sacrifice de ma vie en jurant de rendre doña Linda à son père.

— Vous êtes fou, dit le capitaine d'une voix étranglée par la colère : vous êtes fou d'oser m'adresser de telles paroles dans mon camp, entouré comme je le suis d'hommes dévoués et prêts à m'obéir au moindre signe. Vous êtes seul, sans secours possible, je n'ai qu'à prononcer un mot, à faire un geste, et vous aurez vécu.

— C'est vrai, fit le jeune homme, mais Dieu est avec moi ; Dieu qui nous voit, qui nous juge, et qui, si tout appui humain me manque, ne me manquera pas, lui.

— Appelez-le donc alors, dit en ricanant le capitaine, car, vive Dieu ! il est temps qu'il vous vienne en aide.

— Monsieur, s'écria doña Linda, oubliez, je vous en supplie, ce que j'ai pu vous dire ; mon désespoir m'aveuglait ; abandonnez-moi à mon triste destin, et n'engagez pas, je vous en supplie, une lutte de laquelle vous ne sauriez sortir vainqueur. N'ajoutez pas à ma douleur le remords éternel d'avoir causé votre perte.

— Madame, dit froidement le jeune homme en dégainant son épée et en tirant un pistolet de sa ceinture, je vous remercie de la sympathie que vous me témoignez, mais pardonnez-moi de ne pas obéir à vos ordres. Jamais occasion plus belle ne se présentera pour moi de défendre une noble cause. J'ai juré de vous sauver ou de mourir pour vous.

Et il écarta de lui la jeune fille avec un geste si noble et si doux à la fois, qu'elle demeura immobile, sans oser intervenir davantage.

— Qu'il soit donc fait ainsi que vous le désirez, s'écria le capitaine avec un ricanement de bête fauve.

La lutte allait s'engager, terrible et sans merci ; déjà don Horacio s'élançait vers son adversaire, lorsque, tout à coup, la porte s'ouvrit sans bruit et un homme entra.

Cet homme était Mosho-kè, le chef comanche.

Il s'avança d'un pas lent et grave entre les deux hommes, et les considéra attentivement pendant un instant.

— Que se passe-t-il donc ici? dit-il. Est-ce que le chef pâle se querelle avec l'homme à qui il a offert l'hospitalité?

XV. — LE CHEF.

Nous avons laissé don Incarnacion Ortiz s'enfonçant dans le bois qui limitait le village des gambucinos. Bientôt il se laissa tomber plutôt qu'il ne s'assit au pied d'un arbre, et là il se prit à réfléchir.

Ses réflexions n'avaient rien de fort gai ni de fort agréable. Incarnacion se trouvait dans une situation assez précaire, seul, loin de tout secours ami, exposé à chaque instant à être découvert et massacré.

Mais ce n'était pas cette perspective qui l'inquiétait; d'autres appréhensions plus graves le remplissaient de tristesse et lui faisaient maudire son inaction forcée.

Il regrettait d'avoir consenti à laisser son ami s'introduire parmi les gambucinos. Don Juan, malgré toute sa bravoure et toute son intelligence, peu au courant encore des mœurs mexicaines, saurait-il jouer son rôle avec assez de finesse pour tromper ses ennemis? Et puis, lui, le fiancé de doña Linda, devait-il laisser prendre sa place par don Juan? n'avait-il pas failli à son devoir et manqué à son serment? Ces pensées et bien d'autres encore surexcitèrent bientôt à un tel point l'esprit du jeune homme, que tout à coup il se leva, résolu à s'introduire à tout prix dans le camp des gambucinos.

Au moment où il mettait le pied à l'étrier, un léger bruit se fit entendre dans les buissons. Instinctivement il tourna la tête; mais déjà plusieurs hommes s'étaient élancés sur lui avec la rapidité de l'éclair, et, avant qu'il eût pu faire un geste ou jeter un cri, il se trouva prisonnier et dans l'impuissance de se défendre. Lorsqu'il eut reconnu que toute résistance était inutile, le jeune homme accepta franchement sa défaite, et s'adressant d'une voix hautaine aux individus qui le retenaient:

— Que me voulez-vous, leur dit-il, et pourquoi vous êtes-vous jetés sur moi comme une troupe de loups?

— Eh! dit tout à coup une voix railleuse, nous serions-nous trompés, par hasard, et en croyant chasser un renard, serait-ce un lion qui serait tombé dans nos filets?

— Qui êtes-vous et que me voulez-vous?

— Vous allez le savoir, mon jeune maître; mais d'abord, comme il fait un peu noir, allumez les torches, compagnons, afin de nous voir face à face et de nous reconnaître.

Cet ordre s'exécuta immédiatement. Mais le peu de liberté laissé pendant quelques secondes au jeune homme lui avait suffi pour dégainer son machete, et se mettre ainsi en mesure de vendre chèrement sa vie.

— Ah! s'écria-t-il, au moins si je succombe, ce ne sera pas sans vous laisser quelques-unes de mes marques. Allons, qu'attendez-vous, mes braves?

En ce moment la clairière s'éclaira subitement. Incarnacion jeta un regard autour de lui; une centaine d'individus au moins l'enveloppaient, sans compter ceux dont les noires silhouettes paraissaient et disparaissaient derrière les arbres.

— Hum! murmura-t-il à part lui, ils sont nombreux. Bah! tant mieux; si je dois mourir, au moins je succomberai glorieusement.

— Allons, allons, dit d'un ton joyeux l'homme qui déjà avait parlé à deux reprises, bas les armes, compagnons; je savais bien que nous nous trompions et que nous avions affaire à un ami.

— Où diable ai-je entendu cette voix-là! murmura le jeune homme.

Les rangs des inconnus s'écartèrent et deux hommes s'avancèrent au milieu de la clairière. Don Incarnacion poussa un cri de surprise et de joie, et, laissant tomber son machete, il s'élança au-devant d'eux. L'un était don Ramon, l'autre Mosho-kè, le chef comanche.

— Ah! vive Dios! la rencontre est singulière. Béni soit Dieu du hasard qui vous amène.

— Ce n'est pas un hasard, répondit l'ex-alcade; je viens, sur l'invitation du chef, joindre ma cuadrilla à celle de don José Moreno.

— Chef, vous êtes réellement un homme précieux, dit gaiement le jeune homme. Avez-vous instruit don José du renfort que vous lui amenez si à propos?

— Mosho-kè a quitté le chef pâle il y a deux jours sans l'informer de ses projets. Les blancs parlent, les Peaux rouges agissent. Mon père sera satisfait quand il verra doubler le nombre de ses guerriers.

— Au moment où vous m'avez surpris, reprit Incarnacion, je me préparais à m'introduire dans le camp des bandits.

— Les blancs sont fous, dit gravement le chef; un homme en vaut-il cent?

— Non, mais, dussé-je mourir, je veux sauver doña Linda.

— Bon! fit le Comanche; il faut la sauver, oui, mais il faut vivre.

— Je ne demande pas mieux, s'écria le jeune homme en riant, malgré sa tristesse.

— Que mon frère attende, demain il sera temps d'agir.

— Attendre! mais vous ne savez pas tout.

— Qu'y a-t-il encore? demanda don Ramon.

— Parlez, dit le chef.

Aussitôt la reconnaissance opérée, sur un geste de l'Indien, les torches avaient été éteintes, afin de ne pas révéler la présence des partisans aux gambucinos. Puis les rancheros s'étaient étendus sur l'herbe, le bras passé dans la bride de leurs chevaux.

Don Incarnacion raconta en peu de mots ce qui s'était passé entre lui et ses compagnons; comment don Cristoval Nava était retourné en arrière pour presser l'arrivée de la caravane, tandis que don Juan Nogaray avait poussé en avant, afin de se renseigner sur la situation de doña Linda; comment enfin, ne pouvant plus résister à son inquiétude, il allait, lui, rejoindre son ami.

— Och! dit le chef, mon frère a parlé comme un homme sage, et agi comme un enfant. Mais qu'il ne désespère pas, le Wacondah est grand; il lui viendra en aide. La vierge pâle n'est pas menacée des dangers qu'il suppose; le chef blanc des Gachupines la traite avec respect. Il n'y a donc, quant à présent, rien à redouter pour elle. L'Œil de feu, seul, peut courir des dangers. Mosho-kè ira à l'atepetl des visages pâles.

— Le chef ira seul?

— Mosho-kè est puissant, les Gachupines le craignent.

— Eh bien, soit, dit résolûment le jeune homme, j'irai avec mon frère.

L'Indien lui lança un regard perçant, parut réfléchir un instant, puis il répondit:

— Mon frère ira.

— Partons! s'écria le jeune homme.

— La jeunesse est impatiente, dit le chef d'un ton sentencieux. Les enfants de mon père le chef pâle, guidés par deux guerriers de ma nation, seront ici avant que la lune ait parcouru la moitié de sa carrière dans le ciel, les blancs attendront leurs frères à cette place et ne la quitteront pour entrer dans l'atepelt que lorsque Mosho-kè sera de retour au milieu d'eux; maintenant que le jeune chef pâle se prépare à suivre les guerriers Peaux rouges, tous ensemble vont entrer dans le camp des Gachupines.

L'Indien imita alors à deux reprises le cri du chien des prairies. Immédiatement vingt-cinq guerriers comanches entrèrent dans la clairière et vinrent se ranger derrière leur chef.

Déjà don Incarnacion s'était mis en selle et attendait avec impatience qu'il plût à son compagnon de donner le signal du départ. Mais l'Indien, froid et impassible comme tous les hommes de sa race, ne se pressait nullement; après avoir jeté un regard circulaire sur ses guerriers comme pour s'assurer que leurs armes étaient en bon état, il mit le pied à l'étrier, bondit en selle, et s'adressant à don Ramon :

— Mon frère a bien compris, n'est-ce pas? dit-il : il doit attendre mon retour, si prolongée que soit mon absence, avant de quitter ce campement. Il faut surtout qu'aucun de ses guerriers ne se laisse voir dans la plaine.

— Allez en paix, chef, répondit le partisan. Pressant alors affectueusement la main de don Incarnacion : Dieu vous aide, mon ami, ajouta-t-il?

— Merci, répondit celui-ci en lui rendant chaleureusement son étreinte.



L'intervention de Mosho-kè. Dessin de Lix.

— Ehaa, dit le chef.

Et les guerriers comanches, appuyant les éperons aux flancs de leurs montures, débouchèrent au galop dans la plaine.

Le village des gambucinos était sombre, ses rues désertes, seulement, de distance en distance, on apercevait une lueur rougeâtre, ardente comme la bouche d'une fournaise, des clameurs discordantes se faisaient entendre. C'était un cabaret qui chantait dans la nuit. Quelques ombres glissaient rapides et silencieuses dans les ténèbres.

Les Comanches traversèrent tout le village, et atteignirent les ruines sans attirer l'attention. Les gambucinos savaient qu'une partie de la tribu campait avec eux dans la plaine, ils supposèrent que la troupe était un détachement de guerriers rentrant dans le village au retour de la chasse. Arrivé devant la Casa grande de Moctekuzoma, le chef ordonna de faire halte, puis il mit pied à terre avec Incarnacion.

Nous avons dit que l'arrivée des Comanches n'avait en aucune façon attiré l'attention, cependant Mosho-kè, prudent comme tous les Peaux rouges, prit certaines précautions dans la prévision d'événements qui pouvaient survenir. Par son ordre, deux guerriers furent expédiés au campement des Peaux rouges éloigné de quelques centaines de pas à peine, avec ordre de leur faire prendre sur-le-champ les armes. Six autres guerriers furent disséminés autour des ruines avec l'injonction expresse de barrer le passage à quiconque se présenterait pour entrer ou pour sortir.

Ces ordres donnés et exécutés, le chef s'approcha de don Incarnacion, et se penchant à son oreille :

— Mon frère voit ce que je fais pour lui, dit-il, est-il content?

— Oui, chef, répondit à voix basse le jeune homme.

— C'est bien, mon frère ne prononcera pas un mot, ne fera pas un geste sans mon autorisation, qu'il me le jure par le Wacondah!

— Je vous le jure, chef, mais vous sauverez mon ami.

— Je le sauverai, ou nous périrons tous! répondit l'Indien avec un sourire sinistre.

Ils s'approchèrent alors de la porte, et appuyant l'oreille contre le bois, ils écoutèrent.

On discutait chaudement dans l'intérieur, les paroles s'entre-choquaient avec une rapidité extrême et un accent de colère auquel il était impossible de se méprendre.

Don Incarnacion, malgré sa promesse, sentait la tempête gronder dans sa poitrine, et si le chef ne l'eût retenu d'une main de fer, à plusieurs reprises il se fût élancé dans l'intérieur de la maison. A un dernier mot prononcé par le capitaine, l'Indien fut contraint de repousser brusquement le jeune homme en arrière.

— Voulez-vous donc perdre votre ami en vous perdant vous-même? lui dit-il.

— Que faire? s'écria don Incarnacion.

— Tenir votre serment, attendre et me laisser agir. Que mon frère se souvienne que la plus légère imprudence suffirait pour faire massacrer mes guerriers. Il me répond d'eux, moi j'entre dans cette maison.

ans ajouter une parole, le chef s'avança vers la porte, l'ouvrit et entra dans la salle.

Nous avons rapporté, dans le chapitre précédent, l'émotion et la surprise causées au capitaine, à don Juan et doña Linda, par l'arrivée imprévue et l'intervention providentielle du chef comanche.

Mosho-kè salua la jeune fille, et, s'adressant à l'Espagnol :

— J'ai fait une longue course, dit-il, mon frère n'a-t-il pas des rafraîchissements à m'offrir, ou bien préfère-t-il que nous terminions d'abord l'affaire qui m'amène auprès de lui?

— De quelle affaire veut parler le chef? répondit don Horacio en fronçant le sourcil. Je ne sache pas que, à part les relations de courtoisie qui existent entre nous, Mosho-kè puisse rien exiger de moi.

— La mémoire de mon frère est courte. Il oublie que le terrain qu'il foule appartient aux guerriers de ma nation; que je ne lui ai permis qu'à une condition d'y établir un campement pour lui et les siens.

— Et cette condition, s'écria le capitaine en pâlissant, en venez-vous exiger l'exécution?

— Je viens pour cela, répondit simplement le chef.

La foudre tombant aux pieds du capitaine ne l'eût pas plus épouvanté que cette parole si paisiblement prononcée, mais accentuée par un sourire d'une indicible ironie.

L'Indien continua :

— Trois jours se sont écoulés depuis que le chef pâle a pris possession des ruines du calli de Moctekuzoma. Confiant dans sa promesse, je l'ai laissé paisiblement s'installer dans cette plaine. Quelles conditions avais-je posées à mon frère le chef pâle?

— Je m'étais engagé, répondit froidement le capitaine tout en portant la main à son sabre, à livrer au bout de trois jours doña Linda entre vos mains, si vous me laissiez libre pendant ces trois jours de faire, à ma guise, travailler les hommes sous mes ordres.

— Ai-je rempli les conditions du traité?

— J'en conviens, chef.

— J'attends la prisonnière.

— Vive Dieu! s'écria le capitaine avec rage.

L'Indien l'interrompit d'un geste, et ouvrant brusquement la porte :

— Ce n'est pas moi, c'est toute ma tribu qui la réclame, dit-il.

Le capitaine poussa un cri d'épouvante et de stupeur, il se sentit vaincu. Par la porte entr'ouverte, il avait aperçu, à la lueur pâle de la lune, les guerriers indiens dont les rangs pressés entouraient la maison.

— Qu'elle parte! dit-il d'une voix étranglée par la colère. Elle est libre. Bien joué, chef, mais j'aurai ma revanche.

L'Indien se tourna sans répondre vers la jeune fille, et lui prit la main.

— Nous nous reverrons, señor, dit le capitaine à don Juan qui se préparait, lui aussi, à sortir.

— J'y compte, répondit le jeune homme.

— Oui, nous nous reverrons, et bientôt! s'écria don Incarnacion en s'élançant aux côtés de son ami.

— Ah! c'était une trahison, murmura l'Espagnol.

Les jeunes gens haussèrent les épaules, et sortirent sans daigner répondre. Quelques minutes plus tard, les Comanches s'éloignaient à toute bride.

XVI. — LA RECONNAISSANCE.

Le capitaine don Horacio de Balboa était d'une bravoure à toute épreuve; malgré son caractère peu scrupuleux et son avarice sordide, il avait, en maintes circonstances, payé bravement de sa personne et jouissait à juste titre de la réputation d'un bon homme de guerre. S'il avait cédé cette fois avec une apparente facilité aux impérieuses injonctions du chef comanche, c'est que, pris à l'improviste, enveloppé par les guerriers indiens, et seul contre tous, il avait reconnu la folie d'une lutte, et, comme le renard pressé par les chasseurs, il avait préféré céder de bonne grâce, pour prendre plus tard une éclatante revanche.

Il ne se dissimulait pas que l'échec était grave, et que le départ de doña Linda lui enlevait toute chance de succès pour la réussite de ses projets.

En effet, son but, en enlevant doña Linda, était d'obtenir d'elle, de gré ou de force, la révélation du secret des empereurs incas.

La jeune fille rendue à son père, tout espoir de s'emparer un jour du trésor échappait au capitaine; c'était inutilement qu'il avait commis une action déshonorante. Bien plus, il s'était laissé jouer comme un enfant, par un Indien auquel il accordait à peine le nom d'homme.

Mais don Horacio était doué d'une énergie peu commune. C'était un de ces hommes comme il ne s'en rencontre que trop dans le monde, qui, aussi complets pour le bien que pour le mal, lorsqu'ils sont engagés dans une voie, qu'elle soit bonne, qu'elle soit mauvaise, n'hésitent pas, ne retournent jamais en arrière, et continuent d'avancer tête baissée, dût la fin de leur course aboutir à un précipice.

Sa prostration ne dura donc que quelques minutes, bientôt il se redressa plus fier et plus résolu que jamais.

La servante de doña Linda était demeurée tremblante, blottie dans un angle de la salle.

Le premier regard du capitaine, lorsqu'il releva la tête,

tomba sur elle, un méchant sourire plissa ses lèvres.

— Que faites-vous là ? lui dit-il avec une courtoisie ironique. Oubliez-vous que votre maîtresse peut avoir besoin de vous. Allons, hors d'ici au plus vite !

La pauvre jeune fille le regarda avec des yeux effarés.

— Que dois-je faire ? dit-elle.

— Aller la rejoindre, vive Dios !

— Ainsi seule, dans la nuit, au milieu des ténèbres ?

— Caraï, ne faudrait-il pas que je vous donnasse une escorte, mon infante ?

La jeune fille fondit en larmes. Il y eut un silence.

Soudain le capitaine se frappa le front.

— Vive Dios ! murmura-t-il, c'est une idée ; qu'elle vienne du ciel ou de l'enfer, peu importe. Puis, s'adressant brusquement à la jeune fille, voyons, la belle, dit-il, séchez vos larmes et préparez-vous à me suivre.

— Vous suivre ! répondit-elle. Où donc cela ?

— Près de votre maîtresse, reprit-il en ricanant.

Et la laissant tout interdite de ce qu'elle venait d'entendre, il sortit de la salle et se dirigea vers le corral.

Ce corral, installé provisoirement derrière la maison, renfermait environ cent cinquante ou deux cents chevaux appartenant aux gambucinos.

Don Horacio jeta le lasso au premier cheval qui se présenta, le sella, puis, après lui avoir entouré les pieds avec des peaux de mouton, il le fit sortir du corral et le conduisit devant la maison.

— Êtes-vous prête ? dit-il en ouvrant la porte.

La jeune fille se recula toute tremblante.

— Que craignez-vous ? reprit-il. Venez, vous dis-je, je veux vous conduire à votre maîtresse. Caraï, ajouta-t-il en ricanant, je lui dois bien cette courtoisie à cette noble señora.

La jeune fille comprit qu'il lui fallait obéir, elle s'enveloppa dans son rebozo et sortit.

Le capitaine se mit en selle.

— Posez votre pied sur ma botte, dit-il, donnez-moi la main, sautez près de moi ; c'est cela. Vous y voilà. Maintenant, accrochez-vous à ma ceinture et tenez-vous ferme, car, vive Dios ! nous allons faire une course dont vous vous souviendrez, ma mignonne.

La jeune fille avait obéi avec une docilité d'enfant.

— Bien, reprit-il. Y êtes-vous ?

— Oui, murmura-t-elle faiblement.

— Eh bien ! alors, en route, fit-il en enfonçant les éperons aux flancs de son cheval.

L'animal se cabra de douleur et partit comme un trait.

La nuit était sombre, pas une étoile ne brillait au ciel. La lune, incessamment cachée par les nuages qui couraient avec rapidité dans l'espace, ne jetait par intervalles qu'une lueur pâle et incertaine qui rendait pour ainsi dire les ténèbres visibles. Le vent soufflait avec des sifflements lugubres, soulevant dans l'air des tourbillons de sable qui aveuglaient le cheval et son cavalier. On entendait au loin les rauques miaulements des jaguars et des panthères à l'abreuvoir, auxquels répondaient comme un sinistre écho les abois saccadés des coyotes et des loups rouges. Dans le village tous les bruits avaient cessé, tous les feux s'étaient éteints ; les gambucinos dormaient, plongés pour la plupart dans le sommeil de l'ivresse. Seuls, quelques chiens errants hurlaient çà et là sur le passage du cavalier.

Au bout de quelques minutes, le capitaine eut laissé derrière lui les dernières cabanes des chercheurs d'or et se trouva dans la plaine. Il s'arrêta. Il avait besoin de recueillir ses idées afin de choisir sa direction et ne pas errer à l'aventure dans ce désert sans route tracée.

Du reste il n'hésita qu'un instant sur le chemin à suivre, puis, avec cette sagacité que possèdent si bien les gens accoutumés à la vie des prairies, il se dirigea en droite ligne sur le bois, où effectivement les partisans étaient campés.

Nous ne ferons pas à l'officier espagnol l'injure de laisser supposer qu'en proposant à la jeune fille de la conduire à sa maîtresse, il fût poussé par aucun sentiment d'humanité ; non, don Horacio de Balboa était un homme trop supérieur pour se laisser guider par des considérations aussi minimes. Son but était de s'assurer du nombre et de la position de ses ennemis ; et s'il emmenait avec lui la jeune fille, c'est qu'il espérait en faire sa complice involontaire dans la reconnaissance qu'il tentait.

Il n'avançait plus qu'avec précaution et au pas ; le corps penché en avant, l'oreille au guet, les yeux écarquillés, il interrogeait l'horizon, cherchait à percer les ténèbres, et essayait d'analyser les moindres bruits que la brise fugitive lui apportait sur son aile rapide.

Enfin, il lui sembla entrevoir une lueur rougeâtre briller comme une étoile un peu à sa droite.

Il continua d'avancer encore pendant quelques instants en redoublant de précautions ; la lueur grandit et prit peu à peu les dimensions d'un feu.

— Je savais bien que je les dépisterais, murmura-t-il.

Parvenu auprès d'un monticule de sable, il s'arrêta, mit pied à terre, et s'adressant à la servante :

— Descendez, dit-il, nous sommes arrivés.

La jeune fille obéit passivement.

— Écoutez-moi bien, enfant, reprit don Horacio d'une voix rude en lui saisissant le bras qu'il serra avec force, gardez-vous d'oublier ce que je vais vous dire, car, vive Dieu ! il y va de votre vie.

— Ordonnez, j'obéirai, dit-elle d'une voix étranglée par la frayeur.

— C'est bien. Voyez-vous cette lueur ?

— Je la vois.

— C'est le feu d'un campement. Là sont embusqués vos amis ; là se trouve votre maîtresse. Cent pas au plus vous séparent d'elle. Marchez sans crainte en avant, et à ceux qui vous interrogeront répondez hardiment.

— Que répondrai-je ?

— La vérité. Que moi-même je vous ai accompagnée jusqu'en vue du camp. Vous me comprenez bien ? Pas de subterfuge.

— Je le dirai.

— Seulement faites attention de marcher avec le plus de bruit possible ; appelez même si vous le voulez, je vous le permets. Il faut que les sentinelles qui veillent sans doute à la sûreté du camp vous aperçoivent et donnent l'alarme. Vous me comprenez bien, n'est-ce pas ?

— Oui, señor.

— Bon. J'ai tenu la promesse que je vous ai faite. Allez, et que Dieu ou le diable vous conduise, quant à moi, ma mission est remplie, je retourne au village.

La jeune fille s'éloigna d'un pas craintif et hésitant.

Le capitaine s'élança vivement vers elle :

— Voulez-vous que j'accélère votre course avec une balle dans la tête ? lui dit-il avec un ton de menace.

La pauvre enfant se prit à courir tout droit devant elle en poussant des cris de terreur.

— A la bonne heure, ils l'entendront, à moins qu'ils ne soient sourds, dit le capitaine, qui remonta sur son cheval et s'abrita derrière le monticule de sable.

Sa ruse eut tout le succès qu'il en attendait.

Les partisans faisaient bonne garde, entourés d'un triple cordon de sentinelles; au premier cri poussé par la jeune fille, deux hommes semblèrent surgir de terre, bondirent sur elle et l'arrêtèrent dans sa course.

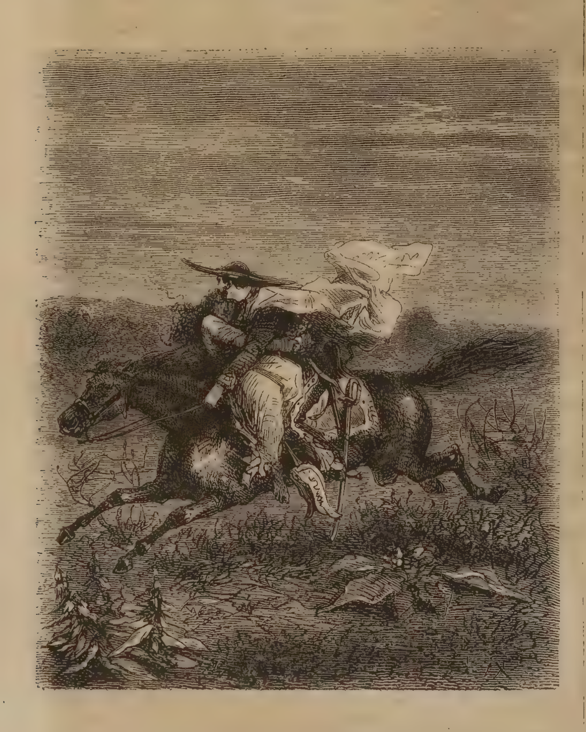
Elle tomba sur les genoux en demandant grâce.

Au même instant plusieurs torches s'allumèrent, et cette partie de la plaine, si sombre et si déserte un instant auparavant, se trouva tout à coup peuplée d'une foule d'individus et éclairée comme en plein jour.

La jeune fille fut relevée et entraînée dans le bois, puis les lumières disparurent, et tout rentra dans l'ombre et le silence.

— Caraï, dit le capitaine en ricanant, ma ruse a réussi, et j'ai pu compter ces gaillards-là comme à la parade. Maintenant il n'y a pas un instant à perdre si je veux leur préparer la réception qu'ils méritent.

Et, se penchant sur sa selle, il partit à toute bride.



La ruse de don Horacio. Dessin de Lix.

Au même instant plusieurs coups de feu retentirent et quelques balles sifflèrent à son oreille.

— Trop tard, mes maîtres, cria-t-il d'une voix railleuse. Vous perdez votre poudre ; l'oiseau est envolé.

Au bout de vingt minutes à peine il rentrait dans le camp et descendait devant la maison de Moctekuzoma.

Il remit son cheval au corral, puis, sans perdre un instant, il se hâta d'éveiller une dizaine de gambucinos dévoués à sa personne.

— Compagnons, leur dit-il sans préambule, les moments sont précieux; des individus, je ne sais lesquels, ont, par suite d'une trahison sans doute, découvert le placer dont seuls nous pensions posséder le secret. Ces hommes, quels sont-ils? je ne saurais le dire, ce dont je suis certain, c'est qu'ils ont l'intention de nous attaquer afin de s'emparer du fruit de nos travaux.

Un murmure de colère parcourut les rangs des gambucinos. Le capitaine continua ;

— Vous savez, vous, mes compagnons, ce que nous cherchons ici; je n'ai pas hésité à vous confier mon secret, convaincu que je pouvais avoir confiance en vous. Voulez-vous vous laisser ravir ce trésor qui, demain peut-être, tombera entre nos mains, ou êtes-vous résolus à le défendre en gens de cœur?

— Mais, fit observer un gambucino, ce trésor existe-t-il réellement? Depuis trois jours nous remuons la terre comme des chiens des prairies, sans que, jusqu'à présent, une trace quelconque soit venue nous indiquer que nous sommes sur la bonne voie.

— Le trésor existe, répondit vivement le capitaine. Il est immense, incalculable. J'attends votre décision. Toute hésitation est impossible, répondez!

— Tout trésor appartient à qui le découvre, dit un des gambucinos. Donc, il sera à nous, car seuls nous le découvrirons.

— Ainsi, vous êtes tous résolus à résister? s'écria le capitaine avec joie.

— Certes, répondirent-ils, jusqu'à la mort.

— Bien, compagnons! Je vous remercie, je comptais sur votre dévouement, je suis heureux de voir que je ne m'étais pas trompé.

— Oh! permettez, señor don Horacio de Balboa, reprit le gambucino qui jusque-là avait porté la parole. Il ne s'agit pas de dévouement ici, il s'agit d'un trésor immense perdu depuis des siècles pour le monde, et que notre devoir est de retrouver.

— Oui, fit l'officier espagnol avec un sourire railleur, d'un trésor dont le partage vous enrichira tous.

Le gambucino haussa les épaules avec dédain.

— Allons, capitaine, dit-il, vous ignorez, nous le voyons, quels hommes sont les chercheurs d'or, les véritables gambucinos. Dieu nous a créés, nous autres, pour découvrir les richesses enfouies au sein de la terre et les faire briller au soleil. L'or passe par nos mains, mais il ne saurait y demeurer. Un vrai gambucino doit vivre et mourir pauvre. Sa mission est d'enrichir le monde, mais de ne rien conserver pour lui.

Le capitaine ne put réprimer un geste d'étonnement à cette singulière profession de foi, qui n'était cependant que l'expression de la plus stricte vérité. Car ces hommes étranges sont ainsi faits. Dès qu'ils ont découvert cet or qu'ils cherchent continuellement avec une ardeur fébrile, il perd aussitôt toute valeur à leurs yeux, et ils abandonnent sans regret au premier venu le *placer* qu'ils ont trouvé pour se mettre à la recherche d'un autre.

— Peu importe, reprit le capitaine au bout d'un instant, le motif qui vous fait agir? Vous êtes résolus à résister, n'est-ce pas?

— Oui, jusqu'à la mort.

— Cela me suffit, hâtez-vous donc d'éveiller vos compagnons et de vous mettre à l'œuvre. Il faut, au lever du soleil, être en mesure de résister aux ennemis qui sans doute nous attaqueront.

— C'est dit, répondirent-ils, comptez sur nous.

Et ils sortirent.

— Caraï, fit le capitaine en se frottant les mains, tant mieux si ces fous méprisent tant les richesses, le trésor me restera à moi seul. Je préfère qu'il en soit ainsi.

Une heure plus tard, une animation extraordinaire régnait dans le camp des gambucinos. Tous les habitants du village travaillaient avec une ardeur singulière à le fortifier et à le mettre à l'abri d'une attaque même régulière.

XVII. — LE CONSEIL.

Nulle expression ne saurait exprimer la joie qui remplit le cœur de don Incarnacion lorsqu'il retrouva sa fiancée. De son côté, doña Linda, si malheureuse un instant auparavant, libre maintenant et au milieu de ses amis, n'osait croire à un si brusque et si heureux changement; de douces larmes coulaient de ses yeux; elle ne pouvait trouver de paroles pour témoigner sa reconnaissance à ses libérateurs.

Don Juan lui-même, surpris du dénoûment inespéré de sa hasardeuse démarche, jetait autour de lui des regards interrogateurs, comme s'il n'eût rien compris à ce qui se passait.

Seul, le chef comanche avait conservé son calme et sa liberté d'esprit. Tout n'était pas fini encore. Un cri poussé par don Horacio suffisait pour éveiller les bandits placés sous ses ordres et rendre au moins douteuse l'issue de l'audacieuse tentative si heureusement conduite jusque-là.

Sans perdre un instant, Mosho-kè donna ses ordres,



L'alerte. Dessin de Lix.

toute la troupe s'envola avec une rapidité extrême, traversa le village et se dirigea d'une course affolée vers le bois qui servait de refuge aux partisans.

Ce fut avec des larmes dans les yeux que don Ramon ouvrit ses bras à la jeune fille. Il la conduisit auprès du feu, la fit asseoir à ses côtés, et l'obligea à lui raconter dans les plus grands détails tout ce qu'elle avait souffert depuis son enlèvement par le capitaine de Balboa.

Don Incarnacion, suspendu pour ainsi dire aux lèvres de doña Linda, poussait des rugissements de colère au récit de ses souffrances, et l'interrompait souvent pour proférer des serments de vengeance.

Tout à coup ils furent interrompus par des cris qui partaient de la plaine. Un instant on crut à une attaque.

Mais bientôt tout s'éclaircit par l'arrivée de la servante, amenée ou plutôt apportée à demi évanouie.

Lorsque, grâce aux soins intelligents que lui prodigua doña Linda, la pauvre enfant revint à la vie, elle dut répondre aux questions qu'on lui adressa.

Il était trop tard pour songer à poursuivre le capitaine, mais, tout en admirant son audace, on comprit combien il était important, avec un tel adversaire, de redoubler de précautions et de ne rien laisser au hasard.

Quant à doña Linda, accablée de fatigues et brisée

par les émotions de la journée, elle s'était retirée avec sa servante dans l'enramada préparée pour elle.

Lorsque la jeune fille eut disparu, don Incarnacion Ortiz et don Juan Nogaray se levèrent d'un commun accord, et, s'enveloppant dans leurs zarapés, allèrent s'étendre en travers de l'entrée de l'enramada.

Don Ramon et le chef comanche restèrent assis en face l'un de l'autre devant le feu. Bientôt les partisans et les Indiens furent plongés dans un profond sommeil. Les deux hommes seuls ne fermèrent pas les yeux et veillèrent sur le repos de tous.

Plusieurs heures s'écoulèrent.

Le jour n'allait pas tarder à paraître. Des bandes d'opale commençaient à rayer le ciel à l'horizon. Un épais brouillard s'élevait lentement des eaux et se condensait en nuages grisâtres au-dessus du Rio Gila. Soudain, sans que l'éveil eût été donné, un guerrier comanche sembla surgir de terre à deux pas de Mosho-kè et se tint immobile et silencieux devant lui.

Le chef releva la tête, et, fixant son regard d'aigle sur l'Indien :

— Bon ! mon fils l'Antilope est de retour, dit-il. Où sont les blancs confiés à sa garde?

— Les visages pâles sont aveugles pendant la nuit. Leur course est lente, répondit le guerrier. L'Antilope les a devancés afin de prévenir le chef. Un peu après l'*endit-ha* (1) ils arriveront ici.

— Le chef à la tête grise est-il avec eux ?

— Oui, un guerrier des visages pâles qui a rejoint le détachement avant l'*ennit-ha* (2) lui a sans doute appris d'importantes nouvelles, car la tête grise a immédiatement pressé sa marche.

— Le cheval de mon fils est-il fatigué?

— Non, il peut encore fournir une longue course.

— Mon fils a examiné le camp, il va repartir ; il instruira la tête grise de ce qu'il a vu.

Le guerrier s'inclina silencieusement et disparut.

Mosho-ké toucha le bras du partisan, que depuis quelques instants la fatigue avait assoupi.

— Qu'y a-t-il? demanda celui-ci en ouvrant les yeux.

— Rien, répondit le chef d'une voix calme, tout est tranquille dans le camp. Un de mes guerriers m'a annoncé l'arrivée prochaine de la tête grise. Mon frère a-t-il quelques ordres à donner à ce sujet ?

— Aucun ; je ne connais pas assez les projets de don José Moreno. Seulement, je crois qu'il serait important d'envoyer un batteur d'estrades aux environs des ruines, pour s'assurer des intentions du capitaine Balboa.

— L'avis est sage, cet éclaireur ce sera moi.

— Vous, chef ! un de vos guerriers suffirait pour cette mission, il me semble.

— Dans les circonstances graves, un chef doit tout voir par ses yeux. Mosho-kè ira.

— Soit. Peut-être vaut-il mieux qu'il en soit ainsi.

Les ténèbres se dissipaient de plus en plus, l'horizon s'enflammait des premiers feux du jour, le hibou avait à plusieurs reprises déjà fait entendre son triste houhoulement.

Le chef se leva, resserra sa ceinture, salua le partisan d'un geste amical, s'approcha de son cheval, sauta en selle et sortit au galop de la clairière.

Au bruit, les deux jeunes gens s'étaient réveillés; ils s'approchèrent vivement de don Ramon et lui demandèrent la cause du brusque départ de l'Indien.

(1) Le point du jour.
(2) Le coucher du soleil.

Celui-ci les mit en deux mots au courant de ce qui se passait, et il leur annonçait l'arrivée prochaine de don José Moreno, lorsque soudain les pas de plusieurs chevaux se firent entendre, et don José lui-même entra dans la clairière, suivi de nombreux cavaliers.

Ses amis s'élancèrent joyeusement à sa rencontre.

— Ma fille, señores ! s'écria-t-il d'une voix tremblante.

— Me voici, mon père ! répondit doña Linda, qui sortit de l'enramada et accourut vers lui.

— Tu m'es donc enfin rendue, mon enfant! s'écria don José en la serrant avec passion dans ses bras.

— Oui, mon père, grâce au dévouement de ces deux nobles amis.

— Que Dieu les récompense ! répondit le vieillard, dont les pleurs inondaient le visage. Hélas ! lui seul est assez puissant pour acquitter la dette de reconnaissance que j'ai contractée envers eux. Pardon, señores, dit-il en s'adressant aux témoins attendris de cette scène. Pardon pour ma faiblesse, mais c'est ma fille, mon enfant chérie, qui m'avait été ravie et que je retrouve lorsque je croyais l'avoir perdue pour toujours. Laissez couler mes larmes; ma joie a besoin de s'épancher. En ce moment je suis père, je ne vous demande que quelques instants. Puis, je vous le jure, je redeviendrai homme.

Les assistants s'inclinèrent silencieusement et s'éloignèrent avec respect, laissant le père et la fille se livrer sans contrainte à toute l'effusion de leurs sentiments.

Cependant la nuit avait complétement fait place au jour, le soleil montait radieux à l'horizon.

Les partisans et les guerriers indiens s'occupèrent activement à panser leurs chevaux et à préparer le déjeuner; le campement avait pris une animation extrême, chacun comprenait que d'un moment à l'autre des événements d'une haute gravité allaient avoir lieu.

Sur ces entrefaites, le chef comanche reparut ; l'Indien était aussi calme et aussi froid que lors de son départ. Cependant de nombreuses taches de sang mouchetaient son costume, et deux chevelures toutes fumantes encore pendaient à sa ceinture.

— Oh ! oh ! chef, dit don Incarnacion, vous avez vu de près nos ennemis, il me semble.

— Les Yorris (1) sont des chiens ; ils ne savent pas se garder, répondit-il. Mosho-kè a surpris deux de leurs sentinelles.

En parlant ainsi, le chef avait mis pied à terre, et, écartant de la main les Indiens et les partisans qui se groupaient autour de lui, il s'éloigna de quelques pas en compagnie des deux jeunes gens et de don Ramon.

— Vous avez des nouvelles, chef? lui demanda l'ex-alcade.

— J'en ai, répondit-il laconiquement.

— Sont-elles importantes?

— Je les crois telles. Mais le chef à la tête grise devrait être ici, je suis étonné de ne pas le voir.

— Il est arrivé depuis plus d'une demi-heure.

— Alors, pourquoi manque-t-il à l'assemblée des chefs?

— Parce que, répondit don José, qui sortit du bois, parce que je suis père, et que le bonheur d'avoir retrouvé mon enfant m'a tout fait oublier pendant quelques minutes, mais maintenant me voilà prêt à vous écouter et à agir ainsi que doit le faire un homme.

— Le chef est sage, fit l'Indien.

(1) Terme de mépris pour désigner les Espagnols.

Les cinq personnages s'assirent alors en cercle autour du feu de veille.

Mosho-kè détacha son calumet de sa ceinture, le bourra avec du morriché, prit un charbon dans le feu, le posa sur le foyer, et fuma gravement pendant une ou deux minutes. Puis il retira le tuyau de sa bouche et l'offrit à don Ramon, tout en conservant le foyer du calumet dans la paume de sa main droite.

Les autres fumèrent ainsi tour à tour, sans échanger une parole jusqu'à ce que tout le tabac fût brûlé. Puis le chef secoua les cendres dans le feu, replaça le calumet à sa ceinture, se croisa les bras sur la poitine, et attendit qu'on lui adressât la parole.

Don José Moreno, à cause de son origine indienne, professait un respect involontaire pour ces coutumes cérémonieuses des Peaux rouges. D'un coup d'œil il avait averti ses compagnons de ne témoigner aucune surprise, et de se soumettre franchement aux exigences de Mosho-kè.

Il laissa s'écouler quelques minutes pendant lesquelles il sembla profondément réfléchir; enfin il releva la tête, et, s'adressant au guerrier d'une voix grave :

— Maintenant, chef, dit-il, quelles nouvelles nous apportez-vous du capitaine espagnol?

— Ces nouvelles sont bonnes ou mauvaises, suivant le point de vue où les envisagera mon père, répondit le sachem en s'inclinant. Le capitaine a employé toute la nuit à faire creuser des fossés et élever des retranchements autour de son campement, dont la Casa grande forme le centre. Une vingtaine de ses plus adroits tireurs sont embusqués sur le toit ou derrière des fascines et des gabions. Trente ou quarante cavaliers sont prêts à exécuter des sorties. De plus, le capitaine est fourni pour un mois au moins de vivres et de munitions de guerre. Non-seulement il ne redoute pas une attaque, mais il la désire, espérant, avec les forces dont il dispose, avoir facilement raison de votre détachement.

— Il possède donc une armée, dit don José d'une voix railleuse, pour concevoir de si audacieux projets?

— Sa troupe se compose de trois cents guerriers yorris, tous munis d'armes à feu, et qui savent s'en servir ; de plus, il a contracté une alliance avec la tribu du Jaguar, une des plus belliqueuses et des plus puissantes de la redoutable nation des Apaches. Les Jaguars, campés à deux heures d'ici seulement, dans la montagne, arriveront probablement à la Casa grande avant que le soleil soit à son zénith.

— Hum! ceci est assez sérieux, dit don Ramon.

— Fort sérieux, répondit froidement don José. Et ces forces sont toutes celles dont dispose le capitaine? demanda-t-il au chef indien.

— Oui, toutes, reprit celui-ci.

Il y eut un instant de silence.

Les quatre hommes fixaient des regards ardents sur le vieillard. Enfin celui-ci reprit la parole.

— Prêtez attentivement l'oreille à ce que je vais vous dire, fit-il d'une voix grave, car de l'exécution de mes ordres dépend le succès de l'expédition.

— Parlez.

— Le capitaine don Horacio de Balboa est à la tête de deux cent cinquante gambucinos, qui, joints aux trois cents guerriers de la tribu du Jaguar, lui composent un effectif de cinq cent cinquante hommes. Nous, blancs et Peaux rouges, nous ne sommes que deux cent vingt à peu près, mais tous résolus et dévoués. Le capitaine, au contraire, ne peut se fier qu'à un petit nombre de ses partisans. La plus grande partie lâchera pied, lorsqu'ils verront que l'affaire devient sérieuse. Les autres, quatre-vingt-dix ou cent bandits peut-être, gens de sac et de corde, sont fort braves, j'en conviens, lorsqu'ils ont devant eux l'espoir d'un riche pillage, mais ils n'aiment pas combattre uniquement pour la gloire. De ceux-là vous aurez facilement raison. Reste donc les guerriers apaches. Viendront-ils d'abord? S'ils viennent, ce ne sera qu'au moment décisif, pour prendre part à la curée et achever le vaincu, quel qu'il soit. Donc, voici, à mon avis, ce qu'il convient de faire : vous, mon cher don Ramon, à la tête de soixante hommes, vous vous avancerez de front contre les retranchements, en vous garantissant du mieux qu'il vous sera possible. Vous engagerez avec les gambucinos une fusillade assez nourrie pour leur faire croire à une attaque sérieuse. Vous, don Juan Nogaray, et vous, don Incarnacion Ortiz, avec chacun vingt hommes, vous simulerez de même des attaques à droite et à gauche, mais sans avancer cependant. Le chef laissera ici dix de ses guerriers pour protéger et défendre ma fille; quarante autres, sous les ordres de l'Antilope, surveilleront les mouvements des Jaguars Apaches. Soixante guerriers, sous les ordres de don Cristoval Nava, formeront une réserve qui se portera partout où besoin sera. Aussitôt que vous verrez flotter sur le toit de la Casa grande le drapeau de l'indépendance mexicaine, alors vous pousserez en avant, car la victoire sera à nous.

— Mais vous, quelles sont vos intentions? demanda don Incarnacion.

— Que ceci ne vous inquiète pas. Avant vous je serai dans les ruines.

— Et moi? demanda Mosho-kè.

— Vous restez avec moi, chef.

— Merci, répondit l'Indien en s'inclinant.

Les trois officiers se levèrent aussitôt.

Don José Moreno et le Comanche demeurèrent seuls.

Quelques minutes plus tard, les Peaux rouges et les partisans quittaient la clairière sous les ordres de leurs différents chefs. Seuls, dix guerriers comanches, armés et peints en guerre, restaient immobiles comme des statues de bronze, attendant le bon plaisir de don José Moreno et de leur sachem.

XVIII. — CATASTROPHE.

Lorsque la clairière fut redevenue solitaire, don José se pencha vers le chef et lui dit quelques mots à l'oreille ; puis il se leva, se dirigea vers l'enramada, et disparut derrière le zarapé qui lui servait de porte. Mosho-kè fit un signe à un Comanche, qui s'approcha aussitôt.

— Mes guerriers, dit-il, abandonneront ici leurs chevaux, qui leur sont inutiles.

L'Indien communiqua cet ordre à ses compagnons; tous mirent pied à terre, retirèrent la bride à leurs chevaux et les attachèrent à des troncs d'arbres.

Au même instant, don José Moreno sortit de l'enramada. Ses yeux étaient humides, son visage pâle. Il venait de faire ses adieux à sa fille, qui, sur le point de le quitter, s'élança vers lui et se jeta une dernière fois dans ses bras en sanglotant.

Le vieillard la tint un instant serrée contre sa poitrine, puis il la repoussa doucement, en lui disant d'une voix que l'émotion faisait trembler malgré lui :

— Du courage, mon enfant! Dieu connaît mes projets, suppliez-le de veiller sur moi, il exaucera votre prière.

En ce moment, plusieurs coups de feu retentirent au loin. La bataille était engagée.

Don José s'approcha vivement du sachem comanche :

— Chef, dit-il d'une voix douce, je vous ai conservé auprès de moi parce que je veux vous donner une preuve éclatante de ma confiance et vous récompenser de votre dévouement. Ce secret que moi seul possède, vous allez le connaître.

Le sachem demeura immobile, une émotion extraordinaire se peignit sur ses traits toujours si calmes ; un tressaillement nerveux agita tout son corps et deux larmes coulèrent lentement le long de sa joue.

— Au nom du ciel ! qu'avez-vous, chef ? s'écria don José surpris et effrayé à la fois.

— J'ai, répondit celui-ci d'une voix étranglée, en courbant le genou et baisant à plusieurs reprises la main du vieillard, j'ai que mon père est bien un véritable descendant des fils du Soleil. Ces paroles qu'il a prononcées me récompensent de mon dévouement. Et maintenant, que mon père me permette un aveu.

— Parlez, chef ; que voulez-vous dire ?

— Ce secret qu'il croit ignoré de tous, un autre le possède.

— Il serait vrai ? fit le vieillard en pâlissant. Et cet autre, vous le connaissez ?

— Je le connais, mon père, puisque c'est moi.

— Vous ! s'écria don José.

— Ce secret est conservé dans un *wampum* que les chefs de ma nation ont seuls possédé tour à tour. Mais que mon père se rassure, il trouvera le trésor intact, car les Comanches savent que ce trésor ne leur appartient pas.

— Chef, vous êtes un homme sage et un ami sûr. Voici ma main, vous êtes mon frère. Venez, nous n'avons pas un instant à perdre.

Ils s'éloignèrent alors à grands pas, suivis par les dix guerriers comanches.

Dans la plaine on entendait une fusillade bien nourrie à laquelle se mêlaient par intervalles des cris de douleur ou de colère.

— Chef, dit don José, je veux vous laisser l'honneur d'être notre guide.

Un sourire de joie illumina le visage austère du sachem, et il prit la direction de la troupe.

En sortant de la clairière, les guerriers se mirent en file indienne, et tournant le dos à la savane, ils firent un crochet sur la droite et s'enfoncèrent dans une partie du bois, tellement abrupte et touffue, qu'ils ne pouvaient avancer que la hache ou le couteau à la main ; tout à coup ils se trouvèrent sur le bord d'une immense crevasse de deux kilomètres de long sur trois cents mètres de large, au fond de laquelle croupissait une eau verdâtre.

Cette crevasse était la lagune del Lagarto ou du Caïman. Ils en côtoyèrent les bords assez longtemps, conduits par le sachem.

Les Indiens et don José lui-même s'étaient armés de baguettes longues et flexibles pour battre les buissons autour d'eux, et briser la tête des serpents qui, à chaque instant, se dressaient sur leur passage avec des sifflements de colère. Après une marche de vingt-cinq minutes environ, ils s'arrêtèrent au pied d'un monticule couvert d'une herbe épaisse, et sur lequel plusieurs arbres avaient poussé de vigoureuses racines.

— Voilà le *téocali* (1), dit le vieillard.

(1) Constructions faites par les anciens Mexicains ; elles étaient creuses pour la plupart et sur leur sommet on élevait des temples.

— Oui, répondit le sachem.

Mosho-kè se baissa, et après une seconde d'hésitation, il poussa un ressort invisible, une immense pierre roula sans bruit sur elle-même et démasqua l'entrée d'un souterrain.

Les Indiens entrèrent, puis le chef fit jouer un ressort intérieur, et la pierre retomba aussitôt à sa première place.

Le souterrain paraissait s'enfoncer à une grande distance sous la terre, assez large pour que six hommes pussent y marcher de front ; des jours habilement ménagés y faisaient pénétrer l'air et la lumière.

Le sachem et le Mexicain reprirent la tête de la troupe, et l'on recommença à marcher, mais cette fois, de ce pas gymnastique et accéléré particulier aux Peaux rouges.

Après un quart d'heure de cette marche rapide, ils atteignirent une salle assez vaste, de forme ronde, contre les parois de laquelle étaient rangés, à droite et à gauche, seize grands coffres en bois de mahogany.

Le chef s'arrêta et soulevant, l'un après l'autre, les couvercles de ces coffres, il montra à don José Moreno que chacun d'eux était plein d'une poussière d'un jaune pâle, terreuse, sans reflet, et ressemblant assez à de la gomme gutte concassée. C'était de l'or. Il y en avait pour plus de quarante millions de piastres.

Les Indiens et don José regardèrent sans émotion ce métal, qui cependant semble posséder la fatale puissance de rendre fous les hommes les plus sages.

— Marchons, dit froidement don José, un autre soin nous appelle.

Le sachem laissa retomber le couvercle, et reprenant leur course, ils s'engagèrent dans une galerie latérale.

Le souterrain, qui jusque-là avait semblé descendre en pente douce, en formant des tours et des détours sans nombre, parut tout à coup prendre une direction contraire et remonter à la surface de la terre.

Les galeries se croisaient, encore plus enchevêtrées les unes dans les autres, cependant le chef n'hésitait jamais et ne ralentissait pas sa marche, on eût dit qu'un fil invisible le guidait.

Le bruit de la bataille parvenait distinctement aux oreilles des hardis explorateurs. Ils entendaient au-dessus de leurs têtes un fracas épouvantable, le galop des chevaux, des cris et des coups de feu.

Ils arrivèrent à un endroit où le souterrain, subitement interrompu, semblait sans issue.

Le chef se baissa, déchaussa avec la pointe de son couteau une pierre qui faisait saillie dans le sol, et y appuya fortement son talon ; la muraille tourna sur elle-même et livra un large passage ; on se trouva alors dans une espèce de cave basse, humide et d'une médiocre grandeur. Cette fois le chef se contenta d'ouvrir une porte vermoulue, et les Indiens débouchèrent dans la salle même où avait eu lieu la scène que nous avons rapportée dans un de nos précédents chapitres.

La chambre était vide. Don José et le sachem échangèrent quelques mots à voix basse, puis se séparèrent.

Mosho-kè, gardant avec lui deux de ses guerriers, s'embusqua derrière la porte ; don José Moreno, suivi des huit autres Indiens, s'élança vers le fond, gravit une échelle qui remplaçait l'escalier détruit, et apparut à l'improviste sur l'azotea (1) où une douzaine de gambucinos, masqués par des gabions, tiraillaient avec fureur contre les partisans.

D'un coup de pied, don José rejeta l'échelle dans la

(1) Toit en forme de terrasse.

salle, puis, à la tête des Indiens, il se précipita avec des cris terribles sur les gambucinos.

Ceux-ci, attaqués à l'improviste par derrière, épouvantés à la vue de ces nouveaux ennemis, succombèrent presque sans résistance ; quelques-uns se rendirent à merci et furent en un instant saisis et garrottés.

Don José, dénouant alors un drapeau mexicain roulé autour de sa ceinture, l'attacha au bout de son fusil et le fit flotter au-dessus de l'azotea. A cette vue, les partisans et les Comanches se ruèrent avec un élan irrésistible contre les retranchements, et essayèrent de les escalader de tous les côtés à la fois.

Alors commença la véritable bataille.

Don Horacio de Balboa, qui, depuis le commencement de l'attaque, était demeuré au milieu des siens, où il se comportait en brave capitaine, ne comprenant rien à ce qui se passait sur l'azotea, et soupçonnant une trahison, abandonna pour un instant les retranchements et se précipita dans la maison. Mais à peine eut-il franchi le seuil de la porte, qu'elle se ferma brusquement, et trois hommes se jetèrent à l'improviste sur lui.

Le capitaine était un homme d'une force athlétique; bien que surpris, il fit une résistance vigoureuse, et un instant il put se croire vainqueur.

D'un coup d'épée il avait tué un Indien, à demi étranglé son second adversaire et se roulait sur le sol avec Mosho-kè, qu'il avait entraîné dans sa chute, lorsqu'il se sentit subitement tiré en arrière et terrassé.

C'était le second Indien, qui, remis de la rude étreinte du capitaine, se précipitait sur lui à corps perdu.

Mosho-kè se releva vivement et vint en aide à son compagnon. A eux deux ils réussirent à triompher de la résistance de l'Espagnol, et le garrottèrent solidement.

Le tigre était enfin dompté.

Alors le sachem redressa l'échelle, et, aidé par son compagnon, il monta son prisonnier sur l'azotea.

Cependant, les partisans et les Peaux rouges, renforcés par la réserve de don Cristoval Nava, avaient vigoureusement assailli les retranchements, et en plusieurs endroits fait irruption dans l'intérieur.

D'un autre côté, l'absence du capitaine avait porté un coup fatal à la défense.

Les gambucinos, tous Mexicains et bons patriotes, à la vue du pavillon national, sentirent faiblir non leur courage, mais leur ardeur. Ils se cherchèrent, se réunirent, et, comme d'un commun accord, relevant leurs armes aux cris de : Vive la patrie ! ils se joignirent aux partisans contre leurs anciens compagnons, les soldats du capitaine.

Ceux-ci, tous bandits mis au ban de la société, sachant qu'ils n'avaient pas de grâce à espérer de leurs adversaires, redoublèrent d'efforts, non plus pour vaincre, mais pour vendre chèrement leur vie. Le combat devint donc un massacre, une boucherie sans nom, où la haine nationale attisait encore la colère des combattants. Tout homme renversé ne se relevait plus.

Les guerriers apaches apparurent un instant sur la lisière de la savane, mais ils jugèrent sans doute que toute intervention leur serait peu profitable, car ils traversèrent la plaine ventre à terre et disparurent sans essayer de porter secours à leurs alliés.

Soudain, les quelques soldats du capitaine qui combattaient encore perdirent tout espoir en voyant apparaître sur l'azotea de la maison leur chef garrotté et prisonnier des Mexicains.

Les armes leur tombèrent des mains et ils implorèrent la pitié de leurs adversaires.

Malheureusement, ceux-ci, enivrés par l'ardeur de la bataille, demeurèrent sourds à leurs supplications et les massacrèrent jusqu'au dernier.

Il ne restait plus d'ennemis à combattre. De tous les soldats du capitaine, lui seul avait survécu.

Don José Moreno permit aux gambucinos de s'éloigner aussitôt après la fin du combat. Ils avaient racheté leur faute en se séparant des Espagnols et en aidant les partisans à les vaincre. Ils partirent donc, et ne tardèrent pas à disparaître dans la direction du Rio Bravo.

Alors, conformément à la terrible loi du talion qui existe dans le désert, un conseil s'assembla pour juger don Horacio de Balboa.

Ce conseil était composé de don José, président ; de don Incarnacion Ortiz, de don Juan, de don Ramon, de don Cristoval Nava, de Mosho-kè et de l'Antilope.

Le capitaine, délivré de ses liens, s'avança devant ses juges entre deux partisans.

Au moment où don José allait prendre la parole pour commencer l'interrogatoire, la porte s'ouvrit, et doña Linda apparut.

Son arrivée causa une vive surprise ; sans s'émouvoir, la jeune fille s'avança gravement vers le tribunal, et, s'adressant à son père d'une voix émue :

— Mon père, dit-elle, je viens vous demander la grâce de cet homme. Vous ne pouvez pas être juge et partie dans votre propre cause. Votre cœur est trop grand et trop généreux pour venger une injure qui m'est toute personnelle. Vous avez devant vous un officier du roi que le victoire a fait tomber entre vos mains, traitez-le non en coupable, mais en adversaire malheureux, et laissez à Dieu le soin de le punir.

— Ma fille... répondit sévèrement don José.

Mais le capitaine l'interrompit d'un geste, et, s'inclinant respectueusement devant la jeune fille :

— Señorita, dit-il, vos paroles sont mon arrêt de mort. L'homme qui s'est rendu coupable du crime que j'ai commis envers vous est indigne de vivre, pardonnez-moi, et soyez bénie.

Par un mouvement brusque, avant qu'on eût pu deviner son dessein, il s'empara du poignard d'un des partisans, se l'enfonça dans la poitrine, et tomba expirant aux pieds de doña Linda. Il s'était fait justice à lui-même. . . .

. . . .

Deux mois après ces événements, quarante millions de piastres en or étaient versés par don José Moreno dans les caisses du congrès mexicain ; huit jours plus tard, le colonel Iturbide, jusque-là un des adversaires les plus acharnés de la révolution mexicaine, relevait le drapeau de l'Indépendance contre l'Espagne, et assurait la victoire aux Mexicains par la convention d'Iguala.

Le trésor du dernier empereur incas avait servi à chasser enfin les Espagnols de cette terre sur laquelle ils avaient si lourdement pesé pendant trois siècles.

Le jour où le général Iturbide, nommé dictateur, fit son entrée à Mexico, désormais capitale de la république, doña Linda épousait don Incarnacion Ortiz; don Juan Nogaray, don Ramon et don Cristoval Nava leur servaient de témoins.

Mosho-kè assistait à la cérémonie nuptiale aux côtés de don José Moreno, qui, le même jour, voyait triompher la cause de sa patrie et assurait le bonheur de sa fille.

GUSTAVE AIMARD.

FIN.

CHRONIQUE DU MOIS.

LA FÊTE DU DANTE.

L'Italie et Florence, sa nouvelle capitale, ont eu les honneurs du feu mois de mai. Il y a justement six cents ans que le poëte de la *Divine Comédie*, un homme à la taille d'Homère et de Virgile, Dante Alighieri, fut donné par la Providence à l'Italie en proie à la guerre civile, à la guerre étrangère, à toutes les fureurs des guerres religieuses. Ce grand génie était destiné à rendre un peu d'espérance à la malheureuse Italie. Il lui devait démontrer, dans ses poëmes immortels, la nécessité de la concorde et les bonheurs de la liberté. A tous les dons de la poésie il unissait le courage, l'intelligence et la bonté. Sa sympathie était immense, et même en ses satires les plus cruelles on comprenait qu'il était poussé par la justice, et non point par la vengeance. Or, par un bonheur très-rare dans l'histoire des grands hommes, cet inspiré est resté pendant tant de siècles l'objet d'un culte. Il eut l'honneur de donner à l'Italie une langue admirable et digne en effet de remplacer la langue romaine, et depuis tantôt cinq cents années, l'Italie, au milieu des révolutions les plus cruelles, est restée incessamment attachée à la mémoire, nous avons presque dit à l'adoration de son poëte. On ne sait plus le nombre des éditions du Dante ; on aurait peine à dire le nom de ses commentateurs. Des écoles se sont ouvertes tout exprès pour l'enseignement de ces trois poëmes : *l'Enfer*, *le Purgatoire*, *le Paradis*. Les plus grands maîtres dans la philosophie et dans les beaux-arts de l'Italie : architectes, peintres, sculpteurs, et pour tout dire en un mot, Michel-Ange, ont tenu en grand honneur d'appartenir au vieux Dante. On montre encore aujourd'hui, à l'ombre de la cathédrale de Florence, la place où Dante aimait à s'asseoir. *Honorez le poëte sublime* est une des plus grandes paroles que Dante ait prononcées, rencontrant Virgile en son Enfer. Cette parole adressée à Virgile, l'Italie entière en a fait comme un écho en l'honneur de Dante, et c'est pourquoi la Grande Florence (une cité de marbre posée sur les fleurs) invitait toutes les municipalités de l'Italie, au nombre de douze mille, à lui venir en aide, afin que, dans un commun enthousiasme, il n'y eût pas un Italien qui ne fût représenté dans cette fête immense.

Tout à coup, un grand voile, qui cachait encore la statue en marbre du vieux Dante, tombe au milieu de l'acclamation universelle, et chacun reconnaît le poëte à son front sublime, à son regard austère, à sa terrible majesté. Quand il passait dans les rues de Florence, assombri par les visions qui l'entouraient, les petits enfants se serraient près de leur mère et se disaient à voix basse :

— As-tu vu celui-là qui sort de l'enfer?

Les Italiens d'aujourd'hui, voyant éclore en toute sa splendeur cette image éclatante de tous les feux de l'Italie :

— Amis, se disent-ils, saluons celui-là qui descend de son paradis pour revoir sa cité florissante.

LE CANAL DE SUEZ.

Le mois passé, nous voulions vous parler de l'isthme de Suez, un des miracles de ce siècle, et l'espace nous a manqué.

Il est à jamais résolu le grand problème de la réunion des deux mers. A l'invitation faite par M. Ferdinand de Lesseps aux délégués de l'Europe, le monde entier avait répondu. On voyait figurer dans ce congrès pacifique les représentants de la France, de l'Italie, de l'Angleterre, de l'Autriche, de la Grèce, de la Russie, de la Suède, des villes anséatiques, de la Hollande, de la Belgique, de la Prusse, du Portugal, de l'Espagne, des Etats-Unis, de l'Amérique du Sud. La Perse y comptait trois représentants, et nos possessions de Nossi-Bé et de Mayotte y avaient aussi leur délégué.

A l'heure où les toasts ont commencé, tout rempli de reconnaissance pour les coopérateurs et les protecteurs de cette grande œuvre, le délégué du commerce de Marseille, M. Sébastien Berteau, a appelé la poésie à son aide, trouvant sans doute que la prose était malséante à célébrer les bienfaits d'une telle entreprise.

A monsieur de Lesseps, notre illustre convive!
Travailleur sans égal, plein de cette foi vive
Qui déplace les mers et transporte les monts,
Il féconde du Nil les généreux limons,
Et va, ressuscitant l'Egypte nourricière,
Changer en grains d'épis tous ses grains de poussière.
L'obstacle de Suez s'aplanit sous sa main,
Au golfe d'Arabie il découpe un chemin,
Et marie aujourd'hui, merveilleux hyménée,
A l'océan indou la Méditerranée.
A travers les sillons par son génie ouverts,
Il unit pour la paix deux bouts de l'univers,
Et devient, en créant cette œuvre sans seconde,
Le collaborateur de Dieu, qui fit le monde.
Aussi la main du siècle incrustera son nom
Sur l'éternel granit du Sphinx et de Memnon.

Le lendemain de cette fête illustre, les délégués du commerce ont été visiter, sous la conduite de M. de Lesseps, les travaux gigantesques par lesquels s'est accomplie cette réunion des deux mers, qui semblait un rêve, même aux yeux des Egyptiens, qui avaient creusé le lac Mœris.

Que de siècles il eût fallu, autrefois, pour l'achèvement d'un pareil miracle ! Et le voilà qui s'accomplit en moins d'années qu'il n'en fallait à la Grèce entière, au divin Achille, au roi des rois Agamemnom, pour s'emparer de Troie et de la famille de Priam.

LE SALON DE 1865.

Chaque printemps, une exposition des beaux-arts ! Il est des gens qui disent que c'est trop, et nous partageons assez leur avis. Le chef-d'œuvre est lent à venir ; il y faut l'inspiration, ajoutée au génie. On arrive au milieu d'un océan de peintures, de dessins, de sculptures, et le plus habile a grand'peine à se reconnaître au milieu de toutes ces confusions. Peu d'or, mais beaucoup d'alliage. Le génie brille par son absence ; en revanche le métier domine, sans exclure cependant le talent.

Cette année donc, nous vous dirons encore le nom de quelques peintres heureux : les deux portraits qui ont valu à M. Cabanel la médaille d'honneur ; les petits drames de M. Breton, pleins d'une rustique et vigoureuse poésie ; *la Tête d'enfant* et *le Banc de pierre* de

M. Hébert ; nous vous dirons *les Saisons* de M. Puvis de Chavannes, et *le Chemin creux de Waterloo*, par Bellanger ; les bonnes petites gens à qui M. Meissonnier donne hardiment une taille de dix coudées, la taille même des héros d'Homère, parce qu'en effet rien n'est impossible au talent sincère. Voici encore l'*OEdipe* et l'*Antigone* de M. Bonnat, et vous ferez justice en les plaçant parmi les meilleurs. N'ayons garde d'oublier *la Sirène et les Pêcheurs* de M. Ehrmann ; l'*Amour vainqueur* de M. Mazerolles; la *Calliope* de M. Hirsch, et le *Jupiter* de M. Baron. Plus loin, *les Ecueils de la vie*, par M. Debon ; plus loin encore, le *Saint Sébastien* de M. Ribot. M. Michaud a fait *Une Mansarde*. Ah ! l'humble maison ! une palette, un violon, la pauvreté ; puis, tout au loin, dans le rayon de soleil, des jeunes gens enivrés de tous les bonheurs de la vie. M. Baudry expose une *Nymphe repoussant les flèches de l'Amour ;* M. G. Moreau, à qui son *OEdipe* a fait une réputation précoce, ne nous a pas paru en progrès; ses deux toiles sont sèches, peu intelligibles, et le dessin même manque de cette pureté tant remarquée l'an dernier. M. Gérôme avait à lutter contre les difficultés d'un sujet ingrat, aussi *la Réception des ambassadeurs siamois* a-t-elle tous les défauts d'un tableau de commande. Nous lui préférons sans contredit *la Prière des ulémas*. M. Protais est représenté par *le Retour au camp après la victoire ;* M. Laugée, par *Sainte Elisabeth ;* M. Duverger, par *le Laboureur et ses enfants* et *le Paralytique ;* M. Pollet, par *la Petite Lydé*, qu'il a empruntée au grand poëte Chénier :

Mon pied blanc sous la ronce est devenu vermeil.

Que dire de M. Gudin et du *Débarquement de Napoléon III à Gênes*, de M. Courbet et de *Proudhon*, des étonnants barbouillages de M. M*** et de tant d'autres ?

Mais passons. Voici M. Amaury Duval, le peintre de la nudité chaste ; voici Mme Henriette Browne, avec son portrait d'un *Jeune Israélite ;* voici *l'Artillerie de la garde à Tracktyr*, une toile splendide de M. Schreyer; les charmants tableaux de genre de MM. Heilbuth, Toulmouche et Fichel ; *la Cour de l'alchimiste* et *Un Naufrage* de M. Isabey ; *la Petite Pauvresse* de M. Antigna, un chef-d'œuvre de grâce et de sentiment; *les Précieuses ridicules* de M. Vetter; *le Chevalier* de M. Penguilly.

Et puis voici venir les paysagistes, et à leur tête M. Corot, le peintre inspiré et charmant ; M. Daubigny avec son *Parc de Saint-Cloud* et son *Clair de lune sur la lande*, M. Français avec ses *Fouilles de Pompéi*, M. Ziem et ses toiles éclatantes de lumière, MM. Lapito, Cabat, Anastasi, Frère, Fromentin, Lavieille, etc., etc.

Quant à la sculpture, c'est un jeune artiste, M. Dubois, qui a gagné du premier coup la médaille d'honneur, et c'est justice.

Le *Musée des Familles* est représenté, et dignement, par MM. Lix (*l'Idylle interrompue*), Sauvageot (*la Plage de Sainte-Adresse*), Yan' Dargent, Worms, Tourneux (*le Départ des contrebandiers*), Joulin (*A travers bois*), et son habile graveur, M. Gérard, qui expose le portrait de Steuben, une de nos plus splendides illustrations.

A ce salon de 1865 nous avons vu encore bien des choses qui méritent l'attention des honnêtes gens, bien des noms que nous aimerions à citer, si l'heure ne nous avertissait qu'il est temps de se hâter. Mais, à côté de ces œuvres recommandables, que d'œuvres stériles aussi. Les vrais peintres, les artistes sérieux auront beau faire, ils ne sauraient empêcher le règne et le triomphe de M. Croûton. Il est vieux comme la peinture ici-bas, M. Croûton. C'est un vrai touche à tout. Rien ne l'arrête et ne le gêne en sa qualité de croûton. Voulez-vous un grand tableau d'église, il le brosse en vingt-quatre heures. Voulez-vous une décoration de boudoir, Croûton excelle à nous montrer des nymphes demi-nues, des zéphyrs qui voltigent dans le ciel bleu... Demandez à Croûton une marine, une caverne, une descente de croix, un intérieur de cuisine, et vous serez servi à l'heure. Il n'a jamais fait d'étude ; il n'a jamais ouvert un livre, eh bien, il va mettre en tableau les romans de Walter Scott et les histoires de M. Augustin Thierry. La Mythologie et l'Evangile ont la même valeur aux yeux de M. Croûton. Malheureusement, la couleur est rebelle autant que le dessin à ce vaste entrepreneur. Tantôt il voit rose et tantôt il voit bleu. D'autres fois il blanchit toute chose : il blanchit la chaumière et le château, printemps blanc comme l'hiver. Il insulte au soleil, il a fané le clair de lune ; il fait un sabre en acier du ruisseau qui serpente ; on rit aux martyrs de Croûton, on bâille à ses fêtes champêtres. Mais surtout ce qu'il aime à faire et ce qui plaît à son génie, ô Croûton ! c'est l'entreprise des portraits. Il entreprend également le bourgeois et le sénateur, la jeune fille et la comédienne, le poëte et le pâle enfant du ruisseau. La marquise en panier, la pensionnaire en robe blanche, et la grisette en jupon court, ne relèvent guère que de Croûton. Ah ! les malheureuses femmes exposées à cette palette inhabile et bête ! Il assied son modèle à contre-sens, il le torture à plaisir ; il va poser sur des genoux cagneux un chien tout semblable au chat de la maison. Parfois la dame est forcée de jouer sur une harpe en cotonnade une sonate... de Croûton lui-même. Il est le Caliban de la peinture ; il est la honte et l'effroi de tous les salons. Diderot l'a rencontré dans la première exposition, dont il s'est fait l'impérissable historien ; M. Théophile Gautier le rencontre aujourd'hui s'étalant à la plus belle place, et remportant parfois la médaille d'or. Il a tant d'amis, tant d'alliances, tant de protecteurs, tant de modèles haut placés, l'ami Croûton. C'est à lui que l'on doit toutes ces mains osseuses, toutes ces figures molles, tous ces uniformes de la garde nationale. On dirait qu'il inspire à tous ses voisins ces risibles fantaisies qui avaient fait inventer le salon des refusés ; mais, dans le salon des refusés, si vous aviez entendu hurler Croûton ! Un diable au fond d'un bénitier n'est pas plus malheureux que maître Croûton sitôt qu'on le met à sa place. Hélas ! vous le chassez par la porte, il revient par la fenêtre, et, plus que jamais, il égorge, il tue, il violente, il se change en flamme, en taureau, en vautour, en nymphe, en négresse, en odalisque ; il prend toutes les formes : il est en marbre, en plâtre, en terre, en bronze, et souvent aussi en pain d'épice. Puis, quand enfin Croûton, devenu vieux, ne trouverait plus à crédit ni brosse, ni toile, ni cadre, alors, de peintre ou de sculpteur, il se fait juge à son tour, et c'est lui qui rédige toutes ces belles critiques d'art et de littérature que vous lisez dans maints journaux.

Mais à quoi bon se plaindre d'un mal que l'on ne peut empêcher ? Ne vaut-il pas mieux laisser la parole au spirituel crayon de votre vieil ami Cham, qui vous mettra en scène notre trop longue tirade, et racontera à sa manière (la meilleure à coup sûr) toutes les folies, toutes les aberrations, toutes les erreurs du salon comique de 1865 ?

Ch. WALLUT.

Paris. — Typ. Hennuyer et fils, rue du Boulevard, 7.

LE SALON COMIQUE.

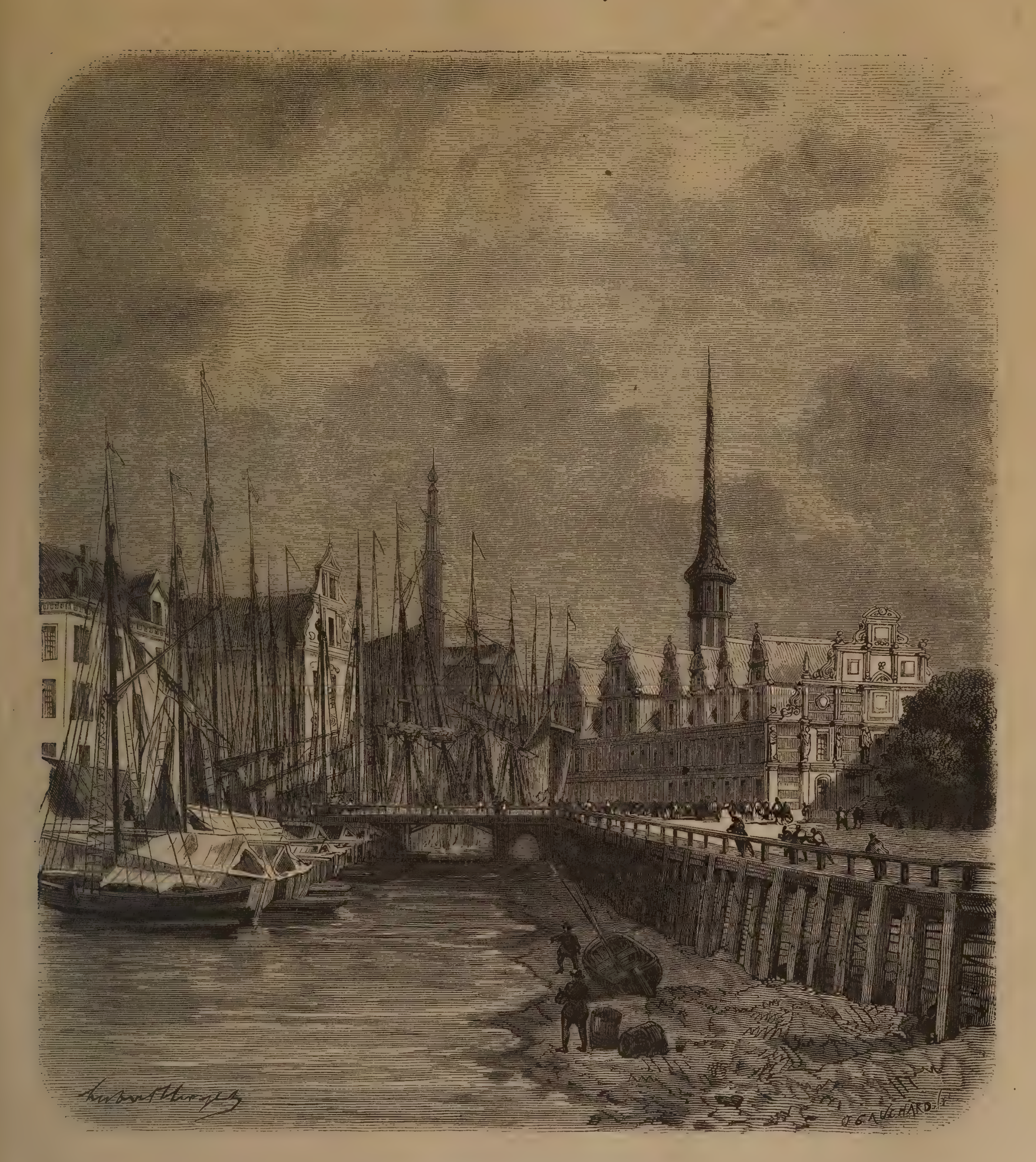


1. *Olympia.* Il serait temps de prévenir la famille de M. Manet.
2. Frédégonde assistant à une représentation de Guignol.
3. Un chien d'aveugle conduit son maître au milieu d'un paysage fantastique afin de s'assurer si son patron n'est pas un farceur qui y verrait clair.
4. Orientaux cherchant à s'orienter, aveuglés par les turbans dont les a dotés M. Gérôme.
5. *Retour du marché.* Tableau interrompu par le brouillard.
6. M. Meissonnier mettant des bottes à l'écuyère pour mieux galoper un dessin.
7. Salade à l'huile de M. Gudin. Vous mêlez bien vos vaisseaux, vos bonshommes, le ciel et la mer et vous servez froid !
8. Quelle chance que M. Moreau ne s'occupe pas de politique, comme il embrouillerait les questions ! Ce tableau représente..... la justice informe.
9. Pas content le César de M. Denécheau. Vercingétorix a pris tous les cheveux ! Il n'en reste plus pour les autres.
10. La température du parterre de l'Exposition faisant pousser des plantes grasses sur la tête du Vercingétorix de M. Millet.

Dessin de Cham.

LES RÉVOLUTIONS D'AUTREFOIS.

LES NOMÉNOÉ.



Vue de Copenhague. Dessin de H. Clerget.

I. — NUIT DE NOEL.

Il n'est pas de ciel napolitain qui soit plus bleu, plus pur que le ciel scandinave par une de ces belles et froides nuits d'hiver où des myriades d'étoiles, éblouissantes de clarté, argentent, diamantent, irisent la glace et la neige, tout en faisant cortége à la lune, aussi resplendissante qu'un soleil.

Telle était la nuit du 25 décembre 1519, aux environs du moins de Copenhague.

La bonne vieille capitale du Danemark oubliait pour quelques heures la tyrannie de son roi Christian II, surnommé *le Néron du nord*, et célébrait gaiement le réveillon de Noël.

Depuis longtemps la messe de minuit était terminée, depuis longtemps chaque famille, soigneusement close en ses lares, continuait les réjouissances profanes de la fête. Dans les arrière-boutiques du quartier marchand, dans les cabanes en bois des pauvres pêcheurs du Sund, on soupait encore, et Dieu sait avec quelles folles explosions de chants et de rires! On dansait déjà dans les salons de la haute bourgeoisie et dans les aristocratiques palais aux abords constellés de lampions et de torches dont les flammes crépitaient, échevelées par le vent du nord. Partout des clartés terrestres qui semblaient rivaliser avec celles du firmament; partout de joyeuses clameurs réveillant les échos des rues désertes. Sur la neige durcie glissaient, pareils à de fantastiques apparitions, quelques derniers traîneaux, rapides comme l'aquilon luimême, avec leur carnavalesque attirail de fanaux, de grelots et de panaches.

L'un de ces légers véhicules s'arrêta devant l'hôtel du sénateur Erik Banner, gentilhomme danois des plus nobles et des plus riches.

Secouant les lourdes fourrures dans lesquelles ils étaient enveloppés, deux hommes en descendirent.

L'un de haute taille et de fière allure; l'autre rabougri, sémillant et d'une obséquiosité toute burlesque. Un bouffon peut-être; assurément un valet. Tous deux ils portaient l'ample domino de velours au capuchon rabattu jusque sur les sourcils; tous deux ils étaient masqués.

Comme ils arrivaient sous le péristyle, le majordome accourut à leur rencontre et demanda, non sans excuse, à voir ou les deux visages ou les deux cartes d'invitation.

— Ce n'est point fantaisie de danser la chaconne ou la pavane qui nous amène céans, répliqua le plus petit des deux inconnus d'une voix aigre et gouailleuse, nous voulons avoir avec le seigneur Erik Banner un entretien sérieux, à l'écart et les portes closes.

— Le moment me semble mal choisi pour une conférence de ce genre, fit observer le fidèle serviteur; mon maître appartient à ses hôtes en cette nuit de plaisir, et je doute fort que...

— C'est de la part du roi! interrompit le masque avec une impérieuse arrogance.

Le majordome eut un premier mouvement d'effroi... que tempéra presque aussitôt l'incrédulité se peignant sur son visage.

Mais l'autre personnage mystérieux, celui qui jusqu'alors était resté muet, déganta vivement sa main droite et montra, brillant à l'index, certain joyau bien connu pour appartenir au despote, qui parfois le confiait à ses envoyés secrets afin d'affirmer leur mission, comme aussi de leur assurer prompte obéissance.

A la vue de ce redoutable talisman, le majordome s'inclina, tremblant de tous ses membres. Puis, après avoir conduit les deux émissaires royaux dans un petit salon discret, il les y laissa pour aller quérir son maître.

A peine la porte se refermait-elle, que l'homme à l'anneau tout-puissant, d'une main, écarta sa capuche, et, de l'autre, se démasquant:

— Ouf! dit-il, j'étouffais sous ces éteignoirs de velours. Qu'on dissimule sa pensée, rien de mieux... mais son visage, non pas! C'est indigne d'un souverain, c'est comme afficher qu'on aurait peur!

Et, tout en marchant à grands pas, il passait et repassait la main sur son visage aux traits durs, à l'expression hautaine et farouche.

Beaucoup plus circonspect, son compagnon s'assura d'abord que tout était parfaitement clos, qu'aucun regard ne pouvait pénétrer dans le salon, fût-ce même par un trou de serrure.

Alors seulement il dévoila sa tête bizarrement bossuée, son museau de singe, et répondit:

— Que Votre Majesté n'aime pas les éclipses, je le comprends. Rien qu'aux feux de son regard olympien, ses plus osés ennemis tremblent de terreur, et les poignards eux-mêmes rentrent dans le fourreau. Ils s'allongeraient, au contraire, et les bâtons aussi, rien qu'en reconnaissant, du moins en certains lieux, le pauvre Didrek Slaghok, autrefois votre humble barbier, présentement votre trop honoré bouffon.

Puisque nos deux visiteurs viennent de se nommer eux-mêmes, rappelons en quelques mots ce qu'ils étaient l'un et l'autre.

Christian II, beau-frère de Charles-Quint, ambitionnait ce grand rôle d'être le Charles-Quint du Nord, et peut-être son rêve se fût-il réalisé, car il était entreprenant, audacieux, tenace. Les circonstances le servirent tout d'abord; mais, enivré par l'orgueil, il sembla comme prendre plaisir à compromettre sa propre fortune. C'était moins un conquérant qu'un chef de bandits, placé sur le trône par une déplorable erreur de la Providence. Maître incontesté du Danemark et de la Norwége, se prétendant roi de Suède en vertu de l'union de Calmar, ce fut contre ce troisième royaume, luttant pour son indépendance, que le tyran commença de se révéler, plus astucieux que Louis XI et plus féroce que Richard III. Puis, comme il lui fallait de l'argent, toujours de l'argent pour dompter le peuple suédois, pour acheter sa noblesse, il pressura sans merci la Norwége et surtout le Danemark, s'irritant de plus en plus à mesure que grandissaient les résistances et, quand l'or ne coulait plus, faisant couler le sang. Aussi les sympathies danoises ne tardèrent-elles pas à se changer en haine... haine encore sourde, patiente et qui, n'osant remonter jusqu'au souverain, s'attaquait à son entourage, composé d'aventuriers de tous les pays, d'écumeurs de toutes les mers, de chenapans de toutes les espèces, surtout de la pire. Ce n'était plus une cour, c'était un bagne. En tête, figurait le conseiller, l'âme damnée, Didrek Slaghok.

Ainsi qu'il vient de nous l'apprendre lui-même, cet autre Olivier le Daim s'était élancé de la fange du carrefour jusqu'aux marches du trône. Parent éloigné de la belle Divika, sultane favorite de Christian et fille de Sigbritte, la sibylle danoise, il avait été introduit au palais par ces deux femmes en qualité de barbier du roi. Divika mourut d'une fin tragique, Sigbritte se retira dans l'antre mystérieux où elle rendait ses oracles, mais leur protégé n'en poursuivit pas moins son chemin. Tout d'abord le tyran s'était amusé de sa laideur et de ses allures drolatiques. Le bouffon en profita pour s'insinuer et grandir dans les bonnes grâces du maître, enchanté de trouver une nature plus cruelle encore que la sienne. Bref, à force de persévérance, de bassesse et d'effronterie, il en était parvenu à distancer tous les autres courtisans, tous les autres favoris; c'était lui maintenant qui gouvernait l'Etat, c'était lui le véritable roi, le véritable despote. L'instinct du peuple ne s'y trompait pas; son ressentiment allait tout droit à ce burlesque vampire qu'il surnommait Didrek-Satan, Slaghok le Diable.

On doit comprendre maintenant cette grande crainte

des bâtons et des poignards qu'il venait de manifester aussi franchement, avec soubresaut final, grimace et posture extravagantes en guise de péroraison.

— Assez! interrompit Christian avec une sorte de dégoût brutal, assez, te dis-je... et ne ravale pas ainsi celui qu'il m'a plu d'élever jusqu'à moi. Didrek Slaghok est aujourd'hui mon conseiller, presque mon premier ministre. Et d'ailleurs, ne fût-il que mon bouffon, bouffonnerie n'est pas la compagne obligée de couardise... Témoin ce tranche-montagne de Triboulet, le fou de mon cousin François Ier. Il faut aussi que tu sois brave; je le veux!

— Soit! consentit Didrek en reprenant à demi son sérieux, soit, j'essayerai... mais comme encouragement préalable, faites-moi donc enfin gentilhomme, ou tout au moins général. Qui sait? je suis peut-être tout à la fois renard et loup?

— Nous verrons! Pour le moment, avance-moi ce fauteuil, et reparlons un peu de Sigbritte.

Slaghok s'empressa d'obéir, et tandis que son maître s'asseyait devant la cheminée où flambait en petillant un grand feu de sapin, il répliqua gravement :

— La devineresse, ma mie? Elle ne se trompe jamais... alors surtout qu'on la consulte durant la première heure de la nuit de Noël.

Un pied sur le landier, le coude sur le genou, le front dans la main, Christian se prit à répéter à demi-voix la prophétie de la sorcière :

« La campagne que tu vas entreprendre, réussira, m'a-t-elle dit, tes soldats seront vainqueurs sur le lac glacé. Mais malheur à toi, malheur, si tu laisses vivre l'ennemi prédestiné à ta ruine, le seul qui puisse mettre obstacle à ta glorieuse ambition. » Et comme je demandais : « Quel est cet ennemi? Comment le reconnaître? Où est-il? » La sibylle m'a répondu : « Souviens-toi de celui qui commandait la cavalerie suédoise le jour où tu fus contraint de fuir l'épée aux reins, la rage dans le cœur!... Souviens-toi de celui que je te conseillai de demander comme otage, et de garder comme prisonnier?... Il n'est qu'une seule prison dont on ne s'échappe pas, c'est la tombe! »

— Très-bien! interrompit Didrek, je constate avec plaisir que vous avez retenu mot pour mot les paroles de mon inspirée cousine.

— Oui... oui... son arrêt s'est gravé là! Mais tuer encore... tuer toujours... et celui-là surtout qui est si populaire, si aimé, si jeune et si brave!

— Tête et sang! je ne vous vis jamais l'humeur aussi tendre. Est-ce que Votre Majesté serait malade?

— Je me porte à merveille, répondit le roi d'un ton sévère, et j'ai toute ma raison. Mais il est dans le cœur humain des entêtements étranges! Je m'étais promis que ce Gustave Wasa deviendrait un de mes lieutenants, un de mes amis... je le voulais... je le veux encore!

— Qu'il cède alors, et place sa main dans la vôtre... auquel cas, la cousine Sigbritte l'a formellement déclaré, plus rien à craindre. Le sort serait conjuré. Sinon, cet homme vous deviendrait fatal... il faut qu'il meure!

— Mais tu as donc quelques motifs particuliers pour lui en vouloir, mon bon Didrek?

— Aucun... Seulement il est jeune, et j'ai passé cinquante ans; il est beau cavalier, je suis biscornu que c'en est pitié; aimé de tous, et moi haï. Enfin, il pourrait devenir dangereux pour mon maître, et moi, prévoyant serviteur, je veux qu'on le supprime à temps, voilà tout!

Christian parut satisfait. Il sourit à son confident, il lui flatta de la main les deux joues, et répondit, du ton que prend un bonhomme de père avec un enfant gâté :

— Voyons... ne te fâche pas... on te le donnera, ce Gustave si funeste à mon avenir... on te le donnera dès demain, pourvu toutefois qu'il se montre récalcitrant à notre dernière sommation, et qu'il se trouve ici, comme nous l'a dénoncé la sorcière.

— Sigbritte ne se trompe pas; il y est.

— Moi, j'en doute encore.

— Voici le seigneur Erik, qui va vous fixer à cet égard. Soyez adroit, et pas de faiblesse.

— Je te le promets. Silence!

La porte venait de se rouvrir pour livrer passage au maître de la maison.

Erik Banner était un gentilhomme d'une trentaine d'années, à la physionomie ouverte, au regard franc, et qui portait, avec une élégance toute seigneuriale le magnifique costume du seizième siècle.

Croyant d'abord n'avoir affaire qu'à de simples envoyés, peut-être subalternes, il s'avançait vivement et comme pressé d'en finir; mais en reconnaissant le roi, il s'arrêta tout à coup, devint très-pâle, et, s'inclinant avec un certain embarras :

— Votre Majesté chez moi! balbutia-t-il, quel honneur!

— Un honneur auquel vous ne vous attendiez pas, interrompit Christian, et qui me semble devoir confondre votre félonie. Comment avez-vous pu quitter le Jutland, et déserter ainsi la garde de votre prisonnier?

Erik se redressa sous l'injure, et reprenant assurance :

— Mon prisonnier, dit-il, puisqu'il vous plaît de lui donner ce nom, mon prisonnier n'est plus au château de Kallo. Je l'ai amené avec moi à Copenhague, il est ici.

Le roi échangea un regard avec Didrek, qui du geste sembla lui dire :

— Vous voyez bien que la sorcière avait raison!

Banner poursuivit :

— Puisque Votre Majesté paraît m'accuser, qu'elle me permette de me défendre. Gustave, mon proche parent, languissait dans un cachot. Il y serait mort de désespoir et d'ennui. C'était peut-être ce que désiraient certaines gens; c'était ce que ne pouvait vouloir le roi. J'allai vous trouver, sire, vous suppliant de le confier à mon honneur, vous en répondant sur ma tête.

— Sur votre tête! souligna le despote avec un sourire de sinistre augure; j'aime à voir que vous vous souvenez de l'enjeu, et m'étonne davantage encore que vous vous exposiez à le perdre.

Il y eut un rire satanique sous le capuchon de Slaghok. Quant à Erik, se tournant vers le roi :

— Je ne cours aucun risque, répondit-il, car j'ai pour garantie quelque chose qui vaut mieux que les verrous d'une prison, que les hautes murailles d'un château-fort.

— Quoi donc?

— La parole de Gustave Wasa.

A son tour, Christian se prit à rire. Peut-être se rappelait-il que lui-même, au mépris de la foi jurée, il avait retenu comme captifs Gustave et ses compagnons, qui ne lui avaient été livrés que comme otages; peut-être son incrédulité dans l'honneur des autres ne provenait-elle que de la mésestime qu'il avait de son propre honneur.

Erik le comprit ainsi.

— Gustave m'a juré de ne point fuir, répondit-il; il ne fuira pas. Je vous l'atteste à mon tour, et nous sommes de ceux qui savent tenir leur parole.

Une soudaine rougeur envahit le visage de Christian;

il eut un premier mouvement de colère, mais, se contenant aussitôt :

— Soit! répliqua-t-il, je veux bien reconnaître que vous étiez libre de le conduire où bon vous semblait, pourvu toutefois que ce fût en terre danoise. J'ajouterai même que, ne croyant guère aux serments, je n'en ai point exigé de vous, seigneur Erik; je me suis contenté de vous dire : « S'il m'échappe, l'échafaud pour son gardien... » et, demandez plutôt à Didrek, ce sont-là des promesses que Christian II n'oublie jamais !

— Jamais! répéta Slaghok de sa voix aigre et tranchante comme le glaive du bourreau.

Si brave que fût Erik Banner, il ne put se défendre de tressaillir.

— Mais, continua le tyran, vous m'aviez promis quelque chose. Une simple promesse, d'accord. Cependant, c'est mon espoir en cette promesse qui seul m'avait rendu si complaisant à votre requête.

— Que Votre Majesté veuille bien s'expliquer, répliqua Banner avec une certaine rougeur au front, je ne me souviens plus, je ne comprends pas...

— Vous m'aviez promis de plaider ma cause auprès de Gustave. Mes droits au trône de Suède sont incontestables; ceux qui soutiennent le contraire n'ont obtenu d'autre résultat que la ruine et le malheur de leur pays; moi, ce que j'ambitionne, c'est sa fortune et sa gloire. Lui avez-vous dit cela, mon cher Erik? Le lui avez-vous répété souvent, et de façon à l'en persuader enfin?

Erik hésitait à répondre.

— Il paraît, sire, que vous aviez fait choix d'un mauvais avocat, insinua méchamment Slaghok ; ne dirait-on pas qu'il a perdu jusqu'à l'usage de la parole!

— Sire, répondit enfin le gentilhomme, je n'ai pas oublié que j'étais le sujet de Votre Majesté, ni que le sang danois coulait dans mes veines. Mais, vous l'avouerai-je ? Gustave conserve un vif ressentiment de son injuste captivité; Gustave n'a qu'une seule ambition... l'indépendance de la Suède!

A cette catégorique et loyale réponse, les traits de Christian se contractèrent en une grimace pleine de colère et de haine. Néanmoins, ce fut d'un ton presque indifférent qu'il reprit :

— Ainsi donc, vous n'avez pas réussi. C'est dommage, je comptais sur votre éloquence, et, dans l'intérêt même de votre jeune parent, il était à souhaiter qu'il cessât de me haïr. Je ne sais trop pourquoi, mais je tiens à le conquérir... j'ai mis dans ma tête qu'il se rangerait enfin de mon côté... je le veux pour ami.

— Sire...

— Ne m'interrompez pas ! Je le veux pour ami, vous dis-je, et compte encore sur vous pour le décider. La cause de l'indépendance suédoise est perdue sans retour. Dès demain une nouvelle armée s'embarque dans tous les ports du Danemark. Elle comptera dans ses rangs deux mille Français que me prête mon cousin François. C'est l'écrasement certain des dernières résistances, c'est une domination assurée, c'est la victoire. Il serait bien fou ce Gustave de s'entêter en une révolte sans espoir, sans avenir... tandis qu'en se ralliant à moi, son légitime souverain, il obtiendra tout ce que les hommes envient : richesses, honneurs, puissance, la seconde place dans l'Etat, une vice-royauté, s'il l'exige. Voilà ce qu'il faut lui dire, Erik Banner, dès aujourd'hui, dans un instant... car je me lasse à la fin ; et ne veux pas laisser d'ennemis derrière moi. Celui-là surtout. Vous me comprenez, n'est-ce pas? Il me faut sa soumission avant mon départ; il faut qu'il parte avec moi, comme mon partisan, comme mon lieutenant. Je l'attendrai jusqu'à la dernière heure... S'il ne vient pas, je donnerai des ordres en conséquence... et c'est lui qui l'aura voulu.

— Juste ciel ! s'écria Banner, mais quel est donc le dessein de Votre Majesté ?

— Je ne sais pas encore, continua le despote avec son plus implacable sourire, nous aviserons. Mais, puisque vous portez tant d'intérêt à ce jeune homme, Erik Banner, tâchez de vous en bien convaincre, et surtout de faire passer votre conviction dans son âme : il faut qu'il vienne à moi dès demain... il le faut !

Et, remettant son masque, il sortit, escorté de son bouffon qui répétait à sa suite, ainsi qu'un écho fatal :

— Il le faut! il le faut!...

Erik reconduisit jusqu'au seuil de son hôtel les deux hommes masqués, qui remontèrent et disparurent dans leur traîneau.

Les grandes flambées et les cris de joie continuaient par la ville. Dans l'azur du ciel, toujours d'innombrables étoiles ; mais vers l'ouest, quelques gros nuages noirs qui commençaient à se mouvoir sous l'impulsion de violentes rafales, présages de l'orage.

Malgré l'âpreté de la bise, un homme de haute taille, enveloppé dans une sorte de caban de couleur grisâtre, les jambes perdues dans ces grandes bottes que portent les gens de mer, le bonnet fourré descendant jusqu'aux oreilles, arriva du côté du port, s'adossa sous le porche d'une maison, juste en face du palais Banner, fixa ses yeux vers certaine fenêtre et, comme attendant un signal, resta plongé dans l'ombre, immobile et muet, ainsi qu'une cariatide vivante.

Erik était encore là, debout sur le seuil, et se répétant les dernières paroles du despote avec cette conclusion pleine de stupeur :

— Si Gustave ne cède pas, c'est un homme mort !

Il remarqua tout à coup l'étrange sentinelle qui venait de se poster comme à l'affût d'une proie.

— Est-ce un espion déjà?

Et, se dirigeant en toute hâte vers la salle du bal, il murmurait :

— Gustave saura tout ; c'est mon devoir.

La fête en ce moment était dans tout son éclat ; des flots de danseurs tourbillonnaient de toutes parts, ceux-ci portant l'habit de cour taillé sur les patrons tout récemment recueillis au camp du Drap d'or, ceux-là travestis à l'italienne, à la turque, ou suivant les attributs de la mythologie scandinave.

En tête du plus animé des quadrilles, se distinguait un jeune cavalier vêtu en matelot de la Baltique.

Sous ce simple et rustique costume, il avait cependant un air de noblesse et de bravoure qui le faisait remarquer entre tous. Son front large, et comme portant l'empreinte du génie, s'encadrait d'une abondante chevelure d'un beau brun mordoré, qui coiffait fièrement la tête et retombait en boucles épaisses jusqu'à la naissance des épaules. Ses traits fortement accentués, ses grands yeux brillants, son fréquent sourire qui laissait voir des dents éclatantes de blancheur, sa taille cambrée, ses membres vigoureux, sa vive allure, tout en lui révélait l'énergie, le dévouement, la loyauté, une nature d'élite, un de ces hommes prédestinés aux grandes choses. Mais ce qui dominait en ce moment dans toute sa personne, c'était l'épanouissement radieux de la jeunesse, c'était une fougue, une gaieté, une ivresse de plaisir qui faisaient de lui le héros de la fête, le roi de la Noël.

Et cependant c'était un exilé, c'était un captif, c'était le comte, ou plutôt l'*iarl* Gustave Wasa !

Il avait alors vingt-trois ans. L'avenir lui réservait un des plus beaux rôles dont l'histoire fasse mention parmi les libérateurs des peuples. Ce rôle, peut-être le pressentait-il déjà. Tout jeune encore, sur les bancs de l'école, il avait déjà manifesté son impatience de la domination étrangère, son amour pour sa patrie, sa haine pour le Danemark, ou plutôt pour la tyrannie de Christian, car tous les Scandinaves sont issus d'une même race, destinés peut-être à se fondre un jour dans une seule et même nationalité. Un peu plus tard, dès l'adolescence, il avait affirmé ce même sentiment par les armes, et combattu glorieusement aux côtés de Stenon Sture, son parent, le véritable roi de Suède, de par la volonté, de par l'amour des Suédois. A vingt ans, il commandait la cavalerie et, comme nous l'avons vu plus haut, pourchassait l'usurpateur étranger l'épée dans les reins. De là la haine de Christian ; de là peut-être aussi ce désir impérieux, cet acharnement étrange de vouloir rallier à sa cause un pareil champion. Usant de subterfuge, le tyran avait profité d'une occasion de l'obtenir comme otage, et le conservait comme prisonnier de guerre, en attendant sa soumission ou sa mort. L'heure de cette fatale échéance était arrivée. Erik Banner le savait maintenant, et c'était cette terrible conviction qui le précipitait vers son hôte.

— Gustave, dit-il, il faut que je te parle... viens !

— Non pas! se récria Wasa, laisse-moi rire, danser, aimer... oublier !

Et, comme si ce dernier mot eût fait passer une ombre sur sa joie, il étreignit de nouveau la gracieuse taille de celle qui se reposait à son bras, et tous les deux ils repartirent dans l'enivrant tourbillon que rhythmait l'orchestre aux cent voix.

Erik attendit une halte générale, et accourut à la recherche de son prisonnier. Déjà celui-ci, le verre en main, chantait le second couplet d'une ancienne chanson de mer en rapport avec son travestissement.

— Laisse-moi chanter et boire, impitoyable geôlier ! répliqua-t-il ; c'est pour moi un beau rêve... Il ne fait pas encore jour, pourquoi me réveiller ?

— Une affaire sérieuse, urgente !

— Est-ce que ma vie vaut la perte d'une heure de plaisir ?

— Mais s'il s'agissait de ta liberté ?

A ce mot, Gustave changea subitement de visage, et, très-pâle, il se prit à regarder Erik d'un air charmé, presque suppliant.

Certain de l'effet qu'il avait voulu produire, Banner se dirigea vers la sortie du salon. Comme attiré sur ses pas par un talisman magique, le jeune iarl le suivait.

Ils arrivèrent ainsi dans la chambre du captif.

Une magnifique chambre lambrissée de chêne jusqu'à hauteur d'homme, tapissée de cuir de Cordoue dans sa partie supérieure, réunissant toutes les élégances alors parvenues dans les Etats du Nord. Ses longues fenêtres, aux somptueuses tentures vénitiennes, s'ouvraient au rez-de-chaussée, sur la façade même du palais.

A peine la main d'Erik laissait-elle retomber les lourdes portières, que déjà Gustave lui disait :

— Parle, de quoi s'agit-il ? Ai-je mal entendu ? N'as-tu pas prononcé à mon oreille le mot divin de liberté ?

— Effectivement, mais...

— La liberté ! c'est pour moi la patrie ! c'est peut-être sa délivrance !

Tandis que Wasa parlait ainsi, une sorte de transfiguration s'opérait dans toute sa personne. Ce n'était plus le jeune homme enivré de plaisir, le joyeux convive que nous venons de voir passer, il n'y qu'un instant, à travers le tumulte de la fête. Son regard brillait maintenant d'un tout autre éclat ; sa physionomie était devenue tout à la fois celle d'un penseur et celle d'un héros.

— Eh quoi ! fit Banner avec une sorte de découragement, tu penses toujours à la Suède ?

— Toujours ! répondit ardemment le jeune iarl, c'est ma vie, c'est mon rêve ! Il faut qu'elle soit affranchie par moi ! Il faut que j'y puisse retourner enfin...

— Oublies-tu donc que c'est impossible ?

A cette interruption d'Erik, la flamme qui brillait dans les yeux de Gustave s'éteignit, et ce fut avec le sentiment d'une profonde douleur qu'il répondit :

— Impossible, oui... Pour nous soustraire à l'ennui



Gustave Wasa. Dessin de Foulquier.

dévorant du château de Kallo, pour revenir ici, pour chercher à m'étourdir au milieu des fêtes de Noël, je t'ai donné parole de renoncer à toute tentative d'évasion. Mon serment !... je suis prisonnier de mon serment ! C'est là ce que tu voulais dire, n'est-ce pas, Erik ?

— Non-seulement cela, mais encore autre chose.

Et comme Wasa le regardait étonné :

— Eh ! crois-tu donc, poursuivit Banner, que si, par une circonstance quelconque, cette chaîne se brisait, si tu voulais, si tu pouvais fuir, crois-tu donc que les espions et les sbires de Christian ne sont pas là, à l'affût dans l'ombre, dressant leurs piéges autour de toi, tout prêts à t'arrêter, à te frapper dès les premiers pas ?

— Qu'importe ! La mort plutôt que la captivité ! Mourir, lorsqu'on est esclave, c'est encore redevenir libre.

— Mais ton pays ? mais ton rêve ?...

Une seconde fois Gustave sembla retomber des hauteurs où s'élevait sa pensée. Puis, après une courte hésitation, avec une certaine ironie dans la voix :

— Qui t'assure que je ne réussirai pas? reprit-il; il est parfois des précautions si bien prises, des amis si dévoués... si je te disais qu'à cette heure même un de ces moyens-là m'est offert, un de ces amis-là m'attend...

— Gustave !...

— Rassure-toi, j'ai juré. Mais sache-le bien, ami, ce n'est pas la crainte de la mort, ce n'est pas l'impossibilité de fuir qui m'arrête... c'est mon honneur engagé vis-à-vis de toi, voilà tout.

Il lui tendit la main, Erik la serra dans les siennes, et, devenant pensif, il murmura :

— Oui, je le sais, il est dans ta destinée qu'on t'aime... Et là-bas, par de là le Skager-Rack et le Cattégat, parmi la noblesse suédoise, il est plus d'un ami qui doit penser à toi, qui cherche à te sauver.

Un amer sourire s'était dessiné sur la physionomie si expressive de Wasa. Ce fut en branlant la tête d'un air de dénégation qu'il répondit :

— Oh ! tu te trompes, Erik. Ces amis-là, mes égaux, les compagnons de ma jeunesse, ils m'ont oublié! ils s'applaudissent peut-être de ne plus m'avoir pour rival ! Les fidèles qui pensent à moi, je n'y comptais pas. Les dévoués qui bravent tout pour mon salut, ce sont des gens du peuple, des anciens serviteurs, perdus dans la foule, obscurs, inconnus, ignorant même leur simple grandeur d'âme, mais aussi braves, cependant, aussi généreux, aussi nobles que des rois et des empereurs ! Eh ! tiens, Erik, puisque cet espoir par lequel tu m'as entraîné jusqu'ici n'était qu'un leurre, puisque ta bouche se tait maintenant, laisse-moi te dire et te prouver que, malgré la toute-puissance de mon ennemi, malgré l'indifférence, les scrupules de ceux qui se disaient mes amis, cette nuit même, à l'instant, si je voulais jeter un cri, faire un signe, je serais délivré, je serais libre !

Et comme Erik le regardait, surpris à son tour :

— Ecoute, poursuivit-il en s'asseyant à l'angle de la table massive qui occupait le milieu de la chambre, écoute, ô mon gardien, ô mon geôlier, et tu ne douteras plus... Ma naissance faillit coûter la vie à ma mère, et, durant plusieurs années, la maladie me priva de ses soins, de ses caresses. D'autre part, la persécution menaçait, dispersait sans cesse ma famille. Aussi, jusqu'à l'âge de dix ans je restai dans celle de ma nourrice, excellente et digne femme, qui m'aimait comme ses propres enfants. Elle avait déjà quatre ou cinq fils; ils devinrent mes frères. Elle avait une fille, ma sœur de lait, ma première et ma meilleure amie, présentement encore mon ange gardien. Au fur et à mesure que les années s'écoulèrent, les garçons grandissant commencèrent, sous la conduite paternelle, leur rude apprentissage d'agriculteurs, de bûcherons et de chasseurs d'ours. Durant ce même temps, il en survenait d'autres, des petits, dont je fus à mon tour le protecteur. En tout sept. C'était vraiment plaisir de les voir, alertes et vigoureux comme des enfants du temps d'Odin, courant et grimpant à travers la sapinière qui couronne la montagne, réunis chaque soir autour de la cendrée fumante, ou bien encore s'éveillant au matin sous les fourrures qui recouvraient leur lit commun. Quant à Johanna, leur sœur, elle était élevée plus délicatement: d'abord, parce que c'était une fille ; ensuite, parce qu'elle avait pour frère de lait un petit gentilhomme. Nos deux berceaux se touchaient. Nous ne nous endormions jamais sans échanger une caresse; jamais nous ne nous réveillions sans échanger un sourire. Il en résulta, pour l'un comme pour l'autre, une de ces amitiés à profondes racines que, plus tard, rien ne peut arracher du cœur, ni le temps, ni la séparation, ni la différence des conditions sociales. Moi, cependant, j'eus mes jours d'oubli, lorsque, quittant notre cher village de Lindholm pour entrer à l'école d'Upsal, je restai plus de trois ans sans revenir au château de mon père. Mais, sitôt que j'eus embrassé ma famille, comme je courus vers la chaumière de Noménoé ! C'est ainsi que se nomme mon père nourricier. Il arrivait à ma rencontre avec sa femme, avec sa fille, avec ses fils. Les uns commençaient à devenir des géants, les plus jeunes étaient déjà presque de ma taille. Quant à Johanna, que j'avais laissée enfant encore, j'eus peine à la reconnaître, c'était maintenant une belle et vaillante fille, grande, svelte et, sous son extrême simplicité campagnarde, cachant une noblesse de sentiments digne d'une reine. Un véritable festin m'attendait dans la chaumière, qui, toute parée, semblait elle-même fêter mon retour. Le père Noménoé est un de ces paysans libres et propriétaires qu'on appelle en Suède des *dannemans*. En le regardant au milieu de ses fils, on se prenait à penser à ces ancêtres presque mythologiques des peuplades du Nord, à ces Scandinaves des anciens jours qui faillirent réaliser la conquête du monde. C'est à peine si j'ose le dire, mais dans cette chaumière, plus encore peut-être qu'au château, je fus heureux, je me sentis en famille. Aussi dans la suite, à chaque nouveau retour, je me faisais un bonheur d'aller rendre visite au *danneman* et à ses enfants, et passais des journées entières au milieu d'eux, laissant s'épanouir mon cœur à l'épanchement de leur franche et robuste amitié. Et cependant, ingratitude dont j'ai honte, lorsqu'arrivèrent pour moi les fièvres de la jeunesse et de l'orgueil, durant mes succès à la cour de Stockholm, durant notre lutte acharnée contre les Danois, durant les premiers mois de ma captivité, j'oubliai de nouveau mes humbles amis, ne comptant plus que sur les autres. Les autres m'ont manqué; ceux-là sont venus, m'apportant d'abord des consolations, aujourd'hui la liberté.

— Comment ! se récria Banner, comment! ce sont les fils de ce paysan?...

— L'un d'eux, poursuivit Gustave, trouva moyen de s'introduire dans mon cachot pour me dire, au moment même où je me croyais abandonné du monde entier : « On pense à vous, là-bas ; on vous aime toujours; on cherche un moyen de vous délivrer ! » C'était impossible alors, et moi-même, craignant de compromettre la fortune et la vie de ces braves gens, je leur répondis qu'il n'y fallait pas songer. Malgré cette réponse, le jour même où tu me fis sortir de prison, Erik, je reçus avis qu'on devait attaquer l'escorte qui nous conduirait à Kallo. C'eût été t'exposer toi-même; je refusai. Plus tard, souviens-toi d'une nuit où les sentinelles firent feu, où l'on trouva sur le rocher des traces de sang. Ce sang, c'était celui d'un des fils de Noménoé. Il venait d'aventurer sa vie dans une folle tentative, réalisable, peut-être en raison même de son audace, et qui ne manqua effectivement que par un malencontreux hasard. A quelques mois de là, lorsque tu m'offris de me ramener à Copenhague, mes sept frères de lait voulaient à toute force attaquer ton château ; entreprise surhumaine, dans laquelle ils eussent tous risqué cent fois leur vie. C'est pour prévenir ce malheur que j'ai tant pressé notre départ. Et voici qu'à peine arrivé, au bout tout au plus d'une semaine, un nouveau plan d'évasion s'organise, une nouvelle porte se démasque pour ma fuite, mais entr'ouverte cette fois par la main de Johanna.

— Quoi ! dit Erik, c'est cette jeune fille ? elle est ici ?

— Dans la personne de son fiancé. Tu vas le voir, et lui-même te dira le reste.

A ces mots, Gustave se leva, ouvrit la fenêtre et fit un signe au dehors.

Presque aussitôt deux mains s'appuyèrent à la balustrade, une tête surgit, un homme, enjambant le balcon, entra dans la chambre. C'était l'homme au caban grisâtre, celui que Banner avait pris pour un espion, celui qui semblait attendre un signal.

Il s'empressa de retirer son bonnet de fourrure; on aperçut alors une forêt de cheveux blonds, de grands yeux bleus, un jeune et mâle visage, dont le vent de la Baltique n'avait pu bronzer encore la carnation presque féminine, et qui, sous une expression naïve et douce, laissait deviner la résolution, l'audace prête à se réveiller au premier besoin, au premier appel.

— Dieu soit loué! dit-il dès son premier regard vers Gustave Wasa, vous avez mis mon costume de matelot... vous consentez? Johanna sera bien heureuse.

— C'est donc pour elle et non pour moi que vous êtes venu? demanda Gustave en souriant.

— Je ne vous connais que de nom, répondit le jeune marin; elle, je l'aime de toute mon âme.

— Et, sans doute, Johanna vous aime aussi?

— Hélas! non, pas encore; et voilà pourtant plus d'une année que mon père est allé demander sa main au père Noménoé, lequel verrait avec plaisir ce mariage. Nous sommes riches et considérés à Nikoping. Pour ma part, j'ai dans le port trois barques de pêche et tout autant pour le transport des bestiaux. Je me crois un honnête homme et je la rendrais heureuse. Mais elle veut attendre. Je serai patient et, par tous les moyens, m'efforcerai de lui plaire un jour. Or, tout dernièrement, comme on parlait du seigneur Gustave Wasa, elle manifesta franchement sa vive pitié pour le captif, son désir ardent de le voir enfin libre; je me dis aussitôt: « C'est moi qui le délivrerai! » Le lendemain même, je devais embarquer du bétail pour Copenhague; je me pourvus d'un habit de matelot, celui que je mets les dimanches et que voici maintenant sur vos épaules; mais c'est tout ce que vous avez accepté de moi. Quant à la fuite, refus complet. Je commençais à désespérer, et cependant, comme je vous l'avais déclaré, j'aurais attendu là, dans la rue, dans la neige, jusqu'à la dernière minute de la marée. Heureusement, vous avez pris enfin la bonne résolution. Mais il n'est que temps... Dépêchons-nous de partir! Il me semble entendre déjà la voix de Johanna, qui me dit: « Vous êtes un digne garçon; merci, Donald! »

Gustave se retourna vers Erik et murmura:

— C'est dommage!

Tout à coup un grand tumulte éclata dans le palais; des clameurs d'effroi s'élevèrent, parmi lesquelles on ne tarda pas à distinguer ce cri, dominant tous les autres:

— Au feu!... le feu! le feu!

Il est de ces catastrophes devant lesquelles tout s'efface et s'oublie à l'instant. Gustave s'élança vers le vestibule. Banner l'avait précédé; il était père, il courait au secours de ses enfants.

Mais déjà la foule, précipitée par la terreur, obstruait toutes les issues. Vainement Erik luttait pour se frayer un passage; c'était comme un rempart humain qui se renouvelait à chaque instant devant lui; c'était comme un flot renaissant qui sans cesse le rejetait en arrière.

Son angoisse s'avivait encore de cette pensée, que ses enfants avaient perdu leur mère, et qu'elle ne pouvait plus veiller sur eux, sinon du haut du ciel. Cependant, aidé des efforts de Gustave et de Donald, il parvint à gagner l'escalier, l'étage supérieur; il s'élança vers la droite.

Mais c'était là précisément que l'incendie se déchaînait dans toute sa violence; on ne s'en était aperçu que beaucoup trop tard, au moment même où certaine partie du plafond s'était écroulée dans la salle de bal. Alimenté par les tentures et les boiseries légères de la décoration, le feu, se ravivant avec une sorte d'instantanéité foudroyante, dévorait déjà le second étage et la toiture, dont les poutres embrasées tombaient comme au milieu du cratère d'un volcan.

Or, la chambre des enfants se trouvait au second étage, et, pour arriver jusqu'à eux, pour les sauver, il fallait avoir le courage de passer à travers ce volcan.

Erik l'essaya; mais une énorme solive, à demi carbonisée, se détachait en ce moment des combles, au milieu d'une nouvelle explosion d'étincelles et de flammes.

Etouffé, blessé peut-être, le malheureux père se vit contraint de reculer. Chancelant, à la renverse, il criait, entre les bras de ceux qui s'efforçaient de le retenir:

— Mes enfants! Qui sauvera mes enfants!

— Moi, répondit Gustave, qui, plus heureux, franchit d'un seul bond la trombe incendiaire et disparut au milieu des tourbillons de fumée, des légions d'éclairs.

Il y eut un terrible moment de silence, durant lequel Banner, aux trois quarts évanoui, recouvra la connaissance de lui-même et rouvrit les yeux.

Au même instant un cri d'admiration, d'enthousiasme s'échappa de toutes les bouches. Erik fit un brusque mouvement et tomba sur les genoux, le visage ruisselant de larmes, illuminé de sourires et les deux mains étendues en avant, comme palpitantes de joie.

Au milieu des flammes, Gustave reparaissait, deux jeunes enfants dans les bras. Ici nous renonçons à décrire.

Cependant, ce ne fut pas aux deux chers petits si miraculeusement rendus que le père pensa tout d'abord. Cherchant dans la foule, il jeta quelques mots rapides à l'oreille de Donald, qui disparut aussitôt.

Puis, prenant les deux enfants entre les bras de Gustave, dont il baisait follement les mains et le visage:

— Redescends chez toi, dit-il à voix basse, je t'y rejoins dans un instant; va!

Et lui-même il s'éloigna, emportant son bien-aimé fardeau.

Quelques minutes plus tard, Wasa le vit revenir suivi de Donald, qui portait un second costume de matelot.

— Comprends-tu? dit Erik en le revêtant à la hâte, tu vas être libre, ami; nous partons ensemble.

— Quoi! s'écria Gustave, tu voudrais...

— Mes enfants sont en lieu de sûreté. Je ne veux pas qu'on assassine leur libérateur. Ta cause est la mienne maintenant... Viens, viens!

Les trois fugitifs s'élancèrent au dehors.

Une foule tumultueuse entourait le théâtre de l'incendie. A travers la multitude, tout entière à la catastrophe, nos deux amis, guidés par le matelot, s'éloignèrent sans être remarqués.

Du reste, sous leurs cabans grossiers, sous leurs bonnets de fourrure, qui donc eût pu reconnaître ces deux gentilshommes, tout à l'heure encore les rois de la fête?

— Hâtons-nous, disait cependant Erik; j'ai peur de Christian, et surtout de Slaghock!

Comme ils traversaient un carrefour désert, il y eut derrière eux un bruit de pas. Sans échanger un mot, l'œil aux aguets, les poings crispés, haletants, ils activèrent davantage encore leur course.

Au moment où ils atteignaient le quai, des ombres suspectes parurent s'enfuir à leur approche.

Néanmoins aucun obstacle ne les empêcha de franchir la passerelle qui communiquait au sloop de Donald.

Tout était prêt pour le départ, l'équipage n'attendant plus que le signal du patron.

En un clin d'œil, le sloop fut dans le chenal, où l'entraînait rapidement le reflux. Au delà des jetées, dans l'éloignement, on entendait mugir la mer en courroux.

A ce bruit se mêlèrent bientôt des voix, des cris partant du quai, où plusieurs hommes accouraient en agitant les bras comme pour retenir ou du moins arrêter la barque.

Pour toute réponse Donald largua toutes ses voiles.

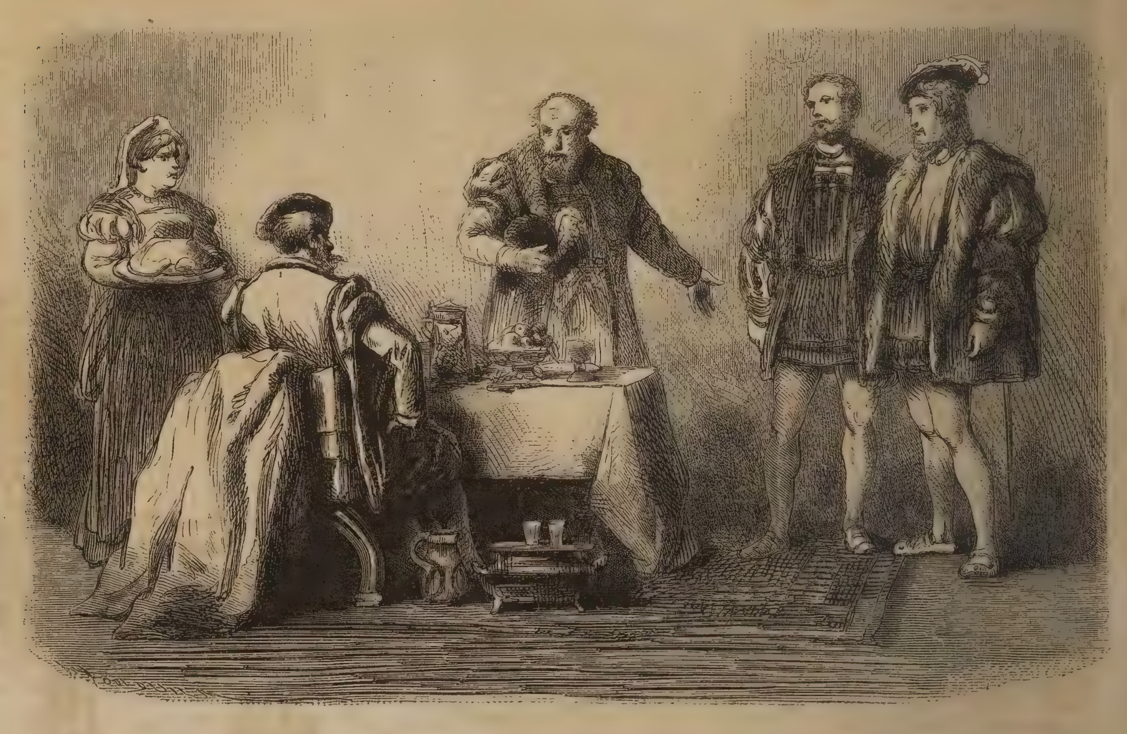
Une vive mousqueterie retentit aussitôt; autour du sloop on entendit pleuvoir des balles. Un peu plus tard, au delà du môle, ce furent des boulets. Le canon des forts se fâchait à son tour. Heureusement le sloop filait comme un goëland; il ne tarda pas à se trouver hors de portée.

Mais un autre danger, la tempête, menaçait maintenant les fugitifs. Ils venaient d'échapper à la colère des hommes, ils allaient avoir à lutter contre celle de Dieu.

II. — DIPLOMATIE DE BOURGMESTRE.

A cette époque déjà, Lubeck était une ville libre, jalouse de sa liberté non moins que de ses intérêts. Une association de traficants, une république marchande, une autre Venise... moins la poésie et la grandeur.

Banquière de tous les peuples du Nord, fournissant même au besoin des flottes et des armées au plus juste prix, précautionneuse, rapace, avare, et par conséquent très-riche, cette cité, judaïque jusqu'au fin fond de l'âme, n'avait trouvé d'autre moyen de maintenir son indépendance et sa suprématie sur la Baltique, d'autre expédient



Chez le bourgmestre Nils Broms. Dessin de Foulquier.

pour échapper aux convoitises de ses puissants voisins, que d'entretenir sans cesse entre eux des rivalités et des guerres qui paralysaient leurs velléités de conquête. C'était un système politique, un machiavélisme traditionnel, une diplomatie toute particulière à ces bons Lubeckois.

Ils avaient alors pour bourgmestre un certain Nils Broms, qui les résumait tous en lui-même. Comme marchand drapier, il était peut-être très-franc et très-loyal, bien qu'il eût amassé rapidement une grosse fortune; mais comme bourgmestre, comme diplomate, c'était bien le plus rusé renard, le trompeur le plus perfide et le plus retors qui se pût voir. Le tout, sous des apparences de naïveté, de bonhomie, de candeur, à désarmer les plus soupçonneux, à faire les plus habiles échec et mat.

Il est vrai que la nature l'avait merveilleusement doué, cet excellent Nils Broms, pour remplir un pareil rôle. Il avait, comme on dit au théâtre, le physique de l'emploi, une bonne figure joviale, un sourire à la normande, des yeux papelards, un gros ventre, et surtout un nez phénoménal, truculent, et d'un vermillon si vif, même à jeun, qu'il était impossible de pressentir sous ce masque de Silène un disciple de Machiavel.

A certaines heures, cependant, lorsque quelques transcendantes fourberies couvaient sous son bonnet de laine, ses lèvres prenaient des plis sataniques, ses petits yeux lançaient des éclairs, et la braise ardente de son nez, des étincelles. Mais il dissimulait avec soin cette exubérance de l'être intérieur, et c'était seulement à l'abri des regards du vulgaire, en tête-à-tête avec dame Dorothée, sa *serva padrona*, qu'il s'en permettait le plaisir.

Le surlendemain des événements consignés dans notre précédent chapitre, le bourgmestre Nils Broms était dans une de ces humeurs-là, vers les sept ou huit heures du soir. Il achevait de souper, en digne célibataire qu'il était, tout seul en face d'une nappe bien garnie, le dos au feu, le ventre à table. Sur cette table, un morceau de bœuf

fumé, des cannetons en hochepot, une tranche d'esturgeon, un volumineux pâté, des fruits cuits à l'hydromel, et pour aviver la soif, un de ces fromages apéritifs qui font la gloire d'Amsterdam.

Quant à la partie liquide de ce modeste ordinaire, si digne de poser, avec l'unique convive, pour une de ces enseignes où l'on déifie la gourmandise, force bouteilles et cruchons de toutes sortes, avec la verrerie à l'avenant, depuis le ciboire où se teinte le vin du Rhin jusqu'à l'élégant cornet où petille le champagne; depuis la coupe à verser le vin d'Espagne jusqu'à l'ample vidercome que couronne la mousse dorée dans laquelle le roi Gambrinus aimait à plonger sa moustache allemande.

Sans compter les menus gobelets et verres à liqueurs; Nils Broms était un buveur éclectique; il adorait également, qu'ils provinssent de la vigne ou du houblon, tous les trésors de Bacchus.

— Dorothée, s'écria-t-il tout à coup d'un air triomphant, verse-moi du schiedam, et regarde-moi bien entre les deux yeux. Je dois resplendir, n'est-ce pas? Il est trouvé ce biais, ce joint, ce faux fuyant pour sortir du cas épineux qui menaçait la bonne ville de Lubeck. Ah! si



Vue de Lubeck, quai de Molstein. Dessin de H. Clerget.

mes concitoyens ne m'élèvent pas une statue, ce sont des ingrats. Quant à moi personnellement, pour être au moins assuré de la gratitude d'un Lubeckois, je bois à ma propre santé. Hurra! triple hurra pour Nils Broms!

Et les yeux du rutilant bourgmestre se transformaient en météores! et son nez flamboyait à faire pâlir l'incendie du palais d'Erik Banner!

Peut-être allions-nous entendre la voix de Dorothée, lorsque soudain trois coups violents retentirent à la porte de la rue.

— Vivement, reprit le bourgmestre sur un tout autre ton, fais disparaître tout ceci. Recommande à Petermann de n'ouvrir que dans quelques minutes. Ma vieille houppelande... mon grand fauteuil... un abat-jour vert sur cette lampe... et de la tisane dans un hanap... non pour boire, grand Dieu! mais comme trompe-l'œil. Pour ceux qui vont entrer, je suis malade!

Quel grand comédien c'eût été que ce Nils Broms! En un clin d'œil tout s'éteignit sur sa physionomie, ni plus ni moins qu'après la dernière fusée d'un bouquet d'artifice. Il se dissimula dans sa robe de chambre et dans son fauteuil; il prit des airs lamentables et cacochymes; on eût dit qu'en avance de plus d'un siècle, il pressentait le rôle du malade imaginaire.

Rendons également justice à dame Dorothée; les ordres qu'elle venait de recevoir s'exécutèrent comme par enchantement. Tout se trouvait en rapport avec l'aspect valétudinaire de son maître, lorsque, cinq minutes plus tard, un officier de police entra, suivi de deux hommes qui paraissaient être des prisonniers d'importance.

Disons-le de suite, ces deux prisonniers n'étaient autres qu'Erik Banner et Gustave Wasa.

Après avoir toussé, craché, s'être mouché, le bourgmestre débuta en ces termes :

— Excusez-moi, messeigneurs, si je ne me suis pas rendu à la prison, si tout au moins je ne vous ai pas fait venir à la maison commune. Je suis souffrant ce soir, très-souffrant! Dorothée, ma tisane?

Mais tout aussitôt, repoussant de la main le hanap :

— Non, s'empressa-t-il d'ajouter, plus tard... elle est trop chaude.

Cependant Gustave Wasa prenait la parole :

— Peu importe, dit-il, le lieu où vous voulez bien nous recevoir. Tout ce que nous avons à demander de vous, c'est justice... mais justice complète et prompte.

— C'est ce que n'a jamais refusé la bonne ville de Lubeck, et particulièrement son indigne bourgmestre.

— Nous avions cette espérance, intervint Erik Banner, et c'est avec joie que, rejetés par la tempête, nous avons vu votre port nous offrir un refuge. Pourquoi donc, aussitôt après notre débarquement, nous avoir fait arrêter?

— Hum ! hum ! toussotta le bourgmestre, deux envoyés du roi Christian vous avaient précédés de quelques heures, réclamant cette arrestation au nom de leur maître. Ah! ah! si vous aviez déguisé vos noms et vos visages... mais non, dès la première question, vous répondez ouvertement : Je suis Gustave Wasa... je suis Erik Banner.

— Nous n'avons pas l'habitude de mentir, répliqua fièrement celui-ci.

— Nous ne nous y supposions nullement obligés, ajouta l'autre, en abordant sur les terres d'une république, justement orgueilleuse de ses franchises, et les maintenant envers et contre tous, voire même contre les plus puissants monarques. Il paraît qu'il n'en est plus ainsi ; il paraît que Lubeck est devenue la complaisante esclave du Danemark.

A la première réponse, Nils Broms avait été pris d'une quinte de toux; mais au dernier mot de la seconde, elle s'interrompit tout à coup. Le magistrat populaire se redressa, comme mordu au talon, et ce fut avec une véritable dignité qu'il riposta :

— La ville de Lubeck n'est l'esclave ni la complaisante de personne ! elle est l'alliée du roi Christian. Or, le roi Christian réclamant deux captifs évadés, nous avons dû provisoirement les retenir; le grand conseil jugera demain s'il est équitable, s'il est sage de les remettre entre les mains de ceux qui les attendent.

— Je ne suis pas un prisonnier, je suis un otage.

Mais Nils Broms interrompit Gustave :

— C'est devant le grand conseil, c'est demain qu'il faudra plaider cette cause. En vous faisant venir ce soir, je n'ai d'autre intention que de vous avertir de préparer vos moyens de défense. D'autre part, cependant, les deux envoyés du Danemark demandent à vous entretenir dans la prison, il m'a paru convenable de soumettre préalablement cette visite à votre bon plaisir.

Et comme les deux fugitifs se regardaient, ne sachant trop que répondre encore :

— Peut-être avez-vous quelques révélations confidentielles à m'adresser, insinua vivement le bourgmestre; s'il en est ainsi, je vais faire en sorte que nous restions seuls un instant. Master Tromp, rejoignez en bas votre escouade... et vous, Dorothée, emportez cette tisane, elle est froide maintenant.

La servante et l'officier de police se retirèrent.

Faisant aussitôt pivoter son fauteuil, Nils Broms se retourna vers les deux seuls interlocuteurs qui lui restaient.

Bien qu'il persévérât dans sa comédie, ses petits yeux gris se ranimaient d'un éclat tout singulier; son sourire reprenait une malice étrange, le républicain s'effaçait, le diplomate allait se révéler. Il y eut même un instant où, avec une brusquerie toute débonnaire, Nils Broms rejeta son bonnet vers la nuque, respira bruyamment et, plantant ses deux coudes sur la table, se campa le menton dans ses deux mains.

Après quoi, regardant les deux amis bien en face :

— Si la ville de Lubeck tient à ménager son allié Christian, dit-il, elle ne voudrait pas, cependant, que sa puissance s'étendît outre mesure. Les excès sont toujours dangereux, même pour ceux qui pensent les faire tourner à leur gloire. D'ailleurs, nous sommes également les amis de la Suède, et de son digne administrateur Sténon Sture. Voilà précisément ce qui nous place parfois dans un certain embarras. Nous ne nous piquons point d'être des héros; nous sommes des marchands ; la balance est notre emblème. Et, bien que sachant faire preuve au besoin de courage et de fierté pour défendre notre indépendance et nos intérêts, nous prisons avant tout la modération et la prudence. Aussi, je vous l'avoue franchement, votre présence chez nous me contrarie très-fort.

— Alors, laissez-nous partir.

— Comme vous y allez!... Mais le roi Christian ! sa colère ! sa vengeance ! je suis perplexe.

— Croyez-vous donc que, si vous nous livriez, la Suède ne nous vengerait pas?

— Eh, précisément, voilà la difficulté ! Si la bonne ville de Lubeck ne prend parti pour personne, de personne elle ne voudrait devenir l'ennemie. Chacun chez soi, chacun pour soi, Dieu pour tous. Quel dommage, que je ne puisse pas vous faire déguerpir d'ici ! pourquoi diantre y êtes-vous venus !

— C'est la tempête...

— Après tout, il nous reste un espoir. Ces envoyés du roi Christian, qui tiennent à vous rendre visite... je ne pense pas qu'ils vous veuillent du mal, au contraire... recevez-les donc, et dès ce soir... cela me rendra service. Ils ont peut-être à vous proposer quelque transaction de nature à satisfaire tout le monde.

Et comme les deux prisonniers s'apprêtaient à répondre par un geste négatif, Nils Broms, les calmant de la main, poursuivit avec une nuance encore plus fine :

— Que risquez-vous, que craignez-vous, braves et vigoureux comme vous voici l'un et l'autre ! Si les deux visiteurs nourrissaient quelques mauvais desseins, ils trouveraient à qui parler, Dieu merci ! et cela, d'autant plus, que l'un d'eux n'est autre que ce piètre Didrek Slaghok. Un cagneux ! un bossu ! un singe !

Et Nils Broms se prit à rire comme un enfant à l'aspect d'un polichinelle. Mais presque aussitôt, d'un ton plus grave, il reprit :

— A vrai dire, Henri de Mélen est son compagnon ; vous le connaissez sans doute? Un capitaine Fracasse... le matamore en chef de Sa Majesté Danoise !... Mais il n'est peut-être pas aussi redoutable qu'il en a l'air, allez !... Ne vous semble-t-il pas à peu près de votre taille, messire Gustave Wasa?... Quant à vous, seigneur Banner,

vous n'êtes guère plus grand que Didrek, alors surtout qu'il se dresse sur ses ergots pour ne pas laisser traîner dans la boue son manteau trop long. Savez-vous même qu'ils sont bien imprudents de risquer une semblable partie carrée avec deux gaillards de votre force?... Excusez cette familiarité! je ne suis qu'un pauvre marchand de draps, peu fait aux congruités du langage. Mais enfin, supposons... c'est une simple hypothèse, et je la trouve assez plaisante... supposons qu'au milieu de l'entretien, dans une conjoncture subtilement choisie, vous vous précipitiez sur vos deux ennemis... une lutte est possible; mais la porte est très-épaisse et je crois le guichetier un peu sourd. D'ailleurs on trouve toujours sous sa main un bâillon, quelques bouts de corde... En un clin d'œil, échange, métamorphose complète. Puis, dûment calfeutrés dans les manteaux des vaincus, leurs bonnets enfoncés jusqu'aux sourcils, on sort de prison, on se dirige vers certain sloop, où l'ami Donald vous espère à toute heure, et, comme tout est prêt pour le départ, on en profite pour gagner le large. Le lendemain matin, plus personne, sinon les deux Danois; et lorsque le grand conseil s'assemble... Ah! ah! ah!... il y aurait de quoi dérider les plus hypocondres.

Erik et Gustave échangèrent un regard, ils avaient compris. Nils Broms s'en aperçut, et jugeant superflu de pousser plus avant l'apologue :

— Pâques-Dieu! s'écria-t-il, mais que fais-je donc là, moi? ce que c'est que le dérèglement d'un cerveau malade! ne dirait-on pas que je cherche à vous suggérer un perfide conseil qui n'aboutirait à rien moins qu'une fort laide grimace de notre ami Christian? Je sais bien que la bonne ville de Lubeck pourrait s'en laver les mains, et répondre : « Ce n'est pas ma faute. » Mais de telles façons ne sont point les nôtres. Ah! grand Dieu, non! franchise et débonnaireté, tel est le caractère des Lubeckois en général et de leur indigne bourgmestre en particulier. Aussi vais-je prendre les plus minutieuses précautions pour qu'il n'en soit pas ainsi. Holà! master Tromp, remontez. Vous, messeigneurs, au revoir, à demain.

L'officier de police ne tarda pas à reparaître.

— Prévenez les ambassadeurs du roi de Danemark que ces messieurs les recevront dans une heure, commanda le bourgmestre, dites au gouverneur de la prison qu'il vienne me trouver à l'instant. Je veux lui enjoindre de redoubler de surveillance. Vous-même, master Tromp, ayez l'œil au guet; veillez bien à la réintégration des deux prisonniers. Nous en répondons au roi Christian, notre ami, notre allié, que Dieu satisfasse en toutes choses!

Imitant la candide pantomime dont Nils Broms avait cru devoir illustrer ses paroles, l'officier de police posa la main sur son cœur et leva les yeux au ciel. Puis il s'empressa de reconduire les deux prisonniers.

La prison, très-probablement, était voisine de la demeure du bourgmestre, car, au bout de quelques minutes à peine, le gouverneur se présenta devant celui-ci.

Déjà l'irréprochable magistrat avait mis le temps à profit. Sous prétexte qu'il avait la gorge sèche, Dorothée venait de lui servir, en guise de gargarisme, un énorme bol de punch, tellement saturé d'épices, que le nouveau venu, le subodorant du seuil, ne put retenir une sorte d'éternument admiratif.

— Un second verre pour maître Transtadius, s'écria joyeusement le premier magistrat de la ville de Lubeck; et vous, compère, approchez... que je vous parle à l'oreille.

Transtadius s'empressa d'obéir. C'était un buveur aussi, mais un autre type de buveur; le buveur mélancolique, le buveur efflanqué, le buveur jaune.

Après deux ou trois verres prestement ingurgités, Nils Broms exposa, mais à voix si basse, que l'auteur de cette véridique histoire n'a pu l'entendre, ce qu'il attendait du compère Transtadius.

Celui-ci se redressa tout à coup, tellement étonné, qu'on eût dit un point d'exclamation vivant.

— C'est ainsi, déclara le bourgmestre sans s'émouvoir le moins du monde; songe à ne pas mécontenter ton ami Nils Broms. Il en sait assez sur ton compte pour te faire pendre, et veut, tout au contraire, se charger de ta fortune.

— Mais si j'obéis, je perdrai ma place.

— Elle te rapporte annuellement vingt écus d'or, en voici cinquante, répondit le bourgmestre en tirant cette somme du tiroir aux fonds secrets; j'ose espérer que tes scrupules ne résisteront pas à ce pactole.

— J'accepte pour ne pas te désobliger, répliqua le gouverneur de la prison, mais l'avenir?

— Je te destituerai demain matin, et même avec éclat... mais dans six mois tout au plus je te caserai dans une autre fonction qui te siéra beaucoup mieux : inspecteur général des boissons et liqueurs de la bonne ville de Lubeck... Hein!... qu'en dis-tu?

Pour attester son contentement et sa reconnaissance, Transtadius ne trouva rien de mieux que de baiser avec componction les deux mains du bourgmestre.

— C'est bien, répliqua celui-ci d'une façon vraiment royale, allez, monsieur le gouverneur... Va, compère, et grise-toi... grise tes gens... que dans trois quarts d'heure tous les yeux soient embrumés, toutes les bouches muettes. Tu m'as bien compris, il n'est que temps, va!

Nils Broms, resté seul, se frotta les mains d'un air satisfait, tout en ricanant dans sa barbe avec un amour-propre d'auteur souriant d'avance au futur succès de son œuvre.

. . . .

A cette même heure, dans la prison, Erik et Gustave achevaient de déchirer en longues bandelettes les draps et les couvertures de leurs lits.

Quelques instants plus tard, Didrek Slaghok entrait, suivi de son digne acolyte, le capitaine Henri de Melen.

Notre ami Nils Broms ayant esquissé le portrait, nous ne nous permettrons pas d'y rien ajouter après lui.

Entre les quatre personnages de la scène qui se préparait, il y eut tout d'abord une certaine hésitation; on s'observait mutuellement, chacun se tenait sur ses gardes.

Didrek rompit enfin le silence.

— Il ne faut pas nous en vouloir, dit-il, non plus qu'à notre maître. S. M. Christian avait prié le seigneur Erik Banner de vouloir bien plaider sa cause auprès du seigneur Gustave Wasa. Cette cause n'ayant pas été gagnée par le premier avocat, nous venons en appel faire valoir certains arguments qui peut-être obtiendront un plus heureux résultat. Tout ce que nous demandons préalablement, c'est qu'on veuille bien nous entendre.

— Il nous serait difficile d'agir autrement, répondit Erik.

— Nous vous écoutons, parlez, fit Gustave.

C'était une chambre de prison, étroite et basse, meublée de deux lits, de deux chaises et d'une table.

Les deux chaises furent courtoisement offertes, voire même imposées aux deux visiteurs.

La table se trouvait placée devant eux. Avant de s'asseoir, Slaghok y déposa une sorte de portefeuille ministériel, et, comme on dit au théâtre, tout ce qu'il faut pour

écrire. Les deux prisonniers avaient pris place chacun sur son lit.

Didrek commença une cauteleuse harangue, dans laquelle défilèrent avec art les prétendus droits de Christian, l'importance et le développement que pourrait acquérir une seule et grande monarchie scandinave, puis enfin, les avantages personnels qu'on offrait à Gustave Wasa, s'il consentait à trahir son pays.

C'en était trop. D'ailleurs, le moment semblait favorable. Gustave se précipita tout à coup sur Henri de Mélen, Erik sur Didrek Slaghok; en un clin d'œil le sbire et le bouffon se virent bâillonnés, garrottés, réduits à l'impuissance complète, au mutisme absolu.

Si le vénérable Nils Broms eût été caché dans quelque encoignure, vraiment il eût été satisfait.

Avec non moins de rapidité, les deux captifs s'affublèrent des manteaux, coiffèrent les bonnets, et, pour obtenir la sortie, frappèrent à la porte.

Ce devait être le moment terrible.

Mais non; le guichetier qui leur ouvrit se retourna tout aussitôt, dessinant des zigzags dans le corridor tout en leur indiquant le chemin.

Au bas des escaliers, dans les cours, les sentinelles restaient immobiles, dans des attitudes indifférentes et songeuses. On eût dit le palais de la Belle au bois dormant. En revanche, sous la dernière voûte, grands éclats de rires et de voix. On soupait chez M. le gouverneur, qui ne daigna même pas se déranger pour l'ouverture de la dernière grille.

Les deux fugitifs se trouvèrent enfin dans la rue. Ils atteignirent promptement le port, plus promptement encore le sloop de l'ami Donald.

— Je vous attendais, dit joyeusement celui-ci en donnant tout aussitôt le signal du départ, voyez-vous là-bas cette bonne femme enveloppée dans sa faille, c'est elle qui m'a prévenu tout à l'heure.

La bonne femme en question, c'était Dorothée.

A peine le sloop eut-il dépassé les jetées, qu'elle s'empressa de retourner au logis du bourgmestre afin de lui confirmer l'heureux dénoûment de sa comédie.

— Victoire! conclut Nils Broms, le Danemark ne saurait nous en vouloir, la Suède me portera dans son cœur, et ces deux chers alliés vont poursuivre, à notre très-grand profit, leur éternel antagonisme. J'ai sauvé Lubeck, et fort agréablement passé ma soirée. Dorothée, un dernier verre de schiedam... et qu'on bassine mon lit!

III. — BATAILLE.

Les paysages de Suède et de Norwége, leurs brusques métamorphoses, leurs merveilleux effets de lumière ont laissé de tels souvenirs dans l'esprit des voyageurs, que tous s'accordent dans leur admiration, dans leur enthousiasme, pour ces féeries du Nord, pour ces apothéoses scandinaves dont la Suisse elle-même ne saurait offrir qu'une pâle analogie.

Transportons-nous donc sur les bords du lac Asunder. Il est environ deux heures de l'après-midi. Un épais brouillard, d'un gris de plomb, remplit l'espace et submerge tous les objets sous les ondes qu'il développe, qu'il roule ainsi que des tourbillons de fumée. Cependant, au milieu de cet océan de nuages, une lumière indécise produit çà et là d'étranges illusions d'optique; on entrevoit, vers les hauteurs, des cimes neigeuses, des aiguilles de glace, des bouquets de sapins qui passent et s'effacent aussitôt comme des légions de fantômes.

Un peu plus bas, sur le rivage, un peu plus près, sur la surface même du lac, des ombres humaines apparaissent et disparaissent, comme s'observant, se cherchant, se fuyant les unes les autres à la façon des écoliers qui jouent une partie de barres.

Sont-ce des trolls ou des stroemkarts, ces lutins, ces follets des lacs suédois? Non; car ceux-ci ne font entendre que des chants ou des rires joyeux, et parfois l'on entend au milieu de cette fantasmagorie vaporeuse un roulement de tambours, une fanfare de trompettes, une mousquetade, un coup de canon.

Tout à coup le vent s'élève, une de ces fortes bises du Nord, qui, d'une seule rafale, dégagent et balayent tout un horizon. En un clin d'œil, comme par enchantement, cette masse de nuées s'écarte, se dissipe, s'évanouit et dévoile un ciel bleu, un splendide soleil dont l'obliquité fait saillir chaque objet par la projection de ses ombres. Au lointain, ce sont de hautes montagnes couronnées de neige et de glaciers... un peu plus bas, des collines revêtues de sapins... et qui s'étagent pittoresquement dans une perspective harmonieuse... sur toute la circonférence de l'Asunder, des masses de rochers aux formes grandioses... à l'extrémité septentrionale, un camp retranché... En face, et jusque sur le lac lui-même, une autre armée, mais formant un simple bivac, dont les patrouilles et les fourrageurs patinent çà et là sur la glace.

Rien ne bouge dans le camp, et la vie ne s'y manifeste que par la fumée qui s'élève au-dessus des retranchements et forme çà et là des taches noires sur les nuages de nacre rose. Dans le bivac, rien qui annonce une attaque prochaine. On se repose, on se promène et si, par intervalles, un coup de canon retentit, ce ne semble être que pour amuser l'écho des montagnes.

Du reste, bien qu'il ne soit encore que deux heures tout au plus, déjà la nuit s'approche, tant sont courtes les journées de l'hiver du Nord. Tout à coup le soleil disparaît. C'est la nuit, la nuit complète, la nuit noire. On ne distingue plus rien, on ne voit plus rien, sinon quelques feux étoilant les ténèbres.

Le spectacle est terminé; tout semble fini.

Mais non. Ce n'était qu'un changement à vue. Presque instantanément la lune se lève, irradiant sa lueur fantastique sur le paysage de nouveau transformé. Les pics blancs, les cascades glacées, se couvrent, et resplendissent d'escarboucles, d'améthystes, de saphirs et de diamants. Il y en a partout, même sur la surface bleue du lac, où le ciel semble laisser pleuvoir ses étoiles.

Parlons maintenant des deux armées. L'une, celle qui s'est retranchée derrière des palissades et qui garde un profond silence, c'est celle des Suédois, c'est celle de Stenon Sture.

Dans l'autre, celle de Christian, force mouvement et tumulte, surtout vers l'aile droite, où se trouvent les Français. Gaston de Brézé, prince de Fourcamont, les commande. Pourquoi François Ier les a-t-il envoyés là? On ne comprend pas trop. Peut-être pour complaire à Charles-Quint, le beau-frère de Christian. Beau-frère des plus dévoués, des plus précieux; car c'est, en outre, l'instigateur de certaine bulle par laquelle le pape vient de lancer l'interdit sur le royaume de Suède, au profit du roi de Danemark.

Christian semble donc avoir pour alliés, non-seulement les princes de la terre, mais encore le roi du ciel. Cependant il hésite encore et reste songeur, le front dans sa main, alors que tous les conseillers, réunis dans la tente royale, semblent célébrer par avance une victoire qu'ils ont déclarée certaine.

Il y a le généralissime Othon Crump, le plus fameux tacticien de l'Allemagne; Gaston de Brézé, ce digne représentant de la chevalerie française, fourvoyée au service d'une mauvaise cause; Henri de Mélen, le brutal routier, enfin notre ancienne connaissance, Didrek Slaghok.

Ces deux derniers arrivent seulement. Ils viennent de raconter à leur maître la piteuse issue de leur ambassade à Lubeck, l'évasion définitive de Gustave Wasa.

Il en est résulté chez le despote un violent accès de rage. Puis, se modérant, et comme inspiré par la haine :

— Si Gustave est en Suède, a-t-il dit, son premier élan le portera vers Stenon Sture ; nous le retrouverons demain dans la bataille ! Mais peut-être n'a-t-il pu le rejoindre encore ? peut-être, afin d'arriver au camp que nous assiégeons, cherchera-t-il à franchir nos lignes cette nuit même ? Henri, Didrek, courez à tous les avant-postes. Qu'on redouble de surveillance, afin de l'arrêter au passage, et s'il résiste, qu'on le tue !

Tout bas il ajouta :

— Sigbritte l'a prédit, ce Gustave Wasa me serait fatal !

Mélen et Slaghok ne se l'étaient pas fait répéter deux fois; ils avaient déjà disparu, avec le grognement jaloux de deux dogues se ruant sur une même proie.



Le lac Asunder. Dessin de H. Clerget.

Quant à Christian, oublieux de son entourage, il laissait son esprit superstitieux rêver à haute voix :

— L'horoscope de Sigbritte est que je serai vainqueur sur le lac glacé. Il est là ce lac désigné par la prophétesse. Mais comment y attirer l'ennemi qui s'obstine à ne pas sortir de son camp ?

Othon Crump et le prince de Foucarmont échangèrent un haussement d'épaules, un sourire. L'Allemand paraissait découragé ; le Français, au contraire, s'écria :

— Puisque Votre Majesté y tient absolument, rien de plus facile. N'avez-vous jamais entendu parler de la bataille d'Hastings, et de la ruse qui valut au duc Guillaume la conquête de l'Angleterre ?

Et, comme Christian le pressait d'un regard impatient :

— Etes-vous bien certain de tous ceux qui nous entourent, demanda à demi-voix le comte de Brézé, la réussite dépend du secret ?

. . . .

A cette même heure, dans l'autre camp, une pareille réunion avait lieu dans la tente de Stenon Sture.

Une simple tente en pelleterie, sans aucune espèce d'ornements ni d'apparat. Quelques escabeaux autour d'un feu de tourbe, et sur ces escabeaux de rudes soldats, aux vêtements grossiers, aux mains calleuses, à la physionomie énergique. Il y avait là fort peu de gentilshommes; la plupart s'étaient vendus au Danemark, d'autres

attendaient l'événement dans leurs châteaux. Le peuple seul luttait encore, la guerre n'était plus soutenue que par des gens de métiers ou des paysans.

Il y avait longtemps qu'elle durait, cette guerre. Depuis 1397, depuis le jour où Marguerite, reine de Danemark et de Norwége, la Sémiramis du Nord, avait réuni sur sa tête les trois couronnes scandinaves, mais à condition que cette sorte d'empire serait électif et que chacun des trois pays conserverait son autonomie nationale.

Cette réunion de trois peuples issus d'une même race avait quelque chose de logique et de providentiel. Peut-être s'accomplira-t-elle un jour! Peut-être se fût-elle réalisée dès le seizième siècle! Mais les successeurs de Marguerite se montrèrent pleins de déloyauté, d'injustice et de tyrannie. De là des révolutions fréquentes et des réactions terribles. La nationalité suédoise sembla grandir en se retrempant dans son propre sang. Stenon Sture Ier lui rendit une première fois son indépendance, et fut un des hommes les plus remarquables de son temps. Ce fut lui qui, pour la première fois, appela les simples laboureurs à siéger à la Diète. En 1520, les petits-fils de ces laboureurs soutenaient son petit-fils Stenon Sture II, Stenon Sture Jeune, dans un dernier effort pour reconquérir la liberté de la Suède.

C'était la cause logique, la cause juste, la bonne cause. Mais, nous l'avons vu plus haut, tout semblait conspirer contre elle; et dans le camp, dans la tente même du conseil semblait planer cette vague mélancolie, ce morne recueillement qui précède d'ordinaire et présage les grandes catastrophes.

Celui qui portait en ce moment la parole, c'était ce fameux Hemming Gadd, un évêque, un savant, un amiral, un matelot, un grand capitaine, un intrépide soldat, avant tout un Suédois. L'incarnation vivante de la Suède. Depuis près d'un demi-siècle, sur mer comme sur terre, dans les assemblées comme dans les ambassades, il travaillait, il combattait pour l'indépendance de son pays. Soixante et dix hivers avaient blanchi ses cheveux et sa longue barbe tombant jusqu'à la ceinture. Son aspect était celui d'un prophète. Il venait de se redresser de toute la hauteur de sa taille, et le regard animé, le geste éloquent, il disait :

— Tout comme un autre, j'aime la bataille, et ces vieilles mains ne tremblent pas encore en maniant la hache ou l'épée. Mais notre position parmi ces rochers est excellente, inexpugnable. Des renforts sont en marche et nous arrivent de toutes parts. Ce serait folie que d'attaquer en ce moment, avec quelques milliers de paysans d'une bravoure à toute épreuve, mais inexpérimentés dans l'art de la guerre et presque sans armes, un ennemi quatre fois plus nombreux, abondamment pourvu d'artillerie et de cavalerie. D'ailleurs, ils ont avec eux des Français. Lors de mon ambassade à Rome, j'ai ouï parler des campagnes du roi Charles VIII, et des exploits d'un certain capitaine Bayard, surnommé *sans peur et sans reproche.* Si tous ses compatriotes ne l'égalent pas sous ce dernier rapport, sous l'autre, ils lui ressemblent tous. Assurément, ce n'est pas la crainte qui me fait parler, c'est la prudence, c'est la sagesse, Croyez-moi, mes amis, mes frères, au nom même de la patrie dont nous sommes le suprême espoir, sachons patienter, sachons attendre!

Un jeune homme de vingt-cinq ans à peine, Stenon Sture lui-même, se leva pour répondre :

— Attendre! s'écria-t-il, attendre, quand le sang de nos parents et de nos amis coule à flots dans toutes les provinces déjà conquises et livrées en pâture aux bourreaux de Christian! Attendre, quand chaque jour les satellites de l'oppresseur viennent nous braver de leurs insolents défis! quand les épées elles-mêmes semblent se révolter de leur inaction! D'ailleurs, c'est à peine s'il nous reste des vivres pour quelques jours...

— Attendons ces quelques jours, interrompit Hemming Gadd, d'ici là nous aurons été rejoints par nos amis. Une défaite serait l'anéantissement de la Suède; il nous faut absolument une victoire!

. . . .

Pendant que cette discussion se prolongeait ainsi, à cinq ou six milles environ, deux cavaliers, lancés à fond de train, semblaient dévorer l'espace.

Dédaigneux de la route tracée, sans prendre souci des obstacles, ils allaient droit devant eux; ils passaient dans la nuit comme des cavaliers de légende.

Tout à coup une dizaine d'hommes en embuscade dans un fossé se précipitèrent en travers du chemin.

Sans dire un mot, sans échanger même un signe, les deux cavaliers déchargèrent chacun ses pistolets et mirent le sabre au poing tout en enfonçant l'éperon dans le ventre de leurs chevaux.

Il y eut un groupe, une mêlée à la façon de Wouwermans ou de Salvator Rosa. Puis, au milieu d'un tourbillon de fumée, que traversait l'éclair des détonations, et le cliquetis des épées, sautant par-dessus quatre ou cinq cadavres, ils passèrent...

D'un regard rapide, ils comprirent l'un et l'autre que l'un ni l'autre n'était blessé.

Un peu plus loin, comme ils venaient de dépasser une masse de rochers, deux ombres s'en dégagèrent soudainement avec un même cri de colère :

— C'est lui, Didrek! ce sont eux; je les ai reconnus!

— Tire donc, Henri de Mélen, ne les manque pas; feu! feu!

Les deux mousquets envoyèrent en même temps leurs balles.

Les chevaux n'en continuèrent pas moins leur folle course; mais l'un des cavaliers chancelait maintenant.

— Erik, demanda l'autre, serais-tu blessé?

— Non... non, ce n'est rien; Gustave, nous sommes poursuivis... plus vite encore, plus vite!

Et lui-même, précipitant son cheval par un bond furieux, Banner distança son compagnon.

Mais celui-ci ne le perdait pas des yeux. Quelques minutes plus tard, pressentant qu'il allait tomber de cheval, il le rejoignit avec la promptitude de l'éclair, et, l'entourant de ses bras, avec une voix vibrante d'angoisse, il lui répéta :

— Erik, tu me trompais! ils t'ont blessé... tu te meurs!

— Oui, ne put dissimuler davantage l'héroïque Banner, une balle m'a traversé la poitrine.... Ne t'inquiète plus de moi... laisse-moi mourir dans ce fossé... fuis, fuis!

— Seul! jamais! répondit Gustave Wasa qui venait de mettre pied à terre tout en soutenant le blessé, que doucement il alla porter sur le revers du chemin.

— Fuis! répétait Erik, c'est la mort, te dis-je; et la mort n'a plus besoin de rien... Mes enfants... je te lègue mes enfants... ta main... adieu!... adieu!...

L'agonisant, dont la voix n'était plus qu'un souffle, se roidit dans une convulsion dernière et retomba immobile, inerte, mort!

Gustave étreignit, embrassa pour la dernière fois cet ami qui s'était dévoué, qui mourait pour lui. Il ne voulait pas quitter ainsi ce cadavre, il ne pouvait s'arracher à cet affreux spectacle... Mais un bruit de chevaux arri-

vant comme la foudre, mais une nouvelle explosion de mousqueterie, mais le sifflement d'une balle à son oreille, le rappelèrent enfin à la réalité, à la raison, au devoir...

— Erik Banner, murmura-t-il, je te vengerai!... et puis la Suède! la Suède!

Et, bondissant sur son cheval, il repartit comme la flèche au vent. Le cheval semblait comprendre l'imminence du péril, il avait maintenant des ailes.

Mais Slaghok, Mélen et leurs acolytes avaient repris leurs montures et pourchassaient le fugitif avec l'acharnement de la rage. Ce fut durant quelques minutes une course insensée, dévorante. Gustave cependant gagnait du terrain. Le camp suédois commençait à se dessiner à ses regards. Il allait l'atteindre, il allait échapper à ses ennemis... quand, tout à coup, barrant la route, une nouvelle bande armée lui cria :

— Halte-là! qui vive? rendez-vous!

Epuisé par tant d'émotions, par la rapidité de la course elle-même, Gustave crut qu'il ne lui restait plus qu'à mourir, mais du moins il voulut mourir en proclamant ses principes et sa foi :

— Suède et liberté! répondit-il.

— Bas les armes! s'écria tout aussitôt le chef de la bande. Je le reconnais, c'est Gustave Wasa... c'est la victoire qui nous arrive!

Et Gustave tomba dans les bras du vieil Hemming Gadd, qui s'en revenait d'inspecter les avant-postes.

. . . .

Un instant plus tard, assis au conseil, Wasa calmait à son tour les impatiences de Stenon Sture en lui disant :

— Je viens de traverser les provinces méridionales, Stockholm, où j'espérais vous trouver, tout l'Upland, toute la Vistrogothie. Partout on s'arme, et l'on accourt se ranger sous notre bannière; c'est le pays tout entier qui se lève. Dans quelques jours nous serons cent mille hommes, bien armés, certains d'écraser l'ennemi, de chasser l'étranger. Attendons encore, attendons!

Stenon Sture se rendit enfin; mais avec cette restriction, qu'on sortirait cependant du camp retranché, s'il s'offrait une bonne occasion que l'on pût mettre à profit.

Il était alors environ minuit. Tout le monde alla se livrer au repos, sauf les officiers de service, auxquels on avait recommandé redoublement de surveillance.

Seul et domptant sa fatigue, Gustave ne dormit pas. Il songeait à la situation présente et surtout à l'avenir.

Le lendemain, dès l'aube naissante, le camp fut attaqué sur tous les points à la fois.

Assaut spontané, vaillamment soutenu, furieux, s'exaspérant de la résistance; car les Suédois, bien que surpris et refoulés dans le premier moment, sans cesse revenaient soutenir le choc et résistaient encore, résistaient toujours. Ce fut en vain que les Français eux-mêmes furent lancés contre les retranchements; leur élan se brisa contre des obstacles infranchissables et que défendait avec un égal acharnement l'énergie du désespoir.

Le roi de Danemark se trouvait en ce moment auprès du prince de Fourcamont.

— Vous voyez bien, lui dit-il à demi voix, ce n'est pas en terre ferme que nous les vaincrons, c'est sur le lac glacé, c'est là-bas. Souvenez-vous de l'arrêt du destin!

— Soit! répliqua Gaston de Brézé; tout est préparé en conséquence; essayons-en!

Un instant plus tard, les assaillants battaient en retraite, et même avec une sorte de précipitation qui ressemblait fort à une déroute.

Stenon Sture ne put y tenir davantage.

— Victoire! s'écrie-t-il, il faut la rendre complète; il faut pourchasser les fuyards et les anéantir. Hors des remparts! en avant! en avant!

Et, malgré les efforts de Gustave Wasa, malgré les supplications d'Hemming Gadd, il s'élance le premier, bientôt suivi de toute l'armée suédoise. Les Danois, comme épouvantés, activent leur apparente fuite jusqu'au milieu du lac. Leurs adversaires les y poursuivent, enivrés par le succès, oubliant toute prudence.

Tout à coup, sur les deux rives, des batteries se démasquent et les criblent de boulets et de mitraille.

Stenon Sture est atteint l'un des premiers; il tombe entre les bras de Gustave Wasa.

— Sauvez-le, dit le vieil Hemming; il ne nous reste plus qu'à vendre chèrement notre vie et, s'il se peut encore, à masquer votre fuite. Au revoir là-haut... Gardez-vous d'oublier ceux qui resteront ici-bas!

Un traîneau chargé de munitions passait non loin de là. Gustave le fait approcher, ordonne qu'on le décharge en toute hâte, et, Stenon Sture dans ses bras, il s'y place, saisit les rênes, précipite les chevaux dans une course encore plus vertigineuse que la nuit précédente.

C'est vers la rive gauche, en s'orientant vers Stockholm, qu'il va chercher une issue, peut-être impossible.

Tout d'abord plongé dans un évanouissement profond, Stenon Sture se ranime, rouvre les yeux, et, reconnaissant Gustave, il lui dit d'une voix expirante :

— Adieu!... c'est en toi seul que reste le dernier espoir du pays!... L'avenir se dévoile parfois aux regards des mourants... je vois la Suède libre... libre par toi... qu'elle acclame et qu'elle couronne... Ne désespère pas... courage!... Le peuple... les Dalécarliens... les paysans...

Et Gustave sentit sur son front ce même souffle suprême, entre ses bras ce même dernier tressaillement dont l'agonie du pauvre Erik Banner lui avait déjà donné le sinistre frisson, la poignante douleur.

Mais non, non! Deux fois en un même jour, c'était impossible. Stenon Sture s'était évanoui de nouveau!... Il respirait encore... il vivait... il vivait...

Le traîneau allait aborder la grève.

Cette grève semblait déserte; mais des roches basaltiques la hérissaient de toutes parts. L'ennemi n'avait-il pas profité de cette position pour y établir un poste de réserve?

Hélas! cette appréhension du fugitif ne tarda pas à se réaliser. Une cinquantaine d'hommes se montrèrent tout à coup, entraînant le traîneau, arrêtant les chevaux, couchant en joue celui qui les conduisait.

Gustave voulut du moins mourir comme il avait vécu, la tête haute et le glaive au poing. Il commençait déjà cette lutte inouïe, impossible, d'un seul homme contre cinquante, lorsque de nouveaux combattants apparurent comme par miracle sur le terrain.

Ils débouchaient d'une sapinière voisine. Ils étaient huit, tous d'une taille gigantesque, et celui qui leur servait de guide, Donald, précipitait leurs pas en criant :

— Tenez bon! ce sont les fils de Noménoé!

Mais il était déjà trop tard. Au milieu d'une forte mousqueterie, dans un nuage de fumée, les chevaux se cabraient de douleur en renversant, avec le traîneau, le cadavre de Stenon Sture et peut-être aussi celui de Gustave Wasa.

Ch. Deslys.

(La suite à la prochaine livraison.)

LA SCIENCE EN FAMILLE. AGRICULTURE.

LE BROME DE SCHRADER.

Si le lecteur le permet, nous consacrerons notre causerie scientifique du mois à une plante d'apparences bien modestes, de mœurs bien douces, d'un caractère bien inoffensif, et qui serait cependant en train, à en croire ses nombreux partisans, d'accomplir sa petite révolution dans le domaine pacifique de l'agriculture. Le *brome de Schrader*, puisqu'il faut l'appeler par son nom, est aujourd'hui le fourrage à la mode. Un éleveur qui se respecte, une fermière qui tient à vendre de bon lait et à fabriquer d'excellent beurre, ne peuvent se dispenser d'offrir cette plante, verte ou sèche, à leurs bestiaux. Les agronomes les plus distingués ont institué des expériences relatives à sa culture, et il faut bien qu'elle ait une valeur réelle et qu'elle présente des avantages, puisque la Société d'acclimatation, après mûr examen, l'a prise sous son patronage, malgré son origine américaine, qui pouvait bien inspirer *à priori* quelque défiance.

Le brome de Schrader est une graminée vivace, de-



Le brome de Schrader. Dessin de Fellmann.

puis longtemps cultivée dans l'Amérique du Nord, notamment dans la Caroline, où elle est confondue, sous le nom de *rescue grass*, avec quelques autres espèces annuelles de la même famille. C'est une plante vigoureuse, « rustique » et de bonne composition. Elle s'accommode de tous les terrains où elle trouve un peu d'humidité ; sa culture n'exige presque point de frais, et l'on en obtient sans peine quatre à cinq coupes par an. Elle peut être mangée, — par les bestiaux, s'entend, — fraîche, en foin ou même en paille. On la préconise spécialement pour l'alimentation des vaches laitières. On voit, sous son influence, le lait de ces bonnes bêtes augmenter, devenir plus savoureux, plus nutritif, et surtout plus riche en matière butyreuse. « Tant que les vaches consomment du *bromus Schraderi*, dit M. A. Lavallée dans un mémoire lu à la Société d'agriculture, le 3 février dernier, leur lait a des qualités tout exceptionnelles, que reconnaissent bien les femmes chargées de la laiterie, dans la fabrication du beurre et des fromages. Il est difficile de les exprimer : le beurre, par exemple, dans les grandes chaleurs, se fait plus vite, est beaucoup plus ferme et se garde mieux ; il a un goût plus fin et un plus bel aspect. »

Voilà, certes, des résultats dignes d'être pris en considération, et qui feront au nouveau fourrage de nombreux partisans, eu égard au rôle important que jouent le lait, le beurre et le fromage dans l'alimentation publique.

Arthur MANGIN.

POÉSIE.

LA CROIX DU CHEMIN.



La croix du chemin. Composition de C. Sauvageot.

Noble comte et noble comtesse
De concert chevauchaient un jour,
Quand, à la croix du carrefour,
Un vieillard devant eux se dresse.

— Au mendiant qui tend la main,
Donnez, dit-il, ô noble dame,
Et, pour le salut de votre âme,
Il dira deux *Pater* demain.

Mon pauvre corps est une plaie,
Voyez mes membres mutilés,
Car mes haillons s'en sont allés
A chaque buisson de la haie.

Au nom du Dieu qui, sur la croix,
Mourut pour le rachat de l'homme,
Ecoutez-moi, beau gentilhomme,
Ne soyez pas sourd à ma voix.

Pour assurer ma destinée
Il suffit du moindre joyau,
De votre collier un anneau
Me nourrirait toute une année.

Le Seigneur, notre père à tous,
A l'heure de votre naissance,
Vous prodigua beauté, puissance,
A rendre un empereur jaloux.

Il vous fit grand, il la fit belle,
Puis, à ces dons, dans sa bonté,
Il ajouta la charité,
Rayon de sa gloire immortelle.

Au mendiant qui tend la main,
Donnez, messire et noble dame,
Et, pour le salut de votre âme,
Il dira deux *Pater* demain.

— Comme il parlait encor, le sire
Soudain arrêta son coursier,
Et découvrit son front altier
Devant la croix du grand martyre,

Et la comtesse, en souriant,
— Elle était bonne autant que belle, —
Jusqu'au fond vida l'escarcelle
Entre les mains du mendiant.

Ch. RAYMOND.

LE DUC ET LA DUCHESSE DE BOURGOGNE

OU

LA FIN DU GRAND SIÈCLE ET DU GRAND ROI (1).

Le mariage de Monseigneur, duc de Bourgogne, avec la princesse de Savoie, fille de S. A. R. Victor-Amédée II, duc de Savoie, prince de Piémont, fut précédé d'un traité de paix entre la France et la Savoie et devint le signal en Italie, et surtout en France, des plus grandes fêtes. Les poëtes, cette fois encore, arrivèrent à la suite des faiseurs de traités, et d'un bout de la France à l'autre on lisait une pièce de vers intitulée : *Cupidon courrier, envoyé à Monseigneur, duc de Bourgogne, par Madame la princesse de Savoie.* A l'aspect du prince, Cupidon laissait tomber ses ailes et récitait un grand compliment, dont voici les premiers vers :

Prince, rassurez-vous, vous me voyez sans armes,
Mars vient d'être vaincu, je le suis à mon tour,
La jeune Adélaïs, pour essayer ses charmes,
A désarmé Mars et l'Amour.
Déjà la Paix et l'Hyménée
Dans un char triomphant l'amènent dans ces lieux
De *cent peuples* accompagnée,
Qui de la posséder se trouveraient heureux...

Au même instant, le duc de Savoie, un des grands politiques de son siècle, adressait au souverain pontife une lettre dans laquelle il demandait au saint-père son approbation pour ce mariage :

« Très-Saint-Père,

« Votre Sainteté daigne regarder avec tant de bonté les intérêts de ma maison, qui luy est entièrement dévouée, qu'il est de mon devoir de luy faire sçavoir avec respect, par cette lettre, et de vive voix par le comte de Gubernatis, mon résident auprès d'elle, les premières nouvelles des offres qui m'ont esté faites par M. le maréchal de Catinat, pour parvenir à l'établissement de la neutralité en Italie.

« Les offres sont de me restituer tout ce qui a esté occupé sur moy depuis la guerre, et de me rendre Pignerol, quoyque démoly pour les fortifications, place dont l'importance est si bien connue de Votre Sainteté, de marier la princesse ma fille avec monsieur le duc de Bourgogne, mariage qui doit être célébré dès qu'ils seront en âge ; et cependant on en passera le contrat, et ma fille sera reçue dès à présent en France, le roy s'obligeant à la dot, sans qu'elle me soit à charge, et à d'autres conditions avantageuses que je passe sous silence ; le tout à condition que la neutralité se fasse, et au cas que la maison d'Autriche refuse d'y consentir, du moins par déclaration à Votre Sainteté et à la république de Venise, que je joigne mes armes à celles du roy très-chrétien pour l'obtenir. Mais comme je ne puis croire que l'intention de la maison d'Autriche soit de m'y vouloir forcer, pour me priver des avantages que m'offre la France, je me suis enfin déterminé, après une meure réflexion, à faire entendre aux chefs des puissances alliées que je ne pouvais négliger l'occasion qui se présente de recouvrer la place de Pignerol, ny m'exposer par des délais à l'incertitude de cette conjoncture, dans une chose de cette conséquence pour la maison d'Autriche, pour toute l'Italie et pour moy en particulier. C'est pourquoy j'écris dans ce sens aux princes alliés, surtout à l'empereur et au roy catholique, et je les prie très-instamment de vouloir bien ne point s'opposer à un avantage qui est commun avec eux. La connaissance que j'ay que Votre Sainteté désire particulièrement cette neutralité a fort contribué à ma résolution, et m'anime aussi à la supplier avec autant de chaleur que de respect qu'il

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

luy plaise d'ordonner à ses nonces de Vienne et de Madrid qu'ils secondent vivement par les offices paternels de Votre Béatitude le concours de ces couronnes à cette neutralité en Italie, qui sera, s'il faut ainsi dire, l'agréable courrière pour venir annoncer au monde une prompte paix générale, tant désirée et si nécessaire à la chrestienté. J'espère de la bonté de Votre Béatitude cette grâce, et dès que j'aurai reçu par le retour du courrier ses ordres pour ce sujet, je les envoyeray avec d'autres aux cours dont j'ay parlé. Cependant j'implore toujours avec soumission et respect le doux effet de la protection de Votre Béatitude et de sa bonté paternelle. Je luy souhaite une très-longue vie, accompagnée de toute la prospérité qu'elle peut désirer, *et je baise avec une profonde humilité les pieds sacrés de Votre Sainteté.*

De Votre Sainteté

« Le très-humble et très-obéissant serviteur et fils,

« VICTOR-AMÉDÉE II. »

De Turin, le 6 juillet 1676.

Par cette lettre, humble au fond autant que dans la forme, on jugera facilement de la distance qui sépare aujourd'hui le souverain pontife du roi d'Italie. On dit que notre saint-père éprouva une grande joie à la lecture de cette lettre, et bientôt la paix fut déclarée entre très-haut, très-excellent et très-puissant prince Louis, par la grâce de Dieu roi de France et de Navarre, et très-haut et très-puissant prince Victor-Amédée, duc de Savoie. A l'annonce heureuse de cette paix proclamée à Paris, messieurs du Châtelet se rendirent à l'Hôtel de ville, où il y eut un grand repas. La marche était composée des archers du guet, de la compagnie de M. le prévôt de l'Isle et des trois cents archers de la ville, divisés en trois compagnies. Le roi d'armes, entouré de ses hérauts, commença par proclamer la paix devant le palais des Tuileries, mais le roi l'annonça lui-même à l'archevêque de Paris : « Le duc de Savoie, disait-il, a connu enfin ses véritables intérêts et mes bonnes intentions. La paix est conclue, et je vous prie, mon cousin, de faire chanter le *Te Deum* dans l'église cathédrale de ma bonne ville de Paris. » Dans l'ornement de l'église et de l'Hôtel de ville, on lisait, çà et là, les devises que voici :

Le ciel est favorable à de justes efforts...
La Justice et la Paix sont enfin réunies...

Peu de jours auparavant, le roi avait nommé, pour aller recevoir en son nom, au pont de Beauvoisin, la future duchesse de Bourgogne, Mme la princesse de Piémont : M. le comte de Brionne, en survivance de la charge de grand écuyer de France ; *chevalier d'honneur*, M. le marquis de Dangeau ; *premier écuyer*, M. le comte de Tessé ; *dame d'honneur*, Mme la duchesse de Lude ; *dame d'atour*, Mme la comtesse de Mailly ; *dames du palais*, Mmes la marquise de Dangeau, la comtesse de Roussy, la marquise du Châtelet, la comtesse de Nogaret, la marquise de Mongon, la marquise d'O ; *première femme de chambre*, Mme Cautin ; *femmes de chambre*, Mmes de La Bussière, de Monsoury, de La Borde, de Louisle ; *valets de chambre du roi*, MM. d'Aigremont et Domingue ; *chapelain du roi*, M. l'abbé d'Archon ; *huissiers de la chambre*, MM. de Tréchaux ; *premier médecin*, M. Bourdelot ; *premier chirurgien*, M. Dionis ; *apothicaire*, M. Ricœur ; *maître des cérémonies*, M. Desgranges ; *maître d'hôtel du roi*, M. de Francine ; *contrôleur de la maison du roi*, M. Sumat ; MM. d'Aubigny et de Motheux, gentilshommes servants. Plusieurs chefs d'office avec soixante et douze garçons d'office ; un exempt des gardes du corps avec vingt-quatre gardes ; six des Cent-Suisses du roi et un caporal ; un écuyer ; six pages ; quinze valets de pied ; dix maréchaux des logis et quatre fourriers. Le cortége se composait de cinq carrosses du roi, dans lesquels voyageaient la dame d'honneur, les femmes de chambre et les femmes des femmes de chambre. A ces carrosses principaux s'étaient réunis plusieurs carrosses des dames de la cour, avec chevaux de main, mulets, domestiques montés, tout l'attirail au nombre de six cents personnes. De son côté, la princesse de Savoie, accompagnée d'une suite nombreuse, arrivait au pont de Beauvoisin, où elle fut reçue avec tous les honneurs que lui envoyait le roi son beau-père. A moitié du pont, elle entra dans une tente et, se dépouillant de tous ses habits, elle prit les habits d'une Française.

Là elle dit adieu aux princes et aux seigneurs de sa maison, et le cérémonial étant réglé entre les maîtres des cérémonies des deux cours, elle fut reçue par les gardes du roi, et monta dans le carrosse de Sa Majesté, la tête des chevaux étant tournée du côté de la France. A cette extrême limite s'arrêtèrent les gardes et les suisses de Mgr le duc de Savoie, et les dames de la maison du roi eurent l'honneur de s'asseoir à côté de la future duchesse de Bourgogne. Elle pleura, mais bien vite elle essuya ses larmes à l'aspect d'un peuple infini et de la noblesse du Dauphiné et des provinces environnantes, qui venaient lui présenter leurs hommages et leurs respects aux acclamations de : Vive le roi ! Chacun la trouva ce qu'elle était en effet, agréable et bien faite, et d'une grâce infinie ; un visage à la fois riant et sévère, le plus beau teint du monde *et de très-belles couleurs, quoique naturelles.* « Disons aussi les yeux parfaitement beaux, les cheveux d'un très-beau blond cendré, les manières prévenantes, une vivacité d'esprit qui surprend. » Ceci est mot pour mot dans le *Mercure galant*, qui ne se doute guère qu'il aura pour concurrent, dans cette image, un des plus grands écrivains de la France, M. le duc de Saint-Simon. La princesse était à peine depuis deux ou trois heures au delà du pont de Beauvoisin, chez nous, installée dans une maison préparée à l'avance, que soudain les dames et les seigneurs de Savoie accoururent pour la voir une dernière fois, et la trouvèrent déjà toute accoutumée à nos usages, au milieu des dames du palais. Elle commanda trois tables de douze couverts chacune, dont elle fit les honneurs avec une grâce parfaite, remerciant tous ses anciens amis, et leur distribuant des présents avec ses adieux, et les priant de ne pas s'affliger, puisqu'elle serait la plus heureuse personne du monde. Le lendemain, elle partit pour Lyon, vêtue d'un habit blanc glacé d'argent. Au faubourg de la Guillotière, une escorte de deux mille chevaux l'attendait, précédée d'un nouveau drapeau, que le colonel, M. de Guilleron, avait fait bénir dans l'église cathédrale. Douze mulets, un nombre infini de chariots, des carrosses sans nombre, un double rang des jeunes gens de la ville, revêtus d'uniformes magnifiques, acclamèrent la princesse jusqu'aux deux portes de la ville, où l'attendait M. le marquis de Canaple, gouverneur de Lyon. Quand M. de Canaple eut parlé, M. le prévôt des marchands fit à la princesse une harangue que nous avons trouvée, et qui disait très-bien le sentiment des populations :

« Madame,

« Si nous avions suivi les mouvements de notre cœur, nous serions allés au delà de nos limites vous offrir les

hommages respectueux d'un peuple dont les acclamations vous feront connaître qu'il vous regarde comme le gage de sa félicité. Le ciel ne pouvait vous réserver, Madame, une plus brillante destinée ; vous réunissez les deux héros de notre siècle; ils vous unissent au prince le plus accompli qui fût jamais, et vous allez rendre à toute l'Europe armée cette paix tant souhaitée, que la fureur de la guerre avait bannie depuis si longtemps. »

Toutes ces harangues étant dites, la future duchesse de Bourgogne trouva une hospitalité vraiment royale dans la maison de M. de Mascarany, la plus belle de la ville, gardée par la compagnie franche et les arquebusiers, comme c'était leur droit. Le lendemain, la princesse entendit la messe à l'antique église de Saint-Jean, où elle fut reçue par MM. les chanoines comtes de Lyon et complimentée par M. le doyen. Contrairement aux anciens usages des comtes de Lyon, qui ne reconnaissaient que le plain-chant, la messe fut chantée en musique. La princesse entendit les vêpres aux Jésuites, dans leur belle maison tout ornée de peintures, et visita leur savante bibliothèque. Six gentilshommes qui étudiaient la rhétorique sous le père Colonia, lui récitèrent leurs plus beaux vers. Les Pères Célestins, qui se glorifiaient d'avoir eu pour leur fondateur un duc de Savoie, illuminèrent leur église en l'honneur de cette fille de leurs anciens princes. Toute la place de Bellecourt, où elle logeait, était éclairée par un nombre infini de lanternes. A chacun de ses repas, la musique et les chanteurs de l'Opéra établis à Lyon lui chantèrent des cantates. La ville entière la voulait retenir; mais elle était attendue au château de Montargis, *qui est de l'apanage de Monsieur*. Là, elle devait rencontrer la plus grande compagnie et la plus belle de ce bas monde, à savoir : le roi, le Dauphin, Monsieur et M. le duc de Chartres, M. le prince de Conti, le duc du Maine et le comte de Toulouse. Le roi logea chez le lieutenant général, au présidial; Monseigneur chez M. de Boiscourgeon, avocat du roi; Monsieur et M. le duc de Chartres, au château. La princesse arriva sur les six heures, et sitôt que le roi, qui l'attendait en grande impatience sur un balcon de son logis, vit son carrosse s'approcher, il descendit avec tous les princes pour la recevoir. Elle voulut se jeter à ses genoux ; mais le roi, la retenant dans ses deux bras, la salua trois fois à la joue en lui disant : « Ma fille, je vous attendais avec bien de l'impatience.» Elle répondit : que ce jour était le plus heureux de sa vie, et, prenant la main de Sa Majesté, elle la baisa tendrement. Quand elle eut embrassé Monseigneur, Monsieur et *son cher oncle, M. le duc de Chartres*, le roi lui donna la main pour monter l'escalier, ce qui dura assez longtemps, le degré étant rempli d'une infinité de personnes de distinction, qui purent voir la princesse tout à leur aise, à la clarté des flambeaux que portaient les huissiers de service. Arrivée à la chambre qui lui était destinée, elle y trouva une foule de grands seigneurs, qui eurent l'honneur de lui être présentés, et le roi lui-même admira comme elle savait rendre à chacun ce qui lui était dû. Au même instant, le roi la pria de remplacer le mot *Sire* par ce mot : *Monsieur;* enfin rien à reprendre à sa grâce, à sa gentillesse, à son tact parfait, dans une fiancée si jeune et qui touchait encore à l'enfance. Cependant, le roi se retira chez lui jusqu'à l'heure de son souper, et il reçut d'un visage riant les compliments du présidial, du maire, des échevins et de tous les corps de la ville. A l'heure du souper, il fut reprendre sa chère princesse ; elle prit place à table entre le roi et Monseigneur, et mangea de très-bonne grâce en causant de toute chose. On voyait que le roi était ravi; il la ramena chez elle; il voulut assister à son déshabillé, disant qu'il ne pouvait pas la quitter. Au dehors cependant, illuminations, feux de joie et fête plénière. Le lendemain, à neuf heures du matin, le roi prit plaisir à voir s'habiller la princesse; il admira ses cheveux, *qui sont les plus beaux du monde.* Il la conduisit lui-même à la messe, dans la nouvelle église des Pères Barnabites, bâtie des libéralités de Monsieur en action de grâces de la victoire que Son Altesse Royale avait remportée à la bataille de Mont-Cassel. Dieu sait la foule et l'admiration! La princesse édifia tout le monde. La messe fut chantée par des Piémontais. Après le dîner, ces hôtes illustres montèrent en carrosse pour se rendre à Fontainebleau : le roi et Monseigneur dans le fond, la princesse sur le devant, vis-à-vis Sa Majesté. Ce même jour, accourait de Fontainebleau Monseigneur, duc de Bourgogne, et quand il vit le carrosse du roi, il se mit à courir, et le roi lui permit de s'asseoir à côté de la princesse, dont il baisa les mains deux fois. « On arriva sur les cinq heures à Fontainebleau, par la cour du Cheval-Blanc; le roi donna la main à la princesse et la conduisit à la tribune de la chapelle et de la chapelle à son appartement, qui est celui de la reine-mère, où toutes les princesses l'attendaient au milieu d'une foule qu'on ne saurait imaginer. Le roi y demeura plus d'une heure. Sa Majesté s'étant retirée, toutes les dames vinrent saluer la princesse dans sa petite chambre, et sitôt qu'elle fut retirée, elle quitta son habit, qui était fort riche et fort garni de pierreries, et prit un déshabillé. Elle soupa seule dans son grand cabinet. Le lendemain, sur les dix heures et demie, le roi alla prendre la princesse et la mena promener dans le parc.

« On lui donna plusieurs maîtres. M. Raynal, qui a eu l'honneur de montrer à danser à Monseigneur, a l'avantage d'avoir été choisi pour maître de cette princesse, et le roi a nommé M. Duterne pour lui montrer à jouer du clavecin, à cause de sa sagesse et de son habileté. »

Vous l'entendez? La sagesse du maître de clavecin. Quant à la princesse, elle réussit si bien, qu'après la première leçon, M. Duterne eut grand'peine à croire qu'elle n'eût jamais touché un clavecin. Le *Mercure* ajoute une suite de madrigaux en français et d'épigrammes latines, par M. l'abbé le Houx; mais nous laisserons à son enthousiasme, à son admiration le rédacteur du *Mercure galant* pour rentrer dans la grande histoire, écrite à la façon des maîtres, et digne tout à la fois du grand siècle et du grand roi.

Donc, la parole appartient à M. le duc de Saint-Simon, parlant de Mme la duchesse de Bourgogne :

« Jamais princesse arrivée si jeune ne vint si bien instruite et ne sut mieux profiter des instructions qu'elle avait reçues. Son habile père, qui connaissait à fond notre cour, la lui avait peinte et lui avait appris la manière unique de s'y rendre heureuse. Beaucoup d'esprit naturel et facile l'y seconda, et beaucoup de qualités aimables lui attachèrent les cœurs, tandis que sa situatian personnelle avec son époux, avec le roi, avec Mme de Maintenon lui attira les hommages de l'ambition. Elle avait su travailler à s'y mettre dès les premiers moments de son arrivée; elle ne cessa, tant qu'elle vécut, de continuer un travail si utile et dont elle recueillit sans cesse tous les fruits. Douce, timide, mais adroite, bonne jusqu'à craindre de faire la moindre peine à personne, et, toute légère et vive qu'elle était, très-capable de vues et de suites de la plus longue haleine, la contrainte jusqu'à la gêne, dont elle sentait tout le poids, semblait ne lui rien coûter. La

complaisance lui était naturelle, coulait de source; elle en avait jusque pour sa cour.

« Régulièrement laide, les joues pendantes, le front trop avancé, un nez qui ne disait rien, de grosses lèvres mordantes, des cheveux et des sourcils châtains bruns fort bien plantés, des yeux les plus parlants et les plus beaux du monde, peu de dents et mal rangées, dont elle parlait et se moquait la première, le plus beau teint et la plus belle peau, le cou long avec un soupçon de goître qui ne lui seyait point mal, un port de tête galant, gracieux, majestueux, et le regard de même, le sourire le plus expressif, une taille longue, ronde, menue, aisée, parfaitement coupée, une marche de déesse sur les nues; elle plaisait au dernier point. Les grâces naissaient d'elles-mêmes de tous ses pas, de toutes ses manières et de ses discours les plus communs. Un air simple et naturel toujours, naïf assez souvent, mais assaisonné d'esprit, charmait, avec cette aisance qui était en elle, jusqu'à la communiquer à tout ce qui l'approchait.

« Elle voulait plaire, même aux personnes les plus inutiles et les plus médiocres, sans qu'elle parût le rechercher. On était tenté de la croire toute et uniquement à celles avec qui elle se trouvait. Sa gaieté jeune, vive, active, animait tout, et sa légèreté de nymphe la portait partout comme un tourbillon qui remplit plusieurs lieux à la fois, et qui y donne le mouvement et la vie. Elle ornait tous les spectacles, était l'âme des fêtes, des plaisirs, des bals, et y ravissait par les grâces, la justesse et



Le pont de Beauvoisin. Dessin de A. de Bar.

la perfection de sa danse. Elle aimait le jeu, s'amusait au petit jeu, car tout l'amusait; elle préférait le gros, y était nette, exacte, la plus belle joueuse du monde, et en un instant faisait le jeu de chacun; également gaie et amusée à faire les après-dînées des lectures sérieuses, à converser dessus et à travailler avec ses dames sérieuses; on appelait ainsi ses dames du palais les plus âgées. Elle n'épargna rien jusqu'à sa santé, elle n'oublia pas jusqu'aux plus petites choses, et sans cesse, pour gagner Mme de Maintenon, et le roi par elle. Sa souplesse, à leur égard, était sans pareille et ne se démentit jamais d'un moment. Elle l'accompagnait de toute la discrétion que lui donnait la connaissance d'eux, que l'étude et l'expérience lui avaient acquise, pour les degrés d'enjouement ou de mesure qui étaient à propos. Son plaisir, ses agréments, je le répète, sa santé même, tout leur fut immolé. Par cette voie elle s'acquit une familiarité avec eux, dont aucun des enfants du roi n'avait pu approcher.

« En public sérieuse, mesurée, respectueuse avec le roi et en timide bienséance avec Mme de Maintenon, qu'elle n'appelait jamais que *ma tante*, pour confondre joliment le rang et l'amitié. En particulier, causante, sautante, voltigeante autour d'eux, tantôt perchée sur les bras du fauteuil de l'un ou de l'autre, tantôt se jouant sur leurs genoux, elle leur sautait au cou, les embrassait, les baisait, les caressait, les chiffonnait, leur tirait le dessous du menton, les tourmentait, fouillait leurs tables, leurs papiers, leurs lettres, les décachetait, les lisait quelquefois malgré eux, selon qu'elle les voyait en humeur d'en rire, et parlant quelquefois dessus. Admise à tout, à la réception des courriers qui apportaient les nouvelles les plus importantes, entrant chez le roi à toute heure, même

des moments pendant le conseil, utile et fatale aux ministres mêmes, mais toujours portée à obliger, à servir, à excuser, à bien faire, à moins qu'elle ne fût violemment poussée contre quelqu'un, comme elle fut contre Pont-Chartrain, qu'elle nommait quelquefois au roi *votre vilain borgne*, ou par quelque cause majeure, comme elle le fut contre Chamillart. Si libre, qu'entendant un soir le roi et Mme de Maintenon parler avec affection de la cour d'Angleterre dans les commencements qu'on espéra la paix par la reine Anne : « Ma tante, se mit-elle à dire, il « faut convenir qu'en Angleterre les reines gouvernent « mieux que les rois, et savez-vous bien pourquoi, ma « tante ? » et toujours courant et gambadant, « c'est que « sous les rois ce sont les femmes qui gouvernent, et ce « sont les hommes sous les reines. » L'admirable est qu'ils en rirent tous deux et qu'ils trouvèrent qu'elle avait raison. »

Nous invoquerons aussi le témoignage (il n'est pas à dédaigner) d'un juge excellent des espérances et des émotions de la cour de France, habile autant que sa mère à bien voir, si elle est moins heureuse à bien raconter, Mme la comtesse de Grignan :

De Mme de Grignan à Mme de Simiane, sa fille.

A Paris, le 5 juillet 1697.

« J'ai eu la force, il est vrai, ou plutôt le courage d'aller à Versailles ; la fatigue m'en a paru plus grande que celle du voyage de Provence à Paris ; la raison en est sensible : je ne songeais, pendant mes deux cents lieues, qu'à prendre mes aises, et il faisait un temps humain, au lieu qu'à Versailles je n'ai pas été un moment sans quelque incommodité, et il faisait un froid excessif ; j'en fus saisie au point qu'il m'ôta la respiration et que je demeurais comme la sœur de don Bertrand à la porte de la princesse : voilà ma grande aventure dans ce voyage. Avez-vous envie de savoir comme j'ai trouvé la princesse ? Elle est assez jolie, de grands yeux, la physionomie vive et italienne, de beaux cheveux de la couleur des vôtres ; un visage un peu long et trop petit pour ses traits ; mais l'âge proportionnera tout. Dispensez-moi de vous redire ses paroles ; elles ne viennent pas jusqu'aux mortelles comme moi. »

M. le duc de Bourgogne, à peine fiancé, rendit toute justice à la grâce, à l'esprit de la princesse. Il était en ce moment à la plus belle heure de sa vie, et tout semblable au jeune roi Louis XIV, lorsqu'il menait en personne la ronde immense qui l'entourait dans le palais et dans les jardins de Versailles. O les belles heures ! des comédies et des chansons faites exprès pour les bosquets de Diane et d'Apollon ! des concerts sans fin, des douces chansons sous les arbres, au bruit des eaux jaillissantes, à la clarté de la lune, amie et confidente des belles personnes, et voilà soudain, pour fêter ce mariage illustre entre toutes les noces royales, que les fêtes se raniment, que les concerts recommencent et que la France entière revient pour un instant aux beaux jours de 1660, quand l'espérance était prochaine des chefs-d'œuvre à venir et des grandes choses accomplies. Le roi lui-même avait demandé que chacun redoublât autour de lui de zèle et de parure, et chacun de se ruiner gaiement en habits, en splendeurs, en parures de toutes espèces. Il n'y eut plus assez de brodeuses et de tailleurs pour suffire à ces dépenses ; une princesse du sang royal fit enlever à main armée des couturières dans l'hôtel de Rohan. Pour fêter ces grandes journées, chacun mit de côté la prudence, et les plus sages s'endettèrent. Seuls, quelques vieux courtisans disgraciés, heureusement pour leur fortune, restèrent confinés dans leurs vieux châteaux ; bien tristes, il est vrai, mais bientôt consolés, quand ils virent autour d'eux toutes ces maisons en ruine et ces terres en décret. Le mariage de ces deux enfants fut un grand coup porté au crédit de la monarchie. Un de ces seigneurs si bien parés répondit, avec beaucoup de grâce et d'esprit, au roi qui le complimentait sur la magnificence et le bon goût de ses vêtements : « Cela se doit, sire, cela se doit. » A ces fêtes suprêmes assistaient le roi et la reine d'Angleterre exilés d'un royaume perdu par leur faute. Au coucher de la mariée, la reine d'Angleterre donna la chemise, pendant que dans l'antichambre, au milieu de la cour, le roi d'Angleterre donna la chemise à M. le duc de Bourgogne. Ils étaient gardés, la jeune princesse par Mme la duchesse de Lude, sa gouvernante, le jeune prince par M. le duc de Beauvilliers, son gouverneur. Après une causerie d'un quart d'heure, ils furent ramenés chacun dans ses appartements, et le lendemain, toute la cour saluait la nouvelle duchesse de Bourgogne. Elle devint soudain le centre animé de ce monde à part que le soleil ne reverra jamais. Elle attirait à son charme, à son aimable sourire, les grands poëtes, les vaillants capitaines, les hommes d'Etat les plus habiles, sans se douter, les uns et les autres, qu'ils touchaient aux heures suprêmes de ces prospérités voisines des fables. Hélas ! qui l'eût jamais pensé ! on se battait dans les Pays-Bas, et cette fois l'ennemi était à nos frontières. Le duc de Bourgogne, en vrai fils de France, partit pour la guerre ; et comme il passait par Cambrai, ô l'heureuse et grande rencontre ! il vit venir à lui le grand archevêque de Cambrai, Fénelon, exilé de la cour pour avoir écrit le *Télémaque*, et ce grand homme avait dit adieu, sans se plaindre, à cette cour dont il était le plus bel esprit, à Paris qui l'adorait comme un sage, à ce monde enchanté de l'ancienne Grèce dont il avait retrouvé la parole et l'accent même. Ainsi, dans son exil, il se montra supérieur à sa fortune, et vraiment digne de son propre génie. En vain, le roi Louis XIV a voulu s'opposer à cette rencontre du disciple et du maître, il y a des volontés impossibles, et les voilà, sur le seuil d'une auberge en dehors de la ville, qui s'embrassent avec des larmes de joie, et chacun, contemplant de loin ces deux hommes heureux l'un par l'autre, devient le complice et le complaisant de cette désobéissance illustre. Rien n'était prêt pour le déjeuner de Monseigneur, et il fallut attendre une grande heure. Après le déjeuner, les chevaux manquèrent, ce fut encore une heure de répit. A la fin, cependant, il fallut se quitter. « Adieu, mon fils ! — Adieu, mon père ! » Le prince, au saint prélat, montrait le ciel ; l'archevêque, à son disciple, montrait la France, qu'ils auraient sauvée à eux deux si le ciel l'avait permis.

Aussitôt que le duc de Bourgogne eut rejoint l'armée, il rencontra, voyez la misère ! les obstacles qui toute sa vie, en dépit de son courage, se placèrent entre lui et la gloire. Il devait commander, mais les généraux placés sous ses ordres ne devaient pas obéir. La responsabilité de la défaite pesait sur lui tout entière ; un autre, à l'avance, était désigné aux grands bruits que la victoire apporte avec elle. Heureusement qu'on ne pouvait pas l'empêcher d'aller au feu en véritable chevalier sans reproche et sans peur. Il fut soldat, ne pouvant pas être un grand capitaine. On voyait que celui-là aussi était un enfant de la guerre, un vrai petit-fils de Henri IV.

Attentif à ces batailles de chaque jour qui faisaient tant de mourants et tant de morts aux portes mêmes de sa

ville épiscopale, l'illustre archevêque ouvrait sa chapelle et sa maison à tous les blessés, sans distinction de patrie et de drapeau. Il prodiguait à ces malheureux toutes les ressources dont pouvait disposer sa fortune et tout l'argent qu'il trouvait à emprunter. Reconnaissant de tant de bontés, le soldat ennemi épargnait les arbres et la maison du grand archevêque; ainsi, chacun s'acquittait de sa tâche, et l'on disait dans notre armée que l'esprit du duc de Bourgogne et celui de Fénelon, son maître, étaient vraiment le même esprit. C'est pourquoi, lorsqu'il revint à Versailles, rappelé par un ordre imprévu, le jeune prince rencontra près du roi lui-même une grande froideur. Chacune de ses paroles était comptée; on traitait de chimère ses plus sages conseils. Les courtisans le trouvaient trop austère, et les dames s'ennuyaient de le voir uniquement occupé de sa jeune épouse. A la fin, comme, à tout prendre, une épée obéissante est moins à redouter pour les puissances qui tombent que l'intelligence qui conseille et qui prévoit, le prince est envoyé sur le Rhin pour faire le siége de Brissac. Rude labeur, une ville à prendre au milieu de tant d'obstacles!... Cette fois encore l'armée entière acclama le jeune capitaine. Officiers et soldats se félicitaient de le trouver si brave; il ne ménageait ni sa fatigue ni sa vie; on était sûr de le trouver au plus fort de la mêlée... Il prit Brissac. Cette fois, le roi, très-inquiet, disons le mot, très-jaloux de cette gloire naissante, voulut revoir le duc de Bourgogne à l'ombre jalouse de son trône. Il obéit à regret, pensant que la guerre était finie.

En ce moment, la France entière était en proie à la misère. Au milieu de Paris affamé, la voix impuissante de Massillon recommandait l'aumône d'une voix sévère et trop peu écoutée. Heureusement que le prince entendit les plaintes de ce peuple au désespoir. Il vendit ses diamants, ses meubles, ses équipages; il vendit les diamants de sa mère; il renonça au jeu, à la comédie, en vrai prince, en vrai père qui prenait sa part dans la ruine et la désolation universelle. Les peuples le bénissaient, les courtisans l'appelaient *un factieux*. C'était tout simplement un honnête homme, un prince charitable, aimé de tous les siens, à ce point qu'un vieux valet de chambre à son service, appelé Moreau, comme il était à l'agonie : « Allez me chercher, disait-il, mon bon maître, afin qu'il me donne sa bénédiction. » Moreau n'en voulait pas d'autre, et le prince lui ferma les yeux. Le lendemain, à l'office des morts, il communia à son intention. Les courtisans se disaient entre eux, avec un étonnement mêlé d'épouvante : « Où donc allons-nous? »

Cependant il était difficile, en dépit de tant de mauvais vouloirs, de retenir le jeune capitaine tant que l'armée se battait là-bas pour l'honneur de la France, et M. le duc de Bourgogne voulut repartir pour la Flandre encore pleine de son glorieux souvenir. Il partit un vendredi et le 13 du mois. En vain le roi, qui était superstitieux plus qu'il ne convenait au maître absolu d'une si grande nation, voulut retarder au moins de vingt-quatre heures le départ de son petit-fils, disant que son aïeul Louis XIII était mort un *vendredi*, que Henri IV, l'orgueil de leur race, avait été assassiné un *vendredi;* le duc de Bourgogne partit gaiement. Cambrai l'appelait... Il y retrouva, toujours par hasard, le prélat, son second père, et cette fois la contrainte fut beaucoup moindre. Ils dînèrent ensemble, ils se parlèrent à cœur ouvert, le prince écoutant avec respect ce grand politique, dont il eût fait son premier ministre s'il avait eu l'honneur de monter sur le trône de France. Hélas! c'était la dernière fois qu'ils devaient se rencontrer ici-bas!

De Cambrai, le duc de Bourgogne se rendit à Valenciennes, où l'attendait une armée éclatante de jeunesse et de courage, hardie à tout entreprendre, heureuse à bien faire. Elle se composait de deux cent six escadrons, de cent trente bataillons en cinquante-six brigades : maison du roi, gendarmerie, cavalerie, avec le régiment des gardes, et dix-huit lieutenants généraux pour commander ces braves gens. Tout d'abord le duc de Bourgogne déclara qu'il voulait se battre en soldat, et pour commencer, la ville de Gand ouvrit ses portes à ces victorieux. Ah! si le vaillant prince avait été le maître, et s'il n'avait pas rencontré, comme un obstacle en ses glorieux sentiers, ce nonchalant maréchal de Vendôme, endormi tout le jour, la campagne était achevée en peu de jours. Mais M. de Vendôme aimait ses aises; il voulait se battre à ses heures, et l'ennemi, qui le connaissait bien, revint sur ses pas. M. de Vendôme était à table, et pendant qu'il donnait les premiers ordres, l'ennemi vint, qui fit un grand carnage. On se battit dans les haies, dans les ravins, au pas de course, et comme enfin M. de Vendôme tirait son épée : « Il est temps, monseigneur, de nous venir en aide et de charger l'ennemi, disait M. le duc de Bourgogne. — Monsieur, répondit M. de Vendôme, oubliant qu'il parlait à l'héritier de la couronne, apprenez que vous êtes ici pour obéir. » A cette insolente réponse, il y eut un frémissement dans toute l'armée. Eh bien, l'élève de Fénelon, qui dès l'âge le plus tendre avait épouvanté la cour par ses colères, baissa la tête et garda le silence. On se battit; la bataille fut perdue par l'incurie et la paresse de M. de Vendôme. Il fallut battre en retraite : « Allons, dit Vendôme, insolent et dédaigneux, il faut battre en retraite; aussi bien, Monseigneur, ajouta-t-il en regardant Mgr le duc de Bourgogne, il y a longtemps que c'est votre envie. » Un vrai déshonneur était contenu dans ces paroles sauvages, et cette fois encore le prince écouta sans répondre. Ainsi, jusqu'à la fin, il donna l'exemple, à ses risques et périls, de l'obéissance du soldat au capitaine. Il fit bien; l'armée entière lui sut gré de sa résignation, d'autant mieux que M. de Vendôme s'étant retiré dans la ville de Gand, il y resta couché pendant cinquante heures. M. le duc de Bourgogne, actif autant que le général était indolent, ramena un petit corps de troupe derrière le canal de Bruges. Il couchait sur la dure, à la belle étoile, inquiet seulement de ses amis, de ses frères d'armes : Puységer, Sousternon, Mattignon, Cheladet, Puyguyon, Gamache et ce brave Chanfort, le vidame d'Amiens, Nangis et le chevalier du Rosel. Que de jeunes capitaines étaient déjà restés sur le champ de bataille : le marquis de Croï, le duc de Saint-Aignan, le marquis d'Ancenis, Ximenès, Labretanche, quatre mille hommes et sept cents officiers prisonniers qui furent dispersés çà et là, sans que jamais on les ait revus. Toutes ces douleurs, le prince les confiait à sa jeune femme; elle était sa seule consolation dans cette cour jalouse de cette jeune gloire. Que dirons-nous? Tout concourut à perdre un si grand prince dans les respects du public. On fabriqua des lettres; on inventa des récits; les halles mêmes furent infectées de chansons et de pamphlets contre l'élève de Fénelon. Les plus vicieux et les plus scélérats l'accusèrent de lâcheté. En moins de huit jours, sa bonne renommée était perdue. Ah! l'infortuné! Il était blessé jusqu'au fond de l'âme, et comme, obéissant à l'ordre du roi, il s'efforçait de *bien vivre* avec son cruel ennemi, le duc de Vendôme, ses

frères d'armes, indignés de sa résignation, cessèrent de le défendre. A la fin, tout se prépara pour une bataille décisive. A Versailles, l'inquiétude était immense; le roi était pâle d'anxiété; les prières de quarante heures, les églises remplies, les mères et les femmes demandant à Dieu la vie et la liberté de leurs fils, de leurs maris. Mme la duchesse de Bourgogne passait les nuits dans la chapelle; au moindre bruit, tous les cœurs battaient dans une angoisse inexprimable. Jamais le prince Eugène et le duc de Marlborough n'avaient causé tant d'insomnie... Le courrier attendu arrive enfin de Mons, apportant cette nouvelle incroyable : que le duc de Bourgogne avait refusé la bataille, et que Lille eût été prise si le prince n'eût été rappelé de l'armée. A cette nouvelle, une immense confusion, un vrai désordre, une délation sans égale, un abandon complet de M. le Dauphin, du roi, de la ville et de la cour. Qui le croirait? ce malheureux prince est rappelé avant la fin de la campagne. En vain il résiste, il faut obéir. Hélas! le cœur lui battait quand il entra, désespéré, dans l'appartement de Mme de Maintenon. Elle habitait, en face de la salle des gardes, une chambre vaste et profonde, où le roi était assis dans un fauteuil à droite de la cheminée. Dans une niche de damas rouge se tenait Mme de Maintenon, une table devant elle. Allait et venait dans la chambre, attentive à toute chose, et saluant du regard ce mari qu'elle seule elle osait défendre encore, la jeune duchesse de Bourgogne. A côté du roi, se tenait M. de Pont-Chartrain. A l'aspect du prince, au regard triste, au pas solennel, le roi, Mme de Maintenon, le ministre, éprouvèrent une gêne immense. Au premier coup



Fenelon, archevêque de Cambrai. Dessin de Morin.

d'œil, ils comprirent enfin qu'on les avait trompés. Il y eut dans le cœur du roi comme un remords d'avoir si peu et si mal défendu son petit-fils. Mais Dieu soit loué! Telle est la toute-puissance de la vertu, que tôt ou tard elle va dissiper le nuage. A peine on eut vu ce prince indignement traité, toutes les clameurs tombèrent; la vérité se fit jour de toutes parts; des témoignages, illustres entre tous, anéantirent les rapports de M. de Vendôme. M. le maréchal de Boufflers, M. le maréchal de Berwick, qui se connaissaient en courage, n'eurent qu'une voix de louanges et d'admirations pour M. le duc de Bourgogne contre Vendôme, son calomniateur. Le lâche et l'imprudent c'était M. de Vendôme; il avait perdu l'armée! il avait renoncé, par sa paresse, à des conquêtes certaines; il avait manqué de respect au meilleur soldat de la France. A ces preuves sans réplique, la France entière se retourna vers le duc de Bourgogne, et l'applaudit comme un sage et comme un héros tout ensemble. Eh! pensez donc à la joie, à l'orgueil de la princesse! Elle seule était restée fidèle à cette mémoire; elle seule elle avait démenti M. de Vendôme; elle seule avait raison dans cette cour qui tournait à tous les vents. Le roi, qui ne demandait pas mieux que de reconnaître à son tour ses injustices, promit à son vaillant petit-fils, digne de Henri IV, son aïeul, qu'il lui donnerait une armée à conduire et dont il serait le général en chef.

Cependant voici l'heure où Mgr le duc de Bourgogne va s'appeler M. le Dauphin, et s'asseoir sur les premiers degrés du trône. En ce moment, la mort pénétrait dans ce palais de Versailles pour n'en plus sortir. Ce Dauphin,

indigne élève de Bossuet, était le plus pauvre esprit du royaume, et pourtant son fils lui portait un grand respect. Non pas, certes, qu'en toute occasion où il pouvait donner un conseil à son père sans le blesser, il oubliât d'accomplir son devoir; il lui parlait souvent des meilleurs rois de leur race, de saint Louis, de Louis XII, Père du peuple, et même de Louis XIII, appelé Louis le Juste. Et si bien ce jeune homme savait parler à cette âme inintelligente, que souvent il la tirait de ses torpeurs. Plus d'une fois les conseils du duc de Bourgogne à son père, M. le Dauphin, troublèrent les échos de Versailles; mais le peuple en apprenait quelque chose, et se confiait dans l'avenir.

L'avenir disparaissait de ce grand règne, des gloires et des enchantements de toute espèce. Il y avait, en ce temps-là, un mal imprévu, sans remède, une épée à la Damoclès tournée incessamment sur la tête des sujets et des rois: la petite vérole, puisqu'il faut l'appeler par son nom. En ce temps-là, c'était une peste, implacable et sans appel. Elle arrivait soudaine, à travers ces prospérités voisines des fables; elle enlevait sans pitié les plus jeunes, les plus belles, les riches, les tout-puissants, les heureux de ce monde. Un jour, à Meudon, le lendemain des fêtes de Pâques, M. le Dauphin rencontre un prêtre qui portait le viatique: — A quel malade? — A un malheureux qui se meurt de la petite vérole, Monseigneur.



La duchesse de Bourgogne, d'après Rigaud. Dessin de Bocourt.

Or, M. le Dauphin manquait tout à fait de courage, il ne savait pas rassurer son âme et contempler le péril face à face. Au seul nom de ce mal horrible, il pâlit, et rentra dans son palais triste et tout pensif. Le premier jour, tout va bien; le surlendemain, le prince est frappé. O misère! la solitude et le silence entourent ce lit de mort. Seuls, le roi et le duc de Bourgogne accourent à l'aide, au secours de M. le Dauphin qui se meurt. Ils restèrent ainsi tous les trois à s'aimer, à se le dire, à parler de Dieu et de l'éternité, pendant qu'au dehors les bons citoyens, les sujets fidèles, les prévoyants, se disaient tout bas que la France n'avait plus d'espoir que dans la royauté de l'élève de Fénelon. M. le Dauphin mourut en moins

de huit jours; il ne fut pleuré que par son père et ses deux fils; il ne fut regretté que de ses valets. Le nouveau Dauphin fut désormais la dernière espérance de cette monarchie en deuil, qui avait déjà fait les premiers pas vers les abîmes par un sentier rempli de funérailles.

Cette fois enfin l'avenir se déployait splendide aux yeux du nouveau Dauphin de France. Il était reconnu, par le roi lui-même, un des chefs de la société future; il avait son entrée au conseil, où déjà il pouvait déployer les grandes idées que lui avait enseignées le *Télémaque*. Hélas! vaine espérance, toutes les douleurs qu'il avait subies jusque-là, n'étaient rien, comparées aux chagrins qui attendaient M. le Dauphin. Sa plus grande douleur, ce fut la maladie et bientôt la mort de cette aimable duchesse de Bourgogne, ornement fragile et charmant de ce Versailles en proie à toutes ces douleurs.

Activité, courage, esprit, dévouement à ce mari qu'elle aimait! Il n'y avait rien de plus jeune et de plus vivant! Du roi lui-même elle était la joie et le dernier sourire. Sur la vieillesse du roi et de Mme de Maintenon, l'aimable princesse jetait quelque peu de sa douce gaieté, de sa bonne grâce, de sa vive et bienveillante jeunesse. Elle faisait rire le vieux roi, qui ne riait plus guère; elle était pour Mme de Maintenon un soulagement précieux. M. le Dauphin ne trouvait rien de plus charmant, rien de plus aimable que son aimable épouse... Il fut frappé d'abord dans la personne de sa chère Dauphine, et cette mort est encore aujourd'hui un de ces mystères que l'histoire ne saurait expliquer.

La cour était à Marly, par une saison rigoureuse. Un vent froid, un nuage sombre, et, dans leur salon, le roi et Mme de Maintenon, fort tristes, cherchant, mais en vain, le sourire accoutumé de la jeune Dauphine... Elle n'avait plus de sourire; elle avait perdu sa jeune et fraîche gaieté; elle succombait sous un mal invisible. Elle rentra dans son appartement pour n'en plus sortir qu'au cercueil.

Tout de suite, on comprit qu'elle était perdue. Un sommeil léthargique s'empara, pendant trois nuits et trois jours, de cette enfant du ciel italien. Elle se mourait sans une plainte. A ses côtés se tenaient M. le Dauphin, immobile en son désespoir; le roi de l'autre côté, Mme de Maintenon à ses pieds. Que de larmes, que de prières adressées à ce Ciel inexorable! A peine elle avait vingt-deux ans. Elle rendit le dernier soupir, exhortée par Bossuet, son premier aumônier, la main dans la main de ce mari qu'elle avait tant aimé. Le roi sanglotait en l'appelant sa fille, sa chère Dauphine! O roi malheureux! il perdait, en la perdant, toute sa joie et son dernier bonheur. Elle était sa consolation, son charme et sa fête. Ah! le rare et charmant esprit! Sa beauté peu régulière, et mêlée d'une grâce irrésistible, atteignait parfois à la majesté; rien de plus doux que son sourire, et de plus imposant que son regard. M. le duc de Saint-Simon l'a vue, et l'a bien vue, et certes nous ne referons pas le portrait qu'il en a laissé. Douce image! elle mourut à l'instant où sa vie était le plus nécessaire à toutes ces grandeurs sitôt brisées, à toutes ces tristesses inconsolables. Le monde entier l'a pleurée, et le même empressement que nous avons raconté autour de sa beauté naissante devait se retrouver autour de son cercueil.

Cette mort imprévue accabla M. le Dauphin et le laissa sans force. Il fallut que M. le duc de Beauvilliers l'arrachât de ces funérailles. En vain le roi, plongé dans sa douleur, demandait à voir son petit-fils, il fallut l'avertir à plusieurs reprises; il restait frappé de cette foudre; et quand enfin ils se trouvèrent dans les bras l'un de l'autre, le roi l'embrassa avec des cris et des larmes, le Dauphin restant silencieux et sans larmes. Déjà cette aimable figure, si sereine et si calme, avait pâli sous la main de la mort approchante, et, le soir même de cette dernière visite à son grand-père, il se mit au lit pour ne plus se relever. C'en était fait; lui aussi il allait mourir. Il annonça lui-même à ses amis, qui l'entouraient, sa ferme espérance de rejoindre avant peu sa chère épouse. Il mourut au milieu de douleurs intolérables, après une lente agonie, en prononçant le nom de tous ses amis sur la terre : Chevreuse, Beauvilliers, Fénelon. La mort de ce prince accompli, les brèves et malheureuses amours de cette nation dont il était tout l'espoir, furent suivies en tout lieu, sous le chaume et dans les palais, d'une désolation générale. Mais celui de tous qui versa les larmes les plus cruelles, ce fut l'archevêque de Cambrai, Fénelon, digne maître d'un pareil disciple. Il ne se consola jamais de cette perte irréparable. Il avait fondé sur le génie et les vertus de son auguste élève une espérance suprême, et, maintenant que son cher disciple lui manquait, Fénelon n'avait plus qu'à mourir. Il le suivit dans le tombeau à l'instant même où disparaissait dans un nuage le soleil de Louis XIV. Déjà le grand roi disait depuis longtemps, d'une voix triste : « Quand j'étais roi! »

Trois dauphins moururent en moins d'un an, et, en vingt-quatre jours, le père, la mère et le fils aîné, et M. le duc d'Anjou (Louis XV), désormais unique, succéda au titre et au rang de Dauphin.

Et maintenant laissons parler le véritable historien, l'éloquent témoin de ces misères et de ces grandeurs :

« Les jours de cette affliction furent tôt abrégés. Il fut le même dans sa maladie. Il ne crut point en relever, il en raisonnait avec ses médecins; dans cette opinion, il ne cacha pas sur quoi il était fondé. Quelle épouvantable conviction de la fin de son épouse et de la sienne; mais, grand Dieu! quel spectacle vous donnâtes en lui, et que n'est-il permis encore d'en révéler des parties également secrètes, et si sublimes, qu'il n'y a que vous qui les puissiez donner et en connaître tout le prix! Quelle imitation de Jésus-Christ sur la croix! on ne dit pas seulement à l'égard de la mort et des souffrances, elle s'éleva bien au-dessus. Quelles tendres, mais tranquilles vues! quel surcroît de détachement! quels vifs élans d'actions de grâces d'être préservé du sceptre et du compte qu'il en faut rendre! quelle soumission, et combien parfaite! quel ardent amour de Dieu! quel perçant regard sur son néant et ses péchés! quel magnifique idée de l'infinie miséricorde! quelle religieuse et humble crainte! quelle tempérée confiance! quelles lectures! quelles prières continuelles! quel ardent désir des derniers sacrements! quel profond recueillement! quelle invincible patience! quelle douceur, quelle constante bonté pour tout ce qui l'approchait! quelle charité pure qui le pressait d'aller à Dieu! La France tomba enfin sous ce dernier châtiment; Dieu lui montra un prince qu'elle ne méritait pas. La terre n'en était pas digne, il était mûr déjà pour la bienheureuse éternité. »

Rien de plus triste et de plus douloureux que cette fin d'un pareil siècle; à son aurore, triomphant et radieux de toutes les pompes de la poésie, de la gloire et de la majesté royale, qui s'éteint obscurément entre la tombe d'un vieillard et le berceau d'un enfant.

Jules JANIN.

LA HAUTE-SAVOIE, RÉCITS D'HISTOIRE ET DE VOYAGE,

PAR M. FRANCIS WEY (1).

« On s'est rarement proposé, dit M. F. Wey, d'explorer à fond dans l'histoire et dans la nature, dans les mœurs aussi bien que dans les aspects, d'arpenter par les sentiers et les bibliothèques, suivant toutes les directions de l'espace et du temps, un simple coin de terre, pour le copier de près, pour le saisir animé de sa vie propre et le faire apparaître aux lecteurs de manière à leur donner l'illusion d'avoir séjourné là.

« C'est ce travail trop difficile peut-être, mais attrayant et singulier, que nous avons entrepris, non pour une province, mais pour un seul de nos départements. A la vérité, nous avons choisi le plus souverainement beau, le plus célèbre; le seul pourtant que personne n'ait parcouru tout entier, et la plus curieuse région de la France, sinon de l'Europe. »

Par ces quelques lignes empruntées à sa préface, M. Francis Wey nous apprend de suite où nous allons et de quelle façon nous devons voyager, si nous consentons à le prendre pour guide. Voilà de la franchise, et si nous nous ennuyons à la seconde étape, c'est à nous seuls que nous devrons adresser des reproches. Heureusement nous connaissons M. Wey depuis longtemps, les lecteurs du *Musée* le connaissent aussi, et nous savons qu'on ne s'ennuie jamais en si bonne et si aimable compagnie.

Nous partons donc sans inquiétude, et dès la première page, nous nous applaudissons de la confiance témoignée à un de nos auteurs favoris. En effet, M. Wey est un des rares écrivains qui sachent voyager et surtout raconter un voyage. Avec lui, jamais de fatigue. A une description qui rendrait inutile le crayon du dessinateur, tant elle est exacte et saisissante, succède immédiatement l'anecdote de mœurs, le mot spirituel ou profond. L'histoire lui fournit aussi son ample moisson, et toutes les grandes figures du temps passé défilent successivement sous nos yeux.

Ici, M. Wey fait justice d'erreurs et de préjugés malheureusement trop répandus chez nous sur la Savoie. Rien de plaisant comme le désespoir d'un hôtelier devant qui l'on a dit que la Savoie était en Suisse. « On pourrait supposer que j'exagère, dit-il; mais parcourez, à Genève, à Lausanne, à Paris, les albums de gravures qui réunissent les vues de Suisse; vous y rencontrerez nos sites les plus renommés, Chamonix, Thones, Sallanche, Evian même et Meillerie, et, sur chaque estampe : *la Suisse pittoresque*, *la Suisse illustrée...* toujours la Suisse! Mentionne-t-on la Savoie, c'est pour la déprécier ou y jeter du ridicule! C'est le pays des ramoneurs... nous voilà responsables de tous les Auvergnats du monde, et pourtant cette industrie est si mal recrutée chez nous, que, dernièrement, Bonneville, manquant absolument de ramoneurs, fut obligé d'en faire venir de l'Ardèche et du Dauphiné. Mais quand on nous confond avec les Piémontais pour nous faire Italiens, alors, monsieur, nous devenons fumistes! Il y a aussi les marmottes qui nous font beaucoup de tort. Croiriez-vous qu'un voyageur de passage qui devait partir au petit jour, s'est informé si les magasins de marmottes s'ouvraient dès le matin, afin d'en apporter une à ses enfants!

(1) Un vol. in-12. Hachette et Cᵉ, éditeurs.

— Qu'avez-vous répondu?

— La vérité, monsieur; j'ai certifié qu'il ne trouverait à Annecy qu'une marmotte, et empaillée encore, au musée de la ville, qui se l'est procurée avec peine.

— Eh bien, alors, donnons, dis-je, un regret à la marmotte, bestiole intéressante, curieuse et rare, après tout, puisque seuls vous la pouviez revendiquer. J'aurais aimé à surprendre aux abords de son terrier ce rongeur divertissant qui, sous Louis XVI, lors du mariage de Clotilde de France avec le prince de Piémont, a imposé à la mode parisienne le nom des bonnets *à la marmotte.* »

Plus loin, notre aimable cicerone nous décrit ces habitations lacustres qui ont si vivement intéressé le monde savant depuis quelques années.

« C'est depuis peu que l'on s'est avisé d'explorer certains monceaux de vase, mis à jour en été par l'abaissement des eaux du lac, et que, sur plusieurs points, à deux ou trois cents mètres du rivage, on a extrait des pilotis, des débris de huttes; en un mot, les signes irrécusables d'anciennes habitations, jetées au milieu de l'onde par des peuplades lacustres. Ces premiers habitants du pays gîtaient, pareils à des alcyons, dans des nids de roseaux, séparés de la terre ferme. Vivant de pêche et de vénerie, ils se mettaient de la sorte à l'abri des loups, des ours et autres animaux sauvages, peut-être même des pirateries de certaines tribus hostiles, par là réduites à ne pouvoir les dépouiller sans construire des canots. L'âge de ces migrations, dont on retrouve aussi les traces dans le Léman et dans le lac du Bourget, est vaguement indiqué par des outils en silex réputés peut-être à tort pour être le partage exclusif des époques primitives de l'humanité; par de grandes poteries en terre brune, à la forme un peu étrusque, mais grossières, dépourvues de peintures et réduites à l'ornementation rudimentaire d'une série de chevrons ou de cordelières, assez vigoureusement pétris dans la glaise... L'île de Torcello, dans les lagunes de l'Adriatique, les bas-fonds qui portent aujourd'hui Venise ont été habités par des tribus lacustres, du cinquième au septième siècle de notre ère, et l'on sait par là qu'à la fin de l'Empire des peuplades, pourchassées du sol par la cavalerie barbare, cherchaient un abri sur les eaux... Ces tribus flottantes ont pour pendant des générations troglodytes, dont les grottes de la montagne de Veyrier, qui borde le lac d'Annecy, ont révélé le séjour. Mais ces gnomes des rochers, ainsi que ceux de la Loire, sont de plus récente origine; la coutume de disposer des habitations dans les cavités s'est continuée en nombre d'endroits jusqu'à nos jours. On reconnaît encore, aux parois des ruines souterraines de Veyrier, les trous creusés symétriquement pour recevoir les scellements des planchers. »

Voici maintenant l'histoire du fameux cardinal de Brogny, ce légat du concile de Constance, qui, dans l'opéra célèbre de Scribe et Halévy, excommunie à grand orchestre le suborneur de *la Juive*, et fait, avec tant de maladresse, bouillir sa fille unique dans une chaudière.

C'est sous ces aspects mélodramatiques que nous autres Parisiens connaissons l'illustre cardinal. Quant à la vérité, la voici. Au lieu d'avoir été ce qu'un vain peuple pense, quelque prince italien jeté dans les ordres par un

désespoir d'amour, Brogny, qui a gardé le nom de son village, était né sous le chaume, dans l'humble condition d'un pâtre de la Savoie. Il menait paître des pourceaux, lorsque deux religieux, l'ayant pris au service du couvent, l'emmenèrent à Genève, où ils le firent étudier. Jean Alarmet, c'était le nom du futur prélat, était si pauvre clerc, qu'il reçut l'aumône d'un cordonnier à qui il ne pouvait payer le raccommodage de son unique paire de chaussures. « Tu me payeras, dit l'artisan, quand tu seras cardinal. » Bientôt le pâtre devint vicaire de l'archevêché de Vienne, puis le pape Clément, son compatriote, le fit évêque de Viviers, archevêque d'Arles, cardinal enfin en 1385. Benoît XIII, autre antipape, l'ayant nommé vice-chancelier de l'Eglise romaine, il abandonna Benoît XIII à Avignon, et se retira en Italie, suivi de dix cardinaux qui l'aidèrent à mettre fin au grand schisme d'Occident. Là, le cardinal Alarmet devint l'arbitre de l'Eglise. Il fulmina la déchéance de Jean XXIII, tour à tour pirate, condottiere et pape, à qui Donatello et Michelozzi ont sculpté une si belle tombe au baptistère de Florence; il reçut l'abdication de Grégoire XII, il déposa Benoît XIII, et quand il eut balayé papes et antipapes, il couronna Martin V. Il avait présidé jusqu'en 1417 le concile de Constance, avec l'empereur pour lieutenant. Telle fut la vie de ce berger savoyard qui mourut à Rome en 1426. Son histoire vaut bien la légende dont un opéra populaire a affublé sa mémoire.

Voulez-vous savoir encore l'origine du mot *ripaille* et pourquoi il est devenu synonyme de bombance ou de débauche ? — Est-il vrai que le duc Amédée, réputé le Salomon de son siècle, qui fut pape sous le nom de Félix V, et qui mourut cardinal, ait, avant d'être appelé à la tiare par le concile de Bâle, abandonné les affaires pour *faire ripaille* avec six compagnons au bord du lac de Genève? Toute la question est là; mais les recherches récentes et les nouveaux documents retrouvés par M. Lecoq de la Marche nous permettront de la résoudre facilement.

Ripaille, qui figure dès l'an 1383 dans une charte d'Amédée VI, dérive évidemment de *Ripa*, *rive* ou *rivage*. « Le concile de Bâle, dit Duclos, ayant déposé Eugène IV en 1439, avait élu Amédée VIII, duc de Savoie, sous le nom de Félix V. Ce prince, *après avoir cédé ses Etats à son fils*, s'était retiré dans le château de Ripaille, *où il menait avec quelques courtisans la vie la plus voluptueuse.* »

La question est nettement posée. Mais remontons aux témoignages contemporains, base de l'accusation. Ils se réduisent à deux, signés de l'Italien Pogge, *secrétaire gagé d'Eugène IV*, le compétiteur d'Amédée VIII, et du Flamand Enguerrand de Monstrelet, gouverneur de Cambrai pour Philippe le Bon, irréconciliable ennemi du duc de Savoie. Voilà déjà, certes, de quoi les rendre plus que suspects. Et encore, remarquons que Pogge et Monstrelet se bornent à reprocher aux hôtes de Ripaille le vin et la bombance, sans porter aucune atteinte aux mœurs de ce cénacle.

Passons ensuite à la défense. « Le 7 novembre 1434, le duc vient s'établir, avec six de ses principaux conseillers, âgés de plus de cinquante ans, veufs ou célibataires, à côté du couvent de Ripaille, dans un château divisé en sept appartements ayant chacun une tour seigneuriale. Ils y sont entourés de serviteurs, ils prennent l'habit d'ermite, avec la croix de Saint-Maurice; ils ne prononcent aucun vœu et deviennent les fondateurs d'un nouvel ordre séculier et militaire, politique même ; car, soustrait aux distractions du monde, ce conseil permanent, présidé par le souverain, continue à diriger les principales affaires de l'Etat avec l'aide d'un lieutenant général, Louis, prince de Piémont, fils du duc. »

Duclos se trompe donc quand il prétend qu'Amédée VIII avait cédé ses Etats à son fils. Et la preuve, c'est qu'en 1436 Amédée VIII conclut un traité avec le marquis de Monferrat, reçoit à Thonon l'hommage de Charles, duc de Bourbon ; qu'en 1437 il signe à Ripaille un sauf-conduit pour l'empereur et le patriarche grec qui se rendent à Bâle, etc., etc. L'acte constitutif des chevaliers de Saint-Maurice assimile l'ordre à un conseil privé ou sénat, auquel devront recourir, dans les circonstances difficiles, les successeurs du duc.

Quant à l'existence que l'on menait à Ripaille, « cestuy Felix, dit Olivier de la Marche, vesquit avec Francoys et Bourgougnons, et si sagement se gouverna, que son païs de Savoie estoit le plus riche et le plus seûr de ses voisins. » « Amédée VIII, dit Raphaël Volaterra, fut fait pontife à cause de la renommée de ses mortifications. »

N'est-il pas évident, du reste, que le concile de Bâle, voulant opposer à Eugène IV un pape de race gallicane, dut gravement méditer son choix et ne l'arrêter que sur un candidat sans reproches? C'est ce qui eut lieu en effet, d'abord par une enquête, en tous points favorable, puis par un rapport d'Æneas-Sylvius Piccolomini, l'écrivain célèbre qui devait plus tard s'appeler le pape Pie II, et qui était alors secrétaire du concile. Voici comment il rend compte de l'élection : « Il y en eut un qui eut plus de voix que tous les autres, c'est le très-excellent Amédée, duc de Savoie, doyen des chevaliers de Saint-Maurice de Ripaille. Les treize électeurs, considérant qu'il était dans le célibat et *qu'il vivait en religieux, le jugèrent digne de gouverner l'Eglise.* »

Quand une députation vint annoncer à Ripaille la décision du concile, Amédée VIII résista et versa un torrent de larmes ; il plaida même avec chaleur la cause de son concurrent, l'antipape Eugène. Mais il dut se rendre aux intérêts politiques et religieux qu'on fit valoir, et *c'est alors seulement* qu'il émancipa son fils et abdiqua la couronne ducale. Dix ans après il renonçait à la tiare pour rendre la paix à l'Eglise, et revint à Ripaille, où, de l'aveu de tous, *il vécut exemplairement avec ses chevaliers;* il fut alors créé par Nicolas V, son rival et son vainqueur, cardinal du titre de Sainte-Sabine, et investi de l'administration des diocèses de Lausanne et de Genève. Il avait cessé de vivre, lorsque son contemporain et son juge, le pape Pie II (Sylvius Piccolomini), rendit un dernier témoignage *à la renommée de ses vertus.*

« Est-il bien nécessaire à présent, conclut M. F. Wey, d'expliquer comment, grâce à la beauté du site et à la tranquille existence qu'Amédée avait organisée, l'expression *faire ripaille*, qui, du temps de Moréri, signifiait seulement « jouir des plaisirs innocents de la campagne, » a pu, sous l'influence de bruits diffamatoires, recueillis par deux écrivains aux gages de maîtres hostiles, prendre peu à peu une acception malveillante, acceptée par Richelet, *une peste*, et enregistrée directement dans le *Dictionnaire de l'Académie?* »

Nous pourrions multiplier nos citations, et il ne serait pas difficile de trouver encore dans *la Haute-Savoie* bien des pages curieuses ou intéressantes ; mais il nous a suffi de donner une idée exacte de la manière à la fois sobre et élégante de M. Wey, du charme de son récit, tour à tour gai ou sérieux, et nous renvoyons au livre lui-même tous les amateurs de ce talent si fin et si varié.

C. de C.

CHRONIQUE DU MOIS.

LE NOUVEAU TRIBUNAL DE COMMERCE.

Le nouveau Tribunal de commerce, aujourd'hui complétement achevé et à la veille d'être inauguré, commence la réalisation du plan général qui doit faire de la Cité le centre de l'administration religieuse, judiciaire et militaire. Aussi vont bientôt disparaître le caractère, la physionomie et jusqu'aux derniers vestiges de l'ancien berceau de Paris.

Cette portion de la Cité, si complétement remaniée depuis trois ans, et qui formait le milieu de la nef symbolique qui figure dans les armes de la Ville, n'était pas la moins riche en souvenirs. Là se groupaient la plupart des églises et chapelles de la Cité, qui n'en comptait pas moins de dix-sept en 1789. Et dans le seul pâté, maintenant absorbé par le Tribunal de commerce, s'élevaient deux paroisses, Saint-Barthélemy et Saint-Pierre des Arcis, cette dernière démolie en 1792.



Le nouveau Tribunal de commerce. Dessin de Delannoy.

Saint-Barthélemy, d'abord chapelle du Palais, puis église royale, avait hérité, lors de l'invasion des Normands, des corps et des reliques des saints Magloire, Samson et Maclou, apportés à Paris de Dol et de Léon en Bretagne. Elle les garda jusqu'en 975, époque à laquelle

> Hugues Capet, en sa grand' gloire,
> Fonda à Paris Sainct-Magloire.

En compensation, la chapelle fut érigée en paroisse, « dont le roy (à cause de son palais) est le premier paroissien. » Or, en 1787, l'église menaça ruine et s'écroula en partie. Le portail seul commençait à se relever, quand la Révolution suspendit les travaux. Ce fut alors qu'Alexandre Lenoir, l'architecte, acquit les terrains, poursuivit ou plutôt modifia la construction, et, avec l'aide de son neveu Saint-Elme, convertit l'ancienne église en un théâtre, inauguré le 20 octobre 1792.

Mais le *Théâtre de la Cité*, qui s'appela aussi Théâtre

Henri IV, Théâtre du Palais, Cité-Variétés, etc., ne devait connaître que la mauvaise fortune. Pendant trente-deux ans, il ouvrit et ferma près de vingt fois ses portes ; il prit tous les noms, essaya tous les genres, s'adressa aux talents les plus populaires, à Dumersan, Brazier, Martainville, Gouffé, Brunet, Cartigny, ancien sociétaire du Théâtre-Français, etc. Rien n'y fit. On eût dit que l'ancienne église portait malheur au nouveau théâtre. Enfin, de guerre lasse, le directeur alla porter sa tente ailleurs, et la salle servit alors à des réunions de francs-maçons et à des concerts jusqu'au jour où elle donna définitivement asile au bal du Prado, démoli, à son tour, pour l'édification du nouveau Tribunal de commerce.

Le Palais du Tribunal de commerce et des Conseils de prud'hommes — tel est son titre officiel — est destiné à renfermer tous les services relatifs à cette double magistrature commerciale. Cette vaste construction couvre une superficie de plus de quatre mille mètres, et repose sur un lit de béton de deux mètres d'épaisseur. Le voisinage de la Seine nécessitait une assise d'une solidité à toute épreuve. L'édifice occupe l'angle du quai et se prolonge sur l'emplacement de l'ancien Marché aux fleurs. Sa coupole, d'une hauteur de quarante-cinq mètres, s'élève dans l'axe même des boulevards de Strasbourg et de Sébastopol, et l'arcade centrale correspond, avec une précision mathématique, à l'arcade centrale de la gare de l'Est qui termine cette perspective de près de trois kilomètres.

L'architecte, M. Bailly, a adopté dans la construction le style qu'on est convenu d'appeler aujourd'hui *la renaissance italienne* ; il a reproduit avec assez de bonheur quelques-uns des motifs du vieux palais municipal de Brescia, *la Loggia*. La façade principale regarde le Palais de Justice. Elle est surélevée de plusieurs marches et divisée en cinq arcades qui donnent accès dans un grand vestibule. De là part un escalier monumental à double révolution qui conduit à la salle des Pas perdus. Au premier étage, des niches attendent les quatre statues du Commerce terrestre, du Commerce maritime, de l'Art mécanique et de l'Art industriel. La cour d'honneur rappelle, dans de plus petites proportions, celle de la Bourse ; on y remarque un riche dallage en mosaïque, reproduit au premier étage dans les couloirs et les salles des Pas perdus, et qui, avec les marbres des Pyrénées, les cartouches et les cariatides du plafond, constitue un fort bel effet d'ornementation. La décoration des salles d'audience fait le plus grand honneur à M. Denuelle. Pour rendre à chacun ce qui lui revient, ajoutons que les statues sont de MM. Elias Robert, J. Salmon, H. Chevalier, H. Maindron, Cabet, Chapu, Pascal ; les mosaïques, de MM. Mazzuoli et del Turco ; les cariatides, de MM. Debut et Carrier-Deleuze, enfin les peintures, de Robert Fleury et les camaieux de Jobbé Duval.

DE LA GRÈVE DES COCHERS, ETC.

Voilà donc Paris bien tranquille et bien content ! L'Europe entière disait : — Sans contredit, Paris est la plus belle cité du monde ; elle abonde en chefs-d'œuvre, en palais, en monuments de tous genres ; elle n'a qu'un défaut, elle est trop bruyante. On jurerait qu'elle est le rendez-vous officiel du tapage et de la poussière. A peine on entend le tonnerre gronder dans les carrefours tumultueux. Traverser le boulevard, passé midi, est une tâche au-dessus des forces humaines. Ah ! tant de roues, de colliers, de timons, de hennissements... voilà la chose insupportable.

— Oui-da, s'écriaient les plus hardis, vous avez raison : trop de fiacres, trop de coupés, trop de cabriolets, trop de cochers, trop de mouvement enfin. Pour que Paris redevienne le beau Paris d'autrefois, le Paris de Michel de Montaigne, il faudrait supprimer quatre mille chevaux tout au moins.

« Ie ne me mutine iamais tant contre la France, disait le vieux Michel en ses *Essais*, que ie ne regarde Paris de bon œil : elle a mon cœur dez mon enfance : et m'en est aduenu, comme des choses excellentes ; plus i'ay veu, despuis, d'autres villes, belles, plus la beauté de cette-cy peult et gaigne sur mon affection : ie l'aime pour elle-mesme, et plus en son estre seul, que rechargee de pompe estrangiere : ie l'aime tendrement, iusques a ses verruës et a ses taches : ie ne suis François que par cette grande cité, grande en peuples, grande en felicité de son assiette ; mais surtout grande et incomparable en varieté, et diversité de commodité ; la gloire de la France, et l'un des plus nobles ornemens du monde. »

Eh bien, grâce à messieurs les cochers de fiacre, à messieurs des cabriolets et à messieurs des petites voitures, le Paris de Michel Montaigne est ressuscité paisible et calme, comme autrefois sous le bon roi Henri. On n'entend plus dans nos rues et dans nos carrefours qu'un doux murmure ; on dirait une ville où l'étude et la composition poétique, et les paisibles sciences, ont désormais posé leurs tabernacles. Quand, par hasard, vous rencontrez un gentilhomme en voiture, eh bien, vous admirez ce beau carrosse armorié, tout capitonné de reps et de velours. Ce que la ville a perdu en bruit, elle le gagne en élégance. On se croirait revenu au Versailles de Louis XIV. Cette fois, enfin, le rêve du premier Empereur est accompli. Un jour qu'il se tenait à la fenêtre de son palais des Tuileries, il vit entrer, chez lui, deux maigres haridelles, conduites par un rustre en sabots, qui traînaient péniblement un char numéroté. L'Empereur fronça le sourcil, et se tournant vers son maréchal du palais : — Comment feriez-vous, Duroc, pour empêcher les fiacres d'entrer ici ? — Ma foi, sire, je leur fermerais la porte au nez ; et Duroc le fit comme il le dit.

Pourquoi donc tant se lamenter, parce que messieurs les automédons de la place publique auront voulu prendre un congé de quelques jours ? Tout le monde y gagne. On ne se doutait pas, hier encore, des grâces et des beautés du bois de Boulogne ; la foule encombrait ses charmantes allées : le bocage était sans mystère, le rossignol était sans voix !... Ce n'était pas une promenade, c'était une revue, et les plus curieux, les plus importuns se tenaient justement dans les fiacres, se moquant de la calèche et médisant du coupé. A cette heure, on se promène à l'aise, et les honnêtes gens qui n'ont pas de carrosse apprennent enfin la douceur d'aller à pied. La marche est saine ; tous les médecins la recommandent. Tel qui n'eût pas fermé l'œil de la nuit si, pendant trois ou quatre heures, un fiacre eût été à ses ordres, va dormir comme un bienheureux, après une longue et salutaire promenade. Un Athénien, qui passait par Sparte, ayant voulu goûter du fameux brouet noir, fit soudain une horrible grimace. — Ami, lui dit son hôte, il faut à nos dîners un assaisonnement qui vous manque... une course à travers le Champ de Mars.

C'est très-vrai, nos Parisiens n'ont jamais digéré de meilleur appétit que dans ces heureuses journées où ils s'en vont, de leur pied léger, dîner dans la banlieue hospitalière : aux Batignolles, à Passy, même à Vaugirard. Pendant l'aller et le retour, le jeune homme donnant le

bras à la fillette, s'est conclu plus d'un mariage auquel n'auraient pas songé des convives venus en voiture et rentrés en voiture, chacun de son côté. — Mais, dites-vous, la noce étant conclue, il faut au moins une voiture!... Ils en prennent une immense, un omnibus, et dans cet omnibus des mariages, la mariée et le marié, les grands parents et les filles d'honneur s'entassent et jasent à l'infini, pendant que les jeunes gens, les témoins, les invités remplissent l'impériale de leurs gaietés, de leurs chansons. Chacun, les voyant passer, les envie; au contraire, on prenait en pitié ces malheureux emprisonnés dans un fiacre et maudissant tout bas le plus beau jour de la vie.

En même temps songez donc au travail de l'esprit humain, tout charmé du repos de la cité! Le poëte, affranchi du tapage intarissable et la nuit et le jour, rêve en paix à son poëme. Il ajoute, il efface; il se lit à lui-même, et sans être interrompu, sa tragédie ou sa comédie. Il pleure à son bel aise; il rit d'un blanc rire. Un peu plus loin, le chanteur s'abandonne à toute sa verve; ici le piano, là-bas le violon se font entendre sans redouter la concurrence du fouet, tombant, dru comme grêle, sur de pauvres bêtes exténuées. Pas de fiacre, ô bonheur! ces deux anciens amis qui s'étaient donné rendez-vous l'épée à la main, un rendez-vous mortel dans les fourrés de Vincennes, restent chez eux cuvant leur colère. En moins de vingt-quatre heures, leur colère est apaisée, et le lendemain les voilà redevenus bons amis. Le fiacre eût tout perdu. La petite voiture eût ramené M. Bernard transpercé par M. Bertrand. Un spéculateur à la Bourse eût donné cent écus pour trouver une voiture. Il en aperçoit une enfin; il arrive une heure après que la Bourse est fermée. Il eût perdu la moitié de sa fortune s'il fût arrivé juste à temps pour acheter cette excellente valeur qui a trompé toutes les espérances. Plus d'un mari, très-bonhomme au fond de l'âme, avait pris une assez mauvaise habitude. Il sortait aussitôt après son dîner pour se distraire et ne rentrait guère qu'à minuit. La femme en souffrait sans se plaindre et les enfants s'en attristaient. Pas de fiacre et, forcément, monsieur reste au logis. Il joue avec les siens; il gagne, il perd, il s'amuse, il est content. Il ne se doutait pas que l'on pût, à ce point, se plaire en sa propre maison. Le voilà pour toujours guéri de sa manie, et la femme et les enfants bénissent ces petites voitures qui leur donnent un si grand bonheur. Quant à messieurs des petites voitures, nous n'en dirons trop rien. C'est eux que l'affaire regarde. Tant mieux si le repos leur plaît, tant pis s'ils regrettent le trône qu'ils ont quitté. Une étrange macédoine, du reste, que cette corporation des cochers de Paris, où toutes les classes de la société se coudoient plus ou moins fraternellement. Il y a des notaires, des huissiers, des avoués, des agents matrimoniaux, que sais-je? Il y a de tout dans l'honorable compagnie. L'un est docteur en droit et se destinait à la magistrature, quand des revers de fortune... on connaît la formule. L'autre convoitait une riche héritière, et c'est un désespoir d'amour qui... Vous voyez d'ici la fin de l'histoire. Les mœurs des honorables se ressentent de cette diversité d'origine; ici le langage le plus raffiné, là un français qui brille plus par l'originalité que par la pureté. Deux cochers se disputent, sur le point d'en venir aux coups. — Il ferait beau voir que vous me *frappassiez*, dit l'un d'eux, ancien clerc d'avoué. — Eh bien, oui, je te *frappasserai*, répond l'autre, exaspéré d'un subjonctif aussi prétentieux.

Mais, si messieurs les cochers nous intéressent médiocrement, pourquoi donc comptez-vous la joie et l'étonnement de ces quatre mille chevaux de fiacre? Ils ignoraient le repos; ils ne connaissaient que le fouet et le travail. La poussière en été, la boue en hiver. Tout à coup, les voilà qui se reposent. On les promène, on les câline; ils mangent à bouche que veux-tu, et rien à faire. Ah! comme ils bénissent les demi-dieux qui leur font ces loisirs! Comme ils méprisent le triomphant quadrupède, arpentant comme un feu la plaine ardente du bois de Boulogne. O Gladiateur, mon ami! es-tu bête, en effet, de te donner tant de mal pour gagner à ton maître un pourboire de deux millions! Ces beaux coursiers, tout fiers de cette heureuse oisiveté, méprisent également le cheval de course et le cheval déclassé qui traînent au bois messieurs les *gandins* et mesdames les *cocodettes*. Ah! cette fois, nous voilà pris en flagrant délit de néologisme. Au fait, le néologisme est une langue; il faut la savoir, non point certes pour la parler, mais pour l'entendre. La *cocodette* est, ordinairement, une femme encore assez jeune : elle appartient, nous dit-on, au meilleur monde. Elle s'habille à sa fantaisie; elle excelle à renouveler des usages ridicules. Elle porte un chapeau d'homme, une canne à pomme d'ivoire, et des bottes. De longues bottes sous un jupon court. Vous offririez un bouquet de roses à la cocodette, elle vous répondrait par un coup de canne. Elle fume, elle parle haut, elle vise à l'épigramme, au bon mot. Les cocodettes représentent une société à part; cette société a ses lois qui lui sont propres, et dont une cocodette ne saurait se départir, à moins de passer pour une femme sérieuse. La cocodette est la sœur du gandin, qui lui-même a mérité, depuis longtemps, une place en cette galerie grotesque.

Le gandin est un insecte du boulevard de Gand, et ça bourdonne, et c'est importun, bête, impertinent comme tout. Il y avait naguère un père de famille, un grand seigneur, qui disait à son fils : « J'apprends, monsieur, que vous ne vous faites point aimer dans le monde, et je cherche en vain pourquoi, avec tant d'avantages pour vous faire aimer? Vous avez peu d'esprit, vous êtes mal fait, vous n'êtes bon à rien, vous n'êtes sur le chemin de personne! Courtisez-vous, par hasard, quelque dame à votre gré, elle est contrefaite; avez-vous un cheval, il boite; un chien, il dort. Si vous achetez un tableau, c'est une croûte; un livre, il est incomplet; une médaille, elle est fausse; une antiquité, elle est d'hier. Personne ici-bas qui vous porte envie, ou qui soit jaloux de vous! Que de motifs pour être aimé de tout le monde; et pourquoi diable ne vous aime-t-on pas? »

Le raisonnement était bon, mais il péchait par la base, et le bon père ne voyait pas que son fils était un *gandin*.

Or, savez-vous les premiers commencements de la cocodette et du gandin? Ecoutez cet exemple tout récent. C'était hier, dans le jardin des Tuileries, deux jeunes filles de huit à dix ans, belles comme le jour et modestement vêtues, abordent sans façon trois petites demoiselles en fourreau de soie, et leur proposent de jouer avec elles. A quoi les demoiselles bien vêtues répondent : « Notre mère nous a défendu de jouer avec des enfants qui porteraient des robes de coton. » Ces deux enfants en robes de coton n'étaient rien moins que les petites-filles de M. Guizot, le premier orateur de son siècle, et les arrière-petites-filles de Jean de Witt, ce grand homme et ce héros qui fut le maître absolu de la Hollande, et qui mourut de la main de ses concitoyens, pour avoir refusé de les trahir. Nous ne serions

pas fâché que cette histoire tombât sous les yeux de ces deux cocodettes naissantes, si par hasard elles savent lire, et qu'elles soient dignes encore d'une honnête leçon.

Dans son nouveau livre, et tout récent, voici comment s'exprime M. Eugène Pelletan, quand il veut instruire et charmer la jeune fille en robe d'indienne :

« Aime-toi dans tout ce que tu dois aimer : aime-toi d'abord toi-même, aime-toi dans ta beauté, tu dois à ton corps cette marque de politesse, et, à défaut de ta beauté, dans ta grâce, cette beauté que tu peux toujours te donner, car elle n'est autre chose que l'âme répandue au dehors. — Aime-toi dans ton âme surtout, et rappelle-toi que toute femme a ici une gloire qui en vaut bien une autre, la gloire de la vertu : une jeune mère passe, calme et grave, à travers la foule en tenant son enfant par la main, la figure éclairée du sourire intérieur de sa bonté. »

Un vieillard, un ancien soldat de la république, aux heures sombres et glorieuses, où déjà l'ennemi foulait le sol sacré de la patrie, le caporal Millié, est mort cette semaine à Blaye, âgé de cent quatre ans. Que de choses il a vues! que de grandeurs tombées! que de victoires suivies des plus cruelles défaites! De ce grand spectacle il avait gardé le souvenir, et chacun s'empressait autour de ce grand vieillard, prêtant une oreille attentive et charmée à cet écho vivant d'un siècle disparu.

En même temps, dans une rue retirée du faubourg Saint-Germain, s'éteignait, de la mort des saints et des justes, un rare et brillant esprit, la gloire et l'honneur du clergé de Paris. M. Henri Perreyve, à peine âgé de trente-cinq ans, était déjà docteur en théologie et professeur d'éloquence sacrée à la Faculté. D'autres diront ce bel avenir brisé, ces grandes espérances moissonnées avant l'heure. A un ancien condisciple et ami qu'il soit permis de déposer une modeste couronne sur cette tombe où dorment aujourd'hui un grand cœur et une noble intelligence.

CH. WALLUT.

Paris. — Typ. HENNUYER ET FILS, rue du Boulevard, 7.

SALON DE 1865.



La Fin de la journée, de J. Breton. Dessin de E. Morin.

LA SCIENCE EN FAMILLE.

PROMENADE AU JARDIN D'ACCLIMATATION.



La grande serre au Jardin d'acclimatation. Dessin de H. Stock.

I. — CE QU'UNE DAME DU MONDE PENSE D'UN SAVANT ET RÉCIPROQUEMENT.

Que de projets faisons-nous à la légère lorsque nous n'avons pas à les réaliser immédiatement. Le temps, suivant un vieil adage, est un grand maître, et nous nous fions souvent à lui du soin de débrouiller nos affaires ou de nous débarrasser d'un engagement pris étourdiment.

Un ennuyeux nous invite à dîner; c'est dans quinze jours. — Que de choses peuvent se passer d'ici là! On promet avec l'intention le plus souvent de n'en rien faire. Sur quel prétexte compte-t-on pour s'en affranchir? Sur un cataclysme, sur une révolution, sur une affaire imprévue, un rhume de cerveau. — Mais le temps marche sans apporter d'événement terrible ou grotesque. Le quinzième jour arrive; on maugrée, on s'en prend au gouvernement, à son chien, aux inconnus qui passent dans la rue. La voiture est en bas; il faut partir, aucun essieu ne casse en route. On arrive, on est à table, puis on joue au whist; on bâille à éteindre les bougies, on a des inquiétudes dans les jambes et l'on rentre chez soi, mécontent d'avoir gaspillé six heures, perdu son argent au jeu, contracté une petite dette de politesse et, comme le corbeau de la fable, jurant, mais un peu tard, qu'on ne s'y prendra plus.

Hélas! et l'on recommence, comptant toujours sur un imprévu qui ne se rencontre guère que dans les romans.

Ces réflexions, cher lecteur, m'étaient suggérées aux premiers rayons de soleil d'une belle matinée de ce printemps. Je les faisais à propos d'un projet de promenade *scientifique* au Jardin d'acclimatation, en compagnie d'une jeune et jolie veuve, femme du monde s'il en fut, s'occupant peu de la nature, plus intéressée à la coupe d'une robe, à la forme d'un chapeau, à l'effet d'une toilette qu'à tout ce que j'avais étourdiment promis de lui montrer de récréatif.

Mon quinzième jour aussi était arrivé sans qu'un événement quelconque fût venu se placer entre le projet et l'exécution.

— Comment! me dis-je en m'éveillant, pas même une pluie battante, un pauvre petit ouragan! Quoi! un vrai soleil de Naples. Dans un pays comme celui-ci, c'est vraiment avoir du malheur. Allons, le sort est contre moi, il faut partir, la voiture est à la porte, plus de ressources!

Que conclurait-on des réflexions peu galantes que je continuai à faire pendant le trajet? Que je possède sans doute un bien mauvais caractère ou que j'ai contre les dames quelque injuste prévention.

Comme on se tromperait! au moins sur ce second point. Je ne suis pas l'ennemi des femmes, mais qu'on se mette à ma place. La certitude où j'étais d'ennuyer pendant quelques heures une charmante personne, que pour beaucoup j'aurais voulu intéresser, n'avait-elle pas de quoi me mettre de mauvaise humeur? Mes aimables lectrices ne me donneront peut-être que trop raison.

— Que les savants sont heureux, me dit, lorsqu'elle m'aperçut, ma future compagne de voyage en jetant sur son miroir un regard encore attristé par les derniers chagrins du veuvage. Un rien les intéresse et les distrait des soucis de ce monde. Absorbés par l'étude de quelque puérile chimère qu'ils caressent jusqu'à la dernière heure, ils passent dans la vie comme étrangers à ses misères. Peu sensibles aux chagrins des autres et comme invulnérables au milieu de cette bataille perpétuelle qu'on appelle le monde, quelle calme existence ils mènent. Aussi comme ils vivent longtemps! Chez eux la lame n'use pas le fourreau.

Quelle réception, lecteur, et comme cela fût tombé directement sur moi si jamais j'avais eu la prétention de me croire un savant. L'ennui, ce dangereux ennemi des femmes, lui apparaissait en ma personne. La perspective d'avoir à le supporter à mon bras pendant quelques heures la mettait au même diapason que moi. Sans doute, elle aussi, quand nous fîmes ce projet inconsidéré, avait compté sur la pluie, sur la migraine, sur ma mort peut-être, et mon exactitude la désespérait.

C'était le cas de nous avouer ce que nous pensions l'un et l'autre de cette promenade. Mais les convenances et la politesse ne nous en laissant pas le courage, nous nous embarquâmes comme deux victimes volontaires et réciproques.

Le chemin jusqu'au Jardin fut monotone, la conversation languissante, banale et embarrassée. Dans une voiture on est trop près l'un de l'autre quand on s'en veut réciproquement. La fraîcheur du bois de Boulogne, ses gracieuses allées, ses lacs si bien dessinés n'eurent pas même le pouvoir d'égayer nos réflexions.

— Nous allons, grâce à votre exactitude, arriver beaucoup trop tôt, me dit ma compagne. On va nous prendre pour deux habitants de Carpentras débarqués par un train de plaisir et qui tiennent à mettre à profit leur temps et leur argent.

— Il est vrai, répondis-je, que, par compensation, nous sommes libres de penser la même chose des personnes que nous rencontrerons.

— Oui! mais que dirait-on de moi si, à cette heure matinale (il était plus de midi), on me voyait dans cette toilette, qu'une femme de goût ne peut porter qu'à une promenade d'avant-dîner?

— On dirait, madame : voici une femme de goût dont la montre avance d'une heure. Cela n'est pas un crime et ne pourrait d'ailleurs être remarqué que par les sots.

— Mais, monsieur, les sots, nous devons compter avec eux, parce qu'ils sont en grand nombre.

— Il est vrai, madame, que vous n'avez à craindre que ceux-ci, les gens d'esprit devant être pour vous.

Quand j'eus accompli cet effort de politesse, nous avions depuis longtemps franchi le seuil du jardin.

II. — LA SERRE.

Où l'on voit que les choses sur lesquelles on compte le plus sont souvent celles qui réussissent le moins.

Les femmes et les fleurs sont, dit-on, faites pour s'entendre; mais il faut sans doute pour cela des conditions que l'art ne peut atteindre et que la nature seule réalise quelquefois. Pour calmer l'humeur rebelle de ma charmante compagne, je dirigeai d'abord notre expédition vers la gauche, où se trouve une des plus charmantes choses de ce jardin : la serre ou jardin d'hiver. C'est une élégante construction dans laquelle le fer est employé en voussures si légères, que presque toute la lumière extérieure peut filtrer sans perdre son éclat à travers les milliers de vitres dont elle est couverte.

La floraison des camellias qui en garnissent les treillages faisait en ce moment de cette promenade, chauffée pendant la mauvaise saison, un lieu véritablement féerique.

Au milieu et dans toute la longueur de la serre, coule, orné de plantes aquatiques, un joli ruisseau qui se termine en une sorte de bassin pittoresque. Au fond, à moitié couvert de lianes et de fougères exotiques, s'élève un rocher percé d'une grotte qui sert aux promeneurs de lieu de repos. A gauche de cette fraîche retraite, un salon de lecture a été ménagé pour les personnes qui ne peuvent rester longtemps sans s'occuper.

— Ne trouvez-vous pas tout cela disposé d'une manière charmante? dis-je en entrant.

— Très-joli, me répondit ma compagne d'un air distrait.

— Voyez, madame, cette innombrable quantité de rhododendrons couverts de leurs fleurs roses en corymbes protégées et non cachées par ces belles feuilles vertes, vernies et persistantes. C'est comme un souvenir des Alpes transporté au milieu de Paris. Ce sont presque les derniers ornements de nos montagnes les plus élevées, où le rhododendron signale au voyageur l'approche des neiges éternelles. On dirait les gardiennes, les sentinelles avancées de ces solitudes glacées. Ici, vous voyez les rhododendrons de l'Himalaya; à côté, celui de Nuthal; à votre droite, l'espèce argentée, celle de Falconer, originaire des hautes montagnes de l'Asie centrale. En voici même un qui vient de la Sibérie. Sa fleur, d'un jaune d'or, fait en infusion une espèce de thé dont les populations de ces contrées ingrates sont très-friandes. En voici un qui atteint dans l'Inde, son pays d'origine, six à sept mètres de hauteur. Voyez comme ses fleurs sont rouges et le bel effet que font ses feuilles argentées en dessous.

Mais mon élève, penchée sur de petites étiquettes qu'elle semblait contempler avec attention, depuis longtemps n'écoutait plus. Je crus que le ton un peu pédant que j'avais pris pour lui décrire les rhododendrons n'était pas de son goût, et je lui en fis mes excuses.

— Détrompez-vous, cher monsieur, me dit-elle. Depuis mon entrée ici, ce qui m'a le plus frappée ce sont les noms bizarres que messieurs les savants prennent la peine de donner à toutes ces charmantes plantes. Il y en a qu'on ne peut pas lire, d'autres qu'on ne saurait prononcer, fût-on Allemand ou Iroquois; aucun ne resterait dans la mémoire la plus heureuse.

Pour ne parler que de la jolie plante dont vous venez de me dire quelques mots, trouvez-vous le nom de *rhododendron* bien harmonieux, et ne pensez-vous pas que celui de *rosalpa*, de *rose des Alpes*, de *rosage* seraient moins jolis? Deux de ces noms auraient surtout l'avantage de nous apprendre que cet arbuste est une plante des montagnes.

— Les botanistes, madame, auraient sans doute d'excellentes raisons à vous donner. Ils vous diraient, par exemple, que le latin étant une langue connue de tous les savants, il est bon, pour éviter toute confusion et pour bien s'entendre d'un bout du monde à l'autre, que les noms des plantes aient une racine latine. On ne fait pas de la botanique qu'en France; nous ne pouvons donc avoir la prétention d'exiger que toutes les nations adoptent les noms français.

— Tenez, par exemple, mon cher professeur, ce charmant arbuste dont le frais feuillage est si coquettement découpé, pourquoi l'appeler *trichopteris?* je suis bien certaine que dans son pays d'origine il porte un nom moins prétentieux.

— Ce nom vient de deux mots grecs, et je conviens avec vous qu'il n'a rien de bien agréable. L'un de ces mots veut dire *cheveu*, et le second, *fougère*. C'est une charmante polypodiacée qui vient des tropiques.

— Vous avez beau dire, monsieur le savant, je me réjouirais plus à l'idée de danser sur la fougère que sur les *trichopteris* polypodiacés.

Cette petite plante si verte, si douce au toucher, qu'on désirerait en faire son lit, pourquoi la nommez-vous *pterigynandrum?*

— Je ne vous en donnerai, madame, d'autre raison que celle-ci : cette plante est une simple mousse de celles que nous foulons si volontiers aux pieds dans la campagne, et comme la famille contient un grand nombre d'espèces, il a fallu les distinguer les unes des autres par des noms différents.

— Voilà, n'est-ce pas, monsieur, pourquoi votre fille est muette?

— Hélas! oui, madame, car j'ose à peine défendre la science quand elle est attaquée par une personne comme vous.

— C'est peu de courage que vous montrez pour votre idole, mon cher maître, et je ne vous pardonne cette trahison qu'à cause de l'intention aimable. Je conviens cependant que vous devez être un peu embarrassé devant ce joli arbuste qui vient du Brésil, où, j'en suis sûre, il porte un nom qui lui permet au moins de figurer dans quelque poésie indigène. *Rhynchanthera schrankiana* me semble un latin barbare que n'aurait pu prononcer Cicéron, pas plus qu'en s'associant à Démosthène il n'aurait su trouver la signification de *vaccinium-arctostaphylos*.

— En français, madame, cette plante se nomme l'airelle. Elle porte un petit fruit d'un rouge foncé qu'on écrase, qu'on fait fermenter et avec lequel ensuite on colore et on falsifie le vin. Si le nom bizarre que les savants lui donnent pouvait en dissimuler l'usage à certains industriels, beaucoup de pauvres gens n'auraient pas à s'en plaindre, car c'est surtout dans le vin à bon marché qu'on introduit cette fade liqueur.

— Nous causerons un jour, si vous le voulez bien, mon cher monsieur, de tous ces poisons que les soi-disant progrès de la science nous forcent à boire et à manger dans des proportions chaque jour croissantes : c'est un sujet qui m'intéresse et sur lequel vous devez avoir à me révéler bien des secrets. Faites-m'en souvenir un jour, je vous prie. Mais, mon Dieu! encore un affreux nom qui me désenchante une fleur que j'avais toujours regardée comme la compagne du vrai bonheur, s'il peut encore s'abriter quelque part dans cette monstrueuse ville de Paris. Comment, le frais berceau de la mansarde, l'ombrage discret du cinquième étage, le gai volubilis, vous l'appelez, savant barbare : *pharbitis hispida!*

— Hélas! oui, madame, et je le regrette, puisque cela vous déplaît; mais pardonnez aux botanistes en faveur de celui qui du fond de la Chine vous a rapporté ce magnifique espalier de camellias qui ressemble à un rideau d'émeraudes semé d'étoiles de neige.

— Non, monsieur, décidément je ne pardonne pas ces noms que n'accepterait aucune langue. Tout ce que je puis faire, c'est de les oublier. D'ailleurs cette plante que vous trouvez si belle n'est pas de celles qui me plaisent. Elle manque de souplesse et de grâce; la fleur en est épaisse et sans odeur, son feuillage semble être fait en fer-blanc, et ajoutez à cela que son nom a servi de titre à un livre que je n'ai pu lire sans tristesse.

J'avais si bien compté sur l'effet magique de ces beaux camellias pour calmer l'humeur critique de ma jeune compagne, que cette dernière boutade acheva de me décourager. Ni les bruyères, ni les azalées, ni les orchidées, ni les pélargoniums n'eurent plus de succès, en sorte que, n'attendant plus rien des fleurs, sur lesquelles j'avais si bien compté, je l'entraînai rapidement hors de la serre.

Nous nous trouvâmes, en rentrant dans le jardin, en face d'une plante gigantesque qui lui fit pousser une exclamation d'étonnement.

— C'est, lui dis-je, l'agave du Mexique, que l'on a vu pour la première fois fleurir en France l'année dernière. Cette plante, que l'on confond quelquefois mais à tort

avec l'aloès, s'élève dans son pays natal jusqu'à dix mètres. D'un bouquet de grandes feuilles étalées en rosaces part, comme vous voyez, une tige écailleuse d'où sortent, comme du flambeau symbolique du temple de Salomon, des branches horizontales qui sont autant de fleurs. L'agave pousse avec une grande rapidité. Dans son pays natal, il croît quelquefois d'un pied en une nuit. Ses feuilles, soumises au pressoir et fermentées, donnent une liqueur agréable en même temps qu'on fabrique avec les fibres des cordages et des étoffes solides.

— Je trouve, me dit ma compagne, toutes ces plantes à feuilles épaisses, à formes étranges, à épines menaçantes, originales et fort curieuses sans doute ; je ne sais l'effet qu'elles me produiraient, si je pouvais les voir dans les pays d'où elles viennent ; mais ici, elles me semblent plus fantastiques qu'agréables ; elles me font presque peur et me causent plus d'étonnement que d'admiration. La moindre petite fleur des champs me réjouit davantage, et je serais véritablement bien fâchée que la science parvînt à acclimater dans nos campagnes ces végétaux pétrifiés de la zone torride.

La botanique ne me réussissant décidément pas auprès de ma compagne, je l'entraînai tout au bout du jardin, vers une construction curieuse où l'on a réuni les poules de tous les pays du monde.

III. — LES GALLINACÉS.

Comment les poules peuvent faire oublier bien des préjugés.

— Ah ! mon Dieu, s'écria ma charmante élève en regardant toute surprise un lourd hémicycle monolithe devant lequel nous nous trouvions, qu'est ce monument? Il ressemble au temple de Sérapis et d'affreux mystères doivent s'accomplir sous ses voûtes.

— C'est simplement un poulailler, dis-je en souriant. Nourri, à l'ombre du palais des beaux-arts, d'études souvent mal interprétées de l'antique, l'architecte se sera sans doute persuadé que les Egyptiens faisaient les poulaillers comme cela. Peut-être en effet, dans leur adoration pour tous les animaux, ont-ils bâti des temples à la race des gallinacés. L'auteur du monument que vous avez sous les yeux, croyant se conformer à une vénérable tradition et confondant le temple avec la simple habitation, a voulu donner un bel échantillon de sa science en bâtissant ce lourd poulailler, qui me semble bien peu respectueux pour les dieux.

On voit que notre mauvaise humeur nous disposait à la critique.

— La forme en est malheureuse, ajoutai-je, mais au moins les matériaux en sont bons. C'est fait d'un seul morceau et d'un ciment impénétrable à l'humidité. Il y a dans ce temple vingt-huit palais, dont chacun renferme une famille distincte.

— Quel est ce bel oiseau qui se pavane à sa porte et semble regarder le temps qu'il fait avant de se hasarder à sortir?

— C'est, madame, le coq de Sonnerat, le jungle-fowl de l'Inde, qui vit à l'état sauvage dans les forêts de ce pays.

— Quelle barbarie de mettre si à l'étroit un animal qui doit aimer par-dessus tout la liberté.

— Si ce qu'on dit de lui est vrai, depuis bien longtemps il est habitué à la servitude, car on le considère comme la souche originelle de nos coqs des campagnes. D'après les naturalistes, c'est de lui que descendent les innombrables variétés auxquelles la différence des climats et celle de la nourriture ont imprimé des modifications particulières.

— Quelle illusion vous me retirez, cher monsieur! Comment, le coq gaulois, le coq naguère national, serait originaire de l'Inde? Il n'y a que les savants pour avoir de ces idées subversives.

— Regardez-le sortir avec son cortége de poules qui le reconnaissent comme leur maître.

— Encore un contre-sens, me dit ma compagne. Choisir pour nos armes françaises un être entouré d'esclaves. N'eût-il pas été plus juste de laisser aux Turcs cette fantaisie? Les femmes, chez nous, ne sont pas les esclaves de l'homme.

— Vous avez bien raison, madame ; ce serait ici bien plutôt le contraire.

— En apparence du moins, mais en réalité peut-être pourrais-je, sans me donner beaucoup de peine, prouver qu'en prenant un mari une femme se donne bien souvent un maître terrible.

— Le coq aurait alors, repris-je, un grand avantage sur nous, car il n'est pas le moins du monde un Barbe-Bleue. Si vous aviez pu, madame, à la campagne, l'étudier seulement quelques jours, vous auriez vu que sous ses allures de sultan se cachent des délicatesses infinies. Quelle sollicitude de tous les instants pour les compagnes qu'il s'est choisies, quelles manières polies : c'est véritablement l'emblème de la galanterie française. Comme il appelle ses poules quand il trouve un bon morceau, et comme il se tient à l'écart afin de n'en prendre sa part que si elles ne s'en soucient plus. Mais pourquoi riez-vous?

— Ce que vous dites, monsieur, me rappelle un bal où j'étais l'hiver dernier. Deux heures venaient de sonner. On avait beaucoup dansé, on s'était bien rafraîchi avec d'excellentes glaces, mais la faim que tout le monde éprouvait commençait à faire disparaître la gaieté. On ouvre à deux battants la porte de la salle à manger. Un ambigu magnifique apparaît sur un buffet splendidement éclairé ; je ne fis pour ma part que l'entrevoir, car les messieurs, dont, dites-vous, la galanterie est proverbiale, se précipitent, se heurtent, et sans l'énergie des domestiques, habitués à soutenir ce premier choc, nous autres femmes n'eussions eu que des miettes. Nos armes parlantes, si j'y avais songé, m'eussent alors semblé bien menteuses. Il est vrai qu'on a remplacé le coq par un aigle, qui est, je crois, un animal très-vorace.

La remarque de ma compagne ne me paraissant que trop juste, j'essayai de me rattraper sur les qualités du coq, qu'on ne pourrait nous refuser à nous-mêmes.

— Cet oiseau, dis-je, ajoute à ce caractère de sollicitude et d'exquise politesse un courage à toute épreuve. Qu'un quidam vienne le regarder de travers ou s'approche avec trop de persistance de ses poules, vous le verrez, l'œil fier, la tête haute, monter sur ses ergots et marcher droit à l'ennemi, fût-il trois fois plus fort que lui, et...

— Sur ce point, me dit vivement ma compagne en m'interrompant, nous pourrions, comme sur les premiers, n'être pas absolument d'accord. Je ne dis pas que, en face de l'ennemi... mais quand il s'agit des femmes, loin de les défendre, c'est à qui les attaquera et avec les armes les plus perfides. Dans le monde, cela pose mieux un homme d'en dire du mal que du bien, et c'est entre vous à qui déploiera le plus de fatuité sur ce chapitre. Que cela ne vous blesse pas, monsieur. Vous allez, je crois, peu dans le monde, et d'ailleurs un savant!...

— Le mouvement de tête qui accompagna ces paroles fut superbe. La mauvaise humeur persistait.

— Il est vrai, dis-je tristement, je ne suis qu'un prétendu savant, moins que rien ; mais...

J'allais ajouter, bien malgré moi, quelque petite méchanceté, quand une exclamation de surprise me coupa fort heureusement la parole.

En suivant le regard de ma charmante élève en histoire naturelle, mes yeux tombèrent sur un personnage effectivement très-comique.

— C'est, madame, le coq de combat. Originaire de la Hollande, cette espèce est la plus grande et la plus forte de l'Europe. Sa large poitrine, sa tête en arrière, sa crête sur le côté, son air arrogant et tapageur en font le type du matamore, du spadassin, du batailleur le plus accompli.

— Et son ramage répond-il à son plumage ?

— Oui, madame, en tout ce que ce dernier annonce de mauvais. Loin de ressembler au héros de la Manche, qui ne guerroyait que pour la bonne cause, c'est le querelleur sans motif, à propos de tout. Il ne songe qu'à cela et prend peu de souci de ses poules, qu'il compromet au lieu de défendre. Partout il met le désordre et se battrait plutôt, je crois, contre lui-même que de ne rien faire. Ajoutez que sa chair est coriace comme son caractère, et vous comprendrez pourquoi il n'est admis dans aucune basse-cour.

— Il y a des gens comme cela, n'est-ce pas, monsieur ?



La grande volière. Dessin de H. Stock.

Mais quel besoin éprouve-t-on d'acclimater un pareil être ?

— Ne savez-vous pas, madame, que de tous temps les combats de coqs ont été le passe-temps, la passion même d'une foule de gens de loisir. Chez nos chers voisins les Anglais, c'est à la fois une importante affaire et l'un des plus séduisants spectacles. On *entraîne* plusieurs mois à l'avance par une nourriture fortifiante et des excitations journalières les champions qui doivent figurer dans ces combats. On exalte constamment leur humeur batailleuse, et, le grand jour venu, on leur fait une toilette spéciale, on chausse leurs ergots d'éperons d'acier, on les met, ce qui n'est pas difficile, de mauvaise humeur, et, devant une assemblée choisie, nombreuse, enthousiaste et attentive, on les lance l'un contre l'autre dans l'arène. Si vous saviez de quel œil fier et féroce ils se regardent ; comme ils s'observent, hérissent leurs plumes et se tiennent roides sur leurs pattes. Leur crête devient écarlate, le tremblement de la fureur les envahit, ils baissent la tête comme deux béliers et se précipitent l'un sur l'autre. Alors, personne ne respire, les yeux sont fixes, le silence si grand, que le moindre frémissement d'aile est entendu. Les deux champions s'enlacent, et, au milieu du nuage de plumes qu'ils s'arrachent, ils ne paraissent plus faire qu'un. Des paris considérables sont engagés à l'avance pour ou contre l'un des adversaires, et au milieu du combat, à voix basse, on en fait de plus grands encore. Des fortunes se perdent ou se gagnent sur un coup d'éperon, sur un faux mouvement, sur une imprudence de l'un des agresseurs. Le sang coule, la lutte se balance d'abord longtemps ; mais déjà les habiles reconnaissent en l'un d'eux des symptômes de faiblesse. Il se défend mieux qu'il n'attaque ; l'instinct de la conservation reprend ses droits ; on double les enjeux sur son antagoniste, l'anxiété est au comble, les cris commencent, on trépigne, on bat des mains. Le premier va être vainqueur, plus de doute ;

les parieurs du vaincu songent à leurs guinées perdues. Il est renversé, son ennemi se cramponne sur lui comme sur un pavois ; encore un coup de bec et la victoire est assurée. Mais il a compté sans les traîtres éperons que son adversaire redresse dans un dernier effort. Deux larges blessures signalées par deux ruisseaux de sang lui font lâcher prise. Les cris redoublent, on lui dit des injures, on lui montre le poing, on l'insulte, comme s'il était un homme. Il n'entend pas, ses yeux se voilent, il chancelle, ses plumes s'abattent, il tombe, un dernier frémissement, auquel répondent encore des injures, annonce que la vie s'échappe. Une contraction suprême avertit que la mort s'empare de sa proie. Redressé, raffermi sur ses pattes, l'œil rouge de sang, la crête et le plumage en lambeaux, son ennemi s'approche, jette un regard de dédain sur sa victime et chante sa victoire. Ce chant est quelquefois son dernier effort. Il tombe à son tour, et les *coquadores* emportent deux cadavres de l'arène. Après ceux-ci, d'autres encore. Le bruit se calme, les enjeux se reforment, la scène recommence toujours à peu près la même, excitant de semblables émotions. Suivant la durée annoncée du spectacle, celle imprévue de chaque combat, dix ou douze de ces coqs batailleurs sont mis en présence, puis on se retire content ou mécontent de sa journée, selon ce qu'on a gagné ou perdu, selon ce que les combattants ont montré de courage, d'adresse et de férocité.

— Les femmes sont-elles admises à ces affreux spectacles ?

— Dans les réunions aristocratiques, non, madame, mais ailleurs le public se compose de l'un et l'autre sexe.

— C'est une honte pour un peuple d'avoir des instincts si cruels, et c'en est une aussi pour un gouvernement de n'en point interdire l'exercice. Cela me donne la plus mauvaise opinion des Anglais.

— Mon Dieu ! madame, si vous preniez la peine de rappeler vos souvenirs, vous ne tarderiez pas à envelopper l'humanité tout entière dans la même réprobation. Que sont les innocents combats de coqs auprès de ceux qui faisaient autrefois les délices de la société romaine, et où des hommes, des femmes, des innocents, des saints, étaient en spectacle voués aux bêtes féroces.

— Mais, monsieur, depuis cette époque que de progrès nous avons faits !

— Je ne saurais le nier. On dirait cependant que, malgré l'adoucissement apparent des mœurs, l'instinct féroce persiste. *L'enfance est sans pitié*, dit La Fontaine. Je pense qu'en grandissant nous ne devenons pas beaucoup meilleurs. La moindre circonstance révèle tout d'un coup ce que la prudence, l'éducation, les convenances et le bon goût nous obligent à cacher. Ne savons-nous pas que bon nombre de gens, de femmes surtout, se lèvent avant le jour, et, par les plus mauvais temps, vont s'installer, plusieurs heures à l'avance, devant un échafaud pour voir tomber la tête d'un criminel ? N'est-ce pas pour le seul besoin de satisfaire un secret et invincible instinct de cruauté ?

Combien n'a-t-il pas fallu de persévérance, d'édits, d'amendes et de punitions pour arriver à la suppression, surtout dans le Midi, de ces combats de taureaux, si appréciés encore aujourd'hui par nos voisins de la Péninsule ? N'avons-nous pas une entrée de Paris qu'on appelle encore *Barrière du combat*, parce qu'il n'y a pas vingt ans on y faisait combattre des ours, des ânes et des chiens ?

Et l'Amérique, madame ! N'annonce-t-on pas partout, à grands renforts d'affiches, des spectacles où l'on se presse pour voir deux hommes s'écharper à coups de poing ? Plus les champions, enflés, déchiquetés, bleuis, sanglants, deviennent méconnaissables sous la grêle meurtrière des coups de poing, plus les spectateurs sont contents, et, si l'un des champions est tué, l'enthousiasme ne connaît plus de bornes.

Mais, sans sortir de notre pays où, dit-on, les mœurs sont les plus douces du monde, savez-vous à quel spectacle toute une population assiste journellement avec indifférence ? Aux environs de Bordeaux on élève dans de petits étangs ces animaux destinés à faire tant de victimes sur ordonnance du médecin, en leur donnant à sucer le sang d'êtres vivants.

Quand un cheval a travaillé toute sa vie avec excès, on peut le dire ; quand, malgré les coups de fouet, l'éperon, les moxas et autres gentillesses dont on l'a gratifié, surtout sur ses vieux jours, il ne peut plus traîner aucun fardeau, on le voue aux bêtes féroces, c'est-à-dire aux sangsues.

— Assez, monsieur, parlons d'autre chose. Voici un bien beau coq : est-il aussi querelleur que son voisin ?

— Non, madame. Il appartient à la race Dorkings, remarquable par sa belle prestance, sa grande crête rouge de sang, et surtout par les cinq doigts de ses pattes. C'est en Angleterre la plus renommée des volailles pour la table des gens riches. Mais regardez plus loin les spécimens de la race espagnole. Ce coq est plein de fierté ; c'est comme un hidalgo drapé dans son manteau noir ; sa crête découpée et droite ressemble à la plume rouge d'un cavalier.

— Oh ! par exemple, me dit mon élève, voici des poules qui n'ont pas mon approbation. Quelle inélégance dans les mouvements, quelle allure roturière, quelle robe de mauvais goût, quelle vulgaire démarche sur leurs pattes hautes, jaunes et maladroites !

— Chut ! madame, prenez garde qu'elles ne vous entendent, car, bien qu'elles ne soient sans doute pas vaniteuses, vos paroles amères pourraient les blesser. Ces laides, mais excellentes poules, viennent de bien loin, et toutes les bonnes fermières bénissent celui qui le premier a eu l'idée de les apporter en France.

C'est la race chang-haï, mal à propos nommée cochinchinoise. La poule de cette précieuse espèce n'est pas belle, j'en conviens ; elle a des formes rustiques, et, malgré sa robe havane, couleur fort à la mode l'année dernière, elle ne doit pas à première vue trouver grâce devant vous. Mais c'est une mère dévouée, d'une fécondité merveilleuse, dont les petits ne craignent ni le chaud ni le froid, et se développent très-rapidement. Ajoutez qu'ils ne sont pas délicats sur la nourriture, que tout leur est bon et leur profite, qu'ils prennent vite une grande taille et que, tout en élevant sa famille, la mère n'en pond pas moins de cent quatre-vingts œufs par an. Cette race a beaucoup contribué à la réalisation des vœux du bon roi Henri IV : la poule au pot dans les familles relativement pauvres.

— Je respecte infiniment, monsieur, ces excellentes qualités ; mais ne pensez-vous pas qu'elles eussent pu se concilier avec des allures plus élégantes. Seriez-vous de ceux qui pensent que la forme exclut le fond ?

— Si j'étais jamais tombé dans cette erreur, depuis longtemps, madame, vous m'en eussiez fait sortir.

— Chut ! à votre tour, cher monsieur, je vous en prie, pas de fadaises. Vous n'en pensez pas un mot, et, si j'avais la prude timidité d'une jeune miss, vous m'eussiez

fait rougir des talons à la pointe des cheveux. Oh! mais voici une petite bête ravissante. Quel contraste! quelle miniature! On dirait une poule vue par le gros bout d'une lorgnette. C'est à mettre sous verre!

Comme Gulliver dans le royaume de Brobdignac, ma compagne se baissa pour contempler de plus près une poule lilliputienne, coquette, pimpante, bien prise dans sa petite taille, vêtue d'une charmante robe diaprée, et portant sur sa jolie tête une crête double, de couleur écarlate.

— C'est un spécimen de la race naine de Java, lui dis-je; une charmante inutilité.

— Mon Dieu! monsieur, me dit mon élève en ôtant son gant pour mieux caresser la jolie tête de cette petite poule familière, permettez-moi, tout ignorante que je suis, de vous rappeler à la logique. Du moment où vous ajoutez à ce mot *inutilité* l'épithète de *charmante*, vous en détruisez complétement le sens. Si une chose nous charme, elle ne peut être inutile; et si le monde était dépouillé des inutilités dont la vue nous cause une sensation agréable, les choses, à votre sens réellement utiles, seraient à elles seules bien impuissantes pour nous consoler de l'ennui de vivre. Je ne suis pas philosophe: peut-être, à ce point de vue, vais-je vous sembler une hérétique; mais je ne puis m'empêcher de vous dire que les utilitaires purs m'ont toujours paru ressembler plus à des bêtes qu'à des hommes. Ne voir d'utile que ce qui est nécessaire à notre bien-être, c'est mépriser tout ce qu'il y a en nous d'élevé; c'est nier l'esprit, méconnaître cette belle faculté que chaque homme possède en soi à un degré plus ou moins épuré: le sentiment du beau et de l'harmonie; c'est, en un mot, ne tenir aucun compte de ce qui nous distingue des animaux.

J'admirais sans y songer et comme malgré moi la blanche et fine main de ma rebelle élève pendant cette violente, mais juste apostrophe contre cette classe de gens qui m'a toujours été plus antipathique peut-être qu'à elle-même; et si, à certain point de vue, je ne pouvais me dispenser de regarder cette trop ignorante personne comme une charmante inutilité, c'est que justement je la croyais incapable de s'élever jusqu'à la recherche et à l'étude des choses de la nature, qui m'ont toujours semblé ce qu'il y a dans le monde de plus digne de notre intérêt. *Mens blanda in corpore blando.*

— Une belle âme sous de belles formes, dis-je, c'est ce qu'il y a de plus irrésistible pour notre esprit; mais aussi quelle chose rare! que de fois le plus riche manteau cache d'effroyables misères!

— Vous êtes, monsieur, d'une amabilité toute scientifique. C'est à ma vanité d'opter. Laide ou inintelligente, vous me laissez l'embarras du choix, je dois vous en savoir gré. Vos réflexions me rappellent une histoire des derniers temps du Directoire. Le prince de Talleyrand se trouvait un jour à table entre Mme de Staël, qui, comme vous savez, était laide, et Mme Tallien, dont la grande beauté faisait à peu près tout le mérite. Bien qu'il fût homme de cour, un sot compliment lui vint sur les lèvres en s'asseyant: « Me voilà, dit-il, entre l'esprit et la beauté.

— C'est la première fois, dit Mme de Staël, qu'on m'accuse de manquer d'esprit. »

Le prince dut lui savoir gré d'en avoir montré autant à ce propos, car son autre voisine, paraissant satisfaite, fut très-aimable.

J'allais me justifier et faire voir que je ne méritais pas un tel parallèle, quand nous arrivâmes près de la grande volière. La vue des faisans, dont le mâle porte une si belle robe, changea le cours de la conversation.

— Voilà, me dit ma compagne, un personnage que je reconnais, bien que je ne l'aie encore vu qu'à table, où on le fait figurer avec son beau plumage et comme tout prêt à s'envoler.

— Oui, madame; dis-je, c'est le faisan commun. Celui-là est depuis bien longtemps acclimaté chez nous. On dit qu'il a été introduit en Europe après l'expédition des Argonautes. C'est « l'oiseau du Phase, » d'où son nom latin *phasianus*, dont nous avons fait celui de *faisan*. Encore aujourd'hui il existe dans l'Asie Mineure, son pays d'origine, à l'état tout à fait sauvage. C'est un des plus beaux oiseaux de nos climats, et, quand il prend tout à coup son vol en poussant un cri aigu et apparaissant tout diapré au-dessus des taillis où il se tient à l'ombre, le cœur du chasseur saute d'émotion. Si l'excellence de sa chair fait sa perte, bien souvent cette façon brusque et bruyante de prendre son vol lui sauve la vie. La surprise qu'il cause fait trembler la main, trouble la vue; le plomb mal dirigé ne peut l'atteindre, et le chasseur trop impressionnable n'a qu'à envier le sort de ces vieux Nemrod que rien n'émeut. Voyez, madame, cette espèce curieuse; sa robe toute blanche n'a aucune tache, et l'on dirait, sauf la forme, un oiseau bien différent. En voici d'autres variétés cendrées et tachetés, qu'on verra sans doute un jour aussi dans nos bois.

— Oh, monsieur! que voici un charmant oiseau, on dirait qu'il a des plumes d'argent, et cet autre est doré, décoré, empanaché comme un maréchal de France en grande tenue.

— Ces deux faisans nous viennent de la Chine, d'où elles ont été introduites en Europe au dix-huitième siècle par les soins du célèbre fondateur du musée britannique, Hans Sloane. Ces magnifiques espèces, dont la chair est excellente, vivent très-bien dans nos prairies et même dans quelques forêts. Une autre espèce récemment importée du Japon, le faisan de Sœmmering, peut, par sa belle couleur rouge à reflets dorés et par la longueur de sa queue qui dépasse un mètre, soutenir la comparaison avec ces derniers.

— Ah! ceux-ci, monsieur, ont sur la tête un ornement des plus gracieux.

— Ce sont, madame, des faisans de l'Asie centrale. On les appelle des houppifères à cause de ces plumes longues et soyeuses que vous remarquez sur leur nuque et qu'ils redressent souvent en aigrette.

— Quel cri rauque et perçant je viens d'entendre, dit ma compagne en tournant la tête.

— C'est un paon, repris-je en l'entraînant. Venez voir ce spectacle curieux, regardez comme il étale avec complaisance en un large éventail et en redressant la tête les plumes à reflets métalliques de sa longue queue. Que de variété dans cette pose, et comme il semble heureux que nous le regardions avec curiosité.

— Encore, dit ma charmante élève, on lui pardonne, à lui, en faveur de son admirable plumage, de cette harmonie de couleurs où se mêlent les tons veloutés des plus belles fleurs à l'éclat chatoyant des pierres précieuses; mais quand je pense que nous voyons souvent, nous autres femmes, des messieurs en habit noir, costume triste et ingrat s'il en fut, prendre devant nous, pensant qu'on les admire, des poses académiques et des airs de conquérants, cela me rend bien indulgente pour ce bel oiseau.

A. BERTSCH.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

CURIOSITÉS ARCHÉOLOGIQUES.

LES LABYRINTHES ANCIENS ET MODERNES.



Le labyrinthe de Crète. Dessin de Montalent.

Le mot « labyrinthe », dit le *Jardin des Racines grecques*, vient du grec λαϐύρινθος, « lieu plein de détours ». Il a très-souvent pour synonyme « dédale », du nom de Dédale, l'inventeur du labyrinthe de Crète, nom qui lui-même provient du mot grec

Δαίδαλος, artiste, beau, fin (1).

Pline l'Ancien, chez qui l'on retrouve tout ce qui a rapport aux travaux de l'antiquité, a parlé longuement des labyrinthes, « l'ouvrage peut-être le plus prodigieux auquel les hommes aient employé l'argent, et nullement chimérique, comme on pourrait l'imaginer. »

En effet, depuis Hérodote, le père naïf de tant de fables, les poëtes et les historiens ont inventé ou répété mille et une merveilles de ces travaux prodigieux et bizarres, villes souterraines parfois plus grandes que les villes supérieures, pleines de ténèbres et d'incertitudes pour les écrivains comme pour les visiteurs, et dont les Catacombes de Paris et de Rome ne peuvent donner qu'une idée lointaine et incomplète.

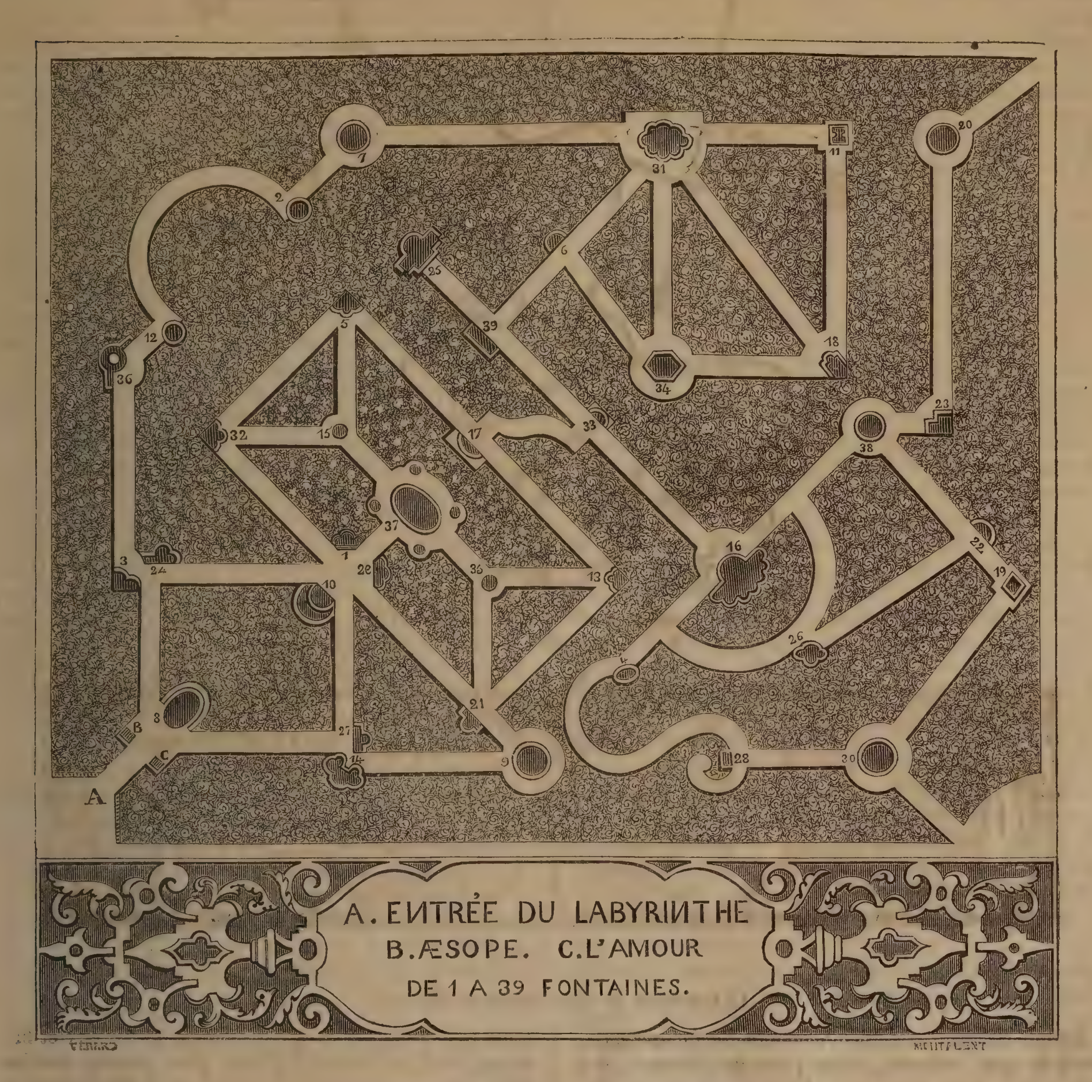
Les quatre labyrinthes les plus connus de l'antiquité étaient, dans l'ordre de leur construction, ceux d'Egypte, de Lemnos, de Crète et d'Italie.

D'après Hérodote et Pomponius Méla, l'immense labyrinthe d'Egypte, dit le labyrinthe de Mendès, était près du lac Moeris, et formait une véritable ville, divisée en nomes ou gouvernements, au nombre de seize, comprenant douze palais et trois mille pièces, toutes reliées entre elles, des pyramides, des escaliers, des portiques,

(1) *Jardin des Racines grecques*, de Lancelot.

et au centre un temple de Némésis, entouré de seize autres temples. Le labyrinthe lui-même, le « dédale » proprement dit, comprenait également un nombre infini de salles et de voûtes souterraines, soutenues par des colonnes, ornées de statues et des effigies monstrueuses du culte égyptien; il servait apparemment de retraite aux crocodiles sacrés. Détruit sous Auguste et Titus, Pline en vit les débris, que les voyageurs modernes ont cru reconnaître avec quelque certitude. « On voit encore en Egypte, dit-il, dans le nome d'Héracléopolis, un labyrinthe, le plus ancien de tous, et construit, dit-on, il y a quatre mille six cents ans, par le roi Petesuccus ou Tithoës. Cependant Hérodote dit que c'est l'œuvre de douze rois, dont Psammeticus resta le dernier. On ne convient pas de la cause qui le fit bâtir. Demotélès prétend que c'était le palais de Motherudès, Lycéas en fait le tombeau du roi Moeris; plusieurs disent que c'est un monument consacré au soleil. »

Dédale prit cette merveille pour modèle, lorsqu'il construisit le labyrinthe de Crète, mais il n'en reproduisit que



Le labyrinthe de Versailles. Dessin de Montalent.

la centième partie, et surtout celle des détours et des circuits inextricables; d'après la Fable, il fut la première victime de son invention. Grâce à la mythologie et aux poëtes, qui, depuis Ovide et Virgile, en ont fait le thème favori de leurs récits ou de leurs comparaisons, il est resté le plus célèbre et comme le type du labyrinthe classique (1). La gravure (fig. 1) représente à la fois le grand labyrinthe, vaste et long souterrain remarquable surtout par ses innombrables impasses, qui forçaient à chaque instant de revenir sur ses pas, et le « petit labyrinthe », tel que le donnent les médailles antiques et les gravures du moyen âge.

Le troisième fut celui de Lemnos, semblable au pré-

(1) Dédale, si célèbre par son art ingénieux, dirige l'œuvre, croise les routes et égare les pas dans les détours variés de mille sentiers trompeurs. Tel le Méandre joue capricieusement dans les plaines de la Phrygie... Dédale multiplie les erreurs de ces voies souterraines, et lui-même peut à peine en retrouver l'issue. (Ovide, *Métamorphoses*, livre VIII, 4.)

Virgile, parlant d'Ascagne et de ses petits compagnons, qui font une sorte de « carrousel » sous les yeux des Troyens, compare les jeux des jeunes cavaliers aux détours du labyrinthe

cédent, mais decoré de cent cinquante riches colonnes; il fut affecté, croit-on, au culte des Cabyres. « Construit par Smillis, Rhoecus et Théodore, il en subsiste encore aujourd'hui (du temps de Pline) des restes, misérables, il est vrai; mais ceux de Crète et d'Italie ont complétement disparu. »

« Quant à ce dernier, ajoute Pline, que Porsenna fit faire pour son tombeau, il surpassa encore la vanité des autres ». Il renfermait, entre autres ornements ou monuments, cinq pyramides « dont Varron a eu honte de marquer la hauteur. » Il se trouvait sous la ville antique de Clusium, aujourd'hui Chiusi, où la famille Casuccini a découvert, en 1840, ainsi qu'à Poggio Gajella, plusieurs nécropoles qui ont fourni matière aux plus nombreuses comme aux plus vagues dissertations.

Dans le voyage qu'il fit dans le Levant, « par ordre du Roy, » Pitton de Tournefort parcourut, à Candie, en 1700, le vaste « labyrinte de Candie », à trois milles des ruines de Gortyne, et visité avant lui par nombre de moines et de voyageurs, en 1444, 1495, 1526, 1560, 1579, 1699 (1). Il prit de sérieuses précautions pour en sortir : 1° poster un garde à la porte; 2° porter, lui et ses compagnons, chacun un flambeau; 3° placer à chaque coin des papiers notés; 4° semer de la paille sur la route parcourue. « Mais, dit-il en conclusion, il ne faut pas croire que ce labyrinthe que l'on vient de décrire soit celui dont les anciens ont parlé. »

L'antiquité conserva longtemps dans ses décorations, avant de le transmettre au moyen âge, le culte du labyrinthe; sans parler des médailles, on a découvert à Salzbourg et à Aix en Provence des labyrinthes au milieu desquels Thésée combat le Minotaure; à Pompeï, un autre est tracé à la pointe sur l'enduit rouge d'un pilier, toujours avec la légende :

LABYRINTHVS HIC HABITAT MINOTAVRVS.

C'est-à-dire : *Le Labyrinthe. Ici habite le Minotaure.* Les fouilles entreprises depuis trois ans à Ostie, par ordre du pape Pie IX, ont découvert, en même temps que la ville antique, une magnifique mosaïque de vastes dimensions; elle figure également le travail de Dédale.

A Constantinople, le manteau impérial porta quelque temps, comme emblème, un Minotaure avec le doigt sur la bouche, pour indiquer symboliquement que les pensées du souverain doivent rester aussi secrètes que le labyrinthe était obscur.

Le moyen âge religieux y vit un thème à symbolisme. Comme on aurait dit alors, l'Eglise moralisa le labyrinthe païen. Enfermé dans les corridors inextricables de l'erreur ou du vice, on ne peut en sortir à moins que la grâce ou qu'une Ariane divine ne vous mette en main « gratuitement », *gratis*, le fil conducteur. Voici l'inscription curieuse du labyrinthe de Lucques; elle est disposée sur onze lignes qui forment trois vers hexamètres :

HIC QVEM CRETICVS EDIT DEDALVS EST LABERINTUS
DE QVO NVLLVS VADERE QVIVIT QVI FVIT INTVS
NI THESEVS GRATIS ADRIANE STAMINE IVTVS (2).

Comme la cathédrale de Lucques, nombre d'églises de France possédaient autrefois des labyrinthes dessinés sur le pavé de la nef; l'un des plus célèbres, celui de Chartres, existe encore. Rome en possède deux, à Santa Maria in Aquiro et à Santa Maria in Trastevere; Ravenne, un, à San Vitale. Ils reçurent parfois le nom de « chemin de Jérusalem », car ils servaient à une sorte de chemin de croix. M. Bonnin porte le nombre de ceux qui subsistent de tous côtés à environ deux cents.

Dans *Woodstock* ou *le Cavalier,* Walter Scott parle du célèbre labyrinthe de Rosemonde. « Son existence, dit-il, est attestée par Drayton, qui vivait sous le règne d'Elisabeth. Ce labyrinthe, ou plutôt ses ruines, subsistent encore, ainsi que son puits, dont le fond est pavé en pierres de taille, et la tour d'où part le labyrinthe. Ce sont des allées voûtées, dont les murs et les cintres sont bâtis en briques et en pierre, et si bien mêlées les unes aux autres, qu'il est fort difficile de s'y reconnaître. »

Dans les temps modernes, les dessinateurs de jardins ont souvent pris le labyrinthe comme motif d'ornementation. C'était alors une promenade ou plutôt une série d'allées étroites, formées par de petits boulingrins à fleur de terre, plantées de manière à figurer un dessin aussi tortueux et compliqué que possible, si bien qu'on y parcourait des distances infinies sur très-peu d'espace. L'un des plus connus était celui de Versailles.

Comme on le voit par la gravure (fig. 2), c'est un labyrinthe coquet et civilisé, qui n'a rien de mystérieux ni de perfide. La ligne droite y domine dans toute sa rigueur, comme dans tout ce qui est du grand siècle; çà et là quelques cercles et demi-cercles parfaits, pour plus de régularité géométrique. Deux statues en décoraient l'entrée : Esope, à gauche; l'Amour, à droite; et trente-neuf fontaines en peuplaient les allées verdoyantes (1).

Ce labyrinthe fut abandonné et finalement supprimé vers la fin du règne de Louis XV. « C'est aujourd'hui, disait Dulaure (1786), un bosquet fermé et composé dans le genre anglais; au centre est une salle carrée, ornée d'un quinconce de gazon dans son pourtour, et aux quatre angles, de quatre petites salles rondes; le reste offre plusieurs routes irrégulières agréablement dessinées. »

Parlerai-je enfin du petit labyrinthe du Jardin des Plantes? Il est connu de tous les Parisiens dès leur plus tendre enfance et n'a dû ce nom qu'à ses allées tournantes; la pente seule du terrain indique la route à suivre, et il ressemble plus à la tour de Babel qu'à aucun dédale. Au sommet, que couronne un petit belvédère en fonte, une vue magnifique paye largement des fatigues de la montée, et un cadran solaire vous salue par ces mots latins de bon augure :

HORAS NON NUMERO NISI SERENAS.

« Je ne marque que les heures brillantes (2). »

EDMOND RENAUDIN.

(1) Outre ces dates de leur passage, les visiteurs inscrivaient parfois, dit Tournefort, divers « barbouillages », et le vieux papas qui les logeait à Brice en tirait diverses prophéties, entre autres celle « qui marquait que le czar de Moscovie devait bien tost se rendre maître de l'empire othoman, et délivrer les Grecs de l'esclavage des Turcs. »

(2) Voici le labyrinthe construit par Dédale le Crétois. Nul n'en put sortir, une fois entré, si ce n'est Thésée, grâce au fil donné par Ariane.

(1) Tout le jeu, fort innocent, de ce labyrinthe consistait à passer une seule fois devant chaque fontaine et à n'en omettre aucune. Tel était l'ordre, à partir de la statue d'Esope : n° 8 — 27 — 14 — 9 — 21 — 35 — 13 — 17 — 5 — 32 — 15 — 37 — 1 — 29 — 10 — 24 — 3 — 36 — 12 — 2 — 7 — 31 — 11 — 18 — 34 — 6 — 25 — 39 — 33 — 16 — 4 — 28 — 30 — 19 — 22 — 26 — 38 — 23 — 20.

(2) *Guide à Paris*, par Edm. Renaudin.

LES RÉVOLUTIONS D'AUTREFOIS.

LES NOMÉNOÉ (1).

IV. — JOURS DE CALME.

Lorsque le futur libérateur de la Suède revint au sentiment des choses, il se trouvait dans une chambre rustique qui ne lui sembla point inconnue, en face d'une belle et souriante jeune fille, vers laquelle se tendirent tout aussitôt ses bras reconnaissants.

Cette jeune fille c'était Johanna...

Gustave Wasa voulut faire un mouvement, une sourde douleur parcourut tout son corps, une extrême faiblesse le paralysait. Il voulut parler, les mots n'arrivaient que difficilement à ses lèvres, sa pensée même restait confuse. D'ailleurs, Johanna mit un doigt sur ses lèvres, comme pour lui recommander le silence.

Il se recueillit, examinant tout ce qui l'entourait.

Etendu sur une couchette rustique, mais qui semblait disposée avec une sollicitude toute particulière, il remarqua que ses bras et sa poitrine étaient entourés de bandelettes. Des bandelettes aussi sur sa tête, étrangement alourdie, et dans laquelle le jour, ne se faisait que lentement, péniblement, comme au sortir d'un rêve.

La chambre était basse et toute en bois de sapin, soigneusement frottée. On eût dit une grande cabine de navire. Dans un angle, un grand poêle cylindrique, montant presque jusqu'au plafond, et qui, chauffé avec ménagement, ne répandait dans la pièce qu'une douce chaleur. A terre, comme du reste, sur le lit, des fourrures destinées à amortir le bruit des pas. Comme ameublement, quelques escabeaux, un grand fauteuil, une table, sur laquelle des tasses, des fioles, une lampe, dont la lumière affaiblie laissait la chambre plongée dans une sorte de crépuscule.

Par la fenêtre enfin, à la vague clarté de la lune, quelques cimes de sapins tout poudrés de neige.

— J'ai donc été blessé, pensa Gustave à demi-voix, je suis donc malade ?

— Ne vous fatiguez pas ainsi, répondit la jeune fille avec un geste suppliant; fermez les yeux; rendormez-vous !

Il obéit. Mais longtemps encore, à travers ses paupières mi-closes, il entrevit Johanna, attentive et debout au pied du lit, comme un ange gardien.

Vers l'aube naissante, il se réveilla.

Gracieusement étendue dans le grand fauteuil, Johanna sommeillait.

Il fit un mouvement presque imperceptible, elle se redressa tout aussitôt; avant même qu'il eût avoué sa soif, elle lui présentait à boire.

— Où suis-je? demanda-t-il.

— Chez mon père, répondit-elle.

— Depuis quand?

— Depuis que mes frères vous y ont rapporté.

— Mais combien de jours? combien d'heures?

Johanna sourit, et, comme heureuse d'un incident qui lui évitait de répondre :

— Voici le docteur, ajouta-t-elle.

Effectivement, le vieux médecin de Lindholm venait d'entrer. Gustave le connaissait depuis son enfance; il fit un effort pour lui tendre la main.

— Bravo! s'écria le vieillard; voilà les articulations qui reprennent leur jeu, les muscles leur élasticité, la vie son cours.

Puis, après avoir levé divers appareils :

— Je ne me trompais pas, déclara-t-il avec une joie triomphante, non-seulement il vivra, ce cher enfant, ce bien-aimé iarl, mais encore avec du temps, de la patience et l'aide de Dieu, il recouvrera toute la verdeur, toute l'agilité de sa jeunesse.

— Ma blessure était donc bien grave?

— Vos blessures! vous en aviez dix, vingt, par tout le corps, et quelques-unes si profondes, que j'eus bien peur de ne pouvoir ressusciter le cadavre auprès duquel on m'appelait. Mais enfin, grâce au ciel, il n'y a plus rien à craindre, vous êtes sauvé!

— Sauvé par vous, docteur?

— Non pas!... par elle!... par Johanna!... qui, depuis la première heure, s'est installée là, à votre chevet, sans cesse veillant sur votre vie comme sur une lumière près de s'éteindre. Ah! mon cher Gustave, dans un cas pareil au vôtre, ce n'est pas le médecin qui guérit, c'est la femme, c'est la sœur, c'est la mère.

Le docteur enfin s'arrêta. La jeune fille, après une lutte touchante, venait de lui fermer la bouche avec ses deux mains. Emu jusqu'aux larmes, mais ne comprenant pas bien encore, Gustave murmura :

— Mais combien donc y a-t-il de temps que je suis ici?

— Eh! mon pauvre enfant, il y a plus de six semaines.

A ce cri, que le docteur venait de jeter en écartant les deux mains de Johanna, Gustave trouva moyen de les saisir, ces deux blanches et courageuses mains qui avaient pansé, guéri toutes ses blessures. Il les pressa tour à tour contre ses lèvres, il les couvrit de baisers et de larmes.

Un quatrième personnage entrait en ce moment : le père Noménoé.

Respectueux comme un homme des anciens jours, il alla d'abord s'incliner devant son hôte et seigneur.

Puis, après avoir reçu du médecin confirmation de la bonne nouvelle, silencieux et grave, il alla s'agenouiller devant un crucifix suspendu à la muraille.

Dans l'action du vieux danneman, il y avait eu tant de simplicité, tant de dignité, tant de conviction, que les trois autres personnages le regardaient avec une sorte de vénération, immobiles et en silence.

Quand Noménoé se releva, Gustave lui tendit la main.

— Dieu est bon, murmura le vieillard, il avait entendu mes prières, et je viens de l'en remercier, mon jeune maître...

— Appelle-moi donc ton fils! interrompit Wasa est-ce que ta femme ne m'a pas nourri de son lait? Est-ce que Johanna n'est pas ma sœur? Est-ce que ses frères ne sont pas mes frères?... Ah! je me souviens, maintenant, ce sont eux qui accouraient à mon secours là-bas, sur les bords du lac fatal. Pour m'arracher à mes ennemis, pour me rapporter jusqu'en cette maison, ils ont dû combattre et traverser toute une armée victorieuse, braver cent fois

(1) Voyez, pour la première partie, le numéro précédent.

la mort et réaliser un prodige. Où sont-ils, ces vaillants, ces géants, ces héros? je veux les embrasser, je veux les voir. Où sont-ils?

— Les uns abattent des chênes dans les forêts, répondit le père, les autres chassent l'ours dans la montagne. Mais vers le soleil couchant ils reviendront.

— Un instant! intervint tout à coup le docteur, je proteste contre toute espèce d'imprudence, contre toute émotion trop vive, et permets seulement que ce soir, à l'heure du retour, on approche le lit de la fenêtre. On pourra même l'entr'ouvrir, cette fenêtre, si le temps se maintient au beau, s'il ne fait pas trop froid; du reste, je serai là, je reviendrai.

Aussitôt après le départ du médecin, Gustave exigea que sa sœur de lait allât prendre enfin quelque repos. Noménoé s'installa dans le grand fauteuil, mais il ne tarda guère à s'y endormir. Wasa se trouva seul avec sa pensée, qui, se dégageant peu à peu des derniers voiles, recommençait à planer de haut et très-loin, dans le passé comme dans l'avenir.

Mais il n'avait pas encore recouvré cette plénitude de la force d'où vient la résolution. Mais il ne savait pas et ne voulait pas savoir encore quelles avaient été les suites de la bataille perdue sur le lac Asunder. Il sentait en lui-même l'appréhension de la vérité, le besoin de cet état rêveur où l'esprit se retrempe en caressant l'idéal. La réalité, le malheur ne reviendraient que trop tôt! Pourquoi compléter son réveil, pourquoi ne pas se laisser bercer dans cette vague somnolence où les malades, et surtout les convalescents, se complaisent à passer de longues heures pleines d'espérance et d'oubli!

Le soleil ne tarda pas à décliner à l'horizon. On n'était encore qu'au commencement de mars, époque à laquelle les journées suédoises sont encore bien courtes.

La voix du docteur retentit tout à coup, réveillant Noménoé de son sommeil et Gustave de sa rêverie.

Derrière le médecin, Johanna était entrée, rassérénée, rafraîchie par ces quelques heures de repos.

Les deux hommes poussèrent le lit à l'endroit convenu; la jeune fille ouvrit la fenêtre, dont les étroites vitres s'empourpraient aux rayons du soleil couchant.

La maison du danneman était située à mi-côte, sur une sorte de plate-forme qui dominait tous les alentours. Vers la droite, des collines couronnées de sapins; vers la gauche, toute une chaîne de montagnes avec leurs glaciers étincelants, leurs neiges éternelles. En face, un profond ravin, dans lequel un torrent, parfois encore emprisonné dans ses glaces, luttait avec fracas pour reconquérir sa liberté. On y descendait par un chemin creux, pittoresquement suspendu aux flancs du roc, et qui conduisait également vers les plans inférieurs de la forêt.

Au débouché de ce chemin, trois bûcherons à l'encolure athlétique surgissaient lentement, la cognée à la main. En même temps, de l'autre côté, trois chasseurs aux colossales proportions descendaient de la montagne. Le cadavre d'un ours était suspendu par les quatre pattes au tronc d'un jeune sapin que deux d'entre eux portaient, sans effort, sur leur robuste épaule. Le troisième, chargé des épieux et des armes, éclairait le chemin.

— Ce sont mes frères, dit Johanna.

— Ce sont mes fils, dit Noménoé.

— Six! murmura Gustave, qui venait de s'y reprendre à deux fois pour les compter. Ils ne sont que six?... Où donc est le septième?

En se retournant pour obtenir réponse, il aperçut le vieillard dans l'attitude d'une morne douleur, et la jeune fille qui détournait la tête en essuyant une larme. Tous les deux, Gustave le remarquait pour la première fois, ils étaient vêtus de deuil.

— Mort! s'écria-t-il en s'empressant de reconnaître lequel manquait au rendez-vous; Harold est mort pour moi!

— Et pour la Suède! ajouta le père en levant les yeux au ciel.

— Noménoé! murmura douloureusement Gustave, ah! Noménoé, comment pourrai-je jamais m'acquitter envers toi, envers tes fils?

— En vengeant leur frère, répondit le danneman, en les affranchissant eux-mêmes du joug de l'étranger!

— J'accepte cette tâche... et, je le jure, je la remplirai.

Mais c'était trop d'émotions pour le blessé; il s'évanouit en adressant un signe amical aux arrivants, un dernier regard à Johanna.

. . . .

Le lendemain à son réveil, il aperçut Donald assis dans le grand fauteuil.

— Bonjour, mon brave lion de mer, lui dit-il, il paraît que nous sommes venu voir la belle Johanna, et solliciter de son cœur la récompense promise?

Un soudain effroi se peignit sur le visage de Donald qui, du geste et des yeux, suppliait Gustave Wasa de se taire. Étonné, celui-ci porta ses regards vers l'autre extrémité de la chambre. Johanna était là, elle venait de se retourner vers Donald, les traits empourprés d'indignation, les yeux pleins de reproche.

Comprenant qu'elle avait tout entendu, le pauvre garçon s'empressa de répondre à la malencontreuse insinuation qui venait de le jeter dans un si périlleux embarras:

— Johanna ne m'avait rien promis. C'est de moi-même que je suis allé à Copenhague. De moi-même encore, au lac Asunder. Seulement, je savais lui faire plaisir, et je crois avoir réussi; car lors de chaque retour elle m'a tendu la main en me disant: « Merci!... » J'étais payé... Vous ai-je dit que j'espérais une autre récompense?

— Non. Mais je crois bien me souvenir, maître Donald, que vous m'avez dit: « J'aime Johanna. »

— Je ne m'en suis jamais caché; je le lui ai dit à elle-même. Mais puisque vous voulez bien rendre hommage à la vérité, n'ai-je pas ajouté: « Johanna ne m'aime pas? »

— Effectivement... et je m'en étonne, car vous êtes un digne garçon, Donald. Voyons, Johanna, voyons, pourquoi lui tenir rigueur et ne pas le rendre heureux?

La jeune fille s'était avancée, très-pâle maintenant, et comme paraissant comprimer avec peine une violente douleur.

— Je rends justice aux bonnes qualités de Donald, dit-elle, et regrette sincèrement que mon cœur ne parle pas encore pour lui. Je sais même que mon père désire ce mariage, et serais heureuse de pouvoir le contenter en ceci comme en toute chose. Un jour peut-être cela viendra. Ne désespérez donc pas, Donald. Un peu de patience!

— J'attendrai, répondit le marin, et pourvu que je vous voie de temps en temps me tendre la main et me sourire ainsi que maintenant, j'attendrai sans me plaindre.

Elle s'éloigna en le remerciant du regard. Au bout de deux heures, il était encore là, laissant parler son amour si plein d'abnégation, si digne qu'on le payât de retour.

Lorsqu'il fut parti, vers le soir, Gustave, s'intéressant de plus en plus à Donald, essaya de renouveler l'entretien en sa faveur.

Mais, dès les premiers mots, Johanna l'interrompant:

— Je vous en supplie, dit-elle, ne me parlez plus de

cela. Attendons au moins que je ne porte plus le deuil de mon frère Harold !

. . . .

Gustave Wasa sommeillait encore le lendemain matin, lorsqu'il sentit sur son front un baiser dont tout son être tressaillit. Il rouvrit les yeux : c'était sa mère qui venait de l'embrasser, qui lui dit :

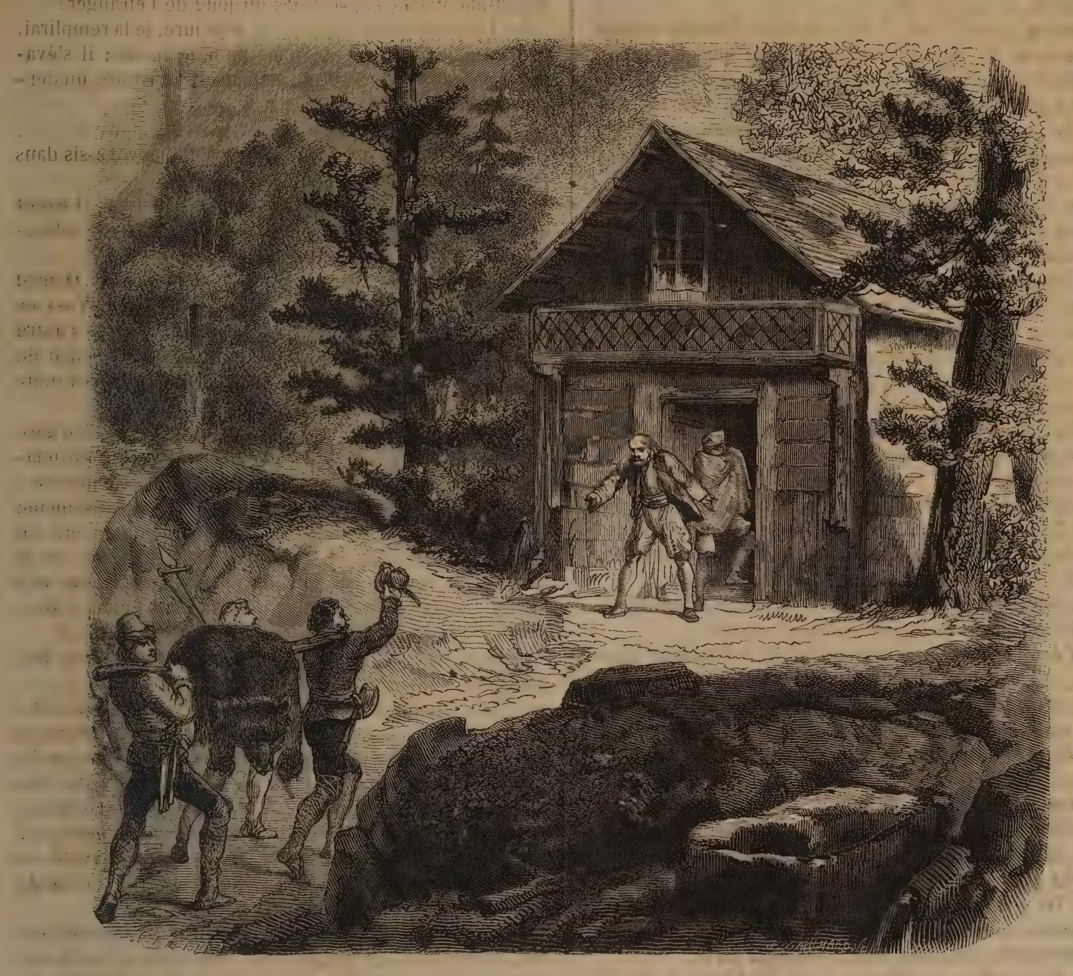
— Mon fils, mon enfant, je te revois donc enfin. Oh ! ne m'accuse pas d'accourir aussi tard. Je me trouvais enfermée dans Stockholm, que les Danois assiégent. Impossible de sortir de la ville, étroitement bloquée. Impossible d'y recevoir des nouvelles du dehors. Cependant Johanna m'envoya un de ses frères, qui trouva moyen de parvenir jusqu'à moi. J'appris que tu étais sauvé, vivant. Tout un mois, tout un siècle s'écoula. Une trêve enfin fut signée : les portes s'ouvrirent, et me voilà !

— Une trêve ! murmura Gustave tout en répondant aux caresses maternelles ; une trêve avec Christian !

— Les ressources s'épuisaient. Aucun secours, pas même d'Allemagne, où ton père s'efforce vainement de raviver en notre faveur d'anciennes alliances.

— Ah ! mon père est en Allemagne ?

— Heureusement ! Il échappe au péril et sert néanmoins son pays. Nous sommes dans une phase d'incertitude, et toi-même, mon enfant, il faut rester ici, caché dans cette maison, dans ce refuge tutélaire, où le dévouement de toute une famille te sauvegarde. On te croit mort ; prolongeons cette erreur. Afin qu'on ne soupçonne pas le véritable motif de mon voyage, je retournerai demain à Stockholm.



La maison du danneman. Dessin de Gerlier.

— Dès demain ! te perdre déjà, ma mère !...

— Il le faut !... pour ton propre salut. Et puis ta sœur est là-bas, en l'absence de son mari, exposée à tous les hasards d'une ville assiégée. Ne m'empêche pas de retourner auprès d'elle !

Le fils et la mère passèrent ensemble cette journée. Vers le soir, celle-ci s'arracha enfin de la chaumière en disant à la famille Noménoé, réunie dans la salle basse :

— C'est à vous que je dois d'avoir revu mon fils. Merci, quant au passé ; merci d'avance, quant à l'avenir. Je le laisse encore parmi vous ; je le confie à votre amitié.

— Elle ne lui faillira pas, répondit Johanna ; vous pouvez partir sans crainte.

. . . .

Au bout de quelques jours, le blessé put sortir du lit, marcher par la chambre. Vers le commencement de la semaine suivante, il lui fut permis de descendre, de se promener sur le plateau.

On était alors au milieu d'avril, qui semblait devoir être précoce cette année-là. Sous ce climat septentrional,

rien de transitoire entre les saisons; pas de crépuscule entre l'hiver et le printemps. Sous la glace qui se fend l'herbe pousse ; sous la neige qui se fond la fleur s'épanouit. On dirait que la nature tout entière se baigne avec volupté dans quelque invisible fontaine de Jouvence qui lui rend instantanément son éternelle jeunesse. Certains détails du paysage réjouissent même le regard par un charme particulier, par un contraste saisissant, qu'on ne connaît pas, que l'on ne soupçonne pas sous nos latitudes tempérées, où tout se transforme graduellement, avec discipline, avec étiquette. Là, sans convention, sans apprêt, du jour au lendemain, avec une sorte de fougue impatiente, en pleine liberté, tout se métamorphose, tout renaît, tout s'improvise. C'est un changement à vue, c'est une féerie sans pareille. Primevères, violettes, jacinthes, narcisses, giroflées, toutes les fleurettes printanières semblent jaillir du sol ainsi que des bouquets d'artifice. La verdure, non moins prompte que la traînée de poudre qui s'enflamme, fait irruption de toute part et se répand dans les prés, dans les bois, jusque sur les flancs humides du rocher. Le ruisseau, le torrent, hier encore captifs, s'élancent, bondissent et reprennent joyeusement leur partie dans le grand concert de la nature. Le ciel est bleu, le soleil brille, et, sous ses premiers rayons, les glaciers eux-mêmes se teignent de brillantes couleurs et font ruisseler autour d'eux une efflorescence de pierreries, comme pour s'harmoniser avec ce divin spectacle du renouveau scandinave, avec cette merveilleuse fête que leur donne ce printemps spontané, le printemps du Nord.

C'était une grande joie pour Gustave Wasa que de contempler ce tableau. Une ivresse plus douce encore s'y mêlait, l'ivresse du convalescent qui se sent ressusciter à une vie nouvelle, qui reprend possession de son être, qui recommence à jouir de toute chose avec les naïvetés, avec les enthousiasmes d'une seconde enfance.

Johanna se trouvait de moitié dans toutes ces impressions, dans tout ce bonheur. C'était elle qui soutenait les pas du convalescent, elle qui lui choisissait les meilleurs endroits de repos, sous le plus doux rayon de soleil, en face des plus admirables perspectives.

Il en résulta de longues causeries, une amitié qui sans cesse augmentait encore, mais qui, malgré la reconnaissance de celui-ci, malgré le dévouement de celle-là, semblait comme planer au-dessus des plus vulgaires passions de ce bas monde. Gustave se trouvait en ce moment d'une humeur contemplative et réfléchie. Johanna était d'une nature calme et grave. Toute jeune encore, elle avait perdu sa mère, et, pour ainsi dire, il avait fallu qu'elle la remplaçât. Rien ne mûrit comme une situation pareille, alors surtout qu'elle se produit dans une maison presque solitaire, comme celle du danneman. L'austérité de celui-ci, la primitive rudesse de ses fils, ne pouvaient guère donner à la jeune ménagère des idées de plaisir et de coquetterie. Tous, le vieillard aussi bien que les jeunes hommes, ils obéissaient à son intelligente direction, ils la considéraient comme une sorte de reine. Sur un mot, sur un signe, il n'était pas un de ses frères qui ne se fît tuer avec joie pour elle. Grandissant au milieu de ce respect, elle avait mis son orgueil à le mériter chaque jour davantage. Cette grandiose nature qui l'entourait avait eu de l'influence également sur son esprit et sur son âme, voire même sur sa personne et sur ses allures. Johanna était grande, belle, robuste, fière et sauvage, un peu froide peut-être, en tout point comme la montagne en face de laquelle elle était née. On devinait en elle une de ces vaillantes créatures qui n'ont jamais besoin d'être soutenues, mais qui sont faites, au contraire, pour soutenir les autres. Tout en elle respirait l'honnêteté, le désintéressement, la droiture et la force d'âme. Avec cela simple et candide comme un enfant, chaste et dévouée comme une sainte. Une vraie femme, une vraie jeune fille à la taille élégante et svelte, à la physionomie pleine de charmes, au profil antique, au charmant sourire, au grand front pâle, à la magnifique chevelure dorée, aux grands yeux bleus, tout pleins de lumière et de sérénité.

Gustave Wasa aimait à la regarder comme un frère sa sœur. Du reste, avec la santé, avec la force, le sentiment du devoir, l'impatience de l'inaction commençaient à lui revenir. Il ne tarda pas à rendre visite à quelques gentilshommes des alentours. Il voulut connaître la situation présente de la Suède. Hélas ! les nouvelles furent mauvaises, les nouvelles furent désespérantes. La victoire du lac Asunder semblait avoir assuré le triomphe de Christian. Dans les cités comme dans les bourgades, dans la montagne comme dans la plaine, on se soumettait à son autorité. Deux seules villes résistaient encore : Calmar et Stockholm, toutes deux défendues par des femmes; cette dernière par Christina, la veuve de Stenon Sture.

Le premier soir où Gustave revint, le regard désillusionné, l'âme pleine d'amertume et de tristesse :

— Johanna, dit-il, ah ! ma sœur, quel réveil, après de si beaux rêves ! Où sont-ils mes jours d'oubli, mes jours heureux ? Ce matin, en sortant pour la première fois de cette retraite, je quittais donc le paradis ?

— C'est faire trop d'honneur à notre pauvre maison, répondit la jeune fille en pâlissant sous l'effort d'une émotion contenue; le paradis n'est plus de ce monde... mais on peut le reconquérir en remplissant son devoir ici-bas !

. . . .

Quelques jours plus tard, voulant reprendre place parmi les derniers défenseurs de l'indépendance nationale, Gustave se hasarda jusqu'aux abords de Stockholm.

Deux des frères Noménoé, Ulphilas et Thadéus, l'accompagnaient. Mais les assiégeants resserraient et surveillaient si étroitement le blocus, qu'ils durent renoncer à l'espoir de pénétrer dans la ville.

Une seconde tentative eut lieu, mais cette fois sur Calmar; elle fut plus désastreuse encore.

Les trois patriotes trouvèrent moyen de se jeter dans la ville. En ce moment même, la garnison, presque entièrement composée de mercenaires, venait d'exiger une capitulation. Ce fut en vain que Gustave s'efforça de décider une plus longue résistance. Sans l'intervention des bourgeois, sans le dévouement de Thadéus et d'Ulphilas, il eût été massacré par les reîtres furieux.

Au retour, le proscrit trouva son père qui l'attendait à Lindholm. L'ambassadeur n'avait pas été plus heureux que le capitaine.

— Mon fils, dit-il après les premiers embrassements, il semble que Dieu veuille abandonner la Suède. Personne ne viendra nous secourir, et Stockholm, notre dernier rempart, ne peut tenir davantage. C'est en vain que Christina, l'héroïque veuve de Stenon, s'efforce de ranimer le courage des quelques braves qui la défendent. Presque tous ils sont blessés; les vivres manquent, et le peuple est las de souffrir. Christian connaît cette situation. Il m'a fait parvenir un sauf-conduit. De même au vieil Hemming Gadd.

— Hemming Gadd ! Mais il a donc survécu au désastre ? Je le croyais mort.

— Le voici.

Ce n'était plus le rude et fier capitaine, c'était l'évêque, c'était le moine, qui s'avançait.

— Gustave Wasa, dit-il, une vieille prophétie annonce la fusion des trois monarchies scandinaves. C'est peut-être la volonté de Dieu. Sachons nous y résigner, même sous le sceptre odieux du roi Christian.

— Quoi! c'est vous, mon père, c'est vous, Hemming-Gadd, qui consommez ainsi notre abdication nationale?

— Il le faut! Les conditions de Christian sont honorables; nous allons les transmettre à Christina, nous allons lui conseiller de ne pas continuer davantage une lutte impossible et que le ciel semble maudire.

— Oh! mon vieux compagnon d'armes!...

— Réfléchis, mon enfant, et tâche de surmonter tes répugnances comme nous avons surmonté les nôtres. Il faut savoir vivre sous la loi qu'impose la Providence... Celui-là qui reste à l'écart et s'immobilise dans un oisif orgueil, alors que tous les autres continuent de marcher et de travailler dans une voie nouvelle, celui-là n'aime pas son pays.

Gustave courba la tête, et, tout pensif, il laissa partir les deux messagers de paix.

. . . .

La nouvelle ne tarda pas à se répandre que Stockholm s'était rendu. On ajoutait que Christian se montrait généreux dans la victoire. Amnistie pleine et entière à tous ceux qui avaient combattu, force promesses et sourires à tous ceux qui venaient se rallier à lui.

Aussi le nombre en était grand. De toutes parts les riches et les nobles quittaient leurs résidences pour se rendre à la nouvelle cour. Bientôt il ne resta plus personne dans les châteaux voisins. Gustave Wasa se trouva seul.

Seul avec la famille Noménoé, qui, se groupant autour de son chef, semblait personnifier la patrie en deuil.

Malgré l'austère fidélité du vieillard, malgré l'intrépide audace de ses fils, prêts à tout affronter pour la cause nationale, malgré la foi persévérante, indestructible et communicative de Johanna, le proscrit en vint à douter.

— Est-ce que j'aurais tort? se dit-il. Est-ce que je serais un de ces insensés qui prétendent faire remonter les fleuves vers leur source, entraver l'irrésistible courant des fatalités humaines?

Un jour on apprit que de grandes fêtes se préparaient à Stockholm pour le couronnement du roi Christian.

Dès le lendemain, de toutes parts, on voyait les habitants des campagnes se diriger vers la ville avec des chants et des cris joyeux.

Seule, la famille Noménoé restait sur son rocher, inébranlable et superbe comme ces héroïques marins qui, debout sur un débris de navire, s'engloutissent plutôt que de se rendre.

Et cependant leur hôte, moins sublime en cela qu'eux-mêmes, continuait de sentir le doute et la désespérance grandir en son âme. On lui avait tant répété que le roi de Danemark s'était comme métamorphosé par la victoire; que cette triple couronne, dont il allait ceindre son front, devenait un gage de paix, de concorde et de sécurité; que ces fêtes de Stockholm allaient être, pour ainsi dire, la grande communion providentielle des trois familles scandinaves. Il se sentait attiré par ce spectacle. Il voulait voir. Il finit par déclarer qu'il partirait le soir même.

Johanna fit un mouvement.

— Me blâmeriez-vous? demanda-t-il.

— Non! répondit-elle, je suis heureuse, au contraire, que vous soyez là, non pas comme un complice, mais comme un juge.

— Alors, pourquoi tarder davantage?... Adieu.

— Attendez que tous mes frères soient réunis, équipés en guerre. Notre père désire qu'ils vous accompagnent.

— Votre père... et vous aussi, Johanna? dit-il en souriant de l'air inspiré de la jeune fille.

— Peut-être! répliqua-t-elle avec un étrange éclat dans le regard, sans être une prophétesse, une vala des anciens jours, on m'accorde néanmoins le don des pressentiments. Je crois en vous, suprême espoir et prédestiné sauveur de mon pays. J'entrevois dans ce voyage de Stockholm une épreuve, un péril, de grands malheurs. Mais c'est votre mission; il le faut... partez!...

Deux heures plus tard, Gustave Wasa s'éloignait, escorté de ses formidables gardes du corps, et Johanna, s'agenouillant au pied de la croix du chemin, commençait une prière fervente.

V. — LE BAIN DE SANG.

Transportons-nous dans le palais Wasa, dont la façade s'élève sur l'un des côtés de la grande place de Stockholm.

Il est environ neuf heures du matin. La journée commence mal; pas d'azur, pas de soleil. Un ciel bas, grisâtre et blafard; quelque chose de sinistre et de lugubre semble planer dans l'air.

Gustave est dans les bras de son père qui va se rendre au sénat.

— Reste ici, mon enfant, lui dit le vieillard, ne te montre pas. C'est aujourd'hui que nous devons recevoir des garanties sérieuses. Tu ne veux pas y croire? soit... attends. Si tout se passe comme je l'espère, tu m'as promis de suivre mon exemple. Si Christian nous trompe, tu fuiras pour répandre l'alarme et nous venger!

— Vous venger, mon père! mais vous pensez donc courir quelque péril?...

— Nullement! Mais je ne sais pas, j'ai ce matin le cœur serré. Tout à l'heure, en te pressant dans mes bras, un frémissement a parcouru tout mon être; il me semblait que nous venions de nous embrasser pour la dernière fois!

— Mon père, s'il en est ainsi, je pars avec vous, je...

— Non, c'est une puérilité... aucun péril ne nous menace. Reste, te dis-je... sois prudent!

Et le vieillard sortit en faisant signe aux frères Noménoé de bien veiller sur son fils.

Ils étaient là tous les six, non loin d'une table plantureusement servie, autour de laquelle ils s'assirent sur le signe invitatif de leur hôte.

Mais celui-ci ne prit pas place avec eux. Encore ému de l'adieu paternel, il alla s'asseoir auprès de la fenêtre, et regarda machinalement ce qui se passait sur la place.

De riches litières, des chevaux splendidement caparaçonnés passaient, portant vers le palais du roi les sénateurs et les gens de cour. Çà et là, sur la place et dans les rues avoisinantes, force curieux refoulés par des soldats danois, français, allemands, italiens; il y en avait de tous les pays, hormis de la Suède.

Tout à coup, une fanfare se fit entendre. Puis un héraut lut une singulière proclamation, enjoignant à tous les citoyens de Stockholm de rentrer dans leurs logis et de s'y tenir jusqu'à nouvel ordre.

Presque aussitôt, afin que cet ordre s'exécutât plus promptement, les archers firent usage de leur corde, et les hallebardiers de leur pertuisane.

On vit même s'allumer quelques mèches d'arquebuses.

Les plus curieux s'empressèrent d'obéir.

A chaque issue de la place ainsi balayée, des piquets s'établirent, prenant une allure de plus en plus menaçante.

En même temps, vers le centre de la vaste arène, un large échafaudage s'élevait, construit à la hâte par des gens à mines patibulaires, par les valets du bourreau.

Si, par hasard, un pauvre bourgeois se hasardait sur le pas de sa porte, ou bien à sa fenêtre, une flèche aussitôt sifflait dans cette direction, parfois même une balle.

Vers midi, tous ces préparatifs se régularisèrent. L'échafaud fut tendu de noir, avec un billot saillant à chacun de ses angles. Tout alentour les soldats se massèrent, formant une triple haie de piques et de hallebardes.

Les fanfares enfin recommencèrent, accompagnées de tambours, et sonnant avec un vacarme tellement sinistre que plus d'une bourgeoise naïve se prit à palpiter de terreur en croyant entendre le formidable appel du jugement dernier.

Tout d'abord, Gustave était resté indifférent à ces apprêts bizarres. Puis il s'en était étonné, ému. Que signifiait tout cela? Il s'était levé peu à peu, il avança la tête entre les rideaux, il regarda plus attentivement.



Vue de Stockholm. Dessin de Clerget.

Deux hommes venaient de surgir sur l'échafaud.

Henri de Mélen! Didrek Slaghok!

Chacun d'eux tenait une sorte de pancarte, et paraissait vouloir la lire à haute voix.

Gustave ouvrit la fenêtre, et, s'abritant derrière un rideau pour ne pas être reconnu du dehors, il écouta.

Les six frères Noménoé se tenaient auprès de lui, immobiles et debout dans l'ombre.

— Bourgeois et peuple de Stockholm, dit Henri de Mélen d'une voix de Stentor, ouvrez vos fenêtres... ouvrez vos portes... c'est permis maintenant... ne craignez rien... venez prendre part au spectacle, à la surprise dont vous gratifie votre nouveau souverain, le très-gracieux et très-paternel Christian.

Soit que la curiosité dominât la terreur, soit que les bons habitants de Stockholm crussent à quelques divertissements omis à dessein dans le programme de la fête, les fenêtres et les balcons se garnirent instantanément, la foule sortit des maisons, accourut sur la place.

Didrek Slaghok avait attendu ce moment pour prendre la parole à son tour. Sa voix n'avait pas l'ampleur de celle qui venait de se faire entendre; mais aiguë, glapissante, elle portait aussi loin et pénétrait sinistrement jusqu'au fond des cœurs en déchirant les oreilles.

— Ecoutez! cria-t-il, écoutez! Le très-haut, très-magnanime et très-bon roi Christian avait cru pouvoir décréter un pardon général. Mais ceux-là même de vos compatriotes qui s'étaient maintenus ses partisans fidèles,

et qui, pour ce motif, avaient souffert toutes sortes de persécutions et d'injures de la part des fauteurs de la rébellion, ceux-là sont venus se jeter à ses genoux, lui demandant justice et vengeance. Le roi Christian n'a pas voulu manquer à sa promesse ; ceux qui puniront, ceux qui frapperont, les voici !...

Le bain de sang. Dessin de Gerlier.

A ces derniers mots les trompes sonnèrent derechef, et près de chaque billot un homme apparut soudain, habillé de rouge et la hache à la main.

La foule, comprenant à quel genre de spectacle elle avait été conviée, commença de gronder sourdement avec de profonds remous, comparables à ceux de l'Océan aux approches de la tempête.

— Silence ! cria la voix retentissante de Henri de Mélen, que personne ne bouge, ou gare aux arquebusades !

En même temps, tout alentour de l'échafaud, les trois rangs de mousquets et d'arquebuses s'abaissèrent vers le peuple, prêts à vomir sur tous les points de la place une grêle de mitraille.

Aussitôt, silence unanime, immobilité générale.

Puis quatre premières victimes parurent, dirigées vers les quatre billots. Le président du sénat, le bourgmestre, les évêques de Strengnas et de Skara.

Chaque boureau leva sa hache; les quatre têtes roulèrent sur l'échafaud.

Gustave avait voulu s'élancer sur le balcon; les frères Noménoé le retinrent, tandis qu'Ulphilas murmurait à son oreille :

— Ce serait vous perdre sans les sauver. Souvenez-vous des dernières paroles de votre père; il vous a dit : Prudence!

Déjà c'en était fait d'un nouveau groupe de condamnés... Et cette hideuse tuerie continua, les cadavres faisant place à de nouveaux cadavres.

Olaüs Magnus, le Froissard suédois, qui nous a conservé le récit de ce carnage, vit de ses propres yeux tomber plus de quatre-vingts têtes.

C'est ce que l'histoire a nommé le *bain de sang*.

Gustave aussi était là, frappé de stupeur, immobile et comme pétrifié par l'excès même de son indignation.

Les plus honorables citoyens de la Suède passèrent devant ses yeux, allant livrer leur tête au bourreau.

Il vit décapiter ainsi, comme en un horrible cauchemar, ses amis, ses parents, ses compagnons d'armes et, parmi ces derniers, le vieil Hemming Gadd.

Ni son caractère sacré, ni ses cheveux blancs n'avaient pu lui faire obtenir grâce. Avant de s'agenouiller sous la hache, il bénit ce peuple suédois qu'il avait tant aimé; il pria Dieu pour ses ennemis, pour ses bourreaux, mais aussi pour l'indépendance de la Suède. Et quand sa tête fut tombée, quand, pour la montrer au peuple, l'exécuteur la releva, cette tête vénérable et sainte, on vit la longue barbe blanche qui se teignait de sang.

Déjà, malgré le danger, malgré la menace, le peuple se soulevait enfin. Déjà les efforts mêmes des six frères Noménoé ne suffisaient plus à contenir l'exaspération de Gustave Wasa.

Un nouveau martyr parut, c'était Joachim Brahé, son beau-frère!...

Un autre encore... Erickson Wasa... son père!...

Cette fois, oh! cette fois, il rompit les liens vivants qui le garrottaient, il bondit en avant avec un rugissement de lion, et du balcon, comme d'une tribune, il appela le peuple aux armes... il lui cria :

— Sauvez mon père!... écrasez ces bourreaux... Mort au tyran parjure! Vengeance contre l'étranger! vengeance!

En même temps il avait enjambé la balustrade, il allait se pécipiter au milieu de la foule, qui, soulevée par sa colère, se ruait vers l'échafaud.

Mais de soudaines détonations se firent entendre. Le premier rang des soldats avait fait feu; immédiatement le second tira, puis le troisième, tandis que les deux premiers rechargeaient vivement leurs armes.

Les balles sifflaient dans toutes les directions. En quelques minutes la vaste place ruissela de sang et fut jonchée de cadavres.

— Feu! feu! tuez! tuez! criait Didrek Slaghok en trépignant sur l'échafaud comme un vampire s'enivrant de carnage.

Cependant Gustave n'avait pas été atteint. Dès les premiers coups de feu, les frères de Johanna s'étaient jetés au-devant de lui, lui faisant un rempart de leur corps. Il voulut résister, il se débattit... et ne pouvant aller mourir à la tête de ceux qu'il venait d'insurger, il leur cria du moins son nom, comme pour se compromettre avec eux, comme un encouragement, comme un drapeau.

Ce nom, Henri de Mélen l'entendit, et, frappant sur l'épaule de Didrek, il lui montra le balcon.

Didrek fit un soubresaut de joie; avec des glapissements de chacal, il précipita vers le palais Wasa toute une escouade de soldats et de sbires.

Gustave venait de disparaître, entraîné malgré lui par ses inexorables sauveurs.

— Frères, dit Ulphilas, descendez vers la cour... sortez par la petite porte qui donne sur une ruelle déserte... gagnez vivement le port, où Donald se tient prêt à tout événement. Thadéus et moi, nous allons rester ici pour vous donner le temps de fuir.

— Mais, fit l'un de ses frères, faudra-t-il vous attendre, une fois à bord du sloop?

— Non, répondit Thadéus, ne songez qu'au salut du maître. Hâtez-vous!

Wasa voulut tenter un dernier effort. Mais, soit que ses forces fussent épuisées, soit qu'une de ses blessures fût rouverte, il s'évanouit.

Deux des Noménoé l'emportèrent, guidés par le troisième, tandis que le dernier protégeait la retraite.

Il ne resta plus dans le grand salon qu'Ulphilas et Thadéus.

— Descends un peu voir si la grande porte est solidement barricadée, dit Ulphilas, et ramène-moi quelques valets, si toutefois ils ne sont pas enfuis ou cachés tous.

— C'est plus que probable, répliqua Thadéus, mais nous suffirons à nous deux.

— Je l'espère. Reviens promptement, car voici l'assaut qui commence.

Effectivement, la soldatesque, lancée par Slaghok, arrivait devant le palais, tumultueuse, arrogante et sommant d'ouvrir la porte.

Pour toute réponse, on entendit un grand bruit de barreaux et de verrous, mais qui ne s'ouvraient pas, au contraire. Puis Thadéus remonta, calme, indifférent et le sourire aux lèvres.

— La porte tiendra bon, dit-il, elle est épaisse comme une muraille et bardée de fer comme un chevalier.

— Très-bien! dit Ulphilas; s'ils veulent entrer par la fenêtre, nous sommes là. Seulement, tandis qu'on nous en laisse encore le loisir, approchons les engins de défense à portée de notre main.

Donnant l'exemple, il commença de pousser vers la fenêtre un énormé bahut de chêne. Dressoirs, crédences, lourds escabeaux, gigantesques fauteuils, tables massives, tout l'ameublement prit le même chemin.

Puis Ulphilas considéra cet amas de projectiles.

— Bon, dit-il, il y en aura quelques-uns d'assommés. C'est toujours une consolation.

Après quoi, s'appuyant sur l'épaule de son frère, il regarda vers la place.

De tous côtés les soldats pourchassaient la foule, massacrant les hommes, violentant les femmes, envahissant les maisons livrées au pillage.

Vers le centre, sur l'échafaud, les bourreaux continuaient leur œuvre.

Devant le palais Wasa, les assiégeants se consultaient, multipliant les sommations et s'efforçant, mais en vain, d'enfoncer la porte.

C'était la seule issue qui se trouvât au rez-de-chaussée. Restait l'escalade du balcon, où personne ne se montrait plus maintenant. Mais derrière ses deux larges fenêtres, béantes et muettes, l'instinct des sbires devinait des défenseurs, des vengeurs invisibles.

Ils ne se trompaient pas. Les deux athlétiques enfants de la montagne étaient là, pleins de patience, de sang-froid, de flegme, mais aussi de résolution et d'énergie.

Il va sans dire que tout ce qui précède s'était accompli dans l'espace de quelques minutes à peine, et que la halte des assaillants n'avait été qu'un simple temps d'arrêt.

Cependant l'impatiente férocité de Didrek s'en irrita. Il excita de la voix les assaillants, il dépêcha son acolyte Henri de Mélen pour les surexciter davantage encore.

Grimpant aux colonnes qui soutenaient le balcon, s'accrochant aux volutes des chapiteaux, une dizaine d'hommes commencèrent l'escalade.

Ulphilas et Thadéus ne bougeaient pas encore. Immobiles et souriants, ils regardaient, cachés dans l'ombre des épais rideaux. Mais, au moment même où leurs ennemis allaient enjamber la balustrade, ils s'élancèrent tout à coup, un escabeau dans chaque main... et tous les assaillants retombèrent de la hauteur du balcon, ceux-ci les épaules fracassées, ceux-là le crâne entr'ouvert.

Puis, non contents de ce premier succès, les deux géants commencèrent à précipiter leurs pesantes munitions, qui, pareilles à des quartiers de roc tombant du haut d'une forteresse, écrasèrent, éclopèrent la soldatesque, qui s'empressa de battre en retraite avec des cris de colère, de douleur et d'effroi.

— Reposons-nous, dit tranquillement Ulphilas.

— Et comme j'ai eu soin de monter ce tonnelet de bière, buvons, ajouta Thadéus.

Au moment même où les chopes trinquaient, une grêle de balles cribla la façade du palais, brisant les vitres et, jusqu'au fond de la vaste salle, faisant éclater la boiserie.

— Ah ! ah ! fit Thadéus, on nous honore d'un siége en règle. Quel dommage que nous n'ayons pas quelques boulets à leur envoyer en échange.

— Envoyez-leur ces carreaux de marbre, répondit Ulphilas en indiquant les larges dalles qui pavaient la grande salle du palais.

Déjà Thadéus l'avait compris; déjà, bondissant vers les landiers de fer, il en armait son bras pour briser le ciment qui retenait cette nouvelle série de projectiles.

Non moins prompt que son frère, Ulphilas les entassait au fur et à mesure auprès de chaque fenêtre.

La fusillade continuait au dehors ; c'était une preuve qu'ils avaient le temps. Mais ce bruit cessa tout à coup, remplacé presque aussitôt par le cri :

— En avant ! en avant !

Nombreuses étaient les voix qui le proféraient ; nombreux aussi les pas qui faisaient trembler le sol. C'était toute une armée qui se ruait sur la maison, avec des poutres à tête de fer pour enfoncer la porte, avec des échelles à crampons pour escalader les fenêtres.

Les deux frères de Johanna venaient de comprendre que le moment de mourir était venu. Après un rapide embrassement, ils prirent chacun sa place de combat, ils s'y multiplièrent si merveilleusement, que, vers le soir, en supputant le nombre des morts et des blessés, on évaluait à plus d'une centaine d'hommes celui des défenseurs du palais Wasa.

Mais enfin, lorsque tout eut passé par les fenêtres, l'ameublement comme les dalles, lorsque par vingt fois les deux champions eurent refoulé le flot envahisseur, il fallut bien reculer enfin. Leurs bras se lassaient, leurs yeux ne voyaient plus, leur cerveau bourdonnait comme le cratère d'un volcan. D'ailleurs la porte venait de céder en bas ; une multitude enivrée de rage faisait irruption dans l'hôtel, montait l'escalier, allait apparaître derrière eux. En avant, on sentait qu'ils allaient faiblir, on enjambait de toutes parts la balustrade, aux extrémités de laquelle commençaient à retentir quelques coups de feu.

Thadéus chancela tout à coup.

— Frère, qu'as-tu, frère ? dit Ulphilas en le recevant dans ses bras, en reculant avec lui.

— Je suis blessé... je meurs... mais laisse-toi tomber avec moi... je le veux... mon sang te sauvera peut-être.

En même temps il entraînait son frère dans sa chute, et, par un dernier effort, il s'étendait sur lui, le couvrant de son corps, le couvrant de son sang.

Il était temps. Des deux côtés à la fois, les vainqueurs se précipitaient dans la salle.

Ils n'aperçurent que deux cadavres. Plus rien à piller, plus rien à boire, ils passèrent.

Ulphilas était sauvé. Il lui sembla que le pauvre Thadéus respirait encore. Mais que faire ?... Un seul cri, un seul mot, et c'était leur perte à tous deux. Les satellites de Christian n'avaient-ils pas l'habitude d'achever les blessés ! Il le savait, il les entendait, saccageant et vociférant dans les salles voisines... et lui, la main sur la poitrine de son frère, cherchant, implorant un dernier battement du cœur, il se disait :

— Lorsque ces misérables auront tout mis à sac, lorsqu'ils seront tous plongés dans l'ivresse, j'essayerai de fuir... mais pas seul. Quand bien même mon frère Thadéus ne serait plus qu'un cadavre, je ne m'en irai pas sans lui !

VI. — PROSCRIPTION.

Un songe douloureux, un horrible cauchemar tourmentait le sommeil de Gustave Wasa.

Tous les malheurs, toutes les catastrophes de cette année fatale, repassaient successivement devant ses yeux : sa captivité chez Éric Banner, la mort de généreux amis, celle de Stenon Sture, l'épouvantable hécatombe du bain de sang.

Et, chose étrange, tous ces spectres répétaient les derniers mots entendus, comme un suprême adieu, sur les bords du lac Asunder :

— Je vois la Suède libre ! avait dit Stenon Sture, la Suède libre, toi, qu'elle acclame et qu'elle couronne... le peuple... les Dalécarliens... les paysans !...

Il se réveilla tout à coup, regardant avec stupeur autour de lui.

Une espèce de caverne, taillée dans le roc, se montrait à ses yeux. Dans un enfoncement, une couche de feuilles sèches sur laquelle il était étendu. Çà et là, quelques vagues clartés provenant toutes du même endroit, ou du moins à peu près.

Cet endroit semblait être une sorte de fissure à la base de la voûte, au-dessous d'un éboulement de rochers.

Gustave se redressa lentement, et, malgré la faiblesse qui paralysait encore ses membres endoloris, il se dirigea vers cet écroulement, il gravit les quartiers de roc, il monta vers cette lumière, qui semblait l'attirer comme un mystérieux aimant.

A mesure qu'il s'en approchait, un bruit confus de voix humaines arrivait jusqu'à son oreille. Il atteignit enfin la fissure. Il avança la tête. Il écouta, il regarda.

Au-dessous de lui s'étendait une autre grotte, à peu près semblable à la première, mais pourvue, celle-là, d'une large ouverture, par laquelle entraient en toute liberté les rayons du soleil couchant.

En face de cette ouverture, un escarpement rocheux, le profil d'une cascade, des sapins et des mélèzes. Dans

la grotte même, sur toutes les parois, des planches, des madriers, des instruments de chasse, de pêche et de culture. Vers le milieu, sous l'empourprement d'un chaud rayon, Ulphilas et quatre de ses frères achevant d'ajuster les diverses parties d'un cercueil.

— Êtes-vous bien certains qu'il ne sera pas trop petit? demanda l'un d'eux; la mesure avait été mal prise pour celui d'Harold, et force nous fut, en l'ensevelissant, de contraindre ses membres à tenir dans un trop court espace. Ça fit de la peine au père... Evitons-lui cette fois un surcroît de chagrin!

— Bien pensé! répondit Ulphilas; et d'ailleurs, ce pauvre Thadéus, il faut qu'il soit à son aise!

En même temps, il mesurait la longueur de la bière. Puis il s'éloigna.

Quelques minutes plus tard il reparaissait en disant:

— Achevons... c'est bien la mesure.

Gustave était resté immobile, l'œil fixe, la bouche béante, le cœur affreusement déchiré.

— Encore un! se dit-il, encore un qui meurt pour moi! Thadéus! Harold! Oh! je ne puis pas accepter davantage un tel dévouement!

Un bruit soudain lui fit retourner la tête.

Tout à l'autre extrémité de la grotte qui lui servait de retraite, une porte venait de s'ouvrir, ou plutôt une pierre, tournant sur elle-même, venait de démasquer une porte. Sur le seuil, Johanna se tenait debout, cherchant du regard Gustave.

Il descendit à sa rencontre.

— Ah! fit-elle, vous étiez là-haut? vous avez vu...

— Je sais tout! Johanna, c'est trop de sacrifices!...

— Non! car ce n'est pas seulement pour notre seigneur et maître, pour notre frère, pour notre ami, que Thadéus est allé rejoindre Harold; c'est, avant tout, pour celui qui, seul, peut sauver la Suède et lui rendre sa liberté. Ne m'interrompez pas!... J'ai lu dans l'avenir, et suis convaincue de ce qu'il vous réserve. Epargnez-vous donc le remords de notre dévouement. Ce dévouement, c'est un devoir... et, partout où vous irez, quels que soient la distance et le péril, mon père, les cinq fils qui lui restent, moi-même s'il le faut... nous serons heureux et fiers de mourir pour vous... pour la patrie!...

Elle était calme, imposante, vraiment sublime en parlant ainsi. La lumière, arrivant par l'issue qui venait de lui livrer passage, l'entourait d'une sorte d'auréole et nimbait, si l'on peut dire, son front inspiré. Il y avait dans la pâleur de son visage, à demi plongé dans l'ombre, une sorte de transparence immatérielle. Toutes les beautés qui remuent le cœur elle les avait en ce moment. Son regard, son sourire étaient ceux d'une martyre aspirant au ciel.

Frappé d'admiration, ému jusqu'aux larmes, Gustave plia le genou devant elle en murmurant:

— Johanna! Johanna! vous êtes une sainte, un ange envoyé par Dieu!

— Que faites-vous? répondit-elle en s'empressant de le relever, tandis qu'un léger nuage de pourpre se répandait sur ses joues, ce n'est pas ainsi qu'il vous sied de parler, ô mon maître, ô mon prince, ô mon roi!

Souriant de cette exaltation, il répondit:

— Un triste roi, ma dévouée sujette! un roi contraint de se cacher comme un malfaiteur!

— C'est vrai, répliqua-t-elle, aujourd'hui vous êtes proscrit; mais, patience et courage, l'avenir est à vous!

Puis, comme il demandait quelques explications sur ce qui s'était passé, elle lui apprit qu'on le cherchait avec acharnement, que sa tête était mise à prix, qu'une fois déjà les soldats étaient venus fouiller la maison du danneman, et que s'il se hasardait à sortir de cette retraite, ignorée de tous, il était perdu.

Resté seul, le proscrit demeura pensif.

Evidemment, les sbires reviendraient à la charge; il finirait par être découvert, et la famille tout entière serait compromise, anéantie, pour avoir voulu le sauver.

— Je partirai, résolut-il, je partirai ce soir même, mais sans qu'ils puissent soupçonner mon dessein, pendant leur sommeil... ou, mieux encore, au moment des funérailles de Thadéus.

Vers le soir, il entendit du bruit dans la grotte voisine. Puis, des chants funèbres. Sans doute on venait enlever le corps. Il remonta vers la crevasse afin de s'assurer que tout le monde allait partir.

Ulphilas, portant la croix, se mettait en marche à la tête du cortége. Deux prêtres suivaient, chantant les psaumes du dernier adieu.

Venait ensuite le cercueil, porté par ceux-là même qui l'avaient construit pour leur frère.

Le vieux Noménoé marchait derrière avec sa fille, tour à tour la soutenant ou soutenu par elle.

Venait enfin tout le voisinage; car il n'était personne dans les alentours qui n'estimât, qui n'aimât cette sainte et généreuse famille.

A quelques pas de là, sur le flanc droit de l'église, à l'abri d'un gigantesque sapin, une tombe était creusée à côté de celle d'Harold.

Thadéus y fut descendu selon le rite suédois.

Debout, au bord de la fosse, les bras pendants, la tête penchée sur la poitrine, le regard fixé sur le cercueil, le vieux Noménoé, comme dernier gage de sa douleur paternelle, laissait silencieusement couler ses larmes.

A côté de lui, Johanna, les genoux en terre, les mains jointes et les yeux levés vers le ciel, faisait penser à la Vierge mère pleurant aux pieds de la croix.

Les prêtres continuaient leurs prières, auxquelles répondaient les assistants.

Suivant la coutume du Nord, chacun défila devant la fosse en y laissant tomber un brin de cyprès.

Puis, avec ce bruit lugubre dont il est peu de personnes qui ne se souviennent, la terre commença de remplir la tombe encore béante.

La famille du défunt se retira la dernière.

Au détour du chemin, l'éclat des torches frappa soudainement les regards de ceux qui redescendaient du cimetière; un grand bruit de voix arriva à leurs oreilles.

Ce tumulte, ces lueurs venaient du plateau où s'élevait la maison de Noménoé.

Le vieillard, sa fille et ses fils pressèrent le pas.

Hélas! ils avaient déjà deviné; un détachement de soldats, ou plutôt de bandits, entourait la chaumière et ses dépendances.

Au milieu de ces misérables, deux chefs bien dignes de leur commander: Henri de Mélen et Didrek Slaghok.

— Or çà! dit l'ex-bouffon, arrivez plus prestement et nous aidez dans nos recherches. Déjà nous avons pénétré dans la bicoque en vertu de ce vieil axiome: « Quand les portes sont ouvertes, les chiens peuvent entrer. » Mais nous avons fait buisson creux. Cependant Gustave Wasa doit s'y trouver, c'est manifeste. Conduisez-nous donc vers l'endroit qui nous le dérobe, et livrez-le-nous... Dans ce cas, cent écus d'or.

— Sinon, ajouta de Mélen, un châtiment immédiat. Tremblez!

— Nous ne sommes point des traîtres, répondit le vieux Noménoé, nous ne savons craindre que Dieu.

— Ouais! fit Didrek, est-ce à dire que vous vous rebellez, mes drôles?

— Qu'on se saisisse d'eux, commanda l'autre, et qu'on leur mette le feu sous la plante des pieds pour qu'ils parlent.

Sans armes, paralysés par le nombre, les frères Noménoé se laissèrent garrotter sans résistance.

Mais, durant ce temps, Slaghok s'était rapproché de son intéressant complice; il lui dit à l'oreille :

— Souviens-toi que nous avons ordre de ménager les paysans... ceux-ci surtout, qui seraient défendus par tous leurs pareils.

Puis, s'adressant à la foule, qui déjà murmurait sourdement :

— Calmez-vous, mes compères, ajouta-t-il, on se contentera de brûler la maison, si toutefois ses propriétaires s'obstinent à refuser mon marché.

— Je t'en propose un autre, interrompit Ulphilas : faisnous tuer en échange du proscrit que tu réclames. Cinq têtes au lieu d'une. Est-ce assez?... Veux-tu?...

Henri de Mélen haussait les épaules. Didrek Slaghok répondit :



L'enterrement. Dessin de Gerlier.

— Un millier de sottes têtes telles que les vôtres ne ferait pas la monnaie de celle que nous cherchons, de celle qu'il nous faut et qui ne peut nous échapper. Il est ici, le rebelle; il se cache dans ce taudis, le renard! Enfumons-le dans son terrier. Allons, vivement; le feu! le feu! Dès qu'il commencera de sentir le roussi, nous le verrons bondir hors des flammes!

Déjà les soldats se répandaient dans la maison, promenant de toutes parts des torches résineuses.

Les habitations suédoises ressemblent fort aux chalets suisses. Entièrement construites en bois de sapin, elles offrent une proie facile à l'incendie, elles s'allument, flambent, et sont dévorées en quelques instants.

Il en fut ainsi de la demeure des Noménoé. Ce toit hospitalier, béni de tous, et jusqu'alors si paisible, où plusieurs générations s'étaient déjà succédé dans la pratique des vertus patriarcales, où ce vieillard et ses enfants étaient nés, avaient grandi, espéraient mourir; ce pauvre toit, sous leurs yeux, s'empanachait de flammes, et ne tarda pas à s'effondrer dans un tourbillon de fumée, de crépitements et d'étincelles.

Mais l'espérance des incendiaires ne se réalisa pas. Tout resta muet. Aucun être vivant ne s'échappa de ce brasier, qui, bientôt, n'allait plus être qu'un monceau de cendres. Superbes de désintéressement, de stoïcisme, les enfants et le vieillard restaient calmes, sans aucune protestation, sans manifester un regret.

Les deux inséparables persécuteurs échangèrent une grimace de désappointement, un regard de colère.

Puis Didrek, indiquant du geste les granges, les étables, qui formaient le complément de la métairie :

— Le feu également à tout cela! s'écria-t-il, le feu partout... partout!...

Cet ordre aussitôt s'exécuta, mais ne réussit pas davantage à celui qui l'avait donné.

Seulement, les bestiaux se prirent à bêler, à mugir, et

s'échappèrent enfin, poursuivis par les soldats, qui s'en emparèrent avec toutes sortes de lazzi et de brutalités.

C'était la ruine complète du danneman; ni lui ni ses fils ne firent entendre un mot d'emportement ou de plainte. Quant à Johanna, le visage attristé, le sourire rempli d'amertume, mais sans une larme, elle vit sa vache favorite, sa chèvre familière, tomber sous les javelines et se débattre dans les dernières convulsions de l'agonie. Mais lorsque le cheval fut capturé par les soldats et se prit à hennir douloureusement, comme pour adresser à ses anciens maîtres un dernier adieu; lorsque le chien, qui voulait le défendre, fut saisi par un nœud coulant, étranglé, pendu au milieu des rires et des huées, elle ne put se contenir davantage, elle pleura.

Slaghok riait comme doit rire Lucifer.

Henri de Mélen ne songeait qu'à la proie qui semblait devoir lui échapper; il écumait et se cabrait de rage.

Tout à coup il aperçut quelques dernières planches qui restaient encore debout à l'entrée de cette espèce de resserre adossée contre la grotte où, quelques heures plus tôt, se clouait le cercueil de Thadéus.

Johanna surprit ce regard, et ne put se défendre de tressaillir.

— Là! c'est là! rugit de Mélen, auquel ce mouvement n'avait pas échappé. En avant, mes limiers! tayau! tayau! Nous le tenons enfin!

Et lui-même, comme sonnant l'hallali, il se précipita le premier dans la caverne.

Une vingtaine de soldats l'y suivirent, écartant, rejetant au dehors les pièces de bois, les instruments agricoles et les divers ustensiles qui s'y trouvaient réunis.

Au milieu de ce fracas, on entendait par intervalles la voix de Henri de Mélen qui vociférait, en passant par une nouvelle série de déceptions :

— Rien! rien!... Rien encore!

Didrek, à son tour, se dirigea de ce côté.

Aux dernières lueurs de l'incendie, son sarcastique sourire avait quelque chose de vraiment infernal.

Johanna, son père et ses frères, au comble de l'émotion, s'entre-regardaient avec terreur. Si l'on découvrait la seconde grotte, Gustave était perdu!

Après un instant de silence, la voix de Slaghok fit entendre ces quelques mots :

— Regardez donc là-haut... approchez vos torches... il me semble entrevoir comme une ouverture.

Ulphilas et ses frères firent un mouvement. Mais, trop solidement garrottés, trop étroitement surveillés, force leur fut de se résigner au simple rôle de spectateurs.

A la lueur rougeâtre des torches, ils entrevirent des échelles se dresser contre les parois du roc, les soldats atteindre la fissure et se livrer aux démonstrations d'une joie sauvage en criant :

— Voilà le terrier! voilà le terrier! A nous le renard!...

Et, disparaissant dans la seconde grotte, ils firent place à d'autres, qui grimpèrent et disparurent à leur tour.

Henri de Mélen était de ceux-là.

Quant au prudent Slaghok, il s'empressa de revenir sur le plateau, à l'abri de toute éventualité fâcheuse.

Il y eut pour la famille Noménoé quelques minutes d'une poignante angoisse.

On entendait les sbires courir sous la montagne, on les en vit successivement ressortir de l'autre côté du brasier fumant. Paraissant le dernier, Henri de Mélen, exaspéré jusqu'à la fureur, s'écria :

— Personne!... nous n'avons rien trouvé... rien!... rien que ceci.

Il montrait des tablettes d'ivoire. Slaghok s'en saisit avec empressement, les ouvrit de même.

Palpitant de surprise et d'espoir, Johanna, le vieux danneman, Ulphilas et ses frères, écoutaient, regardaient.

La main fiévreuse de Didrek venait de rencontrer une page écrite, il lut à haute voix :

« Mes généreux amis,

« Un plus long séjour parmi vous eût été votre ruine et peut-être votre mort à tous. C'est déjà trop de Thadéus et d'Harold. Je pars, et vous supplie de ne pas même rechercher ma trace. Adieu, mes frères; adieu, ma sœur; adieu, vénérable danneman, qui m'avez aimé comme un fils. Jamais je n'oublierai ce que vous avez fait, ce que vous vouliez faire pour moi. Puisse, à défaut de ma reconnaissance, le Ciel vous en récompenser un jour, et que votre toit soit béni.

« GUSTAVE WASA. »

Sans même songer que ce dernier vœu n'était plus maintenant qu'une dérision du sort, le danneman et ses enfants poussèrent un cri de joie, puis s'agenouillèrent pour remercier Dieu.

Cédant à l'exaspération de sa rage, Henri de Mélen allait s'élancer vers eux. Slaghok l'arrêta.

— A quoi bon? dit-il; rappelle-toi les ordres du maître : « Epargner les petits jusqu'à ce qu'ils nous aient permis d'en finir avec les grands. » Ce qu'il nous faut en ce moment, c'est de rejoindre le fugitif. Rien de plus.

Puis, à haute voix :

— Détachez les liens de ces pauvres diables. Ils ont cru bien faire, ils ne savaient pas offenser le roi Christian, qui, plein de mansuétude pour le peuple suédois, veut qu'on use avec lui de clémence. Mais il n'en est pas de même quant aux chefs de la rébellion. Gustave Wasa ne saurait être loin. A cheval, les cavaliers! Que les piétons courent à toutes jambes. En chasse dans toutes les directions, en chasse!...

Quelques minutes plus tard, il ne restait plus sur le plateau que le danneman et ses enfants.

Ne pouvant, n'osant pas croire encore à ce salut inespéré, ils se précipitèrent vers les deux grottes; ils parcoururent tout l'emplacement qui, le matin encore, était occupé par leur domaine patrimonial; ils se convainquirent enfin que tout cela n'était pas un rêve, et que bien réellement le proscrit avait disparu. Mais dans quelle direction? vers quel but?

Depuis quelques instants déjà Johanna se posait ardemment cette question, et, l'esprit tendu, la physionomie enfiévrée, le regard comme planant à l'horizon, elle semblait chercher, chercher encore, chercher toujours.

— Je me rappelle! s'écria-t-elle enfin, ces mots, ces mots qui revenaient sans cesse dans son sommeil : « Le peuple... les paysans... la Dalécarlie!... » Oui, c'est cela... je le vois... je le vois!...

— Alors, ma fille, conduis-nous! dit le danneman; car, s'il a fait son devoir en nous fuyant, le nôtre est de le suivre et de nous attacher à ses pas, fût-ce même malgré lui. Il porte en sa personne l'affranchissement de la Suède; heureuse la famille que le Ciel a choisie pour veiller à son salut, pour se consacrer tout entière à son avenir!

— Quand vous voudrez, mon père, répondirent les cinq jeunes hommes, nous sommes prêts.

Quant à Johanna, jetant un dernier regard sur ce coin

de terre où s'était écoulée jusqu'alors son existence si paisible et si pure, elle ajouta :

— Partons à l'instant, mon père. Mes frères, partons.

Et la famille s'éloigna, pareille à ces tribus bibliques qui, sur une manifestation quelconque de la volonté divine, s'expatriaient sans murmurer vers des contrées inconnues.

. . . .

Le lendemain matin, à l'aube naissante, un homme gravissait le sentier conduisant au plateau.

C'était Donald.

Parvenu devant l'amas de cendres et de décombres qui, seul, représentait la maison incendiée la veille, il laissa tout d'abord échapper un cri de stupeur et de désespoir. Puis, appelant un pâtre qui passait aux alentours, il lui demanda quelle catastrophe avait fait disparaître la métairie, ce qu'étaient devenus ses habitants.

Après avoir tout raconté, le pâtre montra le chemin qu'avaient dû suivre les émigrants.

Donald s'empressa de le remercier, et suivit ce chemin tout d'abord à l'aventure.

Mais à quelques milles plus loin, en arrivant sur la partie de la route qui serpentait dans la vallée, il s'arrêta tout à coup, penché vers le sol et le visage rayonnant de joie. Il avait plu la veille au soir et, sur la terre durcie par la gelée nocturne, on distinguait nettement, parmi de nombreux pas d'hommes, l'empreinte plus délicate d'un pied de femme.

— Johanna! Johanna! murmura Donald avec l'expression contenue d'un amour profond, inaltérable, éternel.

Et, se relevant avec une nouvelle ardeur, guidé par cette trace, il continua de marcher en avant.

Ch. DESLYS.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

GALERIE DES FEMMES CÉLÈBRES.

MADAME DORA D'ISTRIA.

Déjà, dans le monde des lettres sérieuses, ce pseudonyme ne voile plus qu'à demi la femme illustre qui, née sur les marches d'un trône et alliée à l'ancien sang impérial de Russie, a voué toutes les forces de son génie, tous les prestiges d'un talent exceptionnel, à la cause sacrée du progrès dans les idées, les mœurs et les conditions sociales des peuples.

Issue du sang des Ghika qui, dès 1658, gouvernèrent les provinces danubiennes; mariée au prince Koltzoff-Massalsky, Mme Dora d'Istria, née en 1829 à Bucharest, résume dans sa personne tous les éléments chrétiens qui se trouvent en Turquie. Elle est à la fois Helléno-Albanaise, Valaque et Slave.

Bien que parlant et écrivant neuf langues, c'est le français qu'elle choisit généralement pour répandre ses idées et populariser ses doctrines.

Le premier de ses grands ouvrages parut en Belgique, sous le titre de *la Vie monastique dans l'Eglise orientale.* Il eut deux éditions. Bientôt vit le jour, en France, un nouvel ouvrage de l'infatigable auteur : *la Suisse allemande et l'ascension du Mœnch*, qui ne tarda pas à être traduit en plusieurs langues. Après *les Roumains et la Papauté*, étude toute politique, Mme Dora d'Istria, n'ignorant pas que le triomphe de la civilisation en Orient est principalement subordonné à la condition faite à la femme au sein de la société, écrivit *les Femmes en Orient.* Dans ce livre, elle engage bravement la lutte contre des préjugés enracinés et cherche à éveiller, chez les Orientales elles-mêmes, le sentiment de leurs droits et surtout de leur propre dignité. On trouve du reste dans ce chaleureux plaidoyer contre l'oppression un remarquable tableau ethnographique où l'unité de conception domine et attire sûrement le lecteur vers le but que l'écrivain s'était proposé d'atteindre. « Si nous n'avions, dit M. G.-G. Pappadopoulos dans la *Nouvelle Pandore*, aucun autre moyen de juger du mérite de cet ouvrage et de la portée de l'apologie qu'il contient en faveur de l'hellénisme, il suffirait de dire, pour édifier chacun à cet égard, que le célèbre Fallmerayer a cru devoir blâmer, quoiqu'en termes mesurés et convenables, la prédilection de Mme Dora d'Istria pour les Hellènes. » Elle fut défendue avec un zèle reconnaissant contre toutes les critiques injustes ou malveillantes par *le Siècle* d'Athènes et beaucoup de revues et de journaux de l'Europe occidentale.

Dans des productions où l'imagination et l'art jouent le premier rôle et qui sont comme les heures de repos d'un esprit toujours actif, Mme Dora d'Istria ne perd jamais de vue le but sérieux qu'elle a assigné à ses efforts ; tels sont : *Au bord des lacs helvétiques*, publié par la *Revue des Deux Mondes*, et *Paysages de la Suisse italienne, de la Roumanie et de la Grèce*, donnés par *l'Illustration.*

Viennent ensuite, dans un ordre d'idées plus sérieuses: *la Nationalité roumaine ; la Nationalité hellénique ; les Iles Ioniennes ; les Héros de la Roumanie ; les Femmes en Occident*, et tout récemment, *la Nationalité serbe.*

En 1863, à la suite d'un long et pénible voyage, Mme Dora d'Istria publia les *Excursions en Roumélie et en Morée.* « Les préoccupations mesquines de notre politique intérieure, écrit à propos de ce livre M. G.-G. Pappadopoulos, la lutte incessante, stérile et quelquefois avilissante qui en est le résultat, ont malheureusement détourné trop notre attention des intérêts généraux de la grande patrie hellénique, et nous n'avons conservé que peu d'amis en Occident, ce qui fait que la plupart du temps, nous y sommes jugés par défaut ; les rares survivants de la grande et noble famille des philhellènes d'autrefois, sans relations désormais avec nous, disparaissent peu à peu et s'éteignent, eux aussi. Et nous, dans notre simplicité, nous attendons, bouche béante, que quelqu'un surgisse en Occident qui se décide à prendre notre défense, et nous n'avons ni le courage de descendre hardiment dans l'arène de la discussion et de plaider nous-mêmes notre propre cause, ni l'air de nous douter que c'est devant le tribunal de l'opinion publique européenne que la plupart des questions pendantes reçoivent aujourd'hui leur solution. La Turquie, elle, l'a bien compris et n'a pas négligé de s'assurer toute une phalange de publicistes occidentaux ; ce même moyen est employé, avec non moins d'ardeur, par quelques autres races chrétiennes de la Turquie. Nous avons donc de bien justes motifs d'être reconnaissants à Mme Dora d'Istria, qui combat si vaillamment en notre lieu et place

pour la défense de nos droits et de ceux des autres chrétiens d'Orient; sa voix, partie de l'Orient, mais chère et familière à l'Occident, nous est plus que toute autre d'une grande utilité et d'un puissant secours. »

Un sujet de prédilection pour Mme Dora d'Istria semble être la femme; elle l'étudie pour la défendre, la relever, là où elle est abattue et écrasée sous le double joug des lois et des mœurs. Esprit politique et intelligence sage avant tout, elle ne veut et ne demande que le progrès pratique, que l'amélioration réalisable. Sa hardiesse, comme celle de Richelieu, ne dépasse point les bornes du possible. Voilà la base large, féconde et originale sur laquelle elle a élevé son nouveau monument des *Femmes par une femme.* A côté d'une érudition prodigieuse et tout à fait nouvelle en ce genre, elle y prodigue les révélations les plus piquantes, les contrastes les plus attachants, les anecdotes les plus rares et les mieux appropriées. Le style, que Mme Dora d'Istria travaille toujours en artiste de premier ordre, brille d'un grand éclat : tour a tour élevé, gracieux, spirituel, éloquent, il se distingue de plus par une limpidité et une pureté qui méritent et valent, dans nos temps de hâte et de négligence, les meilleurs éloges.



Mme Dora d'Istria, *d'après un buste de Dupré, sculpteur florentin.*

Dernièrement enfin, elle a consacré aux événements récents dont la Péninsule italique a été le théâtre, un ouvrage où l'histoire se mêle aux souvenirs intimes des anciennes cours.

Le docteur Kurz, professeur à l'Ecole cantonale d'Aarau, dans un parallèle entre la comtesse Dora et Mme de Staël, n'hésite pas à donner la préférence à la première. « ... Parmi les femmes célèbres de notre temps, dit-il, l'auteur de *la Suisse allemande* et des *Femmes en Orient* occupe incontestablement une des premières places. Si d'autres peuvent lui être comparées quand il s'agit des dons du génie, elle surpasse la plupart, sinon toutes, par un savoir profond et étendu, et, ce qui est certainement plus admirable encore, par une force de caractère exceptionnelle, et par une fidélité à ses convictions plus rare encore, qui se révèle dans ses écrits comme dans toute sa vie. Si je ne me trompe, on a déjà comparé plusieurs fois Mme Dora d'Istria à Mme de Staël. Tout en admirant cet écrivain de génie, nous devons reconnaître que Mme Dora d'Istria mérite un rang plus élevé par la supériorité du caractère et de la pensée. Mme de Staël tenait avant tout à briller, fût-ce même dans un cercle étroit d'hommes distingués. Aussi sa campagne de Coppet était-elle un lieu de rendez-vous pour les personnages marquants qu'elle réunissait chez elle, non-seulement parce qu'elle éprouvait le besoin d'un commerce intellectuel, mais parce qu'elle cherchait l'occasion de faire valoir son esprit devant eux. Combien paraît différente, combien paraît plus noble et moins prétentieuse la manière d'agir de Mme Dora d'Istria! Dans une retraite paisible, elle vit uniquement pour le travail et le développement de ses idées, elle qui a eu depuis son enfance les milieux les plus splendides, et qui partout pourrait jouir de l'éclat de son rang. Cette dame, pensera-t-on, est sans doute âgée? — Elle a à peine quitté la trentième année. — Peut-être est-elle misanthrope? — Demandez-le aux paysans qu'elle visite dans leurs chaumières, afin de connaître, par leurs conversations, le peuple et ses besoins; demandez-le aux enfants des riches et des pauvres qu'elle réunit à Noël autour de l'arbre traditionnel. Ils sauront vous répondre! Les voyageurs de distinction qui l'ont visitée dans sa retraite loueront autant qu'eux son exquise courtoisie, sa conversation pleine d'esprit et toujours animée... »

Nous ne voulons point décider si l'éminent auteur de l'*Histoire de la littérature allemande* n'a point cédé, en écrivant ces lignes, au plus noble des enthousiasmes, celui que provoque dans une âme loyale le spectacle d'une vie héroïquement sacrifiée au triomphe des idées généreuses et fécondes, à la propagation des hautes et salutaires pensées, à la revendication des droits et de la justice. Mme Dora et Mme de Staël sont sœurs par le cœur, sœurs par le talent, sœurs par le dévouement; admirons-les toutes les deux sans chercher à connaître par quel côté elles diffèrent. A. P.

BOUTADES.

Il en est des mauvaises intentions comme des écus; pour les prêter aux autres il faut les avoir soi-même.

Certains égoïstes ont cela de bon, qu'ils disent trop souvent du bien d'eux-mêmes pour avoir le temps de dire du mal des autres.

Pour une vertu qui nous fait marcher, que de vices nous font courir!

Le cœur des femmes est un livre dont les pages ne sont jamais coupées aux endroits les plus intéressants.

Fabricants de prospectus, araignées tissant leurs toiles.

On ne loue guère les autres que tout juste ce qu'il faut pour qu'on ne les croie pas supérieurs à nous.

Le présent fait regretter le passé en attendant que l'avenir fasse regretter le présent.

J. PETITSENN.

ÉTUDES HISTORIQUES.

ANDRÉ DESILLES.



Le château du Montet. Dessin de L. Joulin, d'après un croquis de Mme la comtesse de Mirabeau.

Le château du Montet, qu'on voit à une lieue de Nancy, jeté à mi-côte d'une colline, est une ancienne demeure féodale. Le corps de logis principal domine à pic un rocher escarpé, et du côté opposé, la cour s'étend sur une étroite plate-forme entourée de murailles élevées et défendue par des fossés profonds. De hautes tourelles lancent hardiment dans les airs leurs flèches, jadis surmontées de la croix de Lorraine.

En 1790, ce fier petit castel appartenait au baron du Montet, dont la carrière se terminait doucement au milieu de quatre enfants qui lui promettaient le bonheur de l'avenir.

Son fils, élevé par lui dans les plus pures traditions d'honneur, sortait à peine de l'enfance, et ses filles, belles comme des anges, s'épanouissaient à l'air des champs, sans que le souffle du monde les eût jamais effleurées. Leur mère les préparait dans la retraite à devenir des femmes chrétiennes, à être le charme et la gloire du foyer.

Un jeune Breton, André Desilles de Cambernon, offi-

cier au régiment du Roi, avait vingt ans à peine lorsqu'il arriva à Nancy, avec toutes les joyeuses illusions de la jeunesse.

Présenté par son colonel, et admis dans l'intimité du Montet, il aima bientôt une des filles du baron.

L'aînée, Antoinette, ressemblait aux madones créées par les pinceaux italiens : son visage reflétait le calme de son âme, elle appartenait plus au ciel qu'à la terre, et n'avait de la femme que son enveloppe mortelle.

C'était avec Antoinette que le chevalier Desilles causait le plus souvent, c'était d'elle qu'il s'occupait particulièrement; le baron et la baronne crurent que c'était elle qu'il aimait. Tout ce qu'ils savaient de Desilles leur faisait désirer de l'avoir pour fils, et ils s'inquiétaient de la froideur et de l'indifférence d'Antoinette, qui annonçait l'intention de ne jamais se marier.

Un soir d'hiver, toute la famille était réunie autour de la grande cheminée gothique, les regards de M. du Montet erraient sur ses filles; il pensait à la révolution qui s'élevait menaçante, et il demandait à Dieu de protéger et de bénir ces chères existences!

On entendit le pas d'un cheval retentir sur les pavés de la cour, et bientôt après parut le chevalier Desilles.

Il portait noblement son uniforme ; sa démarche était élégante, et sa physionomie avait ce rayonnement que donne seule la jeunesse.

En retournant vers le passé, il ne trouvait dans sa mémoire que de bons et chers souvenirs, et devant lui, il avait l'espace et l'espérance.

Ce jour-là, il semblait plus heureux encore qu'à l'ordinaire ; ses yeux brillaient de joie, et il touchait à peine le sol en marchant !

Le baron lui tendit la main :

— Soyez le bienvenu, dit-il, aujourd'hui comme toujours.

Desilles s'inclina profondément, et présentant à M. du Montet une lettre, scellée d'un grand cachet armorié, il répondit :

— Puisse la demande que vous adresse mon père, être reçue par vous, monsieur, avec la même bonté.

La baronne regarda Antoinette ; dans son regard se peignait l'anxiété maternelle! Thérèse et Victoire du Montet levèrent malicieusement les yeux sur leur sœur, qui restait impassible, et travaillait à la tapisserie commencée.

M. du Montet avait ouvert la lettre, et un étonnement très-grand se lisait sur ses traits. Desilles, resté en face de lui, attendait son arrêt, mais il y avait de la confiance dans son attitude, et de l'espérance dans son regard, plein de respect filial!

M. du Montet rendit la lettre à Desilles, et lui dit en souriant :

— Je crois que votre père s'est trompé !

Le jeune Breton parcourut rapidement la première page et répondit :

— Non, monsieur le baron, mon père ne s'est pas trompé.

M. du Montet se tourna alors vers sa seconde fille, et lui dit :

— Viens ici, Victoire !

Victoire se leva sans comprendre le motif de cet appel. Son père prit sa main et la plaça dans celle de Desilles.

— La femme, mon enfant, dit-il, doit quitter son père et sa mère pour suivre son mari, tu nous quitteras pour suivre le chevalier Desilles, qui te fait l'honneur de te demander en mariage.

Victoire regarda alternativement son père et Desilles, et s'écria :

— Mais ce n'est pas moi, c'est Antoinette !

Desilles et Antoinette rougirent tous deux, et pourtant ni l'un ni l'autre n'étaient en défaut.

Dès le premier jour, la nature ardente du Breton l'avait porté vers la nature brillante et radieuse de Victoire, qui semblait être la personnification de son nom !

La jeune fille avait alors quinze ans. Plus belle encore que ses sœurs, elle était gracieuse et séduisante. Sa peau avait la fraîcheur et la transparence d'une feuille de rose.

Elle avait grandi en toute liberté et conservé la naïve franchise, la gaieté et l'abandon de l'enfance ; ne doutant de rien et ne redoutant rien, elle s'avançait dans la vie d'un pas ferme et sûr.

Les oiseaux qui, encore dans leur nid, sont abrités sous l'aile maternelle, ne connaissent ni le danger ni la crainte ; ils ne savent ni ce qu'est la griffe de l'épervier, ni ce qu'est le fusil du chasseur! Ils ne voient que le ciel bleu, les vertes prairies, les fruits et les fleurs !

Entre la protection de son père et la tendresse de sa mère, Victoire du Montet ne voyait que le bonheur à l'horizon !

Elle entendait parler de la révolution sans y croire ; elle vivait loin du tumulte, et si, parfois, quand elle courait joyeusement sur la terrasse du vieux manoir, elle entrevoyait au loin la cité qui s'étendait à ses pieds, elle se croyait séparée par un monde de toutes les passions qui s'y agitaient.

Près de Victoire, Desilles était timide, il osait à peine la regarder et osait encore moins lui parler. Il avait peur de laisser deviner à cette enfant la tendresse profonde qu'il ressentait pour elle.

Antoinette, au contraire, lui avait inspiré un sentiment de fraternelle confiance, et il se rapprochait d'elle chaque fois qu'il en trouvait l'occasion. Antoinette, fiancée au fond de son cœur à Dieu, dominait de bien haut les choses de ce monde, et un instinct secret l'avait avertie tout d'abord que Desilles ne voulait d'elle que l'amitié d'une sœur.

L'exclamation de Victoire avait interdit Desilles, il sentit pourtant qu'il devait rompre le silence, et lui dit :

— C'est votre main que j'ai demandée, mademoiselle, mais, après avoir obtenu le consentement de M. le baron, je voudrais avoir le vôtre.

— Le mien ! s'écria Victoire, je vous le donne.

— Je crains, continua timidement Desilles, que l'obéissance seule dicte cette réponse.

— Victoire, reprit M. du Montet, acceptes-tu M. Desilles pour fiancé seulement par respect pour ma volonté? Préférerais-tu ne pas te marier, ou choisir un autre époux ?

— Je suis très-contente de me marier, répondit Victoire, et je préfère M. Desilles à tout autre. Je croyais qu'il serait un jour mon frère ; il sera le frère de mes sœurs ! c'est la même chose !

Desilles était au comble de ses vœux. La grâce enfantine de sa petite fiancée, son ignorance du monde, tout en elle le charmait et l'entraînait.

A dater de ce jour, il fut reçu au Montet comme l'enfant de la maison ; il accepta sans murmurer la condition d'attendre une année cette fleur à peine éclose. L'avenir lui appartenait, et les jours qui succédaient aux jours le ramenaient aux pieds de Victoire et rivaient son âme à elle!

Il lui apportait ces mille babioles qui amusent les en-

fants, car le petit ange que l'avenir lui promettait n'était pas femme, n'était pas même jeune fille !

Pour Victoire, Desilles était un ami préféré aux autres, un frère aîné, rien de plus !

Au mois d'août 1790, Desilles quitta un soir le Montet en disant comme toujours :

— A demain !

Il descendait lentement la route de Nancy, et Victoire, qui se tenait sur la terrasse du château, agitait son mouchoir en signe d'adieu.

Il cherchait à distinguer encore la blanche forme de sa fiancée, quand un éclair sillonna les nues, un coup de tonnerre retentissant lui succéda, et une odeur de soufre se répandit dans l'air. L'obscurité fit place à une lueur plus éclatante que toutes les lueurs terrestres, et Victoire apparut, comme une fantastique figure, au milieu du ciel en feu !

Le manoir, illuminé d'abord par cette clarté éphémère, le fut bientôt après par les flammes d'un incendie. Un des chênes séculaires, qui s'élevaient sous les remparts, était en feu !

Aucun indice précurseur n'avait annoncé l'orage. Ce coup de tonnerre semblait être la voix du destin, le premier signal du combat !

Desilles, enfonçant ses éperons dans les flancs de son cheval, remonta au galop la côte du Montet.

La baronne, Thérèse et Antoinette tremblaient et priaient !

Victoire attendait Desilles sous le porche d'entrée ; elle savait bien qu'il allait revenir.

— Ma mère et mes sœurs ont peur, dit-elle.

— Et vous ?

— Moi ! je n'ai pas le droit d'avoir peur, puisque je dois être la femme d'un soldat.

Elle posa sa petite main sur la bride du cheval de son fiancé. Desilles prit cette main et la baisa. Il attacha ensuite son cheval à l'écurie, car tous les gens du baron étaient au feu.

On abattait à coups de hache les branches d'arbres qui avoisinaient le chêne enflammé. Heureusement pas un souffle n'agitait l'air, les cendres tombaient à terre et roulaient dans la vallée.

Desilles passa la nuit au Montet.

Le lendemain matin, au moment où il allait partir, Victoire lui dit joyeusement :

— Tout est fini !

— Oui, tout est fini ici, murmura-t-il, répondant à ses propres pensées.

— Croyez-vous donc qu'il y aura un orage à Nancy aujourd'hui ?

— Aujourd'hui ou demain, mais cet orage-là ne viendra pas du ciel.

— D'où viendra-t-il donc ?

— Des rues de la ville, de la caserne, des insurgés ! Vous savez bien, n'est-ce pas, que nous reposons tous sur un volcan ?

— Je le sais, mais je n'y pense pas ! A quoi bon s'affliger de maux qui ne sont pas encore arrivés ? Je ne crois pas au malheur !

Tout en disant cela, une vague tristesse s'était emparée de Victoire.

Ce sentiment du reste, lui était si étranger, qu'elle ne s'en rendit pas bien compte. Il passa, comme passe un léger nuage.

— Tenez, dit-elle en détachant de son cou une médaille de la Vierge, prenez ceci, je veux vous mettre sous la protection de Notre-Dame de Bon-Secours !

Puis elle quitta son fiancé en chantant, comme chantent les oiseaux au printemps !

II

Les pressentiments de Desilles se réalisèrent bientôt ; mais pour comprendre les événements qui se préparaient, il faut remonter un peu en arrière et jeter un coup d'œil sur la situation du pays, afin de connaître l'irritation des esprits et l'insubordination des soldats.

La garnison de Nancy était formée par le régiment du Roi, auquel appartenait Desilles, par le régiment suisse de Châteauvieux et par celui de Mestre de camp. Les officiers ayant refusé, au mois d'avril 1790, de prendre part aux fêtes patriotiques, les habitants de la ville excitèrent les troupes contre leurs chefs.

Chaque jour des révoltes avaient lieu, et l'autorité faiblissait.

Les officiers furent plusieurs fois menacés ; le major de Salis, assiégé dans son hôtel, n'échappa que par miracle à la mort.

M. de Bouillé, qui avait alors le commandement de l'armée de Lorraine, rendit compte de ces rébellions au roi et à l'Assemblée nationale, et le 24 août 1790, M. de Malseigne, maréchal de camp, fut envoyé à Nancy avec mission de réprimer la garnison.

Les Suisses essayèrent d'abord de procéder par intimidation, mais ils trouvèrent dans M. de Malseigne une fermeté inébranlable. Ils voulurent le contraindre à rester au quartier ; le général, seul contre un bataillon entier, sut se faire respecter à la pointe de son épée. Il blessa trois soldats qui voulaient s'emparer de lui, et les autres s'écartèrent devant ce chef qui ne redoutait ni les menaces ni la force.

Le lendemain, M. de Malseigne donna ordre aux Suisses de quitter Nancy, et d'aller prendre garnison à Sarrelouis, sous le commandement du major de Salis.

Le régiment se refusa à l'obéissance.

M. de Bouillé, qui résidait à Metz, convoqua les gardes nationaux du département, qui arrivèrent à Nancy, afin de seconder à main armée M. de Malseigne. Quatre mille hommes, venus des villes voisines, stationnaient sur les places et dans les rues de Nancy ; quelques-uns avaient des fusils et des sabres, et d'autres n'étaient armés que de bâtons.

Les suppositions les plus absurdes étant toujours celles qui s'accréditent le plus facilement, les soldats et le Comité patriotique persuadèrent à ces hommes, venus pour lutter contre eux, qu'ils étaient les victimes de leurs chefs, et que les généraux de Malseigne et de Bouillé voulaient opérer une contre-révolution, et vendre les troupes à l'Autriche.

Les gardes nationaux s'unirent aux révoltés pour *défendre la patrie !* Des orgies cimentèrent cette union ! Peuple et garnison résolurent de s'emparer de M. de Malseigne, qui, averti par un caporal de la garde nationale, partit à cheval pour Lunéville, avec l'intention de prendre le commandement des deux régiments de carabiniers qui s'y trouvaient, et de marcher sur Nancy.

Les soldats, en apprenant le départ de M. de Malseigne, crièrent à la trahison, et se vengèrent sur M. de Noue, commandant de la province ; ils enfoncèrent les portes de son hôtel, et, malgré la défense héroïque de ses officiers qui luttaient corps à corps avec les insurgés, il fut conduit au cachot, dépouillé de son uniforme, et accablé

d'outrages ; plusieurs officiers furent blessés et faits prisonniers.

Les troupes et la garde nationale se dirigèrent ensuite sur Lunéville, sans chefs et sans ordre, au nombre de six mille hommes ; ils envoyèrent des émissaires aux carabiniers, qui, après avoir juré fidélité à M. de Malseigne, se laissèrent persuader que le général était un traître, et avait vendu les régiments français aux princes émigrés.

A ces calomnies, le général ne répondait que par le silence et le mépris.

Une seule fois, la patience lui échappa, un carabinier lui ayant dit : « Vous nous avez vendus pour un million ! » M. de Malseigne répondit : « Un million ! ce serait payer bien cher de grands lâches tels que vous ! »

Abandonné par ses troupes, traîné à la municipalité de Lunéville, le général fut ramené à Nancy dans un fiacre, gardé à vue par les hommes qu'il devait commander, conduit au quartier Sainte-Catherine, et jeté dans un sombre cachot.

Pendant ce temps, M. de Bouillé formait un petit corps d'armée.

Il arriva à Frouard le 31 août 1790, et campa sur les bords de la Meurthe et de la Moselle, à l'endroit même où avait eu lieu, en 1230, la bataille livrée par Matthieu II à Henri II, comte de Bar.

La ville de Nancy commença à trembler ; une députation des insurgés vint proposer à M. de Bouillé des accommodements.

— Je ne traite pas avec les révoltés, répondit-il, qu'ils se soumettent, ou j'exécuterai, dans toute leur rigueur, les ordres du roi et de l'Assemblée nationale.

La municipalité, voulant tenter un dernier effort pour arrêter le combat qui allait avoir lieu, proposa aux membres du département de se rendre au quartier et de haranguer les soldats pour les engager à se soumettre sans conditions.

Aucun des membres ne consentit à se charger de cette mission ; ils craignaient d'avoir le même sort que MM. de Noue et de Malseigne.

Le baron du Montet seul offrit d'aller à la caserne pour parler à la troupe au nom de la ville.

Les soldats, effrayés des résultats que pouvait avoir leur insurrection, se décidèrent à envoyer leurs soumissions à M. de Bouillé.

M. de Bouillé leur donna l'ordre de mettre immédiatement en liberté MM. de Noue et de Malseigne, et de reconnaître tous les pouvoirs de leurs chefs. Il ajouta que, s'il trouvait à son entrée dans la ville obéissance et repentir, on trouverait indulgence en lui.

Les deux généraux prisonniers furent conduits en voiture à l'avant-garde de M. de Bouillé. Le régiment du Roi alla se ranger dans la plaine pour être passé en revue, les Suisses et Mestre de camp se placèrent sur la route, et de tous côtés, dans les rues, on criait : La paix est faite ! la paix est faite !

Cependant, soit oubli, soit intention, la ville restait en état de défense. Les postes placés à toutes les entrées, n'avaient pas reçu de contre-ordre. La porte de Metz était gardée par un détachement des Suisses, par la compagnie Delort, du régiment du Roi, et par des volontaires armés qui excitaient les soldats. Quatre pièces de canon étaient en batterie en face de la route.

Enfin l'avant-garde de M. de Bouillé n'était plus qu'à un quart de lieue de la ville, et les postes gardaient leur attitude menaçante.

Les insurgés répétaient : Nous sommes trahis ! on nous a vendus ! et, malgré les exhortations des officiers, les soldats ne voulaient pas livrer passage à l'armée de M. de Bouillé.

André Desilles était là. Sa grande jeunesse l'avait soustrait au courroux des soldats et il restait avec eux pour essayer de calmer leur fureur insensée.

Quand le premier détachement de l'armée de Metz arriva à une portée de fusil de la ville, les soldats de la compagnie Delort s'avancèrent pour mettre le feu aux pièces.

Desilles se jeta devant la bouche d'un canon et s'écria :

— Ceux qui viennent à nous sont des Français, ce sont nos frères ! Avant que vous tiriez sur eux, je serai votre première victime !

Les soldats voulurent l'enlever. Il embrassa le canon de ses bras et leur dit :

— Tirez ! le boulet leur parviendra teint de mon sang ! Je mourrai avant de voir le déshonneur du régiment du Roi !

Cependant le capitaine qui commandait l'avant-garde de M. de Bouillé, donna l'ordre de marcher à la délivrance du jeune officier.

Alors un des insurgés mit le feu à une autre pièce de canon placée à gauche de la porte. Le coup partit et trente soldats de l'avant-garde roulèrent sur le sol. M. de Gouvion fut tué, et M. de Laubespin grièvement blessé.

Desilles n'abandonnait pas son poste. Nul n'osait mettre le feu au canon qu'il défendait. Son grand courage inspirait le respect et la crainte.

Enfin, trois soldats de sa compagnie tirèrent en même temps sur lui, et il tomba, frappé par trois balles à la fois !

Un volontaire de l'armée de Bouillé s'élança au milieu de la mêlée et l'enleva dans ses bras. Une quatrième balle le frappa encore. Celle-là était dirigée par un Nancéen, qui n'osait frapper qu'un mourant.

M. de Bouillé entra dans Nancy.

De tous les côtés, on tirait sur ses soldats. Des coups de fusil partaient des fenêtres, des lucarnes de greniers, et des soupiraux de caves. A l'abri derrière leurs murailles, les insurgés assassinaient les soldats sans exposer leurs jours. De quatre à huit heures du soir, M. de Bouillé eut à lutter contre des ennemis cachés, contre des traîtres, auxquels tous les moyens semblaient bons ; ils jetaient de l'huile bouillante sur les blessés et enfonçaient des clous dans leurs plaies. L'armée de Metz, à force de courage, fut enfin victorieuse et les révoltés s'enfuirent en cherchant à anéantir les preuves de leur révolte.

Dès le soir de cette fatale journée du 31 août, M. de Bouillé donna ordre aux Suisses de se rendre à Vic et à Marsal, à Mestre de camp, d'aller à Toul et Void, et au régiment du Roi, de partir pour Verdun.

A neuf heures du soir, les trois régiments avaient quitté la ville.

Ce ne fut que le lendemain qu'on put compter les morts. M. de Bouillé avait perdu trois cents hommes, et les insurgés eurent à peine quarante des leurs tués ou blessés. Si la garnison de Nancy eut pris part à l'action contre M. de Bouillé, il eût été écrasé par le nombre, car les forces qu'il avait à sa disposition n'étaient pas considérables, mais cinq cents soldats au plus s'étaient joints aux factieux.

Les autorités militaires furent reconnues le 2 septembre. Le 3, le général de Malseigne reçut les soumissions

des carabiniers, et le 4, vingt-deux soldats révoltés furent pendus sur la place de Grève.

III

En quelques jours, un abîme s'était creusé entre le passé et le présent, André Desilles se mourait lentement, malgré les soins dont il était entouré. La famille de sa fiancée était devenue la sienne. Les premières larmes de Victoire du Montet furent des larmes de sang. Elle avait vécu quinze ans sans penser à la mort, sans même penser au lendemain. Pour elle, la vie était un beau rêve doré! Elle se réveilla en face d'une tombe, et son affection enfantine pour Desilles se transforma en un profond amour.

L'agonie du jeune héros dura quarante-huit jours. Son père put revoir l'enfant que la France devait pleurer avec lui! Il arriva à Nancy pour assister à cette lutte désespérée de la jeunesse contre la mort.

L'Assemblée nationale vota des remercîments à André Desilles; le roi lui envoya la croix de Saint-Louis. Les gens de tous les partis se pressaient à la porte du blessé. La ville de Saint-Malo lui écrivait qu'elle était fière de lui avoir donné le jour. Son nom retentissait dans cette chère Bretagne qu'il ne devait plus revoir, et ses dernières heures étaient adoucies par l'enthousiasme qu'il inspirait! La gloire et les honneurs entourant le lit du jeune mourant, lui faisaient oublier ses douleurs!

Mais ce qu'il n'oubliait pas, c'était Victoire! avec elle la vie lui eût semblé si belle! L'avenir lui apparaissait tout entier sous la gracieuse et pure image de sa fiancée, de cette enfant qui allait être veuve avant d'être femme, et qui voulait mourir avec lui!

Le 18 octobre, il expira. Il avait la foi des Bretons, et s'en alla vers Dieu avec confiance.

Son corps fut exposé à l'hôtel de ville, et il reçut la sépulture dans la cathédrale. Les régiments et la ville



Le dévouement de Desilles. Dessin de L. Joulin, d'après un tableau du musée lorrain.

entière suivaient le cercueil qui renfermait une gloire sans tache!

Le 29 janvier 1791, le buste de Desilles fut placé à l'Assemblée nationale et entouré de drapeaux; on prononça des discours à sa louange, en ce temps où les passions déchaînées faisaient ordinairement oublier, le lendemain, les événements de la veille.

Le roi et la reine, qui n'avaient conservé de la royauté que le droit d'aimer et de consoler, écrivirent à M. Desilles, et lui envoyèrent leurs portraits; quelques jours après la mort de son fils, il fut reçu aux Tuileries par Louis XVI et Marie-Antoinette.

Le Conseil général de la commune adressa à Mme Desilles une lettre qui se terminait ainsi : « Votre fils a honoré sa famille, son pays et son siècle! »

Vita transit, gloria manet.

IV

Victoire du Montet pleura longtemps son noble fiancé, peut-être même, au fond de son cœur, le pleura-t-elle toujours.

Quinze ans plus tard, elle épousa un vieillard, le baron de Bœsner. Sa vie s'écoula dans la retraite et dans l'accomplissement de ses devoirs, sans qu'un rayon de joie vînt illuminer sa jeunesse.

Nous l'avons connue au déclin de son existence; elle allait prier chaque jour dans le temple saint où repose Desilles! Le temps n'avait pas dû effacer de sa mémoire la sanglante et héroïque figure d'André! Sans doute sa douleur avait survécu à son mariage, mais c'était un secret entre elle et Dieu!

COMTESSE DE MIRABEAU.

CHRONIQUE DU MOIS.

DE OMNIBUS REBUS ET QUIBUSDAM ALIIS.

Voici le moment où Paris tout entier émigre. Les derniers Parisiens ont dit adieu à leur bonne ville pour porter leur tente qui à Bade, qui à Trouville, qui à Villers. Et ils n'ont pas tout à fait tort. Trouville, le rendez-vous de l'élégance, la reine des stations maritimes de la Manche; Villers, qui marche hardiment sur ses traces et, grâce à de nouveaux et intelligents travaux, se métamorphose chaque jour, offrent toutes deux au touriste assez de distractions et de plaisirs pour expliquer cette longue faveur de la mode. Faisons donc comme les Parisiens, et si nos loisirs ne nous permettent pas de si longues excursions, demandons à la campagne ses frais ombrages en même temps que ses utiles leçons.

Nous ne saurions trop répéter aux jeunes gens combien c'est une faute, assez voisine d'un crime, de troubler la paix des oiseaux dans leurs nids. Vous traitez l'oiseau comme un ennemi, comme une bête malfaisante; au contraire, il vous rend tous les services les plus charmants et les plus rares. Ami de la maison, hôte ailé du jardin, la joie et l'orgueil de l'arbre en fleur, l'oiseau vous réjouit de ses chansons. Il vous réveille au matin, vous disant par ses gazouillements : « Ami, réveille-toi, voici le jour. » Il est la fête heureuse des derniers instants de la journée, et l'on dirait qu'il rend grâce, en son patois, au Créateur de toute chose :

> Aux petits des oiseaux il donne la pâture,
> Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

L'oiseau est un chasseur qui vous délivre, au vol, de l'insecte rongeur de moissons. Pour peu que vous soyez bon avec cette aimable créature enjouée et contente de si peu, la voilà qui s'habitue à vous suivre, à vous aimer. Elle se plaît en votre compagnie; elle amuse l'enfant, elle plaît au vieillard. C'est un va-et-vient continuel de coups d'ailes et de coups de gosier. Rappelez-vous les chansons de l'alouette au matin, le sifflet du merle au milieu des herbes naissantes, le chant du pinson, la mélodie aux mille accents divers du rossignol caché dans le feuillage. L'oiseau remplit de sa vie et de sa chanson la vaste campagne; il est le cantique austère des grands bois. Tout lui convient, le chêne et la fleur. Une fête en été, une espérance en hiver. Qui donc l'oserait maltraiter, quand par la pluie et la neige, il vient s'abriter sous nos toits? C'est une barbarie, en effet, de manquer de sympathie et de respect pour ce doux petit être alerte, ingénieux, charmant. Même dans sa cage, il a des grâces ineffables. Heureux de tout, pour un grain de mil, pour une goutte d'eau, le voilà qui chante à ravir. Le malade, attentif à ce frais ramage, rêve en plein hiver des grâces du printemps.

Cependant, que d'ennemis mortels l'oiseau rencontre au sortir de son nid! Tout ce qui rampe est hostile à l'oiseau; mais l'homme, et surtout les enfants, voilà les ennemis les plus cruels. Plus d'un grand peuple a protégé par des lois très-sévères ce chantre ailé de la nature. Hélas, c'est en vain que la loi le protége! Il n'est jamais plus menacé qu'aux heures paisibles et fécondes où, son nid étant fait (ce nid d'oiseau, quelle merveille!) et le printemps ramenant ses innocentes amours, l'oiseau couve sa douce couvée, attendant qu'elle soit éclose. Alors, que de soins, que de peines, quelle tendresse! En même temps, quel acharnement à le poursuivre, et quelle impiété à dénicher ces petites créatures à peine emplumées. Tantôt les œufs sont brisés, tantôt les petits sont perdus. Et cependant la mère, au désespoir, fait entendre au ciel une plainte inutile. Ah! que le bon Virgile a bien raconté ces tristesses et ces désespoirs!

Dans le premier chapitre de ses *Mémoires d'outre-tombe,* M. de Chateaubriand nous racontait qu'étant un jeune écolier, il s'en fut chercher, au sommet d'un peuplier, un nid de pie. Il y trouva des œufs qu'il cacha dans sa chemise, et le voilà péniblement qui descend de ces hauteurs, non pas sans briser ces œufs qui le dénoncent au châtiment mérité. De cette escapade il a gardé le souvenir, et, quand il est mort, il avait pour se distraire une volière, où chantaient les rouges-gorges, les pinsons, les veuves et les gros-becs. « Quand je pense, disait-il se voyant tout courbé par l'âge et le malheur, que j'ai déniché des œufs de pie au sommet d'un arbre de cent pieds (1)! »

Arbre ou montagne, celui-là court un grand péril, qui veut monter trop haut. *Ni trop haut ni trop bas,* dit le sage, et vous marcherez sûrement. Ce fut de temps immémorial dans les Alpes du Valais que, de roche en roche et de pic en pic, les plus téméraires luttaient à qui franchirait les sommets les plus inaccessibles. La jeunesse est faite à la fois de courage et d'audace. Elle ose oser. Elle se plaît hardiment aux périls. Rien que pour l'honneur d'atteindre, en vingt-quatre heures, à quelque lieu défendu, et de déployer au-dessus des nuages un drapeau aux couleurs de sa patrie, on a vu plus d'un jeune homme affronter la mort même. On cite encore aujourd'hui le nom des jeunes filles courageuses qui ont voulu s'inscrire sur les neiges du mont Blanc ou sur les flots immobiles de la mer de glace. Rentrées chez elles, ces héroïnes d'un nouveau genre ont rencontré toutes les louanges, et, chaque année, avec le beau temps reparaissent les mêmes coureurs d'aventures. Cette année encore, il s'agissait d'atteindre au sommet du Cervin un sommet non encore foulé par le pied des hommes, dont

(1) Alors qu'on n'avait pas encore fait cette guerre sans trêve ni merci aux merles, aux rossignols, aux fauvettes, aux mésanges, aux rouges-gorges, aux chardonnerets, aux linots, aux pinsons, aux verdiers, aux alouettes, aux roitelets, etc., on comptait, terme moyen, à chaque printemps, dix mille nids par chaque lieue carrée de pays.

Or chaque nid contient, en moyenne, quatre petits. Eh bien, il a été constaté qu'à chaque petit le père et la mère donnaient chaque jour quinze chenilles, soit soixante chenilles, et que le père et la mère en mangeaient soixante autres pour leur part, ce qui faisait cent vingt chenilles pour la consommation quotidienne de chaque nid. Si donc vous multipliez cent vingt chenilles par dix mille nids, vous avez un total de un million deux cent mille chenilles qui étaient détruites chaque jour, par conséquent trente-six millions pour un seul mois.

Trente-six millions de chenilles! Mais a-t-on bien songé que ces trente-six millions de chenilles, si on ne respecte pas l'existence de tous ces oiseaux du bon Dieu qui les mangeaient, mangeront à leur tour la feuille, la fleur, le fruit de nos arbres et toutes nos plantes potagères et toutes nos plantes d'agrément!

la neige était immaculée. On eût dit qu'il touchait le ciel. Sa cime audacieuse se perdait dans les abîmes d'en haut. Vous montriez aux guides le Cervin, ils détournaient la tête, et si vous leur demandiez de vous y conduire, ils répondaient : « C'est impossible. »

A la fin cependant, plusieurs téméraires, qui ne doutaient de rien, résolurent de tenter l'aventure, et de chercher le passage qui devait les conduire à ce but sublime. Ils étaient grands et forts, dans l'âge heureux des belles expériences, et rien ne leur semblait impossible. Il leur fallut deux jours pour arriver au pied de la montagne, qui semblait les défier. Là ils passèrent la nuit sous la tente, et le lendemain, quand apparut le jour dans toute sa splendeur, ces téméraires commencèrent leur formidable ascension. Ils avaient pour les soutenir le courage et l'orgueil, ajoutez la volonté, avec l'ardeur des grandes entreprises. Un seul, le plus jeune, un membre de la pairie anglaise, lord Douglas (il n'avait pas vingt ans), se sentit pris d'un sommeil invincible. On eût dit qu'il ne se réveillerait jamais. A quel pressentiment ce jeune homme obéissait-il ? nous ne saurions le dire. A la fin cependant, il grimpa tout comme un autre à ces sommets mystérieux. Tout faisait silence au-dessus de la montagne. Au bas des abîmes apparaissaient, comme autant de points noirs, les rivages du Valais. « Nous y voilà, » disait le jeune homme, et de sa main triomphante il agitait sa large ceinture au-dessus de son front superbe. Et les uns et les autres, ces intrépides voyageurs, après avoir planté dans la glace un bâton ferré, ils songèrent à redescendre au pays des vivants. « La plaine est le bon pays, disent les montagnards eux-mêmes. Vive la plaine ! Elle est le pâturage, elle est le champ de blé, elle est la forêt et le repos. La montagne est l'orgueil et la lutte stérile. »

Ils descendirent d'abord avec précaution. Ils étaient six attachés à la même corde et glissaient doucement, quand le jeune Douglas fut précipité par un faux pas, entraînant toute la bande avec une effrayante rapidité sur les parois des rochers. En vain le vieux guide, Zum Taugwald, qui tenait le bout de la corde, eut assez de force et de courage pour la retenir un instant sur la crête du rocher... la corde se rompit de telle sorte, que quatre de ces malheureux bondirent de roc en roc, de quatre mille pieds de hauteur. Ah ! l'affreux spectacle ! aucune force humaine, aucun obstacle ne les pouvait sauver. Le jeune lord, qui fut la cause innocente de cette catastrophe, était en lambeaux quand il fut ramassé, le lendemain, par des hommes courageux, qui jouèrent leur vie pour retrouver ces restes inanimés. Les trois autres voyageurs ont eu grand'peine à revenir à leur point de départ. Toute la contrée est dans le désespoir. Chacun se montre en soupirant ce colosse du Cervin. C'était la seule sommité du groupe du mont Rose qui eût, jusqu'à présent, résisté aux efforts de l'homme, le dernier sommet vierge des environs de Zermatt, le Gabelhorn, ayant été escaladé dans les premiers jours du mois de juin.

On composerait une grande liste, et des plus beaux noms, avec les imprudents si faciles au péril. Donner sa vie à quelque utile entreprise, mourir comme est mort le chevalier d'Assas, à la bonne heure ! Aller, sans savoir où ni comment, à travers des précipices qui ne mènent à rien, la vie humaine est trop précieuse et s'en va trop vite. Il est vrai que chacun de nous a gagné quelques heures sur la vie universelle. Evidemment, nous mourons moins qu'au temps de Louis XIV. A cette époque (de 1709 à 1719), d'après les recherches d'un sieur de Messance, sur une population de 492,652 habitants, Paris en perdait chaque année 17,594, c'est-à-dire 1 sur 28 ; dans le siècle suivant, de 1752 à 1762, sur une population de 576,750 habitants, il en mourait, année commune, 19,225, c'est-à-dire 1 sur 30. Aujourd'hui, c'est-à-dire en 1863, cette moyenne funèbre s'est abaissée à 1 sur 40 habitants. Et si vous nous demandez la cause heureuse de cette décroissance de la mortalité, écoutez un savant économiste, M. Legoyt, il vous dira : « Parmi les causes qui ont contribué à diminuer la mortalité dans ce Paris de la science et de toutes les élégances, il faut mettre en première ligne les grands travaux publics entrepris depuis quinze années, la multitude des plantations, l'abondance de l'eau distribuée dans Paris, le vaste drainage pratiqué sous le sol parisien par l'établissement des égouts. Ainsi, en ce qui concerne les plantations, dont l'état n'est véritablement connu que depuis 1853, il existait, au 31 décembre de cette dernière année, 216 hectares de jardins, *squares*, trottoirs, avenues, quais et places plantés de 69,125 arbres. Au 31 décembre 1863, la surface des plantations était de 328 hectares ; c'est la 24e partie de la surface totale de Paris, et le nombre total des arbres était de 158,460. Nous ne parlons, bien entendu, que des plantations publiques ; car la destruction des jardins particuliers dont Paris était rempli a fait depuis un siècle de rapides et fâcheux progrès. »

L'agrandissement de la superficie de la capitale, en répartissant les habitants sur un espace plus large et plus aéré, n'a pas médiocrement favorisé l'amélioration de la santé publique.

Enfin il faudrait mettre en ligne de compte, parmi les éléments de progrès du bien-être et de la santé publique, l'amélioration des services hospitaliers, la condition meilleure des écoles, des casernes et des prisons, les secours efficaces de l'assistance publique, l'influence incontestable de la commission des logements insalubres, qui, depuis sa création (loi du 13 août 1850) jusqu'au 12 octobre 1864, n'a pas prononcé sur moins de 17,121 affaires.

Et maintenant, place à la poésie, à la musique, aux Romains, aux Athéniens ; place à tous les beaux-arts. Voici venir les couronnes, les médailles, les louanges oratoires, les prix, les récompenses de toutes espèces. Et même est-ce un plaisir de voir accourir tous ces jeunes lauréats des écoles, des lycées, des conservatoires, des pensions, les plus preux rêvant la gloire, et les autres ne songeant qu'aux vacances. Ces autres-là n'iront pas loin, j'en ai peur. Il ne faut point cependant qu'ils désespèrent. J'en connais un qui est devenu un grand poëte, agitant sur le théâtre toutes les passions de l'histoire... Il n'était guère un grand historien au collége, et j'en attesterais, au besoin, ces quatre vers de sa composition :

> Ici, je vais composer une histoire,
> Ma plume à peine se mouilla,
> Et si ma tête travailla,
> Ce ne fut que de la mâchoire.

En tout état de cause, et quelle que soit la profession qu'on choisisse, il faut respecter l'histoire. « Il n'est point permis d'ignorer le genre humain, » disait Bossuet à M. le Dauphin, son élève. Il n'y a pas longtemps que M. le procureur général Dupin a prêté à Caton l'Ancien, dans le sénat romain, une innocente espièglerie attribuée à un jeune enfant qui vivait sous le roi Romulus.

Ch. WALLUT.

Paris. — Typ. Hennuyer et fils, rue du Boulevard, 7.



Vue de Villers-sur-Mer. Dessin de Stock.

LES RÉVOLUTIONS D'AUTREFOIS.

LES NOMÉNOÉ (1).



Un paysage en Dalécarlie. Dessin de Clerget.

VII. — SUR TERRE ET SOUS TERRE.

La Dalécarlie est l'Ecosse du continent, l'Oberland de la Suède. Fécondée dans ses basses terres par les beaux lacs de Siljan et d'Orsa, cette rude province s'étaye et s'adosse aux monts Falkans, barrière presque infranchissable qui la sépare de la Norwége. Les Pyrénées, les Alpes n'ont rien de plus pittoresque, rien de plus grandiose que les Falkans. Hautes cimes couronnées de neiges éternelles, glaciers étincelants, vertes et profondes vallées, gigantesques escarpements de toute forme et de toute couleur, immenses forêts de sapins, torrents impétueux, fantastiques horizons, rien ne manque à ce merveilleux pays, étrange même jusqu'en ses entrailles.

De nombreuses mines de fer et de cuivre se superposent les unes aux autres, faisant serpenter de toutes parts leurs longues galeries, à chaque instant renouvelées par des puits nouveaux, qui descendent encore, descendent toujours, jusqu'à des profondeurs sans pareilles.

Exploitées depuis un temps immémorial, elles ont subi des écroulements passés à l'état de légende, elles renferment des parties abandonnées, oubliées, obstruées, mais où résonne encore un écho lointain de catastrophes et de terreurs.

Cependant des populations entières s'agitent et se succèdent dans ces catacombes, sans cesse agrandies par le génie industriel. Il en est certaines d'où l'on ne ressort jamais, où le mineur naît, grandit et meurt sans avoir vu le soleil. Dans d'autres on s'engage pour une année, pour un mois, pour une semaine. De là, des mœurs et des physionomies diverses, mais uniformément empreintes d'une originalité primitive et sauvage. Le Dalécarlien, même celui qui reste à la surface du sol, même celui de la plaine, est grave et rude comme la nature qui l'entoure, courageux jusqu'aux plus folles témérités, enthousiaste autant que le Scandinave des anciens jours. Les poëtes, les bardes y sont nombreux, y sont aimés encore. Après la poésie, la grande passion du Dalécarlien, c'est l'indépendance, c'est la liberté. Aussi sont-ils laborieux, fiers et sobres. Dans les années de détresse, ils ajoutent au seigle dont se compose leur pain des écorces d'arbres. Ils sont presque tous propriétaires du champ qu'ils cultivent, et, dans leurs cabanes faites en troncs de sapins, recouvertes de gazons, ils pratiquent largement l'hospitalité, tutoyant tout le monde, même le iarl, même le roi, s'il venait frapper à leur porte. Rien n'égale leur industrie et leur adresse, ils sont tout à la fois tisserands, cordonniers, forgerons, charpentiers, laboureurs. On les reconnaît entre tous à leurs larges vêtements de gros drap, noir ou blanc, suivant le canton qu'ils habitent. De là, leur distinction en Dalécarliens blancs et en Dalécarliens noirs. Quant aux femmes, elles sont généralement grandes et fortes, sveltes et belles, parfois même très-gracieuses et très-élégantes. Avant le mariage, elles laissent flotter sur leurs épaules les longues tresses de leurs cheveux blonds. Aussitôt en ménage, elles les cachent sous un petit bonnet de fourrure, agrémenté de rubans et de paillons. En toutes choses elles ont beaucoup de ressemblance avec les vaillantes et libres jeunes filles de la Suisse et de l'Ecosse.

C'était quatre mois environ après les événements racontés dans nos derniers chapitres, par une froide après-midi de novembre, à l'entrée du puits principal de la grande mine de Falun.

Les ouvriers qui travaillaient depuis le matin s'apprêtaient à remonter vers le village. D'autres, les relayant, allaient descendre dans la mine. Quelques-uns avaient déjà pris place dans la large tonne aux épaisses douves cerclées de fer, tandis que leurs compagnes, debout, sur les bords du même tonneau, les bras passés autour de la corde, tricotaient tranquillement, bien que suspendues au-dessus d'un effroyable abîme. La descente commença; elles continuèrent, tout en mêlant leur voix à celle de leurs compagnons dans un vieux chant national.

Ceux qui remontaient chantaient aussi, hormis un seul, à la taille colossale, à la physionomie fortement caractérisée, au regard plein de franchise et d'énergie.

Dans le fond de la mine, à la lueur des torches, il avait examiné ses camarades d'ascension avec une curiosité singulière. Lorsque les deux bannes se croisèrent dans l'espace, il dévisagea les autres avec un empressement non moins étrange. On eût dit qu'il cherchait quelqu'un, anxieux de le trouver, impatient de ne pas y réussir.

Aussitôt hors du puits, il laissa ses compagnons s'éloigner, et seul, lentement, comme avec une sorte d'appréhension, il s'engagea dans un sentier solitaire qui le conduisit en face d'une misérable hutte, bâtie parmi des rochers entremêlés de quelques maigres sapins.

Déjà le soleil descendait à l'horizon; un blafard et froid soleil d'hiver. L'âpre bise du Nord, en s'engouffrant dans les ravins d'alentour, faisait entendre des sifflements lugubres. Tout était couvert de neige, à l'exception d'une étroite place sur le toit de la cabane, à l'entour du trou par lequel s'échappait la fumée. Ce peu de chaleur, fondant la neige, avait mis à découvert quelques brins d'herbe que broutait une chèvre grimpée sur le toit.

Le gigantesque mineur arriva devant la porte, eut une dernière hésitation, entra.

C'était un triste et sombre réduit, qui semblait devoir occuper les trois quarts environ du chalet scandinave. Une seule fenêtre, ou plutôt une seule vitre enchâssée dans la muraille, du côté du midi, laissait pénétrer un pâle rayon qui se heurtait d'une façon disparate avec la flamme de l'âtre. A cette double lueur, incertaine et blessant le regard, on distinguait sur une couche grossière un vieillard accroupi sous des couvertures que faisait trembler une sorte de palpitation fiévreuse. Sa tête amaigrie et blême, ses longues mains, jaunies comme un vieil ivoire, et soutenant son menton à travers les flots argentés d'une longue barbe blanche, tranchaient en pleine lumière sur la muraille enfumée. On eût dit un modèle posant pour le pinceau de Rembrandt.

Non loin de là, tout à fait dans l'ombre, une femme était assise. Au bruit de la porte qui s'ouvrait, elle se leva vivement, elle courut à la rencontre du nouveau venu, elle lui demanda d'une voix anxieuse :

— Eh bien, eh bien, Ulphilas?

— Rien, répondit-il, rien encore, ma pauvre Johanna.

C'était bien la fille du danneman, et c'était le danneman lui-même, mais affaiblis tous les deux, brisés par quatre mois de fatigue, de déceptions et de misères.

Le vieillard, succombant sous le double fardeau de l'âge et de la maladie, arrivait à un état d'épuisement voisin de la mort.

La jeune fille, malgré son abattement et sa tristesse, conservait encore toute sa force d'âme, toute sa foi, un moment obscurcie peut-être, et qui n'avait besoin, pour se raviver, que d'une nouvelle lueur d'espérance.

Hélas! son frère ne la lui apportait pas encore; bien au contraire.

— J'ai vainement parcouru toute la mine de Falun, ajouta-t-il; aucune trace, aucun indice.

(1) Voir les deux livraisons précédentes.

— Cependant, dit sa sœur, hier et les jours précédents tu avais entendu parler d'un mineur excitant ses compagnons à la révolte, et dont l'éloquence, le regard semblaient avoir produit l'impression qu'on doit attendre de lui.

— Effectivement. Mais cet homme a disparu. Espérons que nos frères auront été plus heureux.

Les quatre autres jeunes hommes entraient en ce moment.

— Mikaël, dit Johanna, tu viens d'entendre ce qu'a dit Ulphilas; avait-il raison d'espérer?

— Malheureusement non, répondit-il. Mon frère Colombus et moi, nous avons vainement fouillé les mines de Hogborn et de Nordmark, et pourtant, de même qu'en celle de Falun, on nous a parlé d'un mineur au langage entraînant, aux allures de maître, et qui cherchait à soulever les montagnards contre le tyran.

— C'est lui! ce doit être lui! s'écria Johanna, reprenons espérance et courage. Nous le reverrons bientôt.

Puis elle servit le repas du soir, mais tout en se répétant à part elle-même :

— C'est le libérateur de la patrie qui se manifeste enfin! c'est le futur roi de Suède qui va soulever le peuple en armes! c'est Gustave Wasa! c'est Gustave Ier!...

— Ma fille, dit le vieillard en venant s'accouder sur la table, il y avait longtemps que je ne t'avais vu cette assurance dans la voix et dans le regard. Tu parles de toutes ces choses comme certaine qu'elles arriveront. As-tu donc retrouvé les inspirations de Vala? vois-tu dans l'avenir?

— Comme je vois dans le passé, mon père. Voulez-vous que je vous dise les épreuves traversées par Gustave Wasa depuis sa séparation d'avec nous?... Les traces qui nous ont guidés, les renseignements que nous avons recueillis me suffisent pour reconstruire avec la pensée, avec le cœur, toute sa vie depuis quatre mois. Ecoutez, mon père, et vous aussi, mes frères, écoutez!

Et, pareille aux walkyries scandinaves, alors que le souffle de l'inspiration descendait en elles, la tête haute, l'index au front, l'œil fixe, mais la voix calme et monotone comme celle d'un enfant qui eût lu cette histoire sur la muraille :

— Au départ, dit-elle, je savais qu'il avait pris le chemin de la Dalécarlie; car, tandis que je le veillais blessé, bien souvent le nom de cette province lui était revenu dans son sommeil. Il avait pris pour guide un ancien serviteur de son père. Ce misérable, après l'avoir volé, l'abandonna. Ne l'avons-nous pas retrouvé, non loin du bac de Kolsund, couvert du manteau de son maître, et comptant l'or d'une bourse que j'avais brodée de mes propres mains? Après cette première révélation, un mois se passe sans nous donner autre chose que de vagues indices; mais bientôt, dans cette ferme qui eut la gloire de lui donner asile, nous arrivons juste au moment où ses ennemis, également acharnés sur sa piste, interrogent les habitants de Kopperberg et, sous la pression de la menace, leur font avouer qu'un homme aux allures de prince est arrivé dans ce village sous les habits d'un paysan, y a travaillé comme manœuvre, un jour conduisant la charrue, le lendemain maniant la hache ou le fléau. Lui, lui, toujours lui, mais éloigné déjà, disparu. Les émissaires de Christian continuent leurs poursuites, et nous de même, attachés à leurs pas. Si Gustave se soustrait à notre amitié, il échappe également à leur implacable haine, et partout, partout la trace de son passage se révèle à nos yeux. Souvenez-vous, mes frères, souviens-toi, mon père... nous l'avons vu ce grenier d'Isaca dans lequel il a battu le grain... cette cave d'Utmetland qui lui servit de retraite... ce sapin abattu dans la forêt de Marnas, sous lequel il resta durant trois jours, sauvegardé, nourri par des charbonniers et des bûcherons, ses compagnons de travail... Puis cette colline entourée de marais, sur le territoire d'Asby, cette maison d'Ornas, où la générosité d'une femme le sauva... Ah! je n'en suis pas jalouse de cette femme, c'est une sœur en dévouement.

— Oui, dit le vieux Noménoé, nous les avons visités ces refuges, qui deviendront des lieux de pèlerinage pour tout un peuple affranchi. Mais de quelle femme veux-tu donc parler, Johanna?... Je ne me souviens plus.

— Elle-même, cependant, nous a raconté cette histoire. C'était après le séjour du proscrit chez le riche mineur Anders. Un restant de broderie d'or au collet d'une chemise avait trahi le prince, caché sous la souquenille du paysan; l'indiscrétion d'un serviteur le contraignit à changer de retraite. Arendt Fehrsson, qui l'avait également reconnu, lui offrit l'hospitalité. Ensemble ils avaient fait leurs études au collége d'Upsal. Mais Arendt était un traître, un Judas. Il alla vendre son ancien condisciple au gouverneur danois, qui lui donna vingt hommes pour arrêter le proscrit. Dieu voulut que Barbra, la femme de ce misérable, eût deviné sa lâche action. Elle avertit Gustave, elle lui donna un traîneau, un guide. Il put fuir, successivement aidé par le curé de Svardsjo, par le chasseur Sven-Elfsson et sa sœur, qui parvinrent à lui faire traverser les montagnes. Ce Sven-Elfsson, nous lui avons serré la main. Ah! la mémoire du peuple conservera vos noms, patriotes fidèles, braves Dalécarliens... et des moindres objets qui vous ont servi dans votre généreuse tâche elle fera plus tard des reliques!

— Bien dit, sœur! interrompit Ulphilas; mais depuis lors, depuis plus d'un mois, les renseignements sont venus à nous manquer. Une dernière trace à l'église de Ratturik, où le maître a parlé au peuple. Quelques vagues indices dans les mines où nous travaillons, mes frères et moi... où peut-être il travaille aussi... mais rien de positif, rien!

— Si fait, cria de suite la voix haletante de Donald, je l'ai retrouvé, frères... et vais vous conduire vers lui.

Déjà tout le monde s'était levé, l'interrogeant des yeux; déjà la main de Johanna serrait sa main.

Mais, sans prendre à peine le temps d'y répondre par une reconnaissante pression, par un regard illuminé de joie, Donald poursuivit avec une fiévreuse impatience :

— Plus tard! je m'expliquerai plus tard!... En ce moment Gustave Wasa court un grand danger, un danger de mort!... nous seuls, nous pouvons le défendre et le sauver... Suivez-moi... hâtons-nous... courons!

Il avait déjà disparu; les cinq frères Noménoé se précipitèrent sur ses pas.

Johanna eut un premier mouvement pour les suivre; mais elle s'arrêta tout aussitôt, revenant vers son père.

Le vieillard avait tout compris, il s'écria :

— Va, ma fille, va, ton devoir est avec eux. C'est déjà trop que je reste ici, moi qui ne suis plus bon qu'à prier pour les autres. Mais va donc, te dis-je! Hâte-toi de les rejoindre. Il le faut, je le veux!...

Elle embrassa son père et, se précipitant au dehors, suivit la trace des pas qui seuls, à la clarté de la lune, indiquaient un chemin sur la neige.

VIII. — NOTRE-DAME DE CUIVRE.

Les cinq frères Noménoé, sous la conduite de Donald,

arrivèrent promptement au grand puits appelé Stoten, qui formait à cette époque l'entrée principale de la mine de Falun.

C'était une énorme excavation ; large environ de quinze toises, elle en avait pour le moins une centaine en profondeur. On y descendait au moyen de deux poulies, placées en face l'une de l'autre, et manœuvrées par deux de ces gigantesques roues, telles qu'on en voit encore aujourd'hui dans notre plaine de Montrouge.

La silhouette de ce monstrueux appareil se détachait bizarrement, au milieu de la nuit, sur la neige de l'horizon, sur les blancheurs étoilées du ciel.

Moyennant une petite pièce de monnaie, les ouvriers ou les visiteurs étaient immédiatement descendus dans la mine, pourvu toutefois qu'ils fussent dix ou payassent comme dix.

Donald paya pour vingt, tandis que ses compagnons s'arrimaient dans la banne. Puis il les rejoignit, mais avec une sorte d'inquiétude peinte sur son visage.

— Qu'as-tu donc? demanda Ulphilas, que vient-il de se passer?

— Rien... mais il m'a paru que les hommes groupés autour du cabestan avaient des mines étranges et souriaient d'un air extraordinaire en vous voyant entrer. De plus, à travers la porte de l'espèce de cabine qui leur sert au besoin d'abri, il m'a semblé voir, brillant au clair de lune, des arquebuses et des hallebardes. En est-il donc ainsi d'ordinaire?

— Non, répliqua Mikaël, et peut-être serait-il prudent de nous assurer...

Il fut interrompu par le bruit du treuil qui se mettait en mouvement. La banne venait de quitter l'échafaudage surplombant l'abîme; on commençait à descendre.

— Il est trop tard, dit Ulphilas, pour tirer au clair ce que nous laissons derrière nous. N'envisageons que le but... et dis-nous, ami Donald, quel est ce péril dont tu as découvert le secret ?

— C'est Dieu lui-même qui semble m'avoir conduit, répliqua le digne marin, et j'espère que cette fois encore Johanna ne sera point mécontente de moi.

— J'en suis convaincu, dit Mikaël, mais explique-toi plus clairement, Donald.

— Plusieurs fois, dit celui-ci, j'ai quitté Rofnoss pour venir jusqu'ici vous offrir mes services; il y a trois jours, j'eus comme une inspiration que vous aviez besoin de moi. Je partis aussitôt, espérant arriver hier; mais la bourrasque me prit au sortir d'Elfvedal, et, bien que j'en aie vu de plus rudes encore dans la Baltique, je fus contraint de virer de bord jusqu'à l'auberge. Dame! votre terre ferme, ça n'est pas mon élément à moi. Pour lors, j'étais donc dans la salle basse, lorsque survint une douzaine de sacripants, ivres aux trois quarts et fort tapageurs. J'aime peu la tempête au cabaret. Je me tins donc à l'écart, enveloppé dans mon caban, de l'autre côté du poêle. On ne me voyait guère ; on pouvait croire que je dormais... J'entendais, cependant, et je voyais. Les soudards firent d'abord sonner leur argent. Puis ils parlèrent de la façon dont ils allaient le gagner. Un nom fut prononcé : celui de Gustave Wasa.

Donald s'interrompit tout à coup.

— Eh! mais, que se passe-t-il donc là-haut? on n'entend plus le bruit de la crémaillère ; voici notre tonneau qui s'arrête.

— Pour un instant, sans doute, répondit Ulphilas; quelque chose se sera dérangé dans la mécanique ; il arrive souvent de ces retards-là. Profites-en, Donald, pour achever ton récit plus à l'aise. Le nom de Wasa venait d'être prononcé par les soudards...

— Et de telle façon, poursuivit Donald, que je compris aussitôt qu'un attentat menaçait sa vie. Cet argent, c'était le salaire des assassins. Ces assassins, ils étaient là, devant moi. Leur ivresse, toujours croissante, les rendait fanfarons et bavards. Je ne tardai pas à savoir comment et dans quel endroit devait s'exécuter le complot.

— Où donc? demanda vivement Mikaël.

— Comment? Quand cela ?...

— Cette nuit même... Dans la grande mine de Falun... à l'endroit que les mineurs ont appelé Notre-Dame de Cuivre... Mais cette poulie ne veut donc pas marcher?... nous restons en panne!...

Effectivement, le tonneau, suspendu au-dessus du gouffre, persistait dans son immobilité.

— Achève, dit Ulphilas.

— Mais ne comprenez-vous donc pas, s'écria Donald, qu'ils nous ont reconnus là-haut, qu'ils veulent que nous arrivions trop tard! Souvenez-vous de ces armes entrevues par moi dans la cabine!... souvenez-vous de ces airs gouailleurs qui... Et tenez, tenez, les voilà qui rient, les misérables!

Donald avait raison. L'écho métallique répétait, jusque dans les profondeurs de la mine, les éclats insultants d'une gaieté railleuse.

Ulphilas s'emporta, menaçant du geste et de la voix. Mikaël voulut parlementer, demandant qu'on remontât la banne ou qu'on continuât de la descendre. Donald haussait les épaules, et, de plus en plus impatient, disait :

— A quoi bon tout cela?... Ils ont voulu nous réduire à l'impuissance, ils ont atteint leur but... et ne sont pas si sots que de nous rendre la liberté d'agir... Oh ! ce n'est pas d'eux qu'il faut nous occuper, c'est de lui!...

— Quoi ! les assassins?...

— Oui!... On a fait savoir à Gustave qu'un conciliabule de patriotes voulait l'entendre. Ces patriotes, ce sont des sbires, des bourreaux, cachés sous des vêtements de mineurs. Ils doivent l'entourer, le frapper, le précipiter dans quelque abîme... Et si personne n'est là pour le prévenir à temps... Ah! c'est cela!... j'ai trouvé!...

— Quel est ton moyen? demandèrent les fils de Noménoé. Parle... nous sommes prêts?

— Par malheur, cet expédient ne peut servir qu'à moi seul, qui suis un matelot aguerri à se jouer dans les agrès, sautant par-ci, grimpant par-là, même en pleine tempête. N'essayez donc pas de suivre mon exemple; mais aidez-moi... Je réponds de tout, pourvu que j'arrive à temps.

Il venait d'imprimer à la banne un certain balancement. Ses compagnons, sentant bien que ce n'était plus l'heure des explications, l'imitèrent dans son mouvement d'impulsion. Le tonneau ne tarda pas à s'approcher de la paroi voisine. Alerte à prévenir l'abordage, grâce à l'élasticité nerveuse de ses deux bras, Donald renvoya la banne du côté opposé. On entrevit, mais à distance encore, l'autre câble qui servait au retour. Il était immobile et semblait pendre jusqu'au fond du puits. Par un bond d'une hardiesse effrayante, Donald se lança dans l'espace, il atteignit le câble, et, s'y laissant glisser rapidement :

— Attendez-moi! conclut-il, et, si je meurs, dites à Johanna que c'était pour elle!

En quelques secondes il eut atteint l'autre tonneau. Mais ce tonneau oscilla sous ses pieds. Donc il ne reposait pas sur le sol. Sans doute les organisateurs du guet-apens avaient voulu que personne ne pût ressortir de la

mine, de même que personne ne pouvait y descendre. L'une des deux bannes flottait en haut, l'autre en bas. Mais à quelle distance du fond de l'abîme?

Sans perdre une minute à réfléchir, Donald recommanda son âme à Dieu, murmura doucement le nom de Johanna, puis, fermant les yeux, il se laissa tomber.

. . . .

En ce même moment, Johanna se dirigeait à son tour vers le stoten. Au moment même où elle allait franchir les dernières roches qui en défendaient les abords, une grande ombre noire se dressa tout à coup devant elle en travers du chemin, blanchi par la neige.

— Halte-là! ma mie; inutile d'aller plus loin... Défense est faite de descendre cette nuit dans la mine.

Johanna avait reconnu la voix d'une vieille gypsie nommée Karine, vagabonde souterraine que sa folie inoffensive faisait tolérer, respecter, aimer par les mineurs.

— Laissez-moi donc passer, pauvre Karine... il faut que je rejoigne à l'instant mes frères.

— Tes frères viennent d'être descendus dans le stotën, et, je te le répète, ma fille, ce sont les derniers qui y descendront cette nuit... Regarde plutôt là-bas... des soldats... des démons qui ricanent autour du trou béant... Les entends-tu?... les vois-tu?... ils t'arrêteraient comme ils m'ont arrêtée... ne te hasarde pas plus loin!

La folle avait dit vrai. Johanna se rejeta vivement der-



Dans la mine de Falun. Dessin de Clerget.

rière une roche, mais avec un geste, avec un regard qui révélaient son désespoir.

— Je comprends, fit Karine avec son sourire de folle! toi aussi, tu voulais l'entendre; il parle si bien!

— Qui donc? demanda la fille du danneman comme avertie par un secret instinct du cœur.

— Lui! répliqua la vieille gypsie, le nouveau mineur, le beau mineur. Il a l'air d'un iarl... il ressemble au fils que j'ai perdu. Oh! je le verrai malgré eux! Veux-tu le voir aussi... viens avec moi... viens!

Et la folle, contournant le ravin, se prit à marcher à grands pas à travers la lande.

Johanna, comme poussée par une force inconnue, s'empressa de la rejoindre, et lui dit:

— Expliquez-moi où vous allez... par quel chemin?

— Par le chemin des échelles... Oh! tu ne connais pas çà, toi, la nouvelle venue, la mignonne aux pieds craintifs. C'était la descente d'autrefois. On la croit impraticable maintenant... Personne n'ose plus y passer... mais, moi, j'y passe toujours.

Et la vieille bohémienne continuant son chemin, sa grande et maigre silhouette, bizarrement drapée, se dessinait d'une façon fantastique sur l'immense tapis de neige bleuie par la lune.

Johanna marchait à côté d'elle, cherchant à provoquer de sa part une explication plus complète.

— Ils avaient des airs mystérieux, disait Karine avec une naïve malice. Ils voulaient se cacher de moi... Mais j'ai tout entendu, tout compris... le lieu du rendez-vous... c'est-là qu'il va parler... Notre-Dame de Cuivre...

Ce nom n'était pas inconnu à Johanna. Elle savait que, dans la partie abandonnée des mines, une immense salle, soutenue par des piliers, avait autrefois servi d'église, et que, dans certains jours, elle était encore l'objet d'une sorte de pèlerinage.

— Silence! fit tout à coup la folle, et prends garde où tu mettras le pied!... voici le commencement du chemin.

Les deux femmes se trouvaient alors à la base même de la montagne, dans une espèce de carrière abandonnée. Quelques arbrisseaux y croissaient dans les interstices du roc, au milieu d'éboulements entassés çà et là. La neige blanchissait toutes ces monstruosités, hormis une seule ouverture, béante et noire comme l'une des entrées de l'enfer.

Sans hésiter, Karine s'engagea dans cet antre; Johanna l'y suivit.

Le terrain, humide et glissant, descendait en pente douce. Cette pente ne tarda pas à devenir plus rapide. A peine la fille du danneman parvenait-elle à se maintenir en équilibre. Puis, bien qu'au milieu des plus profondes ténèbres, elle sentait vaguement que les parois du roc se rapprochaient, se rétrécissaient en un long couloir, dont parfois sa main effleurait les aspérités visqueuses.

— Courbe-toi... prends garde! dit soudainement la gypsie, nous arrivons à l'endroit dangereux; les intrépides seuls osent le franchir.

Il était temps. Le front de Johanna venait de se heurter contre la voûte; elle y porta les mains, et sentit de nombreuses crevasses, par lesquelles suintait une eau glacée. Il était évident que la montagne se tassait, se craquelait, pouvait à chaque instant s'effondrer tout entière.

L'instant arriva bientôt où, sur les pas de sa conductrice, la jeune fille dut se courber davantage encore, presque ramper sur les genoux. Puis le passage sembla s'élargir, et la folle s'écria tout à coup :

— Halte-là! Fleur-du-Nord, le terrain va manquer sous nos pas... C'est l'entrée du vieil entonnoir... Mais la première échelle manque, il nous faut sauter sur le premier palier... Hardi! ma fille, imite-moi!

A la lueur incertaine d'un furtif rayon qui filtrait par quelque fissure invisible, Johanna entrevit la folle prendre son élan, disparaître dans l'abîme...

Un bruit, presque instantané, prouva qu'elle venait, à quelques pieds à peine, de retrouver son point d'appui.

La fille du danneman vint se placer de même, et, dans l'obscurité, elle sauta à son tour.

Karine la reçut dans ses bras et lui dit :

— Un pas de plus en avant, et tu roulais dans le fond du gouffre Maintenant voici l'échelle... suis-moi, mais légèrement, car les échelons sont usés par le temps, et quelques-uns même déjà rompus... Il y va de ta vie...

Quelques instants plus tard, la fille du danneman avait descendu une dizaine d'échelles, chacune d'environ vingt pieds.

— Là! fit Karine, c'est fini; nous n'avons plus qu'à marcher dans cette haute galerie... Mais hâtons-nous... il doit avoir commencé déjà... Je connais un bon endroit, d'où nous l'entendrons bien mieux que de plain-pied, car la voix monte... Allons, vite, vite... Prends le bout de ma mante, pour que rien ne nous retarde!

Et, dans cette nuit profonde, elle accéléra le pas avec cette audacieuse assurance que seuls peuvent donner la folie ou le somnambulisme.

Jusqu'alors cet étrange voyage s'était accompli dans le silence aussi bien que dans les ténèbres. Divers bruits lointains commencèrent à se faire entendre : murmure des eaux souterraines, bourdonnements du travail et des travailleurs, parfois même comme un sourd gémissement de la montagne à laquelle on arrachait ses trésors.

Tout à coup, au milieu de la nuit, une sorte de météore apparut, comme surgissant à la surface du sol.

— Silence, murmura Karine, nous voici arrivées... retiens ton souffle... Prends garde à ce cabestan... suis ce câble, par lequel on remonte jusqu'ici les bannes.

Johanna obéit. La folle atteignait en ce moment la place lumineuse. C'était un trou circulaire dans lequel plongeait le câble dont venait de parler Karine.

Parvenue jusqu'au bord, elle s'y accroupit, regarda... puis, se redressant avec un joyeux sourire, elle fit signe à sa compagne de venir la rejoindre.

Un spectacle étrange s'offrit aux yeux de Johanna.

Au-dessous même de l'orifice, à la lueur d'une certaine quantité de torches fichées en terre, brillaient les parois et les colonnes d'une sorte de cathédrale, comme évidée, taillée, sculptée dans un gigantesque bloc de cuivre.

Une centaine de mineurs, disséminés çà et là, paraissaient attendre.

— Le voilà! c'est lui! murmura tout à coup Karine, en indiquant du geste un homme qui se dégageait de la foule.

Chacun s'écartait sur son passage. Lorsqu'il eut atteint le centre, tous l'entourèrent.

Il monta sur une banne retournée presque perpendiculairement au regard des deux femmes, et retira son large feutre pour saluer l'assemblée.

Johanna eut peine à retenir un cri d'étonnement; c'était Gustave Wasa!

— Amis et frères, dit-il, fiers montagnards, intrépides mineurs, c'est en vous que réside désormais le dernier espoir de la Suède...

Il fut interrompu par un homme qui sortit des rangs et s'écria :

— Erreur, seigneur Gustave! nous ne sommes pas des Suédois, nous sommes des vainqueurs qui vous tiennent enfin à leur merci. Ne me reconnaissez-vous pas?

A son tour il venait de se décoiffer; c'était Henri de Mélen.

Comprenant qu'il était perdu, Gustave Wasa promena tout alentour un regard désespéré. Alors seulement il aperçut au-dessus de sa tête Johanna, qui, d'un mouvement aussi prompt que la pensée, lui jeta le câble du cabestan. Il le saisit aussitôt des deux mains, des deux genoux, et, grimpant avec la prestesse d'un matelot, se hissa rapidement vers l'orifice.

— En avant! criait Henri de Mélen, tâchez de le prendre vivant; mais si vous ne pouvez pas, tuez-le!

Lui-même il venait de tirer son épée, il s'élançait.

Mais il se rencontra face à face avec Donald, qui, brandissant une énorme barre de fer, refoula soudainement les assaillants.

Vainement leur chef voulut les ramener à la charge; il fut renversé lui-même par le remous d'une seconde panique; alors Donald lança dans les rangs ennemis la barre de fer tournoyante, et, bondissant à son tour vers

le câble, il s'empressa de rejoindre celui qu'il venait de sauver.

Tout ceci s'était accompli avec une telle promptitude, que les meurtriers n'étaient pas encore revenus de leur première stupeur, que leur chef n'avait pas encore eu le temps de se relever de sa chute.

Cependant, au moment où Donald disparaissait, quelques balles vinrent s'aplatir autour de lui, sur les bords de l'orifice. Mais déjà Gustave, pour arrêter la poursuite, s'était hâté de ramener le câble.

Quant à Johanna, se retournant vers Karine :

— Personne ne connaît ce chemin par lequel tu m'as guidée, dit-elle, personne n'oserait s'y hasarder sur nos pas... conduis-nous encore, et sauve-le... sauve-le !...

— Oui, répliqua la folle.

— Venez! venez! fit Johanna en entraînant sur ses pas Gustave et Donald.

. . . .

En ce moment, Ulphilas et ses frères, qui depuis une demi-heure environ attendaient, toujours suspendus dans l'espace, entendirent au-dessous d'eux un grand tumulte.

C'étaient des pas impatients, des rumeurs menaçantes, au milieu desquels revenaient souvent ces mots :

— Disparu !... il a disparu... il nous échappe.

Les cinq frères Noménoé prêtèrent l'oreille. Un sifflement impérieux, un sifflement de maître, ne tarda pas à faire monter la banne que manœuvrait l'autre poulie.

— Il faudra bien qu'il sorte ! dit une voix qui se rapprochait rapidement, et dussé-je apposter à l'affût toute l'armée danoise, il apprendra qu'on ne se raille pas impunément du capitaine Henri de Mélen. Je me vengerai, oui, je me vengerai !...

— Non, fit tout bas Ulphilas, non, capitaine Henri de Mélen, car vous allez mourir !

Il imprima à la banne un mouvement d'oscillation, comme avait fait Donald, et quand l'autre banne, celle qui montait vint à passer auprès de lui, deux mains, pareilles à des grappins d'abordage, la saisirent. Un homme, un géant, s'y précipita comme tombant du ciel. Puis deux corps lancés dans l'espace, celui de Henri de Mélen et celui de son lieutenant, allèrent se briser dans les profondeurs du gouffre.

Il y eut dans les ténèbres un double cri d'épouvante, en bas, de confuses clameurs. Mais en haut, sur l'échafaudage, on ne s'était aperçu de rien, on ne soupçonnait rien. Étrange fut donc la surprise, lorsque cinq hommes, grandis encore par l'effroi qu'ils inspiraient, sautèrent de la banne et firent une trouée sanglante à travers les sbires terrifiés.

Puis, semblables à des fantômes de cyclopes s'échappant des entrailles de la terre, ils disparurent dans la nuit.

IX. — OU JOHANNA ELLE-MÊME DONNE SON SANG POUR GUSTAVE.

Quelques jours plus tard, vers le soir, un chariot chargé de paille traversait la forêt de Marnas.

Depuis quelques heures seulement, la neige ne tombait plus. Le chemin, déjà durci par la bise, était d'une blancheur immaculée, éblouissante.

Le chariot n'avançait que péniblement, avec lenteur, bien qu'il fût attelé de quatre vigoureux chevaux que surexcitait sans relâche un conducteur impatient.

Ce conducteur était un homme jeune encore et de taille gigantesque. Il portait le vêtement blanchâtre des paysans dalécarliens. Un bonnet de fourrure, aux longs poils retombant de toutes parts, empêchait de distinguer ses traits.

Une certaine inquiétude se remarquait dans son allure. Il s'arrêtait de temps en temps pour prêter l'oreille aux moindres bruits de la forêt. Ses yeux, sans cesse en éveil, en interrogeaient les profondeurs, empourprées çà et là par les rayons du soleil couchant.

Parfois encore il se retournait pour regarder une femme assise à l'avant du chariot, dans une sorte de niche ménagée au milieu de la paille.

A moitié perdue dans cet enfoncement, elle était en outre enveloppée d'une épaisse mante au capuchon rabattu. Sous l'ombre de ce capuchon brillaient deux grands yeux noirs, anxieux et vigilants comme ceux d'une lionne éventant au loin le chasseur.

— Ulphilas, dit la femme tout à coup, n'as-tu rien entendu?

— Rien, répondit-il, rien que ces rumeurs confuses qui montent vers les cieux chaque soir.

Il y eut un silence. Puis la jeune femme, de plus en plus inquiète, se prit à murmurer à demi-voix :

— Mikaël ne revient pas; c'est étrange.

— Non, ma sœur. C'est, au contraire, qu'il n'a rencontré rien d'alarmant sur la route... C'est que notre père et nos deux frères poursuivent sans encombre leur marche vers Mora, où nous serons à l'abri de tout péril. Courage donc, Johanna... courage !

— Mais lui! reprit-elle, lui! peut-il respirer?

— Je vais m'en assurer, dit Ulphilas en regardant tout alentour, afin de se mieux convaincre que personne ne pouvait voir, que personne ne pouvait entendre.

Puis il se rapprocha du chariot, écarta la paille, et, s'y formant comme un porte-voix, il demanda :

— Êtes-vous bien, maître, et pourriez-vous supporter ainsi trois heures encore de voyage?

La voix de Gustave Wasa répondit :

— Allez toujours.

Ulphilas pressa ses chevaux, Johanna se remit en prière.

Quelques mots deviennent nécessaires pour expliquer cette nouvelle situation, cette nouvelle épreuve.

Au moment même où le capitaine Henri de Mélen recevait son juste châtiment, Didrek-Slaghok arrivait, escorté par tout un escadron de soldats danois.

Furieux de la mort de son complice, plus furieux de voir sa proie lui échapper encore, mais certain cette fois que Gustave ne pouvait être loin, Didrek fit cerner tout le canton, fouiller les mines, les hameaux, les moindres huttes perdues dans les bois. En dépit de cette ardente persécution, les Noménoé avaient senti grandir encore en eux-mêmes le génie de leur dévouement. On vient de le voir, ils avaient trouvé moyen de dérober une fois de plus Gustave Wasa à ses ennemis.

Pour que le salut fût assuré, il fallait atteindre Mora. Le père et ses deux plus jeunes fils avaient pris les devants, par surcroît de prudence. La famille, émigrant tout entière, eût éveillé trop de soupçons. Il fallait aussi que tout fût préparé pour recevoir le proscrit dans le nouvel asile qui lui était offert.

Johanna, Ulphilas et Mikaël étaient donc partis seuls, ce dernier éclairant la marche.

Durant quelques minutes encore, le chariot continua d'avancer sans encombre sur le chemin blanchi par la neige. Cependant on savait la forêt remplie de soldats, sans cesse parcourue par de nombreux détachements. Cette absence même de toute rencontre inquiétait Ulphilas et Johanna.

Tout à coup le bruit d'une course précipitée fit retentir la terre, que le froid rendait sonore. Puis Mikaël parut, lancé comme un cerf aux abois.

— Les voilà! dit-il d'une voix haletante; les voilà!... une vingtaine de cavaliers pour le moins. Slaghok lui-même les commande. Sois prudent, frère... qu'on ne te reconnaisse pas... Lance-les sur la fausse piste que je vais leur donner. Adieu!

Déjà Mikaël rebroussait chemin, allant de lui-même au-devant du danger. Comme il atteignait le sommet de la côte, des cris s'élevèrent de l'autre versant, puis, presque aussitôt, la terre trembla sous le galop des chevaux.

Mikaël disparut, se jetant vers la droite.

A la place même qu'il venait de quitter, une vingtaine de cavaliers surgirent à la fois, se dessinant en vigueur sur le ciel rouge.

Après une courte halte, les uns se précipitèrent sur les traces du fugitif, les autres piquèrent droit au chariot.

Ulphilas enfonça davantage encore son bonnet de fourrure, Johanna rabattit presque entièrement le capuchon de sa mante. L'un et l'autre, ils avaient reconnu Didrek qui s'avançait à la tête de la troupe.

Bien que Didrek ne les eût rencontrés qu'une seule fois, lors de l'incendie et du pillage de leur chaumière, s'il voyait leurs visages, s'il se souvenait, tout était perdu.

Heureusement, les derniers rayons du soleil arrivaient obliquement en travers du chemin, répandant sur toutes choses des reflets aveuglants et trompeurs.



Le chariot. Dessin de Gerlier

— Holà! cria de loin Slaghok, holà! l'homme au chariot, quel est l'individu qui vient de s'effaroucher à notre approche et de s'enfuir? Tu dois l'avoir vu... tu dois le connaître?

— Non, répondit Ulphilas. Tout ce que j'en sais, c'est qu'il vient de passer près de nous, marchant d'un pas rapide et sans même détourner la tête.

— Et vous, qui êtes-vous?

— D'honnêtes Dalécarliens, allant au marché de Mora pour y vendre notre paille.

— Votre paille! eh! parbleu, je la vois bien; mais qui m'assure qu'elle ne recèle pas quelque objet de contrebande, si ce n'est pis encore?... Allons, mes limiers, sondez-moi cette paille avec le fer de vos lances.

Et fixément il regardait le charretier. Ulphilas ne bougea pas... il avait compris le danger. Johanna elle-même parvint à maîtriser son effroi. A peine sa mante trahit-elle un léger frissonnement.

Les cavaliers, tourbillonnant autour du chariot, déjà levaient de toutes parts leurs longues javelines.

Mais peut-être n'était-ce qu'une menace, une sorte d'épreuve. Ulphilas et sa sœur conservaient cette dernière espérance; et, pour mieux abuser Slaghok, qui les observait toujours, Johanna se prit à fredonner un vieux noël scandinave, dont son frère martela le rhythme sur le timon de la voiture avec le manche de son fouet.

Soit que ce calme même excitât la défiance de Didrek, soit colère de n'avoir pas été obéi sur l'heure :

— Allons! s'écria le bouffon, faites ce que j'ai dit : dardez vos javelots.

Les dix javelots disparurent à la fois dans la paille.

On représente la Vierge aux sept douleurs la poitrine

ouverte et le cœur transpercé de glaives; il en fut ainsi du cœur de Johanna. Mais, sauf une rapide contraction de tout son être, elle n'en laissa rien voir, rien deviner. Quant à son frère, immobile et silencieux maintenant, il prêtait l'oreille.

Pas un cri, pas même un froissement sous la paille.

— Eh bien! reprit la voix stridente de Shlagok, eh bien! mes drôles, vous ne chantez plus?

— Si fait, répliqua vivement Ulphilas, si fait, monseigneur, pour peu que ça vous fasse plaisir.

Et il entonna à pleine voix le refrain national, que Johanna elle-même eut l'héroïsme de répéter.

— Bravo! fit Didrek, décidément vous êtes d'honnêtes marchands de paille. Et pour vous faire honneur, comme il nous faut remonter au sommet de la côte, nous allons vous escorter jusque-là... En avant tout le monde... en avant!...

Ulphilas fouetta ses chevaux et se remit en marche, aux côtés de Slaghok, qui l'interrogeait tout en faisant piaffer sa monture.



Mora. Dessin de Gerlier.

L'aîné des Noménoé ne répondait que par de simples monosyllabes, mais n'en continuait pas moins à dissimuler les perplexités de son âme. Il eût donné sa vie pour être seul un instant, pour soulever cette paille, pour savoir si Gustave était blessé, si Gustave était vivant.

Quant à Johanna, ce qu'elle devait souffrir, Dieu seul le sait, Dieu vers qui montait son ardente prière.

Tout à coup l'un des cavaliers qui chevauchaient derrière le chariot laissa échapper un cri,

— Qu'y a-t-il? demanda Didrek en retournant la tête.

— Venez voir, capitaine... là... là... sur la neige et comme tombant de cette paille, des gouttes de sang.

— Halte! commanda Slaghok, qui se pencha vers la trace révélatrice.

Ulphilas laissa échapper un geste de désespoir.

— Perdu! murmura-t-il avec découragement, il est perdu!

— Non! répliqua vivement Johanna, non!...

Un poignard venait de briller dans sa main droite, elle en frappa son bras gauche.

En ce moment, la voix courroucée de Slaghok, qui était resté en arrière, cria :

— Halte! je veux savoir d'où vient ce sang.

— Inutile de chercher, répondit Johanna. Le fer d'une de vos javelines m'a percé le bras. Voici ma blessure.

Elle venait de relever sa manche, elle montrait sa chair labourée par une profonde entaille d'où le sang coulait avec abondance.

— Cornes du diable! ricana Didrek, et vous n'en aviez rien dit, la belle?

— Ce n'est qu'une simple égratignure, fit Johanna; je ne me plains pas pour si peu.

Tout à coup de bruyantes clameurs s'élevèrent au lointain, vers la droite.

— Ah! ah! fit Slaghok, de ce côté-là, du moins, nous ne ferons pas buisson creux. Au fugitif, compagnons, au fugitif!

Et le féroce bouffon, tout à fait dépisté, s'éloigna au galop, suivi de ses dignes satellites.

. . . .

Durant quelques minutes encore, le frère et la sœur restèrent immobiles et se regardant, les yeux dans les yeux. Puis celle-ci sauta sur le chemin, celui-là courut à l'arrière du chariot, écarta quelques bottes de paille. Gustave enfin apparut, à demi évanoui, mais souriant à ses libérateurs. Bien qu'il eût perdu beaucoup de sang, ses blessures étaient légères. Par un hasard providentiel, les lances n'avaient fait que l'effleurer.

Ulphilas le réconforta par un cordial contenu dans sa gourde; Johanna, par une explication rapide, le mit au courant de tout ce qui venait de se passer.

Elle fut interrompue par une soudaine arquebusade, à quelque distance de là, dans les profondeurs du ravin qui contournait la montagne.

La nuit était venue et ne permettait de rien distinguer à travers la sombre masse de la forêt. Tous trois, comme avertis par un même instinct du cœur, ils écoutèrent. Il leur sembla qu'un cri d'agonie passait dans l'air.

— Pauvre Mikaël! ne put se défendre de murmurer Ulphilas.

— Encore un! gémit douloureusement le proscrit, encore un Noménoé qui meurt pour moi!... Et vous, Johanna, vous êtes blessée?

— Qu'importe, répondit-elle, puisque vous êtes sauvé, mon roi!...

X. — MORA.

Mora est une charmante petite ville sur l'extrême limite qui sépare le pays de montagnes du pays de plaine, au bord d'une rivière impétueuse, face à face avec le lac Siljan.

Ce jour-là, beau dimanche de janvier, la ville et ses alentours présentaient un pittoresque spectacle. Tout était blanc sur la terre, tout était bleu dans le ciel. A l'horizon, les grandes masses violacées des monts Falkans; sur la rivière, des cascades de glace; sur la surface du lac, uni comme un miroir, de joyeuses bandes de patineurs, allant et venant çà et là, se croisant avec les traîneaux rapides.

Dans la ville, sur les places et les carrefours, des feux de joie tout préparés, un air d'allégresse et de réjouissance publique.

C'était le jour des Rois, une des fêtes les plus joyeusement célébrées dans les pays du Nord.

Sur les dix heures, cependant, tout bruit profane, tout mouvement extérieur cessa. La population entière se rendait à la messe. Au sortir de l'église, un homme monta sur les marches de la maison commune, et de là, comme d'une tribune, il harangua le peuple, lui rappelant ses droits méconnus, son indépendance anéantie, les persécutions de toute sorte auxquelles le condamnait l'implacable tyrannie du joug étranger.

Vers le commencement de ce discours, quelques curieux s'étaient rassemblés dans une attitude sympathique. Mais la hardiesse même de l'orateur ne tarda pas à les effrayer; ils se retirèrent peu à peu, quelques-uns en murmurant :

— Eh! que nous importe, à nous autres bourgeois de Mora, ce qui se passe à Stockholm?... On y décapite des gens de noblesse, c'est fâcheux... mais trop de fois déjà les Dalécarliens se sont sacrifiés pour la défense nationale. Après tout, le roi Christian ne s'attaque pas à la Dalécarlie; il semble vouloir respecter le sang du peuple.

Le beau harangueur tenta un dernier effort. Puis, avec un geste de découragement, il descendit de sa tribune improvisée, il s'achemina tristement vers une maison située à l'un des angles de la place.

Dans cette maison, appartenant au patriote Engelbrect, sept personnes attendaient son retour : Engelbrect lui-même, le vieux Noménoé, ses fils et sa fille.

— Eh bien! dit le tribun en s'adressant surtout à cette dernière, vous le voyez, j'avais raison. Il ne nous reste plus d'espoir... je dois partir.

— Gustave Wasa, répondit-elle, je ne vous reprocherai pas d'abandonner votre propre cause. Mais, sachez-le, tous ceux qui sont ici conservent leur foi dans l'affranchissement de la Suède, dans l'avénement de son futur roi.

Il ne put se défendre d'un sourire amer.

— Son futur roi, Johanna! Oui, ce matin encore vous me présagiez la fève de l'Epiphanie... Et ce soir je m'en vais, seul, exilé, désillusionné, mourir sur une terre étrangère!

— Maître! firent tous les assistants, maître!

Mais lui, les interrompant d'un geste :

— Vous m'avez tous promis de ne plus vous opposer à mon départ si j'échouais dans cette dernière tentative. Vous venez de voir son résultat... laissez-moi donc partir... Ah! je le veux ainsi; c'était juré... Adieu.

— Nous devons nous soumettre à votre volonté, répondit Johanna; mais non pas adieu... au revoir!

Tout avait été préparé d'avance. Il partit aussitôt, sous l'escorte d'Ulphilas, qui, vêtu en Dalécarlien blanc, allait guider ses pas vers la frontière norwégienne.

. . . .

Une heure tout au plus après ce départ, une certaine émotion se manifestait au-dehors.

On venait d'apprendre que dans les provinces voisines on désarmait les paysans. Quelques-uns même allaient jusqu'à prétendre que les fermes des plus riches étaient livrées au pillage, et les bourgeois mis à rançon dans les bourgades trop faibles pour se défendre.

Quelques instants plus tard, de violentes clameurs se firent entendre dans la direction du nord. Des mineurs de Danémone, de Falun arrivaient, armés de bâtons et criant vengeance.

D'après les ordres de Didrek-Slaghok, exaspéré sans doute de ne pouvoir se saisir enfin de Gustave Wasa, on avait voulu arracher aux mineurs dalécarliens le secret de sa retraite; on avait soumis quelques-uns d'entre eux à la torture; on en avait pendu, massacré quelques autres.

Tout à coup un troisième motif d'effervescence se produisit. La ville de Mora, absorbée d'abord par le plaisir, plus tard aveuglée par la colère, avait été cernée, surprise par une horde de pillards.

Ils occupaient le faubourg, déjà les plus hardis se hasardaient dans la ville.

Il ne fallait plus qu'une impulsion pour ranimer ces bourgeois, tout à l'heure encore si indifférents aux calamités d'autrui, mais dont l'égoïsme recevait une si prompte et si complète leçon; il ne fallait qu'une étincelle pour enflammer ce peuple dalécarlien, si belliqueux, si patriote au fond du cœur, et dont les mâles vertus, un instant endormies après tant de désastres, n'attendaient plus, pour se réveiller, qu'un généreux signal.

Ce signal, une femme le donna. A cette même place où Gustave n'avait pu se faire entendre, Johanna soulevait maintenant des tempêtes d'enthousiasme.

Puis tout le monde courut aux armes; et, dans quelques instants, sous ce choc unanime, les Danois furent repoussés, contraints à fuir de toutes parts.

Les Dalécarliens, vainqueurs, revinrent acclamer Johanna, lui faisant hommage de leur triomphe.

Tout aussitôt, sur le lac les patineurs s'élancèrent à la poursuite de Gustave, pour le ramener triomphalement à Mora.

Est-il besoin d'ajouter qu'en tête de ces patineurs les fils de Noménoé dévoraient l'espace?

. . . .

Dès cette même nuit, à la lueur des torches, Gustave Wasa fut élu chef des Dalécarliens; dès l'aube suivante, au moment de partir pour commencer la grande guerre de l'indépendance, il serrait les mains de la fille du danneman en lui disant :

— Quand j'ai douté, votre foi n'a pas faibli... Quand je fuyais, vous provoquiez héroïquement mon rappel... Ce n'est pas à moi, c'est à vous, Johanna, que la Suède devra sa liberté!

XI. — LA GUERRE SAINTE.

Commencée dès les premiers jours de 1521, la sainte guerre de l'indépendance durait depuis quatre mois.

Déjà Gustave Wasa n'était plus ce chef d'une centaine d'aventuriers qui, surprenant Christophe Olsson à Kopperberg, avait taillé son premier drapeau dans la robe de soie de la femme du gouverneur. Il comptait maintenant sous ses ordres plus de quinze cents braves, commandés par les fils de Noménoé.

Hélas! ils n'étaient plus que trois maintenant. Le plus jeune avait été tué d'un coup de lance à la prise de Kopperberg.

Quinze jours plus tard, un autre tombait sur le champ de bataille d'Utsund, au passage de la Dala. Il semblait que chacune des victoires de Gustave dût être achetée par le sang d'un des frères de Johanna.

Lorsqu'il vint mettre le siége devant Stockholm, il n'en restait plus que deux, Ulphilas et Colombus.

Colombus, à l'attaque du faubourg de Westeras, eut la tête emportée par un boulet, au moment même où, parvenu le premier sur la brèche, il y plantait son drapeau victorieux.

Le soir même, sur la tombe de ce jeune héros, Gustave serrait en pleurant la main d'Ulphilas et lui disait :

— Voilà le dernier de tes frères qui meurt pour ma cause! Faudra-t-il donc te perdre aussi, toi qui sembles avoir hérité du courage et du dévouement de chacun d'eux!... toi, en qui je crois les voir revivre et veux les aimer tous!

— Fasse le Ciel, dit Ulphilas, que ce soit au moins le jour du triomphe, et fasse le Ciel qu'avant de tomber à vos pieds, moi-même je puisse vous avoir mis la couronne au front! Je mourrais content et ce serait ma récompense.

Nous n'entrerons pas dans les détails de ce siége, qui dura deux années entières, avec des alternatives de succès et de revers, et fut pour ainsi dire, dans l'extrême Nord, un autre siége de Troie.

Severin Norby, amiral de Christian, était maître de la mer, et ravitaillait la garnison. Didrek-Slaghok commandait dans la ville et multipliait les moyens de défense.

Christian lui-même, pour vaincre la révolte, redoublait de cruauté. Il avait emmené en otages, à Copenhague, la mère et les deux sœurs de Gustave, avec menace de les faire périr; il lui enjoignit de mettre bas les armes. Un instant le héros suédois hésita; il connaissait Christian. L'amour filial, l'amour fraternel l'entraînaient à une faiblesse. Mais un devoir encore plus sacré, l'amour de la patrie, l'emporta. La guerre fut poursuivie avec acharnement; les trois prisonnières périrent, immolées à la rage du Néron du Nord.

En même temps l'ordre fut donné aux commandants de l'armée danoise de massacrer tous les prisonniers suédois. La plupart obéirent, et le sang coula à flots, comme à la fatale journée du *bain de sang*.

Mais tant de crimes soulevèrent enfin l'indignation générale. L'amiral Norby donna le premier l'exemple, en relâchant tous ses prisonniers. Les auxiliaires français se retirèrent, honteux d'avoir servi trop longtemps un pareil maître. Le pape lança l'anathème contre Christian. Enfin, secours plus efficace, notre vieil ami Nils Broms, le gros bourgmestre de Lubeck, fit alliance avec Gustave et lui envoya une flotte qui bloqua Stockholm.

Certains, cette fois, du succès, les patriotes suédois donnèrent l'assaut. Lutte suprême et acharnée! journée terrible et sanglante, dont le succès, dont l'honneur appartient au dernier des fils de Noménoé.

Toujours en avant, le premier à chaque obstacle, on le voyait à la fois sur tous les points, ici brisant une porte, là escaladant une muraille, partout faisant à travers les masses ennemies de larges trouées sanglantes. Il était criblé de blessures et ne daignait même pas s'en apercevoir. Parfois il chancelait, mais pour repartir encore et toujours, insensible, invincible, ainsi qu'un héros d'Homère.

On le vit pénétrer ainsi dans le palais de Christian, atteindre la salle du trône et se saisir de la couronne.

Puis, cette couronne à la main, courir à la rencontre de Gustave Wasa, la lui mettre au front devant tous, et tomber à ses pieds en s'écriant :

— Vive Gustave Ier! vive le roi de la Suède libre!

Son rêve venait de se réaliser... il était mort!...

Mort en souriant, mort à l'aube renaissante de la liberté, mort dans tout l'éclat du triomphe!...

XII. — JOHANNA.

Peu de temps après, par un beau soir d'été, un homme gravissait le sentier qui conduisait à la demeure du danneman. Cette demeure avait été nouvellement reconstruite, mais sur le même plan qu'autrefois, avec la même simplicité rustique, avec le même caractère franchement national.

Le soleil, qui commençait à descendre derrière les sapins, donnait au paysage un charme inexprimable, une

grandeur vraiment sublime. On eût dit l'idéal de l'efflorescence scandinave, une sorte d'apothéose.

Afin de mieux jouir de cette douce soirée, le vieux Noménoé était venu s'asseoir devant sa maison, sur la charpente à peine équarrie d'un chêne.

Sa fille, assise à ses côtés, lui lisait la prière du soir.

Tous les deux étaient vêtus de deuil.

Au bruit des pas qui montaient le sentier, Johanna tourna quelque peu la tête de ce côté, sans discontinuer sa lecture. Puis, tout à coup, elle s'interrompit, elle se redressa, tellement oppressée, si manifestement émue, que le vieillard lui dit :

— Qu'as-tu donc, ma fille?... Qui vient là?... Mes pauvres yeux se sont tellement usés dans les larmes, que j'y vois à peine maintenant... Et puis ce chaud soleil achève de m'aveugler... Mais réponds-moi donc... Quel est celui qui s'avance ainsi vers nous?

Ce fut la voix de l'étranger, la voix de Gustave Wasa, qui lui répondit :

— Noménoé, tes sept fils sont morts pour moi. Afin que je puisse les remplacer, de fait comme de cœur, veux-tu m'accorder la main de Johanna, qui sera reine de Suède?

— Reine de Suède !... ma fille!...

— Elle a mérité ce titre... et je l'aime...

Johanna était très-pâle. Ses yeux, un instant voilés, brillaient maintenant d'un éclat étrange. Un rayon de soleil, s'arrêtant comme à plaisir sur son noble front, semblait la couronner d'une sorte d'auréole.

— Tu ne réponds pas? reprit le vieillard après un long silence ; est-ce donc, ma fille, que tu me charges de la réponse?...

— Oui, mon père, répondez... je m'en rapporte à votre sagesse...

Après quelques secondes de recueillement, Noménoé s'exprima ainsi :

— Ce nous est un grand honneur, ô mon roi... et qui prouve toute la noblesse de votre âme. Mes fils n'ont fait que leur devoir ; nous ne méritons aucune récompense, sinon celle de savoir notre pays libre et notre souverain glorieux.

— Mais elle, mais Johanna...

— Johanna n'est qu'une paysanne, interrompit le vieillard, vous ne pouvez pas, vous ne devez pas l'aimer. On blâmerait justement une pareille union. Elle serait fâcheuse pour le pays, dont l'avenir, encore incertain, réclame de son roi quelque puissante alliance. Soyez béni pour votre généreuse pensée, pour votre bon souvenir. Johanna n'est pas née pour le trône, elle doit refuser d'y monter, quand bien même elle aimerait le roi... N'ai-je pas lu dans ton cœur? Ai-je bien parlé, ma fille?

— Oui, mon père, répondit-elle en regardant Gustave avec un mélancolique sourire, mais avec un regard résolu ; oui, quand bien même elle aimerait le roi... quand bien même le roi l'aimerait... C'est un dernier sacrifice que réclame la patrie... nous devons refuser... je refuse...

Vainement Gustave voulut insister, attestant les services rendus, sa vie tant de fois sauvée, la mort héroïque des sept fils de Noménoé, les conseils et les encouragements de Johanna, cause première de la victoire qu'elle avait tant de fois prédite.

Longtemps Gustave parla ainsi ; il épuisa tout ce que la conviction, la reconnaissance, l'enthousiasme inspiraient à son grand cœur. Il finit par invoquer son amour, dont la sincérité, la foi, éclatait dans son regard, dans sa voix, dans son être tout entier.

Johanna semblait prendre un amer plaisir à l'écouter; son sourire devenait de plus en plus triste, une larme perla dans ses yeux, mais elle fit disparaître vivement cette preuve de faiblesse, et se redressa tout aussitôt plus résolue, plus ferme que jamais.

— Ah ! vous ne m'aimez pas! dit enfin Gustave.

Elle ne put se défendre de protester par un cri, par un regard, dans lequel se révéla toute son âme.

Puis, chancelante, éperdue :

— Gustave! murmura-t-elle, ô mon roi... taisez-vous... partez... vous me brisez le cœur !

— J'obéis, répondit-il enfin, mais du moins que cet arrêt ne soit pas irrévocable..... Réfléchissez encore, Johanna : vous seule partagerez avec moi le trône de Suède... vous, ou pas d'autre !... c'est mon dernier mot... Dans trois jours, faites-moi connaître le vôtre... j'attendrai!...

Il s'éloigna.

Durant quelques minutes le père et la fille restèrent immobiles, écoutant le bruit des pas qui se perdait dans le sentier.

Puis le vieillard, comme réveillé par un sanglot de Johanna, se retourna vers elle et lui tendit les bras.

Elle s'y laissa tomber toute en pleurs.

Il y eut un long silence.

Puis ces mots, prononcés par la voix de Donald :

— Courage, Johanna... j'étais là... j'ai tout entendu... vous êtes une sainte fille...

Elle le regardait maintenant. Elle lui dit :

— Prends courage aussi, mon pauve Donald... car tu dois comprendre maintenant pourquoi je ne puis être ta femme.

— Je le savais déjà, répliqua-t-il, il y a longtemps que j'avais tout deviné.

. . . .

Trois jours plus tard, Gustave Ier recevait ces quelques mots de Johanna :

« Formez une alliance digne du roi de Suède. C'est votre devoir. Moi, je suis la femme de Donald. »

CONCLUSION.

Gustave fut longtemps à se consoler de la perte de Johanna.

Enfin, vaincu par la raison d'État, il épousa la princesse Catherine, fille du prince Magnus de Saxe-Lauenbourg.

Le jour même du couronnement de la nouvelle reine, et c'était alors l'apogée du glorieux règne de Gustave Wasa, trois personnages appartenant à la classe populaire, et comme tels vêtus du costume national, se faisaient remarquer parmi ceux que leur rang ou leurs services appelaient aux places d'honneur. C'étaient deux jeunes époux s'appuyant, ainsi que les supports d'un écusson, aux deux côtés du fauteuil, sur lequel un vieillard était assis.

Sa tête vénérable et ses longs cheveux blancs se détachaient sur le velours sombre du dossier. Telle était son immobilité, celle de ses deux enfants, qu'ainsi réunis tous les trois, ils formaient comme de vivantes armoiries.

Effectivement, ce pouvait être celles des Noménoé.

Ce vieillard, aux yeux éteints par les pleurs, c'était le père des sept jeunes héros morts pour l'indépendance du pays.

A sa droite, Donald, un des plus glorieux survivants de la lutte, et qui personnifiait par sa mâle et franche simplicité le type à la fois vaillant et doux de la race dalécarlienne.

A sa gauche, Johanna, radieuse d'une beauté que voilait encore un léger nuage de souriante mélancolie.

Lorsque le roi vint à passer, son regard s'arrêta vers ce groupe, et sembla dire :

— Johanna, êtes-vous contente ?...

Elle détourna la tête, et, serrant la main de son mari, elle lui demanda :

— Êtes-vous heureux, Donald ?...

En ce moment les acclamations redoublaient. Aussi les joyeux carillons et les salves d'artillerie; tout semblait prendre une voix, tout semblait crier avec le peuple enthousiaste :

— Vive le libérateur !... vive le roi Gustave !...

Le vieux Noménoé se souleva de son siége, et luimême répéta ce cri; puis il se laissa retomber.

— Ah! murmura-t-il, soyez béni, mon Dieu, qui m'avez laissé vivre jusqu'en ce beau jour !

. . . .

Disons en quelques mots ce qu'il en advint des autres personnages de cette histoire.

Les crimes de Christian avaient fini par soulever les Danois eux-mêmes. Il essaya d'apaiser la révolte en sacrifiant Didrek-Slaghok, qui fut pendu sur la grande place de Copenhague, puis, vivant encore, jeté dans un grand feu



Le couronnement. Dessin de Gerlier.

de joie. Nonobstant, la révolution poursuivit son cours, et le Néron du Nord se vit contraint de prendre la fuite, mais avec vingt vaisseaux sur lesquels il avait eu le soin préalable d'embarquer tous ses trésors.

Réfugié dans l'île de Gothland, de roi devenu pirate, il essaya à plusieurs reprises de reconquérir les trois couronnes qui lui avaient successivement échappé. Lors de son dernier débarquement en Norwége, le 1er juillet 1532, il fut fait prisonnier et enfermé à la forteresse de Sunderborg, dans une chambre dont toutes les ouvertures furent murées, à l'exception d'une étroite fenêtre par laquelle on lui passait des aliments.

Il vécut ainsi durant dix-sept ans, puis, transféré au château de Kallundborg, il y mourut à la suite d'un dernier accès de démence, en s'enivrant avec des vins d'Italie.

. . . .

On connaît l'histoire de Gustave Wasa et de ses glorieux successeurs.

Leur race s'est éteinte, mais la Suède a conservé son indépendance. Si jamais elle était attaquée de nouveau, parmi les libérateurs qui se lèveraient pour la défendre on retrouverait encore le sang des Noménoé dans les descendants de Donald et de Johanna.

CH. DESLYS.

FIN.

LÉGENDES ITALIENNES.

L'ANE D'EMPOLI.

Empoli est un gros bourg que l'on trouve à gauche, quand on va de Livourne à Florence par le chemin de fer qui relie ces deux villes.

La première fois que je vis Empoli, je me rendais à Florence en compagnie d'un Français chez qui j'étais employé, et d'un Italien, nommé Giuseppe, domestique de mon patron.

Nous étions en waggon, arrêtés pour quelques minutes à l'embarcadère.

— Comment nommez-vous cette ville? demandai-je...

— Empoli : c'est le pays de Giuseppe, répondit le Français ; et il ajouta, en me désignant l'un des petits clochers qui dominent cet amas de maisons : Vous croiriez-vous de force à sauter du haut de ce campanile terminé en terrasse ?

— Non certes ! répliquai-je.

— Pourquoi cela?

— Pourquoi? singulière question !

— Vous auriez peut-être peur de vous casser quelque chose.

— Probablement.

— Vous ne savez donc pas voler?

— Pas encore.

— Eh bien ! mon cher, descendez de voiture, entrez dans Empoli, et l'on vous enseignera cela.

— On m'enseignera à voler ! voyons, ne faites pas de jeu de mots, parlons italien pour mieux nous comprendre en français; m'enseignera-t-on à *volare* ou à *rubare* (dérober)?

— A *volare*, pardieu ! absolument comme les oiseaux.

— Bon! et qui m'enseignera cela?

— Un âne...

— Un âne !... décidément, je n'y comprends plus rien : expliquez-vous clairement, s'il vous plaît.

— Ah! c'est bien simple. Chaque année, à certain jour du mois de mai, je crois, du haut de ce clocher un âne s'élance et vole si bien, que souvent il accomplit ce périlleux voyage sans éprouver le moindre désagrément, et cela aux applaudissements de quelques milliers de Toscans amenés à Empoli par l'attrait de ce singulier spectacle.

— Vous voulez rire?

— Non, ma foi! demandez plutôt à Giuseppe, qui doit être bien renseigné.

Giuseppe affirma sérieusement la chose.

— Connaissez-vous, lui dis-je alors, l'origine de cet usage?

— Oui, répondit-il.

Et il m'en fit cet historique plus ou moins légendaire :

A quelques milles à l'est d'Empoli, l'on aperçoit une espèce de mamelon, auquel la tour fluette qui le surmonte donne, de loin, toute l'apparence d'un grand entonnoir renversé.

Ce mamelon, cet entonnoir, dont la tour est le goulot, se nomme San-Miniato.

Au temps jadis, à propos de quelques différends seigneuriaux, ceux d'Empoli vinrent mettre le siége devant San-Miniato.

Après plusieurs tentatives d'assaut, toutes plus infructueuses et coûteuses les unes que les autres, les assiégeants commençaient à se décourager.

Du haut de l'inexpugnable donjon, ceux de San-Miniato riaient insolemment des efforts que, par leur courage ou leur avantageuse position, ils arrivaient à rendre stériles.

Un jour, entre autres, le seigneur assiégé cria aux ennemis qui s'avançaient avec l'indolence particulière aux gens qui doutent du succès :

— Paresseux ! lâches ! vous prendrez San-Miniato quand les ânes d'Empoli voleront.

Cette bravade, rapportée au comte d'Empoli, lui inspire un projet grandiose.

Le lendemain, par son ordre, toutes les troupes sont rassemblées en armes sur la place d'Empoli autour du clocher, dont la base est encombrée d'une montagne de coussins.

A un coup de cloche, auquel il est convenu que chacun doit lever les yeux, l'on voit apparaître, sur la terrasse du campanile, le comte d'abord, puis quelques soldats portant ou traînant un âne, dont le corps, le cou, les jambes sont perdus sous les flots de plusieurs pièces d'étoffes qu'on y a nouées ou attachées.

Un second coup de cloche commande alors le silence :

— Braves sujets, crie le comte, notre félon adversaire a cru ajourner indéfiniment l'heure de sa perte en désignant comme époque de notre triomphe le jour où les ânes voleront. Eh bien ! c'est aujourd'hui, aujourd'hui même que San-Miniato tombera en notre pouvoir, car les ânes d'Empoli peuvent et savent voler. Voyez plutôt.

Le comte fait un signe ; et les soldats poussent en avant le pauvre baudet, qui, selon les mœurs traditionnelles de sa famille, s'efforce en ce cas de reculer : il est au bord de la terrasse, il enjambe la balustrade... un frémissement d'anxiété parcourt la foule attentive... C'en est fait!... *Asinus jactus est!...*

Sentant l'appui manquer à ses pieds, Aliboron s'agite pour le chercher ; les draperies se déploient, flottent, engouffrent l'air, et ralentissent ainsi la chute du volatile improvisé, que les coussins entassés reçoivent sain et sauf, et qui, remis bientôt de sa légitime émotion, la traduit par le plus formidable hi! han !... qui ait jamais retenti sur les terres toscanes.

Un orage d'applaudissements se mêle à la voix de l'héroïque quadrupède...

— L'âne a volé ! l'âne a volé ! crie-t-on de toute part.

Le comte, qui, malgré son impatience de se montrer, n'a pas pris, pour descendre du clocher, le chemin qui vient d'être reconnu praticable, le comte arrive, l'épée à la main :

— L'âne a volé! dit-il aussi, l'âne a volé!... à nous San-Miniato !...

— Oui ! oui ! l'âne a volé ! à San-Miniato !... à San-Miniato ! répète la foule enthousiaste en brandissant ses armes : à San-Miniato !

L'on part d'Empoli ; l'on arrive vers le château ennemi, et, cette fois, rien ne peut arrêter l'impétueux élan de la troupe électrisée.

La place est forcée, la garnison massacrée... et le sei-

gneur du lieu obligé, pour racheter sa vie, de subir les nombreuses et impérieuses exigences du vainqueur.

Quand on revint à Empoli, l'âne fut porté en triomphe.

Depuis cette époque, le jour anniversaire de cette mémorable victoire est, à Empoli, un jour de fête dont le héros à longues oreilles est tenu de faire, à son tour, comme son glorieux devancier, le traditionnel saut périlleux qui décida du sort de San-Miniato.

« Noblesse oblige, » c'est le cas de l'affirmer en face du chevaleresque dévouement annuel des ânes d'Empoli, qui, d'après Giuseppe, payent quelquefois assez cher leur scrupuleuse fidélité au devoir que le sang leur impose...

EUGÈNE MULLER.

ABD-EL-KADER A PARIS.

Je l'ai vu, je l'ai entendu parler, j'ai causé avec lui, cet illustre émir qui, arrivé en France, il y a vingt ans, en prisonnier, en ennemi public, — y revient aujourd'hui en allié, en héros, en triomphateur, comme un prince aimé de la nation.

C'est un homme de taille moyenne, — aux traits réguliers, aux lignes du visage très-pures ; — ses yeux sont noirs, pénétrants ; ils étincellent, mais sans dureté ; leur rayonnement est une caresse, une caresse délicate et douce ; ses lèvres laissent glisser un sourire fin, sans dédain, sans malignité ; sa physionomie, loin d'être impassible comme celle de la plupart des Orientaux, reçoit toutes les impressions ; — les sensations s'y manifestent, comme, sur l'onde calme et limpide, on voit courir des rides à la moindre brise.

Une étoile, un tatouage, apparaît sur la tempe droite. Les mains sont quelque peu osseuses ; les veines y dessinent leurs lignes bleuâtres, à côté des muscles et des nerfs qui s'y tordent en vigoureuses saillies.

Abd-el-Kader parle peu, mais toujours avec une extrême netteté. Les expressions dont il se sert n'ont rien de cette emphase qu'on s'est trop fréquemment plu à attribuer à tous les enfants de l'Orient ; elles sont colorées, sans afféterie.

L'émir est né quelques mois avant l'Empereur Napoléon, en 1807.

Les fatigues, les privations, la captivité, ne l'ont pas vieilli ; — il paraît avoir à peine cinquante ans ; sa barbe, qu'il porte assez longue, ne semble pas cacher un seul poil blanc, et, certes, il n'est pas homme à la teindre ; son front élevé, légèrement bombé, uni, mat comme l'ivoire, révèle aux yeux des phrénologistes la poésie, une volonté inébranlable et une intelligence philosophique exceptionnelle ; son tempérament est à la fois nerveux et sanguin, les diverses forces y sont admirablement équilibrées. En résumé, cet homme, qui, après avoir été le plus redoutable de nos ennemis, est devenu le plus loyal de nos alliés, — sans faillir une seule minute aux devoirs que lui imposaient sa nationalité et son passé, — cet homme, une des illustrations plus les pures du dix-neuvième siècle, répond bien à cet adage populaire qui admet une relation directe entre la noblesse des sentiments et la beauté corporelle (1).

Abd-el-Kader est accompagné de ses fidèles. J'ai principalement remarqué parmi eux un mulâtre de taille assez élevée, au regard intelligent, presque inquisiteur, — c'est le brave Kara-Mohammed, le serviteur le plus dévoué de l'émir, le gardien du maître, prêt à mourir, prêt à faire mourir au premier mot. Son yatagan ne se teindra jamais de sang que pour la défense du prince des croyants. Sa personnalité n'est rien. Cet homme s'est abdiqué lui-même.

L'émir habite, rue Lord-Byron, un hôtel où ont passé tour à tour la plupart des étrangers illustres, des ambassadeurs venus des parages les plus lointains. En moins de cinq ans, on y a vu les Siamois, les Japonais, les Annamites, et enfin les Arabes. Cet hôtel devient historique. Quelle Babel ce serait, s'il pouvait avoir appris toutes les langues qu'on y a parlées ! Quel curieux livre on écrirait en relatant les traits de mœurs dont il a été le discret témoin !

Non-seulement Abd-el-Kader est accompagné d'une suite de guerriers, mais il possède deux femmes, deux belles Circassiennes, dont la plus âgée a, dit-on, quatorze ans ! Personne ne les a vues. Le mulâtre Kara-Mohammed n'hésiterait pas sans doute à frapper de son sabre les audacieux qui voudraient forcer la consigne.

Abd-el-Kader s'est plusieurs fois montré en public, — on l'a vu à l'Hippodrome, dans quelques théâtres et dans de grandes réunions.

Il a rencontré sur son chemin ces noirs visages qui nous viennent d'Algérie, et qui depuis une année gardent nos édifices publics avec une intelligence égale à celle des soldats de la ligne ; en passant devant leur caserne, il a fait, assure-t-on, arrêter une minute sa voiture, et, comme une vingtaine de turcos se prosternaient devant lui, devant lui le chef de religion, il s'est recueilli et a appelé sur eux les bénédictions d'Allah.

Si Abd-el-Kader a les sentiments élevés et généreux du chrétien, il est toujours foncièrement musulman. Jamais il ne se convertira ; il est, au contraire, tellement persuadé de la supériorité de sa religion, qu'il cherche à faire des prosélytes. On cite à ce sujet l'aventure suivante :

Il y a quelques années, un bon curé de campagne, frappé du génie de l'émir, voulut le convertir. Le général Daumas, qui accompagnait Abd-el-Kader, lui fit connaître en riant la singulière démarche du prêtre.

— Ce doit être un homme de bien, répondit très-sérieusement l'émir, car il a de bonnes intentions. Ecris-lui de venir ; c'est moi qui le convertirai ; ce sera un triomphe pour moi de décider un marabout chrétien à embrasser ma religion.

Vous devez penser que la chose n'alla pas plus loin.

On raconte que pendant son séjour à Paris l'émir se croisa rue de Rivoli avec le général de Lamoricière. Étrange retour des choses d'ici-bas ! Le vainqueur et le vaincu, que tant d'années avaient séparés, se retrouvaient en présence. Abd-el-Kader se rendait aux Tuileries dans

(1) Dans toutes les questions qui ne touchent pas à la morale pure, nous nous faisons une loi de laisser une liberté entière d'appréciation à nos collaborateurs. Nous ne devons cependant pas oublier dans cette circonstance que l'émir n'a pas toujours respecté les lois de la guerre, et l'héroïsme de Damas ne peut effacer complétement pour nous le souvenir des massacres de l'Algérie. (*Note de la Direction*, C. W.)

une des voitures de la cour. Il portait au cou le grand cordon de la Légion d'honneur. Le général, lui, était en bourgeois. Ils se reconnurent à coup sûr et leurs yeux se rencontrèrent dans un regard. Que disait ce regard ? Nul ne l'a su, et les chevaux de l'émir passèrent rapides comme le vent, emportant la fugitive vision.

Comme poëte, Abd-el-Kader est un des esprits les plus remarquables de notre époque. Son cœur tressaille, s'exalte aux grands spectacles de la nature. L'idée de Dieu l'inspire surtout. Voici quelques exemples de ses pensées ; nous ne les transcrivons, du reste, qu'en y ajoutant nos réserves :

« Rien n'est plus agréable à Dieu qu'une goutte de sang répandue pour sa cause.

« Ou une larme glissant sur la joue, pendant la nuit, par suite de la crainte qu'il inspire.

« Ne mettez jamais votre confiance ni dans la fortune ni dans les femmes.

« Placez-la dans celui qui ne meurt pas, placez-la en Dieu !

« L'homme libre n'est qu'un esclave, s'il est cupide ; et l'esclave devient libre, s'il sait se contenter de peu.

« Pardonner l'outrage, c'est marcher au mépris.

« L'homme a été fait avec de la soie et du fer. S'il s'habitue au luxe, à la mollesse, à la bonne nourriture, la soie domine et bientôt il n'est plus bon à rien.

« Si, au contraire, il tient son âme en bride et s'il repousse impitoyablement toutes les jouissances de la vie, le fer l'emporte, et il reste apte à supporter les plus grandes fatigues, à exécuter les plus grands travaux.

« Bien fous ceux qui ne veulent pas comprendre l'inanité des choses de ce monde, car chaque jour la terre crie dans les airs :

« N'ayez aucune confiance en moi, mes paroles font « rire et mes actions font pleurer. »

Abd-el-Kader, en s'éloignant de la France après avoir été mis en liberté par le prince président, prononça ces paroles : « D'autres ont triomphé de moi ; seul, Louis-Napoléon m'a vaincu. »

Il est en effet un de ces hommes qui ne peuvent être domptés que par la générosité.

Richard CORTAMBERT.

ÉTUDES MORALES AU CRAYON.



Les ombres révélatrices. Orgueil et bassesse. Composition de E. Morin.

ÉTUDES RELIGIEUSES.

SAINTE BARBE.



Sainte Barbe. Composition de F. Lix.

Il est un livre sublime qui faisait rêver Voltaire et pleurer Jean-Jacques, et que je viens d'ouvrir pour en détacher une modeste page. Ce livre est la *Vie des saints;* cette page est l'histoire de *sainte Barbe.*

Beaucoup de saints sont illustres; tout le monde connaît leurs héroïques dévouements, leurs légendes poétiques et leurs glorieux martyres. D'autres sont moins populaires. De ce nombre est sainte Barbe.

On est peu d'accord sur sa vie, et beaucoup d'historiens n'ont écrit à côté de son nom que ces mots : « Vierge et martyre. » C'est là toute sa biographie... et pourtant je ne sais guère d'existence plus dramatique et

plus touchante que celle de sainte Barbe, ni de plus beau martyre.

Du temps que Maximin, successeur d'Alexandre-Sévère, était empereur d'Orient, il y avait, en Nicomédie, un seigneur appelé Dioscore. Il était riche et puissant, mais fier, cruel et adonné au culte des faux dieux.

Barbe, sa fille unique, était au contraire d'une douceur incomparable et d'une merveilleuse beauté. Enfant, elle méprisait les plaisirs de son âge, aimait à tendre la main aux pauvres et se privait, autant que possible, des choses délicates pour soulager leur misère. Plus tard, elle vint à apprendre qu'il y avait à Alexandrie un homme d'une grande sagesse, appelé Origène, qui démontrait l'existence de Dieu et la vanité des idoles. La jeune Barbe lui écrivit de sauver son âme. Origène envoya à la jeune fille un de ses disciples, nommé Valentin, qui lui expliqua les mystères sacrés de la religion et la baptisa. Les plus riches seigneurs du pays la demandèrent en mariage, mais elle les refusa tous, au grand mécontentement de son père, qui, de colère, la fit enfermer dans une tour. Barbe resta inébranlable, répondant toujours aux menaces de Dioscore qu'elle était chrétienne, et qu'elle ne voulait d'autre époux que Jésus, son immortel fiancé.

Puis elle s'approcha du pilier en marbre de sa prison, y fit le signe de la croix, et aussitôt l'empreinte de sa main resta gravée sur le marbre aussi profondément que si ce marbre eût été de la cire.

A la vue de ce miracle, la colère de Dioscore redouble, il injurie et frappe sa fille qui, impassible et résignée, lui prêche la foi chrétienne.

La nuit suivante, une main invisible ouvre les portes du cachot de Barbe, enlève ses fers, et la jeune chrétienne obéissant à une voix mystérieuse, prend la fuite.

A cette nouvelle, Dioscore, qui craint de perdre les faveurs de Maximin, se met à la poursuite de sa fille, et il va l'atteindre lorsqu'un grand rocher s'ouvre tout à coup pour laisser passer la fugitive, puis se referme, et Dioscore perd la trace de Barbe. Mais, quelque temps après, il apprend d'un berger que sa fille s'est réfugiée dans une caverne, et qu'elle instruit dans sa religion les enfants de la montagne attirés et charmés par son ineffable douceur. Le berger aussitôt est changé en pierre pour avoir trahi la sainte, et ses brebis sont métamorphosées en sauterelles. Mais Dioscore, que rien n'arrête, s'élance vers la caverne, surprend sa fille en prières, l'accable d'injures et la traîne par les cheveux dans un cachot. Puis, la faisant conduire devant le président Marcian, il l'accuse d'être chrétienne, et demande contre elle toute la rigueur des lois impériales.

Le lendemain, quand Barbe comparut devant le président, Marcian fut frappé de sa grande beauté et lui dit : « Si tu veux te sauver, sacrifie aux dieux immortels, ou tu mourras dans les plus affreux tourments. » Elle répondit : « Je veux m'offrir en sacrifice à mon Dieu Jésus qui a fait le ciel et la terre, et quant aux démons que tu adores, le prophète a dit : « Ils ont des yeux et ne voient point, « ils ont une bouche et ne parlent point; ceux qui leur « rendent hommage leur ressemblent. »

Alors Marcian, furieux, fait un signe aux bourreaux, et le supplice de sainte Barbe commence.

On la dépouille de ses habits, on la fouette avec des nerfs de bœuf, on la charge d'un cilice et on la ramène presque expirante dans sa prison. Mais, ô miracle! quand elle reparaît devant ses juges, sa figure est rayonnante et ses plaies sont guéries.

— Vois, lui dit le président, combien les dieux te sont favorables et combien ils t'aiment, puisqu'ils ont guéri tes plaies.

— Tes dieux, répondit Barbe, sont comme toi sourds, aveugles et muets; celui qui m'a guérie c'est Jésus-Christ, le Fils du Dieu vivant; mais tu ne le vois pas, parce que ton cœur est endurci par le péché.

A ces mots, la fureur de ses persécuteurs ne connaît aucune borne; on lui brûle le corps avec des torches ardentes, on lui laboure les flancs avec des peignes de fer, on l'inonde d'huile bouillante; l'aspect de ces tourments devient si affreux, que Marcian lui-même se détourne avec horreur et se voile la face avec son manteau. Mais la sainte, le front rayonnant et les yeux tournés vers le ciel :

— Mon Dieu! s'écrie-t-elle, que votre pitoyable main ne me délaisse pas. Car sans vous je ne puis rien et je puis tout avec vous.

Puis, ensanglantée et nue, on la promène à coups de fouet dans les rues pour épouvanter les autres filles chrétiennes. Alors Barbe tourne de nouveau son regard vers le ciel et dit :

— Mon Dieu! qui couvrez le ciel de nuages et la terre d'obscurité, cachez la nudité de mon corps, de peur que des yeux infidèles n'aient sujet de blasphémer votre saint nom.

Et sa prière est aussitôt exaucée, un ange descend du ciel portant une tunique blanche, et tout le corps de sainte Barbe se trouve couvert d'une merveilleuse clarté qui la cache aux regards des païens.

Enfin on la condamne à avoir la tête tranchée, et c'est Dioscore lui-même qui, après avoir été le dénonciateur de sa fille, demande à être son bourreau.

Barbe est amenée en dehors de la ville sur le sommet d'une colline, et elle marche, les mains jointes, les yeux rayonnant d'espoir et ses beaux cheveux épars sur son doux visage. Elle prie pour ses bourreaux ou chante les louanges du Seigneur. Soudain une colombe plus blanche que la neige se met à voltiger autour de sa tête, une croix lumineuse s'élève jusqu'au ciel, et la colombe se posant sur la croix dit : « Salut, Barbe, une glorieuse couronne t'attend, et le paradis est ouvert pour toi avec ses félicités éternelles. »

La sainte aussitôt s'agenouille, fait sa prière à Dieu et tend le cou à son père, qui le tranche de son épée.

En même temps il s'éleva un grand orage; le tonnerre se mit à gronder et Dioscore, en descendant la montagne, fut tué d'un coup de foudre.

C'est sans doute en souvenir de ce châtiment que sainte Barbe est invoquée contre le tonnerre, et sans doute aussi qu'elle est la patronne des artilleurs et des mineurs.

Un spectacle singulièrement pittoresque et empreint d'une solennité vraiment saisissante, c'est la célébration de la Sainte-Barbe dans certaines mines d'Allemagne. Un autel est improvisé à cinq ou six cents pieds de profondeur dans les entrailles de la terre, les vastes galeries ruissellent de lumière, et les mineurs, en habits de fête, font retentir de leurs chants religieux les voûtes souterraines toutes pavoisées de croix et de bannières. Alors, le plus vieux des assistants s'avance vers l'image vénérée de sainte Barbe qui se dresse au milieu des rameaux de buis, récite les litanies de la Vierge au bruit d'une musique mélancolique et douce, et à chaque verset, un mineur vient déposer sur l'autel une couronne de vert.

Le martyre de la sainte eut lieu le 4 décembre qui est le jour de sa fête. Quel écolier l'ignore? Quel est celui d'entre nous qui l'a oublié?

Je me rappelle avec joie ce jour de congé et de fête,

où nous faisions, comme à la Saint-Charlemagne, sauter par-dessus les pupitres nos *Selectæ* et nos *De viris* pour nous répandre en bande joyeuse dans les bois étincelants de givre. Avec quelle ardeur on s'élançait sur la surface glacée des rivières! avec quel acharnement belliqueux nous livrions des combats où les cris des blessés étaient des éclats de rire, et les boulets de canon des boules de neige! Le soir, on se rangeait gaiement autour du poêle, et tandis que les marrons petillaient dans la cendre, que le cidre écumait dans nos verres, nous fêtions sainte Barbe, la fourchette en main.

Mais peut-être aucun de nous ne savait que, réfugiée dans une grotte, la sainte fille de Dioscore appela autour d'elle les enfants des bergers et des laboureurs, qu'elle les instruisit dans sa foi, et qu'elle fonda ainsi la première école chrétienne.

FULBERT-DUMONTEILH.

LE SCIENCE EN FAMILLE.

PROMENADE AU JARDIN D'ACCLIMATATION (1).

LES GALLINACÉS (SUITE) (1).

— Vous avez, madame, sous vos yeux ici à votre droite, un animal plus comparable aux gens ridicules dont vous parlez.

— Oh! dit-elle, c'est bien cela; quelle morgue stupide dans sa pose! Comme il est bouffi, plein de lui-même, grotesque en même temps que sûr de plaire. N'est-ce pas le dindon?

— Oui, madame.

— Eh bien! monsieur, plus j'observe les animaux que vous voulez bien prendre la peine de me montrer, plus je me persuade que le genre humain en renferme tous les types. J'ai vu quelquefois dans nos salons de gros dindons bouffis dont celui-ci serait un fidèle portrait. Je connais entre autres un homme fort riche qui, pour montrer ses diamants et afficher sa fortune, porte sous sa cravate un magnifique jabot, bien que ce n'en soit plus la mode. Rond comme une boule, la figure colorée et stupide, le crâne orné de quelques rares cheveux gris, le poing sur sa hanche, il me regarde souvent avec des yeux, qu'en voulant rendre doux il ne fait qu'abêtir encore. Je vois sur sa ridicule figure qu'il se dit en lui-même : Tourné comme je suis, avec ma fortune, je n'aurais qu'à dire un mot pour que cette jeune veuve devînt ma femme ; mais je puis trouver mieux.

— Oh! madame, que de choses vous savez lire dans une physionomie! votre remarque est parfaitement juste. Non-seulement les animaux nous rappellent certains types de la forme humaine, mais souvent aussi des caractères. La Fontaine est plein d'observations d'une rare finesse en ce genre dans ses fables. La stupidité vaniteuse, la satisfaction de lui-même, dont l'air de sa personne est empreint, font du dindon un type dont on voit les congénères dans le monde et ailleurs. Il est en même temps colère et poltron, prend des airs de matamore et se sauve. Sa démarche est stupide et lourde, ses appétits sont brutaux et gloutons.

— Il serait difficile de ne pas reconnaître en sa personne un de ces gens avantageux et bêtes que nous avons de temps en temps le malheur de rencontrer sur notre chemin.

— Mais, madame, le vrai dindon a au moins cet avantage, que sa chair est excellente à manger et constitue, quand on l'associe convenablement avec des truffes, un des plats les plus appréciés des gourmets. Il arrive souvent...

— Que c'est un dindon qui mange l'autre?

— Oui, madame, bien qu'un proverbe dise que les loups ne se dévorent pas entre eux. Un gourmand fort connu prétendait que, pour savourer ce succulent morceau, il ne fallait être que deux : soi et le dindon.

— C'est bien touchant, mon cher monsieur, et, pour rien au monde, je n'aurais voulu troubler un aussi délicieux tête-à-tête.

— Peut-être, madame, car ce gourmand avait beaucoup d'esprit. Pour en revenir au dindon, il faut avouer, si nous voulons être justes, que la domestication ne lui a pas été favorable, au point de vue physique du moins. Le dindon sauvage est un bel oiseau, dont le plumage ne manque pas de couleurs harmonieuses, d'un vert bronzé métallique ; ses formes sont aussi plus sveltes, et il est doué d'une agilité qui en fait un gibier difficile à chasser.

En Amérique, ces animaux sont répandus dans les prairies qui s'étendent au delà du Mississipi, dans cette région qu'on appelle le *Far West*. Ils voyagent en troupes souvent nombreuses et parcourent parfois sans s'arrêter une assez grande étendue de pays. Lorsqu'ils arrivent sur le bord d'une rivière, ils s'abattent sur la partie la plus élevée de la rive, y restent un ou deux jours comme en délibération, puis, montant sur les arbres, à un signal donné par le chef de la troupe, tous prennent leur vol vers la rive opposée. Les vieux y parviennent sans peine lors même que la rivière a un kilomètre de large ; mais les plus jeunes, trahis par leurs forces, tombent à l'eau et achèvent la traversée à la nage.

C'est à des missionnaires jésuites que l'on doit l'introduction du dindon en Europe, et les premiers qui furent mangés en France parurent, dit-on, au repas de noces de Charles IX, en 1575. Le Jardin possède plusieurs variétés du dindon domestique, entre autres la blanche, la grise et la rousse. Il est regrettable néanmoins de ne pas voir dans l'oisellerie du bois de Boulogne la belle espèce du Mexique, le dindon ocellé, qui, à l'excellence de sa chair, joint un plumage des plus riches, rivalisant avec celui du paon ; sa queue surtout est couverte de miroirs couleur de saphirs, entourés de cercles d'or et de rubis, dont l'effet est merveilleux.

— Il serait vraiment dommage de manger un aussi bel oiseau. Celui-ci inspire moins de pitié. Mais, pour revenir à notre sujet, depuis que nous sommes ici, je m'aperçois que nous devons à l'Amérique et à ceux qui l'ont découverte beaucoup de reconnaissance. Un grand nombre d'animaux utiles nous viennent de ce continent.

— Nous lui avons, madame, donné en échange à peu près ce que nous lui devons. Tous nos animaux domestiques lui étaient inconnus, et elle a eu le bon esprit de

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

les adopter dès l'origine, tandis que chez nous on a fait fi de bien des richesses. Pour ne pas sortir de la classe des oiseaux, je pourrais citer et vous montrer ici le naudon, l'agami, le kamichi, les colins, les hoccos, les marails, des espèces variées d'oies, de canards, des perroquets et une foule de jolis petits passereaux qui nous réjouissent par leurs brillants plumages. Le Jardin d'acclimatation emploie maintenant tous ses soins à réparer le temps perdu, et il est déjà parvenu à des résultats remarquables.

L'Angleterre, la Hollande surtout, nous ont de beaucoup précédés dans la voie de l'acclimatation, bien que leur climat soit bien moins favorable que le nôtre. Un Hollandais riche et instruit, dont pourtant j'ose à peine prononcer le nom devant vous, tant il possède un goût de terroir, M. Ameshoffriche, avait en Hollande une immense ménagerie ornithologique, et il en était arrivé à voir ses oiseaux produire avec autant d'abondance que les poules.

— Dites-moi, monsieur, pour en revenir au paon qui faisait si bien la roue, est-il un pays au monde où l'on puisse le rencontrer encore à l'état sauvage?

— Il est très-commun dans les forêts de l'Inde, où les voyageurs s'accordent à dire que son plumage est encore plus riche et plus éclatant. La femelle, qui, comme vous le voyez, n'a qu'un plumage d'un brun grisâtre ne rappelant en rien celui du mâle, pond ses œufs à terre, dans des trous soigneusement cachés, que savent pourtant quelquefois découvrir les animaux qui en sont friands. Ce fut, dit-on, à la suite des conquêtes d'Alexandre que le paon se répandit en Europe. Déjà, du temps de Pline, il était assez commun en Italie, où on l'élevait dans de petites îles du littoral. Sa chair, très-estimée des Romains, n'est réellement bonne que lorsque l'animal est jeune; mais, comme alors il n'a pas son beau plumage, on aimait mieux le manger dur pour le servir avec ses plus beaux habits.

— C'est, sans contredit, monsieur, le plus bel oiseau de notre pays, je dirai même du monde entier; mais il est bien fâcheux que son ramage ne réponde pas à son plumage: ce serait une des plus charmantes œuvres de la création.

— Il me semble juste, au contraire, madame, que tout ne soit pas donné aux uns et rien aux autres. Le rossignol et la fauvette, dont la robe d'un gris terne n'offre rien d'intéressant à voir, ont, par compensation, la voix la plus mélodieuse qu'on puisse entendre au fond des bois. N'est-ce pas une chose surprenante que d'aussi petits êtres, si complétement perdus dans le feuillage, qu'on ne saurait les y découvrir, remplissent les échos lointains de ces cadences limpides dont les rossignols charment les nuits tièdes du printemps!

— Je ne partage pas votre avis. Si le paon avait la voix du rossignol, ce serait un oiseau complet.

— Si complet, madame, qu'il ne serait peut-être jamais arrivé jusqu'à nous. Recherché à cause de sa chair, cette voix l'aurait trahi constamment, et, à moins que l'expérience ne l'eût rendu muet, la race en eût peut-être été anéantie depuis des siècles dans son propre pays.

— Allons, monsieur, je vois qu'il faut bien réfléchir avant de parler, et qu'on ne critique pas aussi facilement la nature qu'un roman ou une œuvre d'art.

— Madame, dis-je en tirant ma montre, vous voilà enfin délivrée d'un grand souci et moi d'un remords.

— Et pourquoi? je vous prie.

— Parce que l'heure est venue où votre toilette n'a plus rien qui puisse blesser les très-sérieuses conventions du monde.

— Vous l'avouerai-je, monsieur! les poules m'ont fait oublier une réflexion que vous me rappelez, sans doute parce qu'elle vous a semblé puérile. Si je suis votre élève en histoire naturelle, vous pourriez peut-être devenir le mien à d'autres points de vue, et je veux un jour vous faire convenir que les choses qui vous semblent les plus petites peuvent avoir leur côté sérieux. Nous en reparlerons.

— Regardez, madame, cet oiseau aux formes un peu lourdes, au plumage correct, aux mouvements bourgeois, il a déjà les allures de quelqu'un qui se sent chez lui. C'est encore une précieuse conquête américaine qui s'acclimate on ne peut mieux chez nous. Le hocco est un animal doux et sociable, vivant en familles paisibles et nombreuses dans les forêts de la Guyane et du Brésil. Pour la fécondité, la bonté de sa chair et la qualité de ses œufs, les hoccos ne le cèdent à aucun gallinacé. Ils atteignent presque la taille du dindon, leur plumage est noir à reflets verdâtres, et leur tête est ornée d'une aigrette élégante de petites plumes étroites et frisées. La femelle pond par mois de six à huit œufs blancs et de la grosseur de ceux de la dinde. Ils sont d'un goût excellent.

— Vous en avez mangé?

— Mais oui, madame, et avec le plus grand plaisir.

— J'aurais bien de la peine, me dit ma compagne, à prendre sur moi de goûter une chose qu'autour de moi personne ne mange; toutes ces bêtes exotiques m'inspirent comme aliments un invincible dégoût. Il me semble qu'en prenant une semblable nourriture, je m'exposerais à contracter les habitudes des peuples sauvages chez lesquels on est allé les chercher.

— Oh! madame, quel préjugé. Combien ce dégoût instinctif est fatal aujourd'hui aux progrès de l'acclimatation. Sans y attacher certainement l'idée originale par laquelle vous venez d'expliquer votre répugnance, bien des gens refusent de se soumettre au régime des choses nouvelles, plantes ou animaux, et il en résulte un bien regrettable retard dans la mise en pratique du but important que s'est proposé la Société d'acclimatation.

— Mais, monsieur, ne pensez-vous pas que le régime ait une influence réelle sur nos idées et sur nos sentiments? Trouvez-vous si déraisonnable de croire qu'il n'est pas absolument indifférent, au point de vue purement moral, de se nourrir de telles ou telles substances?

— Ce serait, madame, dis-je, nier une chose aussi évidente que le jour, et je n'en ai nullement envie. Notre bonne ou notre mauvaise humeur, nos appréciations tristes ou gaies des mêmes choses, notre bienveillance ou notre misanthropie tiennent bien souvent à l'état de notre estomac et aux habitudes que nous lui avons fait contracter. Mais encore faut-il, pour rester dans la vérité, ne pas pousser les choses à l'extrême. Savez-vous que si nos pères n'avaient pas fléchi sous la loi qui appelle les hommes à faire entre eux des échanges de toute espèce, nos aliments en France se réduiraient à un bien petit nombre! Presque tous nos fruits viennent de l'Asie. La majeure partie des animaux qui, aujourd'hui, font la base de notre nourriture, appartiennent à des pays étrangers ainsi que tous nos condiments, excepté le sel, et toutes nos boissons, excepté le vin.

— Eh bien! monsieur, pensez-vous que nous ayons les mêmes habitudes, la même manière de penser que nos pères vivant de glands dans les forêts de la Gaule? Quel rapport trouvez-vous entre vous, par exemple,

savant aux mœurs douces, et le terrible Vercingétorix?

— Il serait bien insensé d'attribuer de telles différences à une diversité de régime.

— Oh! dit ma compagne, je ne saurais être aussi exclusive et je pense bien que vous n'avez pas de moi une si sotte opinion. Cependant mon observation subsiste et les exemples récents en fourmillent autour de nous. Si j'ai quelque reconnaissance pour le café, qui vous rend quelquefois, messieurs, un peu plus aimables auprès de nous, je maudis le tabac et la bière, les deux poisons les plus antisociaux que des acclimateurs bien malavisés aient introduits chez nous.

— Ceci est vrai, madame, et si nous y ajoutions une foule d'autres boissons, à la tête desquelles se place l'absinthe, cette influence fatale est plus épouvantable encore que vous ne pouvez le supposer. Mais cette question est trop grave pour que nous y arrêtions plus longtemps notre pensée, nous y reviendrons un jour: le temps de notre promenade ne suffirait pas même à l'effleurer, et nous avons encore bien des choses à voir avant que je vous rende votre liberté. Je pense que vous reconnaissez ce gros oiseau noir tout tacheté de points blancs, dont le gloussement monotone a quelque chose de désagréable par sa continuité.



La magnanerie. Dessin de P. Sellier.

— Oui, monsieur, c'est la pintade, que je m'étonne de voir ici, parce que cet oiseau me semble originaire de notre pays, puisqu'il figure dans la description des festins du roman de la Table ronde et d'Amadis de Gaule.

— Il est certain, madame, qu'il fut introduit chez nous après la conquête romaine, mais il n'en est pas moins originaire du nord de l'Afrique. Il passa d'abord en Grèce, car vous savez que c'est en cet oiseau que furent changées deux des sœurs de Méléagre, et que les taches blanches dont sa robe est semée sont, dit-on, les traces de leurs pleurs. La femelle pond dix-huit à vingt œufs qu'elle dépose dans un buisson où elle les couve. La pintade est assez bonne à manger, mais son naturel criard la rend incommode dans les basses-cours. D'ailleurs, après avoir été fort à la mode sur nos tables, elle y est aujourd'hui à peu près abandonnée.

— Oh! monsieur, le joli petit oiseau avec son aigrette tremblante et son joli plumage mordoré.

— C'est, madame, une conquête toute nouvelle sur la Californie. Le colin ressemble un peu, comme vous voyez, à la perdrix, et comme il ne paraît pas souffrir de notre climat, nous devons espérer qu'un jour il rivalisera dans nos campagnes et sur nos tables avec cette dernière, à laquelle il n'a rien à céder pour l'excellence de sa chair. Regardez, madame, au-dessus de ces charmants colins, ce gros oiseau qui se promène au premier étage. C'est une

conquête contemporaine. Peut-on voir rien de plus éclatant que ce personnage, un peu lourd de formes, mais dont les plumes sont autant de pierres précieuses!

— Comment appelez-vous ce bel animal?

— C'est le lophophore. Il nous est venu tout récemment de l'Inde. L'or, les saphirs et l'émeraude, répandus sur son plumage glacé de pourpre ou de bleu, suivant l'incidence de la lumière; sa tête ornée d'une aigrette élégante de plumes terminées en disques dorés, lui donnent l'air d'un oiseau des contes de fées. Il doit du reste son nom à la richesse de sa parure. Plus brillant, plus riche en couleurs que le paon, il n'a ni la grâce, ni l'élégance de ce dernier.

— C'est, me dit mon élève sans quitter du regard cet oiseau vraiment fantastique, l'image d'une grosse femme parvenue qui met toute sa vanité dans la richesse de ses habits, mais qui ne sait pas les porter.

— Aussi stupide qu'il est beau, repris-je, il habite les hautes montagnes de l'Inde, dans lesquelles il vit solitaire sans aucun instinct de sociabilité. Farouche et poltron, il ne s'apprivoise que difficilement, car tout lui fait peur, et il ne pourrait vivre au milieu d'une basse-cour. Pourtant, à cause de son beau plumage, on cherche à l'acclimater ici. La femelle, que vous voyez plus loin, a déjà pondu un grand nombre d'œufs; mais, comme le moindre bruit l'effraye, la peur a été jusqu'à présent chez elle plus forte que l'instinct maternel, aussi n'a-t-elle pu encore mener à bonne fin une seule couvée.

— J'aime mieux, me dit mon élève en avançant de quelques pas, cet oiseau qui marche là d'un air si philosophe. Comme il a l'air observateur! je suis sûre que rien ne lui échappe de ma personne et qu'il se demande certainement qui je suis. Tout ce qui l'entoure a l'air de l'intéresser.

— C'est en effet, madame, un des plus curieux oiseaux de la volière. Il se nomme l'agami, et nous vient de l'Amérique méridionale. De la taille du faisan et beaucoup plus élevé sur ses jambes, il porte un plumage noirâtre à reflets violets sur la poitrine et d'un brun cendré sur le dos. Cet oiseau vole difficilement, mais il court aussi vite qu'un lévrier. On l'apprivoise aisément, il devient vite le serviteur intelligent et utile de son maître, auquel il s'attache; il le suit partout, obéit à ses ordres, recherchant ses caresses et son approbation. Il frappe à la porte avec son bec pour qu'on lui ouvre, tire les domestiques par leurs vêtements pour se faire donner à manger, reconnaît et caresse les membres de la famille, qu'il est toujours prêt à défendre contre toute agression; mais ce n'est pas tout encore. Bien dressé, l'agami remplace le chien de berger, sait parfaitement bien conduire les troupeaux au pâturage, les surveille et les ramène à la ferme, les faisant rentrer tous avec ordre jusqu'au dernier, après lequel il clôt la marche. A la basse-cour, il fait avec autorité la police, défend les faibles contre les forts et donne des preuves extraordinaires qu'en lui domine le sentiment du juste en même temps que celui de son autorité. Comme le chien, il défend aussi le bien de son maître, s'insurge contre les intrus, auxquels il n'épargne pas les coups de bec, et sait crier au secours quand il croit à un danger.

— Savez-vous, monsieur, dit avec véhémence ma charmante élève, que je suis fière d'avoir, rien qu'en regardant cet intéressant oiseau, deviné une partie de ces merveilleux instincts: dites que je ne suis pas physionomiste. Je vous assure, du reste, que rien n'est plus capable de m'intéresser que les mœurs des animaux, et j'aurai toujours grand plaisir à causer avec vous de toutes ces choses.

— De mon côté, je vois avec plaisir, madame, que vos appréhensions, en commençant cette petite promenade, commencent à disparaître et que vous vous ennuyez un peu moins que vous ne l'aviez craint.

— Avouez, cher monsieur, la main sur la conscience, qu'en venant me prendre ce matin, vous avez avec terreur envisagé la tâche dont vous vous étiez étourdiment chargé.

— Je n'hésiterai pas à en convenir, si vous avez la franchise de me dire que vous aviez une triste opinion de ma compagnie.

— Je m'étais fait, il est vrai, une terrible idée d'un savant. Il me semblait que vous alliez me parler grec et latin.

— Et moi, madame, j'en avais une bien fausse d'une femme du monde.

— Vous voyez, monsieur, que tous les proverbes ne sont pas menteurs, car il est vrai que, quelquefois, les extrêmes se touchent. Si l'ignorance en ma personne, et la science en la vôtre, se sont ce matin donné la main avec quelque hésitation, peut-être cela tient-il seulement à ce que, ne nous connaissant pas assez, nous avions un peu peur l'un de l'autre.

IV. — L'AQUARIUM.

Où les poissons achèvent ce qu'avaient commencé les oiseaux.

Pour ne pas fatiguer mon élève en la tenant trop longtemps sur le même sujet, je jugeai prudent de quitter la volière, malgré les animaux curieux qu'elle renferme encore. Il ne m'était d'ailleurs pas désagréable en ce moment, de me réserver un prétexte pour une nouvelle promenade. Je la priai donc de traverser le jardin. Chemin faisant, nous passâmes devant un fort joli chalet tout entouré de fleurs et les fenêtres ornées de stores tamisant la lumière.

— Regardez bien, madame, cette petite maison si coquette. A son aspect champêtre, à sa forme naïve, au joli parterre qui l'entoure, on ne se douterait guère des nombreuses victimes qu'on y fait à l'intérieur.

Nous y pénétrerons un jour, si vous le voulez bien, et vous y verrez des milliers de laborieux ouvriers travaillant pour vous, mesdames, afin de satisfaire au luxe ou à la coquetterie, et qu'on récompense par une mort affreuse, le supplice de l'eau bouillante.

— Que me dites-vous, monsieur? je ne veux rien savoir de ce qui se passe dans cette chaumière d'un aspect si menteur. Pour ma part, j'espère, d'ailleurs, n'y contribuer en rien.

— Sans le savoir, madame, vous y êtes pour beaucoup, et j'ose même affirmer que, quand vous connaîtrez la vérité, vous n'en continuerez pas moins à faire partie de leurs charmants bourreaux. Vous portez en ce moment, sur vous, le travail de plus d'un millier de ces êtres qu'on a fait périr dans l'eau bouillante, quand ils ont eu filé la soie de votre robe.

— Vous me conterez cela un autre jour, monsieur; il y a des choses sur lesquelles je ne suis pas pressée de m'instruire, parce que mon excuse est dans mon ignorance.

En avançant à gauche un peu plus profondément dans le jardin, on arrive à une véritable merveille: c'est l'Aquarium. Qu'on se figure une longue galerie obscure, ne recevant de lumière qu'à travers l'eau de grands bassins

quadrangulaires, dont on peut voir tout l'intérieur par la paroi de glace qui vous fait face à hauteur d'appui. En traversant cette eau, la lumière prend une couleur bleue fantastique, et ces bassins garnis de rochers, de grottes, de plantes marines, donnent véritablement l'idée de ce que nous verrions si nous étions plongés au fond d'un fleuve ou de la mer. Les uns renferment toutes les productions d'eau douce; les autres, celles de l'Océan.

— Que pensez-vous de ce spectacle? dis-je à mon élève, non encore tout à fait rassuré sur ses dispositions. Un véritable cri d'admiration me répondit : l'effet avait été complet.

— Vous me faites assister, cher monsieur, à un spectacle magnifique dont, sans vous, je n'aurais jamais soupçonné l'existence. C'est comme un rêve. Au sein de cette atmosphère liquide, transparente et bleue, s'agite un monde d'êtres de formes étranges dont j'avais à peine l'idée. Voici là une chose des plus curieuses. On dirait des montagnes de rochers couronnées de forêts de corail.

— Ce que vous dites, madame, n'est point une supposition, mais la réalité. Vous avez devant vous de petits animaux vivants et à peine visibles qui travaillent sans relâche à produire cette belle substance dure, brillante, polie et d'un rouge vif, dont on fait de si jolies parures. C'est en corail que ces constructeurs infatigables construisent leur demeure. Pour cela, ils se réunissent par légions et sont destinés, malgré leur petitesse, à transformer un jour la surface du globe, car ce ne sont pas seulement pour les parures et le plaisir des dames qu'ils se livrent à ces constructions. Ces dernières sont les fondations solides de nouveaux continents qui surgiront un jour, comme quelques-uns sont sortis déjà du sein même de l'Océan.

— Comment, monsieur, vous n'exagérez pas ?

— Non, madame, et en deux mots je vais vous faire comprendre l'immense et certaine révolution que préparent et accompliront, à coup sûr, ces êtres microscopiques. Prenons, si vous le permettez, les choses à leur origine, afin de vous faire juger vous-même en connaissance de cause. Peut-être avez-vous vu les Alpes et les Pyrénées?

— Oui, monsieur, dans mon enfance et j'ai toujours conservé l'espoir de revoir ces grandes masses de rochers qui me semblaient alors toucher le ciel.

— Eh bien! madame, ces grandes montagnes sont, depuis qu'elles surgirent de terre, sinon la nourriture, du moins la proie des animaux dont nous parlons et même de beaucoup d'autres. C'est avec leurs ruines qu'un jour, bien loin du lieu qu'elles occupent, seront créées de nouvelles terres, et voici comment. Chaque hiver, la neige tombe sur les plus hauts sommets. Au printemps, pendant le jour, le soleil fait fondre une partie de cette neige dont l'eau s'infiltre dans la pierre. Puis, la nuit arrive, ramenant le froid qui congèle les particules liquides infiltrées. Ces dernières occupent en se solidifiant plus de place que quand elles sont liquides, et agissent comme le feraient des coins sur la substance même de la pierre pour la désagréger. Cette dernière se fend alors de tous côtés, les sommets, soumis à ce travail lent mais journalier, s'écroulent sur les étages inférieurs. L'été vient ensuite, qui fait fondre la neige en masse; le torrent qui en résulte entraîne tous ces fragments plus bas encore en les usant par le frottement des uns contre les autres, de manière à les arrondir en forme de galets. Ils descendent et roulent ainsi toujours, en s'amoindrissant, des torrents aux rivières et de celles-ci à la mer. Là, les vagues se chargent, en les remuant sans cesse, de les amoindrir encore et de les convertir peu à peu en particules de sable. Dans cet état de ténuité, l'eau de mer, qui contient beaucoup d'acide carbonique, dissout la chaux. Un autre acide qu'elle renferme aussi, l'acide fluorhydrique, fait disparaître la silice, en sorte que ces deux substances minérales y disparaissent comme le sucre dans l'eau.

Des plantes marines microscopiques dans l'acte de la vie s'emparent de la silice, dont elles forment leurs parties solides; les madrépores et les coraux absorbent la chaux pour la construction de leurs demeures. Le fond de la mer s'élève en même temps que les générations de ces plantes et de ces animaux meurent et se succèdent. Un jour arrive où les branches solides du corail affleurent le niveau de l'Océan. Alors, dans leurs fluctuations, les vagues y apportent des débris de grands végétaux, comme les fucus et les algues, qui s'y accrochent, retenant à leur tour quelques graines ou quelques plantes vivantes. Les graines germent, les plantes poussent, le niveau s'élève, une île se forme et, plus tard, une terre assez grande pour prendre le nom de continent. L'Australie, dit-on, n'a pas d'autre origine.

Elle tend même à s'agrandir encore, car une ceinture de corail l'entoure comme une forteresse, laissant à peine aux bâtiments quelques issues qui se rétrécissent chaque jour.

— Ce que vous me dites, monsieur, est tellement prodigieux, que, sans ma confiance en vous, je ne saurais y croire. Comment, d'aussi petits êtres, par leur travail, parviendront à changer la surface du globe? l'imagination en est confondue.

— Déjà, madame, les diatomées et les coraux ont comblé le bassin d'anciennes mers transformées aujourd'hui en terres fermes. On trouve des bancs considérables entièrement composés de leurs débris agglomérés et passés à l'état de pierre. On les reconnaît dans les veines et dans les dessins bizarres que présentent la plupart de nos marbres; ils forment d'énormes dépôts de tripolis, des pierres à bâtir et servent à construire nos demeures. Sans doute, depuis l'avant-dernière révolution du globe, ils fussent parvenus à niveler la terre, si les cataclysmes qui ont soulevé les montagnes et bouleversé ces grandes assises devenues presque verticales n'étaient venus renverser leurs travaux.

— Ah! monsieur, que vois-je dans ce bassin? des fleurs qui mangent! je ne me trompe pas, celle-ci vient de prendre avec ses pétales violets une petite bête qui nageait au-dessus de sa corolle.

— Ces fleurs mangent, en effet, madame. Mais ce ne sont pas des plantes, bien qu'elles en aient la forme et paraissent comme elles fixées au sol. Elles ont la faculté de changer de place et ne tiennent à la terre que par une sorte de pied. Ce sont ce qu'on appelle des actinies, des anémones de mer, véritables animaux composés d'un estomac au centre et de tentacules tout autour qui leur donnent l'aspect de marguerites ou de dahlias. Ces fleurs, ou plutôt ces animaux, attendent qu'une proie passe à la portée de leurs nombreux bras qui se referment en se repliant sur le centre où est la bouche. La proie dévorée, la fleur s'ouvre de nouveau et se retrouve épanouie.

— Comment, monsieur, vous n'abusez pas de mon ignorance! Ces marguerites, ces crysanthèmes, ces dahlias, ne sont pas des plantes? Elles n'ont pas de racines et peuvent se promener d'un rocher à l'autre ?

— Oui, madame, ils sont comme une transition entre

la plante et l'animal. La nutrition et le mouvement sont les seuls phénomènes vitaux qui les caractérisent. Doués, cependant, de l'instinct de la conservation, ils se contractent et se replient sur eux-mêmes à la moindre apparence de danger. En Angleterre, dans un grand nombre de familles, on a des aquariums très-soignés, et les dames se plaisent à y réunir une foule de productions marines. A Londres surtout, où il est facile de se procurer de l'eau de mer, on rencontre dans presque tous les salons de grandes caisses de verre aussi pittoresquement arrangées que celles-ci, et qui renferment une foule de choses curieuses. Des marchands spéciaux vendent, pour ces aquariums, des plantes et des animaux de toutes sortes. Je suis allé voir cette année une jeune lady qui passe la plus grande partie de son temps à soigner et à étudier une collection vivante d'êtres qui, à coup sûr, sont les plus extraordinaires de la création. Elle a même fait devant moi une expérience très-intéressante sur ces actinies ou anémones de mer. Ces animaux, vous le voyez, n'ont pas de tête. Ce sont de simples sacs membraneux comparables à une bourse servant à quêter, le bord de cette bourse, qui est tout l'animal, est garni de longs et nombreux filaments de toutes couleurs que vous prenez pour des pétales, et qui donnent à l'animal l'aspect d'une fleur. Ces filaments ou tentacules se replient sur le centre, comme vous venez de le voir, quand une proie passe à leur portée et par ce moyen précipitent cette dernière sur l'orifice unique qui sert de bouche et d'estomac à l'animal. Ce sont donc des êtres fort simples chez lesquels il n'y a nulle apparence des organes des sens.



Un bassin de l'aquarium. Dessin de H. Stock.

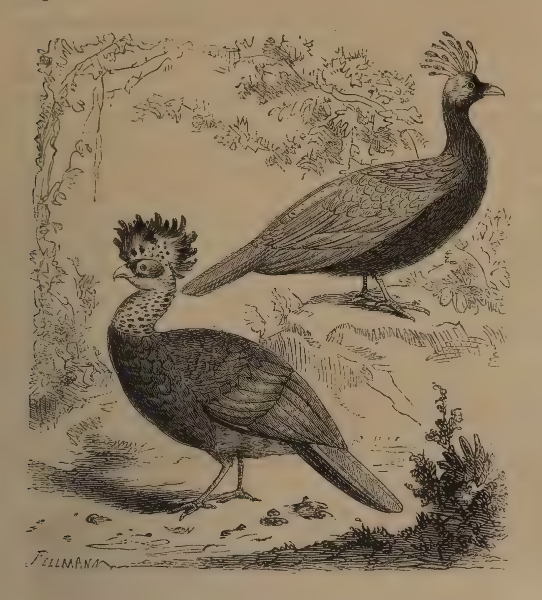
Ni l'odorat, ni l'ouïe, ni la vue, encore moins y pouvons-nous découvrir l'instrument de la pensée, puisqu'ils n'ont pas de cerveau.

Eh bien ! je vais vous étonner beaucoup en vous disant que ces actinies reconnaissent ceux qui les soignent. Si un étranger s'approchait, effleurant de son doigt la surface de l'eau ou donnant au vase qui les contient une chiquenaude, aussitôt les actinies rentraient leurs tentacules, se refermant comme une belle-de-nuit au lever du soleil et demeurant très-longtemps immobiles. Au contraire, la dame qui les soignait pouvait prendre et changer de place le caillou sur lequel elles étaient momentanément fixées, sans qu'elles interrompissent les mouvements de leurs bras. A l'heure où leur maîtresse avait l'habitude de leur donner à manger, celles qui dormaient repliées sur elles-mêmes, s'épanouissaient et s'agitaient dès que cette dernière approchait du vase. J'ai été singulièrement frappé de cette sorte d'intelligence se manifestant chez des êtres aussi rudimentaires.

— Mon Dieu ! cher monsieur, quel singulier animal s'avance entre les rochers avec une prudente circonspection. Il traîne derrière lui une sorte de maison dont il ne sort qu'à moitié. Quelles pinces menaçantes et comme cet animal doit être féroce !

— C'est effectivement, madame, un animal curieux et redoutable, car il se nourrit de proie vivante et est d'un appétit fort glouton. On le nomme bernard-l'ermite, quoiqu'il ne soit pas un saint. Vous voyez que son corps est couvert d'une solide cuirasse ; que ses pinces sont formidables et ses mâchoires robustes. Comme Achille,

il a cependant un point vulnérable ; si ce n'est son talon, c'est sa queue. La maison qu'il traîne avec lui, et dans laquelle il met la partie postérieure de son corps à l'abri des attaques, ne lui appartient pas. L'art de bâtir ne faisant



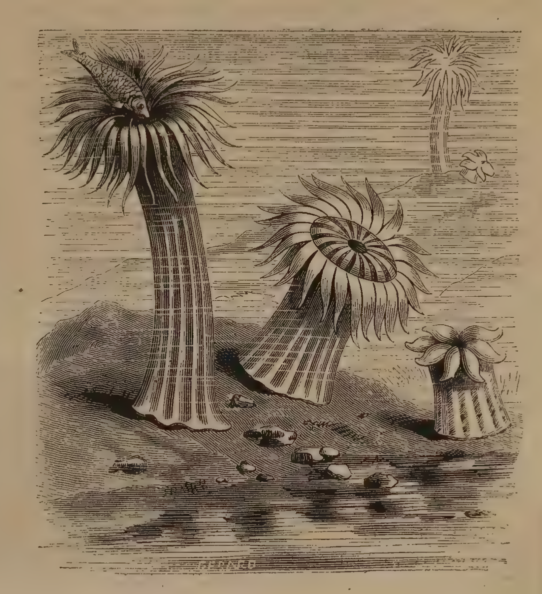
Le hocco et le lophophore. Dessin d'après nature par Fellmann.

pas partie de ses connaissances, il se met en quête d'une maison d'emprunt, et s'il trouve quelque forte coquille à sa convenance, il s'en empare aussitôt, y entre à reculons pour y loger son abdomen, qu'il soustrait, de cette



Le colin de Californie et l'agami. Dessin d'après nature par Fellmann.

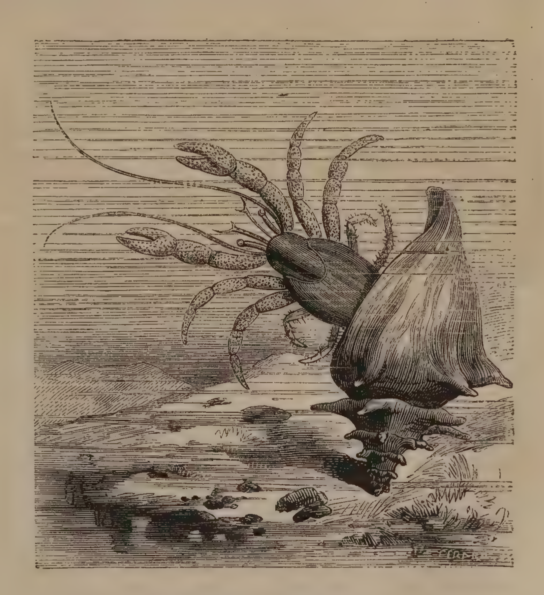
façon, aux attaques de ses ennemis. C'est l'habitude de se retirer ainsi dans une coquille comme dans une grotte qui lui a fait donner son nom. Il ne vit pas cependant aussi saintement que ce nom semblerait l'indiquer, car il manque surtout de la principale vertu d'un cénobite : la sobriété. Aussi grossit-il avec rapidité, en sorte que sa maison devient de temps en temps trop petite. Si, dans ces circonstances, il en rencontre une qui lui semble à sa taille, il ne tient pas à ce qu'elle soit vide. Il en attaque vigoureusement le légitime propriétaire,



Actinies ou anémones de mer. Dessin d'après nature au Jardin d'acclimatation par Fellmann.

dont il fait d'abord un repas, et sans remords s'empare ensuite de sa maison.

Les crabes ermites ont des habitudes très-belliqueuses, et, lorsqu'on met deux de ces animaux en présence, ils



Bernard l'ermite. Dessin d'après nature au Jardin d'acclimatation par Fellmann.

se battent aussitôt, et, comme chez les sauvages, le vainqueur mange le vaincu.

— Mais, monsieur, cet animal doit causer de grands désordres dans un aquarium?

— Certainement, madame, si l'on ne prenait le soin de ne lui donner pour voisins que des animaux qui ne

le craignent pas. Je pense que vous reconnaissez ces deux gros crustacés qui se promènent en agitant leurs mandibules. L'un est un homard, et l'autre, une langouste. A voir leurs pinces et surtout leur carapace solide, vous comprenez qu'ils n'ont rien à redouter du bernard-l'ermite.

— Pardonnez-moi, monsieur; mais jusqu'à présent n'ayant vu ces animaux que revêtus d'une robe rouge, je ne les aurais pas reconnus.

— On ne peut tout savoir, madame, et vous n'êtes pas la seule personne qui se soit trompée de cette manière. Ces animaux, comme beaucoup de crustacés, ne naissent pas avec la forme que vous leur voyez là. Ils sont même si différents dans leur premier âge, que les naturalistes les ont pris, jusque dans ces derniers temps, pour d'autres espèces. Ils ont aussi la propriété de reproduire leurs membres si ceux-ci se trouvent brisés par quelque accident. C'est pour cela que le homard que vous voyez ici a ses deux pinces inégales. La plus petite en remplace une perdue sans doute dans quelque bataille et n'a pas encore acquis en repoussant toute sa croissance.

Comme l'enveloppe du homard est d'une substance dure et par conséquent inextensible, l'animal ne pourrait croître sans la briser. La nature a pourvu à cette difficulté en lui donnant la singulière propriété, comme elle l'a donnée du reste aux serpents, aux écrevisses et aux autres crustacés, de changer de peau à des époques périodiques. Avant que l'enveloppe nouvelle soit durcie à l'air par les incrustations, elle est souple, en sorte que l'animal peut, pendant un certain temps, se développer sans souffrir.

Le homard ne dépouille pas seulement la peau de son corps et de ses pattes, mais encore de ses yeux et de ses antennes, et c'est quelquefois pour le pauvre animal un si rude travail, qu'il meurt à la peine. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'il quitte tout cela par une simple ouverture sous l'abdomen, en sorte que quand on rencontre sur le rivage cette vieille défroque, il faut y regarder de bien près pour s'apercevoir qu'elle est vide. Voyez, madame, ce petit animal si transparent qu'on peut apercevoir le jeu de ses organes intérieurs à travers son enveloppe. C'est la crevette, qui, par son extrême agilité, échappe aux mandibules redoutables des homards et du bernard-l'ermite. Est-il possible de voir une petite créature plus délicate et plus gracieuse dans ses mouvements?

— Je serais vraiment bien curieuse de posséder chez moi, cher monsieur, un aquarium semblable à l'un de ces bassins que nous avons sous nos yeux, et j'aimerais mieux voir ces petites crevettes si transparentes faire leurs culbutes, que mortes et mises en tas autour d'un morceau de glace chez les marchands de comestibles. Si vous vouliez me rendre bien heureuse, vous m'aideriez à réaliser cette fantaisie. Mais, hélas! nous sommes bien loin de la mer, et il serait peut-être, sinon bien difficile, du moins fort coûteux de renouveler l'eau comme il convient.

— Lorsqu'un aquarium, madame, est composé avec intelligence, la même eau s'y conserve indéfiniment pure et il s'agit alors tout simplement d'ajouter de temps en temps un peu d'eau douce pour maintenir le niveau et la densité, malgré l'évaporation. Nous pouvons obtenir en petit, même dans un bocal, ce qui se passe dans la mer, où l'eau ne se corrompt jamais. Voyez ce petit animal dont la marche est si drôle, qui se promène et nage sur le flanc. Il est précieux et même indispensable dans tout aquarium bien organisé. C'est lui qui, en mangeant tous les détritus, tout ce qui meurt et se décompose, y entretient la propreté. Il ne laisse subsister aucune tache sur les vitres, qu'il nettoie constamment. Les marins l'appellent la *puce de mer*. Il faut, en outre, pour entretenir l'eau du bassin dans des conditions telles, qu'elle puisse indéfiniment servir à la vie des êtres qu'on y met, y faire un juste équilibre entre les plantes et les animaux. Tout ce qui vit soit au sein de la mer ou des rivières, soit sur le sol, respire l'air, vous le savez, madame. Nul ne peut s'en passer, depuis l'homme jusqu'au plus infime poisson, depuis le chêne jusqu'au plus microscopique lichen. Seulement les plantes ne respirent pas le même air que les animaux. L'un prend celui qui empoisonnerait l'autre, et réciproquement.

Les poissons, les coquillages, les crustacés, les mollusques, enfin tous les animaux qui habitent au fond de la mer ont des organes respiratoires qui leur permettent de s'emparer de l'oxygène (principe vital de l'air), naturellement dissous dans l'eau, et ils rendent par l'expiration un autre gaz, qui leur serait mortel, l'acide carbonique. Admirez, madame, l'échange qui se fait dans la nature entière entre l'animal et la plante. Cette dernière a justement besoin, pour vivre, de respirer cet acide carbonique qui asphyxie tous les animaux, et elle expire, au contraire, l'oxygène, qui leur est indispensable. C'est donc un va-et-vient, une substitution permanente de l'un en l'autre des éléments qui servent à la vie de chacun. Nous donnons à la plante, par l'expiration, l'air nécessaire à sa vie, et elle nous rend celui dont nous ne pourrions guère nous passer plus d'une minute sans étouffer.

En faisant donc dans un aquarium un assemblage judicieux de plantes et d'animaux vivants, en y ajoutant quelques-uns de ces êtres qui se nourrissent de détritus, l'eau en reste constamment pure, et il n'est point nécessaire de l'y renouveler.

— Eh bien, monsieur, puisqu'il en est ainsi, je veux, sous votre direction, réaliser mon désir et avoir chez moi, devant mes yeux, un spécimen de toutes les merveilles que nous voyons ici. C'est un exemple salutaire que je donnerai à beaucoup de femmes de ma connaissance, qui ne savent trop que faire de leurs loisirs.

Fier d'avoir enfin triomphé de l'indifférence de mon élève, je me mis entièrement à sa disposition et je lui promis qu'avant un mois elle aurait dans son salon un très-bel aquarium. Nous continuâmes à explorer les nombreux bassins dont se compose cette galerie vivante, examinant les coquillages et nous amusant aux ébats de ces poissons marins, aux formes et aux couleurs si inattendues. La journée s'avançait; la fatigue commençait à gagner ma compagne, malgré l'intérêt qu'elle semblait prendre aux évolutions de toutes ces créatures, si différentes de ce qu'elle avait vu jusqu'alors. Nous quittâmes l'aquarium en nous promettant d'y revenir, et tout étonnés, elle d'avoir pu s'intéresser si longtemps à de pareilles choses, et moi qu'elle y eût pris plaisir.

Moins prévenus l'un contre l'autre, nous fîmes, avant de nous séparer, le projet, cette fois très-sérieux, de reprendre très-prochainement le cours de nos études, et j'avoue bien sincèrement que j'attends aujourd'hui très-impatiemment le jour fixé pour une nouvelle promenade.

Si le récit de celle que nous venons de faire n'a pas trop ennuyé le lecteur, je lui demande la permission de lui raconter bientôt la seconde, maintenant que la glace est rompue.

A. BERTSCH.

TABLE MÉTHODIQUE DES MATIÈRES DU TRENTE-DEUXIÈME VOLUME.

POÉSIE, ÉTUDES RELIGIEUSES, MUSIQUE.

GÉOGRAPHIE, VOYAGES, MONUMENTS.

HISTOIRE, BIOGRAPHIE, LÉGENDES.

SCIENCES, HISTOIRE NATURELLE, ETC.

ÉTUDES MORALES.

NOUVELLES, CONTES.

CURIOSITÉS, VARIÉTÉS.

ACTUALITÉS.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES GRAVURES.

SALON DE 1865.



Charge de l'artillerie impériale à Tracktyr. Tableau de M. Schreyer, dessin de Morin.

AVIS URGENT. RENOUVELLEMENT DE L'ABONNEMENT POUR 1865-1866.

Ne pas envoyer de timbres-poste pour prix de l'abonnement; ils seraient rigoureusement refusés.

Les abonnés sont priés d'envoyer, s'il se peut, la dernière bande du journal.

Nous rappelons à nos souscripteurs (soit du *Musée* seul, soit du *Musée* et des *Modes vraies* réunis) que leur abonnement pour 1864-1865 expire avec la présente livraison de septembre, qui complète notre trente-deuxième volume.

La livraison d'octobre 1865, première du trente-troisième volume (1865-1866), ne pourra être envoyée exactement qu'aux personnes qui, d'aujourd'hui au 10 octobre, auront renouvelé leur abonnement pour 1865-1866, en versant ou en envoyant *franco* à nos bureaux, soit : pour le *Musée* seul, 6 fr. par an pour Paris, 7 fr. 50 c. pour les départements; — pour le *Musée* et les *Modes vraies* réunis, 11 fr. par an pour Paris, 13 fr. 70 c. pour les départements.

On ne peut s'abonner aux *Modes vraies* sans s'abonner au *Musée*; mais on peut toujours s'abonner au *Musée* seul, auquel rien n'est changé.

N. B. Les abonnés qui pourront renouveler d'avance et au plus tôt leur abonnement nous permettront ainsi d'accélérer, dans l'intérêt de tous, notre tirage et notre service de plus en plus considérables par l'accroissement des souscripteurs.

MODES PRÉFÉRABLES D'ABONNEMENT POUR LES DÉPARTEMENTS.

Nous ne répondons personnellement de l'exactitude du service qu'envers les abonnés qui s'adressent *directement* et *franco* à nos bureaux, comme il est dit ci-après. A ceux-là seulement nous garantissons la réception exacte et *franco* du *Musée* le 25 ou le 26 de chaque mois, selon la distance. En cas d'erreur, ils peuvent réclamer dans le mois courant. Ceux qui s'abonnent chez des intermédiaires ne doivent demander compte qu'à ceux-ci des retards ou des pertes éprouvés; leurs réclamations près de nous resteraient sans réponse.

On sait d'ailleurs que, grâce à la réduction de la taxe des lettres, la poste est désormais la voie d'abonnement la plus prompte, la plus sûre et la plus économique à la fois.

Voici un modèle de souscription qu'il suffit de transcrire et d'adresser *franco* au *Musée des Familles*, rue St-Roch, 29, à Paris, avec la dernière bande du journal :

« *Je m'abonne* (ou *je renouvelle mon abonnement*) *au* MUSÉE DES FAMILLES (1), *que je recevrai franco par la poste, pour la somme ci-jointe de* 7 *fr.* 50 c. (2), *le* 25 *de chaque mois, du* 25 *octobre* 1865 *au* 25 *septembre* 1866 *inclus.* »

Ecrire lisiblement son nom et son adresse, et remettre cette lettre *affranchie* au premier bureau de poste, avec le prix de l'abonnement, contre lequel tout directeur des postes doit expédier un bon de ladite somme.

Pour l'étranger, voyez les prix à la première page de la couverture.

On peut aussi s'abonner directement par tous les bureaux des Messageries impériales et générales.

(1) Ajouter : « et aux *Modes vraies*, » si on veut les recevoir avec le *Musée*.

(2) Inscrire en ce cas « 13 fr. 70 c. » Ecrire lisiblement son nom et son adresse, et remettre cette lettre *affranchie* au premier bureau de poste, avec le prix d'abonnement.

AVIS AUX ABONNÉS. — L'administration du *Musée des Familles* a acquis depuis deux ans la propriété de l'*Almanach de France* qu'elle a fondu avec l'*Almanach du Musée*. Désormais les deux almanachs n'en font plus qu'un. L'économie résultant d'une seule composition et d'un tirage considérable, a permis des améliorations qui lui assurent, sans conteste, le premier rang parmi les recueils de ce genre.

L'*Almanach de France et du Musée des Familles* (c'est son nom désormais) sera en vente à la fin de septembre, au prix de 50 centimes, Paris, 60 centimes, *franco*.

Ceux de nos abonnés qui désireraient le recevoir sont priés d'ajouter cette somme au prix de leur abonnement.

